



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

LIBRARY

922

C69g

v.15

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books
are reasons for disciplinary action and may
result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

MAY 27 1965

L161—O-1096

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRÉS CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME QUINZIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—
1874

922
C69g
v. 15

GRANDE

VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR D'AOUT.

Saint Pierre aux liens. — Les sept Machabées, frères et martyrs, avec leur mère et le saint vieillard Éléazar. — Saint Spire, premier évêque de Bayeux. — Sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, vierges et martyres. — Saint Justin, martyr en Paris. — Saint Kinède, abbé. — Saint Pergat, évêque. — Saint Loup, évêque de Soissons. — Saint Bandry, évêque de Soissons. — Saint Friard, solitaire. — Saint Pellegrini, ermite. — Saint Jonat, disciple de saint Amand et abbé de Marchiennes. — Saint Spinule, abbé. — Saint Ethelwold, évêque de Winchester. — Le Bienheureux Thierry, abbé de Saint-Évron. — Le Bienheureux Jean de Rieti, des Ermites de Saint-Augustin. — Le Bienheureux Antoine Fontadini, Frère Mineur. — Le Bienheureux Antoine de Castel-sant-Angelo, Frère Mineur. — La Vénérable Sœur Martel, fondatrice des Béates ou Demoiselles de l'Instruction. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE AUX LIENS.

Les Saints ont toujours trouvé un sujet de gloire et de joie dans les chaînes dont ils ont été chargés pour le nom de Jésus-Christ; aussi sont-elles devenues pour eux une source abondante de grâces et de mérites. Elles ont même été honorées des plus grands miracles dans le Prince des Apôtres.

Hérode Apprippa, roi des Juifs, ayant condamné à mort saint Jacques le Majeur, en 42, pour gagner l'affection du peuple, fit emprisonner saint Pierre, dans le dessein de se rendre encore plus agréable aux Juifs. Son but était de le faire exécuter publi-

quement après la fête de Pâques. Lorsque l'église de Jérusalem en fut instruite, elle se mit en prières pour obtenir la délivrance du premier Pasteur des disciples du Sauveur ; et ses prières furent exaucées, malgré toutes les précautions qu'Hérode avait prises pour empêcher que son prisonnier ne lui échappât. Les précautions dont il s'agit avaient paru d'autant plus nécessaires au roi des Juifs, que saint Pierre et les autres Apôtres avaient été déjà miraculeusement délivrés de prison par le ministère d'un Ange.

Cependant saint Pierre jouissait d'une tranquillité profonde, se reposant sur la Providence de tout ce qui pourrait arriver. Dieu choisit, pour le tirer des mains de ses ennemis, la nuit qui précédait le jour auquel devait se faire son exécution. Il était gardé par seize soldats, dont quatre faisaient sentinelle tour à tour, deux dans la prison auprès de lui, et deux à la porte. Il était lié de chaînes, et dormait tranquillement au milieu de ses gardes. Vers minuit, la prison fut éclairée par une lumière éclatante. Un Ange paraît auprès de l'Apôtre, l'éveille en le poussant par le côté, lui dit de se lever, de mettre sa ceinture, d'attacher ses souliers, de prendre son vêtement et de le suivre. Au même moment les chaînes tombent de ses mains. Il obéit, et marche à la suite de l'Ange. Lorsqu'ils eurent tous deux passé le premier et le second corps de garde, ils vinrent à la porte de fer, par où l'on va à la ville, laquelle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; de sorte qu'étant sortis, ils allèrent ensemble jusqu'au bout de la rue ; après quoi l'Ange le quitta tout à coup.

Pierre avait cru jusque-là que tout ce qui se passait n'était qu'un songe. Mais ayant vu l'Ange disparaître, il reconnut qu'il avait été délivré miraculeusement, et il en bénit le Seigneur. Il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs disciples étaient assemblés et priaient pour sa délivrance. Comme il frappait à la porte, une jeune fille, nommée Rhodé, vint écouter qui c'était. Ayant reconnu sa voix, elle courut tout transportée de joie dire aux disciples que Pierre était à la porte. On ne la crut point, et l'on dit que c'était l'Ange gardien de l'Apôtre que Dieu envoyait pour quelque événement extraordi-

naire. Cependant Pierre continuait à frapper, et on lui ouvrit enfin. Lorsqu'il fut entré, il leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de sa prison : puis, après leur avoir recommandé de faire savoir ceci à Jacques et aux Frères, il sortit de la ville, et se retira dans un lieu où il pût être en sûreté. Le lendemain matin, il y eut un grand trouble parmi les soldats, pour savoir ce qu'il était devenu. Hérode fit mettre les gardes à mort, sous prétexte qu'ils avaient favorisé son évasion.

La délivrance miraculeuse de saint Pierre prouve que, quoique Dieu permette quelquefois aux méchants d'exécuter leurs desseins, il les fait cependant échouer quand il lui plaît ; qu'il a dans les trésors de sa sagesse des moyens d'empêcher les effets de leur malice, et qu'il ouvre toujours les yeux de sa Providence sur les âmes qui le servent avec fidélité. Elle nous fait voir aussi quelle est l'efficacité de la prière publique.

La fête de saint Pierre aux Liens est marquée le 16 janvier dans les *Ménées* des Grecs. L'Église d'Occident la fait depuis longtemps le 1^{er} août, à cause de la dédicace de l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, qui se fit à Rome en ce jour. Il est parlé des prêtres de cette église dans les auteurs du v^e siècle¹. Elle est un titre de Cardinal, et la dévotion y attire un grand nombre de fidèles.

On avait autrefois tant de vénération pour les reliques de saint Pierre et de saint Paul, déposées à Rome, que les Papes eux-mêmes n'osaient toucher à leurs corps, ni en distraire la moindre partie. C'est ce que saint Grégoire le Grand assure dans plusieurs endroits de ses lettres². Le Pape Hormisdas nous apprend la même chose dans sa lettre à l'empereur Justin I^{er}, qui lui avait demandé une petite portion des reliques des deux Apôtres, pour l'église qu'il faisait bâtir à Constantinople sous leur invocation³. Tout ce que faisaient les Papes, était de faire toucher un linge, appelé *brandeum*, au tombeau des deux Saints. Ceux à qui on envoyait ces sortes de linges, les recevaient comme

¹ Florentin, *Not. in martyr. S. Hieron.*

² L. III, ep. XXI, p. 567, etc. — ³ Conc., t. IV, p. 1615.

des reliques, et leur voyaient souvent opérer des miracles. L'empereur Justinien se contenta d'une semblable relique. Il obtint en même temps une petite portion des chaînes de saint Pierre, qui se gardaient à Rome, au moins depuis le v^e siècle.

Les Papes avaient coutume d'envoyer aux princes de la li-maille de ces chaînes, qu'ils renfermaient dans une croix ou dans une clef d'or ¹. Il paraît, par la lettre que saint Grégoire écrivit au roi Childebert ², en lui envoyant une de ces clefs, que les personnes pieuses les portaient à leur cou par dévotion, les regardant comme des préservatifs assurés contre toutes sortes de dangers.

Saint Césaire dit ³ que de son temps on gardait respectueusement à Rome les chaînes dont saint Pierre avait été lié dans son martyre. On lit dans Arator, sous-diacre de l'Eglise romaine, qui, sous le règne de Justinien, composa un poème sur les Actes des Apôtres, que la même ville était enrichie d'une des chaînes dont saint Pierre avait été lié à Jérusalem par l'ordre d'Agrippa, et dont il avait été délivré par le ministère d'un Ange. Saint Chrysostome assure la même chose, et témoigne le plus ardent désir de voir et de baiser cette relique du bienheureux Apôtre ⁴.

On dit qu'en 439, Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, apporta de Jérusalem les deux chaînes dont saint Pierre avait été lié dans cette ville; qu'elle en retint une pour la donner à une église de Constantinople; qu'elle envoya l'autre à Rome à sa fille Eudoxie, qui avait épousé l'empereur Valentinien III ⁵, et que cette dernière princesse la déposa dans une église qu'elle fit rebâtir sur le mont Esquilin ⁶.

¹ S. Greg., l. III, ep. xxx, l. V, ed. vi, l. XI, ep. XLIX. — ² L. V, ep. DCL. —

³ Serm. CCIII, in *Append. op. August.*, n. v. — ⁴ Hom. VIII, in Ephes. — ⁵ Voyez Baronius, sous l'an 439.

⁶ Monsacratî a prouvé que cette église existait avant la tenue du concile d'Ephèse; mais, ajoute-t-il, elle fut deux fois rebâtie ou considérablement réparée en fort peu de temps après ce concile; la première par les soins d'un prêtre nommé Philippe, sous le pontificat de Célestin, prédécesseur de Sixte III, qui la consacra vers l'an 432. Peu de temps après, elle fut démolie durant les guerres civiles. L'impératrice Eudoxie la fit rebâtir, suivant une

Selon saint Césaire, les chaînes du saint Apôtre, quoique de fer, sont réputées infiniment plus précieuses que l'or. Selon saint Chrysostome et saint Augustin, la dépouille mortelle de saint Pierre et de saint Paul, procure plus de gloire à Rome chrétienne, que n'en n'ont jamais procuré à Rome païenne les trophées de l'univers conquis ; les plus grands empereurs se prosternent devant elle, après avoir déposé leurs diadèmes.

On pourrait rapporter plusieurs preuves de la vénération des premiers chrétiens pour les reliques de saint Pierre et de saint Paul. Les images de ces deux Apôtres se voient souvent dans les anciens cimetières de Rome et sur les urnes sépulcrales qui, au jugement de plusieurs antiquaires, sont antérieures à la persécution de Dioclétien. Eusèbe nous apprend qu'il avait vu de ces images ou peintures, lesquelles avaient subsisté jusqu'à son temps. Celle de saint Paul s'accorde avec la description que nous avons de sa personne dans le dialogue intitulé, *Philopatris*, et avec celle que l'on trouve dans les Actes de sainte Thècle qui, à la vérité, sont apocryphes, mais fort anciens.

Nous complétons ce que dit ici Godescard par quelques détails empruntés à une récente publication.

A Rome, sur l'Esquilin, cette colline habitée jadis par Mécène, Horace et tous les savants du siècle d'Auguste, s'élève une riche et magnifique basilique dédiée au Prince des Apôtres. Elle fut bâtie, en 442, par ordre de l'impératrice Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien, et de là son nom de *basilique Eudoxienne*. Le but de la pieuse princesse, en bâtissant cette église, fut d'y conserver et d'exposer à la vénération publique les chaînes qui avaient

ancienne inscription donnée par Gruter, p. 1174, n. vii : *Ipsam Eudoxia totum renovavit ibidem*. C'est pour cela que cette église était souvent appelée basilique d'Eudoxie. Saint Léon le Grand y prêcha son premier sermon sur les Machabées et leur mère (et non sur sainte Félicité et ses sept fils, comme l'a fausement prétendu le P. Quesnel). Il y dit qu'entre la mémoire des saints Martyrs qui faisaient la principale matière de son discours, on célébrait aussi l'ancienne fête de cette église, qui était en quelque sorte doublée par la nouvelle consécration qui en avait été faite. Ce qu'il ajoute ensuite en parlant de celui qui avait eu la surintendance de l'édifice, montre évidemment qu'il avait en vue le Pape Sixte III. Voyez le sermon de saint Léon (c'est le quatre-vingt-quatrième), t. I, p. 242, et le P. Cacciari, *Præmon.*, p. 240, *ibid.*

chargé les mains du Prince des Apôtres, soit à Jérusalem, soit à Rome : de là encore la dénomination de Saint-Pierre-ès-Liens attribuée à la basilique.

On ne saurait douter de l'authenticité de cette sainte relique. Les Actes des Apôtres (ch. xii) nous disent formellement que saint Pierre fut chargé de chaînes à Jérusalem : *Petrus servabatur in carcere ... Erat dormiens inter duos milites, vinctus catenis duabus, et custodes ante ostium custodiebant carcerem*. D'un autre côté, il est incontestable que les fidèles des premiers siècles usaient de tous les moyens non-seulement pour conserver le corps des martyrs, mais encore pour recueillir et garder les instruments de leur supplice avec tout ce qui leur avait appartenu. Or, rien de plus naturel que les fidèles aient conservé les chaînes du Prince des Apôtres, appelé par Jésus-Christ à devenir le chef suprême de l'Église. Nous lisons dans les Actes de saint Alexandre, Pape et Martyr, que les chaînes dont saint Pierre fut lié à Rome dans sa prison et lorsqu'il fut conduit au martyre, furent tenues cachées par les premiers chrétiens pendant plusieurs années. Le Pape saint Alexandre, emprisonné pour la foi avec Hermès, préfet de Rome, et confié à la garde de Quirinus, qui s'était également converti avec toute sa famille, voyait souvent entrer dans sa prison la fille de son gardien. Balbine (ainsi s'appelait la jeune personne), s'agenouillait devant lui et baisait avec respect ses chaînes : « Cesse de baiser mes chaînes, lui dit un jour le Pape, et va chercher celles de saint Pierre : tu éprouveras une véritable joie à les baiser. » Balbine, alors, poussée par le désir de retrouver ces chaînes, fit tant de recherches auprès des gardiens de la prison, qu'elle parvint à la fin à en découvrir une, qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie, et qu'elle donna à sa mort à Théodora, fille du préfet Hermès. Dans la suite, cette chaîne passa entre les mains des Papes, qui la conservèrent avec la plus grande vénération.

Relativement aux chaînes de saint Pierre à Jérusalem, nous trouvons dans un sermon de saint Jean Chrysostome, ou, suivant l'opinion de quelques autres, de saint Proclus, les paroles suivantes : « Comme il y avait à la cour d'Hérode plusieurs pen

sonnes converties par saint Pierre, elles continuèrent à garder leur croyance envers Jésus-Christ et son Apôtre, et lorsqu'elles connurent la délivrance de saint Pierre par le moyen d'un Ange, elles se rendirent secrètement dans sa prison pour y prendre ses chaînes ; et ce que chaque fidèle en avait appris de ses proches, il le transmet à ses fils et à ses descendants. Ces chaînes étaient conservées dans un lieu sûr. »

Voyons maintenant comment ces chaînes furent transportées de Jérusalem à Rome.

En 438, régnaient en Orient l'empereur Théodose et en Occident l'empereur Valentinien, tous deux chrétiens. Leurs femmes portaient toutes deux le nom d'Eudoxie, et celle du premier était mère de la femme du second. C'est pourquoi l'épouse de Théodose, inspirée par sa grande piété, quitta Constantinople et alla visiter les Lieux Saints, spécialement Jérusalem. Elle fit restaurer, à ses frais, les murs de la ville sainte, et y bâtit une église dédiée à saint Étienne, premier martyr, ainsi que plusieurs couvents. Juvénal, évêque de Jérusalem, en témoignage de sa reconnaissance envers l'impératrice, lui donna les chaînes de saint Pierre, qu'il conservait à Jérusalem. Eudoxie, fière de ce don précieux, déposa l'une de ces chaînes dans une église de Jérusalem, dédiée à saint Pierre, et envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, femme de Valentinien, qui en donna immédiatement avis au Pape saint Léon. Plusieurs écrivains racontent que le Pape ayant, dans ses mains, la chaîne venue de Jérusalem, et voulant la confronter avec celle qui avait enchaîné saint Pierre à Rome, toutes deux se réunirent miraculeusement et n'en formèrent plus qu'une seule. Rome entière fut émue à la nouvelle de ce prodige, mais surtout l'impératrice Eudoxie, qui donna l'ordre d'élever sur l'Esquilin la basilique dont il était question plus haut.

La première de ces chaînes, réunies aujourd'hui en une seule par un miracle éclatant, se compose de vingt-quatre anneaux, dont le dernier forme une espèce de collier, preuve que c'est celle dont saint Pierre fut lié à Rome ; car on sait qu'à Jérusalem l'Apôtre ne porta point de chaîne au cou, mais seulement aux mains. La seconde, ou pour mieux dire la seconde

partie de la chaîne actuelle, est composée de onze anneaux.

Comme ces chaînes ont été miraculeusement réunies, les anciens écrivains ont coutume de n'en nommer qu'une seule. En effet, un auteur du ix^e siècle, parlant de la basilique Eudoxienne, dit : *Basilica quæ appellatur Vincula Petri, ubi habetur catena qua Petrus ligatus fuit*. Nicolas Signorelli, écrivain qui vécut sous Martin V, dit : *Item est sub tribuna dictæ Ecclesiæ una catena 32 mallearum cum collario, qua fuit legatus Petrus Apostolus*. Au commencement donc, les chaînes de saint Pierre étaient gardées sous la tribune ; plus tard, elles furent placées sous l'orgue, et enfin on donna ordre de les garder sur un autel magnifique de la sacristie, dans une espèce de ciboire fermé par deux clefs, dont l'une est gardée par le Saint-Père même, et l'autre par les chanoines réguliers de cette église. Le jour de la fête de Saint-Pierre-ès-Liens, les chaînes sont exposées à la vénération publique, et les fidèles accourent en foule les baiser.

Un grand nombre de miracles ont été opérés par elles, et les Papes ont souvent envoyé aux princes et aux souverains de la limaille ou quelque petite parcelle de ces chaînes, à titre de relique, ou comme souvenir. Saint Grégoire le Grand envoya les clefs du lieu où elles se conservaient à Childebart, roi des Francs, avec une lettre où on lit les paroles suivantes : *Claves beati Petri in quibus de vinculis catenarum ejus inclusum est, Excellentiæ Vestræ direximus*. Ces clefs de saint Pierre, formées en partie de ses chaînes, furent envoyées encore par Grégoire III à Charles Martel, et par Léon III à Charlemagne¹.

¹ Les vers suivants d'Aratore, sous-diacre de l'Église romaine du temps du Pape Vigile, prouvent jusqu'à quel point les Romains vénéraient les chaînes de saint Pierre, et quelle confiance ils avaient en elles :

His solidata fides, his eet tibi, Roma, Catenis
Perpetuata salus ; harum circumdata nexu
Libera semper eris : quid enim non vincula præstent
Quæ tetigit qui cuncta potest absolvere ? Cujus
Hæc invicta manu, vel religioso triumpho
Mœnia non ulla penitus quatiantur ab hoste.
Claudit iter bellis qui portam pandit in astris.

LES SEPT MACHABÉES ,

FRÈRES ET MARTYRS,

AVEC LEUR MÈRE ET LE SAINT VIEILLARD ÉLÉAZAR.

Antiochus Épiphanes, roi de Syrie, ayant su que sur un faux bruit qui s'était répandu de sa mort pendant qu'il était en Égypte les Juifs excités par Jason, dépossédé de la grande sacrificature, en avaient marqué de la joie et travaillaient contre son service, vint en Judée tout transporté de colère, avec son armée, emporta la ville de Jérusalem de force, y fit faire un carnage effroyable de toutes sortes de personnes, fit de grandes profanations dans le temple et prit dans le trésor dix-huit cents talents qu'il emporta à Antioche. Non content d'avoir laissé en Judée des ministres pour y continuer ses cruautés, il envoya d'Antioche un commissaire pour contraindre les Juifs de renoncer à leur religion, d'abandonner leurs lois, de prendre la religion et les mœurs des Grecs ou des Gentils ; pour achever la profanation du temple, y sacrifier des porcs, y faire adorer Jupiter Olympien et lui en faire porter le nom. Il y avait déjà plus de deux ans que s'exerçait cette double persécution dans Jérusalem et aux environs, lorsqu'Antiochus revint en Judée pour achever de piller le temple et de détruire ce qui restait du culte de Dieu. Il fit dresser un autel aux idoles, où il obligeait tout le monde sous peine de la vie de venir y sacrifier : il y faisait immoler principalement des porceaux qu'il savait être odieux et défendus par la loi, et il contraignait tout le monde d'en manger. On ne peut dire combien il fit crucifier, étrangler, précipiter, égorger d'hommes, de femmes et d'enfants pour avoir résisté à ses volontés et être demeurés fidèles à Dieu dans l'observation de sa loi.

Entre ceux qui se firent distinguer davantage, l'on remarqua Éléazar, l'un des principaux Docteurs de la loi. C'était un vieillard de race sacerdotale, plus vénérable encore par sa gravité et la sainteté de ses mœurs, que par ses cheveux blancs et son grand âge, parfaitement instruit dans les lois divines et humaines, connu de tout le monde par l'éminence de sa vertu. Antiochus le fit venir devant lui, pour le porter lui-même à faire

ce que ses officiers n'avaient pu lui faire faire. Il ne s'agissait que de lui faire manger de la chair de porc, et l'on avait déjà porté la violence jusqu'à lui ouvrir la bouche, par force, pour le contraindre d'en goûter, mais ç'avait été sans effet. Antiochus lui dit que la compassion qu'il avait de sa vieillesse l'avait porté à le faire venir pour le guérir, par lui-même, de cette superstition et pour lui donner avis de point attendre que les tourments le contraignissent de faire ce qu'il lui ordonnait. Éléazar lui répondit qu'étant assuré autant qu'il l'était de la vérité de sa religion et de l'obligation qu'il avait de s'y attacher, il n'y avait point de supplices qui fussent capables de l'y faire contrevenir ; que quand l'usage de la chose qu'il lui commandait serait de sa nature indifférent ou même bon en lui-même, il suffisait qu'il lui fût défendu par une puissance supérieure à la sienne, qui était celle de Dieu pour se faire une loi de sa volonté ; que la chose pouvait paraître peu importante de soi et par sa matière, mais qu'il avait appris à ne point mettre de distinction entre les petites et les grandes choses, lorsqu'elles étaient toutes également défendues, parce que c'était également mépriser la Loi de ne la point aussi bien observer dans les unes et dans les autres.

Antiochus n'étant pas content d'une si généreuse disposition, fit prendre le saint Vieillard par ses gardes qui le dépouillèrent et lui déchirèrent le corps à coups de fouet, pendant qu'un héraut lui criait d'obéir au commandement du roi. Plusieurs de ceux qui étaient présents étant touchés d'une mauvaise tendresse pour lui qui était un reste de leur ancienne amitié, le prièrent d'avoir pitié de lui-même. Ils le tirèrent des mains des bourreaux déjà couvert de sang, et le prenant à part ils le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, et qu'on feignit qu'il avait mangé des viandes que le roi avait ordonnées s'offrant d'en rendre témoignage eux-mêmes, afin de lui sauver la vie par ce moyen. Le saint Vieillard qui joignait à une grandeur d'âme qui lui était naturelle une grande droiture de cœur et un courage intrépide, ne crut pas qu'après avoir vécu si longtemps d'une manière irrépréhensible devant Dieu et devant les hommes, il lui fût permis de faire cett

tache à l'innocence de la vie qu'il avait menée. « Je me rendrais, leur dit-il, bien indigne de la grâce que Dieu m'a faite de m'avoir conduit jusqu'à un tel âge dans la crainte de ses commandements, si j'étais capable de suivre un aussi mauvais conseil qu'est celui que vous me donnez. Ne serait-ce pas une lâcheté criminelle et en même temps une grande folie à moi, qu'après avoir toujours fait profession de sincérité, après avoir vécu dans l'amour de la vérité et mis toute ma gloire à observer nos saintes lois, j'usasse d'une telle dissimulation pour paraître sur le bord de mon tombeau différent de ce que j'ai été toute ma vie, et de ce que je dois être jusqu'à la mort? Que deviendrait l'exemple que je dois donner au peuple qui m'observe et qui semble vouloir mesurer ses pas sur mes démarches? Les jeunes gens s'imaginant qu'Éléazar à l'âge de quatre-vingt-dix ans aurait passé de la vie des Juifs à celle des gentils, ne seraient-ils pas indignement trompés par cette feinte dont j'aurais usé pour conserver un petit reste de vie misérable qui d'ailleurs ne peut plus durer beaucoup? A Dieu ne plaise donc que j'attire un tel opprobre sur moi-même, et que je fasse tomber sur ma vieillesse la risée et l'exécration publique! Quand par le moyen que vous me suggérez je pourrais me garantir présentement des supplices que les hommes peuvent me faire souffrir, pourrais-je éviter la main du Tout-Puissant qui est beaucoup plus à craindre? Loin de vouloir être un sujet de scandale aux autres en les faisant tomber dans le péché où ils croiraient pouvoir me suivre, je veux leur laisser un exemple de fermeté, je veux qu'ils voient que c'est avec autant de constance que de joie que je souffrirai une mort honorable pour la défense des lois saintes et du culte du Seigneur notre Dieu. »

Ce discours fit connaître à tout le monde que rien ne serait capable d'ébranler Éléazar dans ses généreuses résolutions. Il fut donc ramené au supplice; et ceux qui le conduisaient qui ne s'étaient relâchés que dans l'espérance de le vaincre et de le gagner par cette sorte d'indulgence, entrèrent en une fureur plus grande qu'auparavant, croyant qu'il s'était moqué d'eux dans son discours, et qu'il les avait traités avec trop de hauteur et de fierté.

Ils redoublèrent leurs coups avec une cruauté impitoyable. Le saint Vieillard en fut accablé, et son corps succombant sous les efforts de ces bourreaux tomba par terre, sans pourtant que son âme en fût abattue. Se sentant près d'expirer il jeta un grand soupir, et dit encore ces paroles à Dieu : « O Seigneur, qui avez une science toute sainte et incapable d'erreur, vous connaissez ma disposition. Vous savez qu'ayant pu me délivrer de la mort, je souffre dans mon corps de très-sensibles douleurs ; mais que dans l'âme je sens de la joie de les souffrir pour l'amour de vous. Je mets en vous toute l'espérance de mon salut. Ayez compassion de votre peuple ; que mon sang puisse servir à le purifier. Contentez-vous d'exercer sur moi votre justice, et sauvez la vie aux autres en acceptant le sacrifice que je vous fais de la mienne. »

Il rendit l'esprit en achevant ces paroles ; et triomphant de la cruauté d'un tyran impie par une mort glorieuse qui le retira de sa puissance pour le faire passer à une vie immortelle, il laissa un grand exemple de fermeté et de droiture non-seulement à ceux de sa nation, mais encore à toute l'Eglise de Jésus-Christ. C'est ce qu'ont imité plusieurs Martyrs de la foi de l'Evangile qui ont fait voir dans leur conduite par une conformité de sentiments entre l'ancienne et la nouvelle loi, qu'il faut toujours éviter, comme dit saint Paul, tout ce qui peut scandaliser les faibles, et qui nous ont appris de quelle manière on doit rendre gloire à Dieu par une confession sincère de la vérité aux dépens même de sa réputation et de sa vie. *

L'exemple d'Eléazar ne tarda point à agir sur les esprits. Le roi Antiochus irrité de voir que la constance d'un vieillard affaibli et usé par son grand âge eût triomphé de toute sa puissance, commanda qu'on lui amenât d'autres Juifs d'entre ceux qui faisaient le plus de difficulté de se rendre à ses ordres. On lui présenta sept jeunes hommes qui étaient frères, avec leur mère qui était veuve. Les voyant tous fort bien faits et qui promettaient beaucoup, il leur témoigna le désir qu'il aurait de les conserver, et il leur dit qu'au lieu d'imiter la folie de ceux qui se perdaient par leur indiscrétion et leur entêtement, ils devaient entrer dans

ses sentiments et se rendre dignes de son affection : « Renoncez, ajouta-t-il, à la superstition de vos pères, mangez des viandes que mangent les Grecs. Il ne vous reste que ce moyen pour conserver votre jeunesse et vous sauver la vie. » Il fit en même temps mettre devant eux d'un côté de la chair de porc sur une table et de l'autre divers instruments de supplices pour les tourmenter s'ils refusaient de manger. Aucun des sept frères ne se laissa néanmoins ni persuader ni intimider par ces discours d'un si grand prince. Ils tournèrent le dos aux viandes qu'on leur avait servies et loin de s'affaiblir à la vue des roues, des ongles et des tenailles, du fer et du feu qu'on fit paraître devant eux, ce spectacle ne servit qu'à les affermir encore davantage dans la résolution de tout souffrir plutôt que de manquer de fidélité à Dieu dans l'observation de sa loi.

Le roi ne pouvant souffrir qu'ils méprisassent son commandement, ordonna qu'on leur déchirât le corps avec des fouets et des courroies de cuir de taureau. On commença par l'ainé, qui étant dépouillé de tous ses habits, fut étendu sur la roue les mains liées derrière le dos. Voyant que l'on prenait ses frères pour les traiter de même, il adressa la parole au roi et lui dit : « Que demandez-vous, seigneur, que souhaitez-vous d'apprendre de nous autre chose que ce que nous avons pris la liberté de vous dire ? Nous vous déclarons tout de nouveau que nous souffrirons la mort plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays. » Le roi irrité de ce discours, commanda qu'on fit chauffer sur le feu des poêles et des chaudières d'airain jusqu'à ce qu'elles fussent toutes brûlantes. Il fit ensuite couper la langue à celui des frères qui avait parlé le premier. Non content de cette cruauté, il ordonna encore qu'on lui arrachât la peau de la tête et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds à la vue de ses frères et de sa mère. L'ayant fait ainsi mutiler par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu et qu'on le fit rôtir dans la poêle.

Pendant tout le temps qu'on le tourmentait de la sorte, ses frères s'encourageaient réciproquement avec leur mère à mourir tous pour la vérité et la justice de la cause qu'ils défendaient :

« Le Seigneur notre Dieu, disaient-ils l'un à l'autre, considérera la vérité de ses promesses. Il nous prépare des consolations ineffables, selon que Moïse l'a déclaré dans son cantique, où il est dit qu'il sera consolé dans ses Serviteurs. »

Le premier étant mort de cette sorte, on amena le second aux supplices et on joignit de la même manière l'insulte à la cruauté. On lui arracha la peau de la tête avec les cheveux ; et comme si ce n'eût été que l'essai de ce qu'on avait envie d'éprouver sur son corps, les bourreaux lui demandèrent encore s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait, plutôt que de se voir tourmenter dans tous ses membres. Il répondit en langue du pays avec une résolution qui les étonna tous, qu'il ne ferait rien de ce qu'ils lui proposaient. C'est pourquoi on lui fit souffrir les mêmes tourments qu'au premier. Comme on le prenait pour le faire griller dans la poêle ardente, il dit au roi : « Vous nous faites perdre la vie présente, ô prince cruel, mais le Roi de l'univers nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous aurons perdu et sacrifié cette vie corruptible et passagère pour la défense de ses lois. »

Lorsque celui-ci eut expiré, l'on amena le troisième qui fit paraître une résolution semblable à celle des deux qui l'avaient précédé. On lui demanda sa langue, il la présenta aussitôt, et il étendit encore les deux mains qu'on ne lui demandait pas pour être coupées, disant avec confiance : « J'ai reçu ces membres du Ciel, mais je les abandonne maintenant et veux bien les perdre pour la défense des lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour. » Le roi et ceux qui l'accompagnaient ne purent s'empêcher de témoigner hautement l'admiration où ils étaient d'un si grand courage dans un jeune homme qui méprisait ainsi les tourments les plus cruels.

Le quatrième des frères que l'on fit succéder au troisième après qu'il eut rendu l'esprit, ne fit point paraître moins de constance dans les mêmes supplices. Comme on le sollicitait de ne pas suivre les autres dans une folie et une obstination qui leur avaient coûté la vie, il dit que les feux et tous les supplices ensemble ne lui feraient pas plus de peur que les discours de ceux qui tâchaient

de l'épouvanter. « Je suis assuré, dit-il, avant qu'on lui eût coupé la langue, qu'il ne se peut rien ajouter au bonheur dont jouissent présentement mes frères, et je ne désire rien tant que de mourir comme eux, pour entrer avec eux dans la jouissance d'une vie que les siècles ne verront jamais finir. Il nous est fort avantageux au reste que si nous avons à perdre cette vie périssable par la main des hommes, ce soit pour la cause de notre Dieu, parce que nous espérons qu'il nous rendra une vie meilleure en nous ressuscitant ; au lieu que la résurrection de ceux qui nous font mourir injustement ne sera point pour la vie. »

Le cinquième n'attendit pas qu'on allât le prendre pour le mettre à la place de celui qui venait d'expirer. La hardiesse avec laquelle il s'avança pour se présenter de lui-même aux supplices fit voir aux spectateurs ce qu'on devait attendre de son courage. Il dit au roi d'un ton intrépide : « Vous faites ce que vous voulez parce que vous avez reçu la puissance pour commander aux hommes, vous qui d'ailleurs devriez considérer que vous n'êtes qu'un homme mortel comme les autres. Mais ne vous imaginez pas que Dieu ait entièrement abandonné notre nation à votre discrétion. Attendons la fin et vous verrez alors ce que c'est que de combattre contre Dieu, quand après avoir été ici l'instrument de sa justice contre un peuple qu'il veut châtier, vous serez devenu vous-même la victime de sa vengeance éternelle. »

Le sixième, quoique bien jeune, ne fit point paraître moins de force et de sagesse devant son juge et ses bourreaux. Il dit à Antiochus : « Vous vous trompez si vous prétendez que ce que vous nous faites souffrir est la punition du refus que nous faisons de vous obéir. Si nous souffrons ceci, c'est parce que nous avons péché contre notre Dieu. Nous nous sommes attiré ces fléaux de sa colère et nous avons bien mérité d'être punis. Mais s'il nous châtie, c'est pour nous corriger, et ne croyez pas que la guerre que vous faites à Dieu demeure impunie. »

La mère de ces généreux Martyrs était présente à tous leurs combats ; mais sans se contenter d'en être le témoin comme les autres, elle les y soutenait vaillamment et contribuait à leurs victoires par ses vives exhortations. Cette admirable femme vit

périr en un même jour ses sept enfants, c'est-à-dire tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, et qui lui avait tant coûté, sans répandre de larmes et sans s'ébranler. Appuyée uniquement sur l'espérance qu'elle avait au Seigneur, elle souffrait leur mort avec autant de joie que de constance, s'imaginant les voir passer à une vie plus heureuse sans comparaison que celle qu'elle leur avait procurée. Elle les excitait tous à la fois, puis chacun à part dans la langue vulgaire du pays, par des discours pleins de feu et de sagesse, dans lesquels on voyait qu'elle alliait un courage tout à fait mâle à la tendresse d'une mère. Elle leur disait : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein ; car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, ni l'esprit, ni la vie, ni qui ai joint vos membres pour vous en former un corps. Vous êtes donc l'ouvrage de Dieu beaucoup plus que le mien. Ainsi le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance et qui a donné l'origine à toutes ces choses, sera celui même qui vous rendra l'esprit et la vie par sa miséricorde en récompense de ce que vous faites aujourd'hui pour l'amour de lui. »

Cependant le roi Antiochus étonné et confus de voir que pas un des six frères n'avait cédé à la violence des tourments, et que tout ce que son inhumanité lui avait pu suggérer était devenu inutile pour les vaincre, fut touché de quelque compassion pour celui qui restait et qui n'était qu'un enfant. Il voulut essayer de le gagner par des caresses et employa beaucoup de discours pour le porter à faire ce qu'il avait ordonné aux autres, afin qu'il pût éviter le malheur arrivé à ses frères. A la fin il l'assura avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang des favoris et qu'il le comblerait de bienfaits s'il voulait quitter les lois de ses pères et vivre comme les Grecs. Voyant que ce jeune homme n'était point ébranlé par toutes ces promesses, il fit venir la mère et l'exhorta à inspirer à son fils des sentiments plus salutaires. Il lui marqua aussi quelque considération pour elle-même, lui témoigna qu'il la plaignait de se voir ainsi privée d'un si grand nombre d'enfants, tous bien faits, bien élevés, qui promettaient beaucoup et qui ne s'étaient perdus que par leur obstination, et lui dit qu'il ne tiendrait qu'à elle de sauver l'unique

qui lui restait en lui persuadant de faire ce qu'il désirait. Cette généreuse femme s'approcha donc de son fils comme pour lui parler tout bas et d'une manière plus efficace. Mais loin de le faire suivant les intentions de ce prince, elle le fortifia encore davantage dans la résolution de suivre ses frères et de mourir pour la défense de leur religion. Elle lui dit, mais en hébreu pour n'être point entendue d'Antiochus et de tous les gentils qui l'environnaient, que toute la reconnaissance qu'elle souhaitait de lui pour la peine qu'elle avait eue de le porter dans son sein, de le mettre au monde, de le nourrir trois ans entiers de son lait et de l'avoir élevé jusqu'à cet âge, était qu'il ne s'arrêtât point aux vaines espérances de ce monde, qu'il élevât toutes ses pensées au ciel où il devait recevoir la même récompense que ses frères de la main du Seigneur qui les avait couronnés, s'il combattait comme eux jusqu'à la fin contre les efforts du tyran ; que c'était là que Dieu le lui ferait reconnaître pour son véritable fils avec ses autres frères, et qu'elle espérait les y aller rejoindre bientôt.

Le jeune homme n'attendit point que sa mère eût fini pour marquer ses sentiments au roi ; et se laissant aller à l'ardeur qui le portait au martyre, il se mit à crier : « Qu'il ne connaissait point d'autre commandement que celui de Dieu, ni d'autres lois que celles que le Seigneur avait données à ses pères par le ministère de Moïse. » Il parla au roi avec une hardiesse inconcevable que la considération seule de sa grande jeunesse aurait pu faire excuser à ceux qui n'étaient point en état de connaître et discerner les inspirations de l'Esprit divin. Il le menaça des jugements de Dieu les plus terribles ; et le roi qui s'était retenu quelque temps, ne pouvant plus résister à l'impétuosité de sa colère, le fit tourmenter avec plus de cruauté encore que les autres. Il eut la honte de voir triompher le jeune homme aussi avec encore plus d'éclat que ses frères de tous ses efforts, et pour tâcher de finir son propre tourment, il fit aussi mourir¹ la mère de tant d'heureux enfants. La fin de cette incomparable femme répondit parfaitement à cette magnanimité héroïque qu'elle avait fait ad-

¹ Par le feu, selon saint Grégoire de Nazianze.

mirer durant sa vie, lorsqu'étouffant les sentiments de la nature par l'ardeur de sa foi, elle employa pour exciter ses enfants à une généreuse mort, les marques de la tendresse dont les autres mères ont coutume de se servir pour les affaiblir.

Quoique les Machabées soient regardés comme les derniers des Saints de l'Ancien Testament dans l'ordre des temps, on peut assurer qu'ils ont été les premiers reconnus et les premiers reçus au rang de ceux à qui l'Église a cru devoir décerner les honneurs d'un culte religieux après avoir consacré leur mémoire. Ils ont été même longtemps les seuls de tous ceux qui avaient précédé Jésus-Christ, parce qu'encore qu'il y eût eu d'autres Martyrs qu'eux, à commencer depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, il n'y en avait point qui eussent un rapport si juste aux martyrs qui ont répandu leur sang pour la défense de la foi et de la religion de Jésus-Christ. Car les prophètes n'avaient été mis à mort la plupart que pour la liberté qu'ils avaient prise de faire des reproches et des menaces aux princes et aux peuples et de leur remontrer leurs devoirs. Mais les sept frères Machabées avec leur mère et le vénérable Éléazar, furent martyrisés expressément pour n'avoir pas voulu renoncer à la loi du Seigneur et à la religion de leurs pères. Ce qui marquait une grande ressemblance dans la forme, aussi bien que dans la cause du véritable martyre dans l'Église de Jésus-Christ. Quoique dès les premiers siècles de l'Église, les fidèles fussent accoutumés à joindre les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien Testament aux Apôtres et aux Martyrs du Nouveau, pour les honneurs que les particuliers leur rendaient dans leurs discours et sans doute aussi dans leurs prières ; quoiqu'ils eussent la dévotion de garder dans leurs cabinets et leurs oratoires les images des uns avec celles des autres, comme on en peut juger même par l'exemple d'un empereur païen ¹, qui mettait au nombre de ses dieux Jésus-Christ, Abraham, etc., on est obligé néanmoins de reconnaître que l'Église éleva des temples et institua des fêtes en l'honneur des sept frères Machabées dans les premiers siècles.

¹ Alexandre Sévère, *Ap. Lamprid; Till.*, t. III *Emp.*, p. 186.

C'est ce qui se fit en Orient, principalement en Syrie et en Capadoce dès que la paix fut rendue à l'Eglise par l'empereur Constantin. On bâtit en leur honneur une basilique à Antioche dans le lieu même où avait été le siège de l'empire du roi Antiochus leur persécuteur ; et leur culte y devint très-célèbre, quoique ce lieu n'eût point été le théâtre de leur martyre, et qu'on n'eût point apparemment la satisfaction d'y posséder leurs reliques. La fête se communiqua bientôt dans les provinces de l'Asie et de la Grèce, et l'on voit combien elle était devenue célèbre avant la fin même du IV^e siècle, par les panégyriques que saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome et d'autres Pères prononcèrent au jour de la solennité.

Le premier nous fait connaître que de son temps cette fête n'étant pas encore générale, ne se faisait point sans quelque contradiction de la part de ceux qui prétendaient que ces Saints ayant souffert avant la venue du Messie qu'ils attendaient, ils ne pouvaient point passer pour martyrs de Jésus-Christ, ni recevoir un culte religieux dans son Eglise. Mais ce Saint leur fit voir, comme a fait depuis saint Augustin, que ces martyrs appartenaient aussi véritablement à Jésus-Christ que les autres, et qu'ils ne méritaient pas moins d'honneurs et de vénération parmi les fidèles. Il en tire même quelque sorte d'avantage pour les saints Machabées, sur les Martyrs qui ont parti après Jésus-Christ, en faisant voir que s'ils avaient souffert avec tant de courage avant que le divin Sauveur fût venu leur en donner l'exemple, ils auraient fait tout autre chose encore s'ils avaient eu la croix de Jésus-Christ exposée à leurs regards. D'ailleurs, c'est une des vérités de notre religion, selon ce Père, saint Augustin et les autres dépositaires les plus sûrs des sentiments de l'Eglise, que tous les justes depuis le péché du premier homme ont été avertis qu'il devait venir un divin Libérateur de leurs âmes ; tous ont cru et espéré en lui ; ils n'ont agi et souffert pour la justice ou pour la vérité, que par le secours de sa grâce et l'infusion de sa charité.

Depuis le siècle de saint Grégoire de Nazianze et de saint Chrysostome, le culte des saints Machabées a toujours pris de nou-

veaux accroissements, jusqu'à ce qu'il soit devenu général dans toutes les églises des Orientaux et des Grecs. Leur fête fut fixée au premier jour d'août, et on la rendit commune non-seulement au saint Martyr Éléazar, mais encore à la mère des sept frères, cette femme incomparable, si fort élevée au-dessus de son sexe, cet objet de l'admiration de tous les siècles. On voulut lui donner un nom et les uns l'appelèrent Salomé, les autres Salomone. On en donna aussi aux sept frères, qui furent nommés Machabée, Aber, Machir, Judas, Achas, Arath et Jacob. L'église que les saints Machabées avaient, près de Constantinople, au bourg de Syques, dans l'Hebdomé ou la banlieue de la ville, était fréquentée par un grand concours. Cependant nous ne voyons point que leur fête ait jamais été de précepte ; elle n'est point marquée dans la fameuse constitution de l'empereur Manuel Comnène, où l'on trouve celle du Prophète Élie, qui était beaucoup plus récente et avait été jusque-là moins célèbre.

L'établissement du culte public des saints Machabées, est presque aussi ancien dans l'Église latine que chez les Grecs. C'est ce qui paraît par tout ce qu'en ont dit saint Ambroise, saint Gaudence de Brescia, saint Maxime de Turin et surtout saint Augustin, au temps duquel leur fête était déjà fort célèbre en Afrique, quoique nous ne puissions juger s'ils y avaient quelques églises et qu'il donne lieu de croire que non, à la manière dont il parle de celle d'Antioche. Ils en avaient une à Lyon, dans les Gaules, qui était célèbre dès la fin du iv^e siècle. Elle était hors de la ville, et l'on y enterra le corps de l'évêque saint Just lorsqu'on l'eut rapporté d'Égypte. Ayant été ruinée dans la suite des temps par les hérétiques, elle fut rebâtie dans l'enceinte de la ville, mais on lui fit porter le nom de saint Just. Celle que la ville de Vienne dressa aussi en leur honneur, n'était pas beaucoup moins ancienne, et c'en était la cathédrale ou métropolitaine. L'on y mit, dans la suite, des reliques, non de nos saints Martyrs, mais de saint Maurice, principal officier de la légion Thébéenne ; ce qui lui fit perdre le nom des Machabées, pour prendre celui de saint Maurice.

Il y avait longtemps aussi que la ville de Rome célébrait

fête des saints Machabées, lorsque saint Léon le Grand qui fut fait Pape vers le milieu du v^e siècle, fit le sermon que nous avons de lui au jour de cette solennité. Il ne paraît pas qu'ils y eussent alors une église qui leur fût propre, et la fête se célébrait dans une autre que plusieurs ont cru être la même que celle de Saint-Pierre-aux-Liens, portant alors le titre d'Eudoxie, parce que cette princesse qui était femme de l'empereur Valentinien III, l'avait bâtie depuis peu de temps sur le mont Esquilin, et dont la dédicace se faisait le premier jour d'août. Mais quoique saint Léon marque que la fête où il prêchait ce jour-là était double, tant à cause de la dédicace du lieu que du natal de nos saints Martyrs, quelques savants doutent, avec assez de fondement, s'il s'agit là de la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens plutôt que de celle de Sainte-Marie-Majeure, que son prédécesseur saint Sixte III avait bâtie et dédiée quelques années auparavant, et dont la dédicace que l'on mit dans la suite au 3 août se faisait apparemment au premier du mois, qu'on laissa depuis à Saint-Pierre-aux-Liens. Car il est visible que le fondateur de cette église dont parle saint Léon, était un homme et non une femme; que c'était un Pasteur des âmes, d'une sainteté déjà publiquement honorée, et qui avait fait lui-même la dédicace de l'église qu'il avait bâtie; toutes circonstances qui ne conviennent nullement à l'impératrice Eudoxie¹.

Quoi qu'il en soit, le Martyrologe Romain dit que les reliques des Machabées avaient été transportées à Rome et déposées dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens; on parle aussi d'une autre translation faite de la ville d'Antioche à Constantinople, puis de Constantinople à Milan, et en dernier lieu de Milan à Cologne, où ces Martyrs ont effectivement une église célèbre de leur nom, et l'on y garde avec soin quelques portions de leurs reliques renfermées dans une châsse au-dessus du grand autel. Cette translation qui se fit l'an 1164, se célèbre tous les ans au 31 mai à Cologne avec beaucoup de solennité. L'on montrait aussi à

¹ On a vu plus haut, dans une note de Godescard tirée de Monsacrat, ce qu'il faut penser de cette opinion.

Paris il y a quelques années des reliques des saints Machabées dans l'église des Blancs-Manteaux et dans celle du village de Montrouge, où il y a une ancienne église de leur nom.

Les Martyrologes du nom de saint Jérôme placent la fête des saints Machabées avant celle de la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens ; ce que font aussi Wandalbert et Usuard. En effet, on peut juger par quelques anciens fastes que celle de ces Martyrs était établie à Rome avant que cette église fût bâtie. Nous voyons même qu'au siècle d'après le Pape saint Léon, on ne faisait encore à Rome que l'office de la fête des Machabées, selon qu'il est marqué dans l'ancien Sacramentaire attribué au Pape saint Gélase, où il n'est fait aucune mention de celui de la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens. Mais il se fit dans le vi^e siècle un changement qui dura près de deux cents ans, pendant lesquels on ne faisait que l'office de la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens dans Rome, sans continuer celui des Machabées, au lieu que parmi les autres Occidentaux, surtout en France et en Afrique, où cette dédicace n'était point connue, il ne s'en faisait point d'autre que celui des saints Martyrs. C'est ce qui paraît par les Sacramentaires et les calendriers de ces siècles. Ce fut au viii^e siècle que l'on rétablit, à Rome, la fête des Machabées, mais en faisant précéder leur office par celui de la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens. C'est pourquoi les Machabées ne tiennent plus que le second rang du premier jour d'août dans les Martyrologes de Bède et d'Adon, dans le vieux Romain de Rosweide et dans les calendriers dressés depuis Charlemagne. L'usage n'était point encore uniforme en France au temps de Charles le Chauve, quoiqu'on y eût reçu la Liturgie Romaine dans la plus grande partie des églises du royaume. Les Machabées conservèrent le premier rang dans celles de deçà la Loire ; on ne leur laissa que le second dans celles des bords du Rhône, de même qu'à Rome ; mais plusieurs demeurèrent dans l'ancien usage de ne faire qu'un office en ce jour, et qui était tout entier des saints Machabées sans aucune mention de la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens.

La plupart des Martyrologes marquent le culte des saints Machabées à Antioche, et quelques-uns y mettent nettement leur

passion, supposant que cette ville fut le théâtre de leur martyre, et le lieu de leur mort et de leur sépulture. Cette opinion à laquelle saint Augustin semble avoir donné encore de l'importance par la manière dont il a parlé de l'église bâtie, à Antioche, en l'honneur des saints Machabées, martyrisés par un roi du nom de la ville, et qui y faisait sa principale résidence, n'est pourtant point la plus vraisemblable. On ne peut guère douter qu'ils n'aient souffert dans la ville même de Jérusalem, où il est évident par l'histoire de Josèphe que le roi Antiochus était retourné deux ans après son premier voyage pour achever de ruiner la religion du pays. Mais la ville d'Antioche étant devenue chrétienne, n'eut pas plutôt institué des honneurs aux Martyrs de notre religion, qu'elle en voulut décerner aux sept frères Machabées, auxquels elle s'intéressait par le souvenir de leur persécuteur. Il faut avouer néanmoins que la basilique qu'elle a bâtie en leur honneur, et dont parle saint Augustin, a dû être postérieure au règne de Dioclétien, et il est aisé de se persuader qu'elle aura envoyé alors relever les os de ces martyrs auprès de Jérusalem pour leur donner une plus honorable sépulture dans cette église de leur nom.

La conformité qui s'est trouvée dans toutes les nations chrétiennes pour célébrer la fête des Machabées en un même jour, c'est-à-dire, au 1^{er} août, nonobstant la diversité de leurs usages et l'incertitude du temps et du jour auxquels ils ont souffert, est d'autant plus digne de remarque qu'elle est très-rare et presque unique pour des Saints qui ont eu un culte général dans l'Eglise.

Pour ce qui est de leur sainte mère, que l'intention de l'Eglise est de ne point séparer d'eux dans les honneurs qu'elle rend à leur mémoire, on la trouve marquée au 24 octobre dans quelques calendriers sous le nom de Salomé.

A l'égard du saint vieillard Éléazar, que les uns ont fait passer pour le maître et le directeur des sept frères, et les autres beaucoup plus mal à-propos, pour leur père, Pierre Natal l'a remis dans son catalogue au premier d'octobre avec les princes Machabées.

(BAILLET.)

SAINT SPIRE,

PREMIER ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Saint Exupère, que nous appelons saint Spire, était un noble romain, converti à la foi, que saint Clément envoya dans les Gaules avec saint Denys l'Aréopagite. Des Actes très-anciens découverts dans les manuscrits du chapitre de Saint-Spire disent qu'il s'adonnait dès son adolescence à macérer son corps par les jeûnes et les abstinences, afin de l'assujettir à l'esprit, qu'il portait le cilice, couchait sur la dure, fuyait les voluptés attrayantes de ce monde, et passait les nuits en veilles et en oraisons.

Il était non-seulement versé dans les lettres grecques et latines, mais aussi très-consommé en toutes sortes de sciences, qu'il avait apprises en la célèbre ville d'Athènes, où il fit la connaissance de saint Denys l'Aréopagite et fut, par lui, pleinement instruit en la religion catholique.

Aimant Dieu de tout son cœur, le zèle extrême dont il brûlait pour son service surpassait la portée de son âge. Il dédaignait surtout les richesses et les honneurs de ce monde, croyant que celui-là seul est riche qui se fait pauvre afin de posséder Jésus-Christ et d'être possédé de lui seul. C'est pourquoi assisté de la grâce divine, il prit la résolution d'annoncer le saint Évangile, préférant les dangers et les travaux par lesquels il avait à passer, au repos et aux joies qu'il se pouvait promettre en sa patrie et dans sa famille.

Ainsi abandonnant tout pour mieux suivre Jésus-Christ et ses Apôtres, il vint, au péril de sa vie, habiter un pays lointain et prêcher la foi à un peuple farouche, barbare et idolâtre.

Or, saint Denys l'Aréopagite avec saint Spire et d'autres saints Prélats, étant arrivés en France, chacun vint à se disperser.

Le pays voisin de la mer qu'on appelle aujourd'hui la Basse-Normandie, échut en partage à saint Spire pour y établir la foi chrétienne.

Ce fut de Bayeux, qui est encore aujourd'hui la principale ville de la Basse-Normandie, que par la Providence de Dieu, saint Spire fut sacré le premier Évêque par saint Denis et là il fit paraître les héroïques vertus dont son âme était anoblie. Car, se mettant

à tous moments devant les yeux de quelle importance était la charge épiscopale, à laquelle il avait été élu, et le compte exact qu'il avait à rendre un jour devant la Majesté divine des ouailles dont la garde lui avait été confiée, ce digne Pasteur travailla incessamment à les guider dans la connaissance de la vérité et le chemin du salut.

Ainsi, instruisant chacun en son devoir, tous ses diocésains quittèrent bientôt leurs faux dieux pour embrasser la croix de Jésus-Christ. Le germe divin de la parole de Dieu prenant accroissement dans les âmes des habitants de la ville de Bayeux, saint Spire fit construire une chapelle en l'honneur de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie, dans laquelle il célébrait tous les jours le très-divin et très-auguste sacrifice de la Messe, et prêchait au lieu même où est bâtie l'église cathédrale de Bayeux.

Quant à ceux qui étaient les plus rebelles à croire les mystères de la foi, afin de les convaincre et amener à une sainte conversion, Dieu lui donna le don de faire de grands et signalés miracles ; comme de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et le marcher aux boiteux, en un mot de guérir au saint nom de Jésus et du précieux signe de la Croix tous les malades qui lui étaient présentés, et même de chasser les malins esprits des corps des possédés ; ce qui confirmait ses prédications et autorisait la doctrine évangélique qu'il annonçait.

Un jour sept hommes démoniaques lui ayant été amenés, il se prosterna premièrement en terre, et les larmes aux yeux, fit une longue prière à Dieu, invoquant le très-doux nom de Jésus. Puis, ayant fait le signe triomphant de la Croix, il contraignit les diables de sortir de leurs corps, en sorte qu'ils en furent à l'instant délivrés.

Cinq cents païens qui avaient été témoins d'un miracle si signalé, outre les sept possédés, furent convertis à la foi et baptisés, entre lesquels était un grand personnage issu de lignée royale, âgé d'environ quinze ans, nommé Renobert, natif d'un bourg jadis riche et de grande étendue, appelé *Nogrundus* ou *Notogrundus*, en français Noron, distant de la ville de Bayeux d'une lieue et demie, de laquelle il était comte.

Il fut, après saint Spire, promu aux Ordres et à la dignité sacerdotale, établi son coadjuteur, tant au ministère du saint sacrifice de la Messe que de la prédication de la parole de Dieu, et finalement fut élu pour son successeur à la charge épiscopale, dont il s'acquitta très-dignement et saintement.

Cependant une fois, comme Renobert prêchait auprès du temple des idoles, un pauvre homme idolâtre et païen, aveugle dès sa naissance, était assis à la porte, dans l'espérance de recevoir la vue de ses faux dieux, ne considérant pas encore que ceux-là même, dont il attendait du secours, avaient des yeux et néanmoins n'en pouvaient rien voir et des oreilles dont ils ne pouvaient ouïr. Ayant donc entendu retentir la voix de Renobert, il s'en approcha pour l'écouter, tellement qu'à cette prédication il se convertit, et désirant être plus particulièrement catéchisé et baptisé, il se fit conduire vers lui.

Renobert, après l'avoir interrogé, le prit par la main pour le mener à saint Spire; mais, avant qu'il fût arrivé jusqu'à lui, il recouvra la vue en chemin. Le Saint ayant appris ce miracle fut rempli d'une allégresse incroyable, et l'ayant baptisé il adressa la parole à Renobert son disciple en cette sorte :

« Mon fils, rendons grâces à Dieu, d'autant que par ta ferme foi il a opéré ce miracle à l'égard de cet homme. »

Cette merveille et d'autres étant divulguées en diverses contrées, une grande troupe de peuple venait en affluence, tant pour voir saint Spire et entendre ses prédications, qu'aussi pour être guéris de leurs infirmités et maladies. Mais il advint encore un merveilleux miracle : c'est qu'on lui amena sept autres démoniaques, les parents et amis des quels se prosternant à ses pieds le supplièrent qu'il lui plût par ses prières intercéder pour eux envers Dieu, afin qu'ils fussent délivrés. Alors, mu de piété et compassion de ces pauvres affligés et de leur misère, prosterné à deux genoux en terre, levant les mains jointes, et élevant les yeux au Ciel, la face couverte de larmes, il implora la bonté divine pour que leur faisant miséricorde, il lui plût leur être propice et favorable.

Ayant mis fin à son oraison, il se leva et alla vers les démo

niaques, qu'il conjura au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et à l'instant ils furent délivrés des diables qu'il contraignit de retourner en leurs abîmes infernaux, mugissant et beuglant ainsi que des taureaux, rugissant comme des lions, et faisant des hurlements horribles et des cris effroyables et épouvantables de diverses voix pleines de confusion.

A la vérité ces choses donnèrent de si grandes terreurs et apportèrent une telle épouvante à tous ceux qui étaient présents, qu'ils tombèrent par terre à demi morts, mais revenus à eux, et fortifiés par les prières de saint Spire, ils se relevèrent et glorifièrent Dieu, le louant unanimement de ce que son glorieux Serviteur était demeuré victorieux des malins esprits et le remerciant de ce qu'un si saint et si digne personnage leur avait été donné pour Evêque.

De sorte que plusieurs embrassèrent publiquement la foi chrétienne et se firent régénérer dans le bain sacré du baptême, entre lesquels fut un notable seigneur du pays, appelé Zénon, qui, profitant et s'avancant grandement de jour à autre au christianisme, reçut les Ordres sacrés et la prêtrise par les mains de saint Spire, fut élevé par lui à la dignité d'Archidiacre, et enfin mérita d'être mis au catalogue des Saints.

Après avoir travaillé pour la sainte Église jusqu'à son extrême vieillesse et éclairé la plus grande partie de la Normandie, tant par sa doctrine que par ses miracles, sentant son corps cassé de vieillesse et atténué de jeûnes et de travail, saint Spire ne désira plus rien, comme saint Paul, que d'aller jouir au ciel de la vision de son Créateur. Ayant été saisi d'une fièvre violente, il recommanda son troupeau à la Majesté divine, la priant de lui donner un successeur digne d'en prendre soin et capable de l'instruire dans la foi.

Puis, il exhorta son cher troupeau à demeurer toujours dans la crainte et l'amour de Dieu, l'union, la paix et la charité du prochain; avec sa sainte bénédiction il lui donna le dernier adieu.

Enfin, ayant reçu le très-saint et très-auguste sacrement de l'Eucharistie et celui de l'Extrême-Onction, les mains jointes, il

tourna doucement les yeux vers le ciel, d'où il voyait venir au-devant de son âme les Anges qui l'assuraient de la part de Dieu de la couronne de la gloire immortelle. Avant que d'expirer il fit cette prière :

« O Dieu, lumière de vérité, fontaine de toute piété et roi de l'univers, auquel j'ai cru et que j'ai annoncé purement, je te prie que tous ceux qui t'invoqueront par mon intercession soient exaucés en toutes leurs nécessités, afin que toutes les créatures te bénissent, toi qui es Dieu vivant dans les siècles des siècles. »

Alors le clergé répondit : « Ainsi soit-il. » Et son oraison finie, son âme s'envola dans les tabernacles éternels, le premier du mois d'août.

Alors non-seulement parmi le clergé, mais aussi dans toute la ville de Bayeux, ce ne fut que lamentations pour la perte de ce saint évêque ; toute la contrée le pleura et le regretta. Saint Renobert, son disciple, donna une honorable sépulture à son corps sacré, au bout d'une petite colline qui commence au sortir de la ville de Bayeux, par le faubourg de Saint-Jean, en allant sur le chemin de Caen, où pour mémoire perpétuelle il fit bâtir une église en l'honneur de Dieu et de saint Spire, laquelle encore aujourd'hui en porte le nom. Il est à remarquer que l'on n'en-terre aucune personne dans cette église, mais au dehors, parce que plusieurs corps y ayant autrefois été inhumés, ont été le lendemain trouvés déterrés ; par lesquelles merveilles et autres miracles qui y ont été faits, l'on reconnaît l'amour que Dieu porte à ce grand Saint.

La mort de ce très-saint Pasteur fut révélée à saint Saturnin premier archevêque de Toulouse, par un Ange, qui, un dimanche au matin, lui commanda de se transporter dans la ville de Bayeux où il trouverait son disciple Renobert qu'il devait sacrer évêque parce que Dieu l'avait choisi pour être pasteur de Bayeux. Aussitôt saint Saturnin, bien que vieux et cassé, se transporta dans la Neustrie, en la ville de Bayeux, où il sacra saint Renobert dans l'église que saint Spire avait fondée en l'honneur de Dieu et de l'Immaculée vierge sa Mère, et le mit en possession de l'évêché de Bayeux.

Hermaut, dans son histoire de Bayeux, dit que c'est surtout à Corbeil, où ses reliques furent transportées dans la crainte des Normands, qu'on rend à saint Exupère, sous le nom de saint Spire, de grands honneurs, et que les peuples y viennent en foule de toutes parts réclamer les faveurs de ce grand Saint, dont le corps est renfermé dans une châsse riche et précieuse. Le jour destiné à y honorer sa mémoire tombe toujours le dimanche avant la Pentecôte, où il s'y rend une multitude prodigieuse de pèlerins que les miracles qui s'y font attirent de tous côtés.

La mémoire de saint Exupère, ajoute Hermaut, est aussi en grande vénération à Auxerre, parce qu'on y tient par tradition, qu'en venant d'Italie il passa par cette ville, et que ses habitants en reçurent de grands biens. C'est de là qu'est venue l'union qui est entre l'Église d'Auxerre et celle de Bayeux, qui fut renouvelée le 22 octobre de l'an 1520, par un chanoine d'Auxerre, député de son Chapitre, et qui reçut dans l'église de Bayeux les mêmes honneurs et les mêmes prérogatives dont jouissent ses chanoines. L'Église de Paris fait aussi mémoire de saint Exupère dans son Office, le premier jour d'août, et on garde dans la Sainte-Chapelle de cette ville, avec un grand respect, une partie des reliques de ce grand Saint.

On honore ce Saint presque dans toute la province, et on lui a élevé des chapelles en plusieurs endroits. On en voit les images peintes en plusieurs lieux, comme dans la chapelle de l'évêché, à la voûte de l'église et dans les vitraux de la nef, où nous avons lu aux pieds de son image avant qu'une partie de l'église fût brûlée par le fâcheux accident qui arriva le 13 février de l'an 1676, les deux vers suivants :

*Primitus hic Pastor Templi fuit hujus et Aluor
Catholicamque fidem Northmannis attulit idem.*

Quoique nous ne possédions plus aucune relique de ce bienheureux Évêque, cela n'empêche pas néanmoins que les fidèles, toujours pleins de vénération pour sa mémoire, et se ressouvenant des bienfaits et des grâces qu'ils ont reçus par ses puissantes intercessions, n'aillent continuellement prier dans le lieu où reposaient autrefois ses ossements sacrés ; et, depuis un temps

immémorial, on n'a enterré aucune personne dans cette église, par le respect qu'on a pour tant de saints Prélats qui y ont été autrefois inhumés. C'est ce qui obligea l'évêque Odon de choisir pour sa sépulture et pour celle de ses successeurs, aussi bien que de son clergé, l'église de Saint-Vigor qui est hors de la ville. Quand l'évêque est mort, le clergé et le peuple vont processionnellement à son sépulcre, afin d'obtenir par ses puissantes intercessions auprès de Dieu, un digne successeur de son zèle et de sa piété. Ils font la même chose le jour de saint Marc, pour y demander à Dieu la bénédiction des fruits de la terre. Enfin on peut dire que c'est l'asile et le lieu de refuge où les peuples se retirent dans toutes leurs pressantes nécessités.

L'an 1562, les calvinistes, par une conduite bien éloignée de celle des saints Apôtres, dont ils se vantaient si insolemment de rétablir le véritable esprit, donnant des marques de leur fureur et de leur impiété en violant tout ce qu'il y avait de plus saint et de plus sacré dans nos temples, pillèrent ce lieu si respectable aussi bien que l'église cathédrale, d'où ils enlevèrent le précieux chef de saint Exupère, avec les autres reliques et les châsses qu'ils enfermaient. La même année, ils attaquèrent Corbeil, mais cette ville fut courageusement défendue par les catholiques qui les obligèrent à lever le siège, et qui en cette occasion ressentirent la puissante protection des grands Saints, dont ils ont le bonheur de posséder les restes sacrés, et dont ils sont si jaloux que jamais ils n'en ont voulu accorder la moindre part à l'église de Bayeux, quelque prière et quelque instance qu'elle ait pu leur en faire.

(BARTHELEMY, *Vie des Saints de France.*)

S^{te} FOI, S^{te} ESPÉRANCE ET S^{te} CHARITÉ,

VIERGES ET MARTYRES.

Une dame romaine, nommée Sophie, avait eu trois filles qu'elle avait appelées du nom des trois vertus théologiques, Foi, Espérance et Charité, pour leur insinuer mieux la nécessité de se rendre dignes du ciel par une conduite chrétienne. Nourries dans la piété par leur tendre mère, ces enfants grandirent dans la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Elles s'épanouirent

belles et si gracieuse, qu'elles attiraient tous les regards; quand on voyait la vertueuse Sophie passer avec ses trois filles, les païens se disaient : « Ne dirait-on pas la déesse de la beauté et ses trois nymphes, Aglaë, Thalie et Euphrosyne? » Non, c'était la majesté de la vertu accompagnée des grâces divines.

Les trois sœurs avaient l'une douze ans, l'autre dix et l'autre huit, quand elles furent avec leur pieuse mère dénoncées comme chrétiennes. Un jour des soldats se présentent, envoyés par le préfet de Rome et les somment de les suivre. Loin de paraître effrayées, les jeunes chrétiennes qui aspiraient à la brillante couronne du martyr, allèrent aussitôt, pleines de joie, où on voulut les conduire. Leur mère les suivit au tribunal du gouverneur et se mit à répondre pour elles. Ce juge fut ébloui de la beauté de Sophie et des charmes de ses filles : il n'osa d'abord les maltraiter et se contenta de les confier à la garde d'une noble dame nommée Palladie, qui ne réussit point à les persuader.

Trois jours se passèrent, après quoi les soldats se présentèrent de nouveau pour mener les jeunes victimes à leur bourreau : cette fois elles ne purent être suivies de leur inconsolable mère, qui ne put que les animer par ses conseils et les soutenir par ses prières. Les trois petites héroïnes s'avancèrent devant le gouverneur avec une rare intrépidité. En vain il essaya de les gagner par ses flatteries et par ses promesses; en vain il tenta de les intimider par ses menaces; elles restèrent inébranlables dans la confession de leur foi.

Les voyant insensibles pour elles-mêmes, le préfet imagina de les épouvanter en menaçant de décharger sa colère sur la vertueuse Sophie : « Elles plieront, pensait-il, pour sauver leur mère. » Il se trompait. A la menace de faire fustiger leur mère en leur présence, si elles n'obéissent pas aux édits qui leur commandent d'adorer les idoles, elles répondent : « Nous nous rions de vos colères, comme nous méprisons vos promesses. Vous croyez nous faire peur, en nous menaçant de maltraiter notre bonne mère, mais il ne peut rien y avoir pour elle de meilleur que de souffrir pour Jésus-Christ. Cette tendre mère nous crie de

nous garder bien d'avoir peur de la voir souffrir : elle sera toute joyeuse de nous donner l'exemple et de marcher à notre tête pour nous frayer le chemin du ciel. Ne vous abusez donc point : vous ne pouvez nous gagner ni par vos flatteries ni par vos tourments. »

Le juge les voyant si constantes, même éloignées de leur mère, imagina de les séparer l'une de l'autre pour triompher isolément de leur faiblesse. On emmena donc les deux plus jeunes, et l'aînée resta seule devant son tribunal. On la presse de sacrifier à Diane ce qu'elle refuse obstinément. Alors on la saisit, on la dépouille de ses vêtements, on lui attache les mains et on l'accable de coups de fouet. Cette intrépide enfant de douze ans sourit sous les coups comme si on lui eût jeté des roses. On pousse la barbare jusqu'à lui couper les seins ; on lui couvre le corps de brûlures atroces ; la jeune Martyre reste inébranlable, et on finit par lui trancher la tête.

Le préfet mande alors la seconde. Espérance paraît, le sourire sur ses lèvres innocentes. Mêmes assauts lui sont livrés : elle oppose la même résistance. On la dépouille et on la fustige avec des nerfs de bœuf. Elle y demeure comme insensible. « Qu'on la jette dans une fournaise, » s'écrie le juge en colère. Dieu renouvelle en sa faveur le miracle des trois jeunes hébreux ; la jeune Vierge se promène au milieu des flammes en bénissant le Seigneur. On la suspend au chevalet, on lui déchire les flancs avec des peignes de fer. « Cruel, crie-t-elle à son juge, tu penses, en tourmentant une enfant de dix ans, venir à bout de sa patience, mais j'espère en mon Dieu, et je briserai tes forces et je dompterai ta rage. » Le préfet, voyant ses tourments inutiles, lui fit aussi couper la tête.

Restait la petite Charité, enfant de huit à neuf ans. On l'amène à son tour, et le préfet lui adresse la parole d'une voix mielleuse : « Ma chère enfant, dit-il, soyez plus sage que vos sœurs : elles n'ont pas voulu obéir et on les a rudement châtiées ; évitez d'avoir le même sort ; offrez seulement à notre grande Diane quelques grains d'encens. » Inspirée et assistée de l'Esprit de Dieu, l'enfant répondit : « Tyran, ne t'abuse point sur mon âge.

je suis la fille de Sophie, je suis la sœur de deux Martyres qui sont couronnées dans le ciel. Je m'appelle Charité, je brave tes supplices et la mort ; Jésus a soutenu mes sœurs, il me soutiendra, et, comme elles, je triompherai de tes menaces. » — « Qu'on la mette à la torture, » s'écrie le monstre en fureur. Les bourreaux obéissent, mais nulle entrave ne peut aller à ses membres si petits et si frêles ; les mains seules des bourreaux sont aptes à broyer ce corps si délicat. Après des tortures affreuses endurées sans pousser un cri de pitié, le juge montre à l'enfant une fournaise ardente, et lui dit : « On va vous y jeter, si vous ne consentez au moins à dire : Diane est grande. » La petite Martyre sans hésiter répond : « Dieu me garde de souiller mes lèvres par une telle parole : c'est un blasphème. » — « Qu'on la jette au feu, » dit le préfet. La jeune fille, sans attendre les bourreaux, se précipite au sein des flammes, qui se forment en voûte au-dessus de sa tête, et elle s'y trouve comme dans un bain par fumé. Le gouverneur sourd à la voix des prodiges qu'il attribue à la magie, selon la coutume des païens, s'écrie transporté de fureur : « Je la dompterai à force de tourments ; » et par un raffinement de cruauté, il fait percer avec une tarière les os de la sainte Martyre. Elle sembla, dans son calme intrépide, se moquer du tyran qui finit par lui faire abattre la tête.

Ces jeunes héroïnes endurèrent le martyre le premier jour d'août, vers l'an 137. Leurs corps furent recueillis avec soin, et ensevelis avec honneur par les chrétiens. Les reliques de ces trois vierges intrépides, avec celles de leur mère Sophie qu'on avait, chose à peine croyable ! laissée mourir en paix, furent données, en 777, à l'évêque Remi de Strasbourg, qui les déposa dans l'église de l'abbaye d'Eschau, qu'il avait fondée.

(CHAP. I.)

SAINT JUSTIN,

MARTYR EN PARISIS.

Saint Justin, né à Auxerre, fut élevé dans les plus parfaites maximes de la piété chrétienne. Son frère aîné ayant été fait captif et conduit à Amiens, il accompagna son père dans cette

ville, quoiqu'il fût encore enfant. Le but du père était de racheter son fils. Après avoir obtenu ce qu'il demandait, ils se hâtèrent tous de sortir d'Amiens où la persécution contre les chrétiens commençait à être fort violente. Comme ils avaient été reconnus, les infidèles les firent poursuivre. Mais les soldats ne les atteignirent que quand ils furent arrivés au bourg de Louvres près de Paris. Justin se présenta pour leur répondre, et fit cacher son père et son frère. Les soldats voulurent inutilement savoir de lui le lieu où s'étaient retirés ceux qu'ils cherchaient principalement. Irrités de sa constance à leur refuser les éclaircissements qu'ils demandaient, ils lui coupèrent la tête. Son corps fut enterré à Louvres. La cathédrale de Paris prétend posséder ses reliques. On honore son chef à Auxerre, et cette vénération remonte au v^e ou au vi^e siècle. Sa fête est marquée au premier août dans le Martyrologe romain. Mais on ne la fait à Paris que le 8 de ce mois.

SAINT KINÈDE,

ABBÉ.

Il eut pour père Dinot, fils de Budic, roi de la Petite-Bretagne, et pour mère une princesse de la même contrée.

Usserius, qu'il fait naître dans la province de Goyr, à un mile du palais du roi, ajoute qu'il fut élevé dans l'île de Wery, où il passa dix-huit ans dans l'étude et la pratique de la vertu. Le pieux ermite alla couler le reste de ses jours dans le Glamorgan dont le seigneur lui donna une propriété. Notre Saint y forma une communauté qu'il dirigea dans les sentiers de la perfection et se rendit célèbre par sa sainteté, par ses bienfaits.

Il mourut en prédestiné, le 1^{er} août 529.

Saint Kinède qui reçut la vie d'un père et d'une mère de notre province, n'est point étranger à notre pays, quand même il n'en serait pas né. Il avait une chapelle dans la péninsule du Glamorgan. En Plaintel, près Saint-Brieuc, un château a remplacé une maison de Templiers, et est consacré à l'éducation de jeunes pauvres de plusieurs communes. Cet établissement porte le nom de Saint-Quihoit. C'est peut-être saint Kinède. En Saint-Carad

une chapelle est dédiée à saint Quidi, dont la fête se célèbre un dimanche d'août. L'abbé Tresvaux pense que c'est saint Kinède.

(DE GARABY.)

SAINT PERGAT,

ÉVÊQUE.

Né vers 548, d'une famille noble et riche, Bergat ou Pergat joignait les vertus au talent, et devint un orateur distingué. Ce digne élève de saint Tugdual fut chanoine et archidiacre de Lexobie.

Saint Tugdual mourant à Tréguier, fut visité par son Chapitre, Il consola ce sénat du diocèse et le pria de lui élire un successeur, désirant savoir à qui il laisserait la conduite de son cher troupeau. Les chanoines le conjurèrent de désigner le plus digne. Le pieux évêque, soutenu par deux religieux, se rendit avec eux à l'église. Après l'invocation du Saint-Esprit, il proclama Ruélin. L'élection fut faite et confirmée. Après les funérailles du Saint, les chanoines s'en retournèrent, se disposant au sacre de son successeur.

Pergat gagna une partie du clergé et du peuple. Les uns le soutenaient, les autres restaient fidèles à Ruélin. Pour apaiser ce schisme, un synode fut assemblé à Lexobie. On hésitait encore, quand une vive lumière remplit la salle, et soudain parut Tugdual en ornements pontificaux, crosse en main et mitre éblouissante en tête. Il reprit Pergat du trouble qu'il causait, le menaça d'un châtiment prompt et terrible s'il ne se désistait, et disparut. Pergat, saisi d'effroi, demanda à genoux pardon à son rival et à l'assistance, renonça à toutes ses dignités et alla finir ses jours dans la pénitence à Pouldouran. On y voit encore une fontaine de son nom. Patron de cette paroisse, il y est représenté en costume épiscopal; il paraît qu'il fut même sacré. La tradition assure qu'il fut évêque de Lexobie, un ou deux jours; mais que la découverte de sa brigue le fit déposer. Les catalogues le placent après saint Ruélin, sous le nom de Perbogat, sans doute parce qu'il se fit élire, lorsque Ruélin était déjà choisi. Il mourut vers 620. Sa fête a lieu le premier dimanche d'août.

(DE GARABY.)

SAINT LOUP,

EVÊQUE DE SOISSONS.

Il y a peu d'églises qui puissent, autant que Soissons, revendiquer la gloire d'avoir été gouvernées par une longue succession de saints Pontifes, dignes par leurs vertus d'être honorés d'un culte public. Saint Loup, neveu et successeur de saint Prince continua cette glorieuse chaîne. Il fit l'usage le plus noble des biens que lui avait laissés saint Remy. C'est lui qui établit à Bazoches, sur le tombeau des saints Ruffin et Valère la basilique desservie par soixante-douze clercs, d'où le lieu a tiré son nom.

Saint Loup mourut en 533. Il fut remplacé par saint Bandry

SAINT BANDRY,

EVÊQUE DE SOISSONS.

Saint Bandaride ou Bandry, élu unanimement par le peuple de Soissons, en considération de son mérite singulier, fut confirmé par le roi, après quelque vacance de ce siège. Il avait gouverné quelque temps cette église avec beaucoup de sagesse lorsqu'il fut accusé d'imprudence et de prodigalité auprès du roi Clotaire, et obligé de quitter son diocèse. Rappelé quelque temps après, sur les instances que firent ses diocésains auprès du roi, à l'occasion d'une maladie contagieuse, il fit construire une fontaine pour le soulagement de son peuple. Il assista le 8 juillet 545 à la pompe funèbre de saint Médard, et mourut le 1^{er} août suivant, jour où il est honoré avec saint Loup, son prédécesseur.

SAINT FRIARD.

Lorsque Dieu répand les lumières de sa grâce dans une âme qu'il veut attacher parfaitement à son service, il ne l'éclaire pas seulement sur les devoirs de la vie chrétienne, mais il supplée même souvent aux défauts de l'éducation. Le Saint dont nous parlons n'en avait pu recevoir de ses parents suffisamment pour adoucir la rusticité de sa naissance. Cependant il fut si heureux

¹ Emprunté à M. J.-F.-M. Lequeux, dans ses *Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon*.

sement prévenu des secours célestes, qu'on ne vit paraître en lui que des inclinations nobles, et toute sa conduite se ressentit des impressions divines, aussi bien dans ce qui regardait les actions les plus communes de sa vie, que dans les pratiques de la vertu.

Saint Friard, né vers l'an 511, était fils d'un laboureur qui demeurait dans la paroisse de Besné, près de Pont-Château, dans le diocèse de Nantes. Sa piété s'accrut de jour en jour ; à proportion qu'il avançait en âge, il devenait plus fervent et son cœur loin de se corrompre se purifiait de plus en plus. Quoique sa condition l'obligeât à une vie laborieuse, il s'imposa des exercices de pénitence très-austères, et choisit des temps exprès pour vaquer à la méditation des vérités éternelles. On peut juger par le soin qu'il prenait de se soustraire à tout ce qui aurait pu altérer l'innocence de ses mœurs, combien Dieu se communiquait à lui durant ses veilles de la nuit, qu'il passait en prières et à soupirer après les biens éternels. Il jeûnait aussi fréquemment et aussi sévèrement que s'il n'eût pas travaillé sans cesse ; et se ressouvenant pendant le jour des douceurs qu'il avait goûtées devant Dieu durant ces heures qu'il déroba au repos du sommeil, il nourrissait sa foi de pensées saintes au milieu de son travail, et n'était point ébranlé par les railleries et par les insultes de ses compagnons. Il savait si prudemment ménager toutes choses, que les exercices de sa piété ne diminuaient rien de son assiduité aux occupations champêtres ; il y surpassait même les autres, et faisait plus d'ouvrage qu'eux. Aussi en étaient-ils fort surpris ; et ne comprenant rien à la pieuse industrie dont il usait, ils conçurent pour lui beaucoup de haine, et lui firent ressentir en toute occasion les effets de leur jalousie. Un jour qu'il travaillait dans un champ à scier les blés avec les autres moissonneurs, comme il en ramassait les javelles, il en sortit un essaim de guêpes, qui volant de toutes parts allèrent piquer ses compagnons. Ces hommes irrités et pleins d'impatience insultèrent à la douceur du Saint, et lui reprochèrent de manquer de pouvoir pour les délivrer de ces insectes qui les tourmentaient. Le saint laboureur, loin de s'aigrir contre leurs plaisanteries sacrilèges, employa pour eux le remède de la

prière qu'ils méprisaient, et dont ils connaissaient si peu l'efficacité. Ses gémissements furent entendus du Seigneur; et pour témoigner l'autorité de son Serviteur fidèle, les guêpes se rassemblèrent toutes en un instant, et rentrèrent dans le trou d'où elles étaient si promptement sorties. Ses compagnons, témoins de cet événement, eurent dans la suite plus de déférence pour lui, et respectèrent sa vertu plus qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. Une autre fois le Saint tomba du haut d'un grand arbre, et on le vit se relever aussitôt sans nul ressentiment de sa chute.

Après qu'il eut fait plusieurs expériences des contradictions qui se trouvent dans le siècle quand on veut se donner entièrement à Dieu, il prit la résolution de s'éloigner tout-à-fait du monde et ayant abandonné sa famille, et les espérances que ses travaux joints aux bénédictions du Ciel, pouvaient entretenir dans son cœur pour un établissement honnête et conforme à son état, alla demeurer dans une île de la rivière de Loire, sans quitter pourtant le diocèse de Nantes; et il s'associa, dans sa retraite, deux hommes à qui la déclaration de son dessein avait inspiré l'envie de se retirer. L'un était un abbé, nommé Sabaude, qui avait été officier du roi; et l'autre un diacre. L'abbé ne persévéra pas, et retourna dans le monastère d'où il était sorti, et où l'on menait une vie plus conforme à sa tiédeur. A peine y fut-il rentré qu'il y mourut, et ne jouit que fort peu de temps des commodités qu'il y était revenu chercher. Le diacre nommé Secondel fut plus constant. Le Saint et lui s'étaient prescrit un genre de vie très-austère, dont ils remplissaient les exercices en particulier, et dans des cellules assez éloignées l'une de l'autre, pour s'abandonner plus à leur gré aux inspirations de leur zèle et se mettre mieux à couvert des surprises de la vanité.

Secondel, moins expérimenté que saint Friard dans les voies spirituelles, fut attaqué par une tentation qui le séduisit. Le démon lui apparut sous la forme du Sauveur du monde et lui dit : Je suis Jésus-Christ, qui depuis longtemps écoute les clameurs de vos oraisons; maintenant que vous êtes écrit au nombre des élus dans le livre de vie, allez au milieu des peuples pour guérir les malades, et pour convertir les âmes. Le Solitaire

tomba dans le piège de cette illusion, et sortit pour aller remplir le ministère où il était appelé. Saint Grégoire de Tours dit même qu'il fit quelques miracles pour la guérison des corps, et qu'ensuite il vint retrouver saint Friard, à qui il déclara avec une pitoyable présomption qu'il avait fait beaucoup de prodiges. Le Saint qui lui fit raconter toute l'histoire de sa prétendue mission, lui dit qu'il avait été trompé et l'invita à faire une pénitence sérieuse, à laquelle Secondel, tout confus, se condamna de bon cœur. Le démon revint encore deux autres fois pour lui dresser les mêmes embûches ; mais éclairé d'une nouvelle prudence, il n'y succomba pas et mourut après avoir passé plusieurs années encore dans une vie très-sainte et très-austère.

Saint Friard devenait tous les jours plus fervent et plus détaché des créatures. Il s'éleva à une perfection très-éminente ; et Dieu prit tant de complaisance en la piété de son Serviteur, qu'il le récompensa par le don des miracles qu'il faisait à tous les moments. Il eut quelques disciples durant les dernières années de sa vie, et les instruisit toujours à s'occuper de la continue méditation de la mort. Il leur prédit même souvent la sienne, qu'il attendait avec tous les sentiments d'impatience que donne le désir de voir Jésus-Christ. Comme il se sentit attaqué de la maladie dont il devait mourir, il envoya un de ses disciples vers saint Félix, évêque de Nantes, pour le prier de venir le voir avant sa mort, qui devait arriver, à ce qu'il disait, le dimanche suivant. L'évêque qui se trouvait alors occupé de quelques affaires importantes, ne pouvant quitter la ville, fit prier saint Friard de ne pas s'impatienter, et de différer sa sortie de ce monde jusqu'au temps où il pourrait le visiter. Le Saint était à l'extrémité lorsqu'il reçut cette réponse, et dit d'un air de confiance, comme s'il eût été le maître de la mort et de la vie : Levons-nous donc pour attendre notre frère.

En effet, Dieu permit que le mal diminuât, et voulut montrer dans la foi de ces deux Saints, qu'il fait la volonté de ceux qui le craignent. L'Évêque Félix fut assez longtemps sans venir ; mais il ne fut pas plutôt arrivé à la cellule de saint Friard, que la fièvre le reprit. Il y a longtemps, dit-il à son Évêque, que

vous me faites attendre sur le chemin ; il marquait par ces paroles avec quel empressement il aspirait au bonheur éternel. Tous deux passèrent la nuit en prières, et l'on peut aisément juger quels sentiments animaient ces deux Saints, dont l'un en préparait à mourir un autre que rien n'attachait à la vie. Le lendemain, qui était un dimanche, saint Friard, sans nul effort violent, mourut entre les bras de son ami, le premier jour d'août de l'an 577.

Saint Secondel est honoré le 29 avril.

SAINT PELLÉGRINI,

ERMITE.

On ignore le véritable nom de ce saint Ermite. Tout ce qu'on a pu découvrir de sa vie, c'est que né à la fin du vi^e siècle et issu de sang royal, en Irlande, il avait eu le bonheur de recevoir la foi et de s'attacher uniquement à Dieu. Très-jeune encore, il avait renoncé à ses biens pour se sanctifier. Il quitta sa patrie, fit à pied le pèlerinage des Saints-Lieux, et revenu en Europe, il gagna l'Italie où il alla prier aux tombeaux des Apôtres et des saints Martyrs. Il se retira ensuite dans les Apennins et s'y construisit un ermitage où il vécut quarante ans, dans les entretiens avec Dieu, et les pratiques de l'austérité. Il mourut en 643, et les montagnes, sanctifiées par ses prières, se sont appelées, depuis, les Monts de Saint-Pellégrini. Ce saint Ermite est honoré comme patron, à Lucques, à Modène et en plusieurs autres villes. On le fête le 1^{er} août.

SAINT JONAT,

DISCIPLE DE SAINT AMAND ET ABBÉ DE MARCHIENNES.

Lorsque saint Amand eut fondé le monastère de Marchiennes sur les terres que lui avait accordées saint Adalbaud, époux de sainte Rictrude, il y plaça, pour diriger les nouveaux religieux, l'un de ses disciples appelé Jonat, qui répondit parfaitement à la confiance que lui témoignait le saint Évêque. Il paraît en outre qu'après la mort d'Ursus qui, en l'absence de saint Amand, gouvernait l'abbaye d'Elnon, il en fut chargé lui-même.

jusqu'au moment où ce Saint se démit de son évêché de Maëstricht.

On ne trouve rien dans les auteurs qui fasse connaître les premières années de saint Jonat : sa patrie, sa famille, son entrée en religion, tout est resté inconnu. Cette circonstance, qu'on rencontre dans la vie de presque tous les disciples de saint Amand, vient sans doute de ce que la plupart d'entre eux étaient de petits enfants étrangers et captifs, que le charitable missionnaire avait rachetés de l'esclavage, et qu'il avait fait élever dans quelque tranquille solitude.

Tous les auteurs se bornent à faire l'éloge de la sagesse, de la vertu et de la sainteté de Jonat. Comme Religieux il était le modèle de tous ses Frères, comme Abbé il les dirigea avec une prudence qui fait son éloge comme celui de saint Amand qui l'avait formé. Quelques mots qu'on rencontre dans des Actes très-anciens, sembleraient supposer qu'il accompagna quelquefois ce courageux missionnaire dans ses courses apostoliques. « Ces deux hommes saints, y est-il dit, brillant dans la maison du Seigneur comme des astres éclatants, chassaient devant eux les ténèbres profondes de l'idolâtrie et du péché : par leurs exemples et leurs prières, ils eurent le bonheur d'introduire beaucoup d'âmes dans les Cieux. »

Lorsque sainte Rictrude, après la mort de son époux, se retira dans le monastère de Marchiennes avec ses deux plus jeunes filles, saint Jonat fut encore chargé de leur direction et de celle des personnes qui vinrent auprès de la vertueuse veuve embrasser la vie religieuse. Les conseils de son expérience, la gravité de ses mœurs et la sainteté de toute sa conduite exercèrent une très-heureuse influence dans le monastère, et dans toute la contrée, où son nom resta longtemps en vénération.

Pour achever en peu de mots l'éloge de ce vénérable Abbé et suppléer, autant qu'il est possible, au silence des auteurs, rappelons encore ces paroles d'un ancien hagiographe. « Jonat était chaste de corps, humble d'esprit, d'un extérieur doux et pacifique, affable et aimable envers tous. Une grâce particulière brillait sur son front, comme un reflet de ses vertus et attirait

invinciblement les cœurs à lui. Il mourut au monastère de Marciennes, le 1^{er} août 694 ou selon d'autres en 695 ¹.

SAINT SPINULE,

ABBÉ.

Saint Hidulphe, évêque de Trèves, avait fondé le monastère de Moyen-Moutier, où l'un de ses disciples, qui se nommait Spinule, menait une vie si sainte et si sage, qu'il l'envoya diriger une petite communauté qu'il venait d'établir à une lieue de Moyen-Moutier et qu'on a un peu plus tard appelée Saint-Blaise. Spinule se dévoua ardemment à son devoir, fit fleurir sa communauté et parvint à un tel degré de sainteté que les malades venaient à lui pour recevoir guérison. Mais il prenait si peu de repos que ses forces s'épuisèrent et qu'un jour il rendit son âme à Dieu.

Saint Hidulphe, en apprenant sa mort, alla en grande pompe lever son corps pour l'enterrer dans le cimetière de Moyen-Moutier. Les nombreux miracles qui illustrèrent aussitôt cette tombe attirèrent tous les jours de si grandes troupes de fidèles que la tranquillité des moines en était constamment troublée. Au bout d'un mois, saint Hidulphe, un jour où le cimetière était rempli de pèlerins, vint avec son clergé et ordonna au Saint, en vertu de l'obéissance qu'il lui avait promise, de mettre un terme à ces merveilles qui dérangeaient ses Frères, et aussitôt les miracles cessèrent.

On fête saint Spinule le 1^{er} août.

SAINT ÉTHELWOLD,

ÉVÊQUE DE WINCHESTER.

Saint Ethelwold, qui sortait d'une famille honnête, eut pour patrie la ville de Winchester. Animé dès son enfance d'un désir ardent de ne vivre que pour Dieu, il pria le Père des lumières de lui faire connaître un guide expérimenté qui pût le conduire dans les voies du salut. Il le trouva dans la personne

¹ Emprunté à l'abbé Destombes.

de saint Dunstan, alors abbé de Glastenbury. S'étant adressé à lui, il reçut de ses mains l'habit monastique. Il ne chercha plus que la vraie sagesse qu'il savait préférable à tous les trésors, et pour l'acquisition de laquelle on doit tout sacrifier. La prière, les larmes et le travail firent toutes ses délices, et il dirigeait tous ses efforts vers ce bien inestimable que Dieu lui-même nous invite à nous procurer. On reconnaissait au zèle avec lequel il travaillait à se perfectionner, que le Saint-Esprit régnait déjà dans son cœur. Il montrait aussi beaucoup d'ardeur pour l'étude des sciences qui se rapportent à la religion, parce que cette étude faisait une partie essentielle de ses devoirs. Saint Dunstan, qui connut bientôt son mérite, le fit doyen de sa communauté.

En 947, le roi Edred rebâtit et dota richement l'abbaye d'Abingdon, qui avait été fondée par le roi Cissa en 675, et depuis considérablement agrandie par Ina. Ethelwold fut choisi pour gouverner cette abbaye, qui était dans le Berkshire. Il y établit une parfaite régularité, qui servit depuis de modèle à plusieurs établissements semblables. Il fit venir de Corbie un maître de chant, et adopta les observances du monastère de Fleury alors célèbre par la sainteté de ceux qui l'habitaient. Osgar, un de ses disciples, avait passé quelque temps dans ce monastère, pour rapporter en Angleterre ce qu'il aurait vu se pratiquer en France.

La fureur des Danois avait causé les plus grands ravages dans la Grande-Bretagne, on n'y voyait presque plus de maisons religieuses, et il n'y avait plus de moines qu'à Glastenbury et à Abingdon. La jeunesse y était mal élevée; l'ignorance avait pris la place du savoir, et l'on était dépourvu de tous les moyens propres à éclairer les esprits et à rendre les cœurs vertueux. Ces circonstances déplorables excitèrent le zèle de ceux qui s'intéressaient à la gloire de Dieu, et surtout de saint Dunstan, de saint Ethelwold et saint Oswald. Ces trois grands hommes s'appliquèrent de toutes leurs forces à rétablir le goût de l'étude, et à faire fleurir les lettres.

Saint Ethelwold fut sacré évêque de Winchester par saint Dunstan, qui avait été placé sur le siège de Cantorbéry. Il eut

bien des abus à réformer. Il commença par faire rentrer dans le devoir les ecclésiastiques, auxquels l'ignorance, encore plus que la corruption, faisait violer les règles les plus sacrées. Les efforts de son zèle furent cependant inutiles à l'égard de plusieurs. Les chanoines séculiers de sa cathédrale se montrèrent incorrigibles ; il les chassa après leur avoir assigné de quoi subsister, et mit en leur place des moines d'Abingdon, dont il fut tout à la fois l'évêque et l'abbé. Il y en eut trois qui prirent l'habit et qui restèrent attachés au service de cette église. L'année suivante, le saint Évêque ôta le nouveau monastère de Winchester aux chanoines séculiers qui l'occupaient, et leur substitua des moines qui furent gouvernés par un abbé. Il fit réparer dans la même ville le monastère des religieuses, dédié sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Ayant acheté du roi les terres et les ruines de celui de Sainte-Audry dans l'île d'Ely, lequel avait été brûlé par les Danois cent ans auparavant, il bâtit à la même place une célèbre abbaye d'hommes qui éprouva les effets de la libéralité du roi Edgard, et qui depuis fut connue sous le nom de l'île dans laquelle elle était située. Il fit aussi reconstruire, en 970, celle de Thorney, dans le Cambridgeshire, dont il avait également acheté les ruines.

Ce fut par son secours et sous sa direction, qu'Adolphe, chancelier du roi Edgard, fit l'acquisition du terrain de l'abbaye de Péterborough, pour la rebâtir avec la plus grande magnificence. Cette maison avait été fondée en 646, par Péada, premier roi chrétien de Mercie. Elle n'avait toutefois été achevée que par Wulphère et Ethelred, frères de ce prince, et par Kinéburge et Kinewith leurs sœurs, qui voulurent y être enterrées. Elle avait subsisté avec une grande réputation de sainteté jusqu'à l'an 870, que les Danois la détruisirent. Adolphe, que l'on en regardait avec raison comme le second fondateur, y fit enterrer son fils unique, mort en bas âge, dans l'année 960. Il donna ensuite tous ses biens au monastère, y prit l'habit et en fut élu abbé.

Quoique saint Ethelwold s'occupât fortement de la sanctification des autres, il ne négligeait pas pour cela son propre salut. Il s'exerçait à la pratique de toutes les vertus, et rapportait tou

à la gloire de Dieu. L'humilité et la charité animaient toutes ses actions extérieures. Il savait que sans ces vertus, il ne lui servirait de rien de distribuer son bien aux pauvres, et même de livrer son corps aux flammes. Il savait encore que la ferveur de la dévotion doit être nourrie et augmentée dans le cœur, parce qu'autrement elle se relâche et perd son activité, à peu près comme une flèche lancée par un arc, dont la force diminue peu à peu, et qui tombe à la fin par terre. Il joignait donc les exercices intérieurs aux fonctions extérieures, afin que les unes et les autres se soutinssent et se fortifiassent mutuellement.

Sa bienheureuse mort arriva le 1^{er} août 984. On l'enterra dans sa cathédrale, à côté du grand autel. Plusieurs miracles ayant été opérés par son intercession, on leva son corps de terre et on le déposa solennellement sous l'autel. Cette cérémonie fut faite par saint Elphège, successeur immédiat de saint Ethelwold.

LE BIENHEUREUX THIERRY,

ABBÉ DE SAINT-ÉVROU.

Thierry, pieux et digne moine de Jumièges, fut élu, au commencement du xi^e siècle, pour gouverner l'abbaye de Saint-Évrou en Normandie. Par sa bonté, par son mérite et par sa sainteté il honora beaucoup son titre d'abbé. Mais il avait un désir ardent de faire le pèlerinage de Jérusalem et d'honorer Notre-Seigneur dans les lieux où il a vécu. A mesure qu'il avançait dans sa route, il se réjouissait de l'idée qu'il allait saluer les lieux où Notre-Seigneur a laissé des souvenirs. Mais sans doute qu'il était assez mûr pour le ciel ; Dieu l'arrêta dans son voyage, et comme il priait en Chypre sur les marches de l'autel, dans une église dédiée à saint Nicolas, il rendit son âme à Dieu. Il fut enterré là, et les miracles qui éclatèrent à ses funérailles proclamèrent sa sainteté.

On le fête le 1^{er} août.

LE BIENHEUREUX JEAN DÉ RIÉTI,

DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN.

Ce Saint naquit à Castro-Porciano, dans l'Ombrie, et il eut le bonheur d'appartenir à une famille dont on admirait la piété.

Dès son enfance il vécut dans une rare innocence de mœurs dans une grande tendresse pour la très-sainte Vierge et dans la recherche de tout ce qui pouvait plaire à Dieu. Sa piété vive lui faisant comprendre les dangers et les vaines préoccupations du monde, il témoigna à sa famille le désir d'embrasser la vie religieuse. Il fut bien reçu chez les Ermites de Saint-Augustin, qui édifiaient la ville d'Amélia. On l'y vit bientôt faire des progrès dans les voies de la sainteté. Il méditait avec une grande ardeur toutes les circonstances et tous les détails de la Passion de Notre Seigneur. Il s'en occupait toujours, adorant, admirant et pleurant.

Il s'isolait souvent dans le jardin de l'Ermitage (le monastère portait ce nom) ; et quand il en revenait, son visage était presque toujours inondé de larmes. On lui demandait un jour la cause de son émotion, il répondit :

« Peut-on ne pas pleurer lorsqu'on voit la terre produire au temps prescrits les herbes, les plantes, les fruits et les fleurs obéissant toujours aux lois de Dieu, et l'homme, riche de son intelligence et destiné à de si grandes récompenses, se dresser contre la volonté de Dieu et oublier ce qu'il lui doit ? »

Le Bienheureux avait aussi pour le prochain cette sainte affection qu'on appelle la charité. Elle s'épanouissait en lui pour les malades, les étrangers et les malheureux sans asile et sans ressources. Ses plus chères occupations étaient de servir la Messe ou d'accompagner les étrangers qui venaient visiter l'Ermitage. Ce saint Religieux mourut encore jeune, le 1^{er} août 1347. Grégoire XVI approuva le culte qu'on lui rendait, le 5 avril 1832.

Le bienheureux Jean avait une jeune sœur, la bienheureuse Luce d'Amélia, qui mourut dans une grande sainteté trois ans après lui. Des miracles ont honoré leurs tombeaux.

LE BIENHEUREUX ANTOINE FONTADINI,

FRÈRE MINEUR.

Le Ferrarais fut la patrie du bienheureux Antoine Fontadini. On ignore l'époque de sa naissance et de son entrée dans l'Ordre de Saint-François. On rapporte de lui qu'il fut un théologien

profond et un célèbre prédicateur, qui s'occupa avec beaucoup de succès du salut des âmes.

Sa dévotion le porta à visiter la Terre-Sainte. A son retour de Jérusalem, il recommença à prêcher en Italie, et des miracles confirmant sa doctrine, il recueillait des fruits abondants de ses discours. Dans le temps qu'il prêchait à Cotignola, dans la Romagne, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau, dans le cours de l'an 1482.

Il fut enterré dans l'église collégiale de cette ville, et l'on rapporte que les chanoines ayant voulu dans la suite relever son corps de terre, pour le déposer dans un tombeau extérieur, à cause des prodiges qui s'opéraient par son intercession, ils n'en purent venir à bout, quelques efforts qu'ils fissent; mais qu'à peu de temps de là, les Observantins étant venus s'établir à Cotignola, demandèrent aux chanoines le corps de leur Frère, que ceux-ci s'y opposèrent longtemps, et qu'à la fin, frappés de l'impossibilité de le lever ou autrement, ils consentirent à le leur donner. Les Observantins conservent le corps de ce Bienheureux parfaitement entier, dans un sépulcre de marbre, sur lequel on voit une épitaphe qui renferme l'abrégé de ses vertus et de ses miracles.

(FÉROT.)

LE B. ANTOINE DE CASTEL-SAINT-JEAN,

FRÈRE MINEUR.

En 1475, un Religieux plein de zèle et de ferveur, nommé Antoine de Castel-Saint-Jean, de la province de Toscane, aspirant à une plus grande perfection, et résolu de pratiquer la Règle de Saint-François dans toute sa pureté, sans glose, sans interprétation ni privilèges ou déclarations accordées par les Souverains Pontifes, s'était retiré pour cet effet avec cinq Religieux sur une montagne éloignée du commerce du monde, où, après avoir demeuré quelques jours, étant inquiet dans sa retraite, il vint à Rome avec ses disciples demander la protection du comte de la Rovere, neveu du Pape Sixte IV, qui non-seulement la leur accorda, mais encore les envoya dans une de ses terres pour y bâtir un couvent, après leur avoir fait obtenir une bulle par la-

quelle Sa Sainteté leur permettait de vivre selon la grande pauvreté qu'ils avaient embrassée.

Les Pères de l'Observance qui étaient assemblés à Naples, craignant l'érection de quelque nouvelle Congrégation, firent tant par leurs sollicitations auprès du comte de la Rovère, qu'il abandonna Antoine de Castel-Saint-Jean. Ce Religieux se voyant privé de cette protection et ne sachant où aller, retourna avec ses compagnons sous l'obéissance de leur vicaire provincial, qui sans avoir égard à la droiture de leurs intentions et à la bulle qu'ils avaient obtenue du Pape, les traita comme apostats, et le fit mettre en prison, d'où Antoine de Castel-Saint-Jean ayant été délivré, il continua ses prédications avec beaucoup de fruit et mourut saintement à Pise, l'an 1482.

La sainteté de la vie de ce Serviteur de Dieu a bien fait connaître depuis que cette grande pauvreté qu'il voulait embrasser, provenait que du zèle qu'il avait pour la parfaite observance de la Règle.

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARTEL,

FONDATRICE DES BÉATES OU DEMOISELLES DE L'INSTRUCTION.

Un vénérable prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Tronson, directeur du séminaire du Puy, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle (1665), et en même temps curé de la paroisse de Saint-George, voyait avec douleur que ses paroissiens de la classe inférieure étaient d'une grande ignorance en fait de religion. Il engagea une de ses pénitentes, nommée M^{lle} Martel à s'occuper de leur instruction. M^{lle} Martel entra avec empressement dans les vues de son directeur. Elle commença l'exercice de sa mission par les hôpitaux. Le succès dépassa ses espérances. Les malades accueillirent ses paroles avec reconnaissance et cherchèrent dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux un adoucissement à leurs souffrances. Elle tourna alors ses soins vers les jeunes filles de la ville et obtint des résultats non moins satisfaisants. Elle les réunissait par quartier, dans la semaine, et les conduisait le dimanche aux instructions de l'abbé Tronson. Le nombre de ces réunions, auxquelles on donna le nom d'assemblées, s'éleva successivement jusqu'à neuf.

L'abbé Tronson craignant avec raison que la santé de M^{lle} Martel ne résistât pas longtemps à un apostolat aussi fatigant, lui adjoignit un certain nombre de compagnes avec lesquelles elle forma une Congrégation religieuse, mais sans faire des vœux. On les appela les Demoiselles de l'Instruction.

M^{lle} Martel ne vit dans cette aide que le moyen de multiplier ses bonnes œuvres ¹. La plus importante de celles qu'elle entreprit fut celle des ouvrières en dentelle.

L'industrie de la dentelle, qui est aujourd'hui la ressource d'un si grand nombre de familles dans la Haute-Loire, y était déjà très-florissante à cette époque, grâce surtout aux encouragements que lui avait donnés saint François Régis, l'apôtre du Velay, qui l'introduisait dans toutes les localités où il donnait des missions ². Les filles de la campagne venaient passer l'hiver dans la ville du Puy, afin de se livrer exclusivement à la fabrication et d'en écouler plus facilement les produits. Elles se réunissaient, pour habiter et travailler en commun, dans de vastes maisons de la haute ville, dont le loyer ne leur coûtait presque rien. M^{lle} Martel s'introduisit dans leurs chambrées et leur persuada de suivre une règle qui, sans leur rien faire perdre de leur temps, leur fournissait les moyens de s'instruire, de sanctifier leur travail, d'y apporter même de la diversion. « Elle leur apprenait, » dit un pieux historien de sa Vie, « à lire, à chanter des chansons dévotes, leur enseignait la doctrine et les prières de

¹ L'une des demoiselles était chargée d'instruire les mendiante qui stationnaient aux portes des églises. Une autre recueillait les enfants qui vagabondaient dans les rues, leur enseignait quelques passages du catéchisme ou les conduisait à l'église pour entendre la Messe. Une troisième ayant remarqué que des servantes stationnaient des heures entières devant une fontaine pour attendre que leur tour d'y puiser fût arrivé et que cela les empêchait quelquefois d'assister à la Messe le dimanche, allait s'établir, ce jour-là, auprès de cette fontaine, et se chargeait de garder et de remplir les cruches de celles qui voulaient aller satisfaire à cette obligation.

² Une ordonnance du parlement de Toulouse, en 1640, « défendait, sous peine d'amende, à toute personne de quelque sexe, qualité et condition qu'elle fût, de porter sur ses vêtements aucune dentelle de soie que filet blanc. » C'était la ruine de toutes les fabriques du Puy. Les ouvrières désolées allèrent chercher des consolations auprès du P. Régis qui leur dit : « Ayez confiance en Dieu ; la dentelle ne périra pas. » Ce qui ne tarda pas à se vérifier.

l'Église, et surtout leur faisait quelque bonne lecture proportionnée à leur capacité et qu'elle leur expliquait ¹. » Le silence avait aussi ses moments déterminés. Chaque réunion était présidée, en son absence, par une ouvrière qu'elle désignait, et avait une école annexée pour les petites filles du quartier.

La sollicitude de M^{lle} Martel pour le bien des ouvrières, s'étendait même au temporel. Afin de ménager leurs moments, elle se chargeait d'aller faire leurs provisions dans la ville basse ², et, ce qui était bien plus important, de vendre leurs dentelles. Elle s'y entendait, à ce qu'il paraît, parfaitement bien, car elle vendait toujours mieux et plus promptement que les autres ³. Pour apprécier l'importance de ce service, il faut connaître la peine qu'ont ces malheureuses ouvrières à se défaire de leur marchandise et l'exploitation dont elles sont souvent l'objet. Aussi M^{lle} Martel ne manquait-elle jamais de se recommander, chaque fois qu'elle allait au marché pour cet objet, au P. Régis, mort naguère en odeur de sainteté, et qui, de son vivant, pratiquait cette bonne œuvre. Les ouvrières de la ville, voyant les avantages que celles du dehors trouvaient dans ces réunions, demandèrent à en faire partie. Elles ne rentraient chez elles qu'aux heures des repas et pour le repos de la nuit ⁴.

Cependant le nombre des demoiselles allait toujours croissant. La ville fut trop étroite pour leur zèle. Elles se répandaient, le dimanche surtout, dans les villages voisins, et réunissaient les personnes du sexe dans une chambre spacieuse, quelquefois dans une grange, pour leur faire l'instruction, c'était le terme consacré. Elles leur laissaient en partant quelques feuilles détachées du catéchisme et chargeaient celles d'entre elles qui savaient lire d'en faire réciter le contenu aux autres dans les soirées, mais souvent il ne s'en trouvait aucune dans la localité. C'était un grand

¹ M. Tronson, *Vie manuscrite de Mlle Martel*.

² Elle leur achetait le blé, le faisait moudre et leur rendait le pain tout cuit. On la voyait venir de la ville basse chargée de viande, d'huile, de chandelles et de choses semblables. *Id.*

³ Elle ne manquait jamais de se recommander au P. Régis en allant au marché. *Id.*

⁴ M. Tronson, *Vie manuscrite de Mlle Martel*.

chagrin pour les demoiselles. Elles eurent la pensée de former des institutrices et de se les donner pour auxiliaires. Ce projet fut immédiatement mis à exécution, et l'on vit, peu de temps après, sortir de leur maison un essaim de jeunes institutrices, qui allèrent s'établir, sous la surveillance des curés, dans les villages ou hameaux dépourvus d'école. Le pays les appela du nom de Béates.

Les Béates portent un costume religieux. Elles sont sous le patronage et sous la direction de la supérieure des demoiselles, qui les place et les déplace à volonté, mais elles ne font pas partie de la Congrégation. Leur nom est inscrit, après une épreuve de quatre ou cinq ans, sur un livre qui se conserve à la maison-mère. Elles peuvent quitter la société dès qu'elles le veulent, mais elles profitent rarement de cette liberté. Elles doivent aller faire une retraite d'un jour, le premier jeudi de chaque mois, et une de huit jours, tous les ans, à l'époque indiquée, dans une maison dépendant de l'institution. On exhorte même les plus jeunes à venir y passer un ou deux mois, dans la belle saison, pour se perfectionner dans leur état.

Les nouvelles écoles furent d'autant plus utiles, que les communes de la Haute-Loire sont très-étendues. Il en est qui sont formées de cent, cent vingt et jusqu'à cent trente agglomérations de maisons, éloignées du chef-lieu de deux et trois lieues. L'hiver est d'ailleurs fort rude et fort long ; il dure généralement cinq ou six mois, et pendant ce temps le pays est couvert de neige, en sorte que les écoles du chef-lieu ne peuvent être fréquentées que par un petit nombre d'enfants. Celles des Béates en sont comme les succursales.

M^{lle} Martel mourut peu après l'établissement des institutrices, à l'âge de vingt-huit ans, victime de son zèle. Son œuvre, loin de périr avec elle, fit de jour en jour de nouveaux progrès¹. Elleagna bientôt tout le diocèse du Puy et même une partie des diocèses voisins². Elle eut pourtant aussi ses moments d'épreuve.

¹ Six ans après la mort de M^{lle} Martel, les demoiselles étaient déjà au nombre de soixante-dix.

² La Congrégation a été reconnue comme établissement d'utilité publique par ordonnance du 25 janvier 1843.

L'évêque Armand de Béthune, qui l'avait vue naître et l'avait autorisée, fut sur le point de l'interdire et, ce qui étonnera sans doute, il avait pris cette détermination sur la plainte de quelques ecclésiastiques qui voyaient avec une certaine défiance ces évangélistes d'un nouveau genre. Un de ses grands-vicaires l'en détournait. Les successeurs de M. de Béthune, mieux inspirés, n'ont cessé de l'encourager. M^{sr} de Morlhon l'entoura surtout de la sollicitude la plus éclairée et par de sages mesures l'a notablement perfectionnée et agrandie. (BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 1^{er} août de l'an 900 ou 901, à Cambrai, dédicace de l'église dédiée à la très-sainte Vierge, par Dodilon, évêque de Cambrai et d'Arras. Quelques auteurs cependant disent que cette dédicace eut lieu en 890.

Le 1^{er} août de l'an 1132, saint Bernard, abbé de Clairvaux, introduisit dans le monastère de Vaucelles, les religieux de l'Ordre de Cîteaux avec leur abbé Radulfe, originaire d'Angleterre. L'année précédente ce monastère avait été bâti près de Cambrai sous le titre de Sainte-Marie-de-Vaucelles.

Le 1^{er} août 1534, pose de la première pierre de la chapelle de Notre-Dame-des-Ardilliers près de Saumur. Cette chapelle fut dédiée le 3 juillet 1553, par Gabriel Bouvery, évêque d'Angers, devint un des plus célèbres pèlerinages. Louis XIII y fut guéri d'une maladie grave, en s'y approchant de la Sainte-Table, jour de l'Assomption. Le vénérable Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, fit trois fois le pèlerinage de Notre-Dame des Ardilliers, où le vénérable Grignon de Montfort se rendit aussi avec trois hommes de Saint-Pompain, bourg de la Vendée où prêchait alors, pour obtenir de la très-sainte Vierge qu'elle pépétuât son œuvre des Missions ; en quoi ses vœux furent exaucés.

La statue miraculeuse de Notre-Dame des Ardilliers, conservée providentiellement pendant la Révolution, représente la très-sainte Vierge tenant dans ses bras le corps de notre Sauveur descendu de la Croix.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sur le mont Esquilin, la dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens.

A Antioche, supplice des sept frères Machabées, qui souffrirent le martyre avec leur mère sous le roi Antiochus Epiphane. Leurs reliques, apportées à Rome, furent déposées dans la même église de Saint-Pierre-aux-Liens.

A Rome, supplice de sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, vierges, qui reçurent la couronne du martyre sous l'empereur Adrien.

A Rome encore, sur la voie Latine, les martyrs saint Bon, prêtre, saint Fauste et saint Maur, avec neuf autres, qui sont mentionnés dans les Actes de saint Étienne, Pape.

A Philadelphie en Arabie, saint Cyrille, saint Aquilas, saint Pierre, saint Domitien, saint Ruf et saint Ménandre, qui reçurent tous le même jour la couronne du martyre.

A Perge en Pamphylie, saint Léonce, saint Atte, saint Alexandre et six autres paysans, martyrs, qui, pendant la persécution de

KALENDIS AUGUSTI.

Romæ in Exquiliis Dedicatio Sancti Petri ad Vincula. — Antiochiæ passio sanctorum septem fratrum Machabeorum cum matre sua, qui passi sunt sub Antiocho Epiphane rege. Eorum reliquiæ Romam translatae in eadem ecclesia Sancti Petri ad Vincula conditæ fuerunt. — Romæ passio sanctorum virginum Fidei, Spei et Charitatis, quæ sub Hadriano principe martyrii coronam adeptæ sunt. — Item Romæ via Latina sanctorum martyrum Boni presbyteri, Fausti et Mauri, cum aliis novem, qui in actis sancti Stephani papæ describuntur. — Philadelpiæ in Arabia sanctorum martyrum Cyrilli, Aquilæ, Petri, Domitiani, Rufi et Menandri, una die coronatorum. — Perge in Pamphylia sanctorum martyrum Leontii, Attii, Alexandri, et aliorum sex agricolarum, qui in persecutione Diocletiani sub Flaviano præside decollati sunt. — Gerundæ in Hispania natalis sancti Felicis martyris, qui post diversa tormentorum genera a Daciano tandem iussus est laniari, donec invictum Christo spiritum redderet. — Vercellis sancti Eusebii episcopi et martyris, qui ob confessionem fidei catholicæ a Constantio principe Scythopolim, et inde in Cappadociam relegatus, postmodum ad ecclesiam suam reversus, persequentibus arianis, martyrium passus est : ejus autem memoria decimo octavo kalendas januarii celebrior habetur, quando episcopus fuit ordinatus. — In territorio Parisiensi sancti Justinii martyris. — Viennæ sancti Veri episcopi. — Wintoniæ in Anglia sancti Ethelwoldi episcopi. — In pago Lisuino sancti Nemesii confessoris.

Dioclétien, eurent la tête tranchée par ordre du président Flavien.

A Gironne en Espagne, la fête de saint Félix, martyr, qui, après avoir souffert diverses sortes de tourments, fut, par ordre de Dacien, déchiré de coups de fouet jusqu'à ce qu'il rendit à Jésus-Christ son âme que ces maux n'avaient pu vaincre.

A Verceil, saint Eusèbe, évêque et martyr, qui fut relégué à Scythopolis, et de là en Cappadoce, par l'empereur Constantin pour avoir confessé la foi catholique. Dans la suite, étant retourné à son église, la persécution des ariens lui procura la couronne du martyre.

Au territoire de Paris, saint Justin, martyr.

A Vienne, saint Vère, évêque.

A Winchester en Angleterre, saint Ethelwold, évêque.

Au pays de Liéven, saint Némèse, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Hélène, martyre, honorée en Champagne.

Sainte Almède, tante de saint David, honorée dans le pays de Galles, au vi^e siècle.

Sainte Juste de Siponte, vierge et martyre, honorée à Ficonio.

Saint Catun, saint Cyndée, saint Cyriaque, saint Euclée, saint Ménée, saint Mnésithée, laboureurs, martyrs avec saint Léon, saint Attie, saint Alexandre, nommés au Martyrologe romain.

Saint Ménas, martyr chez les Grecs avec saint André le Stratote et saint Ménée de Constantinople.

S. Nectaire, évêque de Vienne en Dauphiné au iv^e siècle.

Saint Léon, prêtre et confesseur, honoré à Voghenza, dans le diocèse de Ferrare.

Saint Rioc, abbé d'Inisbovinde en Irlande au vi^e siècle.

Saint Romain, martyr à Gironne.

Saint Séven, curé de Cessac dans le Bigorre; il était si charitable qu'il se dépouillait de tout pour soulager les pauvres. Il a mérité les louanges de saint Grégoire de Tours.

Saint Rodolphe, second abbé de Vallombreuse, successeur

1073 de saint Jean Gualbert; il mourut saintement le 1 août 1176.

Sainte Marie Consolatrice, sœur de saint Annon, évêque de Vérone; elle vivait au VIII^e siècle.

Saint Kineth ou Kinéd, prince dans l'Armorique (Bretagne) au VI^e siècle, honoré près de Landaff.

Saint Arcade, évêque de Bourges au VI^e siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Guillebé, curé près d'Amboise, n'ayant pas fait le serment schismatique, déporté à Blaye et mort là à l'âge de trente-huit ans, le 1^{er} août 1794.

Antoine Leymarie, curé de Pratz en Périgord, ayant refusé le serment, emmené dans les prisons de Périgueux, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné ce même jour 1^{er} août 1794.

Dominique Héraud, prêtre du diocèse de Saint-Flour, n'ayant pas fait le serment, conduit au Puy, condamné à mort, guillotiné le 1^{er} août 1794.

Jean-Joseph Veilhon, curé au diocèse de Saint-Malo, ayant refusé le serment, conduit à Nantes, condamné à la déportation, envoyé à Rochefort et mort sur le navire le 1^{er} août 1794.

Jean Martin, curé au diocèse de Périgueux, n'ayant pas fait le serment, condamné à mort et guillotiné à Périgueux, le 1^{er} août 1794.

DEUXIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque, fondateur des Rédemptoristes. — Saint Étienne, Pape et martyr. — Saint Rutile, martyr. — Sainte Théodote, martyre avec ses trois fils. — Saint Uniac, abbé. — Saint Fredleimid, évêque en Irlande. — Saint Bohaire, évêque de Chartres. — Sainte Alfrède ou Etheldrite, vierge. — Saint Gondechar, évêque d'Eichstadt. — La Bienheureuse Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique. — Le Bienheureux Gautier, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ÉVÊQUE, FONDATEUR DES RÉDEMPTORISTES.

Il naquit dans la ville de Naples le 27 septembre 1696, et deux jours après, fête de saint Michel Archange, il reçut le Baptême dans l'église paroissiale des Vierges. Sa famille était ancienne et illustre. Son père, Joseph de Liguori, officier de marine, joignait aux talents et à la bravoure d'un militaire, la piété d'un religieux. Sa mère, Anne-Catherine Cavalieri, était sœur d'Emile-Jacques Cavalieri, mort en odeur de sainteté et en réputation de miracles. évêque de Troie dans la Pouille. Elle fut à la fois digne de son frère, de son époux et de son fils, par la pratique de toutes les vertus, et surtout de la prière et de la mortification. On rapporte qu'elle récitait tous les jours les heures canoniales comme une religieuse, et que, parvenue au delà de sa quatre vingt-dixième année, elle observait encore avec la plus édifiante rigueur le jeûne et l'abstinence. L'aîné de trois fils, Alphonse reçut sa première éducation sur les genoux de sa mère. Elle lui inspira un tendre piété, une dévotion particulière à la très-sainte Vierge, un grand amour pour la vérité. Son maître de grammaire fut un vertueux ecclésiastique, lequel, avec l'art de bien dire, lui apprenait surtout l'art de bien faire. Sa mère lui donna pour père spirituel un de ses parents, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Alphonse, qui sortait à peine de l'enfance, le ravissait par

ses excellentes dispositions. Se confesser deux fois la semaine, faire de la prière la plus délicieuse occupation de sa vie, se plaire aux pieds des autels et s'y rendre souvent, se livrer avec joie à tous les exercices de la piété la plus affectueuse, et surtout nourrir sans cesse pour la très-sainte Vierge les sentiments du fils le plus dévoué, telles furent dès lors les saintes habitudes de cet enfant de bénédiction. Son directeur l'admit à la première communion de bonne heure. Il le fit entrer, dès l'âge de dix ans, dans la Congrégation des jeunes nobles, dirigée par les prêtres de l'Oratoire. Alphonse s'y distingua surtout par son zèle et sa piété. Il entendait tous les jours la Messe, se rendait avec exactitude à toutes les assemblées de la Congrégation, et en observait scrupuleusement toutes les règles. Il y fut le modèle, l'amour et l'admiration de ses compagnons.

Un trait, entre une foule d'autres, leur révéla surtout le secret de sa vertu. Dans la vue de procurer à leurs jeunes gens quelques honnêtes divertissements, les Pères de l'Oratoire les avaient conduits à une campagne. On y invite Alphonse à jouer aux boules, il s'en défend quelque temps, sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu, n'en jouant jamais aucun ; enfin il cède aux instances de ses compagnons, et malgré son inexpérience, il gagne la partie. Alors, soit dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait d'abord fait Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières ; à ce langage, le saint enfant ne peut se contenir, et répond d'une voix émue :

« Quoi donc ! c'est ainsi que pour la plus misérable somme vous osez offenser Dieu ! tenez, voilà votre argent, » et le jetant à ses pieds ; « Dieu me préserve d'en gagner jamais à ce prix ! » Aussitôt il disparaît, s'enfuyant dans les allées les plus sombres du jardin. Cette fuite, ces paroles, ce ton sévère et fort au-dessus de son âge frappèrent d'une sorte de stupeur tous ces jeunes gens, et le coupable surtout. Cependant ils avaient repris leurs jeux, la nuit approchait, et Alphonse ne reparaisait plus ; ils en sont inquiets, et se mettant tous ensemble à le chercher, ils le trouvent dans un lieu écarté, seul et prosterné devant une petite image de la très-sainte Vierge, qu'il avait attachée à un laurier : il parais-

sait tout absorbé dans sa prière, et déjà ils l'entouraient depuis un moment sans qu'il les aperçût, lorsque celui qui l'avait offensé n'étant pas maître de lui-même, s'écrie avec force : « Ah ! qu'ai-je fait ? j'ai maltraité un Saint ! » Ce cri tire Alphonse de son extase, et aussitôt plein de confusion d'avoir été ainsi découvert, il prend son image et se réunit à ses compagnons vivement touchés d'une piété si belle. Cet événement les frappa au dernier point : non-seulement ils en firent le récit à leurs parents, mais ils s'empressèrent de le publier partout avec toute la vivacité de leur jeune admiration.

La tendresse que ses parents avaient pour Alphonse ne leur permit pas de s'en séparer pour le placer dans un collège public. Ce fut dans la maison paternelle que sous des maîtres habiles, il reçut toute son éducation. Joignant une grande pénétration d'esprit à une mémoire heureuse, il se livra avec succès à l'étude du latin et du grec, de la philosophie et du droit tant canonique que civil ; il prit même, par déférence aux volontés de son père, des leçons de musique et d'escrime ; mais, quelque occupé qu'il fût des lettres et des sciences, il ne négligea point ses devoirs de piété. Profondément instruit des principes de la religion, pour être en état de remplir les obligations qu'elle impose, il assistait régulièrement aux offices de l'Église, communiait chaque semaine, visitait tous les jours le Saint-Sacrement dans celle des églises de Naples où il était exposé pour les prières des Quarante-Heures. Il montrait dans cette dernière pratique de dévotion tant de ferveur, qu'il faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient alors. En 1713, Alphonse, âgé de dix-sept ans, fut reçu docteur en droit et embrassa la profession d'avocat. Peu après, il passa de la Congrégation des jeunes nobles dans celle des docteurs. La principale obligation de ces derniers congréganistes est de visiter les malades : Alphonse la remplit avec beaucoup de foi et de zèle, visitant les hôpitaux, et y servant Jésus-Christ dans ses membres souffrants. Il y eut toutefois un temps où il se relâcha quelque peu ; mais un pieux ami l'ayant invité à faire avec lui une retraite chez les prêtres de la mission, il y retrouva sa première ferveur. Sa piété était embellie du caractère le plus aimable. Son père

comme capitaine des galères, gardait dans sa maison un certain nombre d'esclaves ou de prisonniers de guerre qui n'étaient pas chrétiens : il plaça un de ces infidèles au service particulier de son fils, et cet homme que les préjugés de son pays et de sa naissance autant que l'intérêt de ses passions avaient pendant longues années retenu dans l'erreur, vaincu bientôt par la vertu de son jeune maître, embrassa généreusement le christianisme, et laissa en mourant les plus grandes espérances sur son salut éternel.

Cependant Alphonse avait les plus grands succès au barreau : ses talents et sa probité lui attiraient les causes les plus célèbres. Déjà l'opinion publique lui assignait une des plus hautes magistratures ; déjà son père pensait à le marier avantageusement avec la fille d'un prince. Mais les pensées de Dieu étaient bien différentes. Alphonse faisait tous les ans une retraite chez les missionnaires ; à l'âge de vingt-six ans, il croit entendre une voix du ciel qui l'appelle à un état plus parfait. Voici comme le dessein de Dieu s'accomplit.

Deux princes eurent ensemble un procès en matière féodale de la plus grande conséquence : Alphonse est chargé de la cause de l'un d'eux ; il l'étudie pendant un mois entier, examinant toutes les pièces avec la plus scrupuleuse attention ; enfin il la plaide avec tant d'art et d'éloquence, que les juges se disposaient à prononcer en sa faveur. L'avocat de la partie adverse lui-même le félicite de son éloquence et de son érudition ; toutefois, en souriant, il l'invite à examiner plus attentivement une des pièces. Alphonse relit l'endroit indiqué, et s'aperçoit, pour la première fois, d'une particule négative qui détruisait entièrement son système de plaidoirie. Au milieu du trouble et de la confusion que lui causa cette découverte, et pendant que le président cherchait à le consoler sur ce que de pareilles méprises arrivaient assez souvent, il répondit tout haut : « Je me suis trompé, j'ai tort, pardonnez-le-moi. » Et aussitôt il se retira. Il demeura trois jours enfermé dans sa chambre, prosterné au pied de son crucifix, et y résolut de quitter le barreau pour le sanctuaire, les causes des hommes pour la cause de Dieu.

Mais son père, qui l'aimait avec tendresse, mit à cette vocation les plus grands obstacles. Alphonse allait chercher quelque soulagement à sa douleur dans l'exercice de sa charité ordinaire envers d'autres malheureux. Un jour qu'il était dans l'hôpital des incurables, la maison lui apparut tout à coup comme bouleversée de fond en comble ; il crut entendre une voix qui lui disait avec force : Qu'as-tu à faire dans le monde ? Il regarda d'abord cela comme une imagination ; mais à mesure qu'il sortit, ses yeux furent frappés d'une lumière éblouissante, et au milieu du bruit de l'hôpital qui lui semblait crouler, la même voix se faisait encore entendre, lui répétant sans cesse : Qu'as-tu à faire dans le monde ? — Alors ne doutant plus que Dieu ne lui demandât par là de se hâter dans son sacrifice, il se sentit animé d'un courage surnaturel, et s'offrant en holocauste à la volonté divine, il s'écria comme saint Paul : Seigneur, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. Et en parlant ainsi, il entre dans une église voisine ; c'était celle de la Rédemption des captifs, où avait lieu ce jour-là même l'adoration des Quarante-Heures. Là, se prosternant devant la victime adorable, il la supplie d'accepter l'offrande de lui-même ; puis, tout à coup, il détache son épée, et va la suspendre à l'autel de Notre-Dame-de-la-Merci, comme un gage authentique de son inviolable engagement à la volonté divine. Le Père Pagan, son directeur spirituel, donna alors, après un mûr examen, son approbation définitive, et la résolution d'Alphonse de se vouer au service des autels fut irrévocablement fixée. Le difficile était d'obtenir le consentement de son père. Celui-ci employa ses parents et ses amis, même un abbé des Bénédictins, pour détourner son fils de sa résolution. Les efforts ayant été inutiles, le père eut recours à l'évêque de Troie, M^{sr} Cavalieri, son beau-frère ; mais ce digne prélat prit la défense de son neveu. « Et moi aussi, dit-il au père, j'ai quitté le monde, j'ai renoncé à mon droit de primogéniture, et vous voulez après cela que je conseille le contraire. Ah ! je serais trop coupable. » Ces remontrances finirent par arracher au père une sorte de consentement qui permettait à Alphonse d'embrasser l'état ecclésiastique, pourvu qu'il vécût toujours dans la maison paternelle, sans entrer jamais dans la

congrégation de l'Oratoire. Encore, quand il fallut en venir à l'exécution, remettait-il d'un temps à l'autre. Il n'y eut pas jusqu'au prétexte de défaut d'argent qu'on n'employât pour ne pas acheter les objets nécessaire au trousseau d'un ecclésiastique. Mais Alphonse pourvut de lui-même à tout, et un jour il parut à l'improviste devant son père avec l'habit clérical. A cet aspect, le père jette un grand cri, et comme hors de lui-même, il se précipite sur son lit dans un accablement impossible à décrire. Il demeura une année entière sans adresser à son fils une seule parole.

Alphonse cependant s'appliquait avec zèle à tout ce qui était de son nouvel état. Il avait du goût et du talent pour la poésie et la musique ; il composa de pieux cantiques, qui remplacèrent bientôt dans la bouche du peuple les chansons dangereuses. Il recevait tous les jours des leçons de théologie d'un célèbre professeur ; il se rendait exactement à des conférences ecclésiastiques qui se tenaient chaque soir chez un prêtre des plus recommandables ; il suivait avec intérêt les diverses thèses de théologie qu'on soutenait dans la ville de Naples. On le voyait, d'un autre côté, servir en surplis les messes de sa paroisse, y assister les prêtres dans leurs autres fonctions. Tous les dimanches et les jours de fête, il allait parcourir les rues pour ramasser les enfants du peuple qui s'attroupaient en grand nombre autour de lui ; il les conduisait à l'église et leur adressait ensuite, avec une grande simplicité, des instructions appropriées à leurs besoins et qu'il savait leur rendre fort utiles. Tout cela le fit juger digne par l'archevêque de Naples, de recevoir la tonsure et les Ordres mineurs : il avait alors vingt-six ans.

Chacun cependant ne lui rendait pas justice ; le monde, qu'il venait de quitter, se plut à le couvrir de mépris et de ridicule : Alphonse devint la fable du public, et sa vocation fut condamnée comme la démarche insensée d'un esprit léger et inconsidéré. Dans la magistrature comme dans le barreau, l'improbation fut d'autant plus forte qu'on lui avait précédemment accordé plus d'estime et de considération ; on avait l'air de le repousser, comme s'il eût déshonoré l'ordre auquel il avait appartenu, jusque-là que

le premier président, qui l'aimait tendrement quand il était avocat, lui fit fermer sa porte quand il fut ecclésiastique. Cependant ce magistrat revint, avant de mourir, à de meilleurs sentiments. Dans sa dernière maladie, il reçut sa visite avec beaucoup de consolation.

Alphonse eût bien voulu entrer chez les Oratoriens de saint Philippe de Néri : la crainte de trop irriter son père y mit obstacle. Il s'en dédommageait en prenant leur esprit et en fréquentant assidûment leur église ; tous les matins il s'y confessait, y entendait la messe et communiait ; tous les soirs il s'y rendait encore après la visite des malades, et n'en sortait que pour aller de nouveau adorer Notre-Seigneur dans l'église où se faisait l'adoration des Quarante-Heures. Enfin, pour se préparer, autant qu'il était en lui, au ministère de la charité qu'il était appelé à exercer, il se voua aux œuvres de miséricorde envers les malheureux condamnés à mort, mettant surtout son zèle à leur procurer les secours de la religion.

Ordonné sous-diacre le 27 décembre 1723, il voulut se former de bonne heure au ministère de la parole, et après un mois seulement de sous-diaconat, il entra en qualité de novice dans la Congrégation de la *Propagande*, établie dans l'église métropolitaine de Naples, pour aller de là donner des missions dans les divers pays du royaume. Il y faisait le catéchisme et les petites instructions. Pendant la mission de Caserte, l'évêque demanda un jour en entrant à la cathédrale, où était Alphonse de Liguori, il désirait, dit-il, le voir, parce qu'il avait connu dans une société de Naples, un jeune séculier de ce nom. Le missionnaire qui parlait le prélat était Alphonse lui-même. Le saint Novice confus au dernier des points, ne sait d'abord que répondre ; puis se couvrant le visage sous le voile de la statue de la très-sainte Vierge auprès de laquelle il était en prière dans ce moment, il put à peine dire : « C'est moi, cette bonne Mère m'a appelé. »

Le 6 avril 1726 Alphonse fut ordonné diacre par le cardinal Pignatelli, qui lui donna la prêtrise le 21 décembre suivant, et l'employa au ministère de la chaire où il fit beaucoup de bien. Un an après, Alphonse fut obligé de se livrer aussi au ministère

de la Confession. Les pénitences qu'il donnait ordinairement étaient de revenir se confesser au bout d'un certain temps, de fréquenter la Communion, d'assister à la Messe tous les jours en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur, comme aussi de visiter le Saint-Sacrement et la très-sainte Vierge, réciter le chapelet et autres choses semblables, qui étaient autant de moyens qu'il donnait pour sortir du péché. Quant aux macérations, il les conseillait, mais il ne les prescrivait pas. « Si le pénitent, disait-il, est vraiment contrit, il embrassera de lui-même la mortification; mais si on lui en fait une obligation, il laissera la pénitence et gardera le péché. » Par cette douce conduite, il affectionnait les pécheurs au sacrement de Pénitence, et parvenait à les arracher à l'iniquité. C'est ainsi qu'une multitude de gens de toutes les classes, parmi ceux surtout dont la vie avait été la plus criminelle, revint à Dieu sous la direction de notre Saint, et ils édifièrent dans la suite encore plus qu'ils n'avaient scandalisé, bien que quelques-uns d'entre eux eussent, avant leur conversion, affiché l'immoralité la plus révoltante. Il en venait à ce résultat si consolant en leur recommandant surtout la mortification des passions de la chair, et la méditation des vérités éternelles. « Par la méditation, disait-il, vous verrez vos défauts comme dans un miroir; par la mortification, vous les corrigerez: il n'y a point de vraie oraison sans mortification, et point de mortification sans esprit d'oraison. De tous ceux que j'ai connus qui étaient de vrais pénitents, il n'y en a point qui n'aient été fort zélés pour ces deux exercices. » Il employait encore comme un grand moyen de revenir parfaitement à Dieu, la fréquente Communion et la visite journalière au Saint-Sacrement. Rien ne peut égaler l'idée qu'il avait de cette dévotion. « Quelles délices, avait-il coutume de dire lorsqu'il était encore laïque, quelles délices, que d'être prosterné devant le saint autel, d'y parler familièrement à Jésus renfermé pour l'amour de nous, dans l'auguste sacrement; de lui demander pardon des déplaisirs qu'on lui a donnés, de lui exposer ses besoins comme un ami fait à son ami, et de lui demander son amour et l'abondance de ses grâces! »

Tel fut l'invariable système de la conduite d'Alphonse à l'égard

de ses pénitents, qu'il recherchait surtout dans la classe du pauvre peuple. Il ne rejetait pas les personnes d'un rang élevé. Il croyait même important de les recevoir à cause de leur autorité et de leurs exemples, mais il ne leur accordait jamais aucune espèce de distinction, et l'attrait de sa charité le portait spécialement vers les âmes trop souvent abandonnées des gens de la dernière condition ; aussi le voyait-on quelquefois sur les places publiques et autres lieux les plus fréquentés comme à la poursuite des plus pauvres, tels que lazzaroni et autres de ce genre ; il cherchait à s'en faire entourer, et les portait ensuite à venir recevoir la grâce du Seigneur dans le sacrement de Pénitence.

Avant que Liguori eût embrassé l'état ecclésiastique, sa famille voulut lui faire épouser successivement deux jeunes princesses : devenu prêtre, il épousa la pauvreté et le travail, se fit le serviteur et l'apôtre des lazzaroni, des domestiques, des maçons, des cochers, des artisans de toute espèce, les instruisant sur les places, dans les maisons particulières, dans les chapelles ou oratoires, soit par lui-même, soit par ses amis et ses pénitents. Un mauvais maître d'école, Pierre Barberèze, s'étant converti à un discours d'Alphonse, instruisait à son tour les petits portefaix dans la boutique d'un barbier. Le local n'étant bien plus assez considérable, on se réunissait dans la chapelle des bonnetiers : les réunions avaient lieu tous les soirs ; il s'y trouvait jusqu'à soixante portefaix sans compter les autres. Lucas Nardone, vieux soldat, plusieurs fois déserteur, mais converti par un discours d'Alphonse, tenait une conférence semblable dans un autre local. De bons prêtres, amis du Saint, se faisaient un plaisir d'assister et de présider à ces réunions populaires. Chacune de ces réunions comptait de cent à cent cinquante personnes. Après avoir satisfait leur piété, ces bonnes gens se récréaient ensemble le dimanche : dans la suite ils prirent pour règle d'aller servir les malades dans les hôpitaux. Alphonse étant revenu dans sa vieillesse prêcher à Naples, Barberèze qui avait continué sa bonne œuvre, assistait fidèlement à tous ses sermons. Le Saint l'ayant rencontré un jour, lui dit : « Que faites-vous ici ? — J'ai suis venu entendre le Saint-Esprit, » répondit Barberèze.

digne disciple d'Alphonse mourut en odeur de sainteté, l'an 1767.

En l'année 1731, après avoir prêché plusieurs missions très-fatigantes dans la Pouille, Alphonse se reposait dans un ermitage au diocèse de Scala. Les bergers de la plaine et les chevrriers des montagnes, apprenant qu'il y avait là des missionnaires, y vinrent en foule. Alphonse leur fit une espèce de mission : ce qui en attirait toujours d'autres. Dieu lui fit connaître qu'il était appelé à établir une congrégation de prêtres pour le salut des âmes les plus abandonnées, dans les villages et les hameaux écartés. Cette entreprise lui valut bien des contradictions et des souffrances. Bon nombre de ses amis le blâmèrent hautement. Le P. Ripa, fondateur du collège des Chinois à Naples, chez lequel il demeurerait comme pensionnaire, le traita de fanatique : il aurait voulu qu'il s'agrégât à son collège. Une autre congrégation de missionnaires aurait voulu qu'il restât avec eux. Mais Dieu voulait une congrégation nouvelle et spéciale pour les pauvres gens de la campagne. Alphonse en jeta les fondements l'an 1732, dans la ville de Scala. Mais, avant de s'y rendre de Naples, il eut un sacrifice bien douloureux à faire. Il reposait sur son lit, lorsque tout d'un coup son père entre, l'embrasse, le serre contre son cœur pendant trois heures de suite, le suppliant de la manière la plus tendre de ne pas l'abandonner. Alphonse eut alors dans sa vieillesse que ce fut le combat le plus pénible de sa vie. Il aimait tendrement son père, qui dès lors l'avait pris en quelque sorte pour son directeur spirituel ; mais il aimait Dieu plus que son père et sa mère.

La communauté de Scala se composa d'abord de huit membres, sept prêtres et un frère laïque ; ils étaient pauvres mais fervents, ils refusaient à leur corps toute espèce de soulagement, se chargeaient constamment de cilices et de chaînettes armées de pointes. C'était surtout au temps des repas qu'ils donnaient un libre cours à leur amour pour la mortification, et qu'ils se tourmentaient par des humiliations et des pénitences de tout genre. Quelques-uns, pour se préparer à manger, commençaient par trainer la langue sur la terre ; d'autres se mettaient à genoux et y demeuraient quelque temps les bras étendus en croix ; celui-là faisait le

tour du réfectoire et, par esprit d'humilité, baisait les pieds de chacun de ses frères. Ils mangeaient à genoux ou étendus sur la terre; plusieurs, pour se rendre encore plus pénible leur triste réfection, se suspendaient une grosse pierre au cou, afin de donner ainsi l'air de vrais condamnés. Leur nourriture était misérable et assaisonnée de plantes amères; beaucoup se privaient de viande, ou s'ils en prenaient, ils se refusaient les fruits et faisaient d'autres abstinences. Leurs mets étaient de si mauvaise qualité que les pauvres eux-mêmes ne se pouvaient résoudre à manger les restes. Il ne faut pas s'en étonner. Celui qui faisait la cuisine était un ancien militaire qui ne savait jusqu'alors qu'employer l'épée. Tantôt le potage était brûlé, tantôt trop salé, une autre fois il ne l'était pas du tout; un jour il servait les mets encore crus et sans assaisonnement. Il lui arriva même une fois de pétrir le pain sans y avoir mis de levain, tellement que les habitants voulurent en avoir par dévotion.

Cet habile cuisinier était un gentilhomme d'Acquaviva nommé Vitus Curtius : il remplissait dans l'île de Procida l'office de secrétaire auprès d'un seigneur, lorsque son ami compatriote, le gentilhomme Sportelli, songeait à quitter le monde pour se réunir avec saint Liguori. Curtius était un esprit bizarre, plein d'orgueil; ses livres de dévotion, comme il disait, n'étaient que son pistolet et sa baïonnette. Il avait plusieurs fois mal usé de ses armes. Un jour il se mit à raconter à son ami comme pour se divertir, un songe qu'il avait eu la nuit précédente : « Je me voyais, dit-il, au pied d'une montagne élevée et rapide, que beaucoup de prêtres s'efforçaient de franchir; ils prirent envie de les imiter, mais à peine avais-je fait un pas, que mon pied me manquait et que je retombais en arrière. Ne voulant céder, je recommençais plusieurs fois mes tentatives, mais à mon grand déplaisir je glissais et retombais toujours, jusqu'à ce qu'un des prêtres, qui prit enfin compassion de moi, me donna la main et m'aida ainsi à franchir la montagne avec eux. » Les deux amis traversaient, en discourant ainsi, les rues de Naples lorsque Curtius, à la vue d'un ecclésiastique qu'il ne connaissait pas s'écria tout à coup : « Mais voici le prêtre qui m'a donné

main la nuit passée! » Sportelli lui apprend alors que ce prêtre est Alphonse de Liguori qui avait le dessein de fonder une nouvelle congrégation de missionnaires; il lui déclare en même temps l'intention qu'il a lui-même de s'y associer. Curtius comprit aussitôt que le songe était une marque de vocation divine, et déclara qu'il voulait aussi se mettre à la suite d'Alphonse, non comme prêtre, mais comme frère servant¹.

Cependant la nouvelle communauté faisait des missions avec beaucoup de fruit, ce qui lui attirait l'affection des peuples et le déplaisir d'autres congrégations jalouses. Alphonse eut à subir une autre épreuve. Pour que la nouvelle congrégation pût subsister, il lui fallait une Règle; pour lui donner une Règle convenable, il fallait s'accorder sur le but précis de la congrégation. On se divisa là-dessus. La plupart des prêtres, ayant à leur tête Mandarinini, pensaient qu'il fallait joindre l'enseignement littéraire de la jeunesse avec les missions des campagnes. Alphonse pensait qu'il fallait s'en tenir à un but unique, le salut des âmes les plus abandonnées. Comme on ne put s'accorder, on se sépara. L'Église n'y perdit rien; au lieu d'une seule congrégation partagée entre deux buts divers, il y eut deux congrégations poursuivant chacune son but spécial. Alphonse, naguère à la tête d'une communauté nombreuse, se vit tout à coup seul avec Sportelli et Curtius. On se moqua de lui jusque dans les chaires de Naples. Il mit sa confiance en Dieu, continua de faire des missions avec Sportelli qui n'était encore que laïque. En leur absence, Frère Curtius formait à lui seul toute la communauté. Il ne laissait pas de sonner la cloche pour les exercices communs aux heures déterminées, ce qui édifiait tous les habitants de Scala. Toujours assidu à l'église, il aurait voulu devancer le matin pour s'y rendre, et regrettait de n'y pouvoir passer la nuit; ainsi, quoique seul, il satisfaisait à tous ses devoirs, comme s'il eût eu une multitude de religieux. Il persévéra dans cette ferveur jusqu'à la fin de sa vie, et mourut en odeur de sainteté. Délaissé, avec deux compagnons, Alphonse en vit bientôt ar-

¹ *Mémoires sur la vie et la Congrégation de saint Liguori*, t. I, c. XXI.

river d'autres, avec lesquels il fonda une nouvelle maison à Ciorani, dans l'archevêché de Salerne. Outre les missions, il y établit les saints exercices de la retraite. Tous les pays voisins se réjouirent du bien qui en résultait. L'archevêque de Salerne principalement en fut extrêmement consolé. Outre les jeunes ordinands, beaucoup d'autres ecclésiastiques venaient plusieurs fois pendant l'année et principalement en carême, faire des retraites en particulier ; pendant la Semaine-Sainte surtout, les retraitants étaient très-nombreux. On y voyait des magistrats, des chevaliers et des princes ; des évêques et d'autres prélats y venaient avec leurs clercs, qui montraient le plus grand désir de se ranger sous la direction d'Alphonse et jouir de ses instructions publiques et familières. C'est dans le cours de ces retraites qu'arriva une preuve bien frappante de l'assistance que Dieu accordait aux démarches et aux paroles d'Alphonse. Un jour qu'il parlait de l'énormité des péchés du prêtre, qui le rendent indigne de la miséricorde, parce qu'il a plus de lumière que les autres pécheurs, il conclut en citant ces paroles de saint Chrysostome « Vous avez péché dans le sacerdoce, vous êtes perdu. » A ces mots, un ecclésiastique téméraire répondit, au grand scandale de l'assemblée, qui l'entendit tout entière : « Je nie la conséquence. » Ce misérable en prouva la conséquence lui-même. Le lendemain matin il se rendit à l'autel pour célébrer la Messe, tomba mort en commençant le psaume : *Judica me, Deus, Juge moi, ô Dieu !*

En 1741, le cardinal Spinelli, devenu archevêque de Naples, voulut que saint Liguori donnât des missions par tout son diocèse non-seulement pour instruire et convertir les peuples, mais encore pour apprendre aux autres missionnaires la manière dont il s'y prenait. Alphonse choisit pour coopérateurs les meilleurs sujets dans les différentes congrégations. On suivait dans ces missions les mêmes Règles que dans celles de sa congrégation particulière, chacun devait s'y soumettre et obéir. La seule nourriture permise consistait en des légumes et du bouilli : Alphonse

¹ *Mémoires sur la vie et la Congrégation de saint Liguori*, l. II, c. XVIII.

avait pour maxime que le peuple se laisse plutôt gagner par l'exemple que par les paroles. Il ne voulait aucun poisson de prix, ni poulet, ni gibier, ni pâtisserie ; et comme on ne laissait pas que de leur servir des mets recherchés, il les renvoyait tous, encore que des chanoines de Naples et d'autres personnes de distinction se trouvassent quelquefois à table. Dans les missions, il voulait le nécessaire, mais il avait en horreur le superflu, et plus encore les délicatesses. Il permit à ses autres compagnons d'aller en voiture, parce qu'ils n'étaient pas accoutumés à monter à cheval ; mais ni lui ni les siens ne voulurent d'autre équipage que des ânes, comme les gens les plus pauvres de la campagne et comme le Maître même des Apôtres. Ceux qui ne connaissaient point Alphonse, voyant un homme d'un extérieur aussi chétif qu'un mendiant, couvert du cilice, le prenaient pour le domestique des missionnaires. Un jour qu'il venait de faire le sermon de l'ouverture d'une mission, les paysans émerveillés des belles paroles qu'ils venaient d'entendre, se disaient entre eux : « Mais si le cuisinier prêche si bien, que sera-ce des autres ? »

En 1742, il jugea qu'il était temps de faire de sa congrégation une communauté tout apostolique. Il ne cessait d'exposer à ses compagnons le mérite que l'on acquiert auprès de Dieu, lorsque par les vœux on lui fait le sacrifice de sa propre volonté, et qu'on se dépouille de toutes les choses de la terre. Ils s'engagèrent donc par les vœux simples et par le serment de persévérance dans la congrégation. Quant à la pauvreté religieuse, il fut établi que chacun, tout en conservant la propriété de ses biens, renoncerait à l'usufruit, qu'il abandonnerait à ses proches ; et que, dans le cas où ceux-ci n'en auraient pas besoin, chacun pourrait percevoir ses revenus, à la charge de les déposer entre les mains des supérieurs, sans avoir aucun droit d'en disposer autrement.

En 1743, il fonda une nouvelle communauté dans la ville épiscopale de Nocera de Pagani. Il fallut bâtir une maison et une église : tout le monde, riches et pauvres, voulurent y contribuer. D'un autre côté, les oppositions, les persécutions même ne manquaient pas ; on y intriguait contre la nouvelle congrégation

et à Naples et à Rome. Mais les vêtements mêmes d'Alphonse commençaient à faire des miracles : un pauvre hydropique ayant mis les chaussettes du Saint, qu'on lui avait données par au même, se trouva subitement guéri¹. Vers ce temps, son père le comte Joseph de Liguori, capitaine général des galères, vint le trouver dans la communauté de Ciorani, résolu à rompre tout commerce avec le monde, pour vivre sous la conduite d'Alphonse, en qualité de Frère servant ; il sollicita le consentement de son fils avec beaucoup de larmes. Alphonse l'assura que la volonté de Dieu n'était pas qu'il abandonnât sa famille, mais qu'il y demeurât pour l'édifier de plus en plus. De retour à Naples, le comte ne vécut plus de la vie militaire ; il devint un fervent anachorète. A l'église, l'oraison ; chez lui, la lecture et la méditation des Livres saints, telle était son occupation continuelle.

En 1744, Alphonse établit une nouvelle communauté de missionnaires dans la Pouille, à Illicéto, centre de beaucoup de fermes et de chasses royales, dont les habitants épars restaient bien souvent sans instruction religieuse. L'année suivante, il prêcha des missions dans toute la province d'après les ordres du Pape Benoît XIV, transmis par l'Archevêque de Naples. Il en prêcha une de quarante jours à Foggia, capitale de la Pouille, où il passa deux événements mémorables. Un missionnaire parcourait les places publiques pour appeler le peuple à l'église ; venant à passer devant une taverne, il invita les buveurs à prendre part à la mission. L'un d'eux, élevant son verre, lui dit : Mon Père, voulez-vous voir quelle est ma mission ? En même temps il approche le verre de ses lèvres, mais il tombe raide mort, laissant tous les assistants saisis d'épouvante. Le second fait est d'un autre genre. Un soir on avait exposé sur le grand autel l'image de la sainte Vierge. Alphonse devait prêcher sur les gloires de Marie. Pendant qu'il parlait, le peuple crut voir en lui un Ange plutôt qu'un homme. En même temps, un rayon de lumière toute nouvelle leur apparut, qui partait de la figure de Marie, traversait toute l'église et venait se reposer sur le visage

¹ *Mémoires sur la vie et la Congrégation de saint Liguori*, t. II, c. XVI.

d'Alphonse ; et au même instant celui-ci, ravi comme en extase, était élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol. A ce spectacle, tout le peuple jeta des cris de joie, qui furent entendus à une grande distance de l'église. Plus de quatre mille personnes furent témoins de ce miracle ¹.

Ce fut en 1748, à Illicéto, que saint Liguori publia son premier écrit : *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge Marie*, opuscule qui fut suivi de plusieurs autres, dont nous verrons plus tard l'esprit et l'ensemble. Vers le même temps, le roi de Naples voulut le nommer Archevêque de Palerme. Il disait à son ministre : « Le Pape fait de bonnes promotions, mais je veux en faire une meilleure que le Pape. » Alphonse à qui le ministre fit part de cette détermination royale, en fut frappé comme d'un coup de foudre ; il fondit en larmes et supplia le roi de ne pas exiger de lui ce sacrifice ; car c'était ruiner sa congrégation naissante, et, par là même, le bien qu'elle pourrait faire aux pauvres gens de la campagne. Le roi persista un mois entier dans sa résolution ; il n'en revint que par la considération qu'Alphonse ferait plus de bien à la tête de ses missionnaires qu'à la tête d'un archevêché. Le 23 février 1749, le Pape Benoît XIV approuva solennellement la Règle et l'Institut de saint Liguori, sous le titre de Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Au mois d'octobre suivant, le saint fondateur fut élu à perpétuité supérieur général, sous le titre de Recteur majeur. En 1750, il publia les *Gloires de Marie* et autres ouvrages. Sa Théologie morale parut en 1753, dédiée à Benoît XIV, qui en témoigna son contentement en ces termes : « Nous remercions Votre Révérence du présent qu'elle nous a fait. Nous avons parcouru son livre sur la morale et nous l'avons trouvé rempli de bons commentaires : cet ouvrage sera universellement applaudi et fera sûrement autorité dans le public. » En 1753, il publia un abrégé de sa Théologie morale, sous le titre de *Homo apostolicus*. Saint Liguori composa ces ouvrages avec une infinité d'autres, au milieu des missions et des retraites qu'il ne cessa de donner, au milieu

¹ *Ibid.*, l. II, c. XXIII.

des embarras et des oppositions sans nombre que l'ennemi du bien ne cessa de lui susciter et au dehors et au dedans de sa Congrégation.

Agé de près de soixante-dix ans, accablé d'infirmités, le grand Serviteur de Dieu se croyait au bout de sa course, lorsqu'il se vit lancé dans une nouvelle carrière, appelé à de nouvelles œuvres, à de nouveaux combats. Le 9 mars 1762, il reçut une lettre du nonce apostolique à Naples, qui lui annonçait que le Pape Clément XIII l'avait nommé à l'évêché de Sainte-Agathe des Goths. A cette nouvelle, il est comme frappé de la foudre, ses sens se troublent, il ne peut parler : on le trouve tout agité et baigné de larmes. Cependant il se persuade, ainsi que ses confrères, que le Pape n'a voulu que lui donner une marque d'estime et qu'il n'insistera pas. Il écrit donc une lettre de renonciation où, remerciant le Saint-Père de sa bienveillance, il lui expose son incapacité, son grand âge et ses infirmités, le vœu qu'il a fait de ne jamais accepter de dignité, le scandale que son acquiescement produirait dans sa Congrégation. Le lendemain arrive une lettre confidentielle du cardinal Spinelli, où on lui mande : Le Saint-Père veut que vous acceptiez immédiatement, pour le tirer d'embarras ; plus tard vous serez libre de renoncer, lorsque les affaires seront plus tranquilles. C'est que pour cet évêché il s'était présenté un grand nombre de compétiteurs, parmi lesquels les plus appuyés étaient les moins dignes. Afin de les écarter sans froisser personne, Clément XIII, suivant l'avis du cardinal Spinelli lui-même, nomma Alphonse, dont le mérite éclatant ferait taire toutes les prétentions. Cette confiance jeta le Saint dans une terrible inquiétude. Il mit tout en œuvre, prières, jeûnes, austérités extraordinaires, pour conjurer ce qu'il appelait une tempête si violente. Et de fait, le 14 mars, au soir, le Pape, touché de ses infirmités et de sa vieillesse, se montra disposé à accepter sa renonciation ; mais, le lendemain matin, sans qu'on sût pourquoi, il prit une décision contraire. Alphonse, en ayant reçu la nouvelle, tomba dans de telles convulsions, que pendant cinq heures il resta sans parole. Lorsqu'il fut revenu à lui, il écrivit au nonce apostolique qu'il était prêt à

accepter l'évêché et à se soumettre à toutes les volontés du Souverain Pontife. Cependant, il tomba si dangereusement malade, qu'un instant on le crut mort. Aussitôt après son rétablissement, il fit le voyage de Rome et de Lorette. Clément XIII l'entretint jusqu'à six ou sept fois, et cela des heures entières. « L'obéissance, lui dit-il, fait faire des miracles ; confiez-vous en Dieu, et Dieu vous assistera. » De son côté, Alphonse lui dit pour tout remerciement : « Très-Saint-Père, puisque vous avez daigné me faire évêque, priez Dieu pour que je ne perde pas mon âme. » Il fut sacré à Rome le 14 juin 1762. Le Pape dit ce jour aux cardinaux : « A la mort de M^{sr} Liguori, nous aurons un Saint de plus à honorer dans l'Eglise. » Le 11 juillet, il entra dans sa ville épiscopale de Sainte-Agathe des Goths : elle est située entre Bénévent et Capoue, aux confins de l'ancien Samnium, et a remplacé l'antique Saticola, dont il est question dans les temps les plus reculés de l'Italie. Les Goths, l'ayant réparée, lui donnèrent le nom de Sainte-Agathe. Elle avait eu pour Evêque le cardinal de Montalte, qui fut Sixte-Quint.

Liguori, évêque, continua sa vie pauvre et pénitente de missionnaire. Voici quel fut, pendant les treize années de son épiscopat, le règlement de sa journée. A son lever, il se donnait une sanglante discipline ; suivait une demi-heure d'oraison en commun avec toutes les personnes de la maison ; les heures canoniales, la sainte Messe, après laquelle il en entendait une autre en action de grâces. Ensuite il donnait audience à tous ceux qui se présentaient, ou travaillait à composer des livres. Le mobilier de sa chambre ne consistait qu'en une table à écrire sur laquelle il y avait un crucifix et une image de la très-sainte Vierge. Sa table pauvre et frugale pour lui, l'était un peu moins pour ceux de sa famille. Pendant le repas, chacun faisait la lecture à son tour. C'était le plus souvent dans la vie de saint Charles Borromée. Après le dîner, suivant l'usage d'Italie, il accordait à ses gens une heure de repos : bien souvent lui-même n'en prenait point, mais employait ce temps à l'étude. Il consacrait une demi-heure à lire les vies de Saints, suivie d'une demi-heure de méditation, après quoi il récitait Vêpres et Complies. Le reste de la jour-

née, il se donnait aux affaires ou à l'étude. Le soir enfin, il ne sortait pas, mais continuait son travail sans se permettre aucune relâche. A une certaine heure, il réunissait toute sa maison pour réciter en commun le Rosaire, les Litanies de la très-sainte Vierge, que suivait l'examen de conscience. Venait le souper, après lequel Alphonse s'entretenait quelques moments avec son grand vicaire. Tout le monde s'étant retiré, il reprenait ses occupations scientifiques ou se tenait en oraison. Son estomac n'en souffrait pas, car il mangeait de manière à pouvoir immédiatement se remettre à la prière ou à l'étude.

Outre les travaux continuels pour son diocèse, Alphonse fut encore éprouvé par trois ou quatre dangereuses maladies, dont celle de 1768 le rendit paralytique : une grande disette affligea le royaume de Naples, en particulier le diocèse de Sainte-Agathe. Mais ce qui désolait le plus notre Saint, c'était les maux de l'Eglise universelle ; c'était l'incrédulité qui dominait en France, et qui, de là, répandait partout le venin de ses livres impies ; c'était la conjuration du siècle contre la Société de Jésus. On voit dans l'histoire de l'Eglise ce qu'en pensait Liguori, et quelle profonde compassion il ressentait pour Clément XIV, qui crut devoir céder au torrent. Après la suppression des Jésuites, il vit attaquer sa propre Congrégation, qu'on traitait de Jésuites déguisés. Il supplia le Souverain Pontife de le décharger de l'épiscopat, mais ne put l'obtenir. Et au milieu de tant de croix et de peines, tout paralytique qu'il était, il ne cessait de travailler au salut du diocèse, au bien de sa Congrégation, et de publier de nouveaux ouvrages pour la défense de la religion et de l'Eglise.

Lorsque enfin, l'an 1775, il eut obtenu de Pie VI la permission de quitter son évêché, ses autres croix n'en devinrent pas plus légères. Il vit sa Congrégation attaquée avec plus de fureur que jamais : un des chefs de la magistrature napolitaine, le procureur général du roi, en demandait hautement la suppression : les Rédemptoristes n'étaient que des Jésuites ressuscités ; la morale de leur fondateur n'était que la morale des Jésuites. Cet orage fut à peine calmé, qu'il s'en éleva un autre. Pour veiller aux intérêts de la Congrégation, Alphonse avait député deux de

ses Religieux, l'un à Naples, l'autre à Rome : l'un et l'autre trahirent ses intentions. Celui de Naples obtint du roi une approbation de la Règle, mais avec une clause destructive de la Règle approuvée par Benoît XIV et contraire aux sentiments d'Alphonse : ce qui produisit un soulèvement général dans la Congrégation entière. Le Religieux qui était à Rome fit entendre que cette innovation destructive de la Règle était un fait exprès d'Alphonse, qui subordonnait ainsi l'autorité du Saint-Siège à celle d'une cour séculière. La calomnie avait d'autant plus beau jeu, que la cour de Naples était brouillée alors avec le Pape, et défendait, sous les peines les plus sévères, de porter aucune affaire à Rome. Ainsi circonvenu, Pie VI ordonna d'abord que les Rédemptoristes des États pontificaux n'observeraient d'autre Règle que celle approuvée par Benoît XIV ; puis, supposant que les maisons du royaume observaient la nouvelle Règle, il décide que ces maisons ne font plus partie de la Congrégation, et qu'elles sont en conséquence privées de toutes les grâces et privilèges dont elles jouissaient en cette qualité : il décide en second lieu qu'Alphonse est privé de toute autorité, comme supérieur général, et exclu de la Congrégation ; enfin, il nomme un autre supérieur pour gouverner les maisons qui sont dans les États pontificaux. Ce décret est du 22 septembre 1780.

Alphonse était âgé de quatre-vingt-cinq ans, il était accablé d'infirmités, il était paralytique, il se voyait joué par ses hommes de confiance, il se voyait calomnié à Rome, il se voyait chassé de la Congrégation qu'il avait fondée, il se voyait chassé par le Pape pour qui il avait un dévouement sans bornes. Le saint Vieillard allait entendre la Messe et y communier, quand on lui apprit la nouvelle de son déshonneur. Il parut d'abord interdit ; mais bientôt, adorant la volonté de Dieu dans celle de son Pontife, il dit, en s'inclinant profondément : « Je ne veux que Dieu seul ; il suffit que la grâce de mon Dieu ne me manque pas. Le Pape veut ainsi, que Dieu soit loué ! » Il n'en dit pas davantage, entendit la messe et se fortifia par la sainte Communion.

Mais, au sortir de l'église, le démon vient l'assaillir d'une horrible tentation. Il lui représente la ruine de sa Congrégation

comme l'ouvrage de ses péchés, et lui-même comme l'auteur de tout le mal. Il lui semble que Dieu l'a abandonné, et qu'il est désormais sans espoir de salut. Dans cet état il s'humilie, se confond et fait tous ses efforts pour ouvrir son cœur à la confiance. Mais il ne peut se calmer ; son humilité lui paraît une illusion et son espérance une présomption. Il ne voit de ressource que dans le désespoir. Dans cette cruelle agonie, comme le Sauveur sur la croix, il éclate en pleurs et s'écrie d'une voix déchirante : « Secourez-moi, le démon veut me désespérer ; secourez-moi, je ne veux point offenser mon Dieu. » Deux Religieux étant accourus, il leur répète : « Secourez-moi, le démon me tente de désespoir. » Bientôt toute la communauté entoure le saint Vieillard, qui dit à tous : « Mes péchés sont cause que Dieu abandonne la Congrégation : aidez-moi, car je ne veux point offenser Dieu. Le démon veut me désespérer. » Lorsque la tentation fut dissipée, il répétait joyeux, en se tournant vers le crucifix et l'image de Marie : « Ma Mère, je vous remercie, vous m'avez secouru ; secourez-moi, ma bonne Mère. Mon Jésus, mon espérance, je ne serai point confondu ! » Le soir il dit encore, mais plein de calme : « Le démon m'a tenté toute la journée de désespoir ; mais la Vierge m'a aidé, et par la grâce de Dieu, je n'ai fait aucun acte de défiance. » Cette même tentation ne laissait pas de revenir de temps en temps. « Le démon ne me quitte pas, dit-il un jour à un de ses Religieux ; mais je ne veux pas déplaire à Dieu. Jésus-Christ et la Vierge viendront à mon aide. »

Nous voyons ici le combat corps à corps entre l'homme et Satan. Nous l'avons vu en Job sur son fumier ; nous l'avons vu en Jésus-Christ, et dans le désert, et au jardin des Olives, et sur la croix. Dans cette agonie, dans cette lutte terrible, Jésus-Christ lui-même sue du sang, Jésus-Christ lui-même prie avec larmes et un grand cri. Et c'est par cette angoisse mortelle, par cette mort vivante, que Jésus-Christ raffermir la foi expirante de ses Apôtres, rassemble ses brebis dispersées, enfante son église, et nous mérite la grâce de vaincre les plus violentes tentations de l'ennemi. De même, proportion gardée, c'est par sa lutte effrayante avec le démon du désespoir, que saint Alphonse de Liguori mé-

nie à sa Congrégation disloquée la grâce de se réunir pour toujours et d'opérer le bien pendant des siècles.

La Congrégation des Rédemptoristes se trouvait alors dans le même état que le collège des Apôtres à la Passion du Sauveur. Satan avait demandé à les cribler comme du froment : il les secouait, il les agitait les uns contre les autres : quelques-uns tombèrent dehors comme de la paille ; les autres se heurtaient réciproquement, même sans le vouloir : la Congrégation était bouleversée, mais non désunie ; et dans le royaume de Naples, et dans les États pontificaux, elle observait la même Règle, la Règle approuvée par Benoît XIV, sans les innovations subreptices d'un agent infidèle. Une explication amiable de part et d'autre eût tout éclairci ; mais, outre les intrigues d'un autre agent infidèle, la brouillerie politique de la cour de Naples avec le Saint-Siège y mettait obstacle pour le moment. Le saint vieillard Liguori fit ce qu'il put pour rétablir dès lors l'unité spirituelle parmi tous ses missionnaires. Déposé de sa qualité de supérieur général, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il écrivit humblement au nouveau supérieur que le Pape avait nommé pour les États de l'Église, il lui protesta de son obéissance et de sa disposition à se rendre dans telle maison des États pontificaux qu'il lui plairait de désigner. Il ne fut tranquille que quand ce nouveau supérieur lui eut commandé de rester à Nocera de Pagani, avec l'assurance qu'il faisait toujours partie de la Congrégation. Chose remarquable ! à deux époques différentes, en 1774 et 1776, il avait prédit ce qui alors paraissait incroyable, impossible, et qu'on vit néanmoins en 1780, savoir qu'il serait déposé de sa charge de supérieur général. Cette humiliation profonde devenait ainsi une preuve de l'Esprit divin qui l'animait.

Les choses s'adoucirent quelque peu, et il passa le reste de ses jours à Nocera, dans une maison de ses Religieux. Depuis cette époque, sa vie ne fut qu'une mort prolongée, et prolongée sur la croix : il était vieux, infirme, en butte à des tentations violentes. Sa grande dévotion, son grand recours, étaient Jésus-Christ, dans le saint Sacrement, et la sainte Vierge. Jusque-là il avait

prêché tous les samedis au peuple les vertus de Marie. On accourait en foule pour l'entendre et pour recueillir, comme on disait, les dernières perles précieuses de la bouche du saint Évêque. Il fallut l'ordre exprès des médecins et de son directeur pour mettre un terme à ce zèle qui abrégait ses jours. Ce qui l'occupait le plus au milieu de ses souffrances, c'était la gloire de Dieu et les maux de l'Église. Souvent il s'offrait en sacrifice pour l'un et l'autre. Ayant appris que les Jésuites étaient établis en Russie et en Prusse, il ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu. « On prétend qu'ils sont schismatiques, disait-il, mais on déraisonne; je sais que le Pape les reconnaît comme membres de l'Église et qu'il les protège. Prions Dieu pour ces saints Religieux, parce que leur institut est une œuvre favorable au bien des âmes et de l'Église. Schismatiques, schismatiques ! qu'est-ce à dire ? le Pape Ganganelli a été l'instrument de Dieu pour les humilier, et Pie VI est aussi l'instrument de Dieu pour les relever. Dieu est celui qui mortifie et qui vivifie ; prions-le, et il ne manquera pas de les bénir ¹. »

Il était profondément affecté lorsqu'il apprenait que quelques esprits se montraient incrédules ou disposés à le devenir. Sa peine était encore plus grande d'apprendre le triomphe des jansénistes. « Pauvre sang de Jésus-Christ foulé aux pieds et méprisé ! répétait-il ; et, ce qu'il y a de pire, méprisé par des gens qui se disent appelés à rétablir la pureté de la doctrine et la ferveur des premiers fidèles. C'est par un baiser que Judas livra Jésus-Christ, et c'est aussi par un baiser qu'ils trahissent Jésus-Christ et les âmes. » « C'est un poison caché, disait-il d'autres fois ; ils donnent la mort avant qu'on s'en soit aperçu. » Jusque dans les dernières années de sa vie, il fut toujours pénétré d'indignation contre cette classe de confesseurs qui repoussent les pécheurs. « Jésus-Christ, disait-il, les reçut toujours avec bonté ; ne les rebutez donc point par de trop longs délais, à la mode au jourd'hui : ce n'est pas le moyen de les aider, mais celui de les perdre. Quand le pécheur reconnaît son état et le déteste, il n

¹ *Mémoires sur la vie, etc., de saint Liguori*, t. III, c. XXXIV.

ne faut pas l'abandonner à sa faiblesse ; il faut l'aider, et le plus grand secours est celui des Sacrements. Ils suppléent à ce que nous ne pouvons par nous-mêmes. Différer l'absolution pendant des mois entiers, c'est la doctrine des jansénistes : ils n'ont pas à cœur d'inspirer aux fidèles l'amour des Sacrements, mais de les leur rendre inutiles. Beaucoup de pécheurs se présentent, qui ne sont point disposés ; mais on leur inspire des sentiments de repentir, en leur montrant la grièveté du péché, l'injure qu'il fait à Dieu, le Paradis perdu, et l'enfer ouvert sous leurs pieds : c'est là qu'on voit la charité du confesseur. Il y en a qui voudraient mettre les pécheurs sur le bûcher, tandis qu'il faut leur tendre les bras ¹. »

Le zèle d'Alphonse, quoique empêché par ses nombreuses infirmités, ne demeurerait cependant pas oisif. Lorsqu'on donnait à la maison les exercices spirituels au peuple, il avait coutume, le dernier jour, de se faire transporter à l'église pour encourager les fidèles dans la grâce de Dieu. Une fois entre autres, il voulut donner ses avis accoutumés, quoiqu'il eût été saigné le matin. Il s'étendait sur l'amour que nous portent Jésus et Marie, et sur l'amour que nous devons leur porter. Il commença ainsi son exorde : « L'amour se paie par l'amour, » et fit un véritable sermon qui ne dura pas moins d'une heure. A la fin, lorsqu'il voulut donner la bénédiction au peuple avec le grand crucifix, l'effort qu'il fit rouvrit sa blessure, et le sang en coula en abondance pendant qu'il donna la bénédiction. Lorsqu'il s'en retourna, il ne s'aperçut pas de l'accident, ni ceux qui l'aidaient à marcher ; de sorte que tout son passage, jusqu'à sa chambre, fut arrosé de sang. Les fidèles s'empressèrent de le recueillir avec un religieux respect, et on les vit à l'envi en tremper des mouchoirs. Il y eut même des incrédules, revenus à de meilleurs sentiments, qui imitèrent la foule, et remportèrent chez eux jusqu'à la terre rouge du sang de notre saint Pontife.

Quand il ne put plus dire la Messe lui-même, il l'entendait chaque matin dans son oratoire et y communiait ; ensuite il se

¹ *Mémoires sur la vie, etc., de saint Liguori, t. III, c. xxxiv.*

faisait conduire à l'église, où il en entendait encore cinq ou six. Dans le courant de la journée, il se faisait de nouveau conduire à l'église, pour prier des heures entières devant le Saint-Sacrement ¹.

Vingt-deux ans de la plus douloureuse infirmité, et vingt-quatre de la persécution la plus acharnée, avaient été témoins de l'héroïsme du saint vieillard, lorsque la plus cruelle épreuve vint le porter à son comble. Pendant plus d'un an, ce furent des peines d'esprit, des scrupules, des frayeurs et des perplexités, le martyre des âmes privilégiées. D'épaisses ténèbres obscurcirent son esprit, et un torrent d'iniquités vint alarmer son cœur. Il ne voyait en tout que péché et péril d'offenser Dieu. Celui qui avait dirigé des milliers d'âmes, qui les avait consolées dans leurs peines, éclairées dans leurs doutes, rassurées dans leurs craintes, était lui-même le jouet des tentations et des illusions du démon, au point qu'il en perdait la paix et la sérénité. Son unique soutien dans ses angoisses était la voix du confesseur ; mais l'esprit tentateur lui suggérait sans cesse des doutes et des raisons contraires. Son tourment n'était pas les seuls scrupules ; il eut tout à endurer, révolte des sens, pensées de vanité, présomption, incredulité. Il n'est aucun des saints mystères contre lequel il n'ait été tenté. Ses tentations contre la pureté lui étaient surtout accablantes : « J'ai quatre-vingt-huit ans, dit-il un jour en pleurant, et le feu de ma jeunesse n'est pas encore éteint. » On l'entendait quelquefois s'écrier pendant la nuit : « Mon Jésus, faites que je meure plutôt que de vous offenser. O Marie, si vous ne me secourez pas, je peux faire pis que Judas. » Un curé étant venu le visiter, lui dit : « Monseigneur, vous me paraissez mélancolique, vous qui avez toujours été si gai. — Ah ! répondit cet autre Job, je souffre un enfer ! » Un jour qu'il se trouvait tenté, on ne peut davantage, un de ses Religieux, touché de compassion, lui dit : « Monseigneur, regardez le crucifix, et dites avec moi : *In te, Domine, speravi.* » Alphonse ne l'eut pas plus tôt fait, que, recouvrant la paix de l'âme, il ne cessait de répé-

¹ *Ibid.*, t. III, c. XXXIV.

ter : *Non confundar in æternum*. Il dit lui-même à un autre : « Mon unique ressource dans mes détresses est de m'abandonner entre les mains de Dieu ; lui seul peut me rendre la paix. J'ai la confiance que Jésus-Christ, par un pur effet de sa miséricorde, ne m'enverra pas en enfer ¹. »

Après cela, le tentateur se présenta plus d'une fois à lui sous une forme visible, comme quand il tenta Notre-Seigneur dans le désert. Mais le Saint lui répondait comme Notre-Seigneur, et se voyait ensuite récompensé de sa fidélité par des extases et des ravissements. Au milieu de son affaissement corporel, certaines choses le réveillaient d'une manière surprenante. Un architecte de Naples, don Joseph, étant venu le voir, le saint vieillard s'empressa de lui demander si à Naples les théâtres étaient fréquentés, et si son neveu y allait. « Monseigneur, répondit l'architecte, c'est assez la mode aujourd'hui. » Le Saint se tut quelques instants, puis, avec plus d'intérêt encore : « Et les chapelles, demanda-t-il, sont-elles bien fréquentées ? — Beaucoup, lui répondit don Joseph ; et vous ne pourriez croire le bien qui en résulte : on voit s'y rendre une foule de gens, et nous avons des Saints même parmi les cochers. » A ces mots, le vieil Évêque, étendu sur son lit, se relève en sursaut et s'écrie : « Des cochers saints à Naples ! *Gloria Patri*, » etc. Ce qu'il fit jusqu'à trois fois. La joie que lui causa cette nouvelle l'empêcha de dormir la nuit suivante ; et, appelant tantôt le domestique, tantôt le Frère, il répétait toujours : « Des cochers saints à Naples ! que vous en semble ? Vous avez entendu don Joseph : *Gloria Patri*, des cochers saints à Naples ! »

Dans une éruption du Vésuve, la montagne de Somma, voisine de Pagani, menaçait d'un nouveau désastre : on la voyait, de notre maison, lancer des torrents de feu, dit le missionnaire qui a écrit les mémoires sur la vie du Saint. Épouvantés de ce spectacle, les nôtres s'empressèrent d'en avertir Alphonse. Aussitôt le pauvre vieillard, malgré sa faiblesse, se traîne vers la fenêtre et se montre pénétré de douleur. On le prie de bénir la

¹ *Mémoires sur la vie, etc., de saint Liguori*, t. III, c. XXXV.

montagne, mais il fait résistance. Cependant, sur nos prières réitérées, il élève la main et dit : « Je te bénis au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » A peine eut-il parlé, que le danger cessa ; le feu prit une autre direction, et le volcan vomit ses tourbillons et ses pierres dans la gorge d'une vallée. Le même historien ajoute : Alphonse avait une tendresse particulière pour les petits enfants, en qui il voyait l'image de l'innocence. Autrefois, lorsqu'il sortait en carrosse, les mères se pressaient sur son passage et lui présentaient leurs enfants malades, en le priant de les bénir. Alphonse, tout plein de charité, faisait arrêter le carrosse, et le domestique prenant les petits enfants, il leur imposait les mains et disait quelques prières, après quoi il les rendait sains et saufs à leur mère en disant : « Recommandez-les à Marie. » Lorsque ces promenades cessèrent, on lui apportait les petits enfants chez nous : le serviteur les présentait lui-même à monseigneur, qui leur imposait encore les mains, et sur-le-champ ils étaient guéris. Le serviteur Alexis et le Frère Antoine assurent qu'il opéra des milliers de semblables guérisons ¹.

Plus les forces du corps diminuaient, plus la ferveur de l'esprit semblait augmenter. Dieu le favorisa du don de prophétie. Il prédit entre autres sa mort. Elle s'annonça le 16 juillet 1788, par la dysenterie et la fièvre. A l'approche de la mort, tous les scrupules du Saint s'évanouirent, et la sérénité ne le quitta plus. On lui disait chaque jour la Messe dans sa chambre, et il y communiait. Les prêtres et les laïques venaient lui demander sa dernière bénédiction. Les linges qu'on envoyait à laver, ou ne revenaient pas à la maison, ou n'y rentraient que par morceaux : le peuple en faisait des reliques. On en demandait dès lors de très-loin. Le 24 juillet, le chanoine Villani vint le visiter. Il souffrait depuis trois ans d'un mal de genou qui l'empêchait de marcher sans béquilles et contre lequel il avait inutilement employé plusieurs remèdes. En rendant ses hommages au saint vieillard, il s'en appliqua furtivement le scapulaire sur la jambe

¹ *Mémoires sur la vie, etc., de saint Liguori*, t. III, c. xxxvi.

et se trouva parfaitement guéri. Il s'opéra plusieurs autres guérisons semblables ¹.

Alphonse de Liguori avait toujours demandé à la très-sainte Vierge qu'elle l'assistât d'une manière spéciale à sa dernière heure. Voici la prière qu'il écrivit à ce sujet dans un de ses ouvrages, *Visites au très-saint Sacrement* : « O consolatrice des affligés, ne m'abandonnez point au moment de ma mort... Obtenez-moi la grâce de vous invoquer alors plus souvent, afin que j'expire avec votre très-doux nom et celui de votre divin Fils sur les lèvres. Bien plus, ô ma Reine ! pardonnez-moi mon audace, venez vous-même, avant que j'expire, me consoler par votre présence. Cette grâce, vous l'avez faite à tant d'autres de vos serviteurs, je la désire et je l'espère aussi. Je suis un pécheur, il est vrai, je ne le mérite pas ; mais je suis votre serviteur, je vous aime et j'ai une grande confiance en vous. O Marie ! je vous attends, ne me refusez pas alors cette consolation. »

Alphonse de Liguori ne fut pas trompé dans son attente. Le 31 juillet 1787, son état empirait à chaque instant, mais sa paix et sa sérénité étaient inaltérables. Vers les six heures du matin, comme il était assisté de deux Pères et tenait en main l'image de la très-sainte Vierge Marie, on vit tout à coup son visage s'enflammer et devenir resplendissant, en même temps qu'un doux sourire brillait sur ses lèvres. Quelques minutes avant sept heures, le même fait se renouvela. Un de ses religieux approcha de lui une image de la très-sainte Vierge, et l'excita pieusement à l'invoquer pour la bonne mort. Aussitôt qu'il entendit le doux nom de Marie, l'Évêque mourant ouvrit les yeux, et, contemplant l'image, parut encore avoir un entretien mystérieux avec la Reine du Ciel.

Le lendemain fut le dernier jour d'Alphonse de Liguori sur la terre. Il entra en agonie, environné de ses nombreux enfants, sa joie et sa couronne. Il semblait moins lutter contre la mort que s'entretenir avec Dieu dans une extase prolongée. On ne remarqua pas de révolution dans son corps, aucun serrement de poi-

¹ *Ibid.*, t. III, c. XLI.

trine, aucun soupir douloureux ; et ainsi, tenant entre les mains une image de la très-sainte Vierge Marie, au milieu de ses enfants en prières et en larmes, il expira doucement, au moment où l'on sonnait l'*Angelus* : c'était le 1^{er} août 1787, vers les onze heures du matin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans dix mois et cinq jours. Ses funérailles furent accompagnées de plusieurs miracles. Une année ne s'était pas écoulée, quand on commença les premières demandes pour sa canonisation. Il fut déclaré Vénérable par Pie VI, Bienheureux par Pie VII, Saint par Pie VIII, les 4 mai 1794, 6 septembre 1816, et 16 mai 1830 ¹.

(ROHRBACHER.)

SAINT ÉTIENNE,

PAPE ET MARTYR.

Étienne fut élu Pape le 13 mai 253 et gouverna quatre ans et près de trois mois. Voici les principales choses que l'on sait de son pontificat : Marcien, évêque d'Arles, était attaché à la secte de Novatien ; contre le sentiment de tous les évêques, il refusait l'absolution aux pénitents, et en avait laissé mourir plusieurs en cet état pendant les années précédentes. Il se vantait même depuis longtemps de s'être séparé de la communion des autres évêques, pour s'attacher à Novatien. Faustin de Lyon et les autres évêques de la même province en écrivirent au Pape saint Etienne, ainsi qu'à Cyprien ; c'étaient les deux premiers évêques de l'Église, l'un par l'autorité de sa chaire, l'autre par la renommée de sa sainteté et de sa doctrine. Cyprien, n'ayant aucune autorité sur les évêques des Gaules, écrivit au Pape pour qu'il interposât la sienne. « Il faut, dit-il, que vous écriviez des lettres très-amples à nos coévêques des Gaules, pour qu'ils ne souffrent pas davantage que l'obstiné et orgueilleux Marcien, l'ennemi du salut de ses frères, continue d'insulter à notre collègue, de ce que, s'étant lui-même séparé de nous, il n'est pas encore excommunié. Envoyez donc à la province et au peuple d'Arles des lettres en vertu desquelles, Marcien étant excom-

¹ Saint Alphonse fut canonisé en 1839 par Grégoire XVI, et déclaré docteur de l'Église en 1871 par le Pape Pie IX.

muné et déposé, un autre soit substitué à sa place, et le troupeau du Christ, dispersé par lui jusqu'à ce jour, rassemblé de nouveau. » Les critiques les moins suspects de pousser trop loin l'autorité du Pontife romain, tels que de Marca, Baluze, Rigaut, Noël Alexandre ¹, s'accordent à dire que saint Cyprien demande ici au Pape, non pas qu'il fasse excommunier et déposer Marcien par le concile de la province, mais qu'il le dépose lui-même. Le Saint, ne doutant point que la sentence d'Étienne ne fût infailliblement exécutée, le prie de lui faire savoir qui aura été ordonné évêque d'Arles à la place de Marcien ².

Saint Étienne veillait du haut de la Chaire apostolique sur ceux-là mêmes qui le croyaient peu vigilant. Le schisme de Novatien était repoussé par toutes les Églises d'Asie. Saint Denys d'Alexandrie en mande l'heureuse nouvelle au Pape en ces termes : « Sachez maintenant, mon Frère, que toutes les Églises qui étaient auparavant divisées sont unies : celles d'Orient et celles qui sont encore au delà ; tous les évêques sont d'accord et ont une joie excessive de cette paix à laquelle ils ne s'attendaient pas : Démétrien, à Antioche ; Théoctiste, à Césarée ; Mazabane, à Elia, c'est-à-dire Jérusalem ; Marin, à Tyr ; Heliodore, à Laodicée ; Hélénius, à Tarse, et toutes les églises de la Cilicie, Firmilien et toute la Cappadoce. Je me suis contenté de nommer les plus considérables, pour ne pas vous être à charge par la longueur de ma lettre. Toutes les parties de la Syrie, l'Arabie, que vous assistiez toujours et à qui vous avez écrit maintenant, la Mésopotamie, le Pont et la Bithynie, tous, en un mot, en tous lieux se réjouissent et remercient Dieu de la concorde et de l'amitié fraternelles ³. » On voit ici la charité de l'Église romaine, en particulier du Pape saint Étienne ; non-seulement il écrit, mais il envoie des secours aux provinces les plus reculées de la Syrie et de l'Arabie.

Saint Denys était bien aise de lui apprendre une nouvelle aussi agréable, pour l'adoucir sur un autre article.

¹ Marca, *De Conc.*, c. x, § 8 ; Rigalt., *in hunc loc. Nat. Alex.*, sec. iv, disert. 28. — ² Epist. LXVII. — ³ Euseb., l. VII, c. ii et iv.

Le Pape saint Étienne avait menacé certains évêques de ne plus communiquer avec eux parce qu'ils rebaptisaient les hérétiques. Tous les catholiques savent qu'un Baptême est valide, dès qu'il est conféré, n'importe par qui, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, avec l'intention de faire ce que fait l'Église. Or, depuis vingt ou trente ans, un évêque de Carthage, nommé Agrippin, s'était mis à dire que le Baptême donné par les hérétiques n'était pas valide, et qu'il fallait rebaptiser quiconque l'avait reçu d'eux. D'autres évêques d'Afrique répétèrent la même chose. Ils auraient dû faire la distinction que l'Église catholique a toujours faite, entre les hérétiques qui donnent le Baptême en la même forme que l'Église et ceux qui n'observent point cette forme : car le Baptême des premiers est valide, mais non pas celui des seconds. Faute de distinguer ainsi avec l'Église, les évêques d'Afrique, y compris saint Cyprien, embrouillaient la question de plus en plus. Au lieu de revenir à l'antiquité, et, par là même à la vérité, Cyprien voulut faire prévaloir la nouvelle erreur, non-seulement dans les Églises d'Afrique, mais encore dans l'Église principale, la Chaire de Saint-Pierre. L'événement fit voir que les Romains étaient vraiment dignes de l'éloge que lui-même leur avait donné, savoir : que l'infidélité ne saurait avoir d'accès auprès d'eux.

Les évêques qui partageaient la nouvelle erreur tinrent deux conciles en Phrygie et deux en Afrique ; mais au lieu de terminer la dispute, ils ne firent que l'augmenter en autorisant l'erreur. Ce qui rendait cette erreur plus séduisante, c'étaient la réputation, les lumières, la sainteté même de ceux qui la soutenaient. Rarement l'Église s'est trouvée dans un aussi grand péril. Le secours lui vint d'où il viendra toujours. Le Pape saint Étienne donna un rescrit qui décidait la controverse, en la ramenant à la règle fondamentale du catholicisme, la tradition. Sa lettre n'est point venue jusqu'à nous, mais par les petits fragments qui en restent, on voit ce qu'elle contenait de principal. Il parlait de la Chaire de saint Pierre, sur lequel ont été posés les fondements de l'Église : il rappelait qu'il lui avait succédé dans cette Chaire. Venant à la question, il la décidait en ces termes :

« Si quelqu'un vient à nous, de quelque hérésie que ce soit, que l'on garde, sans rien innover, la tradition, qui est de lui imposer les mains pour la pénitence. » Il s'appuyait de l'exemple même des hérétiques, qui ne se rebaptisaient point quand ceux d'une secte passaient à l'autre ; tant la tradition de ne point rebaptiser était ancienne et universelle. Il disait qu'on ne devait point examiner par qui le Baptême avait été conféré, pourvu qu'il l'eût été au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Il comparait l'hérésie à une femme qui engendre des enfants et les expose ; et l'Église à une bonne mère, qui recueille ces enfants exposés et les nourrit comme les siens. Il rejetait en conséquence la décision du concile d'Afrique, et déclarait qu'il ne communiquerait plus avec Cyprien et les autres évêques du même sentiment, s'ils ne quittaient leur opinion ¹.

Il arriva alors à saint Cyprien ce qui arrive naturellement à tout homme qui se voit condamné par son juge : c'est d'être mécontent de l'arrêt. Ce mécontentement éclate en paroles très-vives dans sa lettre à l'évêque Pompée, qui lui avait demandé des nouvelles de la réponse du Pape. Mais rien n'égale la vivacité de l'évêque Firmilien de Cappadoce. Il parle du Pape saint Étienne avec l'emportement d'un homme qui ne se possède plus : il le traite d'aveugle, d'insensé, de Judas, d'hérétique et de pire qu'hérétique. Avec cela, il lui reproche la colère, lui recommande l'humilité et la douceur.

Avec des hommes de ce caractère, si saints qu'ils fussent d'ailleurs, le Pape saint Étienne, qui, après tout, était leur supérieur et leur juge, a très-bien fait de ne pas descendre à la dispute, mais de commencer par poser la règle inviolable et exiger qu'on s'y soumit, sauf à chercher ensuite des explications pour satisfaire une curiosité docile et pieuse. Du reste, content d'avoir proclamé la loi et ajouté la menace contre les récalcitrants, il ne poussa point l'affaire à bout ; il laissa quelque chose à faire au temps et à la réflexion, ainsi qu'à la méditation de saints Évêques, comme saint Denys d'Alexandrie, qui travaillait à concilier les esprits divisés.

¹ *Apud Constant. Epistola romanorum Pontificum*, pp. 227 et seqq.

Au fond, il n'y avait rien de plus juste ni de plus simple que le décret du Pape : Qu'on ne change rien à ce qui a été réglé par la tradition. Il est impossible qu'en se calmant un peu, les esprits les plus prévenus n'aient commencé à en sentir la vérité et l'importance. Cyprien, de son côté, au fort même de la querelle, avait fait deux traités qui devaient, avec le temps, réagir salutairement sur lui-même : le premier, *de l'Utilité de la patience* ; le second, *de l'Envie et de la Jalousie*. L'antique tradition ne manqua pas non plus de défenseurs, qui en relevaient l'autorité et la sainteté.

Il nous reste l'écrit d'un Evêque contemporain, qui commence par dire : « Il n'y aurait point eu de dispute, si chacun de nous se contentait de l'autorité de toutes les Églises, et conservait l'humilité, sans vouloir innover ; car on doit rejeter tout ce qui est douteux, s'il est jugé contraire à l'ancienne pratique de tous nos saints prédécesseurs. On ne tire aucun fruit de la nouveauté, sinon qu'un particulier est vanté par des hommes légers, comme ayant corrigé les erreurs de toutes les églises. En quoi ils imitent les hérétiques, qui mettent toute leur étude à calomnier la très-sainte Église, notre Mère, et toute leur gloire à trouver de quoi lui imprimer quelque flétrissure. N'est-ce pas une chose monstrueuse que des Evêques méditent de pareils scandales, et qu'ils ne craignent point de révéler, à leur propre honte, une prétendue ignominie de leur mère l'Église, ignominie qui n'existe que dans leur erreur à eux-mêmes ! Les arguments fussent-ils égaux de part et d'autre, ce serait encore une impiété de vouloir ainsi la flétrir par de téméraires nouveautés ¹. »

Certes, des réflexions de ce genre durent faire une puissante impression sur des Evêques qui, au fond du cœur, ne rejetaient le baptême des hérétiques et des schismatiques que parce qu'ils auraient cru porter atteinte à l'unité et à la sainteté de l'Église. Aussi la dispute, après avoir encore duré un peu sous le Pape suivant, finit-elle par une réconciliation générale. Les mêmes Evêques africains, qui avaient ordonné avec saint Cyprien de re-

¹ Labbe, t. I, col. 770.

baptiser les hérétiques, changèrent d'avis et firent un décret contraire, suivant le témoignage exprès de saint Jérôme ¹. Les cinquante Evêques d'Orient, qui avaient établi la même erreur à Icône, la rétractèrent également, et l'Eglise d'Icône se distingua même par son parfait accord avec l'Eglise romaine. C'est ce que nous apprenons de saint Augustin et de saint Basile ².

Pendant que le Pape saint Etienne maintenait avec cette fermeté apostolique la foi et la tradition de l'Eglise, il était exposé à la persécution de l'empereur Valérien. Cette persécution paraît avoir commencé à Rome, de l'année 256. Un chrétien, nommé Hippolyte, menait la vie solitaire dans des grottes autour de la ville. Comme il était instruit dans la science des Apôtres, une foule de gentils venaient le trouver et donnaient leur nom au Christ. Hippolyte les amenait ensuite aux pieds de l'évêque Etienne, qui les baptisait. Comme la même chose arrivait fréquemment, le préfet de Rome, averti par des délateurs, en informa Valérien. Saint Etienne l'ayant su, rassembla la multitude des chrétiens, et les exhorta tous par les paroles de l'Ecriture. Il leur dit entre autres : « Mes chers enfants, écoutez-moi, tout pécheur que je suis. Pendant que nous avons le temps, faisons le bien, d'abord envers nous-mêmes. Que chacun donc prenne sa croix, et suive Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné nous dire : Qui aime son âme, la perdra ; mais qui l'aura perdue à cause de moi, la trouvera éternellement. Ensuite, je vous en conjure tous, ne nous occupons pas seulement de nous, mais encore des nôtres : si donc quelqu'un de vous a un ami ou un parent encore païen, qu'il ne tarde pas de me l'amener, afin qu'il reçoive le Baptême. »

Alors Hippolyte se mit aux pieds du Saint, en disant : Bon Père, conseillez-moi, je vous prie. J'ai mon neveu et sa sœur, que j'ai élevés ; ils sont encore païens : le petit garçon est d'environ dix ans et la fille de treize. Leur mère, qui se nomme Pauline, est encore idolâtre, ainsi que le père, nommé Adrias, qui me les envoie de temps en temps.

¹ Hier., in *Lucif.*, c. VIII. — ² Aug., *Cont. Cresc.*, c. III ; Basil., *Epist.* XCIX ad *Amphiloc.*

Saint Étienne lui conseilla de les retenir la première fois, pour faire venir le père et la mère, et les exhorter au christianisme. Deux jours après, les enfants vinrent, apportant avec eux de quoi manger. Hippolyte les retint. Saint Étienne, qu'il en fit avertir, étant venu lui-même, les embrassa et leur fit des caresses. Le père et la mère accoururent pleins d'inquiétude. Étienne leur parla de la terreur du jugement à venir et de la gloire des Saints, les exhortant beaucoup à quitter les idoles. Hippolyte joignit ses exhortations aux siennes. Adrias répondit qu'il avait peur d'être dépouillé de ses biens et frappé du glaive. Pauline dit la même chose, mais de plus s'emporta contre son frère Hippolyte, de ce qu'il leur donnait un pareil conseil ; car elle avait la religion chrétienne en horreur. On se sépara donc sans avoir rien fait, mais sans désespérer entièrement. Saint Étienne leur envoya le prêtre Eusèbe, homme fort docte, et le diacre Marcel. Les ayant trouvés chez Hippolyte, qui les avait fait venir, Eusèbe les entretenait de la gloire du royaume des cieux, où ils ne pouvaient entrer que par la foi et le Baptême. Pauline, qui avait d'abord objecté la gloire de ce monde, finit par dire qu'elle répondrait le lendemain. La même nuit, des fidèles amenèrent à Eusèbe, dans la grotte d'Hippolyte, leur fils qui était paralytique et le prièrent de le baptiser. Eusèbe pria et baptisa le jeune homme, qui se trouva guéri en recevant le Baptême. Alors Eusèbe offrit le Sacrifice, et tous participèrent au corps et au sang de Jésus-Christ. Étienne, l'ayant appris, vint à eux pour prendre part à leur joie.

Adrias et Pauline, étant revenus le lendemain, furent extrêmement étonnés de la guérison du jeune homme : touchés au fond du cœur, ils se prosternèrent et demandèrent le Baptême. Hippolyte, rendant grâces à Dieu, dit au bienheureux Étienne : Saint maître, ne tardez pas de les baptiser. Le Saint répondit : Qu'on accomplisse les solennités ordinaires et qu'on les interroge, pour s'assurer s'ils croient véritablement et s'il ne reste plus aucune crainte dans leur cœur. Après que leur examen fut achevé, il leur ordonna de jeûner, les catéchisa eux et leurs enfants, puis les baptisa au nom de la Trinité ; et, leur imprimant le sceau de Christ, il appela le petit garçon Néon et la petite fille Marie, et

fit pour eux le sacrifice et les en fit tous participants. Étienne s'en alla : mais les nouveaux baptisés demeurèrent dans la même grotte, qui était une sablonnière, avec Hippolyte, le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel. Quant aux biens qu'ils avaient dans la villa, ils les distribuèrent aux pauvres.

La chose étant devenue publique et ayant été rapportée à l'empereur Valérien, il les fit aussitôt chercher, promettant la moitié de leurs biens à ceux qui les découvriraient. Un nommé Maxime, greffier de profession, usa de cet artifice. Il feignit d'être chrétien et mondiant. Voyant donc passer Adrias et les siens qui distribuaient des aumônes, et voulant savoir si c'était celui qu'il cherchait, il se mit à dire : Pour l'amour de Jésus-Christ, en qui je crois, ayez pitié de ma misère ! Adrias, ayant pitié de lui, lui dit de le suivre. Mais en entrant à la maison, Maxime fut saisi du démon et s'écria : Homme de Dieu, je suis votre délateur ; je me vois assailli d'un feu très-épais : priez pour moi, car ce feu me tourmente. Eux priant aussitôt avec larmes et se prosternant par terre, Maxime se trouva guéri. Lorsqu'ils le relevèrent, il commença à crier : Périssent les adorateurs des dieux ! je demande le Baptême. On le mena à saint Étienne, qui l'instruisit et le baptisa. Devenu chrétien, il voulut demeurer encore quelques jours auprès du Pape. Longtemps après, Valérien n'entendant plus parler de Maxime, en demanda des nouvelles : on lui apprit qu'il était devenu chrétien ; il l'envoya prendre chez lui, où on le trouva prosterné en oraison. Il lui reprocha de s'être laissé aveugler par l'argent des chrétiens et d'avoir manqué à ses promesses. Il est vrai, répondit le Martyr, j'ai été aveugle jusqu'à présent ; mais maintenant je vois, éclairé que je suis par la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ. Valérien, en colère, le fit jeter par-dessus le pont. Le prêtre Eusèbe, ayant trouvé son corps, l'enterra dans le cimetière de Calliste, sur la voie Appienne, le 20 janvier. On voit encore son tombeau dans les catacombes.

Après cela, Valérien envoya soixante-dix soldats, lesquels ayant trouvé Eusèbe, Hippolyte, Adrias et Pauline, avec leurs enfants, ils les conduisirent au juge, sur la place Trajane. Le diacre Marcel ayant rencontré Valérien, lui fit des reproches de ce qu'il fai-

sait arrêter les amis de la vérité. Secondien, assesseur du juge, dit alors : Celui-ci est chrétien comme les autres. On le mit avec eux. Ils étaient tous enchaînés, même les deux enfants, Néon et Marie. Le juge, les ayant trouvés fermes dans un premier interrogatoire, les fit mettre ensemble dans la prison de Mamertin. Trois jours après, il les fit ramener devant son tribunal, entouré de toutes sortes d'instruments de supplices. Il voulait les faire sacrifier à une idole de Minerve ; mais ils se moquèrent et de ses commandements et de ses menaces. Il les fit donc mettre à nu et fouetter si cruellement, que Pauline expira sous la main des bourreaux. Il prononça ensuite la sentence contre Eusèbe et Marcel, qui furent décapités le 20 octobre, et leurs corps exposés aux chiens, avec celui de Pauline. Mais un autre Hippolyte, diacre de l'Église romaine, les enleva la nuit, et les enterra dans la sablonnière, où ils s'étaient fréquemment assemblés, à un mille de Rome, sur la voie Appienne.

Secondien fit venir ensuite chez lui Adrias et ses enfants, avec Hippolyte, pour savoir où étaient leurs biens. Toute la réponse qu'il en tira fut qu'ils étaient distribués aux pauvres ; que leur âme était leur unique trésor ; qu'ils étaient résolus de ne pas la perdre, et que, pour lui, il n'avait qu'à exécuter les ordres qu'il avait reçus. Alors il fit appliquer les enfants à la torture. Le père leur dit : Mes enfants, soyez fermes. Eux, au milieu des tourments, ne disaient que cette parole : Jésus-Christ, assistez-nous ! Adrias et Hippolyte furent aussi tourmentés, et on leur brûla les côtés avec des torches ardentes. Ils se consolaient par la vue des joies éternelles et incorruptibles. Après un long supplice, Secondien les fit détacher du chevalet, mais ce fut pour faire trancher la tête au jeune Néon et à la jeune Marie, sous les yeux de leur père. Leurs corps furent enterrés, le 27 octobre, auprès de ceux d'Eusèbe et de Marcel.

Huit jours après, ayant fait son rapport à Valérien, Secondien se fit amener à son tribunal Hippolyte et Adrias chargés de chaînes ; un héraut criait devant eux : Voici les sacrilèges qui renversent Rome. Le juge leur dit de nouveau : Donnez les sommes d'argent par lesquelles vous induisez la population en

erreur. Adrias répondit : Nous prêchons le Christ, qui a daigné nous délivrer de l'erreur, et nous le prêchons, non pour tuer les hommes, mais pour leur donner la vie. Voyant qu'il n'avancait en rien, Secondien les fit battre sur le visage avec des fouets armés de plomb pendant qu'un crieur public leur disait : Sacrifiez aux dieux, en brûlant de l'encens. Secondien avait fait apporter pour cela de l'encens et un trépied. Hippolyte, qui était tout en sang, s'écriait tout haut : Faites, malheureux, ce que vous faites ; ne cessez point. Secondien fit alors cesser les bourreaux et dit aux deux Martyrs : Pensez donc vous-mêmes à vous-mêmes ; voilà que j'épargne votre folie. Eux répondirent : Nous sommes prêts à souffrir tous les tourments ; mais nous ne ferons point ce que vous ou le prince nous commandez. Il s'en alla parler à Valérien, qui ordonna de les faire mourir promptement à la vue du peuple. On les mena donc sur le pont d'Antonin, où on les battit encore avec des fouets armés de plomb, jusqu'à ce qu'enfin ils rendissent l'esprit. On laissa leurs corps au même lieu ; mais le diacre Hippolyte les enleva de nuit et les enterra auprès des autres, le 9 décembre. Neuf mois après, une femme nommée Marthe, grecque d'origine, vint à Rome avec sa fille Valérie, elles étaient chrétiennes toutes deux, et parentes d'Adrias et de Pauline ; les ayant cherchés longtemps sans pouvoir les trouver, elles eurent une grande joie d'apprendre qu'ils avaient été couronnés du martyre, et passèrent treize ans auprès de leur tombeau dans les veilles et dans les prières ; étant mortes, elles y furent enterrées elles-mêmes. L'Église honore la mémoire de tous ces Saints, le 2 décembre.

Baronius a retrouvé leurs Actes, qu'il croit très-authentiques et très-sincères. Le plus judicieux des critiques, le P. Honoré de Sainte-Marie pense comme lui ¹. Nous pensons comme eux, surtout après avoir considéré les raisons que d'autres ont alléguées pour jeter quelque doute sur ces actes. Une de ces raisons, c'est qu'on y trouve le mot Trinité, qui n'était point en usage, dit-on, pendant les trois premiers siècles. Or, non-seulement cette expres-

¹ *Réflex. sur les règles et l'usage de la critique*, t. II, p. 7.

sion se trouve plusieurs fois dans Tertullien même et dans saint Cyprien, mais la lettre de Firmilien nous apprend que le Pape saint Étienne, dans la dispute sur le Baptême, disait qu'on ne devait pas s'informer qui avait baptisé, pourvu que le Baptême eût été conféré au nom de la Trinité. C'est précisément l'expression dont se servent ces Actes. Ainsi, au lieu d'en infirmer l'authenticité, elle la confirme. En général, le même P. Honoré fait voir que les critiques modernes se sont fait bien souvent des règles à plaisir, qu'ils les ont observées ou négligées suivant leur caprice et que par conséquent, on fera très-bien de revenir sur plusieurs de leurs jugements.

On connaît encore plusieurs autres Martyrs à Rome sous Valérien. Le tribun Némésius était venu trouver le Pape saint Étienne, demandant le Baptême, avec sa fille Lucille, aveugle dès sa naissance, quoiqu'elle eût les yeux ouverts. Le Saint lui dit : Si vous croyez de tout votre cœur, tout sera accordé à votre foi. Némésius répondit : Dès ce moment, je crois de tout mon cœur que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né ; et ce n'est pas malgré moi, ni par la persuasion des hommes, mais par sa vocation, que je viens à Votre Sainteté.

On ne doit pas trop s'étonner de voir un païen connaître l'Évangile. Origène nous apprend qu'on le donnait à lire à ceux que l'on voyait capables d'en profiter¹.

Étienne, les ayant instruits et préparés, leur donna le Baptême sous cette forme : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Lucille recouvra la vue avant de sortir des fonts baptismaux. Saint Étienne baptisa le même jour soixante-deux personnes de l'un et de l'autre sexe. Némésius visitait dès lors les grottes et les tombeaux des Martyrs ; partout où il rencontrait un chrétien indigent, il lui faisait part de ses biens. Il paraît même que le Pape le fit diacre. Il fut arrêté et conduit devant Valérien, qui le pressa de ne pas abandonner les dieux qu'il avait honorés dès son enfance. Némésius ne regretta qu'une chose :

¹ C. *Cels.*, l. III, n. xv.

d'avoir si longtemps abandonné la vérité, d'avoir versé le sang innocent et connu si tard son Créateur ; Valérien le fit mettre en prison ; il en fit également arrêter l'intendant Sempronius, et le livra au tribun Olympius, pour qu'il en arrachât par les tourments, l'indication des biens de son maître. Sempronius répondit au tribun : Si vous demandez les richesses de mon maître Némésius, je les ai toutes distribuées pour l'amour du Christ : c'est à Lui qu'elles étaient, c'est à Lui qu'elles seront. Que si vous voulez me contraindre à offrir un sacrifice, j'offrirai le même que mon maître, en offrant au Christ un sacrifice de louange. Olympius ordonna de l'étendre sur le chevalet, de le frapper de bâtons et d'apporter en même temps un dieu Mars pour qu'il lui sacrifiât. Sempronius dit en voyant l'idole : « Que t'écrase le Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant ! » Et peu à peu le simulacre fondu s'écoula. Olympius étonné le fit garder dans sa maison, en disant : Cette nuit-ci, je te ferai endurer tous les tourments.

Le tribun raconta le tout à sa femme Exupérie, qui se mit à dire : Si la puissance du Christ est aussi grande que vous racontez, il nous vaut mieux laisser là les dieux qui ne peuvent se secourir ni eux ni nous, et chercher celui qui a rendu la vue à la fille du tribun Némésius. Alors Olympius dit à Tertullien, son domestique, de traiter Sempronius avec honneur. Il n'en resta pas là : avant la fin de la nuit il vint lui-même, avec sa femme Exupérie et leur fils, se prosterner à ses pieds, disant : Nous avons reconnu la puissance du Christ, nous vous demandons le Baptême. Sempronius lui répondit : Si vous faites pénitence avec votre femme et votre fils, tout vous sera accordé. Vous allez voir à l'instant, dit Olympius, que je crois de tout mon cœur au Seigneur que vous prêchez. Aussitôt il ouvrit le cabinet où il avait son oratoire avec des idoles d'or, d'argent et de pierre, il dit à Sempronius : Les voilà en votre pouvoir ; je ferai ce que vous ordonnerez. Sempronius reprit : Brisez de votre main toutes ces idoles ; celles qui sont d'or et d'argent, faites-les fondre dans le feu et distribuez-les aux pauvres ; alors je saurai que vous croyez de tout votre cœur. Pendant qu'Olympius était à le faire, une voix

fut entendue qui disait : Mon Esprit reposera sur toi ; ce qui l'encouragea extrêmement, ainsi que sa femme, et augmenta encore leur empressement pour les mystères du Baptême. Saint Étienne, en ayant été averti, vint à la maison d'Olympius, vit les idoles brisées, en rendit grâces à Jésus-Christ ; puis les ayant instruits selon la tradition de l'Église, il baptisa tous ceux de la maison qui avaient embrassé la foi, avec Olympius, sa femme Exupérie, et leur fils, qu'il nomma Théodule ; enfin il offrit le Sacrifice pour leur rédemption.

Valérien et Gallien, ayant appris tout cela, entrèrent dans une fureur extrême, et firent exécuter aussitôt Némésius et sa fille, sans aucune forme de procès ; Lucille fut égorgée sous les yeux de son père qui en ressentit une grande joie ; lui-même eut la tête tranchée. Un autre jour, Valérien fit amener à son tribunal Sempronius, Olympius, Exupérie et leur fils Théodule. Pourquoi, leur dit-il, ne songez-vous point à vous-mêmes et n'adorez-vous pas les dieux que nous savons qui gouvernent la République et notre salut ? C'est le Christ qui nous gouverne, répliqua Sempronius, lui qui nous a fait parvenir à cette gloire. Gallien dit à Olympius : Je diffère encore le supplice, parce que tu as toujours adoré les dieux et que tu y contraignais les autres. Je l'ai fait, répondit Olympius, je le confesse et je m'en repens, et j'en verse incessamment des larmes. Gallien dit alors, en se tournant du côté de Valérien : Si ceux-ci ne sont pas exterminés aussitôt, toute la ville courra à leur secte. Ils furent donc condamnés à être brûlés vifs. Leur dernière parole fut : Gloire à vous, ô Christ qui avez daigné nous associer aux saints Martyrs !

Bien des jours après, Valérien et Gallien ordonnèrent par un édit de chercher Étienne et les clercs de l'Église romaine, et de les faire périr dans les supplices. On en prit douze, tant prêtres qu'autres clercs, et on leur trancha la tête sans autre forme de procès. Tertullien, intendant d'Olympius, enterra leurs corps. Saint Étienne, ayant su ses bonnes dispositions, le fit venir, l'instruisit, le baptisa, l'ordonna prêtre, et lui recommanda spécialement de rechercher les corps des saints Martyrs. Mais deux jours après son baptême, il fut pris, tourmenté cruellement et décapité.

Le lendemain, Valérien envoya des soldats pour prendre saint Étienne et les clercs qui étaient avec lui. On les conduisit à Valérien, qui n'admit en sa présence qu'Étienne, auquel il dit : C'est toi qui t'efforces à renverser la république, et qui persuades au peuple d'abandonner le culte des dieux ? Étienne répondit : Je ne renverse point la république, mais j'exhorte le peuple à abandonner les démons qu'on adore dans les idoles, et à reconnaître le vrai Dieu et Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. Valérien ordonna de le conduire au temple de Mars, pour y entendre sa sentence. Saint Étienne y étant arrivé, leva les yeux au ciel, et dit : Seigneur Dieu le Père, qui avez détruit la tour de confusion à Babylone, détruisez ce lieu où le diable trompe les peuples par la superstition. Aussitôt un tonnerre accompagné de foudres et d'éclairs frappa le temple et le renversa en partie ; les soldats s'enfuirent et laissèrent Étienne tout seul ; il s'en alla avec les siens au prochain cimetière de Lucine, les exhorta au martyre, et ensuite offrit le Sacrifice au Tout-Puissant. Il achevait sans crainte, lorsque de nouveaux soldats envoyés par Valérien lui tranchèrent la tête, assis dans sa chaire devant l'autel. Les chrétiens firent un grand deuil de se voir privés d'un tel Pasteur, et ils l'enterrirent dans le cimetière de Calliste, avec la chaire arrosée de son sang.

Telle est l'histoire du martyre de saint Étienne, Pape, qu'on lit dans les Actes publiés par Baronius, dans les Martyrologes des Grecs et ailleurs, et nous n'avons trouvé aucune raison qui oblige d'en douter.

Quelques jours après, des soldats trouvèrent Tarsice, acolyte, qui portait sur lui la sainte Eucharistie. Ils voulurent savoir de quoi il était chargé, et comme il s'y refusa, ils le tuèrent à coups de pierre et de bâtons ; mais ils ne purent rien trouver sur lui.

Le Pape saint Étienne était mort le 2 août, et il eut pour successeur le Pape saint Sixte ou Xiste.

(ROHRBACHER.)

SAINT RUTILE,

MARTYR.

Saint Rutile, qui était Africain, rendit témoignage à la foi de Jésus-Christ par une généreuse confession, qu'il fit durant la persécution que l'empereur Sévère excita contre les chrétiens au commencement du III^e siècle de l'Église. Comme il était humble et modeste, il commença à craindre pour lui-même, lorsqu'on fit la publication de l'édit qui ordonnait desacrifier aux idoles : et se défiant sagement de ses propres forces à la vue de ceux qui manquaient de courage dans les combats qu'ils avaient à soutenir pour la défense de leur foi, il cherchait à mettre la sienne à couvert par des moyens qui fussent sûrs, légitimes et permis. Il y en avait deux principalement dont les fidèles pouvaient en conscience se servir pour éviter la cruauté des persécuteurs : l'un était de se sauver par la fuite, l'autre d'acheter des officiers le repos et la sûreté en leur donnant de l'argent. C'est ce qui se pratiquait non-seulement par des particuliers, mais par des églises même tout entières qui se cotisaient pour ce sujet. C'est ce que nous apprenons de Tertullien, prêtre de Carthage, qui vivait alors en très-grande réputation. Mais comme il se jeta vers le même temps dans le parti des montanistes, on doit être moins surpris qu'il ait entrepris de condamner ces deux expédients dans un traité qu'il fit trente ans après de la *Fuite durant la persécution*. L'Église sans s'arrêter à son sentiment n'a point fait difficulté d'approuver l'un et l'autre ; le premier, parce qu'il a été suggéré par Jésus-Christ même dans l'Évangile ; le second, parce que, selon saint Pierre d'Alexandrie, ceux qui s'en servaient témoignaient être plus attachés à Jésus-Christ qu'à leur argent, et que préférant leur salut à la possession des biens de la terre, ils vérifiaient en quelque sorte ce que dit l'Écriture que les richesses d'un homme peuvent servir à racheter son âme.

Rutile disposé à tout sacrifier pour sauver la sienne, n'eut point de honte d'employer l'une et l'autre de ces voies. Il changea souvent de lieu pour éviter la persécution. Il donna aussi de l'argent pour se racheter du péril auquel il appréhendait beaucoup plu

encore d'exposer sa foi que sa vie. Toutes ces précautions qui lui réussirent assez bien pendant quelque temps, ne purent néanmoins le garantir de la persécution jusqu'à la fin. Elles n'empêchèrent pas qu'il ne fût arrêté lorsqu'on s'y attendait le moins. Il fut aussitôt présenté au juge, devant lequel il fit paraître par ses généreuses réponses, comme il fit ensuite par son courage et sa patience dans les tourments, que ce n'avait été ni par timidité ni par lâcheté qu'il avait recouru aux premiers moyens. Les fidèles, édifiés et réjouis de sa constance, regardèrent la grâce que Dieu lui faisait de le rendre supérieur à toutes les peines qu'on lui faisait souffrir, comme une récompense de l'humilité avec laquelle il avait obéi à l'Évangile, qui conseille aux faibles de fuir lorsqu'on les persécute. Il fut condamné au feu : et lorsqu'il se vit sur le bûcher allumé, près d'être consumé dans les flammes, il bénit Dieu avec actions de grâces de ce qu'il lui accordait le martyre qu'il n'avait évité jusque-là, que parce qu'il s'en était toujours jugé indigne. Cet exemple était nécessaire, dit M. de Tillemont, en un temps principalement où Tertullien et les autres montanistes passant à une extrémité opposée à celle où étaient les gnostiques, mettaient en œuvre tout le faste de la philosophie stoïcienne, pour persuader aux chrétiens qu'il était défendu de fuir la persécution, et exposaient ainsi les faibles au péril de perdre leur foi. Ce fut sans doute pour ce sujet que Dieu voulut donner tant d'éclat au courage de saint Rutilé, et rendre son triomphe illustre. Aussi Tertullien n'a pu s'empêcher de l'appeler un très-saint Martyr dans l'ouvrage même où il a eu la témérité de condamner sa conduite.

L'Église honore la mémoire de saint Rutilé au second jour d'août, auquel le Martyrologe romain fait mention de lui avec éloge. On croit qu'il fut martyrisé en Afrique et dans Carthage même, vers l'année 207, sous le règne de l'empereur Sévère, quoique l'écrit où Tertullien a parlé de lui n'ait été composé qu'en 235, à l'occasion d'une nouvelle persécution excitée par l'empereur Maximin.

SAINTE THÉODOTE,

MARTYRE, AVEC SES TROIS FILS.

Théodote habitait Nicée en Bithynie, lorsqu'en 303 la persécution de Dioclétien devint plus furieuse que jamais.

Le gouverneur de cette ville, appelé Nicétas dans quelques récits, et Leucade par d'autres, fit arrêter Théodote qu'il savait chrétienne. On la lui amena avec ses trois fils. Il lui demanda si c'était elle qui avait appris à ses enfants les nouveautés impies qu'ils professaient ?

Elle répondit que ce qu'ils professaient n'était ni nouveauté, ni impiété.

— Quoi ! répliqua-t-il, vos pères suivaient-ils cette doctrine ?

Évode, l'aîné des trois enfants reprit : Si nos pères ont été dans l'erreur, ce n'est pas Dieu qui leur a caché la vérité, et si nous sommes plus heureux qu'eux, on ne doit pas nous l'envier.

Le gouverneur à cette réponse revint à la mère et lui reprocha l'insolence de son fils ; puis il la pressa de sacrifier pour en donner l'exemple à ses enfants. Mais il la trouva constante, et après avoir inutilement employé les promesses et les menaces, il la fit mettre à la torture, avec des tourments dont on faisait toujours grâce aux personnes de son sexe les plus criminelles. Elle les souffrit avec un courage et une patience qui étonna beaucoup son juge et ses bourreaux et qui, contre leur attente, ne servit qu'à affermir ses enfants.

Le juge les fit appliquer ensuite sur le chevalet, l'un après l'autre, et cette rude épreuve les montra tels qu'ils avaient promis d'être, c'est-à-dire semblables à leur mère, fidèles à Dieu, invincibles dans leur courage, inébranlables dans la résolution de perdre plutôt la vie que la foi de Jésus-Christ. Théodote de son côté les animait par de vives exhortations, que le juge avec toute son autorité ne put empêcher. Le dernier moyen auquel il eut recours pour tâcher de la vaincre, fut de savoir lequel de ses enfants elle aimait le plus, afin qu'en le tourmentant plus cruellement que les autres sous ses yeux, il pût la rendre plus sensible et l'obliger à le faire épargner. Mais il la trouva égale partout.

et il eut encore le chagrin de remarquer dans ses enfants une émulation surprenante, à qui aurait la gloire de mourir le premier, pour plaire davantage à leur mère. Ainsi il les condamna tous au feu par une seule sentence : et il accomplit les vœux de la mère et des enfants qui lui avaient demandé un même bûcher et un même tombeau, pour lui marquer l'espérance qu'ils avaient de se voir plus étroitement unis dans la félicité d'une vie éternelle, qu'ils ne l'avaient été dans celle qu'on leur ôtait.

Les Grecs honorent sainte Théodote et ses trois fils le 29 juillet, les Latins les fêtent le 2 août.

Les fidèles recueillirent les cendres de ces vaillants Martyrs. Elles furent portées un peu plus tard à Constantinople, où on les vénérât dans une église du faubourg de l'Hebdome, consacrée sous le patronage de sainte Théodote et de ses trois fils.

SAINT UNIAC,

ABBÉ.

Saint Uniac a donné son nom à une paroisse de Bretagne, qui possédait autrefois une vie de son saint Patron ; mais elle fut brûlée par un soldat dans la révolution. On sait seulement que saint Uniac ou Ugnac était irlandais et abbé d'un monastère. Il ne doit donc pas être confondu avec saint Igneuc, évêque de Vannes et patron d'une autre paroisse, non plus qu'avec saint Suliau, patron de Tressigneau.

SAINT FREDLEMID,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Ce Saint, appelé encore Felimi, florissait au VI^e siècle. On le croit frère de saint Dermot, abbé d'Ignischoghran, île située en Lough-Rée, et formée par la rivière de Shannon. Il fut intimement lié avec saint Kiaran de Clanmacnois, et saint Sénan, morts l'un en 548 et l'autre en 544. On l'élut évêque de Kilmore, terme qui signifie « grande église » ou « cellule. » La grande église de saint Fredlemid n'a été que paroissiale jusqu'en 1454, que le Pape Nicolas V l'érigea en cathédrale. L'évêque de Kilmorr a les titres, tantôt de *Brefiniensis*, tantôt de *Tribunensis*, parce qu'il fit sa ré-

sidence à Brefne et à Triburna, qui ne sont plus aujourd'hui que de petits villages. La fête de saint Fredlemid se célèbre encore avec beaucoup de solennité dans le diocèse dont il fut le pasteur.

SAINT BOHAIRE¹,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Bohaire vit le jour à Rome. Dès sa jeunesse il quitta sa patrie, et vint à Chartres, où sa vertu et sa science ne tardèrent pas à briller d'un vif éclat ; mais l'estime des hommes effraya son humilité ; et la solitude lui offrit un asile contre les tentations d'une vaine gloire. L'évêque Pappole, cédant à ses austères désirs, lui permit de se choisir une retraite dans un lieu quelconque du diocèse de Chartres et d'y planter librement sa cellule. Bohaire vint donc s'installer sur les bords de la Cisse, à peu de distance de Blois et y construisit une petite chapelle que Pappole dédia sous le titre de Saint-Georges, martyr. Clotaire II le tira, malgré lui, de cette retraite, pour en faire son chapelain. Après la mort de Pappole (594), le clergé et le peuple l'élurent évêque de Chartres ; mais il fallut un ordre du roi pour l'obliger à subir cette dignité qui, loin de le flatter, lui paraissait un fardeau redoutable.

Bohaire ne s'était pas trompé dans son appréciation chrétienne des difficultés et des périls de l'épiscopat. Des persécutions cruelles éprouvèrent sa vertu. De son temps, Thierry, roi de Bourgogne, ravagea la ville de Chartres et réduisit en captivité les principaux habitants. Le Pontife partagea le sort de son peuple, lui donna tout de qu'il possédait pour payer la rançon des prisonniers les plus notables, et sacrifia jusqu'au trésor de son église pour arrêter le meurtre, le pillage et l'incendie.

Chargé de fers, conduit devant le roi barbare, ce bon Pasteur le supplia de prendre encore sa vie, s'il le fallait, mais d'épargner son cher troupeau.

Thierry, touché de cet acte de dévouement, se sent porté à la clémence, tombe aux pieds du digne évêque et lui promet de ne plus l'affliger ; les personnes de sa suite accueillent de même

¹ Bertharius.

l'homme de Dieu, embrassent ses genoux et implorent le secours de ses prières.

Ce changement subit, ou plutôt cette impression surnaturelle de la grâce divine, sauva une cité menacée des plus affreux malheurs. Thierry tint parole, fit cesser les violences, rendit la sécurité aux Chartrains alarmés, répara le mal qu'il avait fait et restitua les biens de l'Église.

Bohaire vécut encore un certain nombre d'années au milieu du peuple qui lui devait sa délivrance. Il mourut vers l'an 623, et fut, suivant la tradition, enterré à son ermitage des bords de la Cisse.

L'oratoire de Saint-Georges qu'il avait érigé dans ce vallon, devint une église paroissiale sous l'invocation du fondateur. Ses reliques y demeurèrent l'objet de la vénération publique, et aujourd'hui encore on les expose dans une châsse du ^{xv}^e siècle, en bois sculpté. Ce travail délicat porte le cachet religieux de l'époque; l'artiste, s'inspirant des souvenirs du passé, a reproduit les principales circonstances d'une légende significative, entre autres la scène où l'humble anachorète, quittant à regret sa retraite, se dirige vers la cour trompeuse de Clotaire et semble prévoir ses prochaines tribulations.

Saint Bohaire est honoré le 2 août.

SAINTE ALFRÈDE OU ÉTHELDRIE, VIERGE.

VIERGE.

Alfrède était fille d'Offa, roi de Mercie, et de Quindrède, sa femme. Élevée saintement, elle fut demandée en mariage en 793, par Éthelbert, roi des Estangles, qui, chrétien sincère et dévoué, voulait une femme pieuse. Mais il paraît qu'Offa et Quindrède n'attiraient ce roi que dans des intentions perfides. Aussi Alfrède, soit qu'elle se fût déjà donnée tout à Dieu dans la vie des vierges, soit qu'elle eût deviné les perfides projets de son père, Alfrède repoussa la proposition de ce mariage. On sut, en effet, que la jeune Vierge ne s'était pas trompée, car aussitôt que sa fille eut repoussé le mariage proposé, Offa fit assassiner Éthelbert et s'empara de ses États qu'il réunit à son royaume de Mercie.

Alfrède épouvantée d'un si grand crime, quitta la cour et le monde et s'enfuit. Elle gagna les marais de l'île de Croyland, s'y fit une cellule, et y vécut quarante ans, cherchant à expier, elle toute innocente, le meurtre commis par son père. Elle vécut là en recluse, dans les austérités les plus dures et dans les plus rigoureux exercices de la pénitence. Elle travaillait de ses mains, se refusait tout repos, priait sans cesse et voulait expier pour les coupables.

Après avoir sanctifié les tristes lieux qu'elle s'était choisis, elle mourut dans l'année 834, et fut inhumée, selon sa demande, dans l'île où elle avait constamment prié. Des miracles incontestés ayant signalé son humble tombe, on leva son corps et on le transféra dans le monastère de Croyland.

SAINT GONDÉCHAR,

ÈVÊQUE D'EICHSTADT.

Gondéchar, issu d'une famille opulente et noble de la Bavière, vit le jour en l'an 1019. Il fut élevé dans la foi chrétienne, et aussitôt qu'il fut en âge de choisir une position, il entra dans le clergé. Il devint chanoine d'Eichstadt, et l'empereur d'Allemagne, Henri III, l'emmena à sa cour où il sut se faire aimer; l'impératrice Agnès le choisit même pour son confesseur.

La ville d'Eichstadt avait eu pour évêque le Pape Victor II, qui, élevé sur le Saint-Siège, avait continué d'administrer ce diocèse. Mais ce Pape étant mort en 1057, Gondéchar qui avait trente-huit ans, fut élu pour lui succéder à Eichstadt. L'empereur Henri IV voulut assister à son sacre. Il honora sa dignité par de grandes vertus, par une humilité complète en toutes circonstances, par une charité inépuisable et par un grand zèle pour le salut des âmes. Il siégea dix-huit ans et fut pour tous un modèle admirable; bien préparé à paraître devant Dieu, il s'en alla au ciel au mois d'août 1075. On le fête le 2 août.

LA BIENHEREUSE JEANNE D'AZA,

MÈRE DE SAINT DOMINIQUE.

La bienheureuse mère de saint Dominique naquit d'une famille distinguée dans le diocèse d'Osma, au milieu du xii^e siècle.

Elle épousa don Félix de Gusman, à qui elle donna plusieurs enfants. On raconte que, pendant qu'elle était enceinte de saint Dominique, elle eut des songes qui lui prédisaient la grandeur de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle le vit naître avec joie, et aussitôt qu'elle le put, elle lui fit donner une éducation où rien ne fut négligé pour en faire un saint dévoué à la très-sainte Vierge. Elle lui en inspira l'amour. Elle lui servit d'exemple par sa piété angélique, par sa douceur, par sa charité et sa prudence. C'était une sainte femme, et ses enfants marchèrent tous dans ses voies.

Elle mourut dans un âge déjà avancé, à la fin du XII^e siècle, ayant eu la joie de voir son fils en chaire, où il devait faire tant de conversions. Elle est honorée le 2 août. Le Pape Léon XII approuva en 1828 le culte qu'on lui rendait.

LE BIENHEUREUX GAUTIER,

FRÈRE MINEUR.

Le lieu et la naissance du bienheureux Gautier nous sont inconnus, ainsi que les détails soit de sa vie civile, soit de sa vie religieuse ; c'est le sort de bien des personnages dignes de notre vénération, et qui n'en sont plus l'objet que parce qu'ils ont vécu dans des siècles d'ignorance et de troubles, où les vertus pacifiques trouvent rarement des historiens. Mais nous pouvons juger à peu près quel homme était le bienheureux Gautier par quelques traits de sa vie qui sont venus jusqu'à nous.

Saint François brûlait de zèle pour le salut des hommes ; c'était le grand objet de son institut. Après donc qu'il eut tenu son Chapitre général à Assises, en l'an 1217, il départit ses frères dans autant de portions du monde qu'il en put embrasser : il en envoya plusieurs en Portugal pour y annoncer les vérités de l'Évangile, et il fit choix du bienheureux Gautier pour diriger cette mission.

Par ses prédications et ses bons exemples, notre Religieux s'acquit bientôt l'estime et l'affection du peuple de ces contrées. C'est là tout ce qu'on a conservé de sa vie ; mais nous apprenons qu'après sa mort, arrivée le 2 août de l'an 1258, plusieurs

miracles éclatèrent à son tombeau, et qu'il en subsiste un, qui seul forme un heureux présage de la sainteté de Gautier : C'est une huile qui coule continuellement de son sépulcre, et qui s'emploie avec succès à la guérison des malades. On ajoute que le couvent où il reposait ayant été quitté par les religieux qui l'habitaient, ils y laissèrent ses reliques, que les chanoines de la collégiale voulurent les enlever, mais qu'ils firent de vains efforts pour ôter la pierre qui couvrait le sépulcre, qu'alors ils avertirent les Frères Mineurs du prodige, que ceux-ci vinrent sur le lieu, levèrent la pierre avec facilité et emportèrent les reliques de leur bienheureux compagnon.

Les peuples du voisinage ont solennisé la fête de Gautier pendant plusieurs années sans interruption : ils l'avaient placée au 2 août, jour de sa mort. Après un laps de temps cette dévotion s'était refroidie, mais elle a repris son cours en l'année 1577, par l'établissement d'une confrérie érigée en l'honneur du Bienheureux et à laquelle Grégoire XIII a accordé plusieurs indulgences, ainsi qu'à ceux qui visiteront son tombeau le 1^{er} août, qui est l'époque de la translation de ses reliques.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

NOTRE - DAME - DES - ANGES OU DE LA PORTIONCULE.

Le zèle dont saint François était embrasé pour le salut des hommes le portait à méditer souvent sur les moyens de les ramener à la vertu. En considérant l'état déplorable des pécheurs, il était pénétré de compassion pour eux, et fondant en larmes, il conjurait la miséricorde de Dieu de les éclairer. Un jour entre autres, il avait rassemblé toutes les forces de son âme, et s'étant anéanti devant la Majesté divine, il priait avec la plus vive ardeur pour leur conversion. Dans cette espèce de ravissement, il fut averti par un Esprit céleste d'aller à l'église de la Portioncule et qu'il y trouverait Jésus-Christ et sa sainte Mère. Transporté de joie, François court à cette église ; il y trouve en effet l'étonnant spectacle qui lui avait été promis : une multitude d'Anges la Reine du ciel et Jésus-Christ.

Le premier mouvement du saint Patriarche, fut de se prosterner dans un respectueux silence ; mais le Fils de Dieu dissipa une partie de ses craintes en lui disant : François, en faveur du zèle que vous et les vôtres avez pour le salut des âmes, il vous est permis de demander quelques grâces utiles aux pécheurs, à la gloire de mon nom. — Seigneur, mon Dieu, s'écria saint François, je ne suis moi-même qu'un misérable pécheur, cependant j'ose supplier votre bonté d'accorder une indulgence plénière à tout chrétien qui visitera cette église, après s'être confessé de ses péchés et en avoir reçu l'absolution. S'adressant ensuite à la très-sainte Vierge, il sollicita sa puissante intercession et l'obtint. Alors Jésus-Christ lui dit : François, ce que vous me demandez est grand, mais vous recevrez des faveurs plus grandes encore. Il lui accorda donc l'indulgence qu'il désirait, mais sous la condition expresse de la faire ratifier par le Souverain Pontife.

On place l'époque de la concession miraculeuse de cette indulgence vers le milieu du mois d'octobre 1221. Les religieux, dont les cellules étaient voisines de l'église, virent bien qu'une lumière resplendissante l'éclairait, et même ils entendirent qu'on y parlait, mais la frayeur et le respect les empêchèrent d'approcher.

Le lendemain, François les rassembla, et leur défendit de publier cette merveille, puis il partit accompagné du Frère Massé, pour aller trouver le Pape Honorius III, qui était alors à Pérouse. Il lui rappela le soin qu'il avait pris de réparer depuis peu d'années une petite église dans son domaine, et le supplia d'accorder à cette église une indulgence qui fût libre et sans obligation d'aucune offrande. Le Pontife lui représenta que sa demande ne se pouvait raisonnablement accorder, puisqu'il était juste que celui qui voulait gagner une indulgence s'en rendit digne par des œuvres de charité ; cependant, ajouta-t-il, pour combien d'années me demandez-vous cette indulgence ? François fit une réponse qui marquait toute l'étendue de son zèle, et que son intention portait davantage sur le nombre des âmes que sur celui des années. Le Pape l'ayant fait s'expliquer, il lui dit qu'il souhaitait que tous ceux qui entreraient dans l'église de Sainte-Ma-

rie-des-Anges, contrits, confessés et absous, y recussent l'entière rémission de la peine temporelle due à leurs péchés depuis le Baptême.

Le Pape ayant observé au saint Patriarche qu'il demandait quelque chose de grand, et que le Saint-Siège n'était pas dans l'usage d'accorder de semblables indulgences, François lui répartit : Je ne vous la demande pas de moi-même; c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé, et je viens de sa part.

Honorius, pressé par un mouvement intérieur, répéta trois fois : « Je veux bien que vous l'ayez ; » mais les Cardinaux qui étaient présents, lui firent remarquer qu'en accordant une indulgence aussi étendue, il nuisait à celle de la Terre-Sainte et à celle du tombeau des Apôtres. Le Pontife leur répondit que la concession qu'il venait de faire pouvait se modifier, mais non se révoquer ; et rappelant François, il lui dit que l'indulgence en question lui était accordée pour tous les ans à perpétuité, mais seulement pendant un jour naturel, c'est-à-dire, depuis un soir jusqu'au soir du lendemain.

Le saint Patriarche se retirait après s'être incliné, quand le Pape lui dit : Où allez-vous, homme simple, et quelle assurance avez-vous de ce que vous venez d'obtenir ? Mais François lui répartit : Votre parole me suffit, Saint Père, cette indulgence est l'œuvre de Dieu, lui-même la manifestera. Que Jésus-Christ, sa sainte Mère et les Anges soient à cet égard notaires, papier et témoins : je ne demande point d'autre authenticité.

Il sortit incontinent de Pérouse, pour se rendre à Sainte-Marie-des-Anges. Ce fut en ce lieu-même, au bout de deux ans, qu'une nuit qu'il était en prière, il fut vivement attaqué par le démon, qui lui suggérait que ses austérités excessives nuiraient au dessein qu'il avait formé de servir le Ciel. Pour éloigner la tentation, il se rend dans un bois, se dépouille et se roule sur les épines. Dans cet état une lumière subite l'environne, et il découvre une multitude de roses blanches et rouges. Des Anges qui lui apparurent en ce moment le vêtirent d'une robe blanche et l'avertirent d'entrer dans l'église. Alors il prit six roses de chaque couleur et s'y rendit. Il y vit Jésus-Christ et la très-sainte

Vierge, et après une profonde adoration, il supplia le Sauveur de déterminer le jour où l'on gagnerait cette indulgence. Le Fils de Dieu la fixa au jour même où il avait délivré saint Pierre de la prison d'Hérode, à commencer des secondes vêpres de la fête jusqu'au lendemain soleil couché. Il ordonna ensuite à François d'aller se présenter au Pape, de lui raconter ce qui venait de se passer, et de lui offrir pour preuves, le témoignage de quelques-uns de ses compagnons, et ces roses miraculeusement écloses ; car on était alors en janvier, et il faisait un froid très-rigoureux.

Dès le lendemain saint François partit pour Rome accompagné de FF. Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane et Ange de Riéli. Il fit le récit du fait, présenta les roses au Souverain Pontife, et ceux qui accompagnaient le Patriarche attestèrent la vérité de sa relation. Honorius fut surpris de voir des roses si belles et d'une si excellente odeur, dans la saison où l'on était, Quant à moi, lui dit-il, je crois que ce que vous dites est vrai ; mais c'est une affaire à proposer aux cardinaux pour avoir leur avis.

L'indulgence fut confirmée, et le Pape demanda aux évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Spolète, de Foligno, de Nocera et de Gubio, de s'assembler à Notre-Dame-des-Anges, le premier jour d'août de la même année, et de la publier solennellement. Ils s'y rendirent ; François annonça au peuple la grâce qu'il avait obtenue du Ciel et du Saint Siège, ajoutant qu'il aurait bien désiré qu'elle durât huit jours. Mais les prélats avaient formé le dessein de restreindre la concession perpétuelle à dix années. Cependant au moment de la publier, ils sentent que Dieu gouverne leur langue et lui rendant gloire, ils la publient à perpétuité.

De particulière qu'était d'abord cette indulgence à l'église de la Portioncule, les Souverains Pontifes qui en ont reconnu l'utilité, l'ont étendue à toutes les églises de l'Ordre de Saint-François. Par la concession du Pape Innocent XII, elle peut se gagner tous les jours dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, et Clément XIII informé du zèle des catholiques de Hollande, a bien

voulu la prolonger de huit jours durant, dans les deux missions que les Frères Mineurs Récollets remplissent à Amsterdam sous l'autorité du magistrat. Cette extension de temps a produit les meilleurs fruits, et dans ces dernières années on a compté jusqu'à douze mille communians dans ces deux églises. (FÉROT.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹

A Nocera de Pagani, dans le royaume de Naples, le bienheureux décès de saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe des Goths, fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, illustre par son zèle pour le salut des âmes, par ses discours, ses écrits et ses exemples; il fut cinquante-deux ans après sa mort canonisé par Grégoire XVI, en l'année 1839.

A Rome, au cimetière de Calliste, la fête de saint Étienne, Pape et martyr, qui, célébrant un jour la Messe pendant la persécution de Valérien, et étant surpris par des soldats, demeura ferme et sans crainte à l'autel, achevant les saints mystères qui étaient commencés. Il fut décapité sur son siège.

A Nicée en Bithynie, martyre de sainte Théodote et de ses trois fils. L'aîné, nommé Évode, confessant Jésus-Christ avec une grande assurance, Nicétius, consulaire de Bythinie, le fit d'abord

¹

QUARTO NONAS AUGUSTI.

Nucerinæ Paganorum sancti Alphonsi Mariæ de Ligorio episcopi sanctæ Agathæ Gothorum, et congregationis Sanctissimi Redemptoris fundatoris, animarum zelo, scriptis, verbo, et exemplo insignis, quem anno a felici decessu quinquagesimo secundo Gregorius papa decimussextus anno millesimo octingentesimo trigesimonono Sanctorum fastis adscripsit. — Romæ in cœmeterio Callisti natalis sancti Stephani papæ et martyris, qui in persecutione Valeriani, dum missæ sacrum perageret, supervenientibus militibus, ante altare intrepidus et immobilis cœpta mysteria perficiens, in sede sua decollatus est. — Nicææ in Bithynia passio sanctæ Theodotæ cum tribus filiis suis : ex quibus primogenitum nomine Evodium, Christum fiducialiter confitentem, fecit primo Nicetius consularis Bithyniæ fustibus cædi, deinde matrem cum omnibus filiis igne consumi. — In Africa sancti Rutilii martyris, qui cum sæpius de loco in locum persecutionem fugisset, et periculum interdum etiam pecunia redemisset, ex inopinato aliquando comprehensus, et præsidi oblatus, tormentis plurimis cruciatur : demum ignibus traditus, egregio martyrio coronatur. — Patavii sancti Maximi ejusdem civitatis episcopi, qui miraculis clarus beato fine quievit.

frapper de coups de bâton, ensuite il fit brûler la mère avec ses trois fils.

En Afrique, saint Rutilé, martyr, qui, ayant souvent fui d'un lieu en un autre, pour échapper à la persécution, et ayant de temps en temps évité le danger à prix d'argent, fut un jour surpris et amené devant le juge qui lui fit souffrir plusieurs tourments; enfin ayant été livré aux flammes, il fut couronné par un glorieux martyr.

A Padoue, saint Maxime, évêque de cette ville, qui, célèbre par ses miracles, eut une fin bienheureuse.

Additions des autres martyrologes.

Saint Auspice, premier évêque d'Apt, martyr sous Trajan, on célèbre sa fête le 9 août, jour où nous donnons sa vie.

Saint Fulbert, solitaire à Pacy, en Gatinais, au ^{xii}^e siècle.

Le bienheureux Jean de Riéti, des ermites de Saint-Augustin.

Saint Pierre d'Osma, né en Berry, évêque d'Osma, au ^{xii}^e siècle.

Saint Sérénus, honoré comme évêque sans désignation.

Saint Félix, martyr à Vérone avec saint Nicet.

Sept martyrs dont on ignore les noms à Nicomédie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Bernard Melchior Garnier du Breuil, sous-diacre, ayant refusé le serment schismatique, condamné à mort à Orléans, guillotiné le 2 août 1794.

Toussaint Cauvin, prêtre du diocèse de Rouen, pour la même cause, condamné à la déportation, mort sur le navire le 2 août 1794.

Louis-Bernard Rossignol, prêtre du diocèse de Laon, condamné pour la même cause à la déportation, mort de misère à Cayenne le 2 août 1798.

Bernard Collet, religieux récollet du diocèse d'Orange, condamné à mort comme prêtre contre-révolutionnaire, exécuté le 2 août 1794.

TROISIÈME JOUR D'AOUT.

Invention du corps de saint Etienne, premier martyr. — Saint Nicodème. — Saint Gamaliel. — Saint Abibon, fils de Gamaliel. — Sainte Lydie, hôtesse de saint Paul. — Saint Théonas, évêque d'Alexandre. — Sainte Maranne et sainte Cyre, solitaires. — Saint Dalmace, abbé. — Saint Euphrone, évêque d'Autun. — Saint Eone, évêque d'Arles. — Saint Beunon, évêque de Metz. — Saint Walène, abbé de Melross. — Saint Geoffroy, évêque du Mans. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE,

PREMIER MARTYR.

Cette seconde fête en l'honneur de saint Étienne fut instituée à l'occasion de la découverte des Reliques de ce premier Martyr de l'Église. Son corps avait toujours été caché, lorsqu'il plut à Dieu de faire éclater sa sainteté de la manière la plus sensible, tant au ciel que sur la terre. On ne se souvenait pas même du lieu où il avait été enterré, et l'on ne savait point qu'il était sous les ruines d'un ancien tombeau, à vingt milles de Jérusalem. C'était à Caphargamala, où il y avait une église que desservait un prêtre vénérable nommé Lucien. Voici comment se fit la découverte des Reliques de saint Étienne :

Un vendredi 3 décembre de l'année 415, sous le sixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose le Jeune, vers les neuf heures du soir, le prêtre Lucien dormait dans le baptistère où il avait coutume de coucher pour garder les vases sacrés de l'église. Étant à demi éveillé, il vit un vénérable vieillard, d'une taille et d'une beauté merveilleses. Ce vieillard avait une longue barbe blanche, avec un vêtement de même couleur, garni sur les bords de plaques d'or et parsemé de croix ; il avait aussi à la main une baguette d'or. S'étant approché de Lucien, il l'appela trois fois par son nom, lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à l'évêque Jean de venir ouvrir les tombeaux où étaient ses

Reliques et celles de quelques autres Serviteurs de Jésus-Christ, afin que plusieurs pussent par là obtenir miséricorde du Seigneur. Lucien lui demanda son nom. « Je suis, lui dit-il, le Gamaliel qui instruisit saint Paul dans la loi. A l'orient de ce tombeau est saint Étienne, que les Juifs lapidèrent hors de la porte occidentale de leur ville. Son corps resta là exposé un jour et une nuit, sans que les oiseaux et les bêtes osassent le toucher. Les fidèles l'enlevèrent pendant la nuit, par mon ordre, et le portèrent à ma maison de campagne, où je le mis dans mon propre tombeau, du côté de l'Orient, après avoir célébré ses funérailles quarante jours. Nicodème, qui venait voir Jésus de nuit, est là aussi dans un autre cercueil. Lorsque son attachement pour le Sauveur l'eut fait excommunier et chasser de Jérusalem par les Juifs, je le reçus dans ma maison de campagne, et l'y gardai jusqu'à la fin de sa vie. Je l'enterrai honorablement auprès d'Étienne. J'enterrai encore au même endroit mon fils Abidas, qui mourut avant moi, à l'âge de vingt ans. Son corps est dans le troisième cercueil, qui est le plus élevé, et dans lequel on me mit moi-même après ma mort. Ethna, ma femme, et Sémilias, mon fils aîné, qui ne voulurent point croire en Jésus-Christ, furent enterrés dans un autre endroit, qui se nomme Capharsemalia. »

Lucien craignit qu'un excès de crédulité ne le fit passer pour un imposteur. Pour s'assurer si cette vision avait Dieu pour auteur, il en demanda une seconde et une troisième; et, afin de mériter cette grâce, il persista dans le jeûne et dans la prière. Le vendredi suivant, Gamaliel lui apparut sous la même forme et lui dit d'obéir. Il lui fit connaître les mérites des Saints dont il lui découvrait les Reliques, sous l'emblème de quatre corbeilles qu'il lui montra : trois étaient d'or, et l'autre était d'argent. Des corbeilles d'or, deux étaient remplies de roses blanches et l'autre de rouges. Celle d'argent était pleine de safran qui répandait une odeur très-suave. Lucien ayant demandé ce que signifiaient ces corbeilles, Gamaliel lui répondit : « Ce sont nos Reliques. Les roses rouges représentent Étienne, qui est à l'entrée du tombeau. La seconde corbeille désigne Nicodème, qui est près de la porte; celle d'argent représente mon fils Abidas, qui

sortit de cette vie sans avoir souillé son innocence ; elle touche à la mienne. » Il disparut après avoir parlé de la sorte. Alors Julien s'éveilla et rendit grâces à Dieu. Il continua toujours ses jeûnes. Au même jour et à la même heure de la troisième semaine, Gamaliel lui apparut de nouveau et lui reprocha sa négligence à exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Il ajouta que la découverte de ses Reliques et de celles des autres Serviteurs de Dieu ferait cesser la sécheresse qui affligeait alors le monde. Lucien, saisi de crainte, promit qu'il ne différerait plus d'obéir.

Il se rendit donc à Jérusalem après cette troisième vision. L'évêque Jean, à qui il raconta ce qui lui était arrivé, pleura de joie, lui dit d'aller chercher les Reliques des Saints, ajoutant qu'il les trouverait sous un monceau de grosses pierres qui était auprès de son église. Lucien répondit qu'il pensait de même. De retour chez lui, il fit assembler, le lendemain matin, les habitants du bourg pour chercher sous le monceau de pierres. Tandis qu'il allait voir le lieu où l'on avait creusé, il rencontra Migèce, moine de sainte vie, qui lui dit que Gamaliel lui était apparu, et qu'il l'avait chargé de l'avertir qu'on creusait inutilement en cet endroit. Il ajouta que Gamaliel lui avait parlé de la sorte : « On nous mit là lors de nos funérailles, et, conformément à l'ancienne coutume, ce monceau de pierres fut destiné à servir de monument à la douleur de nos amis. Cherchez ailleurs, dans un lieu appelé Debatalia. » En effet, dit Migèce, en continuant de raconter la vision qu'il avait eue, je me trouvai tout à coup dans l'endroit indiqué, et j'y aperçus un vieux tombeau où étaient trois lits ornés d'or. L'un, plus élevé, contenait un jeune homme et une personne âgée ; les deux autres contenaient chacun un homme. »

Lucien, ayant une nouvelle preuve de la vérité de la vision qu'il avait eue, laissa le monceau de pierres, et alla dans l'endroit qui venait de lui être indiqué. Lorsqu'il eut fait creuser la terre, il trouva les trois coffres, avec une pierre sur laquelle étaient gravés, en gros caractères, les noms suivants : *Cheliel*, *Nasuam*, *Gamaliel*, *Abidas*. Les deux premiers sont syriaques ; ils reviennent à ceux d'Étienne ou de Couronné, et de Nicodème ou

de Victoire du peuple. Lucien informa aussitôt l'évêque Jean de ce qui venait d'arriver. Le prélat, qui était alors au concile de Diospolis, vint sur-le-champ avec Eutonius et Eleuthère, évêques, l'un de Sébaste et l'autre de Jéricho.

A peine eut-on fait l'ouverture du coffre ou cercueil d'Étienne, que la terre trembla : il s'exhala aussi une odeur très-agréable. Il y avait là un grand nombre de personnes, dont plusieurs étaient affligées de diverses maladies. Soixante-treize malades recouvrèrent la santé sur-le-champ. L'évêque Jean décida qu'on porterait à Jérusalem les Reliques de saint Étienne, qui avait été diacre de l'église de cette ville. Celles des autres Saints restèrent à Caphargamala. Le corps de saint Étienne était réduit en cendres, excepté les os, qui se trouvèrent tout entiers et dans leur situation naturelle. On y trouva aussi de son sang. On laissa une petite partie des Reliques du Saint à Caphargamala. On renferma le reste dans le cercueil, et on le transporta dans l'église de Sion à Jérusalem, en chantant des psaumes et des hymnes ¹.

Soixante-treize malades, qui se trouvaient dans la foule, se trouvèrent guéris sur-le-champ, ajoute Rohrbacher. On baisa les saintes Reliques et on les renferma. Puis, en chantant des psaumes et des hymnes, on porta celles de saint Étienne à l'église de Sion, où il avait été ordonné diacre ; mais on en laissa quelques petites parties à Caphargamala. Il tomba aussitôt une pluie abondante, qui rendit à la terre la fertilité dont elle était privée par une longue sécheresse. La cérémonie de cette translation se fit le 26 décembre, jour auquel l'Église a toujours célébré depuis la fête de saint Étienne. L'histoire de cette découverte et de cette translation fut écrite par le prêtre Lucien lui-même. Le prêtre Avit, compatriote d'Orose et qui demeurait à Jérusalem, la traduisit en latin. Ce qu'elle renferme est également attesté par Chrysippe, un des principaux prêtres de l'église de

¹ Le corps de saint Étienne resta quelque temps dans l'église de Sion. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, ayant fait, en 444, un second voyage à Jérusalem, bâtit sous l'invocation du Saint une église magnifique, environ à une stade de la ville, près du lieu où il avait été lapidé, et demanda que ses Reliques y fussent transférées. Elle fut elle-même enterrée dans cette église après sa mort arrivée en 446.

Jérusalem ; par Idace et Marcellin dans leurs chroniques ; par Basile, évêque de Séleucie ; par saint Augustin. Finalement, le récit des mêmes faits se trouve dans la plupart des historiens, et dans les sermons des principaux Pères de ce siècle.

Vers le printemps de l'année 416, Orose quitta la Palestine, emportant, de la part d'Avit, quelques Reliques de saint Étienne, avec la relation de leur découverte, pour Falconius, évêque de Brague en Lusitanie, où Avit était né. Les dévastations des Goths l'empêchant de passer en Espagne, il retourna en Afrique laissant les Reliques du Saint à Mahon, principale ville de l'île de Minorque. Sévère, évêque de l'île, s'y rendit dans le dessein de recevoir le dépôt sacré et d'ouvrir des conférences avec les Juifs, qui étaient en fort grand nombre dans cette ville. La vue de ces Reliques, jointe au zèle des chrétiens, opéra un prodige étonnant. L'an 418, dans l'espace de huit jours, cinq cent quarante Juifs, y compris Théodore, leur chef, se convertirent et demandèrent le Baptême. Il n'y eut que quelques femmes qui montrèrent un peu plus d'opiniâtreté ; mais, à la fin, elles se rendirent aussi. Ces Juifs convertis bâtirent une église à leurs frais et de leurs propres mains. Nous avons encore la lettre circulaire à toute l'Église catholique, où l'évêque Sévère a consigné l'histoire de ce merveilleux événement ¹.

Le jour même qu'Évode, évêque d'Uzale, lisait à son troupeau la lettre de Sévère, arrivèrent à la chapelle des saints Martyrs Felix et Gennade, située près de la ville, quelques esquilles d'ossements de saint Étienne, et une fiole où il y avait de son sang. Des moines de Palestine avaient procuré ces Reliques. Évode alla les recevoir avec beaucoup de joie. Un homme, qui s'était brisé le pied en faisant une chute et qui gardait le lit depuis plusieurs jours, fut guéri après avoir imploré l'intercession de saint Étienne, et se rendit à la chapelle des Martyrs pour y remercier Dieu. La célébration des saints Mystères finie, on alla en procession à la ville. Le peuple, divisé en plusieurs troupes

¹ Voir toutes ces pièces, ainsi que les suivantes, dans l'appendice du L. VII de saint Augustin, édit. Bened.

qui tenaient à la main des cierges et des flambeaux, chantait des psaumes et des hymnes. Lorsqu'on fut arrivé à la principale église, on y déposa les Reliques sur le trône de l'évêque, que l'on couvrit d'un voile. Une femme aveugle recouvra la vue, en appliquant ce voile sur ses yeux. Ensuite, on plaça les Reliques sur un lit que l'on renferma dans une espèce d'armoire, où il y avait une ouverture par laquelle on faisait toucher les linges, qui par là recevaient la vertu de guérir les malades, Les fidèles venaient les visiter de fort loin, et il s'opéra un grand nombre de miracles. Évode en fit écrire la liste par un de ses clercs. On la lisait publiquement à la fête de saint Étienne, et, après la lecture de chaque miracle, on appelait les personnes guéries, que l'on faisait passer successivement au milieu de l'église. Le peuple, en les voyant, pleurait de joie et redoublait ses acclamations. Parmi ceux qu'on fit ainsi passer étaient trois aveugles, qui avaient recouvré la vue, et un homme d'Hippone qui avait été guéri d'une paralysie. Les assistants paraissaient plutôt voir les miracles qu'en entendre le récit.

L'évêque Évode était ami intime de saint Augustin. Il aprouva et publia deux livres *Des miracles de saint Étienne*, qui avaient été écrits par son ordre, et qui sont ordinairement cités sous son nom. Il y est dit que, devant l'oratoire où étaient les Reliques du Saint, à Uzale, était un voile sur lequel on avait représenté le Saint portant une croix sur ses épaules. Dans cette *Histoire des miracles d'Uzale*, il est fait mention de quelques morts ressuscités. Saint Augustin parle de l'un d'eux presque dans les mêmes termes. Un enfant, dit-il, encore à la mamelle, mourut sans avoir reçu le Baptême. Sa mère, le voyant perdu pour toujours, court à l'oratoire de saint Étienne et fait la prière suivante : Saint Martyr, vous voyez que j'ai perdu mon unique consolation ! rendez-moi mon enfant, afin que je puisse le retrouver dans Celui qui vous a couronné ! Après sa prière, qui fut longue et accompagnée d'un torrent de larmes, l'enfant ressuscita, et on l'entendit crier. On le porta sur-le-champ aux prêtres, qui le baptisèrent. Il reçut ensuite la Confirmation et l'Eucharistie, suivant l'usage d'alors. Dieu l'appela peu après à lui. Sa mère le

porta au tombeau avec autant de confiance que si elle eût été le déposer dans le sein même de saint Étienne. Ce sont les propres paroles de saint Augustin.

Il ne s'opéra pas de moindres prodiges à Calame, dont Possidius, autre ami de saint Augustin, était évêque. Il y avait pareillement dans cette ville une chapelle et des Reliques de saint Étienne. Euchaïre, prêtre espagnol, était depuis longtemps tourmenté de la pierre; il n'eut pas plus tôt touché les saintes Reliques qu'il se trouva guéri. Quelque temps après, étant mort d'une autre maladie et sur le point d'être porté au tombeau, il ressuscita quand on eut jeté sur son corps une tunique qu'on avait apportée de la chapelle du Saint. Plusieurs malades, affligés de diverses maladies, recouvrèrent aussi la santé. Saint Augustin, qui écrivait dans ce temps-là, dit qu'il se fit plus de de ces sortes de guérisons à Calame qu'à Hippone, où cependant il en avait compté soixante-dix. Entre autres prodiges qui arrivèrent à Calame, il insiste principalement sur la conversion d'un païen nommé Martial. C'était un des principaux de la ville. Il avait une fille chrétienne, dont le mari avait été baptisé cette année-là même. Le voyant malade, ils le priaient avec beaucoup de larmes de se faire chrétien; mais il le refusa absolument et les renvoya avec indignation. Son gendre s'avisa d'aller à la chapelle de saint Étienne, prier pour sa conversion. Il le fit avec grande ferveur, et, en se retirant, il prit de dessus l'autel des fleurs qu'il y rencontra, et les mit près de la tête de son beau-père. Comme il était déjà nuit, on se coucha. Avant qu'il fût jour, Martial cria qu'on courût à l'évêque. Il se trouva qu'il était à Hippone, avec saint Augustin. Martial ayant appris qu'il était absent, demanda qu'on fit venir les prêtres. Ils vinrent. Il leur annonça qu'il croyait, et fut baptisé, au grand étonnement de tout le monde. Depuis son baptême jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après, il eut toujours à la bouche ces paroles : Jésus-Christ, recevez mon esprit ! qui furent les dernières paroles de saint Étienne; mais il ne le savait pas.

Saint Augustin, dans son dernier livre *De la Cité de Dieu*, rapporte encore un grand nombre d'autres miracles arrivés à cette

même époque dans d'autres villes. En 424, l'Église d'Hippone reçut elle-même une portion des Reliques de saint Étienne. Parmi les miracles qui s'y opérèrent, il y en avait près de soixante-dix dont il y avait une relation authentique. Saint Augustin cite entre autres la résurrection de trois morts. Il fut lui-même témoin oculaire de la plupart de ces miracles, en particulier du suivant.

Il y avait dans une famille considérable de Césarée, dix enfants, sept garçons et trois filles. Ayant été maudits de leur mère à cause de leur mauvaise conduite, ils furent saisis, l'un après l'autre, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, d'un tremblement dans tous leurs membres, qui leur défigurait tout le corps. Dans ce triste état, ils erraient çà et là, en différents pays. Le second de ces enfants fut guéri, en priant dans une chapelle de saint Laurent, à Ravenne. Le sixième et le septième arrivèrent à Hippone en 425. Ils se nommaient, l'un Paul, l'autre Palladie. Ils attirèrent sur eux les regards de tout le monde. Le matin du jour de Pâques, Paul priant devant les Reliques de saint Étienne, se trouva parfaitement guéri. On entendit aussitôt crier de toutes parts dans l'église : « Grâces à Dieu ! Béni soit le Seigneur ! » Le jeune homme se jeta aux pieds de saint Augustin, auquel on le présenta. Le Saint le fit relever et l'embrassa. Lorsqu'il fut pour monter en chaire pour prêcher, il le montrait au peuple, en disant : Nous avons coutume de lire les relations des miracles que Dieu a opérés par les prières du bienheureux martyr Étienne. Mais aujourd'hui la présence de ce jeune homme nous tient lieu de livre ; il ne nous faut point d'autre écriture que son visage, que vous connaissez tous. Le mardi de Pâques, il fit placer Paul et Palladie sur les degrés de la chaire, afin que le peuple pût les voir. L'un n'avait aucune marque de son mal ; tandis que l'autre tremblait de tous ses membres. Les ayant ensuite fait retirer, il prêcha sur le respect que les enfants doivent à leurs parents, et sur la modération avec laquelle les parents doivent traiter leurs enfants. Son sermon fut interrompu par les acclamations du peuple, qui ne cessait de répéter ces paroles : Grâces à Dieu ! C'est que Palladie venait d'être guéri à son tour,

en priant devant les Reliques de saint Étienne. Le sermon, qui fut interrompu par ce miracle, est parvenu jusqu'à nous, ainsi que tous ceux que saint Augustin prêcha dans cette occasion. Environ un an après, il inséra la relation de ce miracle, ainsi que celle de plusieurs autres, dans son vingt-deuxième livre *De la Cité de Dieu*.
(ROHRBACHER.)

SAINT NICODÈME.

Nicodème, homme distingué parmi les Juifs par ses connaissances et sa dignité de sénateur, fut frappé de la doctrine et des miracles de Jésus-Christ. N'osant se déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit et lui dit : « Nous ne pouvons douter que vous ne soyez l'envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » Jésus-Christ voyant la sincérité de son cœur, l'instruisit par un discours sublime et touchant, où pour anéantir l'orgueil du monde dans l'esprit du nouveau disciple, il lui parla de la régénération par le Baptême, de la mort ignominieuse que devait subir le Fils de Dieu pour le salut des hommes, de l'aveuglement et de l'obstination des enfants du siècle. Dès lors Nicodème s'attacha à lui, et devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement lorsqu'il vint avec Joseph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à Jésus-Christ crucifié. Ils embaumèrent son corps et l'enterrèrent. L'Écriture ne nous apprend plus rien de Nicodème. La tradition ajoute qu'ayant reçu le Baptême avant ou après la Passion de Jésus-Christ, il fut déposé par les Juifs, excommunié et chassé de sa dignité de sénateur de Jérusalem. Ils voulaient même, dit-on, le faire mourir ; mais en considération de Gamaliel son parent, ils se contentèrent de le charger de coups et de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de saint Étienne. Leurs corps, au rapport de saint Augustin et de Photius, furent trouvés en 415.

SAINT GAMALIEL.

Gamaliel, docteur de la foi, et à ce que l'on croit, disciple secret de Jésus-Christ, maître de saint Paul, fut très-favorable aux

Apôtres dans une assemblée que les Juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et surtout du martyre de saint Étienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abibon, âgé de vingt ans ; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposait son corps et celui de saint Étienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de saint Étienne, la nuit après son martyre, l'avait enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils et Nicodème. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avait indiqué. Saint Augustin et Évode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Église rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de saint Étienne. « Quel témoignage, s'écrie un orateur chrétien, en faveur des honneurs que nous rendons aux dépouilles mortelles des Serviteurs de Dieu ! Les Saints eux-mêmes nous en montrent les dépôts, et d'autres Saints accourent pour les honorer, et le Dieu de tous les Saints fait éclater au milieu de tout cela les merveilles de sa puissance, et les hommes qui attestent tout cela comme témoins oculaires, sont des Saints eux-mêmes et de grands docteurs, des génies fermes et profonds : et cela dans le temps où, de l'aveu des novateurs, l'Église était encore chaste et pure. Que faut-il donc à l'erreur pour la confondre, si de tels faits ne la confondent pas ? »

SAINT ABIBON,

FILS DE GAMALIEL.

Saint Paul, qui était le disciple de Gamaliel, a dû connaître Abibon ou Abidas, son fils ; ce bon jeune homme quitta le judaïsme en même temps que son père et il devint l'ami de saint Paul. Mais il mourut à l'âge de vingt ans, ayant conservé jusque-là la

grâce de son baptême. Il fut enterré à Caphargamala auprès de la tombe de saint Étienne, le premier Martyr.

On vénère les reliques de saint Abibon ou Abidas, en même temps que celles de saint Étienne, de saint Gamaliel, son père, et celles de saint Nicodème.

SAINTE LYDIE,

HOTESSE DE SAINT PAUL.

L'année 52 de Jésus-Christ, où mourut Gamaliel, fut aussi l'année de la conversion de Lydie, dont il est fait mention en ce même jour.

Saint Paul ayant reçu ordre de Dieu, dans une vision, d'aller en Macédoine annoncer son Évangile, vint avec saint Luc et ses autres compagnons à Philippe, ville célèbre en ce temps-là, colonie romaine et capitale de cette partie de la Macédoine qui regardait la Thrace.

Le jour du sabbat, ils allèrent à l'oratoire des Juifs, hors de la ville, au-delà de la rivière. Ils y prirent séance, comme étant de la nation et de la communion des prières pour lesquelles on s'assemblait en ce lieu tous les samedis, jours du sabbat. Ils parlèrent particulièrement aux femmes auprès desquelles étaient les sièges qu'on leur avait donnés. Il y en avait une nommée Lydie, de la ville de Thyatire dans la province de Lydie, d'où lui était venu peut-être son nom lorsqu'elle s'était établie en Macédoine. Elle était marchande de pourpre, et saint Luc dit qu'elle servait Dieu dès lors. Elle écouta les Apôtres avec attention, et Dieu lui ouvrit le cœur. Parfaitement convertie à cette première exhortation, elle fut baptisée et toute sa famille avec elle.

Après avoir reçu cette grâce, elle pria instamment saint Paul et ceux qui l'accompagnaient, de venir loger chez elle. Sur quelques difficultés qu'ils en firent, elle leur dit que s'ils la croyaient fidèle au Seigneur, ils ne lui refuseraient pas sa demande; elle les obligea ainsi d'entrer chez elle et d'y demeurer.

Quelques jours après, saint Paul ayant délivré du malin esprit une devineresse, qui était une fille esclave, fut mis en prison avec Silas, le premier de ses compagnons, à la sollicitation des

maîtres de la servante, qui, sous un prétexte de religion, couvrant le chagrin qu'ils avaient de voir cesser par sa délivrance le gain qu'ils faisaient à ses devinations, s'étaient plaints de ce que ces Juifs voulaient introduire des coutumes étrangères et contraires aux lois romaines dans une ville où tous les bourgeois étaient citoyens romains. Quand on eut reconnu que Paul et Silas étaient eux-mêmes citoyens romains, les magistrats allèrent leur faire des excuses, les tirer de prison, et les prier même de sortir de leur ville, de peur que l'outrage qu'on leur avait fait n'eût quelque fâcheuse suite.

Paul, qui avait à porter encore l'Évangile en d'autres lieux, voulut bien leur accorder cette satisfaction. Il alla donc visiter Lydie son hôtesse, vit et entretint les fidèles qu'il avait convertis, et, après les avoir fortifiés dans la foi, il sortit de la ville.

Il se souvint toujours depuis, et dans ses prières et dans les autres témoignages de sa reconnaissance, des chrétiens de Philippi, qui de leur côté lui firent connaître, non-seulement par leur attachement à la doctrine qu'il leur avait apprise, mais aussi par leurs libéralités continuelles et par tous les secours dont ils pouvaient s'aviser pour prévenir ses besoins, la part qu'ils prenaient à ses peines et à ses travaux.

On ne peut pas douter que les éloges que saint Paul a faits de leur charité ne regardent sainte Lydie autant qu'aucune autre, si l'on fait réflexion à la manière dont elle l'avait traité avec tous ses compagnons durant son séjour à Philippi.

SAINT THÉONAS,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Saint Théonas succéda, en l'an 282, à saint Maxime sur le siège d'Alexandrie ; et pendant dix-huit ans d'épiscopat il se signala par sa sainteté, ses vertus et sa science. Il nous reste de lui une lettre précieuse qu'il adressa à Lucien, premier chambellan de Dioclétien, et qui contient les règles de conduite que les Chrétiens doivent suivre, lorsqu'ils vivent à la cour des empereurs. Il mourut en l'an 300 et fut honoré d'un culte aussitôt que les persécutions cessèrent.

Un de ses successeurs éleva une église sous son invocation.

SAINTE MARANNE ET SAINTE CYRE,

SOLITAIRES.

Théodoret, l'illustre évêque de Cyr, rapporte ce qui va suivre et il le rapporte comme témoin oculaire :

« Sainte Maranne et sainte Cyre étaient deux sœurs, nées vers le commencement du v^e siècle, à Bérée en Syrie, d'une famille distinguée dans le pays. Elles avaient reçu une éducation convenable à leur naissance. Mais plus occupées de la grande affaire du salut que du vain éclat des choses de la terre, elles mirent toute leur gloire à ne vivre que pour l'éternité. Pour s'en rendre la voie plus facile, elles quittèrent la maison paternelle et allèrent s'enfermer dans un enclos situé hors des portes de la ville de Bérée. Elles en firent murer l'entrée, afin que personne ne fût tenté de les visiter et que leurs exercices ne pussent être interrompus par d'inutiles conversations. Ce fut dans ce lieu si ressemblant à l'étable de Bethléem, que ces innocentes victimes de la pénitence volontaire commencèrent un sacrifice qui dura autant que leur vie. Elles firent bâtir à côté de leur clos une petite maison pour celles de leurs servantes qui avaient voulu les suivre et marcher sur leurs traces dans la carrière de la mortification. Il y avait à cette petite maison une fenêtre qui donnait sur l'enclos ; c'était par là que Maranne et Cyre les animaient au service de Dieu et qu'elles les encourageaient dans la voie où elles étaient entrées.

« Les servantes leur passaient un peu de nourriture par la fenêtre ; et ce peu leur paraissait encore trop. Elles ne recevaient de visites que dans le temps de Pâques. Tout le reste de l'année, elles gardaient le silence. Elles savaient que le corps est en vain dans la solitude lorsqu'on est de cœur dans le monde. Elles étaient couvertes d'un grand voile qui descendait jusqu'à terre.

« J'ai souvent eu le bonheur de les voir, dit Théodoret ; et comme elles respectaient en moi l'honneur du caractère que je porte, quoique j'en sois très-indigne, elles voulurent bien m'accorder la grâce d'entrer dans leur enclos. Je vis avec surprise

et avec confusion les chaînes dont elles étaient chargées. Elles résistèrent longtemps lorsque je les priai de les ôter ; et lorsque je fus sorti elles les reprirent par esprit de pénitence. Voilà la manière dont elles vivent depuis quarante-deux ans, et après de si pénibles travaux, elles n'aiment pas moins les souffrances et ne les embrassent pas avec moins de joie et d'ardeur qui si elles ne faisaient que commencer. Occupées continuellement de Jésus attaché en croix, tout ce que ces pénitences ont de rigoureux leur semble léger. Il n'y a point d'efforts qu'elles ne veuillent faire pour arriver au terme où elles voient leur Sauveur tenant en ses mains la couronne qu'il doit mettre sur leur tête, quand il daignera les appeler à lui. »

Théodoret écrivait en 444 ce qu'on vient de lire. On voit par son discours que ces Saintes vivaient alors. On ne sait pas combien d'années elles vécurent encore.

SAINT DALMACE.

ABBÉ.

Saint Dalmace, que les Grecs, dans leur *Ménologe*, appellent Dalmat, était d'une famille distinguée dans l'empire d'Orient. Il suivit dans sa jeunesse la profession des armes, et servit sous le grand Théodose en qualité d'officier, dans la seconde compagnie des gardes du palais. La contagion du monde dans cet emploi tout séculier, ne gâta point son cœur. Il se soutint dans la vertu qu'on lui avait inspirée dès l'enfance, et vécut dans son état d'une manière très-édifiante. Il était marié du temps de l'empereur Valens, et il parut par la suite que la piété régnait dans sa famille, qui était nombreuse. Saint Isaac étant venu d'Orient à Constantinople, comme nous l'avons dit, il fit sa connaissance ; et dans une occasion, il demeura sept jours dans son monastère pour profiter plus à loisir de ses instructions. Le Saint lui fit connaître, après cette espèce de retraite, que Dieu le voulait auprès de lui ; en quoi Dalmace, qui y était déjà porté par sa piété, n'apporta d'autre délai que celui dont il avait besoin pour y disposer sa femme, et pour mettre ordre à sa famille et à ses affaires domestiques. Comme sa maison était une maison de vertus, il

n'eut pas de peine à obtenir de son épouse le sacrifice que Dieu voulait de lui, et il trouva la même soumission dans ses enfants.

Il vint donc se rendre auprès de saint Isaac, et amena avec lui un de ses fils nommé Faust, qui voulut l'imiter dans sa retraite. Il devint bientôt le principal disciple de son père spirituel, par l'ardeur qu'il témoigna pour la pénitence, par sa charité envers les pauvres, par son amour pour la retraite, et par les progrès qu'il fit dans la perfection. Ses jeûnes étaient rigoureux et fréquents, et on assure qu'il passa tout un carême sans rien prendre. Sa vie, rapportée par les Bollandistes, ajoute qu'il fut ensuite jusqu'à l'Ascension dans une espèce d'extase, durant laquelle il fut transporté en esprit dans l'église des Saints Machabées, tandis que le patriarche Attique y célébrait la messe; et qu'en le déclarant à son saint abbé Isaac, il lui assura qu'il y avait vu trois religieux de son monastère qui y avaient assisté, dont l'un était auprès du sanctuaire, l'autre dans l'ambon, et le troisième à la grande porte, ce qu'Isaac trouva véritable, quand il s'en informa de ces religieux à leur retour.

Ce Saint était allé recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux et de son zèle, et ayant laissé Dalmace pour son successeur dans le gouvernement du monastère, il s'appliqua avec une attention incroyable à y faire fleurir les vertus religieuses. On le peut juger par la retraite qu'il garda constamment; car il ne sortit point de son cloître durant l'espace de quarante-huit ans. Pendant ce temps la ville de Constantinople fut secouée par des tremblements de terre; comme on faisait des processions pour apaiser la colère de Dieu, l'empereur fit des instances au Saint pour l'engager à y venir; mais il le supplia de trouver bon qu'il priât dans sa cellule. Le prince, qui l'avait en grande vénération, ne le pressa pas davantage.

La manière dont Dieu punit sous ses yeux un méchant homme, donna de nouveaux degrés à la haute estime qu'on avait de lui à la cour. Deux plaideurs avaient porté leur affaire par devant l'empereur; et le demandeur, qui le faisait très-injustement, avait donné par ses chicanes et ses paroles artificieuses, une tournure si favorable à sa cause, que l'autre se vit sur le point

de succomber. Dans cette extrémité il se jeta aux pieds de l'empereur et lui dit : « Prince, ayez pitié de moi, renvoyez-nous l'un et l'autre à l'abbé Dalmace afin qu'il en décide : vous ne pourriez nous donner un juge plus équitable, et j'espère que Dieu manifestera la vérité par son organe. » L'empereur répondit qu'il le voulait bien, et ils se rendirent auprès du Saint. « Expliquez-moi donc, leur dit-il, le sujet qui vous amène. » Alors, le demandeur inique voulant faire valoir son prétendu droit, commença à bredouiller, sa langue se trouva liée et il tomba mort aux pieds de Dalmace. Le Saint en envoya le rapport à l'empereur en ces termes : « Dieu a jugé lui-même cette cause en faveur de celui qui était lésé. » Ce qui remplit d'admiration ce prince et tous les grands de sa cour.

Mais la vertu et le zèle de saint Dalmace n'éclata jamais mieux que dans le service qu'il rendit à l'Église contre Nestorius, qui était venu d'Antioche pour occuper la Chaire de Constantinople après Attique. Dieu lui fit connaître les sentiments que cet hérétique avait dans l'âme avant qu'il les manifestât. Quand il voulut le visiter dans sa cellule, il lui dit avec fermeté : « Vous pouvez vous en aller ; car je ne vous recevrai point que vous n'ayez renoncé à vos erreurs. » Nestorius se vit forcé de se retirer ; et le Saint dit à ses religieux : *Prenez garde à vous, mes Frères ; il est venu dans cette ville une méchante bête, qui va blesser bien du monde par sa doctrine.*

Le scandale éclata bientôt. Nestorius, comme nous l'avons dit dans la Vie de saint Hypace, mit enfin au jour ses dogmes impies, et l'on assembla le Concile d'Éphèse pour le condamner. Tous les hérésiarques ont eu leurs suppôts. Nestorius n'en eut que trop qui firent à l'Église des maux inconcevables. Avant le Concile d'Éphèse, l'impie Nestorius, qui était d'un caractère haut, vain et méprisant, ne put souffrir que l'on contredit les erreurs qu'il voulait établir, et tint un concile où il déposa et excommunia les prêtres, les diacres et les laïques qui s'opposaient à son impiété. Il semble même qu'il poussa la témérité jusqu'à déposer quelques évêques.

Enfin, s'obstinant toujours plus dans son impiété, malgré tout

ce que le Pape Célestin et saint Cyrille lui avaient écrit pour tâcher de le faire revenir, on assembla en 431 le Concile œcuménique d'Éphèse, où il se trouva plus de deux cents évêques, et auquel saint Cyrille d'Alexandrie présida comme légat du Pape Célestin. Cette sainte assemblée condamna Nestorius et le déposa de sa dignité. Mais on ne peut exprimer ce que cet hérésiarque et ses partisans firent par leurs intrigues pour en empêcher l'exécution. Jean, patriarche d'Antioche, ami de Nestorius, qui avait été tiré de son clergé, arriva au concile quatre jours après que la sentence eut été donnée. Il était accompagné des Evêques d'Orient, c'est-à-dire de la Syrie, dont on soupçonne que plusieurs avaient des sentiments qui approchaient de ceux de Nestorius. Ils se plaignirent qu'on s'était trop précipité dans ce jugement, et leur passion les porta jusqu'à assembler un faux synode, où ils osèrent déposer saint Cyrille et Mennon, évêque d'Éphèse.

Le comte Candidien, que Théodose le Jeune, alors empereur, avait envoyé au concile pour y maintenir la paix, se rangea du côté de Jean d'Antioche et de ses adhérents, et par de faux rapports qu'il fit au prince, qui estimait Nestorius, le croyant catholique, il le porta à casser ce qui s'était fait contre lui. Mais trois nouveaux légats qui arrivèrent alors de la part du Pape, confirmèrent la sentence du concile par leurs souscriptions. Cependant les amis des orientaux continuèrent d'agir pour eux et pour la cause de Nestorius. La cour se trouva partagée, et Théodose, qui agissait sur les rapports qu'on lui faisait, confondit les innocents avec les coupables, envoya à Éphèse le comte Jean pour arrêter en même temps saint Cyrille, Mennon et Nestorius. Les deux premiers furent mis entre les mains de Candidien, et il ne fut point permis aux prélats du concile de sortir de la ville. Ils y étaient brûlés par les chaleurs ardentes de l'été, et plusieurs en moururent. On publia contre eux des calomnies, on les chargea d'injures et de malédictions ; et tandis que les partisans de Nestorius avaient la liberté d'envoyer à la cour tout ce qu'ils voulaient, les Pères du concile n'avaient pas la liberté d'écrire, ou on interceptait par mer et par terre tout ce qui venait de leur

part. Enfin, pour faire tenir leurs lettres, ils furent obligés de se servir d'un homme fidèle déguisé en mendiant, qui les cacha dans une grosse canne qui lui servait de bâton.

Les affaires de la religion étaient dans ce triste état à Éphèse, et saint Dalmace, à qui les Pères du concile en firent part, ainsi qu'au clergé et aux abbés de Constantinople ; saint Dalmace, dis-je, leur répondit en les assurant des efforts qu'il allait faire pour y remédier. Il prit pour cela un moyen d'éclat qui lui réussit, et on dit qu'il y fut porté par une voix du Ciel : ce qui est assez bien attesté.

Théodose ne rendait point la justice qu'il devait au concile, parce qu'il était trompé par les fausses relations que lui en faisaient les amis de Nestorius, et que les bonnes ne parvenaient point jusqu'à lui. Alors saint Dalmace qui, depuis quarante-huit ans, se tenait renfermé dans un monastère, et que l'empereur allait visiter dans sa cellule quand il voulait le voir, en sortit pour la gloire de Dieu, accompagné d'une partie de ses Religieux, auxquels se joignirent plusieurs autres avec leurs abbés, et tous ensemble, suivis d'une foule de peuple, allèrent en procession jusqu'au palais de l'empereur, ayant des cierges allumés à la main et chantant des psaumes.

L'empereur entendant chanter, demanda ce que c'était : on lui répondit que c'était l'abbé Dalmace qui venait au palais avec ses Religieux. Il en fut étonné et alla au-devant de lui. Ses Religieux s'arrêtèrent hors du palais, et Dalmace y entra seul avec le prince. Il lui présenta alors les lettres du concile, dont il fut extrêmement surpris et même troublé, voyant que ce qu'elles contenaient était tout différent de ce qu'on lui avait rapporté. Il lui dit de les faire lire devant tout le monde, afin que chacun fût instruit de la vérité, et il lui fit entendre qu'il donnait toute liberté au concile de lui envoyer des députés, et qu'il emploierait son autorité pour soutenir ce qu'on y avait fait.

Saint Dalmace dit au sortir de l'audience, à tous ceux qui en attendaient le résultat hors du palais, qu'on se rendit au monastère de saint Mocie, martyr ; et là, étant monté à la tribune, il lut devant tout le monde la lettre du concile qui contenait la vé-

table relation de ce qui s'était passé dans le jugement rendu contre Nestorius, et déclara tout ce que l'empereur lui avait dit là-dessus pour le soutien de la foi orthodoxe. Il finit son rapport en assurant le peuple, autant par prudence que par humilité, que si les choses avaient si bien réussi, il ne fallait point l'attribuer à ses persuasions ni à ses prières, mais à la piété du prince, qui faisait profession de suivre la foi de ses ancêtres, et recommanda de prier pour lui. Alors le peuple, qui avait déjà prononcé anathème contre Nestorius, l'anathématisa de nouveau.

Saint Dalmace, Samson, Maximien et d'autres du clerge de Constantinople, se hâtèrent de marquer au concile tout ce qui s'était passé, et le prièrent de donner à leur église un Pasteur en la place de Nestorius. Saint Dalmace se qualifie dans cette lettre, prêtre, archimandrite et père des monastères, et se recommande humblement aux prières du concile. Ce titre lui est donné aussi dans la réponse que les Évêques de cette assemblée lui envoyèrent, et qui est glorieuse à la mémoire de ce Saint. « Nous avons rendu grâces à Dieu, lui disent-ils, qui vous a suscité pour soutenir la foi orthodoxe, et pour faire connaître aux très-pieux empereurs Thodose et Valentinien, ainsi qu'aux saints Archimandrites, à tout l'aimable clergé et au peuple, ce que nous avons souffert de peines et de travail pour la conserver : car vous êtes l'unique qui nous avez secourus ; aussi nous levons de bon cœur les mains au ciel, et nous prions le Père céleste pour la conservation de nos très-pieux empereurs, et pour Votre Sainteté. »

« Nous vous exhortons de vous unir toujours plus à nous et d'agir en notre nom dans tout ce qui concerne la foi ; mais vous n'avez pas besoin que nous vous le recommandions, car nous n'ignorons point que Dieu vous avait fait connaître le poison que Nestorius avait dans son âme, avant qu'il arrivât à Constantinople. »

Les Grecs donnent au Saint dans leur office le titre glorieux « d'Avocat du Concile d'Éphèse », en mémoire de ce que nous venons de rapporter. Ils disent que le Concile établit son monastère le chef de tous ceux de Constantinople, et cela est marqué dans

sa vie¹. Le Pape saint Célestin lui donne la même prérogative en écrivant au concile, et confirme que le Saint avait connu par une lumière céleste, que quand Nestorius vint à Constantinople, il avait l'âme infectée de l'erreur.

Saint Dalmace était déjà fort vieux dans ce temps-là : on croit qu'il avait environ quatre-vingts ans. Maximien, Religieux et ensuite Prêtre du clergé de Constantinople, fut mis à la place de Nestorius, le 23 octobre de l'an 431 ; mais il ne tint sur ce siège que deux ans cinq mois et dix-neuf jours, car il mourut le 12 avril de l'an 434, et saint Procle lui succéda. Ce fut sous l'épiscopat de celui-ci que saint Dalmace, après avoir gouverné saintement ses disciples et tous les monastères de la ville impériale, alla recueillir dans le Ciel les fruits de ses saintes œuvres. Son corps fut d'abord porté solennellement à la grande église, précédé de l'Évêque Procle, de tout son clergé et du peuple, chacun portant des cierges allumés et chantant des hymnes et des cantiques spirituels. On le porta ensuite dans son monastère, où il fut enseveli. L'historien de sa vie assure qu'il coulait de temps en temps de son tombeau une liqueur qui servait à guérir les malades qui s'en faisaient oindre avec foi. Il est difficile de savoir en quelle année mourut saint Dalmace, parce que l'épiscopat de saint Procle dura depuis l'an 434 jusqu'à 446 ou 447. Cependant comme il vivait encore quand saint Procle écrivit à saint Jean d'Antioche, où il en parle comme d'un homme vivant, la mort du Saint ne peut être arrivée que de 438 à 446. (MARIN.)

SAINT EUPHRONE,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Saint Euphrone n'était que prêtre de l'église d'Autun, vers le milieu du v^e siècle ; mais, zélé pour la décoration des lieux saints, il envoya à Tours, vers l'an 430, des marbres précieux, destinés à orner le tombeau de saint Martin : il fit aussi, près d'Autun, une basilique pour y recevoir les reliques de saint Symphorien avec celles de saint Fauste, son père, et de sainte Augusta, sa

¹ Il faut voir là-dessus les continuateurs de Bollandus, *Comment. prov.*, § 2.

mère¹. Des moines furent attachés au service de cette église, qui devint, par la suite, un prieuré longtemps célèbre.

Euphrone fut élevé sur le siège d'Autun ; il fut, selon Grégoire de Tours, le neuvième évêque d'Autun et le successeur de saint Léonce ; il fut chez nous l'un des grands ornements de l'Église : la sainteté de sa vie, sa science profonde, sa prudence admirable l'élevaient dans l'estime et la vénération publique. Il fut lié d'une étroite affection avec saint Sidoine Apollinaire, avec saint Perpetuus de Tours et saint Loup de Troyes. Il brilla au concile d'Arles, tenu en 475 contre les prédestinations, et la même année au concile de Lyon contre la même hérésie. Saint Perpetuus de Tours lui légua, en mourant, le reliquaire d'argent qu'il avait coutume de porter sur lui, et un livre des Évangiles écrit de la main de saint Hilaire de Poitiers ; témoignage précieux d'estime et d'amitié que saint Euphrone ne reçut pas, car il mourut quelques jours avant son illustre ami, le 3 août 490².

SAINT ÉONE,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Éone, élu Évêque d'Arles, dans le dernier quart du v^e siècle, trouva quelques parties de son diocèse envahies au profit du diocèse de Vienne, et comme les peuples détachés de l'évêché d'Arles se plaignaient de ce démembrement, il envoya le prêtre Crescent à Rome où il obtint justice du Pape saint Symmaque, qui lui fit rendre les portions enlevées de son diocèse. Éone, devenu vieux, se donna pour successeur Césaire, son compatriote, qu'il avait élevé déjà à la prêtrise et qui fut approuvé et agréé par tous les suffrages. Il mourut le 30 août 502, et on le fête le 3 de ce même mois.

Saint Césaire, qui lui succéda très-glorieusement, est honoré le 27 août.

¹ Sainte Augusta, mère de saint Symphorien, est honorée le 22 août.

² Extrait du *Légendaire d'Autun*, de M. Péquignot.

SAINT BENNON,

ÉVÊQUE DE METZ.

Bennon, originaire de Souabe et parent de Raoul, roi de Bourgogne, était, suivant l'expression du continuateur de Reginon, du nombre des « ordinaires » de l'église de Strasbourg, c'est-à-dire du nombre des chanoines de la cathédrale. Dégoûté du monde, il quitta son canonicat vers l'an 906, et se retira dans la solitude d'Ensiedlen, en Suisse. Henri, roi de Germanie, l'en fit sortir, et le plaça sur le siège épiscopal de Metz, mais il n'y resta que deux ans. Des scélérats s'étant saisis de lui en 927, lui crevèrent les yeux et le mutilèrent cruellement. Le concile de Duisbourg excommunia les auteurs de l'attentat. Bennon se retira de nouveau à Ensiedlen, où il mourut le 3 août 940. Éberhard l'enterra près de l'Oratoire de la très-sainte Vierge, construit par saint Meinrad. Bennon est honoré dans quelques églises comme Bienheureux : plusieurs auteurs lui donnent même le titre de Saint.

SAINT WALÈNE,

ABBÉ DE MELROSS.

Saint Walthen, que l'on appelle ordinairement saint Walène, était le second fils de Simon, comte de Huntingdon. Il eut pour mère Mathilde, fille de Judith, nièce de Guillaume le Conquérant. Cette dernière princesse avait épousé Waltheof, comte de Northumberland, lequel était fils du brave Siward, qui fut de son temps le bouclier de sa patrie. Simon, frère aîné de notre Saint, hérita des biens et des titres de son père ; il sut, comme lui, se distinguer par son courage et son habileté dans le métier de la guerre. La route que prit Walthen fut toute différente.

On le vit, dès son enfance, singulièrement porté aux exercices de la religion ; il était doux, humble et modeste ; il obéissait volontiers à tous ceux qui avaient quelque autorité sur lui ; il aimait à faire du bien, et montrait une prudence au-dessus de son âge ; il avait une vive horreur pour le vice opposé à la pureté. Il avait été formé à toutes ces vertus par sa pieuse mère, que le roi Henri 1^{er} maria, en secondes noces, à David, ce

digne fils de sainte Marguerite, lequel régnait alors sur les Écossais.

Walthen suivit sa mère à la cour. Il se lia d'une étroite amitié avec saint Aëlred, et ce fut lui qui le prépara à cette conversion éclatante qui édifia tout le monde. Ses vertus charmaient le roi David, qui aimait à converser avec lui, et qui, en toute occasion, lui donnait des marques de l'affection qu'il lui portait. Son humilité était trop solide pour qu'il se laissât corrompre par l'orgueil ; plus il était élevé au-dessus des autres, plus il se croyait obligé à la pratique de la mortification. Pour se prémunir contre l'air contagieux qu'on respire dans les cours, « il se revêtait des armes de Dieu, » et travaillait sans relâche à « être parfait en toutes choses. » Uniquement occupé des biens célestes, et croissant tous les jours en ferveur, il semblait voler dans la carrière de toutes les vertus. Il avait coutume de se dire dans toutes ses actions : « A quoi ceci me servira-t-il pour la vie éternelle ? »

Tel était son amour pour la prière, qu'il trouvait le moyen d'y vaquer dans les circonstances même où les autres ne pensent point à Dieu. Quand il allait à la chasse avec le roi, et qu'il était enfoncé dans quelque bois, il se cachait dans des lieux écartés pour prier et méditer, ou pour lire des livres de piété. Le roi, l'ayant un jour surpris, dit à la reine, lorsqu'il fut de retour, que son fils n'était point un homme de ce monde, et qu'il n'y trouvait rien qui pût l'amuser. C'était un éloge du détachement de Walthen pour les choses créées. Il était tellement maître de ses passions, qu'il n'éprouvait presque plus de révoltes de leur part. De là cette tranquillité intérieure dont il jouissait, et que rien n'était capable d'altérer.

Sa chasteté fut mise à l'épreuve ; mais il en sortit victorieux, et n'en devint que plus ennemi du monde. Une dame de la cour conçut de l'amour pour lui, et n'osant lui faire ouvertement l'aveu de sa passion, elle tâcha de gagner insensiblement son cœur. Ce fut dans cette vue qu'elle lui envoya un jour une bague où était un diamant d'un prix extraordinaire. Walthen la reçut comme une simple marque de civilité, et la mit à son doigt, ne

pensant pas même qu'il pût y avoir le moindre mal. On sut à la cour ce qui s'était passé, et quelqu'un dit à ce sujet, que « le cœur de Walthen commençait à devenir sensible pour les femmes. » Cette réflexion ouvrit les yeux au Saint, et lui fit connaître le danger qui accompagne de semblables présents. Il prit la hague et la jeta dans un grand feu. Le danger qu'il avait couru le rendit plus vigilant que jamais ; considérant ensuite à combien de pièges on est exposé dans le monde, et l'inutilité dans laquelle on y passe la plus grande partie de son temps, il résolut de se retirer dans un monastère.

Mais en même temps il voulut s'éloigner de ses amis, dont les visites auraient pu le troubler. Il ne craignait pas moins le voisinage de la cour, à cause des distractions qui en seraient inséparables. Il quitta donc l'Écosse, et passa dans le comté d'Yorck, où il fit profession parmi les Chanoines réguliers de saint Augustin, à Nostel, près de Pontefract, dans le monastère de saint Oswald. Inconnu au monde, il y vivait dans la compagnie de Jésus crucifié, et s'humiliait à proportion du rang qu'il avait eu autrefois. Si les grands de la terre étaient surpris de son humilité, les Religieux marquaient encore bien plus d'étonnement de voir un homme élevé à la cour, déjà si parfait dans la pratique des maximes de la croix. Ayant été ordonné prêtre, on le fit sacristain, place qui lui était fort agréable, parce qu'elle le mettait à portée d'approcher souvent de l'autel. Quelque temps après, on l'obligea d'accepter le priorat de Kirkham. Ce monastère situé aussi dans le comté d'Yorck, renfermait une communauté très-nombreuse.

Walthen se voyant obligé de travailler, non seulement à sa propre sanctification, mais encore à celle des autres, redoubla de zèle pour la pratique de toutes les vertus. On admirait en lui une tendresse de dévotion singulière, qui lui faisait verser une grande abondance de larmes dans la prière, et surtout durant la célébration des saints Mystères. Disant la Messe le jour de Noël, il éprouva des transports d'amour extraordinaires, et mérita que le Sauveur se fit voir à lui sous une forme sensible. Il tint cette faveur cachée, et ne la découvrit qu'à son confesseur. Celui-ci la

divulgua après la mort du Saint, la raconta à un grand nombre de personnes, et confirma, par un serment, la vérité de ce qu'il disait.

La réputation de sainteté dont jouissait l'Ordre des Cîteaux lui inspira le désir de s'y retirer. Il fut confirmé dans sa résolution par saint Aëlred, son ami, alors abbé de Riéval. Il alla donc prendre l'habit dans le monastère de Wardon, au comté de Bedford. Les Chanoines réguliers de Kirkham, qui l'aimaient autant qu'ils le respectaient, firent tous leurs efforts pour le retenir dans leur communauté. Simon, frère du Saint, prétendant qu'il était d'une constitution trop faible pour soutenir les austérités prescrites par la Règle de Cîteaux, employa le concours réuni de la puissance ecclésiastique et de la puissance civile, pour le faire sortir de Wardon ; il menaça même de détruire le monastère, si on l'y laissait plus longtemps. Les Religieux effrayés l'envoyèrent à Riéval, dans le comté d'Yorck, pour le mettre à l'abri de la persécution de son frère. Leur monastère était une filiation de celui de Riéval.

Walthen, durant son noviciat, fut éprouvé par de grandes peines intérieures, qui toutefois ne servirent qu'à son avancement spirituel. Malgré la permission que l'Eglise donne aux religieux de passer dans un Ordre plus austère et plus parfait, il tomba dans une perplexité désolante. Il lui venait dans l'esprit, tantôt qu'il aurait mieux fait de persister dans sa première vocation, tantôt que les austérités de Cîteaux surpassaient ses forces. Son corps paraissait succomber sous le poids du travail, des veilles et des jeûnes. Il ne trouvait que du dégoût dans tous ses exercices ; et son âme plongée dans l'amertume ne pouvait goûter aucune consolation. Il était dans une sécheresse si grande, que la prière semblait lui être devenue impossible ; il priait cependant toujours, s'excitant de plus en plus à la ferveur ; et prosterné devant le Père céleste, il lui témoignait un désir ardent de le louer et de l'aimer comme ses plus fidèles serviteurs. Ses peines ne diminuaient pas pour cela ; elles ne faisaient au contraire qu'augmenter. Mais à la fin sa persévérance fut récompensée. Un jour que selon sa coutume il était prosterné par terre, et que

baigné de larmes il priait Dieu de lui faire connaître sa volonté, afin qu'il pût l'accomplir, ses ténèbres se dissipèrent tout à coup, le calme revint dans son âme ; il ressentit une joie intérieure qui le transportait hors de lui-même, et qui lui donnait comme un avant-goût de la céleste béatitude. Depuis ce moment, le joug du Seigneur n'eut plus rien que de doux et de facile pour lui ; et il disait souvent après saint Bernard, que les mondains qui regardent comme pénibles les austérités des âmes pieuses, voient à la vérité leurs croix ; mais qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de l'Esprit-Saint qui les leur fait trouver légères¹. Ils ne connaissent pas non plus la force que l'amour divin communique à l'âme, ni la consolation que procure l'espérance d'une couronne immortelle.

Quatre ans après sa profession, Walthen fut élu abbé du célèbre monastère de Melross, bâti sur la Tweed en Ecosse. Il n'accepta cette dignité que par obéissance pour ses supérieurs. La conduite qu'il tenait en corrigeant ceux qui n'observaient pas la règle, était accompagnée de sévérité et de douceur : en sorte qu'il faisait aimer la correction et chérir le devoir. Quand le coupable avait fait pénitence de sa faute, il ne voulait plus qu'il en fût parlé ; et il disait que d'en faire mention en ce cas, serait une action qui dégraderait au-dessous des démons, puisque ceux-ci oublient nos péchés dès qu'ils ont été effacés par les larmes d'un sincère repentir. Lorsqu'il était au confessionnal, il témoignait à ses pénitents une compassion pleine de tendresse ; il tirait des larmes de leurs yeux par celles qu'il répandait lui-même, et parlait d'une manière si touchante, qu'il gagnait les pécheurs les plus endurcis. S'il tombait dans quelque faute d'inadvertance, il avait aussitôt recours au sacrement de Pénitence et s'en accusait avec la plus vive componction ; souvent aussi il se faisait donner la discipline jusqu'au sang. Il employait tous les moyens propres à purifier son âme de plus en plus, afin de pouvoir paraître sans tache devant un Dieu qui est la sainteté même, et dont les yeux ne peuvent souffrir la moindre souillure. La vive componction

¹ *Cruxes vident, unctiones non vident.* S. Bernard, *Serm. in Cant.*

dont il était sans cesse pénétré, n'empêchait pas qu'on ne remarquât sur son visage une certaine gaieté spirituelle qui charmait tous ceux qui le voyaient. On ne pouvait l'entendre parler des choses du ciel sans être attendri ; son ton de voix avait quelque chose de doux et d'insinuant qui allait jusqu'au cœur et le gagnait. Il ne cherchait en tout que la gloire de Dieu ; et ce fut dans le dessein de multiplier le nombre des véritables adorateurs qu'il fonda le monastère de Kylos en Ecosse, et celui de Holm-Coltrum dans le Cumberland.

Ses aumônes étaient extraordinaires, et il pourvoyait à la subsistance de tous les malheureux du pays situé autour de Melross. Durant une famine qui arriva en 1154, il nourrit plusieurs mois environ quatre mille pauvres étrangers, qui étaient venus le trouver, et qui s'étaient construit des cabanes auprès de son monastère. Souvent il engageait ses religieux à se retrancher la moitié du pain qu'on leur donnait pour assister ceux qui étaient dans le besoin. Deux fois il multiplia miraculeusement les provisions qui lui restaient ; il lui arriva aussi de donner les troupeaux qui appartenaient à l'abbaye.

Son amour pour la pauvreté se faisait remarquer dans toutes ses actions. Lorsqu'il voyageait, il portait son propre bagage avec celui de ses compagnons, et quelquefois celui des domestiques. Les affaires de sa communauté l'obligeant d'aller voir Étienne, roi d'Angleterre, il se présenta à la cour portant un paquet sur ses épaules. Simon son frère qui était avec le prince, fut indigné de le voir en cet état, et dit au roi : « Faut-il que cet homme qui est mon frère, et qui a l'honneur d'être parent de Votre Majesté, déshonore ainsi sa famille ? — Vous vous trompez, répliqua le roi : rappelons-nous ce que c'est que la grâce de Dieu, et nous verrons qu'il fait notre gloire, ainsi que celle de notre famille. » Étienne accorda au Saint tout ce qu'il lui demandait, et le pria de lui donner sa bénédiction. Il marqua après son départ qu'il avait été singulièrement touché par sa présence, et que son exemple l'avait fortement porté à mépriser le monde pour l'amour de Dieu.

En 1154, Walthen fut élu archevêque de Saint-André : mai-

il refusa d'accepter cette dignité : et comme on le pressait d'acquiescer à son élection, il eut recours aux prières et aux larmes pour qu'on le laissât dans son monastère. Ses instances réitérées auprès de saint Aëlred son supérieur, qui voulait aussi qu'il se rendit, lui obtinrent à la fin ce qu'il désirait.

Il fit plusieurs guérisons par ses prières : mais il tâchait d'écarter tout ce qui pouvait rappeler l'idée de miracle. Il fut souvent favorisé de visions et d'extases. Dans une de ces visions, Dieu lui montra la gloire dont les Bienheureux jouissent dans le ciel, pour récompenser l'ardent désir qu'il avait de lui être réuni pour toujours. Exhortant depuis ses religieux au détachement des choses de la terre, il leur rapporta en troisième personne ce qui lui était arrivé. Mais à la fin, il lui échappa des réflexions qui firent juger que c'était de lui-même qu'il parlait. Il ne s'en fut pas plus tôt aperçu, qu'il se hâta de finir son discours, et quand il se trouva seul, il répandit beaucoup de larmes de ce que par inadvertance il s'était trahi lui-même.

Dieu était continuellement l'objet de ses désirs enflammés, et ses désirs avaient encore plus de vivacité dans le temps de la consolation, que dans les temps d'épreuves. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse ; mais il souffrit ses peines avec patience et avec joie. Ayant exhorté ses religieux à la charité et à l'observance de leur règle, il reçut le sacrement de l'Eglise ; après quoi il se fit étendre sur un cilice couvert de cendre, où il expira tranquillement le 3 août 1160. L'auteur de sa vie rapporte plusieurs miracles qui s'opérèrent par son intercession. Son nom est marqué en ce jour dans les calendriers d'Ecosse et d'Angleterre, et dans celui des Cisterciens. On le trouve aussi dans quelques calendriers écossais, sous le 3 et le 22 mai.

(GODESCARD.)

SAINT GEOFFROY,

ÉVÊQUE DU MANS.

Geoffroy (*Gaufridus*), quarante-quatrième évêque du Mans, était le deuxième de ce nom ; il succéda à Geoffroy I^{er} en 1234. Il fit beaucoup de bien à son diocèse. Il assista avec honneur au

concile de Laval, qui eut lieu en 1244. En 1255, il alla à Rome visiter le tombeau des saints Apôtres, et béni du Souverain Pontife Alexandre IV, il partit de Rome pour mourir saintement à Anagni le 3 août. Son corps fut rapporté en France, où des miracles le glorifièrent.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 3 août, dans l'église cathédrale de Pérouse, dédiée à saint Laurent, on expose à la vénération des fidèles l'anneau que la très-sainte Vierge reçut le jour de son mariage avec saint Joseph. C'est une améthiste très-précieuse. On a choisi ce jour afin que les pèlerins qui reviennent de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule, dont la fête a lieu la veille, puissent satisfaire le désir qu'ils ont de voir et de vénérer cette sainte relique. L'exposition se fait le matin et le soir, avec une grande solennité, au son des cloches, des orgues et d'une musique harmonieuse ; elle dure une heure chaque fois. La première fois qu'on le montra au peuple, ce fut au mois d'août de l'an 1473. Il y a cependant plus de six siècles qu'on conserve ce saint anneau dans l'église de Pérouse, où il est enfermé sous onze clefs, tant cette ville attache de prix à sa possession.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Jérusalem, invention du corps de saint Étienne, premier martyr, et de saint Gamaliel, de saint Nicodème et de saint Abi-

1

TERTIO NONAS AUGUSTI.

Jerosolymis inventio corporis beatissimi Stephani protomartyris, et sanctorum Gamalielis, Nicodemi et Abibonis, sicut Luciano presbytero divinitus revelatum est, Honorii principis tempore. — Constantinopoli natalis sancti Hermelli martyris. — Apud Indos Persis finitimos passio sanctorum monachorum et aliorum fidelium, quos Abenner rex, persequens ecclesiam Dei, diversis afflictis suppliciis cædi jussit. — Neapoli in Campania sancti Aspren episcopi, qui a sancto Petro Apostolo ab infirmitate curatus, et deinde baptizatus, ejusdem civitatis episcopus ordinatus fuit. — Augustoduni depositio sancti Euphronii episcopi et confessoris. — Anagninæ sancti Petri episcopi, qui monastica primum observantia, deinde pastorali vigilantia clarus, quievit in Domino. — Philippis in Macedonia sanctæ Lydiæ purpurariæ, quæ, prædicante ibidem sancto Paulo apostolo, prima omnium credidit Evangelio. — Bercæ in Syria sanctarum mulierum Maranæ et Cyræ.

bon, en conséquence d'une révélation divine faite au prêtre Lucien, au temps de l'empereur Honorius.

A Constantinople, fête de saint Hermel, martyr.

Aux Indes, sur les frontières de la Perse, martyr des saints moines et autres fidèles, que le roi Abenner, persécutant l'Église de Dieu, fit mettre à mort, après leur avoir fait souffrir divers tourments.

A Naples, dans la Campanie, saint Aspren, évêque, qui, ayant été miraculeusement guéri par l'apôtre saint Pierre, et ensuite baptisé, fut ordonné évêque de la même ville.

A Autun, mort de saint Euphrone, évêque et confesseur.

A Anagni, saint Pierre, évêque, qui mourut dans la paix du Seigneur, après s'être distingué d'abord dans l'observance monastique, ensuite par la vigilance pastorale.

A Philippes en Macédoine, sainte Lydie, marchande de pourpre, qui fut la première à croire l'Évangile quand l'apôtre saint Paul vint y annoncer la foi.

A Bérée en Syrie, les saintes femmes Marane et Cyre.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Diogène, saint Étienne et saint Albin, martyrs à Rome.

Le bienheureux Grégoire, abbé de Monautola.

Saint Gaudence, évêque de Coire, au pays des Grisons.

Saint Georges le Juste, marchand drapier, honoré à Beverliet, dans les Pays-Bas.

Translation de sainte Flamine, vierge et martyre, honorée en Auvergne.

Saint Jean l'Orc, évêque de Côme dans le Milanais, mort en 368.

Le vénérable Jean du Housse, reclus au Mont-Valérien, près de Paris.

Martyrologe de la dernière persécution.

Thomas Cottire, prêtre du diocèse de Rennes, pour avoir refusé le serment schismatique, condamné à mort, exécuté le 3 août 1794.

Alexandre Wilhien , prêtre du diocèse de Cahors , pour la même cause , condamné à mort et guillotiné à Cahors , le 3 août 1794.

Mathurin Tabaraud , prêtre du diocèse de Limoges , pour la même cause , condamné à la déportation , mort à Rochefort le 3 août 1794.

Jean-Baptiste Lacour , prêtre du diocèse d'Angoulême , pour la même cause , condamné à la déportation , mort à Rochefort le 3 août 1793 , à l'âge de soixante-un ans.

Denys Deltour , prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand , pour la même cause envoyé à Rochefort pour être déporté , mort sur le navire *les Deux-Associés* , le 3 août 1794 , à l'âge de soixante-treize ans.

QUATRIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — Saint Aristarque, disciple de saint Paul, et évêque de Thessalonique. — Saint Éléuthère, martyr. — Sainte Ia, martyre en Perse. — Sainte Flaminée, vierge et martyre. — Saint Euphrone, archevêque de Tours. — Saint Luan, abbé. — Sainte Sigrade, mère de saint Léger. — Saint Baumez, solitaire. — Le Bienheureux Maurin, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Chérubin de Spolète, Frère Mineur. — La Bienheureuse Paule de Montant, clarisse. — La Vénérable Marguerite Guitonnier. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT DOMINIQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS¹.

Saint Dominique naquit en 1170 à Calaruega, anciennement appelé Calaroga, au diocèse d'Osma, dans la vieille Castille. Il était de la famille des Gusman, célèbre par ses alliances avec plusieurs maisons royales qui subsistent encore aujourd'hui, et qui est divisée en différentes branches, telles que celles des ducs de Medina-Sidonia et de Medina de las Torrès qui sont grands d'Espagne de la première classe, et celles des marquis d'Azdales, de Monte-Allègre, etc., qui jouissent de la même dignité, ainsi que les comtes de Niébila, d'Olivarès, etc., qui ont une origine commune.

Dominique était fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Aza.

¹ Tiré de la chronique des commencements de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, par le P. Jourdain de Saxe; de cinq vies du Saint, toutes écrites par des auteurs graves et contemporains, qui sont : Thierry d'Apolda, Constantin, évêque d'Orvieto, Barthélemi, évêque de Trente, le P. Humbert, et Nicolas Trevet : de plusieurs autres monuments authentiques que le P. Mamachi, dominicain de Rome, a inséré dans la préface qu'il a mise à la tête des annales de son Ordre. Voyez aussi la vie du Saint par le P. Touron; le P. Jacques Echard, de *Script. Ord. S. Dominici*, t. I, p. 87, et les *Annales Ordinis Prædicatorum, auctoribus Mamachi et sociis*, t. I, Romæ, 1756, in-fol. Ce tome, qui commence à l'an 1170, et finit à l'an 1224, ne contient que la vie de saint Dominique.

Il eut plusieurs frères, dont l'aîné nommé Antoine se fit prêtre, et mourut en odeur de sainteté dans un hôpital où il s'était consacré au service des pauvres. Manez ou Manès, qui était le second, embrassa l'institut du Saint, et le suivit dans ses missions.

On dit que la mère de Dominique, étant enceinte de ce fils, apprit par un songe mystérieux, qu'il était destiné à des choses extraordinaires. Lorsqu'il fut né, elle le présenta à l'église pour recevoir le Baptême. On lui donna le nom de Dominique, en l'honneur d'un saint abbé appelé Dominique de Silos. Il ne fut pas plus tôt en état de faire usage de sa raison, que sa vertueuse mère l'instruisit de ce qu'il devait à Dieu. Sa ferveur était si grande dans sa jeunesse, que souvent il se levait pendant la nuit pour prier ; il aimait aussi dès lors les pratiques de la mortification. Il eut pour premier précepteur l'archiprêtre Gumiel, son oncle maternel, homme singulièrement recommandable par sa piété. Il assistait avec lui à tous les offices de l'Église, et après avoir donné le temps convenable à l'étude et à ses autres devoirs, il employait tout le reste à l'oraison, à des lectures pieuses et à diverses œuvres de charité. Il se privait, par esprit de pénitence, des amusements permis à son âge.

Lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année, on l'envoya aux écoles publiques de Palencia, qui peu de temps après furent transférées à Salamanque, où l'on érigea, au milieu du xiii^e siècle, une université qui est encore la plus célèbre de toute l'Espagne. Il y fit de rapides progrès dans la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il acquit aussi une parfaite connaissance de l'Écriture et de Pères.

Instruit par les Livres saints, que l'Esprit du Seigneur n'habite que dans les âmes chastes, il veillait avec la plus grande attention sur son cœur et sur ses sens. Toujours occupé de la présence de Dieu, il s'entretenait rarement avec les hommes, et ne parlait même qu'en peu de mots aux personnes vertueuses. Il couchait, ou sur des planches, ou sur la terre nue. La mort de sa mère lui causa une vive douleur ; mais il supporta avec patience cet accident, qui d'ailleurs ne servit qu'à le détacher du monde encore plus parfaitement.

Les exemples de sa mère lui avaient inspiré une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, et un amour extraordinaire pour les pauvres. Sa charité éclata surtout durant une famine, il se défit de son argent, de ses biens, de ses livres, et généralement de tout ce qu'il possédait, pour assister les malheureux. Il n'avait encore que vingt et un ans. Une charité si héroïque toucha les maîtres, les étudiants et tous les habitants de la ville ; en sorte que les uns ouvrirent leurs greniers, et les autres leurs bourses, pour empêcher de périr ceux qui étaient dans le besoin. Ce fut ainsi que Dominique instruisit par ses exemples ses maîtres mêmes. Son amour pour les malheureux était sans bornes. Une pauvre femme fondant en larmes, lui demanda un jour de quoi contribuer au rachat de son frère que les Maures avaient fait esclave. Ses entrailles furent émues de compassion : mais comme il ne lui restait plus rien à donner, il lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ; ne vous affligez cependant pas ; je sais travailler. Offrez-moi aux Maures, en échange pour votre frère, je veux être esclave à sa place. » Celle-ci étonnée d'une pareille proposition n'osa l'accepter ; mais Dominique n'en eut pas moins devant Dieu le mérite de la charité.

Lorsqu'il eut fini ses études, et pris ses degrés, il donna des leçons publiques d'Écriture-Sainte à Palencia, et y annonça la parole de Dieu avec un succès étonnant. On l'écoutait partout comme un oracle ; on le consultait sur les matières les plus difficiles de doctrine et de morale, et il n'y avait personne qui ne s'en rapportât à ses décisions.

Azebedo, ayant été fait évêque d'Osma en 1198, réforma son chapitre, et y introduisit des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il y fit entrer Dominique, qui était de son diocèse. Le Serviteur de Dieu n'eut pas plus tôt entendu la voix de son Pasteur, qu'il quitta Palencia pour aller vivre sous la règle de Saint-Augustin. Il était dans la vingt-huitième année de son âge¹.

¹ Baillet antedate de quatre ans l'entrée de saint Dominique dans le chapitre d'Osma. Il se trompe encore, en faisant faire des missions au Saint dans la Galice, en le faisant prendre par les pirates, etc. Ces faits ne sont point rapportés par les auteurs originaux ; et d'ailleurs ils ne cadrent point avec le

Nous apprenons du B. Jourdain, qui vécut familièrement avec lui, qu'aussitôt qu'il eut pris possession de sa prébende, il brilla comme un nouvel astre dans l'église d'Osma. Il pratiquait toutes les austérités des anciens Pères du désert, et montrait dans toutes sa conduite cette pureté de cœur et ce parfait détachement des créatures, qui firent le caractère principal de ces grands hommes. Il lisait les conférences de Cassien, pour conformer sa vie aux maximes qu'elles contenaient.

En travaillant ainsi à sa sanctification, il allumait de plus en plus dans son cœur le feu de l'amour divin. Il se sentait encore embrasé d'un zèle ardent pour le salut des pécheurs et des infidèles. Souvent il sollicitait leur conversion auprès du Père des miséricordes ; il passait quelquefois les nuits entières à prier pour eux dans l'église ; on l'y entendait gémir et soupirer, et il arrosait de ses larmes les marches de l'autel devant lequel il était prosterné. Il exerçait contre son corps une sainte sévérité dont il tâchait de dérober la connaissance aux hommes, mais on en voyait les effets sensibles dans l'affaiblissement de ses forces. Ce fut ce qui engagea l'évêque à lui ordonner de mettre un peu de vin dans l'eau qu'il buvait. Mais il trouvait sans cesse de nouveaux motifs de redoubler ses macérations, surtout quand il pensait à la perte de tant d'âmes, et à cette multitude de crimes occasionnés par l'hérésie et l'impiété.

Après la réformation du Chapitre d'Osma, les titres de prieur et de sous-prieur furent substitués à ceux de doyen et de prévôt. L'évêque occupait la première place et Dominique la seconde. Le Saint aidait encore le prélat dans le gouvernement de son diocèse, où il prêcha avec autant de fruit que de zèle durant l'espace de cinq ans.

L'évêque d'Osma ayant été chargé par Alphonse IX, roi de

récit des disciples du Serviteur de Dieu, qui tous s'accordent à dire qu'il ne quitta point le diocèse d'Osma, tant qu'il fut dans le chapitre de l'église de cette ville. On ne peut non plus, avec Baillet, attribuer à saint Dominique la conversion de l'hérésiarque Remer, qui depuis fut un célèbre prédicateur de l'Ordre des Dominicains en Italie. Il paraît certain que cette conversion fut l'ouvrage de saint Pierre, martyr.

Castille, d'aller négocier le mariage du prince Ferdinand, son fils, avec la fille du comte de la marche¹, voulut que Dominique l'accompagnât. Étant arrivés l'un et l'autre en France, ils vinrent dans le Languedoc, qui était alors rempli d'albigéois. Celui chez lequel ils logèrent, à Toulouse, était infecté des erreurs de ces hérétiques. Dominique entreprit sa conversion et y réussit en une seule nuit.

Les articles du mariage arrêtés, l'évêque d'Osma et son compagnon reprirent la route d'Espagne. Ils vinrent quelque temps après, avec un équipage magnifique, pour chercher la princesse; mais ils la trouvèrent morte, et ne se présentèrent chez le comte son père, que pour assister à ses funérailles. Comme ils brûlaient du désir de s'employer à la conversion des âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur, ils renvoyèrent leurs équipages en Espagne et allèrent à Rome demander au Pape Innocent III la permission d'instruire les albigéois du Languedoc, et de prêcher l'Évangile aux infidèles du Nord. Le Pape, après avoir loué leur zèle, leur conseilla de s'attacher aux albigéois dont l'hérésie menaçait l'Église des plus grands maux. Le saint évêque pria aussi Innocent de lui permettre de quitter son évêché; cette permission lui fut refusée, mais il obtint celle de rester deux ans en Languedoc.

A leur retour d'Italie, les deux serviteurs de Dieu visitèrent par dévotion le monastère de Citeaux, dont les religieux étaient alors autant de saints. Ils arrivèrent à Montpellier vers la fin de l'année 1205. Là, ils trouvèrent plusieurs abbés de l'Ordre de Citeaux, que le Pape avait chargés de s'opposer aux hérésies régnantes. Ils leur représentèrent qu'il devait, pour réussir, employer la persuasion et l'exemple plutôt que la terreur; qu'il fallait que leurs prédicateurs imitassent la pauvreté de Jésus-Christ et des Apôtres, qu'ils alassent à pied; qu'ils n'eussent ni argent, ni équipage, ni provisions. Les abbés sui-

¹ Quelques auteurs ont pris la Marche pour une province située au nord de l'Allemagne ou dans la Suède; mais un plus grand nombre pensent qu'il s'agit du pays nommé la Marche, qui est en France.

virent cet avis et renvoyèrent leurs chevaux avec leurs domestiques¹.

Les missionnaires sentirent bien le danger et la difficulté de leur entreprise, mais ils se persuadèrent qu'ils seraient ample-

¹ Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici une notice des hérétiques dont l'histoire est liée avec celle du temps où vécut saint Dominique. Nous commencerons par les vaudois. Ils furent ainsi appelés de Pierre Valdo, riche marchand de Lyon. Celui-ci, frappé de la mort subite d'un homme qui s'était tué en se laissant tomber, tandis qu'ils s'entretenaient ensemble avec quelques autres marchands, se défit de tous ses biens, vers l'an 1160, pour les donner aux pauvres, et prétendit imiter la manière de vivre des Apôtres. Il se fit quelques disciples, et ils reçurent tous le nom de pauvres de Lyon. Peu de temps après, ils se mirent à prêcher, quoiqu'ils fussent laïques et qu'ils n'eussent ni caractère ni mission. Les pasteurs les reprirent d'une conduite si étrange; ils blâmèrent aussi l'usage qu'ils faisaient de certaines sandales, à travers lesquelles on leur voyait les pieds nus, s'imaginant que les Apôtres avaient porté une pareille chaussure. En même temps le Pape leur imposa silence; mais ils refusèrent par orgueil de lui obéir. Voyant d'ailleurs que le Souverain Pontife auquel ils avaient eu recours pour l'approbation de leur institut prétendu, le rejetait comme irrégulier et superstitieux à plusieurs égards, ils se révoltèrent ouvertement, et dirent que le clergé ne les condamnait que par jalousie pour la sainteté de leur vie et la pureté de leur morale. Bientôt ils ajoutèrent l'hérésie à l'enthousiasme et à la révolte. Le Pape Lucius III les excommunia. Leur secte s'étant répandue dans le Languedoc, Alphonse II, roi d'Aragon, les fit condamner en 1194, et Bernard, archevêque de Narbonne, les convainquit, dans une conférence, de diverses erreurs dans la foi.

Rainerius Sacho, qui, de ministre des vaudois devint catholique, et entra même chez les Dominicains en 1250, a composé un traité contre ces hérétiques. Il y dit qu'ils enseignaient entre autres erreurs, qu'il n'y avait plus d'Eglise depuis le saint Pape Sylvestre, et que cette défectibilité venait de la possession des biens temporels; qu'il n'était point permis aux clercs d'avoir des revenus fixes, et qu'ils devaient travailler de leurs mains à l'imitation des Apôtres; qu'on ne devait leur payer ni rentes ni dîmes, et qu'il était défendu de faire des legs aux églises; que tous les évêques sont des meurtriers, parce qu'ils tolèrent les guerres; que c'est un crime de jurer, et qu'on doit plutôt mourir que de le faire en quelque circonstance que ce soit, même quand on est requis en justice. Ils condamnaient tous les jugements des ecclésiastiques, des princes et des magistrats, prétendant que c'était un péché de punir les malfaiteurs ou de condamner quelqu'un à mort. Ils niaient l'existence du purgatoire, et rejetaient la prière pour les morts, les indulgences, la célébration des fêtes, même celle de Pâques, l'invocation des Saints, la vénération des croix, des images et des Reliques. Ils enseignaient que l'absolution et tous les Sacraments sont nuls, s'ils sont administrés par un mauvais prêtre, mais qu'un bon laïque a le pouvoir de remettre les péchés, et de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains. C'était, selon eux, un péché grave à un homme de demeurer avec sa

ment dédommagés de leurs peines, s'ils pouvaient contribuer au salut d'une seule âme, ou donner leur vie pour une si belle cause. Ils se montraient supérieurs dans la crainte, quoique le mal parût à son comble. Les hérétiques, non contents de porter la ter-

reur, lorsqu'elle n'était plus en âge d'avoir des enfants. Ils rejetaient les exorcismes, les bénédictions et l'usage des parrains dans le Baptême, et disaient qu'il était inutile aux enfants d'être lavés avec l'eau. Leurs sentiments n'étaient pas plus orthodoxes sur l'Eucharistie. Ils prétendaient que le prêtre qui est en péché mortel ne peut consacrer, et que la transsubstantiation se fait non dans les mains de celui qui consacre indignement, mais dans la bouche de celui qui reçoit dignement. Ils n'admettaient point le canon de la Messe, et récitaient seulement en langue vulgaire les paroles de la consécration. Ils prétendaient que tous les laïques sont comme autant de prêtres, et qu'il vaut mieux se consacrer à un bon laïque qu'à un mauvais prêtre.

Les provinces méridionales de la France furent aussi infectées des erreurs des manichéens, qui avaient passé de l'Orient en Europe. Ces hérétiques pénétrèrent dans la Bulgarie au VIII^e siècle, ce qui les a souvent fait appeler Bulgares par les Européens. Dans le XII^e siècle, plusieurs d'entre eux prirent parti dans l'armée de Frédéric, et communiquèrent leurs dangereux principes à quelques mécontents de Lombardie. De ce pays, ils passèrent dans la Provence, le Languedoc et la Gascogne, et y furent connus sous les noms de cathares ou paritaires, de nouveaux-manichéens, de nouveaux-ariens, de bons-hommes, etc. On les appela bons-hommes, à cause d'un certain extérieur qu'ils affectaient par hypocrisie; et ce fut sous ce nom qu'on les cita et qu'on examina leur doctrine au concile de Lombez en Gascogne. L'évêque de Lodève les ayant interrogés, ils déclarèrent qu'ils rejetaient la loi de Moïse, avec les prophètes et les psaumes, et qu'ils ne recevaient que les livres du Nouveau Testament : ils ajoutèrent qu'ils croyaient que tout homme de bien, prêtre ou laïque, pouvait consacrer l'Eucharistie; que la contrition et la confession suffisaient pour le pardon des péchés, sans qu'il fût besoin d'y ajouter le jeûne, l'aumône et les autres œuvres satisfactoires; que les évêques qui manquaient des qualités requises par saint Paul, étaient des loups plutôt que des pasteurs, et qu'on ne devait point leur obéir, etc. Leurs erreurs furent réfutées par Pontius, archevêque de Narbonne, par Arnou, évêque de Nîmes, et par deux abbés, qui tous n'employaient pour les combattre que l'autorité du Nouveau Testament. Le concile les proscrivit ensuite, et excommunia Olivier avec les autres hérétiques de Lombez, et tous ceux qui tenaient la même doctrine. Cette condamnation est de l'an 1176. Les bons-hommes protestèrent contre la sentence, disant que l'évêque de Lodève, qui l'avait prononcée au nom des Pères du concile, était un hérétique, leur ennemi, et que les évêques, leurs juges, étaient, non des pasteurs, mais des mercenaires.

Ces hérétiques furent appelés albigeois vers le commencement du XII^e siècle, non d'Albe en Vivarais, comme de Thou le conjecture, mais d'Alby, ou plutôt du pays situé aux environs de Béziers et de Castres, qui a toujours été nommé *Albigensis* depuis le V^e siècle, et dont les habitants ont toujours été connus

renir et la désolation dans leur propre pays, se répandaient dans plusieurs provinces au nombre de quatre, de cinq et même de huit mille hommes, pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, écorchant les uns tout vivants, et frappant les autres

sous le nom d'*Albigenses*. (Voyez les savants auteurs de l'*Histoire du Languedoc*.) La secte des albigéois était composée de toutes celles dont il a été parlé ci-dessus. L'histoire de ces hérétiques et celle des vandois furent écrites, en 1312, par Alain, moine de Cîteaux, que l'étendue de ses connaissances fit surnommer à Paris le Docteur universel. Nous avons une autre histoire des albigéois, par Pierre, moine des Vaux de Cernay, au diocèse de Paris. Ce fut par l'ordre du Pape Innocent III que cet auteur écrivit. Il suivit en Languedoc Guy, son abbé, qui était un des douze, de l'Ordre de Cîteaux, que le Saint-Siège avait chargés d'aller prêcher contre les albigéois.

Selon ces deux écrivains, les albigéois admettaient deux principes, l'un bon, et l'autre mauvais; le premier, créateur du monde, spirituel et invisible; le second, créateur des corps, auteur de l'Ancien Testament et protecteur de l'économie judaïque: ils soutenaient qu'il y avait deux Christes, l'un mauvais qui avait paru sur la terre; l'autre bon, qui n'avait jamais vécu dans ce monde; ils niaient la résurrection de la chair, et croyaient que nos âmes étaient des démons condamnés à être enfermés dans des corps, en punition des péchés qu'ils avaient commis dans un état précédent; ils condamnaient les Sacraments, rejetaient le Baptême comme inutile, avaient l'Eucharistie en horreur, ne connaissaient ni confession, ni pénitence, regardaient le mariage comme une chose défendue, tournaient en ridicule le purgatoire, la prière pour les morts, les images, les crucifix et les cérémonies de l'Eglise. Il y avait parmi eux des parfaits et des croyants. Les premiers se vantaient de vivre dans la continence, de ne manger ni viande, ni œufs, ni laitage, et d'avoir le mensonge en horreur, ce qui faisait qu'ils ne juraient jamais. Les seconds vivaient comme le reste des hommes, et n'étaient nullement réguliers dans leurs mœurs, mais ils se persuadaient qu'ils seraient sauvés par la foi des parfaits, et qu'il était impossible que ceux qui avaient reçu l'imposition de leurs mains fussent damnés.

En 1270, Luc, évêque de Tuy en Espagne, composa un traité contre les albigéois. Cet ouvrage est divisé en trois livres. Dans le premier, l'auteur établit l'intercession des Saints, l'existence du purgatoire et l'utilité de la prière pour les morts; dans le second, il défend la doctrine de l'Eglise sur les Sacraments, le sacrifice, les bénédictions, la vénération des croix et des images; dans le troisième, il découvre la mauvaise foi des albigéois, qui leur faisait dissimuler leurs vrais sentiments, qui les portait à imaginer de faux miracles, et à corrompre les écrits des docteurs catholiques.

Selon Rainerius, cité plus haut, les cathares étaient divisés en trois principales sectes. L'une dite des albanais, avait deux chefs. Le premier de ces chefs s'appelait évêque de Vérone en Italie; le second était un certain Jean de Lyon en France. Le même auteur nous apprend que les cathares enseignaient que le démon était l'auteur de ce monde; que l'usage du mariage est un péché mor-

jusqu'à la mort. Dans les églises, ils brisaient et profanaient les vases sacrés, et poussaient l'impiété jusqu'à convertir les ornements des autels en habits de femme. Ils pénétrèrent dans le centre de la France; mais le roi Philippe-Auguste les ayant attaqués en Berry, leur tua dix mille hommes¹.

Dominique entreprit d'arrêter par sa faible voix la violence du

tel, que c'est un crime de manger de la viande, des œufs, du laitage, et qu'il n'y a point de purgatoire. Ils reconnaissaient quatre Sacrements, mais qui ne ressemblaient que par le nom aux Sacrements de l'Eglise catholique. En effet, ils substituaient au Baptême l'imposition des mains, et au lieu de consacrer l'Eucharistie, ils se contentaient de bénir du pain avant leur repas; ce pain, après la récitation de l'Oraison dominicale, était rompu et distribué aux assistants. Ils prétendaient que l'imposition des mains remettait les péchés quant à la culpabilité et quant à la peine; toute leur confession consistait à reconnaître publiquement et en général qu'ils étaient coupables. Ils admettaient quatre degrés d'ordres; après l'évêque venaient le premier fils, le second fils et le diacre. Ils rejetaient le purgatoire et la résurrection de la chair. Ceux de ces hérétiques qui se nommaient *buncarii* ou *patarini*, soutenaient qu'on ne commettait point de péché mortel par la partie inférieure du corps. Les *ortlibenses* ou orbibariens niaient la Trinité, enseignaient que Jésus-Christ était le fils de Joseph et de Marie, et qu'il n'avait point souffert véritablement; croyaient que le monde était éternel; rejetaient la résurrection, le jugement dernier, etc.

Il faut remarquer que deux sortes d'erreurs régnaient principalement parmi les hérétiques de ce siècle : 1° Ils renversaient tout l'ordre hiérarchique, et condamnaient les usages, les Sacrements et les cérémonies de l'Eglise : de là l'esprit de révolte qui prévalut en divers lieux. Il n'était pas possible de se tirer sans éclat de dessous l'autorité des supérieurs; 2° certaines sectes particulières avaient leurs erreurs propres; elles avancèrent des extravagances qui faisaient rougir la raison, et se livrèrent aux désordres les plus abominables. Les albigeois ou nouveaux manichéens, soutenus de la protection de quelques princes puissants, firent de grands progrès dans le midi de la France. L'amour de l'indépendance et l'espoir de s'enrichir ne contribuèrent pas peu à grossir le nombre de leurs partisans.

Basnage prétend, *Hist. de l'Eglise*, l. XXIV, que les albigeois n'étaient point généralement manichéens, et qu'ils avaient la même doctrine que les vaudois. Mais il n'est pas possible de douter que plusieurs de ces derniers ne fussent mêlés avec les manichéens du Languedoc. Le principe capital des vaudois était qu'il fallait dépouiller le clergé de ses biens; ce fut là la source des désordres qui les rendirent les ennemis de la tranquillité publique et des lois de la société civile. On peut voir, sur les nouveaux manichéens, qui dans ce temps-là passèrent de l'Orient en Italie, en Allemagne et en France, le P. Mamachi, *Annal. Prædicant.*, t. I, p. 80. Cet auteur prouve, p. 92, contre Basnage et Beausobre, que les albigeois étaient infectés des erreurs du manichéisme.

¹ Le Gendre, *Hist. de la Fr.*, t. II, p. 864.

torrent. Ses sermons furent l'instrument dont Dieu se servit pour amollir la dureté des rochers, et pour toucher les cœurs que l'éloquence impétueuse de saint Bernard n'avait pu émouvoir. Aussi la conversion des albigeois est-elle regardée comme le plus grand des miracles que le Saint ait opérés.

La première conférence que les missionnaires eurent avec les hérétiques se tint dans un bourg près de Montpellier, et dura une semaine. Elle produisit les plus heureux effets, et il n'y avait point de jour où il ne s'opérât plusieurs conversions éclatantes. Cette conférence finie, les hommes apostoliques prêchèrent huit jours à Béziers. Ils y gagnèrent aussi beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, malgré les mauvaises dispositions de la plupart de leurs auditeurs qui se bouchaient les oreilles pour ne pas les entendre. Diégo et Dominique allèrent ensuite à Carcassonne et à Montréal. Étant dans cette dernière ville, ils disputèrent quinze jours avec les quatre chefs des albigeois, et convertirent cent cinquante de ces hérétiques. Dominique rédigea par écrit une courte exposition de la foi, et prouva chaque article par l'autorité du Nouveau Testament. Il remit ce petit ouvrage aux principaux des albigeois afin qu'ils l'examinassent. Ceux-ci, après avoir disputé longtemps entre eux, convinrent de le jeter au feu, disant que s'il brûlait, ils regarderaient comme fausse la doctrine qui y était contenue. Ils l'y jetèrent à trois différentes reprises, sans que les flammes l'endommageassent. Il n'y eut cependant de converti qu'un officier, qui depuis attesta publiquement la vérité du miracle dont il avait été témoin oculaire. Pierre-des-Vaux de Cernay ¹ assure qu'il entendit raconter le même miracle à saint Dominique. Ce Saint, et l'évêque qui l'accompagnait, trouvèrent à Fangeaux, Arnou, abbé de Cîteaux, et les douze autres abbés qui, conjointement avec lui, travaillaient à la conversion des albigeois. On tint une nouvelle conférence où il y eut des arbitres nommés. Les juges et les ministres hérétiques, ayant proposé de jeter au feu l'écrit de saint Dominique dont nous venons de parler, la proposition fut acceptée unanimement. On l'y jeta donc

¹ Petr. Vallis, *Hist. Albig.*, cap. vii; Fleury, l. LXX, n. 23.

au milieu de l'assemblée, et par trois fois, comme on avait déjà fait; mais on l'en retira toujours sans qu'il eût reçu le moindre dommage. Ce miracle est rapporté par Jourdain et par les anciens auteurs de la vie du Saint; Thierry d'Apolda, Bernard Guidonis et Humbert le distinguent expressément de celui qui s'était opéré à Montréal. Le second se fit au château de Raymond Durford, où l'on bâtit depuis une chapelle sous l'invocation de saint Dominique. La postérité de Raymond donna même le château à l'Ordre que le Serviteur de Dieu avait institué¹. La conversion d'un grand nombre d'hérétiques des deux sexes fut le fruit de ce miracle.

Dominique était pénétré de douleur quand il considérait que les enfants des catholiques manquaient de secours pour recevoir une bonne éducation, d'où il arrivait qu'ils étaient négligés dans leur jeunesse, ou qu'ils tombaient entre les mains de maîtres qui corrompaient la pureté de leurs mœurs et de leur foi. Il chercha les moyens d'arrêter le mal dans sa source. Aidé des libéralités de plusieurs évêques, il fonda, en 1206, le monastère de Notre-Dame de Prouille, près de Fangeaux, et soumit les religieuses qui s'y retirèrent à la Règle de saint Augustin. Il leur donna aussi quelques constitutions particulières qui furent approuvées par le Pape Grégoire IX. Cette maison fut bientôt remplie d'un grand nombre de femmes qui voulaient se mettre à l'abri de la corruption du siècle. On y forma aussi à la piété de jeunes filles qui devaient un jour vivre dans le monde. Ce monastère est encore regardé aujourd'hui comme le berceau et le chef-lieu des Dominicaines.

En 1207, il y eut une conférence entre les missionnaires et les hérétiques. Elle se tint dans le palais de Raymond Roger, comte de Foix, qui admit successivement les deux partis à sa table. La femme et une des sœurs du comte suivirent le parti des Vaudois; son autre sœur était attachée aux albigeois. La dispute se termina à l'avantage de la vérité. Plusieurs personnes de distinction renoncèrent à l'hérésie. De ce nombre fut celui qui avait été

¹ Echard, t. I, p. 6; Touron, c. VIII, p. 61.

choisi pour juge et pour arbitre de la dispute. C'était un homme savant et qui jusque-là avait été un des plus fermes soutiens de la secte des albigeois. Après cette conférence, les abbés de Cîteaux retournèrent dans leur monastère, et l'évêque d'Osma dans son diocèse, d'où il était absent depuis deux ans, avec la permission du Souverain Pontife. Les hérétiques eux-mêmes rendaient justice à la sainteté de ce prélat, en l'appelant ordinairement prédestiné. Il mourut peu de temps après son arrivée à Osma.

Dominique, qu'il avait choisi pour lui succéder dans la place de supérieur de la mission en Languedoc, et auquel le Pape confirma ce titre en 1207, fit de sages réglemens pour la conduite des ministres qui travaillaient conjointement avec lui. Quelques auteurs datent de là l'origine de l'Ordre que ce Saint institua : mais c'est sans aucun fondement.

Le 15 janvier de l'année suivante, Pierre de Castelnau, ou de Château-neuf, fut assassiné par deux scélérats, dont l'un était domestique du comte de Toulouse. Les hérétiques commirent encore plusieurs autres crimes. Bientôt toute la chrétienté fut en feu. On leva une armée puissante pour exterminer les auteurs de ces attentats. Dominique n'eut aucune part à ces préparatifs de guerre : la douceur et la patience furent les seules armes qu'il employa contre les injures. On ne l'entendit jamais se plaindre des affronts qu'on lui faisait. Il n'y avait point de danger qu'il l'effrayât, lorsqu'il s'agissait du salut des âmes : il se fût estimé heureux de pouvoir verser son sang pour la gloire de Dieu. Il procurait tout le bien dont il était capable à ceux qui le haïssaient et le persécutaient. Un hérétique qu'il ne connaissait point, s'offrit un jour à lui servir de guide; mais il le mena par des chemins remplis de pierres et d'épines, en sorte que le Saint qui ne portait point de chaussures eut les pieds tout déchirés. Il souffrit cet affront avec une patience admirable. Ayant vu son ennemi couvert de confusion, il le consola avec bonté, en disant que ce sang qui coulait était le sujet de son triomphe; il le toucha si vivement qu'il abandonna ses erreurs pour rentrer dans le sein de l'Église catholique. Une autre fois les albigeois apos-

lèrent deux assassins pour lui ôter la vie dans un lieu situé entre Prouille et Fanjeaux ; mais il eut le bonheur de s'échapper de leurs mains. Quelques hérétiques lui demandant depuis ce qu'il aurait fait s'il eût rencontré ces assassins : « J'aurais, dit-il, remercié Dieu. Je l'aurais prié de faire que mon sang coulât goutte à goutte, et que mes membres fussent coupés l'un après l'autre afin de prolonger mes tourments et d'enrichir ma couronne. » Cette réponse fit une impression étonnante sur ses ennemis¹.

¹ Selon Manriquez et Baillet, l'inquisition commença en 1204, et le légat Pierre de Castelnau fut le premier inquisiteur. Fleury, l. LXXIII, n. 54, fait remonter l'origine de ce tribunal au décret que porta le concile de Vérone en 1184 pour ordonner aux évêques de Lombardie de rechercher les hérétiques avec soin, et de livrer ceux qui seraient opiniâtres, aux magistrats civils, afin qu'ils fussent punis corporellement.

Malvenda, sous l'an 1215, dit que le Pape donna à saint Dominique, comme il avait fait précédemment à Pierre de Castelnau, une commission pour juger et livrer au bras séculier les apostats, ainsi que les hérétiques relaps et opiniâtres. C'est de là que quelques auteurs ont appelé le Saint le premier inquisiteur. Mais le P. Touron observe, c. XIV, p. 88, que les albigeois du Languedoc ne firent et ne purent être l'objet d'un tribunal tel que celui de l'inquisition, tandis que saint Dominique était au milieu d'eux. En effet, ces hérétiques, loin d'être cachés, avaient les armes à la main ; ils dogmatisaient publiquement, et comptaient des princes parmi leurs partisans ; 2^o les auteurs originaux de la vie du Saint s'accordent à dire qu'il n'employa jamais contre les hérétiques d'autres armes que l'instruction et la prière, et ils entrent à cet égard dans le détail le plus circonstancié. *Mansit in Tolosanis partibus multo tempore... vir per omnia apostolicus, propugnans fidem, expugnans hæresim verbis, exemplis, miraculis.* Ce sont les paroles de Thierry d'Apolda, c. II, n. 83. Le P. Fontenai, un des continuateurs de l'*Histoire de l'Église gallicane*, conclut, d'après ces autorités, t. XI, l. xxxv, pp. 90 et 129, que les moines de Cîteaux furent les premiers auxquels le Pape donna une commission pour dénoncer les albigeois aux magistrats, partout où cela pourrait se faire, ce qui fut comme le prélude de l'inquisition. Le projet de ce tribunal fut formé dans le concile tenu à Toulouse en 1239, et le Pape Grégoire IX nomma, quatre ans après, deux Dominicains inquisiteurs en Languedoc. C'est ce que rapportent Bernard Guidonis et Guillaume de Puy-Laurens, chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse, dans sa chronique, c. XLIII.

On établit depuis ce tribunal dans quelques pays d'Italie, à Malte, en Espagne et en Portugal, mais toutefois avec des différences dans les règlements qu'on devait y suivre. La France et d'autres royaumes se sont toujours montrés très-ardents à le rejeter. On lit dans l'*histoire de Languedoc*, t. III, l. XXI, p. 13, que Rainer et Guy, tous deux moines de Cîteaux, furent chargés les premiers, en 1198, des fonctions de ceux qu'on a depuis appelés inquisiteurs.

Une pauvre femme infectée de l'hérésie des albigeois, découvrirait les abominations de sa secte : mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait les abandonner, sans se priver des seules ressources qu'elle eût pour vivre. Dominique l'ayant entendue parler de la sorte en eut l'âme percée de douleur. Il s'offrit à se vendre en qualité d'esclave, afin de lui procurer de quoi subsister et de la mettre en état de servir Dieu. Il se serait vendu en effet, si la Providence ne fût venue par une autre voie au secours de cette femme.

Cependant l'armée des croisés approchait. Le Saint ne cherchait qu'à écarter le danger qui menaçait un peuple opiniâtre. Lorsqu'il fut parmi les croisés, il remarqua que plusieurs ne s'étaient joints à eux que pour piller ; qu'ils se livraient à toutes sortes de désordres, qu'ils ignoraient les premiers mystères de la foi et qu'ils n'avaient pas la moindre idée des devoirs du christianisme. Il entreprit la réforme de leur conduite avec autant de zèle qu'il avait travaillé à la conversion des albigeois. Le comte de Montfort l'estimait et l'aimait singulièrement à cause de sa sainteté.

La confusion se mit bientôt parmi les croisés. La plupart retournèrent chez eux après avoir servi quarante jours. Le géné-

Echard, p. 56, le P. Touron, l. I, c. XIII, et les Bollandistes, t. I, *Aug. in comm. prævio ad act. S. Domin.*, § XVI, p. 410, prouvent que saint Dominique n'exerça aucun acte d'inquisiteur ; qu'il ne contribua point à l'établissement de l'inquisition et qu'il n'employa jamais contre les hérétiques d'autres armes que celles dont nous avons parlé. Mamachi, *ad. an.* 1201, p. 197, et d'autres Italiens ont soutenu qu'il avait approuvé l'usage des peines corporelles contre ceux qui erraient dans la foi : mais cela ne doit s'entendre que des hérétiques qui renversaient les lois de la société, qui troublaient la tranquillité publique et qui séduisaient les autres.

On a beaucoup écrit, de nos jours, sur l'inquisition. Comme elle n'existe plus, quelques auteurs en ont raconté les choses les plus horribles, les plus cruelles, et, soit ignorance ou mauvaise intention, ils ont rendu la religion responsable des abus qu'en a faits l'autorité civile. Mais il y a d'autres écrivains qui, présentant la chose dans son véritable jour, font ressortir les avantages ainsi que les préjudices qui en sont résultés pour l'Etat et pour l'Eglise, et montrent où on en a fait une application sage et où on en a abusé. Nous recommandons à cet égard les *Lettres à un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole*, par le comte de Maistre.

ral qui s'était vu à la tête de près de deux cent mille hommes, fut presque entièrement abandonné. Il n'avait avec lui que douze cents hommes, lorsqu'il fut attaqué par les ennemis qui étaient au nombre de cent mille ou même de ceux cent mille, selon quelques auteurs. Mais Dominique le rassura en lui promettant la victoire de la part de Dieu. Le comte de Montfort se retira à Muret; puis ayant fait une sortie vigoureuse le 12 septembre 1213, il mit l'armée ennemie en déroute. Le roi d'Aragon resta sur la place avec seize mille hommes. Cette prédiction est la seule part que le Saint ait eue en cette guerre; les historiens originaux l'assurent et sont en cela plus croyables que Baillet et les autres modernes. Le Saint ne contribua à la condamnation de qui que ce fut¹. Les auteurs de sa vie rapportent que par son crédit et ses prières il sauva la vie à un jeune homme condamné au feu, en assurant les juges qu'il devait mourir dans le sein de l'Église. La prédiction se vérifia quelques années après. Le jeune homme devint un zélé catholique, et entra même dans l'ordre de Dominique, où il mourut saintement. Enfin, les historiens contemporains s'accordent à dire que le Serviteur de Dieu, en attaquant les hérétiques, n'eut recours qu'à la voie de l'instruction, à la douceur, aux pratiques de la pénitence, aux larmes et à la prière.

Il avait tant de zèle pour le salut des âmes, qu'il eût voulu les gagner à Jésus-Christ par le sacrifice de sa liberté et de sa vie. Il était infatigable dans l'exercice des fonctions apostoliques. La grandeur des difficultés ne faisait qu'animer son courage, et semblait lui communiquer une nouvelle vigueur. Malgré la continuité de ses travaux, il menait une vie fort austère. Les jours de jeûne, et surtout en carême, du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Il passait avec son compagnon une grande partie de la nuit en prières, et ne couchait que sur des planches. Quoiqu'il sût que les albigeois étaient extrêmement irrités contre

¹ Voyez Echard, t. I, pp. 55, 88, et le P. Touron, c. XVIII, p. 130. Durant la bataille de Muret, le Saint resta en prière dans l'église de la citadelle, et n'était point avec l'armée, comme quelques modernes l'ont prétendu. Voyez Malvenda, l'ancienne chronique intitulée : *Præclara Francorum facinora, ad an. 1213*, etc.

lui, il n'en continuait pas moins ses missions parmi ces hérétiques. Il s'exposait courageusement aux plus cruels traitements et à la mort même. Il alla sans crainte à la rencontre d'une troupe de scélérats de la secte des albigeois qui venaient d'assassiner près de Carcassonne un abbé et un moine de Cîteaux. Mais Dieu fut son protecteur en cette occasion.

Thierry, Étienne de Iasenhac et d'autres auteurs rapportent que le Saint, faisant une mission à Castres, fut un jour invité à dîner par l'abbé de Saint-Vincent. Son sermon fini, il resta à prier dans l'église, sans penser aux besoins de son corps, comme cela lui arrivait ordinairement. L'heure du repas venue, l'abbé l'envoya chercher par un clerc. Celui-ci prit la route de l'église, où il savait devoir le trouver plutôt que partout ailleurs. Il l'y trouva effectivement : mais il était ravi en extase, sans mouvement et élevé de terre de plusieurs coudées. Il le considéra longtemps en cet état, et n'osa s'approcher de sa personne que lorsqu'étant revenu à lui, il fut descendu doucement à terre.

Ce fut durant ses missions du Languedoc, que Dominique institua la célèbre dévotion du Rosaire, qui consiste à réciter quinze fois l'Oraison dominicale, et cent cinquante fois la Salutation angélique, et qui a pour fin d'honorer les quinze principaux mystères du Sauveur et de sa sainte Mère. Il connaissait toute l'excellence de ces prières. L'Oraison dominicale contient en abrégé tout ce que nous pouvons demander à Dieu, ou espérer de lui. En la récitant, nous pratiquons ces vertus sublimes par lesquelles nous faisons à Dieu l'hommage de nos cœurs. Par la Salutation angélique nous louons et remercions Dieu des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, qui sont le principe de tout bien, et ces louanges sont exprimées dans les termes mêmes du Saint-Esprit, qui, quoique adressés à la très-sainte Vierge, se rapportent plus à son Fils que nous reconnaissons pour l'unique cause de son bonheur et du nôtre. Nous implorons aussi l'intercession de la Mère, tant pour le cours que pour la fin de cette vie, et pour exciter efficacement sa compassion, ainsi que celle de son Fils, nous faisons l'aveu de notre misère, en prenant le titre humiliant de pécheurs. Ces deux prières sont tellement dis-

posées dans le Rosaire¹, qu'elles nous rappellent l'histoire de la vie et des souffrances de Jésus-Christ, qui doivent être l'objet continu de nos méditations. En louant Dieu de chaque mystère, nous demandons en même temps les grâces qui nous sont nécessaires, à nous et au prochain. Parmi les albigeois, les uns ignoraient, et les autres blasphémaient les mystères qui sont le fondement de la religion. Ces maux affligeaient vivement Dominique. Ce fut pour y remédier qu'il enseigna à honorer les mystères par une méthode facile et appropriée à toutes sortes de personnes. Les plus éclairées y trouvent le moyen de s'élever à la plus sublime contemplation et de produire les actes des vertus les plus héroïques. Le Saint établit depuis la même méthode à Bologne, et en d'autres lieux.

Nous avons observé qu'il avait fondé à Prouille un monastère de religieuses. Il établit ensuite un autre institut sous le nom de *Tiers-Ordre*. Il y fit garder la plus exacte régularité, sans prescrire cependant d'austérités extraordinaires. Des femmes qui professaient cet institut, les unes vivaient dans des monastères, et étaient véritablement religieuses; d'autres vivaient dans leurs propres maisons, s'appliquant à sanctifier les devoirs de la vie civile par certains exercices réglés. Elles consacraient aussi une partie de leur temps aux œuvres de miséricorde, surtout à servir les pauvres dans les prisons et les hôpitaux.

Dominique portait toujours l'habit des Chanoines réguliers de Saint-Augustin dont il suivait la Règle. Mais il se sentait un désir ardent d'exciter l'esprit apostolique dans les ministres des autels, dont les scandales autorisaient la corruption parmi le

¹ Les Bollandistes et quelques critiques français ont parlé d'une manière problématique touchant l'auteur du Rosaire. Ils prétendent que dès les premiers temps du christianisme, on répétait fréquemment en priant l'Oraison dominicale, et que la pratique de cette répétition, ainsi que celle de la Salutation angélique, était beaucoup en usage avant saint Dominique. Cela ne fait rien contre l'institution du Rosaire, et on doit l'attribuer au Saint, puisqu'il a le premier enseigné la méthode d'honorer les Mystères de Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, en récitant un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Voyez Benoit XIV, *de Canonis.*, l. IV, part. II, c. x, t. IV, et l. *de Festis Christi et B. Mariæ Virg.*, t. XII, *Oper.*, l. II, c. x, et Mamachi, *Annal Præd.* ad an. 1213, t. I, p. 316 ad 344.

peuple, et avaient servi de prétextes à la naissance de l'hérésie. Il savait bien que cet esprit était fondé sur le mépris du monde, et sur un parfait détachement des biens créés ; mais il voyait en même temps que le clergé violait sans scrupule les engagements les plus sacrés. Il pensa que le plus sûr moyen de réussir était d'instituer un Ordre d'hommes religieux qui joignissent les exercices de la retraite et de la contemplation à l'étude des sciences ecclésiastiques, afin qu'ils puissent s'appliquer aux fonctions de la vie pastorale et surtout à la prédication. Il leur prescrivit des jeûnes rigoureux, une abstinence perpétuelle de la viande et la plus exacte pauvreté, voulant que les Frères ne vécussent que d'aumônes ; il ne défendit pourtant pas aux maisons d'avoir quelques biens, pourvu qu'ils fussent possédés en commun. Son principal but était de multiplier par là dans l'Eglise les prédicateurs zélés, qui par leurs discours et leurs exemples fussent en état de répandre la lumière de la foi, d'allumer le feu de la divine charité, et d'aider aux pasteurs à guérir les plaies que le vice et l'hérésie avaient faites à leur troupeau.

Il pria longtemps pour connaître la volonté de Dieu sur son projet. Il le communiqua aux évêques de Languedoc et de Provence, qui tous y applaudirent, et le pressèrent de le mettre en exécution. On le jugeait digne d'être le père des prédicateurs, lui qui en était le parfait modèle. Seize des missionnaires qui travaillaient avec lui entrèrent dans ses vues, et l'un d'eux nommé Pierre Cellani, donna quelques maisons qu'il avait à Toulouse. L'Ordre naissant s'y forma en 1215, sous la protection de l'évêque.

Dominique ne pouvant donner de consistance à son institut, sans l'agrément du Pape, fut obligé de faire le voyage de Rome. Il y accompagna Foulques, évêque de Toulouse, qui allait au quatrième concile de Latran. Innocent III, qui gouvernait l'Eglise depuis dix-huit ans, le reçut avec de grandes marques d'affection. Outre qu'il lui avait été recommandé par l'évêque de Toulouse, il avait encore entendu parler de son éminente sainteté, et de son zèle pour annoncer la parole de Dieu. Il avait lui-même dressé le décret qui fut inséré dans le dixième chapitre du con-

tile, et qui a pour objet d'inculquer l'obligation de prêcher la nécessité de choisir pour pasteurs des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui puissent, par leurs discours et leurs exemples, instruire et édifier leurs troupeaux, articles qui avaient été négligés : ce qui était la cause de l'ignorance, des désordres et des hérésies qu'on voyait régner en plusieurs provinces. Le Pape ne pouvait que louer le dessein de Dominique. Thierry d'Orviète et Vincent de Beauvais rapportent cependant qu'il fit d'abord quelque difficulté d'approuver le nouvel institut. C'est que depuis peu on lui avait porté des plaintes sur la trop grande multiplication des Ordres religieux ; qu'on la lui avait représentée comme capable de jeter la confusion dans l'Eglise, et qu'on lui avait fait entendre qu'il valait mieux réformer les Ordres déjà établis, que d'en admettre de nouveaux. Mais le bienheureux Jourdain et le P. Humbert assurent qu'il approuva ensuite de vive voix l'institut proposé par le Saint, et qu'il lui ordonna d'en dresser les constitutions, pour qu'il pût les examiner.

Dominique assista au quatrième concile de Latran qui, quoique fort nombreux ne dura que trois semaines. On y condamna les erreurs des albigeois et des autres hérétiques ; on y fit divers canons pour la réformation des mœurs, et l'on y forma le projet d'une croisade pour reconquérir la Terre-Sainte, dont les infidèles venaient de s'emparer pour la seconde fois. Le vingt-unième de ces canons est celui qui ordonne à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui ont atteint l'âge de discrétion, de confesser leurs péchés, au moins une fois l'an, à leur propre prêtre, et de recevoir l'Eucharistie, au moins à Pâques, si ce n'est que par l'avis de leur propre prêtre, ils ne dussent pour de bonnes raisons s'en abstenir quelque temps. Le treizième défendait d'établir de nouveaux Ordres religieux. Le concile composé de quatre cent douze évêques, et de près de huit cents, tant abbés que prieurs et députés des prélats absents, finit sur la fin de novembre 1215. Saint Dominique arriva à Toulouse au commencement de l'année suivante.

Ayant consulté seize de ses compagnons, dont huit étaient français, sept espagnols et un anglais, il choisit la règle de Saint-

Augustin, qui s'était lui-même distingué par son zèle pour la prédication ; il y joignit quelques observances tirées de celle des Prémontrés, avec certaines constitutions particulières. Sur ces entrefaites, mourut le Pape Innocent III, célèbre par ses grandes actions, et par la composition de plusieurs ouvrages, où le savoir se trouve réuni à la piété. Sa mort arriva le 16 juillet 1216. Il occupait la chaire de saint Pierre depuis le mois de janvier de l'année 1197. Honorius III lui succéda. Dominique se vit obligé de faire un second voyage à Rome. Avant de partir, il acheva son couvent de Toulouse, et l'évêque de cette ville lui donna l'église de Saint-Romain. Celui de Fermo en Italie lui fit présent de l'église de Saint-Thomas, et voulut avoir chez lui une maison de son Ordre.

Le Serviteur de Dieu arriva à Rome avec une copie de sa règle au mois de septembre de l'année 1216. Il fut quelque temps sans pouvoir obtenir d'audience du Pape ; mais il sentit renaître son courage, en conséquence d'une vision, que Fleury rapporte¹ d'après Thierry. Honorius approuva le nouvel Ordre, et en confirma les constitutions par deux bulles, datées l'une et l'autre du 26 décembre de la même année. Il retint Dominique plusieurs mois à Rome, et le chargea de prêcher dans cette ville. Le Saint s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès et d'applaudissement. Il représenta au Pape qu'il y aurait un moyen facile de pourvoir à l'instruction des personnes de sa cour, et que ce moyen serait d'avoir dans son palais un maître pour les études relatives à la religion. Honorius entra dans ses vues et créa l'office de maître du sacré palais. Celui qui occupe cette place est comme le théologien domestique du Pape, il assiste à tous les consistoires tant publics que particuliers ; il confère le degré de docteur ; il approuve les thèses et les livres ; il nomme les prédicateurs du Pape. S'il est absent, il a droit de déléguer quelqu'un pour le remplacer. Honorius obligea Dominique à se charger de cet emploi, qui depuis a toujours été confié à un religieux Dominicain.

¹ L. LXXVII, n. 6.

Le Saint étant à Rome dicta des commentaires sur les épîtres de saint Paul, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais auxquels les auteurs contemporains donnent de grands éloges. Il avait appris de saint Chrysostome, que les écrits de cet Apôtre sont un trésor inépuisable d'instruction pour un prédicateur qui les lit et les médite avec assiduité. Il les recommandait donc fortement à ses religieux, et en portait toujours un exemplaire avec lui.

Lorsqu'il n'était point occupé aux fonctions publiques du ministère ou à quelque autre devoir, on était sûr de le trouver à l'église. Si la nécessité l'obligeait à s'entretenir avec les autres, ses discours roulaient sur des matières de piété, et il parlait avec tant d'onction et de prudence, que les mondains l'écoutaient avec plaisir, et que les personnes pieuses sortaient d'avec lui singulièrement édifiées.

Ayant obtenu du Pape la permission de retourner à Toulouse au mois de mai, il s'y appliqua à former ses religieux à la pratique des maximes de la vie intérieure, et à leur faire acquérir les qualités propres à devenir d'excellents prédicateurs. Après les avoir exhortés à l'étude de la religion, il leur recommanda de se rappeler qu'ils devaient d'abord travailler à leur propre sanctification, et se souvenir qu'ils étaient les successeurs des Apôtres dans l'établissement du royaume de Jésus-Christ. Il leur donna des instructions salutaires sur l'humilité, sur le mépris d'eux-mêmes, sur la nécessité de mettre en Dieu seul leur confiance. Il ajouta que cette confiance les rendrait invincibles au milieu de toutes les épreuves, et qu'elle les soutiendrait dans cette guerre où ils allaient s'engager contre le monde et les puissances de l'enfer.

Pour rendre son Ordre plus utile, il envoya un certain nombre de ses disciples en Espagne et en Portugal. Ceux qui furent envoyés à Paris, parmi lesquels était Manecz de Gusman, eurent pour supérieur le P. Matthieu. La réputation extraordinaire dont jouissaient les nouveaux religieux, connus sous le nom de Frères Prêcheurs, attira dans leur Ordre plusieurs savants docteurs, et des hommes du mérite le plus distingué. Bientôt ils eurent des

établissements à Lyon, à Montpellier, à Bayonne, et dans plusieurs autres villes de France.

Saint Dominique retourna à Rome en 1217. Le Pape lui donna l'église de Saint-Sixte, et l'invita à fonder dans cette ville un couvent de son Ordre. Le Saint, par l'ordre d'Honorius, enseigna la théologie dans le palais et dans Rome. Il prêcha dans l'église de Saint-Pierre, et il le fit avec tant d'éloquence et de zèle, qu'il y avait à ses sermons un concours prodigieux de peuple. Son ministère fut honoré de plusieurs miracles éclatants, et on le surnomma le thaumaturge de son siècle. Une femme, nommée Guta-Dona, étant retournée chez elle, après avoir entendu prêcher le Saint, trouva son enfant mort dans le berceau¹. Accablée de douleur, elle le prend dans ses bras, le porte à l'église de Saint-Sixte, et le met aux pieds de Dominique, ne s'expliquant que par ses larmes et ses soupirs. Le Serviteur de Dieu attendri prie quelque temps avec ferveur, puis forme le signe de la Croix sur l'enfant qui ressuscite. Le Pape voulait que ce miracle fût publié en chaire, mais l'humilité de celui qui l'avait opéré s'y opposa. Un ouvrier qui s'était tué en tombant d'une voûte du couvent de Saint-Sixte où il travaillait, recouvra la vie de la même manière. Dominique rendit aussi la santé à un de ses religieux, abandonné des médecins, et auprès duquel on récitait les prières des agonisants. L'évêque d'Orviète assure qu'il avait appris ce miracle de la bouche du malade même, lequel en un instant se trouva dans une santé parfaite, dont il jouit longtemps, et qu'il consacra à la pratique des bonnes œuvres². Saint Dominique ressuscita encore un autre mort dans le monastère de Saint-Sixte, en présence d'un grand nombre de personnes de distinction. Le fait est rapporté de la manière suivante³.

¹ Voyez Thierry d'Apolda, *Fleury*, I. LXXVIII, n. 31, et Mamachi. Ce dernier a recueilli dans le tome I^{er} de ses *Annales*, sous l'an 1218, p. 420, etc., tous les monuments originaux qui constatent la vérité des miracles dont il s'agit ici.

² Ap. Bolland., p. 429. — ³ Voyez Thierry d'Apolda, c. IX, n. 89; le P. Humbert, c. XXXIII; le P. Echard qui cite un auteur fort ancien, t. I, p. 30; Jean Longinus, *Hist. Polon.*, I. VI, ad an. 1218; Malvenda; Fleury, LXXVIII, n. 32, etc.

Il y avait à Rome des religieuses qui ne gardaient point la clôture, et qui n'observaient presque aucun article de leur règle. Quelques-unes étaient dispersées dans de petits monastères ; et d'autres vivaient chez leurs parents ou leurs amis. C'est qu'avant le concile de Trente, la clôture perpétuelle n'était point regardée comme une partie essentielle de l'état de religieuse, et quoique depuis ce concile plusieurs célèbres canonistes jugent que les religieuses sont absolument astreintes à la clôture perpétuelle, il y a encore des monastères de filles en Flandre qui ne s'y assujétissent point, alléguant pour prétexte l'ancienne prescription.

Le Pape Innocent III avait tâché plusieurs fois de renfermer dans une maison cloîtrée toutes les religieuses dont il s'agit, mais ses efforts avaient été inutiles. Honorius chargea Dominique de cette réforme. Le Saint, pour réussir plus facilement, demanda et obtint trois cardinaux commissaires, qui furent Hugolin, doyen du sacré collège, Nicolas, évêque de Tusculum, et Étienne de Fossa-Nuova, cardinal prêtre des Douze-Apôtres. Dans le dessein d'écarter les difficultés, il offrit aux religieuses son monastère de Saint-Sixte, qui venait d'être achevé, et qu'Innocent III avait voulu précédemment leur donner, se réservant à faire bâtir pour ses Frères une maison à Sainte-Sabine¹. Le Pape agréa cet arrangement.

Les religieuses de Sainte-Marie au delà du Tibre furent les plus opiniâtres à s'opposer à la réforme. Le Saint se rendit chez elles avec les trois cardinaux, et leur parla avec tant de solidité et de charité, qu'il obtint d'elles ce qu'il leur demandait. Il n'y en eut qu'une qui refusa d'obéir. Mais les commissaires ne se furent pas

¹ Le saint Pape Pie V transféra les Dominicaines dans le magnifique monastère de Magnapoli, où l'on a souvent vu des femmes de la première qualité prendre le voile. Clément VIII rendit aux Dominicains, en 1602, le couvent de Saint-Sixte, et dit dans sa bulle de donation que saint Dominique y avait ressuscité trois personnes. Ces Religieux possèdent encore les deux couvents de Saint-Sixte et de Sainte-Sabine. Mais leur principale maison est celle de Sainte-Marie de la Minerve, ainsi appelée parce qu'une partie des bâtiments est sur les ruines de l'ancien temple de Minerve, qui avait été érigé par Pompée. Ce couvent leur fut donné, en 1375, par le Pape Grégoire IX.

plus tôt retirés, que les parents et les amis de ces religieuses accoururent pour les faire changer. Ils leur représentèrent qu'elles se repentiraient d'avoir pris avec une telle précipitation un engagement irrévocable ; que leur maison était noble et ancienne, qu'il n'y avait rien de répréhensible dans leur conduite, que leurs privilèges étaient trop bien établis pour être ainsi renversés ; qu'il n'y avait point d'autorité qui pût les assujettir à une nouvelle règle, et qu'on n'avait pas droit de leur prescrire un genre de vie auquel elles n'avaient jamais eu l'intention de s'engager. De tels discours ne pouvaient manquer de plaire à des personnes qui n'avaient consenti qu'à regret au sacrifice de leur indépendance. La communauté changea donc de sentiment, et ne voulut plus obéir.

Dominique leur laissa le temps de la réflexion. Il empêcha le Pape d'avoir recours aux voies de rigueur, qui ne gagnent jamais les cœurs, et qui réussissent rarement par rapport aux devoirs dont l'accomplissement doit être volontaire. En même temps il recommanda l'affaire à Dieu, qu'il tâcha de se rendre propice par le jeûne et la prière. Quelques jours après il retourna chez les religieuses de Sainte-Marie, et leur fit un second discours. Il leur reprocha leur désobéissance, mais sans aigreur. « Pouvez-vous, leur dit-il, vous repentir de la promesse que vous avez faite à Dieu ? Pouvez-vous refuser de vous donner à lui sans réserve, et de le servir de tous vos cœurs ? » Il sut si bien tempérer par la douceur la sévérité des reproches, qu'à la fin de son discours, toutes les religieuses s'engagèrent par vœu à faire ce que le Souverain Pontife exigerait d'elles. Mais elles prièrent le Saint de leur servir de directeur, et de leur donner sa propre règle. Dominique leur accorda ce qu'elles demandaient. Tandis qu'on préparait tout pour leur translation, il fit fermer exactement le cloître de peur que la communication avec les personnes du monde n'ébranlât encore leur résolution.

Le mercredi des Cendres de l'année 1218, l'abbesse et quelques-unes des religieuses allèrent au monastère de Saint-Sixte pour en prendre possession. Tandis qu'elles étaient au chapitre avec Dominique et les trois cardinaux commissaires, pour traiter

des droits, des revenus et de l'administration de la nouvelle communauté, arriva tout à coup une personne qui les cheveux épars et fondant en larmes, s'écria que Napoléon, neveu du cardinal Étienne, s'était tué en tombant de cheval. A cette nouvelle, l'oncle, qui était un des commissaires, resta presque sans mouvement et s'appuya sur la poitrine de saint Dominique, à côté duquel il était assis. Son silence annonçait assez quel était l'excès de sa douleur. Le Saint tâcha d'abord de le consoler ; puis ayant fait apporter le corps du mort, il ordonna qu'on lui préparât un autel pour dire la Messe. Tout étant disposé, les cardinaux avec leur suite, l'abbesse avec ses religieuses, et les Pères Dominicains allèrent à l'église. Un grand concours de peuple s'y rendit aussi. Durant la célébration du Sacrifice, le Saint versait un torrent de larmes. Quand il fut à l'Élévation il eut une extase, et parut élevé de terre à la hauteur d'une coudée. Tous les assistants, témoins de cette merveille, furent saisis d'un étonnement extraordinaire. Le Sacrifice achevé, Dominique, suivi de tous ceux qui étaient dans l'église, alla auprès du mort. Lorsqu'il fut arrivé, il arrangea les membres brisés dans leur place naturelle, et se mit à genoux pour prier. Quelque temps après il se leva, et fit le signe de la Croix sur le mort. Ensuite ayant les mains étendues vers le ciel, et étant lui-même suspendu en l'air par une puissance invisible, il cria à haute voix : « Napoléon, je vous ordonne de vous lever, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ¹. » A l'instant Napoléon se leva en pleine santé à la vue de tout le monde. Le Pape, les cardinaux et toute la ville rendirent de solennelles actions de grâces au Seigneur, qui daignait renouveler les prodiges qu'il avait opérés pour l'établissement de son Église.

Les Dominicains ayant pris possession de l'église et du couvent de Sainte-Sabine, les religieuses dont nous venons de parler s'établirent dans celui de Sainte-Sixte avant le premier dimanche de Carême. Elles reçurent un nouvel habit des mains de saint Dominique qui leur donna sa règle.

¹ O adolescens Napoleo, in nomine Domini nostri Jesu Christi, tibi dico, surge... Statim, videntibus cunctis, sauus et incolumis surrexit. Theodoric, n. 92, p. 579.

Yves, évêque de Cracovie et chancelier de Pologne, était à Rome quand Napoléon fut ressuscité, et avait été témoin oculaire du miracle ¹. Il pria le Saint de donner l'habit de son Ordre à ses deux neveux saint Hyacinthe et saint Ceslas, ainsi qu'à deux de ses domestiques. Dominique se rendit à sa prière. Vers le même temps il envoya quelques-uns de ses religieux en Pologne, pour y fonder un couvent, qui a toujours été depuis un des plus célèbres de l'Ordre.

En 1218, il quitta Rome pour aller en Languedoc. De là il passa en Espagne, et y fonda deux couvents, l'un à Ségovie, et l'autre à Madrid. Au mois d'avril de l'année suivante, il revint à Toulouse, d'où il se rendit à Paris. Il paraît par les anciens historiens, de sa vie, que c'était pour la première fois qu'il venait en cette dernière ville ². Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, qu'il convertit un grand nombre de pécheurs par ses instructions tant publiques que particulières. Il reçut aussi dans son Ordre plusieurs personnes distinguées. Alexandre II, roi d'Écosse, se trouvait alors à Paris. Il était venu en France pour voir la reine Blanche, mère de saint Louis. Il conçut une grande estime pour le saint Fondateur, et lui fit promettre qu'il enverrait quelques-uns de ses religieux en Écosse ³. Dominique régla sagement tout ce qui concernait le couvent qu'il avait fondé dans la rue Saint-Jacques, et qui a fait donner le nom de *jacobins* à la plupart des Dominicains de France. Après quoi, il quitta Paris pour retourner en Italie.

Toujours occupé des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'accroissement de son Ordre, il fonda des couvents à Avignon, à Asti et à Bergame. Il arriva à Bologne sur la fin de l'été de l'an 1219 ⁴. Cette ville fut toujours depuis le lieu de sa résidence ordi-

¹ Omnibus quæ circa resuscitatum agebantur, aderat. Joan. Longin., loc. cit.

² C'est ce que le P. Touron a prouvé contre Baillet, qui avait avancé le contraire. — ³ Voyez Hector Boëtius et Lesley.

⁴ Il suit de là que saint Dominique ne put voir saint François à son chapitre de la Portioncule, qui se tint à la Pentecôte en 1219, et conséquemment qu'il n'y eut point de conférence avec lui comme l'ont prétendu Sadding et Cuger, un des continuateurs de Bollandus. Voyez le P. Touron, l. II, c. XII. Il n'est point certain que Fleury s'est trompé en supposant que saint Dominique avait

naire ; il n'en sortit plus que pour faire quelques voyages à Rome, à Florence, et dans d'autres villes où sa présence était nécessaire. Le curé de Saint-Nicolas de Bologne lui donna son église, du consentement de l'Évêque, et le pria de le recevoir dans son Ordre, en quoi il fut imité par plusieurs, tant archidiacres que docteurs et professeurs d'un mérite distingué.

En 1220, Dominique alla voir à Viterbe le Pape Honorius III. Étant à Rome, il vit saint François chez le cardinal Hugolin, qui était l'ami commun de l'un et de l'autre. Ce cardinal ayant depuis succédé à Honorius, sous le nom de Grégoire IX, tira de l'Ordre des Dominicains trente-trois évêques, un patriarche d'Antioche, et huit légats. Le Saint n'avait eu jusque-là que le titre de supérieur : mais Honorius lui fit prendre celui de général. Étant retourné à Bologne, il y tint, à la Pentecôte de la même année 1220, un chapitre auquel assistèrent tous les supérieurs de son Ordre.

Il prêchait dans tous les lieux où il était obligé d'aller, et même sur la route. Le succès qui accompagnait ses prédications, ne pouvait être que le fruit d'une prière continuelle, animée par la plus ardente charité. Souvent il passait une grande partie des nuits dans les églises, prosterné aux pieds des autels. Quoiqu'il fût le premier supérieur de son Ordre, il ne se distinguait de ses religieux que par son humilité et sa mortification. Les habitants de Bologne étaient pénétrés pour lui de la plus profonde vénération, et couraient en foule à ses sermons. Le Saint, pour satisfaire au désir qu'ils avaient de l'entendre, prêchait ordinairement tous les jours, et souvent même plusieurs fois par jour.

Malgré les fatigues incroyables de sa vie apostolique, il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses austérités. Il se sentait au contraire de plus en plus embrasé d'un saint zèle de faire de son corps une victime perpétuelle de pénitence : aussi ne lui accordait-il que ce qu'exigeaient les besoins indispensables de la nature. Il saisissait avec joie toutes les occasions de souffrir qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Il regardait comme une

en une conférence avec saint François à Pérouse. Ce point de critique a été fort bien discuté par le P. Mamachi, *Annal.*, t. I, ad an. 1219, pp. 514, 532.

partie de la pénitence qu'il se croyait obligé de faire, l'effusion de son sang causée par les chemins raboteux où il avait coutume de marcher nu-pieds. Il gardait la plus exacte pauvreté pour se garantir du poison secret que la possession des richesses insinue dans le cœur. Un Religieux ne pouvant être parfaitement mort au monde sans l'esprit de désintéressement, il se prémunissait contre tout ce qui aurait été capable d'affaiblir en lui cette vertu. Il prenait même de sages précautions pour exclure les riches de son Ordre, ou du moins pour empêcher qu'ils n'y portassent atteinte à l'esprit de pauvreté. On voulut inutilement lui faire de grandes donations, il refusa toujours de les accepter. Une personne de Bologne, ayant dessein de donner ses biens au couvent de Saint-Nicolas, en dressa l'acte, et le fit secrètement ratifier par l'Évêque diocésain, espérant que l'autorité du Prélat pourrait vaincre la résistance du saint fondateur : mais celui-ci n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait, qu'il renonça pour toujours à la donation ; il en déchira même l'acte publiquement, et en présence du donateur ¹. On voit par là combien il était éloigné d'employer des voies indirectes pour se procurer des présents, et combien il avait d'horreur pour ces importunités à demander, qui sont une espèce d'extorsion, et deviennent même un véritable larcin, lorsque les pauvres en souffrent. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels, et qui empêche le fruit de leurs travaux. Pour l'écarter de son Ordre, il retrancha toutes les superfluités, et accoutuma ses Religieux à n'être point inquiets pour le lendemain, en faisant donner aux pauvres sans délai tout ce qu'on avait pu épargner. Un homme, si parfaitement mort au monde et à lui-même, remporta facilement la victoire sur ses passions. Il jouissait d'une paix et d'une égalité d'âme que rien ne pouvait troubler ; il était tellement maître de lui-même, qu'il ne lui échappait jamais ni plaintes ni mouvements d'impatience. Par une suite de ces heureuses dispositions, il acquit une admirable pureté de cœur, et obtint dans un sublime degré l'esprit de prière, qui, l'une et l'autre le con-

¹ Voyez Raoul de Faenza, qui en fut témoin oculaire. Ap. Bolland. t. I, aug. p. 649, n. 40, et Fleury, l. LXXVIII, n. 49.

duisirent à cette éminente piété à laquelle il parvint, et qui donnèrent de si heureux succès au zèle avec lequel il travailla à la conversion des pécheurs et à l'avancement de la piété parmi les fidèles. Rien n'était plus tendre que sa dévotion pour la très-sainte Vierge ; il implorait toujours son secours quand il allait exercer quelque fonction du ministère. S'il s'entretenait avec le prochain, il faisait toujours tomber la conversation sur des sujets de piété ; et dans ses voyages, il avait coutume de dire à ses compagnons : « Marchez un peu devant, et laissez-moi penser à Notre Seigneur. » Il en agissait ainsi, afin de donner un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

Son humilité ne le cédait en rien à ses autres vertus. Lorsqu'il était sur le point d'entrer dans quelque ville, il priait Dieu de ne pas permettre qu'un pécheur tel que lui attirât sur le peuple la vengeance céleste. Il se regardait comme le serviteur de ses Religieux, et désirait porter, autant qu'il était en lui, les fardeaux de chacun d'eux. S'il était obligé de rendre compte de ses actions, il le faisait avec tant de modestie, qu'on voyait bien qu'il ne parlait de lui qu'avec beaucoup de répugnance. Il donnait des louanges au zèle et à la charité des Évêques et des magistrats, ainsi qu'à la dévotion et à la piété du peuple : mais il ne disait rien de ce qui était proprement son ouvrage. Jamais il ne parlait de sa naissance, ni du succès de ses travaux, ni de ses entreprises, ni de tout ce qui pouvait contribuer à sa gloire devant les hommes. Il s'attachait particulièrement à cacher les aumônes qu'il faisait aux pauvres, et les grâces qu'il recevait de Dieu. Quelquefois, cependant, pour montrer l'excès de la miséricorde divine à son égard, il ouvrait son cœur à ses intimes amis. Ce fut ainsi que conversant un jour avec un prieur de l'Ordre de Cîteaux, qui fut depuis Évêque d'Alatri, il lui dit que ses prières avaient toujours été exaucées. « Pourquoi donc, répliqua le prieur, ne demandez-vous pas à Dieu qu'il inspire à maître Conrard le dessein d'entrer dans votre Ordre ? » Ce Conrard, allemand de naissance, était docteur et professeur en droit ; il jouissait de la plus haute réputation, et se sentait beaucoup de répugnance pour un semblable état. Le Saint ayant passé la nuit en prières dans l'é-

glise, le docteur vint le lendemain matin se jeter à ses pieds pour lui demander l'habit. Aggrégé au nouvel Ordre, il en devint l'ornement par sa science et par la sainteté de sa vie. Constantin, évêque d'Orviète, assure qu'il apprit ce fait du prieur même de Cîteaux, qui était alors Évêque d'Alatri ¹.

Saint Dominique ne cessait de demander à Dieu la conversion des infidèles et des pécheurs. Rien ne lui eût été plus agréable que d'aller annoncer l'Évangile aux nations barbares, et de verser son sang pour Jésus-Christ, si la volonté du Ciel ne l'eût retenu au milieu de ses Frères. On ne doit point être étonné qu'étant animé de ces sentiments, il ait fait du ministère de la parole la fin principale de son Institut. Il désirait que tous ses Religieux s'y appliquassent, chacun selon sa capacité, et que ceux qui avaient un talent décidé pour la prédication, ne cessassent jamais de l'exercer, que dans le temps où ils vivaient en retraite, pour s'examiner eux-mêmes devant Dieu. Plus cette fonction est importante, plus il prenait de soin pour y préparer ses Religieux par la pratique de toutes les vertus. Sa maxime était qu'on est maître du monde en gouvernant ses passions ; qu'il faut ou leur commander ou en devenir l'esclave ; qu'il vaut mieux être le marteau que l'enclume. Il enseignait à ses missionnaires l'art de parler au cœur, en leur inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis servi, répondit-il, est celui de la charité. »

Quoique naturellement doux et plein de condescendance pour le prochain, il était inflexible dans le maintien de la discipline qu'il avait établie parmi ses Religieux. Saint François d'Assise étant venu à Bologne en 1220, fut si choqué de la magnificence avec laquelle le couvent de ses disciples était bâti, qu'il alla loger dans celui des Dominicains, où tout respirait la pauvreté. Il y passa quelques jours pour jouir des entretiens du saint fondateur.

¹ Humbert, c. 1 ; Rodericus Cerratensis, § 38 ; Théodoricus, part. IV, c. vi ; Théagius. *Chron. ampliss.*, ad an. 1210, fol. 22, etc. ; apud Mamachi, *Annal.* ad an. 1220, p. 596, et in *Append. monumentorum*, p. 291.

Les missions fréquentes que faisait Dominique ne l'empêchèrent pas de fonder des maisons de son Ordre à Bergame, à Brescia, à Faenza et à Viterbe. il visitait aussi de temps en temps celles qu'il avait précédemment fondées. Il envoya quelques-uns de ses Religieux dans les royaumes de Maroc, de Portugal, de Suède, de Norwège et d'Irlande. Treize d'entre eux, qui avaient Gilbert à leur tête, passèrent en Angleterre, et firent bâtir des couvents à Cantorbéry, à Londres et à Oxford ¹.

En 1221, le saint Patriarche tint à Bologne le second chapitre général de son Ordre, qu'il divisa en huit provinces. Il envoya aussi quelques-uns de ses disciples en différents pays, et notamment dans la Hongrie, la Grèce et la Palestine. L'un d'entre eux, nommé le P. Paul de Hongrie, fonda les couvents de Gevert et de Vesprin dans la Basse-Hongrie et convertit un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie et la Servie. Ayant laissé à d'autres ouvriers le soin des églises qu'il venait de fonder, il alla prêcher l'Évangile aux habitants de la Cumanie qui étaient plongés dans les ténèbres de la barbarie. On compta parmi ceux qu'il baptisa, un duc nommé Brut, et Bernborch l'un des principaux princes du pays. Ce dernier eut pour parrain André, roi de Hongrie et père de sainte Élisabeth. Le zèle missionnaire souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix Religieux de Son Ordre, qui travaillaient dans les mêmes contrées. Les uns furent brûlés, et les autres décapités; d'autres furent tués à coups de flèches ou de lances. Leur martyre arriva en 1242, lors de la grande irruption des Tartares dans le pays où ils faisaient leurs missions.

¹ Tanner trouve quarante-trois maisons de Frères Prêcheurs en Angleterre, lors de la destruction des monastères.

Le premier habit des Frères Prêcheurs était celui des Chanoines réguliers; ils y substituèrent depuis une robe blanche avec un capuchon de la même couleur; et ils mettaient par-dessus, en voyage, un manteau et un capuchon noirs: ce qui les fit appeler en Angleterre Frères noirs, tandis qu'on y appelait les Carmes Frères blancs.

L'Ordre des Frères Prêcheurs a donné à l'Église quatre Papes et un grand nombre de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, d'évêques, de docteurs et d'écrivains célèbres. Au XVIII^e siècle, il comptait mille couvents tant d'hommes que de femmes.

Ces barbares, dans une seconde irruption, arrivée en 1260, massacrèrent à Sandomir, en Pologne, le bienheureux Sadoc et quarante-neuf Religieux du même Ordre. Ils sont honorés d'un culte public dans l'Église le 2 juin.

Saint Dominique prévint l'heure de sa mort longtemps avant qu'elle n'arrivât. Ayant été de Bologne à Milan, il dit à un de ses Religieux, dans cette dernière ville : « Vous me voyez présentement en bonne santé, mais je sortirai de ce monde avant la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge. » Il retourna à Bologne, et fut pris d'une fièvre violente qui dès son commencement, parut être mortelle. Cela ne l'empêcha point d'aller à l'office de la nuit ; mais il fallut après matines qu'il se retirât dans sa chambre. Sa maladie ne lui ôta rien de sa tranquillité ordinaire. Quand il se sentit près de sa fin, il fit assembler ses Religieux, et dans un discours qu'il appela son dernier testament, il les exhorta tous à la pratique de l'humilité et de la pauvreté, à servir Dieu avec ferveur et surtout à veiller sur eux-mêmes, pour se garantir des pièges de l'esprit impur. Voyant couler leurs larmes, il leur promit de ne jamais les oublier lorsqu'il serait devant Dieu. Ayant reçu les derniers Sacraments, il continua de prier en secret jusqu'au moment où il expira. Ce fut le 6 août de l'année 1221, qu'il rendit son âme au Seigneur. Il était âgé de cinquante-un ans. Le cardinal Hugolin n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il se rendit à Bologne ; il fit la cérémonie de ses funérailles, et composa son épitaphe. Il s'opéra par son intercession un grand nombre de miracles, dont la vérité fut attestée par des témoins oculaires, et dont on trouve l'histoire dans le recueil des Bollandistes. Douze ans après sa mort, son corps fut levé de terre, et solennellement transporté dans l'église par l'ordre du Pape Grégoire IX. On l'a depuis renfermé dans un mausolée que les connaisseurs admirent, ainsi que l'église, pour la beauté, la richesse et le goût des ornements. Saint Dominique fut canonisé par Grégoire IX en 1234.

(GODESCARD.)

SAINT ARISTARQUE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL ET EVÊQUE DE THESSALONIQUE.

Aristarque était de la ville de Thessalonique, en Macédoine, mais Juif de naissance, et l'on croit qu'il fut converti par saint Paul vers l'an 52, lorsque cet Apôtre alla de Philippes en cette ville pour y annoncer Jésus-Christ. Il semble que dès lors il se mit à la suite de ce Saint, soit pour l'entendre et l'observer, soit pour l'assister dans ses voyages. Au moins est-il constant que saint Paul, après être retourné de l'Achaïe en Palestine et en Syrie, le ramena avec lui à Éphèse, dans l'Asie-Mineure, deux ans et demi environ après avoir quitté la Macédoine. Il y avait près de trois ans qu'ils y étaient, et ils se disposaient à en sortir, lorsqu'arriva la sédition excitée par l'orfèvre Démètre et les autres ouvriers d'idoles qui soulevèrent le peuple contre saint Paul, l'accusant d'être venu détruire le culte de la grande Diane d'Éphèse et toute la religion du pays. Toute la ville fut en tumulte, on courut en foule au théâtre, lieu ordinaire des assemblées populaires. On y traîna Aristarque et Caius autre disciple de Macédoine, que saint Paul avait aussi amené à Éphèse. L'Apôtre voulait se présenter lui-même ; mais ses amis l'empêchèrent de s'exposer à la fureur d'une population aveugle et prévenue. Cependant on criait indifféremment contre les chrétiens et les Juifs, sans que la plupart de ceux qui faisaient le plus de bruit sussent de quoi il s'agissait. Mais le syndic de la ville après deux heures entières de troubles et de clameurs apaisa enfin le tumulte et dissipa l'assemblée par un discours populaire, renvoyant Démètre et ceux qui croyaient avoir sujet de se plaindre au tribunal légitime de la justice commune.

Aristarque sortit ainsi d'un péril où il courait risque de la vie. Il quitta la ville d'Éphèse avec saint Paul, l'accompagna en Macédoine et en Achaïe. Il demeura avec lui à Corinthe pendant près de trois mois et il le suivit l'année d'après dans un autre voyage qu'il fit à Jérusalem avec Caius, Sopatre, Second, Timothée et quelques autres compagnons de ses travaux.

Nous ne savons ce qu'il fit pendant les deux années que Félix,

intendant de la Judée, retint l'Apôtre en prison dans la ville de Césarée, en Palestine. Mais lorsqu'il fallut envoyer saint Paul à Rome pour l'appel qu'il avait interjeté à l'empereur Néron, il s'embarqua avec lui pour ne le point quitter et pour l'assister partout, et il semble qu'il fut le seul de sa compagnie avec saint Luc, l'Évangéliste, dans ce voyage. Il fut fait prisonnier avec lui dans Rome et pour la même cause : à moins qu'on ne voulait dire que sa captivité était volontaire et qu'il en avait usé ainsi pour s'attacher plus particulièrement à l'Apôtre et avoir plus lieu de le servir. Quoiqu'il en soit, saint Paul écrivit aux fidèles de Colosses, en Asie dans la seconde année de cette prison, les salua de la part d'Aristarque qu'il qualifiait le compagnon de sa captivité. Et dans une autre lettre qu'il avait écrite peu de temps auparavant à Philémon, l'un des principaux bourgeois de la même ville, il nomme encore Aristarque parmi ses coopérateurs qui l'aidaient dans les travaux du ministère évangélique et qui lui donnait de la consolation dans ses peines.

Voilà tout ce que l'Écriture-Sainte nous apprend de saint Aristarque. On ne sait ce qu'il devint après la mort de saint Paul, son maître. Les Grecs qui supposent qu'il fut encore compagnon de sa dernière prison à Rome, ont publié qu'il avait eu la tête coupée après lui par ordre de Néron, et ils l'honorent sous le titre d'Apôtre et de Martyr le 24 avril, où ils font le grand office du jour en son honneur. Ils célèbrent encore sa mémoire avec celle de quelques autres le 27 septembre, où ils le mettent au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ et le font même Évêque d'Apamée, en Syrie. Mais toutes ces suppositions ne paraissent appuyées d'aucune autorité. Les Latins mettent sa fête au 4 août. Adon, dans son *Traité des fêtes des Apôtres* suivi par le *Martyrologe romain*, dit que saint Aristarque fut Évêque de Thessalonique, lieu de sa naissance, et qu'après avoir soutenu beaucoup de combats pour Jésus-Christ, il mourut en paix et alla recevoir la couronne au Ciel. Usuard ne lui a point donné d'autre qualité que celle de disciple de saint Paul.

SAINT ÉLEUTHÈRE,

MARTYR.

On sait peu de choses de saint Éleuthère de Bysance, sinon qu'il sortait d'une famille de sénateur, qu'il avait reçu le martyre sous l'empereur Maximien, et qu'il y avait à Constantinople une chapelle où l'on conservait son corps sous l'autel qui lui était dédié. Mais il doit sa célébrité à un fait remarquable.

Un lecteur nommé Carise était attaché à la chapelle de saint Éleuthère. Mais ce lecteur ayant commis des crimes, qu'on ne spécifie pas, fut réprimandé et soumis à des châtimens qui ne le changèrent pas. Alors le patriarche Gennade qui siégeait à Constantinople, chargea un de ses prêtres de prier saint Éleuthère pour la conversion ou le châtiment du coupable. Ce prêtre s'en alla derrière l'autel et posant sa main sur le tombeau du Saint lui fit cette prière :

« Saint Martyr de Jésus-Christ, le patriarche Gennade exige de moi, pauvre pécheur, que je vous expose les crimes de Carise, lecteur de votre chapelle ; il vous prie de le ramener à son devoir ou de le retirer du nombre des vivants. »

Il s'en alla après cette prière ; et le lendemain matin, lorsqu'on vint éveiller Carise, on le trouva mort.

SAINTE IA,

MARTYRE EN PERSE,

la ou le était du nombre des vierges chrétiennes qui servaient le Seigneur en paix sous le règne abominable du roi Sapor II. Elle fut massacrée avec ses pieuses compagnes dans l'horrible fête que se donna ce roi maudit, qui fit tuer en même temps neuf mille prisonniers chrétiens.

Quelques reliques de sainte Ie et des compagnes de son martyre ayant été apportées à Constantinople, on leur bâtit une belle église près des sept tours. On fête ces vierges saintes le 4 août et le 10 septembre.

Sainte Ia est nommée en ce jour au Martyrologe romain.

SAINTE FLAMINÉE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette amante de la virginité prit sa naissance en Espagne. Elle fut chrétienne et pieuse dès son enfance; elle grandit dans les délices que fait goûter à une âme pure la possession de l'innocence, et elle forma la résolution de la garder d'une manière inviolable.

Le démon, jaloux des âmes qui s'élèvent au-dessus des autres par l'héroïsme de la vertu, lui prépara une effroyable tentation, qui fut pour elle un chemin à la plus éclatante victoire. Un homme brutal, adonné aux plus fougueuses passions, ayant vu cette jeune vierge, se laissa prendre à ses charmes et conçut pour elle un indomptable amour. Il employa tous les moyens imaginables, toutes les ruses que put lui suggérer l'enfer, pour arriver à la possession de celle qui était l'objet de toutes ses pensées. Le but de tous ses desirs; mais il échoua devant l'incomparable vertu de Flaminée.

Se voyant ainsi rebuté, ce misérable ne s'en tint point là : il forma le projet d'enlever par la force ce qu'il ne pouvait avoir par la persuasion, et usant de violence il ravit la jeune fille et l'entraîna vers la France, qui était son pays. Mais ce malheureux ravisseur devait apprendre qu'il y a un sanctuaire où nul ennemi ne saurait pénétrer par nul moyen, c'est la volonté d'une âme décidée à lutter avec la grâce de Dieu, contre la tyrannie des méchants et des hommes corrompus. Jamais il ne put, même par la violence, arriver au but de sa convoitise : le Ciel et l'amour de la vertu donnèrent à la pieuse vierge un tel courage et une telle force, qu'elle vint à bout de se conserver sans l'ombre d'une souillure.

Cependant les frères de Flaminée, ayant appris le rapt de leur sœur, n'avaient perdu aucun instant; ils s'étaient mis à la poursuite du ravisseur, et comme le dévouement donne des ailes, ils avaient atteint, dans sa fuite, le misérable qui entraînait leur sœur. Ils essayèrent de la tirer de ses mains, par la douceur d'abord et les prières, — car le scélérat se trouvait

même de les repousser, — ensuite par la force ouverte ; mais ils ne réussirent à rien. Ce monstre, voyant leur insistance à le suivre, et la résistance toujours plus opiniâtre de sa victime, changea son amour en fureur, massacra odieusement la jeune fille et fit assassiner ensuite ses trois frères, le 4 août environ l'an 409. Les noms des trois frères, qui méritent de vivre dans la mémoire des chrétiens, étaient Pèlerin, Majorat et Viventien ; ils sont honorés avec leur sœur. (CHAPLA.)

SAINT EUPHRONE,

ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Euphrone était petit-fils de saint Grégoire, évêque de Langres, dont le souvenir était béni partout en France. Il était proche parent du célèbre Grégoire qui devait lui succéder sur le siège de Tours ; et la dignité de sénateur était depuis longtemps dans sa famille. Il fut élevé dans la piété chrétienne, et s'étant consacré à Dieu dès ses jeunes années, il fut admis dans le clergé qu'il édifia si honorablement que le peuple de Tours voyait en lui son futur prélat.

À la mort de Gonthier son prédécesseur en l'année 353, l'éloignement du roi Clotaire 1^{er}, qui faisait alors la guerre aux Saxons, fit durer un an la vacance du siège, mais ne ralentit pas l'ardeur qui voulait le voir assis sur le trône de saint Martin. Le roi ne fut pas plus tôt de retour qu'ils députèrent les principaux d'entre eux pour lui demander Euphrone. Clotaire leur fit connaître qu'il les avait prévenus, et leur dit qu'il avait nommé le prêtre Caton à l'évêché de Tours, qu'il s'étonnait qu'on eût négligé les ordres qu'il avait donnés pour son sacre. Les députés lui dirent qu'il l'auraient accepté de bon cœur, et qu'ils l'avaient demandé même, mais qu'il avait refusé de venir. Dans cet intervalle, Caton, ce prêtre auvergnat dont il était question, arriva inopinément à la cour, et vint se présenter devant le roi durant l'audience même qu'il donnait aux députés de Tours. C'était pour le supplier de chasser l'évêque Cautin du siège épiscopal de Clermont. Le roi surpris d'une telle demande se mit à rire et s'en moqua. Caton se voyant refusé, dit qu'il acceptait donc

l'évêché de Tours que le roi lui avait donné. Alors le roi dit que puisqu'il avait méprisé cette église il n'était point à propos de la lui donner, ajoutant qu'elle saurait bien se passer de lui. Caton se retira tout confus, et les députés de Tours étant revenus pour prier le roi d'expliquer sa volonté au sujet d'Euphrone, ils l'informèrent de son mérite et de sa naissance. Sur ce qu'ils dirent qu'il était petit-fils du bienheureux Grégoire, évêque de Langres, dont la mémoire était en bénédiction, il leur répondit : « Il est donc des premières et des meilleures familles du royaume ; il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse sur lui, et que l'élection que saint Martin a faite de son successeur subsiste et soit confirmée. » Aussitôt il fit expédier des lettres d'investiture pour Euphrone qui fut ainsi ordonné le dix-huitième évêque de la ville depuis saint Martin, selon saint Grégoire de Tours, son successeur, ou pour parler plus exactement, depuis saint Gatien le fondateur de cet évêché. Quelques auteurs ont tâché de rendre suspecte toute cette relation qui regarde l'élection de saint Euphrone, sous prétexte qu'elle ne se trouve pas dans quelques exemplaires de l'histoire de Grégoire ; mais on croit que cet endroit est du nombre de ceux que cet auteur a ajoutés après coup dans son histoire sur de nouveaux mémoires qu'il reçut après l'avoir publiée.

Il n'y avait qu'un an que saint Euphrone était évêque, lorsqu'on tint le troisième concile de Paris où Childebert régnait encore : il fut un des quinze prélats qui le composèrent et dont les principaux étaient saint Prétextat de Rouen, saint Germain de Paris, saint Pair ou Paterne d'Avranches, saint Samson de Dol, outre saint Léonce de Bordeaux, saint Félix de Nantes, saint Caletric de Chartres et Probien de Bourges, président du concile à qui plusieurs ont donné aussi la qualité de Saint : il eut beaucoup de part aux sages règlements qui s'y firent touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques et les mariages illégitimes. Le roi Childebert étant mort sur la fin de l'année suivante, son frère Clotaire à qui la ville de Tours obéissait dès auparavant, devint le maître de toute la monarchie française. Chramne son fils après sa réconciliation se révolta de nouveau

contre lui et se retira en Bretagne. Willicaire beau-père de ce jeune prince qui se trouvait enveloppé dans son parti, se réfugia dans l'église de Saint-Martin de Tours. Ce fut alors, dit saint Grégoire, que cette église fut brûlée pour les péchés du peuple et pour les crimes que Willicaire et sa femme y commirent (au nombre desquels on pouvait peut-être compter l'incendie même). Le feu prit à la ville et elle en fut presque toute consumée. Le roi Clotaire touché de compassion pour un peuple tout ruiné, ouvrit ses coffres pour contribuer à faire rebâtir la ville et l'église. Ce fut en cette occasion principalement que l'on éprouva l'ardeur et l'étendue de la charité de saint Euphrone, qui non content d'employer son bien à nourrir les pauvres et à rebâtir deux églises pour sa part, trouva encore diverses autres ressources pour remettre les habitants ; il les consola par ses fréquentes exhortations et les porta à souffrir avec patience et soumission aux ordres de Dieu les suites de ce malheur. Après la mort de Clotaire qui laissa la monarchie à partager entre ses quatre fils, la ville de Tours se trouva sous l'obéissance de l'ainé Charibert qui fut roi de Paris. Ce prince promit aux habitants de les conserver dans leurs privilèges et leurs franchises. Cependant le comte Gaison s'appuyant sur un registre de capitation, qui avait été fait avant l'incendie de la ville, entreprit de faire payer ce tribut aux habitants. L'évêque Euphrone s'opposa à ses efforts et se moqua de ses menaces. Gaison alla faire ses plaintes au roi contre le saint prélat, et lui fit voir le registre des taxes. Charibert soupira au lieu de lui répondre ; la crainte qu'il eut de la vertu de saint Martin lui fit jeter le registre au feu : il renvoya promptement à l'église de ce Saint et à l'évêque Euphrone tous les écus d'or que l'on avait déjà exigés sur le peuple, et protesta que la ville de Tours serait exempte de la taille et de toute autre contribution.

L'année d'après la mort de Clotaire, Léonce, évêque de Bordeaux, métropolitain de la seconde Aquitaine, assembla son concile provincial à Saintes, où l'on déposa Émère que ce roi avait fait établir évêque de la ville. La raison que l'on alléguait de cette déposition était qu'il avait été sacré sans la participation de son

métropolitain qui était absent. On élut en sa place un prêtre de Bordeaux nommé Héracle, que l'on envoya aussitôt au roi Charibert pour le faire agréer. Celui-ci portant la lettre du concile signée des évêques, passa par la ville de Tours pour donner avis à saint Euphrone de tout ce qui s'était passé à Saintes, et lui demander son approbation. Euphrone la lui refusa jugeant que le défaut qui se trouvait dans l'ordination d'Émère, n'était pas suffisant pour le dégrader de l'épiscopat. Héracle étant arrivé à Paris, salua le roi Charibert qui songeait à Martin, et qui avait beaucoup de considération pour saint Euphrone, lui demanda s'il venait de Tours, et s'il lui apportait des recommandations de l'évêque de cette ville. Héracle lui dit : « Votre père Léonce et les évêques ses comp provinciaux vous saluent, et m'ont envoyé pour vous faire savoir qu'ils ont déposé de l'épiscopat de Saintes Émère qui avait été promu contre les canons, et pour prier votre majesté d'agréer celui qu'ils ont élu canoniquement à sa place. » Charibert prit cette entreprise pour une injure faite à son père Clotaire et à lui ; il envoya Héracle en exil, condamna Léonce et les autres évêques du concile de Saintes à une grosse amende, et fit rétablir Émère. Saint Grégoire de Tours qui savait les canons autant qu'aucun évêque de son siècle, semble se déclarer pour la conduite de ce prince en ce point, et pour celle de saint Euphrone contre Léonce et le concile de Saintes. C'est ce qui nous fait juger qu'Émère avait en les suffrages du clergé et du peuple avec la nomination du roi Clotaire, et que l'absence du métropolitain n'était pas toujours un sujet inexcusable de nullité dans l'ordination. Nous n'avons pas cru au reste devoir passer sous silence la correction que deux savants ont faite au texte de cet historien pour y substituer le nom de la ville de Rome à la place de celui de Tours, et y expliquer du Pape ce qu'à la lettre on peut entendre de saint Euphrone.

Notre Saint assembla dans sa ville quatre ans après un concile qui est appelé le second de Tours, et où il se trouva des évêques de trois provinces. Saint Prétextat de Rouen et saint Germain de Paris y parurent entre les autres, et l'on y fit beaucoup de règlements importants que l'on renferma en vingt-sept

canons. Toute l'estime et tous les égards que le roi Charibert avait pour Euphrone, ne pouvaient être que fort onéreux au saint Evêque, voyant principalement qu'ils étaient inutiles à la conduite de ce prince qui était toujours assez dérégulé. C'est ce qui formait la répugnance qu'il avait d'aller à la cour. Saint Grégoire de Tours, qui était alors prêtre dans son église, dit qu'ayant été pressé par plusieurs fois d'aller au devant de Charibert l'année qui suivit son concile, après beaucoup de remises et de délais, il se laissa enfin persuader par ceux qui lui représentaient que cela était de son devoir. Il dit donc à ses gens de préparer des voitures pour aller au devant du roi, ajoutant néanmoins qu'il ne le verrait point, et que les préparatifs seraient inutiles. Étant sur le point de partir, il fit revenir son bagage et débrider les chevaux, disant qu'il ne ferait point le voyage. Il répondit à ceux qui trouvaient de l'inconstance dans cette conduite, que son voyage aurait été inutile, parce que le roi était mort. On fut fort étonné de l'entendre parler de la sorte, mais lorsqu'on vit arriver des courriers de Paris pour apporter la bonne nouvelle de cette mort, on ne douta plus que le saint Evêque n'eût le don de prophétie.

Il avait aussi celui des miracles au rapport du même historien, qui depuis plusieurs années était devenu le témoin de ses actions. En effet, on n'était point surpris de voir que Dieu le favorisât ainsi des grâces qu'il lui accordait pour les autres, lorsqu'on le voyait comblé de celles qui servaient à sa propre sanctification et qui formaient en lui toutes les vertus qui le rendaient l'objet de l'amour et de la vénération de son peuple. Fortunat qui était venu en France depuis la mort de Clotaire, et qui vers le temps de celle de Charibert, s'établit à Poitiers auprès de sainte Radegonde, a loué dans sa prose et dans ses vers son humilité, la douceur de ses mœurs, la pureté de son cœur, sa charité et la sainteté qui paraissait dans toutes ses actions. Euphrone ne fut pas en moindre considération auprès de Sigebert, roi d'Austrasie, à qui la Touraine était échue après la mort de son frère Charibert, qu'il l'avait été auprès de ses prédécesseurs. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation des Reliques de la

Vraie-Croix, dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. On en pourra voir un plus grand détail dans la vie de cette Sainte.

Nous nous contenterons d'ajouter ici que saint Euphrone, après avoir rempli dignement le ministère de son épiscopat pendant dix-sept ans, fut appelé à la récompense de ses travaux le 4 août de l'an 573, et qu'il eut pour successeur saint Grégoire son parent, que nous regardons comme le père de notre histoire. Nous ne voyons pas que les martyrologes aient fait mention de saint Euphrone avant le xvi^e siècle ; sa fête est marquée dans le Martyrologe romain au 4 août.

SAINT LUAN,

ABBÉ.

Saint Luan ou Lugel fut élevé à Benchor sous saint Comgall. Nous apprenons de saint Bernard qu'il fonda cent monastères en Irlande. Le plus célèbre de tous était celui qu'on appelait Cluain-Fearta-Molua, et qui était dans le comté de Leinster, sur les frontières de ceux d'Ossory et de Quéén. Le Saint ordonnait à ses Religieux de garder le silence, et de vivre dans un recueillement perpétuel. Il ne permettait jamais aux femmes de s'approcher d'eux dans l'église. Sa Règle fut longtemps suivie en Irlande. Il mourut le 4 août 622. Les Irlandais l'honorent sous les noms de Lua, de Lugaidh et de Molua.

SAINTE SIGRADE,

MÈRE DE SAINT LÉGER.

Sigrade, mère vénérée de saint Léger, l'illustre évêque martyr, fut reléguée dans l'abbaye des religieuses de Notre-Dame de Soissons, par l'ordre de l'abominable Ébroin, qui persécutait toute cette noble famille. Elle avait vu ses biens confisqués, l'un de ses fils, le comte Guérin, lapidé, et saint Léger soumis aux plus cruelles tortures, en attendant la consommation de son martyre.

Adorant, dans l'excès du malheur, Celui qui l'éprouvait pour la purifier, elle embrassa la vie religieuse à Notre-Dame de

Soissons, avec une ferveur qui lui laissa moins sentir ses disgrâces que celles de ses enfants.

Pour la consoler, saint Léger lui adressa, du monastère de Fécamp, une lettre qui est parvenue jusqu'à nous. C'est un monument précieux de son éloquence et de sa haute piété. Après lui avoir montré les avantages des souffrances par l'autorité des saintes Écritures, il lui parle de ceux de la vie religieuse.

« Nulle langue, lui dit-il, ne peut exprimer la joie que vous devez ressentir dans le Seigneur. Vous avez quitté ce qu'il fallait abandonner... Le Seigneur a exaucé vos prières, il a vu les larmes que vous avez répandues en sa présence. Il vous a retranché ce qui paraissait vous retarder dans la voie du salut, afin que, dégagée des liens qui vous attachaient au monde, vous viviez désormais à Dieu, en goûtant combien le Christ est doux. C'est lui qui est notre Dieu, notre Roi, notre Rédempteur ! C'est lui qui est la voie, la vérité et la vie !... »

« O heureuse mort, qui donne la vie ! heureuse perte des biens, qui mérite des richesses éternelles ! heureuse tristesse, qui procure la joie des Anges ! Vous avez déjà éprouvé les miséricordes du Seigneur, il vous a inspiré le mépris du monde pour vous faire pratiquer les observances d'une sainte Règle. Il a délivré vos enfants des misères du siècle, et leur a donné l'espérance d'une vie éternelle ; au lieu que vous auriez dû les pleurer comme morts, si en mourant vous les eussiez laissés sur la terre. »

Le reste de la lettre de saint Léger est plein des plus beaux traits de fermeté dans l'affliction, d'amour pour les ennemis et de détachement des choses créées.

Nous ignorons l'époque de la mort de sainte Sigrade. On conservait ses Reliques avec celles de saint Guérin son fils, à Notre-Dame de Soissons. Un oratoire lui était dédié dans une vallée du Morvan.

SAINT BAUMEZ,

SOLITAIRE.

Baumez (en latin *Baomadus*) habitait l'Aquitaine, lorsque les invasions des infidèles répandirent l'effroi dans les contrées du

Midi. Il quitta son pays cherchant une solitude : il la trouva dans une des forêts du Maine où il se sanctifia. Mais les détails de sa vie sont incertains. On sait seulement qu'il était honoré des peuples, et qu'à sa mort on emporta ses Reliques à Tulle, où on fait sa fête le 4 août.

LE BIENHEUREUX MAURIN,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

C'était un homme ferme, courageux, agréable et en qui on remarquait beaucoup de traits de sainteté. Dieu l'honora même, dit-on, du don de prophétie. Il obtint de Charlemagne la restitution des biens qui avaient été enlevés à son église par Charles-Martel, au temps de l'invasion des Sarrasins.

Sous l'épiscopat du bienheureux Maurin, le premier des comtes du pays auxerrois, nommé Ermenold, bâtit dans une de ses terres un couvent sous le titre de Saint-Sauveur. Maurin en fit la dédicace solennelle et le dota. Il fut aussi très-libéral envers l'église de Saint-Étienne, à qui il laissa des terres de son patrimoine, situé au village de Fontenay, près de Chablis.

Maurin cessa de vivre vers l'an 800, après vingt-huit ans d'épiscopat et fut enseveli dans l'église de Saint-Gervais, qu'il avait rebâtie. Il est nommé en ce jour dans plusieurs martyrologes.

LE BIENHEUREUX CHÉRUBIN DE SPOLÈTE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Chérubin naquit dans l'île de Négrepont et il ne fut surnommé de Spolète que parce que ses père et mère étaient originaires de cette ville. Ayant fait paraître dès son enfance une merveilleuse vivacité d'esprit, on le destina aux études ; et lorsqu'à dix-huit ans, il eût achevé ses cours de philosophie et de théologie, on l'envoya en divers lieux pour y visiter ses parents, qui y étaient établis.

Il marchait dans la voie du Seigneur, sans savoir au juste quelle était sa destination, lorsqu'un avis intérieur le conduisit dans l'Ordre de Saint-François, et il obéit sans délai à l'inspira-

tion, en embrassant l'Étroite Observance. Pendant son noviciat, il donna des marques d'une éminente piété ; et, quand il eut fait profession, il s'appliqua à l'étude du droit-canon et à l'art oratoire, où il fit en peu de temps des progrès qui faillirent lui devenir nuisibles ; car s'étant livré à la chaire, il commença par chercher à plaire à ses auditeurs plutôt qu'à les toucher.

Cette méthode, si peu conforme à l'esprit de l'Évangile, déplut beaucoup aux Frères-Mineurs, qui comparèrent Chérubin à une cloche qui ne rend qu'un vain bruit, qui se perd dans les airs. Le bienheureux Jean Bonvisi, qui ne pouvait souffrir qu'on employât une éloquence profane pour annoncer la parole de Dieu, reprit fortement Chérubin de son défaut, et celui-ci, recevant humblement ses remontrances, profita de ses avis et se corrigea. Alors il ne parla plus le langage de l'Évangile qu'avec le ton qui lui convient ; et, en rentrant dans cette noble simplicité, dont les premiers Prédicateurs nous ont laissé de si excellents modèles, il s'attira un nombreux concours d'auditeurs et procura la conversion de plusieurs pécheurs. Il continua de prêcher bien avant dans sa vieillesse, et pour récompenser sa docilité et son zèle, Dieu confirma plusieurs fois la vérité de ses discours par des prodiges éclatants et lui donna, par des visions, des consolations abondantes.

L'austérité de la conduite du bienheureux Chérubin ne se faisait pas sentir dans sa conversation, qui était agréable. Sa profonde humilité ne servait qu'à relever sa science ; et quoiqu'il fût d'une extrême sévérité à son propre égard, il était doux et compatissant envers le prochain, et ne négligeait rien de ce qu'il présumait pouvoir lui être utile.

Il avait une dévotion singulière envers le Saint-Sacrement de nos autels, et il tâchait de l'inspirer aux autres dans ses sermons. Pour étendre et perpétuer son zèle, il établit des compagnies de pénitents, dont le devoir était d'accompagner le Saint-Viatique lorsqu'on le portait aux malades ; et ce fut lui qui institua l'usage de faire précéder les Sacrements par une clochette pour prévenir de leur passage.

Les connaissances qu'il avait acquises dans l'art oratoire le

furent choisir, en 1465, pour composer et prononcer l'oraison funèbre de Louis d'Albert, de la maison royale de France, qui était cardinal du titre de Saint-Pierre et de Saint-Marcellin, et qui voulut être enterré avec l'habit de Frère-Mineur, dans le couvent d'Ara-Coeli.

Chérubin étant comblé d'années et de bonnes œuvres, saint Jérôme, qu'il honorait d'un culte particulier, et avec qui, selon de graves témoignages, il s'entretenait souvent familièrement, saint Jérôme, dis-je, lui apparut, et l'avertit de ne plus songer à prêcher, mais à mourir. Il s'y prépara, en effet, par une confession qu'il fit au bienheureux Ange de Clavasio, qui était alors commissaire général; et tout exténué qu'il se trouvait en ce moment, il se leva et se mit à genoux pour recevoir le Saint Viatique.

Après avoir fait tous les actes de piété qui procurent une bonne fin, et avoir remercié Dieu de la grâce qu'il lui faisait en permettant qu'il terminât sa vie à Notre-Dame-des-Anges, il s'endormit paisiblement pour l'éternité, le quatrième jour d'août 1484, et fut enterré auprès de Jean de Bonvisi.

Saint Bernardin de Feltre dit dans un de ses sermons, qu'un homme et une femme de grande vertu avaient vu monter au ciel l'âme de Chérubin, accompagnée de saint Jérôme, de saint Michel et d'une troupe d'Anges, et que soixante mille âmes qu'il avait converties étaient venues au-devant de lui pour la recevoir.

Les circonstances de sa mort, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise pendant sa vie, s'étant répandues dans l'Italie, on lui rendit en divers endroits des honneurs funèbres, et son tombeau fut décoré d'un grand nombre de présents, que la piété des fidèles y consacrait. Il a laissé plusieurs ouvrages, où brille l'érudition de ces temps-là.

LA BIENHEUREUSE PAULE DE MONTANT.

CLARISSE.

Une famille noble du nom de Montant, établie dans le Mantouan, donna naissance à la bienheureuse Paule, au xv^e siècle.

Elle connut de bonne heure les dangers du monde, y renonça, et embrassa l'Ordre de Sainte-Claire au couvent de Sainte-Luce de Mantoue, en 1458.

Une piété aussi éclairée qu'affectueuse, une foi vive qui en sanctifiait les pratiques, et un inviolable attachement aux devoirs de son état, la firent regarder comme un modèle accompli de la perfection religieuse. Le rare assemblage des vertus qui brillaient dans cette illustre recluse était encore relevé par l'attrait de la modestie. Paule était douce, complaisante, officieuse, supportait sans contrainte les faiblesses de ses compagnes et les excusait sans affectation. Sévère jusqu'à la rigueur sur sa propre conduite, elle cachait les défauts d'autrui dans le sein de la charité, et n'employait pour les corriger que des paroles de consolation.

L'odeur de ses vertus pénétra jusque dans ce monde qu'elle avait quitté, et l'on venait de toutes parts, soit pour la consulter, soit pour obtenir le secours de ses prières. Plusieurs personnes ayant reçu du soulagement par son intercession, on s'accorda dans son siècle à la regarder comme une âme privilégiée dont la médiation était puissante auprès de Dieu, et cette opinion fut confirmée par divers miracles.

Paule, après avoir persévéré dans la pratique des plus sublimes vertus l'espace de cinquante-six ans, alla recevoir la couronne des vierges, en quittant sa dépouille mortelle le quatrième jour d'août 1514. Les merveilles qui suivirent sa mort ne permirent pas aux religieuses de l'enterrer dans le cimetière commun. Elles déposèrent son corps en un tombeau érigé dans le chœur de leur église, et le nombre des offrandes que la piété y a consacrées est devenu considérable.

Un grand concours de fidèles vient honorer ses reliques chaque année, le 4 août, et les miracles qui ont brillé là depuis sa mort ont été recueillis par Gratias de Tin, qui a écrit sa vie.

LA VÉNÉRABLE MARGUERITE GUITONNIER.

Une femme pieuse, qui édifiait par ses vertus et ses bonnes œuvres tout la ville de Loudun, et qui se nommait Marguerite

Guitonniér, fut emprisonnée à Poitiers pour avoir donné asile, dans sa maison, à des prêtres fugitifs, et condamnée à la peine de mort. Elle monta sur l'échafaud en bénissant le nom du Seigneur, le 4 août 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Lorsque saint Dominique prêchait aux Albigeois, dit le P. Giry, il avait une peine extrême de voir que les fruits ne répondaient pas à son zèle et à son travail. Dans l'amertume dont son cœur était pénétré, il s'adressa à la très-sainte Vierge et la pria instamment, les larmes aux yeux, de combattre avec lui et de lui inspirer les moyens de réduire ces cœurs endurcis. Un jour qu'il était dans la plus grande ferveur de son oraison, en la chapelle de Notre-Dame-de-Prouille, cette Mère de miséricorde lui apparut et lui dit « que, comme la Salutation angélique avait été le principe de la rédemption du monde, il fallait aussi que cette Salutation fût le principe de la conversion des hérétiques; qu'ainsi, en prêchant le Rosaire, qui contient cent-cinquante *Ave Maria*, il verrait un succès merveilleux de ses travaux et les plus opiniâtres de ces sectaires se convertir par milliers. » Dominique obéit à cette voix, et, au lieu de s'arrêter comme auparavant aux discussions et aux controverses, il s'appliqua principalement à annoncer le Rosaire, à en expliquer les quinze mystères et à prêcher les grandeurs et les mérites de la très-sainte Vierge; il réussit si admirablement, qu'il retira en peu d'années plus de cent mille personnes des portes de l'enfer en leur faisant quitter leurs erreurs.

Le grand historien Rohrbacher a écrit, à ce sujet deux pages très-pieuses, que nous reproduisons avec joie :

Un des moyens les plus efficaces, dit-il, que saint Dominique employa, pour obtenir de Dieu la conversion des hérétiques et pour instruire en même temps les fidèles, fut l'institution et la pratique du saint Rosaire, qui consistait à réciter quinze *Pater*, et après chaque *Pater*, un dizain d'*Ave Maria*, pour honorer les quinze principaux mystères de la Vie de Jésus-Christ et de celle de sa sainte Mère. Le Chapelet en est la troisième partie. Deman-

dons à Dieu la grâce de le bien dire; car le bien dire, c'est unir l'oraison du cœur à la prière vocale. Des quinze mystères, on distingue cinq joyeux, cinq douloureux, cinq glorieux. Les cinq premiers sont : le mystère de l'Incarnation, par lequel le Fils de Dieu se fait homme dans les entrailles de Marie; le mystère de la Visitation, par lequel saint Jean est sanctifié dans le sein de sa mère, le mystère de Jésus-Christ naissant à Bethléem, le mystère de la Présentation, le mystère de l'Enfant Jésus retrouvé au Temple. Oh! si nous méditions un peu ces mystères en récitant notre Chapelet, avec quelle dévotion ne dirions-nous pas : Notre Père, que votre nom soit sanctifié? Notre Père, Père éternel du Verbe, qui se fait homme, qui naît dans une étable, ah! que votre nom soit sanctifié, comme le mérite cet abaissement de votre Fils! Avec quelle joie filiale ne dirions-nous pas à la très-sainte Vierge : Je vous salue, Marie! Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus, que vous avez conçu du Saint-Esprit; Jésus, que vous avez porté chez Élisabeth; Jésus, que vous avez enfanté à Bethléem, que vous avez présenté au Temple; Jésus, que vous avez retrouvé au Temple!

Les cinq mystères douloureux sont : l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, sa cruelle Flagellation, son Couronnement d'épines, son Portement de croix, et enfin, son Crucifiement. Or qui pourrait y penser sans dire à Dieu avec une nouvelle ferveur : Notre Père, que votre volonté soit faite, comme l'a faite Jésus-Christ, votre Fils, agonisant, flagellé, couronné d'épines, portant sa Croix et y mourant pour nous! Avec quelle tendre affection ne dirions-nous pas à la très-sainte Vierge : Je vous salue, Marie, pleine de grâce et pleine de douleur : vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles; Jésus, qui a sué du sang pour nous; Jésus, qui pour nous a été flagellé, couronné d'épines, a porté sa Croix, et est mort sur la Croix.

Les cinq mystères glorieux sont : Jésus ressuscité des morts, Jésus montant au ciel, Jésus envoyant le Saint-Esprit, Jésus élevant au ciel sa sainte Mère, Jésus l'y couronnant d'une gloire

incomparable. O mon âme, nous avons plus d'une fois été distraits dans la récitation de notre chapelet : c'est bien notre faute. Nous ne pensions pas à ces bienheureux mystères. Faisons ceci à l'avenir. Le dimanche, méditons sur les cinq dizains du chapelet les cinq mystères qui conviendront plus particulièrement à l'époque de l'année ; ensuite, les autres six jours de la semaine, méditons alternativement les trois sortes de mystères : par exemple, le lundi et le jeudi, les mystères joyeux ; le mardi et le vendredi, les mystères douloureux ; les mercredi et le samedi, les mystères glorieux. Nous méditerons ainsi chaque semaine tous les principaux mystères de la piété chrétienne. Sainte Vierge, Mère de Dieu et ma bonne Mère, je vous offre cette résolution de mon amour envers vous : obtenez-moi la grâce d'y être fidèle, afin que de jour en jour j'apprenne à bénir, à aimer avec vous Celui qui est le fruit de vos entrailles, Jésus, qui est ressuscité des morts, qui est monté au ciel, qui a envoyé le Saint-Esprit, qui vous a fait monter au ciel, qui vous a couronnée de gloire, et qui veuille nous y faire monter un jour nous-même. Amen.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Bologne, saint Dominique, Confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, homme illustre par sa sainteté et sa doctrine, qui vécut dans la vertu la plus intègre, et qui, en récompense de ses mérites, ressuscita trois morts. Après avoir réprimé

PRIDIE NONAS AUGUSTI.

Bononiæ sancti Dominici confessoris, fundatoris ordinis Fratrum Prædicatorum, viri sanctitate et doctrina clarissimi : qui virginitatem perpetuo illibatam servavit, et ob singularem meritorum gratiam tres mortuos suscitavit : cumque prædicatione sua hæreses compressisset, ac plurimos ad religiosam et piam vitam instituisset. octavo idus mensis hujus in pace quievit : ejus tamen festivitas ex constitutione Pauli papæ quartæ hac die celebratur. — Thessalonicæ natalis beati Aristarchi, discipuli et comitis individui sancti Pauli apostoli, de quo ipse ad Colossenses scribit : Salutat vos Aristarchus concaptivus meus. Is ab eodem apostolo Thessalonicensium episcopus ordinatus, post longos agones sub Nerone coronatus a Christo, quievit. — Romæ via Latina passio beati Tertulliani presbyteri et martyris, qui sub Valeriano imperatore post impiam fustium mactationem, iguium circa latera exustionem, oris quassationem, atque in equuleo extensionem, nervorumque cæsionem, data sententia, capitis amputatione martyrium consummavit. — Constantinopoli sancti Eleutherii

les hérésies par ses prédications, et formé plusieurs personnes à la vie religieuse et à la piété, il mourut en paix le 8 des ides de ce mois ; cependant sa fête se célèbre en ce jour en vertu d'une constitution du Pape Paul IV.

A Thessalonique , fête de saint Aristarque , disciple et compagnon inséparable de l'apôtre saint Paul , qui parle de lui quand il écrit aux habitants de Colosses : « Aristarque, dit-il, mon compagnon de captivité, vous salue. » Ce Saint, ayant été ordonné Evêque des Thessaloniens par le même Apôtre, et ayant grandement et longuement souffert sous Néron, fit une mort tranquille dans laquelle il reçut sa couronne de Jésus-Christ.

A Rome, sur la voie Latine, supplice de saint Tertullien, prêtre et Martyr, qui, sous l'empereur Valérien, fut cruellement frappé de coups de bâton, eut les côtés brûlés, les mâchoires brisées, fut étendu sur le chevalet, et eut les nerfs coupés (ou fut frappé à coups de nerfs de bœufs) ; enfin, sa sentence ayant été prononcée, il fut décapité, et consumma ainsi son martyre.

A Constantinople, saint Eleuthère, Martyr, de l'ordre des Sénateurs, qui, dans la persécution de Maximien, périt par le glaive pour la foi de Jésus-Christ.

En Perse, sainte Ie et ses compagnes, Martyres, qui sous le roi Sapor, après avoir souffert divers tourments, furent martyrisées avec neuf mille chrétiens captifs.

A Cologne, saint Protas, Martyr.

A Vérone, saint Agabe, Evêque et Confesseur.

A Tours, saint Euphrone, Evêque.

A Rome, sainte Perpétue, qui, ayant été baptisée par l'apôtre saint Pierre, convertit à Jésus-Christ Nazaire, son fils, et Africain,

martyris, ordinis senatorii, qui pro Christo in persecutione Maximiani gladio cecus est. — In Perside sanctorum martyrum Iæ et sociarum, quæ cum novem milibus christianis captivis sub Sapore rege diversis poenis afflictæ martyrium subierunt. — Coloniae sancti Protasii martyris. — Veronæ sancti Agabii episcopi et confessoris. — Turonis sancti Euphronii episcopi. — Romæ sanctæ Perpetuæ quæ a beato Petro apostolo baptizata, Nazarium filium, et Africanum virum ad fidem Christi perduxit, et multa sanctorum martyrum corpora sepelevit, ac tandem bonorum operum meritis cumulata migravit ad Dominum.

son mari, et inhuma les corps de plusieurs saints Martyrs, et enfin, rendit au Seigneur son âme comblée du mérite de ses bonnes œuvres.

Additions des autres martyrologes.

Saint Hyacinthe, saint Just et saint Crescentien, martyrs à Rome.

Saint Serge et saint Barthélemy, martyrs à Nicomédie.

Saint Viventien, martyr, avec saint Percevin et saint Macorat.

Saint Philippe, neuvième évêque de Jérusalem, à la fin du 11^e siècle.

Sainte Claire, vierge de l'Ordre de Cîteaux, à Dieu-Notre-Dame, près de Romorantin.

Saint Frion, confesseur en Saintonge.

Saint Moïse, évêque d'Axuma, en Abyssinie,

Sainte Eudoxie, martyre en Perse.

Saint Justin de Montreuil, honoré à Saint-Sauve.

Saint Ptolémée de Memphis, martyr en Égypte, honoré chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Pierre Boyer, prêtre du diocèse d'Orange, condamné à mort pour refus du serment schismatique par la commission populaire, guillotiné le 4 août 1794, à l'âge de 68 ans.

Jean-Baptiste-Nicolas Hussenot, prêtre Franciscain de Nancy pour la même cause, déporté et mort à Rochefort le même jour.

Jacques Cornely, prêtre irlandais à Metz, pour le même refus de serment, condamné à la déportation, mort à Rochefort le même jour.

Jean-Baptiste Ponthion, prêtre Franciscain, arrêté à Manosque pour la même cause, et sur-le-champ pendu à un arbre, à l'âge de 75 ans, ce même jour.

Antoine Delpy, curé au diocèse de Périgueux, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Périgueux le 4 août 1794.

Matthieu Poujol, jeune prêtre du diocèse de Cahors, pour refus du serment schismatique, emmené à Rochefort et mort là, à 30 ans, le 4 août 1794.

Alexis-François Romécourt, prêtre et ancien jésuite, chanoine de l'église collégiale de Commercy, arrêté en 1793 et mis en réclusion, puis déporté au delà des mers et mort dans la traversée des suites de mauvais traitements, à l'âge de 80 ans, le 4 août 1794.

CINQUIÈME JOUR D'AOUT.

La fête de Notre-Dame-des-Neiges. — Saint Memmie ou saint Munge, apôtre et premier évêque de Châlons-sur-Marne. — Saint Yon; disciple de saint Denys l'Aréopagite, prêtre et martyr. — Sainte Afre et ses compagnes, martyres. — Saint Cassien, évêque d'Autun. — Sainte Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze. — Saint Oswald, roi d'Angleterre, martyr. — Saint Abel, archevêque de Reims. — Saint Thierry, évêque de Cambrai et d'Arras. — Saint Jean, évêque de Cambrai et d'Arras. — Le Bienheureux Ubalde, Frère Mineur. — La Vénérable Jeanne-Marie-Baptiste Solimani, fondatrice des Baptistines ou Ermites de Saint-Jean-Baptiste. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Ajoutons des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES,

La dévotion à la très-sainte Vierge est née avec l'Église, et les saints Pères ont eu raison quand ils ont assuré que c'était à tous les fidèles que Jésus-Christ parlait sur la Croix, quelques moments avant d'expirer, quand il a dit à saint Jean : « Voilà votre Mère, » et que c'étaient ces mêmes fidèles qu'il avait en vue, quand il dit à sa Mère en parlant de saint Jean : « Femme, voilà votre fils. » C'est cette douce et consolante qualité de mère dans Marie, et ce titre si glorieux et si intéressant de fils dans les fidèles, qui font naître cette confiance, qui excitent cet amour, qui inspirent ce profond respect et ce culte touchant envers la très-sainte Vierge. Ce culte, l'Église l'exige de tous ses enfants, et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin : *Tu es spes unica peccatorum, Maria; in te nostrorum est expectatio præmiorum* ; Vous êtes, Vierge sainte, l'unique espérance des pécheurs ; c'est de vous que nous attendons le prix et la récompense de nos travaux dans le ciel (Serm. 2, de Annunt.) ; et à saint Germain, patriarche de Constantinople : *Nemo est qui salvus fiat nisi per te, ô beata Virgo; nemo qui liberetur à malis nisi per te; cujus misereatur gratia, nisi per te* ; Il n'y a personne, ô bienheureuse Vierge, qui puisse espérer son

salut, que par votre moyen ; personne qui soit délivré des maux de cette vie, que par votre protection ; personne qui puisse obtenir miséricorde, que par votre puissante intercession (Serm. de B. Virgine).

C'est dans le même sens que l'Église, toujours conduite par l'Esprit-Saint, ne se contente pas d'honorer la très-sainte Vierge, en instituant des fêtes particulières pour célébrer chaque mystère de sa très-sainte vie, son Immaculée Conception, sa Nativité, sa Présentation au temple, son Annonciation, sa Purification, son Assomption glorieuse ; elle en ordonne une aujourd'hui, à l'occasion de la dédicace de son temple, sous le titre de Sainte-Marie-Majeure ou de Notre-Dame-des-Neiges, pour nous exprimer de toutes les manières son zèle pour l'honneur de Marie, et son empressement pour le salut de tous ses enfants. Voici ce qui a donné lieu à cette fête particulière.

Vers le milieu du iv^e siècle, sous le pontificat du Pape Libère et l'empire de Constance, le patrice Jean, d'une des plus anciennes et des plus grandes maisons de Rome, encore plus illustre par sa piété que par sa naissance, voulut donner quelque marque publique de sa dévotion à la très-sainte Vierge, à laquelle il était singulièrement dévoué. Comme il n'avait point d'enfants, il résolut, du consentement de son épouse, qui ne lui cédait ni en noblesse ni en vertu, de faire héritière de tous leurs biens Celle qui, après Dieu, lui tenait lieu de tout. Ils convinrent ensemble de faire des prières particulières et des aumônes, pour obtenir de la très-sainte Vierge la grâce de connaître à quoi elle souhaitait qu'ils employassent les biens qu'ils lui avaient consacrés. Cette Mère du pur amour, de la science et de l'espérance sainte, qui nous dit : Venez à moi, vous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte, écouta les vœux de ces pieux serviteurs ; et la nuit du cinquième jour du mois d'août, elle leur apparut en songe à tous les deux séparément ; et après leur avoir déclaré combien leur dévotion lui avait plu, et combien leur résolution lui était agréable, elle leur dit que la volonté de son Fils et la sienne était qu'ils employassent leurs biens à faire bâtir en son honneur une église sur le mont Esquilin, et qu'ils y trouve-

raient la place marquée, et le plan du temple tracé par la neige miraculeuse.

Ils ne doutèrent pas que cette vision ne fût surnaturelle. Ils allèrent trouver le Pape Libère, qui avait eu la nuit le même songe. Reconnaisant la voix du ciel, il voulut vérifier le fait par lui-même. Il fit assembler son clergé, et accompagné du patrice Jean, de sa femme et du peuple, il se rendit processionnellement au lieu indiqué. Étant arrivés sur le mont Esquilin, ils trouvèrent une place toute couverte de neige, quoique ce fût dans le temps des plus grandes chaleurs. Un prodige si sensible frappa tous les assistants. A l'admiration succédèrent les plus vifs sentiments de reconnaissance, de tendresse et de dévotion envers la très-sainte Vierge. Le projet fut bientôt dressé, selon le plan que cette neige miraculeuse avait marqué, et l'église bâtie des deniers du patrice. Tout le monde regarda cette église comme un lieu saint et privilégié par le choix qu'en avait fait la très-sainte Vierge. Quoiqu'il y eût déjà dans Rome, comme partout ailleurs, des oratoires consacrés à Dieu et dédiés en l'honneur de la très-sainte Vierge, ce fut ici proprement la première église dans Rome, bâtie sous le titre de la Mère de Dieu. Elle fut d'abord appelée la basilique de Libère, et Notre-Dame des Neiges, à cause de l'insigne miracle dont on a parlé. Elle porte aussi le nom de Sainte-Marie *ad Praesepe*, c'est-à-dire de la Crèche ; parce que la crèche qui servit de berceau au Sauveur du monde, y fut apportée de Bethléem, et y est conservée comme une précieuse relique.

Le Pape saint Sixte III, l'un des plus zélés défenseurs de la maternité divine de la très-sainte Vierge, fit magnifiquement réparer cette église vers l'an 437 ; il y offrit de très-riches présents, des terres pour son entretien et pour la subsistance des prêtres qui y feraient l'office. Ce fut là comme un trophée que ce saint Pape érigea après le célèbre concile d'Ephèse sur l'hérésie de Nestorius, en l'honneur de la Mère de Dieu, comme nous l'apprenons d'une inscription en vers qu'il y fit graver sur une pierre qui s'est conservée jusqu'à nous. Le Pape Adrien, dans son épître à Charlemagne, fait observer que le Pape Sixte mit dans cette basilique plusieurs peintures sacrées d'un grand prix. Tout ceci

fait voir que la dévotion à la très-sainte Vierge est de tous les âges de l'Église, et que sa pratique, dès sa naissance, a été de dresser des autels à Dieu et de bâtir des temples en l'honneur de sa divine Mère. Cette réparation de l'église de Notre-Dame-des-Neiges, la fit appeler la basilique de Sixte, jusqu'à ce que le nombre des églises bâties à l'honneur de la très-sainte Vierge se multipliant tous les jours dans cette capitale du monde, pour distinguer celle-ci de toutes les autres, on lui donnât le nom de Sainte-Marie-Majeure, et c'est celui qu'elle a porté jusqu'à ce jour.

Ce fut en cette célèbre basilique que le Pape saint Grégoire se rendit processionnellement avec tout son clergé et tout les corps de Rome, pour obtenir de Dieu, par la puissante intercession de la très-sainte Vierge, la fin de la peste qui désolait toute l'Italie. Ce fut encore dans la même église que le Pape Léon IV fit aller en procession tout le clergé et tout le peuple, pour obtenir la grâce d'être délivré d'un serpent monstrueux qui ruinait tout le pays. L'an 633, l'empereur Constant ayant fait mourir cruellement les défenseurs de la foi orthodoxe en Orient, commanda à l'exarque de Ravenne de faire arrêter le Pape saint Martin, le fléau des hérétiques. Le saint Pontife célébrait les divins Mystères dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, lorsque l'assassin qui avait ordre de le tuer, même à l'autel, devint aveugle dès qu'il y eut mis le pied. Tous ces prodiges, et un grand nombre d'autres que Dieu opère encore tous les jours par l'intercession de la très-sainte Vierge, dans un temple qu'elle a elle-même choisi, et où elle veut être honorée, ont rendu cette église célèbre à tous les fidèles qui y viennent de toutes les parties du monde y rendre leurs vœux.

Comme l'Église n'a rien tant à cœur que de rendre à la très-sainte Vierge le culte qui est dû à son auguste qualité de Mère de Dieu, de médiatrice entre Jésus-Christ et les hommes, de Reine du ciel et de la terre, de refuge des pécheurs, de Mère de grâce et de miséricorde, il n'est pas surprenant qu'on ait bâti partout cette multitude prodigieuse de temples consacrés à Dieu sous le nom et en l'honneur de la très-sainte Vierge. On voit à Rome

plus de soixante églises, toutes plus magnifiques, qui portent son nom, et dont elle est titulaire. Constantinople n'avait pas fait paraître moins de dévotion dans la structure et la consécration de ses temples. Leur multitude l'a fait appeler la ville de la Mère de Dieu. Il n'y avait point de rue où l'on n'en vit, pas même de palais, ni d'hôtel considérable qui n'eût sa chapelle de la très-sainte Vierge. La plus remarquable de ces églises était celle que l'impératrice Pulchérie fit bâtir hors de la ville, dans le lieu appelé Blaquerne. Combien de temples dressés à l'honneur de la très-sainte Vierge dans les villes de l'Orient et de l'Afrique, qui ont subsisté avant la domination des Sarrasins et des Turcs ? Combien en Occident qui l'emportent sur l'antiquité de ceux des Martyrs et des Apôtres ? Leur nombre est considérable en Italie ; l'Espagne qui porte ses antiquités ecclésiastiques jusqu'à la source de l'Église, a rendu la très-sainte Vierge tutélaire de presque toutes ses cathédrales. La France compte jusqu'au delà de quarante cathédrales et huit métropoles dédiées en son honneur. L'Allemagne, les Pays-Bas, la Sicile, l'Angleterre, la Pologne, le Danemarck, la Suède, sont encore pleins de monuments illustres de la dévotion des peuples envers la Mère de Dieu ; et la guerre que l'hérésie lui a toujours faite, n'a pas pu abolir ces marques éclatantes de la piété des vrais fidèles. Comme de toutes les églises bâties à son honneur, il n'en est point de plus remarquable que celle de Notre-Dame-des-Neiges, c'est ce qui en fait célébrer tous les ans la dédicace et la fête.

La dévotion à la très-sainte Vierge est si autorisée dans l'Église qu'il n'est point de vrai catholique qui n'en reconnaisse l'importance et l'utilité, et qui ne s'en fasse un devoir, dit un grand serviteur de Marie. L'Église latine et l'Église grecque ont, sur cet article, une conformité que le schisme n'a point altérée. En Orient, comme en Occident, on fait des prières publiques à la Vierge, on célèbre des fêtes en son honneur, on consacre des temples à Dieu sous son nom, on expose ses images sur les autels, on l'invoque sans cesse durant l'office divin, et pendant le Saint-Sacrifice. Rien n'établit mieux cette vérité que cette conformité des Grecs avec nous, vu le penchant qu'ils ont à s'en

éloigner. Nous avons reçu les uns et les autres cette doctrine de nos pères par une tradition constante de tous les siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Les Grecs d'aujourd'hui ont les mêmes sentiments, touchant la dévotion à la très-sainte Vierge, qu'avaient saint Athanase, saint Chrysostome, saint Cyrille. Saint Bernard nous les a transmis, et il les avait reçus de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, et des autres Pères de ces premiers temps.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves que cette tradition vient des Apôtres, continue le même Serviteur de Marie, que la force qu'elle avait déjà au temps du concile d'Éphèse, pourrait-on raisonnablement en douter ? Cette conspiration unanime des savants, du peuple, des Saints, du Chef visible de l'Église, de tous les prélats catholiques que la cabale nestorienne n'avait point encore corrompus ; cette ardeur de tous les orthodoxes, non-seulement à défendre le dogme particulier dont il s'agissait, mais à exalter d'autant plus les excellences et les grandeurs de la très-sainte Vierge, que l'esprit d'erreur les attaquait avec plus de malignité ; à en faire de plus fréquents éloges ; à lui bâtir de nouveaux temples jusque dans la capitale de l'empire ; ce zèle si vif, si ardent, si efficace, si universel, pouvait-il avoir un autre fondement qu'une tradition solidement établie ; et nous, pourrions-nous en douter, quand nous n'en saurions point les canaux : *Devotum tibi esse, ô beata Virgo*, dit saint Jean de Damas (Orat. de Assumpt.), *est arma quædam habere, quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri* ; Avoir pour vous une tendre dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir des armes défensives que Dieu met en main de ceux qu'il veut sauver. *Si tu nos deserueris*, disait saint Germain de Constantinople (Serm. de B. Virg.), *quidnam de nobis fiet, ô sanctissima Deipara, spiritus, et vita christianorum ?* O très-sainte Mère de Dieu, que deviendrions-nous si vous nous abandonniez vous qui êtes la vie et l'esprit de tous les chrétiens ? Attachons-nous toujours au service d'une telle Reine, s'écrie le vénérable Bède, laquelle n'abandonne jamais ceux qui ont mis leur espérance en elle : *Serviamus semper tui Reginae Mariæ, quæ non derelinquit sperantes in se.*

(CROISSET.)

SAINT MEMMIE OU SAINT MENGE,

APÔTRE ET PREMIER EVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

Le bienheureux Memmius (Menge), évêque, naquit dans la ville de Rome, d'une noble famille. Lorsqu'il eut été ordonné évêque par saint Pierre, apôtre, il fut envoyé dans le pays des Gaules pour prêcher la parole de Dieu, avec ses frères, saint Sixte, évêque de Reims, saint Euchaïre, évêque de Trèves, saint Savinien, évêque de Sens, saint Sinice, évêque de Soissons, six autres évêques, et avec Donatien pour diacre et Domitien pour sous-diacre, que l'on sait avoir été frères en quelque sorte d'un même sein dans le Christ ¹.

Par l'ordre du Seigneur, ils furent envoyés vers les divers pays que l'on vient de nommer, et comme après avoir reçu leur ordination ces Pontifes se hâtaient d'une marche rapide et qu'ils se reposaient à une étape à dix-huit milles de Rome, il arriva qu'un des officiers de saint Menge, Domitien, son sous-diacre, qui avait été destiné par le bienheureux Pierre, apôtre, ainsi que Menge, à l'office de prêcher, mourut.

Et lorsque le très-heureux Menge eut appris que le secours et la consolation de ce sous-diacre lui manquaient pour ce ministère, après l'avoir enseveli, il retourna, sur-le-champ vers saint Pierre et lui apprit cette nouvelle en pleurant, et il lui dit :

« Seigneur très-saint maître, que Votre Sainteté sache que Domitien le sous-diacre que vous aviez envoyé avec moi pour prêcher la parole du Seigneur aux nations, est mort tout à l'heure en chemin. »

A cette nouvelle, le très-heureux Pierre, à qui l'on sait qu'a été donné par le Seigneur le pouvoir de lier et de délier, poussé par l'inspiration divine, répondit avec confiance au bienheureux Menge, évêque :

« Frère, ne vous attristez pas de la mort de notre fils, mais

¹ Le cardinal Baronius, en ses Annales, et Jean Chenu : *Archiepiscoporum et episcoporum Galliarum chronologica historia*, disent que ce fut l'an 46 de Jésus-Christ, que saint Menge et ses collègues reçurent leur mission et entrèrent dans les Gaules.

prenez mon vêtement, retournez au lieu de sa sépulture, posez ce vêtement sur son cher corps, en disant :

« Le Seigneur Jésus-Christ te commande, ainsi que notre maître saint Pierre, de ne pas tarder, comme il t'en a donné l'ordre, de marcher avec moi pour aller prêcher la parole du Seigneur aux nations, afin que par nous la lumière du Seigneur se révèle à tous les hommes. »

Après avoir entendu ces paroles et cette prière du bienheureux Pierre, apôtre, Menge étant arrivé à l'endroit même où Domitien était mort, mit sur son cher corps le vêtement du bienheureux Pontife, et avec le secours du Seigneur celui qui gisait mort dans la poussière, se leva aussitôt, sain et sauf.

Alors saint Menge lui dit :

« Lève-toi, Frère Domitien, allons au pays où nous avons été envoyés par notre saint Maître et hâtons-nous de suivre le droit chemin qui mène à la cité de Châlons. »

Or, le Seigneur daigna en ce temps et pendant ce voyage opérer beaucoup de miracles par l'entremise de ses serviteurs. Car, par eux les faibles recouvraient l'usage de la marche ; les aveugles la vue ; les sourds, l'ouïe ; et tous les malades, de quelque genre que ce fût, retournaient soudain à leur premier état de santé, grâce aux prières du bienheureux Menge.

Et lorsqu'ils approchaient déjà de la cité de Châlons, où ils avaient été envoyés, et qu'on ne voulait pas les y recevoir à cause de l'erreur païenne sous le joug de laquelle était cette cité, Menge, poussé par l'inspiration divine, résolut d'aller à une caverne du désert, caverne que l'on appelait Buxeria (Buxère), distante d'environ un mille de la cité ; en cet endroit, il veillait jour et nuit et vaquait à la prière ; et il y passa ainsi une année entière.

Mais, il arriva, après cela, qu'un enfant de noble famille termina sa destinée dans une petite rivière qui est à la porte de cette cité¹, et qu'on appelle Nauta (le Naud) ; et lorsque ce malheur

¹ Le pont de Nand, dans la rivière de Marne (ce pont était jadis hors la ville, laquelle s'étant depuis accrue de beaucoup est maintenant (1625) au milieu d'icelle). Ch. Rapine, p. 80.

eut été annoncé aux parents, et qu'ils pleuraient très-fort sur le cher corps de ce défunt, apprenant que le bienheureux Menge opérait des miracles continuels dans sa caverne, ils se présentèrent dévotement devant lui, lui demandant, les larmes aux yeux, de leur rendre, par ses prières, leur fils sain et sauf.

Et le bienheureux Menge plein de compassion en entendant leurs gémissements, s'étant agenouillé en terre, répandit ses prières devant le Seigneur, le suppliant de leur rendre leur enfant vivant et de faire ainsi parvenir à la connaissance de la foi le peuple plongé dans l'erreur du paganisme.

Or, le très-heureux homme ayant obtenu du Seigneur ce qu'il lui demandait, se releva de la poussière et ressuscita du sein de la mort l'enfant qu'il rendit vivant et en pleine santé à ses parents présents à ce miracle.

Et aussitôt, grâce au très-heureux Menge, cet enfant sollicita le bain de la sainte fontaine, et ses parents ayant vu un si grand miracle opéré par le serviteur de Dieu, demandèrent au Pontife de venir prendre possession du siège pontifical avec tous les honneurs qu'il méritait, dans cette même cité de Châlons, où auparavant ils n'avaient pas voulu le recevoir à cause de l'erreur du paganisme.

Et tandis que la multitude assemblée du peuple conduisait Menge avec un immense zèle à cette cité, à la porte, Menge rencontra trois lépreux et aussi trois aveugles. Il leur mit sur le front l'étendard de la Croix au nom de la sainte Trinité, et aussitôt il leur rendit leur première santé. Et étant entré dans la cité, il rencontra un homme possédé du démon ; et il lui rendit aussi sa première santé.

Puis, pendant tout le temps de sa vie s'appliquant à l'aumône, aux jeûnes, aux veilles, ainsi qu'un bon pasteur, il gouverna assidûment tout le peuple de la cité de Châlons selon les divins enseignements.

Un jour étant venu pour prier à la caverne où il avait vécu auparavant, il y trouva un boiteux couché sur son grabat, auquel par ses prières il rendit la santé et l'agilité.

Et tandis que la renommée du bienheureux Menge était révè-

lée à tous par le Seigneur, lorsqu'il venait de terminer la septième année de son épiscopat, sa sœur, appelée sainte Pome vint le trouver. Il la reçut avec l'honneur qu'elle méritait, et ensuite pendant toute sa vie il la gouverna comme il convenait. Elle ressuscita des morts et guérit des malades.

Et c'est ainsi que le bienheureux pontife Menge dirigea son évêché pendant quatre-vingts ans, de sorte que la divine bonté doubla matériellement et quant à son corps l'apostolat de celui qu'elle avait éprouvé être un fidèle serviteur dans la foi. Il mourut aux nones d'août et fut enseveli dans le centre de la cité où il avait auparavant vécu et où on lui éleva aussi une basilique, digne de lui, comme l'annonce sa hauteur.

Ensuite et en sa place, saint Donatien et Domitien, son sous-diacre qu'il avait ressuscité de la mort par l'ordre de saint Pierre, et qui avaient été aussi envoyés avec lui pour prêcher, reçurent en paix la charge d'évêque dans la cité de Châlons.

La divine bonté a daigné opérer assidûment beaucoup de miracles au tombeau du bienheureux Menge. C'est là que les aveugles recouvrent la vue ; les faibles, la marche ; les sourds, l'ouïe ; c'est là aussi que les démons sont mis en fuite et que n'importe quel malade recouvre sur-le-champ sa première santé lorsqu'il la demande avec une foi entière, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen ¹. (BARTHELEMY.)

SAINT YON,

DISCIPLE DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, PRÊTRE ET MARTYR.

Le bienheureux Yon vint d'Athènes avec le bienheureux Denys, puis s'étant associé à saint Chéron, il partit également de la ville de Rome avec le bienheureux Denys, vint dans les Gaules, reçut du bienheureux Denys la charge du sacerdoce et se hâtant d'arriver au village de Châtre, il y prêcha l'Évangile.

Sa nourriture invariable n'était autre chose que des herbes vertes, et il n'accordait pour breuvage à son corps fatigué qu'un

¹ Cette vie a été écrite au VI^e siècle par un auteur anonyme.

vase d'eau froide. Pendant le temps du Carême, il ne donnait de la nourriture à son corps, que deux fois par semaine.

Or, trois licteurs envoyés par le préfet Julien pour se mettre à sa recherche, arrivèrent près de Paris, non loin duquel est le village de Châtre, qu'on appelle aujourd'hui le mont de Saint-Yon, et aux Nones d'août ils le trouvèrent là enseignant le peuple. En cet endroit, une grande foule de peuple convertie par lui au Christ se réjouissait de son bonheur.

Dès que de loin il vit venir les persécuteurs, il ne cessa pas pour cela de prêcher ; mais il exhorta encore plus le peuple par des avertissements salutaires, et élevant au ciel des mains pures il dit de sa voix la plus forte :

« Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez daigné m'appeler à l'honneur de votre haut rang et me faire partager la société de vos bienheureux Martyrs. »

Ces impies étant arrivés, et ayant saisi le saint Homme, ils l'interpellèrent en des termes pleins d'indignation. Et comme ils ne pouvaient le détourner de la foi du Christ, après lui avoir lié les mains, ils le battirent.

Mais le Martyr n'est ni ébranlé par la terreur, ni vaincu par la douleur du corps ; au contraire, confiant dans le Seigneur, et soutenant les faibles membres de sa vieillesse par une vigueur juvénile, il ne craignit pas de confesser le nom du Christ.

Alors, un des soldats ayant tiré le glaive hors du fourreau, trancha le précieux chef d'Yon dont il avait déjà mis à nu la sainte cervelle. Et comme le cadavre du Saint gisait sans mouvement, à la vue des soldats une lumière se répandit du ciel sur le saint corps, et en même temps que cette lumière une voix se fit entendre, qui dit :

« Courage, mon serviteur Yon, qui n'as pas hésité à répandre pour moi ton sang sur la terre ; réjouis-toi avec les Saints dans les cieux. »

Et il arriva, par un dessein de Dieu qui éprouve ses Saints avec mesure et les glorifie sans mesure, qu'après que ces ministres pervers se furent éloignés de cet endroit, le corps sans vie du saint Homme se levant tout droit et prenant de sa propre main

sa tête tranchée, se mit en marche d'un pas très-ferme et en parfait équilibre, et portant son chef depuis le sommet du mont, pendant l'espace d'environ un mille, il arriva à l'endroit que le saint Martyr avait choisi pour y être enseveli, et où il reposa en paix avec la palme de la victoire.

Tandis que des hommes miséricordieux ensevelissaient le saint corps, ils sentirent l'odeur des parfums des Anges qui avaient été chargés par le Seigneur de faire les obsèques de son Serviteur¹.

La montagne de Saint-Yon, dit l'abbé Lebeuf, n'est devenue célèbre que depuis le martyre d'un des ouvriers évangéliques nommé Aeonius. Comme c'est le lieu où il fut inhumé, la dévotion des premiers fidèles du pays de Châtre, sous Montlhéry, y éleva un monument au vrai Dieu, où par la suite, il se fit un concours qui donna naissance à un village aux endroits les plus commodes de la montagne. Les auteurs du Martyrologe de Paris imprimé en 1727, assurent que l'ancien nom de cette montagne était *Ceber* dont on a fait *Ciabre* en langue vulgaire; et ils ont mis nettement le natalice de ce Saint *in monte Cebro* qu'ils ont traduit par le mont Ciabre dans leur table. Ce fut le concours au tombeau du Saint avant que ses reliques en eussent été enlevées et portées ailleurs, qui donna à la montagne le nom du Saint qui lui est resté.

Les anciens seigneurs de ce lieu ne se contentant point de l'oratoire bâti sur le tombeau de saint Yon, qui servait de paroisse, firent construire dans le même endroit un prieuré où ils placèrent des religieux de la Charité-sur-Loire, de l'Ordre de Cluny, au XI^e siècle.

L'église que l'on voit aujourd'hui (1737), à Saint-Yon et dont ce saint Martyr est le titulaire, n'est ni l'ancienne église priorale ni l'ancienne paroissiale. C'est un bâtiment du dernier siècle (le XVII^e), construit des débris des anciens, et de fort petite étendue². »

Les reliques conservées dans l'église de Châtre sont infiniment

¹ Cette vie a été écrite au IX^e siècle par Odon ou Eudes, évêque de Beauvais.

² L'abbé Le Bœuf, *Histoire du diocèse de Paris*, t. X, pp. 251 à 254.

dignes d'attention. On y voit sous le grand autel, étant descendu par derrière, une grande châsse couverte d'argent qui n'est pas ancienne, dans laquelle est renfermée une partie considérable du corps de saint Yon, prêtre, et martyrisé dans cette contrée-là, avec un vase rompu qu'on dit avoir été son calice, que les uns disent être de terre rouge, et les autres d'une espèce de grès, et qui paraît être d'une grande capacité.

Du nombre des ossements du Saint sont un des gros os de la jambe, un omoplate et différents fragments. On assure que Maurice de Sully et Eudes de Sully les ont visités, et qu'outre cela la châsse contient un authentique de l'an 1243. C'est à Notre-Dame de Corbeil que la plus grande partie du corps de ce Saint est conservée.

On tire sa châsse deux fois l'an de dessous l'autel : savoir le dimanche de Quasimodo ; et le 3 août jour de sa fête où on l'expose à la vénération des fidèles et où elle est portée processionnellement dans les rues de la ville par les Confrères revêtus d'aubes et couronnés de fleurs.

Le chef de saint Yon, continue Lobouf, est dans un reliquaire particulier d'argent doré aussi conservé sous le grand autel selon l'usage primitif. La grande châsse de ce Saint n'a pas été ouverte depuis que M. Jean-Marie de Villerval, curé du lieu, en vertu d'une commission à lui adressée par M. l'archevêque de Paris, le 30 juin 1738, en tira un petit ossement qu'il donna aux Frères des écoles chrétiennes, établis à Rouen au faubourg Saint-Sever pour leur église de Saint-Yon. On les appelle aussi du nom de Frères de Saint-Yon, à Rouen et ailleurs...

Le chœur est orné de six grands tableaux, trois de chaque côté, dans trois desquels sont représentés des Apôtres ou de leurs disciples, et sans doute saint Clément, Pape. Les trois autres représentent saint Yon, saint Corbinien, natif de l'ancienne paroisse de Châtre, et sainte Julienne¹.

Foulques de Chanac, évêque de Paris, faisant la visite de son diocèse, avait appris que l'on montrait dans l'église du village de

¹ L'abbé Le Bœuf, *l. c. sup.*, t. X, pp. 217 à 220.

Saint-Yon une châsse où l'on prétendait conserver le corps de ce saint Martyr, et que l'on avait les mêmes prétentions à Corbeil dans l'église de Notre-Dame.

Pour s'assurer de la vérité, il se transporta à Saint-Yon le mercredi des Rogations 1343, et y ayant ouvert la châsse, il n'y trouva qu'une partie des reliques de Saint-Yon avec d'autres de plusieurs Saints et Saintes.

Le vendredi suivant, étant venu à Corbeil, il fit descendre de dessus le grand autel de Notre-Dame une châsse très-grande et très-ancienne couverte de plaques de cuivre, où d'un côté était figuré saint Yon avec le bourreau qui lui coupait la tête, et cette inscription : *Beati Yonii, Martyris*. Ayant ouvert une petite porte qui y était, il en tira une très-grande quantité d'ossements entiers, et d'autres en morceaux d'un seul et même corps, même de ceux de la tête ; outre cela il y trouva un crâne entier. Parmi ces ossements parut une cédule en lettres très-ancienne portant ces mots : *Hic requiescunt ossa beatorum martyrum Yonius et Cancius*. Ici reposent les ossements des bienheureux Yon et Cancien.

Les chanoines lui produisirent plusieurs Martyrologes anciens dans lesquels, au 3 août, on lit : *Corboilo Sancti Yonii Martyris* ; le livre des proses de l'église, où dans celle de saint Yon il y a ces lignes : *Ipsius ob martyrium lætare plebs, Castrensis. Quod tanti Sanctuarium servas, gaude Corbolium* (peuple de Châtre sois dans l'allégresse parce que ton pays a vu le martyr de saint Yon ; Réjouis-toi, Corbeil, de posséder le saint corps d'un tel Martyr), et d'autres semblables monuments, sur la foi desquels, après avoir pris l'avis d'habiles canonistes, il décida que c'était en cette église que l'on conservait la plus grande partie du corps de saint Yon, et enferma séparément dans un chef d'argent les morceaux de la tête de ce Saint, le fit porter processionnellement jusqu'à la place du marché, où il y eut sermon sur la vie du Saint ; et il fixa l'anniversaire de cette cérémonie au dimanche dans l'octave de l'Ascension. L'acte qu'il fit enfermer dans la vieille châsse portait ces mots :

Ego Fulco Dei gratiâ Parisiensis Ecclesiæ minister indignus has
xv.

sacras reliquias beatorum Yonii et Cancii, martyrum, aperta capsula visitavi XXII die maii anno Domini M.CCC.XLIII et contrasigillum meum apposui et hæc propria manu scripsi.

Moi, Foulques, par la grâce de Dieu, serviteur indigne de l'église de Paris, j'ai visité ces saintes reliques des bienheureux Yon et Cancien, martyrs, après qu'on eut ouvert leur châsse, le vingt-deuxième jour de mai, l'an du Seigneur 1343, et j'y ai apposé mon contre-sceau et j'ai écrit de ma propre main ces lignes.

La dernière châsse de saint Yon, faite en 1479, était en 1757, époque où l'abbé Lebeuf la vit, au haut du rétable du grand autel de l'église de Notre-Dame de Corbeil ¹. (BARTHÉLEMY.)

SAINTE AFRE ET SES COMPAGNES,

MARTYRES.

La persécution allumée dans Augsbourg, lui enlevait chaque jour plusieurs de ses citoyens : on les traînait devant les idoles, pour les contraindre à leur offrir de l'encens; on les tourmentait en mille manières pour arracher de leur bouche quelque blasphème contre Jésus-Christ, et leur sang coulait de tous côtés, mêlé avec le sang impur des taureaux que les gentils immolaient à leurs dieux. Une fameuse courtisane, nommée Afra, fut arrêtée avec quelques autres chrétiens. Lorsqu'elle fut devant le juge, et qu'elle eut confessé qu'elle était chrétienne, le juge lui dit : « Sacrifiez aux dieux, car je crois que vous comprenez assez qu'il faut mieux vivre que de s'exposer imprudemment à expirer dans les supplices.

— Hélas ! j'ai assez de mes péchés passés, répondit Afra, sans en ajouter encore de nouveaux ; ainsi n'espérez pas que je fasse jamais ce que vous me conseillez de faire.

— Allez au temple, croyez-moi, dit le juge : et sacrifiez aux dieux. »

Afra répondit : « Jésus est mon Dieu, je le vois, je l'ai tou-

¹ L. c. sup., t. XI, pp. 188 à 191.

jours devant les yeux, je lui confesse mes péchés dans toute l'a-mertume de mon cœur : je suis indigne, il est vrai, de lui offrir un sacrifice, mais je brûle du désir de me sacrifier moi-même pour la gloire de son nom, afin que ce corps que j'ai tant de fois souillé par mes impuretés, soit purifié de son propre sang.

— A ce que j'entends, dit le juge, tu fais le métier de courtisane, et puisque cela est, tu ne dois nullement répondre à l'amitié du Dieu des chrétiens ; c'est pourquoi je te conseille de sacrifier aux nôtres, qui sont beaucoup plus indulgents.

— Jésus-Christ mon Seigneur a dit qu'il était descendu du Ciel exprès pour les pauvres pécheurs, répondit Afra : et son Évangile nous apprend qu'il permit à une courtisane comme moi, de lui arroser les pieds de ses larmes, et qu'il lui pardonna tous ses péchés : il n'a jamais témoigné aucun mépris pour les pécheurs ; il s'entretenait familièrement avec eux, et il mangeait à leur table.

— Sacrifie du moins, dit le juge, afin que les dieux te fassent avoir beaucoup d'amis, et surtout de ceux qui aiment à donner.

— Plutôt mourir mille fois que de recevoir aucun présent d'un homme. Je n'en ai voulu garder aucun de tous ceux qu'on m'avait faits, je les ai jetés. Je les voulais donner à mes frères les pauvres ; mais quelque instance que je leur aie faite de les accepter, jamais ils n'ont voulu, quoique je leur disse que je leur donnais afin qu'ils priassent Dieu pour moi. J'ai donc été obligée de les jeter : comment voulez-vous que je prenne maintenant ce que je ne regarde qu'avec horreur, et comme de la boue ?

— Mais ton Christ ne veut point de toi ; il n'a plus que du mépris pour toi ; tu n'as plus que faire de l'appeler ton Dieu. Oses-tu même te dire chrétienne, étant courtisane ?

— Je l'avoue, répondit Afra : je ne mérite pas d'être aimée de mon Dieu ; mais je sais aussi que ce même Dieu, pour aimer, ne consulte que sa miséricorde, et non le mérite de ceux qu'il honore de son amour ; je crois donc qu'il m'aime.

— Et comment le sais-tu ?

— Je connais bien que mon Dieu ne m'a pas rejetée, puisqu'il me permet de confesser son saint Nom devant vous, et j'ai une

ferme espérance que l'aveu libre et sincère que je fais maintenant, m'obtiendra le pardon de mes péchés.

— Contes en l'air que tout cela, dit le juge : je te conseille plutôt de sacrifier aux dieux, qui peuvent seuls te rendre heureuse. »

Afra répondit : « Vous vous trompez, il n'y a que Jésus-Christ qui puisse faire mon bonheur, comme il n'y a que lui qui puisse sauver mon âme. Ne sauva-t-il pas le bon larron, et ne lui promit-il pas son Paradis, parce qu'il confessa sa Divinité un moment avant que d'expirer ?

— Sacrifie, dit le juge, ou je te ferai donner les étrivières en présence de tes amis.

— Faites ce qu'il vous plaira, mais il n'y a plus que le souvenir de mes péchés qui puisse me causer de la confusion.

— Sacrifie, reprit le juge : c'est une chose honteuse pour moi de disputer si longtemps avec une courtisane. Si tu n'obéis, je te ferai mourir.

— Ah ! c'est ce que je souhaite de tout mon cœur, répondit Afra, si toutefois je suis trouvée digne de mourir pour mon Dieu. »

Le juge reprit encore : « Sacrifie, je te le dis pour la dernière fois, sinon, je vais commencer par te faire tourmenter, et puis brûler toute vive.

— Que ce corps malheureux qui s'est souillé de tant de crimes, répondit Afra, souffre mille tourments ; qu'il brûle, j'y consens, il l'a bien mérité ; mais pour mon âme, je la conserverai pure, et l'on ne verra jamais la courtisane Afra donner de l'encens à vos idoles. »

Alors ce méchant juge prononça cette sentence : « Nous ordonnons que la courtisane Afra, reconnue de toute la ville d'Augsbourg pour une infâme prostituée et qui, outre cela, se dit chrétienne, soit brûlée toute vive, pour avoir fait refus de sacrifier aux dieux immortels. »

Aussitôt elle fut livrée aux bourreaux, qui la firent passer dans une île que le fleuve Licus forme au-dessus de la ville, où l'ayant dépouillée de ses habits, ils la lièrent à un poteau. Ce-

pendant la Sainte, élevant au ciel ses yeux tout baignés de larmes, fit cette prière : « O Jésus, Dieu tout-puissant, qui êtes venu en ce monde, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ; Seigneur, qui avez promis au pécheur d'oublier ses crimes au même moment qu'il retournera à vous (et je sais que vous êtes fidèle dans vos promesses), recevez le sincère repentir que vous offre un cœur contrit et humilié ; recevez-le, Seigneur, avec les tourments qu'on me prépare. Heureuse, si ce feu qui va réduire mon corps en cendres, peut expier les dérèglements honteux de ma jeunesse. »

Pendant on élevait autour d'elle un bûcher. Déjà la flamme commençait à gagner les endroits les plus proches de la Sainte, lorsqu'elle fit entendre distinctement ces paroles : « Je vous rends grâces, ô mon Jésus, de ce que vous daignez me recevoir comme une hostie immolée à la gloire de votre nom, vous êtes la véritable et la seule hostie qui a été offerte pour le salut de tout le monde, vous qui, étant l'innocence même, la bonté essentielle, le Dieu de bénédiction, le Saint des Saints, avez voulu mourir pour des criminels, pour des méchants, pour des enfants de malédiction, pour des pécheurs. Je vous offre ma vie en sacrifice, Seigneur, qui vivez avec le Père et la Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. »

Tandis que la bienheureuse Afra s'ouvrait à travers les flammes de son bûcher un chemin vers le ciel, Eunomie, Eutropie et Digne étaient restées sur le bord de la rivière ; c'était trois filles qui servaient Afra, et qui, après l'avoir imitée dans son péché, l'avaient suivie dans sa conversion ; elles avaient reçu le Baptême des mains du saint évêque Narcisse. Une barque étant venue aborder à l'endroit où elles étaient, elles prièrent le batelier de les passer dans l'île. Elles trouvèrent le corps de leur maîtresse tout entier.

Une jeune esclave qui les avait accompagnées, se jeta promptement dans le fleuve, et l'ayant traversé à la nage, courut chez Hilaria, mère de la Sainte, lui donner avis de cette merveille. Cette vertueuse femme, prenant avec elle deux prêtres, se rendit la nuit suivante dans l'île du Lycus, d'où ayant enlevé secrè-

tement le corps de sa fille, elle le plaça dans un tombeau qu'elle avait fait construire pour elle et pour les siens, à deux milles d'Augsbourg.

La chose ne put être si secrète, qu'elle ne vint à la connaissance du juge, qui sur l'heure envoya au tombeau quelques-uns de ses archers, avec ordre de lui amener Hilaria et les trois servantes. Toutefois, leur dit-il, ne leur faites d'abord aucune violence; mais après vous être assurés d'elles, proposez-leur civilement de sacrifier aux dieux; si elles y consentent, conduisez-les ici avec tous les honneurs qu'on rend aux personnes distinguées. Si, au contraire, elles refusent de rendre à nos dieux leurs hommages, remplissez le tombeau d'épines sèches et d'autre bois facile à s'allumer, et y ayant renfermé ces femmes, bouchez-en soigneusement l'entrée, et mettez-y le feu. Prenez-garde surtout que pas une n'en échappe.

Les archers exécutèrent leurs ordres à la lettre. Hilaria refusa constamment de sacrifier; les trois autres servantes en firent autant. On les renferme dans le tombeau, on le remplit de matières combustibles, on y met le feu, et ces saintes femmes, y laissant leurs corps à demi consumés, allèrent rejoindre au ciel la bienheureuse Afra, le même jour qu'elle y était entrée.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT CASSIEN,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Saint Cassien était originaire de l'Égypte. Il fut instruit dans la foi et la piété chrétienne par le saint martyr Théon, qui témoigna de son sang. L'opinion qu'on eut de sa vertu et de son mérite le fit élire évêque d'une ville d'Égypte ou de Phénicie; et on dit qu'après la paix donnée à l'Église par Constantin, une vision le détermina à quitter son Église pour venir en Occident. Allant en Angleterre, afin d'y travailler à la conversion des Bretons, il passa par Autun pour y converser avec les Druides, comme le faisaient plusieurs autres Missionnaires, avant d'aller en Bretagne. Saint Rhétice le détourna de son voyage, le fixa à Autun et l'admit dans son clergé.

Élu évêque d'Autun, après la mort de saint Rhétice, vers l'an 334, il soutint avec zèle les conversions que ce saint et savant prélat avait commencées, imita ses vertus, augmenta le nombre des fidèles, et mourut saintement après vingt ans d'épiscopat. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-Pierre-Létrier qui avait déjà la réputation de renfermer beaucoup de corps saints, soit de Martyrs, soit de fidèles morts en paix. Saint Grégoire de Tours, qui vivait 250 ans après, atteste avoir vu le sépulcre de saint Cassien entouré d'une vénération extraordinaire. La poussière que l'on enlevait des pierres de son tombeau était un remède souverain contre toutes les maladies. Aussi en était-il presque usé et percé du temps de Grégoire de Tours.

Constance, auteur de la Vie de saint Germain d'Auxerre, rapporte que ce saint Évêque, allant en Italie, passa par Autun, et voulut y visiter le célèbre polyandre de saint Pierre, et spécialement le tombeau de saint Cassien. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il aperçut une croix noire sur un marbre blanc. Alors il se mit en prières, et dit au saint Evêque : « Que faites-vous ici, mon glorieux frère ? » — Cassien lui répondit aussitôt, et ses paroles furent entendues de tous les assistants : — « Je jouis en paix d'un doux repos en Jésus-Christ, et j'attends l'avènement du Rédempteur. — Germain lui répartit : Reposez longtemps encore en Jésus-Christ, ô mon frère ! Mais continuez d'intercéder auprès de Notre-Seigneur pour nous et pour ce peuple, afin que nous méritions d'entendre le son désiré de la trompette, les chants mélodieux des élus, et que nous participions aux joies de la sainte Résurrection. »

L'abbé de Saint-Quentin en Vermandois, touché des merveilles qui s'opéraient continuellement au tombeau du Saint, conçut le dessein de procurer à son monastère de si vénérables reliques. Il envoya donc des députés à Modon, évêque d'Autun, chargés de le prier instamment de lui accorder le corps de saint Cassien. Il l'obtint, en effet, et le fit transporter en son église vers l'an 820. Il le plaça d'abord en divers endroits, qui ne parurent point assez décents pour un trésor aussi précieux. C'est pourquoi Charles le Chauve lui fit préparer un reliquaire magni-

fique dans la voûte souterraine de la basilique de Saint-Quentin et eut soin de l'y faire placer honorablement. Quoique le corps de saint Cassien ne reposât plus à Autun, le roi Robert éleva une très-belle chapelle dans le lieu où il avait été inhumé.

Ce qui prouve combien la mémoire de saint Cassien était célèbre au moyen âge, c'est le nombre des fêtes instituées en son honneur. Il y en avait au 1^{er} janvier, au 9 février, au 2 mai, au 16 juillet, et au 14 novembre, pour célébrer son arrivée à Autun, son ordination et les diverses translations de ses reliques. L'église de Sauvigny, près de Beaune, était dédiée en son honneur ¹.

SAINTE NONNE,

MÈRE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Nonne était sortie d'une des meilleures familles de la Cappadoce, et d'une race chrétienne et féconde en sainteté. Saint Grégoire, son fils, témoigne qu'elle surpassa la piété de ses pères, et qu'elle ne fut point inférieure aux saintes femmes qui eurent le bonheur de voir Jésus-Christ après sa résurrection. Elle fut mariée à un homme de qualité, de la même province, nommé Grégoire, qui était établi dans la ville de Nazianze. Grégoire n'avait pas, comme elle, l'avantage d'être dans la véritable religion; mais il parut depuis que la divine Providence avait attaché sa conversion à l'heureuse société de leur mariage, et le salut du mari infidèle, aux soins, aux prières et aux larmes de la femme fidèle.

Grégoire, privé de la lumière de la foi de Jésus-Christ, n'était ni païen ni juif, mais d'une certaine secte qui se contentait d'adorer le Très-Haut. Il était irréprochable dans ses mœurs, modeste, sobre, sincère, équitable. Tant de vertus morales pouvaient bien faire rencontrer, dans la personne de Grégoire, ce sage tant vanté, que les philosophes de l'antiquité cherchaient parmi les hommes. Mais c'étaient toutes vertus mortes, sans la foi et la grâce de Jésus-Christ. C'était aussi l'unique sujet d'affliction qu'eût la bienheureuse Nonne dans son mariage. L'impatience

¹ Emprunté à M. l'abbé Péquégnot dans son *Légendaire d'Autun*.

de se voir liée ainsi avec un ennemi de Jésus-Christ, et obligée de l'aimer, même par d'autres considérations, la faisait gémir sans cesse, et soupirer après le changement du cœur de celui qu'elle voulait mettre sous le joug de la foi. Elle conjurait Dieu jour et nuit, par ses vœux, ses jeûnes et ses larmes, de lui accorder la conversion de son mari. En même temps elle employait tous les moyens imaginables pour tâcher de gagner Grégoire. Elle y faisait contribuer ses remontrances, ses soumissions, ses services, ses reproches tendres et modestes, et, plus qu'autre chose, l'innocence de sa vie, la douceur et la pureté de ses mœurs, le zèle ardent qu'elle avait pour la piété.

Elle obtint enfin ce qu'elle demandait. Grégoire se fit instruire par les Évêques de la province, et il reçut le Baptême.

Sainte Nonne se rendit le modèle des mères chrétiennes dans l'éducation de ses enfants. Elle les offrit tous à Dieu, et ne se réserva que l'obligation qu'il lui restait de les former pour lui.

Il n'y avait pas encore trois ans que Grégoire, son mari, était baptisé, lorsqu'il fut élu Évêque de la ville même de Nazianze. Cette élection n'empêcha pas que sainte Nonne ne continuât de vivre en société avec Grégoire. Elle honorait son mari comme son seigneur, autant de cœur que de bouche, ce qui ne contribua pas moins à la sanctifier, que tout le reste de sa conduite. Elle fuyait la vanité et le luxe dans ses habits, aimait en tout la simplicité et la modestie. Sa maison était plus noble que riche, et elle n'avait de bien qu'autant qu'il en fallait pour l'entretenir honnêtement, et pourvoir à l'état de ses enfants. Mais ces considérations ne purent l'empêcher d'en faire encore de grandes distributions aux pauvres, et particulièrement à ceux de ses proches qui étaient tombés dans l'indigence. Elle était persuadée qu'en ne leur donnant que ce qui leur était nécessaire pour la subsistance de leur vie, ce n'était pas les tirer de la misère, mais les avertir seulement de leur affliction. C'est ce qui la portait à les assister libéralement, et à se priver même de ce qui lui aurait été utile, pour tâcher de les mettre dans l'abondance, de crainte qu'il ne manquât quelque chose à leur consolation. Elle savait allier, d'ailleurs, deux choses dont l'union est rare et difficile,

l'application au ménage et la pratique d'une piété parfaite : car, en s'acquittant de tous les devoirs que Salomon semble prescrire à la femme forte, elle ménageait son bien avec autant d'adresse, de prudence et d'économie, que si elle n'eût pas fait profession de piété ; en même temps elle servait Dieu avec autant d'ardeur et d'attention que si elle n'en eût point été détournée par les occupations de sa famille.

Elle rendait toutes sortes de secours aux orphelins et aux veuves, et elle assistait toutes les personnes affligées, avec une charité égale. Elle mortifiait son corps par de fréquents jeûnes, par de longues veilles et par d'autres austérités. Elle s'appliquait la nuit comme le jour à la psalmodie. Jamais personne n'eut plus de respect pour les Prêtres et les autres ministres des autels, et pour les lieux saints. Sa vénération allait jusqu'au scrupule : jamais elle ne tourna le dos à l'autel, jamais elle ne cracha dans l'église. Son zèle pour la religion était si pur et si ardent, qu'elle n'avait jamais voulu manger avec les adorateurs des idoles.

Ces marques d'une piété tendre et sensible ne l'empêchaient pas de faire voir une constance et une fermeté d'âme qui la faisait admirer. Jamais elle ne prit d'habit de deuil aux jours de fêtes, quelque grande que fût l'affliction de sa famille. Un signe de croix, dont elle finissait ses prières, était toujours le terme de ses plus longues douleurs, et ses larmes s'arrêtaient dès qu'elle l'avait formé sur son front. Elle fit paraître cette grandeur d'âme principalement à la perte de son fils Césaire, qu'elle aimait tendrement. Non contente de l'avoir enseveli de ses propres mains, elle voulut encore le conduire au tombeau ; vêtue, non d'habits de deuil, mais de réjouissance, comme aux jours de grandes fêtes, étouffant toute sa douleur par la force de sa grande foi, et par l'espérance de la résurrection. Elle écouta et reçut, avec des yeux secs, l'oraison funèbre que Grégoire, son autre fils, prononça au service de ses funérailles.

Elle fit paraître une constance toute semblable à la mort de sa fille, sainte Gorgonie, qui arriva quelque temps après celle de Césaire. Son grand âge, qui ne l'éloignait guère alors de quatre-vingt-dix ans, n'empêcha point qu'elle ne fit un long et pénible

voyage pour l'aller assister dans le lieu de sa demeure, lui rendre tous les derniers devoirs, et fortifier son gendre et ses petits-fils dans la piété que Grégoire leur avait inspirée. Peu de temps après, sainte Nonne, qui était d'une constitution fort robuste, aussi bien que l'Évêque de Nazianze, son mari, et que l'on ne voyait jamais malade, se trouva accablée de plusieurs maux à la fois. Le plus fâcheux et le plus long fut une grande aversion pour toutes sortes de nourriture, qui la réduisit à une faiblesse extrême. Cette maladie finit par un miracle dont il semble que saint Grégoire de Nazianze, son fils, fut l'instrument, et dont il a bien voulu nous conserver lui-même la mémoire.

Nonne s'imagina, pendant une nuit, que son fils était entré dans sa chambre, avec une corbeille pleine de pains, qu'il avait bénis et marqués d'une croix. Ce ne fut pas un songe vide de vérité, car cette nuit même elle revint à elle, reprit ses forces, et guérit peu à peu. Grégoire, son fils, l'étant venu voir le lendemain, fut surpris de la voir plus gaie qu'à l'ordinaire ; et, en lui découvrant qui lui était arrivé la nuit, elle reconnut que la présence de son fils n'avait pas même été nécessaire, pour la faveur que Dieu lui avait faite par son ministère. Cette sainte femme ne survécut pas de beaucoup au saint évêque Grégoire, son mari, qu'elle perdit vers l'an 373. Elle mourut dans le mois d'août de la même année, et laissa ses biens aux pauvres. Sa mémoire a été en vénération dans toute l'Église ; et l'on a choisi, chez les Grecs comme chez les Latins, le 5 du mois d'août pour le jour de sa fête.

SAINT OSWALD,

ROI D'ANGLETERRE, MARTYR.

Le royaume des Anglo-Saxons dans le Northumberland, fut fondé par Ida en 547. Les enfants de ce prince n'en possédèrent que la partie septentrionale, appelée Bernicie. Ella ou Alla s'empara de la partie méridionale, connue sous le nom de Déïre, laquelle comprenait les contrées d'Yorck et de Lancaster. Après sa mort, Ethelfrid, petit-fils d'Ida, se rendit maître de ce qui avait

été démembré du royaume des Northumbres, et le posséda seul l'espace de vingt-quatre ans. Ce dernier ayant été tué sur le champ de bataille en 617, par Redwald, roi des Est Angles, ses fils Eanfrid, Oswald et Oswi, se réfugièrent chez les Scots, parmi lesquels ils furent instruits dans la religion chrétienne, et reçurent le Baptême.

Pendant ce temps-là, les Northumbres obéissaient à Edwin, fils d'Alla. Ce prince régna dix-sept ans. Il fut tué en combattant contre Penda, roi de Mercie, et Cadwalla, roi des Bretons, ou Gallois. Il professait le christianisme, mais il n'en pratiquait pas les maximes. Il avait les mœurs d'un barbare, et haïssait mortellement les Anglo-Saxons.

Après cette révolution, les fils d'Ethelfrid revinrent d'Ecosse. Eanfrid, l'aîné des trois, eut le royaume de Déïre, et Oswi, cousin-germain d'Ewin, celui de Bernicie. Ces deux princes plus jaloux de plaire aux hommes qu'à Dieu, abjurèrent le christianisme qu'ils avaient embrassé. Cadwalla leur ôta la vie à tous les deux dans la même année : Oswi fut tué dans une bataille, et Eanfrid fut assassiné. Les deux royaumes revinrent à Oswald, qui était fils d'Ethelfrid, et neveu maternel d'Ewin. Ce prince s'était fait chrétien de bonne foi. Loin donc de renoncer au christianisme, pour plaire à ses sujets, à l'exemple de son frère, il employa toute son autorité pour les retirer de leurs superstitions, et les amener à connaissance de la vérité.

Cadwalla, à la tête d'une armée nombreuse, à laquelle il prétendait que rien ne pouvait résister, s'étant jeté dans le pays des Northumbres, y mit tout à feu et à sang. Oswald rassembla le plus de troupes qu'il put, et marcha contre l'ennemi, qui déjà s'était avancé jusqu'à la muraille des Pictes. La bataille se livra auprès de cette muraille, du côté du nord, dans un lieu que Bède appelle Denis-Burné, c'est-à-dire, « le ruisseau de Denis¹. Avant

¹ Non Devislbourn, comme on le lit dans Camden, qui s'est imaginé que ce lieu était Devilston ou Dilston, qui est au midi de la muraille des Pictes et de la Tine, Smith, *Append. in Bed.*, n. 13, p. 720, prouve que le ruisseau de Denis est celui qu'on nomme présentement Erringburn, qui traverse Bingfield, et qui est à un mille de la muraille, du côté du nord. Environ un mille au delà de

le combat, Oswald fit faire une grande croix de bois, qu'il planta de ses propres mains ; puis il cria à ses soldats. « Mettons-nous à genoux, et prions le vrai Dieu de nous protéger contre un ennemi orgueilleux : il sait que la guerre que nous faisons est juste, et que nous combattons pour défendre nos vies et notre pays. » Tous les soldats obéirent à l'ordre qu'ils avaient reçu ; puis en étant venus au mains, ils remportèrent une victoire complète sur leurs ennemis. Cadwalla fut même tué sur le champ de bataille.

Le lieu où l'on avait élevé la croix, fut appelé « Hevenfelth ou Champ du Ciel ; » et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi, n'y ayant encore eu ni église ni autel dans tout le royaume des Berniciens. Cette croix devint depuis très-célèbre. Bède dit que de son temps on en coupait de petits morceaux, qu'on faisait infuser dans de l'eau, et que les malades qui buvaient de cette eau, ou sur lesquels on en jetait par forme d'aspersion, recouvraient la santé. Il ajoute qu'après la mort d'Oswald, les moines d'Hexham se rendaient à Hevenfelth, le jour d'avant l'anniversaire du prince, qu'il priaient pendant la nuit pour le repos de son âme¹ et que le matin ils offraient le saint sacrifice à la même intention. On y bâtit une église quelque temps avant que Bède écrivit son histoire ; et cet auteur parle d'un moine d'Hexham, nommé Bothelm, qui s'étant cassé un bras, et ayant souffert des douleurs longues et aiguës, fut guéri en faisant appliquer sur la partie malade un peu de mousse qu'on avait prise à la croix de Oswald.

Le savant Alcuin, dans son poème sur les Evêques et les Saints d'York², s'étend sur la victoire remportée par Oswald ; il dit

Bingfield, toujours du côté du nord, est Hallington ou Haldow, anciennement appelé Hevenfelth. Il est probable que tout le pays qui s'étend depuis Hallington jusqu'à la muraille, et qui a deux milles, portait aussi le nom de Hevenfelth.

On bâtit depuis une église à l'endroit où saint Oswald avait élevé une croix. Selon Smith, il y en a encore une aujourd'hui qui porte le nom du saint roi.

¹ *Pro salute animæ ejus*. Ces prières se changeaient toujours en actions de grâces, quand la personne qui en était l'objet avait été insérée dans le catalogue des Martyrs.

² Il a été publié par Gale, *Hist. Angl. Script.*, t. II, Oxoniæ, 1691.

que ce prince ne triompha de la multitude et de la féroacité de ses ennemis que de la manière que nous l'avons rapporté ; qu'il exhorta ses soldats à mettre en Dieu toute leur confiance, et à implorer son secours, en se prosternant avec lui devant la croix qu'il venait de planter ¹. Il donne l'histoire de plusieurs miracles qui s'étaient opérés jusqu'à son temps, même en Irlande, par la vertu des reliques de saint Oswald, et de l'eau où l'on avait fait infuser des morceaux de sa croix, pour laquelle les fidèles avaient la plus grande vénération. Durant plusieurs siècles, le sceau de l'abbaye de Durham représentait cette croix d'un côté, et avait pour revers la tête de saint Oswald ². Le saint Roi, vainqueur de ses ennemis, rendit grâces à Dieu. Il s'appliqua ensuite à établir le bon ordre dans ses États, et prit de sages mesures pour y faire connaître Jésus-Christ. Il envoya demander au roi et aux Evêques d'Écosse, des missionnaires qui pussent instruire ses sujets dans la véritable religion, et les disposer à recevoir le baptême. Le premier qui vint était d'un caractère dur, et fit conséquemment peu de bien. Aïdan qui était au synode, dit à l'Evêque qu'il entendait parler de l'opiniâtreté des Anglais : « Vous ne devez attribuer votre peu de succès qu'à la dureté de votre caractère, et la sévérité avec laquelle vous avez traité un pauvre peuple ignorant : vous deviez d'abord le nourrir d'une doctrine conforme à sa grossièreté, et le disposer ainsi peu à peu à recevoir une nourriture plus solide. » Ce discours attira sur lui les regards de toute l'assemblée, et le fit regarder comme

¹ Nunc, precor, invictas animis assumite vires.
 Auxillumque Dei, cunctis præstantius armis,
 Poscite, corde pio, precibus ; prosternite vestros
 Vultus ante Crucem, quam vertice montis in isto
 Erexì, rutilat quæ Christi clara trophæo,
 Quæ quoque nunc nobis præstabit ab hoste triumphum.
 Tunc clamor populi fertur super astra precantis,
 Et Cruce sic coram, Dominumque Deumque potentem
 Poplitibus flexis, exercitus omnis adorat.

Alcuin, *de Pontif. et Sanct. Eccles. Eborac.*, v. 244, p. 707. Ce passage fournit l'explication de la lettre du même auteur, qui est jointe au concile de Francfort.

² Smith a fait graver ce sceau d'après plusieurs anciens monuments.

un homme doué de cette prudence qui est la mère des vertus. On le choisit donc pour aller travailler à la conversion des Anglais.

Aidan était moine de Hii, monastère célèbre fondé par saint Colomb, et auquel six îles voisines furent données. Il fut depuis sacré évêque, et devint pour les pasteurs des siècles suivants un modèle accompli de toutes les vertus. Il obligeait tous ceux qui travaillaient avec lui à lire l'Écriture et à apprendre les psaumes par cœur. Il fixa son siège épiscopal à Lindisfarne appelé depuis Holy-Island. C'était un terrain de huit milles de circonférence, qui, quelquefois, était entièrement environné par la mer, et quelquefois formait une péninsule. Le roi et des personnes riches faisaient souvent des présents au Serviteur de Dieu ; mais il ne les acceptait que pour les distribuer aux pauvres, ou pour les employer à racheter les captifs. S'il mangeait à la table du roi, qui l'invitait fréquemment, il se faisait toujours accompagner par un ou deux de ses clercs ; le repas fini, il retournait à ses exercices ordinaires. Il jeûnait jusqu'à None, c'est-à-dire jusqu'à la troisième heure après midi, tous les vendredis de l'année, excepté durant le temps pascal, et il eut beaucoup de laïques qui suivirent son exemple. Bède le loue pour la liberté apostolique avec laquelle il reprenait l'orgueil des grands ; pour sa charité, son amour de la paix, sa chasteté et ses autres vertus. Il ajoute qu'il sut communiquer le même esprit à un peuple grossier et barbare. Il mourut le 31 août 634, et est nommé sous ce jour dans le Martyrologe romain. Dieu, au rapport de Bède, le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie¹.

¹ Bède fait le portrait suivant du clergé et du peuple de la nation anglaise, peu après sa conversion à la foi. « En quelque endroit qu'allât un clerc ou un moine, il était reçu partout avec joie comme un serviteur de Dieu, et quand un voyageur les rencontrait sur sa route, il courait au-devant d'eux, se jetait à leurs pieds, et les conjurait de former sur lui le signe de la croix ou de le bénir par leurs prières. On écoutait leurs exhortations très-attentivement, et les dimanches, on allait en foule aux églises ou aux monastères, pour entendre la parole de Dieu. Si un prêtre paraissait dans un village, les habitants s'assemblaient pour profiter de ses instructions. Aussi les prêtres et les autres ecclésiastiques ne venaient-ils dans les villages que pour prêcher, visiter les malades et prendre soin des âmes. Ils étaient si désintéressés, ils avaient un

Oswald fut un des plus empressés à profiter des leçons du saint Évêque; il lui servit même d'interprète au commencement de sa mission, parce qu'il ne savait pas assez la langue anglaise, pour être entendu du peuple. Il fit bâtir de toutes parts des églises et des monastères. Souvent il assistait aux Matines avec les moines, et passait avec eux le reste de la nuit en prières. On lit dans Bède, qu'il régnait sur les Bretons, les Pictes, les Scots et les Anglais; ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre; elles signifient seulement que quelques provinces des Pictes et du pays de Galles lui rendaient hommage. Il recevait aussi, au rapport de Guillaume de Malmesbury, une espèce de soumission de la part des Mercions, dont le roi était allié de Cadwalla, et s'était trouvé à la défaite de ce prince. Enfin tous les rois de l'Hep-tarchie se reconnaissaient redevables envers lui d'une sorte d'hommage, et c'est pour cela qu'Adamnan, abbé d'Hii, l'appelle dans la vie de saint Colomb, empereur de Bretagne.

Quelque puissant que fût le roi, il n'était pas moins humble et affable. Il montrait aussi une grande charité pour les pauvres. En voici un trait que nous rapportons après Bède : Étant à table un jour de Pâques, l'officier chargé du soin des malheureux vint lui dire qu'il y en avait plusieurs à la porte du palais qui demandaient l'aumône. Il leur fit aussitôt porter un grand plat d'argent rempli de ce qu'on avait servi sur sa table; il ordonna en même temps que l'on mit le plat en pièces, et qu'on le leur distribuât. Saint Aïdan, qui était alors avec le roi, le prit par la main droite en lui disant : « Que cette main ne se corrompe jamais. » Bède ajoute qu'après la mort d'Oswald, son bras droit qui avait été détaché de son corps était resté incorruptible, et que de son temps il se gardait encore avec vénération dans l'église de Saint-Pierre, au château de Bebbaborough, aujourd'hui Banborow, dans le Northumberland. Simon de Durham, et Ingulphie assurent que cette relique fut depuis transférée à Péterbourough.

tel éloignement pour tout ce qui sentait l'avarice, qu'ils ne recevaient rien, pas même des terres pour bâtir des monastères, à moins qu'ils n'y fussent forcés par la puissance séculière. » Bède, *Hist.*, l. III, c. xxvi.

Après huit ans d'une prospérité constante, saint Oswald se vit attaqué par Penda, roi de Mercie. Ce prince barbare et païen avait, neuf ans auparavant, tué le pieux roi Edwin : mais notre Saint l'avait vaincu au commencement de son règne. Il trouva le moyen de réparer un peu ses forces, et se voyant à la tête d'une armée puissante, il vint attaquer les états d'Oswald. Celui-ci marcha contre son ennemi ; mais comme il était inférieur en forces, il fut défait et perdit la vie sur le champ de bataille, le 5 août 642, dans la trente-huitième année de son âge. Le lieu où se livra le combat se nommait Maserfield ¹.

Penda, après avoir ordonné que l'on coupât la tête et les bras du saint roi, les fit attacher à des pieux. Mais Oswi, frère et successeur d'Oswald, les enleva l'année suivante ; il porta les bras à son palais, et envoya la tête à Lindisfarne. En 1105, cette tête fut renfermée dans la châsse où était le corps de saint Cuthbert, et transférée à Durham ². Le bras droit du Saint se gardait anciennement à Banburgh. Le reste de son corps fut donné par sa nièce Osfride, femme d'Ethelred, roi de Mercie, au monastère de Bardney dans le comté de Lincoln. Ce monastère ayant été détruit par les Danois en 910, Edifred, roi des Merciens, fit porter les reliques du Saint à Glocester, où Elflède, comtesse de Mercie et fille d'Alfred, fonda l'église de Saint-Pierre. Le monument érigé à la gloire de saint Oswald dans cette église, s'y voit encore entre deux piliers. En 1221 ; on porta une partie des reliques du même Saint, à l'abbaye de Bord-Saint-Winoc, en Flandre ; et Adam, évêque de Thérouane, les y reçut avec beaucoup de solennité. Elles furent, au rapport des Bollandistes, brûlées par les

¹ Quelques auteurs pensent que c'était auprès de Winwick, dans le Lancashire, où est encore un puits dit de saint Oswald, que l'on visitait autrefois par dévotion. On voit par une ancienne inscription de l'église de Winwick, que tout ce territoire s'appelait Maserfeih. Le bourg d'Oswaldtry (de la Croix d'Oswald), à sept milles de Shrewsbury, portait aussi anciennement le même nom. Capgrave, Camden, etc., croient que c'est en ce lieu que le Saint fut tué, puisque, lors de la défaite de Penda, il avait ajouté à ses états cette partie du comté de Shrop. On y voit encore la célèbre église de Saint-Oswald, qui est aujourd'hui paroissiale, et qui autrefois appartenait à un monastère appelé White-Minster.

² Voyez Guillaume de Malmesbury, Ralph-Goggeshale, etc.

calvinistes. Les monastères d'Epternac dans le duché de Luxembourg et de Weingatten au diocèse de Constance, furent aussi enrichis chacun d'une portion du chef du saint roi¹.

Dieu ne tarda pas à venger la mort de son Serviteur. Penda, après avoir ôté la vie aux rois Edwin, Oswald, Sigisbert, Egric et Annas, tourna ses armes contre Oswi. Ce prince voulut inutilement le désarmer par les propositions les plus raisonnables, il eut recours à la prière, et promit à Dieu, en cas qu'il remportât la victoire, de lui consacrer sa fille Enflède, qui n'avait encore qu'un an, et de donner douze portions de terre qui suffisaient chacune à la subsistance de dix familles, pour bâtir et doter des monastères. Ses prières furent exaucées, et ayant livré bataille auprès de Loyben, aujourd'hui Leeds, dans le comté d'Yorck, il défit et tua Penda en 653. (GODESCARD.)

S A I N T A B E L ,

ARCHEVÊQUE DE REIMS.

On croit que saint Abel venu de l'Angleterre ou de l'Écosse, était un missionnaire qui, comme saint Boniface, allait prêcher la foi dans les contrées encore plongées dans l'idolâtrie. Il arriva en France dans un temps où les seigneurs dépouillaient les

¹ Le roi Oswald eut pour successeur dans la Bernicie son frère Oswi, et dans la Deïre, Oswin, proche parent du célèbre Edwin. Ce dernier se rendit singulièrement recommandable par sa piété et son humilité. Ayant un jour fait présent d'un beau cheval à saint Aidan, et celui-ci l'ayant donné à un pauvre, il lui dit qu'il aurait suffi de donner un mauvais cheval à un gueux. Mais après quelques moments de réflexion, il se jeta aux pieds du saint Evêque, et lui promit de ne plus se mêler jamais des dons qu'il aurait faits aux enfants de Dieu.

Oswin, étant en guerre avec Oswi, fut tué par ce prince dans la septième année de son règne, à Gilliny, près de Richemond, dans le comté d'Yorck, et fut enterré à Tinmouth. En 1065, on trouva son corps renfermé dans un tombeau de pierre, et on l'enchâssa. Voyez la vie manuscrite de saint Oswin, *Bibl. Cotton.*, et Matthieu de Westminster, sous l'an 1110.

L'église de Tinmouth fut dédiée sous l'invocation de la très-sainte Vierge et de saint Oswin, et a été donnée quelque temps après à l'abbaye de Jarrow.

Oswi, se repentant d'avoir ôté la vie à Oswin, fit bâtir un monastère, afin que l'on y priât pour son âme et pour celle du prince qu'il avait tué.

Oswin a le titre de martyr dans quelques calendriers, et y est nommé sous le 20 août. On l'honore comme le principal patron de Tinmouth.

églises de leurs biens. On ne sait comment il fut élevé sur le siège de Reims ; mais il paraît que saint Boniface demanda pour lui le *pallium* ; et qu'après son élévation, saint Abel fit de grands efforts pour recouvrer les biens de l'Église comme le concile de Soissons tenu par saint Boniface, l'avait prescrit en l'an 744. Mais les spoliateurs bravèrent même les décrets du concile et chassèrent saint Abel ; ils établirent même à sa place un certain Milan. Abel se retira au monastère de Lobes, dont il fut élu abbé. Il mena une vie toute sainte et sa mémoire est vénérée à Binche et dans tout le Hainaut.

SAINT THIERRI,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Dans le temps que de graves démêlés et des divisions affligeantes entre Louis le Débonnaire et ses enfants troublaient l'Église et le royaume de France, les sièges de Cambrai et d'Arras furent occupés par le vénérable et saint évêque Thierry. On ne connaît rien des années qui précèdent son élection, ni des circonstances qui la déterminèrent. Quelques auteurs semblent insinuer que Louis le Débonnaire n'y fut pas tout-à-fait étranger. Ce choix ferait beaucoup d'honneur à cet infortuné monarque, qui aurait ainsi bien mérité des églises de Cambrai et d'Arras.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le vénérable Thierry fut, dès les premiers jours de son épiscopat, environné de la considération et du respect de tous. Il passait pour avoir des rapports intimes et mystérieux avec Dieu ; on disait même qu'il était favorisé du don de prophétie.

Les événements peu nombreux que l'on trouve dans sa vie se rattachent presque tous à l'histoire générale de l'Église de France à cette époque, et il n'est guère possible de les rapporter dans une simple notice avec les détails nécessaires qu'ils comportent. Voici, en peu de mots, ce qui, dans ces faits, peut intéresser et édifier le lecteur.

Lorsque quelques évêques de France, égarés surtout par les perfides machinations d'Ebbon, archevêque de Reims, manquèrent au respect et à l'obéissance qu'ils devaient à Louis le Dé-

bonnaire, Thierry, bien qu'il eût reçu l'onction épiscopale des mains d'Ebbon, ne se laissa point entraîner, et resta toujours fidèle à son prince légitime. Plus tard, au concile de Thionville, il souscrivit avec ses autres collègues la sentence de déposition prononcée contre l'archevêque de Reims, et que celui-ci reconnaissait alors avoir justement méritée. Au nombre des juges particuliers qu'Ebbon avait choisis en cette circonstance figure Saint Thierry de Cambrai et d'Arras. Cette préférence honore trop ce digne prélat pour ne point la signaler (835).

Saint Thierry fut encore présent au concile tenu à Paris en 845, et dans lequel on prit de sages dispositions pour remédier aux maux nombreux qui désolaient l'Église et l'État.

Quelques années plus tard (849), il se rendait à la maison royale de Quercy-sur-Oise, où une assemblée d'évêques avait été convoquée pour condamner les erreurs de Gotescalc, et s'opposer aux désordres que faisait naître partout ce moine turbulent et emporté.

Dans un autre concile qu'il fit à Soissons le 22 avril de l'année 853, l'évêque Thierry présenta un écrit dans lequel étaient rapportés tous les détails de la déposition d'Ebbon, à laquelle il avait assisté. « Ce que j'ai vu et entendu, dit-il à haute voix au milieu de l'assemblée, j'en rends témoignage et je le rapporte par écrit. » Le célèbre Loup de Ferrières, qui était aussi présent à ce concile, prit alors l'écrit des mains du prélat, et lut cette relation de la déposition d'Ebbon et de son rétablissement, « si contraire aux règles canoniques, disait saint Thierry, que le Pape Sergius n'y avait eu aucun égard, et n'avait accordé à Ebbon que la communion laïque. » La sagesse du vénérable évêque de Cambrai et d'Arras contribua beaucoup alors au rétablissement de la paix.

Malgré les occupations multipliées et des inquiétudes continues qui l'assiégeaient de toutes parts, saint Thierry trouvait encore le temps de satisfaire sa piété et celle de ses ouailles, en rendant aux reliques des Saints les hommages et les respects qui leur sont dus. Il eut la consolation de lever de terre le corps de saint Liévin dans le village de Houthem, au territoire d'Ales-

et d'y reconnaître publiquement les miracles et les guérisons qui s'opéraient souvent au tombeau de ce saint Missionnaire martyrisé.

Au bruit des ravages que causaient déjà les Normands sur les côtes de la Morinie et dans les contrées voisines, les religieux de Saint-Vaast d'Arras songèrent à mettre en sûreté le corps de leur vénérable patron. Ils prièrent saint Thierry de lever lui-même le corps précieux. Le prélat se rendit avec bienveillance à leur demande, et accomplit cette touchante cérémonie, non sans ressentir dans le cœur une profonde tristesse à la vue des maux qui commençaient à affliger la France. Après avoir renfermé cette dépouille sacrée dans un cercueil, au milieu d'une foule immense de spectateurs en larmes, saint Thierry, accompagné des religieux, la transporta lui-même jusqu'à Beauvais.

Mais ce n'étaient pas seulement les pirates qui excitaient des désordres et qui affligeaient le cœur des évêques. Il y avait aussi alors un grand nombre de seigneurs dérégles et cupides, qui se livraient à toutes sortes de vexations et de rapines. Un homme de la contrée, en particulier, ne cessait de ravager les terres dépendantes de l'Église d'Arras et d'y exercer de continuelles violences. Saint Thierry usa d'abord de tous les moyens que lui suggéra son esprit de douceur et de patience. Il adressa à cet homme de sages avertissements propres à le toucher et l'invita en même temps à se rendre auprès de lui. Mais celui-ci refusa opiniâtrément malgré toutes les instances que l'on pût faire ; puis, quand il apprit que l'excommunication avait été lancée contre lui, il vomit contre le saint Pontife toutes les injures que son aveugle fureur lui inspirait. Poussé pour ainsi dire, par une rage de cupidité et de haine, il se livra dès ce moment à de nouvelles et plus criminelles violences. Mais Dieu permit peu de temps après qu'il périt d'une manière tragique, et avec des circonstances dans lesquelles chacun reconnut un effet de la justice divine.

Au milieu de toutes ces peines et sollicitudes du ministère épiscopal, Saint Thierry trouvait dans la prière les plus douces consolations. « Souvent, continue Baldéric, dans sa chronique de

Cambrai et d'Arras, il prolongeait son oraison bien avant dans la nuit. Il fut même quelquefois ravi en extase. » Le digne évêque trouvait aussi dans l'amitié de son métropolitain, le célèbre Hincmar de Reims, un soulagement dans les peines de son laborieux épiscopat. Les écrits du docte archevêque de Reims, prouvent qu'il portait à saint Thierry un vif intérêt, qu'il ressentait un profond respect pour sa vertu et avait pour lui une sincère amitié.

Le vénérable évêque de Cambrai et d'Arras était déjà assez avancé en âge quand il dût se rendre dans un endroit de son diocèse que les auteurs ne désignent pas. C'était, selon toute apparence, pour y remplir quelques fonctions de son ministère.

Comme il arrivait à quelque distance de ce lieu, il dit à ceux qui l'accompagnaient qu'un accident le menaçait. Ceux-ci insistèrent aussitôt pour l'empêcher d'aller plus avant, mais saint Thierry leur répondit avec calme : « Nous ne devons point chercher à nous soustraire à la volonté de Dieu qui nous frappe pour nous guérir, qui nous blesse pour nous apporter ensuite le remède. » A peine avait-il achevé ces mots qu'un mendiant se présenta devant lui et le salua avec respect. La mule sur laquelle était monté le saint vieillard fut effrayée par les gestes de ce homme, et dans le mouvement qu'elle fit, elle le renversa dans les bras de ses gens qui s'étaient précipités pour prévenir sa chute. Tous s'empressèrent de porter le saint Évêque dans un lieu voisin pour lui faire remettre la cuisse qui était cassée, et lui donner les autres secours que réclamait sa position.

Cet accident hâta vraisemblablement la mort de saint Thierry qui remit son âme à son Créateur le 5 août 862 ou 863, après un épiscopat d'environ trente-deux ans. Son corps fut déposé dans le cimetière du monastère de saint Aubert, et y resta jusqu'au temps de l'évêque Fulbert. A cette époque il fut transporté dans la ville de Magdebourg, en Saxe, on satisfait ainsi l'empereur Othon le Grand, qui avait demandé des reliques, pour les églises de cette ville qu'il venait de fonder¹.

¹ Emprunté à l'abbé Destombes.

SAINT JEAN,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Depuis longtemps, les diocèses de Cambrai et d'Arras étaient privés de leurs pasteurs par suite du mauvais vouloir de l'empereur Lothaire, lorsque le Seigneur inspira d'aller chercher, dans le palais de ce prince, l'Evêque qui devait gouverner ces deux importants diocèses avec une admirable sagesse et les édifier par les exemples de toutes les vertus épiscopales. C'était le prêtre Jean, alors attaché à la cour de l'empereur en qualité de chantre de sa chapelle. Il avait su conserver, en remplissant cette charge, alors importante, toute l'indépendance de sa vertu et l'inflexibilité de ses principes. Aussi fut-il reçu à Cambrai et à Arras avec tous les témoignages de la joie la plus vive et du respect le plus profond. Hincmar, archevêque de Reims, assisté de Bertulphe, évêque de Trèves, et d'Odon, évêque de Beauvais, lui donna la consécration épiscopale dans l'année 866.

Le nouveau Pontife s'acquitta avec sollicitude de tous les devoirs de son ministère et répara, par sa prudence, les maux qu'avaient causés l'opiniâtreté de Lothaire et la longue vacance du siège. Dans ces temps difficiles et calamiteux, il sut toujours se conduire avec une parfaite circonspection. Affligé des écarts et des scandaleux désordres du jeune empereur, auprès duquel il avait vécu plusieurs années, il en gémissait profondément devant le Seigneur, et demandait, pour cette âme égarée par les passions, la grâce d'une conversion sincère. Ce fut même, pour tâcher de ramener à Dieu ce prince déréglé, qu'il écrivit, de concert avec les autres prélats du royaume de Lothaire, une lettre aux évêques du royaume de Charles le Chauve, afin de faire tomber des bruits malveillants par lesquels on cherchait à ébranler la fidélité des sujets de l'empereur. Un peu plus tard, il eut même la pensée de se rendre à Rome auprès du Souverain Pontife et du jeune et voluptueux Lothaire, pour essayer de s'interposer dans l'affaire scandaleuse de son divorce avec l'impératrice Teutberge. Mais la justice de Dieu frappa bientôt après le cou-

pable empereur, au moment où il venait, par un affreux sacrilège, de mettre le sceau à sa condamnation.

Le vénérable Évêque, pendant son épiscopat, assista à plusieurs conciles où il se fit remarquer par sa sagesse et son esprit de conciliation et de charité. On le rencontre à Soissons en 866, à Verberie, en 869, à Troyes, en 867, à Douzi, en 874, à Châlon-sur-Saône, en 875, et enfin, à Ponthion, en 876. Il ne paraît pas nécessaire d'entrer ici dans le détail des raisons qui avaient motivé la tenue de ces différents conciles et des faits qui s'y sont passés : il nous suffit de reconnaître que le saint évêque Jean laissa partout après lui une réputation de vertu et de sainteté qui fait son plus bel éloge.

Aussi zélé pour la défense des droits de son Église que pour la sanctification des âmes, saint Jean s'opposa courageusement aux entreprises des quelques hommes violents, qui profitaient des troubles du royaume pour s'emparer des biens des églises et en particulier de ceux de l'abbaye de Lobbes. Il s'employa aussi tout entier pour la conservation des saintes Reliques, que la sacrilège cupidité des Normands forçait à renfermer dans des places fortes.

Flodoard, dans son Histoire de l'Église de Reims, et d'autres auteurs anciens, font connaître que des rapports intimes existaient entre l'archevêque Hincmar et le vénérable Jean, qui était un de ses suffragants. Ils étaient unis ensemble par une étroite amitié et par une égale ardeur à s'instruire, à s'édifier et à travailler à la sanctification des peuples et à la gloire de l'Église. On voit dans une lettre, rapportée par Baldéric, dans sa Chronique de Cambrai et d'Arras, que Hincmar remercie l'évêque Jean des services qu'il lui a rendus, et le prie de lui envoyer un sermon de saint Augustin, ainsi que le Commentaire de Bède sur les Proverbes.

Après un épiscopat de treize ans, rempli de tribulations, de travaux et de mérites, ce digne Évêque remit paisiblement son âme à son Créateur le 5 août de l'année 879, laissant à son peuple une réputation de sainteté que les miracles confirmèrent bientôt. On rapporte entre autres faits extraordinaires, qu'un homme

affligé depuis son enfance d'une contraction des nerfs, et qu'on avait amené sur un chariot près du tombeau du Saint, y trouva la guérison de son infirmité.

Le corps de l'évêque saint Jean fut déposé d'abord dans l'église de Sainte-Croix, à Cambrai ; mais dans la suite, Gérard I^{er}, de Florines, le transporta dans l'église Notre-Dame, qu'on avait considérablement réparée et agrandie. (DESTOMBES.)

LE BIENHEUREUX UBALDE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Ubalde, originaire du bourg de San-Geminiano, en Toscane, fut disciple du bienheureux Barthole. Ce fut par les exhortations et les édifiants exemples de ce pieux ecclésiastique, auquel il rendit de grands services pendant sa longue maladie, qu'il renonça aux vanités du siècle et prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François.

Imitateur fidèle de ses maîtres, Ubalde quitta sa patrie et ses parents, et se retira dans un bois, proche de Camporéno, où il se construisit, dans le tronc d'un châtaignier, une cellule si petite, qu'à peine pouvait-il y demeurer à genoux. Il y passa le reste de ses jours dans une austère pénitence, partageant son temps à prier et à répandre des larmes de repentir sur ses premières années.

La mort de ce fervent religieux, que l'on place en l'an 1300, fut accompagnée de circonstances remarquables : aussitôt qu'il eut rendu l'âme, les cloches de Montane sonnèrent d'elles-mêmes. Le clergé vint pour prendre son corps et l'inhuma avec pompe, sous le maître-autel de l'église, et Dieu a fait éclater sa béatitude par de nombreux miracles, qui lui ont attiré la vénération des peuples.

LA VÉNÉRABLE JEANNE-MARIE-BAPTISTE SOLIMANI,

FONDATRICE DES BAPTISTINES, OU ERMITES DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

La vénérable Jeanne-Marie-Baptiste Solimani, qui fonda les Ermites de Saint-Jean-Baptiste, naquit en 1688, à Alburo, paroisse située à l'est de la ville de Gênes, comme nous l'apprend

Flaminius Annibal, dans son abrégé de l'histoire des Ordres religieux. N'ayant que de l'éloignement pour les amusements de l'enfance, elle menait une vie retirée du monde et consacrée aux pratiques de la piété, elle méditait sans cesse la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et se recommandait sans cesse à sa très-sainte Mère, pour obtenir sa protection. Elle n'avait que neuf ans, qu'elle sentit un ardent désir de propager la foi catholique et de répandre même son sang pour faire briller son flambeau à ceux qui ne la connaissaient pas. Brûlant de l'amour de Dieu, dont elle cherchait à enflammer le cœur des autres, elle réunit peu à peu quarante filles, qu'elle instruisait dans sa maison d'Alburo, sur les vérités éternelles, sur les commandements de Dieu, leur faisant suivre quelques pratiques de dévotion et leur conseillant des actes de mortification. Quoique ses parents vissent avec satisfaction une conduite si édifiante de la part de leur enfant, ils crurent prudent de lui défendre ces réunions de filles dans leur maison; mais Jeanne éprouva un si grand chagrin du refus de ses père et mère, qu'elle tomba malade. On ne put lui rendre la santé qu'en lui cédant une maison que la famille possédait dans un autre quartier, afin qu'elle pût y continuer ses exercices. Les personnes se présentèrent en si grand nombre dans ce nouveau lieu de réunion, qu'elle crut devoir diviser cette communauté en quatre classes, assignant à chacune les devoirs qu'elles avaient à remplir, comme si elles avaient été des missionnaires. Ayant atteint l'âge de quinze ans, elle se consacra par des vœux, comme celles qui embrassent la vie religieuse; elle fit vœu de virginité et d'obéissance à ses parents : il lui avait été déjà révélé qu'elle devait fonder un monastère. Favorisée de visions surnaturelles, un jour qu'elle priait dans l'église des Mineurs-Observantins Réformés, elle demandait instamment à Dieu de lui faire connaître dans quelle maison religieuse elle devait entrer; elle fut ravie en esprit, et elle vit deux Anges qui, tenant entre les mains un habit de la couleur et de la forme telles que celui que les religieuses portent aujourd'hui, lui disaient : « Voilà l'habit de religieuse que Dieu vous a destiné. » Elle ne comprit pas alors que ce fût l'Ordre qu'elle devait embrasser, mais elle rendit

grâces à Dieu, espérant qu'un jour il exaucerait plainement ses vœux. Elle était dans sa trente-unième année, quand un jour, se trouvant dans la maison de son oncle dans un lieu appelé la Castagne, après avoir reçu la sainte Communion, elle vit, dans un ravissement, la très-sainte Vierge tenant entre ses bras l'Enfant-Jésus, ayant à ses côtés saint Jean-Baptiste, qui lui adressait la parole, se plaignant de ce que, tandis qu'il y avait dans l'Église un si grand nombre d'Ordres religieux qui portaient le nom de tous les Saints, il y en avait pas un seul qui portât le sien ; il la pria donc d'en fonder un qui portât celui de Jean-Baptiste. L'Enfant-Jésus ayant consenti à sa demande, le saint Précurseur ajouta : « Mais qui choisirez-vous pour l'instituer ? » Le Rédempteur répondit : « Cette fille, » en nommant Solimani, sera celle que je destine pour l'exécution de ce projet. » La vision disparut, et au même instant une lumière céleste pénétra profondément l'esprit de Jeanne et y grava la Règle qu'elle devait faire observer dans ce nouvel Institut ; elle soumit au P. Athanase, Capucin, son confesseur et directeur, toutes ces révélations.

Un an après, le P. Athanase lui ordonnait de mettre sa Règle par écrit ; ce qu'elle fit aussitôt, quoiqu'elle n'eût jamais su écrire et qu'elle ne sût former aucune lettre. Le Religieux l'ayant donnée à copier à son vicaire général, elle fut jetée au feu, selon l'ordre que Dieu avait donné à Jeanne Solimani. Alors, sans être arrêtée par les obstacles, qui se présentaient en grand nombre, dit Ébura, elle va, le 7 juin 1730, à Monéglià, où elle devait trouver, d'après la révélation qu'elle avait reçue, D. Dominique-François Olivieri, qui devait la diriger. Après avoir entendu le récit de tout ce qui lui était arrivé, l'Archiprêtre lui ordonna de fonder un monastère d'Ermîtes, sous l'invocation et la protection de saint Jean-Baptiste. Dès lors, Jeanne reçut dans la maison de Joseph-Maria Muteldi quelques jeunes filles ; elles commencent l'observation de la Règle, vivent d'aumônes et font des vœux conditionnels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de clôture. La réputation qu'acquît subitement cette communauté fut telle, que les sujets se présentant en très-grand nombre pour

solliciter la faveur d'être admises dans la maison, il fallut en chercher une plus spacieuse, qu'on fit restaurer avec les secours qu'accordèrent des bienfaiteurs généreux.

En l'année 1736, la vénérable Solimani se rendit à Gènes, pour traiter avec le doge et avec l'Archevêque d'une fondation de son Institut. Dom Jérôme Garibaldi, Ambroise Dolora de Monégia et le prêtre Solari de Vicence, devinrent ses zélés protecteurs. D. Olivieri, pour se charger de la direction de la maison, renonça à la place d'archiprêtre, et se fixa à Gènes. La fondatrice, désirant ardemment faire approuver son Institut par Benoît XIV, laissa pour la remplacer Albreta, et fut à Rome en se faisant accompagner par une de ses nièces, Antoinette Vernazza. Benoît XIV, sur la demande la plus pressante d'accorder son approbation à cet institut, en confia l'examen à son propre confesseur, le P. Marius Mautrabée, Barnabite, et Jeanne reçut bientôt après du Chef de l'Église trois brefs apostoliques : c'est-à-dire un pour la fondation du nouveau monastère, l'autre pour l'approbation des Règles, le troisième contenant une déclaration sur les mêmes. Jeanne partit aussitôt pour Gènes, et entonna avec sa compagne l'hymne de la reconnaissance pour tant de bienfaits qu'elles recevaient de Dieu. La maison et les jardins de Charles Giustianini ayant été convertis en un monastère, Jeanne s'y rendit processionnellement avec sept de ses filles, le 7 décembre de la même année ; puis elle fut à l'autre monastère, où étaient les Dominicaines, près des Capucins, qui fut bientôt restauré par le moyen des aumônes. Le 20 avril 1746, l'Archevêque donna l'habit à la supérieure et à douze de ses compagnes, en plaçant sur la tête de chacune d'elles une couronne d'épines et une croix sur les épaules. Dès ce jour fut établie la clôture, et, changeant toutes leur nom, la fondatrice quitta son nom de Marie-Antoinette et prit celui de Jeanne-Marie-Baptiste ; puis huit Sœurs converses prirent l'habit sous le nom de Baptistes, et le 21 juillet de la même année, elle fut choisie pour abbesse-fondatrice. Trois mois après elle fut confirmée par une dispense du Souverain-Pontife, afin qu'elle conservât cette dignité tout le reste de sa vie. La Règle exigeant dix mois de noviciat, le 15 août 1747,

M^r l'Archevêque reçut la profession de ces Sœurs. Enfin, Jeanne Solimani, pleine de mérites et de vertus mourut saintement le 3 août 1758.

Plusieurs miracles, après sa mort, furent la sanction de ses vertus et de ses mérites. Elle avait vu consolider son Institut, dont les membres furent appelés Baptistines ou Missionnaires de Saint-Jean-Baptiste, d'après le conseil de D. Olivieri. Cet institut fit de rapides progrès sous la direction et par le zèle de Marie-Claire-Baptiste Vernazza, nièce de Jeanne Solimani. Les Sœurs Ermites ne reçoivent point de veuves, font les quatre vœux solennels, habitent dans de petites cellules ; elles portent une robe de laine couleur de la canelle, une tunique en scapulaire et un manteau qui touche la terre ; elles ceignent leur tunique avec une corde de crin, et se servent de sandales faites avec de la corde ; elles ont sur la tête un voile de couleur obscure, au lieu de voile blanc ; elles prennent leur repos sans quitter leurs habits ; elles ne mangent point de viande ; le lait est permis les dimanche, lundi, mardi et jeudi, excepté pendant le carême et les jours des veilles ; elles jeûnent toute l'année, sauf le dimanche et le jour de Noël ; elles récitent l'Office divin et se lèvent une heure après minuit pour chanter Matines ; elles suivent la perfection de la vie commune ; ne peuvent voir leurs parents que trois fois pendant l'année, et toujours à travers la grille.

Outre les Religieuses et les Sœurs converses, il y a encore dans ces communautés des Tertiaires, qui sont chargées de garder l'église et de demander l'aumône pour les Ermites. Les Baptistines ont à Rome le monastère et la superbe église de Saint-Nicolas de Tolentino, près des thermes de Dioclétien. Cette église fut bâtie par le prince Camille Pamphili, neveu d'Innocent X. D'abord elle avait été donnée aux Augustiniens-Déchaussés ; elle revint ensuite aux religieuses Baptistines, par les soins de la nièce de la fondatrice.

(BADICHE.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE OLIVIERI,

FONDATEUR DES BAPTISTINS OU MISSIONNAIRES DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

C'est une Congrégation de Prêtres-Missionnaires, sous les auspices de saint Jean-Baptiste. La vénérable Sœur Jeanne-Marie-Baptiste Solimani, fondatrice des Baptistines, nourrit toujours le plus grand désir de voir s'établir une Congrégation de Prêtres-Missionnaires, qui s'obligeraient, par un vœu particulier, à former des missions dans les pays hérétiques et infidèles. Cette fidèle Servante de Dieu croyait avoir reçu une lumière spéciale pour cette fondation, comme pour celle des Baptistines. Après avoir établi à Gênes son monastère pour les Sœurs, elle envoya à Rome le P. Dominique-François Olivieri, son confesseur, pour obtenir l'autorisation de fonder la maison des Prêtres-Missionnaires. Ce digne Prêtre, né à Gênes le 1^{er} novembre 1691, était célèbre par son talent pour la prédication. C'est pourquoi il établit dans sa patrie une Congrégation pour la ville et la campagne, afin que les Prêtres qui la composeraient s'obligeassent à évangéliser les habitants de l'une et de l'autre. Mais ayant été nommé Archiprêtre de Monéglià, il y rencontra, en 1730, la vénérable Solimani, qui se mit sous sa direction. Animé du même esprit et du même zèle, il renonça à son archiprêtré et se dévoua tout entier à l'Institut des Sœurs-Ermites Baptistines. S'étant donc rendu à Rome, avec deux autres Prêtres, après avoir habité près de Saint-Ruffine, au-delà du Tibre, il va dans le cloître de Saint-Jean des Génois, et, par l'intermédiaire du cardinal Spinola, se prosterne aux pieds de Benoît XIV, qui, après avoir fait examiner les Règles avec soin, approuva cette Société, par son bref du 23 septembre 1755, avec le nom de Congrégation des Prêtres-Missionnaires séculiers de saint Jean-Baptiste, dit Baptistins, sous la dépendance de la Congrégation des cardinaux de la Propagande, pour propager la foi par les exercices des missions dans les pays des infidèles et des hérétiques. Le nombre de Prêtres ayant augmenté et ayant acquis une maison près de l'église de Saint-Isidore, ils bâtirent une chapelle et ils furent employés à faire des missions à Rome et dans d'autres villes, en continuant

d'envoyer des ouvriers dans les missions de Brubgasée, de Philoppolo, de Nicopolis, dans la Chine et ailleurs, pour l'exercice du ministère apostolique. Plusieurs membres de cette Congrégation étant devenus Evêques *in partibus* ont rendu d'utiles services à la Congrégation de la Propagande. Après avoir été témoin des progrès de son Institut, et s'être livré à la pratique de toutes sortes de vertus, le bienheureux Dominique-François Oli-viéri mourut le 13 juin de l'année 1766. Les prodiges que Dieu accorda à son intercession, après sa mort, furent des preuves non équivoques et la récompense de sa sainteté. Il fut enseveli dans l'église des Baptistines.

Le Pape Pie VI et le cardinal Spinelli-Impériali appartenaient à sa Congrégation. (BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

SAINTÉ MARIE-MAJEURE.

Sainte-Marie-Majeure, l'une des sept basiliques romaines, est la plus belle, la plus célèbre église entre toutes celles que Rome a consacrées à la Mère de Dieu. On lui donna le nom de Sainte-Marie-Majeure, comme à la plus grande des églises élevées jusqu'alors à la Mère de Dieu ; d'autres noms la désignent encore à la pieuse vénération des fidèles : c'est « Notre-Dame-des-Neiges, la Basilique-Libérienne, Notre-Dame-de-la-Crèche, » noms qui rappellent, tour à tour le miracle de sa fondation, le Pontife saint qui l'a consacrée et l'humble berceau du divin Redempteur, la crèche bénie, qui, de l'étable de Bethléem est venue décorer cette enceinte.

On a décrit maintes fois les richesses, les trésors que renferme la superbe basilique de Sainte-Marie-Majeure. On a dit comment les Souverains-Pontifes, remplis pour elle d'une vive prédilection, prodiguèrent les marbres, les métaux les plus précieux, rivalisant d'efforts, afin que la Reine du Ciel eût dans Rome un trône digne de sa gloire. Grâce aux soins, à la munificence de saint Sixte III, Adrien I^{er}, Léon III, Pascal I^{er}, Nicolas IV, Clément VIII, Paul V, Sixte-Quint, Benoît XIV, Léon XII, ce

temple est devenu l'une des merveilles de la cité romaine. Argent, or, mosaïques, pierreries, jaspe, porphyre, y brillent de toutes parts. A l'extérieur, un admirable éclat décore aussi la chère basilique. Devant la façade principale, une magnifique colonne en marbre blanc, de soixante-dix pieds de hauteur, sous débris de l'ancien temple de la Paix, supporte la statue en bronze de Marie, tenant dans ses bras son Fils, le véritable « Prince de la Paix, » qu'elle présente au monde comme son Roi et son Sauveur. L'autre façade est décorée d'un de ces obélisques, dont le grand Pape Sixte-Quint, aimait à parer le sol romain, afin que la croix brillant à leur sommet élevât partout dans les airs le signe de la victoire. L'inscription latine, gravée sur la base, est noble et touchante, comme toutes celles que l'inspiration chrétienne a tracées sur de pareilles monuments : « Que le Christ, dit-elle, par la croix invincible procure la paix au monde, Lui qui, dans le temps d'une heureuse paix, voulut naître dans une crèche ¹. »

D'autres trésors plus chers encore au peuple chrétien sont renfermés dans Sainte-Marie-Majeure. Là, dans un autel souterrain de la chapelle Sixtine, est conservée la crèche qui reçut le Sauveur du monde à sa naissance. Le jour de Noël, et durant l'Octave de cette fête, elle est exposée à vénération des fidèles. Et c'est merveille alors de voir, grands et petits, Romains ou étrangers, accourir à l'envi vers le berceau sacré, comme il y a dix-huit siècles, on y vit accourir les bergers et les rois. Là aussi, parmi les reliques d'une quantité de Saints, de Vierges, de Martyrs, on voit celles de saint Jérôme. Ainsi par une aimable disposition de la Providence, l'illustre docteur de l'Eglise qui, brûlant d'amour envers le Sauveur, avait quitté Rome pour fixer sa demeure aux portes de Bethléem, ne fut pas séparé des tendres objets de ses affections : son âme enivrée de bonheur, voit auprès de Jésus, dans le sein de la gloire, son corps, ici-bas, qui dort d'un paisible sommeil auprès de l'humble crèche de l'Enfant-Dieu.

¹ Christus, per invictam crucem, populo pacem præbente qui augusta partu in præsepe nasci voluit.

Dans la chapelle Borghèse, l'une des plus magnifiques de Rome et de l'univers, on vénère un autre précieux monument : c'est l'une de ces images miraculeuses de la très-sainte Vierge que la tradition attribue au pinceau de saint Luc. Cette image étincelante d'or et de pierreries, est enchâssée dans une niche de lapis-lazuli, parsemée de diamants. Un voile la couvre ; mais le samedi, au coucher du soleil, on baisse ce voile durant le chant des Litanies ; les fidèles peuvent alors contempler quelques traits à demi effacés de leur auguste Mère.

On croit que ce tableau fut apporté de Jérusalem, par sainte Hélène, et que plus tard le Pape saint Libère en fit don à sa chère basilique, où, dès les premiers siècles, on le voit honoré d'un culte particulier. Durant la peste de 596, qui faisait de grands ravages à Rome, le saint Pape Grégoire le Grand eut recours à cet instrument de miséricorde, pour fléchir la colère du Seigneur.

De nos jours encore, lorsqu'un autre fléau, non moins meurtrier que la peste, après avoir promené sa fureur sur la plupart des contrées de l'Europe, vint s'abattre sur la cité romaine, on vit une population entière prosternée au pied de la vénérable image de sainte Marie-Majeure, implorer le secours de la Mère des chrétiens. Le 6 août 1837, l'antique Madone fut transportée, processionnellement, de son pieux sanctuaire à l'église du *Gesu*, au centre de Rome. Le Souverain-Pontife, Grégoire XVI, à pied, précéda la sainte image que trente hommes portaient sur un autel magnifique ; tout le clergé, les Ordres religieux, les Evêques, les Cardinaux, un cierge à la main, la suivaient avec tout le peuple. Durant huit jours et huit nuits, la Madone révéree reçut dans son sanctuaire, les hommages, les prières, les supplications, les vœux et les larmes des milliers de fidèles qui remplissaient la vaste enceinte du *Gesu*, en assiégeaient la porte, ébranlaient les voûtes de leurs cris. Marie ne fut point sourde à leur voix suppliante, elle tempéra le fléau, et le fit entièrement disparaître d'une cité où, tant de fois, avaient éclaté les prodiges de sa puissance et de sa miséricorde.

Que de touchants, que de doux souvenirs se pressent dans

cette belle basilique de Sainte-Marie-Majeure, l'un de ces lieux chéris du ciel et de la terre, où le pèlerin aime à venir prier, où tombent, sans doute, les regards des Anges, lorsqu'ils les tournent vers le terrestre séjour ! Mais quand on se rappelle ce nom pieux et pur, Sainte-Marie-de-la-Crèche, ils sont tous dominés par le souvenir ineffable de cette nuit plus belle, plus radieuse que le plus brillant des jours, de cette nuit où naquit, à Bethléem, le Sauveur du monde... On sent alors son âme éprise d'une joie divine, de cette joie des bergers, qui, après avoir, sur la foi des Anges, reconnu et contemplé l'Enfant-Jésus, couché dans une crèche, « s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été dit ! » S'il est donc un jour, une fête dans l'année où la vue de la chère basilique parle plus vivement au cœur, ce doit être au jour, à la fête de Noël. C'est alors que, déployant ses pompes, ses trésors, elle offre aux regards attendris ce berceau sacré, où les mains de Marie déposèrent, à sa naissance, le divin Rédempteur. Lorsqu'à cette heure sainte de la nuit où naquit l'Enfant-Jésus, dans le temple étincelant de mille feux, autour de l'humble Crèche que la foule environne, on entend retentir le cantique des Anges : « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » on se croirait dans la grotte de Bethléem transformée en un magnifique temple illuminé des rayons de la gloire divine¹.

MARTYROLOGE ROMAIN².

A Rome, sur le mont Esquilin, dédicace de la basilique de Notre-Dame-des-Neiges.

A Rome encore, supplice de vingt-trois martyrs, qui, pendant

¹ Emprunté à M. Maxime de Montrond.

²

NONIS AUGUSTI.

Romæ in Exquilis dedicatio basilicæ sanctæ Mariæ ad Nives. — Item Romæ passio sanctorum Martyrum Viginti trium, qui in persecutione Diocletiani v. Salaria veteri, capite truncati, ibidem sepulti sunt ad clivum cucumeris. Augustæ vindelicorum natalis sanctæ Afræ martyris, quæ cum esset paga-

la persécution de Dioclétien, furent décapités et inhumés sur l'ancienne voie Salaria.

A Ausbourg, fête de sainte Afre, martyre, qui, étant païenne, se convertit à Jésus-Christ par les instructions de saint Narcisse, évêque, fut baptisée avec toute sa maison, et fut livrée aux flammes pour la confession de la foi.

A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint Émygde, évêque et martyr, qui, ayant été ordonné Évêque par le Pape saint Marcel, et envoyé dans cette ville pour prêcher l'Évangile, confessa Jésus-Christ et reçut la couronne du martyr sous l'empereur Dioclétien.

A Antioche, saint Eusigne, soldat, qui, ayant atteint sa cent-dixième année, et rappelant à Julien l'Apostat la foi de Constantin le Grand, sous les ordres duquel il avait reçu les armes, et lui reprochant d'être un déserteur de la piété de ses pères, fut condamné par lui à avoir la tête tranchée.

En la même ville, saint Cantide, saint Cantidien et saint Sobèle, égyptiens, martyrs.

A Châlons, en France, saint Menge, citoyen romain, qui, ayant été consacré, par saint Pierre, Évêque de cette ville, persuada de la vérité de l'Évangile le peuple qui lui avait été confié.

A Autun, saint Cassien, évêque.

A Téano, saint Paris, évêque.

per doctrinam sancti Narcissi episcopi ad Christum conversa, et cum omni domo sua baptizata, pro confessione Christi igni tradita est. — Asculi in Piceno sancti Emygdii episcopi et martyris, qui a sancto Marcello papa episcopus ordinatus, et illuc ad prædicandum Evangelium missus, in confessione Christi sub Diocletiano imperatore martyrii coronam accepit. — Antiochiæ sancti Eusignii militis, qui annum agens centesimum decimum, cum Constantini Magni fidem, sub quo militaverat, Juliano Apostatæ exprobraret, eumque ut patriæ pietatis desertorem redargueret, ab eodem jussus est capite cædi. — Item sanctorum martyrum Cantidii, Cantidiani et Sobelis Ægyptiorum. — Catalauni in Gallia sancti Memmii civis Romani qui a sancto Petro illius civitatis episcopus consecratus, populum sibi commissum ad Evangelii veritatem perduxit. — Augustoduni beati Cassiani episcopi. — Apud Theanum sancti Paridis episcopi. — In Anglia sancti Oswaldi regis, cujus actus venerabilis Beda presbyter commemorat. — Eodem die sanctæ Nonnæ matris beati Gregorii Nazianzeni.

En Angleterre, saint Oswald, roi, dont les actes ont été écrits par le vénérable Bède.

Le même jour, sainte Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze.

Additions des autres Martyrologues.

Saint Frédulphe, Confesseur, honoré à Saintes.

Saint Biètré (*Viator*), Évêque de Bourges, au iv^e siècle.

Saint Savin, Confesseur, honoré dans le diocèse de Tarbes.

Le bienheureux Gère, Religieux Camaldule, mort en 1346, honoré à Florence.

Saint Héraclé, saint Daze et saint Hérénne, Martyrs dans la ville d'Axiopolis, en Mysie.

Saint Venance, Évêque de Viviers, mort en 450.

Saint Hatemer ou Hadumar, premier Évêque de Paderborn, choisi par Charlemagne et mort en l'an 804.

Saint Sobel, Martyr à la suite de saint Daze et saint Héraclé.

Sainte Marguerite, veuve, honorée à San-Sévérino.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Marcou, Prêtre du diocèse du Puy, pour refus de serment schismatique, conduit à Bordeaux pour être déporté dans la Guyanne, enfermé au fort du Hà et mort à l'hôpital le 5 août 1794.

Barthélemi, Oger, Prêtre Récollet, du diocèse de Rennes, pour refus du même serment, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté à Rennes, le 5 août 1794.

SIXIÈME JOUR D'AOUT.

La Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Saint Sixte II, Pape et martyr. — Saint Just et saint Pasteur, martyrs. — Saint Hormisdas, Pape. — Saint Jacques d'Amide solitaire. — La Bienheureuse Reguline. — Saint Raoul et saint Aubert. — Le Bienheureux Nicolas de Costica, Frère Mineur. — Le Bienheureux Pierre le Solitaire. — Le Vénérable Bernardin d'Obrégon, fondateur des Frères infirmiers du Tiers-Ordre de Saint-François. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, après la célèbre confession que fit saint Pierre de sa filiation divine et de sa dignité de Christ et de Messie, qui fut approuvée par les autres Apôtres, voulant les préparer tous à la sanglante exécution de sa Passion, commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrit beaucoup de choses de la part des anciens, des scribes et des princes des prêtres, et qu'il y fût mis à mort pour ressusciter le troisième jour. Il leur proposa ensuite un point capital de son Évangile, savoir que celui qui voulait venir après lui dans la possession de la gloire, devait renoncer à soi-même, porter sa croix et le suivre, parce que celui qui prétendrait sauver son âme, c'est-à-dire l'exempter des croix et des mortifications, la perdrait infailliblement, au lieu que celui qui la perdrait pour son amour en souffrant volontiers toute sorte de peines, et la mort même pour la gloire de son nom, la sauverait en vérité. Mais comme il n'y avait point d'apparence d'engager les Apôtres à une vie pleine de mortifications et de souffrances sans leur donner quelque gage de la récompense qu'ils en devaient attendre dans le ciel, il les assura en même temps qu'il y en avait quelques-uns parmi eux qui ne mourraient point qu'ils n'eussent vu venir le Fils de l'homme dans son règne, c'est-à-dire qu'il ne leur eût montré quelque chose de cette gloire incomparable dont il

devait être éternellement revêtu à la droite de son Père céleste, et à laquelle ils devaient avoir part, comme étant ses amis, ses frères, ses cohéritiers et ses membres.

Il n'était point nécessaire pour l'accomplissement de cette promesse qu'il leur apparût dans l'éclat de sa majesté avant sa Résurrection, puisqu'il leur avait dit seulement que cela arriverait avant leur mort. Mais comme il les voulait fortifier contre les tentations qu'ils devaient avoir au temps de sa Passion, et leur faire voir aussi que s'il était livré à ses ennemis et traité avec toute l'indignité que la rage et l'envie peuvent suggérer à des hommes barbares et sanguinaires ; ce n'était point par faiblesse et par impuissance, mais par l'abondance de son amour qui suspendrait l'usage de son pouvoir, afin de se laisser sacrifier pour notre salut, il exécuta bientôt après ce qu'il leur avait promis, en opérant le grand miracle de la Transfiguration qui est aujourd'hui le sujet de la vénération de l'Église.

En effet les saints Évangélistes nous disent qu'à peine six jours s'étaient écoulés depuis cette insigne promesse, que Notre-Seigneur prenant avec lui saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, il les mena sur une haute montagne à l'écart et se transfigura en leur présence. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. Moïse et Élie parurent au même lieu et s'entretenaient avec lui, comme dit saint Luc, de la fin qu'il devait faire à Jérusalem. Cela arriva pendant qu'il était en oraison. Les Apôtres n'en virent rien au commencement parce qu'ils étaient assoupis, et qu'un profond sommeil les avait saisis ; mais à leur réveil ils aperçurent cet éclat merveilleux de son visage et cette beauté incomparable de ses habits, avec les deux Prophètes qui lui parlaient.

Un spectacle si étonnant les remplit d'admiration et de joie, ils le contemplèrent quelque temps en silence : mais Pierre voyant que les Prophètes se retiraient, dit au Sauveur : « Maître il fait bon ici pour nous, si vous l'avez agréable nous y ferons trois tentes, l'une pour vous, l'autre pour Moïse et la troisième pour Élie. » Il ne parla point d'en faire pour lui, ni pour ses compagnons, soit qu'il prétendit qu'ils demeureraient tous trois dan

celle de Jésus-Christ, soit qu'il espérât d'y demeurer seul, et que les deux autres Apôtres demeureraient dans ceux de Moïse et d'Élie. Au reste il était tellement ravi et hors de lui-même, que selon saint Luc, il ne savait ce qu'il disait.

Il n'avait pas encore achevé ces paroles qu'une nuée lumineuse se forma et le couvrit avec saint Jacques et saint Jean. Ils eurent tous trois peur en entrant dans cette nuée : mais en même temps il en sortit une voix qui leur dit : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement ; écoutez-le. » Cette voix, qui était celle du Père éternel, augmenta leur appréhension, ils tombèrent le visage contre terre, pleins d'épouvante et de frayeur, et ils n'eussent jamais osé se lever si Notre-Seigneur ne se fût approché d'eux, et ne les eût touchés, en leur disant : « Levez-vous, et ne craignez point. » Alors ils ouvrirent les yeux et ne virent plus que Jésus seul, qui avait déjà repris son visage ordinaire. Ils descendirent de la montagne avec lui, et en descendant ce grand Maître de l'humilité leur dit : « Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité. »

Saint Thomas explique très-savamment tout ce mystère dans la question quarante-cinquième de sa troisième partie ; et il en apporte les mêmes causes que nous venons d'en donner au commencement de ce discours. Notre-Seigneur, dit-il, avait prédit à ses disciples les injures et les douleurs qu'il devait endurer dans le cours de sa Passion, et les avait animés à marcher sur ses pas et à porter tous les jours leur croix à sa suite. C'était le chemin qu'il leur avait enseigné pour arriver à la participation de sa gloire, car comme saint Paul a dit depuis : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec lui, et si nous avons part aux peines et aux amertumes de sa mort, nous aurons part à la plénitude de son bonheur. » Or afin qu'une personne se porte courageusement à la poursuite des moyens, il faut qu'elle ait connaissance de la fin, de sorte que la grandeur du bien qu'elle espère et de la récompense qu'elle attend, adoucisse les peines qui se rencontrent dans l'emploi de ces moyens ; ce qui est surtout nécessaire, lorsqu'ils sont extrêmement difficiles et qu'ils

combattaient les inclinations de la nature. Ainsi comme il est certain que ce n'était que par beaucoup de tribulations que les Apôtres et tous les Chrétiens devaient entrer dans le royaume de Dieu, de même que Notre-Seigneur n'est entré dans la jouissance de son propre royaume que par sa Croix et par sa mort, il était à propos qu'ils vissent dès ce monde quelque image de ce royaume, afin, comme dit le vénérable Bède sur saint Matthieu, que la contemplation de cette gloire qui ne finira jamais, leur fît endurer avec plus de constance durant les moments de leur pèlerinage, les adversités qu'ils y devaient nécessairement endurer. C'est donc pour cela que Notre-Seigneur, comme un Maître plein de sagesse et de bonté, s'est transfiguré en leur présence ; leur faisant voir par sa propre gloire un échantillon de celle qui leur était préparée dans le ciel.

Le Pape saint Léon et saint Jean Damascène dans les discours qu'ils ont faits sur ce mystère, apportent la même raison, et principalement le premier, qui dit excellemment que par la Transfiguration de Notre-Seigneur l'espérance de l'Église a été fondée, parce que tout le corps doit reconnaître dans la gloire de son Chef celle qui lui est destinée, et de là se porter avec courage à souffrir comme lui les opprobres et les adversités de cette vie.

Une autre raison de ce mystère que nous avons déjà marquée et que l'Ange de l'École donne aussi après les mêmes saints Docteurs, a été de confirmer les Apôtres dans la foi de sa divinité, qu'ils venaient de reconnaître et de confesser ; de prévenir le scandale qu'ils pouvaient ressentir en le voyant mourir d'une manière si tragique et si ignominieuse sur la Croix ; de faire voir la vérité de ce qu'il disait, que personne n'était capable de lui ôter la vie malgré lui, mais qu'il la donnerait de son plein gré et sans qu'on le forçât à la donner : enfin que la gloire lui appartenait en propre, et que s'il n'en était pas revêtu, ce n'était que par une aimable condescendance pour nos besoins, et afin d'être en état de nous instruire par sa parole, de nous édifier par son exemple et de nous racheter par sa mort.

Ajoutons que Notre-Seigneur a aussi voulu se transfigurer, afin que la loi nouvelle ne fût pas donnée avec moins d'éclat et

de splendeur que la loi ancienne : et qu'elle fût en même temps autorisée tant par le commandement du Père éternel d'écouter son Fils, que par les humbles déférences de Moïse et Élie, dont le premier a reçu la loi ancienne au milieu des éclairs, et le second en a soutenu l'observance avec un zèle de feu. Mais il faut remarquer trois différences entre la splendeur qui parut au temps de la publication de la loi ancienne, et celle qui paraît à la Transfiguration où la loi nouvelle est publiée ; lesquelles relèvent souverainement celle-ci au-dessus de l'autre.

La première est que l'éclat qui parut lorsque la loi ancienne fut donnée, était étrangère à Moïse et ne venait pas de son fonds, au lieu que la gloire qui paraît à la Transfiguration est un rejaillissement de celle dont l'âme du Sauveur a toujours été pénétrée.

La seconde, qu'au temps de la publication de la loi ancienne, la lumière était accompagnée d'un grand bruit par les foudres et les tonnerres qui grondaient sur le mont Sinaï, tandis qu'il n'y a rien de si calme et de si tranquille que la splendeur de la Transfiguration : il ne tonne point, sur la montagne du Thabor ; et si les Apôtres sont épouvantés, ce n'est pas par aucun bruit impétueux qu'ils entendent, mais par la grandeur de la majesté qui se présente à leurs yeux.

La troisième, que non-seulement les Juifs ne purent pas monter sur la montagne où les tables de la loi furent données, mais ils ne purent pas même regarder le visage de Moïse dans l'éclat qu'il avait reçu de son entretien avec Dieu, pour montrer qu'ils étaient encore dans le temps des ombres et des figures ; tandis que les Apôtres montent sur la montagne, et contemplent à découvert les splendeurs admirables de la gloire de leur Maître, bien que beaucoup plus éclatante que celle de Moïse, pour signifier ce que les chrétiens qu'ils représentaient seraient dans le temps de la vérité et de la lumière.

Après ces excellentes raisons de la Transfiguration, il en faut considérer avec le même Docteur angélique, la nature, les propriétés et les circonstances. Ce qui se présente le premier dans le texte de l'Évangile, c'est que le Fils de Dieu prit avec lui trois de

ses Apôtres, Pierre, Jacques et Jean. Il les prit et les mena avec lui, parce que si Notre-Seigneur n'avait pris notre nature et relevé notre faiblesse, et s'il ne nous fortifiait par son exemple et par sa grâce, nul de nous ne pourrait monter dans le ciel.

Il ne prit pas tous les disciples : premièrement, parce que beaucoup sont appelés, mais peu sont élus, et surtout il y a peu de personnes en cette vie qui arrivent aux sublimes états de la contemplation et de la communication familière avec Dieu. Secondement, parce que selon la sage disposition qu'il voulait établir dans son Église, les plus hauts mystères ne devaient être manifestés au commun des fidèles que par l'organe et le ministère d'un petit nombre de supérieurs ecclésiastiques, afin qu'en ce corps mystique il y eût un ordre parfait par l'influence des supérieurs sur leurs inférieurs et par la subordination des inférieurs à leurs supérieurs. Il ne prit pas plus de trois disciples, parce que dans les actions éclatantes, et qui nous peuvent attirer de l'admiration et de la louange, il faut être extrêmement réservé à les faire devant les hommes, et ne les découvrir qu'autant que la charité et la nécessité nous y obligent. Il n'en prit pas néanmoins moins de trois, soit comme dit saint Jean Damascène, pour honorer le mystère de la Trinité, soit pour montrer que les descendants des trois enfants de Noé, c'est-à-dire toutes les nations de la terre étaient appelées au bonheur éternel ; soit enfin parce qu'il est écrit qu'on jugera toutes choses sur la déposition de deux ou trois témoins.

Il prit Pierre, Jacques et Jean, par préférence aux autres Apôtres : Pierre pour la solidité de sa foi et la ferveur de son amour ; Jacques pour la promptitude de sa prédication et la primauté de son martyre ; Jean pour la candeur de sa virginité et l'innocence de sa vie qui le rendaient digne d'être le disciple bien-aimé et le dépositaire des secrets de son Maître.

Notre Seigneur ayant pris ces trois Apôtres, sans leur rien dire de son dessein, les mena sur une haute montagne à l'écart. L'Évangile ne dit point quelle était cette montagne, mais on tient par tradition que c'était le mont Thabor. C'est aussi le sentiment de saint Jérôme, du vénérable Bède, de saint Jean Damas-

cène, et de tous les interprètes qui disent que ce fut dans le mystère de la Transfiguration que s'accomplirent ces paroles du roi prophète : *Thabor et Hermon in nomine tuo exultabunt*. Le mont Thabor et le mont Hermon tressailleront de joie en votre nom. Hermon, dit saint Damascène, s'est réjoui au Baptême du Fils de Dieu, parce que la voix du Père éternel y a résonné. Mais le Thabor s'est réjoui à sa Transfiguration, parce que le Sauveur y a paru dans l'éclat de sa gloire et de sa majesté, et qu'il y a reçu un nouveau témoignage de la bouche sacrée de son Père.

Cette montagne est auprès de la ville de Nazareth en Galilée, dans la grande campagne que les Saintes-Écritures appellent *Esdrelon*, et l'on dit que c'est une des plus hautes montagnes de la Palestine. Ce fut là que le capitaine Barac, et Debora la Prophétesse remportèrent sur Sisara, général de l'armée de Jabin, roi de Chanaan, cette signalée victoire dont il est parlé dans le livre des Juges (chap. iv). Ce fut là que Notre-Seigneur prononça cet admirable sermon que nous appelons le sermon de la Montagne et qui contient tous les principes de la sublime morale du christianisme. Ce fut là que depuis sa Résurrection il se fit voir à près de cinq cents de ses disciples, selon qu'il l'avait promis plusieurs fois, tant avant sa Passion qu'après qu'il fut ressuscité.

Il était à propos qu'il se transfigurât, et qu'il fût déclaré le souverain Législateur de la loi nouvelle sur une haute montagne. Premièrement, afin qu'étant séparé du tumulte des hommes il ne fût pas interrompu dans cette action, et que les seuls disciples qu'il avait choisis eussent part à la vision de sa beauté et de sa gloire. Secondement, afin que la loi nouvelle ne cédât en rien à la loi ancienne qui avait été donnée à Moïse sur la montagne de Sinaï, et que les trois Apôtres en connussent mieux la hauteur et l'excellence. Troisièmement, pour nous apprendre que pour faire saintement oraison, pour se rendre dignes des visites du ciel, pour changer de vie et de mœurs, et pour se transformer en d'autres hommes, il faut rechercher la retraite et la solitude, se détacher du commerce du monde, s'élever au-dessus des inclinations de la chair et de la nature corrompue, et passer de la

région des sens à celle de l'esprit et de la grâce. Ajoutons que comme la Transfiguration était l'image du bonheur éternel qui nous est préparé dans le ciel, il fallait qu'elle se fit à l'écart pour nous montrer qu'alors nous serons entièrement séparés de tout ce qui peut nous souiller et nous molester, et que nous n'aurons plus sujet de craindre ni la faim, ni la soif, ni la douleur, ni la misère, ni le péché, ni rien de ce qui est contraire à notre innocence et à notre félicité.

Ce fut donc sur une haute montagne et sur la montagne de Thabor, qui devint dès lors la figure du ciel empirée, que Notre-Seigneur voulut être transfiguré. Ce serait une erreur grossière de s'imaginer qu'il perdit la vérité de son corps pour en prendre un autre, ou spirituel ou composé de plusieurs parties de l'air. Il n'est pas même véritable, ni qu'il ait quitté la disposition et l'état de corps mortel, pour prendre les qualités d'un corps immortel, ni qu'il ait changé la propre figure et les linéaments de son visage : mais sa Transfiguration consiste seulement, en ce qu'il s'est revêtu de l'une des qualités des corps glorieux qui est la clarté, en rendant son visage éclatant comme le soleil, par une transfusion et un rejaillissement de la gloire dont son âme sainte était remplie.

Sur quoi il faut savoir que Notre-Seigneur étant Dieu, et son âme jouissant dès le moment de sa formation, des splendeurs de la vision béatifique, son corps sacré par une suite naturelle, devait dès lors être glorieux, et posséder les quatre qualités dont il jouit maintenant dans le ciel, c'est-à-dire l'impassibilité, la subtilité, l'agilité et la clarté. Cependant comme il ne pouvait pas avec ces qualités faire les fonctions de médiateur et de Sauveur, il s'en est privé volontairement jusqu'au moment de sa Résurrection, ne prenant qu'un corps passible, terrestre, sujet aux distances des lieux, et obscur comme les autres corps ; et il suspendait par un miracle et par une conduite de sa Providence, que les saints Pères appellent ménagement et dispensation, ces qualités glorieuses qui devaient se répandre de l'âme sur le corps. Mais comme en d'autres occasions il avait pris pour un moment quelque chose des trois premières, comme de l'impassibilité, en

passant au milieu des Juifs qui lui jetaient des pierres, sans être vu ni être blessé ; de la subtilité, en sortant du sein de sa Mère, sans rompre le sceau de sa virginité ; de l'agilité, en marchant sur les flots de la mer sans y enfoncer ; ainsi dans la Transfiguration il a voulu prendre pour un temps la quatrième de ces qualités par une gloire admirable qu'il communiqua à son corps, et qui le fit éclater plus que tous les astres du ciel.

Ainsi la gloire dont il se revêtit ne venait pas du dehors, mais de la clarté de son âme, de même que celle qu'il possède à présent et qu'il a possédée depuis sa Résurrection, ne vient que de la plénitude du bonheur dont son âme est remplie et heureusement pénétrée. Et de là nous devons conclure deux choses avec l'Ange de l'École. La première, que la clarté qui parut sur le visage de Notre-Seigneur en sa Transfiguration, était la même en essence que la clarté de la gloire, mais qu'elle était différente quant à la manière. Elle était la même en essence, parce qu'elle naissait du même principe, à savoir de sa divinité unie à son corps, et du bonheur consommé de sa sainte âme, mais elle était différente quant à la manière, parce que la clarté de la gloire est une qualité stable et permanente, qui est attachée au corps glorieux comme à son propre sujet : au lieu que la gloire de la Transfiguration n'était qu'une qualité passagère, et qui n'était pas même proportionnée à l'état où était le corps du Sauveur, puisque, comme nous l'avons dit, il ne cessa point d'être mortel.

La seconde chose est que la Transfiguration était en même temps un miracle et une cessation de miracle : c'était une cessation de miracle, puisque ce n'était que par miracle que Notre-Seigneur suspendait la gloire de son âme et l'empêchait de se répandre sur son corps : ce qu'il cessa de faire en partie, lorsqu'il permit ce précieux écoulement. C'était néanmoins un miracle, de même que c'était en lui un miracle, ou de passer au milieu des troupes sans être vu, ou de sortir du sein de sa Mère sans y faire de brèche, ou de marcher sur les ondes de la mer sans y enfoncer : parce qu'il n'était pas naturel au corps de Notre-Seigneur dans l'état où il était d'avoir ces prérogatives, et que les qualités glorieuses étant naturellement inséparables, on

ne peut que par miracle en posséder une sans jouir en même temps de toutes les autres.

Au reste, quoique les Évangélistes ne parlent que de la splendeur qui parut sur le visage du Sauveur, il est néanmoins très probable que tout son corps, et surtout, ses pieds et ses mains qui paraissaient aux yeux des assistants étaient revêtus d'une semblable clarté. C'est le sentiment de saint Jérôme dans sa lettre à Pammachius, de saint Ephrem dans un discours de la Transfiguration, et du cardinal Cajetan dans son commentaire sur saint Thomas.

Il y a plus de difficulté pour savoir si cette admirable clarté était seulement à la surface extérieure du corps du Sauveur, ou si elle était solide, de telle sorte qu'elle pénétrât toute l'épaisseur de ses membres, comme on le tient communément de la clarté des corps glorieux. Quelques docteurs pensent qu'elle était solide, parce que saint Jean Chrysostome et d'autres saints Pères expliquant notre mystère, disent que Notre-Seigneur a eu la même clarté qu'il aura au jour du jugement dernier : or dans ce grand jour et dans toute l'éternité il aura le corps tout rempli et tout pénétré de lumière. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'il en a été de même en sa Transfiguration. Cependant le sentiment de saint Thomas est que cette clarté merveilleuse qui n'était qu'à la superficie extérieure, tant parce que le texte sacré ne nous en apprend rien autre chose, que parce que cela suffisait pour la fin que Notre-Seigneur prétendait en ce mystère, qui était de manifester sa gloire, et de donner un échantillon de celle qu'il a préparée à ses élus. Que si les saints Pères disent que c'était la même chose que celle qu'il aura au jugement dernier, cela se doit entendre de même quant à la substance, et non pas quant à l'étendue, comme nous l'avons déjà expliqué.

Non-seulement le corps adorable du Fils de Dieu fut revêtu d'une lumière céleste, mais de plus ses habits devinrent blancs comme la neige, qui est la chose la plus blanche qui tombe sous nos sens. Saint Marc et saint Luc ajoutent qu'ils reçurent aussi un éclat extraordinaire qui venait sans doute de ce que ce corps lumineux poussait ses rayons à travers leur tissu, comme l'a re-

marqué l'auteur du livre des merveilles de la sainte Écriture attribué à saint Augustin. *Caro illuminata*, dit-il, *per vestimenta radiabat*. C'était un symbole de l'innocence et de la beauté incomparable de l'Église figurée par les vêtements du Sauveur, et une marque qu'elle serait revêtue de gloire, mais qu'elle ne la recevrait que de sa libéralité, et par une participation et un écoulement de la sienne.

En même temps Moïse et Élie parurent sur la montagne pour lui faire hommage de tout ce qu'ils avaient eu de rare et d'excellent pendant qu'ils étaient dans les misères de cette vie et pour l'adorer sous les augustes qualités de Messie, de pasteur, de chef, de roi, de prince de la paix et de rédempteur parfait du genre humain. La Glose sur saint Luc dit que ce n'était pas les véritables personnes de Moïse et d'Élie, mais des Anges revêtus de corps d'air qui les représentaient. Cette opinion néanmoins n'est pas soutenable, et le Texte sacré nomme trop expressément Moïse et Élie pour douter que ce ne fussent eux-mêmes en personne.

La plus grande difficulté est de savoir si Moïse qui était mort et dont l'âme reposait dans les Limbes, ressuscita et apparut en son propre corps, ou s'il apparut seulement dans un corps emprunté et formé par la main des Anges. Le docteur Angélique est de ce dernier sentiment, et il le prouve parce que Dieu ne fait point de miracle sans nécessité. Or il n'y avait nulle nécessité pour accomplir le mystère de la Transfiguration, que Moïse apparût en son propre corps, ce qui demandait un très-grand miracle, et cela même l'aurait obligé à mourir une seconde fois. Il est donc croyable qu'il n'apparut que dans un corps emprunté. Cependant plusieurs théologiens lui donnent sur le Thabor le même corps qu'il avait étant sur la terre; ce qu'ils estiment plus conforme aux paroles de l'Écriture, parce qu'elle ne dit pas que l'âme de ce Prophète apparut, mais elle dit expressément que Moïse aussi bien qu'Élie qui était vivant apparut. Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur voulut montrer par cette apparition que sa puissance s'étendait sur les vivants et sur les morts, que son Évangile était la fin et l'accomplissement de la Loi et des Pro-

phètes, et qu'il était lui-même la voie que ces grands hommes avaient cherchée, la vérité qu'ils avaient annoncée, et la vie qu'ils avaient espérée.

Son entretien avec eux fut admirable, et nos esprits sont trop faibles pour s'en former une juste idée. Cependant l'Évangile ne nous en dit rien autre chose, sinon qu'ils s'entretenaient sur la manière dont il devait mourir à Jérusalem. Ces Prophètes n'en pouvaient pas être ignorants, puisqu'ils avaient connu sa Passion dès leur demeure en ce monde par une lumière prophétique, mais ils en reçurent sans doute en cette occasion une connaissance plus claire et plus distincte, soit avant que d'apparaître afin qu'ils s'approchassent du Sauveur avec un amour plus tendre et plus reconnaissant, soit de la bouche même de ce divin Maître, qui eut la bonté de leur déconvrir ce qu'il devait endurer, afin que Moïse en fit part aux saints Pères dans les limbes, et qu'Élie en fit sa méditation continuelle avec Enoch dans le lieu de leur séjour jusqu'à la fin des siècles.

Mais qui pourrait exprimer leurs pensées, leurs sentiments et leurs paroles en voyant d'un côté la beauté ineffable et les mérites infinis de l'Homme-Dieu; et de l'autre les opprobres dont il devait être rassasié, les coups et les plaies qu'il devait recevoir, et la mort cruelle et ignominieuse à laquelle il devait être condamné? il n'y a point sans doute d'affection qu'un objet si touchant n'excitât dans leurs cœurs, et ils en retirèrent une plus haute idée des bontés et des perfections divines, que toutes les lumières prophétiques, et toutes les révélations qu'ils avaient reçues du Ciel ne leur en avaient donné jusqu'alors. Au reste, Notre-Seigneur voulut s'entretenir de ses peines dans le temps même de son triomphe, pour nous faire voir qu'il les estimait infiniment, qu'il en avait un désir extrême, et qu'il les préférait à toute la gloire de son corps; et pour nous apprendre aussi que dans les plus douces visites du ciel nous devons conserver une inclination pour la croix et ne jamais oublier dans nos plus grandes élévations ce qui peut servir à nous humilier.

Pendant ce merveilleux entretien, les Apôtres qui s'étaient endormis, parce qu'il était tard, et que la longueur du chemin

les avait extrêmement fatigués, s'éveillèrent et ils aperçurent leur Maître dans l'éclat de cette gloire extraordinaire avec les bienheureux Prophètes qui participaient aussi à sa splendeur. C'est ainsi qu'il arrive aux justes à la fin de leur vie : ils s'endorment par la mort, mais au même moment ils s'éveillent, et leur âme entre dans la contemplation éternelle des grandeurs et des beautés de Jésus-Christ. Que dis-je, de la contemplation ? elles entrent même dans la jouissance de sa gloire et dans l'heureuse participation de son bonheur, et on leur dit : « Reposez-vous après tant de croix et de travaux, et goûtez à loisir la joie de votre souverain Seigneur. »

Saint Pierre ravi d'un spectacle si beau, et craignant qu'il ne cessât trop tôt, s'écria : « Seigneur, il fait bon ici pour nous, ayez agréable que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une autre pour Moïse et une troisième pour Élie. » C'était l'abondance de sa joie, la profondeur de son respect et la ferveur de son amour qui le faisaient parler de la sorte, car il estimait infiniment son Maître et il l'aimait au-dessus de toutes choses, et cet amour respectueux faisait que, ne concevant point de plus grande gloire que celle dont il était revêtu, il en souhaitait la perpétuité. D'ailleurs il craignait extrêmement l'accomplissement de ce qu'il avait dit, qu'il serait saisi par les Juifs et livré aux Gentils pour être mis à mort et qu'il ne voyait point de meilleur moyen de lui faire éviter cette mort que de l'arrêter sur le Thabor avec Moïse et Élie, séparé du commerce des hommes.

Mais pourquoi saint Marc et saint Luc disent-ils qu'il ne savait ce qu'il disait ? Et pourquoi le dit-il lui-même par la plume de saint Marc, qui était son interprète, et qui ne l'a sans doute écrit que par son ordre ? N'est-ce point parce qu'il parlait de faire trois pavillons, au lieu qu'il n'y en doit avoir qu'un seul qui est la véritable Église, laquelle ne se conserve et ne se rend glorieuse qu'en se maintenant dans l'unité ? N'est-ce point parce qu'il semble égaler les Serviteurs avec le Maître, en voulant donner à Moïse et à Élie des tentes particulières aussi bien qu'à Jésus-Christ, au lieu que Moïse et Élie, c'est-à-dire la Loi et les Prophètes n'ont marché que sous l'ombre de Jésus-Christ ? N'est-ce point parce

qu'il veut que Jésus, Moïse et Élie demeurent en un lieu qui ne leur est nullement propre; puisque Moïse doit retourner dans les limbes pour annoncer aux saints Pères ce qu'il a vu, et pour recevoir bientôt après le salaire de la gloire éternelle; qu'Élie doit retourner au paradis terrestre pour être à la fin des siècles le témoin de la vérité du christianisme contre les impostures de l'Antechrist, et que le Sauveur doit être crucifié sur la montagne du Calvaire pour entrer par ses souffrances dans la jouissance de son royaume? N'est-ce point parce qu'il met toute sa félicité dans la vue du corps du Sauveur, au lieu que la vie éternelle ne peut consister que dans la vue permanente de sa divinité?

Toutes ces raisons sont excellentes, mais la principale est que selon le projet de saint Pierre, Jésus-Christ ne serait pas mort, et ne mourant point il n'aurait pas racheté le monde, il nous aurait tous laissés dans la mort; d'ailleurs cet Apôtre ne pensait qu'à la vie présente et n'élevait point sa pensée au bonheur de la vie future, qui est néanmoins celle qui doit occuper tous nos désirs, outre qu'il ne pensait qu'à lui-même et aux deux compagnons qui étaient avec lui, sans se mettre en peine ni des autres dix Apôtres, ni du grand nombre des disciples, ni de la très-sainte Vierge sacrée, ni de tout le genre humain. Il ne savait donc ce qu'il disait, et sa joie ou son amour l'enivrait tellement qu'il ne faisait point de réflexions sur ses propres paroles.

Pendant qu'il formait ce souhait, une nuée éclatante environna toute cette illustre compagnie, du milieu de laquelle on entendit la voix du Père éternel qui disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement. Écoutez-le. » Comme la loi ancienne avait été donnée dans une nuée, il était raisonnable que Jésus-Christ fût aussi déclaré le souverain Législateur de la Loi nouvelle dans une nuée. Mais Dieu n'avait jamais dit de Moïse ni même d'aucun Ange, selon la remarque de saint Paul, ce qu'il dit aujourd'hui de Jésus-Christ : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Il sont tous des Serviteurs; mais Jésus-Christ est le Fils, non pas par grâce, par adoption, par privilège, par mission ou par quelque excellente qualité qui le relève au-dessus des autres hommes; mais il l'est par nature, comme Celui que le

l'ère engendre de toute éternité, et qui est de même essence et de même substance que lui. C'est ce Fils qu'il aime uniquement et en qui il met ses complaisances, parce qu'il trouve en lui une bonté proportionnée à son amour, qui est une bonté infinie, et la bonté même par laquelle il est bon. Ainsi c'est avec justice qu'il le propose à ses Apôtres, et par eux à tous les hommes comme leur souverain Maître et comme celui qu'ils doivent écouter. Et il aura sujet de condamner tous ceux qui auront mieux aimé suivre les maximes du monde, les inclinations corrompues de leur chair et les suggestions du démon, que les règles sacrées de la morale que ce divin Législateur leur a apportée.

On trouve dans les sermons du Pape saint Léon un riche commentaire de ces mêmes paroles. Il suffit de remarquer ici que cette soumission que le Père éternel nous demande pour les instructions et les Commandements de son Fils, est comme la fin de tout le mystère de la Transfiguration. Car il y a trois choses qui nous portent à recevoir avec respect et à observer avec amour les ordonnances d'un Législateur. La première est son propre mérite, la seconde est la justice et la sainteté de sa loi, la troisième est la grandeur des récompenses qu'il promet à ceux qui la garderont fidèlement. Or tout le mystère de la Transfiguration ne tient qu'à nous convaincre de ces trois choses à l'égard de la loi nouvelle. La parole du Père éternelle nous montre le mérite infini de Jésus-Christ qui nous l'apporte, lequel n'est ni un Ange ni un pur homme, mais le Créateur des Anges et des hommes. Les hommages de Moïse et d'Élie rendent témoignage de la sainteté de cette loi, puisqu'ils y reconnaissent que la loi ancienne n'en était que l'ébauche et que les prophéties n'en étaient que des prédictions et des promesses. Enfin la gloire qui paraît sur le visage du Sauveur est un gage de celle qui est préparée aux fidèles observateurs de la même loi, et il est aisé en contemplant cette gloire de juger de la grandeur de la félicité des Bienheureux : car si sa seule vue était si belle que les Apôtres croyaient être déjà dans le ciel, que sera-ce de la posséder ? Et que sera-ce au-dessus de cette gloire de jouir de la gloire de l'âme qui est incomparablement plus haute, plus pure et plus par-

faite que toute la gloire corporelle? Et que sera-ce enfin avec cette gloire d'avoir l'accomplissement de tous ses désirs, la plénitude de tous les biens et la consommation de tout bonheur? Ainsi tout ce qui paraît dans ce mystère nous presse et nous engage à recevoir Jésus-Christ pour notre Maître, et à devenir les fidèles observateurs de sa loi.

Les Apôtres entendant la voix du Père éternel, tombèrent par terre, parce que la faiblesse humaine n'est nullement capable d'entendre des choses si relevées, si elle n'est soutenue par la force et la puissance de Dieu. Mais Notre-Seigneur s'approcha d'eux, et les touchant, il les fit revenir; parce que c'est par ses approches salutaires, et par les impressions et les attouchements de sa grâce que nous nous relevons de nos chutes et que nous nous en relevons à la contemplation de la divinité. Alors ils ne virent plus que Jésus, parce qu'après l'oraison imparfaite dans laquelle on s'élève à la connaissance de Dieu par les créatures, on entre dans une oraison sublime, où l'on ne voit plus que Dieu seul.

On ne sait pas combien dura ce grand mystère. Peut-être qu'il commença le soir, et qu'il ne finit que le lendemain matin.

A la descente de la montagne, Notre-Seigneur recommanda expressément à ses Apôtres de ne rien dire jusqu'après sa résurrection de ce qu'ils avaient vu; c'était pour ne pas donner aucun sujet d'envie et de jalousie aux autres disciples et pour apprendre à ceux-ci qu'il faut garder un grand secret sur les grâces extraordinaires que l'on reçoit dans l'oraison. Saint Luc ajoute qu'ils accomplirent ce commandement, et qu'ils ne parlèrent à personne du mystère de la Transfiguration, que lorsque Notre-Seigneur fut ressuscité. Saint Pierre en fait mention dans sa seconde Épître, et il témoigne que la pensée de ce mystère l'animait puissamment à porter avec confiance toutes les adversités de cette vie.

Nous avons dans ce mystère la confirmation de plusieurs autres articles de notre foi. Le mystère de la très-sainte Trinité nous y est représenté, parce que les trois Personnes divines y interviennent : le Père, en rendant témoignage de l'excellence

et de l'autorité de son Fils ; le Fils, en montrant la gloire qui lui était due naturellement, et le Saint-Esprit, en couvrant sous la forme d'une nuée Jésus-Christ, les deux Prophètes et les trois Apôtres. Le mystère de l'Incarnation y paraît aussi avec éclat, puisque la voix de Dieu disant de Jésus qu'il est son Fils bien-aimé, montre que le Fils unique de Dieu s'est fait homme, et que l'homme est le vrai Fils de Dieu. Les mystères de la Passion et de la Mort de Notre-Seigneur y sont exprimés, puisque l'entretien du Sauveur avec les deux Prophètes n'est que l'excès des souffrances qu'il devait endurer sur le Calvaire. Enfin nous y voyons une image de la Résurrection et du bonheur éternel du Chef et des Membres de Jésus-Christ et de ses disciples, parce que la gloire qui paraît sur son visage est comme l'essai et la montre de celle qu'il possède déjà, et que nous posséderons un jour dans l'éternité. Ce qui fait que l'Église adresse aujourd'hui cette prière à Dieu : Grand Dieu qui dans la glorieuse Transfiguration de votre Fils unique avez confirmé les mystères de la foi par le témoignage des saints Pères, et qui avez admirablement bien désigné l'adoption parfaite des enfants par la voix que vous avez formée au milieu d'une nue éclatante : faites-nous la grâce de devenir enfin les cohéritiers de ce Roi de gloire, et d'être participants de ses splendeurs. »

J'ai déjà remarqué que l'on tient pour assuré que ce fut sur le mont Thabor que Notre-Seigneur se transfigura. L'Apôtre saint Pierre l'appelle la Montagne-Sainte, et des fidèles y ont bâti trois églises, au lieu des trois tentes que saint Pierre y voulait dresser. Le pèlerinage y a été de tout temps fort célèbre, aussi bien qu'aux autres saints lieux de la Palestine ; et saint Jérôme en son Épître xxvii ne manque pas de remarquer que sainte Paule y alla lorsqu'elle parcourut tous les lieux de dévotion de la Terre-Sainte.

Quant à la solennité de cette fête, les auteurs qui traitent des divins Offices, disent qu'elle fut établie en l'année 1456, par le Pape Calixte III, qui en composa l'Office, et y accorda les mêmes indulgences qu'en la fête du Corps de Notre-Seigneur. Ils ajoutent que ce fut en mémoire de la grande victoire que les

chrétiens remportèrent la même année sur les Turcs devant Belgrade, dont ils les forcèrent de lever le siège, et où Mahomet II, la terreur de l'Orient, fut blessé. Cependant il est constant que cette fête est beaucoup plus ancienne, comme Baronius le prouve en ses notes par le témoignage de plusieurs Martyrologes grecs, manuscrits, principalement du Martyrologe de Vandelbert qui vivait vers l'année 830. On peut voir dans la Bibliothèque des Prédicateurs du savant Père Combéflis de l'Ordre de Saint-Dominique, les auteurs ecclésiastiques qui ont fait des Homélies sur ce sujet.

Il me reste à dire que bien que nous devons toujours avoir devant les yeux notre céleste Patrie, et n'en perdre jamais le souvenir, nous devons néanmoins en ce jour y penser plus particulièrement, puisque l'Eglise nous y représente un gage si précieux et une si belle image de la gloire immortelle que nous y possédons. Au reste, nous y penserons avec fruit si cette réflexion nous fait renoncer aux plaisirs et aux vanités du monde, et embrasser la vie humble et mortifiée de Jésus-Christ. Car nous devons être persuadés que, quoique Notre-Seigneur soit monté sur le Thabor matériel avant que de monter sur le Calvaire, néanmoins il n'y a point d'autre chemin pour arriver au Thabor mystique qui est la félicité éternelle, que de passer par les croix et les mortifications figurées par le Calvaire. Le chemin est court et Notre-Seigneur l'a extrêmement adouci en y passant le premier ; ne refusons point d'y entrer, si nous souffrons un peu en cette vie, nous nous réjouirons infiniment en l'autre ; et si nous avons part aux amertumes du calice de notre Maître, nous aurons part à la plénitude de son bonheur. (GIRY.)

SAINT SIXTE II,

PAPE ET MARTYR.

Saint Sixte, grec de naissance, était diacre de l'Eglise romaine sous le saint Pape Étienne, premier du nom, il lui succéda sur la chaire de saint Pierre, en l'an 257. Saint Augustin le représente comme un grand amateur de la paix et excellent en toutes

sortes de vertus. Son règne ne dura qu'un an et quelques mois. son histoire est d'un grand intérêt.

L'empereur Décius, l'un des plus violents persécuteurs du christianisme, et méprisé pour sa lâcheté, fut assassiné en 253, avec Volusius son fils et son collègue. *Æmilius* prit alors la pourpre, mais le sénat ne voulut point le reconnaître, et il perdit la vie et l'empire au bout de quatre mois. Valérien, homme d'une famille considérable, qui jouissait d'une grande réputation, qui avait été censeur et à la tête du sénat, fut unanimement reconnu empereur. Il paraît qu'au commencement de son règne, il fut plus favorable aux chrétiens que ne l'avait jamais été aucun de ses prédécesseurs, sans en exempter même les *Philippes*. Son palais se trouva bientôt rempli d'un grand nombre de fidèles. Il laissa l'Église dans cette paix trois ans et demi; et pendant ce temps-là, il se tint plusieurs conciles. Mais en 257, il alluma le feu de la huitième, ou, selon *Sulpice Sévère*, de la neuvième persécution générale, qui ne cessa que trois ans et demi après, quand il eut été fait prisonnier par les Perses. *Eusèbe* attribue son changement à la superstition, ainsi qu'aux artifices et aux instances d'un certain *Macrien* qui était extrêmement attaché à la secte des mages de Perse, et qui donnait dans toutes les extravagances et les impiétés de la magie. Cet homme, que saint *Dénys d'Alexandrie* appelle archimage d'Égypte, s'était insinué dans les bonnes grâces de l'empereur, qui l'éleva aux premières dignités. Il lui persuada que les chrétiens étant ennemis déclarés de la magie et des dieux empêchaient l'effet des sacrifices et de la prospérité de l'empire. C'était prendre Valérien par son faible, il était superstitieux, il craignait pour sa vie, d'autant plus que des trente empereurs qui avaient régné depuis *Auguste*, il ne s'en trouvait que six qui n'eussent point péri de mort violente. Mais en se déclarant contre les serviteurs de Dieu, il ne faisait que hâter sa perte. Son premier édit contre le christianisme fut publié au mois d'avril de l'année 257. Le Pape saint *Étienne* et plusieurs autres fidèles souffrirent le martyre. La persécution devint plus sanglante l'année suivante. L'empereur allant en Orient pour faire la guerre aux Perses, envoya au sénat un nou-

veau rescrit auquel il voulait donner force de loi. Saint Cyprien nous en fait connaître la teneur et les effets. voici comment il s'exprime en s'adressant à l'évêque Successus, en Afrique.

« Valérien a envoyé au sénat un ordre portant que les évêques, les prêtres et les diacres soient suppliciés sans délai (quand bien même ils voudraient obéir); que les sénateurs, les personnes de qualité, et les chevaliers romains soient dépouillés de leurs biens, et qu'en cas qu'ils refusent de sacrifier, on leur fasse perdre la tête; que les dames romaines soient privées de tout ce qu'elles possèdent, et condamnées à l'exil; que les officiers ou domestiques de l'empereur qui ont déjà confessé, ou qui confesseraient qu'ils sont chrétiens, soient envoyés chargés de chaînes travailler dans les fermes du prince, après la confiscation de leurs biens. Valérien a joint à cet ordre une copie de la lettre écrite aux gouverneurs des provinces touchant les chrétiens. J'attends cette lettre, et bientôt elle parviendra jusqu'à vous... Vous saurez que Xiste (évêque de Rome) a souffert dans un cimetière, avec Quartus, le 6 août. Les magistrats de Rome servent bien la cruauté de l'empereur. Les personnes que l'on conduit devant eux sont sûres, ou d'être condamnées à mort, ou d'être dépouillées de leurs biens. Je prie d'informer mes collègues de ces particularités, afin que nos frères se préparent de tous côtés au combat; que nous puissions tous nous occuper de l'éternité, plutôt que de la mort; que nous soyions tous pénétrés de joie, et non de crainte, dans la pensée de cette confession où nous savons que les soldats de Jésus-Christ sont moins massacrés, qu'ils ne sont couronnés. »

Il est dit que saint Sixte souffrit dans un cimetière. C'est que dans les temps de persécution, les chrétiens se retiraient dans les cimetières, ou caves souterraines, pour célébrer les divins Mystères. Ils s'y assemblèrent, malgré l'édit de Valérien qui le leur défendait et y furent découverts. Il paraît que Quartus, compagnon du martyr de saint Sixte, était prêtre ou diacre, autrement on ne l'aurait pas condamné sur-le-champ; on aurait d'abord employé les tourments pour l'obliger à sacrifier. Il y a des auteurs qui prétendent qu'il y a une faute de copiste dans le

passage de saint Cyprien que nous avons rapporté, et qu'il faut lire que saint Xyste ou Sixte souffrit, non avec Quartus, mais avec quatre diacres : ils se fondent sur ce que dans ce temps-là les diacres Prétextat, Félicissime, Agapit et Laurent souffrirent à Rome, les trois premiers avec leur évêque, et le quatrième après lui ; mais cela n'est pas certain, et il vaut mieux s'en tenir à la tradition confirmée par le Martyrologe romain. Laurent était archidiacre de saint Sixte, et le voyant conduire au supplice, il témoigna beaucoup de douleur de ce qu'il n'avait pas l'avantage de le suivre ¹. Sixte lui dit qu'il le suivrait dans trois

¹ Cette cruelle persécution dura pendant le reste du règne de Valérien. L'empire fut très-florissant jusqu'au temps où ce prince tira le glaive contre ceux dont les prières attiraient la protection du ciel sur ses Etats. Les chrétiens n'en continuèrent pas moins de prier pour ceux qui les persécutaient si injustement ; mais Dieu prit leur cause en main et vengea leur mort, même en ce monde. Valérien n'eut pas plus tôt déclaré la guerre au christianisme, que les provinces devinrent de toutes parts la proie des barbares. Il marcha d'abord contre les Goths et les Scythes qui s'étaient jetés sur le nord de l'empire : mais les horribles déprédations commises par les Perses dans la Cilicie, la Cappadoce et les autres provinces de l'Orient l'appelèrent de ce côté-là. Le mauvais état où se trouvaient ses affaires l'effraya. Il crut n'avoir d'autre parti à prendre que d'acheter la paix de Sapor I^{er}, fils d'Artaxercès, qui, après s'être révolté dans son pays et avoir tué Artaban, dernier roi des Parthes avait, en 236, élevé sur les ruines de cet empire la seconde monarchie des Perses. Sapor ne voulut traiter qu'avec l'empereur en personne. Valérien eut l'imprudence d'aller le trouver presque seul. Aussitôt le barbare donna des ordres pour qu'on l'investît et le fit prisonnier. Il le garda, tant qu'il vécut, comme un vil esclave ; il lui mettait le pied sur le cou toutes les fois qu'il montait à cheval. Il le conduisait partout en triomphe, chargé de chaînes par-dessus ses habits impériaux. Le malheureux Valérien fut fait prisonnier dans la septième année de son règne, la soixante-seizième de son âge et la deux cent cinquante-neuvième de Jésus-Christ. Il vécut ainsi sept ans dans la plus dure et la plus humiliante captivité. On lit dans Agathias, qu'à la fin Sapor le fit écorcher vif, et trotter ensuite avec du sel. Mais il paraît qu'il ne fut écorché qu'après sa mort. Les Perses salèrent sa peau, teinte en rouge, et la suspendirent dans un temple, pour la faire voir à tous les ambassadeurs romains qui pourraient venir dans leur pays. Ses sujets païens regardèrent son malheur avec assez d'indifférence ; Gallien son fils s'occupa peu des moyens d'obtenir sa liberté. Seulement après sa mort, on le mit au nombre des dieux, et dans la classe des meilleurs princes qui eussent gouverné l'empire. Les chrétiens au contraire regardèrent cette catastrophe comme un effet de la vengeance divine sur Valérien, qui avait persécuté les Saints avec autant de cruauté que d'injustice. ² Lactance sur ce sujet : « Peu de temps après Dèce, Valérien fut animé d'une semblable fureur, et

jours, et que son triomphe serait plus glorieux que le sien; il ajouta que pour lui, il avait été épargné à cause de son grand âge. Ceux qui ont avancé que saint Sixte avait souffert le supplice de la croix se sont trompés. On voit par le calendrier de Libère, qu'il fut décapité dans le cimetière de Calixte, et l'expression dont se sert saint Cyprien, ne désigne point un autre genre de mort.

Avec saint Sixte souffrirent saint Agapit et saint Félicissime, diacre, quatre sous-diacres, et Quartus dont parle saint Cyprien.

SAINT JUST ET SAINT PASTEUR,

MARTYRS.

Just et Pasteur étaient deux jeunes frères nés à Alcala, en Espagne. Le premier avait treize ans, et l'autre sept, lorsqu'on publia dans la place publique un édit de persécution contre les chrétiens. Alors, les deux enfants allaient ensemble aux écoles. Apprenant que le gouverneur de la province était arrivé à Alcala pour faire exécuter l'édit, ils se sentirent enflammés d'une ardeur subite pour le martyre. Ils jetèrent leurs livres et leurs cahiers, et coururent à la place où l'on avait dressé le tribunal,

fit couler des flots de sang chrétien. Mais Dieu le punit par une nouvelle sorte de jugement. Il fut fait prisonnier par les Perses; et comme il avait ôté la liberté à un grand nombre d'hommes, il perdit aussi la sienne, et tomba dans le plus honteux esclavage. Toutes les fois que le roi montait à cheval ou dans son char, il faisait courber l'empereur pour que son corps lui servît d'escabeau. Et comme les Romains avaient fait représenter les victoires qu'ils avaient remportées sur les Perses, Sapor raillait Valérien à ce sujet, il lui disait que la posture dans laquelle il était montrait mieux de quel côté était la victoire que toutes peintures des Romains. L'empereur, conduit partout en triomphe à la suite du roi des Perses, fournit longtemps à ce prince barbare l'occasion de traiter le nom romain avec tout le mépris et toute l'indignité possibles. Le comble de son malheur fut que son propre fils, auquel l'empire avait passé, ne prit soin ni de le délivrer ni de le venger. Lorsqu'il eut terminé sa triste vie, on l'écorcha. Sa peau et ses boyaux que l'on teignit en rouge furent suspendus dans un temple, afin que les ambassadeurs romains qui viendraient en Perse pussent, en le voyant, se rappeler le sort de Valérien et apprendre de là à ne point présumer de leurs forces. »

Gallien, fils et successeur de Valérien, fut, au rapport d'Orose, tellement effrayé de cet exemple de la vengeance divine de son père, qu'il rendit la paix à l'Eglise.

pour être témoins du courage de ceux qui faisaient profession du christianisme.

A la vue des fidèles que l'on conduisait au supplice, ils ne purent s'empêcher de faire connaître tout haut qu'ils aspiraient à la même gloire. Des gens rapportèrent au gouverneur que, dans la foule des spectateurs il y avait deux enfants qui, par leurs gestes et leurs paroles, manifestaient hardiment qu'ils étaient chrétiens. Le gouverneur se les fit amener aussitôt. Just et Pasteur parurent devant lui avec une contenance assurée. Au lieu de les interroger, il ordonna qu'on les fouettât, affectant de les traiter comme des enfants qu'il fallait corriger, sans employer contre eux le raisonnement ni les interrogatoires. Les deux frères souffrirent avec joie ce premier supplice, se jetant eux-mêmes entre les mains des bourreaux, déclarant qu'ils étaient chrétiens et qu'ils étaient prêts, non-seulement à tout souffrir, mais à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le Dieu qu'ils adoraient. Avant de passer du fouet à d'autres tortures, on alla avertir le gouverneur qu'il ne fallait pas espérer de gagner ces deux enfants. Il répondit en ordonnant qu'on leur coupât la tête. Ils reçurent ainsi la couronne du martyre, au mois d'août de l'an 304.

Les chrétiens les enterrèrent au lieu même où ils avaient confessé ; on y bâtit plus tard une chapelle. Leurs reliques sont à Alcala, dont ils sont les patrons, mais on en a détaché des portions considérables, qui ont été données à Malmédi, au diocèse de Liège. On célèbre leur fête le 6 août.

SAINT HORMISDA,

PAPÉ.

Le Pape saint Symmaque étant mort le 19 juillet 514, on lui donna pour successeur, le 26 du même mois, le diacre Hormisda, fils de Juste, né à Frusinone en Campanie, qui tint le Saint-Siège neuf ans.

A peine l'élection du nouveau Pape eut-elle été connue à Constantinople, que l'empereur Anastase implora son secours pour calmer la tempête qu'il avait suscitée lui-même par son

imprudence. A son couronnement, il avait promis, avec serment et par écrit, de conserver intacte la foi catholique et de maintenir l'autorité du concile de Chalcédoine. Or, la grande affaire de son règne fut de manquer à son serment, de renverser le concile de Chalcédoine, de persécuter les catholiques, d'exiler leurs évêques, de corrompre leur foi. Par ses tromperies, ses parjures, ses caprices tyranniques, il réussit à mettre le trouble partout, à exciter des collisions, souvent sanglantes, à Constantinople, Antioche, Jérusalem, Alexandrie, et enfin à soulever contre lui les populations de la Thrace et des provinces environnantes, qui ne pouvaient plus supporter son gouvernement de persécution.

Le Pape saint Hormisda envoya jusqu'à deux légations à Constantinople, pour rétablir la paix dans l'Église et dans l'empire. Mais l'empereur Anastase qui ne voulait que gagner du temps pour se jouer de tout le monde, renvoya ces légations sans aucun résultat. Toutefois, quarante évêques d'Illyrie et de Grèce s'étant assemblés, envoyèrent à Rome pour embrasser la communion du Pape. Voici en quels termes lui écrivirent huit d'entre eux :

« A notre Seigneur, en tout très-saint Père des Pères, collègue et prince des évêques, Hormisda, le concile de l'ancienne Epire. Nous étions, par la mort de notre père et archevêque Alecyon, plongés dans le deuil et dans les larmes, pour savoir quel pasteur orthodoxe pourrait paitre à sa place les brebis de Jésus-Christ, lorsque ce Dieu de bonté qui console les humbles, nous a consolés dans cette tristesses par vos saintes oraisons, en signalant à cette métropole, Jean, très-saint en toutes choses, qui, élevé dans cette Église depuis son enfance, y a vécu non-seulement sans reproche, mais encore d'une manière si exemplaire, que personne ne l'emporte sur lui ni pour la sainteté de la vie ni pour le zèle de la foi orthodoxe conformément à vos instructions apostoliques. Nous l'avons donc, par la providence de Dieu, ordonné évêque de la très-sainte Église de Nicopolis, et nous vous prions de vouloir bien, suivant l'ancienne coutume, lui donner une place dans vos entrailles paternelles, et en même

temps devenir vous-même pour nous, par vos avertissements et doctrines, comme un rempart inexpugnable. Daignez exaucer cette prière, et qu'en récompense le Seigneur vous accorde la consolation de réunir, par une prudence apostolique et inspirée d'en haut, toutes les saintes Églises dans la paix de Jésus-Christ, afin qu'elles deviennent pour vous une couronne d'immortalité. Nous vous supplions aussi de recevoir favorablement le vénérable diacre Rufin, et de nous le renvoyer au plus vite, chargé de vos enseignements apostoliques. Priez pour nous, très-saint Père des Pères. »

Le Pape répondit à Jean de Nicopolis et à son concile avec une grande affection. Il se montre parfaitement satisfait de la profession de foi de Jean ; mais, comme les autres évêques avaient oublié dans leur lettre la condamnation expresse des hérétiques, il leur recommande de le faire par écrit, suivant le formulaire qu'il leur envoie par Pollion, sous-diacre de l'Église romaine, auquel il donna aussi cette instruction : Quand vous serez arrivé à Nicopolis, et que l'évêque aura reçu vos lettres, faites qu'il assemble les évêques de sa province et leur fasse souscrire le formulaire joint à ces lettres. S'il dit qu'il est difficile de les assembler, qu'il envoie avec vous des personnes à chaque évêque, afin qu'ils souscrivent en votre présence. Vous devez faire lire publiquement nos lettres, ou, si les évêques n'osent le faire, qu'ils les lisent au moins à leur clergé. Laissez leur en le choix, et rapportez-nous leurs souscriptions avec celle de Jean, leur métropolitain, sans vous arrêter ensuite sur les lieux, à cause des artifices des ennemis. Ces lettres aux évêques d'Epire sont du mois de novembre 516 ¹.

Le saint Pape reçut encore de l'extrémité de l'Orient une requête souscrite de plus de deux cents personnes avec cette inscription :

« Au très-saint et bienheureux Patriarche de toute la terre, Hormisda, occupant le Siège du Prince des Apôtres, Pierre ; prière et supplique des humbles archimandrites et autres moines

¹ Labbe, t. IV, 1438-1444.

de la seconde Syrie. Avertis, par la grâce de notre Sauveur à tous, de recourir à votre béatitude comme à un port dans la tempête, nous croyons déjà être hors du péril. Car, encore que nous souffrions, nous le supportons avec joie. Mais, comme le Christ, notre Dieu, vous a constitué le prince des pasteurs, le docteur et le médecin des âmes, vous et votre saint Ange, il est juste de vous exposer les souffrances qui nous sont arrivées, et de vous signaler les loups cruels qui ravagent le troupeau du Christ, afin qu'il les chasse du bercail par la houlette de l'autorité, qu'il guérisse les âmes par la parole de la doctrine, et calme les plaies par l'onction de la prière. Ces persécuteurs, armés contre nous, sont Sévère et Pierre, hommes qui n'ont jamais été comptés au nombre des chrétiens, qui chaque jour anathématisent en public le saint concile de Chalcédoine et notre très-saint Père Léon, qui ne comptent pour rien le jugement de Dieu, qui foulent aux pieds les canons des Pères, qui font des évêques par la puissance du prince, et qui, pour nous contraindre à outrager ledit saint concile, nous ont affligés de supplices inexprimables. Aussi quelques-uns, succombant à leurs coups, sont morts ; et parmi les nôtres, il en a été tué un grand nombre. Car, comme nous allions au monastère du seigneur Siméon, pour la cause de l'Église (c'est saint Siméon Stylite), ces méchants nous ont dressé une embuscade sur le chemin, et, venant fondre sur nous, en ont tué trois cent cinquante hommes et blessé plusieurs. Ils ont tué même près des autels ceux qui s'y étaient réfugiés. Ils ont brûlé les monastères, envoyant de nuit une multitude de gens séditeux et gagnés par argent, qui ont enlevé le peu qu'il y avait. Votre Béatitude sera instruite de tout par les mémoires que lui rendront nos vénérables frères, Jean et Sergius. Nous les avons envoyés à Constantinople, espérant avoir justice de ces excès ; mais l'empereur, sans daigner leur dire une parole, les a chassés honteusement. Ce qui nous a fait connaître, quoique bien tard, qu'il est lui-même auteur de ces maux.

« Nous vous supplions donc, très-saint Père, de compatir aux blessures du corps, car vous êtes le chef de tous, et de venger le

mépris de la foi, des canons, des Pères et du concile. Il vous a été donné de Dieu la puissance de lier et de délier. Levez-vous, saints Pères, pour venir nous sauver ; soyez les imitateurs de Notre-Seigneur, qui est descendu du ciel sur la terre pour chercher la brebis errante ; regardez ce Pierre, Prince des Apôtres, dont vous illustrez la chaire, et Paul, ce vase d'élection : ils ont parcouru l'univers pour l'éclairer. De grandes plaies demandent de plus grands remèdes. Des mercenaires, quand ils voient arriver les loups, leur abandonnent les brebis ; mais vous, vrais pasteurs et docteurs, à qui le soin des brebis a été confié, le troupeau, délivré des bêtes cruelles, court au-devant de vous, reconnaissant son pasteur et suivant sa voix, comme le Seigneur a dit : Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent. Ne nous méprisez donc pas, très-saint Père, nous qui sommes blessés chaque jour par des bêtes féroces. Pour une parfaite information de votre saint Ange, nous anathématisons dans cette supplique, comme dans un formulaire, tous ceux que votre Siège apostolique a rejetés et excommuniés, savoir : Nestorius, Eutychès, Dioscore, Pierre Monge, Pierre le Foulon, Acace et tous ceux qui défendent quelque'un de ces hérétiques. »

Cette requête, si remarquable sous plus d'un rapport, a ceci de particulier que ces archimandrites de l'Orient, dont la plupart étaient prêtres, s'adressent à la fois au Pape et à son saint Ange¹, ce qui explique tout naturellement le pluriel qu'ils emploient, sans qu'on ait besoin de recourir avec Fleury aux évêques d'Occident, dont il n'est pas question.

Le Pape leur répondit par une lettre du 10 février 518. Elle est adressée non-seulement aux prêtres, aux diacres et aux archimandrites de la seconde Syrie, mais généralement encore à tous les orthodoxes de l'Orient. Il les encourage à la persévérance, par la vue des récompenses éternelles ; par l'exemple de Jésus-Christ, qui, de plus, les soutient de sa grâce ; par l'exemple des Machabées. S'ils ont tant souffert pour l'ombre de la vérité, que ne devons-nous pas souffrir pour la vérité même ? Les orien-

¹ Labbe, t. IV, 1461.

taux devaient se montrer d'autant plus fermes, qu'ils étaient revenus à l'unité plus tard. Il leur fallait pour cela se garder de tout contact avec l'erreur, s'en tenir fidèlement aux décrets de Chalcédoine et aux lettres de saint Léon, condamner non-seulement les inventeurs des hérésies, mais encore ceux qui les ont embrassées. Il dit, en faisant allusion à l'empereur Anastase : Autre est la puissance des hommes, autre le ministère des pontifes. Le téméraire qui porta un feu étranger dans le sanctuaire irrita plutôt le Seigneur qu'il ne l'apaisa. Ozias eût conservé l'administration du royaume s'il avait profité de cet exemple ; mais, ayant voulu, malgré les remontrances des ministres du temple, joindre le sacerdoce à la royauté, il perdit à la fois l'un et l'autre, frappé qu'il fut de la lèpre. De notre part, nous n'avons rien négligé. En deux ambassades, nous avons employé tout ce qu'il y a d'humble dans la prière, de raisonnable dans les allégations, de salutaire dans les commandements. Faut-il pour cela négliger la voix de la justice ? L'obstination ne doit point être confondue avec la faiblesse. Périssent, sans nous infecter nous-même, ceux qui ne renoncent point à leurs impiétés, même après en avoir été repris ¹ !

La même année 518 mourut l'empereur Anastase. La nuit du 1^{er} juillet, il y eut autour de son palais des tonnerres et des éclairs dont il fut épouvanté ; fuyant de place en place il fut enfin trouvé mort subitement dans une petite chambre, et on croit qu'il avait été frappé de la foudre. Il eut pour successeur l'empereur Justin qui était d'un esprit droit, d'un cœur généreux et sincèrement catholique. Aussi, dès le 1^{er} août, écrivit-il au Pape saint Hormisda pour lui faire part de son élévation à l'empire et se recommander à ses prières.

De plus, dès le 7 septembre, il lui écrivit de nouveau avec l'archevêque Jean de Constantinople, pour demander des légats qui procurassent la réunion des Églises. Le saint Pape en envoya quatre, avec une instruction pleine de sagesse, un grand nombre de lettres, et un formulaire ou profession de foi que devaient

¹ Labbe, t. V, col. 143.

signer tous ceux qui voulaient être admis à la communion du Saint-Siège.

Au sortir d'Italie, les légats arrivèrent d'abord à Aulone, qui est le premier port de Macédoine. Ils y furent bien reçus par l'évêque, qui promit de donner, avec son métropolitain, le formulaire que les légats demandaient. De là, continuant leur chemin par la Macédoine, ils arrivèrent à Scampis. L'évêque Troïus vint au-devant d'eux avec son clergé et son peuple, les hommes et les femmes portant des cierges, et les soldats portant des croix. L'évêque souscrivit le formulaire envoyé par le Pape, en présence de son clergé et des plus nobles de la ville, et les légats le firent lire publiquement par Pierre, notaire de l'Eglise romaine. L'assemblée se tenait dans la basilique de Saint-Pierre. Il est difficile, écrivirent les légats au Pape, de voir dans un peuple autant de dévotion, autant d'effusion à louer Dieu, autant de larmes et autant de joie. L'évêque Germain, un des légats, célébra la Messe. On lut dans les dyptiques le nom du Pape Hormisda ; mais aucun nom suspect n'y fut récité, et on promit de n'y plus faire mention que de ceux qui auraient été reçus par le Siège apostolique. Après la Messe, à l'heure du souper, les légats reçurent la visite des deux comtes, Étienne et Léonce, que l'empereur envoyait au devant d'eux, et qui devaient passer jusqu'en Italie, ne sachant pas qu'ils fussent déjà en Grèce. Étienne était parent de Vitalien ¹.

Ensuite les légats arrivèrent à Lignide, où l'évêque Théodoret les reçut comme celui de Scampis, donna son formulaire, qui fut lu dans l'église, et tout se passa suivant les ordres du Pape, à qui les légats en donnèrent avis le 7 mars 519. Mais à Thessalonique, ils eurent de grands combats à soutenir contre l'évêque Dorothee, qui avait toujours eu la réputation d'être attaché au schisme. Il parut toutefois convaincu de leurs raisons, et demeura d'accord de souscrire le formulaire ; mais il en différa l'exécution, sous prétexte que les évêques de sa dépendance n'étaient pas tous présents, et promit de les assembler après

¹ Labbe, t. IV, 1484.

Pâques, qui était proche et se rencontrait cette année le 31 mars. Il promit donc qu'après les fêtes il assemblerait son concile, où ils souscriraient tous ensemble, en présence d'un des légats, qui reviendrait exprès de Constantinople.

Enfin, les légats arrivèrent à Constantinople même, le lundi de la Semaine Sainte, 25 mars. A dix milles, ou près de trois lieues de la ville, un grand nombre de personnes du plus haut rang vinrent au-devant d'eux, entre autres Vitalien, maître de la milice, Pompée, Justinien et beaucoup de sénateurs, qui témoignèrent tous désirer ardemment la paix de l'Église. Dans la ville même il y avait une si grande joie, que la plus grande partie du peuple attendait leur arrivée avec des flambeaux, en poussant des acclamations à la louange du Pape. Le lendemain, mardi 26, ils eurent audience de l'empereur Justin, en présence de tout le sénat et de quatre évêques députés par le patriarche de Constantinople. L'empereur reçut avec beaucoup de respect les lettres du Pape, puis il dit aux légats : Voyez l'Évêque de cette ville, et expliquez-vous ensemble paisiblement. Les légats répondirent : Qu'irions-nous chez l'Évêque faire des disputes ? Notre seigneur, le bienheureux Pape Hormisdas, ne nous a point ordonné de disputer ; mais nous avons un formulaire souscrit par tous les Évêques qui ont voulu se réconcilier avec le Siège Apostolique. Si votre Piété l'ordonne, on le lira ; si l'on y trouve quelque difficulté, c'est à nous de répondre. Le formulaire fut lu en présence de l'empereur et du sénat. Les légats dirent aussitôt : Que les quatre évêques qui sont ici de la part de l'Évêque de Constantinople disent si le contenu de ce formulaire ne se trouve pas dans les Actes ecclésiastiques. Ils répondirent que tout était vrai. Les légats ajoutèrent : Seigneur empereur, ils nous ont déchargés d'une grande peine et ont fait une chose digne d'eux, en reconnaissant la vérité. L'empereur dit aux évêques : Et si cela est vrai, que ne le faites-vous ? Quelques-uns des sénateurs ajoutèrent : Nous sommes des laïques ; vous dites que cela est vrai : exécutez-le, et nous vous imiterons.

Le surlendemain, qui était le Jeudi-Saint, 28 mars, le Patriarche de Constantinople vint au palais, où se tint une assemblée générale.

rale. Il reçut le formulaire des légats, et voulut d'abord faire une lettre plutôt qu'un formulaire ; mais, après un peu de contestation, il convint de faire une petite préface, et de mettre ensuite le formulaire tel que le Pape l'avait dicté, et qui commence par ces mots : *La première condition du salut*. Voici cette pièce, une des plus importantes de toute l'histoire de l'Eglise, mais qu'on chercherait vainement dans plus d'un historien.

« A mon Seigneur, en tout très-saint et bienheureux frère et collègue Hormisda, Jean, évêque, salut dans le Seigneur. Ayant reçu les lettres de votre Sainteté, bien-aimé frère dans le Christ, par l'illustre comte Gratus, les illustrissimes évêques Germain et Jean, les très-saints diacres Félix et Dioscore, et le prêtre Blandus, je me suis réjoui de la charité spirituelle de votre Sainteté, de ce que vous cherchez l'unité des très-saintes Eglises de Dieu, suivant l'antique tradition des Pères, et de ce que vous vous empressiez de repousser avec courage ceux qui déchirent le troupeau du Christ. Sachez donc avec certitude, ô très-Saint ! que comme je vous l'ai écrit, sincèrement d'accord avec vous et aimant la paix, je rejette tous les hérétiques que vous rejetez. Car je regarde les très-saintes Eglises de Dieu, celle de votre ancienne Rome et celle de cette Rome nouvelle, comme la même ; le siège de l'Apôtre Pierre et celui de cette ville impériale, comme le même. J'adhère à tous les actes des quatre conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine, touchant la confirmation de la foi et l'état de l'Eglise, et je ne souffre pas qu'on ébranle quoi que ce soit de ce qui a été bien jugé ; au contraire, ceux qui s'efforcent d'en altérer un seul point, je sais qu'ils sont déchus de la sainte, catholique et apostolique Eglise de Dieu ; enfin, me servant de vos expressions très-justes, je dis par les présentes ce qui suit :

« La première condition du salut, c'est de garder la règle de la vraie foi, et de ne s'écarter en rien de la tradition des Pères. Et parce qu'il est impossible que la sentence de Notre-Seigneur ne s'accomplisse point, quand il a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; » l'événement a justifié ces paroles ; car la religion catholique est toujours demeurée invio-

lable dans le Siège apostolique. Ne voulant donc pas déchoir de cette foi, suivant au contraire en toutes choses les règlements des Pères, nous anathématisons toutes les hérésies, principalement l'hérétique Nestorius, jadis évêque de Constantinople, condamné au concile d'Éphèse par le bienheureux Célestin, pape de Rome, et par le vénérable Cyrille, évêque d'Alexandrie; et avec lui nous anathématisons Eutychès et Dioscore, évêque d'Alexandrie, condamnés au saint concile de Chalcédoine, lequel nous suivons et embrassons, et qui, suivant lui-même le saint concile de Nicée, a prêché la foi des Apôtres. Nous leur joignons, dans le même anathème et dans la même condamnation, le parricide Timothée, surnommé Élure, et son disciple en tout, Pierre Monge d'Alexandrie. Nous anathématisons pareillement Acace, autrefois évêque de Constantinople, devenu leur complice et leur partisan, ainsi que ceux qui persévèrent dans leur communion; car embrasser la communion de quelqu'un, c'est mériter un sort semblable. De même nous condamnons et anathématisons Pierre le Foulon d'Antioche, avec tous les siens. Aussi, approuvons et embrassons-nous toutes les épîtres que le bienheureux Léon, Pape de Rome, a écrites de la vraie foi. C'est pourquoi, comme il a déjà été dit, suivant en toutes choses le Siège apostolique, et publiant tout ce qui a été décrété par lui, j'espère mériter d'être avec vous dans une même communion, qui est celle de la Chaire apostolique, dans laquelle réside la vraie et entière solidité de la religion chrétienne, promettant aussi de ne point réciter dans les saints Mystères les noms de ceux qui sont séparés de la communion de l'Église catholique, c'est-à-dire qui ne sont pas d'accord en toutes choses avec le siège apostolique. Que si je me permets de m'écarter moi-même en quelque chose de la profession que je viens de faire, je me déclare, par ma propre sentence, au nombre de ceux que je viens de condamner. J'ai souscrit de ma main à cette profession, et je l'ai envoyée par écrit à vous, Hormisda, saint et bienheureux frère et Pape de la grande Rome, par les susdits Germain et Jean, vénérables évêques, Félix et Dioscore, diacres, et Blandus, prêtre. Jean, par la miséricorde de Dieu, évêque de Constantinople, la nouvelle Rome, j'adhère

à tout ce que dessus, et j'ai souscrit le 28 mars, sous le consulat de l'empereur Justin et du clarissime Eutharic, qui est l'an 519¹. »

Tel est le formulaire de réunion que souscrivit le patriarche de Constantinople. Quand il l'eut fait, l'empereur, le sénat, tous les assistants en ressentirent une si grande joie, qu'ils en versèrent des larmes ; tout retentissait d'acclamations à la louange de l'empereur et du Pape. Les légats envoyèrent à Rome deux exemplaires du formulaire souscrit par le patriarche, l'un en grec, l'autre en latin. On effaça des diptyques les noms d'Acace et de ses successeurs, Fravitta, Euphémus, Macédonius et Timothée, ainsi que ceux des empereurs Zénon et Anastase. Tous les évêques qui se trouvèrent à Constantinople donnèrent aussi leur formulaire, et les légats eurent grand soin de ne communiquer avec aucun avant qu'il ne l'eût donné. Tous les archimandrites en firent autant, quoique quelques-uns en fissent difficulté, disant qu'il suffisait que l'Archevêque l'eût fait. Enfin, après bien des disputes, ils se rendirent et donnèrent leurs formulaires.

Tout cela fait, on se rendit en procession du palais à l'église pour y célébrer solennellement la réunion. L'affluence des peuples fut infinie, l'allégresse encore plus grande : la multitude pleurait de joie ; elle s'étonnait elle-même d'être si émue et si heureuse. Il parut évident que la main de Dieu avait touché et réuni les cœurs. Dans l'église même, tout retentissait d'acclamations à la louange de Dieu, de saint Pierre et du Pape. Rien n'arriva de ce que les ennemis de la paix avaient annoncé, ni sédition ni tumulte. Les ecclésiastiques de Constantinople en étaient dans l'admiration, et, rendant grâces à Dieu, ils disaient n'avoir aucune mémoire qu'une si grande multitude de peuple eût communiqué. L'empereur en envoya des lettres dans toutes les provinces. Les légats, de leur côté, envoyèrent au Pape une ample relation, lui marquant qu'il ne restait que de travailler à la réunion de l'Église d'Antioche. Ainsi fut terminé le schisme de Constantinople, après

qu'il eut duré trente-cinq ans, depuis la condamnation d'Acace. Le sous-diacre Pollion fut désigné pour porter à Rome les lettres de l'Empereur, de l'Évêque de Constantinople et des légats; avec ces lettres, il y en avait de Justinien, de Pompée, d'Anastasia et de Julienne Anicie, fille de l'empereur Olybrius. Toutes félicitaient le Pape sur la réunion de l'Orient. Jean de Constantinople attribuait à ses prières et à celles des saints Apôtres de ce que l'empire avait pour chef un prince aussi religieux que Justin. Julienne le priait de ne pas permettre que ses légats, dont la présence avait mis fin aux troubles de l'Eglise, s'en retournassent en Occident avant que la paix fût bien affermie. Anastasia le priait de s'intéresser auprès de Dieu pour obtenir à l'empereur Justin non-seulement un règne heureux, mais aussi la béatitude dans la vie future; elle lui recommandait aussi ses propres enfants. Le sous-diacre Pollion, chargé de toutes ces lettres, arriva à Rome le 19 juin 519. Le Pape, avant de les recevoir, en avait écrit trois à ses légats, pour savoir des nouvelles et de leur santé et de la tournure que prenaient les affaires d'Orient. L'ayant appris, il en témoigna sa joie à tous ceux qui lui avaient écrit sur la réunion : à l'empereur Justin, à Jean de Constantinople, au comte Justinien, au sénateur Pompée, à Julienne et Anastasia. Les six lettres sont du 9 juillet 519. Il exhorte l'empereur à faire pour les Églises d'Antioche et d'Alexandrie ce qu'il avait fait pour celle de Constantinople, afin que ses légats ne retournent à Rome qu'avec des nouvelles de la pacification générale de toutes les Églises. Il presse également Jean de Constantinople de s'employer pour la réunion des Églises d'Alexandrie et d'Antioche, et lui donne de grands éloges pour être lui-même revenu à l'unité. Il en donne aussi au comte Justinien, qui avait travaillé avec zèle auprès de l'empereur pour la paix. Le Pape écrivit encore aux évêques d'Espagne pour leur apprendre ce qui venait de se passer à Constantinople, sous quelles conditions les évêques de Thrace, d'Illyrie, de Scythie, de Syrie et de l'ancienne Epire avaient été admis à la communion du Siège apostolique. Il leur envoya les actes de tout cela, avec la copie du formulaire de réunion, auquel Jean de Constantinople et les

autres évêques avaient souscrit, afin qu'ils sussent comment ils devaient se comporter envers les Orientaux qui demanderaient de communiquer avec eux.

Voici les réflexions de Bossuet sur le formulaire de cette réunion, à laquelle, sous le règne de Justin, adhérèrent environ deux mille cinq cents évêques, d'après l'estimation du diacre Rustique, qui écrivait sous le règne de Justinien ¹.

« Toutes les Églises, en signant cette formule, professaient que la foi romaine, la foi du Siège apostolique et de l'Église romaine, était assurée d'une entière et parfaite solidité, et que, pour qu'elle ne manquât jamais, elle a été affermie par une promesse certaine du Seigneur. Car c'est cette profession de foi que les évêques étaient obligés d'envoyer aux Métropolitains, ceux-ci aux Patriarches, et les Patriarches au Pape, afin que lui seul recevant la profession de tous, leur donnât à tous en retour, la communion et l'unité. Nous savons que dans les siècles suivants, on se servit de la même profession de foi, avec le même exorde et la même conclusion, en y ajoutant les hérésies et les hérétiques qui, aux diverses époques, troublèrent l'Église. De même que tous les évêques l'avaient adressée au saint Pape Hormisda, à saint Agapet et à Nicolas I^{er}, de même nous lisons qu'au huitième concile, on l'adressa, dans les mêmes termes, à Adrien II, successeur de Nicolas. Or, ce qui a été répandu partout, propagé dans tous les siècles et consacré par un concile œcuménique, quel chrétien le rejettera ²? »

Le saint Pape Hormisda mourut le 6 août 523. L'année même de sa mort, il eut encore la consolation de voir cesser la persécution des Églises d'Afrique, et les Évêques africains, relégués en Sardaigne, retourner librement dans leurs diocèses, sous le nouveau roi Hildéric.

(ROHRBACHER.)

¹ Rust., *Cont. Acephal. dis. in fine*, t. X, Bibl. PP.

² *Defensio*, l. X, c. VII.

SAINT JACQUES D'AMIDE,

SOLITAIRE.

L'historien Procope nous fait connaître par un miracle qu'il rapporte, le mérite de Jacques, solitaire de Mésopotamie, et qui vivait reclus à une journée d'Amide¹; voici ce qu'il en dit : « Cabadès², roi de Perse, résolut de faire la guerre aux Romains, et sans la leur avoir déclarée il commença les hostilités en entrant dans la Mésopotamie jusqu'à la ville d'Amide, où il mit le siège durant la plus grande rigueur de l'hiver. Il y avait alors en Syrie un homme de rare vertu nommé Jacques, qui était tout occupé des exercices de piété, et qui, pour y vaquer uniquement, s'était enfermé depuis plusieurs années dans un petit endroit du territoire des Endiliens, à une journée d'Amide. Quelques personnes du pays, pour favoriser un si louable dessein, lui avaient fait une enceinte de palissades, qui n'étaient pas serrées les unes contre les autres et qui laissaient des espaces par où on pouvait le voir et lui parler. Ils lui avaient fait aussi un petit toit pour le garantir des pluies, des neiges et des autres injures de l'air. Là, il endurait avec une patience merveilleuse les incommodités du chaud et du froid, ne vivait que de légumes, et s'abstenait quelquefois durant plusieurs jours de toute sorte de nourriture.

« Quelques Nephthalites qui battaient la campagne l'ayant aperçu, voulurent le percer de leurs flèches; mais leurs mains demeurèrent comme attachées à leur arc et privées de tout mouvement. Le bruit d'un si grand miracle se répandit dans l'armée, et vint jusqu'aux oreilles de Cabadès, qui voulut en être lui-même spectateur. Il le vit avec un extrême étonnement, et pria Jacques de pardonner aux barbares. Le saint Solitaire leur rendit à l'instant l'usage de leurs mains par une seule parole. Cabadès lui offrit de lui donner tout ce qu'il souhaiterait, croyant qu'il lui demanderait de grandes sommes d'argent; mais il ne lui demanda que la sûreté de ceux qui se réfugieraient chez lui; ce que Cabadès lui accorda par des lettres qu'il fit expédier. Quand

¹ Aujourd'hui Diabekir. — ² Ou Kobad.

cela fut su dans le pays, une infinité de personnes s'y retirèrent et y conservèrent leur vie et leurs biens. » Ceci se passa sous l'empire d'Anastase, vers l'an 502. Saint Jacques a été mis dans le *Martyrologe romain* au 6 août.

(MARIN.)

LA BIENHEUREUSE RÉGULINDE.

Régulinde, d'une naissance illustre, fut admirée et recherchée par Burkard I^{er}, duc de Souabe, qui l'épousa vers l'an 936.

A une grande intelligence, elle unissait une sainteté généreuse, et sa bienfaisance a été célèbre. Elle donna deux fils à Burkard son époux, Adelric et Burkard, qui devait succéder à son père sous le nom de Burkard II.

Au bout de huit ans de mariage, Burkard I^{er} mourut et la laissa veuve. Elle fut entraînée, après un veuvage de quelques années, à un second mariage.

L'époux de cette seconde union était Herman, duc d'Allemagne. Mais trois ans après, en 948, elle se trouva veuve de nouveau. Alors elle se retira du monde, ne voulant plus s'occuper que de son salut.

Elle se réfugia auprès de son fils Adelric, qui avait cédé son droit d'ainesse à son frère, et qui vivait en ermite dans une île du lac de Zurich. Elle fit de grandes générosités aux pieux ermites d'Einsiedeln; elle leur donna les domaines qu'elle possédait à Steven, à Koltbrunen et à Lindenau. Elle fit confirmer cette donation par l'empereur Othon le Grand, et pendant vingt-cinq ans qu'elle y passa auprès de son fils Adelric, elle mena une vie si détachée du monde, si vivement consacrée à Dieu et aux actes de charité, qu'elle mourut en odeur de sainteté, révérée et bénie, le 6 août 973.

SAINT RAOUL ET SAINT AUBERT.

Raoul, surnommé de la Fustaie, du lieu de sa naissance, avait d'abord embrassé la Règle de Saint-Benoît, dans l'abbaye de Saint-Jouin de Marne, en Poitou. La réputation du bienheureux Robert d'Arbrissel le détermina à quitter son monastère, pour

suivre ce nouveau Jean-Baptiste dans le désert. Il fut non-seulement le fidèle imitateur de sa pénitence, mais encore l'infatigable compagnon de ses travaux apostoliques.

Robert ayant dans la suite fondé l'abbaye de Fontevrault, en Anjou, notre Saint, qui se dévouait particulièrement à la perfection du sexe pieux, entreprit en 1112 un pareil établissement dans la forêt de Nid-de-Merle, au diocèse et à trois lieues de Rennes. Ce fut l'abbaye de Saint-Sulpice. Il porta Alain Fergent, duc de Bretagne, à fonder ce célèbre monastère, dont la princesse Marie fut la première abbesse. Raoul fut l'instituteur, le directeur principal et le procureur de cette maison, à laquelle on joignit bientôt plusieurs prieurés. Il était secondé par des Religieux de son Ordre, spécialement par saint Aubert, homme d'une rare vertu, qui remplissait les modestes fonctions de chapelain.

Raoul mourut le 6 août 1129, et fut inhumé, ainsi que son zélé collaborateur, dans l'église abbatiale, où une confrérie fut érigée sous le patronage de ces deux saints amis.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE COSTICIS,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Nicolas de Costicis vivait en 1540. Quand il eut embrassé l'Ordre de Saint-François, il s'appliqua à la prédication, et ce fut efficacement pour le salut du prochain.

Une vie pure, une saine doctrine, et la pratique de toutes les vertus religieuses, lui acquirent l'estime de tous les peuples chez qui il prêcha. Il demeurait au couvent de Saint-François de la ville de Posnanie ou Posen, dans la grande Pologne, et il y fit des miracles qui contribuèrent à la conversion de beaucoup de personnes. Il y mourut comblé de mérites, et fut enterré dans le cimetière de l'ancienne chapelle de Sainte-Anne, où Dieu fit éclater sa puissances par des guérisons miraculeuses. Un peu plus tard, les os de ce Bienheureux ont été transportés dans l'église, où ils sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des fidèles.

LE BIENHEUREUX PIERRE LE SOLITAIRE.

Pierre le Solitaire succéda au vertueux ermite Raoul Boisserel, dans l'île de Cezambre. Une tradition citée par François de Gonzague, dans l'histoire des couvents de son Ordre, assure que deux corbeaux étaient les pourvoyeurs de ce très-saint homme. Il existait encore, quand les Cordeliers de l'Étroite Observance s'établirent dans l'île, en 1469. Le chapitre général des Cordeliers s'y tint une fois, et ce lieu renferma alors une foule de grands Serviteurs de Dieu. On n'y voit plus que quelques restes de leur communauté.

LE VÉNÉRABLE BERNARDIN D'OBREGON,

FONDATEUR DES FRÈRES INFIRMIERS DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Ce vénérable Fondateur naquit à las Huelgas, près de Burgos en Espagne, le 20 mai 1540, et eut pour père François d'Obrégon, et pour mère Jeanne d'Obrégon, tous deux de même famille, qui tiraient leur origine des anciens chevaliers d'Obrégons. On lui donna le nom de Bernardin, à cause que la fête de ce Saint arrivait le jour qu'il vint au monde, qui fut un jour heureux pour lui : car il fonda sa Congrégation, prit l'habit avec ses premiers disciples, et fit aussi vœu d'hospitalité à pareil jour. Ses parents eurent un grand soin de l'élever dans la vertu, et le mirent sous la conduite de bons maîtres, pour lui enseigner les lettres humaines et l'élever à la vertu ; mais à peine commençait-il à se connaître, qu'ils le laissèrent orphelin, et avec très-peu de biens, par rapport à sa naissance. Un de ses oncles, qui était chantre dans l'église de Sigüenza, lui servit de père, aussi bien qu'à deux de ses sœurs, dont il en fit une religieuse au royal monastère de Sainte-Marie de las Huelgas, et maria l'autre honorablement à Burgos. Pour le jeune Bernardin, il le mena avec lui à Sigüenza, et le mit dans la maison de l'évêque. Mais ce prélat étant mort quelque temps après, il prit le parti des armes, et servit le roi d'Espagne Philippe II, dans la guerre qu'il eut avec Henri II, roi de France. Un jour qu'il passait dans une des rues de Madrid, qui était fort sale et que l'on

nettoyait, un des balayeurs ayant jeté par hasard de la boue sur son habit, il se mit si fort en colère, qu'il donna un soufflet à ce pauvre homme, qui, au lieu d'en témoigner du ressentiment, se mit aussitôt en devoir de nettoyer son habit, et le remercia du soufflet qu'il lui avait donné, en lui disant qu'il ne s'était jamais vu si honoré que par ce soufflet qu'il recevait volontiers pour l'amour de Jésus-Christ.

Bernardin fut si confus d'entendre ainsi parler cet homme, qu'il lui demanda aussitôt pardon de l'affront qu'il lui avait fait, et faisant réflexion sur cet exemple de patience, qu'il venait de voir, il se dit à lui-même ce que saint Augustin dit à Alipe après avoir entendu le récit de la vie de saint Antoine : « Qu'est-ce que je viens d'entendre ? quoi ! des ignorants s'élèvent et s'emparent du ciel ; et nous autres, avec notre science et toute notre prudence, nous sommes assez misérables que de le perdre, abîmés dans la chair et dans le sang ! Est-ce parce que de tels gens ont pris les devants que nous avons honte de les suivre ? et ne devrions-nous pas plutôt mourir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre, et de faire ce qu'ils ont fait (*Confess.*, lib. VIII, c. viii) ? » De si saintes réflexions, qui ne venaient que de la grâce de Dieu, qui agissait dans son cœur, lui firent prendre la résolution de quitter les armes et de se donner entièrement au service de Dieu, auquel il demanda par de ferventes prières la grâce de lui faire connaître l'état qu'il devait embrasser pour le servir plus parfaitement.

Ses prières ne furent pas inutiles : car Dieu lui donna de si fortes inspirations de servir les pauvres malades, que, ne doutant point que ce ne fût sa sainte volonté, il s'y adonna avec beaucoup de ferveur, allant tous les jours pour cet effet à l'hôpital de la cour à Madrid, comme faisaient plusieurs personnes pieuses, qui s'y rendaient soir et matin aux heures qu'on leur donnait à manger. Son zèle ne se borna pas à cet exercice de charité : il alla ensuite consoler les malades, faisait leurs lits, balayait leurs chambres, et s'occupait aux mêmes fonctions que les serviteurs qui étaient à gages. L'assiduité de Bernardin d'Obrégon à rendre ces services aux malades lui attira l'amitié et

l'estime de l'administrateur de cet hôpital, auquel il voulut, par un plus grand désir de perfection, soumettre sa volonté, en lui obéissant comme à son supérieur. Non content de cela, commençant à se dégoûter entièrement du monde, il voulut en quitter non-seulement les maximes, mais même l'habit, se revêtant d'une robe de couleur minime, et enfin de l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François qu'il prit quelque temps après ; et sous l'un et l'autre de ces habillements il portait un rude cilice, qu'il ne quitta point pendant tout le temps qu'il vécut. Il passa ainsi douze ans au service de cet hôpital : on ne parlait à Madrid que de ses vertus, et il y eut plusieurs personnes qui vinrent à l'hôpital de la cour, dans le dessein d'imiter son zèle et son assiduité à servir les pauvres malades. Quelques-uns de ces imitateurs de son zèle et de sa charité lui ayant demandé avec instance de les recevoir pour disciples et de leur donner un habit pareil à celui qu'il portait, il forma le dessein d'établir sa Congrégation, y étant porté par l'administrateur de l'hôpital, qui en avait un très-grand désir. Mais comme le roi était protecteur de cet hôpital, Bernardin ne voulut pas exécuter son dessein sans en avoir eu la permission de ce prince. Philippe II régnait alors, et comme ce grand roi joignait à ses autres vertus celle d'une grande piété, il accorda la demande de Bernardin, et lui permit de donner l'habit à ceux qui se présenteraient pour le recevoir.

Ce zélé Fondateur, muni de cette permission, demanda aussi le consentement de l'archevêque de Tolède, qui lui ayant été accordé, il donna, l'an 1567, l'habit de sa Congrégation à six jeunes gens. Le premier qui le reçut fut Jean de Matha, natif de Suen-Major, qui mourut en odeur de sainteté. Le second fut Jean de Mendoça, de Ségovie, qui, après avoir servi les pauvres malades sous sa conduite pendant quelque temps, entra chez les Déchaussés de l'Ordre de Saint-François, et mourut gardien du couvent de Medina del Campo. Le troisième se nommait Jean de Montès, de Madrid, qui entra quelque temps après dans l'Ordre des Minimes. Le quatrième, Pierre de Hurtado de Cuença, qui entra dans la Compagnie de Jésus, et souffrit le martyre au Japon. Le cinquième, Jean de Garcias, qui entra dans la même

Société, et le sixième, nommé Jean de Dieu, qui mourut dans sa Congrégation, que plusieurs autres auxquels il donna l'habit augmentèrent encore : en sorte que la même année il eut vingt disciples. L'habit qu'il leur donna consistait en une robe de drap de couleur brune et un manteau de même, à la manière de celui des ecclésiastiques. Leur robe était serrée d'une ceinture de cuir. Ils avaient des chemises de serge et portaient des chapeaux noirs quand ils sortaient ; mais dans la maison ils avaient de petits bonnets noirs.

Ce Fondateur, se voyant un nombre suffisant de disciples, leur distribua à chacun les offices de la maison, voulant qu'ils obéissent en toutes choses à l'administrateur, et qu'ils ne s'employassent qu'au service des pauvres. Ils avaient les heures marquées pour faire l'oraison, se rendant pour cet effet à l'oratoire quand ils avaient donné aux malades ce dont ils avaient besoin. Bernardin était le premier à leur donner l'exemple. Cette charité qu'ils exerçaient envers les malades tant de jour que de nuit, jointe à tous les autres exercices de piété et de mortification qu'ils pratiquaient, leur attira une si grande estime, que tout le monde leur apportait comme à l'envi : ce qui ayant considérablement augmenté les revenus de l'hôpital, le pieux Fondateur, qui ne cherchait pas à s'enrichir aux dépens des pauvres, mais au contraire qui les servait par une charité désintéressée, augmenta à proportion des revenus le nombre des infirmiers, afin que les malades en fussent mieux servis et plus soulagés dans leurs maux. Il en reçut encore vingt l'année suivante 1568, ce qui le détermina à demander la confirmation de sa Congrégation, qu'il obtint, en 1569, de M. Caraffa, archevêque de Damas et nonce du Pape en Espagne.

La réputation de ces nouveaux hospitaliers se répandant par toute l'Espagne, il y eut plusieurs villes qui en voulurent avoir. La première qui en demanda fut celle de Burgos, où ils entrèrent dans l'hôpital royal ; ensuite ils furent établis à Guadalajara, Murcie, Najara, Belmonte, et en d'autres lieux.

Bernardin ayant compassion des pauvres malades qui sortaient des hôpitaux encore faibles, persuada au roi d'en fonder

un pour les convalescents dans la ville de Madrid : ce que ce prince fit l'an 1560, et comme les fondements en furent jetés le jour de Sainte-Anne, on donna pour ce sujet le nom de cette Sainte à cet hôpital. Il y avait pour lors à Madrid dix-huit hôpitaux ; mais comme la plupart n'avaient pas suffisamment de revenus pour l'entretien des malades, le roi, voulant supprimer une partie de ces hôpitaux et unir leurs revenus à ceux que l'on conserverait, et ayant obtenu pour cette suppression la permission du Pape Grégoire XIII l'an 1581, l'hôpital des convalescents fut du nombre des supprimés et fut uni à l'hôpital général, dont on donna la conduite à Bernardin d'Obrégon et à ses infirmiers. Comme on en unit encore d'autres à cet hôpital, ce saint Fondateur eut de quoi exercer davantage sa charité par le grand nombre de malades qui s'y trouva, et Dieu fit voir combien elle lui était agréable, en pourvoyant miraculeusement à leur subsistance en plusieurs rencontres où les revenus n'étaient pas encore suffisants pour tous ceux qui y étaient reçus tous les jours.

La Congrégation des pauvres Infirmiers augmentant tous les jours, Bernardin d'Obrégon voulut l'affermir en obligeant ces infirmiers à faire les vœux de chasteté, de pauvreté, d'hospitalité et d'obéissance aux ordinaires des lieux où ils seraient établis. Il proposa son dessein au roi et au cardinal-archevêque de Tolède, don Gaspard de Guiroga, qui, l'ayant approuvé, commit son grand vicaire à Madrid pour faire les informations de vie et de mœurs de ces pauvres infirmiers, et recevoir ensuite leurs vœux. Ce grand vicaire ayant fait ces informations, et n'ayant trouvé que des sujets d'édification dans la conduite de ces Hospitaliers, en rendit un bon témoignage à son Éminence et reçut leurs vœux sous la troisième Règle de Saint-François, le 6 décembre 1589, leur donna à tous un habit tel qu'on le portait déjà dans la Congrégation, et permit au fondateur de recevoir les vœux de ceux qui se présenteraient à l'avenir, après les avoir éprouvés pendant deux ans.

Le cardinal de Tolède leur fonda ensuite un hôpital dans sa ville archiépiscopale, l'an 1590. Celles de Talavéra, Pampelune.

Saragosse, Valladolid, Medina del Campo, et quelques autres les demandèrent aussi. La ville de Lisbonne en Portugal fit des instances auprès du roi d'Espagne pour obliger Bernardin d'Obrégon de venir réformer les hôpitaux de cette ville. Il y alla l'an 1592, avec douze de ses Infirmiers, auxquels on confia le soin de l'hôpital de tous les Saints. Il en donna aussi d'autres pour plusieurs hôpitaux de ce royaume, et fonda une maison de filles orphelines dans la même ville de Lisbonne, où on lui suscita de grandes persécutions, qu'il souffrit avec une patience admirable.

Il demeurait dans l'hôpital de tous les Saints, lorsque, pour donner la dernière forme à sa Congrégation, il voulut lui prescrire des réglemens par écrit; mais comme ses occupations auprès des malades ne lui en auraient pas donné le loisir, il pria le roi d'Espagne de lui permettre de sortir de cet hôpital, et il se retira au monastère de Notre-Dame de Lumière, de l'Ordre de Christ, où il écrivit ses Constitutions, qui furent achevées l'an 1594.

De Lisbonne il alla demeurer à l'hôpital d'Evora, d'où il revint en Espagne pour assister le roi dans sa dernière maladie, et après la mort de ce prince, qui arriva l'an 1598, le 13 septembre, à l'Escurial, il retourna à l'hôpital général de Madrid, où il fut reçu avec beaucoup de joie des Frères qui avaient été privés de sa présence pendant près de six ans, mais leur joie se changea bientôt après en tristesse, par la perte qu'ils firent de ce saint instituteur, qui mourut le 6 août 1599.

Ces pauvres Infirmiers firent encore après sa mort d'autres établissemens, et passèrent dans les Indes. Ils eurent aussi un hôpital en Flandre dans la ville de Malines. Quelques autres personnes s'étant revêtues de leur habit pour avoir plus aisément des aumônes, à cause de l'estime que l'on avait pour eux, ils obtinrent du Pape Paul V, l'an 1609, la permission de porter une grande croix noire sur le côté gauche tant de leur robe que de leur manteau, afin d'être par ce moyen distingués de ceux dont nous venons de parler.

(HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En 1561, le Pape Pie IV ayant fait une église de la grande salle des Thermes de Dioclétien, auxquels avaient travaillé tant de Martyrs, la consacra en l'honneur de la très-sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame des Anges. La dédicace s'en fit en présence des cardinaux et de toute la cour romaine. Le Pape érigea la nouvelle église en titre cardinalice, et l'enrichit de plusieurs indulgences. Il y plaça les Chartreux, qui vinrent de la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem occuper le nouveau couvent que leur donnait Pie IV, et qui était mieux approprié à leur Institut.

MARTYROLOGE ROMAIN I.

Sur le mont Thabor, la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A Rome, sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calixte, fête de saint Sixte II, Pape et Martyr, qui, dans la persécution de Valérien, reçut sa couronne sous le tranchant du glaive.

Au même lieu, saint Félicissime et saint Agapit, diacres du même saint Xiste, saint Janvier, saint Magne, saint Vincent et saint Étienne, sous-diacres, qui furent tous décapités avec lui et

OCTAVO IDUS AUGUSTI.

In monte Thabor Transfiguratio Domini nostri Jesu Christi. — Romæ via Appia in cœmeterio Callisti natalis beati Xysti Secundi, papæ et martyris, qui in persecutione Valeriani gladio animadversus martyrii coronam accepit. — Item sanctorum martyrum Felicissimi et Agapiti, ejusdem beati Xysti diaconorum, Januarii, Magni, Vincentii, et Stephani subdiaconorum, qui omnes cum eo pariter decollati sunt, atque in cœmeterio Prætextati sepulti. Passus est etiam cum eis beatus Quartus, ut scribit sanctus Cyprianus. — Burgis in Hispania in monasterio sancti Petri de Cardegna ordinis Sancti Benedicti ducentorum monachorum cum Stephano abbate, qui a Sarracenis pro fide Jesu Christi interfecti sunt, atque ibidem in claustro a Christianis sepulti. — Compluti in Hispania sanctorum martyrum Justi et Pastoris fratrum, qui cum adhuc pueri literis imbuerentur, projectis in schola tabulis, sponte ad martyrium cucurrerunt : et mox a Daciano præside teneri jussi, et fustibus cædi, cum se mutuis exhortationibus constantissime corroborarent, extra civitatem perducti, a carnifice jugulati sunt. — Romæ sancti Hormisdæ papæ et confessoris. — Amidæ sancti Jacobi eremitæ, miraculis clari.

enterrés dans le cimetière de Prétextat. Avec eux fut aussi martyrisé saint Quarte, suivant ce qui est écrit par saint Cyprien.

A Alcala en Espagne, saint Just et saint Pasteur, son frère, martyrs qui, encore enfants et occupés à leur instruction, jetèrent leurs tablettes dans l'école et coururent d'eux-mêmes au martyre. Bientôt le président Dacien les fit arrêter et frapper de coups de bâton; et comme ils s'encourageaient mutuellement avec beaucoup de constance, ils furent conduits hors de la ville et égorgés par le bourreau.

A Rome, saint Hormisdas, Pape et confesseur.

A Amide, saint Jacques, ermite, illustre par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Chrèmes, abbé en Sicile, mort en 1116.

Saint Félimy, évêque de Cloyne en Irlande, au vi^e siècle.

Saint Sanchez (*Sanctus*), abbé du monastère de Cardegua, près de Burgos, massacré en l'an 834 par les musulmans avec les cent quatre-vingt moines qu'il dirigeait.

Saint Stapin (*Agapetus*) honoré comme évêque dans l'ancienne province du Languedoc.

Le décès de saint Dominique est célébré en ce jour dans son Ordre.

Le vénérable Gondran, évêque de Saintes.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Bourdet, prêtre de l'église de Saint-Lô à Rouen, déporté pour refus de serment et mort dans l'embarcation, le 6 août 1794, à quarante-huit ans.

François Delaitre, prêtre du diocèse de Rouen, pour le même sujet déporté, mort à Cayenne le 6 août 1798, à trente-sept ans.

Mathurin Bourgoïn, prêtre de l'hôpital de la Pitié à Paris, condamné à la déportation, mort à Rochefort le 6 août 1791, à trente-trois ans.

Nicolas Lépousé, prêtre du diocèse de Laon, arrêté, mis en

prison comme prêtre réfractaire, puis fusillé par une commission militaire ce même jour.

Jean Raoul, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, pour les mêmes causes, déporté et mort à Rochefort dans le navire, le même jour 6 août 1794.

Pierre-Michel Noël, prêtre de Pavilly au diocèse de Rouen, pour la même cause déporté et mort à Rochefort, ce même jour, à quarante ans.

Modeste-Ambroise Roch, prêtre du diocèse de Besançon, n'ayant pas fait le serment, et retiré dans sa famille, arrêté et guillotiné à l'âge de trente-trois ans, ce même jour, 6 août 1794.

SEPTIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Gaétan de Thienne, fondateur de la Congrégation des Clercs réguliers Théatins. — Saint Donat, évêque d'Arezzo, martyr. — Saint Carpophore et ses compagnons, martyrs. — Saint Victrice, évêque de Rouen. — Saint Lizier, évêque de Conserans. — Saint Sigebert ou Sigebrecht, roi des Est-Angles, martyr. — Saint Ulrich ou Udalrich, évêque de Passau. — Le Bienheureux Conrad, prince de Bavière et moine de Clairvaux. — Saint Albert de Trapani, carme. — Le Bienheureux Vincent d'Aquila, Frère Mineur. — La Vénérable Esprite Jossaud, vierge. — Le Vénérable Père Antoine Receveur, fondateur de la Société de la Retraite chrétienne. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GAÉTAN DE THIENNE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS THÉATINS.

Saint Gaétan de Thienne naquit en l'an du Seigneur 1480, dans la cité de Vicence, qui appartenait à la seigneurie de Venise : son père, le comte Gaspard de Thienne, était le chef d'une illustre famille de ce pays ; sa mère, Marie de Laporte, était une femme à la fois noble et pieuse, particulièrement dévouée à la Reine des Anges. Poussée par une inspiration divine, elle offrit à la très-sainte Vierge l'enfant qu'elle portait dans son sein ; lorsqu'il naquit, elle ratifia le don qu'elle lui en avait fait et voulut qu'il fût son fils, afin qu'elle le protégeât avec l'amour d'une mère : aussi depuis lors n'appelait-on cet enfant que Gaétan de Sainte-Marie.

Il montra de bonne heure pour les pauvres un amour qui était la preuve des grâces dont Dieu le favorisait, les secourant dans toutes leurs nécessités, leur donnant aussitôt tous les petits présents qu'il recevait de ses parents. Quand il n'avait plus rien, il demandait l'aumône pour eux à sa famille et à ceux de sa maison, les suppliant de lui donner pour l'amour de Dieu. Le désir de s'avancer dans la piété croissait en lui avec les années ; il recherchait avec soin les personnes spirituelles pour

suivre leurs conseils et imiter leurs vertus ; fuyant la compagnie des jeunes gens oisifs et débauchés, de peur de se laisser gagner à la corruption de leurs vices. Il fréquentait les églises, et se plaisait aux lieux solitaires où il pouvait se livrer aux inspirations de sa piété. Les vertus de ce saint jeune homme étaient la terreur des méchants, et un encouragement pour les bons, qui trouvaient en lui une exhortation vivante au service de Dieu, et qui admiraient dans un si jeune âge la pureté des Anges avec la perfection des Saints.

A l'âge de vingt-cinq ans, l'ardeur de sa charité et le désir du salut des âmes l'engagèrent à bâtir une église dans une de ses terres, afin que les paysans des environs y pussent entendre la Messe les jours de fête. Son frère aîné, don Baptiste de Thienne, voulut l'aider dans cette œuvre ; et tous deux y consacrèrent un revenu de soixante ducats, qui était assez considérable pour ce temps. Du reste toute la fortune de Gaétan passait dans la main des pauvres, et il n'en réservait presque rien pour l'entretien de sa personne. Il avait coutume de dire que le chrétien ne devait pas s'occuper des ornements du corps, mais uniquement de ceux de l'âme. Son père l'en reprenait quelquefois aigrement, lui reprochant qu'il déshonorait sa famille par le peu de soin qu'il avait de sa personne. Le Saint ne prêtait jamais l'oreille à ces sentiments du monde et n'y répondait ordinairement que par le silence, hors une fois, où il crut convenable de donner quelques raisons de sa conduite, non pas tant pour lui que pour la vertu qu'il voulait pratiquer. Encore que sa réponse eût été chrétienne et prudente, comme il l'avait faite avec un peu de vivacité, il se reprocha toujours depuis avec un amer chagrin d'avoir manqué de respect à son père. Cette faute légère fut longtemps pleurée par lui, et il la regretta toute sa vie, tant son âme était pure et avait en horreur l'apparence même du péché.

La mère de Gaétan, au contraire, se réjouissait de voir son fils mépriser le monde. Elle avait pour lui une affection si grande, qu'après sa mort le Saint craignait qu'elle ne souffrit en purgatoire pour quelque excès qu'elle eût mis dans son amour, mais

une Servante de Dieu, qui était religieuse dans un monastère des environs et qui s'appelait Laura Mignana, lui écrivit pour le consoler ; elle l'assura qu'en sortant de ce monde, elle avait été présentée à la Reine des Anges par les mains de saint Michel, Archange, et de sainte Monique. Le Saint lui répondit qu'il ressentait comme il devait ses bontés ; qu'il rendait grâces à Dieu d'avoir couronné dans sa gloire la vertu d'une mère si tendre et si sainte, mais qu'il ne pouvait dissimuler qu'ayant appris par une lumière supérieure l'extrémité de son mal, il l'avait mise en effet sous la protection de l'archange saint Michel et de sainte Monique.

La mort de sa mère arriva pendant que le Saint habitait Rome, où l'avait conduit non l'ambition des honneurs et des dignités, mais le désir d'étudier la vie ecclésiastique auprès des illustres et saints prélats qui florissaient alors en cette cour ; encore que Dieu l'y eût appelé pour être maître plutôt que disciple, et pour servir d'exemple à plusieurs. Il vivait à Rome avec grande édification, visitant les églises et les saints lieux passant sa vie en œuvres de miséricorde : aussi gagna-t-il l'estime des princes, des prélats, et sa renommée parvint jusqu'au Pape Jules II. Ce Pontife considérant ses vertus, la noblesse de son sang, l'étendue de ses connaissances, car il était fort savant en philosophie et en théologie et avait acquis le titre de docteur en droit civil et canonique, l'éleva à la dignité de protonotaire apostolique. Il le fit encore son camérier et le destinait à des dignités plus grandes, mais tous ces honneurs ne purent enfler le cœur de Gaétan, ni détourner son esprit des exercices de piété auxquels il se livrait.

Il reçut en ce temps les saints Ordres, et mit alors tous ses soins à accomplir parfaitement les devoirs qu'ils lui imposaient, afin d'être digne d'offrir tous les jours le Saint-Sacrifice de la Messe, ce qu'il faisait avec beaucoup de dévotion. Il entra aussi dans la Congrégation du Divin-Amour, et par ses exemples, par son zèle, par sa ferveur, il ranima les sentiments de piété de tous les personnages illustres qui composaient cette sainte assemblée. Notre-Seigneur l'en récompensa par une fa-

veur singulière qu'il raconte ainsi dans une de ses lettres :
« Sur le minuit, écrivait-il, la veille de Noël, j'entrais dans l'église de Sainte-Marie Majeure, pour y adorer mon Sauveur naissant. J'approchai, je l'avoue, avec trop de confiance de la véritable crèche où Jésus-Christ n'avait pas dédaigné de reposer à pareille heure. Saint Jérôme ¹ m'y introduisit et rassurant ma timidité, il obtint par sa prière que la jeune Vierge nouvellement mère, et encore tout étonnée de cette auguste qualité, déposant entre mes mains son adorable Enfant, me donnât à toucher la chair dont le Verbe éternel s'est revêtu.

« O dureté de mon cœur ! il faut bien qu'il soit plus dur que le diamant, puisqu'il ne s'est point fondu en larmes de tendresse et de joie. »

Cependant Gaétan, considérant les périls où les dignités qui lui semblaient promises par la faveur du Pape et des cardinaux le pourraient jeter, résolut de sortir de Rome pour renoncer au monde ; il en demanda la permission au Souverain-Pontife et retourna à Vicence, sa patrie. Là il trouva une confrérie d'ouvriers dans laquelle il voulut être admis ; on l'y reçut comme un père et comme un maître. Il les instruisait en effet par sa parole et par ses exemples. Remarquant que, selon l'usage de ce temps, ils fréquentaient peu la sainte Communion, il leur persuada de s'approcher trois fois la semaine de la Table sainte. C'était tout son bonheur de les communier lui-même, et tenant la sainte Hostie dans ses mains, il leur faisait sur l'excellence de ce Sacrement un discours plein de feu, pour les préparer à le recevoir avec amour. C'est ainsi qu'il introduisit dans la ville la précieuse coutume de la communion fréquente. Il engagea également les membres de sa Congrégation à se rendre souvent à l'hôpital des incurables, pour y prendre soin des malades, et comme il était toujours le premier à les servir, personne n'osait s'en défendre, tous le suivant et l'imitant avec joie. Ce fut un grand étonnement dans la ville, quand on vit un homme d'une

¹ Le corps de saint Jérôme repose auprès de la Crèche, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

naissance si illustre passer sa vie en des occupations si humbles ; tout le monde admirait cette charité, qui d'un grand seigneur avait fait un serviteur des pauvres.

Le Saint avait alors pour directeur un Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique ; cet homme, inspiré de Dieu, lui ordonna de quitter son pays, sa maison, sa famille, et d'aller à Venise pour y exercer sa charité sur un plus grand théâtre. Gaétan lui obéit aussitôt, il vendit ce qu'il possédait et dit adieu à son pays, qu'il ne devait plus revoir. Arrivé à Venise, il s'en fut droit à un hôpital qui tombait en ruine : il employa pour le réparer une partie de sa fortune et consacra le reste au soin des malades ; non content de guérir les corps, il voulut encore par ses exhortations rendre la santé aux âmes. Tout son temps était employé en ce double exercice. Aussi est-ce avec raison qu'on a fait placer sur la porte principale de cet hôpital une statue du Saint, avec une inscription qui rappelle qu'il en a été le fondateur.

Une charité si ardente fut bientôt connue de toute la ville, où il était regardé comme un homme descendu du ciel. La noblesse connaissant sa naissance illustre, imita son héroïque humilité ; beaucoup de seigneurs prirent à son exemple la pieuse coutume de servir les malades dans les hôpitaux : ils pansaient leurs plaies, leur donnaient à manger, faisaient les lits, balayaient les salles, et ne refusaient aucun office si bas et si répugnant qu'il fût.

Le Dominicain qui confessait le Saint à Vicence, l'avait suivi à Venise pour y être prieur d'un couvent de son Ordre ; malgré le bien que Gaétan faisait dans cette ville, il reconnut que Dieu le destinait à de plus grandes choses : il lui ordonna d'aller à Rome une seconde fois. Le Saint lui obéit et partit sans savoir précisément ce qu'il allait faire, mais comptant que Dieu lui révélerait les desseins pour lesquels il l'y appelait. Dieu voulait en effet qu'il donnât naissance à un Ordre nouveau, dont les vertus et les lumières devaient être d'une grande utilité à l'Eglise dans ces temps malheureux.

Gaétan vivait donc à Rome retiré de la cour et du monde, ne fréquentant que les temples et les hôpitaux ; il avait retrouvé,

dans la Congrégation de l'Amour-Divin, les vertueux prélats qui avaient été ses premiers amis. En discourant avec eux sur les besoins de l'Église, il reconnut la nécessité de fonder un Ordre de Clercs Réguliers qui par leurs exemples, leur modestie, la pureté de leur vie, fermassent la bouche aux hérétiques toujours disposés à mettre en avant le relâchement des mœurs. Il communiqua sa pensée à don Boniface del Colle, membre de la même Congrégation, fort connu dans Rome par sa noblesse et par sa vertu, qui l'approuva et s'offrit d'être son premier compagnon. Jean-Pierre Caraffa, évêque de Théate, homme d'un caractère ferme et austère, qui devint Pape sous le nom de Paul IV et qui depuis longtemps nourrissait le même désir, se réunit à lui avec Paul Consiglieri, qui était d'une naissance non moins illustre et d'une admirable pureté de mœurs. Tous quatre après avoir arrêté les points principaux de leur Institut, sollicitèrent l'approbation du Souverain Pontife Clément VII, qui la leur accorda dans une bulle datée du 24 juin 1524. Il y joignit tous les privilèges dont jouissaient déjà les Chanoines de Latran, et combla la nouvelle Congrégation de tant de faveurs qu'on voyait assez l'estime qu'il avait pour ses fondateurs.

Saint Gaétan fit profession avec ses trois compagnons, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Ils prononcèrent leurs vœux dans la basilique Vaticane, devant l'autel de Saint-Pierre, en présence de l'évêque de Caserte, délégué par Sa Sainteté, et au milieu d'un grand concours de peuple.

Le but du nouvel Ordre était la réformation de l'état ecclésiastique; il devait pourvoir l'Église de saints Prélats, chose si nécessaire et si importante pour le gouvernement et le salut des âmes. La pauvreté dont il faisait profession était si grande, qu'il ne pouvait acquérir de revenu ni même faire de quête, comme dans les Ordres mendiants; il s'abandonnait entièrement à la Providence de Dieu, qui seule devait porter les fidèles à pourvoir les Clercs Réguliers dans leurs besoins. C'est pourquoi on peut l'appeler justement l'Ordre de la Providence. Mais Dieu, qui nourrit les oiseaux de l'air et les poissons des mers, n'a jamais laissé manquer ceux qui le servent. Clément VII leur

donna, comme nous avons dit, le nom de Clercs Réguliers ; mais en Italie, on les appelle communément les Théatins, de Pierre Caraffa, premier général de cet Ordre, lequel avant d'entrer en religion était évêque de Théate. En Espagne, le peuple donne aussi le nom de Théatins aux Pères de la Compagnie de Jésus, parce que les premiers Religieux que saint Ignace envoya en ce pays portaient un habit semblable à celui des Clercs Réguliers, et qu'on crut d'abord qu'ils appartenaient au nouvel Ordre qui venait d'être fondé.

Le P. Négroni, de la Compagnie de Jésus, fait remarquer que ce nom de Théatins était en quelque sorte providentiel, puisqu'il dérive d'un mot grec qui signifie Dieu, voulant marquer par là la perfection de cet Institut, dont le but est d'élever les esprits dans la contemplation des choses célestes et d'enflammer les cœurs du divin amour. Beaucoup d'auteurs ont exalté les vertus de ces nouveaux Religieux, le bien qu'ils ont fait dans l'Eglise, et en particulier le cardinal Baronius, dans ses Annotations sur le martyrologe, dit que les Clercs Réguliers ont renouvelé la vie apostolique, qu'ils ont toujours observée parfaitement.

Il y avait trois ans à peine que l'Ordre était fondé, lorsque la ville de Rome fut prise par le connétable de Bourbon et saccagée par ses soldats : saint Gaétan eut beaucoup à souffrir dans cette circonstance. Il habitait avec ses Religieux une petite maison sur le mont Pincio, ayant quitté celle qu'ils occupaient d'abord au Champ de Mars pour se livrer en paix à l'oraison dans une plus grande solitude. Quand la ville fut prise, il chercha par ses exhortations à mettre un frein aux excès de la soldatesque : mais n'ayant pu y réussir, il s'enferma dans son église avec ses Religieux pour apaiser par leurs prières la colère de Dieu. Quelques soldats y pénétrèrent, parmi lesquels était un ancien serviteur de la maison de Thienne. Ce malheureux reconnut saint Gaétan, et croyant qu'il s'était revêtu de ce pauvre habit pour mieux cacher ses richesses, il excita les autres soldats à le tourmenter cruellement pour le forcer de découvrir ses prétendus trésors. Ils lui firent souffrir en effet les tourments les plus barbares, que le Saint endura avec une patience et une joie admi-

rables, Notre-Seigneur le comblant de ses consolations au milieu de ses douleurs.

Le lendemain d'autres soldats saccagèrent encore le couvent ; ils trouvèrent saint Gaétan agenouillé avec ses Religieux devant le grand autel, ils s'en emparèrent avec brutalité et essayèrent par leurs menaces de se faire donner l'or et l'argent qu'ils croyaient cachés dans la maison. Ne pouvant obtenir d'eux des richesses qu'ils n'avaient pas, ils les enfermèrent dans une tour du Vatican, où ils partageaient le temps entre l'oraison et le chant des louanges divines. Un colonel espagnol les ayant vus chanter l'office divin dans leur prison avec autant de calme et de dévotion que dans leur couvent, touché de leur courage, les demanda au capitaine qui les gardait et leur rendit la liberté.

Saint Gaétan résolut de sortir de Rome, pour n'avoir plus sous les yeux l'affreux spectacle des sacrilèges et des cruautés impies que commettaient tous les jours les soldats hérétiques ; il se dirigea vers le Tibre afin d'y trouver une embarcation pour ses Religieux et pour lui. Un inconnu qu'il rencontra s'offrit à louer une barque à ses frais, et l'assura qu'il ferait un heureux voyage. On croit même que cet homme était un Ange que Dieu avait envoyé au secours de ses Serviteurs, au moins en fit-il pour eux l'office. Ils s'embarquèrent, et leur navire fut arrêté d'abord par des corsaires : mais lorsque les Religieux craignaient quelque violence, le capitaine s'informa des choses dont ils avaient besoin, les leur donna et laissa la barque continuer son voyage. Le Saint aimait à rappeler ce fait à ses Religieux, pour les encourager à mettre leur confiance en Dieu qui avait trouvé moyen de les secourir par des corsaires, comme il avait su autrefois nourrir Élie dans le désert avec l'aide d'un oiseau de proie. Après cette aventure, ils débarquèrent heureusement à Ostie, où ils trouvèrent l'ambassadeur de Venise qui les emmena avec lui. A Venise, saint Gaétan fonda un couvent de son Ordre, à la grande joie de toute la ville, qui se rappelait les premiers travaux du Saint et le revoyait accompagné de ses enfants, dignes héritiers de ses vertus. Quelque temps après la peste ayant éclaté à Venise, les nouveaux Religieux se dévouèrent avec ardeur au

service des pestiférés, exposant généreusement leur vie pour le salut de leurs frères ; ce qu'ils ont toujours fait depuis à Padoue, à Milan, à Gênes, à Palerme et dans tout le reste de l'Italie.

En l'année 1530, quelques différends s'étant élevés entre l'évêque de Vérone et son chapitre, Caraffa, qui était prévôt de la maison de Venise, et qui désirait beaucoup rétablir la paix à cause de l'évêque son ami et le bienfaiteur de son Ordre, envoya saint Gaétan à Vérone, se reposant sur sa prudence pour concilier les esprits. Le Saint obéit, il partit pour cette ville où il fit l'office d'un ange de paix, et arrangea les choses comme on le désirait.

Trois années après, Clément VII, désirant fonder à Naples un couvent de Clercs Réguliers, ordonna par un Bref que quelques religieux y fussent envoyés le plus promptement possible ; saint Gaétan fut désigné pour cette mission, et on lui laissa le soin de se choisir un compagnon. Il se soumit volontiers sur le premier point, mais il répondit au second que Dieu n'exigeait pas qu'il fit en cela sa volonté, qu'il demandait au contraire qu'on lui donnât le religieux le plus contraire à son inclination et à ses goûts. Dieu le récompensa de ce sacrifice en faisant choisir pour l'accompagner le bienheureux Jean Marinon, homme d'une si grande vertu, qu'on ne l'appelait communément que le Saint de Dieu ; ils se mirent en chemin le 3 août, sans avoir égard à l'excessive chaleur qu'il faisait. En passant par Rome, ils allèrent baiser les pieds de Sa Sainteté qui leur dit : « Qu'est ceci, mes enfants ? où allez-vous par un temps pareil ? vous marchez à la mort.

— Très-Saint Père, répondit le Saint, nous allons où la voix de Votre Sainteté nous appelle. »

Le Pape admira cette obéissance, qu'aucun danger ne pouvait arrêter.

Saint Gaétan fut parfaitement reçu à Naples par toute la noblesse, et en particulier par le comte d'Oppino, qui était le principal auteur de cette fondation. Il prit possession de l'église et de la maison que le comte leur avait fait préparer non loin des murs de la ville, mais il ne voulut pas accepter les revenus qui lui furent offerts à différentes reprises et avec de grandes ins-

tances. En vain le comte lui fit observer qu'un couvent de Religieux ne pouvait subsister longtemps sans revenus assurés, le Saint lui répondit, que Dieu qui les avait nourris jusqu'alors sans aucune possession saurait bien les soutenir encore ; que son revenu le plus assuré étaient ces paroles de Notre-Seigneur, lesquelles ne pouvaient manquer : « Ne soyez pas inquiets de votre nourriture ni de votre vêtement, parce que votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses : cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

Afin de se délivrer des importunités du comte, et pour être plus à portée d'exercer la charité envers les malades, le Saint abandonnant le couvent et l'église qui lui avaient été donnés, accepta dans l'intérieur de la ville la maison que lui offrait une pieuse dame appelée Dona Lorenza Longa. Elle était située auprès de l'hôpital des Incurables où le Saint aimait à exercer ses œuvres ordinaires de miséricorde ; il prêchait aussi dans l'église de Notre-Dame-du-Peuple, qui en était peu éloignée. Cette dame lui acheta dans la suite une autre maison, où le Saint ouvrit une église qu'il dédia à la très-sainte Vierge.

Ce fut dans ce moment que Notre-Seigneur daigna récompenser les mérites de son serviteur par un miracle qu'il accorda à ses prières. Un Frère lai s'étant rompu la jambe, et la gangrène s'y étant mise, les chirurgiens résolurent de la lui couper. La nuit qui précéda l'opération, le Saint ayant passé de longues heures en prières, descendit auprès du malade, lui ordonna de se recommander au séraphique Père Saint François, fit sur la jambe malade le signe de la croix et la baisa ; le lendemain matin, quand les chirurgiens arrivèrent, ils la trouvèrent complètement guérie.

Le Saint récompensa largement Lorenza Longa, sa bienfaitrice, de la charité qu'elle avait eue pour ses Religieux et lui : il l'adopta pour sa fille spirituelle, la fit marcher à grands pas dans la perfection, et lui conseilla de fonder un couvent de Franciscaines Déchaussées où elle prendrait le voile. Cette dame désirait faire le pèlerinage de Jérusalem, pour y vivre auprès des

Saints-Lieux, dans la prière et la pénitence. Comme elle doutait en elle-même si elle devait suivre son inclination ou les conseils de son confesseur, elle entendit une voix claire et distincte, qui lui disait de changer le pèlerinage de Jérusalem en la fondation d'un couvent qui porterait le titre de Notre-Dame de Jérusalem. Elle obéit à cette inspiration divine, et les Clercs Réguliers gouvernèrent ces Religieuses, jusqu'à ce que Paul III le mit sous la direction des Pères Capucins : c'est pourquoi on les appelle aujourd'hui les Capucines de Jérusalem.

Au bout de quatre années, saint Gaétan voyant croître le nombre de ses religieux et se multiplier les secours des fidèles, il fut obligé de chercher une maison plus grande et plus appropriée au service des âmes. Il obtint à cet effet l'église de Saint-Paul-Majeur, qui était située au centre de la ville ; il y prêcha au milieu d'un concours considérable de peuple, que ses paroles embrasaient de l'amour divin. Il y avait alors à Naples quelques hérétiques secrets, qui sous l'apparence d'une vie vertueuse repandaient de fausses doctrines, mais avec tant de dissimulation, qu'on n'avait pu les convaincre encore. Saint Gaétan ayant entendu prêcher l'un d'eux, qui appartenait à un Ordre religieux, reconnut les erreurs qu'il enseignait ; il en écrivit aussitôt au cardinal Caraffa, son ancien compagnon, afin qu'il en parlât au Pape, et qu'on pût porter remède à un si grand danger. En attendant la réponse de Rome, il commença à détromper les fidèles par ses discours privés et dans ses sermons. Les hérétiques se voyant découverts, n'attendirent pas le châtiment qui leur était réservé ; ils s'enfuirent de Naples, quittèrent l'Italie, et ainsi furent étouffées les premières étincelles d'un incendie qui menaçait de faire tant de ravages.

En l'année 1540, les Clercs Réguliers tinrent un chapitre général, où saint Gaétan fut élu supérieur du couvent de Venise. Il fut unanimement regretté à Naples, et accueilli à Venise avec une joie universelle. Beaucoup de personnes se mirent sous sa direction, connaissant sa sainteté et la puissance de ses prières.

L'Évêque de Vérone, dont nous avons déjà parlé, l'appela quelque temps après dans son diocèse pour travailler avec lui à

la réforme de son clergé. Saint Gaétan se fit accompagner de quelques Religieux, que l'Évêque fournit abondamment de tout ce qui leur était nécessaire, mais le Saint craignant que cette abondance ne fût une occasion de relâchement, il pria l'Évêque de modérer ses aumônes et de les laisser vivre selon la rigueur de la Règle. L'Évêque ne voulut point d'abord y consentir : il fallut que le Saint le menaçât de retourner à Venise. Après avoir travaillé pendant plusieurs mois au salut des âmes, il fut appelé à Venise pour le chapitre général qui devait s'y tenir cette année-là. Il y fut élu une seconde fois supérieur de la Maison de Naples. Dieu le rappelait dans cette ville pour y achever le cours de son pèlerinage et lui donner la récompense de ses glorieux travaux. Mais avant de raconter sa mort précieuse devant le Seigneur, disons quelque chose de ses vertus, le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Dieu l'avait doué de toutes les qualités nécessaires à un fondateur d'Ordre ; dans sa jeunesse, il était très-attaché à l'oraison pour le grand bien qu'il en retirait ; il y reçut en effet de nombreux témoignages de l'amour que Notre-Seigneur lui portait. Il lui apparut un jour, et lui permit de placer sa bouche sur la plaie de son côté, où le Saint goûta toutes les joies du ciel ; une autre fois, Notre-Seigneur lui apparut encore ayant sa croix à ses côtés, il semblait qu'il fût fatigué, et il lui demanda de l'aider à porter sa croix. Ces faveurs lui donnèrent tant de goût pour l'oraison, qu'il y consumait la meilleure part de sa vie ; il priait ordinairement à genoux et presque toujours dans le sanctuaire, au pied du très-saint Sacrement, ses yeux devenaient alors deux sources de larmes, et plusieurs fois on le vit tomber en extase.

Il disait la Messe tous les jours, et rien ne pouvait l'y faire manquer. Il s'étonnait que les prêtres pussent s'abstenir de célébrer le saint Sacrifice pour vaquer à des affaires temporelles ; aucune occupation ne lui paraissant comparable à celle d'offrir la Victime sainte : il aimait à dire la Messe au grand autel afin de se trouver en présence du très-saint Sacrement. Il cherchait à introduire partout l'usage de la communion fréquente, se lamentant de ce que les chrétiens refusaient à Notre-Seigneur

l'hospitalité qu'ils lui pouvaient donner dans leurs cœurs, et dédaignaient la force que communique cette nourriture divine. Il avait un grand zèle pour le culte divin ; il voulait que les églises et les autels fussent ornés avec le plus de magnificence possible, et tout ami de la pauvreté qu'il était, il recherchait les ornements les plus riches, disant que rien n'était trop précieux pour le Seigneur du monde. Aussi y employait-il la majeure partie des aumônes qu'on lui donnait.

Il avait l'amour le plus tendre pour la Reine des Anges, qu'il regardait comme sa très-douce Mère. Il commençait toujours ses lettres par les noms de Jésus et de Marie, et n'appelait ordinairement Notre-Seigneur que Jésus Fils de Marie, disant que dans ces deux noms était toute la joie de son âme. Quand il demandait quelque chose à Dieu, il le faisait toujours par l'intercession de la très-sainte Vierge. Les fidèles, disait-il, peuvent bien demander tout ce qu'ils veulent, mais ils l'obtiendront rarement si Marie ne s'intéresse à leurs vœux. Avant de dire la Messe, il revêtait son âme des mérites de la très-sainte Vierge, la priant de suppléer à son indignité. Au moment de consacrer, il se considérait comme étant en présence de Marie, la suppliant de lui donner le fruit béni de ses entrailles. C'est ainsi qu'il s'enflammait à la fois dans l'amour de notre Mère et de son divin Fils.

Il avait pris pour son patron spécial et pour protecteur de son Ordre, le Prince des Apôtres, dans la basilique duquel son Institut avait commencé : aussi voulait-il que ses enfants adressassent les vœux de leur profession, après Dieu et la très-sainte Vierge, à l'apôtre saint Pierre. Il avait également une grande dévotion pour saint André, et il guérit beaucoup de malades avec la liqueur suave qui découle de son corps sacré.

Que dirais-je de l'amour qu'il portait au séraphique Père saint François ? il lisait continuellement sa Vie, cherchant à imiter ses vertus, spécialement son extrême pauvreté, et célébrait sa fête avec une joie incroyable. Après sa mort, une servante du Seigneur le vit auprès de ce glorieux Patriarche, Dieu, ce semble. L'ayant voulu réunir dans la gloire à celui qu'il avait aimé pendant sa vie.

Je ne saurais décrire les sentiments ardents dont son cœur était embrasé pour Dieu ; il ne pouvait parler de son bon Maître sans que son visage ne s'enflammât, et ses paroles étaient alors comme des traits de feu ; aussi éprouvait-il une amère douleur en considérant les offenses nombreuses et si graves que les hommes commettaient à chaque instant contre l'objet de son amour ; les travaux les plus durs, les austérités, les mortifications, tout lui paraissait facile pour détourner les hommes du péché, et il avait coutume de dire, par l'expérience qu'il en avait faite, qu'à celui qui aime Dieu, tout paraît léger.

Il célébrait avec une grande tendresse les fêtes de Notre-Seigneur, et principalement celle de Noël. Un jour qu'il allait de Rome à Naples, il arriva très-tard à Aversa ; c'était la veille de l'Ascension, et encore qu'il y eut huit milles de cette ville à Naples, il ne voulut pas s'y arrêter, afin d'aller chanter avec ses religieux les Matines de la fête du lendemain ; il arriva comme on sonnait l'office, et sans penser à se reposer, il s'en fut au chœur, ne voulant point d'autre repos que le chant des louanges divines.

De l'amour de Dieu naissait en lui l'amour du prochain, une charité attentive pour les malades, une générosité inépuisable pour les pauvres, une tendre compassion pour les pécheurs. Quand il était dans le siècle, il employait tout son bien à secourir les indigents, et il lui arriva de dire à un de ses amis : Je ne cesserai de faire l'aumône que quand je n'aurai plus rien ; je veux devenir si pauvre par amour pour mon Seigneur Jésus-Christ, qu'il ne reste pas à ma mort de quoi acheter un linceul, et que l'on m'enterre par charité. Depuis qu'il fut religieux, il ne fut pas moins libéral envers ceux qui lui demandaient, qu'agréable à ceux qui lui donnaient ; dans toutes ses prières il recommandait à Dieu ses bienfaiteurs. Il voulait que l'on tint un compte exact de toutes les aumônes que ses religieux recevaient, et que l'on écrivit le nom de leurs bienfaiteurs dans un livre qu'il faisait lire après le souper, afin qu'en allant rendre grâces à Dieu dans l'église, ils se souvinssent de prier pour ceux qui les avaient nourris, ce que son Ordre observe encore aujourd'hui.

Son amour pour les pécheurs lui faisait trouver les moyens les plus ingénieux pour les ramener à Dieu. C'était le but de la plupart de ses lettres, le sujet ordinaire de ses discours, la fin de toutes ses conversations. Il reprenait les vices, non comme un juge, mais comme un bon père plein de tendresse pour un fils coupable. On rapporte qu'un pécheur qui craignait ses reproches, disait après s'être confessé à lui, qu'il avait trouvé dans Gaétan ce qu'il y a dans les abeilles, c'est-à-dire l'aiguillon et le miel, une rigueur pleine de tendresse et une douceur rigoureuse; aussi les pécheurs venaient-ils en foule le trouver, et l'on ne pourrait compter toutes les âmes qu'il remit dans le chemin de la vertu.

L'amour de Dieu lui inspirait encore un mépris complet de tout ce que le monde aime : aussitôt que Notre-Seigneur lui eut fait connaître le néant des richesses, des honneurs, des dignités de la terre, il en détacha son cœur à jamais, comme le prouvent toutes les lettres qu'il écrivait à ses amis. Il lui était pénible d'entendre parler de la noblesse de son sang, aussi bien que de tout ce qui est pompe ou ostentation du monde. Quelques-uns de ses parents étant venus le visiter à Naples, il refusa de les voir, disant qu'il avait renoncé à sa famille pour Notre-Seigneur, et qu'il ne se connaissait point d'autres parents que les membres de Jésus-Christ : aussi ne s'occupait-il en rien de leurs intérêts temporels, et ce qu'il demandait uniquement à Dieu pour eux, c'étaient les richesses de l'âme et les biens éternels. Il regardait comme une faute à un religieux de procurer des postes ou des dignités aux gens du monde; et un jour qu'une personne le pria d'obtenir une place de magistrature à son fils, il lui répondit : Je sais qu'il faut des juges pour le bon gouvernement de la République, mais je n'approuverai jamais qu'un religieux se mêle de faire nommer à ces offices.

Saint Gaétan montra le mépris qu'il avait pour les biens de ce monde, dans la pauvreté extrême dont il fit profession et qu'il laissa à son Ordre comme son plus riche héritage, ne voulant pas qu'on y eût de rentes ni qu'on y demandât l'aumône, ce qui était être deux fois pauvre. Plus il manquait de tout, plus il se

réjouissait comme ressemblant davantage à Jésus-Christ. Souvent il n'y avait au réfectoire qu'un peu de pain et des fruits cueillis dans le jardin du couvent : il se montrait alors plus content que si la table eût été chargée d'aumônes. Notre-Seigneur, au reste, le secourut plusieurs fois, avec une providence admirable, dans les nécessités où il se trouvait.

Ses vêtements montraient bien l'amour qu'il avait pour la pauvreté : ils étaient généralement vils et vieux, mais honnêtes et propres, et dans ses Constitutions, il remarque que la propreté doit toujours accompagner la pauvreté. Il avait coutume de dire qu'un habit de cent ans tout rapiécé valait pour lui un habit bordé de riches bijoux et de pierres précieuses. Il n'avait dans sa cellule pour tout ornement qu'une image de papier et les livres dont il se servait, encore les faisait-il reporter à la bibliothèque lorsqu'il n'en avait plus besoin. C'est par amour pour cette vertu qu'il refusa si constamment les revenus que lui offrait le comte d'Oppido, et les libéralités trop abondantes de l'évêque de Vérone; toutes ses richesses consistaient dans le trésor de la Providence, qui est une source permanente pour ceux qui se confient en elle, comme saint Gaétan l'éprouva ainsi que ceux de son Ordre.

Pendant qu'il était supérieur du couvent de Venise, une personne à qui il devait une certaine somme la lui demanda avec instance; le Saint n'avait point d'argent, mais il avait confiance dans notre Seigneur; et il lui envoya un jeune homme qui, sans dire ce qu'il était ni d'où il venait, lui mit dans les mains précisément la somme qu'il devait et disparut aussitôt. Pendant qu'il demeurait à Naples, on vint un jour l'avertir qu'il n'y avait plus qu'un seul pain dans la maison. Le Saint ordonna cependant que ses religieux descendissent au réfectoire, et tous s'étant mis à table, il les entretenait des avantages de la sainte pauvreté, les exhortant à avoir confiance en Notre-Seigneur. En ce moment on frappa à la porte. Le portier ouvrit, et trouva une corbeille remplie de pains d'une blancheur admirable, sans pouvoir découvrir qui les avait apportés. Les religieux en mangèrent avec grande consolation, et crurent que Notre-

Seigneur les avait secourus par le moyen d'un de ses Anges. On pourrait raconter beaucoup de faits de ce genre, dont quelques-uns sont arrivés au couvent de Madrid, et qui prouvent à la fois la pauvreté de ces religieux avec la protection que Notre-Seigneur leur accordait.

Saint Gaétan n'avait pas moins d'amour pour les autres vertus chrétiennes. Il était véritablement humble, c'est-à-dire que selon la parole de saint Bernard, il aimait à être tenu pour vil, et non à être vanté pour son humilité. Il fuyait les applaudissements, se réjouissait du mépris, cachait avec soin ce qui pouvait lui attirer l'estime du monde, et montrait au contraire tout ce qui la lui pouvait enlever. Il avait au pied une difformité qu'il laissait voir sans affectation en levant un peu sa soutane, dans l'espoir de se rendre ridicule. Il se recommandait souvent aux prières de ses Religieux, leur disant : « Recommandez-moi à Dieu, vous qui êtes ses vrais serviteurs ; » se regardant, lui, comme un serviteur inutile. Il se jugeait indigne d'être prêtre et d'offrir le Saint-Sacrifice. Quand revenait l'anniversaire du jour où il célébra sa première Messe, il disait : « Il y a aujourd'hui tant d'années que j'ai commis un bien grand acte d'orgueil, » considérant comme une présomption insupportable d'avoir osé offrir le Saint-Sacrifice.

Il avait ordonné que dans sa Congrégation les prêtres fussent honorés du titre de Dom, par respect pour la dignité sacerdotale, mais pour lui il n'en usait jamais et signait souvent ses lettres : « Gaétan, clerc misérable. » On voyait dans sa personne la même modestie que dans ses actions ; ses yeux étaient toujours baissés vers la terre, ses mains cachées dans les manches de sa robe et ramenées sur sa poitrine. Il parlait à voix basse, et tous ses pas, tous ses mouvements portaient l'édification dans ceux qui les voyaient ; il recommandait par-dessus tout l'humilité à ses Religieux, disant qu'elle était l'A B C du chrétien.

Avec cette vertu, il n'estimait rien tant que l'obéissance, et se réjouissait quand il lui arrivait d'avoir à obéir au lieu de commander, aussi ses Religieux l'appelaient-ils : *Perpetuo obediens*. l'Obéissant perpétuel, en quoi il ressemblait à Notre-Seigneur

qui fut obéissant jusqu'à la mort. Un signe de son supérieur et de son confesseur lui suffisait, préférant suivre en tout leur volonté pour ne se tromper jamais ; ce qui est une preuve de son humilité profonde et de son extrême prudence. Tous les matins il allait demander à son supérieur la permission de dire la Messe, sans laquelle il n'eût point osé monter à l'autel ; exemple que ses Religieux ont toujours suivi depuis. Il disait aussi que le supérieur est plus rigoureusement que les autres obligé à obéir, ne pouvant sans cela exiger de ses inférieurs l'obéissance qui lui est due. Il répondit un jour au comte d'Oppido, qui se plaignait de l'inexactitude de ses serviteurs : « Croyez-vous, monsieur le comte, être aussi ponctuel dans le service de Dieu, que vous voulez qu'on le soit dans le vôtre ? Ne vous étonnez pas si l'on y manque, puisque Votre Seigneurie y manque bien aussi quelquefois avec Dieu. »

Il était doué d'une singulière prudence, qui éclatait dans toutes ses paroles et dans ses actions : il gouvernait ses Religieux plus par la douceur que par la sévérité ; afin qu'étant entrés en religion pour y trouver la paix, ils n'y trouvassent pas au contraire une rigueur insupportable. Il comprenait que l'amour et la persuasion sont les meilleurs moyens de gouvernement, et il conseillait toujours aux autres de s'en servir. Le P. dom Pierre Fuscarenno se plaignant un jour de ce que la charge de supérieur était au-dessus de ses forces, le Saint lui dit : « Si vous voulez n'en pas sentir le poids, tâchez de vous faire aimer en Dieu et pour Dieu. »

Il accordait difficilement des exemptions à la vie commune, attachant beaucoup de prix à l'égalité ordonnée par les constitutions. Il refusa même de donner l'habit à un homme très-célèbre dans les lettres, parce qu'il demandait quelques adoucissements dans la nourriture à cause de la faiblesse de son estomac, et de pouvoir sortir du couvent plus souvent que les Religieux n'avaient coutume. Il s'était fait une Règle dans toutes ses actions de consulter d'abord le Seigneur sur ce qu'il devait faire, et d'agir ensuite selon ce qu'il lui avait inspiré.

Il menait une vie si austère, qu'on l'appelait quelquefois

l'homme de la grande pénitence : aussi disait-il qu'il abhorrait son corps comme le démon même. Il mangeait peu ; des légumes étaient sa nourriture ordinaire, encore souvent se contentait-il de pain et d'eau. S'il buvait du vin par nécessité, c'était en très-petite quantité ; hors du réfectoire il ne mangeait ni ne buvait jamais, quelque nécessité qu'il en eût. Tout en mangeant peu il veillait beaucoup, passant les nuits en prières ou à préparer ses sermons. Quand la fatigue l'obligeait à prendre quelque repos, il se jetait sur son pauvre lit, dont la dureté ne différait guère de celle du plancher. Il était couvert de cilices, portait une chaîne de fer, et se déchirait le corps par de fréquentes et sanglantes disciplines. C'est ainsi qu'il refrénait et mortifiait tous ses sens.

En l'année 1534, l'empereur Charles-Quint fit à Naples une entrée triomphale ; toute la ville accourut pour en être témoin. Le Saint pouvait la voir de la fenêtre de sa cellule, mais malgré les instances de ses amis, il ne voulut jamais sortir de son recueillement pour condescendre à leurs désirs.

Tel était le soin qu'il mettait à conserver la pureté de son âme, qu'il avait prié la Reine des Vierges de le défendre de toutes les impressions mauvaises que pouvaient lui laisser les turpitudes qu'il entendait en confession. Il parlait peu avec les femmes, et seulement par une extrême nécessité. Dans le procès que l'on fit à Naples pour sa canonisation, les témoins rapportèrent que sa pureté resplendissait jusque sur son visage, et que l'on n'avait jamais rien pu reprendre dans ses mœurs ni dans ses manières modestes.

Il recommanda à ses Religieux, dans ses constitutions, d'imiter par leur vie, par leurs paroles, par leurs actions la pureté des Anges ; et lui-même leur en donna un exemple admirable. Il avait en effet pour la chasteté le plus vif amour, en sorte qu'après sa mort, beaucoup de personnes ont été délivrées, par son intercession, des tentations qu'elles souffraient depuis longtemps contre cette céleste vertu.

Enfin Dieu voyant que son Serviteur était parvenu au comble de la sainteté, il voulut lui donner la couronne qu'il méritait.

En l'année 1547, les habitants de la ville de Naples opposèrent une vive résistance à l'introduction du tribunal de la Sainte Inquisition ; il y eut des séditions nombreuses où périrent beaucoup de Napolitains. Le Saint, désolé des crimes qui se commettaient journellement, et des maux qui retombaient sur la ville de Naples, à laquelle il était très-affectionné, redoublait ses veilles, ses prières, ses jeûnes, ses pénitences. Il demandait à Dieu la fin de ces calamités, et il avait coutume de répéter comme oraison jaculatoire ces paroles : *Ut civitatem istam defendere, pacificare, et custodire digneris, te rogamus, audi nos.*

Pendant plusieurs jours il tint exposé le très-saint Sacrement, devant lequel il voulut que ses Religieux priassent jour et nuit. Il composa même à ce sujet une prière tirée de la Sainte-Écriture, pour demander à Dieu de fléchir son courroux sur la ville et sur le monde.

Ces chagrins le firent tomber malade, mais il s'occupait moins de ses infirmités que du salut des Napolitains. Son mal s'accrut encore, quand il apprit l'interruption du saint concile de Trente. Il avait regardé cette assemblée comme le remède aux hérésies qui désolaient l'Église, et il en espérait le plus grand bien. Le médecin le voyant en péril, ordonna de le mettre sur un lit plus doux, mais il s'y refusa en disant : « Je veux mourir sur une croix, ou tout au moins sur le sol, couvert de cendres et revêtu d'un cilice. Pourquoi prenez-vous tant de soin d'un corps qui sera la proie des vers, et qui va bientôt retourner en poussière ? J'aurais voulu mourir comme mon Seigneur Jésus-Christ ; mais puisque je ne puis expirer sur la croix, ne me refusez pas de souffrir un peu pour marcher de loin sur les traces de mon Rédempteur. »

Ses Religieux voulaient appeler un autre médecin, parce que celui du couvent était jeune et de peu d'expérience : le médecin lui-même le désirait, mais le Saint, qui méprisait la vie, répondit qu'il ne voulait en aucune façon qu'on appelât un autre médecin, qu'il était un pauvre Religieux, et que sa vie n'avait aucune importance.

Le mal empirant, le Saint demanda les derniers Sacraments,

qu'il reçut avec une grande dévotion. Il pria ses Religieux de lui pardonner les offenses qu'il pouvait leur avoir faites, et leur dit ces paroles, comme son testament et l'expression de sa dernière volonté : « Mes enfants, jusqu'ici, grâce à Dieu, j'ai vécu pauvrement et j'ai toujours désiré de mourir pauvre. Je vous recommande par-dessus tout la pauvreté. »

Notre-Seigneur lui communiqua ensuite en son âme les douleurs qu'il souffrit en son corps ; la très-sainte Vierge lui apparut aussi entourée des Anges, et en cette sainte compagnie, il rendit l'esprit à Dieu son créateur, le 7 août de l'an 1547.

Dieu lui accorda dans le ciel ce qu'il avait tant désiré sur la terre ; car le jour même de sa mort, les troubles de Naples s'apaisèrent. Une foule innombrable accourut à ses obsèques : chacun lui voulait baiser les pieds et les mains, et avoir quelque-une de ses Reliques. Dieu révéla à plusieurs personnes la gloire de son Serviteur. Un Franciscain, Frère Jean de Saint-Bernard, rapporte dans la vie de saint Pierre d'Alcantara, que le jour où saint Gaétan expira, ce glorieux Père vit son âme monter au ciel toute resplendissante de gloire au milieu des Anges, qui célébraient son triomphe ; il dit alors : « Oh ! quelle grande colonne a été enlevée aujourd'hui à l'édifice mystique de l'Église ! » Saint André Avellino avait aussi pour saint Gaétan une dévotion particulière, et cherchait à imiter ses vertus.

Dieu avait doué son Serviteur de l'esprit de prophétie ; il fit pendant sa vie et après sa mort un si grand nombre de miracles, qu'il faudrait tout un livre pour les raconter. C'est pourquoi le Pape Clément X le canonisa le 12 avril 1661, conjointement avec saint François de Borgia, saint Philippe Béniti, saint Louis Bertrand et sainte Rose de Lima ; mais il donna la première place à saint Gaétan, comme au fondateur d'une religion qui rendait tant de services à l'Église.

(E. DARAS.)

SAINT DONAT,

ÉVÊQUE D'AREZZO, MARTYR.

Saint Donat, évêque d'Arezzo, ville de la Toscane, naquit de parents nobles, qui furent martyrisés du temps des empereurs

Dioclétien et Maximien. Ils avaient laissé Donat leur fils en bas âge, qui, pour éviter la fureur de cette persécution, se retira dans la ville d'Arezzo, où il s'associa à un Religieux de sainte vie, nommé Hilarin, par lequel Dieu fit plusieurs miracles.

Donat brillait fort à cause de ses bonnes mœurs, et de sa grande érudition en toutes sortes de sciences : il fut fait diacre et prêtre par Satur, évêque d'Arezzo, après la mort duquel il fut mis à sa place, avec l'approbation et le consentement de tous les fidèles.

Dieu fit de grandes merveilles par saint Donat. Le Pape saint Grégoire raconte, que les Gentils ayant cassé le calice de verre avec lequel en ce temps-là on disait la Messe, saint Donat fit rassembler tous les morceaux, et à sa prière Dieu remit le calice en son entier. Par ce miracle, Adon de Vienne dit que soixantedix-neuf païens furent convertis à la foi de Jésus-Christ. Il guérissait les malades, délivrait les possédés. En une grande sécheresse il obtint la pluie du ciel, et étant allé hors la ville, il revint sans être mouillé, encore qu'il plût très-fort.

Un trésorier de l'empereur, nommé Eustache, ayant reçu une grosse somme d'argent pour l'empereur, la donna en garde à sa femme, nommée Euphrosine. Celle-ci, en l'absence de son mari, étant avertie qu'il venait des gens de guerre à Arezzo, de peur qu'on ne le pillât, enterra son argent, et mourut avant que son mari fût de retour ; de sorte qu'Eustache étant revenu, trouva sa femme morte et son argent égaré. Néanmoins il fallait payer le fisc : ce qui redoublait son affliction, parce qu'il n'avait aucun moyen d'y satisfaire. Il eut recours à saint Donat, qui alla avec lui sur le tombeau de sa femme Euphrosine, et après avoir fait sa prière, il lui dit : « Euphrosine, je te commande de la part de Dieu, de nous dire où tu as mis l'argent que ton mari t'a laissé ? » Aussitôt on entendit une voix dans le sépulcre qui répondit à saint Donat, qu'ils cherchassent en un certain lieu qu'elle désigna, et qu'ils l'y trouveraient : ce qui se vérifia.

Saint Antonin écrit qu'un homme de bien ayant emprunté deux cents écus d'un autre, et ayant fait promesse de les rendre, les paya sans se soucier de retirer son billet. Bientôt après étant

décédé, et ce prétendu créancier s'opposant à son enterrement, jusqu'à ce qu'on lui eût payé la somme, la femme du défunt vint en pleurant trouver saint Donat; elle lui dit que sans doute son mari avait payé les deux cents écus, quoique ce mauvais créancier eût retenu le billet dont il se servait pour la poursuivre. Aussitôt saint Donat s'approcha du corps qui était sur les tréteaux, et lui dit : « Lève-toi, et te défends de cet homme, qui empêche que tu ne sois porté dans le tombeau. » Le mort se leva sur le cercueil; il convainquit le créancier qui déniait avoir été payé, et lui fit rendre son billet, puis il pria saint Donat de le renvoyer en son repos; ce qu'il fit.

Par ces miracles, saint Donat convertit beaucoup de païens. Cela étant venu à la connaissance de Quadracien, préfet de l'empereur Julien l'Apostat, il fit prendre saint Donat et saint Hilarin, pour les contraindre de sacrifier aux dieux. Comme il vit que le Saint se moquait de ses menaces, il fit tant battre saint Hilarin à coups de bâton, qu'il rendit l'âme à Dieu. Puis après avoir fait donner plusieurs coups de pierre sur le visage de saint Donat, qu'il avait fait mettre dans un cachot, il lui fit trancher la tête.

Les corps des saints Martyrs furent enterrés près de la ville. Leur mort arriva le 4 août, l'an de Notre-Seigneur 362, la seconde année de l'empire de Julien l'Apostat. Mais l'Église fait commémoration de saint Hilarin le 16 juillet, lorsque son corps saint fut transporté à Ostie. (RIBADÉNÉIRA.)

SAINT CARPOPHORE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Carpophore était l'un des plus vaillants soldats de l'armée des empereurs Dioclétien et Maximien; mais il fut dénoncé comme chrétien avec plusieurs de ses camarades qui avaient reçu la foi : c'étaient Cassius, Séverin, Exanthe, Fidèle, Second et Lezin. L'empereur Maximien les ayant sommés de sacrifier aux idoles, ils s'en allèrent la nuit et gagnèrent la ville de Côme dans le Milanais. En apprenant leur fuite, Maximien fit partir une

troupe à leur recherche ; ils furent repris à Côme, et comme rien ne les put séduire, ils furent mis à mort pour la foi.

Les Reliques de saint Carpophore et de saint Fidèle ont été transférées à Milan, par saint Charles Borromée, en l'an 1576.

SAINT VICTRICE,

EVÊQUE DE ROUEN.

On ignore le lieu de la naissance de saint Victrice. Saint Paulin, qui vivait dans le même temps, dit seulement qu'il était de quelqu'une des extrémités de l'empire romain. Il naquit sous le règne de Constantin le Grand, et porta les armes dans sa jeunesse. Il eut le bonheur de connaître Jésus-Christ, et il est assez vraisemblable que l'on doit mettre sa conversion dans le temps où Julien l'Apostat entreprit de rétablir le paganisme dans ses armées.

Victrice employa le moyen suivant pour mettre sa vertu à couvert des dangers auxquels elle était exposée. Un jour que toutes les troupes étaient rassemblées, il s'avança au milieu du camp, et déposa son habit militaire avec ses armes aux pieds d'un tribun, en lui disant qu'il ne pensait plus qu'à se revêtir intérieurement de la paix et de la justice chrétienne. Le tribun, qui était idolâtre, ordonna qu'il fût fouetté, et le fit meurtrir de coups. Ce supplice, dit saint Paulin, n'abattit point le Serviteur de Dieu, parce qu'il était fortifié par la Croix de Jésus-Christ. Ayant été conduit en prison, on le coucha nu sur de petites pierres aiguës. Ce nouveau genre de torture ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa constance. Rien ne pouvant l'ébranler, il fut présenté au comte ou général de l'armée, qui le condamna à perdre la tête.

Soutenu par les consolations que Dieu versait dans son âme, il marcha courageusement au lieu du supplice. Celui qui devait faire l'exécution l'insultait en le conduisant, et affectait de marquer avec sa main l'endroit de son cou qu'il projetait de frapper. Mais il fut puni de son insolence, en perdant la vue sur-le-champ. Ce miracle fut suivi d'un autre. Le geôlier avait lié le Saint si étroitement, que les chaînes étaient entrées dans la chair. Vic-

trice pria les soldats de le desserrer tant soit peu. N'ayant pu obtenir ce qu'il demandait, il implora le secours de Jésus-Christ, et aussitôt les chaînes lui tombèrent des mains. Personne n'osa lier de nouveau celui auquel Dieu avait rendu la liberté. Les gardes étonnés coururent annoncer au comte ce qui venait d'arriver. Celui-ci, frappé du récit du double miracle, fit son rapport au prince, devint le défenseur de celui qu'il avait condamné et lui obtint la vie avec la liberté. Toutes ces circonstances sont rapportées dans la lettre que saint Paulin écrivit à saint Victrice lui-même en 399 ¹.

On ne sait où saint Victrice se retira après sa conversion. Mais la suite de sa vie est une preuve éclatante de la ferveur avec laquelle il s'était préparé aux travaux apostoliques. Nous apprenons de saint Paulin, qu'il alla porter le flambeau de la foi dans la contrée de la Gaule Belgique, habitée par les Morins et les Nerviens, laquelle fait maintenant partie de la Picardie, du Hainaut et de la Flandre. Les progrès de l'Évangile y avaient été jusque-là peu considérables. Mais Victrice n'y eut pas plus tôt paru, que cette terre inculte avec ses rivages sablonneux et ses déserts arides, devint un des plus beaux parterres des jardins de l'Époux. Le nom de Jésus-Christ retentit de toutes parts, et il n'y eut presque personne qui ne se rangeât sous son empire. On bâtit des églises, on forma des monastères; les villes, les campagnes, les îles, les forêts se peuplèrent de Saints : en un mot, les idoles tombèrent, et Jésus-Christ régna. Nous suivons ici saint Paulin, et nous nous servons même de ses expressions.

Les uns prétendent que saint Victrice fit cette mission avant d'occuper le siège de Rouen : les autres soutiennent le contraire. Le premier sentiment nous paraît le plus probable. Peut-être que le Saint était alors évêque régional. Il fut, au rapport de saint Paulin, élevé à l'épiscopat par le Siège apostolique.

Il eut une liaison fort intime avec saint Martin de Tours. Il se trouva avec lui à Vienne sur le Rhône, lorsque saint Paulin vint

¹ Ep. xviii, p. 401, édit. Veron.

le consulter sur le choix de sa retraite, et il était alors pasteur de l'Église de Rouen ¹. Ce fut la première, et même l'unique fois que saint Paulin vit notre saint Évêque. Il assure que cette courte entrevue suffit pour lui faire concevoir la plus haute idée de sa sainteté, et pour le pénétrer d'amour et de vénération pour sa personne.

On lit dans Sulpice Sévère ², que saint Victrice était encore avec saint Martin à Chartres, lorsqu'un homme de cette ville amena à ce dernier sa fille, muette de naissance, pour le prier de la guérir. Le saint Évêque de Tours voulut la renvoyer à Victrice et à un autre évêque nommé Valentinien, disant qu'ils étaient tous deux plus puissants que lui auprès de Dieu. Mais ils se joignirent l'un et l'autre au père de la fille pour demander sa guérison, et ils l'obtinrent en effet.

La haute idée que saint Martin avait de la sainteté de Victrice, était appuyée sur les fondements les plus solides. Il connaissait le fruit que ses prières, ses exemples et ses travaux produisaient dans son diocèse. Auparavant, dit saint Paulin, la ville de Rouen était assez peu connue des autres nations : mais sous Victrice elle devint une nouvelle Jérusalem, et son nom fut célèbre parmi les plus illustres églises du monde chrétien. Les Apôtres choisirent cette ville, où ils étaient autrefois étrangers, pour y faire reposer leur esprit ; et en y allumant dans les cœurs des fidèles les flammes du divin amour, ils font éclater les merveilleux effets de la puissance du Seigneur. On y voit un grand nombre d'églises, où l'on chante les psaumes sacrés avec un concert mélodieux, et des monastères nombreux dont les habitants, par la perfection des conseils évangéliques, élèvent chaque jour de nouveaux trophées à la religion. On y trouve de toutes parts des vierges, qui par leur pureté font de leur corps et de leur cœur un sanctuaire digne de Jésus-Christ ; des veuves qui ne cessent nuit et jour de s'appliquer au service de Dieu et à l'exercice des œuvres de charité ; des personnes qui, quoique engagées dans le mariage, gardent la continence, et qui par la

¹ Saint Paulin vint à Vienne au plus tard vers l'an 392.

² Dial. IV, c. II.

ferveur et la continuité de leurs prières, donnent au monde le plus édifiant spectacle. Tel est le témoignage que saint Paulin rendait, du fond de l'Italie, à l'Église de Rouen, au zèle et à la sainteté de son pasteur ¹.

Quelques troubles s'étant élevés parmi les évêques de la Grande-Bretagne ², Victrice fut appelé pour les apaiser. Il justifia l'idée que l'on avait conçue de lui; il vint à bout par sa patience et sa charité d'y établir le calme et la paix. Ceci arriva quarante ans avant que saint Germain d'Auxerre passât dans le même pays pour confondre les pélagiens.

Victrice était à peine de retour dans son diocèse, qu'il apprit que saint Ambroise et quelques autres évêques lui envoyaient des Reliques, et que celui qui les apportait était peu éloigné de Rouen. Il alla au-devant de lui par respect. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait reçu, probablement par la même voie, des Reliques de saint Jean-Baptiste ³, de saint André, de saint Thomas, de saint Luc, de saint Gervais, de saint Protais et de saint Agricole. La nouvelle caisse en contenait une plus grande quantité; et il y en avait de saint Jean l'Évangéliste, de saint Procul de Bologne, de saint Antonin de Plaisance, de saint

¹ Ep. XVIII, p. 97.

² Ces troubles avaient peut-être été excités par les ariens.

³ On verra, sous le 29 août, comment une portion des Reliques de saint Jean-Baptiste fut apportée d'Alexandrie à Brescia, par saint Gaudence. Il paraît que ce fut de cet endroit qu'on en envoya à saint Victrice.

Les Reliques de saint André et de saint Luc furent portées de Patras à Constantinople en 357. On en fit plusieurs distributions, comme nous l'apprenons de Paulin le diacre, *in Vit. S. Ambros.* Il y en avait une portion à Brescia. Saint Paulin de Nole en possédait une autre, qu'il mit dans l'église qu'il avait fait bâtir à Fondi dans la Campanie. Saint Ambroise en mit aussi dans l'église qu'il dédia à Milan, sous l'invocation des Apôtres. Saint Paulin, saint Ambroise et saint Gaudence reçurent en même temps quelque portion des Reliques de l'apôtre saint Thomas.

Saint Augustin, tr. CXXIV, *in Joan*; saint Ephrem d'Antioche, *ap. Phot. Bibl. Cod.* 229, et saint Grégoire de Tours, *de Glor. Mart.*, l. I, c. xxx, parlent du tombeau de saint Jean l'Évangéliste, comme existant à Éphèse de leur temps. Ils font aussi mention d'une espèce de poussière ou manne qui sortait de ce tombeau, et qui, étant transportée de tous côtés, servait à la guérison des malades. C'était apparemment des Reliques de cette espèce que saint Ambroise mit à Milan et qu'il envoya à saint Victrice.

Saturnin et de saint Trajan de Macédoine, de saint Nazaire de Milan, des saints Muce, Alexandre, Datys et Chindé, et des saintes Rogate, Léonide, Anastasio et Anatolie. Victrice nous donne lui-même les noms de tous ces Saints, dans le discours qu'il fit en cette occasion ¹. Saint Ambroise ayant fait la découverte des Reliques de saint Gervais et de saint Protas à Milan, après la mort de l'empereur Théodose, arrivée le 17 janvier 395, et de celles de saint Nazaire et de saint Celse, peu de temps après, mourut en 397. Il faut donc placer l'envoi de ces mêmes Reliques à Rouen, vers l'an 396.

Saint Victrice, pour les placer décemment, bâtit une église dans sa ville épiscopale; et il en fit la translation avec beaucoup de solennité, lorsque le bâtiment eut été achevé. Il nous a laissé une description de cette cérémonie, dans le discours dont nous venons de parler. Il y prend la défense des vierges et des veuves contre l'hérésie de Jovinien, qui avait été condamné depuis peu dans les conciles de Rome et de Milan. Il y oppose aux ariens une profession de foi fort exacte sur la Trinité; il s'y félicite d'avoir la même foi que les Apôtres et les Martyrs, et il ajoute que la confession que nous en faisons, tant dans la peine que dans la joie, obtient la grâce et le salut. En décrivant la procession qui se fit pour la cérémonie de la translation, il dit : « Ici se présente en foule la troupe des moines exténués par les jeûnes; là, de nombreux essaims d'enfants innocents font retentir les airs des sons joyeux de leurs voix; ici, le chœur des vierges dévotes porte l'étendard de la croix; là, se joint une multitude de continents et de veuves. » Il exhorte les fidèles à regarder les Martyrs comme leurs protecteurs. « Il

¹ Ce discours a été publié sans nom d'auteur parmi les œuvres de saint Ambroise, de l'édition des Bénédictins, *Vide Præfat.*, in t. II, et *Serm. de laude Sanctorum*, mais un célèbre antiquaire a prouvé qu'il était de saint Victrice. Voyez Lebeuf, *Not. in Lib. de Laude Sanctorum*.

Dans un ancien manuscrit de l'abbaye de Saint-Gall, l'auteur de ce discours se nomme lui-même : *Sed quid ego pauper Victricius cullor vester*, etc. Et ailleurs : *Bis ad Rothomagensem Sancti veniunt civitatem*. Il y a encore d'autres passages et d'autres circonstances qui montrent que ce discours est de saint Victrice.

nous faut, dit-il, embrasser dévotement ces précieux restes des supplices, et y chercher, comme l'hémorroïsse, à la frange de l'habit du Sauveur, la guérison de nos plaies. » Il ajoute, en parlant de lui-même : « Vous voyez devant vous, et à votre service, un soldat éprouvé par les années, vieilli dans les combats, endurci à la fatigue et aux veilles... qui n'estime la vie présente que par ses rapports à l'éternité, et qui ne se croit jamais plus riche que lorsqu'il a les mains chargées des Reliques des Saints... Leurs domiciles sont dans le ciel ; mais ils sont ici comme des hôtes à qui nous pouvons adresser nos prières. » Il montre que le don des miracles et le gage de leur faveur, ne sont pas moins dans les petites parties de leurs Reliques, que dans le tout.

On croit que l'église que saint Victrice fit bâtir pour les Reliques qu'on lui avait envoyées d'Italie, est celle qui porte à Rouen le nom de Saint-Gervais. Elle est à l'endroit où saint Mellon avait été enterré, et il est à présumer qu'on avait précédemment élevé un oratoire sur le tombeau de ce Saint.

Cependant on accusa saint Victrice d'errer dans la foi ; et il est probable que cette erreur prétendue avait la Trinité pour objet : mais il ne lui fut pas difficile de se justifier. On doit peut-être attribuer à cette accusation le voyage de Rome, vers l'an 455, sous le pontificat d'Innocent 1^{er}.

Le désir qu'il avait de rejoindre son troupeau l'empêcha d'aller voir à Nole saint Paulin, son ami. Celui-ci s'en plaignit dans une lettre qu'il écrivit sur la fin de l'année 404. Il y dit qu'il avait été indigne de recevoir une si grande consolation. Il y insère une profession de foi sur les Mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation. Il s'y réjouit de ce que Victrice a confondu la calomnie, de ce qu'il a triomphé de ses ennemis, et de ce qu'une épreuve passagère avait opéré pour lui un poids éternel de gloire.

Saint Victrice ayant consulté le Saint-Siège sur quelques points de discipline, le Pape Innocent 1^{er} lui adressa, en 404, une décrétale, contenant treize articles qui avaient principalement le clergé pour objet. La continence y était fortement recommandée aux clercs. Il y avait aussi des règlements pour les vierges qui

ont choisi Jésus-Christ pour époux, et qui ont reçu le voile sacré de la main du prêtre.

Saint Victrice vécut encore quelques années sur le siège de Rouen, dont il était le huitième évêque. Il mourut vers l'an 445. Quelques auteurs mettent sa mort deux ans plus tard. Sa fête est marquée au 7 août dans les martyrologes de France et dans le martyrologe romain. C'est aussi en ce jour qu'on la célèbre à Rouen.

(GODESCARD.)

SAINT LIZIER,

ÉVÊQUE DE COUSERANS.

Le Couserans est une contrée montagneuse de la Gascogne, contenue aujourd'hui dans le département de l'Ariège, et qui a eu des évêques dont quelques-uns sont honorés comme Saints. Saint Lizier, qu'on a aussi appelé Licar (en latin *Glycerius*) est de ceux-là. Espagnol de naissance, il avait franchi les Pyrénées pour vivre sous la direction du bienheureux Fauste, cinquième évêque de Tarbes. Mais ce saint prélat étant mort, Lizier se retira auprès de saint Quintien, deuxième évêque de Rodez; et peu après saint Valère, premier évêque de Couserans étant mort en l'an 504, Quintien proposa à cette contrée saint Lizier, qui fut accepté par tous les suffrages. Il gouverna quarante-quatre ans le Couserans et mourut saintement à Pamiers. Une petite ville de la contrée où il étendit la foi s'appelle de son nom Saint-Lizier.

SAINT SIGEBERT OU SIGEBRECHT,

ROI DES EST-ANGLES, MARTYR.

Sigebert ou Sigebrecht, né avant que les Missionnaires de saint Grégoire le Grand eussent porté l'Évangile dans la Grande-Bretagne, était fils d'un roi des Est-Angles, l'un des sept royaumes de l'Heptarchie. Il perdit son père assez jeune, et sa mère donna la couronne à un second mari qu'elle épousa. Ce nouveau roi nommé Redwald, soit à la sollicitation d'Ethelbert roi de Kent, soit à la persuasion des prédicateurs de la foi, renonça aux superstitions de l'idolâtrie, et reçut le Baptême à Cantorbéry en

présence du roi de Kent. Mais sa femme, mère de Sigebert, et quelques prêtres païens qu'elle avait avec elle, lui firent reprendre ses anciennes idoles dont il mêla le culte avec celui de Jésus-Christ.

Ce prince ajoutait encore bien d'autres vices à celui de la superstition. Il prit en aversion Sigebert, fils de sa femme, qui, pour éviter les effets de sa mauvaise volonté, quitta le pays et passa en France sous le roi Clotaire II. Là, il s'appliqua tellement à l'étude des lettres humaines, qu'il devint intelligent dans plusieurs sortes de sciences. Mais ce qu'il y fit de beaucoup plus important, ce fut d'apprendre les principes de la religion chrétienne, d'embrasser la foi de Jésus-Christ par le Baptême, et de commencer à régler sa vie sur les vérités et les préceptes de l'Évangile.

Pendant qu'il était en France, le roi Redwald, son beau-père, mourut, et eut pour successeur son fils Carpwald ou Erpwald, qui était venu de son mariage avec la mère de Sigebert. Erpwald s'étant laissé catéchiser par saint Edwin, roi de Northumberland, son allié, se fit chrétien : mais il fut assassiné peu de temps après par un gentilhomme païen nommé Richbert.

Cette mort fit tomber l'espérance qu'on avait de voir bientôt le royaume d'Est-Angles éclairé par la lumière de l'Évangile. Mais la divine Providence avait réservé cet avantage aux soins de Sigebert. Il retourna en Angleterre après avoir fait en France de grands progrès dans l'exercice de la vertu et dans la connaissance des vérités chrétiennes : et il monta sur le trône de son père trois ans après la mort de son frère utérin. Il crut devoir employer toute l'autorité qu'il avait reçue de Dieu pour faire reconnaître Jésus-Christ par tous ses états, et il voulut rendre tous ses sujets participants des biens spirituels qu'il avait rapportés de France. Pour y réussir plus facilement, il fit venir auprès de lui un évêque de Bourgogne nommé Félix, qui avait quitté son pays et tout ce qu'il possédait pour aller travailler à la conversion des infidèles, et qui était venu s'adresser à Honorius évêque de Cantorbéry, pour trouver du travail. Avec le secours de ce prélat et de beaucoup d'autres ouvriers évangéliques qu'il

fit employer sous lui, il vint à bout de rendre tout son royaume chrétien en peu d'années. Il y fit établir et régler tout ce qu'il avait remarqué de meilleur en France pour assurer la pureté de la foi et des mœurs. Il institua diverses écoles pour instruire la jeunesse : et l'institution en a paru si importante que quelques-uns n'ont pas fait difficulté d'y rapporter l'origine de la célèbre université de Cambridge, quoiqu'elle n'ait été fondée que dans le dixième ou le onzième siècle. Il fit mettre et fixer le siège épiscopal de Félix à Dumnoc, l'une des villes principales de ses États : et ce prélat, après avoir travaillé à l'œuvre du Seigneur avec une application infatigable pendant dix-sept ans entiers, y finit ses jours en paix.

Cependant le roi Sigebert, qui avait sa propre sanctification à cœur en cherchant les moyens de procurer le salut aux autres, sentait augmenter tous les jours le dégoût qu'il avait des grandeurs de la terre dont il découvrait mieux la vanité que personne. La couronne qu'il portait n'avait à ses yeux rien que de méprisable auprès de celle que l'Évangile lui faisait espérer dans le ciel. Il quitta celle-là pour travailler avec plus de liberté et d'assurance à mériter celle-ci : et renonçant à tout ce qui fait l'objet de l'ambition et des autres passions des hommes dans le siècle, il descendit du trône en 639, pour aller se renfermer dans un monastère qu'il s'était fait bâtir, il laissa le gouvernement de ses États à son cousin Egéric, et il se consacra entièrement au service de Dieu par la profession monastique.

Il n'y avait guère plus de cinq ans qu'il vivait ainsi retiré du monde, lorsque Penda, roi de Mercie, qui était redoutable à tous ses voisins par sa valeur et sa cruauté, et qui se déclarait partout l'ennemi du nom chrétien, suscita une guerre injuste au roi d'Est-Angles. Les sujets du royaume qui voyaient qu'Egéric n'était point capable de résister à la puissance d'un tel ennemi, vinrent trouver Sigebert, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de regarder toujours comme leur roi. Ils le tirèrent malgré lui de son cloître pour lui faire commander l'armée, assurés que la présence d'une personne dont ils avaient éprouvé le grand courage et la sage conduite en toutes rencontres, animerait autant

leurs soldats qu'elle pourrait inspirer de terreur à leurs ennemis. Sigebert résista de toute sa force, mais il ne put se défendre de leur violence. Se voyant obligé de leur faire ce sacrifice, il voulut bien exposer sa vie pour le salut de tant de peuples qu'il avait acquis à Jésus-Christ. Mais pour faire voir qu'il demeurerait toujours fidèle à la profession qu'il avait embrassée, il ne prit pour armes qu'une canne dont il devait se servir pour le commandement. Dieu permit qu'il fût tué dans le combat avec Ecgrie; une grande partie de son armée taillée en pièces : le reste dissipé. Ils eurent pour successeur le roi Anne, père et grand-père de diverses saintes religieuses dont nous avons déjà parlé. Il fut tué aussi quelque temps après par le terrible Penda qui avait déjà traité de même saint Edwin et saint Oswald, rois de Northumberland.

On ne voit pas que la fête de saint Sigebert ait été instituée en Angleterre comme le fut celle de saint Oswald, dont nous avons parlé le 5 de ce mois, si ce n'est peut-être dans quelques églises particulières de monastères ou de paroisses. Les martyrologes n'ont commencé à en parler que dans ces derniers siècles. Le Martyrologe romain n'en fait aucune mention; celui de France et celui des Bénédictins du P. Menard le marquent au 7 août, comme au jour de sa mort. Celui des Bénédictins catholiques d'Angleterre ne le met qu'au 17 de ce mois : en quoi il semble qu'on ait retenu l'usage d'avant la réformation du calendrier faite par le Pape Grégoire XIII.

SAINT ULRICH ou UDALRICII,

ÉVÊQUE DE PASSAU

Ulrich ou Udalrich, né d'une illustre famille du Tyrol, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord prévôt de la cathédrale d'Augsbourg. Il s'acquitta avec zèle des devoirs que cette charge lui imposait, et s'éleva avec force contre les vices qui déshonoraient malheureusement alors une partie du clergé, particulièrement la simonie. C'était le temps des grandes entreprises des chefs du Saint-Empire contre la Papauté; l'Allemagne était en proie au schisme et à tous les désordres qui en sont la suite.

Ulrich fut un des plus fermes soutiens de l'unité de la foi et des droits du Saint-Siège, et il eut le bonheur de contribuer à les faire respecter dans le diocèse d'Augsbourg, ainsi que dans celui de Passau, à l'administration duquel il fut appelé à l'âge de soixante-cinq ans. Le Pape, plein de confiance dans sa fermeté et dans son attachement à sa cause, le nomma alors son légat apostolique en Allemagne. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé dans les espérances qu'il avait fondées sur son expérience et sur son zèle.

Le saint Évêque s'appliqua aussi à établir dans son diocèse de nouveaux monastères, et à faire fleurir la discipline religieuse dans ceux qui existaient déjà. Ainsi, en 1094, il fit venir de l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, des Bénédictins pour remplacer, au monastère de Koetwin, les Chanoines Réguliers qui l'occupaient, mais dont il n'était pas content. Il releva aussi le convent de Saint-Nicolas qui était presque en ruines.

En 1095, il assista au concile de Plaisance, où il sacra Arnoul de Milan ; mais à son retour dans sa patrie, il eut la douleur de trouver son évêché envahi et occupé par un intrus. Il se retira au monastère de Reitenbuch, et n'en sortit qu'à la fin du schisme, pour reprendre le gouvernement de son troupeau. On lui dut alors la reconstruction de plusieurs églises, qui avaient été dévastées et ruinées par les ennemis de la foi. Il mourut saintement le 7 août 1121, âgé de quatre-vingt-quatorze ans.

LE BIENHEUREUX CONRAD,

PRINCE DE BAVIÈRE ET MOINE DE CLAIRVAUX.

Henri-le-Noir, duc de Bavière au douzième siècle, eut un fils qu'il appela Conrad, et qu'il fit élever dans l'amour de Dieu et de la vertu. Il le conduisit à l'archevêque de Cologne qui voulut bien se charger de son éducation. Les exemples de vertu qu'il eut tous les jours sous les yeux, et la paix qui régnait dans cette sainte maison frappèrent le jeune Conrad : il compara la vie chrétienne si heureuse à la vie du monde si agitée, et se proposa fermement de ne vivre que pour Dieu et pour son salut.

Renonçant donc aux grandeurs humaines, il prit la résolution

d'embrasser la vie religieuse et, avec la permission de son père, il s'en alla à Clairvaux, où il devint le modèle des Frères par sa soumission, sa ferveur et son humilité.

Après avoir vécu longtemps dans la pratique de toutes les vertus, il demanda à son Abbé la permission de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, ce qui avait été son désir dès son jeune âge ; il l'obtint, et acheva de se sanctifier dans ce pieux voyage. Il s'en revenait à Clairvaux, lorsque Dieu l'arrêta à Bari, dans la Pouille. C'est là qu'il devait quitter le monde pour le ciel ; ce qui eut lieu le 7 août de l'an 1225.

Peu après sa mort, son père et sa mère, pour qui il pria dans la gloire, furent touchés de la grâce, abandonnèrent le monde et ses vanités, embrassèrent l'un et l'autre la vie religieuse. Le culte du bienheureux Conrad a été approuvé en 1832 par Grégoire XVI.

SAINT ALBERT DE TRAPANI,

CARME.

Albert, fils de Benoît Adalhati et de Jeanne Palizzi, l'un et l'autre distingués par leur noblesse et leur piété, naquit en l'an 1212, à Trapani, ville ancienne de la Sicile au cap du Ponent, sur la fin du règne de Pierre, roi d'Aragon, lorsque Frédéric II était roi de Sicile. Il n'avait que huit ans, lorsqu'on voulut traiter de son mariage avec la fille de l'un des plus grands seigneurs du royaume. Son père parut y donner les mains : mais Jeanne ne pouvant oublier le vœu qu'elle avait fait à Dieu du consentement de son mari, crut devoir déclarer à son fils l'engagement qu'elle avait contracté avec le ciel avant sa naissance. Elle lui fit entendre qu'il était le fruit de ses jeûnes, de ses prières et de ses larmes ; et qu'ensuite d'une longue stérilité elle ne l'avait obtenu qu'après avoir promis à la très-sainte Vierge de le consacrer à Dieu sous sa protection dans le monastère des religieux du Mont-Carmel. Albert, sans autre délibération, demanda que le vœu de ses parents fût ratifié, et qu'il lui fût permis de l'aller exécuter sur l'heure même. On ne put résister à ses instances, et il fallut le mener aux Carmes du Mont-Tra-

pano, à quelques milles de la ville, où il reçut l'habit de religion.

Il passa le reste de son enfance dans les exercices réguliers de la pénitence et de la vie intérieure sans souffrir qu'on eût égard à la faiblesse de son âge. Sa ferveur ne finit pas avec son noviciat, comme il arrive assez souvent dans les monastères. Elle augmenta de telle sorte après sa profession, qu'outre les austérités communes à son Ordre, il portait le cilice trois fois la semaine, se privait entièrement de l'usage du vin, et mêlait toujours de l'absinthe dans sa nourriture des vendredis pour s'imprimer plus vivement l'image de la Passion du Sauveur. Il avait tant d'aversion pour l'oisiveté, qu'il ne souffrait point de vide entre ses occupations : il passait toujours sans milieu de la prière à l'étude ou aux actions de charité. Il récitait toutes les nuits le psautier entier à genoux : il cherchait tous les moyens imaginables de mortifier son esprit, ses sens et son corps, afin d'empêcher que l'ennemi de son salut pût prendre aucun avantage sur lui, et de se mettre en état d'obtenir plus facilement de Dieu les secours qui lui étaient nécessaires pour repousser les tentations humiliantes dont il était attaqué par intervalles.

On le fit passer par tous les degrés de l'ordination sans avoir égard aux défaites que son humilité lui suggérait pour s'en défendre. Il ne fut pas plutôt prêtre, qu'on le chargea, malgré lui, du ministère difficile de la prédication : mais la manière dont il s'en acquitta fit juger aisément que c'était Dieu qui l'y avait appelé. Ce fut Dieu aussi qui lui mit dans le cœur et sur les lèvres la parole de vie qu'il portait aux peuples de sa part. De sorte qu'outre le grand fruit qu'il fit parmi les fidèles, il convertit encore beaucoup de Juifs qui embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Après avoir travaillé pendant plusieurs années à l'ouvrage du Seigneur dans les lieux voisins de Trapani, il alla jusqu'aux autres extrémités de la Sicile, prêchant partout la pénitence, et soutenant sa prédication par les exemples édifiants de sa vie. On dit que Dieu y joignit aussi la vertu des miracles pour autoriser sa doctrine et montrer que c'était lui qui l'avait envoyé.

Il commença à paraître dans la ville de Messine, sous le règne de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, que le Pape Urbain IV

avait appelé contre Mainfroy, bâtard de Frédéric II, et qu'il avait investi du royaume des Deux-Siciles, et il continua d'y gagner des âmes à Dieu sous les rois d'Aragon qui devinrent ensuite maîtres de l'île.

Ayant été fait provincial de la Sicile pour les maisons de son Ordre, il voulut faire toutes les visites des couvents du royaume à pied, n'ayant qu'un simple frère pour compagnie, et ne portant qu'un peu de pain pour toute sa provision. Ses grandes austérités jointes à ses travaux évangéliques épuisèrent enfin ses forces corporelles, et le firent résoudre dans l'extrémité de sa vieillesse à se ménager une petite solitude près de la ville de Messine pour tâcher de passer le reste de ses jours dans le repos de la contemplation. Il les y termina heureusement le 7 août 1292¹, selon l'opinion commune, âgé d'environ quatre-vingts ans. Il fut enterré avec une grande solennité dans l'église du couvent de son Ordre, à Messine, où Dieu fit paraître divers signes de la gloire dont il l'avait couronné dans les ciels. Quelques années après les Carmes enlevèrent de ce lieu une partie de ses reliques, et les portèrent dans le couvent du Mont-Trapano, à l'autre pointe de l'île. Le martyrologe romain fait mention de lui au 7 août. Le Saint fut canonisé à Rome vers le milieu du xv^e siècle.

(BAILLET.)

LE BIENHEUREUX VINCENT D'AQUILA,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Vincent naquit à Aquila, ville d'Italie, et se consacra à Dieu dans l'Ordre de Saint-François. Pour prévenir la rébellion de ses sens, il pratiquait d'étonnantes austérités, ne vivant que de pain et d'eau, de quelques herbes crues et d'absinthe. Comme il ne respirait que pour Dieu, il fuyait la conversation des hommes, même celle des religieux, ses frères, et passait en oraison les jours et souvent les nuits entières. L'humilité et la patience furent des vertus qui ne se démentirent jamais en lui.

¹ D'autres disent en 1307.

Dieu permit que Vincent, simple frère lai, possédât le don de prophétie. Il annonça à Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, les ravages que Charles VIII, roi de France, ferait dans son royaume, et lui prédit la perte de la bataille que, contre son avis, ce prince voulut livrer à l'armée du Pape Innocent VIII. Après avoir édifié par ses exemples et fait éclater la grandeur et la puissance de Dieu par des miracles, Vincent mourut l'an 1504. Il fut enterré au couvent de Saint-Julien, près d'Aquila. Au bout de quatorze ans, on trouva son corps sans corruption. Il fut alors levé de terre et placé dans une châsse garnie de cristaux. Le Pape Pie VI a approuvé, le 19 septembre 1787, le culte de ce Bienheureux, dont la fête se célèbre le 7 août.

LA VÉNÉRABLE ESPRITE JOSSAUD,

VIERGE.

Cette admirable fille vint au monde en la ville de Carpentras, en France, l'an 1628, de Laurent Jossaud et d'Hélène Durand, gens honnêtes et d'une grande aisance. Elle fut baptisée le jour de la Chandeleur, et reçut le nom d'Esprite. Dès son enfance, elle fit présager son incomparable amour de la pureté en refusant obstinément, pendant plusieurs jours, le lait d'une nourrice qui était devenue mère par un crime, et en jeûnant plutôt que d'y toucher.

Elle n'eut pas atteint l'âge de cinq ans, que cette enfant de bénédiction détestait les moindres fautes, et goûtait déjà les maximes de l'Évangile. Sa mère pleurant un de ses fils qu'elle venait de perdre en bas âge, elle la reprit naïvement : « Est-ce qu'il n'a pas été baptisé, dit-elle, et n'est-il pas l'enfant de Dieu ? Il est au ciel : pourquoi pleurer son bonheur ? » Cet ange de la terre fit sa première communion à neuf ans ; et dès lors elle s'attacha, par des nœuds si doux et si forts au divin Sauveur des âmes, que rien au monde ne put désormais l'en séparer.

M^{me} Jossaud, une de ces chrétiennes qui ne sont pas assez déprises du siècle, visait à la pourvoir dans le monde ; voyant que sa piété grandissait trop pour ses desseins, elle essaya d'y apporter des entraves ; elle la chargea des soins du ménage,

afin d'interrompre son assiduité à la prière et aux pratiques de la dévotion : l'obéissance fit trouver à la jeune fille, dans le travail même, le Dieu dont on essayait de la distraire.

Cependant son attrait pour la retraite devint si puissant qu'il fallut céder à ses instances et lui permettre d'aller en un couvent d'Ursulines, pour y faire son éducation : elle avait douze ans. Elle eut de la peine à se mettre aux études : ses goûts n'étaient point à la science humaine ; mais elle fit dès l'abord des progrès immenses dans la science des saints. Aussi bientôt ses maîtresses et ses compagnes la regardèrent comme une très-fidèle amante du Fils de Dieu, devenu la victime de son amour pour nous. Après un an de séjour en cette sainte maison, elle crut le temps arrivé de se donner à Dieu pour toujours, et dans cette vue, le jour du Vendredi-Saint, elle se consacra au Seigneur par un vœu de perpétuelle virginité. Elle conjura ensuite la supérieure de lui donner le voile de la religion.

Sa mère, avertie de son dessein, vint aussitôt l'arracher au monastère ; malgré l'intensité de sa douleur, Esprite obéit sans mot dire et la suivit à la maison paternelle. Mais il n'y eut moyen de la consoler qu'en la laissant vivre comme une recluse, au sein même des bruits tumultueux de la ville. Pour la détourner du cloître, et la dédommager en quelque sorte, sa mère lui permit d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-François de Paule. C'est dans cet état qu'elle travailla, de concert avec quelques sœurs spirituelles, à s'avancer dans les voies de la perfection, en observant avec une admirable fidélité la règle dont elle avait fait profession.

Esprite, emportée par le désir de s'unir plus intimement à son Dieu, essaya de nouveau de rompre les liens qui la relient dans le monde ; mais ses efforts ne servirent qu'à les resserrer davantage. Sa mère la voulut établir dans le siècle : à son tour elle tint ferme, et sut montrer une résistance immuable dans la profondeur de son respect. A un jeune homme des plus estimables, qui trouva un jour moyen de lui manifester son dessein, avec l'assentiment de ses parents, de la recevoir pour épouse, elle répondit : « Je suis fiancée, »

Jésus est depuis longtemps l'Époux de mon choix. » Sa mère voulut lui faire porter les livrées du monde ; en fille obéissante, elle se soumit à tout ce qui pouvait ne point blesser la modestie. Or, un jour qu'elle était vêtue d'un pompeux habit d'écarlate, ayant rencontré une demoiselle noble mais pauvre, qui était fort mal habillée, elle s'en dépouilla et lui en fit présent. Sa mère, malgré son emportement, ne put s'empêcher de l'admirer et d'en rendre gloire à Dieu.

Plus elle avançait en âge, plus la sainte fille éprouvait de répugnance à converser avec le monde : son désir unique était de fuir les créatures et de se cacher dans la retraite. Cet éloignement des objets créés la conduisit à un état ineffable d'union avec Dieu. Il s'établit entre cette âme et son Dieu une espèce de conversation familière, qui lui rendait comme insipide la lecture des livres de dévotion : elle trouvait en son Bien-Aimé toutes les lumières qui lui étaient nécessaires. Il y avait cependant une exception en faveur d'un beau livre, c'était celui de l'Imitation de Jésus-Christ ; encore s'en servait-elle rarement. Quand elle en ouvrait un autre, la première pensée qui lui venait de Dieu la ravissait ; le livre lui tombait des mains, et son âme se perdait en Celui qui seul était son amour.

Cette vertueuse servante du Seigneur, connaissant la valeur des grâces dont Dieu la favorisait, n'omettait rien pour les conserver précieusement et pour en acquérir de nouvelles, ce qu'elle fit par son assiduité à l'oraison, par la fréquentation des sacrements, surtout de la divine Eucharistie, par l'usage des mortifications et la pratique des pénitences les plus austères : outre les veilles et les jeûnes au pain et à l'eau, elle se ceignit les reins d'une chaîne de fer, se couvrit le corps d'un rude cilice, et s'imposa journellement de sanglantes disciplines.

Ses plus grandes délices étaient d'être à l'église, au pied des Tabernacles ou devant les autels de Marie, et d'assister aux divins Mystères. Ses plus chères occupations étaient d'aller visiter les malades, les consoler, leur porter des secours, et assister au moment de la mort les âmes agonisantes. Dieu mettait sa parole sur ses lèvres pures, et cette douce et charitable vierge

avait un talent de persuasion irrésistible, quand elle parlait des bontés et des miséricordes du Seigneur.

Le démon veille à tourmenter les âmes saintes : un accident, qui venait sans doute de sa malice, jeta notre paisible vierge dans une affreuse tempête. Sa mère, mécontente déjà de son ardente piété, vint à découvrir un jour le lieu où elle cachait ses instruments de pénitence. Son premier soin fut de les confisquer ; puis, dans son irritation, elle se mit à en faire des plaintes à tout le monde, invectivant sa fille, accusant de cruauté son directeur, qui lui permettait des mortifications propres à la faire mourir. Elle en porta sa plainte à l'Évêque, en portant avec elle les pièces à l'appui. L'Évêque crut, par prudence, devoir ordonner le changement de confesseur, et l'affaire s'apaisa. Esprite, qui n'avait d'autre désir que de suivre la voix du Ciel, ne fut ni troublée ni découragée ; elle adora les desseins du Seigneur, se soumit humblement aux décisions de son premier pasteur, et accepta le guide qui lui fut assigné. Dieu se chargea de justifier son humble servante et son ancien directeur aux yeux des hommes, et il lui fut permis, dans la suite, d'accepter de nouveau sa direction aussi habile que sage.

Cette fervente chrétienne avait un attrait particulier pour la personne du Sauveur résidant au sacré tabernacle, et sa mère étant morte, elle profita de sa liberté pour se livrer à sa dévotion. Elle passait tous les matins cinq ou six heures devant le Saint-Sacrement, à genoux, immobile, sans aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Des larmes coulaient de ses yeux, sans qu'elle exhalât aucun soupir ni presque aucun souffle : elle y priait pour les besoins de l'Église, pour la conversion des pécheurs et pour la conservation des justes.

Son véhément amour de la sanctification des âmes lui inspira la pensée de former une petite société de vierges, dont elle connaissait la prudence et la vertu, afin de travailler de concert à procurer tout le bien spirituel possible dans la ville qu'elles habitaient. Elle écrivit des règlements qui furent adoptés et observés. Ces pieuses filles allaient dans les maisons, dans les hospices, dans les prisons, dans tous les lieux où elles pouvaient

trouver du bien à faire ; elles passaient les jours et même les nuits à l'assistance des pauvres malades ; elles veillaient à garder pures les jeunes personnes, ou à retirer du désordre de pauvres victimes ; elles recherchaient toutes les occasions d'exercer leur charité compatissante.

La généreuse Esprite portait sa charité au delà même de ce monde : elle la poussa jusqu'à l'héroïsme en faveur des âmes du purgatoire. Il est avéré que bien des fois ces âmes souffrantes lui apparurent en suppliantes, ou qu'elles venaient l'appeler par son nom, soit de nuit, soit de jour, lui demandant d'une voix lamentable l'aumône de ses pénitences et le secours de ses prières. Sa mère, qui l'avait tant troublée en sa vie au sujet de sa piété, se trouva du nombre. La charitable épouse de Jésus-Christ redoubla ses mortifications, ses austérités et ses prières pour le soulagement de ces âmes affligées. Sa mère, délivrée au bout de six mois, de sa prison purgative, vint la remercier des secours que lui avaient procurés ses pénitences.

Il n'est guère douteux que les rigueurs exercées contre elle-même, et poussées à une excessive limite, n'aient abrégé les jours de la charitable Esprite. Elle tomba dans une maladie, qui ne dura pas moins de dix-huit mois, et pendant laquelle cette rude pénitente éprouva de grandes peines d'esprit, et eut à soutenir de terribles combats contre l'ennemi du salut. Craignant le désespoir, surtout pour l'article de la mort, elle demanda à ses compagnes de lui répéter souvent que Jésus est mort pour le salut des âmes. Sur la fin de son dernier jour, elle entra dans un si profond recueillement qu'on la crut morte ; elle répondit cependant encore quelques douces paroles ; puis elle rentra dans un paisible repos qui semblait comme un avant-goût des délices célestes. Jetant enfin un coup d'œil vers le ciel, elle sourit d'un doux sourire, et, baissant les paupières, elle exhala son âme en un paisible soupir, le 7 août 1638, à l'âge de trente ans.

(CHAPIA).

LE VÉNÉRABLE PÈRE ANTOINE RECEVEUR,

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DE LA RETRAITE CHRÉTIENNE.

Antoine-Sylvestre Receveur¹, plus connu sous le nom de Père Antoine, naquit à Bonétage, diocèse de Besançon, le 28 décembre 1750. Son père était notaire; sa mère, une des femmes les plus vertueuses de la contrée, donnait tous ses soins à l'éducation chrétienne de ses enfants. Le jeune Sylvestre montra d'abord une certaine raideur de caractère qui affligeait sa famille; mais avec le secours de la grâce, il se corrigea de ce défaut, et se montra si obéissant et si pieux qu'il put, dès l'âge de neuf ans, être admis à la première communion.

Son esprit n'était pas moins précoce que sa piété. Après avoir achevé de bonne heure ses premières études chez divers cures des montagnes, il alla étudier à Besançon la philosophie et la théologie. Il se prépara au sacerdoce avec une admirable ferveur, et y fut promu le 23 septembre 1775.

Il n'entre pas dans notre plan de retracer tous les actes de la vie de ce vénérable prêtre. Après en avoir indiqué les principaux traits, nous rapporterons avec plus de détails ce qu'il a fait dans nos contrées. Chargé de la paroisse de Fontenelles, il y déploya pendant dix ans tout le zèle d'un bon pasteur, y construisit une fort belle église, y établit deux écoles, et employa ses loisirs à prêcher des retraites dans un grand nombre de paroisses.

Voyant que les fruits de ces retraites n'étaient pas assez durables, il résolut de fonder des asiles pour y recevoir les fidèles des deux sexes qui voudraient se séparer entièrement du monde. Il se démit donc de sa cure, et construisit près des Fontenelles deux bâtiments de chacun cent cellules. Pour exécuter ce projet, il eut à subir les plus affligeantes contradictions, et

¹ Nous devons cette notice, que nous abrégeons un peu, à l'obligeance du P. Charles Bretouillère, successeur du P. Antoine. Après avoir dirigé pendant quarante-et-un ans les Sœurs de la Retraite, le P. Charles est mort aux Fontenelles (Doubs), au mois de juillet 1845, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant un nom vénéré, surtout dans le Midi.

même la disgrâce de ses supérieurs, que ses ennemis avaient prévenus contre lui. Malgré ces obstacles, soixante-dix solitaires vinrent se mettre sous sa direction ; leur vie était très-pauvre et très-austère ; c'était une image frappante de celle des anciens solitaires dont ils avaient pris le nom.

Bientôt la révolution vint les chasser de ce paisible asile. Ils se dispersèrent par bandes en Allemagne, en Suisse et en Italie, sans autres ressources que celles de la Providence qui les éprouva, sans jamais les abandonner. En 1801, le P. Antoine parvint à réunir toute sa société en Italie. Après le concordat, il pensa à ramener en France une partie des solitaires ; le Souverain Pontife Pie VII qui l'honorait de sa protection, approuva son dessein. Il dirigea donc plusieurs petites colonies, les unes en Provence, les autres en Lorraine, mit à leur tête quelques prêtres de la société, et s'employa lui-même à donner des retraites en diverses paroisses.

Il en prêcha une à Varennes-le-Grand, près Châlons-sur-Saône, diocèse d'Autun, au mois de février 1804. Il y avait été invité par M. Robelot, son ancien ami, qui était alors curé de cette paroisse ; et il fut dès lors approuvé pour tout le diocèse, par M^{sr} de Fontanges, évêque d'Autun. Cette retraite fit un vrai bien ; cependant elle trouva des adversaires dans les partisans de la révolution.

Le P. Antoine voulut ensuite retourner à Lixheim en Lorraine, où était une partie de sa communauté ; mais, par un trait particulier de la Providence, n'en étant plus qu'à une ou deux lieues, il apprit que la communauté venait d'être dissoute, et que, ne l'ayant pas trouvé lui-même, on avait arrêté son confrère.

Cette nouvelle persécution eut lieu à l'occasion de deux jeunes personnes du département du Doubs, qui avaient quitté le monde pour entrer dans la retraite à Lixheim. Leurs parents, et d'autres encore, portèrent leurs plaintes à Jean Debry, alors préfet du Doubs et ancien régicide, lequel avait déjà une antipathie marquée pour le P. Antoine. Il mit tout en œuvre pour détruire son œuvre et pour s'emparer de sa personne.

Le P. Antoine passa en Suisse, et revint vers Autun, en traversant la Franche-Comté, où il apprit que Jean Debry cherchait toujours à se saisir de sa personne. Arrivé à Châlon, il y trouva deux Frères de sa société qui étaient partis de Provence, selon ses ordres, pour se rendre à Lixheim. Il leur raconta cette fâcheuse aventure, et dès le lendemain il partit avec eux pour Autun, où ils arrivèrent vers le soir du 22 mars.

M^{sr} de Fontanges les accueillit avec la plus grande bonté, et parut fort content de l'arrivée du P. Antoine, parce que, le jubilé étant commencé, il se réjouissait de l'avoir pour prédicateur dans sa ville épiscopale.

Dès le lendemain, M. Receveur commença un cours d'instructions dans l'église de Notre-Dame. Il excita tellement l'attention et même l'admiration générale, que bientôt l'église ne put plus contenir les auditeurs qui s'y portaient en foule de toute la ville. Il passait les journées entières en chaire ou au tribunal de la pénitence. Il prêcha ensuite quelques fois à la cathédrale, par ordre de Monseigneur, et avec le même succès.

Le diocèse de Nevers était alors réuni à celui d'Autun. Il y avait, dans ce diocèse, une contrée de cinq ou six bourgs ou villages, qui était à peu près au dernier degré d'ignorance et de perversité. M^{sr} de Fontanges, évêque très-zélé, gémissait de l'état déplorable où était réduite cette partie de son troupeau. Il avait déjà envoyé, plus d'une fois, quelques-uns de ses prêtres au secours de ces malheureux : mais aucun d'eux n'avait osé les aborder.

Le bon prélat, voyant dans le P. Antoine un zèle intrépide, le pria de faire une nouvelle tentative. Il y consentit très-volontiers, et partit aussitôt. Arrivé sur les lieux, il reconnut que tout ce qu'on lui avait dit de la perversité de ce peuple n'était que trop vrai. Il écrivit de là aux deux Frères qui étaient restés à Autun, de se préparer à venir le joindre, de prier beaucoup, et de se pénétrer vivement des vérités de la foi ; car, ajoutait-il, les missionnaires ne sont pas plus nécessaires chez les sauvages qu'en ce malheureux pays où l'on naît, où l'on se marie, où l'on meurt sans prêtre.

Les Frères étant arrivés, l'un d'eux fut chargé de tenir une école pour les enfants. Le P. Antoine s'occupait sans relâche à prêcher le jubilé. Il choisit deux paroisses à la portée des autres pour y faire les instructions et y célébrer l'office divin ; c'étaient Torcy-la-Tour, et Isenay qui en est éloigné d'une lieue. Il s'efforça de gagner le cœur de ces pauvres gens, leur parlant avec une extrême bonté, et ne semblant pas même s'apercevoir des désordres affreux dont le pays était inondé. Cette charité lui attira un grand nombre d'auditeurs.

Tous les dimanches, il chantait la messe et les vêpres dans les deux paroisses, et faisait, dans chacune d'elle, une instruction à la messe et le catéchisme à vêpres. Obligé de se lever de très-grand matin, souvent il était encore à jeun à deux heures après midi, après avoir célébré et prêché deux fois avec une grande énergie.

Le jubilé terminé, le P. Antoine ne cessa pas d'instruire et d'éclairer ces paroisses, qui étaient plongées dans une profonde ignorance. Il allait chercher ces brebis égarées, il tâchait de les ramener au bercail, et de leur faire comprendre l'importance des vérités saintes qu'il leur annonçait.

Dieu bénit le zèle de ce vénérable prêtre. Un grand nombre de pécheurs commençaient à se corriger ; plusieurs même avaient déjà tout à fait changé de vie, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut.

Ce fut dans le mois de juillet 1804, qu'il commença à ressentir un épuisement et un malaise très-grave. Il essaya, comme à son ordinaire, de braver la maladie ; mais elle devint bientôt mortelle. Aussitôt qu'il eut reconnu le danger de son état, il demanda les Sacrements, et les reçut de M. le curé de Four avec une ferveur qui ravit les assistants, et surtout les Sœurs de la Retraite, accourues pour soigner leur Père malade.

Voyant que sa fin approchait, ses enfants lui demandèrent ce qu'ils auraient à faire, si Dieu le tirait déjà de ce monde. Le P. Antoine leur répondit avec simplicité : « Vous irez chez le menuisier, et vous lui ferez faire un cercueil. Vous me mettrez dedans, et vous m'emmènerez enterrer à Autun ; car, je ne vou-

drais pas être enterré avec ces gens-ci qui vivent et meurent comme de vils animaux. » Puis, parlant aux Sœurs, il leur dit : — « Et vous, vous me suivrez le long du chemin, en priant pour moi. Ensuite, vous retournerez dans vos communautés, et vous vous garderez bien de jamais abandonner nos saints exercices. » — Tel fut son testament. Cet humble et pauvre prêtre n'avait rien à léguer ; mais il laissait à sa famille spirituelle un riche trésor dans ses bons exemples.

Le 7 août 1804, vers dix heures du matin, il entra dans les angoisses d'une agonie qui dura jusque vers les neuf heures du soir, où il expira en répétant trois fois ces paroles : « Mon Dieu, pardon ! mon Dieu, pardon ! »

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, les Sœurs se retirèrent, pendant que les Frères lavèrent son corps et l'habillèrent. Ils trouvèrent deux grandes plaies, dont il n'avait jamais parlé, et qui avaient dû le faire souffrir cruellement ; car, en le soignant, on ne prenait aucune précaution. Quand on eut disposé décemment son corps, on laissa entrer les Sœurs, qui, en le voyant, s'écrièrent : « Oh ! qu'il est beau ! » et se mirent à lui baiser les pieds. En effet, son visage avait repris ses couleurs, il avait un air majestueux et riant qui faisait impression.

On exécuta à la lettre ce qu'il avait ordonné. Le cercueil fut prêt dès le matin. On porta son corps à l'église, où M. le curé de Four fit un service pour lui, et prononça une espèce d'oraison funèbre qui excita un attendrissement général. Les solitaires se défilèrent du peu de meubles qu'ils s'étaient déjà procurés, et louèrent un char pour transporter les restes de leur bon Père à Autun. Ce triste voyage se fit par une nuit obscure, orageuse, et par des chemins très-difficiles. Cependant, le convoi arriva de Torcy à Autun dans la matinée du 9 août. M^{sr} de Fontanges fit déposer le corps dans une maison qui est à l'entrée du faubourg Saint-Andoche. On le découvrit pour satisfaire la dévotion des fidèles, qui accoururent en foule jusqu'à sept heures du soir. Plusieurs, en le contemplant, et en voyant sur sa figure un air de vie et de sainteté, s'écriaient : « Mais il n'est pas mort, il va nous parler ? » Puis, ils se mirent à lui couper les cheveux.

ainsi que les habits, pour les conserver comme des reliques.

Quand le clergé vint, à sept heures, faire la levée du corps, il eut beaucoup de peine à pénétrer dans la maison. On le conduisit à Notre-Dame, où l'on fit une absoute solennelle, et, de là, on le porta au cimetière. Tout le monde s'empressa d'accompagner à la sépulture les restes de ce digne missionnaire qui avait édifié toute la ville par ses instructions. Au moment où l'on allait le mettre en terre, chacun s'empressait tellement pour le voir encore une fois, que plusieurs tombèrent dans la fosse, et qu'on fut obligé d'ouvrir de force un passage aux solitaires, afin qu'ils pussent jeter de l'eau bénite sur ses vénérables restes.

On lui a attribué plusieurs miracles, opérés dans Autun et ailleurs. M. Verdier, alors vicaire général d'Autun, dit aux solitaires qu'une pieuse femme, tellement malade, qu'elle pouvait à peine remuer dans son lit, entendant le bruit du convoi, demanda ce que c'était. On lui répondit que l'on conduisait à la sépulture M. le missionnaire, et que tout le monde y accourait. Elle dit aussitôt qu'elle voulait y aller aussi. On se moqua d'elle, et personne ne voulut l'aider. Elle s'arma de courage, s'habilla, se traîna comme elle put, et parvint à joindre le convoi. Elle eut lieu de s'en féliciter : car elle revint parfaitement guérie.

Le bourgeois chez lequel fut déposé le corps en arrivant à Autun, dit lui-même aux Frères qu'il avait eu peine à consentir à le recevoir, et que, s'il n'eût pas craint d'affliger Monseigneur, il s'y serait absolument refusé ; mais que, depuis, il s'était applaudi de ce bon office. Indisposé depuis quelques jours, il souffrait encore plus le 9 août. Aussitôt que le corps du saint Prêtre était entré dans sa maison, il s'était senti parfaitement guéri. Il citait en témoignage de la vérité de ce fait, un de ses amis qui était présent, et qui avait tout vu.

Le corps du P. Antoine a été, depuis, transféré du cimetière de la ville dans la chapelle des Sœurs de la retraite.

(PÉQUÉNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 7 août de l'an 1620, introduction des Carmes déchaussés ou religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel, dans leur monastère de Douai.

Ce monastère avait été bâti sur la terre d'un gentilhomme nommé Antoine de Monde. Les Carmes déchaussés y furent introduits processionnellement. Dom Jean de Joncquoy, abbé du célèbre monastère de Marchienne de l'Ordre de Saint-Benoit, y porta le très-saint Sacrement.

Saint Gaétan de Thienne, que l'on fête en ce jour, avait une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. Il ne faisait rien sans l'invoquer, et il n'écrivait rien sans y placer ces douces paroles : *Jesus, Maria*. Dans ses besoins, il mettait toute sa confiance dans la Mère de Dieu et il voulait que les autres fissent de même; aussi, écrivant à une de ses nièces, il terminait par ces mots : « Mon enfant, tout le bien que je me voudrais à moi-même, je le désire aussi pour toi; mais je ne vois pas de meilleur moyen pour l'obtenir que de recourir continuellement à la très-sainte Vierge, afin qu'elle vienne te visiter avec son divin Fils. Prie-la donc avec un peu de ferveur, pour qu'elle t'accorde son Fils; elle te le donnera volontiers et elle te fortifiera par ses bénédictions. » En effet, saint Gaétan obtint de la Mère de Dieu, non-seulement la grâce de recevoir son Fils, mais encore de le prendre dans ses bras, vivant et rayonnant de beauté, et de lui prodiguer de tendres caresses.

Quand on commença le procès pour la canonisation du Saint, un grand serviteur de Dieu eut la vision suivante. Il crut se trouver dans un jardin magnifique où se promenaient la très-sainte Vierge avec son divin Fils et une grande multitude de Saints. Au milieu était une table couverte des mets les plus délicieux, à laquelle prit place toute cette société de Bienheureux, parmi lesquels était saint Gaétan. Il vit ensuite que la très-sainte Vierge prenait les mets qui lui étaient destinés et les donnait à Gaétan, pour qu'il les distribuât à ses religieux; montrant

par là, combien est grande sa sollicitude maternelle pour les âmes qui se consacrent à son service.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Arezzo en Toscane, fête de saint Donat, évêque et martyr, qui entre autres miracles, au rapport de saint Grégoire, Pape, réintégra par ses prières un calice brisé par les païens. Ce Saint, arrêté pendant la persécution de Julien l'Apostat, par l'ordre du préfet Quadratian, ayant refusé de sacrifier aux idoles, consumma son martyre sous le tranchant du glaive. Avec lui fut aussi martyrisé saint Hilaire, moine, dont la fête arrive le dix-septième des calendes d'août (16 juillet), jour de la translation de ses reliques à Ostie.

A Rome, saint Pierre et saint Julien, martyrs, avec dix-huit autres.

A Milan, saint Fauste, soldat, qui, après plusieurs combats, obtint la couronne du martyre sous Aurèle-Commode.

SEPTIMO IDUS AUGUSTI.

Neapoli in Campania sancti Cajetani Thienæi confessoris, Clericorum regulæ fundatoris, qui singulari in Deum fiducia pristinam apostolicam vivendi formam suis colendam tradidit; et miraculis clarus a Clemente Decimo inter sanctos relatus est. — Aretii in Tuscia natalis sancti Donati episcopi et martyris, qui inter cætera virtutis opera (ut scribit beatus Gregorius papa) fractum a paganis calicem sanctum orando instauravit. Is in persecutione Juliani apostatæ a Quadratiano Augustali comprehensus, cum idolis sacrificare renuisset, gladio percussus martyrium consummavit. Passus est etiam cum eo beatus Hilarinus monachus, cujus festivitas decimoseptimo kalendas augusti celebratur, quando ejus corpus od ostia Tiberina translatus fuit. — Romæ sanctorum martyrum Petri et Juliani, cum aliis decem et octo. — Mediolani sancti Fausti militis, qui sub Aurelio Commodo post multa certamina martyrii palmam adeptus est. — Novocomi passio sanctorum Carpophori, Exanthi, Cassii, Severini, Secundi et Licinii, qui in confessione Christi capite truncati sunt. — Nisibi in Mesopotamia sancti Dometii monachi persæ, qui cum duobus discipulis sub Juliano Apostata lapidatus est. — Rhotomagi sancti Victicii episcopi, qui adhuc miles, sub eodem Juliano pro Christo abiciens cingulum, a tribuno multis tormentis afficitur, et capitis damnatur; sed carnifice, qui ad eum cædendum missus fuerat, cecitate percusso, ipse, vinculis solutis, liber evasit: postea episcopus factus, Morinorum et Nerviorum gentes indomitas verbi prædicatione ad fidem Christi perduxit, et demum confessor in pace quievit. — Catalanui in Gallia sancti Donatiani episcopi. — Messanæ in Sicilia sancti Alberti confessoris, ordinis Carmelitarum, miraculis clari.

A Côme, saint Carpophore, saint Exanthe, saint Cassius, saint Séverin, saint Second et saint Lézin, martyrs, qui furent décapités pour la confession de la foi de Jésus-Christ.

A Nisibe en Mésopotamie, saint Domèce, moine persan, qui fut lapidé avec deux de ses disciples sous Julien l'Apostat.

A Rouen, saint Victrice, évêque, qui, étant soldat sous Julien l'Apostat, et ayant quitté le service militaire pour le service de Jésus-Christ, fut affligé de plusieurs tourments par le tribun, et condamné à être décapité. Mais le bourreau envoyé pour l'exécuter ayant été frappé de cécité, le Saint vit ses liens brisés et s'échappa. Dans la suite, ayant été fait évêque, il convertit à la foi, par ses sermons, les Morins et les Nerviens (les peuples de la Flandre et du Hainaut), et mourut en paix, confesseur de cette même foi.

A Châlons, en France, saint Donatien, évêque.

A Messine en Sicile, saint Albert, confesseur de l'Ordre des Carmes, illustre par ses miracles.

A Naples en Campanie, saint Gaëtan de Thienne, confesseur, fondateur des Cleres réguliers.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Celse, confesseur, honoré à Limoges.

Saint Donat, confesseur, honoré à Imola.

Le bienheureux Ansolf ou Andelf, moine de Clairvaux.

Saint Damiate, confesseur.

Le vénérable Jean Parent, martyr à Saint-André de Laresse, mis à mort par les calvinistes en 1702.

Le bienheureux Jourdain, bénédictin, honoré à Padoue.

Saint Nantouin, pèlerin du ^{xiii}^e siècle, qui mourut en 1286. Il a une église sous son patronage à Wolfratshuts, son pays natal, au diocèse de Fréisingen.

Le bienheureux Nicolas de Valdagrara, solitaire en Calabre au commencement du ^{xv}^e siècle.

Saint Soux, confesseur dans le Limousin.

Saint Sempronius, saint Venère et leurs compagnons, martyrs à Antioche.

Le bienheureux Conrad de Maconis, chartreux, mort à Pavie en 1424.

Martyrologe de la dernière persécution.

Nicolas Belletrux, prêtre du diocèse d'Orléans, arrêté pour refus du serment schismatique en 1793, emprisonné dans le fort du Pâté de Blaye, pour être déporté, mort là à l'hôpital, le 7 août 1794, à l'âge de cinquante-six ans.

Jean Mallet, prêtre du diocèse de Montauban, emprisonné avec le précédent, mort avec lui au même hôpital, le 7 août 1794, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Pierre Petit, jeune prêtre du diocèse de Bourges, ayant aussi refusé le serment, mort aussi à l'hôpital de Blaye, le même jour, 7 août 1794, à l'âge de vingt-huit ans.

HUITIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Cyriaque, saint Largus, saint Smaragde et leurs compagnons, martyrs. — Sainte Pome, vierge. — Sainte Astérie, vierge et martyre. — Saint Marin le Vieillard, martyr. — Saint Hormisdas, martyr persan. — Le Bienheureux Suanès. — Saint Mommolin ou saint Mombble, abbé. — Le Bienheureux Rathard. — Le Bienheureux Altman, évêque de Passau. — Saint Augustin de Gazothès, évêque de Nocéra. — Le Bienheureux François Money, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CYRIAQUE, SAINT LARGUS, SAINT SMARAGDE ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS.

« Quand l'empereur Maximilien, disent les Actes de saint Marcel, revint d'Afrique à Rome, il voulut, pour plaire à son collègue Dioclétien, construire des thermes qui porteraient son nom. Comme il détestait la religion chrétienne, il résolut d'employer à cette œuvre immense tous les soldats chrétiens des armées romaines. Il les rassembla donc en très-grand nombre et les fit condamner aux travaux publics : les uns à tirer du sable, les autres à extraire et porter des pierres¹.

« Il y avait en ce temps un chrétien nommé Thrason, très-puissant et très-riche, qui passait sa vie à secourir ses frères. — C'était l'ami de saint Maxime, cousin et trésorier de l'empereur Dioclétien, et il avait été aussi converti par

¹ Ces thermes de Dioclétien étaient les plus grands de Rome : Trois mille deux cents personnes s'y pouvaient baigner à la fois. De quelques salles qui en sont restées, Michel-Ange fit une magnifique église, où tiendraient plus de dix mille personnes. On l'appelle Sainte-Marie des Anges. C'est Pie IV qui voulut consacrer ainsi cet édifice païen, en souvenir des Martyrs qui y avaient travaillé. Le sang des Martyrs a conservé les deux plus belles ruines de Rome, le Colysée et les Thermes.

saint Caius. — Touché des fatigues et de la misère de ces pauvres soldats, Thrason les nourrissait et les entretenait de son bien. Il se servait, pour leur distribuer les aumônes, de plusieurs personnages chrétiens, nommés Sisinnius, Cyriaque, Smaragde et Largus. »

Saint Cyriaque était de Toscane, où il y avait autrefois une église collégiale qui lui était dédiée. Longtemps après le martyre de leur compatriote, plusieurs chanoines de cette église vinrent à Rome pour des affaires qu'ils avaient à suivre en cette cour. Ils ne manquèrent point d'aller vénérer les reliques de leur saint patron, et s'étonnèrent que l'on n'eût conservé aucun souvenir de son origine. Mais dans les temps de persécution, les notaires chargés de rédiger les actes se contentaient de rapporter les combats du Martyr, sans s'inquiéter de sa vie passée. C'est pourquoi nous avons si peu de détails sur l'origine des saints les plus illustres, de saint Laurent, par exemple. Voici donc ce que racontèrent ces chanoines, d'après la tradition qui s'était conservée en leur pays¹.

Le père de saint Cyriaque était d'une noble et ancienne famille ; il s'appelait Quintus Sexius, et commandait dans cette partie du pays qui forme les frontières de la province. Les chanoines lui donnent le titre de marquis, qui semble plus récent. Ces gouverneurs de villes et de districts portaient ordinairement le titre de comtes. Si les chanoines se sont trompés, ce qui n'est pas certain, car les commandants des Marches ou frontières pouvaient déjà s'appeler marquis, leur erreur, en un si petit détail, semble une présomption de bonne foi : ils ont rapporté la tradition telle qu'elle était restée dans le peuple.

¹ Les Bollandistes, qui donnent leur récit au 8 août, dans la vie de saint Cyriaque, ne semblent pas y ajouter une foi entière, quoique ces chanoines fussent des personnes considérables, *illustres viri canonici*, et qu'ils n'eussent aucun intérêt à mentir. Mais cette seconde génération des Bollandistes n'attachait pas assez d'importance à la tradition, et n'estimait que les témoignages écrits et irrécusables de tout point. C'est ainsi qu'ils attaquent les Actes de saint Marcel, que les premiers Bollandistes avaient admis, malgré quelques fautes de copistes. En examinant leurs raisonnements, il faut avouer qu'ils étaient singulièrement prévenus.

Saint Cyriaque, dont le nom était alors Sextus Sexius, succéda à son père dans son gouvernement. C'était un homme instruit, amateur de philosophie, de littérature, très-curieux de tout ce qui était nouveau, et, ce qui valait mieux, plein de justice et de prudence. Il administra sa province avec tant de sagesse, que Dioclétien l'appela à Rome dès le commencement de son règne. Ce prince aimait à s'entourer d'hommes d'élite ; c'est ainsi qu'il avait attiré à sa cour saint Sébastien. Il prit Sexius en amitié et lui fit de grands honneurs.

Un jour que Sexius était allé au temple de Mars, en compagnie des prêtres de l'idole, il fut témoin d'un sacrifice infâme¹. Cette abomination le révolta. Il comprit que la divinité ne pouvait se plaire à de telles horreurs ; puis réfléchissant qu'après tout elles étaient dignes de ce dieu débauché, il en vint à penser que la vérité ne devait point se trouver dans un pareil culte. Il méditait souvent sur ce sujet, il y appliquait toutes les forces de son esprit ; et un jour, de lassitude, il s'endormit. Il eut une vision ; il entendit une voix qui lui disait : « *Exsurge, qui mortuus sedes, et revivisce*. Lève-toi, toi qui es assis dans la mort, et reviens à la vie². » Il s'éveille plein d'effroi. Il passe la nuit à méditer ces paroles terribles. La mort, où il est, ce doit être le culte des idoles ; la vie, ce ne peut être que la religion des chrétiens. Il se rappelle combien il en a vu endurer les plus cruels supplices, combattre jusqu'à la mort pour rester fidèles à Jésus-Christ. Ce souvenir l'émeut.

Au matin, il prend son bâton, et, tout tremblant encore, il s'en va dans un quartier de Rome où il espérait rencontrer des chrétiens. Dieu permit qu'en s'approchant d'une maison dont la porte était soigneusement fermée, il entendit des chants. C'étaient les chrétiens qui chantaient des psaumes. Bientôt on lut l'Évangile, et il entendit ces paroles : « *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ*. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. » Il comprit

¹ « *Qui brutorum animalium spurcitas immolabant*. » Le latin chrétien n'a pas osé braver l'honnêteté.

² Arnohe fut aussi converti par des songes. Hier. *add. ad Chron. Euseb.*

que Dieu lui montrait où était la lumière et la vie, et frappa sans retard à la porte. •

Les chrétiens ouvrirent, entendant frapper : plusieurs reconurent Sexius, et sachant qu'il avait la confiance de Dioclétien, ils se crurent surpris ou trahis.

Cependant Sexius demandait humblement qu'on lui fit connaître la religion chrétienne. Ses paroles rassurèrent les fidèles ; ils comprirent que Dieu leur envoyait un frère, et voulant satisfaire son désir, ils choisirent trois hommes pieux et instruits, Sisinnius, Largus et Smaragde, pour le conduire au Pape Caius¹

Le saint Pape l'attendait. Un Ange l'avait averti de recevoir dignement celui qu'on lui amènerait, et de lui donner au baptême le nom de Cyriaque, qui veut dire *appartenant au Seigneur*, probablement parce que le Seigneur lui-même l'avait converti. Le Pape accueillit Sexius avec honneur ; il lui enseigna nos mystères, le baptisa et l'appela Cyriaque, qui fut depuis son nom parmi les chrétiens.

Devenu chrétien, Cyriaque vendit ses biens ; il en partagea le prix entre les pauvres et ses esclaves, qu'il mit en liberté ; puis il quitta le service de l'Empereur, pour se consacrer entièrement à Dieu. Quand Maximilien que Dioclétien avait associé à l'Empire, employa quarante mille soldats chrétiens à extraire et à porter du sable et des pierres pour la construction des Thermes de Dioclétien, saint Cyriaque recueillait les aumônes des riches fidèles pour nourrir ces saints confesseurs, qu'on laissait manquer de tout ; et avec ses amis, Sisinnius, Largus et Smaragde, il les leur distribuait. Saint Marcel, qui était en ce temps vicaire du Pape saint Marcellin, ayant appris cet acte de courageuse charité, en fut rempli de joie et fit Sisinnius et Cyriaque Diacres de l'Église romaine.

Or, une nuit qu'ils portaient aux saints Martyrs, sur leurs épaules, les aliments que Thrason leur fournissait, ils furent

¹ « Ad Caium papam, per viros satis idoneos et fideles Sisinnium, Smaragdum et Largum, etc. » *Bolland.*, 8 août.

arrêtés par des soldats païens et conduits devant le tribun Spurius. Le tribun, les ayant interrogés, les fit enfermer dans la prison commune. Trois jours après il parla d'eux à l'empereur Maximilien, qui donna ordre de les employer aussi à tirer du sable, et de le leur faire porter sur leurs épaules jusqu'au lieu où l'on construisait les Thermes. Parmi eux se trouvait un vieillard nommé Saturninus, dont les forces défailaient sous les années; mais ses compagnons l'aidaient à remplir sa tâche. Les gardes s'en aperçurent, ils remarquèrent que Sisinnius et Cyriaque, outre leurs propres fardeaux, portaient encore ceux des autres, Notre-Seigneur accroissant leurs forces en proportion de leur charité. Ils en parlèrent, tout surpris, au tribun Spurius. Celui-ci raconta le fait à Maximien, ajoutant qu'ils chantaient continuellement des hymnes à la louange de leur Dieu, et glorifiaient sans cesse le nom de Jésus-Christ.

L'empereur Maximien fit venir devant lui Sisinnius.

« Comment t'appelles-tu? lui dit-il. — Je suis un pécheur, l'esclave des serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ : je m'appelle Sisinnius, répondit le saint diacre. — Quels sont vos chants magiques? dit l'empereur. — Si tu connaissais les chants des fidèles, répondit Sisinnius, tu connaîtrais aussi ton Créateur. — Et qui est créateur, reprit Maximien, si ce n'est l'invincible Hercule? — C'est une honte pour nous, répondit le saint diacre, de prononcer ce nom, et même de l'entendre répéter. — Choisis promptement, dit Maximien : ou de sacrifier au dieu Hercule, ou de voir tes chairs dévorées par le feu. — Je n'ai jamais eu d'autre désir, répondit Sisinnius, que d'être trouvé digne de gagner la couronne. »

L'empereur, irrité, le remit au préfet Laodicius, qui le fit enfermer dans la prison Mamertine, où il resta dix-sept jours.

Au bout de ce temps, Laodicius donna ordre qu'on le lui amenât. Apronianus, intendant des prisons, l'alla donc chercher. Comme il se disposait à le conduire au préfet, une grande lumière des-

¹ « Quæ carmina sunt vobis? » *Act. S. Marcel.* Maximien croyait que les prisonniers chrétiens chantaient non des hymnes, mais des formules magiques, pour rendre leurs fardeaux moins lourds.

cendit du ciel dans la prison¹, et l'on entendit de cette lumière sortir une voix qui disait : « Venez à moi, les bénis de mon Père; entrez dans le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Apronianus, tout tremblant, se jeta aux pieds du diacre Sisinnius : « Je t'en conjure, lui dit-il, par le Christ que tu adores, baptise-moi sur-le-champ; fais-moi gagner la couronne avec toi. » A l'heure même, il commanda qu'on apportât de l'eau. Sisinnius le catéchisa; puis ayant béni l'eau, il lui dit : « Crois-tu en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit? — J'y crois, répondit-il. — Que Jésus-Christ t'éclaire, reprit Sisinnius. Et il le baptisa. Il le conduisit ensuite au saint évêque Marcel², qui le confirma, et célébra le saint Sacrifice, auquel ils participèrent tous du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Dans l'après-midi, Laodicius fit comparaître Sisinnius à son tribunal; Apronianus, selon le devoir de sa charge, l'accompagnait. En entrant au prétoire, le nouveau baptisé s'écria : « Quel démon vous pousse à exercer tant de cruautés contre les serviteurs de Dieu? — A ce que je vois, dit le préfet à Apronianus, tu es aussi devenu chrétien? — Malheur à moi, malheureux! qui ai jusqu'ici perdu ma vie, reprit Apronianus. — Tu as raison, dit le préfet, car tu perdras la vie tout à l'heure. »

Alors il prononça contre lui la sentence de mort, en disant : « Si je n'éteins pas ce fanatique, il en entraînera beaucoup avec

¹ Ce miracle est rapporté presque dans les mêmes termes par le Martyrologe romain : « Romæ via Salaria passio sancti Aproniani commentariensis, qui adhuc gentilis, cum sanctum Sisinnium e carcere educeret, ut Laodicio præfecto præsentaret, vocemque e cælo factam audiret : Venite benedicti Patris mei, etc. » *Martyrol. rom.*, 2 février.

² Nous avons pensé d'abord, avec Baronius, qu'il fallait lire Marcellin, qui était Pape alors. Mais il y a tant d'exemples, à commencer par saint Lin, saint Clément, saint Clément, d'évêques ordonnés par leurs prédécesseurs pour les aider comme vicaires dans le gouvernement de l'Eglise, que nous n'avons plus trouvé si étrange ce titre d'évêque donné à saint Marcel dès le pontificat de saint Marcellin. Lui-même eut pour vicaire saint Eusèbe, son successeur, et probablement aussi saint Melchiade, successeur de saint Eusèbe. Je m'en suis donc tenu aux Actes, que justifient la plupart des Vies des Pontifes romains. *Anast. Bibl.*, Migne, *Patrologie*, t. CXXVII.

lui. » On le conduisit donc sur la voie Salaria, à deux milles de la ville, où il eut la tête tranchée, le quatrième jour des nones (2 février)¹.

Le vieillard Saturnin se trouvait à l'audience, aussi bien que Sisinnius; le préfet ordonna de les reconduire en prison, et ajouta : « S'ils n'immolent pas aux dieux, je les ferai périr dans les supplices. » Beaucoup de païens s'adressèrent à eux dans leur prison, et Sisinnius les baptisait sans rien craindre. Cela dura quarante-deux jours. Laodicius l'apprit enfin, il fit préparer son tribunal dans le temple de la Terre. C'est là qu'on lui amena Saturnin et Sisinnius, chargés de chaînes et les pieds nus.

« Eh bien ! dit le préfet, avez-vous renoncé à votre vaine superstition ? Adorez-vous les dieux que les empereurs adorent ? — Nous, pécheurs, répondit Sisinnius, nous adorons le Seigneur Jésus-Christ : nous ne nous humilions point devant des pierres ni des démons. — Qu'on apporte un trépied, dit le préfet, et qu'ils offrent de l'encens aux majestés divines² — Que le Seigneur brise les dieux des nations, dit Saturnin. »

Aussitôt le trépied, qui était d'airain, tomba en poussière comme de la boue sèche. A la vue de ce prodige, deux soldats. Papias et Maurus, s'écrièrent : « En vérité, le Seigneur Jésus-Christ, qu'adorent Sisinnius et Saturnin, est le vrai Dieu. »

Laodicius, irrité plus qu'effrayé du miracle, fit étendre les saints martyrs sur le chevalet. Après qu'on eut serré et tiré leurs membres avec force, on les meurtrit de coups de bâton et de scorpion³. Pendant ce supplice, les Saints disaient : « Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez bien voulu nous associer à vos serviteurs ! »

Alors Papias et Maurus crièrent aux bourreaux : « De quel

¹ Les chrétiens l'inhumèrent sur la voie Latine, dans une catacombe qui prit son nom, et qui est peu éloignée de la porte Latine, aujourd'hui fermée.

² *El thurificent majestatibus*. Le titre de Majesté, qui exprime la grandeur suprême, appartenait surtout aux dieux. On disait aux empereurs, et même à Dioclétien, Votre Piété. Les princes chrétiens se sont longtemps contentés de titre d'Altesse, qui suffit à la grandeur humaine.

³ Le scorpion était une sorte de fouet garni de pointes de fer. Voyez Baron Adnot., 12 juin, b.

démon êtes-vous possédés, pour traiter ainsi des serviteurs de Dieu? » Cette fois, Laodicius les entendit ; il ordonna de leur briser la bouche avec des pierres, et de les mener en prison. Il fit ensuite apporter des torches pour brûler les flancs de Sisinnius et de Saturnin. Loin d'être vaincus par la souffrance, les deux Martyrs remerciaient le Seigneur d'un visage riant.

Laodicius désespéra d'abattre leur courage : il les condamna à mort. On les descendit du chevalet, on les conduisit à deux milles de la ville, sur la voie Nomentane, et on leur coupa la tête. C'était le troisième jour avant les calendes de décembre (29 novembre). Thrason, accompagné du prêtre Jean, accompagna leurs corps, qu'il inhuma dans une de ses terres, sur la voie Salaria.

Douze jours après¹ saint Thrason reçut la récompense de sa charité : il fut pris avec deux autres chrétiens, nommés Pontianus et Prétextat, probablement lorsqu'ils portaient de la nourriture aux soldats et aux prisonniers. Maximien les fit périr tous trois. Saint Thrason fut enterré dans la catacombe de son domaine, auprès de ses deux amis, Sisinnius et Saturnin².

Le quatrième jour avant les calendes de février (29 janvier), Laodicius se fit amener, dans le cirque de Flaminius, les deux soldats Papias et Maurus, que le saint Pape Marcellin avait baptisés dans leur prison.

¹ Nous remplissons ici une lacune qui paraît évidente. Les Actes devaient en cet endroit raconter le martyre de saint Thrason, qui arriva en effet douze jours après, le 11 décembre, tandis que la mort des saints Papias et Maurus n'eut lieu que le 29 janvier, comme les Actes eux-mêmes le rapportent. Voici ce que dit le Martyrologe romain de saint Thrason : « Romæ passio sancti Thrasonis, qui cum christianos laborantes in Thermis, aliisque operibus publicis fatigatos et in carcere positos de suis facultatibus aleret, jubente Maximiano tentus, cum aliis duobus, Pontiano et Prætextato, martyrio coronatus est. » Or le Martyrologe a pris presque textuellement dans les Actes ce qu'il dit des saints Saturnin, Sisinnius, Papias et Maurus ; il ne semble donc pas douteux que nos Actes devaient parler aussi de saint Thrason, précisément à cette date, qui est celle de leur martyre. La négligence d'un copiste ou l'altération des manuscrits aura produit cette lacune.

² Les Reliques de saint Thrason et de saint Sisinnius furent transportées depuis à Saint-Martin aux Monts ; le corps de saint Saturnin est à Saints-Jean-et-Paul, et sa tête à Saint-Pierre aux Liens.

« Je sais maintenant, leur dit le préfet, que vous êtes chrétiens. — Oui, répondit Papias, nous sommes maintenant véritablement chrétiens. — Laissez-là, dit le préfet, cette vaine superstition; adorez les dieux de nos princes. — Que ceux-là les adorent, répondit Maurus, qui, désespérant de leur âme, doivent périr pour jamais. — Vous en désespérerez vous-mêmes tout à l'heure, reprit le préfet, si vous ne sacrifiez aux dieux immortels. Écoutez, faites ce que je vous dis, et vous vivrez. — Sacrifie, toi, répondit Papias, et tu vivras dans les tourments éternels. »

Sur l'ordre du préfet, on les jeta par terre, pour leur donner des coups de bâton. On les frappa longtemps sans qu'ils pussent un soupir; ils disaient seulement : « Seigneur Jésus-Christ, venez en aide à vos serviteurs ! » Le préfet les ayant fait relever, on les flagella avec des cordes garnies de plomb. Ils moururent dans ce supplice. Le prêtre Jean¹ vint chercher de nuit leurs corps, qu'il inhuma, sur la voie Nomentane, dans le cimetière qu'on appelait : Aux Eaux de Pierre (*ad Nymphas Petri*), à cause de la source où le bienheureux Apôtre baptisait.

Quelque temps après, le préfet raconta aux empereurs Dioclétien et Maximien le martyre des deux soldats et des autres saints qu'il avait fait périr : ce qui réjouit ces deux cruels princes.

Cyriaque, resté dans la prison avec Largus et Smaragde, fut comme oublié pendant quelque temps. Les chrétiens le visitaient sans qu'on y parût faire attention. Il avait reçu de Dieu le don des miracles, et guérissait tous les malades qu'on lui amenait.

. Dioclétien avait de l'impératrice sainte Séréne une fille nommée Artémie, qui fut dans son enfance possédée du démon, sa mère n'ayant pu la faire baptiser. Un jour que l'Empereur était venu la voir, le démon, contraint par une force divine, dit en sa présence : « Je ne sortirai point que l'on n'ait fait venir le diacre Cyriaque. » Dioclétien l'envoya chercher aussitôt avec Largus

¹ Il était seul cette fois, saint Thrason ayant déjà gagné la couronne. Ce saint prêtre l'obtint aussi, après avoir enseveli un nombre considérable de Martyrs. On l'honore le 18 août.

et Smaragde. En entrant, Cyriaque dit au démon : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je t'ordonne de quitter cette jeune fille. »

Le démon répondit par la bouche d'Arthémie : « Si tu veux que je sorte, donne-moi un vase à posséder. — Voici mon corps, dit Cyriaque : entres-y si tu peux. — Je ne puis y entrer, répondit le démon, parce qu'il est clos de toutes parts, et marqué du sceau de Dieu. — Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, crucifié, reprit Cyriaque, sors, afin que ce vase soit pur pour recevoir le Saint-Esprit. »

Puis il dit à la princesse : « Ma fille, crois en Dieu, le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur. »

Le démon, se sentant vaincu, s'écria : « O Cyriaque, si tu me chasses d'ici, je te forcerai de venir en Perse. — Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit encore une fois Cyriaque, sors. » Et le démon sortit.

Alors Arthémie s'écria : « Par ce nom sacré je te conjure de me baptiser, car je vois de loin le Seigneur que tu prêches, bien-heureux Cyriaque. »

Largus et Smaragde la prenant par la main, la relevèrent de terre, où elle était tombée. Le lendemain, Cyriaque la catéchisa, selon la coutume; puis ayant béni de l'eau, il la baptisa en présence de sa mère, l'impératrice Sérène. Depuis ce jour, Sérène recommandait souvent à sa fille d'aimer fidèlement la religion chrétienne.

Quant à Dioclétien, il prit en amitié le diacre Cyriaque; il lui donna, à la prière de l'impératrice Sérène, une maison dans Rome, l'assurant qu'il pouvait y vivre en toute sécurité. Cependant, il ne lui témoigna ainsi publiquement sa reconnaissance qu'au temps où la construction de ses Thermes s'achevait avec gloire, deux ans et dix mois après le commencement des travaux ¹.

¹ Il s'agit sans doute ici de la construction extérieure, pour l'achèvement de laquelle Dioclétien fit quelque cérémonie d'éclat; car l'ornementation intérieure ne fut terminée qu'après son abdication. La maison de saint Cyriaque était située près des Thermes. Nous verrons ce qu'elle devint plus tard.

A cette époque, Dioclétien reçut une ambassade du roi de Perse. Ce prince le pria instamment de lui envoyer le diacre Cyriaque pour guérir sa fille, qui était possédée du démon. Dioclétien chargea l'impératrice Sérène d'en parler à Cyriaque. Elle le fit venir et lui exposa la demande du roi de Perse. — « Avec l'aide de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, répondit Cyriaque, j'irai sans rien craindre. »

L'impératrice pourvut généreusement à tous les besoins de ce long voyage ; elle donna des provisions pour la traversée et des chariots pour le reste de la route. L'empereur fournit une escorte de soldats. Cyriaque partit avec Largus et Smaragde. Quand on eut passé la mer, les trois Confesseurs firent le chemin à pied, un bâton à la main et chantant des psaumes. Les soldats les accompagnaient montés sur des chevaux de poste ¹. Arrivés dans la ville où était le roi de Perse, Cyriaque, Largus et Smaragde lui furent présentés. « Lequel de vous est Cyriaque ? » dit le roi. Et quand on le lui eut fait connaître, il se prosterna à ses pieds en le priant de se rendre dans l'appartement de sa fille, qui s'appelait Jobia.

Au moment même où le saint Diacre entra, le démon s'écria par la bouche de la jeune princesse : « Qu'y a-t-il, Cyriaque ? — Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, répondit Cyriaque, je te commande, esprit immonde, de quitter cette jeune fille et de n'y plus rentrer jamais. — Tu es bien fatigué, répartit le démon ². — Je suis venu ici au nom de mon Seigneur-Christ, dont l'aide éloigne toute fatigue, et qui me dirige en tout. — Je t'ai cependant conduit où j'ai voulu, répartit le démon. »

¹ *Veredis*. C'étaient des chevaux très-rapides, préparés pour les courriers de l'empire. Mombritius dit que saint Cyriaque arrivait à la station avant les soldats, quoiqu'il allât à pied : « Prius perveniebat ad mansionem. » Ces mots ne se trouvent pas dans Surius, ni dans les Bollandistes, si je ne me trompe, et c'est pourquoi je n'ai point osé les traduire, sans redouter toutefois les apparences d'un miracle dont on pourrait citer vingt exemples choisis dans la vie des Saints ou des Bienheureux les plus récents.

² Cette plaisanterie n'étonnera point ceux qui ont lu quelque ouvrage sur les possessions diaboliques, et en particulier les derniers volumes de la *Mystique de Goëres*.

Mais au lieu de lui répondre, le saint Diacre, remarquant combien la jeune fille était fatiguée, se prosterna sur le pavé de la chambre, priant Dieu avec larmes, et disant : « Mon Seigneur Jésus-Christ, dont tu connais la puissance, te commande de sortir. — Donne-moi, dit le démon, un vase où je puisse entrer. — Le Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu de Dieu, reprit Cyriaque, te commande de sortir. »

Alors le démon sortit en poussant un hurlement épouvantable, et il criait dans l'air : « O Nom terrible, qui me force de sortir ! » A l'heure même Jobia fut guérie.

Le bienheureux Cyriaque dit à la princesse : « Ma fille, crois au Fils de Dieu, afin que tu sois guérie pour toujours. — Je crois au Seigneur Jésus-Christ que tu prêches, répondit Jobia. »

Cyriaque la fit catéchumène, selon la coutume, et l'instruisit des Mystères de la foi. On apporta une conque d'argent. Cyriaque ayant béni l'eau, dit à la princesse : « Jobia, crois-tu au Père, au Fils et au Saint-Esprit ? — J'y crois, répondit-elle. — Crois-tu à la résurrection de la chair ? — J'y crois. »

Quand elle eut été baptisée, ses premières paroles furent celles-ci : « Véritablement, le Seigneur Jésus-Christ, que prêche le bienheureux Cyriaque, est Dieu lui-même. »

Sur-le-champ le roi demanda le Baptême avec sa famille : il y eut en tout quatre cent trente personnes de l'un et de l'autre sexe qui furent baptisées¹. Le roi offrit beaucoup de présents et

¹ Le Bréviaire romain dit également : « Missusque ad Saporem, Persarum regem, Jobiam etiam, ejus filiam, a nefario spiritu eripuit. Rege vero, ejus patre, cum quadringentis ac triginta aliis baptizatis, Romam rediit. » 8 août. — Il y a de grandes difficultés sur ce nom de Sapor, donné par les Actes et par le Bréviaire au roi de Perse qui régnait en ce temps-là : nous ne pouvons les expliquer ici ; nous dirons seulement qu'elles n'ont point effrayé les premiers Bollandistes (16 janvier) et avec juste raison, selon de récentes découvertes. Du reste, on voit dans les Actes de saint Siméon, que dom Ruinart a tirés de Sozomène, combien le christianisme était devenu florissant en Perse, quarante ans environ après la conversion du roi : il y avait un grand nombre d'évêques, et l'on y compta les martyrs par milliers. Le premier et le plus ancien officier du palais, qui avait élevé Sapor jeune, était chrétien, ainsi que l'intendant des ouvriers ; tous deux gagnèrent la couronne. — Sainte Jobia est honorée le 16 août.

de grandes sommes d'argent à saint Cyriaque, qui lui répondit : « Nous ne vendons pas la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous la donnons au prix de la foi. » Et il refusa tout. Il accepta seulement du pain et de l'eau pour lui et ses compagnons, tant qu'ils restèrent au palais.

Quarante-cinq jours après, ils se rembarquèrent sur leur navire, portant des lettres du roi. Dioclétien fit à Cyriaque le plus honorable accueil ¹, ainsi que l'impératrice et sa fille; puis le saint Diacre se retira avec Largus et Smaragde dans la maison que l'empereur lui avait donnée auprès de ses Thermes.

A quelque temps de là, Dioclétien partit pour l'Orient. La guérison de sainte Arthémie et de sainte Jobia, la conversion du roi de Perse, l'affection que lui inspirait saint Cyriaque, avaient adouci sa haine contre les chrétiens, mais sans éclairer son esprit. Il tenait au paganisme par un lien difficile à rompre, par les prestiges des démons. Il croyait aux oracles, se souvenant qu'ils lui avaient prédit l'empire. Il consultait les trépieds ou les tables, les entrailles des victimes, afin de connaître l'avenir et de se diriger dans les affaires obscures ². Un jour qu'il offrait un sacrifice, plusieurs de ses officiers qui étaient chrétiens, firent sur leur front le signe de la croix. Aussitôt les démons s'enfuirent, le sacrifice fut troublé. Les aruspices, inquiets de ne pas trouver dans les entrailles de la victime les marques ordinaires, immolèrent plusieurs autres brebis, mais inutilement. Le maître des aruspices dit enfin à l'empereur qu'il y avait là des profanes dont la présence empêchait les dieux de répondre ³. Dioclétien, fort courroucé, ordonna que tous les officiers du palais sacrifiassent, sous peine d'être battus de verges; il prit aussi quelques mesures contre les soldats; mais ce fut tout, malgré sa colère ⁴ :

¹ « Quem cum grandi honore suscepit Diocletianus Augustus. » Surius, 16 janv. Ceci ne confirme-t-il pas un peu le récit des chanoines sur la grande naissance de saint Cyriaque ? Car cet orgueilleux prince n'eût point traité de la sorte un homme de basse condition, si puissant magicien qu'il le crût.

² Voyez Lactance, *de Mort. persecut.*, X, et le commencement des Actes de saint Métaphraste, 23 avril.

³ Lactance, *ibid.*, et Eusèbe, *De Vit. Constant.*, l. III, c. L et LI. Edit. VOLEZ.

⁴ Hactenus furor ejus et ira processit, nec amplius quicquam contra legem aut religionem Dei fecit. Lact., *ibid.*

ce qui est assez remarquable dans un prince qui avait déjà versé tant de sang.

Il vint ensuite passer l'hiver à Nicomédie, qu'il aimait entre toutes les villes de l'Orient. C'est là que Galère, à qui il avait donné sa fille Valérie, et qu'il avait fait César avec Constance, le força de renouveler la persécution, et bientôt après d'abdiquer. Il se retira à Salone, où il vécut encore neuf années dans les peines les plus grandes.

Chacun des misérables qui lui succédèrent l'abreuva d'amertumes, jusqu'à ce qu'il périt de désespoir. A peine était-il arrivé à Salone, que Galère tuait une de ses filles. La vengeance divine voulait torturer son âme comme il avait torturé le corps des Saints.

Maximien ayant abdiqué à Milan, le même jour que Dioclétien, l'empire eût dû être partagé entre les deux nouveaux Augustes, Constance et Galère. Constance devait avoir avec les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, qu'il gouvernait déjà, l'Italie et l'Afrique, que gouvernait Maximien : les deux autres parties de l'empire, l'Illyrie et l'Orient, appartenaient à Galère. Mais Maximien, en abdiquant aussi, lui avait cédé l'Italie et l'Afrique, dont Constance se trouva frustré. Il paraît que Constance ne réclama pas¹. Il aimait la paix, et surtout il craignait pour la vie de son fils, qui était fort en péril dans les mains de Galère. Celui-ci, sous prétexte d'amitié, gardait en effet Constantin comme ôtage, et quand il vint à Rome, quelques mois après l'abdication de Dioclétien, vers la fin de l'an 305, il l'emmena avec lui. Plusieurs historiens nient ce voyage de Galère à Rome, parce que Lactance dit qu'il n'avait jamais vu cette ville²; mais on sait par les médailles qu'il y était en 302, lorsque

¹ Eutrope, l. X.

² Lact., *de Morte persec.*, c. XXVII. Ceci semble déjà fort difficile à croire; car les provinces d'Illyrie, qui appartenaient à Galère, sont bien voisines de l'Italie. Mais Lactance ajoute que ce prince n'imaginait pas que Rome fût beaucoup plus grande que les autres villes de l'Empire, ce qui est tout à fait incroyable : le dernier de ses sujets savait cela. Comment Tillemont, Fleury et plusieurs autres n'ont-ils pas soupçonné que Lactance devait se tromper? C'est ici qu'il fallait user d'une sage critique. Mais on avait des motifs pour ad-

Dioclétien et Maximien triomphèrent des Perses et des autres nations barbares qu'ils avaient vaincues. Constance et lui eurent alors les honneurs de l'ovation, et célébrèrent la dixième année de leur règne comme Césars ¹. L'*Epitome* de Victor ne laisse d'ailleurs aucun doute qu'il n'y fût au commencement de l'année 306, au moment de la fuite de Constantin ².

Galère trouva à Rome sa belle-sœur Arthémie, fille de sainte Sérène. Quoiqu'elle fût en quelque sorte orpheline et bien jeune encore, car elle ne pouvait guère avoir plus de quinze à seize ans, il la prit en haine, soit parce qu'elle était chrétienne, soit parce que Dioclétien l'avait aimée. Poussé par sa jalousie, mais n'osant s'attaquer tout d'un coup à sa propre famille, il fit arrêter saint Cyriaque, qui sans doute veillait sur la jeune princesse ³.

Saint Cyriaque demeurait toujours dans la maison que Dioclétien lui avait donnée auprès de ses Thermes. Ses deux amis, Largus et Smaragde, et un autre chrétien nommé Crescentien furent arrêtés avec lui. Peut-être demeuraient-ils ensemble. Un jour que Galère faisait dans Rome une sortie solennelle ⁴, il fit traîner devant son char saint Cyriaque nu et chargé de chaînes, pour épouvanter les chrétiens. Voici comment il y réussit. Pen-

mettre qu'un prince pouvait gouverner pendant quinze ans, sans avoir vu ni entendu parler de sa capitale.

¹ *Chronol. Consul. et Cæsar.*, ad an. 302; Migne, *Patrolog.*, t. CXXVII, p. 591.

² « Hic dum juvenulus a Galerio in urbe Romæ religiosus specie obses tene retur, fugam arripens, etc. » *Epist. Victor.* Eusèbe, dans la vie de Constantin, ne nomme pas la ville d'où ce prince s'enfuit; Lactance même ne la nomme pas non plus : on peut donc s'en rapporter au récit de Victor jeune. Il est d'ailleurs plus vraisemblable que Constantin ait échappé à toute poursuite partant de Rome, que de Nicomédie, ville si éloignée des Gaules et de l'Angleterre, où était Constance. Je demande pardon de ces détails, nécessaires à la justification des Actes des Martyrs; car si jamais Galère n'est entré dans Rome, les Actes de sainte Suzanne sont faux, et ceux de saint Cyriaque aussi, comme nous le verrons tout à l'heure, ce qui explique peut-être pourquoi certains savants ont cru si facilement cette incroyable erreur.

³ « Et zelo ductus propter sororem suam Artemiam, misit et tenuit Cyriacum diaconum. » *Act. S. Marcel, Surius*, 16 jan.

⁴ « In die processionis suæ. » *Id.*, *ibid.* Lactance dit en parlant de Dioclétien : « Ut procederet consul » (c. XVII); mais la prise du consulat se faisait le premier jour de janvier, et ceci se passait au mois de novembre. Je ne puis donc deviner de quelle procession il s'agissait.

dant que le colosse impérial parcourait la ville en triomphateur, le Pape, indigné de ses cruautés, s'approcha de son char et lui dit : « Je demande à Ta Piété : Pourquoi massacres-tu les serviteurs de Dieu, qui prient pour la prospérité de ton règne et de la république ¹ ? » Ce Pape était saint Marcel, qui avait succédé à saint Marcellin. Galère, furieux d'un reproche si hardi, ordonna de le bâtonner et de le chasser de la ville. De retour au palais, il fit porter au vicaire de la préfecture ce billet : « Écoute, Carpasius, si le sacrilège Cyriaque, qui, par ses enchantements et ses opérations magiques ², entraîne les hommes à adorer le Christ, n'offre pas des libations aux dieux, fais-le périr dans les supplices. »

Carpasius envoya donc à la prison chercher le diacre Cyriaque, avec Largus, Smaragde et Crescentien. On les lui amena dans le temple de la Terre. « Pourquoi, leur dit-il, n'offrez-vous pas des libations aux dieux, suivant l'ordre des princes ? — Nous n'en offrons qu'au Seigneur Jésus-Christ, répondit Cyriaque. — Faites ce que l'on vous commande ! répondit Carpasius. La vieillesse a blanchi tes cheveux, Cyriaque ; mais je te rajeunirai tout à l'heure. »

Il fit fondre de la poix, qu'on lui versa bouillante sur la tête, où elle s'attacha. Mais le Bienheureux s'écria : « Gloire à vous, Seigneur, qui daignez ouvrir à vos serviteurs les portes du royaume des cieux ! »

Carpasius dit aux autres : « Sacrifiez, où vous périrez comme le perfide Cyriaque. — Nous, pécheurs, nous nous offrons nous-mêmes en sacrifice à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Alors Carpasius fit étendre Crescentien sur le chevalet. On le frappa longtemps à coups de bâton et de nerfs de bœuf ; on ratissa son corps avec des ongles de fer. Pendant ce supplice, il disait d'une voix forte : Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, qui nous appelez à partager vos faveurs ! — Qu'on lui brûle les flancs ! dit Carpasius. »

¹ « Pietati tuæ suggero, servos Dei, qui orant pro regno tuo et pro Republica, quare trucidas ? » *Id.*, *ibid.*

² Il voulait dire par ses miracles.

On promena la flamme sur ses côtés jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. Carpasius ordonna de jeter son corps au coteau de l'Ours, sur la place qui était devant le temple de Pallas ; mais à la nuit, le prêtre Jean l'enleva et l'inhuma dans le cimetière de Priscille, aux Catacombes de la voie Salaria, le 8 des calendes de décembre (24 novembre).

Saint Crescentien étant mort ¹, on reconduisit en prison Largus, Smaragde et Cyriaque. Quatre jours après, Carpasius se les fit amener dans ce même temple de la Terre. Il dit à Cyriaque : « Pourquoi perds-tu dans les tourments les derniers jours de ta vieillesse ? — J'ai toujours désiré mourir pour Jésus-Christ, répondit Cyriaque. — Sacrifie aux dieux immortels, dit Carpasius, et tu vivras. — Que ceux-là sacrifient qui ne connaissent pas leur Créateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, répondit Cyriaque. »

On l'étendit sur le chevalet, on tira ses membres avec force et on le frappa de coups de bâton. Cyriaque disait : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur ! »

Ne pouvant vaincre sa constance, Carpasius raconta le même jour à Galère ce qu'il avait fait contre les Saints de Dieu. L'empereur ordonna de couper la tête à Cyriaque et autres chrétiens qui étaient dans la prison. La sentence ayant été prononcée, on conduisit Cyriaque avec vingt et un chrétiens des deux sexes sur la voie Salaria, aux Thermes de Salluste ², hors les murs, où ils furent décapités. Dans la nuit, le saint prêtre Jean recueillit leurs corps, qu'il déposa dans les catacombes voisines, le dix-septième jour avant les calendes d'avril (16 mars).

« Ce fut en ce temps-là, ajoutent les Actes, que Galère tua sa sœur Arthémie. »

Ainsi la persécution avait amené la chute de Dioclétien, en le

¹ « Romæ sancti Crescentiani martyris, qui in passione beati Marcelli legitur. » *Martyrol. rom.*, 24 nov. Le corps de saint Crescentien fut transporté plus tard à Saint-Martin aux Monts.

² Le Bréviaire romain dit qu'ils furent décapités aux jardins de Salluste, *ad hortos Sallustianos*, et il ne compte que vingt chrétiens, compagnons de saint Cyriaque. Ces légères différences me semblent favorables à l'authenticité des

privant de ses plus fidèles serviteurs, et elle lui enlevait sa fille, qui fut mise à mort en haine de la foi. Voilà comment Dieu se rit de ses ennemis, et les fait tomber dans la fosse qu'ils ont creusée de leurs mains. On ne saurait douter que Dioclétien ne ressentit vivement cette cruelle injure. Depuis son abdication, il avait recouvré toutes ses facultés, comme le prouve la conduite prudente qu'il tint dans sa retraite. Cette mort dut faire saigner douloureusement son cœur de père; mais qu'avait-il à dire? N'avait-il pas signé l'édit de la persécution, et ne savait-il pas que sa fille était chrétienne¹?

Galère voulut savoir le détail de la mort des Martyrs; il fit appeler Carpasius, qui, le voyant de bonne humeur, lui demanda la maison de saint Cyriaque. Elle lui fut aussitôt accordée. En la visitant, il découvrit une fontaine que le saint Diacre avait faite pour baptiser les païens, et qu'avait consacrée le Pape saint Marcel. Carpasius trouva plaisant de transformer ce baptistère en une salle de bains, où il réunissait des comédiens et des courtisanes.

Un jour que ces impies s'applaudissaient de prendre leurs honteux ébats dans ce lieu saint, comme ils sortaient du bain pour se mettre à table, dix-neuf de ces scélérats tombèrent morts avec Carpasius. La maison fut fermée le jour même². Cet évé-

Actes, puisqu'il y a identité sur tout le reste. Adon nomme vingt chrétiens au 16 mars, et 21 au 8 août; mais il marque aussi les Thermes de Salluste hors les murs : ce qui est d'ailleurs plus conforme à l'usage des Romains.

¹ On honore sainte Arthémie le 8 août, avec saint Cyriaque. Son corps est à Saint-Sylvestre au Champ de Mars, et il y a de ses Reliques dans plusieurs églises de Rome. En 1726, on trouva ces mots gravés sur une lame de plomb : « *Arthemio virgo filia Diocletiani.* » Il y a d'ailleurs tradition constante à Rome sur son origine et sur son martyre. Les Bollandistes n'en soutiennent pas moins au 8 août, qu'elle n'est certainement pas fille de Dioclétien, puisque ce prince, d'après Lactance, avait marié la sienne à Galère Maximien, et qu'il n'avait pas de fils du nom de Maximin ou Maximien, dont elle pût être la sœur. Quelle singulière distraction ! Son gendre n'était-il pas son fils adoptif ? N'appelait-on pas les Césars fils des Augustes, l'act., c. xx et xxxii, et n'est-ce pas à ce titre qu'ils devaient leur succéder ? En quoi le mariage de Valérie empêchait-il Dioclétien d'avoir une autre fille, que Maximin ou Galère Maximien appelait certainement sa sœur ?

² La maison de saint Cyriaque devint plus tard une église, que l'on appelait

nement répandit dans tout le quartier une si grande terreur, que l'on en parle encore aujourd'hui, ajoutent les notaires qui rédigèrent les Actes.

(E. DARAS.)

SAINTE POME,

VIERGE.

Sainte Pome, vierge, était sœur de saint Memmie ; elle vint avec lui à Châlons-sur-Marne. On voyait encore, il y a peu de temps, dans cette ville, les ruines d'un hôpital dont les traditions populaires attribuaient la fondation à sainte Pome. On ne sait rien de plus de sa vie ; mais son culte est très-célèbre dans l'Eglise de Châlons. Sa fête était autrefois marquée au 27 juin dans les calendriers. On l'honore présentement le 8 août.

SAINTE ASTÉRIE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'Eglise honore aujourd'hui la mémoire d'une jeune vierge qui professait le christianisme à Bergame, et qui, par ses éminentes vertus, faisait la consolation des fidèles persécutés avec fureur, sous le règne funeste des empereurs Dioclétien et Maximien.

Tout ce qu'on voit de certain parmi les altérations qui défigurent les actes de cette Sainte, c'est qu'ayant été arrêtée par ses bourreaux, elle confessa généreusement le nom de Jésus-Christ, et rendit son âme, au milieu des supplices, au Dieu pour qui elle combattait avec un courage héroïque.

SAINT MARIN LE VIEILLARD,

MARTYR.

Saint Marin, surnommé *le Vieillard*, était de la ville d'Anazarbe appelée autrement Césarée d'Auguste, ville considérable de Cilicie vers les confins de l'Arménie et de la Syrie. Il profes-

Saint-Cyriaque aux Thermes de Dioclétien ; on y faisait la trente-cinquième station du Carême. Mais en 1475, cette église se trouvant ruinée, Sixte IV transféra la station à l'église de Saint-Cyr, où sont les Reliques de saint Cyr et de sainte Julitte.

sait tranquillement le christianisme, lorsque dans les commencements du règne de Dioclétien, Lysias, gouverneur de la province, entreprit de troubler les fidèles dans les exercices de leur religion. Dès l'an 285, il fit souffrir le martyre aux trois illustres frères, saint Claude, saint Astère et saint Néon, dans la ville d'Eges ou Egées, où il fit mourir encore depuis saint Zénobe, l'évêque du lieu, avec sa sœur sainte Zénobie, et les deux frères saint Cosme et saint Damien, connus et révéres par toute l'Eglise.

Ce gouverneur qui est appelé en quelques rencontres pro-consul, et qui véritablement devait être homme consulaire, comme le demandait la première Cilicie, se trouvant à Anazarbe y fit rechercher les Chrétiens, soit en vertu des anciens édits des empereurs contre eux, car Dioclétien n'en avait pas encore fait alors de nouveaux ; soit par un ordre particulier de ce prince, comme on voit qu'il arriva encore en d'autres occasions ; soit enfin de son propre mouvement pour faire parade de son zèle envers ses dieux. Il fit amener Marin devant son tribunal, l'interrogea ; et ayant entendu sa confession, il employa toute son autorité pour lui faire renoncer à sa foi. Sur son refus, il le fit fouetter, et pour lui donner lieu de délibérer sur le parti qu'il avait à prendre, il le fit conduire dans la prison. Le lendemain, il l'interrogea de nouveau et le trouva aussi ferme dans sa résolution qu'il l'avait vu la veille. Il voulut l'obliger à sacrifier aux dieux de l'Empire. Voyant qu'il ne gagnait rien, il ordonna qu'on le suspendit au chevalet et qu'on lui déchirât le corps. La constance du saint martyr fut encore supérieure à ce tourment, et Lysias le voyant invincible aux autres supplices qu'il lui fit souffrir ensuite, le condamna à perdre la tête. Son corps demeura exposé aux chiens et aux loups jusqu'à ce que les deux chrétiens nommés Xanthias et Saprice allèrent le retirer de la voirie et l'ensevelirent avec honneur dans la plaine de Randa près de la ville d'Anazarbe.

On croit que son martyre arriva vers l'an 290, quatre ou cinq ans après celui de saint Claude et de ses frères, mais peut-être avant celui de saint Cosme et saint Damien et celui de saint

Zenobe. Les Grecs font mention de lui au 8 août où ils rapportent l'abrégé de son martyre : on l'a remis aussi dans le Martyrologe romain au même jour.

SAINT HORMISDAS,

MARTYR PERSAN.

Isdegerge, roi de Perse, renouvela la persécution que Chosroès II avait excitée contre l'Église. Il serait difficile, dit Théodoret, de décrire et d'exprimer les raffinements de cruauté qui furent alors inventés contre les disciples de Jésus-Christ. Il y en eut qu'on écorcha tout vivants ; les uns ne le furent que par le dos ; les autres que par le visage, depuis le front jusqu'au menton. On couvrit le corps de ceux-ci de roseaux fendus en deux, en sorte qu'à l'extérieur ils ressemblaient à des porcs-épics ; et quand on avait fortement enfoncé ces roseaux, on ne pouvait plus les retirer qu'en enlevant la peau. On liait à ceux-là les pieds et les mains, et on les jetait ensuite dans des espèces de souterrains, où des rats et d'autres animaux affamés les mangeaient par degrés, sans qu'ils pussent se défendre. De si cruels traitements ne ralentissaient point le zèle des chrétiens ; on les voyait en foule courir à la mort, dans l'espérance de se procurer un bonheur éternel.

Après la mort d'Isdegerde, Varanes V, son fils, continua la persécution. Hormisdas fut l'une des plus illustres victimes de sa cruauté. C'était un homme d'une des plus anciennes familles de Perse ; il avait eu pour père un satrape ou gouverneur de province, issu de la race des Achéménides. Varanes l'envoya chercher, et lui ordonna de renier Jésus-Christ. « En faisant ce que vous exigez de moi, lui dit Hormisdas, j'offenserais Dieu ; je deviendrais transgresseur des lois de la justice et de la charité. Quiconque serait capable de violer la loi suprême du souverain Seigneur de toutes choses, ne resterait pas longtemps fidèle à son prince, qui n'est qu'un homme mortel. Si ce dernier crime mérite la plus cruelle de toutes les morts, à quoi ne doit pas s'attendre celui qui renoncera le Dieu de l'univers ? »

Une telle réponse, aussi sage que ferme, fit entrer le roi dans

une étrange colère. Il dépouilla Hormisdas des biens et des honneurs dont il jouissait ; il lui fit même ôter ses habits, ne lui laissant qu'un petit morceau de toile qui lui ceignait les reins. Après l'avoir réduit en cet état, il le chassa de sa présence, et le condamna à conduire les chameaux de l'armée. Le Saint souffrit avec joie ce barbare traitement. Longtemps après, Varanes l'ayant aperçu par une fenêtre de son palais, remarqua qu'il était tout brûlé du soleil, et couvert de poussière. Le souvenir de ce qu'il avait été, et de l'état de son père, parut le toucher. Il l'envoya chercher, et lui fit donner une tunique de lin, en lui disant : « Quittez donc enfin votre opiniâtreté, et renoncez au fils du charpentier. » Hormisdas, transporté d'un saint zèle, mit la tunique en pièces, et dit au roi : « Gardez votre présent, puisque vous voulez me le faire acheter par l'apostasie. ». Varanes, furieux de ce discours, ordonna que le Saint fût chassé de sa présence. Hormisdas acheva saintement sa course et il est nommé en ce jour au martyrologe Romain¹.

LE BIENHEUREUX SUANÈS.

Il y avait en Perse un chrétien nommé Suanès, homme riche et puissant et qui avait mille esclaves. Le cruel roi, Varanes, voyant qu'il ne voulait pas abandonner la religion de Jésus-Christ, lui demanda lequel de ses esclaves était le plus méchant. Quand il l'eut appris, il donna à cet esclave le commandement de toute la famille et de toute la maison de Suanès ; et il obligea le maître lui-même à lui obéir. Un traitement si indigne ne fut pas capable de rebuter Suanès, qui demeura toujours fidèle à Dieu dans le changement de son état. Le roi alors lui ôta encore sa femme et il la fit épouser à cet esclave, dans l'espérance d'abattre sa foi. Mais son espérance fut vaine, parce que cette foi était établie sur la solidité de la pierre, c'est-à-dire sur Jésus-Christ même, qui en était le fondement.

C'est Théodoret qui raconte ce fait dans son *Histoire ecclésiastique* ; mais il ne dit pas quelle fut la fin de ce courageux confesseur de la foi.

¹ Godescard.

SAINT MOMMOLIN OU SAINT MOMBLE,

ABBÉ.

Mommolin, ou Mommoles, que l'on appelle ordinairement saint Momble, naquit de parents riches et pieux qui l'élevèrent chrétiennement et le firent instruire. L'année et le lieu de sa naissance sont indéterminés. L'auteur de sa vie¹ nous apprend seulement qu'il vivait dans le septième siècle, et qu'il était natif du « pays d'Orléans en France »². Son enfance fit pressentir sa vie tout entière. Dégouté du monde avant d'en avoir goûté les perfides douceurs, il gagna la solitude et consacra à Dieu, avec les prémices de sa jeunesse, toutes les aspirations de son âme, tous ses rêves d'avenir.

L'ancien monde romain venait de se dissoudre; une ère nouvelle était commencée. Les barbares, instruments de la divine Providence, quittaient leurs forêts séculaires, châtiaient par le fer et le feu les peuples trop longtemps amollis par de honteuses voluptés, et vengeaient le sang des martyrs. La civilisation disparut, mais elle fut remplacée par un esprit nouveau qui s'ouvrit aux pures illuminations du christianisme. Le monde, ébranlé par mille secousses, chancelait encore sur ses bases, quand fut créé par saint Benoît un asile sanctifié par la prière, où pouvaient venir se réfugier pour toujours les cœurs las du siècle ou ambitieux de pénitences et d'austérités. La grande famille monastique était alors représentée tout entière sur le mont Cassin par les disciples de Benoît, comme autrefois le genre humain sur une montagne d'Arménie par les habitants de l'arche. Le spectacle d'une si haute perfection sous une forme si nouvelle, mais si naturelle, réveilla partout un vif désir d'imi-

¹ Darual, *Narré véritable de la vie, etc., de saint Mommolin*.

² A cette époque et longtemps plus tard encore, la France n'était pour nous, Vascons ou Aquitains, que par delà la Loire. Saint Abbon, trentième abbé de Saint-Benoît-sur Loire, était venu visiter, l'an 1004, le monastère de Squires de La Réole, dans le dessein d'y établir une réforme devenue nécessaire. Il fut victime de son zèle et fut blessé mortellement dans une émeute suscitée par les moines révoltés. Il fut enterré dans l'église du monastère; mais les gestes de son martyre disent qu'après sa mort, *virga ejus* (son bâton abbatial) *remissa est in Franciam*, son bâton abbatial fut renvoyé en France.

tation et de sainte émulation. Benoît, sollicité de toutes parts, mais en particulier par saint Innocent, évêque du Mans, envoya en France saint Maur, auquel il donna pour compagnons Simplicie, Constantinien, Antoine et Fauste. Saint Maur fonda en France grand nombre de monastères, entre autres celui de Saint-Aignan, à Orléans. C'est dans cette sainte solitude que Mommolin fit son noviciat sous la conduite de Léodebède ou Léodebunde qui en était abbé. « Léodebunde était un homme signalé en science, richesse et sainteté de vie, *moribus et scientiâ senex.* » A l'école d'un tel maître, Mommolin, que la nature avait doué d'une manière très-heureuse, s'éleva rapidement à une haute perfection. Ayant appris à obéir, il fut bientôt jugé digne de commander, et fut mis à la tête d'un monastère nouvellement fondé.

Après la conquête des Gaules, les Romains bâtirent, dans les lieux les plus agréables, des châteaux de plaisance; les bords enchantés de la Loire fixèrent particulièrement leur attention. A quelques lieues d'Orléans, une vallée que ses agréments et ses productions avaient fait surnommer la Vallée d'or, *vallis aurea*, embellit ces délicieux rivages. La beauté des fleurs, la magie du paysage, le ciel serein, la bienfaisance de l'air semblent dire au voyageur : arrête-toi là. Les Romains, peuple si sensuel, après avoir été si austère et si belliqueux, y élevèrent un château, qu'ils décorèrent du nom de *Floriacum*, Fleury, comme s'ils avaient voulu rivaliser par les magnificences de l'art avec les merveilles de la nature. Ce monument appartient plus tard à Jean Albon, seigneur puissant qui avait renoncé à la cour de l'infâme Brunehaut, reine d'Austrasie, et voulait, loin du monde, travailler à son salut. Il fit une œuvre plus utile que les Romains, en fondant une église, à qui il donna, peut-être à dessein, le nom d'un martyr, saint Sébastien, pour faire oublier par la doctrine de l'immolation chrétienne les grossières concupiscences des maîtres du monde. Quelque temps après (620), il se retira avec son fils au monastère de Saint-Aignan, auprès de Léodebunde. En embrassant la vie monastique, il donna tous ses biens à cette abbaye, à la condition

expresse que son château de Fleury serait converti en monastère. Le pieux abbé posa bientôt à Fleury la première pierre de l'église, en permettant à Albion d'en diriger les travaux, et la consacra à saint Pierre, Prince des Apôtres. L'église donna son nom au monastère, qui fut peuplé des Bénédictins envoyés de celui de Saint-Aignan. Foucauld fut le premier abbé de Saint-Pierre-de-Fleury. Rigomar fut le second. Le troisième fut Mommolin, qui dut céder aux ordres de Léodebunde et faire le sacrifice de sa tranquillité personnelle pour venir prendre le gouvernement de cette maison naissante. C'était vers l'an 650.

De cette époque datent les progrès de cette célèbre abbaye, que Léon VII appelait plus tard le premier et le chef de tous les monastères : *Caput ac primum omnium cœnobiorum*, et dont l'abbé, par un privilège d'Alexandre II, avait la qualité de premier des abbés de France.

Mommolin agrandit les bâtiments du monastère et y établit « une publique académie de vertu et de bonnes lettres. » Dans les temps de la barbarie, les cloîtres ont été le refuge des sciences, « palestres d'honneur, séminaires des prélats et docteurs de l'Église. » Les personnages les plus remarquables vinrent se ranger sous la houlette du pieux et savant abbé. Dans cette pléiade d'esprits éminents, formés par ses soins, nous distinguons « le noble Hugon d'Aquitaine, dont le sçavoir et bonnes mœurs a donné lustre et réputation à l'abbaye de Solignac en Limousin ; et saint Gyldas, qui ne mangeoit durant le cours de sa vie que trois fois la semaine et fort sobrement, » et qui illustra plus tard l'académie d'Iren en Angleterre. L'immortel Gerbert ou Sylvestre II, premier Pape français (999), à qui la science doit l'introduction en Europe des chiffres arabes, avait été moine de Fleury.

Le plus grand événement de la vie de notre Saint est celui que nous allons raconter. Le monastère du Mont-Cassin, l'ainé de tous les monastères en Occident, le berceau de l'Ordre Bénédictin, avait été détruit par les Lombards. Mommolin, averti par un Ange, veut arracher à la profanation des barbares les reliques de saint Benoît. Il confie cette héroïque mission à l'un de ses

moines, natif de Blois, nommé Aygulphe. La longueur et les périls du voyage n'effraient point le serviteur de Dieu ; il part en compagnie de quelques chrétiens du Mans qu'une vision surnaturelle invitait à aller rechercher le corps de sainte Scholastique, la bienheureuse sœur du patriarche des moines d'Occident, pour le remettre entre les mains de leur évêque Bérarius. Les pieux pèlerins se rendent à Rome. Là, Aygulphe se détache de ses compagnons, arrive au Mont-Cassin et découvre au milieu des ruines les dépouilles sacrées de saint Benoît et de sainte Scholastique. Il s'en empare et les emporte. On le poursuit ; mais la joie d'une bonne action donne force et courage. Qui pourrait arrêter l'innocent ravisseur ? Il vole plutôt qu'il ne marche sous son précieux fardeau, échappe, Dieu aidant, à tous les pièges, traverse l'Italie et rentre en France par la Savoie. Pendant que les bénédictions des peuples accompagnent ses pas, tout-à-coup Dieu fait éclater sa puissance. Aygulphe s'était arrêté à Orléans, à un endroit nommé Bony, *in prædio Bonodio*, où l'on bâtit dans la suite une église sous le titre de Saint-Benoît-du-Retour. Un aveugle de naissance est guéri au seul contact de la caisse qui contenait les reliques, un estropié recouvre l'usage de ses membres. Mommolin accourt au-devant d'Aygulphe avec une immense multitude. C'était le 11 juillet 660, c'est-à-dire 117 ans après la mort de saint Benoît. La joie brille sur tous les fronts, l'allégresse et les chants de triomphe se confondent avec les témoignages du respect et de la vénération. « On passe allègrement tout le reste de ce jour avec hymnes et louanges au Seigneur. »

Il ne fut bruit longtemps que de cette translation et de deux résurrections opérées par les saintes reliques. Dans ces âges de naïve croyance, un ossement sacré était un trésor pour tout un peuple. On faisait un voyage pour le vénérer et on prenait les armes pour le garder. Que de reliques nous sont arrivées en France par les sacrifices que s'imposaient les Croisés pour les acquérir, ou bien même par le droit de conquête ?

L'hagiographie nous fournit d'autres exemples de semblables translations de reliques. Dans le VIII^e siècle, les ossements des

saints Abdon et Sennen, princes Persans, martyrisés à Rome, pendant la persécution de Dèce, furent exhumés des catacombes et accordés à la pieuse sollicitation des Bénédictins et des habitants d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales), dans le but d'éloigner les fléaux qui désolaient le pays. Ces reliques furent mystérieusement portées dans cette ville, cachées dans des barils pleins d'eau, qui reposent aujourd'hui sur l'autel qui leur a été consacré dans une des chapelles de l'église. Ces instruments d'une pieuse fraude nous attestent avec quel dévouement nos pères professaient le culte des reliques, puisque tant de précautions étaient nécessaires quand il était question d'en déplacer quelqu'une, même avec un légitime consentement. Fière et heureuse de posséder ces deux Saints, la ville en a fait ses patrons, et garde avec respect un sarcophage de marbre qui contenait autrefois leurs ossements, et d'où coule aujourd'hui une source qui n'a jamais tari.

Dans le xv^e siècle, tel était l'enthousiasme des peuples pour saint Roch, le patron des pestiférés, que Venise, plus exposée que les autres villes à la contagion, à cause de son commerce avec l'Orient, envoya à Montpellier des marchands audacieux qui s'emparèrent furtivement du corps du Saint et l'emportèrent dans leur pays, avec l'assurance que la peste n'aurait plus de puissance meurtrière chez eux.

On sait que vers la fin du xvi^e siècle une dispute fameuse s'éleva entre les religieux du couvent de Saint-Antoine de Viennois et les Bénédictins de l'abbaye de Mont-Majour d'Arles (Bouches-du-Rhône), sur la possession des reliques de saint Antoine du désert. Les députés de toute la province y prirent part, et deux Papes intervinrent dans les débats. Des querelles de cette nature peuvent dégénérer en abus; mais elles illustrent un peuple qu'on peut encore passionner en lui montrant une relique. Les croisades, qui ont ébranlé l'Europe, n'avaient d'abord pour but que de reconquérir un tombeau.

Si, à une époque assez rapprochée de notre marasme religieux, on était encore capable de tant de foi, qui pourrait peindre les transports qui durent accueillir les reliques de saint Benoît ?

Mais les joies d'ici-bas ont un terme. A ce pieux concert de bénédiction et de louanges, à cette effervescence d'une foi toute démonstrative succéda enfin le calme raisonné de la piété silencieuse. Mais il fallut se résigner à séparer les corps de ces « bessons » qui avaient dormi plus d'un siècle dans le même tombeau. Les reliques de sainte Scholastique furent concédées à la ville du Mans, qui les sollicitait avec de nouvelles instances. Elles y furent reçues avec d'ineffables transports, dont le souvenir se perpétua par une fête annuelle fixée au 11 juin. Saint Benoît fut retenu par Mommolin. Il devint le patron, non-seulement d'une église érigée sous son vocable, mais encore de l'abbaye qui perdit dès lors son nom romain de Fleury (Floriacum) et ne fut plus connue que sous celui de son glorieux hôte transalpin. Le Saint eut bientôt des autels, des sanctuaires partout. Son nom déjà cher à la chrétienté, son image vénérée, son patronage puissant, lui acquirent une renommée universelle, une popularité à nulle autre pareille. La « médaille de saint Benoît », si connue au xv^e siècle, et portée encore aujourd'hui par les filles de saint Vincent-de-Paul et les dames de la Présentation, transmettra aux siècles les plus reculés le nom et le culte de ce grand Saint.

L'abbaye, dépositaire des saintes reliques et foyer de la vénération des peuples, participa à tant de gloire. Les fidèles l'enrichirent de leurs dons, les rois y firent éclater leur munificence, et la comblèrent de privilèges. Bozo, « hault et puissant seigneur qui embrassa volontairement la simplicité monastique » et fut ensuite élu abbé, l'an 825, « employa de grosses sommes de deniers à faire une châsse d'or pur, du poids de soixante-dix marcs, artistement élaborée, dans laquelle les cendres de cest archimandrite furent enserrées. Elle fust enrichie d'une escarboucle d'ineestimable prix, dont la lueur servoit de lumière aux moynes, qui psalmodioient en chœur durant les ténèbres de la nuit. » Telle était la réputation de sainteté dont jouissait l'abbaye, qu'un roi de France, Philippe I^{er}, voulut y être enterré. On y admire encore aujourd'hui son tombeau.

Que devint Aygulphe, à qui la France doit, après Dieu et saint

Mommolin, les reliques de saint Benoit? Il fut appelé à gouverner le monastère de Lérins, fondé par saint Honorat, et eut le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ avec trente-deux autres moines, l'an 672. On leur coupa la langue, on leur arracha les yeux et on leur trancha la tête. L'Eglise honore leur mémoire le 3 septembre; le peuple l'invoque sous nom de saint *Ayoul*.

Dieu exalte ceux qui s'abaissent. Mommolin, qui ne portait en guise de croix pastorale qu'un reliquaire en bois, ne put se soustraire complètement à l'admiration de ses contemporains.

« Sa douce conversation et délectable familiarité attirait un chacun à l'aymer, exempt de tout dol, sans ire ny fiel, et qu'on n'a jamais vu en colère. » Esprit toujours « doux et modéré, toujours un et esgal à soy-mesme, d'une vie innocente et très-facile, d'une simplicité pleine de confiance, rejetant tout soupçon, desgagé des affections terrestres, avec un désir incroyable destre uny à Dieu. Tousjours mesme visage, mesme teneur de vie et d'actions. Homme rare et de saintes mœurs, qui sembloit estre l'unique et sans exemple, de vie immaculée, d'esprit admirable, de profonde révélation. Son visage estoit si calme et serein, son parler si benin et affable, sa contenance doucement grave, et sa conversation si gracieuse et aymable, qu'il estoit capable d'apivoiser les cœurs durs, féroces et cruels¹. »

Le divin Maître avait versé dans le cœur de Mommolin tant de douceur et de mansuétude, qu'il faut traverser dix siècles et arriver jusqu'à saint François de Sales pour rencontrer son rival. Le siècle porta envie au cloître et reconnut dans cette vertu surhumaine les merveilleuses opérations de la grâce.

Mommolin jouissait, au milieu de ses heureux disciples, de la béatitude promise sur cette terre à la douceur chrétienne. Il avait déjà fourni une longue carrière sous un ciel sans nuages et avait amassé de nombreux mérites. Il avait aimé et fait aimer Dieu, dont il était ici-bas l'image la plus accomplie, et ne pouvait plus attendre que la gloire céleste. Mais un jour, cet ange de la solitude conçoit une pensée, un désir, un projet. Qui le

¹ Darnal, narré de la vie, etc.

croirait? Le saint vieillard veut aller visiter les maisons de son Ordre. Il part, conduit par la Providence et s'arrête à Bordeaux au monastère de Sainte-Croix¹, qui dépendait, ainsi que celui de La Réole, de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Sa présence réjouit les religieux, autant qu'elle les édifie. Depuis sept jours déjà il partage leurs prières et leurs saints Sacrifices. Mais Dieu a jeté sur son serviteur un regard de complaisance et veut l'appeler dans une patrie meilleure. Mommolin, épuisé de travaux et de fatigues, chéri de Dieu et des hommes, plein de jours et de mérites, s'endort du sommeil des justes et rend à Dieu sa belle âme, le 8 août.

L'histoire n'a conservé de ses derniers moments qu'une seule parole. « Je ne me suis jamais laissé aller à la colère. » Le Saint faisait par cet aveu son propre panégyrique et léguait aux témoins de son dernier soupir une des plus belles leçons qui puissent sortir de la bouche d'un mortel. Certains auteurs, trompés par les abréviations de son épitaphe, lui donnent une vieillesse fabuleuse et placent dans le VIII^e siècle l'époque de sa mort. Hierosme Lopes, dans son ouvrage de *l'Eglise métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, et Bernadau, dans le *Biographe bordelais*, la fixent à l'année 643; l'auteur des *Vies des saints du diocèse de Bordeaux*, à l'an 652; le R. P. Proust, religieux Célestin, né à Orléans, mort à Verdelais en 1722, et auteur des *Vies des saints*, la fixe à l'année 660; et le *Propre des Saints* du diocèse de Bordeaux, à l'an 677. Les auteurs ecclésiastiques n'osent préciser aucune date.

« Après sa mort, le public demeura plus de trois jours comblé d'ennuis et de regrets, plorant la perte qu'il avoit faite de cest exemplaire de piété et de doctrine. » Le Saint fut enterré dans un sépulcre neuf, au milieu « de la principale des trois nefs

¹ L'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, et celle de Saint-Front, de Périgueux, avaient été fondées vers la même époque, dans le VII^e siècle. Elles suivaient la Règle de Saint-Benoît. Peu après ce lieu servit d'asile aux réfugiés de Saint-Domingue. En 1803, Napoléon I^{er}, passant à Bordeaux, en fit don à la commission des hospices, pour y fonder un hospice de vieillards, qui subsiste encore.

voûtées de l'église, » et on lui érigea un mausolée que Darnal décrit ainsi :

« Un tombeau de pierre dure, relevé au-dessus du pavé de deux pieds, sur six pilastres posés sur leur piedestal, et le chapiteau à la Chorinthe. La couverture est embossée, faite en creste ou en dos d'asne, taillée en escailles. » Le tombeau de saint Fort dans la crypte de saint Scurin peut nous donner, par quelques-uns de ses caractères, une idée de celui de saint Mommolin.

Le Saint appartenait désormais à l'Aquitaine par son tombeau. Les populations ne tardèrent pas à venir vénérer ses restes mortels, et les faveurs les plus signalées encouragèrent leur empressement. « Sa chapelle » était « d'ordinaire garnie de membres et de corps de cire, offerts en action de grâces, par ceux qui avaient été guéris à la prière de notre patron. » On l'invoquait surtout en faveur des énérgumènes, des possédés, des paralytiques et de ceux qui souffrent de violents maux de tête. Les fidèles se disposaient à la célébration de sa fête par la prière, des hymnes et cantiques spirituels. Le jour de la fête, on allait en procession au tombeau du Saint. Son image vénérée ouvrait la marche et était l'objet des démonstrations les plus affectueuses et les plus dévouées. Le supérieur du monastère présidait à l'office, et les diacres portaient les reliques enchâssées en un bras d'argent. Les lampes et autres luminaires resplendissaient en si grand nombre autour de l'autel du Saint et devant sa statue à « cape noire et à amples manches pendantes en bas, » qu'un religieux était chargé d'en régler l'ordonnance et de prévenir le désordre. La statue elle-même était ornée « de festons, chapeaux de fleurs et guirlandes. » Mais autant on cherchait à honorer le Saint, autant on s'humiliait soi-même. « Nous avons, dit dom Darnal, retenu ceste coustume de la vénérable antiquité, d'humilier nos testes passant entre les pilliers estroitement sous ceste bière, ayants en mains chandelles allumées. » Ce qui se pratique encore de nos jours au tombeau de saint Fort trouve donc sa justification dans l'exemple de nos pères. Il n'y a pas de superstition à incliner son front

sous la pierre d'un sépulcre qui nous prêche notre néant. Malheur à qui ne comprend point les enseignements de la tombe!

La popularité du culte de saint Mommolin, les miracles opérés sur son tombeau, déterminèrent le Souverain Pontife à ouvrir le trésor spirituel de la sainte Église en faveur des fidèles. Clément V, la gloire du pays bazadais, accorda à tout chrétien en état de grâce, *in charitate existenti*, un an et quarante jours d'indulgence, à la condition de visiter l'église Sainte-Croix, «*ès jours des solennités de l'invention et exaltation de la vraie Croix de Jésus-Christ et ès festes du bienheureux patriarche des moines saint Benoist et saint Mommolin; de plus, cent jours d'indulgence à ceux qui feront leurs dévotions et stations esdits lieux durant les octaves des célébrités susmentionnées* » : la bulle fut expédiée à Villandraut, le 12 des calendes de décembre 1309.

Ces privilèges étaient la consécration de la confiance des peuples en saint Mommolin. L'enthousiasme alla toujours croissant et fit inscrire le nom du saint abbé dans les *Litanies des Saints du diocèse de Bordeaux*, entre ceux de saint Maixant et de saint Romain. Le R. P. Proust l'appelle le «*patron des Bordelais.* » Une confrérie, qui s'organisa pour perpétuer son culte, était encore florissante du temps de notre auteur. Sa réunion à celle de saint Jean-Baptiste nous donne la mesure de la prédilection des Bordelais pour saint Mommolin, qu'ils voulaient honorer à l'égal du saint Précurseur¹.

¹ Cette Confrérie avait «*ses règles et ses statuts escripts en gascon sur velin en feuilles, distingués en 39 articles, dattés du 20 juin 1315.* » Chaque année, il fallait élire un comte et un boursier, qui s'engageaient par serment à bien s'acquitter de leurs charges. «*Par article exprès la mesdisance est deffendue et la détraction du prochain; ce que expressément y est adjousté en ratifiât les dittes ordonnances le premier jour de l'an 1370. Finalement a esté statué que les cenfraires des deux sexes seront confessés et communisés ès jours de festes de S. Jean-Baptiste et de S. Mommolin.* » L'illustre cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, confirma ces statuts le 2 août 1600. Il octroya, le 20 juin 1618, cent jours d'indulgences aux membres de la Confrérie, toutes les fois qu'ils se confesseraient et communieraient; trente jours d'indulgence seulement, quand ils soutiendraient le «*poisle ou pavillon, accompagnans les prestres qui porteront le saint Sacrement aux malades;* » enfin, cent jours à l'article de la mort. Dès l'année 1550, le catalogue des noms des confrères formait deux gros volumes en parchemin. Des cardinaux, des archevêques, des

Le culte du Saint se propagea dans toute la province. « Le monastère Saint-Pierre de la Réolle en Bazadois, » que le Saint, selon quelques auteurs, avait visité et réformé, lui érigea un autel (qui n'existe plus aujourd'hui), et célébrait sa fête de la manière la plus solennelle. De l'autre côté de la Garonne, Barie, l'un des plus riches pays de France, lui voua un culte particulier qui dure encore¹.

Bordeaux aime et honore encore saint Mommolin, autant par reconnaissance que par tradition. Les révolutions, qui ont jeté aux vents tant de cendres vénérées, ont fait disparaître jusqu'à la trace de son tombeau. Mais le « Seigneur qui garde tous les os des justes, n'a point permis la dispersion et la profanation de ses restes sacrés. Ils sont déposés dans une châsse moderne, qui est un des monuments et des trésors de l'antique église de Sainte-Croix². On leur a donné pour asile la chapelle des fonts baptismaux, sur un autel dont le tableau, universellement estimé, représente le Saint guérissant un énergumène. La fête du saint abbé s'y célèbre le 8 août avec grande pompe. Heureuse l'église qui peut se glorifier de si précieuses reliques ! Heureuse la cité que protègent les ossements des Saints !

(J.-B. PARDIAC).

évêques, des abbés, des présidents, des conseillers, des magistrats, des officiers du roi, « étaient enrolés en qualité de confrères. »

¹ Les populations voisines viennent y fêter chaque année le Saint dans de joyeuses réunions, et rentrent le soir dans leurs foyers avec l'espérance de se réunir le surlendemain à Puybarban, qui honore pour patron saint Laurent. Le rapprochement de ces deux fêtes a donné naissance à ce proverbe bazadais :

En revenant de Saint-Mommolin,
Je trouve Saint-Laurent sur mon chemin.

Si perverti ou préoccupé qu'il soit par les maximes de la philosophie ou les calculs de la cupidité, le peuple n'a pas encore oublié le culte qu'il tient des ancêtres. Les fêtes des Saints étaient autrefois son unique calendrier, de même qu'elles étaient ses plus douces distractions.

² On en a détaché, il y a peu d'années, quelques parcelles assez considérables en faveur de l'abbaye bénédictine de Solesmes (Sarthe).

LE BIENHEUREUX RATHARD.

Ce généreux enfant de l'illustre famille des comtes d'Andech, l'une des grandes maisons de l'Allemagne au ix^e siècle, brilla par sa piété et sa charité. Il était chanoine de la cathédrale d'Augsbourg, dont un de ses frères plus âgé que lui était évêque. Il avait un petit bien à Diessen ; il y fit bâtir une église qu'il mit sous le patronage de saint Georges. Occupé sans relâche de bonnes œuvres et très-modeste dans ses besoins, il employait presque tous ses revenus au soulagement des pauvres. On croit qu'il mourut vers le milieu du ix^e siècle ; et après sa mort on l'honora pour sa sainteté dans le diocèse d'Augsbourg. On le vénère le 8 août.

LE BIENHEUREUX ALTMAN,

ÉVÊQUE DE PASSAU.

Le bienheureux Altman vint au monde dans les premières années du xi^e siècle. Il appartenait à une noble et riche famille, l'une des plus considérées de la Westphalie. On l'envoya à Paris pour compléter ses études. Là il se lia d'une sainte amitié avec Adalbéron qui devint évêque de Wurtzbourg, et Ghebbard à qui Dieu préparait le Siège de Salzbourg. Lui-même n'osait songer à une pareille élévation. S'étant comme eux consacré à Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique.

Revenu dans son pays, il fut chanoine à Paderborn, puis à Aix-la-Chapelle. L'empereur Henri III le fit son chapelain et l'impératrice Agnès le voulut avoir pour confesseur. Devenue veuve, cette princesse qui voyait en lui l'un des plus saints et des plus savants hommes de son temps, le fit nommer évêque de Passau. Mais elle eut grand peine à lui faire accepter cette charge.

Altman, chargé d'un vaste diocèse, mit tout en œuvre pour y ranimer la foi et les mœurs, avec la piété. Il fit rentrer les monastères dans la discipline. Mais il se fit de nombreux ennemis qui le calomnièrent auprès de l'empereur Henri IV. On s'empara de ses biens et de ses revenus et on le chassa de son diocèse.

Altman se retira en Westphalie, dans sa famille ; et après s'être reposé quelques jours, il fit le voyage de Rome. Il supplia le Pape Grégoire VII d'agréer la démission qu'il faisait de son évêché, non pas tant pour calmer ses ennemis, que parce qu'il craignait qu'il n'y eût eu de la simonie dans son élévation, qui n'avait eu lieu qu'à la recommandation de l'impératrice Agnès.

Le Pape le rassura sur ce point et le renvoya dans son diocèse avec la dignité de légat du Saint-Siège. Il siégea en cette qualité au concile de Tribur, tenu en 1076, où les seigneurs et les évêques proposèrent la déposition de l'empereur Henri IV ; ce qui effraya si fort ce prince qu'il partit pour l'Italie, et se réconcilia en apparence avec l'Église. Mais en rentrant dans ses États, il n'eut rien de plus pressé que de dépouiller le saint Évêque de tous ses revenus. Altman devenu pauvre n'en continua pas moins ses charités autant qu'il le pouvait ; et dans des jours de disette il vendit tous ses meubles pour nourrir les indigents.

Ce grand Évêque mourut le 8 août 1094, et de nombreux miracles firent éclater sa sainteté. Aussi de nombreux pèlerins se succédèrent longtemps à son tombeau.

SAINT AUGUSTIN DE GAZOTHES,

ÉVÊQUE DE NOCÉRA.

Ce saint Prélat, était natif de Trau ¹, ville de Dalmatie, dépendante de la république de Venise depuis le xv^e siècle, mais très-florissante dans le xiii^e, lorsque sous la protection des rois de Hongrie, elle se conduisait par ses propres lois, et jouissait d'une pleine liberté.

Nicolas de Gazoths, père de notre Saint, tenait un rang distingué parmi les sénateurs de Trau. Et sa mère appelée Dros-lave, était issue de l'ancienne maison des Dragovits. La piété et la religion de l'un et de l'autre donnaient un nouveau lustre à la noblesse de leur origine : aussi les bénédictions du Seigneur se répandirent-elles sur cette famille chrétienne. Mais elles s'ar-

¹ Traurium.

rètèrent particulièrement sur le bienheureux Augustin, celui de tous ses frères qui sut le mieux profiter des exemples domestiques, et dont les talents et l'éminente sainteté ont fait le plus d'honneur à sa patrie.

L'histoire de sa vie, quoiqu'écrite avec beaucoup de soin par Jean Tomco, évêque de Bosnie, et insérée par les éditeurs des Actes des Saints, dans leur premier tome d'août, ne nous apprend point l'année de sa naissance. On assure seulement qu'il vint au monde sous le règne de Béla IV, à peu près dans le temps que ce prince fugitif avec toute la famille royale, cherchait dans la ville de Trau un asile contre la fureur des Tartares, qui avaient porté la terreur dans tout le royaume de Hongrie, et qui continuaient à le désoler. Nous savons que ces infidèles, le fléau des peuples chrétiens dans le XIII^e siècle, avaient ravagé la Hongrie en 1241. Ils recommencèrent leurs hostilités avec la même cruauté vers l'an 1259, et c'est sans doute au temps de cette seconde irruption qu'il faut rapporter la naissance de notre Saint. Cette époque s'accorde assez avec ce que nous lisons dans un manuscrit de Bernard Guidonis, selon lequel, le bienheureux Augustin était encore dans ses jeunes années lorsqu'il embrassa l'Institut des Frères Prêcheurs en 1277 ou 1278.

La contagion du siècle n'avait point terni la fleur de son innocence, et sa fidélité à suivre la grâce de sa vocation, lui fit trouver dans la maison du Seigneur de nouveaux moyens, non-seulement pour conserver sans tache la pureté de son âme, mais pour s'élever à cette haute perfection à laquelle il était appelé. Toujours docile aux divines inspirations, il mérita d'éprouver la vérité de ce qu'a dit Jésus-Christ, que son joug est doux et sa charge légère à ceux dont le cœur est rempli de foi et d'amour. Le jeune Augustin l'aima, ce joug infiniment glorieux; et parce qu'il le portait avec ferveur, on le vit toujours marcher avec autant de rapidité que de joie dans la voie des divins commandements. La douceur, l'humilité, le recueillement du saint Novice, sa modestie et son assiduité à la prière, devinrent bientôt un objet d'admiration pour les plus avancés; dès qu'il eut consacré sa liberté par la profession religieuse, sa ferveur ne connut

plus de bornes. Ses progrès dans les sciences divines et humaines répondirent à ceux qu'il faisait tous les jours dans la pratique des vertus. Et les grandes espérances que faisaient concevoir les qualités de son esprit et de son cœur, portèrent les supérieurs à l'envoyer dans les écoles d'Italie, et bientôt après dans celles de Paris.

Ce fut en l'année 1286 que le disciple de Jésus-Christ entreprit le voyage de France, avec un autre jeune religieux, appelé Jacques des Ursins, neveu de Mathieu Rossi des Ursins, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie au Portique. La compagnie d'un de ses frères, non moins distingué par sa rare piété que par sa haute naissance, ne pouvait être que bien agréable au Serviteur de Dieu, mais un accident, que la prudence humaine ne pouvait prévoir, la lui rendit funeste. Ils étaient encore dans le territoire de Pavie, près de la rivière, que les Italiens appellent *il Tesino*, le Tessin, ne pensant l'un et l'autre qu'à sanctifier par le mérite de l'obéissance les fatigues d'un long voyage, et à les adoucir par la prière, qu'ils faisaient toujours succéder à de saints entretiens, lorsque deux scélérats, qu'ils n'avaient point offensés, et que peut-être ils n'avaient jamais connus, se jetèrent brusquement sur eux, comme des loups carnassiers sur d'innocentes brebis, incapables de se défendre. Jacques des Ursins fut d'abord poignardé sous les yeux de son compagnon effrayé, et celui-ci recut en même temps plusieurs blessures, qui parurent dangereuses. Laissé pour mort sur la neige et presque noyé dans son sang, pendant que les lâches assassins, après avoir exécuté leur commission, s'en retournaient précipitamment vers les ennemis cachés de la maison des Ursins, la Providence conduisit sur le lieu où les deux Religieux venaient d'être attaqués, un gentilhomme du pays, qui imita à leur égard l'officieuse charité de Tobie et du Samaritain de l'Évangile : il fit enlever le corps de l'un, déjà froid, sans mouvement et sans vie, pour lui procurer du moins la sépulture, et il secourut l'autre si à propos, il le traita dans sa maison avec tant de soin et d'attention, que le saint Religieux, dans peu de semaines, se trouva en état de continuer son voyage, pour se rendre à Paris.

Nous ne dirons pas, avec quelques historiens, qu'Augustin de Gazothès eut l'honneur et l'avantage de continuer ses études sous saint Thomas d'Aquin, car pour rejeter d'abord cette opinion comme insoutenable, il suffit de ne point ignorer que le saint Docteur était mort dès le mois de mars 1274, trois ou quatre ans avant que le bienheureux Augustin entrât dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, et douze ans avant qu'il fit son voyage en France. Ce n'est donc point pour avoir fréquenté les écoles du docteur Angélique, que notre Saint a été considéré comme l'un de ses premiers et de ses plus illustres disciples, mais parce qu'animé du même esprit de zèle et de piété, il avait toujours paru également attaché à la pureté de sa doctrine et à l'imitation de ses vertus. Les maximes ou les saintes pratiques de l'un, furent pour l'autre des leçons de perfection, dont il ne s'écarta jamais. Si la méditation des Livres Saints, l'amour et l'étude de la religion, le silence, la retraite, le mépris de soi-même et l'oubli du monde, avaient conduit le premier à la parfaite pureté de cœur, et à l'union la plus intime avec Dieu ; le second se servit utilement des mêmes moyens pour arriver à la même fin.

Ainsi préparé aux fonctions de l'apostolat, par les exercices de la prière et de la pénitence, la parole de Dieu fut toujours efficace dans sa bouche. Il l'annonça avec encore plus de fruit que d'applaudissements dans plusieurs provinces, où par la sainteté de ses exemples, il répandit la bonne odeur de Jésus-Christ et rendit des services importants à l'Eglise. Son ministère déjà accrédité et devenu utile à plusieurs, le Prédicateur apostolique entreprit de combattre le dérèglement des mœurs, les vices publics, les scandales, l'ignorance, l'erreur et les grossières superstitions qui déshonoraient sa patrie. Il travailla à rendre solides les fréquentes conversions que le Seigneur accordait au mérite de ses prières ou à la vertu de sa parole et pour les multiplier toujours, il prit la sage précaution de fonder plusieurs monastères de son Ordre en différentes villes de la Dalmatie. L'évêque de Bosnie assure que par les soins du bienheureux Augustin et sous sa conduite, ces maisons de prière devinrent autant de sanctuaires où se formèrent plusieurs hommes apos-

toliques et d'excellents ministres de la parole pour l'instruction des peuples, le salut des âmes et l'édification des fidèles.

L'obéissance l'appela en Italie, dans le temps que les cruelles factions des Guelfes et des Gibelins avaient banni de tous les lieux la sûreté et la paix. Le démon de la discorde semblait s'être rendu maître de l'esprit et du cœur des grands et des peuples. Il n'y avait presque plus de république ni de ville particulière où l'on n'éprouvât toutes les horreurs d'une guerre civile et opiniâtre. Parmi les saints Ministres qui s'opposaient de toutes leurs forces au torrent de l'iniquité, le bienheureux Augustin de Gazothès se distinguait par l'éclat de sa réputation et par la vivacité de son zèle, mais surtout par le don qu'il avait reçu de Dieu pour persuader et toucher en même temps. La pacification des troubles ou la réunion des esprits eût été peut-être le fruit précieux de ses travaux, comme elle était l'objet de ses vœux les plus ardents, si d'autres besoins, que ses supérieurs jugèrent plus pressants, ne l'eussent obligé d'aller exercer ailleurs son ministère.

La Bosnie, aujourd'hui l'une des belles provinces du Turc, était alors soumise à des princes chrétiens, mais elle se trouvait infectée d'un grand nombre de nouveaux Manichéens, qui, sortis depuis peu, les uns de la Grèce et les autres de la Thrace, se répandaient dans tout le pays et y corrompaient avec d'autant plus de facilité la religion des fidèles, que la simplicité ou l'ignorance de ces peuples ne leur permettait pas de dévoiler l'hypocrisie des hérétiques, ni de se précautionner contre le venin de leurs dogmes impies. La vigilance et la sagesse des pasteurs leur firent prévoir tout le mal dont le troupeau était menacé; on demanda du secours et ce fut en cette occasion que le bienheureux Augustin, envoyé dans ces contrées, soit par le Saint-Siège ou par les supérieurs de son Ordre, couronna ses premiers travaux apostoliques par de nouveaux succès. L'illustre Prélat, qui plusieurs siècles après gouvernait cette même Église, nous apprend qu'on y conservait encore de son temps la mémoire de tout ce que l'homme de Dieu y avait fait pour la défense de la foi, l'extirpation de l'hérésie et la conversion des hérétiques.

Cette mission fut suivie (si elle n'avait été précédée) d'une autre qu'il entreprit dans le royaume de Hongrie, où le feu de la division ne favorisait que trop les mauvaises intentions des ennemis de la foi. Pendant que les peuples et les grands du royaume, divisés en différents partis, se faisaient une cruelle guerre, les uns pour soutenir et les autres pour renverser les desseins des princes qui prétendaient à la couronne après la mort du roi Ladislas, les payens, les schismatiques et les hérétiques profitaient de ces troubles pour porter des coups mortels à la religion. Ils l'attaquaient avec d'autant plus d'avantage, que la confusion et la discorde n'étaient pas moins grandes dans le clergé que parmi les laïques. Il fallait donc commencer par réunir les enfants de l'Eglise, ou du moins ses premiers ministres, pour arrêter les malheureux desseins de ses ennemis. Et tel fut l'objet qui fixa d'abord les attentions de notre Saint. Tout ce que le zèle le plus ardent et la plus tendre charité pouvaient lui inspirer, il le mit en œuvre, pour procurer à l'Eglise et à l'État un bien si désirable, si important et en même temps si difficile. A ses discours touchants et persuasifs, il joignait de ferventes prières, des jeûnes rigoureux et plusieurs autres mortifications, pour obtenir enfin de la divine bonté cette paix que le monde ne peut donner. Et quelque éloignée qu'elle parut toujours cette paix, quelque peu d'espérance qu'eussent les plus sages politiques, d'en assurer jamais les fondements, le Serviteur de Dieu ne cessa pas de la demander avec humilité, de l'attendre avec confiance, et d'employer tout ce qui était en son pouvoir pour en avancer la conclusion.

Dans la disposition où étaient les Hongrois, on ne pouvait se flatter de parvenir jamais à les réunir, que par la patience et la sagesse : l'une et l'autre étaient encore plus nécessaires que le zèle et l'activité. La modération du bienheureux Augustin lui concilia la confiance de ceux qui se trouvaient dans des sentiments opposés, parce qu'il agissait envers tous avec la même droiture, et la même candeur, et que toutes ses démarches étaient conduites par la prudence. Il ne doutait pas que le parti, qui s'était déclaré en faveur des princes de la Maison d'Anjou,

issus de Charles II, roi des Deux-Siciles, et de Marie de Hongrie, sœur de Ladislas, ne fût le plus juste : et à l'exemple des Souverains Pontifes, qui l'appuyaient fortement, le saint ministre se portait aussi, par devoir et par inclination, à le favoriser : mais les intérêts de la religion et de la paix étaient toujours les premiers qu'il consultait.

Lorsque Nicolas Bocassini, cardinal-évêque d'Ostie et légat du Saint-Siège, arriva dans le royaume de Hongrie l'an 1301, il fut témoin des travaux et du zèle infatigable de ce ministre de l'Évangile : il vit avec quelle application il remplissait tous les devoirs de son ministère ; et il admira cette charité que les plus grands obstacles ne pouvaient rebuter. Le cardinal ne se contenta pas d'apprendre de lui l'état présent des affaires, le caractère de ceux qui s'étaient mis à la tête des partis, leurs sentiments, leurs vues, ou les motifs qui les faisaient agir ; il se servit encore de ses talents pour essayer de pacifier les troubles, qui régnaient depuis si longtemps, au préjudice de la religion. Mais le moment marqué par la Providence, pour accorder la paix aux Églises de Hongrie, n'étant pas encore venu, ces deux saints personnages se séparèrent. Augustin de Gazothès, selon les intentions du Pape, continua à avancer peu à peu les affaires de la paix, et à veiller à la conservation de la Foi ; pendant que le Légat apostolique, de retour en Italie, fut porté deux ans après sur la Chaire de saint Pierre, et prit le nom de Benoît XI.

Un des premiers soins du nouveau Pontife fut de mettre notre Saint en état de travailler à l'œuvre du Seigneur, avec plus d'autorité et de succès. Il l'appela donc en Italie, sous prétexte qu'on voulait lui communiquer quelques affaires importantes, et apprendre de sa bouche l'état présent de la religion dans les églises du Nord. Augustin, accoutumé à obéir à toutes les volontés de ses supérieurs, se rendit sans délai aux pieds de Sa Sainteté, et fit un fidèle rapport de tout ce qu'on voulait savoir. Nous passons ici sous silence deux miracles dont parle l'évêque de Bosnie, et dont il assure que le Pape fut témoin, avec une partie de sa cour. Nous nous contentons de dire que les fatigues d'un pénible voyage, ne pouvant ralentir le zèle de

notre Saint, ni l'ardeur de sa charité; peu de jours après son arrivée à Rome, il pensait déjà à se remettre en chemin, pour aller reprendre les travaux de sa mission, lorsque le Souverain Pontife, en lui déclarant enfin le véritable motif qui l'avait engagé à le faire venir de si loin, mit son obéissance à la plus rude de toutes les épreuves. L'Évêque de Zagrab¹ venait d'être transféré à l'archevêché de Strigonie. Il fallait donc remplir sa place, et donner un pasteur à ce vaste diocèse. Benoît XI pria le serviteur de Dieu de ne point se refuser aux besoins de ces peuples : et pour vaincre d'abord sa résistance, il ajouta le commandement aux prières. Il le sacra de ses propres mains, et le fit partir aussitôt pour son église. C'était un saint qui plaçait un autre saint sur le trône épiscopal, moins pour la consolation et le bonheur d'un diocèse particulier, que pour le bien général de tout un royaume, comme l'a remarqué l'abbé Ughelli.

L'illustre historien, qui a écrit avec le plus grand soin la vie de notre prélat, nous représente, d'une manière bien pathétique, la triste situation où se trouvaient les provinces du Septentrion, et l'Église de Zagrab en particulier, depuis les dernières incursions des Tartares. Tandis que les nombreuses armées de ces infidèles livraient impitoyablement aux flammes tout ce que le fer avait épargné; les Livres saints et les autres monuments sacrés qui pouvaient servir à l'instruction des peuples et de leurs conducteurs, étaient ce qu'ils avaient détruit avec le plus d'attention. Plusieurs années encore après cette malheureuse époque, l'ignorance était extrême dans le Clergé; et l'indocilité, ou la corruption des mœurs ne pouvait être portée plus loin parmi les simples fidèles. Deux saints évêques de Zagrab, Philippe et Timothée, avaient successivement essayé de réparer les ruines du sanctuaire; et la mort avait toujours rendu leurs efforts inutiles. Deux de leurs successeurs, par une conduite opposée, semblaient avoir mis le comble aux maux de cette Église affligée. Et un cinquième prélat, ayant été transféré au siège de Strigonie,

¹ Zagrab, que les Allemands appellent Zagraw, est une ville forte de Hongrie dans l'Esclavonie, capitale du comté du même nom, et située sur la Saxe, aux confins de la Croatie, avec un évêché suffragant de l'archevêché de Colocza.

dans le temps qu'il commençait à peine à ranger un peu les affaires, venait de laisser tout le diocèse dans un chaos et une confusion capable de déconcerter l'homme le plus sage, le plus zélé, et le plus résolu.

Mais ce qui est impossible à la sagesse humaine, est toujours facile au Tout-Puissant : et un évêque tel que le bienheureux Augustin, rempli de l'esprit de Dieu, plein de foi et de confiance, mérite d'obtenir du Seigneur ce qu'il sait lui demander avec autant de persévérance que d'humilité. Jésus-Christ, en nous apprenant à prier, n'a point mis de bornes à nos demandes, et n'en met point à ses bienfaits. C'est ce que notre pieux Prélat eut l'occasion d'éprouver. Sa vigilance attentive à tout, son ardente charité, ses instructions fréquentes, familières, pathétiques, toujours accompagnées de la prière et soutenues de la sainteté des exemples, ses abondantes aumônes, ses vertus enfin et ses miracles (car on lui en attribue plusieurs), tout cela lui gagna bientôt le cœur des fidèles, au salut desquels il se donnait tout entier. Le clergé était non-seulement sans mœurs et sans science, mais presque brutal, ou sauvage ; plus propre et plus accoutumé à manier les armes, qu'à réciter le bréviaire ; le saint pasteur sut l'humaniser, le polir et le réduire enfin à mener désormais une vie véritablement ecclésiastique. La fermeté épiscopale, l'autorité et la rigueur des lois n'auraient pu produire tous ces bons effets, s'il n'avait toujours accompagné le commandement de manières pleines d'adresse et de charité. Doux, affable, prévenant, il inspirait des sentiments de modération aux plus emportés ; et les plus superbes ne pouvaient tenir contre les exemples de patience ou d'humilité, qu'il leur donnait dans toutes les occasions. Ce qu'il ne pouvait quelquefois persuader par la force de ses discours, il le faisait pratiquer en le pratiquant le premier, ou en plaçant à propos tantôt une parole de louange et d'approbation, tantôt une marque d'estime ou quelque récompense, capable d'encourager les uns à bien faire, et de donner de l'émulation aux autres. A l'exemple de saint Paul, qui se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ, le saint évêque étudiait, en quelque manière, l'hu-

meur et l'inclination de chacun, pour connaître par quel endroit on pouvait le ramener au devoir. Sans jamais approuver ce qui était contraire à la loi, il n'exigea pas d'abord de tous tout ce qui appartenait à la perfection de la loi, il se contentait de présenter du lait à ceux qui n'étaient pas encore capables d'une viande solide : et par une condescendance pleine de sagesse, il se fit aimer pour se faire obéir ; mais il ne voulut être obéi que pour faire observer la loi de Dieu et les canons de l'Eglise : tout lui réussit.

Après avoir employé la meilleure partie des revenus de son évêché à la nourriture des pauvres et à l'entretien des veuves et des orphelins, il fit servir l'autre partie à la décoration de la maison du Seigneur. Il créa de nouvelles prébendes, qu'il remplit de bons ministres formés de sa main ; il augmenta le nombre des dignités, distingua ses chanoines en plusieurs classes, et donna un rang plus éminent à l'archidiaque. L'ordre que ce sage pasteur mit dans tout son clergé paraissait encore si beau trois siècles après sa mort, que, selon l'expression de l'évêque de Bosnie, on n'en connaissait point de mieux réglé et de plus instruit, ni en même temps de plus riche, dans toutes les provinces du Septentrion. Ce ne fut pas sans doute le fruit le moins précieux de quatorze années d'épiscopat.

Ce que le bienheureux Augustin avait eu le bonheur de faire dans le Chapitre de sa cathédrale, il le fit ensuite, avec quelque proportion, dans toutes les églises de son grand diocèse. Il les pourvut avec soin de livres, de vases sacrés, d'ornements, et surtout de pieux et habiles ministres. Il en faisait régulièrement la visite chaque année. Aussi était-il exactement instruit par lui-même, de tout ce qu'il fallait corriger, réparer, réformer ou abolir. Ses règlements étaient toujours utiles, parce qu'ils étaient conformes aux besoins des peuples, et de ceux qui étaient chargés de leur conduite.

Selon l'esprit des canons et l'usage des plus saints évêques, celui de Zagrab assemblait tous les ans son Synode, où, de concert avec les curés et les autres supérieurs ecclésiastiques, il prenait les mesures qu'on jugeait nécessaires, soit pour avancer

le rétablissement de la discipline dans le clergé, soit pour réformer les mœurs des peuples, procurer leur instruction et pourvoir efficacement à tous leurs besoins spirituels, soit enfin pour faire cesser les inimitiés, les dissensions et les scandales.

De tous les discours que le bienheureux Augustin prononça dans ces saintes assemblées, on ne nous en a conservé qu'un seul, trop long à la vérité pour être rapporté ici en entier, mais trop beau pour ne pas nous faire regretter ceux qui ne sont point venus jusqu'à nous. Le pieux évêque y explique avec autant d'onction que de netteté et d'exactitude, la sainteté et l'excellence de l'état ecclésiastique ; tous les devoirs, les occupations et les vertus des ministres de l'autel, particulièrement des pasteurs chargés de la conduite des âmes. En les avertissant qu'ils ont l'honneur de remplir les fonctions de ces premiers disciples, que Jésus-Christ a appelés « le sel de la terre, et la lumière du monde, » il leur met sous les yeux tout ce qu'ils doivent faire pour devenir eux-mêmes le modèle de leurs peuples, par l'exemple d'une vie pure et sans tache. Il leur recommande surtout la prière, l'étude, le travail, l'hospitalité, la charité envers les pauvres, la connaissance des lois de l'Eglise, la fidélité à les observer, la chasteté enfin, et les sages précautions essentiellement nécessaires à la conservation de cette vertu, sans laquelle le prêtre est comme le peuple, plus coupable et digne de plus grands supplices, que ceux à qui son mauvais exemple devient un sujet de scandale et une odeur de mort. Il finit tout ce discours par les paroles d'un saint personnage, célèbre alors dans le pays, et qui attribuait la dernière désolation du royaume de Hongrie, à la justice divine qui avait voulu punir l'incontinence des clercs, et le dérèglement de leur vie.

On loue avec raison les moyens que le serviteur de Dieu savait employer à propos, pour faire observer ce qui avait été sagement réglé dans ses Synodes. L'exemple, la persuasion, la prudence, la douceur, faisaient presque toujours, ce que l'on ne fait jamais bien par la seule terreur, ou par les menaces. Si la nécessité de la correction l'obligeait quelquefois de se servir de paroles un

peu fortes, capables de contrister pour un temps les coupables, il ne voyait pas plutôt un commencement de repentir, ou une espérance d'amendement, qu'il se hâtait d'en procurer la perfection, par les saintes adresses de sa charité, et avec la tendresse d'un père. Par là, dit l'auteur de sa vie, cet Évêque qui avait pris Jésus-Christ pour son modèle, remédiait souvent à des maux, dont la guérison avait paru désespérée.

La réforme de tout son clergé, quelque difficile qu'elle fût, n'était pas la seule qu'il s'était proposé de faire dans l'Eglise que la Providence avait confiée à ses soins. Mais il était persuadé que pour ne point travailler en vain, il fallait commencer par là : les peuples plus ordinairement règlent leur conduite sur celle de leurs pasteurs. Et on peut regarder la conversion des uns comme bien avancée, lorsqu'on a réussi à inspirer aux autres l'amour et la pratique de leurs devoirs. Les fruits que produisirent parmi les fidèles, les instructions du saint évêque de Zagrab, furent d'autant plus abondants qu'on voyait déjà ses travaux heureusement secondés par le zèle du clergé, ses prédications toujours soutenues par l'éclat de ses vertus, et ses vertus quelquefois honorées par des miracles.

Ses visites annuelles dans toutes les parties de son diocèse, étaient comme autant de missions, pendant lesquelles les peuples recevaient de la bouche ou de la main de leur charitable pasteur, tous les secours dont ils avaient besoin pour l'âme et pour le corps. Les fidèles étaient instruits, les pécheurs scandaleux corrigés, les ennemis réconciliés, les orphelins défendus, les pauvres et les malades nourris ou soulagés. Sans craindre ni l'âpreté des chemins, ni la rigueur des saisons, jusque dans les lieux les plus reculés et sur les montagnes les plus élevées, cet homme apostolique allait chercher ses brebis et rompre le pain de la parole à ses fidèles diocésains. Le dernier de tous, le plus pauvre, le plus inconnu ou le plus méprisable selon le monde, ne lui était pas moins cher que ceux qui tenaient un rang distingué. Il est vrai que souvent il était prévenu ; dès qu'on savait son arrivée dans une paroisse on y accourait de toutes parts, comme si l'odeur de ses vertus eût été une trompette capable de donner

du mouvement et de l'activité aux plus lâches ou aux plus indévots. Quelquefois on l'attendait sur les chemins : ceux-là pour lui présenter leurs malades ; ceux-ci pour recevoir sa bénédiction et ses aumônes ; quelques-uns pour soumettre à son jugement leurs querelles et leurs procès. La main du Seigneur était avec lui pour le mettre en état d'accorder à tous l'effet de leurs demandes, selon leurs besoins, ou à proportion de leur foi : et parmi tant de suppliants il arrivait rarement que quelqu'un se retirât sans avoir reçu la consolation qu'il était venu chercher.

La dépense qu'il faisait, soit pour sa personne, soit pour le petit nombre de ses domestiques, était si modique, qu'il avait toujours beaucoup à répandre dans le sein des pauvres. Mais en même temps, la multitude des gens qui s'adressaient à lui paraissait quelquefois si excessive qu'on ne pouvait attribuer la profusion de ses aumônes qu'à un effet singulier de la Providence, qui, pour récompenser sa foi et sa charité, multipliait souvent les vivres ou l'argent entre ses mains. On peut dire qu'il possédait ces deux vertus dans un degré éminent. La première paraissait surtout dans la guérison des malades, dont il rétablissait la santé et les forces par le simple attouchement, ou en faisant sur eux le signe de la croix.

L'humilité et la modestie de l'homme de Dieu ne se faisaient pas moins remarquer, tant dans le soin qu'il prenait de cacher les faveurs dont le Ciel l'honorait, que dans toute la suite de ses actions. On rapporte que tous les ans, dans une assemblée générale, il rendait compte à son clergé et au peuple de tout ce qu'il avait reçu et de la dépense qu'il avait faite dans l'année. Il fit continuer et conduire presque à sa dernière perfection le grand édifice de sa cathédrale, qu'un de ses prédécesseurs avait eu la gloire de commencer. Mais toujours semblable à lui-même, il ne voulut jamais permettre que les armes de son illustre Maison parussent sur les murailles du saint édifice, non plus que dans les vases sacrés ou sur les magnifiques ornements, dont il décora les autels et enrichit la sacristie. Ce n'est pas, disait-il, le patrimoine de mes parents, mais celui de Jésus-Christ, qui a fourni à toutes ces dépenses : je serais donc coupable d'imposture ou

d'orgueil, si au lieu de la croix j'arborais les armes profanes de ma maison dans celles du Seigneur.

Ces sentiments, il faut l'avouer, sont peu connus et plus mal pratiqués dans notre siècle, mais ils étaient dignes de la religion d'un évêque qui se glorifiait avec saint Paul de ne connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. En embrassant l'institut de saint Dominique, le bienheureux Augustin avait renoncé pour toujours à tout ce que le monde estime ; et il aurait cru déshonorer le caractère épiscopal s'il eût paru moins pauvre ou moins humble sur le trône que dans le cloître. Il descendait volontiers de l'un pour rentrer dans l'autre, et s'y tenir caché aussi souvent et aussi longtemps que les affaires de son Église ou les intérêts de ses peuples pouvaient le lui permettre.

Dès le commencement de son épiscopat, il avait fait bâtir près de son palais un couvent pour les religieux de son Ordre, et dans la suite il en fonda plusieurs autres en différents endroits du diocèse de Zagrab. Il procurait ainsi aux fidèles de précieux avantages en leur donnant des ministres de la parole pour les instruire, les édifier, les faire entrer dans les voies du salut, et pour les défendre contre les docteurs du mensonge. Mais l'humilité de ce saint homme lui faisait encore regarder ces maisons de silence et de prière comme un asile dont il croyait avoir lui-même besoin pour s'y dérober de temps en temps au tumulte des affaires et y vaquer à l'oraison avec plus de tranquillité et de repos. Soit dans le cours de ses visites, soit pendant son séjour dans la ville capitale, il aimait à se renfermer avec ses frères dans l'intérieur du cloître. Là il psalmodiait avec eux une bonne partie de la nuit, et il pratiquait comme eux les austérités de la règle et tous les exercices réguliers.

Un de ses prêtres, avec lequel il conversait plus familièrement, lui dit un jour, qu'étant évêque, et par là obligé de se laisser trouver à tout moment par toutes sortes de personnes, on était surpris de le voir si souvent dans les monastères. « Mais le grand Augustin, répondit modestement le serviteur de Dieu, n'était-il pas lui-même évêque ? C'est lui cependant qui m'a appris autant par son exemple que par ses paroles à me retirer

quelquefois dans le secret du sanctuaire, ou à me cacher dans la solitude, pour y apprendre à connaître la volonté de Dieu, mes propres défauts, les besoins de mon peuple et la véritable manière de le conduire dans la justice et dans la paix. Oui, c'est à moi que s'adresse ce que dit le saint docteur dans son Manuel : « Fuyez, ô homme, suspendez un peu vos occupations, cachez-vous au moins pour un peu de temps, et imposez silence à ces tumultueuses pensées, à ces soins, à ces embarras qui se succèdent pour recommencer toujours. Entrez au dedans de vous-même, et seul avec Dieu, seul dans le secret de votre cœur, entretenez-vous avec lui, reposez-vous en lui, faites taire (ou bannissez loin de vous) tout ce qui n'est pas Dieu et qui ne conduit point à Dieu. »

Notre Saint avait raison de dire qu'il prenait pour lui-même ce sage conseil de son illustre patron. Il en avait trop souvent éprouvé l'utilité pour en jamais négliger la pratique. Bien loin cependant de manquer en quelque chose à ce que demandait de lui la sollicitude pastorale, il ne trouvait point de moyen plus efficace pour s'instruire de ses devoirs, et pour les remplir dignement que de faire ainsi succéder la prière au travail et de prévenir toujours le travail par la prière. Dans ce saint commerce de son âme avec Dieu, il recevait toutes les lumières qui devaient diriger ses conseils, et il était revêtu d'en haut de cette force, dont les ministres du Seigneur ont besoin pour s'opposer avec intrépidité aux grands scandales, et aux entreprises des méchants. Là, il sentait croître dans son cœur le zèle et cette fermeté apostolique, si nécessaire à un Évêque surtout dans des temps difficiles. Là enfin, se perfectionnait cette confiance qui opère les miracles ou qui les obtient.

Les religieux de saint Dominique, établis depuis peu dans la ville de Zagrab par les soins du bienheureux Augustin, lui firent un jour la même prière que les habitants de Jéricho avaient faite autrefois au Prophète Élisée. La petite rivière qui arrosait le pays était gâtée par certaines qualités minérales, et on manquait d'eau qu'on pût boire. On osa bien en demander à un homme à qui on voyait faire tous les jours quelques prodiges.

Le saint Évêque s'adressa lui-même à Celui qui a promis d'exaucer les prières de ses amis ; mais afin qu'on n'attribuât point le miracle à sa vertu ou à ses mérites, il ordonna à ses Frères de se mettre en oraison ; il pria avec eux. Et ayant fait un creux dans la terre, on en vit jaillir aussitôt une source d'eau, qui n'a point cessé depuis de couler, et qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Saint-Augustin. L'Évêque de Bosnie, qui a écrit sur les lieux, mais près de trois siècles après la mort du Serviteur de Dieu, atteste que de son temps les fidèles continuaient à faire usage de cette eau fort salutaire, non seulement pour éteindre leur soif, mais aussi pour la guérison de plusieurs maladies.

Le même auteur nous apprend que la mémoire du bienheureux Augustin, et divers monuments de sa piété, étaient toujours en vénération même parmi les Turcs, qui occupent depuis plusieurs siècles une partie du pays, où Dieu avait fait éclater la sainteté de son Serviteur par des miracles. Le plus grand peut-être, ou du moins le plus digne d'être remarqué et le plus utile de tous, fut cette paix peu attendue qu'il fit succéder à une confusion presque générale. Toutes ces vastes provinces du Nord, l'Esclavonie, la Bosnie, la Croatie, la Serbie, la Dalmatie, se trouvaient comme livrées au feu des dissensions par l'ambition des grands et la facilité ou la légèreté des vassaux, qui entraient trop imprudemment dans les guerres que se faisaient ces seigneurs. De là les vols, les rapines, les meurtres, les incendies, le mépris des lois, l'oppression des peuples et la ruine des familles. Pour faire cesser cette désolation publique, il aurait fallu, ou soumettre par une autorité supérieure plusieurs petits tyrans, qui tranchaient tous du souverain ; ou, par la force victorieuse d'une éloquence plus qu'humaine, inspirer à tous des sentiments de modération et d'équité, et persuader à un chacun de se contenter de ce qui lui appartenait. Mais depuis que le trône de Hongrie avait été ébranlé et presque renversé par les armes des Tartares, la première de ces deux voies n'était point praticable, et il ne se trouvait personne qui eût encore tenté avec succès la seconde.

Le saint évêque de Zagrab, touché de compassion du malheureux sort de ces peuples, et animé de zèle pour le salut de ceux qui les gouvernaient, entreprit cette difficile négociation, et on peut dire que le succès, parfaitement conforme à ses désirs, surpassa de beaucoup son attente. Les plus illustres familles de ces différentes provinces, ayant reçu la visite de cet ami de Dieu, comme une faveur dont le Ciel les honorait, écoutèrent avec plaisir et acceptèrent de même les paroles de réconciliation qu'il leur portait. De part et d'autre on voulut l'avoir pour arbitre ou pour juge de tous les différends, et on s'en tint religieusement à sa décision. Les hostilités, ou plutôt les brigandages cessèrent, on se remit mutuellement les injures, on oublia le passé, et unis désormais par les alliances, que le sage médiateur leur fit contracter, les grands commencèrent enfin à goûter les douceurs de la paix, et leurs sujets en retirèrent les premiers avantages.

Tel fut le fruit du zèle éclairé, de la charité et des ferventes prières d'un homme selon le cœur de Dieu. Le talent de la persuasion, une prudence consommée, une longue expérience, et surtout la réputation de sa sainteté, l'avaient mis en état d'exécuter ce que tout autre n'aurait osé entreprendre. Ou plutôt, le Seigneur l'avait choisi pour cela, et il donna à son ministère un succès d'autant plus complet, que l'humble ministre était plus éloigné de s'en attribuer la gloire. Selon l'historien que nous suivons, les monuments publics de ces illustres réconciliations se conservent encore dans les premières familles de plusieurs provinces du Nord.

Le même auteur, et après lui l'abbé Ughelli, relèvent encore davantage les soins et les travaux de notre Prélat, pour rendre enfin à tout le royaume de Hongrie, la tranquillité dont on n'y jouissait plus depuis longtemps. Nous avons déjà vu avec quel zèle le bienheureux Augustin s'était employé pour cela, sur la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième, avant sa promotion à l'épiscopat. Il faut le voir maintenant reprendre cette affaire et la consommer.

L'an 1308, le Pape Clément V ayant envoyé en Hongrie le cardinal Gentili de Montefiori pour y faire reconnaître le roi

Charobert, ou Charles-Robert, seul et légitime héritier de la couronne, ce Légat, instruit du zèle de l'Évêque de Zagrab et du crédit que ses vertus lui avaient acquis dans toutes ces provinces, résolut d'abord de l'associer à sa Légation et de ne se conduire que par ses conseils. L'événement fit connaître la nécessité ou la sagesse de cette démarche. Le Cardinal et l'Évêque de concert, agirent avec tant de prudence et de bonheur, qu'on vit enfin cesser ces funestes divisions, qui déchiraient si cruellement tout le royaume. Les esprits autrefois si partagés, ou si opposés, se réunirent dans les mêmes sentiments, et pour mettre le dernier sceau au grand ouvrage qui devait affermir le monarque sur son trône et faire régner la paix parmi les peuples, on convoqua l'Assemblée générale des Prélats et des Seigneurs. Cette assemblée se tint le 18 de novembre 1309, dans le couvent des Frères Prêcheurs près de Bude.

Quelques historiens parlent du discours prononcé par le Légat apostolique, et ils remarquent que quelques expressions dont il se servit excitèrent le murmure des Seigneurs et de quelques autres nobles qui déclarèrent que ce n'était point leur intention, que l'Église romaine, ou le Légat pour elle, leur donnât un roi et un maître. Notre Prélat qui connaissait mieux le génie de la nation et la manière dont il fallait manier ces esprits ombrageux, parla ensuite, et les ramena à l'unanimité. L'Évêque de Bosnie nous a conservé cette harangue, qui fut écoutée avec de grands applaudissements, et suivie d'abord de la proclamation du roi, bientôt après de son couronnement. A peine, dit cet historien, le bienheureux Augustin eut-il fait entendre sa voix, que ses paroles, ainsi que celles d'un Ange qui serait descendu du ciel, portèrent la joie et la paix dans tous les cœurs. Quoique cette auguste assemblée fût très-nombreuse, on n'y entendit plus ni plainte, ni murmure, ni contradiction. Tous comme à l'envi reconnurent le roi Charobert pour leur Souverain, et parmi les acclamations publiques on l'accompagna à Albe-Royale, où, selon les coutumes du royaume, il devait recevoir le diadème et les hommages de ses sujets.

Ainsi finit, par un effet singulier de la divine Providence, une

longue guerre qui avait fait répandre beaucoup de sang, et qui devait faire également craindre pour l'État et pour la religion. Un saint Cardinal de l'Ordre des Frères Prêcheurs, doyen du Sacré-Collège, et depuis Pape, avait mis les premières dispositions à cette heureuse paix. Un autre Cardinal de l'Ordre de Saint-François eut le bonheur, plusieurs années après, d'y mettre la dernière main. Mais le bienheureux Augustin, associé au ministère de l'un et de l'autre, pouvait se glorifier dans le Seigneur, et d'y avoir travaillé avec beaucoup plus de persévérance, et de n'avoir pas moins contribué au succès désiré.

Après ce grand événement, notre Prélat n'avait sans doute rien de plus pressé que de rentrer dans son diocèse pour continuer à son cher troupeau les services et les attentions qu'il lui devait. Mais, à la prière du roi et des princes, il s'arrêta encore quelque temps dans le royaume de Hongrie, où sa présence fut jugée nécessaire, soit pour achever de détruire parmi les peuples toutes les semences de division et affermir de plus en plus les fondements de la paix, dont les beaux commencements ne promettaient que des jours sereins et tranquilles, soit pour prendre avec le Légat du Pape, et les Évêques du royaume, les mesures nécessaires pour réformer les mœurs des fideles, et rendre au clergé son ancienne beauté. On peut voir dans les Annales de l'Église les sages règlements qu'on publia pour cet effet dans les Conciles de Bude et de Presbourg. Dans celui-ci, selon la remarque de M. Fleury, on renouvela une Constitution, faite en 1303 par le Pape Benoît XI, pour réprimer l'incontinence des clercs, empêcher l'usurpation des biens de l'Église et chercher un remède aux abus qui naissaient tous les jours des mariages contractés entre des femmes catholiques et des hommes infidèles, surtout avec les Russes, les Bulgares, les Rasciens et les Lithuaniens. Le péril de séduction, auquel les filles des catholiques se trouvaient exposées par ces alliances déjà proscrites, obligea les Prélats à les condamner de nouveau et à les défendre sous les plus rigoureuses peines.

Mais comme il s'agissait moins de faire de nouveaux décrets, ou de renouveler les anciens, que de tenir la main à l'exécution

des uns et des autres, il ne faut pas être surpris si le séjour que l'évêque de Zagrab se vit obligé de faire en Hongrie, fut beaucoup plus long que ne semblaient le demander les intérêts particuliers de son Église. On ne lui permit de sortir de ce royaume, que lorsque les ordres du Pape l'appelèrent au Concile général de Vienne, commencé dans le mois d'octobre 1311, et terminé le sixième de mai de l'année suivante. La fin de ce Concile est l'époque du retour de notre Prélat dans son diocèse. Il y remplit encore pendant plusieurs années tous les devoirs d'un pasteur zélé, vigilant, toujours attentif aux besoins d'un troupeau dont il ne se lassait point de procurer les avantages. Bientôt il reprit le cours ordinaire de ses visites et de ses prédications, afin de soutenir (ou de perfectionner) le bien qu'il avait déjà introduit, et achever de détruire les superstitions dont il voulait entièrement purger son diocèse.

Parmi toutes les fatigues et les sollicitudes du ministère apostolique, le pieux Prélat trouvait plus d'un sujet de consolation. Les fidèles saintement avides du plaisir de le voir et de l'entendre, profitaient toujours de ses instructions et de ses exemples. Les conversions des Gentils et des Hérétiques n'étaient point rares : aussi les religieux, chargés d'annoncer la parole de Dieu aux domestiques de la Foi et à ceux qui ne l'avaient pas encore embrassée, s'acquittaient-ils, selon les désirs de l'Évêque, de l'emploi dont il les avait honorés. Et le clergé séculier, bien différent de ce qu'il avait été autrefois, entraînait avec zèle dans tous les desseins qu'on lui proposait pour l'entier rétablissement de la discipline ecclésiastique. Tout ce que les premiers pasteurs, par une délibération commune, venaient de régler dans les Conciles de Bude, de Presbourg et de Vienne, l'Évêque de Zagrab, qui s'était trouvé dans ces saintes assemblées, le fit recevoir sans aucune opposition dans son Église.

Dieu voulut cependant éprouver son Serviteur, et lui faire acquérir de nouvelles couronnes par le mérite de la patience. Il permit que le zèle de la justice lui fit de puissants ennemis ou de violents persécuteurs ; dès que, selon les décrets du dernier Concile, le Prélat voulut obliger quelques laïques de restituer

aux Églises les domaines et les autres biens dont ils les avaient injustement dépouillées.

Miladin, gouverneur des provinces de Dalmatie et de Croatie, homme fort distingué par sa noblesse, ses richesses et ses charges, mais naturellement féroce, avare, cruel, assez impie, selon l'expression de l'évêque de Bosnie, pour mériter d'être publiquement regardé comme l'ennemi de Dieu et de ses ministres : Miladin, dis-je, avait profité du long interrègne et des troubles continuels dont le royaume de Hongrie avait été agité, pour s'ériger en tyran et se rendre redoutable dans tout le pays. Accoutumé à ne reconnaître d'autre loi que sa seule volonté et à voir tout plier sous son injuste domination, il étendait tous les jours plus loin ses usurpations sur le sacré et sur le profane. Après s'être rendu maître de plusieurs villes, ou places fortes, qui n'appartenaient point à son gouvernement, il réduisait les peuples à un honteux esclavage, et il ne traitait pas avec moins de hauteur les personnes consacrées au service des autels. Les évêques, les abbés, les abbesses et les autres supérieurs ecclésiastiques, ou réguliers, étaient l'objet particulier de sa haine. Non content de les inquiéter en mille manières selon son caprice, pour peu qu'ils parussent vouloir résister à ses iniques prétentions, il les chassait de leur siège, les privait de leurs emplois, et mettait en leur place les sujets les plus indignes et les plus décriés. Il disposait ainsi à son gré et selon ses intérêts non-seulement des revenus, mais aussi des domaines, ou des terres des Églises, qu'il se croyait en droit de donner, de vendre, ou d'engager à qui bon lui semblait. Il voyait tranquillement couler le sang et les larmes de tant de peuples, qu'il avait subjugués dans le Nord, et pour étendre toujours plus loin sa tyrannie, il envoyait ses pirates, par la mer Adriatique, jusque sur les côtes d'Italie pour y exercer les mêmes cruautés, et enlever à son profit tout ce qui avait le malheur de tomber entre leurs mains.

Tel était le tyran du Septentrion : quelque affreux que paraisse le portrait que nous en faisons, nous osons dire que les couleurs n'en sont pas trop fortes (du moins n'avons-nous rien

ajouté aux expressions d'un Évêque qui paraît bien instruit de l'histoire du Nord). C'est cependant cet homme, si on doit l'appeler un homme, et non pas un monstre, que le bienheureux Augustin eut le courage de reprendre de ses excès, mais qui n'eut pas le bonheur de profiter alors de la correction pour son amendement. Malgré les sages ménagements que la prudence et la charité avaient inspirés au serviteur de Dieu, pour fléchir cet esprit altier et toucher ce cœur plus dur que le diamant, Miladin, toujours résolu de ne prendre conseil que de lui-même, de ses passions ou de ses flatteurs, répondit aux plus tendres exhortations par un brutal emportement. Les prières le rendirent plus fier, les avertissements plus intraitable, et les menaces des jugements de Dieu plus hardi ou plus obstiné à fouler aux pieds les lois de l'Église et ses ministres. Non-seulement il refusa de restituer les grands biens qu'il avait enlevés aux Églises et de réparer les dommages presque infinis qu'il avait causés à leurs pasteurs ; mais ajoutant toujours de nouveaux crimes à tous ceux dont il était déjà chargé, il commença à persécuter le saint évêque de Zagrab, qu'il regarda dès lors comme son ennemi. L'homme de Dieu en fut sensiblement affligé, parce qu'il voyait multiplier ainsi les scandales qu'il aurait voulu arrêter au prix de son sang. Mais il ne fut ni troublé de cette persécution, ni intimidé par toutes les menaces du tyran. Il redoubla l'ardeur de ses prières et n'attendit que de Dieu seul le remède à des maux qui paraissaient désormais incurables. Toute l'autorité du nouveau roi de Hongrie ne put suffire pour donner des bornes aux entreprises d'un particulier devenu plus puissant que son maître, et déjà redoutable à son Souverain même.

Pendant assez longtemps on vit le juste aux prises avec l'impie ; le plus saint Évêque, qui fût alors dans ses provinces, avec un monstre de cruauté que tous les peuples détestaient, et auquel ils ne laissaient pas de se soumettre, parce qu'ils le craignaient autant qu'ils pouvaient le haïr. La justice, la religion, l'éclat de la sainteté étaient les seules armes du Prélat : Miladin en employait d'autres plus capables, sinon de le faire triompher,

du moins de le faire craindre et d'en imposer aux hommes charnels. Les plus intéressés à prendre hautement la défense d'un évêque, qui ne parlait que pour eux et qui ne combattait que pour assurer leur liberté, leurs biens et leur honneur, se contentaient d'être d'inutiles spectateurs du combat, ou de faire en secret des vœux au Ciel pour que la malice et la puissance de l'homme ennemi ne triomphassent pas de la justice, du zèle et de la fermeté pastorale. La Providence ne le permit pas en effet ; mais elle punit d'une autre manière la lâcheté du peuple et du clergé de Zagrab, en les privant de leur saint pasteur, dans un temps où ses services paraissaient le plus nécessaires à tout le troupeau.

Robert, roi de Sicile, voyait avec chagrin quelques restes de mahométisme dans la ville de Lucere, qu'on appelait communément *Nocera des Payens*, parce que sous l'empereur Frédéric II, les Sarrasins l'avaient assez longtemps habitée pour l'infester de leurs erreurs et de leurs impiétés. Ces infidèles en furent chassés dans la suite, mais les chrétiens qui s'étaient trouvés mêlés avec eux, ou ceux qui leur succédèrent, ne se sentaient encore que trop de la corruption, et peut-être de l'infidélité dont cette ville avait été comme le centre au milieu d'un royaume catholique. Le roi Robert, bien instruit du zèle de notre Prélat, de ses talents et de ses vertus, se persuada aisément que par son ministère il verrait bientôt l'accomplissement de ses desirs, s'il pouvait le faire consentir à prendre la conduite de cette Église. Ce religieux prince s'adressa d'abord au Saint-Siège, et, ayant fait entrer le Pape Jean XXII dans les mêmes vues, il joignit ses lettres à celles de Sa Sainteté, et envoya des ambassadeurs en Hongrie, tant pour prier l'évêque de Zagrab de venir à Naples, que pour engager le roi Charobert de ne point s'opposer à cette translation.

La persécution si opiniâtre de Miladin n'avait pu faire désirer ce changement au bienheureux Augustin, et l'ordre exprès du Vicaire de Jésus-Christ ne lui permit point de s'y refuser. S'il ne quittait pas sans regret un troupeau qu'il aimait toujours tendrement, et dont il était sincèrement aimé, il avait du moins la

consolation de le laisser dans un état bien différent de celui où il l'avait trouvé. Plusieurs bons ministres, formés par ses soins et sur ses exemples, lui faisaient espérer que le champ qu'il avait défriché avec tant de peine, et arrosé de ses sucurs pendant quatorze ans, ne manquerait pas désormais d'ouvriers capables de le cultiver et de lui faire porter des fruits. Ce fut par cette considération qu'il essaya de consoler le peuple vivement affligé de le perdre, et ce fut ce même peuple qu'il recommanda particulièrement à ceux qui avaient été les coopérateurs de son ministère. Les entreprises criminelles de Miladin ne regardaient pas le seul diocèse de Zagrab, puisque toutes les Églises de ces provinces avaient leur part à la persécution commune ; mais cette réflexion alarmait davantage la tendre charité du bon pasteur. Aussi se proposa-t-il de ne se lasser jamais de demander à Dieu la conversion ou l'humiliation du tyran. Dans ces dispositions, le bienheureux Augustin dit le dernier adieu à son peuple l'an 1317. Après avoir distribué aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir à son usage, il sortit du diocèse de Zagrab aussi pauvre lui-même qu'il y était entré, n'emportant avec lui que son bréviaire, et n'ayant d'autre compagnie que celle d'un religieux de son Ordre, qui le suivit en Italie : *socio tantum Regulari, famulitii loco stipatus*.

Son chemin le plus court et le plus commode était par la Dalmatie ; et il voulut profiter de l'occasion pour visiter en passant ses illustres parents et ses amis dans les villes de Trau et de Sicé. La Maison des Gazoths était toujours florissante dans la première, et celle de Dragovits se soutenait avec le même éclat dans la seconde. Mais l'une et l'autre avaient le malheur de se trouver engagées dans les intérêts de Miladin. Les secours que ces peuples donnaient à leur gouverneur, en leur ménageant son amitié, les rendaient en même temps complices de ses crimes, et ils devaient craindre de se voir un jour enveloppés avec lui dans la même ruine. C'est ce que le sage Prélat entreprit de leur persuader, afin de les détacher d'un si mauvais parti. Tel avait été le principal ou l'unique motif de sa visite ; mais le Sauveur l'a dit, ce n'est point dans son propre pays que le Prophète

est honoré. Augustin ne put faire résoudre ni ses concitoyens, ni sa famille, à une démarche à laquelle tout semblait devoir les engager, l'intérêt, l'honneur, la religion. Leur aveuglement lui arracha les larmes des yeux, et par une inspiration divine, il prédit dès lors que les deux peuples, de Trau et de Sicé, porteraient bientôt la juste peine de leur opiniâtreté ou de leur folie. L'événement justifia la vérité de l'oracle.

Ayant traversé le golfe de Venise, et déjà arrivé dans le diocèse de Nocéra, le saint homme se prosterna humblement devant le Seigneur pour se mettre avec sa nouvelle épouse sous la protection de Dieu et de sa sainte Mère. Il demanda par une prière très-fervente, que puisque la Providence le chargeait encore du soin de cette Église, il lui plût exaucer ses vœux, bénir ses travaux et favoriser ses entreprises, qui n'avaient pour objet que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Plein de confiance, le Prélat entra ensuite dans la ville parmi les acclamations des fidèles, à qui la réputation de leur saint pasteur faisait déjà espérer tous les avantages qu'il leur procura dans le cours de six années.

Lucéro, ou Nocéra, après l'expulsion des Sarrasins, arrivée sous le pontificat du Pape Benoît XI, avait été appelée la ville de Sainte-Marie-de-la-Victoire. Le bienheureux Augustin ordonna d'abord que désormais on ne lui donnerait point d'autre nom. Mais en même temps, il fit un discours également touchant et pathétique, pour inspirer à tous ses diocésains une solide dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu. Les sentiments de piété que ses ferventes exhortations excitaient dans les cœurs des fidèles, étaient soutenus par les grands exemples de vertu qu'il leur donnait tous les jours. Et par ce double moyen, il réussit à déraciner entièrement tout ce que les sectateurs de Mahomet avaient laissé dans ce pays de contraire à la pureté du culte, ou à la sainteté des mœurs. Les superstitions populaires furent abolies, les vices et les abus les plus grossiers corrigés ; et ce mélange profané, qui depuis près d'un siècle déshonorait la majesté de la religion, fit place à des pratiques plus conformes à ce que l'Église chrétienne a appris de Jésus-Christ par ses Apôtres.

C'était proprement l'ouvrage dont notre Saint était chargé selon les desseins de la Providence, ce fut aussi vers cet objet qu'il tourna ses premières attentions. Et tout ce qu'il put faire de grand et de beau pendant les six années qu'il gouverna son Église, les historiens ont cru l'avoir assez marqué en disant que le peuple de Nocéra, par les soins du plus saint de ses évêques, cessa d'être demi-mahométan, et devint un peuple vraiment chrétien. Toujours semblable à lui-même, le serviteur de Dieu n'employa, pour la réforme de son nouveau diocèse, que les moyens dont il s'était servi avec succès dans celui de Zagrab, je veux dire l'instruction, l'exemple, la prière et le choix des ministres, avec lesquels il voulait partager les fonctions du saint ministère. Il appela à Nocéra les religieux de son Ordre, et il leur fit bâtir un couvent avec une magnifique église, sous l'invocation de saint Dominique. C'était son lieu ordinaire d'oraison et de retraite, lorsqu'après le travail du jour et les fatigues de la sollicitude pastorale, il voulait goûter les douceurs de la contemplation dans la paix et le repos de son âme. L'humilité chrétienne, qui fut toujours sa vertu favorite, lui faisait chercher le secret du cloître et les ténèbres de la nuit, pour dérober aux yeux du monde, et s'il était possible, à ses propres frères la plus grande partie de ses pratiques de mortification et de pénitence. Mais malgré toutes ces attentions on en connaissait toujours assez pour être persuadé que sa vie également pure, austère et innocente, pouvait servir de modèle aux plus parfaits.

On admirait surtout, dit l'abbé Ughelli, sa tendresse envers les affligés, sa charité sans bornes pour les pauvres, le zèle qui le dévorait pour la beauté de la maison du Seigneur et sa vigilance continuelle à conserver, ou à rétablir dans le clergé, les lois de la discipline ecclésiastique. L'éclat de ses vertus frappait les moins attentifs, et la réputation d'un évêque, qu'on comptait avec justice parmi les plus illustres de son siècle, était déjà aussi grande dans toutes les provinces d'Italie, qu'elle l'avait été dans celles du Nord, ou dans le royaume de Hongrie. Jamais l'ambition, jamais ses propres intérêts ne le firent sortir de son diocèse, mais les besoins de son peuple l'obligèrent de

paraître quelquefois dans la cour de Naples, et on l'y recevait toujours avec cette distinction et ces témoignages d'estime qui ne sont dûs qu'à un mérite supérieur ou à une vertu extraordinaire. Quand la Maison d'Anjou n'aurait pas eu des obligations essentielles à un Prélat, qui en avait affermi le trône en Hongrie, sa sainteté aurait suffi sans doute pour le rendre vénérable aux yeux d'un prince qui savait si bien connaître le vrai mérite. Le roi Robert et toute la famille royale aimaient à jouir de la douceur de sa conversation, à s'édifier par ses exemples, et à voir dans toute sa conduite la morale de l'Évangile mise en pratique. Nous verrons, dans une lettre du duc de Calabre, ce qu'il pensait de ce Saint, dont le regard, les gestes, les paroles, et le silence même étaient une éloquente prédication, pour faire haïr le vice et pratiquer la vertu. Un air de modestie, toujours mêlé de douceur et de gravité, le faisait aimer autant que le don des miracles et celui de la prophétie le rendaient admirable.

L'année qui précéda celle de sa mort, on vit par l'humiliation des habitants de Trau et de Sicé, l'accomplissement d'une prédiction du bienheureux Augustin ; comme on reconnut depuis l'effet de ses prières dans la captivité et la pénitence du fameux Miladin. Les cruautés excessives de ce mauvais gouverneur le rendant tous les jours plus odieux, et sa tyrannie devenant enfin insupportable, plusieurs villes s'unirent ensemble pour essayer de secouer son joug. Celles de Trau et de Sicé, sous la protection des Vénitiens, tentèrent les premières de recouvrer leur ancienne liberté, et cette résolution leur coûta cher, car, pour les prévenir, Miladin rassembla en diligence de grandes forces, et marcha droit contre la ville de Sicé. Pendant un mois qu'il la tint assiégée, il n'y eut point d'inconvénients que sa fureur ne fit éprouver à ce malheureux peuple ; point de supplices qu'il n'ordonnât contre les particuliers qui tombaient entre ses mains. Il détruisit les dehors de leur ville et brûla ou saccagea tout dans la campagne. Après ces terribles exécutions, le tyran fit proposer un accommodement, et les habitants de Sicé donnèrent dans ce piège : leurs magistrats et les plus illustres personnages de leur petite République, s'étant rendus dans le camp de l'ennemi,

comme il l'avait exigé et sous la foi des serments, il les fit tous arrêter et charger de fers, et bientôt après ils furent tous cruellement égorgés sous ses yeux. Il mena ensuite son armée devant la ville de Trau, résolu d'en tirer une vengeance encore plus éclatante.

La guerre ne pouvait être plus injuste du côté de l'agresseur, mais la justice de Dieu faisait porter à ces peuples coupables la peine qu'ils avaient bien méritée, pour avoir trop longtemps favorisé cet ennemi du genre humain. Après tout, ils ne souffraient rien qu'ils n'eussent pu prévoir, et il y avait déjà cinq ans que notre Saint le leur avait expressément annoncé. Heureux encore d'avoir su profiter de leurs calamités pour apaiser la colère du Seigneur et faire retomber tout le poids de ses vengeances sur la tête de l'impie Miladin.

Il était temps que cet instrument de la justice divine éprouvât à son tour que les grands crimes ne demeurent jamais impunis : son propre frère, nommé Paul, soit par un véritable zèle du bien public, soit peut-être pour venger ses propres querelles, s'étant mis à la tête des plus grands seigneurs de Dalmatie et de Croatic, trouva le moyen de faire tomber dans ses filets celui, dont les rugissements avaient fait trembler tout le pays. Abandonné d'abord de ses satellites, et, chargé de chaînes, l'infortuné Miladin fut conduit devant le roi de Hongrie, qui, par un trait de générosité ou de clémence, qui parut sans exemple, sauva la vie à celui qui l'avait fait perdre à plusieurs milliers d'hommes. Le prince se contenta alors de le priver de ses emplois et de sa liberté ; il confisqua ses grands biens et le fit enfermer dans une étroite prison, dans la ville même de Zagrab, où on l'avait vu autrefois lever l'étendard de l'impiété et insulter avec audace le saint Évêque qui s'opposait à ses brutales passions.

Tout ceci se passa dans le cours de l'année 1322, et peu de mois après le bienheureux Augustin reçut un nouveau sujet de joie par l'agréable nouvelle de la canonisation de saint Thomas d'Aquin, qu'il avait désirée avec ardeur et sollicitée avec zèle. La solennité s'en fit dans le mois de juillet 1323, et le saint Évêque se reposa dans le Seigneur le troisième jour d'août de la même

année, comme si avant que de l'appeler à lui, le Ciel avait voulu lui montrer dans l'un et l'autre événement la vérité de ce qu'a dit le Prophète, que le Dieu que nous adorons fait la volonté de ceux qui le craignent. Il était dans la vingtième année de son épiscopat, n'ayant jamais cessé de remplir, avec un zèle infatigable, toutes les fonctions d'un véritable successeur des Apôtres, c'est-à-dire d'un père des pauvres et d'un bon pasteur, uniquement occupé du soin de son salut et de celui des fidèles confiés à sa vigilance et à sa charité.

Le corps du bienheureux Augustin de Gazoths fut enterré, ainsi qu'il l'avait ordonné, dans l'église de St-Dominique, qu'il avait fait lui-même construire avec autant de magnificence que de régularité, et qui devint dès lors le sanctuaire le plus fréquenté de la province, par le concours des peuples, qui commencèrent à visiter le tombeau de cet ami de Dieu. Si l'odeur de ses vertus lui avait attiré les respects des fidèles pendant sa vie, la vue des miracles opérés par ses intercessions, augmenta de beaucoup leur confiance et lui mérita le culte religieux qu'on lui rendit d'abord après sa mort. Ce ne fut pas sans raison qu'on attribua au mérite de ses prières un événement célèbre, trop lié avec ce que nous avons déjà dit pour n'être point rapporté ici. Je parle de la conversion peu attendue de Miladin.

Cet homme aussi connu par ses disgrâces que par ses horribles cruautés, après avoir longtemps porté ses fers sans penser à profiter de son humiliation, échappé enfin de la prison, et fuyant de ville en ville, odieux à Dieu et aux hommes, tomba entre les mains des Traguriens, ses mortels ennemis. Le souvenir de tous les maux dont il les avait accablés ne les sollicitait que trop à la vengeance, et l'obstination jusqu'alors invincible de ce fameux scélérat, à qui le pouvoir de faire le mal avait plutôt manqué que la volonté, semblait demander qu'on lui fit expier par une mort honteuse une partie des grands crimes dont il s'était souillé. Mais le Ciel fit un double miracle en sa faveur : d'un grand pécheur, la grâce toute-puissante de Jésus-Christ fit un illustre pénitent, et elle inspira en même temps à ses ennemis des sentiments non-seulement d'humanité et de compassion,

mais aussi d'amour et de tendresse pour lui. Autant on avait eu d'horreur pour Miladin superbe et cruel, autant on parut aimer ou respecter même Miladin humble, soumis et converti. On n'avait point oublié que le saint évêque de Zagrab avait protesté qu'il ne se lasserait point de demander la conversion ou l'humiliation de ce persécuteur des gens de bien, et quand on vit arriver l'un et l'autre, on se crut d'autant mieux fondé à l'attribuer à son crédit auprès de Dieu, qu'on ne pouvait ignorer les autres merveilles qui rendaient déjà son tombeau glorieux.

Suivant le plan que nous nous sommes fait, nous passerons ici sous silence le détail des prodiges dont parlent les historiens. Il doit nous suffire de donner ici les lettres que Charles, duc de Calabre, fils du roi Robert et son héritier présomptif, écrivit au Pape Jean XXII, pour prier Sa Sainteté de procéder à la vérification de ces miracles et à la canonisation du serviteur de Dieu. On ne saurait citer un témoin plus respectable, ni en même temps moins suspect. C'est un prince sage et religieux qui parle de l'éminente sainteté d'un évêque, avec lequel il avait conversé fort familièrement pendant plusieurs années, et qui atteste la vérité des faits dont il pouvait être témoin oculaire. Sa lettre, dont l'original, ou une ancienne copie, se conserve selon l'abbé Ughelli, dans les archives du roi de Naples, est datée du mois d'octobre 1323, deux ans et trois mois après la mort du Saint :

« Au très-saint Père et très-pieux Seigneur Jean XXII, par la divine Providence, Chef visible de la sainte Église romaine et universelle, Charles, duc de Calabre, etc.

« Depuis la mort du bienheureux Augustin, autrefois évêque de notre ville de Lucère, appelée de Sainte-Marie, le Seigneur a rendu sa mémoire fort célèbre dans tout ce pays, il a fait éclater ses mérites par la multitude des miracles dont il a honoré et dont il honore encore tous les jours son tombeau. Ces prodiges, très-saint Père, sont trop frappants pour qu'il nous soit permis de les ignorer, mais en même temps ils sont en trop grand nombre pour être tous rapportés dans une lettre adressée à un Souverain Pontife, dont les occupations sont si importantes et si multipliées.

« Je ne doute pas que Votre Sainteté n'ait déjà entendu parler plus d'une fois de ces merveilles, mais je désire qu'elle veuille bien en prendre une connaissance particulière. J'ose même espérer qu'elle le fera d'autant plus volontiers, que, selon ce qu'on m'a assuré pendant que ce saint homme vivait encore parmi nous, Votre Sainteté était déjà exactement informée de ses rares vertus, de la pureté de sa doctrine et de toutes les bonnes œuvres qui le rendaient si recommandable. En mon particulier, je puis assurer, comme parlant sous les yeux de Dieu et selon le témoignage de ma conscience, que depuis son arrivée dans ce royaume, je n'ai jamais eu le bonheur de converser avec lui que je n'aie été aussitôt frappé de cet air de sainteté qui reluisait sur son visage, et qui se faisait sentir jusque dans ses gestes, dans ses manières et dans tous ses entretiens. Sa conversation était fort aimable, tout cependant était grand en lui, tout portait à la vertu, tout édifiait. Depuis son heureux décès, lorsque j'ai visité par dévotion son tombeau, je me suis convaincu de la vérité de quelques miracles qu'il a plu à Dieu d'y opérer, pour révéler aux yeux des hommes l'excellence de ses mérites.

« J'envoie donc mes députés avec mes lettres aux pieds de Votre Sainteté, pour l'instruire avec plus de certitude, et la supplier très-humblement de vouloir ordonner qu'on fasse incessamment, selon le droit et l'usage observé dans l'Église, toutes les informations nécessaires pour parvenir à une pleine connaissance de la vie et des miracles de ce bienheureux Père, afin qu'après avoir examiné et vérifié toutes choses avec le soin convenable, il plaise à Votre Sainteté, si elle le juge à propos, de décerner au serviteur de Dieu l'honneur de la canonisation, pour la plus grande gloire de Celui qui l'a sanctifié par sa grâce et afin que les grands mérites et les louables actions de cet illustre personnage ne demeurent pas sans la juste récompense qui leur est dûe. Ce sera encore un nouvel honneur pour toute l'Église sous votre glorieux Pontificat, et un sujet particulier de joie pour la ville où il s'est heureusement reposé dans le Seigneur.

« Fait à Naples, le 20 octobre 1325. »

On assure que les désirs de ce prince furent dès lors satisfaits,

le Pape Jean XXII ayant mis avec solennité le nom du bienheureux Augustin dans le Catalogue des Saints, et permis qu'on célébrât sa fête avec office propre, le troisième jour d'août, jour de sa mort. Les temples retentirent partout de ses louanges, et on exposa son tableau dans les églises, avec cette inscription qu'on voit encore dans la cathédrale de Nocéra : *Sanctus Augustinus Episcopus Lucerinus Ordinis Prædicatorum.*

Ce culte n'a point été interrompu, il est devenu au contraire plus célèbre de siècle en siècle, à mesure que la piété des fidèles a été plus animée, ou que la protection dont ce Saint les honorerait se rendait plus sensible par de nouveaux bienfaits. Parmi les plus signalés, dont la longueur des années ne saurait faire perdre le souvenir, on compte avec raison la conservation miraculeuse de la ville et de tout le diocèse de Nocéra. Ce fut, selon la remarque des historiens, l'an 1634, qu'arriva cet horrible tremblement de terre qui fit retirer la mer bien loin de ses rivages, ouvrit de nouveaux gouffres, renversa la ville de Saint-Séverin, engloutit plusieurs bourgs et villages entiers, et semblait menacer toute la Pouille d'une semblable ruine. Mais tandis qu'aux environs de Nocéra, la terre ouverte sous les pieds des habitants, présentait aux uns ses abîmes, où ils descendaient tout vivants, et faisait sécher les autres de crainte et de frayeur ; la ville et le diocèse privilégiés, sous la protection de leur saint patron, dont ils imploraient humblement le secours, ne souffrirent aucun dommage.

Jean Tomco, évêque de Bosnie, qui vivait dans le même temps, cite le témoignage de toute la province en preuve de ce fait, et il ajoute que le culte du Saint devint dès lors beaucoup plus solennel. Par une délibération publique, il fut mis au nombre des principaux patrons du diocèse, et on fit tous les ans en actions de grâces une procession le jour de sa fête, qui était déjà chomée comme de précepte.

Mais ce n'a été qu'au commencement du XVIII^e siècle que le Pape Clément XI approuva le culte rendu au bienheureux Augustin en l'étendant à toute la province de Bénévent, à plusieurs diocèses de Dalmatie et d'Esclavonie, et à tout l'Ordre de saint Dominique, qui célèbre sa fête le 8 août. (TOURON).

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS MONEY,

FRÈRE MINEUR.

On a peu de particularités sur la vie de ce bienheureux. On sait seulement qu'il était doué d'une grande simplicité, qu'il observait une abstinence très-rigoureuse, et avait tant d'ardeur à l'oraison, qu'il y passait presque toutes les nuits, lorsqu'il était au couvent de Roc-Amadour, vers l'an 1540.

Le désir de répandre son sang pour la foi lui fit entreprendre d'aller prêcher les infidèles; et il passa à Maroc, où il fut injurié et maltraité par les barbares, qui se contentèrent de le chasser, sans lui ôter la vie.

Quand il connut que la palme du martyr ne lui était pas réservée, il revint, pour se conformer à la volonté de Dieu, au couvent de Roc-Amadour, où il persévéra dans la pratique des œuvres de piété, et où il termina saintement sa vie. On conserve dans ce couvent le corps du bienheureux François Money, qui s'est conservé jusqu'ici sans corruption et qui rend une odeur très-agréable : ce qui lui attire la vénération des peuples de ces contrées.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 8 août 1848, bref de notre saint Père le Pape Pie IX, érigeant en archiconfrérie l'association de Notre-Dame-d'Espérance, dont voici l'origine.

Vers la fin du quatorzième siècle, un haut et puissant seigneur de Bretagne, Dollon, de la Côte en Plainel, atteint d'une maladie mortelle, fit vœu de bâtir, aux portes de Saint-Brieuc, un oratoire en l'honneur de saint Pierre, s'il obtenait la guérison qu'il sollicitait par l'intercession de ce Saint. Il guérit en effet, et fit construire l'oratoire qui devint dès lors un lieu de pèlerinage. Un de ses héritiers, seigneur du Gouray, le fit agrandir, et selon un vieux manuscrit conservé dans la bibliothèque de la ville. « il a été ensuite fréquenté par le peuple et les fébricitants; aussi le clergé, voulant seconder la dévotion des fidèles, y vient

faire une station le lundi des Rogations, pour de là la procession générale se rendre à la cathédrale. »

Au commencement du siècle dernier, la chapelle fut reconstruite par les bourgeois, marchands et artisans de la ville de Saint-Brieuc, sous le vocable de « l'Immaculée Conception. » La bénédiction et l'inauguration de cette nouvelle chapelle fut faite le jour de la Purification de l'année 1719, par M. de Labat, vicaire général, commis à cet effet par M. Frétat de Boissieux, évêque de Saint-Brieuc. Cent et quelques années plus tard, le 2 février 1848, la statue de la très-sainte Vierge placée dans ce sanctuaire recevait le nom béni de Notre-Dame-d'Espérance, et une pieuse association de prières et de bonnes œuvres y était établie pour le salut de la France, la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, la bonne mort des associés et l'exaltation de la sainte Église. Dès la même année, le 25 mars 1848, fête de l'Annonciation, M^{sr} Lemée, évêque de Saint-Brieuc, approuvait les statuts de l'association naissante et s'inscrivait en tête du registre des associés.

Pie IX enrichit peu après l'association des plus précieuses indulgences, et par un bref apostolique du 8 août 1848 il l'éleva au titre éminent d'Archiconfrérie. Dès ce moment, le nombre des associés s'est accru de jour en jour ; au mois de juin 1858, on en comptait près de deux cent mille répandus sur toutes les parties du globe. Ce nombre est aujourd'hui de beaucoup dépassé.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, saint Cyriaque, diacre, saint Large, saint Smaragde et vingt autres, martyrs, qui furent mis à mort dans la persécution.

SEXTO IDUS AUGUSTI.

Romæ sanctorum martyrum Cyriaci diaconi, Largi et Smaragdi, cum aliis viginti, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani passi sunt decimoseptimo kalendas aprilis. Eorum corpora a Joanne presbytero via Salaria sepulta, sanctus Marcellus papa in prædium Lucinæ via Ostiensi hac die transtulit : quæ postea in urbem delata, in diaconia sanctæ Mariæ in via Lata recondita fuerunt. — Anazarbi in Cilicia sancti Marini senis, qui sub Diocletiano imperatore

tion de Dioclétien et de Maximien, le dix-septième des calendes d'avril (16 mars). Leurs corps avaient été inhumés par le prêtre Jean sur la voie Salaria. Dans ce jour le Pape saint Marcel les transféra dans la propriété de Lucine, sur le chemin d'Ostie, depuis, ils ont été apportés à Rome même et déposés dans l'église dite de Sainte-Marie *in via lata*.

A Anazarbe, en Cilicie, saint Marin, vieillard, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias, fut frappé de coups de fouet, attaché à une potence et déchiré; et enfin, ayant été exposé aux bêtes, il mourut dans ce supplice.

Au même lieu, saint Éleuthère et saint Léonide, martyrs, qui assurèrent leur triomphe par le supplice du feu.

En Perse, saint Hormisdas, martyr sous le roi Sapor.

A Cyzique dans l'Hellespont, saint Emilien, évêque, qui, après avoir beaucoup souffert de la part de l'empereur Léon, pour le culte des saintes images, mourut enfin dans l'exil.

En l'île de Candie, saint Myron, évêque illustre par ses miracles.

A Vienne, en France, saint Sever, prêtre et confesseur, qui, pour prêcher l'Évangile, entreprit un voyage pénible, et vint dans cette ville, où par ses prédications et ses miracles, il convertit à la foi de Jésus-Christ une grande multitude de païens.

Additions des autres martyrologes.

Saint Liébaud, abbé de Saint-Aignan et fondateur de l'abbaye de Fleury.

Sainte Agape, vierge du troisième siècle, honorée à Trèves.

et Lysia præside flagris cæsus, in ligno suspensus, ac laniatus, feris tandem obiectus interiit. — Item sanctorum martyrum Eleutherii et Leonidis, qui per ignem martyrium consummarunt. — In Persia sancti Hormisdæ martyr sub Sapore rege. — Cyzici in Hellesponto sancti Æmiliani episcopi, qui pro sacramentorum imaginum cultu a Leone imperatore multa passus, demum in exilio vitam finivit. — In Creta sancti Myronis episcopi, miraculis clari. — Viennæ in Gallia sancti Severi presbyteri et confessoris, qui ex India Evangelii prædicandi causa laboriosam peregrinationem suscepit, et ad præfatam urbem deveniens, ingentem paganorum multitudinem verbo et miraculis ad fidem Christi convertit.

Saint Théodore Hégumène, honoré chez les Grecs.

Saint Clair, confesseur, honoré comme martyr du quatrième siècle, à Loudun.

Saint Famiën, moine et prêtre de l'Ordre de Cîteaux.

Sainte Julienne et sainte Agape, vierges et martyres, à Nicomédie.

Saint Théodôme, évêque de Lucques, au quatrième siècle.

Saint Roger, prieur dans l'Ordre de Cîteaux, où il florissait en Galice au douzième siècle.

La bienheureuse Hugoline, vierge, honorée à Vercell en Piémont.

Saint Eutychien, saint Nazaire et plusieurs autres martyrs, de Nicomédie, nommés au martyrologe de saint Jérôme.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Dumas, curé au diocèse de Saint-Flour, emprisonné pour refus du serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté le 8 août 1794.

Antoine Boissade, curé de Cambousas dans le Rouergue, entraîné à Bordeaux pour être déporté à la Guyane, mort à l'hôpital Saint-André ce même jour.

Jean Lafaye, prêtre du diocèse de Rodez, emmené aussi à Bordeaux pour la déportation, mort aussi à l'hôpital Saint-André, ce même jour.

Charles-Hyacinthe Thomas, prêtre de l'église de Verdun, toujours pour refus de serment, transporté à Rochefort pour être déporté, mort là ce même jour, 8 août 1794, à l'âge de 66 ans.

Charles de Beugnières de Serre de Farsat, prêtre et chanoine d'Eymoutiers, au diocèse de Limoges, pour refus de serment, emmené à Rochefort d'où on devait le déporter, mort dans le navire, à l'âge de 58 ans, le 8 août 1794.

NEUVIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Romain, soldat et martyr. — Saint Auspice, premier évêque d'A
martyr. — Saint Marcellien, saint Secondien et saint Vérien, martyrs.
Saint Domitien, évêque de Chalons-sur-Marne. — Saint Numidique, prè
de Carthage. — Saint Auteur ou Adinctor, évêque de Metz. — Saint Hern
abbé du Maine. — Saint Amour et saint Viateur, martyrs. — Saint Séré
évêque de Marseille. — Saint Julien, saint Marcien et leurs compagnons, m
tyrs. — Saint Alhumar, évêque de Paderborn. — Saint Maurille, archevêq
de Rouen. — Le Bienheureux Jean de Salerne, Frère Prêcheur. — Mém
de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des aut
Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ROMAIN,

SOLDAT ET MARTYR.

L'Église, en célébrant en ce jour la vigile de saint Laurent, fait la commémoration de saint Romain, que cet illustre diacre de l'Église romaine convertit au milieu de ses tourments, qu'il eut la consolation de voir couronné avant que lui-même eût remporté la palme du martyre.

Saint Romain était soldat de la garde de l'empereur Valérie et en cette qualité il était obligé d'assister aux interrogations et aux supplices des chrétiens. L'illustre saint Laurent ayant été arrêté par ordre du prince, fut donné en garde à Hippolyte et Romain. Interrogé par Corneille, préfet de la ville, et sur sa religion et sur les trésors de l'Église dont il était chargé, il rendit raison de sa foi et de son administration avec tant de sagesse et d'éloquence, que tous les assistants en furent dans l'admiration. Romain qui était près du Saint, et qui, par la bonté de son génie, comprenait mieux que personne la vérité et la force des raisons du généreux confesseur de Jésus-Christ, observait tout et faisait les réflexions que les réponses et les raisonnements de saint Laurent lui suggéraient. La grâce qui voulait changer ce soldat païen en un généreux athlète, touchait vivement son

cœur en éclairant son esprit, et lui faisait conclure que la sagesse du Saint qui brillait dans toutes ses paroles, aussi bien que sa constance héroïque dans les plus horribles tourments, n'étaient pas naturelles ; qu'il n'y avait qu'une vertu divine et supérieure à toute la nature qui pût le faire parler, et souffrir avec cette grandeur d'âme que les païens même les plus obstinés admiraient.

Tandis que Romain s'occupait de ces sages pensées, et raisonnait si juste, le Seigneur voulut bien lui découvrir par un prodige le soin qu'il avait de ceux qui souffraient pour la gloire de son Nom, et avec quelle bonté il adoucissait les plus cruelles douleurs.

On venait d'étendre saint Laurent sur le chevalet ; c'était un banc ou tréteau qui servait à donner la question, et qui faisait tendre les cordes sur lesquelles les corps des criminels étaient suspendus en l'air. En cet état, le saint Martyr était déchiré à coups de fouets armés de fer, avec tant de cruauté que les spectateurs en avaient horreur. Saint Laurent semblait insensible ; il ne poussait aucun soupir ; il ne répandait point de larmes. Romain, effrayé de l'inhumanité des bourreaux, était dans l'admiration de la constance et de la sérénité du Martyr ; il ne pouvait comprendre comment un homme supportait un si cruel supplice sans se plaindre, et même avec joie, lorsqu'il aperçut un Ange sous la figure d'un jeune homme d'une beauté ravissante, qui, ayant un mouchoir à la main, essuyait la sueur qui inondait le visage du saint Martyr, et le sang qui coulait de ses plaies.

Un spectacle si merveilleux fit sur Romain une impression profonde. Il avait de la peine à en croire ses yeux ; et, se défiant de ce qu'il voyait, il demandait à ceux qui étaient auprès de lui s'ils n'apercevaient point un jeune inconnu qui essuyait le sang du Martyr et ranimait son courage. Comprenant qu'il n'y avait que lui seul qui eût cette vision, il en fut encore plus frappé ; et l'onction intérieure de la grâce devenant toujours plus forte et plus efficace, il ne délibéra plus sur le parti qu'il avait à prendre, et résolut d'être chrétien. Il s'approche du saint Martyr, lui

déclare ce qu'il voit et ce qu'il a résolu de faire, et le supplie, les larmes aux yeux, de ne point l'abandonner. Saint Laurent apprit avec une joie indicible cette victoire de Jésus-Christ et ce prodige insigne de sa grâce; il le félicita, l'exhorta, l'encouragea en peu de mots, le mieux qu'il put. Toute la difficulté était de baptiser ce néophyte. Il n'y avait point d'eau, et quand il y en aurait eu, il n'eût pas été possible d'administrer ce Sacrement en présence d'une multitude de païens déchaînés contre les chrétiens, outre que le saint Martyr était étendu sur le chevalet, les pieds et les mains étroitement liés, sans apparence qu'il dût être détaché qu'après avoir expiré dans ce supplice. Cette difficulté inquiétait notre Saint. Romain, de son côté, était dans une vive impatience d'être régénéré par le Baptême. La crainte que saint Laurent n'expirât sur le chevalet, l'incertitude s'il trouverait quelqu'un à qui il pût s'adresser avec confiance, l'envie surtout de se voir au nombre des fidèles; tout l'effrayait, tout le pressait, lorsque la Providence, qui veille si amoureusement sur ses élus, le tira heureusement d'embarras.

L'empereur apprenant la constance de saint Laurent, et avec quelle tranquillité, avec quelle joie même il persévérerait dans les supplices, ne voulut pas en avoir le démenti. Il ordonna qu'on le déliât, et qu'il fût ramené en prison, le réservant à de nouveaux tourments. On ne peut dire quelle fut la joie de Romain; il parut le plus empressé à faire exécuter l'ordre de l'empereur; il se chargea lui seul de conduire le Martyr au cachot. Brûlant alors du désir d'être chrétien, il se saisit d'une aiguière d'eau, et s'enfermant dans la prison avec le Saint, le supplia de ne plus différer son bonheur, en ne tardant pas de lui conférer le Baptême. Saint Laurent lui ayant demandé s'il prévoyait le danger auquel il serait bientôt exposé, et s'il aurait la force de confesser Jésus-Christ dans les plus grands tourments, eut la douce consolation de trouver dans la foi de ce nouveau disciple une résolution et un courage qui ne pouvaient être que l'effet de la grâce. Le trouvant donc suffisamment instruit, et encore mieux disposé, il le baptisa, et l'ayant tendrement embrassé, l'exhorta à se préparer au martyre.

La prédiction se vérifia bientôt. Le nouveau fidèle ne put ni contenir sa joie, ni dissimuler le bonheur que Dieu venait de lui faire. On s'aperçut aisément que Romain était converti ; ses paroles, son air, toute sa conduite, publiaient quelle était sa religion. Le prince en fut informé, sa colère éclata, et il ne put s'empêcher de témoigner le dépit qu'il avait de voir que les plus horribles tourments, non-seulement n'ébranlaient pas la constance héroïque des chrétiens, mais qu'ils servaient encore à convertir à la foi de Jésus-Christ les païens mêmes. Il voulut s'instruire par lui-même de la vérité du fait. Il ordonne qu'on amène Romain devant son tribunal, résolu d'en faire sur-le-champ un exemple. Notre Saint ne parut pas plutôt à l'entrée du parquet, que sans attendre qu'on l'interrogeât, il s'écria de toutes ses forces : « Je suis chrétien ; oui, je suis chrétien, et j'en fais gloire. »

Une confession si hardie irrita furieusement l'empereur, qui ordonna que sur-le-champ le Saint fût roué de coups et qu'il eût ensuite la tête tranchée. Ce cruel arrêt fut aussitôt exécuté. Saint Romain, ignominieusement dégradé de la qualité de soldat romain, se vit assommer de coups de fouets comme le plus vil esclave.

Il tressaillit de joie sous cette horrible grêle de coups, et on l'entendait s'écrier sans cesse : Je suis chrétien, je suis chrétien, et je m'estime trop heureux de pouvoir donner mon sang pour la gloire de mon divin Sauveur, qui a daigné donner sa vie pour mon salut. Après avoir eu le corps déchiré jusqu'aux os, il eut la tête coupée. Ce fut le 9 août que ce généreux soldat de Jésus-Christ eut le bonheur de mériter la couronne du martyr, l'an de Notre-Seigneur 258. Son corps fut enlevé la nuit par un saint prêtre nommé Justin, et enterré au champ Veran, dans une crypte. Ce grand Saint est particulièrement honoré en plusieurs villes d'Italie et de France. La ville de Lucques se glorifie de posséder une partie de ses Reliques. (CROISSET.)

SAINT AUSPICE,

PREMIER ÉVÊQUE D'APT, MARTYR.

L'apostolicité des Églises des Gaules affirmée par la tradition immémoriale de ces Églises, puis battue en brèche pendant près de deux siècles par une certaine école historique, a été, depuis près de trente ans, défendue et vengée avec une telle supériorité de preuves, que l'on doit, à cette heure, regarder la cause comme absolument finie. Le degré d'évidence auquel est arrivé cette question nous dispense d'entrer dans de longs détails pour rattacher à toutes les traditions gauloises, la croyance également immémoriale de l'Église d'Apt, d'après laquelle son premier évêque Saint Auspice, aurait reçu sa mission du Pape saint Clément et souffert le martyre sous le règne de Trajan, probablement l'an 102 de Jésus-Christ.

Cette croyance longtemps incontestée, avait fini néanmoins par subir le contre-coup du discrédit général dans lequel était tombée la tradition qui assigne aux temps apostoliques la prédication de l'Évangile dans les Gaules. L'historien officiel de l'Église d'Apt lui-même, l'abbé Royo, après beaucoup d'hésitations conclut sa dissertation en ces termes qu'on pourrait trouver plaisants et qui, à coup sûr, n'indiquent pas une foi bien robuste :

« Saint Auspice ne sera donc venu que dans le II^e siècle ou dans le III^e, ce qui paraît encore plus vraisemblable, ou, s'il est venu dans le I^{er}, ce qui n'est pas impossible, il n'aura eu des successeurs que longtemps après son martyre ¹. »

On se tire de toutes les difficultés avec des solutions pareilles : mais cela ne fait pas le compte de l'histoire. Le P. Longueval ² avoue qu'il paraît que notre Saint fut un des premiers envoyés de Rome dans les Gaules, car, ajoute-t-il, les Églises du Midi, comme plus voisines de l'Italie et de l'Orient, durent être plus tôt éclairées des lumières de la foi. Nous nous en tenons, sur ce point, à la conclusion du savant historien des Églises des Gaules, et rattachant nos traditions à toutes les traditions gauloises,

¹ *Histoire de l'Église d'Apt*, 1 vol. in-8°, 1820, p. 12.

² *Histoire de l'Église gallicane*, tom. I, p. 82.

nous maintenons, avec le *Gallia Christiana*, la croyance ancienne de l'Église d'Apt qui prétend descendre de saint Auspice, disciple du Pape saint Clément.

Les Bollandistes, qui au XVIII^e siècle avaient parfois subi quelque peu l'influence de l'école historique alors à la mode, ont assez malmené notre Saint. Ils ont l'air de croire que les traditions aptésiennes ne s'appuient sur aucun monument ancien ¹, qu'on ne peut rien établir de certain sur l'époque, la vie ou le genre de mort de saint Auspice, etc. Il est vrai de dire qu'ils paraissent avoir été mal servis par leur correspondant : pas un mot dans leur dissertation qui laisse supposer qu'on leur a cité le cartulaire de l'Église d'Apt, un des plus curieux et des plus riches peut-être des Églises de Provence, maintes fois mentionné par Ducange dans un grand dictionnaire de la basse latinité ; pas une allusion à l'ancienne vie du Saint, dont nous trouvons des fragments dans les bréviaires du XIII^e et du XIV^e siècles, et qui remonte au moins au VII^e ². Nous n'insistons pas là-dessus ; mais il est évident que la conclusion des savants biographes a besoin d'être révisée et que le silence d'Adon et d'Usuard, argument purement négatif, ne peut infirmer en rien la valeur de nos témoignages domestiques.

Le plus considérable de ces témoignages, c'est à coup sûr l'ancienne vie de saint Auspice dont nous venons de parler. Nous n'en connaissons pas l'auteur : nous savons seulement que Raymond Bot, un des plus illustres évêques qu'ait eus l'Église d'Apt (1275-1303), recherchant les anciennes traditions de son Église, la remit en lumière d'après des documents du VIII^e siècle. On ne peut la lui attribuer à lui-même, car non-seulement elle ne porte pas son nom, comme le dit son histoire incontestablement authentique de saint Castor, mais la facture et le style de cet ouvrage diffèrent absolument de la manière d'écrire de ce prélat

¹ *Primum apostolum et antistitem prædicant sanctum Auspicium de quo aptanda omnino monumenta quæ Aptensibus traditionibus nimis quam opportune suffragarentur. Acta sanctorum Augusti*, tom. I, die 2, p. 155.

² Les Bollandistes ont également ignoré l'existence de ces bréviaires : *Quam vero antiquitatem capiat Aptense breviarium difficile erit ostendere : nobis nota non est editio 1532 vetustior.*

et même de son siècle. Tout dénote qu'elle a été écrite, en effet, vers le ^{viii}^e siècle, mais d'après des documents beaucoup plus anciens, dont le rédacteur a conservé de notables parties. Cette vie est restée inédite : elle a servi de thème à l'ouvrage très-intéressant que composa vers la fin du ^{xvii}^e siècle l'abbé Marmet de Valcroissant d'Apt, chanoine de l'église Saint-Sauveur d'Aix, qui en cite en note plusieurs fragments ¹. L'historien de la ville et de l'Église d'Apt, Rémerville de Saint-Quentin ², en a conservé le texte dans son recueil manuscrit, *Collectanea variorum diplomatum Ecclesie Aptensis*. Nous aurions voulu pouvoir traduire en entier ce document dont l'importance n'échappera à personne. Devant les limites étroites qui nous sont laissées, nous nous contenterons d'en donner un abrégé fidèle et d'en traduire au moins de notables fragments.

Une observation importante encore avant d'entreprendre le récit de cette vie. Le document auquel nous l'empruntons, affirme que le premier évêque d'Apt est le même Auspice dont il est parlé dans les Actes des saints Nérée et Achillée ³ et que le bréviaire romain ⁴ appelle disciple de ces saints Martyrs et précepteur de sainte Flavie Domitille. Cette assertion est contestée par les Bollandistes et par le P. Longueval lui-même. Mais, d'un autre côté, l'ancienneté de l'Église d'Apt est un fait qui vient à l'appui de cette tradition, en montrant que cette Église remonte au temps où vivait cet Auspice, personnage qui a bien réellement existé. Or, nous perdons sa trace dans l'histoire, après le martyre de sainte Flavie Domitille. Peu après ce temps, l'Église d'Apt est fondée par un apôtre nommé Auspice, envoyé de Rome même. Quand nous n'aurions pas le témoignage des Actes de notre Saint, qui font de ces deux Auspice un seul et même personnage, une induction historique qui amènerait cette conclu-

¹ *La Mission de saint Auspice premier evesque d'Apt...*, à Paris de l'imprimerie de H. le Gentil MDCLXXXV.

² Voir ce nom dans la biographie Didot.

³ Voir les martyrologes d'Usuard, Adon, Notcher, etc., et les *Acta sanctorum maii*, die 12, p. 5 et 11.

⁴ Die 12 Maii, lect. IV.

sion, ne serait point, ce nous semble, bien hasardée. L'Église de Trèves honore bien un saint Auspice parmi ses premiers évêques ; mais il n'est pas le fondateur de cette Église : il n'en est que le troisième ou le quatrième pasteur, et jamais on n'a prétendu l'identifier avec le précepteur de sainte Flavie Domitille ¹. En voilà assez, ce nous semble, malgré le silence des martyrologes, argument, nous le répétons, purement négatif, pour nous faire adopter, jusqu'à plus ample informé, la tradition aptésienne. Les feuilles publiques ² nous apprenaient dernièrement que des fouilles récemment entreprises par l'illustre commandeur Rossi avaient amené la découverte du cimetière de la famille de Domitille. Peut-être ces fouilles jetteront-elles quelque lumière sur cette question qui intéresse non-seulement la ville d'Apt, mais l'Église de France tout entière, car la mission de l'apôtre d'Apt se rattache incontestablement à la mission de l'apôtre de Paris, envoyé également par le Pape saint Clément. Quoi qu'il en soit, nous attendons avec confiance le résultat de ces recherches, et nous en venons au récit de la vie de notre Saint.

Auspice naquit à Rome d'une famille sénatoriale mais païenne ³. Par quel concours de circonstances fut-il amené à la connaissance de la vraie foi ? L'histoire se contente de nous dire qu'il fut disciple des saints Nérée et Achillée, eunuques, c'est-à-dire chambellans de la jeune Flavie Domitille. Celle-ci était fille de Plautilla, sœur du consul Flavius Clemens, et touchait de près à la famille impériale, car elle était petite-nièce de Titus et de Domitien. Tout le monde sait que Flavius Clemens devint par la suite une des plus illustres victimes de la persécution suscitée par le dernier de ces princes.

De bonne heure l'histoire nous montre Auspice attaché à la maison de la jeune Flavie. Peut-être sa famille quoique de noble

¹ *Acta sanctorum julii* die 8.

² *Bulletin d'archéologie chrétienne* du commandeur de Rossi, édition française publiée par M. l'abbé Martigny, 2^e série, 18^e année, n. 4, p. 176, 177. -- *Courrier de Lyon*, 24 mars 1874. -- *Monde*, 25 mars 1874. -- *Journal de Florence*, 21 mars, etc.

³ *Ex nobilissimo romanorum senatu traxit incrementum... Hujus genitores licet dediti ritui profano. Vita mss.*

sang avait-elle éprouvé des revers de fortune, ce qui expliquerait les fonctions qu'il dut remplir auprès de la fille de Plautilla. Sa conversion avait-elle précédé ou suivit-elle son entrée dans cette illustre famille? Nous inclinons à croire qu'elle l'a précédée, car il paraît difficile d'admettre que la mère de Domitille n'ait pas eu soin de n'entourer que de chrétiens la jeune Flavie. Il peut se faire que Nérée et Achillée, à qui leurs relations avec l'extérieur permettaient d'exercer une sorte d'apostolat, après avoir été les instruments dont se servit la grâce divine pour amener la conversion d'Auspice, aient pu ensuite obtenir qu'on l'attachât à la personne de Flavie en qualité de précepteur. Ceci le suppose d'un âge déjà mûr ¹.

Quoi qu'il en soit, dans cette sainte maison, ce sont les serviteurs Nérée et Achillée, qui paraissent avoir été dans les voies de la perfection évangélique, les maîtres de leurs maîtres. Ainsi le christianisme commençait-il dès ses premiers jours à effacer les distances sociales que le paganisme avait rendues presque infranchissables. Notre légende s'accorde avec l'histoire pour reconnaître que les deux frères persuadèrent à leur jeune disciple de consacrer sa virginité à Jésus-Christ.

Quelques années se passèrent ainsi, les deux Saints de concert avec Auspice cultivant avec amour la jeune plante que le Seigneur leur avait confiée, Auspice de son côté, croissant en vertu sous les yeux des deux frères qui étaient pour lui ses pères dans la foi.

Cependant la persécution assoupie depuis la mort de Néron, ne tarda pas à se réveiller : ce fut environ vers la treizième ou quatorzième année de Domitien, l'an de J.-C. 95. Flavius Clemens, oncle de notre Sainte, homme consulaire et propre cousin

¹ La vie aptésienne de notre Saint contient quelques inexactitudes légères que nous devons relever. Elle affirme que les parents de Domitille étaient païens et qu'elle fut convertie à leur insu, tandis que le bréviaire romain affirme expressément que l'Apôtre saint Pierre baptisa en même temps les deux saints eunuques, Plautille et sa fille Flavie. Notre légende donne également à Auspice la qualification d'*adolescens*, et le fait non précepteur mais condisciple de Flavie, ce qui ne peut guère s'accorder avec le rôle de mentor que lui fait jouer le même document, d'*educator* comme dit le bréviaire romain.

de l'empereur, ne fut protégé contre la cruauté et la jalousie de Domitien ni par l'éclat des faisceaux qu'il venait à peine de déposer, ni par les liens du sang. Il fut accusé d'athéisme, dit Dion Cassius, et mis à mort ¹. On sait ce que signifie ce prétendu crime d'athéisme tant reproché aux premiers chrétiens. Sa femme Flavie Domitille l'Ancienne, pour avoir refusé de se remarier, quelques jours seulement après la mort de son époux, fut exilée dans l'île de Pandataria.

L'orage ne devait pas tarder à gronder autour de la maison de la jeune Domitille : elle renfermait trop de Saints pour échapper aux délateurs payés de César. Flavie Domitille avait été fiancée encore jeune au fils du consul Titus Aurelius, nommé Aurélien. Quand celui-ci crut le moment venu de faire célébrer le mariage, la jeune fille, qui avait appris de ses saints instituteurs le prix de la continence chrétienne, refusa de donner sa main à un adorateur des faux dieux. Irrité de ce refus auquel il ne s'attendait pas, Aurélien dénonce comme chrétiens sa fiancée et les gens de sa maison. Ils furent tous exilés dans l'île Poncia, où trois cents ans plus tard sainte Paule visitait respectueusement les cellules dans lesquelles ces saints personnages avaient habité séparément.

Cet exil se prolongea jusque sous le règne de Trajan, c'est-à-dire plusieurs années. Enfin comme les uns et les autres persistaient dans la confession de leur foi, malgré l'exil et les tortures, Nérée et Achillée furent mis à mort à Terracine. « Auspico leur disciple, le précepteur de la sainte vierge Flavie (qui sans doute avait pu échapper à la captivité) recueillit leurs corps, les transporta dans une barque, et les ensevelit dans un champ qui appartenait à Flavie Domitille, dans une crypte située sous la voie Ardéatine, à un mille et demi des murs de la ville, près du sépulcre dans lequel avait été ensevelie sainte Pétronille ². »

¹ Cf. Dion Cassius, Suétone, etc.

² Ce passage que nous traduisons littéralement de la vie de saint Auspice, se trouve en propres termes dans les Actes authentiques des saints Nérée et Achillée (*Acta sanctorum maii die 12*) ainsi que dans les martyrologes d'Usuard et d'Adon. Les Actes, ainsi qu'une copie de la vie de notre Saint, ajoutent : *Hæc*

La jeune vierge fortifiée par les instructions d'Auspice et les sages avis du saint Pape Clément, qui lui avait donné le voile des épouses de Jésus-Christ, après avoir repoussé de nouveaux assauts, reçut la palme du martyre à Terracine avec deux de ses compagnes de jeunesse, Théodora et Euphrosine. On mit le feu à la maison qu'elles habitaient, et elles périrent dans les flammes.

Affranchi de tous les liens qui pouvaient le retenir à Rome, Auspice va alors trouver le Pape saint Clément et se remettre sous sa direction. Le saint Pape qui, depuis longtemps connaissait sa vertu, lui confère l'onction épiscopale, et lui ayant adjoint deux compagnons, Euphrase et Émilien, l'envoie prêcher l'Évangile aux Gentils. Il peut se faire que saint Clément n'ait pas assigné au zèle d'Auspice de théâtre bien défini, quoique l'importance de la ville d'Apt privée encore de pasteur, tandis que la plupart des grandes villes de Provence en avaient déjà, permette aussi de croire que le Pontife a bien pu lui désigner expressément cette ville comme le but de son apostolat. Quoi qu'il en soit, après un long et pénible voyage, Auspice arrive dans la seconde Narbonnaise, et s'arrête dans la ville d'Apt.

Déjà florissante avant la conquête romaine, la ville d'Apt avantageusement située sur une rivière, le Calavon, et traversée par la grande voie que suivaient les légions pour se rendre d'Italie en Espagne, ne tarda pas à être appréciée comme station commerciale et militaire par les vainqueurs du monde. Elle fut dès le temps de César érigée en colonie romaine, mise au rang des cités latines, et, à ce titre, ornée de monuments publics dont le plus remarquable était un amphithéâtre dont on a retrouvé plusieurs fois les assises colossales, quand on a fait des fouilles sur l'emplacement que la tradition n'a jamais cessé d'assigner à ce monument. Son nom celtique de Hath s'était peu à peu transformé en *Apta*, nom qui sonnait mieux aux oreilles latines ; Jules César y ajouta son propre nom : elle devint ainsi *Apta Julia* des

nos ipso Auspicio referente cognovimus, qui eorum corpora rapuit, et sepelivit. Il est difficile de ne pas voir là une preuve de l'authenticité et de l'ancienneté de notre vie inédite.

Vulgences, nom sous lequel elle est désignée par Pline parmi les cités latines de la Narbonaise ¹.

A peine arrivé dans la ville d'Apt, le saint Apôtre trouva une cordiale hospitalité dans la chaumière de Corélius². Ainsi à Apt, comme à Bethléhem, les pauvres furent les premiers appelés au bercail du divin Pasteur. Corélius ayant entendu avec joie, de la bouche du Saint, la bonne nouvelle de l'Évangile, se hâta d'en faire part à quelques-uns de ses amis : l'histoire a conservé les noms de Vordesius, Uxelicus et Boninus. La parole de Dieu tombant sur un sol bien disposé, ce petit troupeau ne tarda pas à s'accroître. Bientôt Auspice put prêcher ouvertement la nouvelle doctrine sur les places publiques et même dans l'amphithéâtre. La tradition conservée de tout temps, affirme aujourd'hui encore, que le Saint conférait le baptême dans une grotte située actuellement sous le maître-autel de l'église cathédrale. Cette tradition se trouve en cela confirmée par le texte même de la vie du Saint³. Seulement les exhaussements successifs que le sol de la ville a éprouvés, ont changé considérablement l'aspect des lieux.

La paix dont l'Église d'Apt jouit pendant ces premières années, permit à saint Auspice d'aller plus loin. Il put élever et consacrer une église, ou du moins un oratoire en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie. Quelques auteurs⁴ en ont prétendu qu'il avait élevé une grande église sur les ruines de l'amphithéâtre. Ils n'avaient sans doute pas réfléchi à l'impossibilité matérielle et morale d'une telle entreprise. L'histoire nous apprend bien que sous Adrien, et peut-être même un peu avant, les Chrétiens commencèrent à élever quelques églises connues sous le nom d'*Hadriaux*, mais ce ne fut que beaucoup plus tard qu'ils purent élever des édifices de dimensions considérables, et surtout de-

¹ *Oppida latina, Aquæ Sextiæ Saliorum, Avenio Cavarum, Aptæ Julia Vulgentium, Augusta Tricastinorum...*

² *In ingressu civitatis quæsitit hospitium, et ejusdam egentis indigenæ ingreditur tugurium.*

³ *Erat enim in medio civitatis... quoddam potens spatium ludis scenicis civium... aptum, ubi beatus pontifex baptisterium deliberat statuendum.*

⁴ Legrand, *Sepulchre de madame sainte Anne*, etc.

truire les édifices sacrés du paganisme. Néanmoins, la tradition qui attribue à saint Auspice la construction dans la ville d'Apt d'une église consacrée à la très-sainte Vierge est bien ancienne¹. Le texte de la vie du saint Évêque nous le dit formellement, et une charte du xi^e siècle tirée de l'ancien Cartulaire de l'église d'Apt, mentionne une donation faite à cette époque à l'église cathédrale Sainte-Marie d'Apt, construite et dédiée dans l'enceinte de remparts par l'illustre martyr Auspice, premier évêque de cette église².

Pendant qu'on travaillait à ce grand ouvrage, les deux compagnons d'Auspice, Euphrase et Emilien, s'endormirent paisiblement dans le Seigneur. Auspice les ensevelit dans l'endroit sur lequel il éleva bientôt l'autel de son église³. Était-ce un culte religieux qu'il leur rendait déjà? Toujours est-il qu'ils sont qualifiés de saints par plusieurs auteurs anciens.

L'épiscopat d'Auspice ne devait pas être de longue durée : on ne peut guère lui assigner que trois ou quatre ans environ. Mais, pendant ce peu de temps, les sueurs du saint Apôtre n'avaient pas été infructueuses. Une église à laquelle étaient réservées de grandes destinées se trouvait fondée, un grand nombre de conversions avaient été opérées. Une autre gloire était réservée au saint Apôtre avant qu'il cueillît la palme du martyre.

On sait que l'église d'Apt possède de temps immémorial les précieuses reliques de sainte Anne, Mère de la bienheureuse Vierge Marie. Quand et comment ces précieuses dépouilles ont-elles été transportées de Jérusalem à Apt? C'est un problème qu'il serait difficile de résoudre d'une manière absolue dans l'état actuel de la science historique. Leur authenticité attestée par un culte, dont on retrouve des traces antérieures au vi^e siècle, n'en est pas moins incontestable. Elle a été reconnue par tous les

¹ In honorem Dei genitricis Mariæ facit fundamina templi sacrandi.

² Quam martyr egregius Auspicius primus Ecclesiæ hujus episcopus primam construxit et dedicavit intra mœnia murorum. *Cartularium vetus*, cart. xxvii, f° 32 et seq.

³ Sub ædificando altari intra asyli ambitum crypta locata condit, et majus altare desuper consecravat.

Souverains Pontifes qui ont honoré de précieuses faveurs la dévotion de sainte Anne d'Apt, et offre toutes les garanties que l'Église, dans sa sagesse, exige pour discerner les reliques des Saints¹. La tradition la plus ancienne, celle qui s'appuie sur les monuments mêmes de la liturgie, en particulier sur le bréviaire d'Apt, imprimé à Lyon en 1532, suivi en ce point par toutes les éditions postérieures de ce bréviaire et en dernier lieu par le Propre du diocèse d'Avignon, approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites, la tradition, dis-je, affirme que ces saintes reliques ont été transportées à Apt par les premiers chrétiens et honorées du vivant même de saint Auspice. Les tenaient-ils des premiers Apôtres de la Provence, saint Maximin, sainte Madeleine, sainte Marthe, les deux saintes Marie et autres, dont plusieurs étaient alliés à la famille de Notre-Seigneur et par conséquent parents de sainte Anne? Ces saints personnages les auraient-ils emportées lors de leur migration de Jérusalem en Provence²? Ou bien saint Auspice les devait-il à un converti provençal, pieux pèlerin des Lieux-Saints, qui avait pu les soustraire à la profanation, soit avant, soit après la ruine de Jérusalem comme l'affirment certains auteurs³? Nous ne savons au

¹ Ce n'est point le cas d'insister ici davantage sur l'authenticité des reliques de sainte Anne d'Apt qui a été démontrée ailleurs.

² On pourrait objecter à cette hypothèse de la première translation des reliques de sainte Anne par les premiers apôtres de nos contrées, la précipitation de leur départ à la suite d'une émeute populaire et leur embarquement forcé sur un navire démantelé. Le fait est que ces deux derniers détails sont loin d'être démontrés authentiques. La grande vie de sainte Madeleine qui a pour auteur Raban-Maur, et qui entre dans de minutieux détails sur ce fameux voyage, constate au contraire que saint Maximin et ses compagnons partirent de la Palestine en vertu d'une mission spéciale de saint Pierre, que sainte Madeleine et les autres saintes femmes voulurent les accompagner, qu'ils prirent ensemble leur route vers les pays d'Occident, etc. Noël Alexandre, Honoré Bouche, M. Faillon *Monuments inédits*, M. l'abbé Véron, *Histoire de la vie et du culte de sainte Marthe*, et autres auteurs sérieux regardent, au moins comme très-douteuse, cette circonstance d'un départ précipité et de l'exposition sur un navire démantelé. On honore en divers lieux de Provence de temps immémorial des reliques auxquelles on n'attribue pas d'autre origine. Cette hypothèse est donc loin d'être hors de toute vraisemblance.

³ Legend, *Sépulchre de madame sainte Anne*, de Bovis; la *Royale couronne d'Arles*, etc.

juste. Mais nous devons au moins mentionner la tradition vénérable qui attribue au saint Apôtre d'Apt la gloire d'avoir pourvu à leur conservation pendant les années orageuses qu'il prévoyait pour sa chère Église, en les faisant déposer en lieu sûr¹.

La persécution, en effet, n'était pas loin : déjà la jeune Église des Gaules avait, en divers lieux, rendu à Jésus-Christ le glorieux témoignage du sang. Les nombreuses conversions qu'opérait Auspice dans la ville d'Apt ne pouvaient manquer d'exciter l'attention et la rage des persécuteurs. Il nous reste à raconter cette dernière partie de la vie de notre Saint : tout démontre que l'auteur anonyme auquel nous devons cette vie, avait tiré la relation de cette dernière partie des Actes contemporains qui forment les Actes des Martyrs. Contentons-nous encore d'abréger ce touchant récit.

Sous l'empire de Trajan, dit la relation originale, le bruit se répand jusqu'à Rome que la Gaule d'Arles est en grande partie troublée par la prédication d'un Pontife chrétien, romain de naissance, qui se dit envoyé par Clément le Pontife de Rome. Deux commissaires impériaux, Tertullien et Dactyle, sont délégués pour informer de cette affaire : arrivés à Apt, ils établissent leur tribunal au Capitole². Les fidèles effrayés conseillent en vain au saint Apôtre de prendre la fuite. Il s'y refuse, et bientôt arrêté, il est conduit devant Dactyle. « Quel est ton nom ? dit le juge. — Auspice, serviteur du Christ, répond le prélat. — Ah ! Auspice, reprend le juge, l'Empereur et le Sénat te sont hostiles, et je vais t'en donner la raison, c'est que tout Romain que tu es, tu en es venu à un tel excès que non content de te perdre toi-même misérablement, tu entraînes à une perte certaine les malheureux que tu as séduits. Tu connais le décret de nos princes : ceux qui refuseront d'offrir de l'encens aux dieux subi-

¹ *Auspicius ipse ab auspicando prophetico spiritu clarus et affectus, corpus divæ Annæ ingeniose plurimum occultavit. Breviarium Aptense 1532 in festo Invent. S. Annæ.*

² *Hujus formam legatio romana comperiens venit in civitatem et in capitolio Claudiano et Neroniano mandant stationem. Fatentur se misso a romano imperatore ut finem imponant schismaticæ conversationi.*

ront la peine capitale, et ceux qui les adoreront seront comblés d'honneurs. Choisis : que préfères-tu ? être honoré avec les rois, ou couvert d'infamie avec les infâmes ? »

Le saint Evêque profite de l'occasion pour affirmer devant le juge la vanité des idoles et la nécessité d'obéir à Celui qui a promis de glorifier devant son Père ceux qui auraient confessé son nom devant les hommes.

« Or, continue la relation authentique, le juge inique voyant que rien ne pouvait vaincre la constance de ce juste, envoya au temple, et, s'étant fait apporter une petite statue de Jupiter, il dit au Saint : « Voici notre dieu, celui que vénèrent et adorent nos Empereurs et toute la noblesse romaine et nous avec eux ; adore-le, toi aussi, avec nous : sinon ne te flatte pas d'échapper au supplice. »

« Alors le Saint s'approche de l'idole dans l'attitude d'un adorateur, et, au même instant, d'un coup du pied droit il jette à terre la statue et celui qui la portait, en disant : « Que le Seigneur te confonde, mauvais démon, toi et ceux qui t'honorent. »

« A cette vue, le juge et les assistants sont saisis d'une grande colère. Dactyle fait à l'instant couper le pied du Saint, et lui-même, ayant pris un bâton, en décharge un coup sur sa tête, lui brise le crâne et lui fait rompre les articulations des bras et des jambes, pour venger l'injure faite à son dieu, Ainsi finit le supplice.

« Or, beaucoup de fidèles étaient présents à ce spectacle, se lamentant, pleurant la perte de leur père, et maudissant la cruauté barbare du tyran. Ils relevèrent donc leur pieux pasteur et leur apôtre Auspice, celui sous les auspices duquel leur Eglise avait pris naissance, et ils le transportèrent à l'église qu'il avait fondée lui-même au commencement de sa prédication en l'honneur de la Mère de Dieu la *Panagia*¹. Le Saint survécut encore environ sept jours, et respirant à peine, il recommandait à son peuple de conserver le dépôt de la foi et de ne pas craindre les

¹ Mot tiré du grec et signifiant « toute sainte. »

menaces du tyran. Et ainsi, il rendit au Seigneur, dans la compagnie des Chœurs angéliques, son âme bienheureuse pour vivre sans fin avec Dieu dans les cieux. Amen. »

Ce passage si précis des Actes du saint Martyr que nous nous contentons de traduire littéralement, ne permet pas d'adopter l'opinion consignée dans le bréviaire aptésien de 1769 et reproduite par Boye et le propre du diocèse d'Avignon, d'après laquelle Dactyle pour faire souffrir un supplice plus lent et plus cruel au saint Evêque, l'aurait fait torturer pendant sept jours, en ordonnant que chaque jour un membre lui fut coupé. Rémerville qui n'écrit jamais que d'après les documents, se garde bien d'exprimer ce sentiment ; mais divers auteurs modernes moins scrupuleux que lui, et, en particulier, une *Vie des Saints* assez récente, n'ont pas manqué d'adopter aveuglément une opinion venue trop tard pour être sérieuse.

Une note qui termine le récit que l'on vient de lire, et qui est évidemment du rédacteur anonyme qui, au VIII^e siècle, en rassembla les fragments, nous apprend qu'une inscription de marbre avait conservé les principaux détails de ce bienheureux martyr¹.

Les reliques du saint Apôtre d'Apt furent longtemps cachées dans le souterrain qui renferme également les reliques de sainte Anne et de plusieurs autres saints confesseurs ou martyrs de la même Église. Vers le milieu du VIII^e siècle, à la suite des dévastations nombreuses qu'avait subies la ville de la part des barbares, on avait même perdu tout à fait le souvenir du lieu où elles étaient enfouies, quand elles furent trouvées avec les indices certains de son martyr, par suite d'une révélation dont le récit authentique nous a été conservé (738 ou

1

Est hujus patris passio
In lapide marmoreo
Brevi vulgate titulo
Conscripta stilo ferreo
Quo nota fiat seculo
Ac celebranda populo
Semper solemni gaudio
Anni reducto circulo.

746). Dès lors le culte du Saint commença à refleurir dans l'Église qu'il avait fondée par sa prédication et cimentée de son sang, comme en fait foi le vieux martyrologe de l'Église d'Apt, qui date de cette époque.

On trouve l'office de notre Saint dans les livres liturgiques du moyen âge, que l'Église d'Apt conserve en assez grand nombre. L'évêque Jean de Nicolaï l'inséra dans le bréviaire de 1532; il est dans ce beau style liturgique dont on n'a pas su conserver la tradition, et auquel le mauvais goût des âges suivants a eu le courage de substituer des offices nouveaux, qui rendent plus vifs les regrets que fait éprouver cet abandon des vieilles formules liturgiques consacrées par la piété de nos pères. Le premier dimanche de mai, l'Église d'Apt célébrait la fête de l'invention des saints Auspice, Castor et Martian.

La fête principale de notre Saint se célébrait le 2 août, jour anniversaire de son martyre; dans le nouveau Propre du diocèse d'Avignon elle est renvoyée au 9 du même mois. L'inventaire des reliques du Saint fait à diverses époques, en particulier en 1602, a permis de reconnaître les traces de son martyre, le pied coupé, etc., donnant ainsi raison au récit que nous venons de rapporter.

Ce récit, tout succinct qu'il soit, suffira, croyons-nous, pour tirer de l'oubli immérité dans lequel l'ont laissé certains auteurs d'hagiographie moderne, le disciple de Nérée et d'Achillée, le précepteur de Flavie Domitille, l'envoyé du Pape Clément, le fondateur d'une Église qui devait par la suite compter tant d'illustres évêques et enfanter tant de Saints.

(L'ABBÉ PAUL TERRIS.)

S. MARCELLIEN, S. SECONDIEN ET S. VÉRIEN,

MARTYRS.

Huit ans avant le martyre de saint Romain et de saint Laurent, on avait vu presque tous les dehors de Rome et des autres villes teints du sang des chrétiens, par le carnage qu'en fit faire l'empereur Decius. C'est dans la persécution de ce cruel empereur que Marcellien, Vérien et Secondien, trois vaillants soldats,

furent éclairés par une divine lumière que répandait le courage des Martyrs. Tous trois reçurent le Baptême et aussitôt ils confessèrent publiquement leur foi en Jésus-Christ, sans craindre ni la dégradation, ni la proscription, ni la mort, ils furent arrêtés à Rome même et subirent diverses tortures sous la présidence de Valérien, préfet de la ville.

Comme on craignait que leur fermeté ne fût contagieuse, Valérien les envoya en Toscane achever leur martyre. Promotus, homme consulaire qui gouvernait cette province, leur fit souffrir de nouvelles tortures et ne parvenant pas à les faire renier leur foi, il les condamna à perdre la tête, ce qui eut lieu le 9 août de l'an 250, près de la ville qu'on appelle aujourd'hui Civita-Vecchia.

SAINT DOMITIEN,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

Saint Domitien brilla au n^e siècle sur le siège de Châlons, où il succédait à saint Donatien.

Comme son prédécesseur, il affermit dans la foi les nouveaux chrétiens, dont il eut le bonheur d'augmenter continuellement le nombre. Il mourut vénéré et regretté de son troupeau, et fut inhumé auprès de saint Donatien et de saint Menge, apôtre de Châlons.

SAINT NUMIDIQUE,

PRÊTRE DE CARTHAGE.

Numidique se rendit célèbre dans l'église d'Afrique, au milieu du troisième siècle, par la grandeur de sa foi et de sa charité. Il en donna des preuves dans la ville de Carthage, durant la persécution de l'empereur Décius. Il tâcha alors de suppléer à l'absence de saint Cyprien, qui en était évêque, et qui s'était retiré pour être en état de servir son Église. Selon le témoignage du saint Pontife, Numidique fortifiait les fidèles par ses exhortations, et réglait, par la sagesse de ses conseils, l'impatience des *Tombés*. On appelait ainsi les chrétiens qui, ayant succombé aux violences des tourments, demandaient à être réconciliés, sans

attendre que le temps prescrit par les canons pour leur pénitence fût expiré.

Numidique, travaillant sans relâche à procurer des Confesseurs et des Martyrs à Jésus-Christ, envoya au ciel une foule de chrétiens, encouragés par ses exhortations et son exemple à souffrir le martyre. Sa propre femme fut brûlée sous ses yeux, et il demeura lui-même sur la place, à demi-brûlé, enseveli dans un monceau de pierres dont on l'avait accablé ; mais Dieu lui conserva la vie, afin qu'il continuât d'être utile au clergé de Carthage.

Sa fille, venant chercher son corps pour lui rendre les derniers devoirs, le trouva respirant encore. Elle le débarrassa des corps morts parmi lesquels il se trouvait, et le fit soigner avec tant de bonheur qu'il recouvra la santé.

Saint Cyprien, de qui nous apprenons ce que l'on vient de lire, éleva depuis Numidique à la dignité de prêtre de Carthage. C'était sur la fin de l'an 250, et il en écrivit à toute son Église comme d'une grâce particulière que Dieu lui faisait. Le reste de la vie de saint Numidique nous est inconnu.

SAINT AUTEUR OU ADINCTOR,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Auteur, qu'on appelle aussi Adinctor, fut le treizième évêque de Metz. C'est sous son pontificat que cette ville fut prise par Attila. Les Huns la pillèrent, et, chargés de butin, ils reprirent leur course sous le terrible chef qui se disait lui-même le fléau de Dieu. C'était en l'an 451. Après leur départ, le saint évêque ne s'occupa que de réparer les désastres de cette invasion. On ne sait pas dans quelle année il mourut, mais en l'an 830 ses reliques furent transportées dans une belle châsse à l'abbaye de Marmoutier, où plus tard les protestants les détruisirent.

SAINT HERNÉE,

ABBÉ DU MAINE.

L'insigne collégiale de Notre-Dame de Beaune célébrait en ce jour la fête de saint Hernée, abbé du Maine, à la fin du vi^e siècle.

Il était venu d'Aquitaine au Mans, attiré par la réputation de saint Innocent, évêque de cette ville, qui l'ordonna prêtre. Il fonda à Ceaucé un monastère dédié à saint Martin. La crainte de dire des choses fabuleuses ou incertaines, nous empêche d'entrer dans un plus grand détail sur la vie de ce saint abbé.

On croit que son corps, inhumé à Ceaucé, fut depuis transféré à Beaune. Ce fut sans doute au ix^e siècle, époque des incursions des Normands. On sait qu'alors les moines, fuyant leurs monastères désolés, transportaient avec eux comme un précieux trésor les reliques des Saints, et les déposaient dans des lieux fortifiés, qui devenaient ainsi à leur tour le but des pèlerinages et l'objet de la vénération des peuples. Ainsi, dans notre Bourgogne, Auxerre s'illustra en offrant un asile aux reliques de saint Martin, Vergy à celles de saint Vivant, Beaune à celles de saint Baudèle, de saint Valbert, de saint Flocel et de saint Hernée. Beaucoup d'autres furent déposées à Dijon¹, renommé au moyen âge par la force de ses remparts et par celle de son site, entouré d'eaux alors stagnantes. C'est à ces dépôts sacrés que le *Castrum divionense* dut une partie de son importance. C'est alors du moins que nos chroniqueurs prononcent le nom de Dijon avec complaisance; et le renom que ce municipe acquit au x^e siècle contribua plus tard peut-être à lui mériter le titre de capitale du duché de Bourgogne.

L'ancien bréviaire de la collégiale de Beaune, a deux offices en l'honneur de saint Hernée, l'un pour la fête du 9 août, l'autre au 26 avril, pour la translation de ses reliques. Maintenant encore, à toutes les fêtes solennelles, on expose, sur l'autel majeur de Notre-Dame de Beaune, deux bustes renfermant quelques reliques de saint Hernée et de saint Flocel. (PÉQUÉGNOT).

SAINT AMOUR ET SAINT VIATEUR,

MARTYRS.

Saint Amour, patron de la paroisse de ce nom en Mâconnais, est honoré comme martyr en Franche-Comté. Du reste, nous ne

¹ *Mém. de l'Acad. de Dijon*. Rapport de M. Frantin, 1845.

connaissions ni ses actes, ni l'époque de sa naissance et de sa mort. Le Bréviaire de Mâcon, dit J. Sévert, est le seul où l'on trouve un office de saint Amour et de saint Viateur, martyrs. Le chœur de la cathédrale en célébrait la fête le 9 août. Les anciens martyrologes manuscrits des églises de Mâcon et de Beaujeu, font aussi mémoire de ces deux Saints. Leur office était entièrement tiré du commun des Martyrs. (PÉQUÉGNOT).

SAINT SÉRÉNUS, ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Saint Sérénus succéda sur le siège de Marseille à saint Théodore. Il y brillait vers la fin du ^{vi}^e siècle. C'est le Pape saint Grégoire le Grand qui l'avait sacré ; et lorsqu'il envoya ses missionnaires dans la Grande-Bretagne, ce saint Pape les recommanda très-chaudement à l'évêque de Marseille. Sérénus leur fut d'un grand secours. Il alla ensuite à Rome où il fut reçu avec joie par saint Grégoire qui mourut peu après la visite de l'évêque de Marseille. Celui-ci lui survécut à peine de quelques jours ; car revenant dans son diocèse il fut obligé de s'arrêter près de Verceil, dans le Piémont ; et c'est de là que Dieu le retira de ce monde. On y conserva ses reliques, qui ne furent rapportées à Marseille qu'en 1840, lorsque M^{sr} de Mazenod obtint de l'archevêque de Verceil, un bras de saint Sérénus pour son église.

S. JULIEN, S. MARCIEN ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

On sait que Léon l'Isaurien, qui régnait en despote à Constantinople, dans la première moitié du ^{viii}^e siècle, fit une guerre furieuse au culte des Saintes Images. Ce culte n'avait pourtant rien de répréhensible, puisque ceux qui allaient les honorer n'y allaient que pour obtenir auprès de Dieu l'intercession des Saints qu'elles représentaient. Mais Léon l'Isaurien était trop obtus, malgré sa dignité officielle, pour comprendre un culte si doux.

Il fit exiler, flageller et mettre à mort ceux qui tenaient à la foi de leurs pères. Le tyran proscrivit surtout les images

augustes de Notre-Seigneur. Il y avait une grande et belle statue de Jésus en croix, élevée au-dessus du portique du palais impérial.

Léon ordonna de la faire disparaître, et il envoya un de ses agents pour l'abattre. Le bruit de cette exécution se répandit bien vite; et une grande dame, appelée Marie la Patricienne, venue là avec la foule, tira l'échelle sur laquelle montait l'exécuteur de l'ordre impérial.

Ce malheureux tomba, et il fut aussitôt assommé. Plusieurs chrétiens fidèles s'occupèrent en même temps de consolider cette sainte Image, chère à tous, et d'aller affermir les autres Images saintes.

Mais le tyran n'hésita pas à faire des martyrs. Marcien et Julien eurent la tête tranchée pour avoir placé la statue de Notre-Seigneur sur une porte de la ville qu'on appelait la porte d'Airain. Ils étaient aidés par Démètre, par Jacques, Léonce, Jean, Alexis, Pierre, Photius, tous habitants de Constantinople, et qui tous, après diverses tortures, furent décapités.

Le Martyrologe romain fait aujourd'hui mémoire de ces saints Martyrs.

SAINT ATHUMAR,

ÉVÊQUE DE PADERBORN.

Athumar fut un des otages que Charlemagne exigea des Saxons, pour empêcher qu'ils ne se révoltassent encore, comme ils l'avaient déjà fait tant de fois, et fut élevé par l'évêque de Wurtzbourg qui l'instruisit des vérités de la religion chrétienne et lui donna le Baptême. Comme ce jeune seigneur montrait beaucoup de piété et avait fait d'assez grands progrès dans les sciences, il fut ordonné prêtre, et plus tard il devint le premier évêque de Paderborn, lorsque Charlemagne fit établir des évêchés dans la Westphalie et dans la Saxe. Il convertit la plus grande partie des peuples de son diocèse qui étaient encore païens, et construisit, par les libéralités de l'empereur, un grand nombre d'églises.

Le bienheureux Athumar était encore jeune lorsqu'il mourut

le 9 août 815 ou 816. Sa fête a toujours été célébrée le jour de son trépas.

SAINT MAURILLE,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Maurille était originaire de la ville de Mayence sur le Rhin ; mais il était né à Reims en Champagne.

Il fit ses études à Liège et fut élevé avec un soin particulier dans les sciences et les mœurs ecclésiastiques et dans les exercices de la piété ; de sorte que l'on vit en lui croître la vertu et la science avec un progrès égal. Lorsqu'on le crut en âge et en état de faire servir l'une et l'autre à l'utilité publique, il fut pourvu d'un emploi d'écolâtre ou de théologal, dans une église d'Allemagne qu'on croit être celle d'Alberstadt. Il quitta depuis cet office et tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, pour se retirer. Il passa en Italie et il entra dans un monastère de la ville de Florence. Il n'y put demeurer longtemps sans y faire connaître son mérite, ni empêcher les Religieux qu'ils ne l'élusent malgré lui pour leur abbé, à la prière du marquis Boniface. Se voyant ainsi chargé de leur conduite, il crut que le service le plus important qu'il pût leur rendre était de les retirer du relâchement où ils vivaient, et de les rappeler à l'exacte observance de leur règle. Il reconnut qu'il avait à faire à des malades qui ne voulaient point guérir ; mais il opposa une fermeté inflexible à leur résistance. Les plus obstinés d'entre eux voyant qu'il ne voulait rien rabattre de sa discipline, conçurent le dessein de se défaire de lui par un crime. Il fut averti de leur conspiration, sur le point de prendre un breuvage empoisonné qu'ils avaient préparé. C'est ce qui lui fit juger que leur maladie était désespérée, et qui lui fit prendre la résolution de les abandonner. Il leur remit sa charge d'abbé et s'en revint en France, accompagné d'un religieux nommé Gerbert.

Il se retira ensuite au pays de Caux en Normandie, dans l'abbaye de Fécamp, qui avait été bâtie autrefois pour des filles, puis avait été donnée à des chanoines, et enfin était tombée entre les mains des Bénédictins, qui la possédaient depuis environ l'an 1015.

Il y fit profession de la règle, et la pratiqua dans une si grande perfection, que chacun le regarda comme une règle vivante et un modèle de conduite pour toute la communauté. Un auteur de son temps et qui semble avoir vécu dans le pays même, nous apprend néanmoins que ce n'était qu'un retour dans l'abbaye de Fécamp, que Maurille était venu s'y retirer de Saxe, après avoir quitté son emploi de théologal de l'église de Halberstadt; qu'il y avait fait les vœux monastiques dès lors; qu'il y avait passé plusieurs années dans une sainteté de vie admirable, et que ce n'avait été que le désir de tendre à une plus grande perfection qui l'avait fait aller en Italie, où n'ayant pas trouvé ce qu'il y cherchait, il était revenu dans le lieu de son obéissance.

Quoiqu'il ne fit profession que d'obéir et de garder le silence, on savait qu'il avait bien d'autres talents. L'on en fut si persuadé, que l'on ne crut personne plus capable de remédier aux désordres où l'archevêque Mauger laissait l'église de Rouen. Ce prélat qui était fils de Richard II, duc de Normandie, abusait fort indignement du crédit que lui donnaient sa haute naissance et ses richesses. Il commettait impunément les crimes les plus honteux. Son exemple entraînait à la débauche la partie la plus faible de son clergé et de son peuple. En vain le Pape l'avait cité à Rome; Mauger qui n'avait pris ni bulles ni *pallium* pour se mettre en possession de l'archevêché, s'était toujours moqué de l'autorité du Saint-Siège et des lois de l'Église. Il ne s'était rendu guère moins odieux à la noblesse du pays, et les honnêtes gens ne pouvaient plus le souffrir. C'est ce qui porta le jeune duc de Normandie, Guillaume le Bâtard son neveu, qui fut depuis roi d'Angleterre, à travailler à sa démission, qui se fit l'an 1053 dans le concile provincial de Lisieux, où présidait le légat du Pape Victor II. Aux quatre chefs qui le firent déposer et qui furent la dissipation des revenus de l'Église, les violences qu'il avait commises pour enlever les biens des autres, ses débauches scandaleuses et le mépris insolent du Saint-Siège, on ajoute deux autres causes moins légitimes peut-être, mais suggérées par le duc Guillaume : l'une était sa révolte prétendue contre ce prince, l'autre la liberté qu'il avait prise de lui reprocher son mariage

incestueux avec Mathilde, sa proche parente. L'on tira Maurille malgré lui du monastère de Fécamp, pour l'établir sur le siège métropolitain, à la recommandation du duc Guillaume, qui déclara depuis que le Pape le lui avait envoyé de la ville de Florence comme un excellent sujet. En effet, le nouvel archevêque ne fut pas plutôt établi sur son siège, qu'il y fit briller toutes les vertus nécessaires à un véritable évêque, les soutenant toujours de celles qu'il avait pratiquées dans le cloître. Il essuya bientôt les larmes de son Église affligée depuis tant de temps, il guérit les plaies que ses prédécesseurs lui avaient faites, et la rendit par ses travaux aussi florissante qu'elle avait paru sous les saints Romain, Ouen et Ansbert.

Dès la première année de son épiscopat, il tint un concile à Rouen avec ses six suffragants pour rétablir la pureté de la discipline et des mœurs, et pour obliger surtout les ecclésiastiques à vivre chastes et sobres. Il en assembla un autre à Caen en 1061 par les ordres du duc Guillaume, pour établir la sûreté et la bonne police dans l'Église et dans le civil par toute la Normandie. La noblesse y fut convoquée aussi avec les principaux magistrats des villes, mais de peur que l'on ne prit cette assemblée pour une convocation séculière, le duc souhaita que les titulaires du pays y assistassent, et l'on y fit venir entre plusieurs Reliques de divers endroits de la province, les fiertes ou châsses de saint Romain et de saint Ouen de Rouen, comme pour y présider. Maurille tint encore deux autres conciles depuis à l'occasion de la dédicace de deux églises considérables de son diocèse. L'une était la cathédrale que l'archevêque Robert, prédécesseur de Mauger, avait commencée, et que Mauger avait abandonnée. Mais Maurille ayant fait reprendre l'ouvrage depuis ses fondements, y travailla avec tant d'application, qu'il fut achevé dès la huitième année de son épiscopat. Il dédia cette église le premier jour d'août de l'an 1063, sous le nom de Notre-Dame, en présence de tous ses suffragants. Le duc Guillaume qui s'y trouva avec les principaux de sa cour, voulut assister encore au concile. Maurille y fit faire entre autres décrets, une formule de profession sur ce qu'on doit croire de la présence

réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre les erreurs de Bérenger, qui faisaient alors beaucoup de bruit dans l'Eglise.

L'autre assemblée que fit Maurille de ses suffragants, se tint dans l'abbaye de Jumièges, pour en dédier aussi l'église en l'honneur de la très-sainte Vierge. C'est ce qu'il fit le premier jour de juillet de l'an 1067, par les ordres du duc nouvellement établi roi d'Angleterre, et revenu depuis peu en Normandie, de cette mémorable expédition qui lui a fait donner le titre de Conquérant. Avant cette grande entreprise, Maurille en qui ce prince avait une confiance toute particulière, avait voulu consulter Dieu sur une affaire si importante, et lui en recommander le succès, sans négliger en même temps les moyens honnêtes et efficaces que la prudence des hommes pouvait suggérer; c'est pour ce sujet qu'il avait tenu sur la fin de l'an 1065, une assemblée du clergé et de la noblesse à Lillebonne.

Il ne vécut pas six semaines après celle de Jumièges, car il mourut le 9 août suivant, comblé des grâces du ciel et du mérite que lui avaient acquis devant Dieu tous les travaux qu'il avait accomplis pour sa gloire et pour le bien de son église. Il fut enterré dans la nef de sa cathédrale, et l'on rapporte qu'il se fit après sa mort des miracles, qui étant joints avec les vertus qu'on lui avait vu pratiquer pendant sa vie, furent considérés comme de sûres attestations de sa sainteté. Il ne paraît pas néanmoins qu'on ait décerné aucun culte religieux à sa mémoire, et tout l'honneur qu'on lui rend est de prier en particulier devant son tombeau, qui s'appelle publiquement la tombe de saint Maurille, et d'y faire des encensements en certains jours de l'année. Le martyrologe de France le met parmi les Saints de la première classe au 13 septembre et au 9 août. Celui des Bénédictins du P. Ménard ne le met qu'au 9 août.

LE BIENHEUREUX JEAN DE SALERNE,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Le nom de famille de ce saint Religieux était Quarna, et sa patrie était la ville de Salerne : il y vint au monde l'an 1192.

Dès sa jeunesse, Jean se consacra à Dieu, et ayant connu saint Dominique à Bologne, pendant qu'il y achevait ses études, les vertus de ce saint Patriarche firent sur lui une telle impression, qu'il lui demanda avec instance d'être admis dans le nouvel Ordre religieux qu'il venait de fonder. Mais soit inconstance naturelle, soit à cause des sollicitations de ses parents qui n'avaient pas consenti à cette démarche, il rentra dans le monde et quitta les livrées de la religion. Il ne fut pas longtemps à s'en repentir. Alors la grâce lui parlant plus fortement que jamais, il se présenta de nouveau à saint Dominique qui se déterminait sans peine à le recevoir. Pour cette fois, son parti était pris d'une manière irrévocable. Aussi ses progrès dans les vertus religieuses furent-ils rapides, et bientôt il fut un des plus solides appuis de l'Ordre naissant des Frères Prêcheurs. Les habitants de Florence ayant demandé à saint Dominique de leur envoyer quelques-uns de ses disciples pour fonder chez eux une maison, Jean fut mis à la tête de la compagnie qu'il leur envoya, quoiqu'il fût le plus jeune, et produisit des fruits admirables de conversion et d'édification parmi les Florentins, par la bonne odeur de ses vertus autant que par l'éloquence touchante de ses discours. Il serait difficile de dire combien cet homme apostolique apaisa de discordes, détruisit d'abus et combattit d'erreurs, les pratiques pieuses qu'il établit et tous les autres heureux effets de ses travaux. Ce que l'on peut assurer, c'est que lui et ses disciples firent totalement changer de face à la ville de Florence.

Saint Dominique, instruit par la voix publique des heureux succès de ses enfants, vint lui-même admirer les bénédictions que le Seigneur répandait sur leurs travaux. La présence de ce grand ami de Dieu contribua puissamment encore à donner un nouveau courage aux saints Religieux ; il les animait par ses discours à ne chercher que les intérêts du ciel et à s'opposer de toutes leurs forces aux progrès de l'hérésie des manichéens, qui faisait alors des ravages en Italie. Ce fut pendant son séjour en cette ville qu'il institua le Tiers-Ordre qui porte maintenant son nom et qui fut alors appelé l'Ordre de la milice, puis plus tard l'Ordre de la pénitence.

Le saint Patriarche ayant quitté Florence, Jean vit encore augmenter le nombre de ses disciples. Plusieurs personnages distingués de Florence abandonnèrent généreusement le siècle et vinrent se ranger sous sa conduite. Son talent particulier était de subjuguier doucement les esprits, de bien saisir le caractère de chacun, de se montrer le père, le frère, l'ami, le compagnon et le serviteur de tous ses novices, de leur inspirer ainsi pour lui une grande estime et un grand attachement afin de les conduire avec plus de succès dans la route de la perfection.

Tout contribuait à la consolation et à la gloire du Bienheureux, lorsque Dieu permit qu'il fût éprouvé par une des peines les plus sensibles qui puissent affliger un cœur chaste et pur. Jean prêchait avec beaucoup de grâce. Une jeune personne qui assistait habituellement à ses sermons, conçut et nourrit pour lui une passion criminelle. Bientôt oubliant toute retenue et aveuglée par ses coupables désirs, elle cherche les moyens de s'entretenir avec lui, et n'en voit pas d'autre que de contrefaire la malade, de se mettre au lit et de réclamer les secours de sa charité pour recevoir les Sacrements. Le zèle du Serviteur de Dieu ne lui permettait pas de refuser son ministère à une personne qu'il croyait en danger de mort ; quelle fut sa surprise, lorsque la prétendue malade lui fit connaître ses coupables sentiments ! Il ne se troubla pas néanmoins ; mais avec cette autorité que donne la vertu, il représenta énergiquement à cette misérable la grandeur de son crime, et la menaça de toute la colère divine. N'ayant pu la convertir alors, il la laisse et va gémir pour elle devant Dieu. La prière du juste a bien de la puissance auprès du Seigneur. Quelque temps après cet événement, cette malheureuse femme fut tellement touchée qu'elle accourut se jeter à ses pieds et lui témoigna, par la vivacité de sa douleur, la sincérité de son repentir.

Le Serviteur de Dieu apprit bientôt que son père et son maître, saint Dominique, était dangereusement malade, et touchait à ses derniers moments. Il l'avait appelé pour qu'il assistât à sa mort. L'entrevue de ces deux prédestinés fut touchante. Jean reçut son dernier soupir le 5 août 1221 et retourna à Flo

rence, où il trouva ses Religieux désolés, parce qu'ils étaient forcés d'abandonner l'église de Saint-Paul dans laquelle ils célébraient alors l'office divin. La Providence heureusement leur suscita dans la personne du curé de Sainte-Marie-la-Neuve, un véritable ami qui leur offrait son église, leur céda tous ses droits, et les mit en possession de cet édifice en l'an 1224.

Des hérétiques de la secte des manichéens, connus en Italie sous le nom de patarins, s'étaient glissés dans le diocèse de Florence, et tout en se cachant, ils y semaient leurs erreurs. Chargé par le Pape Grégoire IX, de défendre la foi catholique dans cette contrée, Jean ne s'effraya ni de leurs menaces, ni de leurs injures, et les combattit avec succès. Le même Pontife lui donna aussi le soin de réformer le monastère de Saint-Anthime, dans le diocèse de Chiusi, et il en vint heureusement à bout. Il s'occupait ensuite d'établir un couvent de Dominicaines à Ripoli, qui avait été sa première demeure à son arrivée en Toscane. Enfin, épuisé par les travaux qu'il avait entrepris pour le bien de l'Église et l'augmentation de la foi, après avoir longtemps gouverné le couvent de Sainte-Marie-la-Neuve avec une prudence qui faisait le bonheur de ses Frères et l'édification de la ville, le bienheureux Jean sentit que sa fin approchait et en avertit ses Frères. Après s'être fortifié pour son dernier passage par la réception des Sacrements de l'Église, il s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-deux ans, en 1242. Le Serviteur de Dieu avait opéré plusieurs miracles pendant sa vie; il s'en fit aussi à son tombeau. Ses Reliques conservées dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, furent en 1571 placées dans un monument en marbre élevé en son honneur. Le Pape Pie VI approuva le 2 avril 1783 le culte de ce saint Religieux. (M^{sr} DONEY.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 9 août 1270, dédicace le l'église de Sainte-Marie de l'Annonciade à Rome.

Notre-Dame de Doucé (*de Dulci*) est un des plus anciens pèlerinages de la Mayenne. La chapelle est assise parmi d'anciennes

ruines païennes et druidiques. Elle est petite et présente une singularité peu commune : c'est que la croix formée par deux autels latéraux se trouve au bas de l'édifice, au lieu de séparer le chœur de la nef, comme dans la plupart des églises. L'antique image de Notre-Dame de Doucé fut respectée pendant la Révolution, quoique tous les monuments religieux du voisinage eussent été livrés à la dévastation. On s'y rend en procession le lundi de Pâques, aux Rogations, et le jour de l'Assomption pour le vœu de Louis XIII ; mais la dévotion des peuples y conduit beaucoup de pèlerins, surtout aux approches de cette dernière fête. C'est pourquoi une ouverture pratiquée à la porte permet aux fidèles de voir l'intérieur du sanctuaire lorsque la chapelle est fermée.

Doucé est un hameau dépendant de Jublains à trois lieues de Mayenne.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Vigile de saint Laurent, martyr.

A Rome, saint Romain, soldat, qui, touché de la confession que saint Laurent avait faite de la foi, lui demanda à être baptisé, et bientôt, ayant été mené au juge, il fut frappé de coups de bâton, et à la fin il fut décapité.

¹

QUINTO IDUS AUGUSTI.

Vigilia sancti Laurentii martyris. — Romæ sancti Romani militis, qui confessione beati Laurentii compunctus, petiit ab eo baptizari, et mox exhibitus, ac fustibus cæsus, ad ultimum decollatus est. — In Tuscia natalis sanctorum martyrum Secundiani, Marcelliani et Veriani, qui tempore Decii a Promoto consulari primum cæsi sunt, deinde in equuleo suspensi, et ungulis abrasi, atque igne lateribus apposito assati, triumphalem martyrii palmam capite cæsi meruerunt. — Veronæ sanctorum martyrum Firmi et Rustici tempore Maximiani imperatoris. — In Africa commemoratio plurimorum sanctorum martyrum, qui in persecutione Valeriani, hortante eos sancto Numidico, in ignem coniecti, martyrii palmam adepti sunt. Ipse autem Numidicus, licet cum aliis in rogam injectus, et lapidibus obrutus fuisset, a filia tamen effossus, et semivivus repertus, curatus est, ac postea ob ejus virtutem in ecclesiæ Carthaginensis presbyterum a beato Cypriano meruit cooptari. — Constantinopoli sanctorum martyrum Juliani, Marciani et aliorum octo, qui ob Salvatoris imaginem, quam in porta ænea constituerant, impii Leonis imperatoris jussu post multa tormenta gladio necati sunt. — Catalauni in Gallia sancti Domitiani episcopi et confessoris.

En Toscane, fêtes des saints martyrs Sécondien, Marcellien et Vérien, qui, au temps de Dèce, furent d'abord battus par ordre du consulaire Promotus, ensuite étendus sur le chevalet, déchirés avec des ongles de fer, grillés par le feu qu'on alluma à leurs côtés; et, étant décapités, emportèrent la palme glorieuse du martyr.

A Vérone, saint Firme et saint Rustique, martyrs au temps de l'empereur Maximien.

En Afrique, commémoration de plusieurs saints Martyrs, qui, dans la persécution de Valérien, comme ils exhortaient saint Numidique, furent jetés dans le feu et acquirent la palme du martyr. Quant à saint Numidique, quoiqu'il eût été jeté avec les autres dans le bûcher, et accablé de pierres, sa fille fit retirer son corps, le trouva respirant encore, et il fut guéri. Dans la suite, sa vertu le fit élever, par saint Cyprien, à la dignité de prêtre de l'église de Carthage.

A Constantinople, saint Julien, saint Marcien et huit autres martyrs que Léon, cet empereur impie, affligea de plusieurs tourments et fit périr sous le tranchant de l'épée, parce qu'ils avaient mis une image du Sauveur sur la porte d'Airain.

A Châlons en France, saint Domitien, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Martin de Brives. Il florissait au v^e siècle.

Saint Samuel, prêtre d'Édesse, honoré à Constantinople.

Saint Gégar, prince de Syrie, honoré chez les Éthiopiens.

Saint Crescentien et plusieurs saints martyrs d'Orient.

Saint Antoine, martyr à Alexandrie sous Valérien, jeté dans une fournaise ardente. Il y fut dévoré par les flammes.

Les bienheureux Jean Plébano et Léon Bembo, honorés à Venise.

Saint Fauques, solitaire dans l'Abruzze, honoré à Paléna.

Saint Nicolas, solitaire en Calabre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Marie d'Arfraille, chanoine de Reims, condamné à la déportation, mort sur le navire les *Deux-Associés*, le 9 août 1794.

Jonathas Larcher, curé de Menerval au diocèse de Rouen embarqué à Rochefort pour la déportation, mort le 9 août 1793.

Charles-François Bauquet, chartreux, mort sur le navire le *Deux-Associés*, le 9 août 1794.

Jean-Pierre Lafon, toujours pour refus de serment, curé au diocèse de Rodez, transporté à Rochefort, mort ce même jour à l'hôpital Saint-André, âgé de cinquante-neuf ans.

Guillaume Brouillet, prêtre du même diocèse, mort ce même jour, au même hôpital.

Mathurin Jonchaie, prêtre du diocèse de Limoges, mort le même jour à Rochefort à l'âge de trente-sept ans.

Antoine Dubost, prêtre du diocèse de Bourges, condamné à la déportation, mort dans l'entrepont du navire, le 9 août 1794, à l'âge de soixante-quatre ans.

DIXIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Laurent, diacre et martyr. — Les saints Martyrs d'Alexandrie sous Valérien. — Sainte Philomène, vierge et martyre. — Saint Herlé, martyr. — Saint Blaas, évêque des Pictes en Écosse. — Saint Deusdedit, laboureur. — Saint Blanc, évêque en Écosse. — Saint Hugues de Montaigu, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Guion, abbé. — Le Bienheureux Amédée de Gomez, Frère Mineur, fondateur de la Congrégation des Amédéistes. — Le Bienheureux Augustin Ota, de la Compagnie de Jésus, martyr au Japon. — Le Vénérable prêtre Claude Joseph de Bonnefonds, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LAURENT,

MARTYR.

Si l'Espagne se fait honneur d'avoir vu naître l'illustre martyr saint Laurent, Rome ne se glorifie pas moins de lui avoir servi de théâtre pour son triomphe, et la France se fait un mérite de l'avoir pour un de ses protecteurs.

Il naquit à Huesca, ville d'Espagne dans le royaume d'Aragon, vers le milieu du troisième siècle. Son père s'appelait Orence et sa mère Patience, tous deux chrétiens zélés, d'une probité reconnue et d'une vertu éclatante. Des parents si religieux ne pouvaient pas manquer de donner à leur fils une éducation fort chrétienne. Laurent y répondit merveilleusement, et par la beauté de son naturel, et par la docilité de son esprit, et par une inclination au bien qui paraissait lui être naturelle; la pureté des mœurs et l'amour de la chasteté furent dès son enfance les traits les plus marqués de son caractère. On admira toujours en lui un cœur noble, généreux, intrépide, et un amour pour Jésus-Christ que rien ne put jamais affaiblir. Son zèle pour la religion lui fit souhaiter de bonne heure d'aller à Rome qui en était le centre : les fidèles de cette capitale du monde découvrirent bientôt le mérite et la haute vertu de ce jeune étranger; le Pape saint

Sixte surtout, qui venait d'être élevé sur le saint-siège, ne pouvant assez admirer l'innocence et les rares qualités de ce jeune chrétien, l'éleva aux ordres sacrés, et l'ordonna archidiacre, comme parlent saint Augustin et saint Chrysologue; c'est-à-dire le premier des sept diacres de l'Eglise romaine. Ce haut rang ne le rendit que plus humble, plus fervent et plus zélé : à cette dignité était attaché non seulement le soin de distribuer la communion aux fidèles, lorsque le Pape offrait le divin Sacrifice, ce qui exigeait une sainteté éminente dans le ministre, mais encore il était chargé des biens de l'église, c'est-à-dire des vases sacrés, des ornements sacerdotaux, et des deniers destinés à l'entretien des officiers et au soulagement des pauvres; ce qui demandait une rare sagesse, une vigilance supérieure et un désintéressement à l'épreuve de tout.

A peine le Saint avait commencé de remplir les fonctions de son ministère, que l'Eglise vit s'allumer le feu de la plus horrible persécution. Les tyrans ne se proposaient rien moins que d'éteindre le nom chrétien dans le sang des fidèles.

L'empereur Valérien qui passait parmi les païens pour un prince doux et humain, avait paru tel à l'égard des disciples de Jésus-Christ dans le commencement de son règne. Nul de ses prédécesseurs ne les avait traités si favorablement; il leur témoignait en public et en particulier toute sorte de bonté; aussi y avait-il un si grand nombre de serviteurs de Dieu dans son palais, qu'on l'eût pris pour une église. Mais si cette douceur pour eux était extraordinaire, la violence avec laquelle il les persécuta ensuite ne le fut pas moins. Ce changement vint de Macrien qui, d'une naissance très-basse, s'était avancé par les plus grands crimes aux premiers emplois; et son ambition le poussant à la suprême dignité, il s'était livré aux démons, qui lui avaient promis l'empire, pourvu qu'il extirpât la nation chrétienne. L'ascendant qu'avait cet ambitieux sur l'esprit de l'empereur, lui servit à le porter à persécuter les chrétiens. Ce fut l'an 258, que ce prince publia un édit, par lequel il condamnait à mort sans exception tous les évêques, les prêtres et les diacres.

L'exécution commença par les chefs. Le pape saint Xiste fut arrêté; chargé de chaînes, on le jeta dans la prison Mamerline. Cependant saint Laurent qui ne soupirait qu'après le martyre, ayant appris que saint Xiste était arrêté, court à la prison, bien résolu de l'accompagner jusqu'à la mort. Aussitôt qu'il l'aperçut, dit saint Ambroise, il se mit à crier : Saint Pontife ! comment pouvez-vous aller au Sacrifice sans votre diacre qui jusqu'ici a toujours eu le bonheur de vous suivre à l'autel ? Vous défiez-vous de ma foi, ou de mon courage ? mettez-le à l'épreuve, et vous verrez si je suis indigne du sacré ministère dont vous m'avez honoré. Le diacre ne doit jamais être séparé du pontife ; pourquoi me laissez-vous ainsi orphelin ? N'est-il pas juste que l'enfant accompagne son père, et que la brebis ne s'éloigne point du pasteur ?

Saint Xiste touché des sentiments de Laurent : Consolez-vous, mon fils, lui dit-il, vos souhaits seront bientôt accomplis : le Ciel vous destine pour un plus grand triomphe. Allez, distribuez incessamment aux pauvres les trésors de l'Église qui vous ont été confiés, et préparez-vous au martyre. Ces dernières paroles consolèrent le Saint, qui brûlait du désir de donner son sang pour Jésus-Christ. Il ne perd pas un moment ; et ayant rendu aux fidèles les ornements de l'église et les vases sacrés, et ramassé tout l'argent destiné pour les pauvres, il va dans tous les endroits de Rome où les chrétiens étaient cachés, parcourt tous les souterrains pour distribuer les aumônes. Sachant que des prêtres et des fidèles s'étaient réfugiés sur le Mont-Cœlius, dans la maison d'une sainte veuve nommée Cyriaque, il s'y rend dès le soir, lave les pieds aux ministres des autels, et distribue de l'argent aux pauvres. De là, passant dans la maison d'un fervent chrétien nommé Narcisse, chez qui plusieurs chrétiens s'étaient réfugiés, il y répand les biens dont il était chargé, et il rend la vue à Créscentien qui était aveugle depuis plusieurs années. S'étant rendu ensuite dans la cave de Népotien, où soixante-trois chrétiens se tenaient cachés, il y fit les mêmes libéralités, pourvut à tous leurs besoins, et les ayant exhortés à la

patience et à la constance dans la foi, il alla achever de distribuer à d'autres pauvres ce qui lui restait.

Après avoir passé toute la nuit dans ces exercices de charité, il se rendit à la porte de la prison pour voir encore une fois le saint Pape, qui avait été condamné à être décapité. Comme on le menait au lieu du supplice, notre Saint se jette à ses pieds, et, fondant en larmes, lui déclare qu'il a mis en bonnes mains les trésors de l'église dont il avait été chargé, et qu'il ne lui reste plus qu'à lui servir de ministre et de compagnon dans le sanglant sacrifice qu'il allait faire de sa vie. Saint Sixte tâcha de le consoler, en lui prédisant que dans moins de trois jours il aurait part à la même couronne. Dieu ayant égard à la faiblesse de mon âge, ajouta-t-il, ne m'expose qu'à de faibles tourments ; pour vous, mon fils, il vous réserve à remporter une signalée victoire, qui va rendre célèbre votre martyre.

En effet, les soldats ayant entendu parler de trésors, rapportèrent à l'empereur que le jeune diacre Laurent avait caché des biens immenses. Ce prince aussi avide de ces prétendus trésors, qu'altéré du sang des chrétiens, ordonne qu'on se saisisse du jeune diacre. La joie de saint Laurent répondit à l'ardeur de ses désirs. Il comparut devant le prince avec un air modeste et respectueux, mais résolu, qui marquait une intrépidité peu ordinaire. On l'interrogea d'abord sur sa profession : il répondit hardiment qu'il était chrétien et diacre de l'Eglise romaine. On lui demanda où étaient toutes les richesses qui lui avaient été confiées : il répondit qu'il les produirait, pourvu qu'on lui en donnât le temps. On lui accorda un jour de délai, durant lequel, ayant ramassé tous les pauvres qu'il put trouver, il vint à la tête de cette humble multitude se présenter au tribunal du prince, et lui dit très-respectueusement qu'il venait obéir à ses ordres, en lui présentant les principales richesses des chrétiens, et les dépositaires des trésors de l'Eglise. Le prince, à la vue de cette foule de vieillards décrépits, d'aveugles, d'estropiés, de lépreux fut surpris et irrité, et, croyant qu'on se moquait de lui, il résolut de punir d'une manière éclatante la hardiesse de Laurent. Il commença donc par le faire déchirer à coups de fouets comme

le plus vil des esclaves; puis faisant apporter les instruments des supplices les plus cruels : Il faut, lui dit-il, ou sacrifier à nos dieux, ou être tourmenté plus cruellement que ne l'ont été jusqu'ici tous ceux de ta secte. — Vos dieux ne méritent pas seulement les honneurs qu'on rend aux hommes, répondit le Saint; comment pouvez-vous, mon prince, m'obliger de les adorer? Je ne crains point les supplices, je ne suis pas effrayé d'en voir les instruments; et j'espère que par la grâce de mon Sauveur Jésus-Christ, l'intrépidité avec laquelle je supporterai vos tourments, sera une preuve visible de la toute-puissance du Dieu que j'adore. Cette réponse interdit l'empereur, et lui fit désespérer de rien gagner sur le saint diacre. Ne voulant pas cependant avoir le démenti, il ordonna qu'on le ramenât en prison, et en chargea Hippolyte; c'était un des principaux officiers de sa garde, que l'air, la modestie et les paroles de notre saint avaient déjà frappé, et que les miracles qu'il opéra dans la prison, convertirent; car à peine saint Laurent fut rentré dans la prison, que tous les confesseurs de Jésus-Christ qui y étaient enfermés vinrent se jeter à ses pieds; et un d'entre eux, nommé Lucile, aveugle depuis longtemps, ayant pris sa main, et l'ayant mise sur ses yeux, recouvra la vue. Hippolyte, témoin de ce prodige, embrassa la foi, et demanda le baptême : ce ne fut pas la seule conquête que notre Saint fit à Jésus-Christ durant son combat.

Cependant, dès le lendemain, le préfet de la ville eut ordre de se faire amener le saint diacre devant son tribunal, de le contraindre, à quelque prix que ce fût, de sacrifier à Jupiter; et en cas de refus, de le faire mourir dans des supplices qui n'eussent point encore été mis en œuvre. L'ordre fut ponctuellement exécuté : le Saint ayant comparu, on employa caresses, promesses, menaces pour le pervertir; mais on ne put tirer de lui que de nouvelles preuves de sa foi et de sa constance : on ne s'étudia plus qu'à inventer de nouveaux tourments, et à raffiner dans la cruauté des supplices. On l'étendit sur le chevalet, et après lui avoir disloqué tous les os, on le fit déchirer avec des scorpions; c'était une espèce de fouet épineux dont les bouts étaient plombés et armés de molettes de fer à plusieurs pointes. Le Saint

pensa expirer dans ce tourment, et, levant les yeux au ciel, pria le Seigneur de recevoir son âme ; il entendit une voix qui lui dit que Dieu le réservait pour une plus grande victoire, qui serait le fruit de nouveaux combats. On assure que cette voix miraculeuse fut entendue de toute l'assemblée, et que le préfet s'écria : N'entendez-vous pas, ô Romains ! comme les démons viennent au secours de ce magicien, qui ne craint ni les dieux, ni les princes ; nous verrons s'ils seront supérieurs à la rigueur des tourments. Saint Laurent fut consolé par cette voix, et ce fut alors que Romain, l'un des soldats de la garde de l'empereur, vit un ange, sous la forme d'un jeune homme, d'une beauté éclatante, qui essuyait la sueur et le sang qui coulaient du visage et des plaies du saint martyr : cette vision acheva la conversion de ce soldat, comme on le dit dans sa vie.

Notre Saint ne survécut à ce cruel tourment que pour faire triompher avec plus d'éclat la foi de Jésus-Christ. On l'entendait bénir sans cesse le Seigneur, et chanter ses louanges. La joie qui brillait sur son visage étonnait tous les païens, lorsque le préfet, l'appelant encore devant lui, l'interrogea de nouveau sur son pays, sur sa religion, sur sa vie. Le Saint répondit qu'il était Espagnol, et qu'il avait passé presque toute sa jeunesse à Rome. J'ai eu le bonheur, ajouta-t-il, d'être chrétien dès le berceau, et d'avoir été élevé dans la connaissance des lois divines. — Ah ! répliqua le préfet, comment oses-tu te vanter de connaître la loi divine, toi qui méprises insolemment les dieux ? — C'est parce que je connais cette divine loi, que je n'ai que du mépris pour de vaines idoles ; le seul bon sens réprouve cette impie et extravagante multiplicité des dieux. On ne lui permit pas d'en dire davantage, et le juge irrité lui dit plein de colère : Tu vas passer la nuit dans une torture qui te fera bien changer de langage et de sentiments. — Je ne le crois pas, répondit le saint ; car toutes vos tortures sont pour moi une source de délices, et jamais nuit ne me sera plus douce que celle dont vous me menacez. Le tyran ne pouvant souffrir cette sainte hardiesse, lui fit briser les mâchoires avec des cailloux. Dieu consola son serviteur durant cette cruelle nuit par des charmes indicibles. L'empereur en étant

averti, ordonna qu'on le fit périr à petit feu sur un gril de fer.

On étendit le Saint sur ce fer tout rouge, on mit dessous une braise à demi-éteinte, mais entretenue de charbons qu'on y apportait de temps en temps, et que l'on ménageait de telle manière que son corps ne pût être grillé que peu à peu, afin que la douleur fût plus longue et plus vive. La liberté d'esprit, la joie et la constance surprenante que saint Laurent fit paraître pendant ce cruel tourment, furent la cause de la conversion de beaucoup de païens, qui reconnurent dans cette intrépidité une force plus qu'humaine. Prudence, qui a écrit en vers le triomphe du saint Martyr, témoigne que les néophytes, c'est-à-dire les chrétiens nouveaux baptisés, virent son visage brillant d'un éclat extraordinaire, et qu'ils sentirent une odeur très-agréable que répandaient ses chairs brûlées.

Au milieu d'un supplice si cruel, la tranquillité que la vue du ciel produisait dans l'âme du saint Martyr, était si grande, et la joie qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ si vive, que lorsqu'il fut tout grillé d'un côté, il dit au préfet qui était présent, d'un air gai et en souriant, qu'étant déjà assez rôti de ce côté, il n'avait qu'à le faire rôtir de l'autre; puis, levant les yeux au ciel, et manifestant les douceurs célestes dont son âme était comblée, il rendit doucement son esprit à son Créateur, laissant tous les assistants dans une profonde admiration. Ce fut le 10 août de l'an 258 que ce grand Saint consumma son martyre. Hippolyte et le prêtre Justin enlevèrent secrètement son corps, et l'entermèrent dans une grotte du champ Veran, sur le chemin de Tivoli, au lieu où l'on a depuis bâti une célèbre église sous son nom. On en attribue la fondation au grand Constantin, et l'agrandissement au Pape Pélage II; elle est patriarcale, et une des sept principales stations de Rome.

Le nombre des miracles qui se faisaient à son tombeau le rendirent célèbre. « Qui a prié à son tombeau, dit saint Augustin, et n'en a pas obtenu ce qu'il demandait? Saint Léon le Grand, qui estime que le martyre de saint Laurent n'est pas moins glorieux à l'Eglise de Rome, que celui de saint Étienne l'est à

celle de Jérusalem, ajoute que la gloire de ces deux illustres lévites éclate depuis l'orient jusqu'à l'occident. La multitude de temples construits en l'honneur de ce Saint, annonce le haut rang où il est élevé dans le Ciel, et les faveurs que Dieu se plaît à répandre par son intercession.

Peu de saints Pères qui n'aient fait des éloges magnifiques de ce grand Saint; et c'est principalement à son martyre que Prudence attribue la conversion de la ville de Rome.

(CROISET).

Rome, dit en effet ce saint poète, Rome qui durant tant de siècles as renfermé dans ton enceinte un peuple d'idoles, et qui par un heureux changement n'est plus assujettie qu'à Jésus-Christ, si tu le fais maintenant triompher de leur culte impie, c'est en suivant les traces de Laurent son illustre Martyr. Souviens-toi du temps que tu mettais ta gloire à renverser des trônes, et à faire porter des chaînes à des rois : qu'il t'est bien plus glorieux d'avoir abattu les temples où régnait l'idolâtrie, et d'avoir donné des fers aux dieux mêmes ! Mais il manquait quelque chose à ton bonheur ; c'était de pouvoir mettre aux pieds de Jésus-Christ, leur souverain, l'infâme Jupiter. Tu l'as fait, non par la force des armes, ni par la valeur d'un Cossus, d'un Camille ou d'un César, mais par le sang du généreux Laurent, de ce jeune héros, qui en mourant t'a fait vaincre.

Ce fut la foi qui combattit avec lui, et ce fut par elle qu'il remporta la victoire ; mais il lui en coûta la vie, et ce ne fut qu'en mourant qu'il put triompher de la mort. Le grand prêtre Sixte l'avait prédit du haut de la croix où il était attaché, lorsque voyant Laurent qui en baignait le pied de ses larmes : Cessez, mon Frère, lui dit-il, cessez de pleurer ; dans trois jours vous me suivrez, je ne fais que vous montrer le chemin. Les dernières paroles de Sixte furent pour Laurent un présage assuré de la victoire. Le jour prédit par le saint Pontife parut, et lui apporta une couronne. Quelle voix assez forte pourra chanter une mort si glorieuse ; de quelles louanges pourrai-je en rehausser l'éclat ? Mes vers, serez-vous dignes de cet honneur ?

Entre les sept lévites qui approchent le plus près de l'autel, Laurent tenait le premier rang par son mérite ; il était chef des gardes du sanctuaire ; les clefs lui en étaient confiées, et on l'avait choisi pour être le dispensateur fidèle des riches offrandes que la piété consacrait chaque jour au pied des autels. Rome avait pour lors un Gouverneur, que la cruauté et l'avarice possédaient également. Ministre inhumain d'un maître furieux, et vil esclave d'une passion basse, il ne songeait qu'à amasser de l'or et à répandre du sang, sans qu'on pût savoir s'il était plus avare de l'un que prodigue de l'autre. Il pense en lui-même de quelle manière il pourra se rendre maître des trésors qu'il croit enfermés dans les lieux sacrés. Il fait citer Laurent devant lui ; il le presse de lui livrer le riche dépôt, et cet amas de pièces d'or que son imagination lui grossit. Je sais, lui dit-il, que vous vous plaignez, vous autres chrétiens, qu'on vous traite avec trop de rigueur, et qu'on épargne peu votre vie : eh bien, cessez de vous plaindre, cessez de nous reprocher notre dureté ; vous voyez avec quelle douceur je vous parle, et que je n'emploie que des prières pour obtenir de vous ce que j'aurais droit d'exiger d'une autre sorte : répondez donc à mon honnêteté, et donnez de bonne grâce ce qu'on vous demande avec civilité. L'on dit que vos prêtres ont coutume de se servir de vases d'or pour faire les libations ; qu'ils reçoivent dans des coupes d'argent le sang encore fumant des victimes ; et que les lieux où vous offrez vos sacrifices sont éclairés par un grand nombre de flambeaux de cire que des chandeliers d'or soutiennent. Outre cela, nous savons de bonne part que les Frères (car on dit que c'est ainsi que vous vous appelez) que les Frères, dis-je, n'ont point de plus grande joie que de se dépouiller de leurs biens, de vendre leurs fonds et leurs domaines et d'en porter le prix aux pieds de vos Pontifes ; et cela monte, dit-on, à des sommes immenses. Souvent même le fils déshérité par la dévotion mal réglée de ceux qui l'ont mis au monde, voit avec douleur vendre le patrimoine de ses aïeux, et réduit à la dernière misère, gémit d'avoir un père trop homme de bien. Quel abus ! L'on croit honorer la Divinité en ôtant le pain à ses propres enfants,

pour enrichir des étrangers. Je suis informé du lieu où l'on tient toutes ces richesses sous la clef, vous en êtes le dépositaire ; il faut que vous me les remettiez entre les mains, et que vous m'ouvriez ce réduit obscur où sont cachés ces monceaux d'or et d'argent accumulés par des voies pernicieuses et par des prestiges encore plus noirs que n'est le caveau qui les renferme. L'État en a besoin, le public les redemande, et le trésor épuisé les attend pour fournir aux frais de la guerre et pour payer aux soldats plusieurs montres qui leur sont dues. Ainsi vous accomplirez à la lettre une de vos maximes, qui vous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient. L'Empereur ne redemande que ce qui est à lui ; il trouve son image sur votre or, n'est-il pas en droit de la reprendre ? Et vous n'ignorez pas qu'on doit rendre à César, ce qui est à César. C'est encore un de vos dogmes. Car si je ne me trompe, votre Dieu ne fait pas battre monnaie, et je ne crois pas qu'il ait apporté beaucoup de Philippes d'or ¹, lorsqu'il est venu sur la terre. Il était très-riche en beaux discours, mais pour l'argent il n'en était pas fort chargé. Faites voir au monde que vous mettez les premiers en pratique ce que vous prêchez aux autres, et que vos actions sont d'accord avec vos paroles : soyez opulents en maximes, j'y consens ; possédez de grands trésors de sainteté, je ne vous les envie pas, mais défaites-vous de ces trésors corruptibles, et qui sont si peu dignes de votre attache.

Lorsque le préfet eut cessé de parler, le saint Diacre lui répondit sans s'émouvoir qu'il était prêt à lui obéir ; qu'à la vérité l'Église possédait de grandes richesses ; que l'épargne de l'Empereur, tout maître du monde qu'il était, en contenait beaucoup moins, quoique toute la monnaie qui avait cours dans l'Empire fût frappée à son coin. Je ne refuse pas, ajouta-t-il, de vous livrer le trésor du Dieu que j'adore, qui sans faire tort aux autres dieux, est incomparablement plus riche qu'eux ; je n'en détournerai rien ; et comptez que vous verrez tout. Je ne vous demande qu'un peu de temps pour faire un mémoire exact de

¹ Espèce de monnaie ainsi nommée de Philippe, roi de Macédoine.

tant de meubles précieux, et pour dresser un état des diverses espèces.

Qui pourrait exprimer la joie que ressentit le préfet à cette promesse qui flattait si agréablement son avarice ! la douce espérance de posséder bientôt ces immenses trésors lui avance le plaisir de la jouissance. Il destine déjà dans son logis un lieu pour les placer sûrement ; enfin le terme de trois jours est donné au saint Diacre, et il est renvoyé absous sur sa parole, loué, caressé, comblé d'honneurs. Durant cet intervalle, il parcourt toute la ville, et ramassant tout ce qu'il trouve de mendians et d'invalides, il en forme un groupe. Il met à la tête les aveugles, qu'il arme d'un bâton non pour combattre mais pour se conduire. Les boiteux viennent ensuite, d'un pas lent et inégal : les uns, dont les genoux sont disloqués, traînent avec peine leurs jambes inutiles sur la terre ; les autres n'en ont que de bois, ceux-ci en ont une plus courte que l'autre, parce que le pied y manque, et ceux-là réduits à la moitié de ce qu'ils furent autrefois, paraissent moins des hommes que des bustes. Les manchots marchent après ; ils ne font qu'un même corps avec ceux qui sont couverts d'ulcères. Tous sont connus de Laurent et tous le connaissent : l'Église qui les nourrit laisse aux diacres le soin de pourvoir aux besoins de chacun en particulier ; il en fait la revue, il écrit exactement leurs noms et il les place au-devant de l'église sur une même ligne, mais fort étendue.

Ce jour qui semblait au préfet si lent à paraître, avait enfin paru et commençait même à pencher vers son déclin et à exciter dans l'âme avare de ce juge une fureur inquiète. Il demande le diacre, il le fait chercher ; on le trouve, on le lui amène et il est sommé de tenir parole. Je suis prêt à l'accomplir, dit le saint Martyr ; donnez-vous seulement la peine, seigneur, de me suivre. Venez et vous serez surpris en voyant les richesses que notre Dieu possède, j'ai tout fait mettre par ordre. Vous verrez un grand vestibule tout rempli de vases d'or, et de longues galeries où sont rangés par piles les talents, les mines et les sesterces. Laurent marche le premier ; l'impatient gouverneur le suit ; on arrive au sacré portique, et l'on n'y trouve qu'une

troupe de pauvres qui semblent avoir rassemblé en un même lieu toutes les misères humaines. Un bruit lamentable s'élève tout à coup du milieu de ces malheureux, ils implorent d'un ton de voix lugubre et mêlé de sanglots et de cris, le secours des assistants. Le préfet en frémit d'horreur, et lançant sur le saint Diacre un regard menaçant, il jette la terreur dans tous les esprits, hors dans celui qui seul doit craindre. Mais au contraire, se tournant vers le préfet : Et quoi, seigneur, lui dit-il, vous semblez vous troubler ; trouvez-vous ici quelque chose qui vous blesse ? Ces haillons, ces plaies, ces ulcères, tout cela vous paraît-il si peu considérable ? Cet or que vous recherchez avec tant de passion, qu'est-ce autre chose qu'un peu de boue cuite par le soleil et tirée des entrailles de la terre par des criminels ¹, ou tout au plus un peu de sable qu'un fleuve ² roule sur son lit bourbeux et qui doit le faible éclat dont il brille au feu qui le purifie ? Mais de quels crimes n'est point coupable ce métal infortuné ? Il dresse des embûches à la pudeur, il n'a aucun égard à la dignité des juges et il attaque sans respect leur intégrité ; il rompt la paix la mieux établie, il corrompt la fidélité la plus éprouvée ; les lois même les plus saintes ne sont pas en sûreté devant lui. Pouvez-vous aimer ce qui est le poison mortel de la gloire ? Mais si vous voulez que je vous fasse voir un or pur, un or véritablement précieux, le voilà devant vous ; jetez les yeux sur ces corps accablés de maux ; c'est parmi ces maux que l'âme conserve une santé parfaite. Lorsque la douleur affaiblit, abat, détruit le corps, l'esprit se fortifie, s'élève, se perfectionne : mais si le corps reprend sa vigueur, l'esprit en même temps perd la sienne. Oui, s'il m'était permis de faire un choix je laisserais défigurer mon corps, pourvu que mon âme ne perdît rien de sa beauté. Il n'y a pour cela qu'à comparer les maladies de l'âme avec celles du corps, et les chrétiens avec ceux qui ne le sont pas. Les premiers portent souvent dans un corps languissant et dont les traits sont à demi effacés, une âme tout

¹ On condamnait alors aux mines les coupables, comme on fait encore aujourd'hui dans la nouvelle Espagne.

² Le Pactole, le Tage, etc.

belle, sans aucune tache, sans le moindre défaut : les derniers cachent presque toujours dans un corps rempli de force et d'embonpoint une âme infectée de lèpre, à qui l'erreur a fait perdre un bras et la fraude les deux yeux. Voulez-vous, seigneur, que je vous fasse voir ces grands du siècle, ces hommes qui font dans le monde une si belle figure; tout brille chez eux, une mine haute, un visage fleuri, un habit magnifique; le croiriez-vous? il n'y a rien en ces hommes de réel, tout n'y est que fiction, tout n'y est qu'apparence; tout y est faux, grandeur, beauté, richesses : mais en effet, ils sont plus abjects, plus malades et plus pauvres que tous ceux qui sont ici et qui vous font tant d'horreur; rien ne m'est plus facile que de le prouver. L'or et la soie dont l'un est couvert, et le char superbe où il est traîné lui enflent le cœur; voilà l'hydropisie formée au dedans et qui venant à répandre son venin dans l'âme y produit une enflure mortelle. L'avarice cause à cet autre une contraction de nerfs; ses mains sont rétrécies, ses doigts se sont retirés, il ne peut les étendre. L'impureté couvre l'âme de celui-ci d'un ulcère infect; on le voit aller en cet état qui fait bondir le cœur, dans tous les lieux de prostitution, pour y mendier une sale volupté. L'âme de celui-là est brûlée jour et nuit de la soif ardente de l'honneur; c'est une fièvre maligne qui allume le feu dans ses veines. Un autre a un sang brûlé qui lui cause une continuelle démangeaison de parler, il ne peut rien taire; ne peut-on pas dire que son âme est travaillée d'une gale spirituelle? Un autre a dans l'âme une tumeur livide; c'est l'envie qui la produit. La médisance enfin forme dans l'âme de ce dernier un cancer qui ne se nourrit que de la réputation d'autrui. Vous-même, seigneur, à qui Rome obéit; vous qui adorez les démons et méprisez le vrai Dieu, vous, dis-je, vous êtes attaqué du mal royal¹. Au reste, ces pauvres qui font l'objet de votre mépris, et dont la misère, bien loin de vous toucher, ne fait qu'exciter en vous un orgueil dédaigneux et une délicatesse outrée; ces hommes, le rebut des

¹ La jaunisse. L'allusion tombe plutôt sur le nom que sur la nature de la maladie. Peut-être lui reproche-t-il la complaisance qu'il a pour l'empereur, en persécutant les chrétiens et en adorant les idoles.

autres hommes, abandonneront bientôt leurs membres à demi-pourris ; dans peu on les verra se dépouiller d'une chair sujette à la corruption, et déchargés de ce fardeau incommode, prendre leur essor vers le ciel, pour y être revêtus de lumière. Ces méchants habits, dont l'odeur forte saisit et blesse votre odorat, seront changés en vêtements de pourpre, et des couronnes d'or orneront leurs têtes. Mais s'il m'était permis en même temps de tirer du fond de l'abîme ces grands du monde, et de les faire paraître à vos yeux ; quel spectacle d'horreur pour vous, quel sujet de confusion pour eux ! Vous les verriez à demi-nus, une salive âcre et corrosive leur coule de la bouche, leurs narines sont devenues deux égouts, d'où sort un sang noir et corrompu ; et leurs paupières jointes par une humeur gluante qui en distille sans cesse, ne sont plus que les tombeaux de leurs yeux éteints. Sachez, seigneur, qu'il n'y a rien de plus horrible à voir qu'une âme dans le péché : la lèpre la plus invétérée n'a rien qui en approche ; c'est un ulcère qui renaît toujours et qui ne se ferme jamais, et l'enfer n'exhale point de vapeur plus mortelle. Cette âme, qui pendant qu'elle animait le corps où le Ciel l'avait attachée, nourrissait, pour ainsi dire, ses yeux de la beauté des objets, n'en rencontre plus que d'affreux, et elle en devient un qui représente la laideur même.

Eh bien, Seigneur, je vous ai tenu parole, j'ai étalé à vos yeux les trésors de Jésus-Christ, je les remets entre vos mains ; les voilà, mais des trésors qui ne craignent ni la violence du feu, ni les surprises des voleurs. Et afin que vous connaissiez quelle est la grandeur et la magnificence du Dieu que nous servons, je veux bien encore y ajouter ses plus belles perles, elles sont d'une eau admirable, et leur éclat éblouit. C'est ce chaste et innocent troupeau de vierges que vous voyez, ce sont les joyaux de l'Eglise l'épouse de notre Maître ; elle s'en pare lorsqu'elle veut plaire à son Époux. Voilà quelles sont nos richesses ; acceptez-les, seigneur. Elles peuvent servir plus que toute autre chose à l'embellissement de Rome, porter l'abondance dans les coffres de l'empereur et dans les vôtres.

On nous joue donc ainsi, s'écria le gouverneur frémissant de

rage, on ose nous tourner en ridicule en notre présence, et l'insolent respire encore ! Tu t'applaudis de tes belles figures et tu crois sans doute que j'aurais écouté sans aucun ressentiment cette longue suite d'impertinences outrageuses, et ce tissu de mauvaises plaisanteries dont tu n'as pas craint de lasser ma patience ? Tu fais le bouffon ; j'ai moi-même donné lieu par ma douceur et par ma modération à tes railleries fades, et tu as cru pouvoir à mes dépens divertir cette belle assemblée. Tu penses apparemment, que les faisceaux de verges qu'on porte devant moi ne sont tout au plus qu'une vaine marque de puissance, et que les haches de mes lieuteurs ont le tranchant émoussé. Il faut que tu comptes beaucoup sur ma clémence ou que tu te sois mis dans l'imagination que je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de punir ton impudente témérité. Tu me diras sans doute que tu ne crains pas la mort, et qu'elle doit faire le plus doux des vœux d'un Martyr. Je sais que c'est là la sotte vanité dont vous autres chrétiens vous vous laissez entêter, mais n'attends pas que je satisfasse mon envie de la manière que tu te l'imagines. Une mort prompte te ferait trop de plaisir et ne me vengerait pas. Je retiendrai ton âme entre la vie et la mort, et par la lenteur des tourments que je te ferai endurer, je l'arrêterai toutes les fois qu'elle voudra sortir de ton corps ; en vain tu appelleras la mort à ton secours, elle ne viendra finir tes douleurs que lorsque je lui en donnerai la permission. Qu'on allume un feu lent, qu'on ait soin d'en tempérer l'ardeur, de crainte que la flamme s'élevant, ne lui entre dans la bouche et n'aille donner au cœur une mort trop précipitée, que les charbons commencent à perdre leur force et que leur chaleur n'agisse que faiblement et que peu à peu sur les membres à demi-brûlés. J'ai de la joie que le chef de ces conteurs de mystères ¹ soit tombé entre mes mains, il servira du moins d'exemple aux autres. Monte, misérable, monte sur ce lit de fer, il est digne d'un scélérat tel que tu es, et là tu pourras, si tu veux, me soutenir à ton aise, que Vulcain ² n'est qu'un dieu imaginaire. Le préfet avait à peine achevé

¹ Mystériarches. — ² Le dieu du feu.

de parler que deux bourreaux se mettent en devoir de dépouiller le saint Martyr de sa tunique ; ils le couchent sur ce funeste lit, ils l'y étendent, ils l'y attachent. Cependant des rayons de lumière environnent sa tête sacrée : tel parut autrefois le grand législateur des Hébreux, lorsque descendant de la montagne il se présenta devant eux ; mais ce peuple qui durant son absence s'était souillé par l'adoration du veau d'or, ne put soutenir l'éclat qui rejaillissait de son visage, qui n'était toutefois qu'une légère trace de gloire que la présence de Dieu y avait imprimée. Tel aussi parut aux Juifs Étienne, le premier martyr, lorsque mourant pour Jésus-Christ il ne voyait plus le ciel qu'à travers une nuée de cailloux. Au reste, cette lumière surnaturelle qui partait du visage du saint Diacre, n'était aperçue que de ceux qui purifiés depuis peu de jours dans les eaux salutaires du Baptême avaient reçu de Jésus-Christ le privilège de la voir, mais elle était cachée aux infidèles dont les yeux couverts d'un voile épais étaient plongés dans les ténèbres de l'impiété ; c'est ainsi que le peuple de Dieu jouissait de la clarté, tandis que les Égyptiens étaient enveloppés d'une nuit obscure. La même différence se trouvait à l'odeur qui s'exhalait du corps du saint Diacre ; c'était pour les païens une senteur insupportable et pour les chrétiens un parfum exquis, et le même air qui portait à l'odorat des premiers la vapeur vengeresse et mortelle d'une chair qui se fondait sur le feu, faisait en même temps sur celui des derniers une impression douce et agréable. Ainsi le feu éternel éclaire les élus et brûle les réprouvés.

Le feu quoique lent, n'avait pas laissé de faire son effet sur le corps du Saint, et pénétrant insensiblement les chairs en avait cuit une partie ; alors Laurent se relevant un peu sur le gril où il était étendu : Je crois, dit-il au juge, qu'il faudrait me retourner sur l'autre côté, je suis assez rôti de celui-ci, faites-en l'essai et voyez si votre Vulcain vous a servi à propos. Le gouverneur commanda qu'on le retournât, et quelque temps après : Il est comme il faut, dit le saint Martyr, mangez hardiment et goûtez si la chair des chrétiens est meilleure rôtie que crue.

Puis levant les yeux au Ciel au même instant que son cœur

et sa pensée étaient tournés vers Rome, il s'écria en soupirant : « O Jésus, seul Dieu de l'univers, lumière éternelle, auteur de toutes choses, c'est vous qui avez donné à Rome tous les sceptres de la terre, qui avez voulu que le monde entier reconnût sa puissance et fût soumis à ses lois, que toutes les nations, quoique diverses de mœurs et de langues, fussent réunies sous un seul chef et offrissent les mêmes sacrifices ; mais vous aviez vos desseins. Ces desseins souvent inconnus, toujours adorables, avaient en vue la religion de votre Fils, le nom chrétien et l'union de tout le peuple, et ce nom sacré en devait être le lien. Que Rome, que la capitale de l'univers se soumettant à vous, vous soumette tout l'univers ; que tous les membres de ce vaste corps, unis à leur chef, soient unis à vous par leur chef ; que Romulus devienne chrétien, que Numa croie à l'Évangile, que le sénat n'adore plus les dieux de Phrygie, et que les Pénates de Troyes, chassés de leur patrie, ne trouvent plus de retraite dans les foyers des Romains. Effacez, Seigneur, cette tache honteuse qui défigure la plus belle ville du monde ; envoyez votre ange qui lui fasse connaître que vous êtes le vrai Dieu, et que le charitable Raphaël vienne et dissipe le funeste aveuglement de la postérité d'Iûle ¹. Rome possède déjà des gages de cette espérance, des otages fidèles qui lui répondent de vos bontés, et les Princes des Apôtres en ont déjà pris possession en votre nom. Vous vous êtes servi de l'un pour bannir l'erreur du milieu des nations et leur enseigner la vérité, et vous avez choisi l'autre pour tenir votre place sur la terre et le faire asseoir dans votre trône. Fuis loin de ces murs, infâme adultère, détestable Jupiter, délivre Rome de ta présence et son peuple de ta servitude. Paul, le grand Paul t'en chasse, et le sang de Pierre crie contre toi et demande au Ciel vengeance pour l'avoir répandu par la main impie de ton Néron. J'aperçois un prince ² qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ, oui, je le vois, qui brûlant d'un saint zèle, court renverser tes autels et abolir tes abominables sacrifices.

¹ Les Romains tiraient leur origine d'Iûle, fils d'Enée.

² Constantin le Grand.

Le voilà qui ferme ton temple pour jamais, ces portes d'ivoire ne s'ouvriront plus, l'herbe va croître sur ces degrés foulés chaque jour par les pieds sacrilèges de tes adorateurs, des verroux d'airain en défendront l'entrée à tous les siècles à venir. Le marbre et le bronze ne seront plus des dieux, le sang impur des victimes n'en souillera plus la blancheur et l'éclat, et Rome dans ses idoles n'admirera plus que l'art innocent de Phidias et de Praxitèle ¹. » Laurent par ces derniers mots, mit fin à sa prière et à sa vie, et son âme rompant ses liens, s'envola vers le ciel avec le son de sa voix. Hippolyte et Justin gagnés en ce moment à Jésus-Christ par la généreuse liberté qui avait paru dans le saint Martyr, plient leurs épaules sur les sacrées dépouilles de son corps. Ils s'étaient sentis touchés d'un mouvement subit et violent, qui s'insinuant par la parole du saint Diacre jusqu'au fond de leur cœur, y avait introduit l'amour de Dieu, et en avait banni les amusements du siècle et le culte des faux dieux.

Rome même dès ce jour commença à y renoncer, et le peuple se refroidissant pour ces divinités ridicules, leurs temples peu à peu devinrent déserts ; on les abandonnait pour courir en foule à celui de Jésus-Christ. Ainsi Laurent combattant pour la gloire du vrai Dieu, ne se servit pour vaincre l'ennemi que des propres armes de cet ennemi même : le démon tomba percé du coup qu'il voulait lui porter, et sans avoir pu jamais se relever de sa chute, il est demeuré enseveli pour toujours sous les trophées de cet invincible Martyr. Sa mort fut celle du paganisme, et le feu qui brûla son corps détruisit la fausse religion et ses temples ². La déesse Vesta se voit abandonnée des dieux domestiques qui emportent avec eux le fameux Palladium ; les enfants de Romulus ne font plus des libations, les vases de Numa ³ demeurent inutiles, l'autel du Dieu des chrétiens est assiégé, l'Église retentit d'hymnes et de cantiques. Le sénat, l'auguste sénat est surpris de voir ses principaux chefs se dépouiller de leur pourpre, pour la mettre sous les pieds des Apôtres. On ne voit plus fumer le

¹ Fameux statuaires.

² Cela est dit par métaphore.

³ Destinés à ces cérémonies.

sang des bœufs et des taureaux ; de plus nobles victimes sont
 offertes au Dieu vivant, et les maisons patriciennes lui consacrent
 à l'envi leurs illustres héritiers. Les prêtres de Jupiter et d'Apol-
 lon arrachent de leur front les bandelettes profanes et les rubans
 de soie dont il était paré, pour l'orner du signe de la croix, et la
 vestale Claudia ¹ laisse éteindre le feu sacré pour aller révé-
 rer les cendres des Martyrs. O ville trois et quatre fois heureuse !
 les dépouilles de la terre entière ont moins apporté de richesses
 dans tes murs, que n'ont fait tant de saints Martyrs, en te lais-
 sant leurs précieuses dépouilles ; oh ! que j'envie le bonheur de tes
 citoyens, de pouvoir s'en approcher à toute heure, les baiser, les
 arroser de leurs larmes, se prosterner devant elles, leur donner
 toutes les marques d'un respect religieux et sincère ! Pour nous,
 qui sommes relégués sur les bords de l'Èbre ², séparés de l'heu-
 reuse Italie par les Alpes et les Pyrénées, à peine les noms de
 tant de Saints dont Rome est pleine ont pu franchir les cimes
 élevées de ces montagnes toujours couvertes de neige. Et qui
 sait parmi nous le nombre des tombeaux dont ses champs sont
 couverts ? Mais puisque nous sommes privés de ce bien, et qu'il
 ne nous est pas permis de baiser les pas des Martyrs et les pré-
 cieuses traces de leur sang, nous regarderons le Ciel où ils
 règnent, nous les honorerons dans ce séjour de la gloire ; la vue
 en est du moins commune à toutes les nations. C'est ainsi, ô
 grand Saint, dont ma plume vient d'écrire les combats, que nous
 cherchons les lieux où vous vous êtes signalé ! Rome qui fut le
 lieu de votre victoire conserve votre corps, le Ciel qui est le
 témoin de votre triomphe possède votre âme ; c'est dans cette
 éternelle cité qui vous a accordé le droit de bourgeoisie, que
 vous portez la couronne civique ³. Il me semble vous voir revêtu
 d'une robe toute étincelante de pierreries, obtenir par un mérite
 encore plus éclatant le consulat de la Rome du Ciel. Celle de la
 terre reconnaît quel est votre pouvoir dans cette céleste patrie,

¹ C'est-à-dire, les vestales en général.

² Rivière d'Espagne.

³ Couronne de feuilles de chêne, donnée à celui qui avait sauvé la vie à un
 citoyen romain.

et il n'est point de Romain qui n'en ait fait une heureuse expérience. Qui s'est jamais adressé à vous et n'en a pas obtenu ce qu'il demandait ? Qui peut se plaindre d'en avoir été refusé ? Ainsi puissiez-vous être toujours le protecteur et le père de ceux de cette ville célèbre ¹, que vous avez élevés avec tant de soin. Mais parmi ceux qui implorent votre secours, un poète de campagne pourrait-il espérer de vous faire entendre ses vœux et ses gémissements ? obtenez-lui-en le pardon. Je sais qu'il ne mérite pas que Jésus-Christ lui-même daigne l'écouter ; il n'ose pas non plus s'adresser à lui ; mais il compte beaucoup sur votre intercession. Soyez donc favorable, grand Saint, au pécheur Prudence.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

LES SAINTS MARTYRS D'ALEXANDRIE,

SOUS VALÉRIEN.

L'Église romaine, dans son martyrologe, fait au 10 août un mémoire général des Martyrs qui souffrirent à Alexandrie sous l'empereur Valérien et le gouverneur Émilien, c'est-à-dire dans le même temps, peut-être dans la même année que saint Laurent à Rome et saint Cyprien à Carthage. Le titre que nous avons qui sert de fondement à leur histoire, est une lettre de saint Denis, évêque d'Alexandrie, adressée à Domice et à Didyme, qui étaient deux frères et deux amis à qui il avait coutume d'écrire assez souvent. Mais, quoique ceux qui ont revu le martyrologe aient cru que cette lettre était celle qu'Eusèbe dit avoir été écrite durant la persécution de Valérien, on a tout sujet de la croire d'une date plus ancienne de sept ou huit ans, et par conséquent de mettre la mort de nos saints Martyrs sous l'empereur Dèce, vers l'an 250.

Après la persécution particulière excitée dans Alexandrie par l'émotion populaire sur la fin du règne de Philippe, prédécesseur de Dèce, les chrétiens avaient eu quelque relâche, pendant que les païens de la ville qui avaient d'abord déchargé leur fureur sur eux, avaient ensuite tourné leurs armes contre eux.

¹ Rome.

mêmes. Ce calme fut néanmoins de fort peu de durée. Les nouvelles du changement de l'empire vinrent bientôt après, et elles furent suivies de la publication de l'édit du nouvel empereur Dèce pour obliger tous les chrétiens de l'empire à renoncer à Jésus-Christ et sacrifier aux dieux sous peine de mort. L'exécuteur de cet édit dans Alexandrie fut Sabin, qui avait passé depuis peu du gouvernement proconsulaire d'Achaïe ou de Grèce à la charge de préfet augustal d'Egypte. Cet homme voulant joindre l'industrie à la cruauté, dans le zèle qu'il avait pour suivre les intentions de son prince, inventa de nouveaux genres de supplices, afin que dans cette variété il trouvât toujours par les derniers de quoi vaincre la constance des chrétiens qui auraient su résister aux premiers. On ne peut pas disconvenir qu'il ne fit bien des apostats, mais il fit aussi un bon nombre de martyrs qui consolèrent l'Eglise de l'affliction que lui causa la perte des autres.

Quelque apparence qu'il y ait à dire qu'on a pris dans le martyrologe les martyrs de la persécution de Valérien pour ceux de la persécution de Dèce, on peut assurer que l'intention de l'Eglise est de nous faire honorer la mémoire des uns et des autres en ce jour. Celui qui exerça la persécution sous Valérien dans Alexandrie, fut le gouverneur Émilien qui fut fait préfet d'Egypte après Sabin, et qui s'étant rendu depuis maître de la province, voulut s'élever contre l'empereur Gallien et se saisir de la souveraineté par une entreprise qui lui fut funeste. Émilien, quoique moins cruel en apparence que Sabin, ne fit pas moins de mal à l'église d'Alexandrie. Il paraît qu'il était plus honteux que l'autre de répandre le sang chrétien devant ses yeux, et qu'il ne se souciait point que les fideles continuassent d'adorer Jésus-Christ pourvu qu'ils adorassent aussi les dieux de l'Empire. Mais il condamnait ceux qui le refusaient à des bannissements qui se terminèrent à la mort de plusieurs. Il en fit ramasser grand nombre de divers cantons de l'Egypte qu'il relégua dans les vastes déserts de la Maréote, qui devint aussi le tombeau de beaucoup de confesseurs et de martyrs. Saint Denis, évêque d'Alexandrie, qui était du nombre de ces saints exilés, représente

en peu de mots l'état où ils se trouvèrent. C'est dans une lettre pascalle qu'il écrivit à son peuple, où après avoir parlé de la peste qu'il regardait comme un fléau envoyé de Dieu en punition des maux que l'on avait fait souffrir aux chrétiens : « Après que l'on nous eut chassés, tout le monde nous persécutait jusqu'à nous ôter la vie. Nous souffrions seuls alors : mais nous ne laissions pas de célébrer des fêtes et de nous réjouir dans le Seigneur. Tous les endroits où chacun souffrait, campagnes, rochers, bois, montagnes, déserts, vaisseaux, prisons, tout lui était un lieu de fête. Mais personne n'a mieux fêté que ceux qui, étant heureusement arrivés à l'accomplissement du martyre, ont été admis dans le Ciel au festin de Dieu. »

SAINTE PHILOMÈNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Notre-Seigneur, qui rend au centuple ce qu'on lui a donné, n'a pas voulu que ses Saints manquassent en ce monde des honneurs qu'ils avaient méprisés pour lui. Non content de les récompenser dans l'éternité par une gloire qui surpasse toute gloire humaine, il leur a ménagé, dans le temps, des triomphes que le génie tout seul n'a jamais obtenus. C'est ainsi que nous avons vu de nos jours sainte Théodosie recevoir des hommages que des rois eussent pu envier ; c'est ainsi que sainte Fulgence, humble vierge et servante du Christ, dont nous ne savions que le nom, est devenue la mère d'une nombreuse famille d'épouses de son bon Maître, entrant en quelque sorte dans les joies de sa paternité. Elle avait renoncé pour le servir aux espérances de la vie : elle lui avait fait un généreux sacrifice de ses jours encore jeune, et voici qu'après quinze siècles, dans la vieillesse de son tombeau, et lorsque la mémoire de son nom a été entièrement perdue sur la terre, Notre-Seigneur, se souvenant de ses mérites, rend ses ossements sacrés à la vénération des fidèles, et de sa poussière féconde tire une génération de vierges par qui tant d'âmes seront sauvées. Un jour de ces dernières années, au fond des catacombes, un tombeau est découvert portant les symboles du martyre à côté d'un nom plus d'une fois illustré dans l'Église : de

l'ancienne capitale des comtes de Champagne, un vénérable prêtre était venu, cherchant à Rome avec la bénédiction du successeur de saint Pierre, du Représentant de Jésus-Christ, une sainte patronne de sa congrégation naissante. La très-sainte Vierge qui le protégeait, l'exauça par de lâses désirs en lui donnant pour protectrice cette jeune Martyre des premiers siècles, dont les reliques allaient réchauffer la foi des derniers. Sainte Fulgence adopta ses enfants avec un amour de mère. Tout entière aux soins de cette nouvelle famille qui était devenue la sienne, elle la bénit, elle la multiplia, elle l'entoura des témoignages miraculeux de son amour. Que ne puis-je raconter tant de merveilles, qui raviraient le monde, si le monde était digne de les comprendre ! Elles sont ensevelies dans des cœurs fidèles, d'où elles ne sortiront qu'au grand jour des manifestations divines, à la fin des siècles.

Dieu m'ayant fait cette grâce de connaître la puissance de sa servante, je n'ai pu me défendre de lui rendre cet hommage, avant de raconter le vie d'une autre vierge, d'une autre martyre, tirée comme elle de la poussière des catacombes, mais dont le nom est aujourd'hui répandu dans le monde entier. Sainte Philomène reposait depuis quinze cents ans dans le cimetière Sainte-Priscille, à Rome, lorsque le 3 mai 1802, son tombeau fut découvert par les ouvriers chargés de débayer les voies souterraines où les chrétiens ensevelissaient leurs morts au temps de la persécution. L'histoire de son martyre était écrite sur la pierre qui fermait son sépulcre. On y voyait une ancre, une flèche, une palme, un fouet, deux autres flèches dont les pointes étaient tournées en sens inverse, et un lis avec cette inscription : *Filomena, pax tecum* ; Philomène, que la paix soit avec toi.

Pour ceux qui ont la connaissance des symboles employés par les premiers chrétiens, ces signes racontaient les circonstances de son martyre. L'ancre annonçait qu'elle avait été jetée dans les eaux du Tibre ; la flèche, qu'elle avait subi le même supplice que saint Sébastien ; le fouet, qu'elle avait été soumise à la flagellation ; les deux flèches en sens inverse, que les traits dirigés une seconde fois contre elle, s'étaient retournés contre les archers.

Le lis était l'emblème fidèle de sa virginité ; la palme indiquait qu'elle avait enfin conquis par sa mort la couronne du martyr.

On trouva dans le tombeau, avec les reliques de la Sainte, un vase de terre à moitié brisé, aux parois duquel adhéraient encore des parcelles de sang desséché. On sait quel soin mettaient les chrétiens à recueillir ce sang précieux, qui avait eu l'honneur de couler pour Notre-Seigneur. On détacha ces glorieuses parcelles, et les témoins, qui étaient des personnages considérables de Rome, racontèrent qu'en tombant dans l'urne, ils croyaient voir autant de pierreries, en quoi la puissance divine semblait les transformer.

Ces saintes reliques furent données à un ecclésiastique du royaume de Naples, nommé François de Lucia, qui les plaça dans une chapelle de son pays, à *Mugnano del Cardinale*, au diocèse de Nole. Les miracles qui s'opérèrent au tombeau de sainte Philomène rendirent bientôt son nom célèbre dans toute l'Italie. En voyant la puissance dont Dieu l'avait investie, on regretta d'autant plus d'ignorer son histoire. Mais des révélations faites à plusieurs personnes dignes de foi, vinrent en apprendre les principaux événements. L'Église n'accorde pas, sans doute, une croyance facile aux révélations de ce genre, mais elle ne défend pas de les raconter, et elle les admet même quelquefois dans les procès de canonisation lorsqu'elles sont pieuses, saintes, et qu'elles peuvent être utiles au salut des âmes : ce sont les propres paroles de Benoît XIV.

Voici donc qu'elles seraient les circonstances principales de la vie de sainte Philomène.

Son père avait été un de ces petits princes de la Grèce, qui conservèrent leurs États sous le bon plaisir et la haute tutelle de Rome. Il fut converti au christianisme par un médecin nommé Sublius, aux prières duquel il se reconnaissait redevable de la naissance de sa fille. L'enfant, en souvenir de la lumière qu'elle avait apportée à ses parents, fut appelée *Philumena* ou fille de la lumière. Dès son enfance, elle montra un grand amour pour la vertu, principalement pour la pureté dont elle fit vœu à l'âge de onze ans.

Quelque temps après son père fut obligé de faire le voyage de Rome, pour obtenir la paix de l'empereur Dioclétien, qui voulait lui enlever ses États. Il partit avec sa femme et sa fille, et obtint une audience de l'empereur. Dioclétien fut frappé de la beauté de Philumena, bien qu'elle eût à peine treize ans. Il était veuf de sainte Sérène qu'il avait fait périr parce qu'elle était chrétienne. Il demanda la main de la jeune princesse grecque, offrant la paix à ce prix. Les parents de sainte Philomène accueillirent sa demande avec joie, mais leur fille se souvenait de son vœu, et elle refusa constamment les offres de l'empereur. En vain son père se jeta-t-il à ses genoux, en la priant d'avoir pitié de lui et de sa patrie, et de considérer les biens dont elle se privait.

— Dieu et la virginité, répondit-elle, sont mes biens les plus chers ; ma patrie, c'est le ciel.

L'empereur essaya de la séduire par les promesses les plus brillantes, et de l'effrayer par de terribles menaces ; mais elle fut inébranlable et demeura fidèle à son époux Jésus-Christ. Espérant que les rigueurs triompheraient de sa résistance, il la fit jeter, couverte de chaînes, dans un cachot de son palais ; chaque jour il venait la voir, lui offrant avec la liberté le trône du monde. Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge soutenaient leur servante contre tous les assauts du démon.

« Trente-sept jours s'étaient écoulés de la sorte, lorsqu'au milieu d'une lumière céleste, je vis, racontait sainte Philomène à une religieuse de Naples, de qui l'on tient ce récit, je vis la Reine des Anges portant son Fils dans ses bras. Ma fille, me dit-elle, dans trois jours, complément des quarante que tu auras passés en prison, ton état pénible cessera. Ces premières paroles me remplirent d'une joie indicible ; mais quand elle eut ajouté : Tu seras exposée à des combats terribles et à des tourments plus affreux pour l'amour de mon Fils, mon cœur se glaça d'épouvante, et j'éprouvai toutes les angoisses de la mort. Courage, me dit Marie ; courage, fille qui m'es si chère par le nom que tu portes ! tu t'appelles *Lumena*, comme ton Époux s'appelle *Lumière*, courage donc, je t'aiderai. Maintenant la nature te fait sentir son humiliante faiblesse ; mais au moment du combat la grâce sera ton

soutien, et ton ange, qui fut aussi le mien sur la terre, Gabriel, dont le nom signifie *Force*, viendra à ton aide ; je te recommanderai à sa protection spéciale comme la plus chère de mes enfants. Ces paroles de la Reine des vierges, de la consolatrice des affligés, me rendirent le courage ; la vision disparut, en laissant ma prison parfumée d'une odeur céleste. ¹ »

La prédiction ne tarda pas à se réaliser. Dioclétien, lassé de ne rien obtenir, résolut d'avoir recours aux supplices. Il la fit attacher à une colonne de son palais, et flageller si cruellement qu'on la reporta mourante dans son cachot. Pendant la nuit deux Anges lui apparurent et guérèrent ses plaies.

Le lendemain l'empereur la fit venir ; il fut étonné de la trouver pleine de santé. Il voulut profiter de cette circonstance en essayant de lui persuader que son Jupiter, auteur de ce prodige, lui destinait évidemment le trône du monde ; mais la Sainte bien loin de se laisser gagner à ses promesses, lui donna des preuves si évidentes de la vérité de la foi chrétienne, qu'il fut réduit au silence. Furieux de cette défaite, il ordonna qu'on lui attachât une ancre au cou, et qu'on la précipitât dans le Tibre. Les Anges vinrent encore une fois à son secours. Ils détachèrent la corde qui retenait l'ancre, laquelle tomba au fond du fleuve, tandis que la sainte jeune fille était transportée saine et sauve sur le rivage.

Ce nouveau prodige, que l'empereur attribua à la magie, ne fit qu'irriter sa colère ; il commanda à ses archers de la percer d'une grêle de traits. Le corps de Philomène en était tout hérissé ; son sang ruisselait de toutes parts. En cet état elle fut reportée dans la prison, où un doux sommeil la saisit, après lequel elle se réveilla pleine de force et de vie, ses blessures s'étant miraculeusement fermées. L'Empereur ordonna alors de faire rougir les traits dans une fournaise et de l'en accabler ; mais les flèches, par la permission divine, retournèrent contre ceux qui les lançaient. Six archers furent tués, plusieurs se convertirent à la foi. Le peuple, témoin de ce miracle, poussait des cris d'admiration. L'empereur craignant quelque tumulte, se

¹ *Vie et miracles de sainte Philomène*, p. 25.

hâta de faire décapiter la sainte Martyre. Ainsi son âme s'en alla au ciel jouir de la récompense que Dieu réservait à son courage et à sa fidélité. Elle mourut dans les dernières années du troisième siècle, le dix août, qui fut aussi le jour de sa translation à Mugnano.

Nous ne saurions raconter tous les miracles que Dieu opéra par l'intercession de sainte Philomène. Un avocat de Naples, nommé Alexandre Sorio, ayant été guéri d'une maladie violente qui le mit aux portes du tombeau, lui fit élever, dans sa chapelle de Mugnano, un autel de marbre d'une grande richesse. Un enfant qui était estropié fut guéri le jour de l'Octave de la translation, en présence du peuple. Le soir de ce même jour, une femme d'Avella, dont la fille était aveugle, se disait en fendant la foule qui se pressait dans la chapelle : Ah ! si je pouvais seulement oindre les yeux de mon enfant avec l'huile de la lampe, sans doute elle serait guérie ! Notre-Seigneur récompensa sa foi, car la petite aveugle recouvra subitement la vue. Combien d'autres furent guéris de la même manière, ou préservés d'accidents terribles par l'intercession de sainte Philomène ! La famille Terrès, qui avait donné asile aux saintes reliques pendant qu'on les transportait à Mugnano, en reçut plusieurs fois des preuves évidentes d'une protection spéciale. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter toutes ces marques de la puissance dont la bienheureuse Martyre jouit auprès de Dieu ; nous empruntons seulement un dernier trait à la vie de sainte Philomène que nous avons déjà citée.

« Il y avait dans les prisons d'Avellino un homme condamné à mort, qui s'appelait Pellégrino Ruocco. La cour spéciale d'Avellino, dont les jugements sont sans appel, venait de lui appliquer cette peine : on ne dit pas pour quel crime ; deux autres coupables la partageaient avec lui. La sentence leur ayant été signifiée, on ne songea plus qu'à les disposer à bien mourir : elle devait s'exécuter le lendemain 19 août 1832. Ce misérable avait dans la ville une tante, qui lui portait une grande affection. La funeste nouvelle lui parvient presque aussitôt ; et sur-le-champ, de compagnie avec quelques autres personnes pieuses,

elle se rend à l'église, et y fait de ferventes prières pour son malheureux neveu. On y célébrait un *Triduum* solennel en l'honneur de la sainte Martyre. Après avoir imploré le secours de la Reine des vierges, ces femmes pleines de foi se dirigent vers l'autel de sainte Philomène, et lui demandent à grands cris, au milieu d'un torrent de pleurs, qu'elle veuille s'intéresser pour la grâce du condamné. La foule qui se trouvait là pour rendre ses hommages à la Sainte, ne put, en les entendant, se défendre de les désapprouver. Comment, se disait-on, demander la grâce d'un criminel, après que la sentence a été portée? Ne valait-il pas mieux la prévenir? Eh! quel moyen d'obtenir maintenant cette grâce? Ainsi raisonnait le peuple; la bonne tante pensait bien différemment. Persuadée qu'au Seigneur et à ses Saints, il n'est rien d'impossible, elle rentre dans son logis, et, prosternée devant une image de sainte Philomène, elle persiste à demander avec foi la grâce du malheureux. Il lui semblait alors entendre une voix intérieure qui lui disait avec clarté : Va, pars pour Naples; jette-toi aux pieds du roi, et la grâce te sera accordée.

« Comme elle ne savait pas d'où pouvait venir cette invitation, elle poursuivit sa prière : plus elle priait, plus cette voix se faisait entendre; mais lorsqu'elle commençait à y voir quelque chose de surnaturel, une difficulté l'arrêtait : il lui paraissait que jamais elle ne viendrait à bout d'une semblable entreprise. Néanmoins, la Lumière divine l'emporta; le voyage est décidé, elle part d'Avellino, vers les six heures trois quarts du même jour, et, après avoir couru trente milles, elle arrive dans la capitale vers le milieu de la nuit. Cette nuit là même, son neveu, qui ne pouvait savoir les projets qu'elle avait formés, se recommandait vivement à la sainte Martyre; et s'étant assoupi, il crut la voir et lui entendre proférer ces mots : Ne crains pas, sois content; lors même que tu serais tout auprès de la potence, je saurai bien t'arracher aux mains de tes bourreaux. Il s'éveille, et sur-le-champ il fait part à ses compagnons de ce songe favorable. Le lendemain, il le raconta à ceux qui venaient le voir; la joie qui animait alors son visage, décelait ce qui se passait dans son cœur; il était inébranlable dans sa confiance. Sa tante se trou-

vait néanmoins dans un grand embarras. La supplique était faite, l'audience obtenue ; mais le roi n'était visible qu'à deux heures environ de l'après-midi, et la sentence devait s'exécuter à Avellino, le même jour, à cinq heures. N'importe, Dieu peut tout ; déjà contre toute espérance humaine, la grâce est accordée ; les légalités vont se remplir ; et s'il faut un miracle, pour que la grâce arrive avant l'exécution, sainte Philomène est là pour l'opérer. Il est impossible de ne pas remarquer l'attention de Dieu à rehausser la gloire de sa servante. Il permit de nouvelles et presque insurmontables difficultés. Car au lieu d'expédier sur-le-champ les lettres de grâce, on laissa encore s'écouler deux mortelles heures ; et quatre heures sonnaient (il n'en restait plus qu'une seule avant l'exécution) quand le roi se souvient et du pardon accordé, et des lettres qui n'ont pas été expédiées. Nouvel embarras pour lui ; il faut chercher la supplique ; on ne peut la trouver. Il veut du moins se rappeler les noms des trois coupables, car la grâce avait été sollicitée et obtenue pour les trois également ; mais quoi qu'il fasse, le nom d'un seul vient se retracer à sa mémoire, et c'est celui de Pellégrino Ruocco. Sur-le-champ, sans autre formalité, il ordonna à l'un de ses officiers de porter au télégraphe l'expression de sa volonté royale ; et l'oubli des noms amenant celui des personnes, Pellégrino Ruocco est le seul aussi dont il se souvient de prononcer la grâce. Il était temps qu'elle arrivât : déjà, dans Avellino, tout était en mouvement pour l'exécution de la sentence ; les criminels, tirés de la prison, s'avançaient vers le lieu du supplice ; ils y arrivaient. Au même instant, la dépêche télégraphique paraît. C'est un ordre du roi ; mais l'expression n'en est pas claire. Elle porte un seul mot : Que l'on suspende. Le directeur du télégraphe flotte irrésolu. Cependant, il s'agit des condamnés, il n'y a pas de moments à perdre. Il laisse un suppléant, il arrive sur la place, et de par le roi il commande un sursis. La chose était si extraordinaire, que l'officier de la justice eut toutes les peines du monde à se rendre à cet avis ; et l'on était encore à discuter avec chaleur, quand le suppléant accourt, et apporte en termes clairs et précis la grâce toute entière. Pellégrino est pardonné.

Seul, il avait intéressé en sa faveur la puissante sainte Philomène. Le malheureux se trouvait déjà sur l'échelle; on lui apprend son bonheur, et il tombe, accablé sous le poids de sa joie. Il revient peu à peu à lui-même; la liberté, l'honneur, la vie, lui sont rendus; il doit tout à son admirable protectrice. Dieu! que ne peut votre bonté! Et nous, chrétiens, que ne peut aussi la foi, qui nous a été donnée! » (E. DARAS.)

SAINT HERLÉ,

MARTYR.

Saint Herlé était diacre et prêcha la foi en Bretagne. Malgré l'opposition qu'il rencontra, il contribua beaucoup à l'établissement du christianisme en ce pays. La tradition rapporte qu'il fut chassé de Ploaré, paroisse du Finistère, et qu'il perdit une de ses chaussures dans sa fuite. Il se réfugia à Crozon, et continua ses prédications que confirmaient ses vertus et ses miracles, et qu'il scella enfin de son sang, car il mourut pour Jésus-Christ. Dans l'église de Ploaré, dont il est patron, il est représenté comme diacre, et honoré comme martyr. Une fontaine lui est dédiée dans cette commune. Un ancien missel fait mémoire de saint Herlé le jour de saint Laurent; ce qui fait penser que sa mort arriva le 10 août. (DE GARABY.)

SAINT BLAAN,

ÉVÊQUE DES PICTES EN ÉCOSSE.

Saint Blaan fut disciple de saint Congall et de saint Kenneth. Ayant été sacré évêque des Pictes, en Écosse, il fixa sa résidence à Kinngaradha. Il fit un voyage à Rome par dévotion, et mourut vers l'an 446. Le lieu où il fut enterré prit depuis son nom, et a toujours été un siège épiscopal jusqu'à l'expulsion de la maison de Stuart, et la suppression des évêques en Écosse. Saint Blaan était honoré le 19 juillet et le 10 août. Nous avons de lui plusieurs hymnes sacrées, des instructions pour les catéchumènes, et quelques autres ouvrages de piété.

SAINT DEUSDEDIT,

LABOUREUR.

Saint Deusdedit vivait au v^e siècle. Saint Grégoire le Grand, qui admirait ses vertus, les a consignées dans ses dialogues. On y voit qu'il habitait le voisinage de Rome qu'il édifiait par ses vertus et surtout par sa charité. Le saint Pape lui donna le titre de Confesseur. Il était laboureur et cultivait la terre en priant. Tous les samedis, il distribuait aux pauvres ce qu'il avait gagné dans la semaine par son travail. Il mourut un peu avant l'an 500. Tous les pauvres assistèrent à son enterrement. Le Martyrologe romain lui donne le titre dont l'a salué le saint Pape. On l'honore le 10 août.

SAINT BLANC.

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

L'Écosse produisit dans le ix^e et le x^e siècle, plusieurs grands hommes qui se distinguèrent par leur savoir et leur piété, surtout dans l'état monastique. De ce nombre fut saint Blanc. La connaissance qu'il avait de l'Écriture et des belles-lettres, le rendit illustre selon le monde ; mais il n'eut d'autre ambition que celle de connaître Jésus crucifié. Dans le dessein d'acquérir plus parfaitement cette divine science, il prit l'habit dans l'abbaye qu'il avait fondée, et qui a été appelée de son nom *Dunblain*. Son amour pour la solitude ne ralentissait point son zèle pour l'instruction du prochain ; elle le mettait seulement en état d'annoncer la parole de Dieu avec cette éloquence céleste que l'on puise à l'école de la charité et dans l'exercice de la contemplation. On l'honora malgré lui du caractère épiscopal, et il en remplit pendant plusieurs années les devoirs avec un zèle vraiment apostolique. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 1000.

SAINT HUGUES DE MONTAIGU,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Hugues de Montaigu, appelé aussi Hugues de Sémur, des noms de sa famille, était abbé de Saint-Germain d'Auxerre, lorsqu'en l'an 1116 il fut élu évêque d'Auxerre, à la mort du vénérable

Humbaud, et sur le siège épiscopal il se montra aussi humble que quand il n'était que simple moine. Il conservait dans les grandeurs les mœurs de la vie monastique. Un jour qu'il allait visiter Cîteaux, l'abbé et ses religieux, qui avaient coutume de gagner par le travail de leurs mains, de quoi vivre et de quoi soulager ceux qui étaient dans le besoin, s'en allèrent moissonner un champ; l'évêque, prenant la faucille, travailla comme les moines. Il eut le bonheur en 1120 de recevoir le Pape Calixte II et de le garder avec lui quelques semaines. Toute la vie de ce saint Évêque fut riche de belles actions et de saints exemples, et il siégea vingt ans.

« Lorsqu'il sentit venir sa dernière heure, Hugues dit aux Chanoines qui lui tenaient compagnie vers l'heure de Nones : « *Achevons de rendre à Dieu le reste du tribut des heures de l'office que nous lui devons, parce qu'aussitôt qu'elles seront finies, je reposerai.* » Ils chantèrent donc les louanges de Dieu, et on s'aperçut qu'il avait dit vrai, parce qu'aussitôt que l'office fut achevé, il expira, et son âme alla en effet se reposer dans le Seigneur ¹. »

Cette sainte mort eut lieu le 10 août 1136.

LE BIENHEUREUX GUION,

ABBÉ.

D'abord moine de Cîteaux, Guion, par ses vertus et sa science mérita d'être élu abbé du monastère de Vaux-Cernay au diocèse de Paris. Il brilla aux premières années du ^{xiii}^e siècle, par le courage et la persévérance qu'il déploya pour la conversion des Albigeois, il mérita les éloges de saint Dominique et eut le bonheur de ramener beaucoup d'égarés au sein de l'Église. Nous ignorons l'époque précise de sa mort, qui eut lieu à Carcassonne. On l'honore le 10 août.

¹ M. Fisquet, *la France pontificale*.

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE GOMEZ,

FRÈRE MINEUR, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES AMÉDÉISTES.

Le bienheureux Amédée était d'une très-noble et ancienne maison de Portugal. Il eut pour père Rodrigue Gomez de Silva, gouverneur des forts de Campo-Major et d'Ouguela, et pour mère Isabelle Menez, dont il retint le nom, suivant l'usage d'Espagne et de Portugal. On lui donna au baptême celui de Jean, suivant le conseil d'un Ange qui apparut à ses parents sous la forme d'un pèlerin. On eut peine à l'élever, à cause de la délicatesse de son tempérament, qui ne lui permettant de prendre des aliments solides que très-peu et rarement, l'obligea à sucer le lait des nourrices jusqu'à l'âge de neuf ans, que commençant à changer de complexion, soit par un effet naturel, soit par une disposition de la divine Providence, son corps devint si fort et si robuste, qu'il supporta dans la suite de grandes fatigues et de grandes mortifications, auxquelles il s'accoutuma. Il fut marié à l'âge de dix-huit ans ; mais ayant quitté son épouse sans l'avoir touchée, il s'en alla en Castille pour combattre contre les Maures sous le roi Jean II, où ayant été blessé au bras, il prit la résolution de quitter le monde et de se rendre religieux.

Wading, dont nous avons tiré ceci, ne dit point si sa femme était morte ; il nous apprend seulement qu'il prit l'habit de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme dans le couvent de Notre-Dame de Guadalupe, et que pendant dix ans il y exerça, par une humilité vraiment religieuse, tous les plus vils ministères. Mais, brûlant du désir de répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ, il alla à Grenade avec permission de ses supérieurs ; les Maures l'ayant pris pour un espion envoyé par les chrétiens, le condamnèrent à être fouetté et à perdre la vie. On le dépouilla pour lui faire endurer le premier supplice ; mais les bourreaux se relâchant un peu de leur cruauté, supplièrent le juge de ne point faire exécuter le second et de lui donner la liberté, après avoir été fouetté.

Il sortit de Grenade dans la résolution d'aller en Afrique, où il espérait trouver plus facilement la couronne du martyr ; mais

a peine le vaisseau eut-il mis à la voile et pris le large, qu'il s'éleva une furieuse tempête qui obligea les matelots à virer de bord pour regagner terre et y prendre port : ce qui ne réussissant pas selon leurs désirs, à cause de la violence du vent contraire et des écueils contre lesquels ils craignaient de se briser, sollicités par les prières d'Amédée, qui souhaitait retourner à terre dont ils s'étaient un peu rapprochés avec bien de la peine, ils mirent en mer leur chaloupe, dans laquelle il ne fut pas plutôt descendu, que la tempête cessa, ce qui lui faisant connaître que Dieu ne voulait pas qu'il passât en Afrique, il retourna à son couvent de Notre-Dame de Guadalupe, où Dieu commença à manifester sa sainteté par plusieurs miracles.

Etant tombé dans une grande maladie qui lui ôta l'usage de tous ses membres, il ne trouvait aucun soulagement à ses maux que lorsqu'il pouvait entendre l'office divin. C'est pourquoi il obtint de ses supérieurs qu'on le conduirait à l'église dans un petit chariot, lorsque les religieux étaient à l'office. Il y était ordinairement dans une chapelle, où il y avait une image de la très-sainte Vierge, à laquelle il demanda une fois avec tant de ferveur la diminution de ses douleurs, que non-seulement sa prière fut exaucée, mais encore il fut si parfaitement guéri, qu'après avoir rendu des actions de grâces à sa bienfaitrice, il reconduisit lui-même son chariot. Enfin après avoir été averti par trois différentes fois par la même bienfaitrice, par saint François, et par saint Antoine de Padoue, qui lui apparurent, de passer dans l'Ordre des Frères Mineurs, et d'aller en Italie pour y prendre l'habit de cet Ordre dans le couvent d'Assise, il en obtint la permission, le 11 octobre 1452, de Gonzalve d'Illescas, prieur de Guadalupe, son supérieur, qui fut ensuite évêque de Cordoue.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il arriva en Italie. Il alla d'abord trouver Ange de Pérouse, général de l'Ordre de Saint-François, qui était dans cette ville, pour lui demander l'habit de son Ordre ; mais il en fut repoussé et reçut un pareil traitement à Assise. Il persista néanmoins dans sa résolution et, dans l'espérance que Dieu lui fournirait les moyens d'exécuter sa sainte volonté, il bâtit un petit ermitage près de l'église de Saint-Fran-

cois, où il allait tous les jours faire ses prières, servir les Messes, et aider au sacristain dans les exercices de sa charge, et cela sans aucun intérêt. Il se trouvait à la porte du couvent avec les pauvres pour y recevoir l'aumône. Mais le compagnon du sacristain étant tombé dangereusement malade, et s'étant recommandé aux prières du bienheureux Amédée, à qui l'on donna ce nom à cause du grand amour qu'il avait pour Dieu, il se trouva guéri miraculeusement. Plusieurs personnes ayant été aussi soulagées dans leurs maux par son moyen, sa réputation se répandit, et les mérites de ce Serviteur de Dieu ayant été reconnus, il fut admis au nombre des religieux en qualité de frère laïc par le général Jacques de Mozanica.

La vie austère qu'il menait et l'observance exacte de la règle à laquelle il s'appliquait, excitèrent bientôt contre lui la haine des autres religieux, qui, ne pouvant souffrir les reproches qu'il leur faisait de leurs mœurs corrompues et du relâchement où ils étaient tombés, ne cessèrent point de le persécuter, jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait sortir d'Assise. Il alla à Pérouse, en ayant été averti par un Ange; et ayant obtenu du Provincial une obédience, il alla trouver le général, qui était pour lors à Brescia, d'où il partit pour aller demeurer par son ordre à Milan au couvent de Saint-François, près de la porte de Verceil. Il y fut fait sacristain, mais comme cet emploi le détournait de ses oraisons, il se retira avec la permission de ses supérieurs dans une cellule d'une ancienne infirmerie, avec un compagnon qui se joignit à lui, dans un même esprit de retraite et d'oraison. Il était si assidu à la prière et à la méditation, qu'il y employait quelquefois quatorze heures, et toujours à genoux. Il jeûnait si sévèrement, que trois fois la semaine il ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Il jeûnait aussi de la même manière les jours de jeûnes ordonnés par l'Eglise, et souvent même il les passait sans prendre aucune nourriture, aussi bien que les vendredis et les samedis : ce qu'il continua jusqu'à sa mort, et il s'abstenait en tout temps de viande et d'œufs.

La réputation de sa sainteté augmentant de jour en jour par les miracles continuels qu'il faisait, lui attira un si grand nombre

de visites, tant de François Sforce, duc de Milan, que d'un grand nombre de personnes qui venaient le consulter sur les maladies de l'âme aussi bien que sur celles du corps, qu'il se résolut d'abandonner ce lieu, qui commençait à n'être plus pour lui une retraite, et d'en chercher un autre, où, étant moins connu, il pût s'appliquer avec moins de distraction aux exercices de la prière et de l'oraison. Dans le doute où il était s'il devait seulement quitter le duché de Milan, ou abandonner la Lombardie, il s'adressa à Dieu, qui lui ayant fait connaître qu'il devait demeurer en Lombardie, il sollicita si fort ses supérieurs qu'ils lui accordèrent la permission de s'en aller où Dieu l'appelait. Il vint l'an 1457 au couvent de Marliano, où il n'y avait qu'un seul religieux, mais il fut rempli en peu de temps d'un très-grand nombre de saints Religieux. La foule du peuple qui le venait encore trouver en ce lieu l'obligea de l'abandonner aussi, pour aller au couvent d'Oppreno, qui était pareillement ruiné ; mais il y rétablit en peu de temps les observances religieuses, comme il avait fait dans celui de Marliano, et soumit ces couvents à l'obéissance des conventuels.

Il reçut les Ordres sacrés pour obéir à son Provincial, qui, connaissant son humilité, l'y obligea, le chargeant en même temps de la conduite du couvent d'Oppreno, où il fut supérieur pendant six ans. Il célébra sa première Messe le 25 mars 1459 avec les sentiments de dévotion et de respect que mérite ce Mystère adorable. Les œuvres de charité qu'il exerçait envers les malades, les affligés, les pauvres et les indigents, lui attirèrent l'estime non-seulement des peuples du voisinage, mais encore de toute la Lombardie, où on lui offrait plusieurs établissements, ce qui, joint aux œuvres de charité et de miséricorde qu'il exerçait envers tout le monde, lui attira en 1468 la persécution de quelques religieux de l'Ordre, qui portèrent des plaintes contre lui à l'archevêque de Milan ; mais ce prélat, voyant que c'était un effet de l'envie et de la jalousie qu'on avait conçue contre lui, et que la malice y avait eu plus de part que la vérité et le zèle, le déclara innocent et reprit sévèrement ses calomniateurs. La persécution ayant recommencé quelque temps après, il alla à Rome implorer

la protection du Pape, qui la lui accorda, et renvoya son affaire au duc de Milan pour être jugée ; mais le crédit de ses adversaires ayant prévalu sur son innocence, il reçut ordre de sortir de l'État de Milan dans trois jours : Dieu prenant la défense de son Serviteur leur fit porter la peine de leurs calomnies, en les affligeant de maladies dont la guérison les obligea à reconnaître leur faute et à publier l'innocence et la sainteté du bienheureux Amédée, puisque ce fut par ses prières qu'ils obtinrent de Dieu la santé. Ce saint Fondateur, ayant surmonté toutes les difficultés qui se rencontraient dans ses bons desseins, acheva les bâtiments des monastères qu'il avait commencés, et en joignit d'autres à sa Congrégation. Paul II, par un bref de l'an 1469, lui donna le couvent de Notre-Dame de Bueno, au diocèse de Brescia, ce qui lui suscita de nouvelles persécutions ; car, sur de faux bruits que ses ennemis firent courir, les Vénitiens le regardèrent comme un espion des Milanais, qui venait s'établir chez eux, et le firent aussitôt sortir des terres de la République. Mais la calomnie ayant été découverte, il fut rappelé avec honneur, et les Vénitiens lui donnèrent permission de s'établir où il voudrait sur leurs terres. Il reçut la même année le couvent d'Antignato : on lui en donna encore trois dans la Lombardie, dont il fit une custodie avec ceux qu'il avait déjà, et il en fut fait custode la même année 1469 par le même Pontife, qui permit aux religieux d'en élire un autre après sa mort, à condition que celui qui serait élu recevrait sa confirmation dans le Chapitre de la province de Milan.

L'érection de cette custodie réveilla la jalousie des Religieux de l'Observance de cette province, qui, voyant les progrès qu'elle faisait, appréhendaient qu'elle ne se séparât d'avec eux, principalement après que le bienheureux Amédée eut encore reçu un couvent dans un des faubourgs de Milan, qui lui fut donné par l'Archevêque de cette ville, qui avait été délégué par le Pape pour l'exécution de son bref ; mais le saint fondateur, pour éviter toutes contestations et faire cesser leurs craintes, obtint l'année suivante un autre bref, par lequel le Pape supprima le titre de custodie et ordonna que le bienheureux Amédée et ses

compagnons seraient immédiatement soumis à l'obéissance du général et des provinciaux.

Sixte IV étant parvenu au Souverain Pontificat l'an 1471, après la mort de Paul II, fit venir à Rome le saint fondateur, auquel il donna un bref du 24 mars de la même année, par lequel il accorda plusieurs privilèges à sa Congrégation et à une Confrérie qu'il avait établie à Milan. Le bref est adressé à Amédée, l'Espagnol, custode de la maison de Notre-Dame de la Paix à Milan. Outre cela, Sa Sainteté lui donna la permission, aussi bien qu'aux custodes qui lui succéderaient, de recevoir tous les Conventuels qui voudraient entrer dans sa Congrégation, ce qui fait voir que, quoique le Pape Paul II eût supprimé le titre de custode, Amédée avait toujours retenu le nom de custode pour lui et ses successeurs, et le pouvoir de gouverner les couvents de sa Congrégation selon les observances qu'il avait établies. Ce fut aussi cette même année que le Pape, qui l'avait choisi pour son confesseur, voulant que, sans sortir de Rome, il pût gouverner ses Religieux, lui donna le couvent de Saint-Pierre *in Montorio* ou du *Mont-d'Or*, qui avait été commencé par les libéralités de quelques Français et qui fut achevé par celles des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, l'an 1502.

Le bienheureux Amédée demeura pendant quelques années dans ce couvent, menant une vie très-austère. Il accordait chaque jour deux heures à ceux qui le venaient consulter, et employait le reste à la prière et à la méditation. Enfin l'an 1482, il obtint permission du Pape d'aller faire un tour dans la Lombardie, pour y visiter les couvents de sa Congrégation, et dans ce voyage on lui en donna encore un à Plaisance, outre ceux qu'il avait déjà obtenus pendant son séjour à Rome ; mais pendant qu'il se disposait, à Milan, pour y retourner, il tomba malade et mourut le 10 août de la même année. On prétend qu'il eut plusieurs révélations de choses qui devaient arriver et dont il composa un livre qu'il laissa scellé à ses disciples pour n'être ouvert que dans un certain temps ; mais le livre de prophéties qui porte son nom a été si corrompu par d'autres et si rempli de rêveries dont plusieurs sont opposées à la foi, qu'on ne peut plus dire que ce soit

de lui, et Wading, annaliste de l'Ordre des Mineurs, le justifie de toutes les hérésies qu'on lui impute, n'y ayant aucune apparence que le Pape Sixte IV eût voulu prendre pour son confesseur un aussi grand visionnaire que le bienheureux Amédée l'aurait été s'il avait avancé tout qui est dans le livre qu'on lui attribue. Les miracles qu'il a faits pendant sa vie, et qui ont continué après sa mort, ont d'ailleurs rendu témoignage de la sainteté de sa vie et de la pureté de sa foi.

Il eut plusieurs disciples qui l'imitèrent dans son genre de vie et qui acquirent une aussi grande réputation que lui, principalement Georges de Val-Camonique, Gilles de Mont-Ferrant, Jean Allemand et Bonaventure de Crémone, qui lui succédèrent dans le gouvernement de sa Congrégation et sous lesquels elle fit tant de progrès, que dans une seule province, il y avait vingt-huit couvents. Après la mort de son fondateur, le Pape Sixte IV lui accorda de nouveau sa protection par un bref du 22 septembre 1482 et confirma ses privilèges. Elle s'étendit ensuite en Espagne, où le Pape Innocent VIII lui donna, l'an 1493, le couvent de Saint-Genest della Xara, près de la ville de Carthagène, ce qui fut confirmé par Alexandre VI, qui lui accorda encore, par un autre bref de l'an 1498, tous les privilèges dont jouissaient les Religieux Observants. Mais tandis que ces Amédéistes faisaient du progrès et édifiaient les peuples par la sainteté de leur vie, Jules II qui, comme nous l'avons dit ailleurs voulut qu'il n'y eût dans l'Ordre de Saint-François que les Conventuels et les Observants, ordonna que les Amédéistes feraient choix des uns ou des autres pour s'incorporer avec eux. Léon X, son successeur, ordonna aussi la même chose ; ils subsistèrent néanmoins jusqu'à sous le pontificat de Pie V, qui les supprima entièrement.

(HÉLYOT.)

LE B. AUGUSTIN OTA, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

MARTYR AU JAPON.

L'année 1622 est une année des plus mémorables du Japon pour le nombre et la qualité des Martyrs, on l'appelle l'année du grand Martyre. Le premier qui gagna la couronne fut le

Frère Augustin Ota, de la Compagnie de Jésus. Il fut arrêté le 24 avril avec le Père Camille Costanzo et Gaspard Cotanda, catéchiste. Conduits tous trois à Firando, présentés au juge, et leur cause promptement expédiée, ils furent envoyés à la prison d'Iki où étaient déjà renfermés le Père Louis Florès, Dominicain, et le Père Pierre de Zuniga, Augustin ; il sera question de ces deux Pères au 19 août.

La première couronne échut donc à Augustin, arrivé presque à sa cinquantième année. Il en avait passé trente-cinq dans l'Église de Jésus-Christ, toutes consacrées au service de l'Église et à celui des Pères de la Compagnie de Jésus. Ce qui lui méritait bien assurément la grâce de mourir Religieux de cet Ordre, surtout lorsqu'il n'en attendait pas d'autre récompense. Aussi fut-ce un effet remarquable de la Providence en sa faveur, que, sur tant de lettres envoyées par le Père provincial François Pacheco de Nangasaki à Iki, une seule arrivât entre les mains du Père Camille Costanzo, et celle-là précisément où on lui donnait le pouvoir d'admettre Augustin dans la Compagnie de Jésus. Il était né à Ogiza, une des îles de Goto, dépendante de la principauté de Firando. C'était le meilleur caractère qu'on pût imaginer, à tel point qu'encore païen et tout jeune, il ne s'apercevait pas de la conduite vicieuse des bonzes, dans le monastère de qui il était élevé. Après avoir été baptisé par les Pères et bien instruit des choses de Dieu, on lui confia une église, ce qui s'appelle dans ce pays être cambo. Mais elle fut détruite au temps de la persécution et il passa à Firando. Il serait bien long de raconter tout ce qu'il y fit pour le bien des fidèles, et quelle vie sainte il y mena lui-même. Il s'offrit au Père Camille pour compagnon de ses travaux lorsque ce Père y arriva. Il fut pris avec lui à Ucu, emprisonné avec lui quatre mois à Iki, et c'est le 10 août de cette année 1622, qu'après avoir fait aux pieds du Père Camille et des deux autres Religieux, les Pères de Zuniga et Florès, les premiers vœux de la Compagnie de Jésus, il fut tiré de prison et décapité sur le rivage, à la vue de ses trois compagnons de captivité. Le tronc et la tête du Martyr furent jetés dans la mer.

(BOËRO.)

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE CLAUDE-JOSEPH DE BONNEFOND,
CONFESSEUR DE LA FOI.

Claude-Joseph Jouffret de Bonnefond, Prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice et Supérieur du petit Séminaire d'Autun, était né à Gasmat, dans le diocèse de Clermont. Homme plein de mérite et de vertus, il se garda bien de prêter le serment de la constitution civile du clergé. Il s'abstint avec le même soin de celui de liberté-égalité. Il continua d'habiter le diocèse d'Autun, où son ministère fut très-utile aux catholiques. Les agents de la persécution l'arrêterent en 1793, et le destinèrent à être déporté au delà des mers. On l'envoya donc à Rochefort, où il fut embarqué sur le navire les *Deux-Associés*. Les exemples de vertu qu'il donna à ses compagnons de martyre, se prolongèrent jusqu'à ses derniers moments. Il expira le 10 août 1794, à l'âge de quarante-deux ans, et fut inhumé dans l'île d'Aix.

(PÉQUÉGNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 10 août de l'an 1223 fut fondé l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des Captifs. Dès le matin le roi Jacques d'Aragon se rendit à la cathédrale de Barcelone, accompagné de saint Pierre Nolasque et de saint Raymond de Pennafort. L'Évêque célébra la Messe, pendant laquelle saint Raymond raconta au peuple la vision que le roi et lui-même, ainsi que saint Pierre Nolasque, avaient eue dix jours auparavant, dans la nuit de la fête de Saint-Pierre aux Liens, et l'ordre que la Très-Sainte Vierge leur avait donné d'instituer en son honneur une Congrégation nouvelle consacrée au rachat des esclaves chrétiens. Il rapporta les paroles mêmes de la Mère de Dieu, qui avait dit à saint Pierre Nolasque : « Je suis Marie Mère de Dieu, qui ai porté le Rédempteur du monde, et je veux avoir une nouvelle famille qui fasse le même office pour l'amour de mon Fils, en faveur de leurs frères captifs. » A l'offrande, le roi et saint Raymond présentèrent saint Pierre Nolasque à l'Évêque de Barcelone qui bénit la robe blanche, le scapulaire et les autres

parties de l'habit et qui en revêtit le Saint, ainsi que deux gentils-hommes qui furent ses premiers compagnons.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹

A Rome, sur le chemin de Tivoli, fête de saint Laurent, Archidiaque, qui, durant la persécution de Valérien, après avoir souffert les divers tourments de la prison, de plusieurs sortes de verges, des pointes de fer, des coups de bâton et de cordes plombées et des lames ardentes, consumma enfin son martyre, rôti sur un gril de fer. Son corps fut inhumé par saint Hippolyte et le prêtre Justin, dans le cimetière de Cyriaque, au Champ-Véran.

A Rome encore, supplice de cent soixante-cinq soldats, martyrs sous l'empereur Aurélien.

A Bergame, sainte Astérie, vierge et martyre, durant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien.

A Alexandrie, commémoration des saints Martyrs, qui, pendant la persécution de Valérien, après avoir été très-longtemps tourmentés de supplices différents et raffinés, sous le président Émilien, acquirent la couronne du martyre par différents genres de mort.

¹

QUARTO IDUS AUGUSTI.

Romæ via Tiburtina natalis beati Laurentii archidiaconi qui in persecutione Valeriani post plurima tormenta carceris, verberum diversorum, scorpionum, fustium, et plumbatarum, et laminarum ardentium, ad ultimum in craticula ferrea assatus, martyrium complevit : cujus corpus a beato Hippolyto et Justino presbytero sepultum fuit in cœmeterio Cyriacæ in agro Verano. — Item Romæ passio sanctorum centum sexagintaquinque militum martyrum sub Aureliano imperatore. — Bergami sanctæ Asteriæ virginis et martyris, in persecutione Diocletiani et Maximiani imperatorum. — Alexandriæ commemoratio sanctorum martyrum, qui in persecutione Valeriani sub præside Æmiliano diversis exquisitisque tormentis diutius cruciati, vario mortis genere martyrii coronam adepti sunt. — Carthagine sanctarum virginum et martyrum Bassæ, Paulæ et Agathonicæ. — Romæ sancti Deusdedit confessoris, qui quod in hebdomada manibus suis operando lucrabatur, die sabbati pauperibus erogabat. — In Hispania Apparitio beatæ Virginis de Mercede nuncupatæ, ordinis Redemptionis Captivorum sub ejus nomine institutricis.

A Carthage, sainte Bassa, sainte Paule et sainte Agathonique, vierges et martyres.

A Rome, saint Deusdedit, Confesseur, qui donnait aux pauvres le samedi ce qu'il avait gagné dans la semaine en travaillant de ses mains.

En Espagne, l'apparition de la bienheureuse Vierge Marie, pour faire instituer l'Ordre de la Rédemption des Captifs sous le nom de Notre-Dame de la Merci.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Rusticule, Abbessse de Saint-Césaire d'Arles.

Saint Acrates, honoré chez les Éthiopiens catholiques.

Saint Dinault et saint Arnoul, martyrs à Beauvais.

Saint Arige ou Aride, trente-troisième évêque de Lyon, dont la fête est remise au 12 de ce mois.

Saint Malchus, Évêque de Lismor, en Irlande.

Saint Grisse, martyr à Philadelphie d'Arabie avec saint Aquilas et plusieurs autres.

Saint Enthée, Confesseur en Éthiopie, honoré chez les Grecs.

Saint Jacques, martyr en Éthiopie, en même temps que saint Jean et saint Abraham, honorés chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Antoine, Cordelier de Nancy, condamné à la déportation pour avoir refusé le serment schismatique, mort dans le navire le 10 août 1794, à 50 ans.

François François, Capucin-Prêtre de Nancy, pour refus de serment, fut emprisonné, puis emmené à Rochefort où il expira à genoux, les mains jointes, les yeux levés aux ciel, le 10 août 1794.

Jean de Lansac, Vicaire général de Bazas, pour refus de serment, condamné à la déportation, mort à l'hôpital de Blaye, le 10 août 1794, à l'âge de 68 ans.

Claude Gilberge, Curé au diocèse d'Angers, ayant refusé le

serment, accusé d'entretenir une correspondance contre-révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 10 août 1794, à l'âge de 68 ans.

Pierre de la Morlie de Puyredon, Prêtre du diocèse de Limoges, pour refus de serment et malgré ses vertus et son mérite éminent, envoyé à Rochefort pour la déportation, mort sur le navire, le 10 août 1794.

ONZIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Tiburce, martyr. — Sainte Suzanne, vierge et martyre. — Saint Taurin, apôtre et premier évêque d'Évreux. — Saint Alexandre le Charbonnier, évêque de Comanc. — Saint Equice, abbé. — Sainte Rusticle, abbesse. — Saint Géry, évêque de Cambrai. — Saint Ergat, abbé. — Sainte Aguilberte, vierge. — Le Vénérable Père Jean-Georges Thomas, Frère Prêcheur, confesseur de la foi. — La Vénérable Marie Delaire. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT TIBURCE,

MARTYR.

Tiburce était Romain de naissance, et d'une famille distinguée par ses grands biens et par ses grands emplois. Il était fils de l'illustre Chromace, vicaire du préfet de la ville. Chargé, la première année du règne de Dioclétien, de juger les chrétiens, il fut converti par saint Sébastien et par saint Tranquillin, père des saints Martyrs Marc et Marcellien. Après avoir donné la liberté à quatorze cents de ses esclaves qui s'étaient faits chrétiens, et avoir fait recevoir le Baptême à toute sa famille, il se démit de sa charge, se retira à sa maison de campagne, qui devint l'asile des fidèles persécutés. Tiburce suivit le sort heureux de son père, et à peine fut-il converti, qu'il devint un des plus fervents chrétiens. Il s'était déjà distingué au barreau par son esprit et par son éloquence ; et quoiqu'il fût encore jeune, il s'était acquis la réputation d'un des plus habiles avocats de son temps. Devenu chrétien, il fut bientôt dégoûté de tous ces vains applaudissements ; l'amour des sciences humaines le céda à celle du salut. Tiburce renonça donc au barreau. Sa piété le portait à la solitude ; mais le désir du martyre lui fit regarder la retraite comme une lâcheté. Le Pape saint Caïus voyant que le feu de la persécution croissait toujours, souhaitait que Tiburce encore jeune et converti depuis peu, s'absentât de Rome ; mais notre Saint le

pria avec tant d'instance de le laisser dans la ville avec les confesseurs de Jésus-Christ, que le vénérable Pontife se rendit aux raisons de son disciple.

La vertu et le zèle de Tiburce croissaient tous les jours et se montraient par de continuels exercices de charité. Il parcourait jour et nuit les maisons des chrétiens et les lieux souterrains où ils s'étaient cachés, les exhortant à la persévérance, les encourageant à donner leur sang pour Jésus-Christ et les assistant dans leurs besoins par ses aumônes. Il avait à cœur que tous ceux qui faisaient profession d'être chrétiens, fissent honneur à leur religion par la pureté de leurs mœurs et par la sainteté de leur vie. Aussi ne pouvait-il s'empêcher de reprendre avec douceur et avec charité ceux des fidèles qui vivaient moins régulièrement, et qui déshonoraient leur profession par l'irrégularité de leur conduite.

Parmi ceux qui avaient reçu le Baptême, il y avait un insigne hypocrite nommé Torquat, qui bien qu'il eût déjà secrètement renoncé à la foi de Jésus-Christ, feignait d'être chrétien, et vivait en homme du siècle. Tiburce ne pouvait souffrir son luxe dans ses ajustements, ses excès à table, son affection au jeu, ses manières efféminées et licencieuses ; il l'en reprit avec beaucoup de zèle et de charité, et lui reprocha la licence qu'il prenait de se dispenser des jeûnes et des prières, d'employer à dormir le temps que les fidèles passaient à veiller et à prier.

Torquat fit semblant de prendre en bonne part ces remontrances fraternelles ; mais ce fourbe conserva dans le cœur un désir violent de se venger et de perdre celui qui désirait si vivement le salut de son âme. Dioclétien ayant ordonné qu'on fit une recherche exacte de tous les chrétiens, et que tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux dieux fussent condamnés au dernier supplice, Torquat avertit les archers que le seigneur Tiburce était chrétien, et qu'ils n'avaient qu'à se saisir de sa personne. Pour mieux couvrir sa trahison, il se laissa arrêter lui-même. On les conduisit devant le juge Fabien, successeur de Chromace. Torquat fut d'abord interrogé sur sa religion : il avoua qu'il était chrétien ; que Tiburce l'avait converti, qu'il le regardait

comme son maître, et qu'il le suivrait en tout. Tiburce qui connaissait son mauvais cœur, s'aperçut bientôt de sa fourberie. S'adressant donc à lui : Ne croyez pas, lui dit-il, que vos artifices nous soient inconnus ; nous ne vous avons jamais pris pour un disciple de Jésus-Christ ; votre conduite démentait trop visiblement votre foi, pour vous avoir jamais regardé comme un fidèle ; les dérèglements honteux de votre vie faisaient assez voir quelle était votre religion. Vous vous mêliez parmi nous ; vous n'étiez pas des nôtres, votre trahison en est une preuve. Ne croyez pas cependant que je vous sache mauvais gré de votre méchanceté ; vous me faites un bien infini en voulant me nuire. Je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de donner mon sang et ma vie pour Celui qui a bien voulu mourir sur une Croix pour l'amour de moi.

Fabien, irrité de ce discours, lui dit en colère qu'il ne s'agissait point de tant parler, mais qu'il fallait incessamment sacrifier aux dieux de l'empire. — Je ne reconnais point d'autre Dieu, répondit le Saint, que celui qui seul a créé le ciel et la terre ; c'est à lui seul que je sacrifie ; heureux, si je pouvais moi-même lui servir de victime et être immolé pour l'amour de lui. — Il faut cependant obéir à l'instant même, reprit le juge, ou vous résoudre à marcher nu-pieds sur des charbons ardents. — Je suis prêt à souffrir tous les tourments, répondit Tiburce ; les plus cruels supplices n'effraient point les chrétiens. Fabien, étonné de cette hardiesse, ordonne qu'on répande des charbons allumés, et que Tiburce y jette de l'encens à l'honneur des dieux, ou qu'il marche dessus nu-pieds en sa présence. Le Saint n'attendit pas qu'on le vint déchausser, il ôta lui-même la chaussure de ses pieds, et ayant fait le signe de la Croix, marcha sur les charbons ardents, comme si c'eût été sur des roses. Toute l'assemblée témoigna son admiration ; le juge en fut irrité, et, ne pouvant souffrir un témoignage si éclatant de la vérité de la religion chrétienne, il eut recours aux injures et aux blasphèmes. Il y a longtemps, s'écria-t-il, que nous savons que votre Christ a appris la magie à ses sectateurs, et ainsi nous ne sommes pas surpris du sortilège que tu viens de faire. Notre

Saint ne put entendre ce blasphème sans horreur ; l'outrage fait à Jésus-Christ lui perça le cœur et enflamma son zèle : il parla de la divinité de Jésus-Christ et de sa toute-puissance avec tant d'énergie et d'éloquence, et il démontra si clairement l'imposture et la fausseté de cette noire calomnie, que Fabien, ne pouvant plus soutenir le mépris qu'on faisait de ses fausses divinités, prononça aussitôt la sentence de mort contre Tiburce.

On le conduisit à une lieue de la ville, sur la voie Lavicane, où il eut la tête coupée le 11 août de l'an 286. Un chrétien qui se trouva présent à l'exécution, prit soin d'enterrer son corps, et Dieu rendit bientôt son tombeau célèbre par un grand nombre de miracles. Deux femmes de piété nommées Lucile et Firmina, qui étaient ses parentes, s'y firent bâtir une retraite pour y servir Dieu le reste de leur vie. (CROISSET.)

SAINTE SUZANNE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'Église célèbre aussi en ce jour la mémoire de sainte Suzanne, vierge et martyre. C'était une jeune fille de Rome, parente de l'empereur Dioclétien, fille de saint Gabinius et nièce du saint Pape Calus. Ils eurent grand soin de donner à Suzanne une éducation chrétienne, et de l'élever dans les sentiments d'une haute piété. Sa tendresse pour la Reine des vierges, qu'elle aimait toujours comme sa mère, lui inspira dès le berceau un amour constant pour la chasteté ; et à peine fut-elle en âge de comprendre le prix de cette admirable vertu, qu'elle résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, à qui elle se consacra pour la vie.

L'empereur Dioclétien n'ignorait pas que Gabinius et Calus ses neveux ne fussent chrétiens, et que Suzanne, encore plus distinguée par sa vertu que par sa rare beauté, ne fût de la religion de son père ; mais comme ce prince, les premières années de son règne, paraissait favorable aux disciples de Jésus-Christ, il les laissait vivre fort en paix. Notre Sainte cependant faisait de merveilleux progrès dans la piété. Sa modestie était un sujet d'admiration, et son attrait pour la prière et pour la contempla-

tion lui faisait trouver ses délices dans la retraite. Suzanne était l'exemple et le modèle qu'on proposait ordinairement aux filles chrétiennes. Une vertu si rare ne pouvait avoir qu'une fin glorieuse, et la palme du martyre devait couronner une vie si sainte et si pure.

Dioclétien ayant créé César Maximien-Galère, lui avait donné pour épouse Valérie, sa fille unique. Valérie étant morte, l'empereur résolut de lui faire épouser Suzanne, fille de Gabinus son neveu. Dans ce dessein, il ordonna à un officier du palais nommé Claude, son parent, d'aller trouver Gabinus, et de lui proposer ce mariage. Gabinus témoigna à Claude combien il était sensible à l'honneur que l'empereur lui faisait, mais qu'il ne pouvait s'engager sans avoir le consentement de sa fille. Claude demanda à la voir; dès qu'elle parut, il s'avança pour la baiser selon la coutume; Suzanne s'en défendit, disant qu'elle ne l'avait jamais permis à aucun homme, et qu'elle le permettrait encore moins à un idolâtre. Vous me faites un crime, répondit Claude, de ma religion! si je suis dans l'erreur, faites-le moi connaître. La Sainte, animée de l'Esprit de Dieu, lui représenta d'une manière si gracieuse et en même temps si forte, les absurdités et les impiétés du paganisme, que Claude en parut touché, et lui demanda ce qu'il avait à faire pour réparer les égarements de sa vie. — Vous n'avez qu'à renoncer de tout votre cœur aux superstitions païennes, répondit Suzanne, et laver dans le Baptême les taches dont votre âme a été souillée jusqu'ici; mon père et mon oncle vous apprendront dans quelles dispositions vous devez être pour recevoir cette grâce.

Gabinus et Caius, charmés de l'heureux changement de Claude, lui parlèrent avec tant d'efficacité de la sainteté de notre religion, qu'après les avoir suffisamment instruits, lui, sa femme Prepedigne et ses deux enfants, ils eurent la consolation de leur donner le Baptême. Cependant l'empereur ne recevant point de réponse, et ne voyant plus paraître le seigneur Claude qu'il avait chargé de sa commission, lui envoya Maxime son frère. Celui-ci fut fort surpris de le trouver à genoux dans sa chambre, aux pieds d'un crucifix, fondant en larmes. Son étonnement fut bien

plus grand quand il apprit de lui-même qu'il était chrétien, et qu'il déplorait l'aveuglement et les impiétés de sa vie. Maxime, frappé d'un changement si inopiné, et sollicité intérieurement par une forte impression de la grâce, lui témoigna l'envie qu'il avait d'être instruit des mystères de notre Foi, et de recevoir aussi le Baptême. Le Pape saint Caius l'instruisit des points essentiels de notre religion, et le trouvant disposé, le baptisa et l'exhorta à être fidèle. La grâce agissant puissamment sur leur cœur, leur fit prendre à l'un et à l'autre la résolution de vendre tous leurs biens pour avoir de quoi assister les fidèles. L'empereur, averti que non-seulement les deux frères n'avaient pas fait leur commission, mais qu'ils s'étaient faits chrétiens, et qu'ils étaient les premiers à persuader à Suzanne de ne point consentir à ce mariage, entra dans une colère qui lui fit jurer la perte entière des chrétiens ; plein de fureur il envoya en exil à Ostie ces nouveaux chrétiens, qui eurent peu de jours après le bonheur de recevoir la couronne du martyre. Il fit jeter en prison sainte Suzanne et son père Gabinius, et mit tout en œuvre pour pervertir la jeune Vierge ; mais rien ne put ébranler sa constance et sa foi. Espérances flatteuses, promesses séduisantes, rang auguste d'impératrice ; rien ne fut capable de l'éblouir. On la menaça de la faire expirer dans les plus grands supplices ; elle ne témoigna que de l'empressement à souffrir et à mourir pour son divin Époux. L'empereur, instruit de la fermeté de ses réponses et de sa dernière résolution, s'abandonna à son humeur barbare. Il ordonna qu'on fit insulte à la Sainte ; mais un Ange la préserva miraculeusement de la brutalité de ces païens. On ne manqua point d'attribuer ce secours à la magie ; Dioclétien, de plus en plus irrité, envoya un de ses officiers, nommé Macédonius, avec ordre de la contraindre d'offrir de l'encens aux idoles. On lui présenta une statue de Jupiter : mais la Sainte refusa avec courage et pria Dieu de confondre la superstition païenne. L'officier, aussitôt, la fit déchirer à coups de fouets dans sa propre maison, sans pouvoir tirer d'elle la moindre plainte. A chaque coup elle levait les yeux au ciel, et remerciait Dieu de la grâce qu'il lui faisait de souffrir quelque chose pour sa gloire,

Cette constance désespéra le tyran, qui ayant fait son rapport à l'empereur, l'assura que cette fille était inflexible. Dioclétien ordonna qu'on lui coupât la tête.

Sérène, femme de l'empereur, qui était chrétienne, se transporta la nuit secrètement dans le lieu de l'exécution, et ayant trempé son voile dans le sang de cette illustre Martyre, elle le conserva comme une précieuse Relique. Le corps de la Sainte fut enterré dans une grotte qu'on appelait la grotte des Martyrs ; et saint Caius changea la maison de la Sainte en une église où il offrit lui-même le divin Sacrifice en son honneur. Cette église, rebâtie depuis, subsiste encore aujourd'hui, et est possédée par les religieuses Bernardines. On rapporte le martyre de sainte Suzanne à l'an 295, six mois avant celui de saint Gabinus, et huit avant celui de son oncle le Pape saint Caius.

(CROISSET.)

SAINT TAURIN,

APÔTRE ET PREMIER EVÊQUE D'ÉVREUX.

Au temps des empereurs , vivait à Rome un païen nommé Tarquinus , qui haïssait les chrétiens , mais sa femme nommée Euticia, était chrétienne et priait assidûment le Seigneur de faire connaître à son mari le christianisme, et de leur donner à tous deux un fils qui, comme Samuel, servirait toujours le Seigneur.

Une nuit, qu'accablée de fatigue elle reposait, elle vit debout devant elle la figure d'un Ange qui touchait son sein d'une baguette ; et bientôt après, elle vit la baguette se développer comme un lys dont les fleurs donnaient une odeur exquise. S'étant éveillée, elle commença à réfléchir en elle-même sur ce qu'était cette vision. Mais, pleine de confiance dans le Seigneur, joyeuse elle cacha dans son cœur les mystères qui venaient de lui être révélés, et, dès ce moment, elle se mit à fréquenter très-assidûment les endroits consacrés par les Saints. Son heure étant arrivée, un enfant lui naquit et il fut appelé Taurinus par ses parents.

Plus tard le temps du saint Baptême étant venu, elle le remit

à saint Clément, successeur des Apôtres, pour qu'il le baptisât, et elle lui raconta le songe qu'elle avait eu et sa vision passée. A ce récit, le bienheureux Clément plongeant lui-même Taurinus dans les fonts sacrés et fut son parrain. Puis appelant le bienheureux Denys l'Aréopagite, qui vivait alors avec lui à Rome, il lui rapporta le songe d'Euticia, et lui dit : « Recevez et gardez cet enfant jusqu'à ce que je le confirme par la grâce de l'Esprit-Saint. » Et l'on raconte que Denys, recevant l'enfant avec bonheur, s'écria : « O mon fils, de nombreux combats pour le Christ vous sont réservés. »

Ensuite, lorsque Domitien eut allumé une très-grande persécution contre les chrétiens, le bienheureux Clément manda devant lui le saint évêque Denys et il commença à le supplier de se rendre, au nom du Christ, dans les Gaules et d'en acquérir le peuple au Seigneur, et il lui dit : « Peut-être le Seigneur a-t-il permis cette persécution pour que cela soit. »

Aussitôt saint Denys ayant consenti très-volontiers à cet ordre, une assemblée fut convoquée par le bienheureux Clément, et il fit connaître à tous la détermination et le projet de Denys. A cette nouvelle, tous se réjouirent. Saint Clément les exhorta, afin que s'il en était parmi eux qui eussent la même volonté, ils le disent. Et sur-le-champ, une nombreuse troupe de saints se joignit à Denys, de sorte qu'elle formait une légion. Et ayant reçu la bénédiction apostolique, ils sortirent de Rome ; et le bienheureux Denys, vaincu par les prières d'Euticia, emmena avec lui son filleul Taurinus et se chargea de sa nourriture spirituelle avec toute la sollicitude possible.

Je ne raconterai pas les tourments que ces Saints souffrirent pour prêcher le Seigneur.

Après un long cours d'années, le très-cruel Sisinnius excita une très-grande persécution contre les chrétiens : et dès qu'il eut appris ce que la renommée rapportait du bienheureux Denys, il se rendit à Paris et le fit comparaître en sa présence. Lorsque l'homme saint eut connu qu'il aurait à lutter avec un ennemi furieux et qu'il en sortirait triomphant, il choisit un salutaire parti, par l'inspiration de la divine clémence, et il

ordonna Taurin, son filleul, évêque de la cité d'Évreux. Il avait déjà ordonné son frère, Gaugeric, évêque de Cambrai.

Or, saint Denys commença à affermir son filleul devenu évêque, comme un néophyte, et il avait coutume de lui dire :

« Allez en paix, ô mon fils ! et gardez avec un soin assidu le peuple qui vous est confié par Dieu et par moi, et conduisez-vous d'une manière virile comme un vaillant soldat. Pour moi, j'ai quatre-vingt-dix ans ; vous, vous êtes jeune. Ne vous épouvantez pas des menaces des mortels pécheurs. Ils sont aujourd'hui de ce monde, et demain ils en auront disparu ; car, ils se dessècheront aussi vite que l'herbe des champs. Or, quand Notre-Seigneur subit pour nous la mort temporelle et quand le soleil retirera ses rayons, — encore dans l'ignorance de sa doctrine, je dis : « O hommes ! croyez-moi, la lumière sans fin doit venir pour le monde après ces ténèbres si épaisses. » Sachez donc aussi et de la même manière, maintenant, mon fils, qu'après les tribulations du temps présent la paix sera aussitôt rendue à l'Église. »

Ce qui arriva ainsi. Trois mois après, le tyran Sisinnius reçut la peine capitale, et la paix fut rendue à l'Église.

Cependant, le bienheureux Taurin, après avoir reçu ces avis salutaires, se rendit à Évreux où il fut accueilli par un honorable personnage de cette ville, nommé Lucius. Mais, avant qu'il fût proche des portes de la cité, le cruel ennemi des hommes se présenta à lui pour lui barrer le passage, sous trois figures : la première, d'un ours ; la seconde, d'un lion ; la troisième, d'un buffle. Taurin dit à Satan : « O malheureux ! maintenant tu te rends semblable à des animaux muets, après avoir abandonné la société de ton Créateur. Cela vaut-il mieux pour toi, à présent, ou bien est-ce une joie pour toi ? »

Satan lui répondit : « Quelle joie aurai-je à cette heure, puisque tu viens ici détruire ma puissance avec ton Dieu ? Il ne me restait plus encore à moi que cette province. Je ferai périr sur-le-champ celui qui t'a envoyé ici, et j'engagerai avec toi un duel à mort. »

Ayant dit, il ne reparut plus. Mais, trois jours après, comme

l'homme de Dieu prêchait au peuple dans la maison de Lucius et que beaucoup de personnes accouraient à la foi, soudain, l'ennemi commença à tourmenter la fille de Lucius, nommée Eufrasia, et il la jeta dans le feu. Elle mourut aussitôt. Et le diable dit au bienheureux Taurin : « Taurin, tu agis méchamment contre moi ; je m'opposerai à toi en toutes rencontres. »

Saint Taurin répondit : « Le Seigneur est mon secours ; je ne redouterai pas ce que l'homme me fera. »

Mais comme la terreur excessive du malheureux Lucius envahissait tous les assistants, et que tous ensemble ne savaient qui s'entretenait avec Taurin, le Saint leur parla en ces termes : « O mes fils ! ne craignez pas. Si vous voulez croire en mon Seigneur Jésus-Christ, dont je suis le serviteur, vous verrez aussitôt ressusciter votre fille. »

Tous consentirent d'une voix unanime à faire ce que Taurin leur disait. Alors, le bienheureux Taurin s'étant mis en oraison avec les siens, pria très-longtemps. Puis, sa prière finie, quand tous eurent répondu : « Amen ! » baigné de larmes, et tenant la main de la jeune fille, il dit :

« Eufrasia, au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, levez-vous. » Et aussitôt elle se leva, et aucune trace de brûlure n'apparut sur elle. A cette vue, les peuples se prosternèrent aux pieds de Taurin et se mirent à implorer de lui le secours du Seigneur, afin qu'il vînt en aide à leur ville égarée.

Or, ce jour-là furent baptisés cent vingt hommes ; huit aveugles recouvrèrent la vue, et quatre muets la parole, et d'autres miracles très-grands furent opérés. Alors, Taurin convoquant le peuple, lui demanda quel Dieu il voulait servir. Ils lui dirent : « S'il est quelqu'un qui veuille adorer un autre Dieu que celui que vous prêchez et par la puissance duquel vous avez fait ressusciter Eufrasia, qu'il soit brûlé vif ! » Et saint Taurin entendant ces paroles, rendit grâces à Dieu et dit au peuple : « Allons à votre déesse. »

Et étant entrés dans le temple de Diane, Taurin leur dit : « Voici votre déesse ; priez-la de vous venir en aide. » Et les prêtres s'étant prosternés, commencèrent à crier : « Sainte

Diane, très-invincible déesse et reine du ciel, vengez-nous et vengez-vous de ce malfaiteur. » Et le démon qui se tenait caché dans l'idole, dit : « Cessez, malheureux, cessez de m'invoquer. Car, depuis que cet homme, Serviteur du Dieu Très-Haut, est entré dans cette cité, moi je suis étroitement chargé de chaînes de feu, et je n'oserais parler, s'il ne me l'avait ordonné lui-même. » Et l'homme saint dit au peuple : « Voulez-vous servir Diane votre déesse que son frère Jupiter a épousée; ce qui est chose détestable et défendue dans toutes les lois romaines; ou bien voulez-vous servir Dieu qui a fait le ciel et la terre et tous leurs habitants ? »

Et tous les peuples répondant d'une seule voix, dirent : « Il n'y a qu'un Dieu seul vivant qui a fait le ciel et la terre, et il n'y en a pas d'autre, et désormais nous voulons servir Celui au nom duquel vous avez fait ressusciter Eufrasia. »

Alors, le bienheureux Taurin leur dit : « Voulez-vous voir votre déesse ? » Et il dit au démon : « Au nom de Jésus-Christ, sors de ce simulacre, démon d'iniquité, afin qu'on te voie tel que tu es. »

Et voici qu'apparut un Éthiopien, noir comme la suie, ayant une longue barbe et dont la bouche laissait échapper des étincelles de feu; et il se tint debout devant tous, et il dit au bienheureux Taurin : « Quand tu es arrivé ici, j'ai pensé que je te vaincrais et que je te tuerais; mais, maintenant tu as résisté et tu es plus fort que moi, parce que ton Dieu te défend. Or, j'ai engagé le combat avec beaucoup d'hommes, et nul ainsi que toi ne m'a vaincu. Mais, maintenant que tu es vainqueur, je te prie, afin que tu ne m'ordonnes pas d'aller, avant le temps, dans l'abîme. »

Les peuples, à la vue de cette figure, se prosternèrent pleins de crainte aux pieds du Saint de Dieu, le suppliant de les délivrer de cette bête mortelle. Il les consola avec bonté, en leur disant : « Ne vous épouvantez pas; ayez seulement confiance. »

Et voici que l'Ange du Seigneur se présenta, resplendissant comme le soleil; et, à la vue de tous, ayant attaché au démon les mains derrière le dos, il le fit sortir du temple. A cette vue, tous se mirent à crier : « Venez à notre aide, saint Taurin ! »

Et ce jour-là deux mille hommes furent baptisés. Il n'y eut qu'un infirme qui ne fut pas guéri alors.

Parmi ces hommes, je crus, moi, Deodat, frère d'Eufrazia, et baptisé par Taurin, je fus reçu par lui au sortir des fonts sacrés. Ensuite, je fus élevé par lui-même à l'honneur du sacerdoce.

Alors, Taurin purifia le temple de Diane de toute souillure des idoles, et il le consacra en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu, Marie. Alors aussi, il commença à détruire partout aux environs les idoles et à consacrer des églises au Christ, à parcourir tout son diocèse, à y établir les saintes règles et à y construire partout des établissements hospitaliers.

Mais, l'antique ennemi, envieux du bien, suscita un préfet du nom de Licinius contre Taurin.

Or, il y avait deux magiciens, Cambises et Zaraa, qui avaient été prêtres du temple de Diane; ils excitèrent vingt de leurs disciples à tuer le Saint. L'homme de Dieu les voyant venir de loin, connut leur méchanceté et il leur opposa le signe de la Croix, et eux restèrent immobiles en cet endroit. Et il leur dit : « Pourquoi vous arrêtez-vous ? Faites ce qui vous a été ordonné. Sinon, allez-vous-en, si vous voulez. »

Mais, aussitôt qu'ils se reconnurent libres de marcher, ils tombèrent à ses pieds, le suppliant de leur accorder le Baptême immortel. Et aussitôt, il les baptisa.

Or, les magiciens voyant qu'on se jouait de leurs mensonges, se tuèrent avec leurs propres couteaux, — afin que fût accomplie cette parole divine : « Celui qui prépare un piège à son frère y tombe lui-même, le premier. »

Cependant, Licinius apprenant la renommée de cet homme bienheureux, le fit amener en sa présence, au village de Gisai. Comme on y traînait Taurin, il rencontra un homme paralytique, avec sa sœur qui était aveugle, sourde et muette; il prit de l'eau, la bénit et les en aspergea. Et soudain ils recouvrèrent la santé. Et les bourreaux qui entraînaient Taurin, crurent au Seigneur.

Mais aussitôt que le consul Licinius vit Taurin, il lui dit : « D'où es-tu, vieillard entêté ? »

Le bienheureux Taurin répondit : « Par mon père, je suis Romain ; par ma mère, je suis Grec. »

Licinius lui dit : « Quel est le nom de ton père et de ta mère ? »

Taurin répondit : « Mon père est Tarquinius, ma mère s'appelle Euticia. »

Licinius lui dit : « Depuis combien de temps t'es-tu enfui de chez ton père ? C'est mon aïeul. »

Taurin répondit : « Je ne me suis pas enfui de chez lui ; mais à la demande de mon père Jésus-Christ je suis venu ici. »

Licinius lui dit : « Comment t'appelles-tu ? »

Taurin répondit : « Mon nom de naissance est Taurin ; la foi m'a donné celui de chrétien. »

Licinius lui dit : « C'est à cause de cette folie qu'il y a six ans j'ai fait mettre à mort ta mère. »

Mais, saint Taurin, en apprenant que sa mère avait été couronnée par le martyr, dit : « Je vous rends grâces, Seigneur, d'avoir bien voulu recevoir ma mère avant moi dans votre sein. »

Licinius lui dit : « Quel Dieu adores-tu ? »

Taurin répondit : « Insensé, ne t'ai-je pas dit que je suis serviteur du Créateur du ciel et de la terre ? »

Licinius entendant Taurin se railler de lui, lui dit : « Aie pitié de ta vieillesse et adore les dieux très-invincibles. Car, je m'étonne qu'issu d'une si noble race, tu sois ainsi arrivé à une telle folie. »

Taurin lui dit : « Ce n'est pas par folie, mais par la miséricorde de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Licinius lui dit : « Ne dis pas de vaines paroles, mais adore mes dieux. »

Mais Taurin lui dit : « Où sont tes dieux ? »

Licinius lui dit : « Ils sont devant tes yeux. »

Taurin lui dit : « Comment les nomme-t-on ? »

Licinius lui dit : « C'est Jupiter, dont la statue est en or, et Mercure, dont la statue est en argent. »

Et Taurin dit : « Qui a fait ces simulacres ? »

Licinius répondit : « C'est moi qui ai ordonné de les faire. »

Taurin dit : « Pourquoi ne marchent-ils pas, comme toi ? Dis-moi, quel est celui qui t'a fait, toi ? »

Licinius répondit : « C'est mon dieu. »

Taurin dit alors : « N'as-tu pas dit tout à l'heure que c'était toi qui avais fait faire ce dieu ? D'où vient que tu le tiens enfermé dans un coffre, s'il est ton créateur ? N'est-ce pas plutôt lui qui doit te garder ainsi ? »

Or, Licinius entendant qu'on raillait sa folie, ordonna de battre de verges Taurin après qu'on l'aurait mis à nu. Et pendant qu'on le torturait, Taurin dit : « Seigneur, jetez un regard sur moi et ayez pitié de ma vieillesse. »

Et une voix se fit entendre à lui, et elle lui dit : « Sois sans crainte, mon serviteur, car je suis avec toi. »

Et aussitôt les mains des bourreaux se desséchèrent.

Et Léonilla, l'épouse de Licinius, inspirée de l'Esprit-Saint, quoique encore païenne cependant, dit à son époux : « N'avez-vous pas dit tout à l'heure, mon seigneur, que le père de ce vieillard était votre aïeul ? Pourquoi votre cœur est-il si cruel, que vous ordonniez de flageller si rudement votre parent ? »

Mais, Licinius, enflammé de colère, dit à Léonilla : « Et toi aussi, tu es devenue une magicienne ? Par le salut des dieux, tu vas souffrir les mêmes tourments que lui. »

Comme on l'entraînait, elle dit : « Serviteur de Dieu, si vous le pouvez, secourez-moi, et je croirai en votre Dieu. »

Saint Taurin lui dit : « Soyez sans crainte ; vous n'aurez aucun mal à souffrir. »

Sur ces entrefaites arriva un messenger qui dit à Licinius que son fils était mort ainsi qu'un de ses écuyers ; et que tandis que tous deux s'exerçaient à la chasse aux environs du château d'Alercum¹, courant rapidement ils avaient péri d'une chute commune.

A cette nouvelle, Licinius et toute sa cohorte, le cœur serré d'une immense angoisse, ordonna de relâcher son épouse. Et elle s'avancant, tomba aux pieds de Licinius, et lui dit : « Je vous

¹ *Castellum Alerci*. Peut-être est-ce Alisai dans l'arrondissement de Louviers.

en supplie, Seigneur, croyons au Dieu de Taurin, afin que notre fils revienne à la vie. »

Et Licinius ordonna que Taurin fût amené en sa présence, et il lui dit : « Vieillard débile, peux-tu me ressusciter mon fils par ton art magique ? »

Or, il avait entendu raconter qu'un mort avait été ressuscité par Taurin.

Taurin répondit : « Mon Dieu a dit : Tout est possible à celui qui a la foi. Aie donc seulement la foi, et aussitôt tu recouvreras ton fils. »

Dès que Licinius fut affermi dans la foi par les paroles de Taurin, ce dernier dit : « Allons tous à la cité. »

Et entrant dans l'église de la sainte Mère de Dieu, Marie, ils se prosternèrent tous en prière. Et lorsqu'ils se furent relevés, ils vinrent où étaient les corps des deux morts. Et le bienheureux Taurin, élevant les yeux au ciel, dit : « Seigneur, pour que ce peuple croie que votre Fils est le Seigneur Jésus-Christ, le sauveur du monde et que vous lui avez donné la puissance sur toute chair, à lui et à ses disciples : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, vous l'obtiendrez, » je vous prie en son nom de ressusciter cet enfant qu'on nomme Marinus. »

Il lui prit la main, et Marinus sur-le-champ s'éveillant comme du sein du sommeil, effaça de son visage la poussière et le sang qui le couvraient ; et tombant aux genoux de Taurin, il le supplia de lui donner l'immortel sacrement de baptême, ainsi qu'un Ange le lui avait recommandé ; ce que fit Taurin.

Et en sortant du bain sacré, Marinus dit à son père : « Hélas ! père, tu ne sais pas quelle misérable vie nous menons ici-bas et quels grands supplices recevront à cause d'elle ceux qui nous ressemblent, et combien grande est la gloire pour ceux qui chérissent et servent ce Dieu, qu'honore cet homme, notre parent. Je l'ai vu au milieu des chœurs des Anges, au sein desquels il priait pour nous. »

Pendant que Marinus leur prêchait ces choses et d'autres semblables touchant la vie éternelle, Licinius et son épouse et tous les grands de leur cour, tombant aux pieds de Taurin, solli-

citèrent de lui le don du saint Baptême. Et ce jour-là, douze cents hommes furent baptisés.

Marinus se prosterna aux pieds de Taurin, et lui dit : « Homme du Dieu très-haut, ressuscitez mon écuyer, afin qu'il ne reste pas exposé aux supplices auxquels je l'ai abandonné. »

Et le bienheureux Taurin lui dit : « Votre demande est bonne, mon fils ; ce sera pour lui un heureux message. »

Et le bienheureux Taurin dit à tout le peuple : « Prions, frères, prions le Seigneur qu'il nous rende ce mort. »

Et tous, s'étant prosternés pour prier, criaient : « Exaucez, ô notre Dieu, votre Serviteur. »

Après qu'ils se furent relevés et qu'ils eurent dit : « Amen, » l'Homme bienheureux se tourna vers le cadavre, et dit : « O jeune Paschasius, au nom de Jésus-Christ, levez-vous. »

Et lui sortant soudain comme des bras du sommeil, il dit à l'Homme bienheureux : « Je souffrais de grands tourments, Homme saint, quand un envoyé est venu de la part du Très-Haut me ramener à vous. »

Et il dit à son seigneur Marinus : « Cet envoyé qui m'a amené ici, me fait vous annoncer que vous retournerez à lui le jour où vous quitterez la blanche robe du baptême. »

Marinus fut bientôt saisi d'une légère fièvre et selon l'ordre de l'Ange il mourut le huitième jour après son Baptême.

A la vue de Paschasius aussi ressuscité, le peuple déjà affermi dans la foi compta à peine une seule personne qui, dès le lendemain, ne fût pas accourue au baptême du Christ Jésus, parmi tous ceux de ce diocèse qui étaient alors présents à ce miracle.

Or, déjà la Gaule entière florissait au souffle de la parole du Christ Jésus.

Cependant, tandis que toutes ces choses s'accomplissaient, et que tout le peuple était dans la joie du triomphe, le diable, ennemi de la vérité, amena pour la seconde fois, contre les Gaulois, une nombreuse nation de l'Orient, leur ennemie. Et lorsque les Gaulois eurent la certitude complète de leur ruine et qu'ils ne pouvaient en aucune façon l'éviter, tous d'un accord unanime ils recoururent au secours de l'Homme de Dieu.

Et l'Homme de Dieu leur ordonna sur-le-champ de jeûner pendant trois jours. Après quoi, l'Ange du Seigneur dit à Taurin : « Rends grâces à ton Créateur, à cause des âmes dont tu as obtenu seulement le salut spirituel. Mais, quant à ce pays, son malheur durera longtemps ; cependant il reviendra encore à un état meilleur. Quant à toi, dans huit jours tu recevras du Seigneur la couronne de ton travail. »

Ce qui arriva ainsi.

Le lendemain matin, Taurin ayant convoqué le peuple dans l'église, leur annonça ce que le Seigneur avait daigné lui révéler. A cette nouvelle, le peuple fut très-effrayé, mais, l'Homme de Dieu les consola avec affection. Et le peuple lui dit : « Nous savons que vous êtes l'homme du Seigneur ; dites-nous donc qui nous guidera et vers quel pays nous fuirons. »

Le bienheureux Taurin répondit : « Ne vous désespérez pas ; allez en toute hâte à Rome et annoncez au bienheureux Pape Sixte le jour de ma mort, si toutefois ce Pontife n'a pas encore été couronné par le martyre. »

Pour moi, Deodatus, le filleul de Taurin, j'avais déjà écrit un petit livre de ses saintes et bonnes œuvres, ainsi que des ouvrages qu'il avait composés ; car, il fut un admirable docteur.

Il serait long de raconter comment nous allâmes à Rome avec lui, comment en cette même ville il ensevelit honorablement sa mère, comment aussi Licinius et son épouse méritèrent pour le nom du Christ de recevoir la couronne de gloire, et comment enfin, après avoir reçu la bénédiction de Sixte, nous revînmes à Evreux, notre pays. Toutes ces choses se trouvent dans le petit livre dont nous avons ci-dessus rappelé l'existence.

Or, dès que fut arrivé le jour du Seigneur, — le dimanche, — tout le peuple se rendit à l'église, selon la coutume. Et l'Homme de Dieu, après avoir achevé la célébration solennelle de la messe, dit à tout le peuple : « Frères, dans cinq jours rassemblez-vous tous ici. »

Le cinquième jour nous nous réunîmes tous dans l'église. Alors s'éleva un deuil que rien ne put calmer, — à cause du départ prochain de notre Père. Mais, pour lui, ayant commencé et

terminé l'Office, selon l'usage, il encouragea et consola fortement le peuple et lui prédit beaucoup de choses futures dont ensuite nous avons éprouvé la vérité ; et après avoir beaucoup prêché, s'asseyant dans la chaire épiscopale, il nous bénit en ces termes : « Allez, mes petits enfants, allez en paix, car le Seigneur Jésus-Christ sera avec vous. »

Pendant que nous avions, tous, les yeux tournés vers lui, nous vîmes soudain autour de l'autel une innombrable multitude d'hommes vêtus de blanc. Et la voix de tous se fit entendre, et elle disait : « Viens avec nous, Saint de Dieu, Taurin, qui as souffert beaucoup de tourments pour l'amour de Dieu, et entre dans la joie de ton Seigneur. »

Je prends Dieu à témoin, et cela sans me louer, que je me suis vu comme un d'eux au ciel (je ne sais cependant comment), pendant que j'assistais aux obsèques de Taurin.

Mais aussitôt que la voix de ces hommes se fut fait entendre, une nuée si épaisse emplit l'édifice, que personne ne pouvait y distinguer son voisin. Après que l'espace d'environ une heure se fut écoulé, cette nuée parfumée se dissipa et Taurin apparut assis, dans sa chaire épiscopale, comme en prière, les mains étendues et les yeux tournés vers le ciel.

Et comme parmi le peuple on s'enquérât du lieu où serait enseveli Taurin, afin que les ennemis ne pussent pas le trouver, on pria le Seigneur de daigner révéler ce qu'on devait faire du corps du très-saint Homme. Et aussitôt leur apparut Taurin, le visage plein de dignité et blanc comme la neige, qui leur dit : « Frères, prenez le corps de votre Père et suivez-moi tandis que je vous guiderai. »

Pleins de confiance à cette vue et sans hésiter en rien, nous primes le corps et nous sortîmes par la porte qui est à l'occident, suivant l'homme de Dieu jusqu'à un tiers de mille dans la même direction occidentale ; et là, il s'arrêta et dit : « Frères, déposez le corps. »

Ensuite il ajouta : « Avez-vous un tombeau ? »

Nous répondîmes que nous en avions un très-convenable.

C'est pourquoi, ayant acheté un tombeau, tandis que l'Homme

de Dieu se tenait toujours en cet endroit avec nous, nous fîmes une fosse.

Et lorsque (selon la coutume), nous l'eûmes déposé dedans et que nos larmes et notre deuil montaient en quelque sorte jusqu'au ciel, il se leva, comme s'il était vivant, de la fosse, et il nous dit : « Mes petits enfants, que faites-vous ? Ne craignez pas. Écoutez cet homme qui vous a guidés jusqu'ici. »

Et ayant incliné la tête, il se tut. Mais, nous levant les yeux vers l'homme qui était avec nous, il nous dit ce que le Saint voulait dire : « Frères, vous craignez que votre Père ne vous soit enlevé par les ennemis ; il n'en sera pas ainsi. Car moi qui fus son gardien pendant sa vie, je le serai encore après sa mort, et sa mémoire sera grande dans les siècles. Cette cité, il est vrai, va être maintenant ruinée de fond en comble ; mais aucun de vous ne périra. »

Et après que nous eûmes achevé tous les ornements de la sépulture de Taurin, cet homme, son Ange, comme nous le croyons, nous dit : « Fuyez et cachez-vous au plus vite, pour ne pas être enveloppés par les ennemis. Vous recevrez de Dieu le salaire de votre travail, et que la paix soit avec vous. »

Ensuite il ne reparut plus. Mais avant de disparaître, il dit : « Pendant longtemps cet endroit sera inconnu. »

Moi, Deodatus, fillicul de Taurin, j'ai raconté rapidement et comme en courant ces choses, en abrégé, tandis que j'étais retenu par la fièvre en la cité de Milan chez le bienheureux Benoît. Pour nous, ayant reçu la bénédiction de l'Ange, nous échappâmes à la crainte des Gentils ; car déjà ces ennemis approchaient menaçants. Priez pour moi, qui que vous soyez, qui lirez ce petit nombre de pages de la vie de Taurin. Priez pour moi, Père saint qui m'avez reçu au sortir des fonts sacrés et qui pendant tout le temps de ma fuite me consolez de ma crainte ; que je sois délivré des fièvres par vos saintes prières, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.

(BARTHÉLEMY).

SAINT ALEXANDRE LE CHARBONNIER,

ÉVÊQUE DE COMANE.

Vers le milieu du troisième siècle, les chrétiens de Comane, dans le Pont, envoyèrent des députés à saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, pour le prier de venir constituer leur église, en leur donnant un évêque. Il y alla et passa chez eux quelques jours, échauffant leur zèle pour la religion par ses discours et ses actions. Le temps était venu de leur choisir un pasteur; les magistrats et les principaux de la ville cherchaient le plus noble, le plus éloquent, le plus distingué par les qualités éclatantes qu'ils voyaient en Grégoire même. Ils lui en présentèrent plusieurs. Lui, qui ne considérait que la vertu, leur dit qu'ils ne devaient pas dédaigner de chercher même entre ceux dont l'extérieur était le plus méprisable. Un de ceux qui présidaient à l'élection voulut tourner ce discours en raillerie, et dit : « Si vous voulez laisser ce que nous avons de meilleur, il faut prendre un évêque dans les artisans et le bas peuple; je vous conseille de choisir Alexandre, le charbonnier, nous y consentirons tous. — Et qui est-il cet Alexandre? répondit Grégoire. » Un de la compagnie se présenta en riant. Il était demi-nu, le reste couvert de haillons sales et déchirés; on connaissait aisément son métier à la noirceur de son visage, de ses mains et de tout ce qui était découvert. Tout le monde se mit à rire en voyant cette figure au milieu de l'assemblée.

Alexandre n'était point étonné, ne regardait personne et paraissait content de son état; ce qui fit juger à Grégoire qu'il y avait en cet homme quelque chose d'extraordinaire. En effet, c'était un philosophe chrétien, un vrai sage. Ce n'était point la nécessité qui l'avait réduit à cet état, mais le désir de se cacher en pratiquant la vertu. Il était jeune et naturellement bien fait : ce sont des occasions de tentation, à qui se propose la continence. La poussière de charbon qui le défigurait était comme un mastic qui l'empêchait d'être connu. Son métier lui servait encore innocemment à vivre et à faire de bonnes œuvres. Grégoire, l'ayant pris à part et questionné soigneusement sur ce qu'il en était, le

laissa entre les mains de ceux qui l'avaient accompagné à Comane, leur prescrivant ce qu'il fallait faire, et retourna dans l'assemblée. Il y parla des devoirs d'un évêque, et prolongea son entretien jusqu'à ce que ceux à qui il en avait donné l'ordre ramenèrent Alexandre. Ils lui avaient fait prendre un bain et l'avaient revêtu des habits de Grégoire; en sorte qu'il parut un autre homme et attira les yeux de tout le monde. « Ne vous étonnez pas, dit Grégoire, si vous vous étiez trompés en jugeant selon les sens; le démon même voulait rendre inutile ce vase d'élection, en le tenant caché. » Ensuite il consacra solennellement Alexandre avec les cérémonies accoutumées, et le pria de parler devant l'assemblée. Il s'en acquitta si bien, qu'il justifia pleinement le jugement de Grégoire. Son discours était solide et plein de sens, mais peu orné; un jeune Athénien qui se trouva présent s'en moqua, parce qu'il n'avait pas l'élégance attique; mais il en fut repris dans une vision. Alexandre gouverna dignement l'église de Comane, jusqu'à la persécution de Décius, où il souffrit le martyre pour la foi ¹.

SAINT ÉQUICE,

ABBÉ.

Dans le même temps que saint Benoît, mais dans une autre partie de l'Italie, nommée alors la province Valérie, aujourd'hui l'Abruzzi ultérieure, vivait saint Équico, père de plusieurs monastères. Étant fatigué dans sa jeunesse de rudes tentations de la chair, il s'appliqua à l'oraison avec plus d'assiduité. La nuit, un Ange lui apparut, en présence duquel il lui sembla qu'on retranchait la source de ce mal, et, depuis ce temps il ne sentit plus aucune tentation semblable. Ainsi appuyé du secours de Dieu, outre les hommes qu'il gouvernait déjà, il commença à conduire des filles, avertissant toutefois ses disciples de ne pas se fier à son exemple. Outre le soin de ses monastères, il s'appliquait encore à l'instruction des peuples, allant dans les villes, dans les bourgades et les maisons particulières. Ses habits étaient si

¹ Acta SS., 11 aug.

pauvres et son extérieur si méprisable, qu'à moins de le connaître, on ne lui aurait pas rendu son salut. Il montait le plus méchant cheval du monastère, qui n'avait pour bride qu'un licou, et que des peaux de mouton pour selle. Il portait sur lui dans des sacs de peau, les Écritures saintes, qu'il expliquait partout où il arrivait.

Félix, homme noble de la province de Nursie, lui dit un jour dans la familiarité : « Comment osez-vous prêcher sans avoir d'ordre sacré ni de permission du Pontife romain sous qui vous vivez ? » Saint Équice lui répondit : Je m'en disais autant à moi-même ; mais une nuit un jeune homme très-beau m'est apparu et m'a appliqué une lancette sur la langue, en disant : J'ai mis mes paroles en ta bouche ; va prêcher. Depuis ce jour-là je ne puis m'empêcher de parler de Dieu. » Le bruit de ses prédications étant venu jusqu'à Rome, les Clercs de l'Église romaine dirent au Pape : Qui est cet homme rustique qui se donne l'autorité de prêcher et d'usurper l'office de notre Seigneur apostolique, tout ignorant qu'il est ? Il faut l'envoyer prendre, afin qu'il connaisse la vigueur de la discipline. Le Pape y consentit et envoya Julien, alors défenseur de l'Église romaine, et depuis évêque de Sabine, lui ordonnant, toutefois, d'amener le serviteur de Dieu avec beaucoup d'honneur.

Julien alla promptement au monastère, où il trouva des moines occupés à transcrire des livres. Il leur demanda où était l'abbé. Il est, dirent-ils, dans ce vallon, qui fauche du foin. Julien avait un valet insolent, qu'il avait de la peine à dominer lui-même : il l'envoya pour lui amener l'abbé. Il entra promptement dans le pré, et, regardant tous les faucheurs, il demanda qui était Équice. Mais quand on le lui eut montré, quoiqu'il ne le vit que de loin, il commença à trembler, en sorte qu'il pouvait à peine se soutenir. Il embrassa les genoux du saint abbé, et lui dit que son maître était venu le trouver. Saint Équice lui dit : Prenez du foin pour vos chevaux ; je vous suis, quand j'aurai achevé le peu d'ouvrage qui me reste. Julien, étonné de ce que son valet tardait, le fut encore plus quand il le vit revenir chargé de foin. Je ne t'ai pas envoyé chercher du foin, lui dit-il, mais m'amener un

homme. Le voici qui vient, dit le valet. En effet, saint Équice arriva, ayant des bottines garnies de clous, et portant sa faux sur son épaule. Julien le méprisa, et se préparait à lui parler rudement. Mais quand il le vit de près, il fut saisi d'un tel tremblement, qu'à peine put-il lui parler pour s'acquitter de sa commission. Il courut lui embrasser les genoux, se recommanda à ses prières, et lui dit que son Père, le Pontife apostolique, désirait le voir.

Saint Équice rendit grâces à Dieu de ce qu'il le visitait par le Souverain Pontife, et, ayant appelé ses Frères, il commanda de préparer les chevaux, et pressa fortement Julien de partir à l'instant. « Il est impossible, dit Julien, je suis trop las pour partir aujourd'hui. » Saint Équice lui dit : « Vous m'affligez, mon fils ; car si nous ne partons pas aujourd'hui nous ne partirons point. » En effet, le lendemain, au point du jour, arriva un courrier en diligence avec une lettre à Julien, portant ordre de ne point tirer le serviteur de Dieu de son monastère. Et comme Julien demanda la cause de ce changement, il apprit que le Pape avait été fort épouvanté en une vision, pour avoir voulu faire amener l'homme de Dieu. Saint Équice retint Julien quelque temps, pour exercer envers lui la charité, et le contraignit à recevoir le salaire de son voyage. C'est du Pape saint Grégoire, que nous tenons ces détails. On croit que saint Équice mourut vers l'an 540, et son tombeau servit de refuge aux moines pendant les incursions des Lombards.

(ROHRBACHER).

SAINTE RUSTICLE.

ABBESSE.

Sainte Rusticle naquit à Vaison, l'an 555, et le jour même de sa naissance fut celui de la mort de son père. Sa mère la fit nommer Rusticle au Baptême. A peine l'eut-elle élevée jusqu'à l'âge de cinq ans, qu'elle s'en vit privée. Un homme de qualité, nommé Chéran, enleva la jeune Rusticle, dans le dessein de l'épouser lorsqu'elle serait en âge.

Elle fut ainsi séparée de sa mère, dans le plus grand besoin qu'elle pouvait avoir de ses soins pour son éducation. Mais Dieu

inspira à la vénérable Liliose, abbesse du monastère de Saint-Césaire d'Arles, le désir de s'entremettre pour faire retirer cette jeune enfant de la maison de son ravisseur et la mettre dans un couvent. Cette pieuse Abbessse s'adressa à saint Syagre, évêque d'Autun, pour lui représenter l'indignité de cet enlèvement, et le prier d'en aller faire des plaintes au roi Gontran. Le Prélat se chargea volontiers de la commission. Il obtint du prince que l'on obligerait Chéran à rendre la petite Rusticle, et que, pour mieux pourvoir à sa sûreté, elle serait mise dans le monastère d'Arles, sous la garde de l'Abbesse. Un saint prêtre fut chargé de cette mission, et porta l'ordre du roi. Il le fit voir à Chéran, qui n'osa s'y opposer ; il emmena la Sainte, qui avait près de sept ans, à Arles, dans le monastère de Saint-Césaire, où l'abbesse lui tint lieu de mère.

Les religieuses, qui l'avaient reçue avec beaucoup de joie dans leur maison, s'appliquèrent avec dévouement à son éducation, et prirent un soin particulier de la former à la vertu. Elles l'y trouvèrent disposée, et elle répondit si bien à leurs intentions, qu'elle résolut de rester avec elles. Quelques années après, sa mère Clémence la redemanda. Elle employa divers moyens pour la rappeler dans le monde ; mais Rusticle, qui y avait déjà renoncé, rendit inutiles ses sollicitations et ses efforts. Elle avait appris à juger de toutes choses par les lumières de la foi qu'elle avait reçue de Dieu ; et cette lumière, indépendamment des suggestions de ses maîtresses, lui avait déjà donné beaucoup d'éloignement et de mépris pour le monde. Elle se fortifiait tous les jours de plus en plus dans ces pieux sentiments, par la lecture qu'elle faisait des saintes Écritures avec assiduité. Elle avait mis toutes ses délices dans cette divine nourriture, et, comme elle avait la mémoire heureuse, elle apprit par cœur presque tous les livres de la Bible. Elle avait l'esprit aisé, agréable, vif, mais solide en même temps. Elle était prudente et adroite, et réussissait parfaitement dans tous les emplois que la supérieure lui donnait. Elle avait, outre cela, tous les agréments que les gens du monde ont coutume d'estimer.

Ces qualités n'étaient rien auprès de son humilité et de sa mo-

destie. Ce furent principalement ces deux vertus, jointes à sa douceur et à sa charité, qui lui gagnèrent le cœur de toutes les personnes de la communauté ; de sorte que quand Dieu eut retiré du monde la bienheureuse Mère Liliose, toutes les Religieuses voulurent avoir Rusticle pour abbesse à sa place, quoiqu'elle n'eût alors que dix-huit ans. Elle résista fortement à son élection et n'oublia rien pour représenter son incapacité. Personne ne la crut, et l'on n'eut aucun égard à ses remontrances. Elle fut donc obligée de céder à la volonté de ses Sœurs, et d'accepter la charge d'abbesse qu'elles lui imposaient.

Comme elle était parfaitement instruite des devoirs de la vie religieuse et des obligations de son nouvel emploi, elle fut bien éloignée de croire que la qualité de supérieure lui permit de se traiter doucement. Elle augmenta ses austérités, n'ayant plus personne au-dessus d'elle pour l'obliger, par son autorité, à les modérer. Elle se revêtit d'un rude cilice, et elle jeûnait rigoureusement. Elle avait une communauté de près de trois cents religieuses à conduire, et elle veillait sur chacune en particulier comme sur elle-même.

Rusticle, pour répondre à l'accroissement de la communauté, fit bâtir dans son monastère deux églises nouvelles, l'une sous le titre de la Sainte-Croix, l'autre sous le nom de Saint-Michel. Elle voulut travailler elle-même à la construction de ces saints édifices, et elle portait les pierres aux ouvriers.

Ayant aussi agrandi les logements de sa maison, elle attira au service de Dieu un grand nombre de vierges et de veuves, qui s'estimèrent heureuses de l'avoir pour guide dans les voies de leur salut. Elle reçut du ciel beaucoup de grâces particulières pour la conduite de tant de personnes. Un jour qu'elle était en prières dans l'une des églises de la ville, dédiée à saint Pierre, elle entendit une voix qui lui dit qu'elle se souvint d'imiter Jésus crucifié et son serviteur Étienne qui avaient prié pour leurs bourreaux. Elle eut occasion, bientôt après, de s'appliquer cet avertissement céleste. Elle fut accusée auprès du roi Clotaire II d'avoir caché et de nourrir secrètement dans son monastère un prince à qui l'on donnait la qualité de roi. Ses accusateurs étaient

un grand seigneur du pays, nommé Riccimer, et Maxime, évêque d'Avignon, qui s'était laissé surprendre par des calomniateurs, et qui donna, en cette occasion, de grandes marques de la faiblesse de l'homme. Car le fait dont il accusait la sainte Abbesse se fût-il même trouvé véritable, il n'était pas de la charité d'un évêque de se porter délateur et de faire un crime d'une action aussi innocente qu'était celle de sauver un enfant orphelin, fils du feu roi de Bourgogne, maître légitime des villes d'Arles et d'Avignon, et qui aurait dû être son héritier, sans la cruauté du roi Clotaire.

Ce fut pour cela cependant que Maxime poursuivit Rusticle auprès du nouveau monarque, et qu'il tâcha de la rendre criminelle de lèse-majesté. Clotaire donna ordre à Riccimer d'informer du fait. Ce seigneur vint à Arles ; mais, au lieu de rechercher la vérité de ce qu'on publiait contre l'Abbesse de Saint-Césaire, il continua de supposer, comme une chose certaine, qu'elle était coupable. Il lui fit de terribles menaces, et souffrit que ses gens commissent des insolences étranges dans le monastère. Il envoya quelques officiers au roi Clotaire pour lui faire entendre que l'Abbesse, selon toutes les apparences, avait commis la faute qu'on lui imputait. Le roi, dans le mouvement de la colère où le mit ce faux rapport, nomma un envoyé pour aller tirer la Sainte de son cloître, avec ordre de l'amener à la cour. La commission fut exécutée en peu de temps, et quelques raisons qu'alléguât l'Abbesse pour représenter que, selon la règle dont elle avait fait profession, elle ne devait pas sortir du monastère, on la contraignit de quitter sa communauté, et on l'enferma dans un autre monastère de la ville, qui lui fut donné pour prison.

Elle y demeura sept jours, et, quoiqu'elle y fût sous la protection du gouverneur de la ville, qui honorait particulièrement son mérite, elle pensa être accablée sous une grêle de pierres que des gens dévoués à ses ennemis jetèrent sur sa cellule ; on la fit sortir pour aller à la cour ; mais, comme elle était en chemin, Dieu lui suscita un bon avocat et un protecteur en la personne de saint Domnole, évêque de Vienne. Ce Prélat s'étant informé exactement de ce qu'on avait publié contre la Sainte, trouva

que tout n'était que fable et calomnie ; c'est ce qui le fit résoudre à prendre le chemin de la cour pour aller représenter au roi l'innocence de l'Abbesse de Saint-Césaire. Il y arriva longtemps avant elle, et quoique son témoignage ne pût effacer du premier coup l'impression qu'on en avait donnée à Clotaire, il obtint qu'on la reçût avec honneur.

On assure que Dieu fit paraître, en divers endroits de la route, des marques de la sainteté de sa Servante. Lorsque Rusticle fut arrivée à la cour, elle n'eut aucune peine à faire reconnaître son innocence. On trouva bon néanmoins qu'elle se purgeât par serment de tout ce qu'on lui avait imputé, et elle fut renvoyée à son monastère. La joie que toute la ville d'Arles eut de son retour causa beaucoup de confusion à ses calomniateurs, dont plusieurs touchés de regret de l'avoir diffamée, allèrent à son couvent lui demander pardon. Elle les traita comme les vrais disciples de Jésus-Christ ont coutume de se venger des injures et de la calomnie.

Depuis cette persécution, qui avait éprouvé sa vertu pendant plus de trois ans, elle gouverna encore sa communauté avec la même tranquillité qu'auparavant. Elle accomplissait avec un zèle, une vigilance et une exactitude toujours égale les devoirs d'une véritable abbesse et ceux d'une religieuse parfaite. Les infirmités corporelles où sa vieillesse et ses grandes austérités la réduisirent sur la fin ne purent rien diminuer de son activité ordinaire. Elle mourut de la mort des justes, l'an 632, âgée de soixante-dix-sept ans, dont elle avait passé cinquante-neuf dans la charge d'abbesse. Elle fut enterrée par Théodose, évêque d'Arles, dans l'église de Notre-Dame, qui était la principale des cinq de son monastère. Son corps après avoir demeuré longtemps en ce lieu, fut transporté dans la cathédrale de Saint-Trophime, mais la tête fut laissée dans l'abbaye de Saint-Césaire.

Les anciens Martyrologes ne parlent pas de sainte Rusticle. Celui de France marque sa fête au onzième jour d'août, que l'on croit être celui de sa mort.

S A I N T G É R Y ,

ÈVÊQUE DE CAMBRAI.

Saint Gaugeric, vulgairement appelé saint Géry, était né vers le milieu du vi^e siècle, à Yvoi, petite ville du Luxembourg. L'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle, le préserva de la corruption qui atteint si facilement les jeunes gens ; et tandis que ceux de son âge s'imprégnaient des poisons du vice, sous prétexte de se former aux sciences et aux manières du monde, il sut conserver le précieux trésor de son innocence.

Saint Magnéric, successeur de saint Nicétas sur le siège de Trèves, étant venu à Yvoi, eut occasion d'y connaître Géry. Il fut si charmé de ses talents et de sa vertu, qu'il l'ordonna diacre. Géry, redoublant de ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, s'appliqua à remplir ses devoirs et surtout à instruire les fidèles.

La réputation qu'il s'était acquise par son savoir et sa sainteté lui mérita l'honneur d'occuper les sièges de Cambrai et d'Arras, réunis alors depuis la mort de saint Vaast. Pendant son épiscopat qui dura trente-neuf ans, il travailla de toutes ses forces à la sanctification de son troupeau, et vint à bout de le purger des restes de l'idolâtrie. Il visitait sans cesse toutes les parties de son diocèse. On voit, dans sa vie, qu'il alla plus d'une fois jusqu'à Bruxelles, qui naissait alors.

Il se retirait de temps en temps dans quelque solitude, pour converser avec Dieu et lui recommander ses besoins et ceux des âmes qui lui étaient confiées. Il fut honoré du don des miracles. Entre autres prodiges, on rapporte qu'un lépreux, qu'il baptisait à Yvoi, fut guéri tout à coup. Epuisé d'années et de fatigues, il alla jouir du repos éternel, le 11 août 619. On l'enterra dans une église qu'il avait bâtie sous l'invocation de saint Médard.

S A I N T E R G A T ,

ABBÉ.

Les débris du crâne de ce Saint sont conservés à Tréouergat dont il est patron. Avant la Révolution, il était dans une tête

d'argent que les persécuteurs enlevèrent, mais les fragments de la relique qu'ils avaient jetée sur le pavé du temple, furent recueillis par un prêtre caché, à la prière du sacristain. On invoque saint Ergat contre toutes sortes de maladies, spécialement contre les rhumatismes. Des prodiges attestent le pouvoir charitable de l'ami du Tout-Puissant. Marguerite le Fur, de Saint-Renan, éprouvait depuis longtemps des douleurs qu'il empêchaient de se mouvoir, et étaient victorieuses de l'art : elle se voua à saint Ergat, et envoya une personne puiser à son intention à la fontaine du bienheureux abbé. A l'instant où l'envoyée pouvait y être, la malade se sentit délivrée, et le lendemain, elle alla remercier son céleste Bienfaiteur, publiant qu'elle lui devait sa guérison. Neuf fois de suite elle visita la fontaine sacrée, invitant toutes ses connaissances à seconder son désir, d'élever une chapelle auprès de la fontaine.

En 1839, les témoins étaient encore vivants à Saint-Renan et à Tréouergat. Vers la même époque, François Menguy, du bourg même de Tréouergat, périssait de langueur. La médecine n'ayant pu le sauver, les parents de cet enfant de neuf à dix ans, promirent d'élever une Croix près de la source salutaire, s'il recouvrerait la santé ; aussitôt il fut guéri. Plusieurs paroissiens de Tréouergat se font gloire d'avoir aidé les pieux parents à porter en triomphe et à planter la Croix qui se voit encore. Une multitude de fidèles proclament qu'ils doivent à saint Ergat le retour inespéré de leur santé.

A Tréouergat, le Saint est honoré comme abbé le deuxième dimanche d'août. Il y est représenté revêtu d'une soutane, d'une aube, d'une chasuble avec manipule, et tenant un livre entre les mains. Sa fontaine, à vingt minutes sud de l'église, est fréquentée par les pèlerins. D'abord, ce n'était qu'une cavité dans la terre. Les seigneurs de Penquet, ennuyés d'y voir affluer les fidèles, la comblèrent. Une maladie grave les fit promettre de bâtir en pierre de taille la fontaine du Saint ; ils s'y firent porter et furent guéris. Leurs armoiries s'y voient encore.

A Tréouergat, on nomme le saint abbé Wergat et Ouergat ; sur de vieux missels, les anciens pasteurs du lieu ont écrit en latin :

Goescatus. Saint Ergat est aussi patron primitif de Pouldergat, dans l'évêché de Quimper.

SAINTE AGUILBERTE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Aguilberte ou Agliberte, d'une très-noble famille des Francs, naquit au territoire de Meaux. On dit qu'elle avait pour frère le bienheureux évêque Ebrigrisile, et qu'elle était parente du vénérable Adon, fondateur de l'abbaye de Jouarre, de sainte Telchilde, abbesse de ce monastère, et du vénérable Agilbert, évêque de Paris. Brûlant du désir d'une vie plus parfaite, elle les accompagna ou les suivit à Jouarre, se souvenant de cette parole de l'Apôtre : La vierge ne pense qu'aux choses du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit. Y ayant pris l'habit, elle se consacra tout entière au service de Jésus-Christ, mourut à elle-même et au monde pour s'attacher plus fermement au Seigneur, et unit d'une manière admirable la pauvreté évangélique à l'amour de la virginité. Elle fit ainsi de grands progrès dans la vertu, et se montra si attentive à l'exacte observance de la Règle, qu'elle devint le modèle de toute la communauté. C'est pourquoi elle en fut nommée abbesse à la mort de sainte Telchilde. Remplie des dons de la grâce, elle la conduisit très-saintement dans les voies de Dieu par ses actes et par ses paroles, et mérita d'être appelée par Dieu dans la gloire, après avoir mené une vie très-pieuse et très-pure, et gouverné parfaitement son monastère.

Le renom de sainteté que ses vertus lui avaient acquis était si grand, que peu d'années après sa mort, elle fut honorée d'un culte public, à l'abbaye de Jouarre. Son corps avait été inhumé par les religieuses dans la chapelle souterraine de Saint-Paul-Ermite, auprès de celui de sainte Telchilde. Les reliques de ces deux abbesses sont placées aujourd'hui dans une grande châsse, mais dans des reliquaires distincts, que l'on garde religieusement dans l'église paroissiale de Jouarre. (PROPRE DE MEAUX.)

LE VÉNÉRABLE P. JEAN-GEORGES THOMAS,

FRÈRE PRÊCHEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Thomas, Jean-Georges, Dominicain de la Congrégation d'Alsace, de la maison de Schélestadt, au diocèse de Strasbourg, était âgé de quarante ans, lorsqu'il fut déporté de la Meurthe, sur le navire *les Deux-Associés* ; il y mourut le 11 août 1794, et fut enterré à l'île d'Aix. Les discours enflammés du P. Thomas ranimaient la confiance dans les âmes les plus affaissées sous le poids de l'infortune. Il espérait tellement de la bonté divine, que malgré la rigueur de ses châtimens, elle n'abandonnerait pas l'Eglise de France, qu'il croyait à chaque instant toucher au moment de sa délivrance et de sa régénération. Il tâchait, il est vrai, de l'accélérer par des prières ferventes, qui faisaient sa plus ordinaire occupation. Le P. Thomas jouissait parmi les prêtres de son département, de la réputation d'un Saint, et jamais on ne vit rien en lui qui ne justifîât cette honorable qualification ; il était surtout extrêmement dévoué à la très-sainte Vierge, et avait en elle une confiance vraiment filiale.

LA VÉNÉRABLE MARIE DELAIRE.

Marie-Jeanne Guédon, veuve Delaire, simple marchande de fil à Falaise, offrit chez elle un asile à un de ces prêtres catholiques dont les persécuteurs avaient mis la tête à prix. Cette générosité fut bientôt découverte, et la pieuse hôtesse du ministre de Jésus-Christ fut trainée dans les prisons de Caen. Elle n'en sortit que pour être envoyée à l'échafaud, comme recéleuse de prêtres réfractaires, c'est-à-dire fidèles. Son exécution eut lieu le 11 août 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 11 août, on célébrait à Constantinople la dédicace de Notre-Dame de la Miséricorde, une des nombreuses églises que les Grecs avaient élevée en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Notre-Dame de Beaune était une collégiale insigne, qui tenait

le premier rang après la cathédrale, dans le diocèse d'Autun. C'était aussi un pèlerinage très-fréquenté, où dans la seule année 1290, il s'opéra vingt-quatre miracles, tous revêtus du caractère de l'authenticité. Pierre de Marcilly, docteur en théologie et censeur, fut chargé par le doyen du Chapitre, d'en écrire la relation d'après ce qu'il avait appris de la bouche de témoins dignes de foi. Il remarque que presque toutes ces guérisons eurent lieu le samedi, jour spécialement consacré à la très-sainte Vierge.

On portait aussi à Notre-Dame-de-Beaune, ajoute l'abbé Péquégnot, les enfants morts-nés, afin qu'ils pussent recevoir la grâce du Baptême. Un mémoire historique sur la collégiale¹, rapporte que le 11 octobre 1507, un enfant mort-né, présenté devant la très-sainte Vierge et les reliques des Saints, montra des signes de vie et fut ensuite baptisé; que le 19 du même mois, un autre enfant mort-né, fils de Jean Maëlon, donna des signes de vie, fut baptisé, puis enterré d'après l'ordre du Chapitre, en présence de toute la ville.

Il paraît certain que la statue de la très-sainte Vierge, que l'on honore actuellement à l'église de Notre-Dame, est la statue miraculeuse du xiii^e siècle. On croit même qu'elle remonte à la fondation de la collégiale. Son attitude, sa couleur et sa facture annoncent une haute antiquité. Avant la Révolution, cette même Vierge était placée, de temps immémorial, au-dessus du maître autel, alors reculé au fond du chœur. C'était à ses pieds que, chaque dimanche, comme aujourd'hui encore, l'officiant, après la grand'messe, entonnait et le chœur continuait cette prière touchante, cri d'amour et d'espoir, qui saluait Marie, Mère de grâce et de miséricorde, et plaçait sous son puissant patronage et les vivants et les morts :

Maria, mater gratiæ !
Mater misericordiæ !
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe :
Pro defunctis intercede !

Marie, mère de grâce !
Mère de miséricorde !
Protégez-nous contre l'ennemi,
Et recevez-nous à l'heure de la mort.
Intercédez pour les défunts.

¹ Supplément de l'*Histoire de Beaune*, par M. Bredault, vicaire de Demigny.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, entre les deux lauriers, la fête de saint Tiburce, martyr, qui sous le juge Fabien, dans la persécution de Dioclétien, marchant pieds nus sur des charbons ardents, et confessant Jésus-Christ avec encore plus de force, fut condamné à être conduit à la borne qui marquait le troisième mille depuis la ville, et à y être frappé du glaive.

A Rome encore, sainte Suzanne, vierge, d'une famille distinguée, et nièce du Pape saint Caius, qui mérita la couronne du martyr en perdant la tête sous le tranchant du glaive, au temps de Dioclétien.

A Comanes, dans le Pont, saint Alexandre, surnommé le Charbonnier, évêque, qui, de philosophe très-habile, étant devenu très-savant dans la science éminente de l'humilité chrétienne, et ayant été élevé sur le siège de cette église par saint Grégoire le Thaumaturge, devint illustre, non-seulement par ses prédications, mais aussi par le martyre qu'il souffrit dans le feu.

Le même jour, martyr de saint Ruffin, évêque des Marses, et de ses compagnons, sous l'empereur Maximin.

¹ TERTIO IDUS AUGUSTI.

Romæ inter duas lauros natalis sancti Tiburtii martyris, qui sub iudice Fabiano in persecutione Diocletiani, cum nudis plantis super carbonem ardentem ingressus, Christum majori confiteretur constantia, duci in tertium ab urbe miliarium atque ibidem gladio animadverti jubetur. — Item Romæ sanctæ Susannæ virginis, quæ cum esset nobili prosapia orta, et beati Caji pontificis neptis, martyrii palmam tempore Diocletiani capitis obtruncatione promeruit. — Comanæ in Ponto sancti Alexandri episcopi, cognomento Carbonarii, qui ex philosopho disertissimo eminentem Christianæ humilitatis scientiam adeptus, et a sancto Gregorio Thaumaturgo in thronum illius Ecclesiæ sublimatus, non solum prædicatione, sed etiam per ignem consummato martyrio fuit illustris. — Eodem die passio sanctorum Rufini Marsorum episcopi et sociorum, sub Maximino imperatore. — Apud Ebroicensis in Gallia sancti Taurini episcopi, qui a beato Clemente papa illius civitatis episcopus ordinatus, Evangelii prædicatione christianam fidem propagavit, ac multis pro ea susceptis laboribus, miraculorum gloria conspicuus obdormivit in Domino. — Cameraci in Gallia sancti Gaugerici episcopi et confessoris. — In provincia Valeriæ sancti Equitii abbatis, cujus sanctitas beati Gregorii papæ testimonio comprobatur. — Tuderti sanctæ Dignæ virginis.

A Evreux en France, saint Taurin, évêque, qui, ayant été ordonné évêque de cette ville par saint Clément, Pape, propagea la foi chrétienne par la prédication de l'Évangile, et après avoir entrepris plusieurs travaux pour elle, s'endormit dans le Seigneur, illustre par la gloire de ses miracles.

A Cambrai, en France, saint Géry, évêque et confesseur.

Dans l'Abruzzes ultérieure, saint Equice, abbé, dont la sainteté est attestée par le Pape saint Grégoire.

A Todi, sainte Digne, vierge.

Additions des autres martyrologes.

Saint Chromace, père du Martyr saint Tiburce.

Saint Gérard, d'origine française, honoré à Sora en Italie.

Plusieurs saints Martyrs de Nicopolis, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme.

Saint Alexandre, martyr à Riéti.

Saint Silon, martyr avec saint Rufin et saint Alexandre.

Sainte Athracte, vierge honorée en Irlande.

Les bienheureux Pierre et Jean Becchetti, des Ermites de Saint-Augustin, honorés à Fabriano.

Saint Dinevaut, martyr tué à Milly, près de Beauvais, par des impies, au v^e siècle.

Le bienheureux Baudoin, de l'Ordre de Cîteaux, auquel est adressée la quinzième épître de saint Bernard.

Martyrologe de la dernière persécution.

Philippe Tabar, prêtre du diocèse de Poitiers, ayant refusé le serment révolutionnaire, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté à Poitiers le 11 août 1794.

Honoré Mazoyer, prêtre Bénédictin, emprisonné à Mende et condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté à Mende le 11 août 1794.

René Boucher, curé de Chateaudun, condamné à la déportation comme prêtre réfractaire, embarqué à Rochefort et mort sur le navire le 11 août 1794, à l'âge de cinquante-trois ans.

DOUZIÈME JOUR D'AOUT.

Sainte Claire, vierge et abbesse. — Saint Félix et saint Felicissime, martyrs. — Sainte Hilarie, mère de saint Afre. — Saint Euplius, martyr. — Saint Eusèbe, évêque de Milan. — Saint Junien, abbé. — Sainte Cécile du Saint-Mont, vierge et abbesse. — Saint Porcaire, abbé de Lérins, et ses compagnons, martyrs. — Le Bienheureux Imar, abbé. — Le Bienheureux Didace de Sylva, archevêque de Brague. — Le Vénérable Innocent XI, pape. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE CLAIRE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Claire était fille de Favorino et d'Ortulana, qui tenaient un rang considérable dans leur pays, par leur naissance et leurs richesses, mais qui étaient encore plus distingués par leur vertu. Elle naquit à Assise, ville d'Italie située sur une montagne. Elle avait deux sœurs que l'on nommait Agnès et Béatrix. Elle montra, dès son enfance, une grande charité pour les pauvres et une piété extraordinaire. Elle s'était assujettie à réciter tous les jours, un certain nombre de fois, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et elle comptait ses prières avec de petites pierres qu'elle portait dans son sein, à l'imitation de quelques anachorètes de l'Orient.

Ses parents, qui pensaient à l'établir dans le monde, lui proposèrent un mariage avantageux ; mais elle en ressentit une vive douleur, parce qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ. Saint François jouissait alors d'une grande réputation, et la ville d'Assise le regardait comme un modèle accompli de toutes les vertus. Claire se fit conduire chez lui par une femme de grande piété, et lui demanda conseil sur le parti qu'elle avait à prendre. François l'entretint de la vanité du monde, de la brièveté de la vie, de la nécessité d'aimer Dieu et de s'attacher à la poursuite des biens éternels. Il la toucha si vivement par ses discours,

qu'elle résolut sur-le-champ de renoncer au siècle. Il lui dit, en la quittant, de revenir le trouver le jour des Rameaux.

Au jour marqué, Claire, revêtue de ses plus riches habits, se rendit à l'église pour y entendre l'office, avec sa mère et toute sa maison. Mais à la distribution des rameaux, que chacun allait recevoir au pied de l'autel, elle resta modestement à sa place. L'évêque qui officiait, s'en étant aperçu, quitta l'autel pour lui porter un rameau. Elle alla à la procession avec les autres fidèles. Le lendemain matin, qui était le 18 mars de l'année 1212, elle se sauva de la maison paternelle; puis, s'étant réunie à quelques personnes de son sexe, recommandables par leur piété, elle gagna le couvent de la Portioncule, qui était à un mille de la ville, où saint François vivait avec ses disciples. Le Saint vint la recevoir à la porte de son église; il était accompagné de ses religieux, qui tenaient des cierges à la main et chantaient l'hymne : *Veni creator Spiritus*. Elle quitta ses riches vêtements devant l'autel de la très-sainte Vierge; après quoi saint François lui coupa les cheveux et lui donna un habit de pénitente, qui n'était autre chose qu'une espèce de sac qu'elle attacha autour de son corps avec une corde. La servante de Dieu avait alors dix-huit ans.

Comme saint François n'avait pas encore de religieuses de son Ordre, il la mit dans le monastère des Bénédictines de Saint-Paul, où elle fut reçue avec de grandes marques d'affection. Les pauvres Clarisses datent de cette époque la fondation de leur Ordre.

Le bruit de la retraite de Claire s'étant répandu, on la condamna universellement dans le monde; ses parents et les amis de sa famille vinrent en corps pour la tirer de sa solitude; on usa même de violence à son égard, et l'on déchira ses habits dans les efforts que l'on faisait pour l'arracher de l'autel qu'elle tenait embrassé. Ayant découvert sa tête pour montrer que ses cheveux étaient coupés, elle leur dit que Jésus-Christ l'avait appelée à son service; qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui; que plus on la persécuterait, plus elle espérait que Dieu lui donnerait de force et de courage pour résister. On joignit les

reproches aux mauvais traitements ; on l'accusa de déshonorer sa famille ; on traita de bassesse le sentiment d'humilité qui lui faisait embrasser un genre de vie semblable. Elle souffrit avec patience toutes les injures dont on l'accabla, et Dieu triompha de son âme.

Quelque temps après, saint François la transféra dans le monastère de Saint-Ange de Panso, situé dans le voisinage d'Assise, et qui était de l'Ordre de Saint-Augustin. Sa sœur Agnès vint l'y trouver pour s'assujettir au même genre de vie. Elles furent toutes deux exposées à une nouvelle persécution. Douze hommes maltraitèrent Agnès de paroles et d'action ; et comme, après l'avoir renversée par terre, ils la traînaient du côté de la porte, elle s'écria : « A mon secours, ma sœur, ne permettez pas que l'on me sépare de Notre-Seigneur Jésus-Christ ni de votre chère compagnie ! » Sa constance la rendit victorieuse, et saint François lui donna aussi l'habit, quoiqu'elle n'eût que quatorze ans. Il mit les deux sœurs dans une petite maison qui était contigüe à l'église de Saint-Damien, et il établit Claire supérieure de ce monastère naissant.

La Sainte eut la consolation de voir sa mère Ortulana et plusieurs autres femmes de sa famille venir embrasser avec elle les austérités de la pénitence. Sa communauté fut bientôt composée de seize personnes, dont trois étaient de l'illustre maison des Ubal dini de Florence. Des princesses même trouvèrent plus de gloire dans la pauvreté de Claire que dans la possession des biens, des plaisirs et des honneurs du monde. En peu d'années, le nouvel Ordre prit des accroissements considérables ; il eut des monastères à Pérouse, à Arezzo, à Padoue, à Rome, à Venise, à Mantoue, à Bologne, à Spolète, à Milan, à Sienne, à Pise, et dans les principales villes de l'Allemagne. Agnès, fille du roi de Bohême, en fonda un dans la ville de Prague, et s'y fit elle-même religieuse.

Sainte Claire et ses filles pratiquèrent des austérités qui, jusque-là, avaient été presque entièrement inconnues parmi les personnes de leur sexe. Elles allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, gardaient une abstinence perpétuelle, et ne rompaient

jamais le silence que quand la nécessité ou la charité les y obligeait.

Non contente de faire quatre carêmes et de pratiquer les mortifications générales, Claire portait toujours un cilice ; elle jeûnait toutes les veilles de fêtes ; elle ne vivait que de pain et d'eau depuis le mercredi des Cendres jusqu'à Pâques, et depuis le 11 novembre jusqu'à Noël. Quelquefois elle couvrait de branches la terre sur laquelle elle couchait, et n'avait qu'un tronc d'arbre pour oreiller. Tant d'austérités affaiblirent sa santé, en sorte que saint François et l'évêque d'Assise l'obligèrent à coucher sur un mauvais lit, et à ne passer aucun jour sans prendre au moins un peu de nourriture.

Malgré cet amour extraordinaire pour la pénitence, on ne remarquait en elle rien de sombre ni de triste ; elle avait au contraire un visage gai et serein, qui annonçait combien elle trouvait de douceur dans toutes ses mortifications.

Saint François avait voulu que son Ordre fût principalement fondé sur la pauvreté ; il ordonna que l'on y vivrait de ce qu'on recevrait chaque jour de la charité des fidèles, sans permettre que l'on y possédât aucun revenu fixe. Sainte Claire se fit toujours gloire d'être animée de son esprit. Une fortune considérable lui était échue par la mort de son père ; elle distribua tous ses biens aux pauvres, et ne retint rien pour son monastère. Lorsque le Pape Grégoire IX voulut apporter quelque adoucissement à l'article de sa règle qui avait la pauvreté pour objet et qu'il proposa de doter le monastère de Saint-Damien, elle le conjura, de la manière la plus touchante, de ne rien changer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors, et ce qu'elle sollicitait lui fut accordé.

Les autres corps religieux demandant à Innocent IV qu'il leur permit de posséder des biens, elle présenta une requête à ce Pontife pour le prier de maintenir son Ordre dans le privilège singulier de la pauvreté évangélique. Innocent le fit en 1251, par une bulle qu'il écrivit de sa propre main.

L'humilité de sainte Claire ne le cédait en rien à son amour pour la pauvreté. Quoique supérieure, elle ne s'arrogeait aucun

privilège; toute son ambition était d'être la servante des servantes de ses Sœurs. Elle lavait les pieds des Sœurs converses quand elles revenaient de la quête; elle servait à table et se chargeait du soin des malades les plus dégoûtants. Lorsque dans ses prières elle demandait à Dieu leur guérison, qu'elle obtint plusieurs fois, elle les renvoyait aux autres Sœurs, afin qu'on ne lui attribuât point de miracles. Son obéissance la rendait toujours attentive à faire ce que lui ordonnait saint François; elle semblait s'être dépouillée de sa propre volonté, et disait ordinairement à son bienheureux Père : « Disposez de moi comme il vous plaira; je suis à vous : depuis que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma volonté, je ne peux plus être à moi. »

Plus d'une fois Dieu témoigna visiblement combien la prière de sa servante était efficace. L'empereur Frédéric II ravageait la vallée de Spolète qui appartenait au Saint-Siège. Il y avait dans son armée un grand nombre de Sarrasins et d'autres infidèles. Il laissa dans le pays vingt mille de ces ennemis de l'Église. Ces barbares, qui ne respiraient que le pillage, vinrent assiéger Assise; ils attaquèrent d'abord le couvent de Saint-Damien, qui était hors des murs de la ville; déjà ils en escadaient les murailles. Sainte Claire, quoique malade, se fit conduire à la porte du monastère, avec un ciboire contenant le Saint Sacrement, lequel fut placé à la vue des ennemis. S'étant ensuite prosternée devant Jésus-Christ, elle versa un torrent de larmes et lui adressa cette prière : « Serait-il possible, ô mon Dieu, que vos servantes que vous avez rassemblées ici, et que vous avez nourries dans votre amour, tombassent entre les mains des infidèles? Sauvez-les, Seigneur, et moi avec elles! »

Sa prière finie, elle crut entendre une voix qui lui disait avec douceur : « Vous serez toujours sous ma protection. » Dans le même instant, une terreur subite s'empara des assiégés, et ils prirent la fuite avec une telle précipitation, que plusieurs d'entre eux en furent dangereusement blessés.

Une autre fois que Vitalis Aversa, général de Frédéric, assiégeait Assise, la Sainte dit à ses religieuses que, recevant leur subsistance de la ville, elles devaient l'assister autant qu'il serait

en elles ; dans la triste nécessité où elle se trouvait, elle leur ordonna de se couvrir la tête de cendres et de demander instamment à Jésus-Christ la délivrance de leurs concitoyens. Elles prièrent avec beaucoup de larmes un jour et une nuit, et obtinrent ce qu'elles demandaient. Les ennemis changèrent tout à coup de résolution, levèrent le siège, et se retirèrent sans causer aucun dommage. Peu de temps après, leur général, qui était un homme orgueilleux et cruel, perdit la vie.

Sainte Claire avait, comme saint François, une tendre dévotion aux mystères de la naissance et de la Passion de Jésus-Christ ; elle reçut plusieurs grâces spéciales en priant le jour de Noël. Jamais elle ne méditait sur les souffrances du Fils de Dieu sans fondre en larmes et sans ressentir les plus vives émotions de l'amour divin. Elle s'en occupait surtout dans les temps de maladies, ce qui arrivait souvent, car elle eut une très-mauvaise santé pendant vingt-huit ans. Elle n'en conservait pas moins sa gaieté, et le seul adoucissement qu'elle se permettait, lorsque ses maux redoublaient, était de se coucher sur un peu de paille. Réginaldus, cardinal d'Ostie, qui depuis fut Pape sous le nom d'Alexandre IV, lui écrivit de la manière la plus humble et vint la visiter ; elle fut aussi visitée quelque temps avant sa mort, par Innocent IV. Ce Pape fit, uniquement pour la voir, le voyage de Pérouse à Assise, et il eut avec elle des entretiens sur les matières spirituelles, dont il retira beaucoup de consolation.

Sainte Claire montra une patience admirable dans sa dernière maladie ; elle ne parlait pas même des vives douleurs qu'elle ressentait. Comme on l'exhortait à la résignation, elle s'écria : « Quelles actions de grâces n'ai-je pas à rendre à mon Sauveur ! Depuis que, par le moyen de son serviteur François, j'ai goûté l'amertume du calice de sa Passion, je n'ai rien trouvé dans ma vie qui ait pu m'affliger. Rien n'est insupportable à un cœur qui aime Dieu, au lieu que celui qui ne l'aime pas ne peut rien souffrir. »

Agnès, voyant sa sœur toucher à son dernier moment, la pria de lui obtenir la grâce de ne pas lui survivre. Claire la consolait en lui disant que c'était la volonté de Dieu qu'elle restât

ne e sur la terre ; mais elle lui assura en même temps qu'elle la suivrait bientôt, ce qui arriva effectivement. Elle exhortait tendrement ses religieuses, qui toutes fondaient en larmes, à persévérer dans la pratique de la sainte pauvreté ; après quoi elle leur donna sa bénédiction. Durant son agonie, elle se fit lire la Passion ; enfin elle rendit tranquillement l'esprit le 41 août 1253, dans la soixantième année de son âge et la quarante-deuxième de sa profession religieuse. On l'enterra le lendemain, jour auquel l'Église a fixé sa fête.

Le Pape Innocent IV vint à ses funérailles avec un grand nombre de cardinaux. Alexandre IV la canonisa en 1255. Cinq ans après, son corps fut solennellement transféré de Saint-Damien dans le nouveau monastère qu'on avait bâti dans l'enceinte de la ville, par l'ordre du Pape, en 1263. On y fit construire une église qui porta son nom. Le Pape Clément V en consacra le grand autel, sous l'invocation de la Sainte, et ses reliques s'y gardent encore aujourd'hui.

Nous avons, dit Rohrbacher, quatre lettres de sainte Claire à la bienheureuse Agnès de Bohême, qui refusa d'épouser l'empereur Frédéric II, pour pratiquer la vie de pauvre Clarisse. La mère y félicite sa fille sur sa vocation et l'exhorte à la persévérance, surtout à l'amour de la sainte pauvreté, mais tout cela avec une tendresse et une amitié séraphiques, que le monde ne soupçonne guère dans des âmes qui le renoncent, qui refusent un trône, qui repoussent les richesses et les plaisirs pour aller mourir elles-mêmes dans la pauvreté. Voici la quatrième de ces lettres :

« A la moitié de mon âme, au sanctuaire particulier du cordial amour, à la sérénissime reine Agnès, ma très-chère mère et fille spécialement chérie par-dessus toutes. Clara, indigne servante du Christ, et servante inutile de ses servantes, qui demeurent au monastère de Saint-Damien, salut, et la grâce de chanter avec les autres vierges saintes devant le trône de Dieu et de l'Agneau, le nouveau cantique, et de suivre l'Agneau quelque part qu'il aille.

« O mère et fille, épouse du Roi de tous les siècles ! si je ne

vous ai pas écrit aussi souvent que l'eussent désiré mon âme et la vôtre, ne vous en étonnez pas, ni ne vous persuadez aucunement que l'incendie d'amour dont je suis embrasée pour vous ait aucunement diminué. Comme vous aimaient les entrailles de votre mère, c'est ainsi que je vous aime. La seule chose qui a mis obstacle a été la rareté des messagers, les grands périls des routes. Maintenant donc, ayant trouvé une occasion d'écrire à votre Charité, j'en jubile avec vous, et je m'en réjouis avec vous dans la joie du Saint-Esprit, ô épouse du Christ ! Car comme la première sainte Agnès a été conjointe à l'Agneau sans tache, qui ôte les péchés du monde, de même il vous a été donné, ô la bienheureuse ! de jouir de l'union céleste de cette conjonction, que les Armées des cieus regardent avec admiration, dont le désir ravit tout à soi, dont le souvenir rassasie, la bonté remplit de toute douceur, l'odeur ressuscite les morts ; dont la glorieuse vue rend heureux tous les citoyens de la Jérusalem supercéleste ; qui est la splendeur de la gloire, la lumière de l'éternelle lumière, et le miroir sans tache.

« Regardez chaque jour dans ce miroir, ô reine et épouse de Jésus-Christ, contemplez-y bien souvent votre face, afin de vous parer au dehors et au dedans des vertus des fleurs les plus diverses, et de vous revêtir des ornements qui conviennent à la fille et à l'épouse du Roi suprême. O la bien-aimée ! il vous sera permis de vous complaire avec la grâce divine à regarder ce miroir. Venez et voyez-y d'abord Jésus couché dans une crèche, dans la plus grande pauvreté, et enveloppé de chétifs langes. O l'admirable humilité ! ô la pauvreté surprenante ! Le Roi des Anges, le Maître du ciel et de la terre est posé dans une crèche. Au milieu de ce miroir, regardez la bienheureuse pauvreté de la sainte humilité, pour l'amour de laquelle il a souffert beaucoup d'incommodités pour la rédemption du genre humain. Enfin, au bout du miroir, regardez l'ineffable amour par lequel il a voulu souffrir sur le bois de la croix, et y mourir d'un mort infâme. Ce miroir, attaché à la croix, avertissait les passants, et disait : O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur. Répondons à celui qui

appelle et qui gémit, répondons-lui d'une même voix et d'un même esprit : Sans cesse je me souviendrai de vous, et mon esprit sera affligé au dedans de moi. Embrassez-vous, ô reine, dans cette ferveur de l'amour, et rappelez-vous en même temps les ineffables délices, les richesses et les honneurs éternels du Roi céleste, et soupirant avec un désir immense, écoutez-vous de tout l'amour de votre cœur : Attirez-moi après vous, je courrai à l'odeur de vos parfums, ô céleste Époux ! je courrai et ne cesserai, jusqu'à ce que vous m'introduisiez dans les celliers du vin, que votre main gauche soutienne ma tête, que votre main droite m'embrasse délicieusement, et que vous me donniez le baiser de votre bouche.

« Au milieu de cette contemplation, souvenez-vous de votre pauvre mère, et sachez que moi, j'ai écrit inséparablement votre bienheureux souvenir dans les tables de mon cœur, vous ayant très-chère par dessus toutes. Que dirai-je encore ? la langue du corps doit se taire, quand il s'agit de vous aimer, c'est à la langue de l'esprit à parler, ô fille bénie, car l'amour que j'ai pour vous, la langue corporelle ne saurait l'exprimer. C'est pourquoi, ce que j'ai écrit insuffisamment, recevez-le avec bienveillance et bonté ; reconnaissez-y au moins l'amour maternel, dont je m'enflamme chaque jour pour vous et vos filles. Notre très-digne sœur Agnès, je me recommande instamment dans le Seigneur, moi et mes filles, aux vôtres. Adieu, ô la bien-aimée ; adieu avec vos filles, jusqu'au trône de la gloire du grand Dieu, et priez-le pour nous ¹. »

. Le corps de sainte Claire avait été, par l'ordre du Pape Alexandre IV, déposé en 1260 sous le maître-autel de la belle église qui maintenant porte son nom, et à laquelle est attaché le monastère de ses filles. Sous le règne de Pie IX, M^{sr} Landi Vittori, évêque d'Assise, cédant aux désirs des fidèles, opéra la translation des saintes Reliques qui étaient restées cachées aux regards depuis le jour de l'inhumation. Après avoir obtenu du Saint-Père l'autorisation nécessaire, il ordonna un triduum

¹ *Acta SS.*, 6 martii.

préparatoire pour les 15, 16 et 17 du mois de septembre de l'an 1850, puis fit commencer les fouilles. Bientôt on découvrit l'extrémité du cercueil, scellé dans une masse de mortier si dure, pour en vider le caveau, il fallut plusieurs journées de travail opiniâtre. Le 23 eut lieu la solennité de la découverte; six évêques y avaient été invités : M^{sr} d'Andréa, archevêque de Mélitène et commissaire extraordinaire du Souverain Pontife dans l'Ombrie et la Sabine; les évêques de Foligno, de Terni, de Cagli, de Pérouse, et l'archevêque de Spolète. Ces deux derniers Prélats partagèrent avec l'évêque diocésain l'honneur principal de la cérémonie, parce que leurs prédécesseurs, il y a cinq cent-quatre-vingt-dix ans, avaient été témoins de l'inhumation. Aux évêques se joignirent le chapitre de la cathédrale, les supérieurs des couvents de la ville, la commission municipale et les habitants les plus distingués. Après la messe du Saint-Esprit, toutes les personnes invitées se rendirent processionnellement à l'église de Santa-Chiara en chantant le *Veni Creator*, et on procéda, en présence du chancelier de l'évêque et de deux notaires, à la reconnaissance du corps. Il était réduit à l'état de squelette, mais parfaitement conservé; la tête était légèrement inclinée, la main gauche reposait sur la poitrine et la droite au long du corps. Une couronne de laurier dont les feuilles étaient intactes entourait le crâne et dans la main droite se trouvaient les tiges desséchées des fleurs avec lesquelles la Sainte avait été enterrée. On ne rencontra ni parchemin, ni médailles, ni chiffres, ni emblèmes, rien en un mot qui pût indiquer l'époque; mais une tradition constante n'a jamais laissé oublier le lieu où reposaient les précieux restes de sainte Claire. Après que, par une permission spéciale, les religieuses, franchissant la clôture, eurent satisfait leur dévotion et que la foule eut été admise à vénérer le corps, il fut levé du cercueil de travertin et déposé dans une châsse formée par des panneaux de cristal afin qu'il puisse désormais être exposé à la vue des fidèles. Les sept évêques y apposèrent leurs sceaux, et on la plaça sur le maître-autel.

Le 29 septembre, après un nouveau triduum, une magnifique procession portait la Sainte en triomphe à travers les rues

d'Assise. Les évêques, revenus pour cette cérémonie, avaient levé les sceaux de la châsse, et les femmes les plus distinguées de la ville avaient obtenu l'honneur de revêtir les précieux restes d'un habit de religieuse ; le voile monacal est ceint d'une couronne de fleurs blanches, et les coussins sur lesquels repose le corps sont jonchés de bouquets travaillés exprès, avec une pieuse rivalité, par les différentes communautés de femmes. Les pieds, les mains et la face restent découverts. Une côte a été retirée pour le Souverain Pontife.

Après la grand'messe chantée par M^{sr} l'Archevêque, la châsse fut replacée sur le maître autel.

SAINT FÉLIX ET SAINT FÉLICISSIME,

MARTYRS.

L'Église de Meaux honore aujourd'hui le martyr des bienheureux Félix et Félicissime qui, par une mort très-glorieuse, gagnèrent tous deux la couronne dans le cours du II^e siècle. Ils souffrirent à Vernou, près de la Seine, village qui appartenait autrefois au diocèse de Sens, et qui fait maintenant partie du diocèse de Meaux. Leurs corps ont été, depuis longtemps, levés de leurs tombeaux et transférés dans la métropole de Sens ; mais leur mémoire est restée vivante dans le pays qu'ils ont illustré par leur martyre. (*Propre de Meaux.*)

SAINTE HILARIE, MÈRE DE SAINTE AFRE,

MARTYRE.

Hilarie, après la mort de sainte Afre, sa fille, qui avait été brûlée vive dans une petite île formée par le Lech, s'y rendit d'Augsbourg pendant la nuit, accompagnée de deux Prêtres et de trois de ses servantes, converties avec elle. Elle enleva les restes de sa fille et les plaça dans un tombeau qu'elle avait fait bâtir pour elle et pour les siens, à deux milles d'Augsbourg. Le juge qui avait condamné Afre, ayant appris cet enlèvement, envoya dans l'île une troupe de soldats, et il donna cette instruction à leur capitaine : Si elles sacrifient aux dieux de l'Empire, ramenez-les

avec honneur ; si elles s'y refusent, enfermez-les toutes dans le tombeau et mettez-y le feu.

Elles persistèrent dans la foi chrétienne. Elles furent brûlées, savoir : Hilarie, Digne, servante ; Eunomie, servante ; Euprepie, servante ; Eutropie, servante ; Crescentien, prêtre.

SAINT EUPLIUS,

MARTYR.

Le 12 août 304, sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximilien, Euplius, diacre de Catane, en Sicile, fut conduit à la salle d'audience du gouverneur. Étant près du rideau qui fermait le lieu où était le juge, il s'écria qu'il était chrétien, et qu'il désirait mourir pour le nom de Jésus-Christ. Calvisien (c'était le nom du gouverneur) l'entendit, et ordonna qu'il comparût devant lui. Euplius entra, tenant à la main le livre des Évangiles. Un des amis du gouverneur, nommé Maxime, lui fit des reproches sur ce qu'il osait paraître avec un livre qui contenait une doctrine proscrite par les édits des empereurs. « Où avez-vous pris ces écrits ? lui dit Calvisien. Les apportez-vous de votre maison ? — Je n'ai point de maison, répondit Euplius ; mais j'avais ce livre avec moi lorsque j'ai été arrêté. » Le juge lui ayant dit d'en lire quelque chose, il l'ouvrit et lut les passages suivants : « Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux. Celui qui veut venir après moi, doit porter sa croix, et me suivre ¹. » Calvisien lui demanda ce que cela voulait dire. Euplius : C'est la loi de mon Dieu qui m'a été donnée. Calvisien : Par qui ? Euplius : Par Jésus-Christ Fils du Dieu vivant. Le juge ayant été aux opinions, dit : « La confession d'Euplius prouvant évidemment qu'il est chrétien, qu'on le livre aux bourreaux, et qu'on l'étende sur le chevalet. » Ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Au second interrogatoire qu'il subit sur le chevalet le même jour, Calvisien lui demanda s'il persistait toujours dans ses pre-

¹ Matth., xvi, 24.

miers sentiments. Formant alors le signe de la croix sur son front, avec une de ses mains qui était libre, il répondit : « Je vous ai déjà déclaré, et je vous déclare de nouveau que je suis chrétien, et que je lis les saintes Écritures. » Il ajouta qu'il offenserait Dieu en livrant ces écrits sacrés ; qu'il aimait mieux mourir que de commettre un tel crime, et que sa mort serait suivie d'une vie éternellement heureuse. Calvisien ayant fait redoubler ses tourments, il fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, de ce que je souffre pour l'amour de vous : Sauvez-moi, je vous en conjure. Calvisien : Quittez cette folie ; adorez nos dieux, et je vous ferai mettre en liberté. Euplius : J'adore Jésus-Christ, je déteste les démons. Faites ce qui vous plaira ; condamnez-moi, si vous voulez, à de nouveaux tourments, car je suis chrétien. Il y a longtemps que je désire être dans l'état où je me trouve. » Le juge, las de le voir tourmenter, ordonna aux bourreaux de cesser, et lui dit : « Adore les dieux, méchant que tu es ; adore Mars, Apollon et Esculape. Euplius : J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; j'adore la sainte Trinité, il n'y a point d'autre Dieu. Calvisien : Sacrifie, si tu veux avoir la vie. Euplius : Je fais le sacrifice de moi-même à Jésus-Christ mon Dieu. Vous voulez inutilement me faire changer de résolution. Je suis chrétien. » Alors Calvisien donna des ordres pour qu'on redoublât les tortures. Pendant ce temps-là Euplius priait de la sorte : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu ; Jésus, secourez-moi : c'est pour l'amour de vous que j'endure ces tourments. » Il répéta plusieurs fois cette prière ; ses forces s'affaiblissant, on lui voyait encore remuer les lèvres.

Enfin le juge passant derrière le rideau ¹, dicta la sentence qu'un greffier écrivit. Après quoi, il revint avec des tablettes à la main, et lut ce qui suit : « Nous ordonnons qu'Euplius, convaincu d'être chrétien, ait la tête tranchée, en punition de son opiniâtreté à mépriser les édits du prince, et à blasphémer contre les dieux. Qu'on l'exécute. » On lui attacha au cou le livre des

¹ Il y avait derrière les sièges des juges un rideau qui formait une espèce de réduit. Les juges se retiraient là pour aller aux opinions, et pour écrire leurs jugements.

Évangiles qu'il avait sur lui lorsqu'il fut arrêté, et un crieur public, marchant devant lui, disait à haute voix : « Voilà Euplius, ce chrétien, cet ennemi des dieux et des empereurs. » Euplius ramassant le peu de forces qui lui restaient, disait en allant : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, confirmez ce que vous avez opéré en moi. » Étant arrivé au lieu de l'exécution, il pria longtemps à genoux, puis il présenta sa tête au bourreau qui la lui coupa. Les chrétiens enterrèrent son corps après l'avoir embaumé. Saint Euplius est nommé dans les martyrologes d'Occident.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Le saint Évêque Eusèbe honora le siège épiscopal de Milan par ses vertus et sa science. Il tint en 451, dans sa principale église, un concile où il appela plusieurs Évêques, qui souscrivirent avec adhésion une lettre du saint Pape Léon le Grand, adressée à Flavien, Patriarche de Constantinople, sur l'incarnation du Verbe. Tout ce que nous savons de plus de ce fidèle Évêque, c'est que sa mort fut celle d'un Saint.

SAINT JUNIEN,

ABBÉ.

Junien était né au commencement du ^{vi}^e siècle, à Champagnelle-Sec, propriété que ses parents, d'origine noble et distinguée, possédaient sur le territoire de Brioux, qui forme aujourd'hui une des divisions méridionales du département des Deux-Sèvres. Au dire de certains historiens, il aurait été baptisé par saint Rémi, qui était Évêque de Reims depuis l'an 460, et que probablement quelques relations d'amitié unissaient à sa famille¹ ; s'il en est ainsi, on pourrait attribuer à cette paternité spirituelle de grandes faveurs du Ciel sur le précieux enfant. Dès sa plus tendre jeunesse, en effet, on remarqua en lui, outre les qualités aimables du corps et de l'esprit, un goût prononcé pour l'étude

¹ Baillet, d'après Dusaussay et Molan, t. V, p. 204.

et une aptitude singulière aux choses sérieuses ; ce qui lui faisait présager de grands succès. Aussi, fit-il de rapides et remarquables progrès dans les lettres humaines et dans la science des Écritures qu'il étudia sans doute à Poitiers ; car cette ville était déjà célèbre depuis saint Hilaire par une école dont on venait de fort loin chercher les leçons ¹.

L'avenir du jeune homme fut cependant ménagé par la Providence tout autrement que ses talents le faisaient prévoir. Avec les connaissances données par des maîtres chrétiens, il avait reçu l'estime des vérités divines, trésor préférable à tous ceux que l'esprit d'orgueil fait tant rechercher parmi les hommes. Il n'en méprisa que plus les avantages temporels dont la carrière lui était ouverte, et se tourna vers Jésus-Christ seul, heureux de l'avoir pour tout gain. Afin de bien persuader à sa famille et à ses amis quels étaient ses projets d'avenir, il se retira quelque temps à Champagné, s'y coupa lui-même les cheveux en signe de renoncement au monde ², et, dès ce moment, persuada à tous, par une vie vraiment cléricale, la sainteté de sa vocation. Adonné à l'étude et à la prière, fuyant les réunions bruyantes, évitant le luxe de la table et des habits, il couronna encore ces vertus par une innocence de mœurs et une chasteté qui en relevaient le pur éclat.

Il est rare que Dieu ne bénisse pas un aussi généreux abandon à sa conduite, en y ajoutant un surcroît de grâces. Cette régularité fut donc récompensée dans Junien d'un plus grand désir de perfection, et pour y travailler plus sûrement, il songea à se retirer dans une solitude afin d'y embrasser le silence plus strict des anachorètes. Il passa donc de Champagné à Chaunay, qui n'en était pas bien loin, mais où des bois épais et peu fréquentés devaient mieux favoriser sa retraite.

Là il se construisit une cellule dans laquelle il vécut en reclus, ignoré des hommes et ne conversant qu'avec Dieu et avec lui-même dans un continuel exercice de la psalmodie et de la con-

¹ V. Ferrière, *Etat des lettres dans le Poitou*, in-8°, p. 23 ; Wulfen, Boetius, *Vita S. Juniani*, apud Mabillon, p. 300.

² *Prop. diocæs. Pictav.*, 1682, p. 77.

templation. Mais quelque secrète que fût cette vie angélique, Dieu permit, comme pour bien d'autres, que la bonne odeur, s'en exhalât, et la contrée sut bientôt qu'un nouveau Saint la protégeait devant Dieu. Quelque chose de ce parfum arriva jusqu'à sainte Radégonde qui vivait alors dans son monastère de Poitiers. La noble et sainte fondatrice eut envie de connaître le Solitaire et de s'en édifier. Celui-ci, de son côté, n'ignorait pas les miracles de piété qui brillaient dans cette vie si illustre et si humble. Des rapports suivis s'établirent donc entre eux ; mais ils n'eurent pour but que leur avancement mutuel dans la vertu. Telles sont, en effet, les amitiés vraiment saintes ; les âmes fidèles n'en veulent que pour y exercer la charité véritable ; c'est encore pour elles l'amour de Dieu.

La pieuse union de Junien et de Radégonde eut ce caractère qui détache le cœur des sens, et ne laisse rien dans les sentiments qui ne puisse se perpétuer dans le ciel. Par le crédit que sa vertu et ses miracles lui obtenaient dans le monde, et plus tard par les fonctions sacrées du ministère sacerdotal, le Saint rendit à la Sainte d'importants services. Leurs lettres, leurs entretiens, dignes de deux âmes célestes, devaient être pleins d'une douce et indicible suavité, et pourquoi n'en avons-nous plus ce qu'il semble que le temps aurait dû respecter ? Mais leurs mutuelles prières les rapprochaient surtout, et si, par un acte de renoncement supposable dans une si pure affection, ils durent restreindre le nombre des visites que Junien aurait pu faire à Sainte-Croix, souvent, du moins, de pieuses attentions les rappelèrent l'un à l'autre, et du grand monastère à l'humble cellule servirent de témoignages à leur amitié. Ainsi Radégonde s'était chargée de fournir de vêtements le Solitaire de Chaunay. Celui-ci, pour sa part, confectionnait, dans sa solitude, quelques-uns des instruments de pénitence dont elle se servait. Il lui avait envoyé un cilice de poil de chèvre et une chaîne de fer qu'elle portait en guise de ceinture, et au ix^e siècle on gardait encore à Poitiers comme d'intéressantes reliques ces gages bénis de charité et de mortification ¹. De ces rapports d'onctueuse piété nais-

¹ Wulf. Boet., *Vita S. Juniani*.

sait une confiance réciproque, dont le plus touchant résultat fut de se promettre qu'aussitôt que l'un d'eux serait mort, l'autre en serait prévenu par un message disposé d'avance, afin que le survivant priât pour le défunt.

Ce qu'on savait de notre Saint éveillait autour de lui une légitime et louable admiration. Comme toujours ses exemples excitèrent le zèle d'un certain nombre de justes et de pécheurs qui, soit pour avancer dans le bien, soit pour travailler à leur conversion, se portèrent vers lui et le conjurèrent de prendre soin de leurs âmes. Junien se voyait troublé par là dans son amour de la solitude absolue : sa chère cellule n'était plus pour lui un séjour de méditations tranquilles, et il résista à ces assauts méritoires qui menaçaient de changer sa vocation. Mais il ne put tenir longtemps contre des instances répétées et chaque jour plus nombreuses : il consentit donc à recevoir des disciples, et ceux-ci se multipliant autour de lui où ils habitaient en des cellules séparées, obtinrent que pour leur être plus utile il consentit à recevoir le sacerdoce. Le Saint comprit bien qu'en effet cette auguste dignité dont il s'était toujours cru indigne, devenait une ressource indispensable à son zèle, et il reçut les Ordres sacrés, probablement de la main de Daniel ou de saint Pient, deux Evêques qui se succédèrent immédiatement en ce temps-là sur le siège de Poitiers.

Ces pouvoirs ne firent qu'augmenter sa famille d'anachorètes, et changèrent ses habitudes solitaires en un véritable apostolat. Quelque temps s'était à peine écoulé, que déjà leur désert de Chaunay ne suffisait plus : il fallut songer à une demeure où la vie religieuse eût plus d'uniformité, par l'observance d'une régularité mieux suivie. Près de là était un endroit retiré qu'ombrageaient des bois et des collines, vers lequel il n'hésita pas à se transporter. Mais il ignorait que ce lieu appartenait au roi Clotaire I^{er}, et dès qu'il y eut commencé l'établissement, son dessein fut traversé par quelques-uns de ces adversaires que les bonnes œuvres rencontrent toujours dans leur marche et surtout à leur origine : on lui contesta le droit de s'emparer de ce terrain, on l'accusa d'usurpation sur le domaine royal. Cette

opposition venait-elle des gens du roi ou de certains habitants du pays qui oubliaient un peu trop envers lui les conseils de la charité ? L'histoire ne l'a pas dit. Mais l'homme de Dieu ne se découragea point devant ces obstacles que le Ciel permettait pour éprouver sa constance. Clotaire que le séjour de sainte Radégonde à Poitiers avait alors attiré dans le pays, se trouvait au château de Javarzay, lieu fortifié qui lui appartenait, et où fonctionnait un de ses ateliers monétaires. Junien y alla, se justifia devant le prince, d'abord mal disposé, et gagna si bien ses bonnes grâces que celui-ci, tout en le maintenant dans le territoire contesté, lui fit présent en outre d'une de ses terres où s'élevait un autre château entouré de murs, nommé alors *Mariacum*, et que nous connaissons encore aujourd'hui sous le nom de Mairé ¹. Ceci se passait en 559. Au comble de ses vœux et mis en possession d'un local important, et presque d'un monastère tout fait, le Saint ne dut pas songer à poursuivre sa première entreprise sur un terrain encore inculte, et il s'établit à Mairé avec ses Frères. On y suivit dès lors la Règle de Saint-Benoît que sa perfection faisait adopter dans tout l'Occident, et ce fut une des premières maisons de France qui la reçurent.

Après avoir ainsi pourvu au salut de ses fervents cénobites, Junien, revêtu du titre d'Abbé, n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à sa propre sanctification. A quoi servirait d'y faire avancer les autres si l'on oubliait soi-même d'y marcher ! C'est pourquoi sentant bien qu'il avait besoin de se recueillir davantage, afin de trouver dans l'union de Dieu les lumières de sa propre direction et de celle du prochain, il voulut se renfermer encore autant que possible dans son ermitage de Chaunay, et il y passait à de fréquents intervalles tout le temps qu'il ne devait pas à l'instruction et à la conduite du monastère. Là par l'oraison assidue, par un jeûne plus rigoureux que celui de la communauté, par le travail des mains, il maintenait son âme à la hauteur de ses devoirs, se soutenait dans la pratique de la mortification et du silence, et indulgent pour tous, il refusait à ses propres sens tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à la nature.

¹ Mairé-l'Evêcaut.

Dieu ne manqua pas de manifester combien lui était agréable cette conduite si élevée. Au don des miracles il ajouta pour son Serviteur l'esprit de prophétie. Un jour non loin de Chaunay, une pauvre femme enceinte demanda l'aumône au saint Abbé qui, en la lui donnant, l'assura qu'elle aurait un fils dont il serait le parrain. Ce fils étant né en effet lui fut apporté : il le tint sur les fonts du baptême où il fut nommé Ruremond. Dès ce moment le Saint veilla sur lui, et quand l'âge fut venu de le recevoir dans le monastère de Mairé, il l'y fit instruire dans les sciences humaines et dans les choses de Dieu : le jeune homme s'attacha à la sainte maison, y goûta les enseignements de son maître, et y ayant pris la vie monastique, il s'y sanctifia dans l'exercice des vertus qui lui valurent, plus tard, la charge abbatiale et enfin les honneurs que l'Église rend aux Bienheureux.

Une autre fois, cheminant seul dans les environs de son abbaye, il fut attaqué par un assez grand nombre de paysans dont les intentions malveillantes lui parurent à craindre. Vainement il chercha à les calmer par des observations pleines de douceur ; les furieux redoublaient leurs insultes et y mêlaient des menaces. Forcé alors de pourvoir à sa sûreté, le Saint suivit une subite inspiration, et, changeant de ton, il défendit à ces forcenés de dépasser certaines bornes qu'il leur indiqua. Quelques-uns s'étant néanmoins avancés vers lui, furent à l'instant frappés de mort ; ce fut le signal de la fuite des autres.

Ce mauvais vouloir que de tous temps les amis de Dieu ont dû subir de la part de ses ennemis, et que le divin Maître lui-même n'avait pas voulu s'éviter, ne troublait pas une âme qu'une grâce si visible protégeait. Le Saint ne savait s'en venger que par des services que tous ne méconnaissaient pas, d'ailleurs, et lorsqu'une famine mortelle désola cette contrée où quelques-uns semblaient apprécier si mal les dons du Ciel, il contribua, par son dévouement et celui de ses Frères, à diminuer les rigueurs de ce cruel fléau ¹.

¹ M. de Fleury, *Vie de sainte Radég.*, p. 219.

Cependant les années s'étaient multipliées au milieu de tant de travaux et de macérations, et le Saint, toujours prêt à rendre compte de son administration au Prince des Pasteurs, sentait la mort s'approcher avec la sérénité d'un cœur qui espère sa récompense. Un jour ses forces parurent l'abandonner pour la dernière fois dans sa cellule de Chaunay. Il y manda ses Frères, et les exhorta à garder après lui l'intégrité de leur vie habituelle, l'amour de la Règle, et la charité qui les unissait. Il désigna pour lui succéder le bienheureux Ruremond, ce fidèle disciple qui s'était montré si digne de lui appartenir ; puis il voulut qu'on envoyât annoncer sa mort à sainte Radégonde, selon la promesse qu'il lui en avait faite. Ruremond entra dans sa charge en exécutant le dernier ordre du saint Abbé. Or, à cette même heure, Radégonde expirant elle-même, prenait le même soin, et demandait que Junien en fût instruit aussitôt : de sorte que, par une touchante disposition de la Providence, ces deux âmes qui s'étaient si saintement aimées ne durent pas être séparées ici-bas, et se retrouvèrent au seuil de leur bonheur éternel. Par une autre coïncidence non moins admirable, les deux messagers se rencontrèrent à moitié chemin, et chacun expliquant à l'autre la cause de son voyage, ils constatèrent que le même jour et au même moment le ciel s'était ouvert pour les deux amis : c'était le 13 août de l'an 587. A cet endroit qu'on nomme actuellement la Troussaie, et qu'on remarque dans la paroisse de Ceaux, en suivant le chemin de ce bourg à Champagné-Saint-Hilaire, une église et un prieuré furent fondés peu de temps après en l'honneur de sainte Radégonde, et y attachèrent l'impérissable souvenir de ces mémorables événements¹.

Le corps de saint Junien fut porté de son ermitage de Chaunay dans l'église de Mairé, où il reçut la sépulture, non sans que plusieurs guérisons subites s'opérassent encore sur des malades qu'une pieuse confiance avait engagés à l'accompagner. Il y fut honoré pendant près de trois siècles. Dans cet intervalle, le prieuré de Nouaillé, dépendant de Saint-Hilaire de Poitiers,

¹ *Calendrier de Sainte-Croix*, p. 166.

était devenu en 799 une abbaye protégée par Charlemagne. Celle de Mairé, détruite sous Charles Martel, pendant la guerre dont l'Aquitaine fut le théâtre, s'était réunie à la nouvelle fondation, et les restes du Saint, qu'on avait pu conserver à force de précaution et de vigilance en cachant leur première sépulture, furent transportés, le 6 novembre 830, dans la célèbre église abbatiale dont il devint, plus tard, le patron. Placés dans un sépulchre de pierre derrière le grand autel, sous l'abri d'un espace muré, ils échappèrent encore aux ravages des Normands qui pillèrent l'abbaye en 863 ¹.

Un concile s'étant tenu à Charroux, en 990, pour remédier aux désordres des seigneurs laïques, les Pères, afin de rendre leur assemblée plus solennelle et voulant s'inspirer des souvenirs d'un des plus beaux modèles de la vie régulière, désirèrent que les reliques de saint Junien vinsent en quelque sorte présider à leurs délibérations : elles y furent transportées en effet, mais pour revenir à Nouaillé aussitôt après et y demeurer toujours, visitées par la piété des grands et des petits. Cinq siècles s'écoulèrent ainsi, et le monastère, respecté au milieu même des longues guerres qui s'agitèrent autour de lui entre les partis qui se disputaient la France, ne devait succomber plus tard à ses plus cruelles épreuves que sous les coups de Français et de Chrétiens révoltés contre l'Église. En 1569, les Huguenots, menaçant l'abbaye de leurs fureurs, qu'effectivement ils y exercèrent bientôt avec une barbarie digne d'eux, les moines eurent le temps d'enfouir le saint corps avec les vases sacrés et d'autres objets précieux : quelques jours après les nouveaux barbares incendiaient les bâtiments, pillaient l'église, massacraient les religieux dont les restes se dispersèrent par la fuite ; et ceux qui avaient coopéré secrètement à l'enlèvement des saintes richesses étant morts ou n'ayant pu revenir, rien ne put indiquer plus tard où elles étaient cachées. Quelques portions moins considérables avaient été heureusement distribuées à diverses églises : les religieuses de la Trinité de Poitiers en possédaient plusieurs qu'après

¹ Thibaudeau, I, 178.

la restauration de l'abbaye elles partagèrent avec elle. Ce sont ces restes qui, soustraits aux profanations des révolutionnaires de 93¹, furent rendus par des mains fidèles à l'autorité compétente, et M^{sr} Pie, ayant reconnu leur authenticité, permit de leur continuer le culte que dès l'origine ils n'avaient cessé de recevoir.

Mairé, en perdant son titre de monastère, prit celui d'église paroissiale, qu'il porte encore sous le nom de Mairé-l'Evêcaut, parce qu'il appartient depuis, et fort anciennement, aux évêques de Poitiers. Quant à saint Junien, vocable de cette paroisse, il est devenu celui de plusieurs autres du voisinage, et témoigne, par l'empressement qu'on eut dès le principe à l'adopter, de la filiale confiance que prit toute la contrée dans le Saint qu'il avait consolée par ses miracles et édifiée par ses vertus.

(AUBER).

SAINTE CÉCILE DU SAINT-MONT,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Cécile, abbesse du Saint-Mont, était fille de saint Romaric, fondateur de ce monastère. Née aux premières années du septième siècle, elle entra dans cette maison avec une sœur, la bienheureuse Mactésède, qui en était la première abbesse, et elle succéda à cette sœur en l'an 623, élue par la communauté dont elle réunit tous les suffrages. Sa piété et ses vertus l'avaient élevée là. Elle fut le modèle de ses sœurs qu'elle dirigeait par ses exemples. Sa dévotion était si tendre qu'elle ne pouvait prier sans fondre en larmes ; ce qui eut le résultat de lui faire perdre la vue. Elle gouverna trente ans le monastère du Saint-Mont, et ne survécut guère à saint Romaric, car elle mourut vers l'an 654. Son tombeau fut honoré de nombreux miracles. Comme elle avait perdu la vue en priant Dieu, tous ceux qui souffraient des yeux et qui se voyaient menacés d'en perdre aussi l'usage, venaient prier à sa tombe ; et tant de malades de ce genre reçurent des secours en venant recourir à elle, que dans les environs on changea son nom de Cécile en celui de Claire.

¹ Thibaudeau, I, 179.

SAINT PORCAIRE,

ABBÉ DE LÉRINS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Porcaire avait mérité par son éminente vertu d'être mis à la tête de la célèbre abbaye de Lérins. Les Sarrasins se préparant, en 731, à passer dans l'île où son monastère était situé, il fit embarquer pour l'Italie les plus jeunes de ses religieux au nombre de trente-six, avec quelques enfants que l'on avait prié de recevoir comme pensionnaires. Il exhorta ensuite le reste de sa communauté, qui était fort nombreuse, à mourir courageusement pour Jésus-Christ. Cette exhortation ne put prémunir contre la crainte de ses moines, Éleuthère et Colomb ; ils allèrent se cacher dans une grotte sur le rivage. Les autres, soutenus par l'exemple de leur abbé, et fortifiés par la communion du corps de Jésus-Christ attendirent la mort sans effroi. Les Sarrasins, s'étant rendus maîtres de l'abbaye, qu'ils trouvèrent sans défense, massacrèrent en haine du christianisme, les cinq cents religieux qui composaient la communauté. Ils commencèrent par les vieillards, dans le dessein d'intimider les plus jeunes ; mais il n'y en eut pas un seul qui n'aimât mieux mourir, que renoncer à sa religion. Colomb, honteux de sa timidité, rejoignit ses frères, et eut part à leur triomphe.

Les Sarrasins laissèrent la vie à quatre qu'ils emmenèrent avec eux. Ils les firent monter sur un de leurs vaisseaux, qui aborda au port d'Agay. Et comme on permit à ces religieux de prendre terre, ils se sauvèrent pendant qu'on ne les observait pas, et se cachèrent si bien dans une forêt voisine, qu'on ne put les découvrir. Ils marchèrent toute la nuit et gagnèrent Arluc, monastère de filles près d'Antibes, lequel était sous la conduite des abbés de Lérins. Ils y restèrent jusqu'à ce que les Sarrasins eussent évacué la Provence.

Après le départ de ces barbares, ils retournèrent à Lérins. Éleuthère, sorti de sa grotte, se joignit à eux. Quand ils eurent rendu les derniers devoirs à leurs Frères massacrés, ils allèrent chercher ceux qui étaient en Italie, et choisirent Éleuthère pour

abbé. Celui-ci répara le monastère, et fit revivre l'ancienne discipline.

Les habitants de Monverdan, près du Lignon en Forez, croient que saint Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut martyrisé par les Sarrasins. Mais si le Saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques qui aura donné lieu à l'établissement du culte qu'ils lui rendent. On célèbre la fête de saint Porcaire à Lérins le 12 août.

LE BIENHEUREUX IMAR,

ABBÉ.

Ce grand serviteur de Dieu vivait en Irlande à Armagh, dans une cellule de reclus, au premier tiers du douzième siècle; et c'est lui qui éleva, qui instruisit, qui forma à la piété saint Malachie, ce grand évêque que saint Bernard eut le bonheur de posséder à Clairvaux, où il fut reconnu comme doué du don de prophétie. Aussi saint Malachie aimait le bienheureux Imar : il était son pénitent, et lorsqu'il fut archevêque d'Armagh, ce fut en lui qu'il mit toute sa confiance.

Autour de sa cellule, Imar avait formé un petit monastère qu'il gouvernait et qui donna des Saints à l'Irlande.

LE BIENHEUREUX DIDACE DE SYLVA,

ARCHEVÊQUE DE BRAGUE.

Jean Gomèz de Sylva, commandeur de l'ordre du Christ, en Portugal, fut le père du bienheureux Didace, qui vint au monde en 1483. Celui-ci, étant juge criminel, eut une vision horrible qui le porta à renoncer à sa charge. On rapporte que cette vision lui offrit un grand bassin rempli de têtes, d'oreilles, de mains et de pieds coupés, et qu'elle fut accompagnée d'une voix extraordinaire, qui lui dit : *Voilà ta vie.*

Didace fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il forma aussitôt la résolution de quitter le monde et de se livrer à la pénitence. L'Ordre de Saint-François lui parut propre à son dessein, et il l'embrassa dans la province religieuse de Notre-Dame-de-Pitié, malgré tous les efforts que fit l'esprit des ténèbres pour

lui faire abandonner son pieux projet. Les assauts qu'il lui livra ne servirent qu'à affermir sa vocation, et à la décider sans retour.

Les vertus du pénitent brillèrent avec tant d'éclat après sa profession, que Jean III, roi de Portugal, le choisit pour son confesseur, et le nomma à l'évêché de Ceuta, en l'an 1534. En 1536, il le chargea de la direction des affaires de la foi dans son royaume.

Dans la suite, le cardinal Henri, infant de Portugal, céda à Didace l'archevêché de Brague, et alors Didace lui remit ses charges, et l'année suivante alla prendre possession de sa nouvelle église. Le roi, dans cette circonstance, adressa au clergé de Brague une lettre qui fait l'éloge le plus complet de notre bienheureux. Il recommande qu'on ait pour Didace tout le respect et l'obéissance dus au plus digne des prélats, qu'il n'a nommé à cette célèbre Église, ajoute-t-il, qu'à raison des éminentes vertus dont il est orné. On conserve cette lettre dans les archives de Brague.

Didace n'occupa pas longtemps ce siège : le soin qu'il prenait de son diocèse, et plus encore les rigueurs de la pénitence auxquelles il s'était dévoué, et qu'il ne suspendit jamais depuis son entrée en religion, dérangèrent absolument sa santé. Il vit sa dernière heure approcher avec résignation, et il s'y prépara avec une grande ferveur. Enfin, son âme, épurée par les mortifications, et comblée du mérite des bonnes œuvres, s'en alla dans le sein de Dieu vers la fin de l'année 1544. Didace était alors dans la cinquante-sixième année de son âge. Son corps fut inhumé dans la principale chapelle de la cathédrale de Brague; mais depuis, Augustin de Castro, son successeur, l'a fait transporter dans la chapelle de Saint-Girald, où il repose actuellement.

LE VÉNÉRABLE INNOCENT XI,

PAPÉ.

Innocent XI (Benoît Odescalchi), naquit à Côme, dans le Milanais, en 1611. Après avoir passé par différentes dignités, il fut

élu Pape le 10 septembre 1676. Il avait porté les armes, mais son caractère n'en fut pas moins doux, ni moins agréable. Il résista toutefois à Louis XIV dans les disputes de la régale ; il soutint fortement les évêques qui disputaient ce droit à ce monarque, et montra une fermeté admirable contre la déclaration gallicane de l'assemblée de 1682. Il ne montra pas moins de courage dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs, qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus et d'excès ; tous les princes, à l'exemple de l'empereur, en approuvèrent l'abolition : Louis XIV seul s'obstina à vouloir les maintenir aux dépens de la sécurité publique, et envoya à Rome Lavardin de Beaumanoir, qui, avec 800 hommes armés, s'y conduisit en brigand plutôt qu'en ambassadeur. En 1689, Innocent s'unit avec les alliés contre Louis XIV, et fut accusé d'aider par là, sans le vouloir, à la chute de Jacques II, que la France protégeait contre Guillaume, prince d'Orange. Cependant, sur ce point même, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques, a justifié le Pontife. Innocent XI, après avoir condamné les erreurs de Molinos et des *quiétistes*, et fourni à l'empereur Léopold de grands secours contre les Turcs, mourut le 12 août 1689, avec la réputation d'un homme de bien, d'un Pontife plein de vertu, que rien ne pouvait arrêter lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de la défense de la foi. Le peuple romain lui a reproché d'avoir resserré, par une trop grande économie, la circulation de l'argent, et d'avoir accumulé des trésors ; mais on doit lui rendre cette justice, que ces richesses destinées à l'Église, ne passèrent pas dans les mains de sa famille ; qu'il pouvait le disputer à Sixte V pour la sobriété de sa table et la modicité de ses dépenses personnelles : il débarrassa la chambre d'une foule de charges onéreuses ; il rétablit les affaires, et mit en bon ordre les finances de l'État, sans mettre de nouvelles impositions sur ses sujets. Ses vertus, sa piété, ses miracles, l'ont fait déclarer vénérable.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LA MORT DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Les Apôtres et leurs disciples avaient déjà porté la foi à toutes les contrées du monde; le cœur de Marie se fermait de plus en plus aux choses de la terre; toutes ses pensées étaient avec son divin Fils dans le ciel. Un jour que la violence de son amour lui faisait répandre des larmes de désir et d'espérance, l'Ange Gabriel lui apparut : « Je vous salue, dit-il, ô Marie, bénie de Dieu; dans trois jours, votre Fils viendra prendre votre âme pour la conduire dans le ciel; » en même temps il présenta à la divine Vierge un rameau de palmier, symbole de victoire et monument de son message. A cette nouvelle, Notre-Dame tressaillit de joie.

Sarvia, la fidèle servante de Marie, apprit en pleurant de sa douce maîtresse qu'elle allait bientôt la perdre; pour récompense de son dévouement, la divine Vierge lui donna une de ses tuniques, qu'elle avait tissée de ses propres mains, réservant l'autre pour ses funérailles. Marie Salomé et Marie Cléophas étaient inconsolables de la mort prochaine de Notre-Dame; Marthe et Madeleine vinrent joindre leurs regrets à ceux des deux sœurs. Le troisième jour étant arrivé, la très-sainte Vierge se reposa sur le modeste lit que la pieuse Sarvia s'était plu à embellir pour la dernière fois.

Saint Pierre et saint Jean prêchaient alors le peuple assemblé, l'un à Antioche, l'autre à Éphèse; soudain, par un prodige de la toute-puissance, ils furent transportés à Jérusalem; Denys l'Aréopagite et Jacques le Mineur y étaient déjà; les autres Apôtres arrivèrent successivement, rassemblés par la volonté divine de tous les points du globe : — Réjouissez-vous, leur dit la divine Vierge, car l'Ange Gabriel est venu de la part du Seigneur m'avertir qu'aujourd'hui même, j'irais le rejoindre dans les cieux. Les Apôtres lui répondirent d'abord par leurs larmes, puis la prièrent, avant de les quitter, de leur adresser une dernière instruction. Notre-Dame voulut bien leur laisser en ces mots comme le testament de sa tendresse : « Mes enfants bien-aimés, revêtez-vous de force et de courage, abondez dans

l'amour de mon Fils pour amener le monde dans son divin royaume. Ne craignez ni les rois ni leur puissance, mais craignez Dieu seul. Demeurez dans la joie d'une douce fraternité ; votre récompense sera grande. Mes bien-aimés, je m'en vais à mon Fils, mais mon cœur demeurera près de vous pour vous encourager dans vos efforts, vous consoler dans vos afflictions. »

Après ces paroles, Notre-Dame ferma doucement les yeux en prononçant cette prière : « Mon Fils, je remets mon âme entre vos mains. » L'appartement fut aussitôt investi d'une splendeur éblouissante, embaumé d'un céleste parfum. L'âme de Marie, par un effet d'amour, brisant ses derniers liens, prenait son essor vers les cieux, escortée par les Anges.

Cependant Sarvia et les saintes femmes rendirent les devoirs funèbres au corps virginal de Marie, et le lendemain, les Apôtres le portèrent à la vallée de Josaphat. Saint Jean ouvrait la marche ayant en main le rameau de palmier qu'avait apporté l'Ange. Saint Pierre et saint Paul furent chargés du précieux fardeau ; les disciples chantaient avec les Anges des hymnes de reconnaissance, et les saintes femmes accompagnaient en pleurant les restes mortels de la Mère de Dieu ; Sarvia surtout laissait un libre cours à ses larmes en songeant à cette triste séparation ; désormais elle ne pourrait plus que servir de cœur sa maîtresse.

Au milieu d'un grand concours de peuple rassemblé pour être témoin de ce merveilleux spectacle, les Apôtres arrivent à la vallée de Josaphat, ils déposent le précieux corps dans la grotte fort ressemblante au tombeau du Sauveur ; après y avoir passé le reste du jour en prière, ils se retirèrent à Jérusalem dans la maison de saint Jean.

Trois jours après, ils retournèrent pour montrer le corps de la bienheureuse Vierge à l'un d'entre eux qui n'avait point été présent aux funérailles ; mais ayant ouvert le sépulcre, ils ne virent plus que les vêtements. Le Seigneur Jésus était descendu en compagnie des Anges, qui firent entendre de douces harmonies, et portèrent en triomphe leur auguste Reine près du trône de l'Éternel. Elle y est placée à la droite de son Fils. C'est vers

elle que montent les vœux des mortels ; c'est par elle que descendent sur la terre les grâces et les bienfaits ¹.

O douce Dame, par cette grande joie que vous eûtes, quand vous fûtes portée aux cieux à côté de votre Fils, en la compagnie des Anges du Paradis, je vous prie de vouloir bien prier Dieu pour moi, pour tous ceux qui sont en état de grâce, qu'il les y tienne, et pour ceux qui n'y sont pas, qu'il veuille bien les y mettre pour être dans la joie du Paradis avec les Saints. Amen.

MARTYROLOGE ROMAIN ².

A Assise, en Ombrie, sainte Claire, vierge, première religieuse des pauvres dames de l'Ordre des Frères-Mineurs, qui, étant célèbre par l'éclat de sa vie et de ses miracles, fut mise au nombre des saintes Vierges par Alexandre IV.

A Catane, en Sicile, la fête de saint Euplius, diacre, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien, qui, ayant été tourmenté très-longtemps pour la confession du Seigneur, reçut enfin la couronne du martyr sous le tranchant du glaive.

¹ Extrait de la *Légende de Notre-Dame*, par M. l'abbé Daras.

² PRIDIE IDUS AUGUSTI.

Assisii in Umbria sanctæ Claræ virginis, primæ plantæ pauperum feminarum Ordinis Minorum, quam vita et miraculis celebrem Alexander quartus in numerum sanctarum virginum retulit. — Catanæ in Sicilia natalis sancti Euplii diaconi, sub Diocletiano et Maximiano augustis : qui cum diutissime pro confessione Domini torqueretur, tandem martyrii palmam gladio cædente percepit. — Augustæ Vindelicorum sanctæ Hilaris matris beatæ Afræ martyris ; quæ cum ad sepulchrum illius excubaret, ibidem pro fide Christi a persecutoribus igni tradita est cum Digna, Euprepia et Eunomia ancillis suis. Passi sunt etiam eodem die in præfata urbe Quiriacus, Largio, Crescentianus, Nimmis, et Juliana, cum aliis viginti. — In Syria sanctorum martyrum Macarii et Juliani. — Nicomedis sanctorum martyrum Aniceti comitis, et Photini ejus fratris, cum aliis pluribus sub Diocletiano imperatore. — Faleriæ in Tuscia, passio sanctorum Graciliani, et Felicissimæ virginis, quorum pro fidei confessione ora lapidibus primo contusa sunt ; dehinc gladio percussi, optatam martyrii palmam susceperunt. — Eodem die sanctorum martyrum Porcarii abbatis monasterii Lirineusis, et quingentorum monachorum, qui pro fide catholica a barbaris cæsi, martyrio coronati sunt. — Mediolani depositio sancti Eusebii episcopi et confessoris. — Brixis sancti Herculani episcopi.

A Augsbourg, sainte Hilarie, mère de sainte Afre, martyre, qui, veillant auprès de son tombeau, fut livrée au feu sur le lieu même, par les persécuteurs, pour la foi de Jésus-Christ, avec ses servantes Digne, Euprécie et Eunomie.

Dans la même ville, et le même jour, furent aussi martyrisés saint Quiriace, saint Largion, saint Crescentien, sainte Ninge, sainte Julienne et vingt autres.

En Syrie, saint Macaire et saint Julien, martyrs.

A Nicomédie, saint Anicet, comte, et saint Pothin, son frère, martyrs avec plusieurs autres, sous l'empereur Dioclétien.

A Falère, en Toscane, supplice de saint Gracilien et de sainte Félicissime, vierge, qui eurent d'abord la mâchoire meurtrie avec des pierres, pour la confession de la foi, et trouvèrent ensuite, sous le tranchant du glaive, la palme du martyre après laquelle ils soupiraient.

Le même jour, saint Porcaire, abbé du monastère de Lérins, et cinq cents moines, qui, ayant été immolés par les barbares pour la foi catholique, reçurent la couronne du martyre.

A Milan, mort de saint Eusèbe, évêque et confesseur.

A Brescia, saint Herculân, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Julien et ses compagnons, martyrs en Istrie.

Saint Serge et saint Étienne, martyrs, honorés chez les Grecs.

Saint Cassien, évêque de Bénévent.

La bienheureuse Udevotte, religieuse de l'Ordre de Citeaux, au mont Saint-Walburge.

A Lérins, cinq cents moines martyrisés, avec saint Porcaire, par des Sarrasins.

Saint Pamphile et saint Capiton, martyrs chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Mathers, prêtre cordelier, gardien du couvent de Sainte-Marie-aux-Mines, près de Strasbourg, pour refus de ser-

ment à la Constitution civile du clergé, déporté et mort à Rochefort, dans le navire, le 12 août 1794.

Pierre Sousmagnac de Brie, prêtre du diocèse de Limoges, déporté pour le même refus de serment, mort sur le navire, ce même jour.

Jean-Baptiste de la Biche, Prêtre Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, arrêté à Limoges, déporté pour le même refus de serment, mort sur le navire, ce même jour.

Antoine Nicolas, prêtre du diocèse de Metz, refusa le serment schismatique et sortit de France; mais il y rentra en 1797, fut expulsé, rentra de nouveau en 1798, fut livré alors à une commission militaire le 12 août 1798, et fusillé ce même jour.

Jacques Riblier, prêtre du diocèse de Séez, pour refus du serment révolutionnaire, condamné à mort et guillotiné à Alençon, le 12 août 1794.

Maucolin (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Metz, refusa le serment et sortit de France, puis il y rentra et fut arrêté. Condamné alors comme émigré rentré, il fut mis à mort le 12 août 1798.

Jean Raymond, prêtre du diocèse de Clermont, s'éloigna pour éviter le serment, mais arrêté dans le département, il fut envoyé à Rochefort pour la déportation, et mourut dans le vaisseau-hôpital, le 12 août 1794.

TREIZIÈME JOUR D'AOUT.

Sainte Radégonde, reine de France. — Saint Hippolyte, martyr. — Saint Hippolyte, prêtre romain. — Saint Cassien, martyr. — Saint Maxime le Confesseur. — Saint Wigbert, premier abbé de Fritzlar. — Saint Hariolf, évêque de Langres. — Saint Ludolphe, abbé de Corvey. — La Bienheureuse Gertrude, abbesse d'Altenbourg. — Le Vénérable Jean d'Arcy, évêque d'Autun. — Le Vénérable Père Vincent Mussard, fondateur des Religieux de Picpus, ou Pénitents du Tiers-Ordre de Saint-François de l'Étroite Observance. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE RADÉGONDE,

REINE DE FRANCE.

Quand le monde romain s'écroulait et que les Barbares venus du Nord de l'Europe succédaient à cet empire abandonné de Dieu et dont les destinées devaient faire place à celles de l'Église, la Providence, qui rapporte tous les événements de la terre au salut de l'homme, voulut opposer aux désordres de la société éperdue le pieux et touchant spectacle de l'innocence chrétienne vivant dans le mépris des richesses et de la gloire, et pratiquant dans le silence obscur d'une solitude volontaire les douces et austères vertus d'un Dieu crucifié.

Au commencement du vi^e siècle, vers 520, Berthaire, roi de Thuringe, contrée de l'Allemagne dont la plus grande partie est comprise aujourd'hui dans la Prusse, fut assassiné par son frère Hermanfroi, qui voulait s'approprier ses États. Le malheureux prince laissait en mourant deux enfants au berceau, un fils et une fille, que leur oncle fit élever à sa cour. Cette fille, née en 519, se nommait Radégonde; et ce nom semblait avoir dès lors quelque chose de prophétique, car dans la langue du pays il exprimait le Don de conseil, dont un jour la jeune orpheline serait douée. Les dix premières années de son enfance s'écoulèrent donc sous les yeux d'Hermanfroi; mais, après ce laps de

temps, Dieu qui ne laisse jamais les crimes impunis, même en ce monde, permit que le fratricide fût attaqué par Thierry, roi de Metz et Clotaire, roi de Soissons, qui se résolurent à passer le Rhin pour se venger d'une trahison dont ils avaient à se plaindre. En 530, les deux fils de Clovis mirent la Thuringe à feu et à sang, et en emmenèrent beaucoup de captifs, parmi lesquels étaient Radégonde et son frère.

La jeune princesse avait déjà tous les agréments que le monde recherche dans les personnes de son sexe; elle plaisait également aux deux vainqueurs dont elle enflamma bien innocemment la jalousie. Après de graves difficultés, Clotaire l'obtint, et comme il avait résolu, dès la première fois qu'il l'avait vue, d'en faire un jour son épouse, il voulut lui procurer une éducation conforme à cette haute destinée. Dans ce but, il l'envoya à sa maison de campagne d'Athies, à deux lieues de Péronne, où il l'entoura de maîtres, et d'une suite digne de son rang.

L'intelligence élevée, l'esprit vif et le jugement solide de Radégonde lui facilitèrent de rapides progrès dans ses études. Elle put y trouver un allègement aux regrets qu'entretenaient en elle le souvenir des ses malheurs et l'éloignement de son pays. Mais un autre sentiment, celui d'une résignation puisée dans la connaissance et l'amour des vérités chrétiennes, contribua surtout à diminuer cette profonde douleur. Le latin et le grec lui devinrent aussi familiers que sa langue maternelle¹; elle goûta les Pères de l'Église et les auteurs qui avaient écrit des choses sacrées : ainsi, avec la science, elle vit entrer dans son cœur une juste et entière appréciation des choses de la foi. Ces dispositions, sans lesquelles on ne peut faire qu'un mauvais usage de la science, la préparèrent au saint Baptême. Clotaire désirait qu'elle le reçût, et il confia l'auguste mission de l'en rendre digne à saint Médard qu'il aimait, et que la ville de Noyon, peu distante d'Athies, avait reçu pour évêque vers le même temps que Radégonde était arrivée en France. Guidée par de si sûres leçons, elle goûta la parole de vie, et renonça, au milieu d'un

¹ *S. Fortunati*, l. VIII, carmen 1.

peuple devenu chrétien, aux fausses idées du paganisme où sa naissance l'avait engagée. Dès qu'elle eut reçu ce premier rayon de la lumière divine, elle comprit, par son amour des choses saintes, qu'elle n'était point appelée seulement à pratiquer les préceptes de l'Évangile : elle en voulut suivre encore les conseils. Elle s'enthousiasma surtout d'une vive estime de la virginité chrétienne, et désira ardemment de s'y consacrer. De cette grande pensée, elle arriva naturellement à celles qui en découlent comme autant de conséquences nécessaires. L'esprit de retraite, la mortification des sens, l'amour des pauvres qu'elle réunissait chez elle pour les nourrir et les soigner de sa main, dans leurs maladies et leurs besoins ; enfin, des enfants appelés chaque jour à recevoir ses leçons, à chanter avec elle d'aimables cantiques, à imiter les cérémonies de l'Église en des prières et des processions répétées chaque jour, dirent hautement aux témoins de cette vie déjà si extraordinaire comment elle entendait la pratique de la religion qu'elle était si heureuse d'avoir connue.

Ces vertus, cependant, ne lui suffisaient pas. Dieu, qui la réservait à devenir un modèle d'abnégation posé en regard des sensualités du monde, lui inspirait une grande propension pour les croix ; elle ne pensait pas à celle du Sauveur sans se sentir éprise des humiliations dont elle est l'emblème : ces humiliations, elle les désirait, et elle fut au comble de la joie quand elle eut à en souffrir d'assez fréquentes de la part des gens de sa maison qui, ne comprenant pas qu'on pût si peu estimer les avantages de la fortune et en faire un usage si différent de ce qu'ils voyaient pratiquer par les riches et les mondains, la traitaient avec une sorte de mépris, et semblaient se plaisir à exercer sa patience. L'aimable vierge n'en changeait pas plus ses chères habitudes. Assez heureuse des douces consolations que Dieu lui donnait, on la voyait, pleine de mansuétude et de bonté, lasser par ses prévenances, en continuant ses bonnes œuvres, ceux qui calomniaient en aveugles des mérites qu'ils ne pouvaient apprécier.

Ainsi s'écoulaient loin de la cour les premiers jours d'une existence qui allait voir disparaître son bonheur.

Les bonnes œuvres de la jeune princesse étaient quelquefois le sujet des entretiens de cette foule de courtisans qui entouraient Clotaire à Soissons : mais plus encore que ses vertus, on commençait à louer sa beauté qu'elle seule ignorait, et qu'elle eût estimée d'ailleurs beaucoup moins que la moindre de ses bonnes œuvres. Le roi voulut s'en assurer par lui-même, et ravit quelques jours à ses grandes affaires pour revoir cette demeure tranquille et cet ange qu'on lui vantait tant. Cette visite ne fit que réveiller dans son esprit ses projets d'autrefois : il déclara son intention d'épouser Radégonde.

Que d'autres se fussent réjouies devant cette riche et si prochaine grandeur, qui allait transformer en reine puissante une pauvre esclave ! Mais des pensées bien différentes vinrent agiter la fille de Berthaire. Outre les mauvaises habitudes et le caractère cruel qu'elle savait à un prince dont les faveurs commandaient plutôt la reconnaissance qu'elles ne lui inspiraient d'attachement, elle voyait anéantis devant cette union inattendue ses projets de vivre dans la virginité et de ne s'occuper que de son salut et de ses pauvres. Cependant elle n'avait pas de temps à perdre : son départ d'Athies était fixé au lendemain même du jour qui lui en apportait la nouvelle. Après sa première surprise, elle contint son émotion, se recueillit un instant, et, prenant son parti, elle s'échappa à l'entrée de la nuit, accompagnée de quelques fidèles suivantes, erra dans la campagne, gagna des bois, et arriva à une maison de plaisance peu éloignée où elle se cacha. Mais on l'avait fait poursuivre : on ne tarda point à la découvrir, et elle dut se soumettre à ces tristes honneurs qu'elle accepta de la main de Dieu comme une épreuve.

Ce grand événement se passait en 538, et Radégonde avait atteint sa dix-neuvième année. Admirée de tous et de son mari même, moins pour son âme que pour les charmes extérieurs de sa personne, elle ne fut éblouie par aucun des périssables avantages qu'elle trouva dans la royauté. Celui avec qui elle la partageait était peu capable, avec la sauvage licence de ses mœurs, avec ses goûts hautains et les habitudes féroces de sa vie guerrière, de la détourner de ses pieuses préférences pour les habi-

tudes de la charité chrétienne et de la prière, habitudes qui la rapprochaient au moins de son premier et céleste Époux. Reine, elle dédaigna donc sa couronne terrestre ; riche, elle méprisa les biens qu'elle tenait d'un mariage contraint : elle ne trouva de consolation au milieu des vastes et nombreux domaines dont Clotaire la gratifia au jour de ses noces, qu'en y voyant comprise sa chère solitude d'Athies, où elle avait connu le Seigneur, et où elle espéra revenir quelquefois du moins pour y retrouver les chers enfants de son école, et les secrètes pénitences qu'elle préférerait aux fausses délices de la cour.

En attendant cet isolement qu'elle reconquerrait par ses espérances, l'humble servante de Dieu vécut donc dans ce grand monde sans se laisser éblouir par ses attraits. Elle ne cessa de lui opposer les armes données par la grâce au chrétien qui comprend sa vocation ; et, sans négliger les devoirs de son nouvel état, elle n'en resta pas moins assidue à l'oraison, à l'amour des pauvres, aux veilles pieuses, au jeûne et aux autres macérations corporelles. Joignant à ces pratiques personnelles le travail des mains que l'Esprit-Saint a loué dans la femme forte comme un de ses plus beaux attributs, elle faisait des habits pour les pauvres, préparait à ses malades des remèdes, et suppléait encore, par d'autres mains que les siennes, aux charités qu'elle ne pouvait accomplir. Grandes leçons pour tant de femmes mondaines qui s'éloignent de Dieu en accusant leur position, et qui craindraient de s'abaisser en travaillant à des œuvres qu'elles appellent grossières, comme si Dieu pouvait approuver qu'on l'abandonne après avoir d'autant plus reçu de quoi le servir !

Ses revenus fort considérables étaient consacrés en aumônes ; elle faisait tout le bien possible aux églises, devenait la protectrice des clercs contre les injustices des grands, toujours si fréquentes contre l'Église ; elle rachetait les captifs, fondait des établissements pieux, afin de donner à ses œuvres un caractère de permanence qui perpétuât le bien qu'elle y faisait. C'est dans cette pensée qu'elle établit un hospice pour les femmes indigentes dans sa maison d'Athies, où elle se retirait, dès qu'elle en était libre, pour se dérober, au milieu des touchantes fonctions

d'infirmière, aux empressements de la foule et aux honneurs qui lui pesaient.

Le monde est ainsi fait que sa haine aime à se venger sur les Saints des vertus dont il ne se sent pas capable : ces vertus sont un reproche continuel pour son indifférence ou sa méchanceté, et il les persécute pour en finir avec elles. Ce caractère diabolique se révéla dans les courtisans de Clotaire. Ils détestaient une conduite qui, dans la pieuse reine, condamnait évidemment la leur. Des railleries d'abord, puis des invectives formelles l'accusèrent devant son mari d'être plutôt bonne à édifier un cloître qu'à égayer une cour. Celui-ci, d'abord assez facile avec elle, avait consenti à ses habitudes tout en s'en plaignant : la douceur patiente de la jeune épouse apprivoisait ce cœur farouche, qui l'aimait, et le tint d'abord dans les limites d'une condescendance intéressée. On le vit même plusieurs fois, après s'être plaint d'une piété qu'il trouvait exagérée, vouloir la dédommager par de riches présents de la peine qu'il avait pu lui causer. Mais le temps devait arriver où des crimes qui lui coûtaient peu allaient enfin changer en une répugnance visible l'indulgence que Radégonde avait trouvée pour ses défauts dans le sentiment de son devoir et l'espérance d'une conversion pour laquelle elle priait sans cesse avec ferveur. Les désordres du prince, sa débauche effrénée, ses fréquents emportements de colère furieuse et implacable, son abandon aux excès de l'intempérance et de l'ivrognerie, étaient les fréquents sujets des secrets gémissements de la Sainte, mais aussi de tendres observations et de charitables reproches. Après les avoir reçus sans en devenir meilleur, Clotaire finit par s'en lasser et s'en plaindre ; ses flatteurs ne manquèrent pas de l'approuver. Ce fut bien pis encore, quand Radégonde lui ayant paru opposée aux exactions qu'il voulait exercer sur les églises de son royaume, en les dépouillant pour remplir son trésor vidé par de folles dépenses, l'injuste monarque se sentit porté à rejeter sur elle le chagrin de n'avoir pas réussi. Dès ce moment, un refroidissement marqué parut dans sa conduite, et comme il y avait plus de quatre ans qu'ils étaient mariés et que Dieu n'avait pas béni par des enfants cette

union où sa volonté n'avait point été consultée, le prince osa, par un outrage digne de lui, reprocher à sa jeune et admirable compagne cette privation dont il l'accusait. Ordinairement, une telle injure précédait de près dans la bouche d'un homme tel que Clotaire une détermination de la plus haute gravité : il s'en suivait une rupture éclatante, et dès lors la pauvre femme n'avait plus qu'à se résigner à un sort nouveau. Cette pensée n'affligeait en rien la reine d'Austrasie ; au contraire, elle eût vu dans sa réalisation de quoi combler ses vœux les plus chers. Mais elle ne vit pas encore dans cette humiliation de quoi désespérer de la conversion d'un homme qu'elle aurait voulu sanctifier ; elle n'opposa à de si détestables violences que sa douceur habituelle, et s'efforça de faire plus de bien que jamais à ceux des courtisans qu'elle savait lui faire une opposition plus dange-reuse : il fallut pour lui ouvrir les yeux qu'un autre crime vint élargir encore la tache de sang qui couvrait la vie de Clotaire.

Nous avons parlé d'un jeune frère de Radégonde, emmené captif avec elle. Il avait partagé sa solitude d'Athies et l'éducation qu'elle y avait reçue. Une amitié d'autant plus étroite s'était formée entre les deux enfants ; elle avait grandi avec eux, et le jeune prince ne s'était pas séparé de sa sœur lorsqu'elle vint à la cour : il l'y avait suivie. Naturellement il souffrait des injustices du roi contre sa sœur ; il s'indignait de la conduite de ces favoris ambitieux, qui prétendaient servir leurs intérêts en même temps que les passions du prince adultère, et tant de chagrins, joints au triste souvenir de sa patrie et d'un trône perdu qu'il ne pouvait oublier, le rangeaient d'autant plus vivement du côté de cette sœur persécutée. Clotaire n'ignorait pas ces dispositions d'un noble cœur. Ses amis ne manquèrent pas de les lui peindre sous des couleurs suspectes : ils allèrent jusqu'à accuser le prince de songer à reconquérir la Thuringe : et Clotaire, qui ne demandait pas mieux que de s'aveugler, chercha un jour querelle à son beau-frère, et, dans un de ces redoublements de fureur où le jetaient toujours les plus légitimes contradictions, il le massacra sans pitié, ajoutant un crime abominable à tant d'autres dont l'histoire ne cessera de l'accuser.

Radégonde en perdant ce frère bien-aimé perdait la seule joie de son cœur. Elle s'y résigna par une soumission d'autant plus méritoire que cette dernière douleur était le complément de toutes celles que peut souffrir une femme de son âge et de sa condition. Mais un dégoût plus profond que jamais de cette vie de contraintes continuelles et d'incessantes alarmes pour sa piété, s'empara de son âme et lui fit sentir un irrésistible besoin de se retirer d'un monde qu'il lui était si bien permis de haïr. Dès ce moment, sa condescendance fit place à une fermeté énergique, et ne pouvant plus se mêler à rien de ce qui la rappelait à un plaisir même innocent, elle refusa de paraître en public, et ne sortit plus que pour se rendre dans les églises ou visiter les pauvres de Jésus-Christ. Cette résolution fut à peine remarquée du roi, dont la froideur augmentait toujours et qui peut-être ne demandait pas mieux que de briser. Radégonde n'y vit qu'un motif de plus pour se déterminer enfin à un parti qu'elle ne cessait pas de convoiter. Au milieu de ses anxiétés, la vie religieuse lui apparut comme un port où Dieu, qui l'y conduisait par tant d'orages, devait enfin lui faire retrouver la paix. Elle fit part de ce désir à Clotaire, qui avait plus d'une raison d'y consentir. Mais ce qu'il y avait de définitif dans ce dessein resta le secret des deux époux ; la cour ignora d'abord qu'un voyage qu'allait entreprendre la reine fût une rupture irrévocable, et la vit partir sans trop s'en émouvoir pour Noyon, où elle voulait seulement, croyait-on, s'entretenir avec saint Médard.

Sa suite se composait d'un certain nombre de seigneurs et de gardes dont Clotaire, par honneur pour son rang, avait voulu qu'elle fût escortée. Quand elle arriva dans la ville épiscopale, le saint Evêque, déjà presque nonagénaire, officiait dans son église. La reine descend de cheval à la porte du lieu sacré, y entre, accourt vers l'autel où se tenait le Pontife, et lui demande, avec fermeté et à haute voix, sa bénédiction et l'habit religieux. Saint Médard, surpris, objecte les liens indissolubles du mariage, qui s'opposent à l'accomplissement d'un tel désir. Radégonde fond en larmes, insiste, déclare le consentement du roi, rappelle que son mariage fut une violence. Et pendant que l'évêque

hésite, le clergé et le peuple, redoutant un acquiescement qui les privera d'une reine aimée de tous, s'écrient et persuadent à Médard de ne point céder. De leur côté, les grands de l'escorte royale, craignant que Clotaire ne leur demande compte de son épouse, menacent le Pontife : quelques-uns, plus audacieux, vont jusqu'à s'emparer de sa personne, et l'entraînent dans la nef, pour l'entraver dans la liberté de ses fonctions. Pendant ce tumulte, Radégonde se précipite dans le vestiaire, se couvre la tête d'un voile, et, revenant vers l'autel, elle adjure le pasteur de ne point fermer le berceau à une brebis dont le Maître souverain lui demandera compte. A cette parole, prononcée avec la dignité d'une volonté résolue et la majesté de l'inspiration, la foule se tait, stupéfaite et saisie. De son côté, saint Médard se ranime, il cède à un sentiment nouveau qui le console ; il consacre Radégonde comme diaconesse : les seigneurs eux-mêmes perdent leur audace, et deviennent tranquilles spectateurs d'une consécration qu'ils semblent enfin protéger.

Admirables voies de la Providence ! Comme elle sait bien, pour arriver à ses fins, renverser jusqu'aux règles même les plus respectables ! L'union de Radégonde et du roi devait paraître, en effet, un obstacle insurmontable. D'autre part, le titre de diaconesse, qui donnait une partie de l'administration des choses saintes à une femme, et qui rompait ses liens avec le monde, n'exigeait pas moins de quarante ans, et celle-ci n'en avait pas vingt-six. Évidemment la prudence de saint Médard ne devait pas céder contre de telles considérations, et d'ailleurs sa condescendance pouvait déplaire au roi et faire tomber sur le prélat et sur son Église les redoutables éclats d'une colère toute-puissante. Mais Dieu manifeste sa volonté en brisant des raisons si valables : on ne peut se tromper en la suivant, et ces lumières inattendues qui y déterminent deviennent à point nommé dans les Saints une récompense de leur habituelle fidélité.

A peine satisfaite dans le plus cher de ses vœux, l'auguste reine, qui ne se regarde plus que comme une pauvre et simple femme, dépose sur l'autel, en témoignage d'un éternel renoncement, sa couronne, ses riches ornements et jusqu'au manteau

royal qui la couvre. Elle distribue d'abondantes largesses aux églises et aux monastères des environs, y visite à la hâte quelques solitaires aux prières desquels elle se recommande ; et, afin de ne pas rester exposée aux bizarres caprices d'un époux qui pourrait bien être tenté de la rappeler, elle prend le parti de se retirer à Sais, terre située en Poitou, non loin de Loudun, et l'une de celles qu'elle avait reçues lors de son mariage. Elle s'y rendit par Orléans, visitant à Tours le tombeau de saint Martin qu'elle invoqua avec ferveur, et une fois arrivée dans sa nouvelle retraite elle s'abandonna à tout ce que sa soif d'austérités put lui faire trouver d'ingénieux moyens d'augmenter ses anciennes pratiques de pénitence. Ne mangeant que des herbes cuites à l'eau, s'abstenant toujours du vin, ne se permettant de pain que le dimanche, elle portait continuellement un cilice, couchait sur la cendre, passait de longues nuits en méditations ; et, toujours active néanmoins dans l'exercice de la charité, elle servait les pauvres, visitait les malades, se dévouait aux soins des lépreux, et faisait bénir de tous le Dieu au nom duquel on la voyait consoler toutes les souffrances et édifier les petits et les grands. Cette sainte conduite était déjà visiblement récompensée par le don des miracles, et il semble que c'est dans la solitude de Sais qu'on aperçoit les premiers qu'elle ait faits. Plus d'une fois, on vit des infirmités graves et invétérées guéries par des fruits envoyés par elle, par la simple application d'un morceau de papier sur lequel elle avait écrit son nom, ou d'une feuille de quelque plante qu'elle avait touchée. De semblables guérisons se firent aussi lorsqu'on avait allumé près des malades un cierge qu'avaient façonné ses mains. Plusieurs fois encore elle fut favorisée de l'apparition de Notre-Seigneur, qui lui promit de la faire entrer de plus en plus dans le secret de ses divines souffrances.

Ce fut après cette prédiction, qu'arriva une grande épreuve, contre laquelle elle semblait devoir la fortifier. Clotaire, qu'elle avait bien jugé, ne fut pas plus tôt privé d'elle, qu'il voulut la revoir, par une contradiction dont cette nature violente était seule capable. Épouvantée de ce dessein qu'elle apprit bientôt,

la pieuse recluse eut recours à la prière et fut consolée en apprenant d'un saint homme nommé Jean, qui vivait dans une solitude absolue à Chinon, que Dieu dissiperait cette tempête et que le roi renoncerait à son dessein. Toutefois ayant entendu dire que ce prince voulait venir à Sais, elle prit la fuite avec ses femmes et se hâta d'aller s'enfermer dans l'église Saint-Hilaire de Poitiers, refuge inviolable et d'où personne n'eût pu la tirer sans une sacrilège profanation. De cet asile et près du tombeau déjà si illustre où reposait le grand Évêque, elle adressa au roi une lettre où elle déclarait formellement qu'il n'eût plus à compter sur elle, que Dieu avait prise, et qu'un roi, si puissant qu'il fût, ne devait pas songer à lui ravir. Et comme pour lui donner une preuve irrésistible de sa résolution bien arrêtée, elle sollicitait l'autorisation de bâtir à Poitiers un monastère de femmes, et une église avec un collège de prêtres pour la desservir.

Cette fois encore Dieu daigna maîtriser le cœur du nouvel Assuérus ; il permit tout ce que voulut une compagne sur laquelle il vit bien qu'il ne fallait plus compter. Il favorisa même ses pieux projets jusqu'à donner des ordres pour que le comte de la province, Austrapius, et saint Pient, évêque de Poitiers, dont les conseils avaient été pour beaucoup dans cette concession ¹, secondassent de leur influence et de riches sommes d'argent un établissement qu'allait entreprendre le zèle fervent de Radégonde. Cette entreprise fut commencée en 544, et ne fut terminée qu'en 559 ². C'est l'origine du monastère de Sainte-Croix qui fut si longtemps l'un des plus célèbres de la France, et celle de notre église Sainte-Radégonde qui reçut d'abord le nom de Notre-Dame, conservé jusqu'à la mort de la Sainte. En faveur de ces deux établissements Radégonde se dépouilla de tout ce qu'elle possédait, et quand tout y fut disposé, elle entra dans son monastère suivie de deux cents jeunes filles parmi lesquelles un grand nombre appartenaient à des familles illustres de la Gaule, et plusieurs à des maisons royales. Toutes venaient chercher sous la direction de la

¹ Bouohet, *Annal. d'Aquit.*, n° 39.

² Dufour, *Hist. génér. du Poit.*, in-8°, p. 149 ; Baillet, t. V, p. 197.

grande Reine volontairement appauvrie pour Jésus-Christ une vie de pauvreté et d'abnégation. Mais un exemple d'humilité plus efficace encore que tous les conseils attendait ces âmes pieusement avides du joug et des paroles de celle qu'elles appelaient leur mère.

Radégonde avait adopté pour ses filles la règle de Saint-Césaire d'Arles, connue depuis le commencement de ce siècle¹. Elle, sans laquelle rien ne se fût entrepris ni consommé, n'avait jamais compté sur une position exceptionnelle dans ce nouveau royaume des âmes fondé par ses soins. Agée de quarante ans, reine descendue volontairement du trône, bienfaitrice de cette maison de prières, entourée de l'amour reconnaissant de tous les sujets qui s'y rassemblaient sous sa conduite, elle aurait pu croire à la légitimité d'une ambition que tout semblait autoriser. Mais les Saints se méfient d'autant plus d'eux-mêmes que le monde les apprécie mieux. Elle refusa donc de commander, et fit nommer pour la remplacer comme première abbesse, une pieuse vierge nommée Agnès, qui avait grandi sous ses yeux, dès son enfance, et qui se sanctifia dans cette charge difficile, comme nous l'avons raconté au 13 mai ; et dès lors l'admirable princesse devint la plus obéissante des religieuses, aidant de ses conseils toutes celles qui les sollicitaient, se donnant à l'instruction de la communauté, expliquant les lectures dans les assemblées communes, mais tenant à ne rien faire ni conseiller que comme une simple coadjutrice de celle à qui elle avait résigné tous ses pouvoirs. Elle n'en était pas moins regardée comme une mère par les religieuses qui aimèrent à lui conserver ce doux nom².

La seule liberté qu'elle sembla s'être réservée fut de pouvoir dépasser la ferveur commune pour ses pénitences et ses austérités. Les auteurs de sa vie racontent à cet égard des prodiges dont la foi seule peut rendre capable, et qui témoignent d'une force surnaturelle autant que d'une charité à laquelle rien ne résistait. Macérer son corps par des chaînes qui s'y enfonçaient et ne s'en

¹ V. M. de Bussièrès, *Vie de sainte Radég.*, p. 156 et 165.

² Baudonivia, apud Bolland., au 13 août, p. 81.

pouvaient retirer à la fin que par des incisions sanglantes et douloureuses ; passer plusieurs jours sans manger, ni boire, ni dormir ; composer toute sa nourriture, une seule fois par jour, d'un peu de pain d'orge ou de quelques fèves ; expier, par l'application sur sa poitrine d'une croix de fer rougie au feu, les fautes que la fragilité humaine avait pu jadis lui faire commettre : voilà quelques-unes des mille inventions de son esprit de pénitence, et qu'avaient vues ceux qui se sont plu à les raconter. Et on en pourrait citer bien d'autres non moins admirables.

Toutefois, ces pures délices d'une âme innocente furent traversées par de nouvelles et trop justes appréhensions. Clotaire, toujours mal conseillé par ses passions autant que par ses faux amis, revenait sur l'abandon qu'il avait fait de Radégonde, et fit cette même année 559, un voyage à Tours, sous prétexte de quelque dévotion au tombeau de saint Martin, mais en réalité pour venir de là à Poitiers, et enlever de force l'épouse qu'il s'était pris à regretter. Tremblante à l'avis qu'on lui en donna secrètement, la Servante de Jésus-Christ eut recours à ses moyens ordinaires ; elle redoubla ses prières et ses macérations, puis elle chargea un homme de confiance d'aller porter à saint Germain, évêque de Paris, qui accompagnait le roi, une lettre où elle conjurait le prélat d'éloigner d'elle le coup terrible qui la menaçait. Clotaire, en effet, adjuré près du tombeau même de saint Martin de renoncer à un projet sacrilège, se montra repentant de l'avoir conçu, et pria Germain d'aller obtenir son pardon de Radégonde, en l'assurant de sa part qu'il ne troublerait plus la sainte paix de son pieux séjour.

Saint Germain, passant à cette occasion quelques jours au monastère de Poitiers, fut invité par sa noble protégée de donner la bénédiction abbatiale à la nouvelle abbesse sainte Agnès, et ainsi se trouva instituée canoniquement l'abbaye royale que, depuis ce temps-là, tous nos rois se plurent à protéger.

Pour Radégonde, elle n'en fut que plus à elle-même et à ses édifiantes pratiques. Dieu indiqua clairement combien sa vie lui était agréable en récompensant la ferveur de ses prières et la simplicité de sa foi. Opératrice de fréquents miracles, elle guéris-

sait des malades, ressuscitait des morts, rendait la vue à des aveugles ; elle délivra des possédés, et plusieurs fois l'usage d'un objet qu'elle avait touché procura un soulagement instantané à des infirmes dont on désespérait.

Pourtant, ces grandes faveurs étaient mêlées de profondes amertumes. Chramne, l'un des fils de Clotaire, s'était révolté contre son père et retiré à Poitiers. Le roi avait envoyé contre lui deux autres de ses fils, Gontran et Charibert.

En présence d'un conflit imminent, quelles ne furent pas les angoisses de Radégonde ! Ses prières contribuèrent du moins à éloigner d'elle le théâtre d'une horrible catastrophe, et ce fut de loin qu'elle dut apprendre le supplice d'un fils rebelle et de l'innocente famille à qui la barbarie d'un père implacable osa imposer le même sort. Mais à son tour, il fallut que Clotaire mourût. Ce grand événement, qui devait troubler le cœur charitable de la Sainte, mais qui assurait enfin son repos, arriva à Compiègne en 561. La sainte veuve n'eut plus qu'à s'isoler dans sa solitude, où elle put oublier devant Dieu les crimes de la malheureuse famille de Clovis.

Un concile s'étant assemblé à Tours en 567, notre Sainte saisit cette occasion de ménager à son monastère la protection des évêques et d'y faire confirmer par eux la Règle de Saint-Césaire. Ces évêques étaient au nombre de neuf, et la plupart d'entre eux sont honorés dans l'Église pour la sainteté de leur vie. Elle leur écrivit donc dans ce but, et reçut d'eux une réponse aussi satisfaisante que possible. Cette règle était fort austère, et recommandait surtout aux religieuses qui s'y étaient engagées une clôture inviolable, bien différentes en cela de la plupart des autres de ce temps, lesquelles, tout en se vouant comme toutes les vierges consacrées, à une certaine séparation du monde qu'elles devaient fuir, demeuraient toutefois dans l'intérieur de leurs familles en y pratiquant la vertu d'une vie plus parfaite ¹. L'austérité de la Règle d'Arles avait voulu remédier aux abus que cette vie mixte commençait à entraîner, et l'autorité sacrée du

¹ De Bussièrès, *Vie de sainte Radég.*, p. 155.

concile sanctionna cet article de façon à maintenir à jamais dans le couvent la régularité que Radégonde y avait introduite.

La Règle de Saint-Césaire, toutefois, n'existait pas encore dans son entier pour le monastère. On n'en avait fait qu'une sorte d'essai : mais l'expérience de huit années qui en avait prouvé la sagesse détermina à l'adopter définitivement. L'abbesse Césarie, sœur de saint Césaire, gouvernait alors la maison d'Arles, fondée par son frère. Elle envoya à Poitiers sur la demande de Radégonde, un exemplaire complet de ces prescriptions, qui furent dès lors adoptées et suivies strictement jusqu'au ^{vii}^e siècle, où elle fut considérablement modifiée par l'introduction de la Règle de Saint-Benoît¹. Quoi qu'il en soit, Radégonde et Agnès eurent une grande joie de la possession de ce trésor qui fondait d'une manière stable la régularité religieuse parmi leurs filles, et dans le zèle qu'elles ressentirent à en comprendre et à en faire goûter l'esprit, elles se déterminèrent trois ans après, en 570, à faire le voyage d'Arles, où elles restèrent près d'une année entière, pour se former aux moindres détails de cette perfection qu'elles virent si bien pratiquer sous leurs yeux.

Une dévotion éclairée avait porté la sainte Reine depuis longtemps à se procurer autant qu'elle pouvait des reliques des Saints. À Athies et à Sais, elle s'était enrichie de ces pieux trésors, et à Poitiers son zèle ne fut pas moindre à les procurer à sa maison, comme une source de ferveur et de grâces. Mais un objet surtout lui faisait envie, et par-dessus tant de restes précieux, elle eût voulu posséder une portion de la Croix sur laquelle le Sauveur avait expié les péchés du monde. Comme sainte Hélène avait fait pour l'Orient, elle se laissait aller au bonheur de penser qu'elle pourrait procurer à l'Occident la précieuse possession du Bois sacré, et résolut de ne rien négliger pour y parvenir. Aidée de la protection du roi Sigebert, à qui Poitiers appartenait, elle obtint de l'empereur Justin, qui régnait à Constantinople, un morceau de la vraie Croix richement enchâssé dans de l'or que garnissaient des pierres précieuses. D'autres

¹ Hélyot, *Hist. des Ord. Monast.*, t. IV, p. 25.

reliques des saints Apôtres et de plusieurs Martyrs accompagnèrent ce beau présent, aussi bien qu'une admirable copie des Évangiles, dont la couverture en vermeil le disputait par sa magnifique ciselure à la richesse des perles et des bijoux qui l'embellissaient.

L'arrivée de la sainte relique à Poitiers y fut l'occasion de fêtes solennelles auxquelles saint Fortunat contribua par les belles hymnes composées par lui dans ce but. C'est à lui que l'Église doit celle : *Vexilla regis*, partout connue et admirée, et dans laquelle se ressentent en même temps la richesse de la poésie et l'effusion des plus tendres sentiments envers l'adorable mystère qu'elle célèbre. Ce Saint, attaché depuis quelques années par une religieuse amitié au monastère, prenait soin de ses intérêts temporels, et lui rendait de grands services dans la gestion de toutes ses affaires. Après avoir recouvré la vue par l'intercession de saint Martin, il était venu d'Italie à Tours, pour y remercier son bienfaiteur près de ses cendres vénérées ; de là, le tombeau de saint Hilaire l'avait attiré à Poitiers ; les vertus et la réputation de Radégonde l'y attachèrent. Déjà pieux et fervent lors de cette liaison, qui ne pouvait se faire que sous de tels auspices, il ne put que gagner dans ses fréquentes relations avec des Saintes. Étant devenu prêtre, il se sanctifia lui-même, et, après la mort de Radégonde, il fut fait évêque de Poitiers, où il mourut et mérita les honneurs de l'Église, qui célèbre sa fête le 14 décembre, comme nous le verrons à ce jour.

Baudonivia, une des religieuses qui survécut à Radégonde et qui écrivit sa vie, fut témoin d'une foule de miracles de tous genres et d'étonnantes guérisons opérées en faveur des innombrables pèlerins qui affluèrent à Poitiers de toutes parts pour y adorer la sainte Croix ¹. Saint Grégoire, évêque de Tours, en rapporte aussi plusieurs, et entre autres celui de la multiplication de l'huile dans les lampes qu'on avait allumées en grand nombre pour brûler nuit et jour devant le Bois sacré ².

¹ Baudonivia, apud Bolland., ad XIII aug., c. VI, p. 81.

² Gregor. Tur., *De Glor. martyr.*, l. I.

Ce saint Évêque, dont nous parlerons aussi au 17 novembre, devint l'ami de notre Sainte, et la soutint dans ses œuvres de piété et dans ses épreuves depuis 573, qu'il succéda à saint Euphrone sur le siège de Tours, jusqu'à la fin de sa carrière, qu'il couronna en lui rendant les derniers devoirs.

Cette humble femme, si douce et si intérieure, ne perdait rien dans ses habitudes mortifiées de la force de caractère sans laquelle on manque d'une vertu essentielle, et que les Saints ne sont jamais dispensés de montrer au besoin. Elle fit voir dans une occasion importante de quoi elle était capable sur ce point. Une des filles du roi Chilpéric avait fait profession religieuse dans l'abbaye. Il prit envie à ce prince, aussi déraisonnable que peu scrupuleux, de l'en retirer pour la marier à Récarède, fils de Lewigilde, roi des Visigoths. Radégonde s'opposa énergiquement à cette scandaleuse violation des promesses les plus sacrées, et finit, après bien des résistances, par triompher des exigences du roi.

Ceci se passait en 580. Cinq ans après, de nouvelles angoisses vinrent frapper la Sainte, que Dieu voulut rendre témoin des horreurs qu'avait suscitées autour d'elle la guerre qu'après la mort de Chilpéric se livrèrent Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert, roi de Paris. Poitiers fut pris par les troupes du premier, et ne se racheta qu'au prix de ses plus précieuses richesses. Dans cette cruelle conjoncture, l'asile de Radégonde et de ses Sœurs fut épargné, grâce au respect qu'on portait de toutes parts à sa sainteté et à son caractère royal ; mais elle fut prévenue ainsi des périls que son œuvre aurait à courir si de pareilles scènes avaient à se renouveler, et voulant y pourvoir par la plus haute protection qui fût alors, elle s'efforça de lui ménager celle des évêques voisins. C'est pourquoi dans une pièce en forme de testament, remarquable par l'expression aussi humble que vive de la plus tendre sollicitude, elle leur recommanda et les conjura de soutenir sa communauté, d'y faire maintenir la règle, de la défendre contre les entreprises des spoliateurs, de seconder l'autorité de sa chère fille l'abbesse Agnès, dépositaire de ses propres pouvoirs ; de séparer de la communion de l'Église qui-

conque attenterait à la paix du monastère ou à sa liberté, et de lui prêter enfin contre les méchants tous les secours qui dépendraient de leur ministère et de leur autorité. Les évêques reçurent avec vénération cette supplique dictée par un amour que traversaient des appréhensions trop justifiées par l'état d'une société encore livrée au droit du plus fort ; et ils se conformèrent dans la suite aux moindres vœux de l'auguste femme, qu'ils regardaient comme leur fille dans la foi et comme une mère par le touchant exemple de ses infatigables vertus.

D'ailleurs notre Sainte avançait vers la vieillesse, et quoiqu'elle ne voulût rien diminuer des austérités de sa vie, elle sentait que ses veilles, ses jeûnes, ses travaux même avaient considérablement affaibli sa santé et restreint ses forces. C'était un avertissement de ses derniers jours, et après avoir pris soin d'assurer à ses filles l'héritage qu'elle tenait à leur laisser sans atteinte, elle n'aspira plus qu'à voir venir l'heure des éternelles félicités pour lesquelles sa foi avait méprisé tout le reste. Cette dissolution de son être matériel, cette union enfin indissoluble avec Jésus-Christ faisait l'objet unique et incessant de ses prières et de ses soupirs.

Le divin Maître se plut à répondre par une apparition merveilleuse à une telle soif de le posséder. Un jour que de l'intérieur de son oratoire Radégonde venait de s'exprimer avec une ferveur encore plus grande, ce bon Sauveur parut tout à coup devant elle resplendissant d'un éclat plein de majesté. De ses pieds et de ses mains, sur lesquels elle voyait les cruelles blessures du Calvaire, de vifs rayons s'échappaient. Au milieu de l'extase où cette vue jeta la Sainte, l'immortel Époux daigna l'assurer que ses désirs avaient été entendus, qu'il veillait auprès d'elle, et qu'elle brillerait bientôt près de lui dans le ciel comme une des plus précieuses perles de sa couronne.

Radégonde ne put s'empêcher, tout en leur recommandant de garder le silence jusqu'après sa mort sur cette faveur céleste, de s'en ouvrir à deux de ses compagnes. L'une d'elles, Baudonivie, l'a racontée en effet dans une Vie de sa pieuse Mère qu'elle écrivit afin de ne point laisser perdre des faits dont elle avait pu être

témoin, et que saint Fortunat n'avait pu raconter dans le livre qu'il écrivit sur le même sujet. Mais en dépit des précautions prises par l'humilité de Radégonde et qu'une pieuse obéissance fit sans doute respecter par ses deux confidentes, le fait surnaturel ne dut pas tarder à se divulguer, car le divin Visiteur avait laissé sur le pavé de la cellule l'empreinte de son pied droit conservée jusqu'à la Révolution de 1792 dans le monastère. A cette époque néfaste, la sainte maison fut détruite, les religieuses dispersées ; mais un reste de sentiment religieux qui devait bientôt s'éteindre fit respecter par l'autorité spoliatrice le témoignage d'une si auguste tradition : l'empreinte vénérée fut sauvée de la ruine générale, et transportée dans l'église Sainte-Radégonde, où chaque jour encore elle est visitée par un grand nombre de fidèles.

D'autres miracles plus nombreux que jamais et qui multipliaient surtout les plus surprenantes guérisons, signalèrent les derniers jours de notre illustre Patronne. La faveur divine se reproduisait par elle sous toutes les formes et fut jusque-là qu'un vase précieux, seul objet qu'elle eût conservé de son ancienne splendeur, devint même un instrument de cette adorable miséricorde. Il suffit un jour à un malade pour être guéri, qu'il goûtât un peu de l'eau pure qu'on y avait versée à cette intention.

Vers le milieu de l'année 587, la santé de la Sainte déclina sensiblement ; sa faiblesse augmentait de jour en jour ; et cependant on ne lui voyait rien diminuer de ses pénitences. On voit dans Baudonvie qu'elle éprouvait de plus fréquentes extases, et que souvent elle conversait avec Notre-Seigneur et les Anges : les Sœurs qui l'entouraient entendaient ces colloques, et voyaient resplendir sur son visage une clarté dont elles étaient éblouies. Le 12 août elle devint plus malade : on vit bien qu'elle allait mourir. Au milieu des désolations de ses Sœurs, elle les exhorta à accepter cette séparation comme une épreuve de courte durée, et leur promit de ne pas les abandonner devant Dieu. Bientôt elle reçut dans le Saint-Viatique l'Époux chéri de son Âme, dans l'Extrême-Onction un surcroît de force et de ferveur. A partir de

ce moment, elle n'eut plus que le sentiment de la présence divine. Le lendemain, la splendeur céleste qui l'entourait jeta un plus vif éclat, elle se tourna vers celles qui environnaient sa couche, se félicita de son heureux départ et rendit paisiblement le dernier soupir en prononçant doucement les paroles de l'hymne angélique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

L'Évêque de Poitiers étant absent, saint Grégoire de Tours, qui s'était hâté de venir à Poitiers à la première nouvelle de sa mort, présida à la cérémonie de ses obsèques. Le corps de la sainte Religieuse, enveloppé dans l'humble habit de sa profession, mais muni du sceptre et de la couronne qu'avait portés la Reine des Francs, fut enseveli dans l'église qu'elle avait fait bâtir en dehors des murs de la ville, et dans le terrain attenant au monastère de Sainte-Croix : c'est ainsi qu'on le retrouva intact, lorsqu'en 1412 son tombeau fut ouvert par notre évêque Simon de Cra-maud.

Mais d'intéressants détails se rattachent à l'histoire de ces reliques depuis le jour où elles commencèrent à être vénérées des Poitevins et à attirer dans leur ville une foule incessante d'étrangers. D'abord, l'église même de Sainte-Marie, bâtie par Radégonde pour la sépulture de ses Sœurs et où elle reposa selon ses désirs, ne suffisait plus au concours des pèlerins. Il fallut donc en construire une autre plus vaste et plus riche où se conservât le saint tombeau. On lit dans Baudonvie que, pour ce nouvel édifice qui se construisait peu de temps après la mort de sa chère Mère, un seigneur nommé Léon, et qui avait été guéri par elle, et encore de son vivant, d'une cruelle ophthalmie, donna lui seul mille sous d'or et voulut creuser de ses mains une partie des fondements ¹. Pendant les invasions des Normands, vers le milieu du ix^e siècle, on eut peur de leurs profanations, et afin de faire disparaître à leurs yeux le plus cher trésor de l'église, l'entrée du caveau fut murée : le tombeau cessa d'être fréquenté. On finit par l'oublier après un laps de plus de cent

¹ Baudonvie, apud Bolland., 13 aug., p. 79.

cinquante ans, et quand déjà avaient succombé tous ceux qui avaient pris part à ces mesures de prudence. Enfin, en 1012, Béliarde, abbesse de Sainte-Croix, le retrouva, sans doute en faisant déblayer les ruines de l'église, qu'on rebâtissait sous son gouvernement. La solidité de l'édifice ayant beaucoup souffert, vers la fin du xi^e siècle, par suite d'un tremblement de terre, on reconstruisit toute la nef, telle qu'on la voit aujourd'hui, vers le commencement du xiii^e, quand un nombre considérable d'ouvriers vinrent à Poitiers pour travailler à la réédification de l'église cathédrale.

Ainsi furent fréquentés par la piété populaire ces lieux vénérés à si juste titre, jusqu'à ce que les Huguenots, s'emparant de la ville en 1562, et y commettant tous les sacrilèges dont ils aimaient à rassasier leur haine, ajoutèrent au pillage de toutes les autres églises celui de sainte Radégonde, ouvrirent son sépulcre, brûlèrent son corps sur le parvis de l'église, et ne laissèrent à la piété désolée de nos pères que quelques ossements calcinés, recueillis avec vénération et authentiquement reconnus plusieurs fois depuis par plusieurs de nos évêques.

La mémoire de la sainte Reine ne pouvait souffrir de ces outrages. Sur ce tombeau presque vide, mais où de minces parcelles d'un corps habité par l'Esprit-Saint ne sont pas moins puissantes qu'aux jours paisibles de son intégrité, les peuples viennent de loin chaque année implorer des grâces dont l'efficacité se prouve par des prodiges de tous les jours. Et quand le diocèse de Poitiers est appelé à lui payer sa dette de reconnaissance, la voix qui le lui persuade est toujours entendue. En 1834 plus de dix mille francs, recueillis au nom de la Patronne des Poitevins, ont pu être employés, soit à la confection d'une superbe châsse, soit aux restaurations de la chapelle souterraine où reposent les derniers restes de sainte Radégonde, au milieu de ses deux compagnes sainte Disciole et sainte Agnès. Dans cette châsse précieuse par sa matière et par son travail, sont déposées des portions de la tête et d'un bras de la fondatrice de Sainte-Croix, et la garde en a été confiée par M^{sr} Pie, à qui appartient la glorieuse initiative de cette œuvre mémorable, aux pieuses filles de

cette humble et illustre communauté, qui, en perpétuant jusqu'à nous les vertus de son auguste Mère et la religieuse tradition de quatorze siècles, survit aux générations qui s'éteignent comme l'impérissable dévotion des âmes chrétiennes devant les dernières reliques des amis de Dieu.

(AUBER.)

SAINT HIPPOLYTE,

MARTYR.

Saint Hippolyte, nous l'avons déjà vu dans la vie de saint Laurent, était un chevalier romain qui eut ordre de Valérien de garder ce bienheureux diacre. Il l'emmena donc avec lui et le mit en prison avec plusieurs autres, tant chrétiens qu'idolâtres ; mais il devint bientôt lui-même son captif ; car, voyant les grands miracles qu'il faisait au nom du vrai Dieu, admirant surtout que, par la seule imposition de ses mains, il rendit la vue aux aveugles, il crut en Jésus-Christ et voulut être baptisé. Son exemple fut suivi de tous ceux de sa maison, au nombre de dix-neuf ou vingt. Pendant son baptême, il eut une vision dans laquelle on lui fit voir les âmes innocentes des chrétiens qui avaient été martyrisées pour la religion ; elles jouissaient d'un bonheur incomparable, ce qui le confirma dans l'espérance de la vie éternelle que Laurent lui avait promise s'il se convertissait.

Peu de temps après, Valérien, à qui le désir d'avoir en sa puissance les trésors de l'Eglise, qu'il s'imaginait être très-grands, ne donnait point de repos, commanda qu'on lui amenât le saint diacre. Hippolyte le conduisit devant son tribunal, dans la disposition de se déclarer lui-même chrétien, s'il était utile pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de la religion. Comme l'empereur lui donna encore trois jours de délai pour ramasser les trésors prétendus, on le lui remit entre les mains, et on le commit de nouveau à sa garde. Hippolyte le reçut avec joie, non plus pour le tourmenter, mais pour lui donner plus de liberté de faire ce qu'il avait projeté. Le délai passé, il assista aux différentes tortures que souffrit saint Laurent ; sachant qu'on lui apprêtait des tourments encore plus aigus, il se mit à pleurer

amèrement, et le pria de trouver bon qu'il publiât hautement qu'il était chrétien, afin de pouvoir obtenir le bonheur de participer à ses peines. Saint Laurent lui dit qu'il n'était pas encore temps, mais qu'il aurait bientôt la satisfaction qu'il souhaitait. En effet, comme son zèle le porta à enlever le corps de cet illustre Martyr du lieu où on l'avait rôti, et à l'enterrer avec honneur au Champ-Véran, dans le cimetière de Cyriaque, l'empereur, reconnaissant par là qu'il était devenu chrétien, le fit arrêter. Hippolyte dit courageusement au milieu des supplices qu'il était prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang pour Jésus-Christ.

Les caresses furent aussi impuissantes sur lui que les tourments. On revint aux tourments. On alla d'abord en sa maison pour s'emparer de tous ses biens par droit de confiscation, mais, trouvant tous ses gens chrétiens et entièrement résolus à suivre son exemple jusqu'à la mort, on commença par décharger sur eux toute sa fureur. On fit donc dépouiller Concorde, cette pieuse femme qui avait été nourrice et gouvernante d'Hippolyte ; on la fit fouetter avec tant de barbarie, qu'elle expira sous les fouets et entre les mains des bourreaux. Ensuite on conduisit les dix-neuf autres hors la porte de Tivoli, où on les fit décapiter. Enfin, toutes ces exécutions n'ayant servi de rien pour changer la résolution d'Hippolyte, qui y fut toujours présent, on le fit attacher par les pieds au cou de plusieurs chevaux indomptés, qui le traînèrent avec furie par des chemins couverts de cailloux, de ronces et d'épines : ce qui lui déchira toute la chair et lui rompit tout le corps avec des douleurs inexprimables. Ainsi, ce généreux soldat de Jésus-Christ rendit son âme très-pure et encore ornée de la robe d'innocence qu'elle avait reçue au Sacrement de la régénération, pour aller recevoir dans le ciel les douceurs de l'immortalité : ce qui arriva le 13 août, trois jours après l'exécution de saint Laurent.

Son corps, tout brisé qu'il était, fut enlevé par le prêtre Justin, qui l'avait auparavant aidé à inhumer celui de saint Laurent, et fut enterré assez près de lui dans le même champ, nommé Véran.

(GIRY.)

Sous le règne de Charlemagne, le bienheureux B. Fulrad, abbé de Saint-Denis, étant à Rome, obtint du Pape Paul, vers l'an 764, le corps du martyr saint Hippolyte, avec plusieurs autres reliques dont il enrichit les monastères de sa fondation. Il déposa celles de saint Hippolyte dans un endroit de l'ancien duché d'Alsace et du diocèse de Strasbourg, nommé Audaldevillers, où l'on croit qu'il avait pris naissance. Autour de ce lieu se forma dans la suite un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Denis, plus tard réuni à la primatiale de Nancy, avec une petite ville, située aux pieds des Vosges, à deux lieues au-dessus de Schelestat, qu'on appelle Saint-Hippolyte, et par corruption Saint-Bilt, à cause des reliques du Saint. Ces reliques ne restèrent pas longtemps dans le lieu auquel elles donnèrent le nom. Il paraît, par une charte de Charles le Chauve, de 862, que dès lors elles avaient été transférées avec celles de saint Cucuphat, dans l'abbaye de Saint-Denis. On lit dans le Martyrologe gallican de du Saussay, et dans celui d'Erford, que le corps de saint Hippolyte fut accordé par le Pape Léon III, avec celui du Pape Alexandre I^{er}, à Charlemagne, qui les déposa dans le monastère de Lièvre, d'où ils furent transférés par l'abbé Fulrad, son neveu, dans l'abbaye de Saint-Denis. Mais le testament de cet abbé, fait à Héristal en 777, prouve évidemment que le corps de saint Hippolyte fut d'abord porté à Audaldevillers; et il est d'ailleurs certain que Fulrad n'était point neveu de cet empereur. On croit aussi que ce saint Hippolyte est différent de celui qui souffrit à Rome le 13 août 258. On apporta des parties considérables de reliques du même saint à Poligny en Franche-Comté, où l'on bâtit une église et un monastère en l'honneur de ce saint Martyr, qui devint patron de la ville et de toute la contrée.

Le pieux roi Robert, qui mourut en 1031, allait tous les ans à Saint-Denis célébrer la fête de notre saint Martyr, à l'intercession duquel il attribuait plusieurs grâces qu'il avait reçues du Ciel. Ce fut aussi par son intercession que la France fut délivrée des ravages de la peste, en 1399. (GODESCARD.)

SAINT HIPPOLYTE,

PRÊTRE ROMAIN, MARTYR¹.

O Valérien, Pontife du Christ, nous avons vu dans la cité de Romulus les innombrables ossements des Saints.

Tu me demandes les titres gravés sur leurs tombeaux et les noms de chacun d'eux ; il m'est difficile de te répondre :

Tant est nombreux ce peuple entier de justes qu'une fureur impie immola, lorsque Rome la Troyenne honorait encore les dieux de ses ancêtres.

Sur un grand nombre de sépulcres quelques lettres gravées sans art présentent ou le nom des Martyrs ou quelque inscription.

Mais aussi il y a des marbres muets qui ferment les tombes silencieuses, et dont seulement on peut conclure le nombre des morts.

Veux-tu connaître combien de corps sont entassés dans ces lieux, sans que rien nous redise leurs noms ?

Je me souviens qu'on m'en montra soixante ensevelis sous la même pierre,

Et dont le Christ seul connaît les noms, lui qui les a admis tous ensemble à jouir de sa familiarité.

En parcourant ces lieux, et tandis que mes regards poursuivent au milieu de ces monuments quelques vestiges cachés des événements anciens,

Je rencontre la tombe d'Hippolyte qui, autrefois s'attachant au schisme du prêtre Novatus, avait renié nos dogmes.

Élevé plus tard à l'insigne honneur du martyre, il mérita dans les supplices une palme embellie de son sang.

Ne sois pas surpris qu'un vieillard, après avoir professé des dogmes impies, ait été honoré de la couronne des confesseurs de la foi catholique.

Tandis que le cruel tyran le traînait au supplice, et que lui,

¹ Vers l'an de Jésus-Christ 252. Ce récit est tiré des poèmes de Prudence ; il est adressé à l'évêque Valérien.

déjà sûr de la victoire, tressaillait de joie dans son âme de la perte de son corps,

Son peuple qui l'aimait et le suivait en foule, lui demanda des deux partis quel était le meilleur.

Il répondit : « Ah ! troupeau infortuné ! fuyez le schisme exécrable de Novatus ; réunissez-vous aux peuples catholiques.

« Qu'il n'y ait qu'une seule foi, celle qui a été dès le commencement fondée dans l'Église, celle que Paul protége et que maintient la Chaire de Pierre.

« Les enseignements que je vous ai donnés, je les déteste ; et martyr aujourd'hui, je vois et je proclame digne de nos hommages ce que j'avais cru contraire au culte de Dieu. »

Par ces discours, il détourna son peuple des sentiers de l'erreur, lui montra le chemin qu'il devait suivre,

Et, s'éloignant lui-même de la voie perverse et dangereuse, il devint le guide de son peuple dans les voies de la vérité, après l'avoir d'abord engagé dans l'erreur.

Cependant on le présente au cruel gouverneur, qui se trouvait alors à l'embouchure du Tibre, où il sévissait contre les chrétiens ;

Car ce jour-là même il avait quitté Rome, pour étendre le fléau de la persécution chez les populations voisines.

C'était peu pour lui d'avoir, par de longs et continuels massacres, inondé Rome du sang des justes ;

Quand il avait vu le sang couvrir le Janicule ; et dans le Forum, aux Rostres, dans le quartier de la Suburra, partout rouler ses flots hideux,

Il avait porté sa fureur aux rivages de la mer Tyrrhénienne, aux lieux où Rome a son port le plus voisin.

Au milieu des bourreaux et des nombreux ministres de sa tyrannie, il les dominait tous du tribunal élevé où il était assis.

Un désir cruel le dévorait : immoler à son impiété les disciples de la foi qui rejetaient les idoles infâmes.

Il a fait ranger devant lui une foule nombreuse, dont les cheveux longs et épars et l'extérieur inculte redisent les horreurs

d'une longue prison, et il a donné l'ordre de les torturer en mille manières.

On entend les chaînes de fer qui s'agitent, les lanières des fouets qui sifflent, les coups pressés des verges qui tombent avec fracas.

Les ongles de fer, s'enfonçant dans les flancs des Martyrs, mettent à nu les retraites cachées de la vie et vont déchirer jusqu'au cœur.

Mais déjà les questionnaires étaient fatigués, et le juge entraînait en fureur, voyant l'inutilité de son interrogatoire.

Au milieu de si horribles tourments, il ne s'était pas trouvé un seul des serviteurs du Christ qui eût eu le malheur de souiller son âme.

Alors, frémissant de rage, il s'écria : « Assez, bourreau, jette ton ongle de fer ; et puisque la torture est vaine, la mort ! »

« Tranche la tête à celui-ci ; qu'une croix élève en l'air celui-là ; que ses yeux encore pleins de vie offrent aux vautours une proie facile.

« Et tous ces autres, prends-les, charge-les de chaînes et les précipite dans les flammes ; que le même bûcher suffise à dévorer de nombreuses victimes.

« Enfin, ceux qui restent, hâte-toi de les entasser dans les flancs mal unis d'une barque, que tu lanceras au milieu des gouffres profonds de la mer ;

« Et quand les ondes furieuses les auront emportés au loin sur cette nef entr'ouverte, alors, cédant aux assauts de la vague écumante,

« Les ais disjoints et pourris de la carène se briseront et recevront de toutes parts le flot qui engloutira les coupables.

« Ils trouveront leur sépulture dans les entrailles de quelque monstre marin, qui dévorera leurs cadavres. »

Au milieu de ces transports d'un orgueil blessé, on amena devant son tribunal un vieillard chargé de chaînes.

Autour de lui une jeunesse nombreuse passait en criant : « Voilà le chef des adorateurs du Christ ! »

« Si l'on fait tomber cette tête, tous les autres, âmes vul-

gaires , sacrifieront sans résistance aux divinités de Rome. »

Et ils demandaient qu'on inventât pour lui un genre de mort inconnu jusque-là, quelque nouveau supplice pour effrayer le peuple.

Le préfet, immobile et la tête rejetée en arrière sur son siège, demanda : « Quel est le nom de cet homme ? » On lui répondit qu'il s'appelait Hippolyte.

« Eh bien ! reprit il, qu'il soit traité comme Hippolyte ; que des chevaux indomptés le tirent, le traient, le mettent en pièces. »

A peine avait-il parlé qu'on amena deux coursiers dont la bouche n'avait point encore appris à obéir au frein ;

Ils n'avaient connu ni la captivité dans l'étable, ni la main caressante d'un maître, ni la voix impérieuse d'un cavalier ;

Mais arrachés récemment au troupeau avec lequel ils erraient librement dans les plaines, la peur avait été jusqu'ici le seul guide de leur nature indomptée et sauvage.

Cependant, malgré leur résistance, un lien les a réunis, et le frein déjà les retient enchaînés par violence.

En guise de timon, une corde les sépare et court le long de leurs flancs.

Cette corde, rattachée au lien qui les accouple, s'étend et se traîne après les dernières traces de leurs pas.

A son extrémité et à la place où la roue du char suit légèrement sur la poussière l'élan rapide des coursiers,

Elle saisit et entoure les jambes du Martyr et lui serre fortement les pieds dans un nœud, qu'un double lacet a rendu plus solide.

Quand tout est préparé pour le supplice du Martyr, et les fouets, et les liens, et les coursiers,

Les coursiers sont lancés tout à coup par de grands cris, des coups de fouets, et l'aiguillon qui leur pique le flanc.

« Ils emportent mon corps ; toi, ô Christ, emporte mon âme ; » ce fut la dernière parole qu'on entendit s'échapper des lèvres du vénérable vieillard.

Les coursiers sont partis pleins d'ardeur, entraînés par une

crainte aveugle, partout où le son, la crainte et la fureur les poussent.

Le feu de leur nature sauvage, la rapidité de leur élan redoublent au bruit de leurs pas ; et dans leur course impétueuse, ils ne sentent pas le fardeau mobile qui les suit.

Ils volent à travers les bois et les rochers ; rien ne les arrête ni les rives du fleuve, ni les eaux gonflées du torrent.

Devant eux les buissons s'abaissent, les obstacles se brisent ; ils glissent sur les terrains difficiles comme sur la pente des vallées, et d'un bond ils franchissent les hauteurs.

Le corps du Martyr tombe en lambeaux, déchiré par les ronces qui hérissent la campagne.

Une partie reste suspendue à la pointe des rochers ou dans les buissons ; l'autre rougit le feuillage et humecte la terre.

Aujourd'hui encore une peinture murale conserve l'image de l'attentat, et de vives couleurs en retracent tous les affreux détails.

Une fresque expressive sur le tombeau retrace les membres sanglants du Martyr que les coursiers entraînent.

Moi-même, ô saint Pontife, j'y ai reconnu comme une rosée de pourpre au sommet des rochers et sur les buissons.

Une main habile a jeté sur le vert feuillage des épines le vermillon qui imite le sang.

Des membres brisés, séparés du tronc, sont çà et là sans ordre sur un sol rocailleux.

Le peintre a reproduit aussi les amis qui suivent en pleurant, par un sentier mille fois rompu, la trace vagabonde des coursiers.

Dans leurs traits est l'étonnement de la douleur ; leurs yeux cherchent en marchant, et ils cachent avec respect dans leur sein des chairs en lambeaux.

L'un tient embrassée une tête vénérable, que la neige des ans rend plus auguste encore ; il semble la réchauffer doucement sur sa poitrine.

Un autre recueille des épaules, ou des bras, ou des genoux, ou les os des jambes brisés et dépouillés de leurs chairs.

Ceux-ci encore, avec des linges, étanchent sur le sable le sang dont il est imbibé, de peur que cette rosée précieuse ne demeure sur un terrain profane ;

Et si quelques gouttes sont allées s'attacher fumantes à l'épine des buissons, l'éponge les recueille légèrement et les enlève tout entières.

Enfin, l'épaisse forêt ne laisse plus rien des dépouilles du Martyr ; elle ne cache plus aucun de ses restes sacrés.

Le corps entier, ou plutôt tous les membres qui le composaient ont été retrouvés ;

Et la piété n'a plus rien à demander du saint vieillard à ces sentiers difficiles, où l'éponge a pressé les rochers et le feuillage des buissons.

Alors ils lui cherchent un tombeau, et quittent Ostie ; car c'est à Rome qu'ils veulent confier le dépôt de ses cendres augustes.

A l'extrémité d'un vallon, près des riches cultures du Pomœrium, s'ouvre dans des souterrains profonds une vaste crypte.

Pour descendre à cet obscur séjour, la pente qui s'adoucit en longs replis, exige qu'un flambeau dirige la marche ;

L'entrée elle-même, le vestibule de la crypte, reçoit d'en haut la lumière du jour par une ouverture à la voûte.

Puis lorsque, après quelques pas, la nuit devient plus sombre, au milieu de ces routes tortueuses,

On rencontre çà et là de nouvelles trouées à la voûte, qui laissent pénétrer la lumière dans ces souterrains.

Et quoique des deux côtés de la voie soient creusés sans ordre et confus des enfoncements qui figurent des temples étroits avec leurs sombres portiques,

Cependant, sous ces retraites profondes de la montagne, la lueur du jour descend encore fréquemment à travers les voûtes ainsi ouvertes ;

Et sous terre, loin du soleil, on peut voir encore la lumière et jouir de son éclat.

Telle fut la demeure cachée à laquelle fut confié le corps

d'Hippolyte ; on l'y déposa près d'un autel consacré à Dieu.

La table dispensatrice du mystère eut son martyr, elle en est la gardienne fidèle.

Elle conserve dans l'espérance les ossements du tombeau jusqu'au jour du Souverain Juge, en même temps qu'elle distribue aux habitants de Rome la nourriture sacrée.

L'auguste sainteté du lieu et cet autel toujours prêt à recevoir la prière, assurent aux vœux des mortels le bonheur et la paix.

Combien de fois, le cœur appesanti par le péché et le corps épuisé par la maladie, je me suis prosterné dans ce sanctuaire ! Je priais et j'étais consolé.

Et aujourd'hui, si je chante mon heureux retour, s'il m'est permis, vénérable Pontife, de te serrer dans mes bras, et d'écrire ces vers,

Je sais que je le dois à Hippolyte, à qui le Christ, mon Dieu, a donné le pouvoir d'exaucer tous les vœux qu'on lui adresse.

C'est dans un petit temple d'argent massif et d'un grand éclat que sont renfermés les dépouilles de cette âme sainte.

L'habile main de l'ouvrier l'a garni de lames également d'argent, polies et brillantes comme une glace.

Et non content d'en sceller l'entrée avec des tables en marbre de Paros, il a embelli son œuvre d'une riche guirlande d'or.

Dès le matin, tous viennent rendre au Saint leurs hommages ; la jeunesse y accourt en foule, et jusqu'au coucher du soleil le flot des visiteurs n'a pas cessé.

Latins et étrangers se mêlent et se confondent dans un même sentiment de religion et d'amour.

Ils collent avec respect leurs lèvres sur le métal brillant, le couvrent de fleurs et l'arrosent de leurs larmes.

Mais quand, après avoir parcouru le cercle de ses mois, l'année se renouvelle, et ramène, avec la fête du Martyr Hippolyte, le jour de sa naissance,

Quelles troupes innombrables de fidèles se pressent à l'envi ! Quel concert immense de vœux et de prières à la gloire de Dieu !

L'auguste cité envoie là ses enfants, quirites et patriciens, tous ensemble, poussés par un saint désir ;

Tous, et les grands, et la phalange plébéienne, confondus sous le bouclier de la foi qui précipite leurs pas.

Avec non moins d'ardeur, des bataillons d'Albains sortent des murs de leur ville, et déploient en longues lignes la blancheur de leur toge.

De tous côtés, sur toutes les routes, on entend les frémissements d'une joie bruyante ; ce sont les indigènes, c'est le Picénum et l'Étrurie qui arrivent.

Avec eux accourt le Samnite sauvage, et le Campanien de la superbe Capoue, et l'habitant de Nole.

Tous, avec leurs épouses et leurs tendres enfants, sont heureux et s'empressent.

A peine les vastes campagnes suffisent à l'ardeur joyeuse de la foule qui se multiplie ; même au milieu des larges plaines, on voit des bandes trop compactes réduites à s'arrêter.

La sainte caverne sans doute sera trop étroite pour ces troupes sans nombre, quelque large que soit son entrée ;

Mais près de là s'élève un autre temple qui recevra la multitude des pèlerins ; il est orné avec une magnificence royale.

On admire la hauteur de ses murailles, la superbe majesté de ses décorations et les riches dons qui y sont offerts.

Un double rang de colonnes surmontées de poutres dorées soutient le lambris.

Sous un toit moins large, de petits sanctuaires se groupent sur les flancs de l'édifice.

Mais , au milieu , une large voie s'ouvre sous un ciel plus élevé.

En face de l'entrée, s'élève sur des degrés la chaire d'où le Pontife annonce la parole de Dieu.

Le flot des fidèles se précipite avec effort dans l'enceinte, qui a peine à le contenir ; resserré autour des portes, il s'agite en tumulte.

Mais le temple, comme une tendre mère, ouvre son large sein pour y cacher et réchauffer ses nombreux enfants.

Si ma mémoire est fidèle, la superbe Rome célèbre cette fête aux ides du mois d'août¹,

Selon son ancienne coutume de désigner les jours. Et j'ose former des vœux pour que toi aussi, vénérable Maître, tu comptes ce jour au nombre de nos fêtes de l'année.

Crois-moi, le Martyr nous paiera par des années fécondes en fruits de salut les hommages de ce jour consacré à sa gloire.

Que cette fête donc ait sa place à côté de nos grandes solennités de Cyprien, de Chélidonius et d'Eulalie.

Ainsi, lorsque tu prieras pour le peuple, le Christ tout-puissant t'exaucera. -

Ainsi, tu éloigneras le loup de ta bergerie, et tu ne verras point enlever à tes nombreuses brebis un seul de tes agneaux.

Ainsi, tendre Pasteur, si quelquefois je reste abandonné dans la plaine, tu rapporteras au bercail ta brebis languissante.

Ainsi enfin, lorsque tu auras multiplié tes jeunes agneaux dans tes étables, tu seras à ton tour enlevé dans la compagnie du bienheureux Hippolyte. (BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

SAINT CASSIEN,

MARTYR.

Imola est une ville d'Italie, fondée par Cornélius Sylla. Il y établit un marché qui donna à la ville le nom de marché de Cornélius. Passant un jour par ce lieu, dans un voyage que je faisais à Rome, il me vint en pensée, dit Prudence², que si j'allais prier sur le tombeau d'un saint Martyr qui est révééré dans ce lieu, son intercession pourrait me rendre Jésus-Christ favorable. Je courus, et je me prosternai devant les reliques sacrées qui y reposent. Mais comme je mouillais la terre de mes larmes dans la vue de mes misères, et que je repassais en ma mémoire les péchés de ma vie, mes peines et mes faiblesses ; la douleur que j'en ressentis me fit lever les yeux au ciel, comme pour y chercher du secours. Je les rabaisais vers la terre, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur un tombeau qui était vis-à-vis de moi, et qui repré-

¹ On ne sait pas l'année. Le 13 août. — ² Au livre des *Couronnes*.

sentait le Saint. Il y paraissait percé de mille coups. Une troupe d'enfants l'environnait, tenant à la main de petits poinçons qu'ils lui enfonçaient dans le corps avec une fureur qu'on aurait peine à s'imaginer dans un âge si tendre ; c'étaient les poinçons dont ils se servaient pour écrire ¹, et dont on avait armé leurs mains pour ôter la vie à leur maître. Le mouvement qui agitait ces petits assassins, et qui était peint sur leur visage et dans leur action, semblait faire entendre ce bruit confus que fait d'ordinaire une troupe d'écoliers mutinés, ou qui sont hors de la présence de ceux qui les conduisent.

Je m'adressai au sacristain, et je le priai de m'apprendre ce que signifiait ce tombeau. Il me répondit en ces termes : Cette peinture, dévot étranger, n'est pas une fiction, ni une pure idée du peintre ; c'est une histoire véritable. Celui qui en est le principal personnage était un maître d'école ; il se nommait Cassien. Son habileté jointe à une excellente méthode lui avait acquis beaucoup d'écoliers ; car il savait parfaitement cet art si utile et si commode d'écrire par des notes abrégées, d'exprimer par un très-petit nombre de marques un long discours, et de rendre mot pour mot, avec des points, les paroles d'un orateur avec quelque rapidité qu'il les prononce. Son air austère, son exactitude, et les difficultés rebutantes qui se trouvent dans les commencements de quelque science ou de quelque art que ce soit, avaient plus d'une fois jeté la terreur, et ensuite le dépit et la colère dans l'âme de ces enfants. La figure d'un maître n'est pas un objet qui soit fort agréable à la jeunesse, et la passion de devenir savante ne la touche guère.

Il s'éleva en ce temps-là une tempête furieuse qui ravagea tout le champ de l'Église, et dissipa le sacré troupeau de Jésus-Christ. Le maître d'école était chrétien, on se saisit de lui, on lui propose de sacrifier, il refuse ; on ne délibère plus que du supplice qu'on lui doit faire souffrir. Quelqu'un dit : Il faut faire venir ses écoliers, le mettre entre leurs mains, et leur dire :

¹ Soit que ce fussent des canifs dont ils taillaient leurs plumes, ou plutôt de petits poinçons, qu'on nommait aussi stylets, avec lesquels ils traçaient les caractères sur des tables enduites de cire.

Tenez, voilà votre maître qu'on vous abandonne, cet homme qui avait toujours les verges à la main ; faites-en ce que vous voudrez ; jouez-vous de la peau de celui qui a si peu épargné la vôtre ; percez, coupez, déchirez ce censeur impitoyable ; que vos mains à leur tour se rougissent de son sang. Ce sera, ajouta cet homme, une scène des plus divertissantes qu'on puisse donner au peuple, et nous aurons le plaisir de voir de quelle manière ces enfants se vengeront de leur pédant.

La proposition plaît à la compagnie, on dépouille le pauvre maître, on lui lie les mains derrière le dos, et en cet état on le livre à la fureur de tout un bataillon d'écoliers ; on les arme de poinçons et de stylets, on les anime, on les excite à bien faire. Ils profitèrent très-bien des leçons de cruauté qu'on venait de leur donner. Le souvenir des coups de fouet reçus réveillant dans ces petites âmes le désir de la vengeance, et leur ressentiment ayant toute liberté d'agir, on ne peut s'imaginer en combien de manières différentes ils l'exprimèrent. Ils lui jettent d'abord à la tête leurs portefeuilles et les tablettes sur lesquelles ils écrivaient. Les feuillets faits d'un bois mince et couverts de cire, sont lancés contre le visage, le coupent en plusieurs endroits, en reviennent tout sanglants, tombent et se brisent. Mais ils laissent bientôt ces premières armes, qui ne font pas un effet assez prompt et qui réponde à la grandeur de leur haine. Ils mettent donc leurs poinçons en usage. Les uns s'en servent comme de dards qu'ils lui tirent dans les yeux, les autres lui enfoncent les leurs bien avant dans le corps. Ici l'on perce le Martyr de Jésus-Christ ; là on le découpe, ceux-ci pénètrent jusqu'aux entrailles, ceux-là se contentent de faire de longues incisions sur la peau. Deux cents mains se portent tout à la fois sur ce corps, et il s'y fait autant d'ouvertures d'où le sang coule. Il n'y a pas de place pour tant de mains. Les blessures les plus sensibles sont celles qui sont les moins mortelles. Et celui qui ne fait que piquer avec son poinçon est bien plus cruel que celui qui enfonce le sien bien avant. Le premier, autant de fois qu'il en applique la pointe, renouvelle la douleur, la multiplie, la rend en quelque sorte perpétuelle. En un mot, il attaque cent fois la vie sans l'ôter, il

présente cent fois la mort sans la donner ; au lieu que le dernier, en poussant son stylet jusqu'aux parties nobles, est d'autant moins inhumain qu'il paraît l'être davantage. Mes enfants, que vos mains, s'il se peut, ne se ressentent point de la faiblesse de votre âge : achevez promptement votre premier homicide ; que la cruauté vous fournisse pour cela des forces que la nature ne vous a pas encore données. Mais tous vos efforts ne servent qu'à faire languir le Martyr et à vous rendre plus cruels en faisant durer plus longtemps votre crime. Les tourments croissent à mesure que les bourreaux se lassent. L'un des plus âgés se mit à le railler : De quoi vous plaignez-vous, mon cher maître, n'est-ce pas vous qui nous avez mis ces poinçons à la main ? Vous nous avez enseigné à former des lettres, quelle peine n'avons-nous pas eue à l'apprendre ? Eh bien ! en voilà déjà plus de mille que nous venons d'écrire sur votre corps. Un autre ajouta : Comment êtes-vous fâché de ce que nous écrivons ? eh ! ne nous faisiez-vous pas écrire tous les jours ? Ne nous avez-vous pas recommandé cent fois de ne point demeurer oisifs, mais de ne passer aucun jour sans former quelque lettre, ne fût-ce qu'un alpha ? Un troisième venait lui dire : Nous ne demandons pas que vous donniez aujourd'hui congé ; ce congé que vous nous avez refusé tant de fois, et dont vous étiez si bon ménager ; nous aimons mieux à présent écrire que de nous aller divertir. Mon maître, disait un quatrième, voilà une grande page que je viens d'écrire, il n'y manque ni points ni virgules ; corrigez-la, s'il vous plaît, et s'il y a quelque faute, si l'écriture n'est pas bien formée, si les caractères ne sont pas assez marqués, que les férules, que les fouets ne me manquent pas. C'est ainsi que ces petits impies, mêlant la raillerie à la cruauté, procuraient à leur maître la couronne du martyre.

Car enfin Jésus-Christ eut pitié de son Serviteur, et rompant les derniers liens qui attachaient encore son âme à son corps, il lui permit de sortir de prison. Mille ouvertures s'empressent à lui donner passage. Voilà, dévot étranger, poursuit le sacristain, la glorieuse histoire de Cassien ; voilà ce que vous admirerez dans ce tableau. Si maintenant vous avez quelque chose à

demander au Ciel, adressez-vous à notre Saint, remettez-lui vos intérêts entre les mains, confiez-lui vos vœux, il les portera sûrement au trône de Dieu, et vous en rapportera, n'en doutez pas, l'accomplissement. Je crus ce bon sacristain, j'embrassai le tombeau, je l'arrosai de mes larmes. L'ardeur de ma prière échauffe le marbre ; rempli d'espérance, j'expose mes craintes, je fais ma demande. Je suis exaucé, j'arrive à Rome, tout me réussit selon mes souhaits, et revenu en Espagne, je publie le pouvoir de saint Cassien.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT MAXIME LE CONFESSEUR.

Au milieu des scandales, des hérésies et des schismes par lesquels le démon a souvent renouvelé ses attaques contre l'Église, la Providence a toujours suscité des défenseurs de la foi qui, par leur constance et la sainteté de leur vie, se sont opposés à la violence du torrent, et ont réparé les pertes que le royaume de Jésus-Christ faisait sur la terre par la lâcheté des apostats. Ainsi, lorsque le monothélisme triomphait sur le trône impérial et sur les principaux sièges de l'Orient, cette hérésie trouva un adversaire formidable dans la personne du saint Pape Martin, puissamment secondé par toute l'Église latine, et par une portion considérable de l'Église grecque ; tandis que l'artifice, joint à la persécution, tâchait en Orient d'anéantir la vérité, le zèle, les souffrances et la mort de saint Maxime firent remporter à la foi le triomphe le plus éclatant.

Maxime, surnommé par les Grecs *Homologète* ou le *Confesseur*, naquit à Constantinople en 580. Il sortait d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de cette ville. On l'éleva d'une manière conforme à sa naissance, et on lui donna les maîtres les plus habiles. Mais Dieu lui inspira une science infiniment préférable à celle de l'école, et qui est souvent ignorée par les savants du monde ; il lui apprit à se connaître lui-même et à sentir le prix de la ferveur et de l'humilité. En vain toutefois sa modestie voulut-elle lui faire cacher ses talents, on le reconnut bientôt à la cour. L'empereur Héraclius l'attacha à son service,

et le fit son premier secrétaire d'État. Son élévation n'affaiblit point l'amour qu'il avait toujours eu pour la retraite. Plus il se voyait honoré des hommes, plus il désirait la solitude, dans la crainte que son cœur ne se corrompît par le poison de la vanité.

Vers ce temps-là, le monothélisme s'introduisit à la cour. Les progrès sensibles de cette hérésie que favorisait le prince, ne contribuèrent pas peu à le dégoûter entièrement d'une place où sa fidélité ne pouvait manquer d'être mise à de rudes épreuves. Il voyait bien qu'Héraclius le chargeait d'exécuter des ordres contraires aux lois de la conscience et de la religion. Il résolut donc de quitter sa place et de se retirer dans quelque monastère. Pour ne point donner d'ombrage à la cour, et pour autoriser sa retraite, il alléguait divers prétextes, et notamment la crainte des Arabes, qui par leurs incursions répandaient l'alarme dans tout l'Orient, et osaient venir faire des courses jusqu'aux portes de Constantinople.

Les Grecs étaient épuisés par les guerres qu'ils avaient soutenues en Occident contre les Huns, et en Orient contre les Perses. Les malheurs qu'ils avaient éprouvés étaient la punition des crimes par lesquels ils avaient outragé le ciel. Comme ils étaient incorrigibles, Dieu déchargea de nouveau sur eux les coups de sa justice ; il les livra aux Sarrasins, peuple féroce, originaire d'Arabie. Ces barbares se répandirent comme un torrent dans l'empire, et renversèrent tout ce qui s'opposait leur passage.

Héraclius, qui dans l'adversité avait cherché Dieu de tout son cœur, et avait éprouvé les effets de sa protection, l'oublia lorsqu'il se vit heureux. Il ne rougit point de se déclarer en faveur de l'hérésie, et de mettre sa confiance en des hommes qui ne savaient que l'art de dissimuler et de tromper. Il scandalisa l'empire par son indolence, et ternit, par des désordres honteux, la réputation qu'il s'était d'abord acquise par son courage et sa vertu. Il souffrit que la secte de Mahomet s'établît parmi les Sarrasins, qui sous son règne jetèrent les fondements de leur redoutable empire.

Il fut enfin réveillé de son assoupissement par une succession non interrompue de mauvais succès. Chaque jour il apprenait la

nouvelle de quelque échec. Il fut pénétré de douleur en voyant l'empire romain, qui avait donné des lois à tout l'univers, devenu le jouet et la proie des barbares. Son ancien courage parut se ranimer; il leva des armées, mais elles furent toujours battues. Étonné des conquêtes des Arabes, qui étaient bien inférieurs aux Grecs en nombre, en forces et en discipline, il demanda un jour à son conseil quelle en pouvait être la cause. Tous gardant le silence, un homme grave de l'assemblée se leva et dit : « C'est que les Grecs ont déshonoré la sainteté de leur profession, et qu'ils ne tiennent plus la doctrine que Jésus-Christ a enseignée à ses disciples. Ils s'insultent et s'oppriment les uns les autres, ils prêtent à usure, ils s'abandonnent à l'impureté, ils vivent dans les querelles et les dissensions. » L'empereur convint de la vérité de ce discours. En effet, les vices des Grecs répandaient, suivant un de leurs plus célèbres écrivains, une odeur si infecte, que les infidèles mêmes ne pouvaient la supporter. Tous leurs historiens conviennent de leurs désordres, et les Arabes les représentent avec des couleurs encore plus chargées ¹.

Saint Maxime se déclarait en toute occasion le défenseur de la foi et de la vertu. Mais on ne faisait point d'attention à ses exemples, et personne ne se rendait à ses discours. Voyant donc qu'il ne pourrait garder sa charge sans participer à l'iniquité, et qu'il n'était point assez fort pour arrêter l'impétuosité du torrent, il arracha de l'empereur la permission de se retirer à Chrysopolis, où il prit l'habit monastique. Dans sa solitude, il s'intéressait devant Dieu aux calamités de l'état, et s'armait de constance contre les dangers auxquels son âme était exposée. Craignant même dans son monastère les pièges que les hérétiques tendaient de toutes parts, il résolut de chercher un lieu encore plus solitaire, et il se retira dans l'Afrique.

Serge, patriarche monothélite de Constantinople, étant mort sur la fin de l'année 638, on lui donna pour successeur un moine de Chrysopolis; il se nommait Pyrrhus. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et se montra comme lui zélé partisan de l'hérésie.

¹ Théophane, *Chron.*, p. 276; Ockley, *Hist. des Sarrasins*, t. I, p. 193.

Héraclius, qui mourut en 641, eut pour successeur Constantin son fils aîné. Ce prince ne survécut à son père que de cent trois jours. On accusa Martine sa belle-mère, et le patriarche, de lui avoir ôté la vie par le poison ¹. Du moins est-il certain que Pyrrhus, de concert avec Martine, fit placer sur le trône impérial Héracléonas, fils de cette princesse, au préjudice de Constant, fils de Constantin. Mais ils ne purent soutenir longtemps cette injuste usurpation. Avant la fin d'octobre de la même année, Constantin fut rétabli dans ses droits par le peuple, et le sénat bannit Martine avec Héracléonas; Martine eut la langue arrachée, et son fils le nez coupé.

Pyrrhus ayant de justes raisons de craindre la fureur de la populace, sortit secrètement de Constantinople, et s'enfuit en Afrique, où il tâcha d'accréditer et de répandre le monothélisme. Tel était l'état où saint Maxime trouva les églises de ce pays. Il s'appliqua de toutes ses forces à y maintenir la foi catholique. Pyrrhus, versé dans l'art de feindre, affecta de faire l'éloge de Maxime, qu'il n'avait cependant jamais vu, parce qu'il avait quitté le monastère de Chrysopolis avant que le Saint s'y fût retiré.

Le patrice Grégoire, gouverneur d'Afrique, engagea saint Maxime à avoir une conférence publique avec Pyrrhus, espérant qu'on pourrait par là gagner ce dernier. La conférence se tint à Carthage, au mois de juillet de l'année 643. Plusieurs évêques y assistèrent avec le gouverneur, et d'autres personnes de marque. Pyrrhus, prétendant qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une personne qui veut, en concluait qu'il ne peut y avoir non plus en lui qu'une volonté. Saint Maxime prouva contre lui, qu'en Jésus-Christ l'unité de personne n'emportait point l'unité de nature; qu'étant Dieu et homme tout ensemble, la nature divine et la nature humaine ont chacune leur volonté par laquelle il veut; que c'est une impiété de dire que la volonté par laquelle il a créé et gouverné toutes choses, est la même que celle par laquelle il mangeait et buvait sur la terre, et priait son Père d'éloigner de

¹ Théophane, Cédrenus, etc.

lui, s'il était possible, le calice de sa Passion ; que la volonté est une propriété essentielle et inséparable de la nature, de sorte qu'en refusant à Jésus-Christ une volonté humaine, on le dépouille d'une partie essentielle de son humanité, ce qui est demi-eutychianisme ; et qu'en raisonnant conséquemment, on doit admettre le pur eutychianisme, qui consiste à nier qu'il y ait en Jésus-Christ deux natures distinctes.

Maxime justifia ensuite saint Ménas de Constantinople, Vigile et Honorius. Le dernier avait eu tort sans doute de consentir que l'on gardât quelque temps le silence sur l'article en question ; mais il n'avait nié autre chose, sinon qu'il n'y avait point en Jésus-Christ deux volontés contraires, comme en nous, c'est-à-dire, une volonté de concupiscence qui se révolte contre l'esprit. Le Saint prouva ce point par un témoignage exprès de l'abbé Jean, qui en qualité de secrétaire avait écrit la lettre d'Honorius, et avait fait sa déclaration sur cet objet à Jean IV, successeur d'Honorius même. « Serge ayant écrit que quelques-uns admettaient deux volontés contraires en Jésus-Christ, nous répondîmes que ces volontés ne pouvaient être admises, c'est-à-dire, qu'il n'y avait point en Jésus-Christ une volonté de la chair, et une volonté de l'esprit, comme en nous qui sommes pécheurs ¹. » Maxime confirma cette doctrine, en montrant que dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il n'y a qu'une volonté, parce que les trois personnes n'ont qu'une seule et même nature ².

L'issue de cette conférence fut que Pyrrhus déclara qu'il n'avait plus de difficultés sur aucun article, et qu'il témoigna un grand désir de donner au pape sa rétractation par écrit. Il tint parole. Il se rendit à Rome et présenta au Pape Théodore, en présence du clergé et du peuple, un écrit où il condamnait tout ce qu'il avait fait ou publié contre la foi ³. Après une rétractation aussi solennelle, Théodore ordonna que l'on mit un siège pour lui à côté de l'autel, et lui procura de quoi subsister aux

¹ Nat. Alex., *Hist. Eccles., Diss. de Honor.* ; Graverson, *ibid.* ; Tournely, *de Incarn.*, etc.

² *Act. disput. cum Pyrrho, inter Op. S. Maximi ; et Conc.*, t. V, p. 1784.

³ Anastas., in *Theodor.* ; Theoph., ad an. 30 ; Heracl., p. 274.

dépens de l'Église romaine. Mais Pyrrhus renonça bientôt aux sentiments orthodoxes qu'il avait montrés. Étant allé à Ravenne, il retomba dans ses erreurs, à l'instigation de l'exarque, qui le flatta de l'espérance de recouvrer le siège de Constantinople.

Un nommé Paul, aussi monothélite, occupait alors ce siège. Il persuada à l'empereur Constant de substituer à l'ecthèse, publiée par Héraclius son grand-père, un nouvel édit qui ne favorisât aucun des deux partis, et qui imposât silence sur le point controversé. L'édit parut en 648, sous le nom de Type ou de Formulaire.

Le Pape Théodore, informé de l'apostasie de Pyrrhus, tint dans l'église de Saint-Pierre une assemblée, où il prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. Il traita de la même manière Paul, qui avait été mis sur le siège de Constantinople après la fuite de Pyrrhus, et qu'il avait inutilement tâché de réunir à l'Église par ses lettres et par ses légats. Il condamna aussi le type de Constant. Mais il ne put voir la fin de cette affaire, la mort l'ayant enlevé le 20 avril 649. Il eut saint Martin pour successeur. Saint Maxime vint trouver ce Pape à Rome, et assista au concile de Latran, qui se tint au mois d'octobre de la même année 649. Après la mort de Paul, patriarche de Constantinople, arrivée en 655, Pyrrhus fut remis en possession du siège de cette ville; mais il ne survécut à son rétablissement que quatre mois et vingt-trois jours. On lui donna pour successeur un prêtre de la même église, nommé Pierre, lequel professait aussi le monothélisme.

Le Pape saint Martin étant mort en 655, saint Maxime fut arrêté à Rome, par l'ordre de l'empereur, et conduit à Constantinople, avec Anastase son disciple, et un autre Anastase qui avait été apocrisiaire ou nonce de l'Église romaine. Sur le soir du jour de leur arrivée, il vint deux officiers appelés mandataires, avec dix excubiteurs ou soldats de la garde de l'empereur, qui les tirèrent presque nus du vaisseau, et les conduisirent en différentes prisons, où ils furent étroitement gardés. Quelques jours après, on les mena au palais, et on les fit entrer dans une salle où le sénat était assemblé, et environné d'une

grande multitude de peuple. Saint Maxime ayant été placé au milieu de l'assemblée, le sacellaire ou garde du trésor impérial l'accabla de reproches, et lui demanda d'un ton fort irrité, s'il était chrétien. Oui, répondit Maxime, par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Le sacellaire l'accusa de trahison, comme d'avoir persuadé à Pierre, gouverneur de Numidie, de ne point envoyer de troupes en Égypte pour repousser les Sarrasins, ce qui avait été cause que ces barbares s'étaient emparés de ce pays, ainsi que de la Pentapole, de Tripoli et de l'Afrique proconsulaire. Il ne fut pas difficile à Maxime de se justifier. Mais en même temps il avoua qu'étant à Rome, il avait dit à un officier que l'empereur ne possédait point le sacerdoce ; que l'union proposée par le type ne pouvait être reçue ; que le silence prescrit était une véritable suppression de la foi, ce qui ne pouvait jamais être permis ; qu'avec de pareils principes, les juifs et les chrétiens pouvaient s'unir, les uns en supprimant la circoncision, et les autres le baptême ; que cette réunion aurait lieu aussi avec les ariens, par la suppression de la consubstantialité du Verbe. Le sacellaire ne sachant que répondre à ce discours, dit qu'un homme tel que Maxime, ne devait point être souffert dans l'empire. D'autres se réunirent à lui pour l'accabler des plus injurieux reproches.

On examina ensuite Anastase, disciple du Saint ; mais comme il ne pouvait élever la voix assez haut, pour être entendu de tous, les gardes le souffletèrent si cruellement, qu'ils le laissèrent à demi-mort. Les deux confesseurs furent ensuite ramenés en prison.

Le soir même, le patrice Troïle, accompagné de deux officiers du palais, vint voir Maxime, dans le dessein de lui persuader de communiquer avec l'Église de Constantinople. Le Saint demanda qu'ils condamnassent préalablement l'hérésie des monothélites, qui avaient été excommuniés par le concile de Latran, et il leur reprocha d'avoir changé leur propre doctrine. Comme ils l'accusaient de les condamner tous, il répondit : « Je ne condamne personne, et Dieu me garde de le faire ; mais j'aimerais mieux perdre la vie, que de m'éloigner de la foi dans la moindre

chose. » Les officiers le pressant de recevoir le type, par amour pour la paix, et confessant en même temps qu'ils reconnaissaient deux volontés en Jésus-Christ, il se prosterna par terre, les larmes aux yeux, et dit : « Ce n'est pas mon intention de déplaire à l'empereur ; mais je ne puis me résoudre à offenser Dieu. » Comme on l'accusait de détourner les autres, par son exemple, de communiquer avec l'église de Constantinople, et de ternir la réputation de l'empereur en condamnant le type, il se justifia en assurant qu'il était bien éloigné de taxer le prince d'hérésie ; que le type n'était point son ouvrage ; qu'il ne l'avait signé qu'après avoir été trompé par les ennemis de l'Église : il ajouta qu'il désirait ardemment le lui voir désavouer, comme Héracius avait désavoué l'œcumène.

Maxime et son disciple subirent un second interrogatoire dans la chambre du conseil au palais, en présence du sénat, de Pierre, patriarche de Constantinople, et de Macaire, patriarche d'Antioche, tous deux monothélites. Ils y déclarèrent qu'ils resteraient inviolablement attachés à la foi de leurs pères et aux définitions du concile de Latran. Après plusieurs débats, on le remit en prison. Le jour de la Pentecôte, on vint voir saint Maxime de la part du patriarche de Constantinople, pour l'engager à obéir. Comme on le menaçait de l'excommunication et d'une mort cruelle, il répondit que tout ce qu'il désirait était que la volonté de Dieu s'accomplît à son égard. Le lendemain de cette conférence, on l'exila en Thrace, avec les deux Anastase. Maxime fut envoyé au château de Bizye, Anastase l'apocrisiaire à Selimbrie, et l'autre Anastase à Perbère, qui était à l'extrémité de la province et de l'empire. On les conduisit tous trois sans provisions pour subsister, et sans autres vêtements que quelques haillons qui couvraient à peine leur nudité.

Peu de temps après arrivèrent des commissaires pour examiner de nouveau le Saint dans le lieu de son exil. Ils étaient envoyés par l'empereur et le patriarche. Il y avait entre autres parmi eux un évêque nommé Théodose. Maxime leur prouva qu'il faut nécessairement admettre deux volontés en Jésus-Christ, et que jamais il n'est permis de supprimer la doctrine de la foi.

Ses raisonnements furent si solides, que Théodose convint du danger que renfermait le type. Les choses en vinrent au point, qu'il y eut un acte de réconciliation signé entre Maxime et les commissaires. Théodose promit même d'aller à Rome pour faire sa paix avec l'Église. Tous se levèrent pleurant de joie, puis, s'étant mis à genoux, ils prièrent quelque temps, baisèrent le livre de l'Évangile, la croix, l'image de Jésus-Christ et celle de la très-sainte Vierge, et les touchèrent de la main, en confirmation de tout ce qui avait été dit. Théodose en partant donna au Saint une petite somme d'argent, avec quelques vêtements.

Cette réconciliation ne produisit aucun effet. La même année 656, l'empereur envoya le consul Paul à Bizye, avec ordre d'amener Maxime au monastère de Saint-Théodore de Rége, près de Constantinople. On n'eut aucun égard à l'âge et au rang que le Saint avait tenu à la cour ; on le traita sur la route avec la dernière barbarie. Il arriva à Rége le 13 septembre. Les patrices Épiphanie et Troïle, ainsi que l'évêque Théodose, vinrent l'y trouver, suivis d'un nombreux cortège. Ils insistèrent beaucoup sur la promesse qu'il avait faite de se rendre à ce que l'empereur exigeait de lui. La réponse de Maxime fut qu'il était prêt à obéir au prince dans toutes les choses qui avaient rapport aux affaires temporelles. Là-dessus il s'éleva de grandes clameurs contre lui, et après quelques contestations, le patrice Épiphanie lui dit : « Écoutez l'envoyé de l'empereur : tout l'Occident, et tous ceux qui ont été séduits en Orient ont les yeux fixés sur vous. Voulez-vous communiquer avec nous et recevoir le type ? Nous viendrons vous saluer en personne ; nous vous présenterons la main, nous vous conduirons dans la grande église pour y recevoir ensemble le corps et le sang de Jésus-Christ, et nous vous reconnaitrons publiquement pour notre père. Nous sommes persuadés que tous ceux qui s'étaient séparés de notre communion, ne nous verront pas plus tôt communiquer avec le Saint-Siège de Constantinople, qu'ils suivront votre exemple. — Seigneur, dit Maxime en adressant la parole à l'évêque Théodose, nous attendons tous le jour du jugement. Vous connaissez l'accord solennel qui a été fait entre nous, et qui a été

ratifié sur les Évangiles, sur la Croix, sur l'image de Jésus-Christ, et sur celle de sa sainte Mère. — Que vouliez-vous que je fisse ? répondit Théodose en baissant la tête, et avec le ton d'un homme qui cherche à faire sa cour : que vouliez-vous que je fisse, en voyant que l'empereur était d'un autre sentiment ? — Pourquoi donc, répliqua Maxime, mettiez-vous la main sur les Évangiles ? Quant à moi, je vous déclare que rien au monde ne me fera faire ce que vous me demandez. Quels reproches n'aurais-je pas à essuyer de ma conscience, et que pourrais-je répondre à Dieu, si je renonçais à la foi par des considérations humaines ? » A ces mots, tous se lèvent transportés de fureur, ils tombent sur notre Saint, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe, le couvrent de crachats et d'ordures, depuis la tête jusqu'aux pieds, et il fallut laver ses habits pour en faire disparaître l'odeur infecte qui empêchait d'approcher de lui. « On a tort, dit Théodose, d'en agir de la sorte à son égard, il suffisait de rapporter sa réponse à l'empereur. » On cessa donc les mauvais traitements, et l'on s'en tint aux injures et aux reproches. Alors Troile dit au saint Abbé : « On ne vous demande que de signer le type, vous croirez dans votre cœur tout ce que vous voudrez. — Ce n'est pas seulement dans le cœur, repartit Maxime, que Dieu a renfermé notre devoir ; nous sommes aussi obligés de confesser Jésus-Christ devant les hommes. — Si l'on m'en croyait, dit Épiphanie, on vous lierait à un poteau au milieu de la ville, afin que la populace allât vous souffleter et vous couvrir de crachats. — Si les barbares nous laissent un peu respirer, dirent quelques autres, nous vous traiterons comme vous le méritez, vous, le Pape, et tous vos sectateurs. — Ceux-ci dirent : Allons dîner, puis nous rendrons compte à l'empereur de tout ce qui s'est passé. Cet homme est possédé du démon. » Ils se retirèrent ensuite.

Le lendemain matin, on mit saint Maxime entre les mains d'une troupe de soldats qui avaient ordre de le conduire à Selimbrie. De là il fut mené au camp. Comme on répandait le bruit qu'il niait que la très-sainte Vierge Marie fût mère de Dieu, il dit anathème à ceux qui soutenaient cette erreur. Il faisait dans

le camp des instructions que l'on écoutait avec beaucoup de respect, et tous priaient Dieu qu'il lui donnât la force dont il avait besoin pour achever heureusement sa course. Ses gardes, voyant combien il était honoré, le conduisirent à deux milles de là ; puis, lui ayant accordé un peu de repos, ils le firent monter à cheval, et le conduisirent à Perbère, où ils le renfermèrent dans une prison.

Quelque temps après, Maxime et les deux Anastase furent ramenés à Constantinople. On les fit comparaître devant un synode de monothélites qui les anathématisa, avec le Pape Martin, Sophrone, et tous ceux qui leur étaient attachés. Telle fut la sentence qui fut prononcée contre eux par le synode et le sénat : « Ayant été condamnés canoniquement, vous mériteriez de subir la sévérité de la loi pour vos impiétés, mais, quoiqu'il n'y ait point de punitions proportionnées à vos crimes, nous ne voulons pas vous traiter suivant la rigueur de la loi ; nous vous laisserons la vie, vous abandonnant à la justice du souverain Juge. Nous ordonnons au préfet ici présent de vous conduire au prétoire, où, après avoir été fouettés, on vous arrachera la langue, qui a été l'instrument de vos blasphèmes, et l'on vous coupera la main droite, avec laquelle vous avez écrit ces blasphèmes. Nous voulons que l'on vous promène ensuite dans les douze quartiers ; puis, que vous soyez bannis et emprisonnés le reste de vos jours pour expier vos péchés par les larmes. »

Maxime et les deux Anastase ayant souffert à Constantinople les peines portées par la sentence, furent bannis chez les Lazes, dans la Sarmatie européenne, vers les Palus-Méotides. Ils arrivèrent dans le lieu de leur exil le 8 juin 662. On les sépara les uns des autres. Le moine Anastase fut conduit à Sumas. Les tourments qu'il avait endurés, joints à la fatigue du voyage, l'avaient tellement affaibli, qu'il mourut le 24 juillet de la même année. L'autre Anastase lui survécut peu de temps. Maxime ne pouvant monter à cheval, ni supporter les voitures ordinaires, fut conduit en litière au château appelé Schemari, près du pays des Alains. Il prédit le jour de sa mort, qui arriva sur la fin de la même année 662, ou au commencement de l'année suivante. Il

était âgé de quatre-vingt-deux ans. Les Grecs célèbrent deux fêtes en son honneur : l'une le 21 janvier, et l'autre le 13 août. C'est ce dernier jour que Baronius et Baillet assignent pour le jour de sa mort. Mais Falconius pense qu'il mourut le 21 janvier, et il se fonde sur ce qu'il est dit dans le synaxaire des Grecs, que l'on fit le 13 août, à Constantinople, la translation de ses reliques, qui avaient été apportées en cette ville du monastère de Saint-Arsène, situé près du pays des Lazès, où le Saint avait été d'abord enterré ¹. (GODESCARD).

SAINT WIGBERT,

PREMIER ABBÉ DE FRITZLAR.

Wigbert sorti d'une noble famille de Saxons, qui avaient passé de l'Allemagne en Angleterre vers le milieu du v^e siècle, était né dans le royaume de West-Sex, sur la côte méridionale de la Grande-Bretagne qui regarde la France. Il fit paraître dès sa première enfance un naturel heureux pour la vertu, dont on eut soin de cultiver les semences par une bonne éducation. Il fut élevé dans un monastère qui était proche de Glastenbury où il apprit les lettres avec la plétè, et son mérite le fit promouvoir aux ordres sacrés, lorsque son âge le put permettre. Il en exerça le ministère dans son pays avec beaucoup d'édification, jusqu'à ce que saint Boniface qui travaillait aux missions évangéliques de l'Allemagne, demanda des ouvriers pour l'aider aux évêques et aux abbés d'Angleterre. On choisit parmi les ecclésiastiques

¹ Nous avons plusieurs ouvrages de saint Maxime, que le savant P. Combéfle, Dominicain, fit imprimer à Paris en 1675, 2 vol. in-fol. Ils consistent en des commentaires mystiques ou allégoriques sur divers livres de l'Écriture, des commentaires sur les ouvrages de saint Denys l'Aréopagite; des traités polémiques contre les monothélites; un excellent discours ascétique; des maximes spirituelles, principalement sur la charité, et quelques lettres.

Photius, cod. 192, voudrait que saint Maxime eût mis plus de douceur et de politesse dans son style, et qu'il eût été plus délicat sur le choix des expressions. Ces défauts peuvent venir des copistes, dans sa dispute avec Pyrrhus; on peut les attribuer dans quelques-uns de ses écrits aux persécutions qui accablaient tout à la fois son esprit et son corps.

Il y a plusieurs ouvrages de saint Maxime qui n'ont jamais été imprimés. Voyez le P. de Montfaucon, *Bibl. Coislin.*, p. 307 ad p. 311; *ibid.*, p. 412.

et les religieux les sujets les plus vertueux et les plus habiles pour la prédication, et le prêtre Wigbert fut de ce nombre. Ravi de l'occasion que la divine Providence faisait ainsi naître pour l'occuper à la propagation de la foi de Jésus-Christ, il passa la mer avec ses compagnons, et se rendit auprès de saint Boniface en Allemagne. Il travailla aussitôt à la conversion des idolâtres sous l'autorité de ce saint Prélat, qu'il avait soin d'observer de près pour pouvoir prendre son esprit et suivre ses traces.

Quelques années avant qu'il fût arrivé en Allemagne, saint Boniface avait jeté les fondements d'un monastère en un lieu appelé Fritzlar, au pays de Hesse, sur la rivière d'Eder, où il s'est depuis formé une ville qui subsiste encore aujourd'hui. Il y avait mis des religieux pour y commencer une communauté réglée. Mais comme il ne pouvait pas en prendre soin par lui-même, et qu'il ne se trouvait personne parmi ceux qu'il y avait établis qui fût assez capable d'y faire garder une exacte discipline, il jeta les yeux sur Wigbert et lui en donna la direction. Le Saint répondit parfaitement aux intentions de son maître. Il instruisit les disciples confiés à ses soins dans tous les devoirs de leur état avec tant de succès, que la plupart se rendirent depuis célèbres par leur sainteté, les uns dans les emplois publics de l'Église, les autres dans la retraite d'une vie privée. Mais l'un des principaux moyens dont il crut devoir se servir pour régler sa communauté fut l'exemple. Il marquait par ses actions ce qui était prescrit par la règle ; c'est ce qui rendit l'observance plus facile à ses disciples, dont plusieurs marchant sur ses traces se virent bientôt en état de faire aux autres les mêmes leçons qu'ils recevaient de lui. Il choisit pour se faire assister dans ses fonctions l'un des plus parfaits d'entre eux nommé Megingoz, en qui il avait une confiance entière, celui qui fut évêque de Wurzburg en Franconie, après saint Burckard.

Saint Boniface voyant avec joie les fruits que les soins de Wigbert produisaient dans l'abbaye de Fritzlar, voulut se servir encore de lui pour rétablir l'observance régulière dans celle d'Ordorff qu'il avait fondée vers l'an 744, sur la petite rivière d'Otham, à trois lieues d'Erfurt, en Thuringe. Wigbert y alla,

et y réussit comme à Fritzlar, parce qu'il y employa les mêmes moyens. Après y avoir retranché les abus qui s'y étaient glissés et y avoir rendu la discipline florissante, il revint à Fritzlar avec la permission de saint Boniface. Son grand âge, non plus que ses infirmités fréquentes, ne purent le porter à relâcher rien de la rigoureuse exactitude avec laquelle il avait toujours pratiqué les règles de la vie pénitente. On le vit agir jusqu'à la fin avec une ferveur de novice dans les jeûnes, les veilles, les offices de la prière et dans tous les exercices de l'observance régulière. Il ne prétendait pas néanmoins que cette sévérité qu'il exerçait sur lui-même dût servir d'exemple aux autres. Il n'avait garde de condamner ceux qui étant faibles ou infirmes comme lui, en usaient d'une autre manière, et qui prenaient les aliments que l'on croyait nécessaires pour rétablir leur santé. Mais il s'était persuadé que c'était une chose de grand mérite et fort avantageuse pour s'avancer dans la perfection, que de se priver des soulagements qui lui eussent été permis. Sa direction s'étendait encore au delà des murs de son monastère, et nous voyons qu'il conduisait encore des personnes de dehors dans les voies de la vie spirituelle. Lorsqu'il sortait du cloître pour aller entendre la confession de quelque malade qui l'en avait prié, il évitait en chemin la rencontre de ceux à qui il n'avait point affaire, et les conversations purement humaines. S'il était obligé de parler à quelqu'un, il ne le faisait que pour l'entretenir de choses spirituelles et de ce qui pouvait contribuer au salut de son âme.

Saint Wigbert mourut vers l'an 747, autant qu'on le peut juger de ce que dit l'auteur de sa vie, Loup, abbé de Ferrières, qui témoigne qu'il la composait l'an 836, quatre-vingt-dix ans après la mort du Saint. C'est ce qui se trouve encore appuyé par l'autorité de plusieurs historiens assez exacts, ce qui n'a point empêché quelques auteurs de ces derniers temps de reculer cette mort encore six ou sept ans au delà de ce terme. Dieu honora le tombeau du Saint de divers miracles qui firent juger de sa gloire au ciel, et du crédit de son intercession auprès de lui. Vingt-cinq ans environ après sa mort on transporta son corps de Fritzlar à Buriburch ou Burabourg, ville voisine où saint

Boniface avait établi un évêché pour le pays de Hesse, parce que le monastère où il avait été enterré se trouvait trop exposé aux insultes des Saxons, qui venaient faire le ravage dans les provinces d'Allemagne, qui obéissaient à la France sous Pépin et Charlemagne. Peu d'années après il fut transféré de la ville de Burabourg dans le monastère de Hirschfeld, bâti sur la rivière de Fuld, au levant de Hesse du côté de la Thuringe, par saint Lul, évêque de Mayence, disciple et successeur de saint Boniface, qui fit lui-même la cérémonie de cette translation vers l'an 780, avec Albewin dit Witta, évêque de Burabourg. Ils avaient été tous deux ses compagnons et ses amis sous la discipline de saint Boniface, et tous deux eurent la même fin.

SAINT HARIOLF,

ÉVÊQUE DE LANGRES.

Hariolf ou plutôt Herulfe (*Herulfus*) fut élevé sur le siège épiscopal de Langres par Charlemagne, vers l'an 765, et quatre ans après il fut l'un des douze prélats français que le même empereur envoya à Rome pour assister au concile assemblé pour condamner les iconoclastes et les monothélites. En revenant de ce concile, il se retira dans le monastère d'Elwange, en Souabe, monastère qu'il avait fondé. Il y mourut très-saintement le 13 août de l'an 789.

SAINT LUDOLPHE,

ABBÉ DE CORVEY.

On sait que saint Adélar, neveu de Pépin le Bref, fut abbé de Corbie, en France, et qu'il fonda en Saxe une succursale à cette maison de prière. On l'appela Corvey ou la nouvelle Corbie. Elle eut pour abbé, au x^e siècle, saint Ludolphe, qui la gouverna avec une sagesse qui le fit admirer. Il ramena dans cette maison, avec la piété, l'étude des sciences et les Religieux de Corvey furent bientôt renommés comme les plus savants de l'époque. Il mourut le 13 août de l'an 983, après avoir dirigé Corvey dix-huit ans.

LA BIENHEUREUSE GERTRUDE,

ABBESSE D'ALTENBOURG.

La bienheureuse Gertrude, fille de Louis VI, landgrave de Hesse, eut pour mère sainte Élisabeth de Thuringe. Elle vint au monde l'an 1226 et se trouva orpheline encore enfant. Mais elle eut le bonheur d'être élevée dans le monastère d'Altenbourg de l'Ordre de Prémontré, et le souvenir de sa pieuse mère la dirigea dans les voies saintes. Dès qu'elle eut l'âge où se prennent les résolutions, elle reçut le voile et devint par ses vertus, sa douceur et sa vive piété, le modèle des Sœurs. Elle fut élue abbesse bien jeune ; mais elle le méritait, et elle gouverna merveilleusement son abbaye pendant cinquante ans. Elle avait soixante-dix ans lorsque Dieu l'appela aux récompenses éternelles, le 14 août 1297. Elle a été béatifiée par le Pape Clément VI.

LE VÉNÉRABLE JEAN D'ARCY,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Jean d'Arcy ¹ fut d'abord évêque et comte de Mende. Le siège d'Autun ayant vagné par la promotion au cardinalat de Pierre Bertrand, Jean XXII l'y transféra en décembre 1331. Il ne fit son entrée solennelle qu'en 1332. Thibaud de Semur, doyen de cette église, le mit en possession et lui fit prêter les serments ordinaires. La même année, Guy de Frolois, abbé de Flavigny, lui prêta serment de fidélité, et son frère, seigneur de Molinot, lui fit hommage de sa terre. Ce Prélat fut comme Hugues d'Arcy son oncle, recommandable par sa piété ². Il gouverna son Église avec une grande sagesse, et la pureté de ses mœurs lui attira la vénération de tous ceux qui le connurent.

On raconte entre autres preuves de sa sainteté, que le comte de Bury, affligé de voir sa femme attaquée d'une fièvre très-violente, eut recours à ses prières. Le saint Prélat s'étant mis en oraison, rendit la santé à la comtesse par le moyen de l'eau qu'il avait bénite et qu'il lui fit prendre comme remède.

¹ *Hist. de l'Église d'Autun*, par M. Gagnare; *Gall. christ.*, t. IV.

² Voyez la vie de Hugues d'Arcy, au 29 septembre.

Guy d'Auvergne, archevêque de Lyon, ayant été fait cardinal en 1342, par Clément VI, renonça à son siège entre les mains de son chapitre. Jean d'Arcy en eut l'administration jusqu'à la prise de possession d'Henry de Villars, au commencement de 1343. Ce fut dans ce temps-là qu'il fut transféré à l'évêché de Langres, dont il occupa le siège à peine deux ans, puisqu'il mourut le 13 août 1344. Il fut inhumé dans un tombeau de marbre, du côté gauche du chœur de Saint-Mamès. L'église de Langres lui fit l'application de ces paroles du sage : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*. On trouve dans son épitaphe deux vers qui résument avec une remarquable précision les vertus de ce saint Évêque :

Corde pius, fastus expers, et corpore castus,
Mitis, discretus, prudens, verboque facetus.

(PÉQUÉNOT.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE VINCENT MUSSART,

FONDATEUR DES RELIGIEUX DE PICPUS, OU PÉNITENTS DU TIERS-ORDRE
DE SAINT-FRANÇOIS DE L'ÉTROITE OBSERVANCE.

Il naquit à Paris le 3 mars de l'an 1570, et reçut au Baptême le nom de Vincent. Ses parents étaient de condition médiocre, mais assez avantagés des biens de la fortune pour donner à leurs enfants une bonne éducation en les mettant sous la conduite de bons maîtres, capables de les instruire des maximes du christianisme et de leur apprendre les sciences humaines. Vincent y fit un égal progrès dans la vertu et dans les sciences, et donna des marques sensibles de la libéralité de la nature et de la grâce à son égard, mais avec cette différence, qu'il préférerait les dons de celle-ci aux avantages de l'autre ; car, malgré l'ouverture qu'il avait pour les belles-lettres, par le moyen desquelles il pouvait espérer quelque avancement dans le monde, il témoigna un si grand mépris pour ses vanités et un si grand amour pour la solitude, qu'il résolut de s'y retirer. Il en parla à son père, qui s'y opposa, non pour le détourner de son dessein, mais pour éprouver sa vocation, tâchant en même temps de lui

persuader d'entrer chez les Capucins nouvellement établis à Paris, dont il était syndic ; mais Dieu en disposa autrement.

Il reçut l'ordre du sous-diaconat des mains de l'évêque de Senlis, et se revêtit ensuite de l'habit d'ermite ; il entra en diverses confréries, comme en celle des Pénitents gris, qui étaient du Tiers-Ordre de Saint-François, y étant attiré non-seulement par la piété et la dévotion de ceux qui composaient cette sainte Société, mais encore par l'exemple des personnes illustres qui se faisaient gloire d'y être inscrits, tels qu'étaient, entre les autres, M. de Bérulle, qui fut ensuite cardinal et instituteur de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire en France, et M. de Marillac, que le roi Louis XIII honora de la dignité de garde des sceaux.

L'an 1592, il fit vœu de chasteté en l'honneur de la très-sainte Vierge, et s'engagea à réciter tous les jours son petit office. Il se proposait en toutes choses la volonté de Dieu, dont la connaissance faisait toute son application, persuadé qu'en s'y conformant il ne s'écarterait jamais du chemin de la perfection, se retirant pour cet effet dans des lieux solitaires, où il s'adonnait à la contemplation des choses célestes et à la pratique de la mortification et de la pénitence, auxquelles il joignait la prière et l'oraison, afin que Dieu lui fit la grâce de lui inspirer le genre de vie auquel il l'avait destiné ; et afin de s'en rendre plus digne, sachant que c'est dans la retraite que Dieu se plaît à parler au cœur de ses fidèles et à leur manifester sa sainte volonté, il en fit une sous la conduite du P. Georges, de la Compagnie de Jésus, pendant laquelle il se sentit un si ardent désir d'accomplir le dessein qu'il avait projeté de faire profession du troisième Ordre et de le rétablir dans son premier état de ferveur et de régularité, qu'il ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu et que ce ne fût là l'état dans lequel il le devait servir. Il ne l'eut pas plus tôt achevée, que, pour ne pas perdre le fruit des grâces et des bénédictions dont Dieu l'avait prévenu dans le temps de ces exercices, il ne songea plus qu'à la solitude, espérant que Dieu lui fournirait les moyens d'exécuter son pieux dessein. Il ne tarda pas à voir l'effet de ses espérances, par la rencontre qu'il

fit d'un ermite nommé Antoine Poupon, qui, s'étant retiré dans un lieu solitaire près de Paris, y vivait avec beaucoup de réputation. Le P. Vincent s'étant joint à lui, ils établirent pour quelque temps leur demeure dans la forêt de Sénart, entre Corbeil et Melun. Ils avaient là une petite chapelle, et leur logement ne consistait que dans un chétif appartement, qu'ils sanctifiaient par la pratique des vertus et par leurs prières ferventes.

Ne se trouvant pas assez éloignés du monde en ce lieu, à cause de la proximité du grand chemin, ils allèrent au Val-Adam, à quatre lieues de Paris. Sa situation au milieu d'un bois taillis, et un pauvre ermitage qu'ils y trouvèrent, fut un attrait pour les y arrêter, d'autant plus que ce lieu avait été occupé par une communauté de pauvres Tertiaires, qui vivaient du travail de leurs mains. Ils eurent beaucoup de contradictions à souffrir de la part de certains Chanoines réguliers, à qui ce lieu appartenait; mais leur patience triompha de la malice du démon, qui leur suscitait ces difficultés afin de faire échouer leur bon dessein. Le P. Vincent étant tombé malade quelque temps après, il vint à Paris, que le roi Henri IV assiégeait; il y reçut dans la maison de son père le soulagement à sa maladie. Il retourna donc, étant parfaitement guéri, dans sa solitude de Val-Adam, où il trouva son ancien compagnon. Peu de temps après, il y en eut d'autres qui, attirés par la sainteté de leur vie, se joignirent à eux, dont les premiers furent le P. François Mussart, frère du réformateur, et un jeune homme de Langres, nommé Jérôme Sequin. Cette augmentation de ces nouveaux disciples de la Pénitence les obligea à changer de demeure; ils allèrent dans l'ermitage de Saint-Sulpice, au diocèse de Senlis, qu'ils trouvèrent plus propre au dessein qu'ils avaient de vivre en commun dans une solitude; mais les contradictions qu'ils reçurent encore en ce lieu les obligèrent de le quitter pour aller à Francville-sous-Bois, au diocèse de Beauvais, à six lieues de Paris. M. d'O., seigneur de ce lieu, de Saint-Martin du Tertre et de Baillet, gentilhomme d'une grande piété, les reçut favorablement et leur donna une chapelle, sous le titre de Saint-Jacques du Vivier, qui se trouvait proche de son château, avec un petit

logement à côté ; et ce fut là qu'ils jetèrent les fondements de leur Congrégation, l'an 1594.

Dès l'année précédente ils avaient eu recours au supérieur des Religieux du Tiers-Ordre de Saint-François, du couvent de Brassi en Picardie, pour le prier de les admettre dans cet Ordre, dont ils observaient la Règle avec tant de zèle, que, non contents des pratiques de piété qu'elle leur prescrivait, ils y ajoutaient beaucoup d'austérités auxquelles elle ne les engageait point, comme la nudité des pieds et la privation du linge ; mais le P. Vincent, qui voulait établir sa Congrégation d'une manière solide, ayant fait réflexion sur l'autorité du supérieur de Brassi, crut qu'il en fallait une plus grande pour les recevoir dans l'Ordre ; c'est pourquoi, en vertu de la bulle de Pie V, dont nous avons parlé dans les paragraphes précédents, qui assujettissait tous les Tertiaires au général et aux provinciaux de l'Ordre des Mineurs, il s'adressa au Provincial de la province de France parisienne, qui donna commission au P. Jean le Brun, religieux du couvent des Cordeliers de Pontoise, pour les diriger pendant l'année de leur noviciat, et recevoir la profession solennelle de la troisième Règle, qu'ils firent entre ses mains le 1^{er} septembre 1595. Cette profession fut ratifiée par le R. P. Bonaventure de Calatageroni, général de tout l'Ordre de Saint-François, le provincial, le custode et les définites de la province de France parisienne, le 24 juin 1598. Le même général donna pouvoir au Père réformateur de recevoir à l'habit et à la profession les personnes qui se présenteraient, et d'ériger de nouveaux couvents. Ces Religieux ayant obtenu en 1594 les permissions nécessaires pour leur établissement à Franconville, et ayant agrandi leur église, Guillaume de Rose en fit la dédicace cette même année, à la prière du chapitre de Beauvais, qui leur avait accordé les susdites permissions pendant la vacance du siège épiscopal de cette Église ; mais ayant été rempli par René Poitier, qui fut sacré l'an 1595, ce Prélat donna de nouvelles patentes à ces Religieux l'an 1597, afin qu'ils pussent vivre dans ce couvent de Franconville sans inquiétude, conformément à la Règle qu'ils avaient embrassée. Louis de Vaudetar, seigneur de Pouilly, au

diocèse de Sens, édifié de la sainteté de leur vie, voulut leur fonder un couvent l'an 1598, audit Pouilly; les permissions de l'ordinaire en furent expédiées la même année par le grand vicaire Jean de Beaune, archevêque de Bourges, grand aumônier de France, et nommé à l'archevêché de Sens, qui avait les droits du chapitre; mais cette fondation ne fut pas exécutée. L'an 1601 ils furent établis à Paris, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, dans un lieu appelé Picpus, qui a fait donner à ces Pères le nom de Picpus, comme on a donné celui de Chartreux aux disciples de Saint-Bruno, parce qu'ils furent d'abord établis dans un lieu appelé Chartreuse; celui de Feuillants aux Réformés de Saint-Bernard, parce qu'ils s'établirent dans un lieu appelé Feuillant; celui de Prémontrés aux disciples de Saint-Norbert, à cause de leur première demeure qui fut dans les bois de Prémontré; et ainsi de plusieurs autres Ordres, auxquels on a donné le nom des lieux où ils se sont établis. Madame Jeanne de Sault, veuve de René de Rochechouart, chevalier des ordres du roi, comte de Mortemart, fut reconnue pour fondatrice du nouveau couvent. Henri de Gondî, évêque de Paris, donna, le 27 février, son consentement pour cet établissement, qui fut autorisé par lettres patentes du roi Henri IV, de la même année. Louis XIII posa la première pierre de la nouvelle église, qui fut commencée l'an 1611. L'archevêque d'Embrun y officia pontificalement et prêcha devant Sa Majesté, qui témoigna toujours une affection particulière pour cet Ordre, comme il paraît par les lettres patentes que ce prince accorda en faveur de ces Religieux au mois de juillet 1621, où il se qualifie de fondateur de leur couvent de Picpus, comme ayant mis et posé, dès les premières années de son règne, la première pierre de l'église, et contribué par ses libéralités à sa perfection.

Ces Religieux ayant été ainsi établis à Franconville et à Paris, le P. Vincent Mussart envoya deux Religieux à Rome pour obtenir du Saint-Siège l'union des anciens monastères avec les nouveaux, ce que le Pape Clément VIII accorda par un bref de l'an 1603, par lequel il ordonna que toutes les maisons du Tiers-Ordre en France seraient soumises au ministre général et au

commissaire général de l'Ordre des Mineurs, et que tous les deux ou les trois ans, les Religieux du Tiers-Ordre tiendraient un chapitre provincial, où l'on élirait un ministre provincial de leur corps, qui aurait une pleine juridiction sur tous les couvents et Religieux du même Ordre en France, et que l'on élirait aussi quatre définiteurs. En vertu de ce bref, le premier chapitre se tint à Franconville, le 13 mai 1604. Les anciens Religieux de l'Ordre des provinces de Normandie et de Picardie y assistèrent avec les Réformés ; et quoique ces anciens fussent en plus grand nombre que les autres, le P. Vincent ne laissa pas d'avoir la plus grande partie des suffrages et fut élu provincial. Son élection fut d'abord confirmée par le P. Ponce Cléri, qui présidait à ce chapitre en qualité de commissaire du général. Il prescrivit à ce nouveau provincial pour le grand sceau de son office, l'image de saint François à genoux au pied d'une croix qu'il embrasse, et pour le petit sceau l'image de saint Louis, roi de France, l'un et l'autre semés de fleurs de lis, et supprima en même temps tous les anciens sceaux de l'Ordre en France. Et afin de conserver l'union et la paix entre les Religieux anciens et réformés, il ordonna que, conformément au concordat qui avait été passé entre eux, les anciens se conformeraient, autant qu'ils pourraient, à la manière de vivre des Réformés, dont ils prendraient l'habit et la ceinture, en sorte que les uns et les autres auraient un habit uniforme, à l'exception néanmoins qu'on ne pourrait pas contraindre les anciens à la nudité des pieds, ni à ne point porter de linge, ni à d'autres austérités que celles qui étaient prescrites par la Règle : leur laissant la possession des couvents qu'ils avaient en Normandie et en Picardie, sur lesquels les Réformés ne pourraient avoir aucun droit, à moins qu'ils ne les eussent abandonnés ; à l'exception de celui de Sainte-Barbe de Croisset, à une lieue de Rouen, qu'ils promirent de céder aux Réformés, auxquels il fut défendu d'empêcher les anciens de recevoir des novices.

Quoique ces anciens eussent consenti à cet accord, il y en eut plusieurs qui refusèrent de reconnaître le P. Vincent Mussart pour supérieur, y étant excités par le gardien de Sainte-Barbe

de Croisset, qui croyait par ce moyen se dispenser d'abandonner ce couvent aux Réformés, nonobstant l'accord qui avait été fait entre eux ; mais ce réformateur, après avoir employé inutilement les voies de douceur pour les soumettre à son obéissance, conformément au bref de Clément VIII, ayant eu recours à l'autorité du roi, dont il avait déjà éprouvé les bontés pour lui et pour sa Congrégation en plusieurs rencontres, ce prince ordonna que le bref de Clément VIII serait exécuté, donna pouvoir au P. Vincent de réformer tous les couvents du Tiers Ordre en France, et commanda à tous les religieux anciens de le reconnaître pour provincial et légitime supérieur, et d'assister à tous les Chapitres que tiendraient les Réformés, mandant à son Parlement de Rouen de faire exécuter ses volontés, sur quoi il rendit un arrêt, du 4 août 1604, en vertu duquel les Réformés furent mis en possession du couvent de Sainte-Barbe de Croisset, où ils demeurèrent avec les anciens, aussi bien que dans celui de Sainte-Barbe de Louviers, où ils entrèrent quelque temps après. L'année suivante, 1605, les gardiens de Vernon, d'Andely et de Brassi, tous anciens, ayant été cités pour se trouver au Chapitre qui se tint cette année à Picpus, ne purent se dispenser d'y venir en conséquence de l'ordre du roi ; mais ils ne voulurent pas concourir aux élections, et s'étant retirés ils firent conjointement avec quelques autres mécontents, des tentatives pour s'unir aux Pères de la Congrégation d'Italie : mais n'ayant pu réussir dans leurs entreprises, à cause des oppositions qui y furent formées de la part du marquis d'Alincourt, ambassadeur de France à Rome, ces trois gardiens de Vernon, de Brassi et d'Andely, s'assemblèrent avec ceux de Bernay et de Neufchâtel, et quelques autres religieux, l'an 1607, dans le couvent de Vernon, où ils élurent pour provincial le P. Claude Retourné, procureur du couvent de Brassi, qui avait depuis peu de temps quitté l'habit de l'Ordre pour entrer chez les Cordeliers, et en cette qualité il nomma les gardiens de quelques maisons. Il y en eut néanmoins quelques-uns qui, avouant leur faute, reconnurent pour provincial le P. Vincent Mussart, qui avait été continué dans cet office par le Chapitre provincial qui se tint à Picpus l'an 1607. Le

P. Claude Retourné le reconnut aussi par une lettre du dernier octobre 1608, par laquelle il se démettait de son prétendu provincialat ; mais comme c'était sous certaines conditions qui n'agréaient pas, le Chapitre qui se tint la même année ordonna qu'il viendrait demander pardon au provincial, ou au commissaire provincial en l'absence du provincial, et que, ne le voulant pas faire, il serait interdit et suspendu de toutes fonctions ecclésiastiques, avec menaces de le traiter plus rigoureusement s'il ne se soumettait. Et comme les autres anciens persistaient dans le refus qu'ils faisaient de reconnaître le réformateur pour leur supérieur, l'on obtint un autre arrêt de la cour du Parlement de Rouen, qui ordonnait qu'ils se soumettraient aussi à l'obéissance de leurs supérieurs légitimes.

D'un autre côté, les anciens de la province d'Aquitaine qui n'avaient point voulu se trouver à aucun des Chapitres qui s'étaient tenus depuis la naissance de la réforme, voyant qu'elle s'affermissait de jour en jour, et appréhendant qu'on ne les obligeât à s'y soumettre, s'unirent à la Congrégation d'Italie, dont le général envoya des religieux au couvent de Toulouse. Le P. Mathieu de Palerme en fut fait gardien, et écrivant au P. Claude Retourné, il le reconnut comme provincial des religieux du Tiers Ordre en la province de France. Mais le roi Henri IV, ayant été averti de l'arrivée de ces étrangers dans son royaume sans sa permission, les en chassa l'an 1608, et mit à leur place les Réformés.

Pendant que ces Réformés étaient ainsi traversés par les anciens qui les empêchaient de rétablir la régularité dans les anciens couvents, il y eut des monastères de filles qui embrassèrent la réforme, comme nous dirons dans la suite, et on offrit aux religieux Réformés des établissements en plusieurs lieux. Ils acceptèrent seulement ceux de Lyon, de la Guiche, de Pargny, de Digoine et de Rouen. Et comme le provincial ne pouvait pas satisfaire à tous ces couvents, à cause de leur éloignement, il fut résolu, dans le même Chapitre de l'an 1608, de les diviser en quatre custodies : que le gardien de Picpus serait custode en France, et aurait sous sa custodie les couvents de Brassi, Fran-

conville et Vailly, que le gardien de Rouen serait custode en Normandie, et aurait sous sa custodie les couvents de Louviers, Neufchâtel, Andely, Vernon, Caudebec, Merci et Bernai ; que le gardien de Lyon serait custode du Lyonnais, et aurait sous sa custodie les couvents de la Guiche, Digoine, Pargny et les autres qui seraient fondés dans cette province ; et que le gardien de Toulouse serait custode dans le Languedoc, et que sa custodie s'étendrait sur tous les couvents de cette province. Il fut aussi ordonné qu'ils auraient sur tous ces couvents une autorité égale à celle du provincial lorsqu'il ne serait pas présent, et qu'à cause de l'éloignement des custodies de Lyon et de Toulouse, les couvents de ces custodies seraient dispensés d'envoyer aux Chapitres annuels ; mais que le provincial ou son commissaire y faisant la visite, pourraient tous les ans y tenir un Chapitre. Quelques-uns de ces nouveaux couvents furent néanmoins abandonnés, comme celui de la Guiche et de Pargny, aussi bien que quelques-uns des anciens, comme ceux de Caudebec et Merci. Celui de Brassi subsista pendant plusieurs années ; mais ayant été entièrement ruiné par les guerres, il fut aussi abandonné, et il ne reste plus des anciens couvents que Sainte-Barbe de Louviers, Croisset, Toulouse, l'Île-Jourdain, Caumont, transféré à Mazères, Vernon, Bernai, Neufchâtel et Vailly, dans lesquels la réforme fut introduite peu à peu, et à mesure que les religieux anciens mouraient ; car on ne leur permit plus de recevoir des novices après que le général, le P. Archange de Messine, eut ordonné que la réception des novices appartiendrait au provincial seul, et qu'il eut déclaré nulles toutes les professions qui seraient faites sans son consentement.

Ce fut dans le Chapitre qui se tint l'an 1609, et auquel il présida, qu'il fit cette ordonnance, avec d'autres règlements, par lesquels il défendit, entre autres choses, à tous les religieux du premier Ordre de se mêler à l'avenir des affaires des religieux du troisième Ordre, de leur donner des obédiences, de recevoir chez eux ceux qui avaient fait profession dans le troisième, à moins qu'ils n'en eussent sa permission. Il ordonna encore à tous les religieux anciens du troisième Ordre de prendre l'habit

des Réformés, et il défendit à ceux qui en seraient revêtus de passer parmi les non-Réformés.

Il semble que dans ce Chapitre l'on conçut déjà le dessein de séparer les couvents en deux provinces différentes, puisque le même général ordonna que la province d'Aquitaine serait nommée la Province de Saint-Elzéar; ce qui ne peut pas avoir été ordonné pour la province de France, comme le P. Jean-Marie de Vernon a avancé, puisque celle-ci a toujours porté le nom de Province de France ou de Saint-François jusqu'à présent, depuis l'an 1604, que le P. Vincent Mussart, réformateur, en fut le premier provincial, et que le commissaire général qui présidait à son élection prescrivit quel devait être le sceau de cette province, comme nous avons dit ci-dessus; mais ce ne fut que dans le Chapitre général qui se tint l'an 1613, que l'on élut deux provinciaux, l'un de France, l'autre d'Aquitaine. Le général approuva aussi, dans le même Chapitre de l'an 1609, les premières constitutions de la Congrégation : ce qu'il réitéra étant à Rome, par un acte du 15 octobre 1610, par lequel il ordonna aux religieux de cette même Congrégation de quitter la ceinture de cuir qu'ils avaient portée jusqu'alors et d'en prendre une de crin. Leurs constitutions furent ensuite confirmées, l'an 1612, par le P. Jean Delhiero, son successeur, et le Pape Paul V, qui avait déjà accordé beaucoup de grâces à ces religieux, et qui avait confirmé le bref que Clément VIII avait donné en leur faveur en 1603, approuva aussi leurs constitutions, par un autre bref du 22 avril 1613. Conformément à ces constitutions, ils devaient avoir un vicaire général en France; et comme ils avaient des couvents dans les quatre principales villes du royaume, à Paris, à Rouen, à Lyon et à Toulouse, l'on songea dès lors à séparer la Congrégation en quatre provinces, qui auraient le nom des provinces où ces quatre villes étaient situées; mais en attendant que le nombre des couvents fût suffisant pour former ces quatre provinces, on en fit d'abord deux, l'une sous le nom de France, l'autre sous celui d'Aquitaine. Dans le premier Chapitre général qui se tint à Picpus la même année, où le P. Vincent, réformateur, fut élu premier vicaire général de la Congrégation, le

P. François Mussart, son frère, fut élu provincial de la province de France, et le P. Ange de Châlons, premier provincial de la province d'Aquitaine.

A mesure que la Congrégation s'augmentait, le zèle des religieux augmentait aussi, et ce fut dans le désir de pratiquer plus parfaitement la pauvreté qu'ils résolurent, dans le second Chapitre général qui se tint à Picpus l'an 1616, d'admettre dans l'Ordre des Frères servants pour recevoir l'argent qui leur serait offert, et que ces Frères servants ne feraient que des vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, auxquels ils en ajouteraient un quatrième de fidélité. Ils devaient être habillés comme les religieux, sinon qu'au lieu de capuce ils devaient porter un chapeau, être chaussés, et ne faire leur profession qu'au Chapitre et non pas à l'église.

Ce fut dans ce même Chapitre que l'on accepta l'établissement de deux hôpitaux à Louviers, l'un pour des hommes, l'autre pour des femmes. Ces hôpitaux devaient être desservis par des Frères hospitaliers et par des sœurs qui suivraient la règle du Tiers Ordre de Saint-François, et seraient soumis à la juridiction des supérieurs de la réforme. Les Frères hospitaliers devaient porter l'habit des Frères servants de l'Ordre : et la grâce qu'on leur accorda, c'est qu'ils pourraient recevoir l'habit et faire profession dans l'église de ces hôpitaux. Les Sœurs hospitalières devaient faire vœu de clôture, et être appelées les Sœurs Hospitalières de la Régulière-Observance, à la différence des religieuses réformées de cet Ordre, que l'on nommait de l'Étroite-Observance, et ces hospitalières ne devaient réciter que le petit office de la très-sainte Vierge.

Ceux qui procuraient cet établissement étaient un prêtre nommé Jean David, qui avait été habitué dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève à Paris, et un nommé René Broute-Sauge, qui avait été procureur au Châtelet de la même ville. Ils avaient obtenu l'agrément de l'évêque d'Evreux pour cet établissement, qui avait été autorisé par lettres patentes du roi, vérifiées au Parlement de Rouen au mois d'août de la même année, à condition qu'ils seraient sous la juridiction, visite et correction du supé-

rieur général des religieux Réformés du Tiers-Ordre, et qu'ils porteraient leur habit. Celui des Frères servants de cet Ordre leur ayant été accordé, ils s'en contentèrent, et sur ce pied-là ils firent un concordat avec les supérieurs; mais leur vêtue fut différée, parce qu'ils voulurent, contre le Concordat, porter aussi le capuce et être chaussés : ce qui aurait causé une grande difformité dans l'Ordre, à quoi les supérieurs s'opposèrent.

L'établissement des Sœurs hospitalières n'eut pas les mêmes difficultés, étant toutes résolues de vivre sous la juridiction et la direction des supérieurs de l'Ordre, et de suivre les observances des autres religieuses du même Ordre. Le P. Vincent Mussart donna l'habit de religion à treize ou quatorze, tant filles que veuves, qui commencèrent cet établissement au mois de septembre 1617. Deux religieuses du monastère de Sainte-Élisabeth, à Paris, de la même réforme, furent envoyées à Louviers pour instruire ces hospitalières des observances régulières, et l'une de ces deux religieuses fut établie supérieure; on leur donna aussi un religieux de l'Ordre qui demeurerait au couvent de Sainte-Barbe de la même ville, pour leur administrer les Sacrements.

Les Hospitaliers, qui n'avaient que de mauvaises intentions, étant d'ailleurs sollicités par des personnes jalouses du progrès de la réforme, de faire une nouvelle Congrégation du Tiers-Ordre mêlée d'hommes et de femmes, insistaient toujours pour avoir un habit différent de celui dont on était convenu par le Concordat; ne l'ayant pu obtenir des supérieurs, ils s'adressèrent à l'évêque d'Evreux, François de Péricard, qui leur accorda leur demande, leur permettant de porter l'habit semblable à celui des religieux Réformés, même le capuce, avec cette différence qu'ils auraient des bas et des souliers. Ce Prélat écrivit, le 23 décembre de la même année, au Père réformateur, pour le prier d'y consentir et de commander aux Hospitaliers de prendre l'habit; mais, bien loin d'y consentir, il s'y opposa fortement. Ce refus, auquel les Hospitaliers ne s'attendaient pas, leur fut si sensible, que, pour s'en venger, ils commencèrent à brouiller et à renverser le bon ordre établi chez les Hospitalières, se rendirent maîtres de

ce monastère, vendirent une partie des fonds qui avaient été donnés pour la fondation, déposèrent la Mère supérieure, venue de Paris, l'enfermèrent dans une prison avec sa compagne, où elles restèrent plusieurs mois sans parler à personne, mirent pour supérieure une des novices, chassèrent le confesseur et bannirent de ce monastère l'autorité des supérieurs de l'Ordre qu'ils usurpèrent, administrant à ces novices les Sacrements sans pouvoirs légitimes, ayant même changé les exercices, la psalmodie et les cérémonies de l'office divin, et tellement occupé les avenues du monastère, qu'il n'y avait pas moyen de parler à aucune de ces novices.

Le P. Vincent Mussart, sur ces violences, présenta requête, en 1618, au Parlement de Rouen, qui rendit des arrêts favorables aux religieux de la réforme. Ces procédures empêchèrent que les Hospitaliers ne réussissent à Rome, où la Congrégation des Réguliers voulait leur donner la règle de saint Augustin ; car, ayant appris qu'il y avait instance au Parlement de Rouen sur ce différend, elle ne voulut point décider, de peur de mettre l'autorité du Saint-Siège en compromis avec ce Parlement. Les Hospitaliers obtinrent néanmoins un bref du Pape Grégoire XV, qui leur permettait de s'établir à Louviers ; mais ce bref n'était pas conforme aux lettres patentes du roi qui avaient été vérifiées au Parlement de Rouen, puisque dans le bref ils étaient appelés Hospitaliers de Saint-Louis, dans les lettres patentes : Hospitaliers du troisième Ordre de Saint-François, il fut rejeté et ils ne purent obtenir l'établissement qu'ils demandaient. Les Hospitalières restèrent néanmoins, mais sous l'obéissance de l'évêque d'Evreux, après que les Pères du Tiers-Ordre les eurent abandonnées et eurent renoncé à la juridiction qu'ils avaient sur elles ; ce qu'ils firent pour éviter tous les différends avec David et Broute-Sauge, qui ne causaient que du désordre et de la confusion dans ce monastère. Nous ne parlerons point de ce qui arriva à ces Hospitalières après que les Pères du Tiers-Ordre les eurent abandonnées, et dont ce David, à qui l'évêque d'Evreux avait confié leur conduite, fut l'auteur ; nous nous contenterons seulement de dire que ce Prélat ne tarda pas à s'apercevoir qu'il

avait accordé trop aisément sa protection à cet homme, qui n'avait dessein que de tromper les Hospitalières.

Ceux qui avaient persuadé à ces Hospitaliers de Louviers de faire une Congrégation particulière du Tiers-Ordre de Saint-François, indépendante de celle des Pères Réformés du même Ordre, disputèrent aussi à ceux-ci la validité de leurs vœux, et portèrent quelques religieux mécontents à en douter aussi, prétendant que le P. Vincent Mussart n'avait pas eu d'autorité suffisante pour la réformation de l'Ordre ; mais le Père Bénigne de Gênes, général de l'Ordre de Saint-François, faisant ses visites en France, présida au Chapitre général de la Congrégation des religieux du Tiers-Ordre, qui se tint à Picpus l'an 1622, et déclara qu'ils étaient véritablement religieux. Sa sentence fut lue publiquement au Chapitre, mais les supérieurs ayant reconnu que les religieux mécontents n'acquiesçaient pas à cette décision, eurent recours au cardinal François Barberin, neveu du Pape Urbain VIII, et son légat en France, qui nomma, pour présider au Chapitre général qui se tint l'an 1623, l'archevêque de Bourges, Roland Hébert, avec deux assistants, dont l'un fut M. Duval, docteur et professeur royal en théologie, de la maison de Sorbonne, et l'autre, le P. Guillain, théologien de la Compagnie de Jésus. Ces commissaires, après avoir examiné les raisons de part et d'autre, conclurent qu'il n'y avait jamais eu lieu de douter de la validité des vœux des religieux de cette Congrégation, ni de la solennité de leurs professions. Ils appelèrent même dans leur assemblée M. Spada, nonce du Pape en France, l'archevêque de Bari, nonce en Flandre, qui se trouvait pour lors à Paris, et qui ont tous deux été dans la suite cardinaux : ils y joignirent le directeur ou régent de la légation, Benoît Pamphili, auditeur de Rote, qui a été Pape sous le nom d'Innocent X, M. Isambert, professeur en théologie et docteur de Sorbonne, et le P. Guerri, de la Compagnie de Jésus ; et après avoir eu leur avis, ils donnèrent une sentence, au mois de juillet 1623, par laquelle ils déclarèrent que les vœux des religieux du Tiers-Ordre de Saint-François étaient canoniques et solennels. Leur sentence fut confirmée l'année suivante, 1626, par le Pape Urbain VIII,

qui approuva aussi, la même année, les nouveaux statuts qui avaient été dressés dans le Chapitre de l'année précédente, les anciens ayant été abrégés et mis en meilleur ordre.

Nonobstant tous les troubles et les inquiétudes que l'envie et la jalousie suscitaient à cette Congrégation, elle ne laissait pas de faire de nouveaux progrès, par les établissements qu'on lui donna à Charolles en Bourgogne, à Nancy, à Bayon et à Mont-heureux en Lorraine, à l'Aigle, à Veulles, et à Saint-Valéri en Normandie; à Courtenay, dans le Gâtinais, et à Sens. Paul V leur permit même de s'établir à Rome l'an 1622. Ils demeurèrent d'abord à la Longara, et furent ensuite transférés à Notre-Dame-des-Miracles, près du Tibre, d'où enfin ils sortirent pour aller demeurer sur la place du Peuple, où le cardinal Guastaldi leur a fait bâtir une église, qui est une des plus belles de Rome. L'estime que ces religieux s'étaient acquise par la sainteté de leur vie et leur exacte observance les faisait demander de tous côtés; mais le Père réformateur n'ayant pas suffisamment de religieux pour satisfaire tout le monde, se contenta d'accepter encore les établissements de Notre-Dame de Sion, de Vaucouleurs et de Bar-le-Duc en Lorraine; de Saint-Lô, en Normandie; de Beaujeu, au diocèse de Mâcon; de Moulins-Angilbert, dans le Nivernais; de Chemilli, dans le comté de Bourgogne, et un second établissement à Paris, sous le titre de Notre-Dame-de-Nazareth, près du Temple, pour servir d'hospice au couvent de Picpus, à cause de son éloignement, étant situé à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine. Il fut élu pour la seconde fois vicaire général l'an 1628. Quelques occupations que lui donnât cette charge, il sut toujours si bien allier la charité du prochain avec les intérêts de sa Congrégation, que, sans négliger ceux-ci, il se rendait utile au public par l'exercice continuels de la prédication, dont il s'acquittait avec succès dans les premières villes du royaume, ce qui faisait admirer la force de son esprit. Le Pape Paul V désira le voir; le roi Henri IV en faisait une estime particulière, et la reine Marguerite, fille de Henri II et sœur des rois François II, Charles IX et Henri III, donnait, à sa considération, au couvent de Picpus, deux mille quatre cents livres par

an, qu'elle appelait la pension du P. Vincent. Enfin, après avoir beaucoup travaillé pour sa Congrégation et lui avoir procuré plus de trente-quatre maisons d'hommes, et plusieurs maisons de filles de la même réforme, dont nous parlerons en un autre endroit, il mourut au couvent de Picpus, le 13 août 1637, dans sa soixante-septième année, et fut enterré dans le chœur en un cercueil de plomb.

Après la mort de ce réformateur, la Congrégation s'augmenta considérablement. Les religieux suivaient la règle du Tiers-Ordre de Saint-François, réformée par Léon X. Outre les jeûnes prescrits par cette règle, qui sont les mêmes que ceux qui sont ordonnés par la règle de Nicolas IV, ils sont encore obligés par leurs constitutions de jeûner les veilles des fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation et de la Purification de la très-sainte Vierge, et la veille de la fête de Saint-François. Ils jeûnent aussi celles des fêtes de saint Michel et du patron du couvent, lorsqu'elles arrivent un jour d'abstinence. Ils se lèvent à minuit pour dire Matines, après lesquelles ils font une demi-heure d'oraison mentale, qu'ils font encore pendant l'espace de trois quarts d'heure après Complies. Ils ont un quart d'heure d'examen de conscience avant le dîner et autant le soir avant le coucher ; trois fois la semaine ils prennent la discipline, et jeûnent au pain et à l'eau le jour du Vendredi-Saint, mangeant à terre, en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur. Ils gardent un étroit silence depuis sept heures du soir jusqu'à Prime du jour suivant, et depuis Pâques jusqu'à la fête de l'Exaltation de la sainte croix ; ils le gardent aussi depuis midi jusqu'à deux heures, excepté les jours de jeûnes, que le silence commence à une heure. Outre les trois vœux solennels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, ils en ajoutent encore deux autres, l'un d'observer les commandements de Dieu, et l'autre de faire les pénitences qui leur seront imposées quand ils en seront requis par les supérieurs.

Quant à leur habillement, il consiste en une robe de drap de couleur brune, et un capuce rond, auquel est attachée une espèce de scapulaire, qui se termine en pointe, dont les extrémités, par

devant et par derrière, descendent jusque sous la ceinture, qui est une corde de crin noir ou de poil de chèvre. Leur manteau, de même couleur et de même drap que la robe, descend jusqu'à mi-jambe. Ils sont nu-pieds, et ils ont des sandales de bois ; dans la maison, il leur est permis d'en avoir de cuir, à la manière des Capucins. Il ne leur est pas permis de porter du linge, sinon dans les maladies ou dans quelques autres nécessités, avec la permission des supérieurs ; c'est pourquoi leurs chemises ou tunicelles sont de serge, et ils couchent sur des paillasses sans matelas. Les Frères lais sont habillés comme les prêtres, et les uns et les autres portent la barbe longue (HÉLYOT).

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 13 août, on célèbre à Bologne, dans l'État Pontifical, la dédicace de la célèbre église de Sainte-Marie-du-Mont, où se sont opérés tant de miracles.

Notre-Dame de Pitié. — C'est une chapelle de l'église de Saint-Vincent, à Châlon-sur-Saône, où se sont opérés aussi beaucoup de miracles. Le pieux abbé Péquégnot, dans son légendaire d'Autun, en rapporte plusieurs qui furent approuvés par M^{gr} de Neuchêze, évêque de Châlon. Il compte quatre paralytiques entièrement guéris, dont l'un, Guillaume Dumont, de Châlon, se fit religieux en reconnaissance de sa guérison ; trois aveugles qui recouvèrent la vue, et un sourd-muet de naissance qui obtint l'ouïe et la parole ; enfin neuf autres personnes guéries d'infirmités graves, de blessures mortelles ou de fièvres désespérées. Parmi ces dernières, je remarque M. de Bauffremont, de Scey-sur-Saône, et M^{me} de Dancy, prieure de Louhans.

Depuis six heures du matin jusqu'à midi, ajoute l'abbé Péquégnot, on ne cessait de célébrer la sainte Messe dans cette miraculeuse chapelle, dont les murs étaient entièrement couverts de crosses et d'*ex-voto*. Tous les vendredis de l'année, à l'issue des Vêpres, le Chapitre de Saint-Vincent s'y rendait au son de la grosse cloche, pour y chanter les litanies de la très-sainte Vierge.

Les monastères du diocèse n'avaient pas moins de dévotion que les paroisses pour la très-sainte Mère de Dieu. Elle recevait à Vergy des honneurs particuliers ; une ancienne inscription du monastère de Saint-Vivant l'appelle *Trésorière de grâces, première Patronne de céans*. A Marcigny, elle était considérée comme une Sœur, sa statue était croisée et voilée comme les religieuses Bénédictines, et tous les jours on donnait aux pauvres la *prébende de la Vierge*. A Cluny, Pierre le Vénérable ordonna le chant du *Salve Regina*, le jour de l'Assomption, pendant la procession conventuelle. Il voulut aussi qu'on le chantât à toutes les processions qui se feraient de l'église abbatiale à celle de Notre-Dame. Il justifie ce statut par le motif qu'après le Créateur, nul ne mérite autant d'amour que la Mère du Créateur ¹.

La très-sainte Vierge avait une statue d'or dans l'église abbatiale de Cluny. Elle tenait d'une main un cierge d'argent garni de grosses perles ; des rubis éclataient sur sa poitrine ; une couronne d'or, entourée de pierres précieuses, ornait sa tête. Elle portait dans ses bras Jésus enfant qui jouait avec une crécelle d'or, et avait aussi sur la tête une couronne d'or, enrichie de rubis et d'émeraudes. Dans une autre statue d'argent, Marie était représentée couverte de pierreries, couronne en tête, et assise sur un escabeau d'argent, porté par trois lions de même métal.

A Cîteaux, la très-sainte Vierge était honorée comme la patronne de l'Ordre. Les innombrables églises que les Cisterciens ont élevées dans la Chrétienté sont toutes dédiées à Marie. Les diverses filiations de Cîteaux, Bernardins, Feuillants, Trappistes, ont hérité de cette tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Ces fervents religieux dont les Papes ont célébré la charité, la continence et la régularité, se regardaient comme la famille particulière et privilégiée de Marie. Leurs pieux écrits nous attestent ²

¹ Causa instituti hujus fuit nulla alia quam summus et maximus amor ab omni rationali creatura, quibuscumque modis rationabiliter fieri potest, exhibendus, post auctorem omnium, matri auctoris universorum. Petr. Ven., Statutum 76.

² *Ménologe de Cîteaux*, 5 août, etc.

que la Reine du ciel, entourée d'un brillant cortège, daignait quelquefois descendre en personne au milieu d'eux à Cîteaux pour les secourir, les diriger et les consoler.

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint Hippolyte, martyr, qui, pour avoir confessé la foi sous l'empereur Valérien, après plusieurs tourments, fut attaché par les pieds au cou de chevaux indomptés, qui le traînèrent cruellement à travers les chardons et les ronces, et, ayant tout le corps déchiré, rendit l'esprit. Avec lui souffrirent aussi le même jour sainte Concorde, sa nourrice, qui mourut avant lui, le corps meurtri de cordes plombées, et dix-neuf autres de sa maison qui furent décapités au delà de la porte Tiburtine, et inhumés avec lui dans le Champ-Véran.

A Imola, fête de saint Cassien, martyr, qui, ayant refusé d'adorer les idoles, vit son persécuteur appeler des enfants auxquels il était devenu odieux en leur faisant l'école, et leur donner la latitude de le tuer ; et son tourment devenait d'autant plus cruel, que leurs mains plus faibles lui donnaient une mort plus lente.

1

IDIBUS AUGUSTI.

Romæ beati Hippolyti martyris, qui pro confessionis gloria sub Valeriano imperatore post alia tormenta, ligatis pedibus ad colla indomitorum equorum, per carduelum et tribulos crudeliter tractus, toto corpore lacerato, emisit spiritum. Passi sunt etiam eodem die beata Concordia ejus nutrix, quæ ante ipsum plumbatis cæsa, migravit ad Dominum ; et alii decem et novem de domo sua, qui extra portam Tiburtinam decollati sunt, et una cum eo in agro Verano sepulti. — Apud forum Syllæ natalis sancti Cassiani martyris, qui cum adorare idola nolisset, vocatis a persecutore pueris, quibus docendo exosus factus fuerat, data est eis facultas eum perimendi : quorum quanto infirmior erat manus, tanto graviore martyrii penam dilata morte faciebat. — Tuderti sancti Cassiani episcopi et martyris sub Diocletiano imperatore. — Burgis in Hispaniæ sanctarum Centollæ et Helenæ martyrum. — Constantinopoli sancti Maximi monachi, doctrina et zelo catholicæ veritatis insignis : qui cum adversus monothelitas strenue decertaret, a Constante imperatore hæretico, præcisus manibus ac lingua, in Chersonesum relegatus, reddidit spiritum. Tunc etiam duo Anastasii ejus discipuli, aliique plures diversa tormenta, et dura exilia sustinuerunt. — In Germania sancti Wigberti presbyteri et confessoris. — Pictaviæ sanctæ Radegundis reginæ, cujus vita miraculis et virtutibus claruit.

A Todi, saint Cassien, évêque et Martyr, sous l'empereur Dioclétien.

A Burgos, en Espagne, sainte Centolle et sainte Hélène, martyres.

A Constantinople, saint Maxime, moine, illustre par sa doctrine et son zèle pour la foi catholique, qui, disputant avec énergie contre les monothélites, eut les mains et la langue coupées par ordre de l'empereur hérétique Constant, qui le relégua dans la Chersonèse, où il mourut. Dans le même temps aussi, deux de ses disciples, nommés Anastase, et plusieurs autres, furent livrés à divers tourments, et condamnés à un cruel exil.

En Allemagne, saint Wigbert, prêtre et confesseur.

A Poitiers, sainte Radégonde, reine, dont la vie brilla par ses miracles et par ses vertus.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Radégonde de Wellembourg, vierge, honorée à Augsbourg.

Saint Aigremont, disciple de saint Junien.

Saint Higbald, abbé honoré en Angleterre.

Saint Loul ou Landulfe, septième évêque d'Évreux.

Sainte Irène, religieuse d'un monastère de Constantinople, honorée chez les Grecs.

Saint Zwentibold, prince de Westphalie.

Le bienheureux Druthmar, abbé de la nouvelle Corbie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Barthélemi, prêtre et moine de l'Ordre des Chartreux, condamné à la déportation comme prêtre insermenté, embarqué à Rochefort sur le navire les *Deux-Associés*, mort le 13 août 1794.

Etienne de la Rue, prêtre de Rouen, condamné à la déportation pour refus de serment, envoyé à Rochefort et mort dans le vaisseau le 13 août 1794.

Julien-François Jacquet, curé de la paroisse de Saint-Martin à

Rennes, condamné à mort pour avoir refusé le serment schismatique, exécuté le 13 août 1794.

Joseph Poirson, prêtre du diocèse de Toul, et religieux Cordelier, condamné pour la même cause à la déportation, mort sur le navire à Rochefort ce même jour.

Pierre Gabilhaut, prêtre du diocèse de Limoges, ayant repoussé le serment, condamné à la déportation et mort ce même jour à Rochefort.

Pierre Laurent, prêtre du diocèse de Verdun, condamné pour la même cause, traîné à Rochefort et déporté, mort le 13 août 1794, à l'âge de soixante-quatorze ans.

QUATORZIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Eusèbe, martyr. — Saint Eusèbe, prêtre romain, martyr. — Saint Céleste, évêque de Metz. — Saint Marcel, évêque d'Apamée, martyr. — Saint Wérenfrid, missionnaire. — Saint Rion ou Rioven, moine breton. — Sainte Athanasie, veuve. — Le Bienheureux Sancté, Frère Mineur. — Le Bienheureux Laurent de Fermo, Frère Mineur. — Le Bienheureux Primaldi, avec huit cents autres Martyrs, à Otrante. — La Vénérable Anne de Melun. — Michée l'Ancien, prophète. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT EUSÈBE.

MARTYR¹.

Eusèbe était un prêtre qui possédait dans un degré éminent l'esprit de prière et toutes les vertus apostoliques. Il versa son sang pour la foi, sous le règne de Dioclétien et de Maximien, mais avant que ces princes eussent publié de nouveaux édits contre les chrétiens.

On ne sait en quelle province il souffrit.

Quoi qu'il en soit, l'empereur Maximien était sur les lieux. Maxence, président de la province, informa contre Eusèbe, qui se distinguait entre tous les fidèles par son zèle à invoquer et à prêcher Jésus-Christ. Animé par les cris des idolâtres, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux, de bonne volonté, ou je saurai vous y contraindre. — Eusèbe : Il est écrit dans une loi plus sacrée : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez seul. » — Maxence : Choisissez de sacrifier ou de souffrir les tourments les plus cruels. — Eusèbe : Il est contraire à la raison d'adorer des pierres, qui de toutes les choses sont la plus vile et la plus fragile. — Maxence : Les chrétiens sont une étrange espèce

¹ Tiré de ses Actes sincères, publiés par dom Martène, *Thesaur. Anecdotorum*, t. III, p. 1649.

d'hommes ; la mort leur paraît préférable à la vie. — Eusèbe : Il serait impie de mépriser la lumière pour les ténèbres. — Maxence : Les voies de douceur ne servent qu'à vous rendre plus opiniâtre. Je vous déclare donc que si vous ne sacrifiez, vous serez brûlé vif. — Eusèbe : Vos menaces ne m'étonnent point ; l'éclat de ma couronne se mesurera sur la cruauté des tourments que j'endurerai. — Alors Maxence le fit étendre sur le chevalet, où il eut les côtés déchirés avec des ongles de fer. Pendant cette torture, Eusèbe répétait souvent ces paroles : « Sauvez-moi, Seigneur Jésus ; soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours à vous. » Cette constance étonna le Juge. Il fit ôter le Saint de dessus le chevalet, et lui dit : « Connaissez-vous le décret du sénat, par lequel il est ordonné à tous les sujets de l'empire de sacrifier aux dieux ¹ ? — Les ordres de Dieu, répondit Eusèbe, doivent l'emporter sur ceux des hommes. » Maxence, outré de fureur, ordonna de mener le Saint au bûcher, pour être brûlé vif.

Eusèbe suivit tranquillement les exécuteurs. Sa constance et la joie peinte sur son visage frappèrent d'étonnement le juge et les assistants. Maxence même le rappela, en lui disant : « Pourquoi courir à la mort que vous pouvez éviter ? Je ne peux concevoir votre opiniâtreté ; changez donc de sentiment. — S'il est vrai, répondit Eusèbe, que l'empereur m'ordonne d'adorer un métal insensible, au mépris du vrai Dieu, qu'on me fasse paraître devant lui. » Il parlait ainsi, parce que les empereurs n'avaient point publié de nouveaux édits contre le christianisme. Maxence ordonna aux gardes de le remettre en prison jusqu'au lendemain. Étant ensuite allé trouver le prince, il lui dit : « Seigneur, on m'a présenté un homme séditieux qui ne veut point obéir aux lois ; il a même osé devant moi nier le pouvoir des dieux ; il refuse de leur offrir des sacrifices, et d'adorer votre nom. — Qu'on me l'amène, répondit l'empereur. — Si vous le voyez, reprit quelqu'un qui avait été témoin de ce qui s'était passé devant le

¹ Ces paroles montrent que l'on ne condamnait saint Eusèbe qu'en conséquence des anciennes lois, et qu'il fut martyrisé avant la publication des édits généraux que donna Dioclétien contre l'Eglise.

tribunal du juge, vous serez touché de ses discours. — Est-ce cet homme, répliqua l'empereur, qui pourra me faire changer ? — Non-seulement, dit Maxence, il vous fera changer, mais il opérera encore le même effet sur l'esprit de tout le peuple. Vous ne pourrez le voir sans vous sentir fortement ému, et porté à l'imiter¹. » L'empereur voulut cependant qu'on le lui amenât.

Lorsqu'Eusèbe parut, tous les assistants furent singulièrement frappés d'un certain éclat qu'on remarquait sur son visage, d'un aimable mélange de joie, de douceur et de courage qui brillait dans ses yeux, de la beauté de sa chevelure et de tout son extérieur, qui, dans un âge vénérable, semblait respirer un air de vertu plus qu'humain. L'empereur l'ayant regardé fixement, sembla remarquer en lui quelque chose de divin, et lui parla de la sorte : « Vieillard, pourquoi paraissez-vous devant moi ? Parlez et ne craignez rien. » Et comme Eusèbe gardait le silence il ajouta : « Parlez encore une fois, et répondez aux questions que je vous fais. Je désire vous sauver la vie. — Si j'espère, répondit le Saint, être sauvé par un homme, je ne dois plus attendre le salut que Dieu m'a promis. Quoique vous surpassiez les autres hommes en dignité et en pouvoir, vous n'êtes pas moins mortel qu'eux. Je ne craindrai point de répéter devant vous ce que j'ai déjà déclaré : je suis chrétien et en cette qualité, je ne peux adorer du bois et des pierres. Je suis résolu d'obéir au vrai Dieu que je connais et dont j'ai éprouvé tant de fois la bonté. — Quel mal y a-t-il, dit l'empereur au président, que cet homme adore le Dieu dont il parle, comme supérieur à tous les autres ? — Invincible empereur, reprit Maxence, ne vous en laissez point imposer ; ce qu'il appelle Dieu n'est point ce que vous pensez : il entend un Jésus que je ne connais point, et qui n'a jamais été connu de nos ancêtres. — Allez, dit l'empereur, jugez-le selon les règles de l'équité, et conformément aux lois. Pour moi, je ne veux pas être juge en cette affaire. »

Maximien était d'un caractère naturellement féroce, cependant

¹ Si ejus aspexeris vultum, sequeris et votum. *Act.*

le courage et la vertu modeste d'Eusèbe le pénétrèrent pour lui de vénération. Il désirait le sauver : mais semblable à Pilate, il ne voulait se donner aucune peine, et il craignait de déplaire à ceux qu'il méprisait en d'autres occasions. C'est ainsi que les hommes mondains et corrompus, qui ne connaissent ni frein ni retenue dans le vice, montrent la plus coupable indifférence pour la pratique de la vertu.

Maxence s'étant retiré, s'assit sur son tribunal et ordonna à Eusèbe de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai point, répondit le Saint, à des êtres qui ne peuvent ni voir ni entendre. — Maxence : Sacrifiez, ou je vous condamnerai au feu ; celui que vous craignez ne sera point capable de vous en délivrer. — Eusèbe : Le feu ni le glaive ne me feront point changer. Mettez mon corps en pièces, traitez-le comme il vous plaira ; mon âme qui est à Dieu ne recevra aucun dommage de vos tourments. Je n'abandonnerai point la loi sainte à laquelle je suis attaché dès l'enfance. » Le juge désespérant de le vaincre, le condamna à être décapité. Lorsque Eusèbe eut entendu prononcer la sentence, il dit : « Seigneur Jésus, je rends grâces à votre bonté, et je loue votre puissance de ce qu'en mettant ma fidélité à l'épreuve, vous me traitez comme un de vos disciples. » Il entendit en même temps une voix du ciel, qui lui disait : « Si vous n'aviez été trouvé digne de souffrir, vous n'auriez pu être admis dans la cour du Roi céleste, ni vous asseoir au milieu des Justes. » Étant arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux, et eut la tête tranchée. C'est ce saint Eusèbe qui est nommé en ce jour dans les anciens Martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme.

SAINT EUSÈBE,

PRÊTRE ROMAIN, MARTYR.

Saint Eusèbe combattit à Rome les ariens avec beaucoup de zèle, sous le règne de Constance. On lit dans ses Actes¹, qu'il fut emprisonné dans sa propre chambre par ordre de l'empereur, et

¹ L'édition qu'en a donnée Baluze, *Miscel.*, t. II, p. 141, est beaucoup plus correcte et plus exacte que celle de Mombrétiüs.

qu'il sanctifia son emprisonnement par une prière continuelle. On l'enterra dans le cimetière de Calixte, selon le Martyrologe original d'Usuard, et plusieurs autres. Des martyrologes très-anciens lui donnent le titre de *confesseur* ; mais les calendriers modernes le qualifient de *martyr*, à cause des souffrances qu'il endura pour la foi. Son culte a toujours été fort célèbre à Rome. Une ancienne église de son nom était une des stations du carême¹.

SAINT CÉLESTE,

ÉVÊQUE DE METZ.

Selon une tradition religieusement conservée à Metz, le premier Évêque de cette ville fut saint Clément, disciple de saint Pierre et oncle du Pape saint Clément. Il eut parmi ses successeurs saint Céleste, mais sans doute après une assez longue vacance, puisqu'on ne le voit siéger qu'à la fin du III^e siècle. Le vénérable Drogon, trente-huitième évêque de Metz, fit transporter ses reliques à Marmoutiers, en l'an 832. Les bandes de Luther, en 1525, profanèrent et dispersèrent les reliques de saint Céleste, qui est honoré le 14 août.

SAINT MARCEL,

ÉVÊQUE D'APAMÉE, MARTYR.

L'empereur Théodose ayant employé les premières années de son règne à délivrer l'Église des troubles que lui causaient les hérétiques, s'appliqua à ruiner les restes de l'idolâtrie qui nuisaient à son accroissement. C'est à quoi il travailla principalement en Orient, où ses prédécesseurs, c'est-à-dire Constantin et Constance, s'étaient contentés de défendre les sacrifices et le culte des idoles sans abattre les temples. Julien, successeur de Constance, avait tâché de rétablir l'idolâtrie. Jovien qui vint après lui commença par l'interdire ; mais la brièveté de son règne l'empêcha de la détruire entièrement. Valens qui suivit laissa les

¹ Dans le premier concile, tenu sous le pape Symmaque, il est parlé d'une église paroissiale de Rome, qui portait le nom de Saint-Eusèbe. Ce saint, nommé sous le 14 d'août dans le sacramentaire de S. Grégoire, y a le titre de prêtre, *sacerdos*.

païens en repos et ne tourmenta que les catholiques : de sorte que sous le règne de ce prince arien l'on sacrifiait aux idoles en toute liberté, et l'on célébrait publiquement les orgies de Bacchus. Théodose ayant trouvé les choses en cet état, entreprit d'achever ce grand ouvrage, qui avait été si heureusement projeté par le grand Constantin. Il commença par l'Égypte, que l'on avait toujours regardée comme la source des superstitions et le pays où l'idolâtrie avait jeté de plus profondes racines, de là on passa à la Phénicie et à la Syrie. Ce religieux prince adressa à Cynége, préfet du prétoire d'Orient, une loi datée du 25 mai de l'an 385, portant ordre de fermer tous les temples et défense d'adorer les idoles, de sacrifier des animaux et de faire les auspices et les divinations sous des peines très-rigoureuses. Les Évêques furent employés aussi bien que les officiers du prince et les gouverneurs des provinces à y tenir la main. Saint Marcel, qui était Évêque d'Apamée, ville célèbre de Syrie, située au cœur de la province, dans une île qui formait la rivière d'Oronte, fut le premier qui entreprit d'abattre les temples de son pays, appuyé sur la loi de l'Empereur. Ce Prélat était un homme de grand mérite, généralement respecté pour sa vertu singulière. Il avait été en commerce de lettres avec les Martyrs, dit le bienheureux Théodoret, c'est-à-dire, autant qu'on en peut juger, avec saint Eusèbe de Samosate et les autres Prélats catholiques persécutés sous l'empereur Valens ; et lui-même parvint aussi à la gloire du martyre. Il avait succédé à Jean, l'un des Évêques de Syrie, qui avaient assisté, l'an 381, au concile œcuménique de Constantinople avec saint Méléce d'Antioche, illustre par sa naissance et plus encore par sa sainteté et par son éloquence, et qui n'étant que prêtre, avait beaucoup contribué avec Flavien, Diodore et Étienne, à conserver le troupeau de saint Méléce, pendant son exil, contre les efforts des Ariens, soutenus de Valens. Marcel, marchant sur les pas de ce saint Prélat, crut devoir aller encore plus loin à la faveur de la protection de Théodose. Non content de combattre l'hérésie il attaqua aussi le paganisme, qui semblait régner encore dans une grande partie de sa ville. Il trouva beaucoup de résistance parmi le peuple, jus-

qu'à ce que le préfet d'Orient Cynége vint à Apamée avec des troupes, conduites par deux tribuns. C'est ce qui retint les idolâtres, déjà disposés au soulèvement, dans la crainte et le devoir.

Le préfet, pour saper l'idolâtrie du lieu par son fondement, essaya d'abattre le temple de Jupiter, qui était grand et enrichi de beaucoup d'ornements précieux. Mais il trouva l'édifice si solidement bâti que l'entreprise lui parut au-dessus des forces humaines. C'étaient de grandes pierres dures, parfaitement bien jointes et liées encore avec du fer et du plomb. L'évêque Marcel voyant ainsi le préfet rebuté, lui conseilla de passer aux autres villes et de lui laisser la liberté d'agir selon les vues qui lui pourraient venir. Il se mit en oraison et conjura Dieu de lui suggérer un moyen pour ruiner ce temple. Le lendemain, dès le matin, un homme qui n'était ni maçon ni charpentier, mais simple portefaix, vint se présenter à lui et promit d'abattre le temple comme il le souhaitait, ne demandant que le salaire de deux ouvriers pour la récompense de son travail. L'Évêque y consentit volontiers. Aussitôt le manœuvre examina la situation du temple, qui était accompagné d'une galerie des quatre côtés, et environné de colonnes, qui avaient chacune seize coudées de tour et étaient aussi hautes que l'édifice. Il crut qu'au lieu d'attaquer la pierre, dont la dureté donnait peu de prise aux outils, il devait creuser la terre autour de chaque colonne. Il fit mettre par-dessous du bois d'olivier pour les soutenir : et lorsqu'il en eut ainsi miné trois, il mit le feu au bois, mais il ne put le brûler. Théodoret prétend que ce fut un démon, qui empêcha l'effet du feu, et dit qu'on le vit paraître comme un fantôme noir. Les ouvriers après avoir tenté plusieurs fois inutilement de l'allumer, en avertirent saint Marcel. Il courut aussitôt à l'église, fit apporter de l'eau dans un vase et la mit sous l'autel. Puis se prosternant le visage sur le pavé, il pria Dieu d'arrêter la puissance du démon, afin qu'il ne séduisît pas plus longtemps les infidèles. Il fit ensuite le signe de la croix sur l'eau, et commanda à un diacre plein de foi et de zèle, nommé Équice, de courir promptement en arroser le bois et y mettre le feu. L'auteur

ajoute que le démon s'enfuit, ne pouvant souffrir la vertu de cette eau, et qu'elle servit comme d'huile pour allumer le feu qui consuma le bois en peu de temps. Les trois colonnes n'étant plus soutenues tombèrent et en entraînent douze autres avec un côté entier du temple, Le bruit de cette chute retentit par toute la ville, et attira à ce spectacle tout le peuple, qui se mit à louer Dieu. Saint Marcel ruina de même les autres temples tant de la ville que de la campagne dans le diocèse d'Apamée, persuadé qu'il ne serait pas facile autrement de convertir les idolâtres.

Il fut souvent obligé de se servir pour ce sujet du secours que lui avait laissé le préfet d'Orient. Il restait dans un canton écarté du territoire d'Apamée, que l'on appelait le pays d'Aulone, un grand temple qui était défendu, comme une forteresse, par les païens. Car la plupart de ceux de la Syrie méridionale avaient fait venir des Galiléens, des Arabes et des habitants du mont Liban pour garder leurs temples. Saint Marcel quoiqu'incommodé y alla avec des soldats et des gladiateurs. Lorsqu'il fut arrivé assez près du lieu pour pouvoir donner ses ordres, il se tint hors de la portée du trait, car il avait un mal aux pieds qui ne lui permettait ni de combattre, ni de poursuivre, ni de fuir. Tandis que les soldats et les gladiateurs attaquaient le temple, quelques païens sortirent par une porte libre du côté où l'on ne faisait point d'attaque, et sachant que l'Évêque était seul, ils le surprirent, allumèrent un monceau de bois, l'y jetèrent et le firent ainsi mourir. On n'en sut rien d'abord, et les auteurs du crime demeurèrent cachés plusieurs jours. Ils furent découverts avec le temps, et les enfants de saint Marcel voulurent venger sur eux la mort du saint Évêque leur père. Le concile de la province s'y opposa, jugeant qu'il n'était pas à propos de poursuivre la punition d'une mort, dont il fallait plutôt rendre grâces à Dieu comme d'une faveur singulière que le Saint avait reçue et d'une occasion qui lui avait procuré la gloire du martyre. Nous avons vu quelque chose de semblable au sujet des martyrs saint Sisinne et ses compagnons, dont nous avons rapporté les combats au 29 mai : et l'on y peut remarquer l'uniformité de

l'esprit de l'Église qui est le même partout. On eut les mêmes considérations en Occident et en Afrique à l'égard des meurtriers de ces saints Martyrs. Saint Augustin parlant d'eux au comte Marcellin, témoigne que leurs meurtriers avaient été pris, et que l'empereur Honorius voulait les condamner selon la loi, mais qu'il accorda leur pardon aux prières des fidèles. On ne croyait pas que la mort des Saints dût être vengée par les hommes, parce que, dit-il, les souffrances et le martyre des Serviteurs de Dieu, qui doivent être un sujet de joie et de gloire pour l'Église, seraient déshonorés par le sang de leurs ennemis.

Les Grecs marquent la fête de saint Marcel au 14 d'août, dans leurs ménologes. On l'a inséré aussi le même jour avec la qualité de Martyr dans le Martyrologe Romain; où le cardinal Baronius rapporte sa mort à l'année onzième du règne de Théodose, qui était l'an 390 de Jésus-Christ

SAINT WÉRENFRID,

MISSIONNAIRE.

Wérenfrid vivait dans la seconde moitié du vi^e siècle, c'était un moine anglais plein de zèle pour la propagation de la foi. Il alla rejoindre saint Willibrord et voulant partager ses travaux apostoliques, il le seconda dans ses prédications qui convertirent un grand nombre des habitants de la Frise. Il évangélisa ensuite la Batavie, appelée depuis la Hollande, et il se fixa dans la ville d'Elste qui était le centre de l'île des Bataves, formée par le Rhin. Il vit son troupeau s'agrandir tous les jours; et c'est là qu'il mourut. Son tombeau, honoré de beaucoup de miracles, devint un lieu de pèlerinage; on y allait de toutes parts pour obtenir guérison de la goutte, maladie fréquente dans cette contrée.

Balderic, Evêque d'Utrecht, fonda à Elste une église collégiale sous l'invocation de saint Wérenfrid. On l'honore le 14 août.

SAINT RION OU RIOVEN,

MOINE BRETON.

Rion ou Rioven fut un des premiers Religieux de l'abbaye de Redon. Il s'y sanctifia par une grande simplicité et par une

pureté de vie admirable, qualités qui le rendaient agréable au ciel et à la terre.

Ses vertus le firent élever au Sacerdoce. Chaque jour ses mains pures offraient l'Agneau sans tache. Son humilité le faisait néanmoins partager avec ses Frères les travaux qui semblent les plus vils. Un jour qu'il faisait les foins, avec quelques-uns d'entre eux, au delà de la Vilaine, se livrant avec ardeur à ce pénible exercice, il vit que le soleil approchait du milieu de sa course ; aussitôt il se hâta de passer la rivière, tout occupé de la sublime fonction qu'il allait remplir en célébrant la sainte Messe. On assure que Dieu le fit marcher sur les eaux sans s'en apercevoir.

Le Ciel l'honora de faveurs signalées, et il passa de l'exil à l'éternelle patrie, le 14 août, dans la deuxième moitié du ix^e siècle.

SAINTE ATHANASIE,

VEUVE.

Issue d'une ancienne famille de la Grèce, Athanasie vint au monde au commencement du ix^e siècle. Nicétas, son père, et Irène, sa mère, étaient des gens distingués par leur qualité, leurs richesses, et surtout par leur vie exemplaire et leurs bonnes œuvres. Toute leur application fut de donner à leur fille une éducation chrétienne : à l'âge de sept ans, elle savait par cœur tous les psaumes, et la vie des plus grandes Saintes. Cette étude lui donna un goût prononcé pour la vertu, en laquelle on lui vit faire de rapides et solides progrès. Les exercices de piété, qui étaient la meilleure partie de ses occupations, furent les préludes de la sainteté éminente où elle arriva dans la suite. On récolte ce qu'on sème.

Travaillant seule un jour, elle eut une vision qui fit une merveilleuse impression sur son esprit et sur son cœur. Une étoile lumineuse, qui remplit sa chambre d'une éblouissante clarté, lui fit voir spirituellement un vide immense dans tous les biens créés : depuis ce moment, tout lui parut insipide dans les choses de la terre. Les parures lui semblèrent des ornements superflus ; les divertissements du monde, des amusements ennuyeux ;

les plaisirs de la vie, de fades misères. Son parti fut pris de s'interdire tout ce qui flatte le plus les sens, et de se donner tout entière au service du Seigneur.

Ce dégoût des vanités du siècle, son amour de la retraite, qui allaient de jour en jour s'augmentant, firent hâter ses parents de lui trouver un parti, de peur qu'elle ne vint à leur échapper. Cela chagrina beaucoup son inclination ; mais comme elle n'avait jamais su résister à ses parents, elle se vit comme forcée de subir leur volonté et de faire ce sacrifice. Elle épousa un jeune officier de l'une des premières maisons du pays, à qui la faveur du prince promettait un brillant avenir. Elle ne fut avec lui que seize jours : il fut obligé de la quitter pour marcher contre les Sarrasins d'Afrique, et il fut tué dans un combat contre les infidèles. Athanasie fut sensible à sa mort, mais elle y trouvait une grande consolation : le lien qui l'empêchait d'aspirer à la vie monastique était rompu.

Elle profita de sa liberté pour rapporter toutes ses actions à la piété chrétienne, et préluder ainsi, dans la retraite, aux exercices de la vie religieuse, à laquelle la poussaient tous ses vœux. Mais quand elle fut sur le point de l'embrasser, survint un édit de l'empereur qui obligeait toutes les filles nubiles et les jeunes veuves à se marier, sous prétexte que les guerres avaient épuisé l'Empire. Les parents d'Athanasie, heureux de cette occasion, la contraignirent à passer à de secondes noces. Pour adoucir sa répugnance, ils eurent soin de lui choisir un mari dont les inclinations fussent conformes aux siennes. Sa douceur, sa modestie, sa piété, lui eurent bientôt gagné le cœur de son mari ; elle se vit dans une parfaite liberté de continuer ses dévotions, ses charités et ses abstinences ; elle le porta même à partager ses bonnes œuvres.

Non contente de se livrer à ses exercices de piété en particulier, de distribuer de larges aumônes, de pratiquer les devoirs de l'hospitalité, Athanasie voulut répandre au dehors l'influence de l'Esprit qui régnait en elle. Dans sa maison se rassemblaient tous les dimanches et les fêtes, un bon nombre de femmes et de filles de son voisinage : on faisait la prière en commun, on fai-

sait des lectures pieuses, et on passait les soirées en des conversations spirituelles.

Une vertu si pure et si constante fit tant d'impression sur le cœur et sur l'esprit de son époux, déjà fort pieux, que, touché de ses exemples et de ses discours, il résolut de renoncer au monde; il entra dans un monastère, où il vécut très-saintement, et où il mourut d'une mort précieuse devant Dieu. Voilà l'œuvre d'une épouse chrétienne.

Se voyant libre de nouveau par la retraite de son époux, Athanasie ne différa plus de se donner à Dieu tout entière. Elle distribua aux pauvres une partie de ses biens, et changea sa maison en un monastère, où elle reçut un grand nombre de veuves et de filles pieuses. Un saint prêtre leur donna une règle, une forme de vêtements, le voile religieux, et se chargea de les diriger. Mise à la tête de cette communauté, notre sainte veuve regarda sa place de supérieure comme une obligation d'être plus humble, plus fervente, plus mortifiée que toutes ses compagnes. Jamais elle ne voulut être servie par les autres, et toujours elle prétendit les servir. Elle prenait pour elle-même tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus humiliant : « Une supérieure, disait-elle, n'a qu'un bonheur, c'est de pouvoir se réserver ce qu'il y a de moindre ! »

Elle vécut habituellement de pain et d'eau, encore faisait-elle un seul repas; le jour de Pâques, elle prenait un peu de vin et de fromage. En carême elle ne mangeait que chaque deux jours, et toute sa nourriture était d'herbes et de racines crues. Son lit était une pierre couverte d'un méchant tapis, et le plus souvent elle dormait assise : son sommeil durait deux ou trois heures, et le reste de la nuit se consumait en méditations et en prières. Elle était vêtue de laine, comme toutes ses sœurs, mais elle portait sur la chair un cilice fort rude, qu'elle ne quitta jamais. Si austère pour elle, cette bonne mère était toute indulgence et douceur pour les autres : son air toujours gai, ses manières affables et prévenantes lui gagnèrent tous les cœurs.

Après quatre ans de séjour dans la ville d'Engie, fatiguée des marques d'estime, de vénération et de confiance qui lui étaient

prodiguées par des gens de distinction, lasse aussi des injures et des calomnies des méchants, elle inspira le désir à ses compagnes de se retirer dans une solitude. Elles se choisirent un lieu désert, que leur procura un saint prêtre, et y élevèrent un monastère, qui prit le nom de Timie, et qui devint des plus florissants. La réputation d'Athanasie attira de toutes parts, dans cette pieuse enceinte, une foule d'âmes désireuses d'atteindre à la perfection.

La sainte abbesse goûtait au sein de sa chère communauté les douceurs d'une solitude à laquelle toujours elle avait aspiré, quand il lui fallut quitter son heureux lieu de retraite. L'impératrice-mère, Théodora, charmée des choses admirables qui lui étaient dites d'Athanasie, voulut la voir, et lui manda de venir à Constantinople. Malgré son extrême répugnance, la pauvre solitaire dut obéir et alla trouver sa souveraine. Seulement elle mit et obtint comme condition, qu'elle resterait dans un monastère et non à la cour. L'impératrice, qui était fort pieuse, la reçut et la traita en toute vénération, la vit fort souvent, et elle ne put se résoudre à la laisser partir. Le séjour de la ville impériale était pour la sainte Abbessse un exil : toutefois, elle dut le subir pendant sept années : ce qui fait l'éloge de l'impératrice plus encore que de l'abbesse.

De retour à son monastère, Athanasie ne voulut plus voir aucun étranger ; elle redoubla ses austérités, et son oraison devint continuelle ; sa tendre dévotion à la très-sainte Vierge fut plus ardente que jamais : elle ne bougeait presque plus de l'église qu'elle avait fait bâtir en son honneur ; presque tous ses entretiens avec ses filles avaient pour objet sa vie et son imitation, et son grand désir était de mourir la veille de l'une de ses fêtes. Elle obtint ce qu'elle désirait.

Le 3 août, étant tombée malade, elle eut une vision qui lui annonçait sa fin prochaine. Elle vit venir à elle deux hommes vêtus de blanc, qui lui mirent en main ces mots : « Voici le rappel de votre exil ; réjouissez-vous. » Espérant mourir la veille de l'Assomption, elle passa les douze jours suivants dans une contemplation continuelle, et sans aucune nourriture. Le dou-

zième jour, elle appela ses sœurs, qui vinrent l'entourer, fondant en larmes. « Je vous quitte, mes chères filles, leur dit-elle ; mais espérons que le Dieu de miséricorde nous réunira toutes un jour au ciel, notre vraie patrie. Vivez dans la charité. » Elle se tut, ferma les yeux, et rendit doucement son âme à Dieu, la veille de l'Assomption, vers l'an 860. Ses miracles, avant et après sa mort, rendirent sa mémoire très-célèbre dans l'Église.

(CHAPIA.)

LE BIENHEUREUX SANCTÉ,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Sancté était natif de Monté-Fabri, au diocèse d'Urbino, et sortait de la famille de Brancasini. Sa naissance le destinait à la profession des armes, et sa vocation à l'état religieux fut déterminée par un de ces funestes accidents, qui ne sont que trop souvent la suite de la fausse idée que les hommes se sont faite du point d'honneur, et de cette chimère à laquelle ils sacrifient, pour une légère injure, et leurs espérances en ce monde et l'héritage qu'un Dieu leur a acquis au prix de son sang.

Sancté avait pour parrain un homme emporté, et qui, selon les apparences, ne connaissait d'autre droit que son épée. S'en voyant un jour violemment attaqué, il lui opposa une vigoureuse défense, et eut le malheur de blesser mortellement son agresseur. La réflexion suivit de près ce fatal événement, et le vainqueur en conçut une douleur si profonde, qu'il consacra dès lors ce qui lui restait de jours à la pénitence. Pour assurer sa résolution, il entra dans l'Ordre de Saint-François, où par humilité, il choisit l'état de Frère-lai.

Aussitôt qu'il eut pris l'habit, il se livra à tous les genres de pénitence, et se réduisit à ne vivre que d'herbes crues et de fruits : le meurtre de son parrain était sans cesse présent à ses yeux, et il en versait continuellement des larmes devant le Seigneur.

Enfin ne sachant plus comment expier sa faute, il demanda à Dieu de lui envoyer une plaie semblable à celle qu'il avait faite

à son adversaire, afin qu'éprouvant les mêmes douleurs, il pût mieux connaître toute l'étendue du mal qu'il avait causé, et que par cette espèce de peine du talion, il pût en quelque sorte le compenser. La prière de Sancté fut exaucée; il lui survint à la cuisse un ulcère, lequel lui causa des douleurs affreuses, et qui ne le quittèrent qu'au moment de sa mort, arrivée le 14 août 1290, au couvent de Siotonetto, autrement appelé de Mont-Borronis, dans le diocèse de Pesaro.

Il fut enterré au cimetière commun; mais les grâces que plusieurs personnes reçurent par son intercession, engagèrent les Religieux à le transporter dans un lieu plus honorable, et où les fidèles qui avaient confiance en ses mérites, pussent aborder plus facilement : ils le placèrent donc au côté gauche de la chapelle consacrée à la Nativité de la très-sainte Vierge, où on le voit aujourd'hui sous un riche mausolée; il est debout, posé seulement sur ses pieds, sans que rien l'appuie, et s'est conservé jusqu'ici, sans qu'aucune tache de corruption paraisse sur son corps. On conserve aussi dans cette même maison une croix de bois qu'il a travaillée, et qui est garnie de diverses reliques : une partie de son cilice et une natte sur laquelle il couchait. Sa fête se célèbre solennellement le second dimanche du mois d'août, et c'est le Pape Clément XIV, religieux de l'Ordre de Saint-François, avant son exaltation, qui a accordé la permission d'en faire l'office semi-double dans les maisons de cet Ordre.

LE BIENHEUREUX LAURENT DE FERMO,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Laurent naquit, selon toutes les apparences, à Fermo, dans la Marche d'Ancône, vers l'an 1371, et prit l'habit de Saint-François, à l'âge de trente ans. On l'appela Zachée à cause de sa taille qui était si petite, qu'il lui fallait faire des ornements exprès.

Laurent donna pendant toute sa vie l'exemple de la soumission, de la ferveur et des plus rudes austérités. S'étant retiré sur le Mont-Alverne consacré par le miracle des Stigmates, il y

demeura durant quarante ans, tête et pieds nus, malgré les rigueurs du froid qui règne en ce lieu élevé.

Outre les jeûnes prescrits par la Règle, il en pratiquait de presque continuels, sans que cela pût altérer sa bonne constitution, et cependant il ne donnait que très-peu de temps au sommeil, car il se levait régulièrement deux heures avant Matines, pour vaquer à la contemplation, et donnait à la prière tout le temps qui lui restait dans le jour, après avoir rempli les devoirs de son état.

Malgré le peu de ménagement dont Laurent de Fermo usa envers son corps, il parvint à la vieillesse la plus avancée, et nous ne voyons point qu'aucune infirmité ait été la suite de ses abstinences.

Après avoir vécu saintement, Laurent, plein de confiance et d'amour, rendit son âme à Dieu dans le couvent du Mont-Alverne, le 14 août 1481, âgé de cent-dix ans, dont il en avait passé quatre-vingts en religion. C'est en ce lieu qu'il repose. Un Religieux célèbre par sa piété, Paul de Trincis, lui avait donné l'habit et les premières instructions dans la vie spirituelle, vers l'an 1401.

LE BIENHEUREUX PRIMALDI,

AVEC HUIT CENTS AUTRES MARTYRS, A OTRANTE.

L'an 1480, les Turcs, furieux de n'avoir pu forcer Rhodes, se rabattirent devant Otrante, ville maritime de la Calabre, qu'ils prirent d'assaut et où ils mirent tout à feu et à sang.

Le pays était sans défense et dégarni de troupes. Le pacha Geduc Achmet, qui commandait les Turcs, au nombre de dix-huit mille hommes, envoya un interprète proposer aux habitants de rendre leur ville, leur promettant la vie sauve et la permission de se retirer dans les lieux qu'ils voudraient choisir, ainsi que la faculté d'emporter tout ce qu'ils possédaient et dont ils pourraient se charger. Il leur représenta qu'ils ne pourraient longtemps lui résister ni être secourus par le roi de Naples. Mais ces généreux citoyens rejetèrent courageusement ces propositions, et dirent d'une voix unanime qu'ils aimaient mieux mourir

en confessant leur foi et en prouvant leur fidélité à leur légitime souverain, que de traiter avec les infidèles. Dès que cette réponse fut connue du pacha, il commença l'attaque, et les murs étant en mauvais état, au bout de trois jours il y ouvrit une brèche. Les assiégés s'y battirent avec persévérance et y firent des prodiges de valeur ; mais, après une résistance de quinze jours, ils furent obligés de céder au nombre, et les Turcs emportèrent la ville d'assaut le vendredi 11 août.

Ces Barbares, mesurant leur fureur sur la résistance qu'ils avaient éprouvée, massacrèrent aussitôt tous les habitants qui leur tombèrent sous la main. L'archevêque Étienne, vieillard plus qu'octogénaire, venait de célébrer les Saints Mystères dans son église métropolitaine ; il avait communie une partie du peuple, et l'avait engagé à souffrir volontiers la mort pour la foi de Jésus-Christ. Il retournait à la sacristie, revêtu de ses habits pontificaux, lorsque les vainqueurs, entrant tumultueusement dans l'église, le tuèrent impitoyablement, sans aucun égard à son grand âge, et firent captifs les ecclésiastiques qui l'accompagnaient. Dans les autres églises, plusieurs prêtres périrent également par le fer du soldat, et les autres furent réduits en captivité. On cite, entre autres, un prédicateur Dominicain qui, se trouvant en ce moment en chaire, et n'en voulant point descendre, malgré l'injonction que lui en faisaient les Turcs, fut par ces barbares coupé en deux dans la chaire même, et mourut en prononçant ces paroles : Sainte foi ! sainte foi ! sainte foi !

Le pacha qui commandait l'armée ennemie ne jugea point à propos d'entrer dans la ville avant qu'elle eût été nettoyée et qu'on en eût enlevé les cadavres amoncelés dans les places publiques. Il campait à un quart de lieue, sur une colline appelée alors le mont Saint-Jean de la Minerve. Le 12 août, il ordonna qu'on lui amenât tous les hommes au-dessus de quinze ans qui se trouvaient encore à Otrante ; on en réunit environ huit cents, qui avaient été ou pris, ou blessés, ou qui étaient malades, et on les lui conduisit nus, la corde au cou et les mains attachées derrière le dos. Pendant le trajet, ces généreux soldats de Jésus-Christ s'animaient mutuellement à souffrir courageusement la

mort ; le père exhortait son fils, le fils exhortait son père, le frère son frère, l'ami son ami à mériter la palme du martyre. Lorsqu'ils furent arrivés dans la vallée qui est au bas de la colline, le cruel pacha, devant lequel on les présenta, leur fit dire par un interprète que, s'ils voulaient abjurer la foi chrétienne et embrasser la religion de Mahomet, il leur rendrait leurs épouses, leurs enfants et leur liberté, et qu'ils rentreraient dans la ville, où ils seraient soumis à la domination du sultan. Cet interprète était un malheureux apostat, qui joignit à ces paroles un grand nombre de blasphèmes.

Au nombre des captifs se trouvait un vieillard, nommé Antoine Primaldi, simple artisan, mais recommandable par ses sentiments de religion. Etant placé le plus près du pacha, il prit la parole pour ses compagnons, et répondit qu'ils confessaient tous que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, leur Seigneur et vrai Dieu lui-même ; qu'ils aimaient mieux mourir mille fois que d'embrasser le mahométisme et d'écouter ce que venait de leur dire ce misérable apostat. Puis, se tournant vers ses compatriotes, il leur adressa ce discours : « Mes Frères, nous avons jusqu'ici combattu pour défendre notre patrie et notre vie ; maintenant nous devons combattre pour nos âmes et pour Jésus-Christ, qui, étant mort pour nous, mérite que nous mourions aussi pour lui, fermes et constants dans la foi. Par cette mort temporelle, nous obtiendrons la véritable vie et la couronne du martyre. » A ces paroles, cette sainte troupe tout entière, sans en excepter un seul, s'écria qu'elle aimait mieux mourir mille fois, n'importe par quel genre de mort, que de renier Jésus-Christ. Le pacha ayant connu ce qu'ils disaient, en fut extrêmement irrité et les condamna tous à avoir la tête tranchée, à commencer par Antoine Primaldi, qui, ayant parlé le premier, avait, disait-il, suggéré aux autres la réponse qu'ils lui avaient faite.

Ce fut le 14 août que ces bienheureux confesseurs furent menés sur la colline de Minerve, depuis appelée le mont des Martyrs, pour consommer leur sacrifice. Ils y étaient conduits au nombre de cinquante à la fois, et les mains liées derrière le dos. Ils marchaient d'un pas ferme et montraient une sainte allé-

gresse. On rapporte qu'une jeune fille, que les Turcs avaient faite captive, se trouva sur le passage, et que, reconnaissant parmi les victimes ses deux propres frères, elle s'écria : « O mes frères ! où allez-vous ? — Un d'eux lui répondit : Nous allons mourir pour l'amour de Jésus-Christ ! » A ces mots elle tomba par terre, et un Turc lui ayant donné dans la tête un coup de cimeterre pour l'obliger à se relever, elle expira à l'instant même. Lorsque les confesseurs furent parvenus au sommet de la colline, ils y trouvèrent le cruel pacha et les bourreaux, qui étaient tout préparés pour consommer le crime ; mais avant d'en venir à l'exécution, on voulut encore une fois tenter leur constance. Un Turc, tenant à la main une feuille écrite en sa langue, disait à haute voix ces paroles, 'que le misérable interprète rendait ensuite en latin : « Quiconque voudra croire ceci, obtiendra la vie ; s'il ne veut pas, il sera mis à mort. » Mais ce nouvel et dernier effort fut inutile : pas un des chrétiens ne manifesta le moindre changement de résolution.

Le massacre commença à l'instant même, et le premier frappé fut Antoine Primaldi, qui, jusqu'à ce moment, n'avait cessé d'exhorter avec ardeur ses compagnons au martyre ; il tenait les yeux élevés au ciel, assurant qu'il le voyait ouvert, et les Anges préparés à recevoir avec joie les âmes de ceux qui allaient répandre leur sang pour la foi. On dit que, malgré tous les efforts des Turcs, son corps, après qu'il eut été décapité, demeura debout jusqu'à la fin de l'exécution. Ainsi périrent glorieusement pour Jésus-Christ ces huit cents habitants d'Otrante, que l'Église compte aujourd'hui au nombre de ses martyrs. Par un raffinement de barbarie, les Turcs ne voulurent pas donner la sépulture à ces corps saints, et les laissèrent exposés dans le lieu de leur supplice, pendant treize mois qu'ils furent maîtres du pays ; mais, durant tout ce temps, ces précieuses reliques se conservèrent sans corruption, et aucun animal carnassier n'en approcha. En 1481, Alphonse, duc de Calabre, fils du roi de Naples, ayant repris la ville sur les infidèles, fit transporter dans une belle chapelle de l'église métropolitaine les corps des saints Martyrs. Quatre ans plus tard, il en prit deux cent quarante,

qui sont maintenant honorés à Naples, dans l'église de Sainte-Catherine. Le culte de ces Bienheureux s'établit peu après à Otrante, à la suite de plusieurs miracles opérés par leur intercession. L'Archevêque de cette ville fit faire, en 1539, une information touchant leur martyre, et plusieurs anciens habitants, qui en avaient été témoins, confirmèrent par leur déposition les faits que nous venons de rapporter. Le Pape Clément XIV approuva, le 14 décembre 1771, le culte rendu au bienheureux Primaldi et à ses compagnons ¹.

LA VÉNÉRABLE ANNE DE MELUN.

On conserve à Baugé, dans le département de Maine-et-Loire, et à Mons dans le Hainaut, la mémoire de la vénérable Anne de Melun, fille de Guillaume, prince d'Épinoy, qui fonda la maison des hospitalières de Baugé. Pendant vingt-deux ans qu'elle fut chanoinesse de Sainte-Vaudru, à Mons, elle donna de merveilleux exemples de vertus, et de plus grands encore depuis, dans l'hôpital de Baugé.

Elle mourut dans une haute sainteté et riche pour le Ciel, le 14 août de l'an 1679.

MICHÉE L'ANCIEN,

PROPHÈTE.

Josaphat, roi de Juda, qui était un prince religieux et craignant Dieu, étant allé avec ses troupes au secours d'Achab, roi d'Israël, qui faisait la guerre au roi de Syrie, lui dit qu'avant de se mettre en campagne, il fallait consulter la volonté du Seigneur. Achab, qui joignait l'idolâtrie à l'impiété, fit assembler ses prophètes, c'est-à-dire les prêtres de ses idoles, qui se trouvèrent au nombre d'environ quatre cents, et il leur demanda s'il devait marcher ou demeurer. Ils lui conseillèrent de marcher, et l'assurèrent que le Seigneur lui livrerait entre les mains la ville de Ramoth-Galaad, qu'il avait dessein d'assiéger. Josaphat en eut du scrupule, et demanda s'il n'y avait point quelque

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 14 août.

Prophète du Seigneur, afin qu'on pût le consulter par son moyen. Le roi d'Israël lui dit qu'il était demeuré un homme par lequel on aurait pu effectivement consulter le Seigneur, mais qu'il haïssait cet homme-là, parce qu'il ne lui prédisait jamais rien de bon, et qu'il ne lui annonçait que des malheurs. Cet homme s'appelait Michée, et était fils de Jemla. Josaphat lui ayant remontré qu'il devait parler autrement d'un homme qui avait l'honneur d'être Prophète du Seigneur, lui conseilla de le faire venir. Achab dépêcha aussitôt un eunuque à Michée. Cependant les deux rois étaient assis dans la cour du palais écoutant les prophètes de Baal qui prophétisaient devant eux. Sédecias, l'un de ces prophètes, s'était fait faire des cornes de fer, et disait au roi Achab qu'il battrait l'ennemi avec ces cornes, et qu'il en renverserait la Syrie. Les autres lui prédisaient la même chose, chacun en sa manière. L'eunuque qu'on avait envoyé pour faire venir Michée lui raconta en chemin ce que tous ces prophètes avaient promis au roi : et comme tous lui avaient prédit un heureux succès, il lui recommanda de parler comme eux, et d'être favorable à Achab dans sa réponse. Michée lui dit qu'il n'était point permis de mentir à Dieu, et qu'ainsi il dirait au roi tout ce que le Seigneur lui aurait inspiré. Quand il fut arrivé, le roi Achab lui fit la consultation dans les termes mêmes dont il s'était servi en consultant ses prophètes. Michée lui répondit, mais par ironie, dans les mêmes termes qu'on lui avait dit qu'était conçue la réponse que ses prophètes lui avaient faite : « Allez, lui dit-il, marchez heureusement, et le Seigneur livrera la ville de Ramoth-Galaad entre les mains du roi. » Ce prince se doutant qu'il ne lui parlait pas sérieusement, le conjura au nom du Seigneur de ne lui parler que selon la vérité. Alors Michée lui dit : « J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis qui n'ont point de pasteur : et le Seigneur a dit : « Ils n'ont point de chef ; que chacun retourne en paix dans sa maison. » Le roi d'Israël l'ayant ouï parler de la sorte, dit à Josaphat. « Ne vous l'avais-je pas bien dit que cet homme ne me prophétise jamais rien de bon, et qu'il m'annonce toujours malheur. »

Michée, inspiré du Seigneur, ajouta en présence des deux

rois : « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône et environné de toute l'Armée céleste qui disait : Qui est-ce qui séduira Achab pour lui persuader de marcher contre Ramoth, afin qu'il y périsse ? Comme chacun disait différemment ce qu'il en pensait, l'esprit séducteur s'avança, et dit au Seigneur qu'il se chargeait de séduire Achab. Comment feras-tu ? lui dit le Seigneur. L'esprit lui répondit : J'irai mettre le mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur dit : Tu le séduiras en effet, et tu auras l'avantage sur lui. Vas donc, et fais comme tu le dis. Le Seigneur a donc mis aujourd'hui un esprit de mensonge dans la bouche de tous vos prophètes qui sont ici, et il a prononcé votre arrêt. »

En même temps Sédecias, l'un de ces prophètes dont nous avons parlé, s'approcha de Michée, lui donna un soufflet, et lui dit : « L'Esprit du Seigneur m'aurait-il donc abandonné, et n'aurait-il parlé qu'à vous ? » Michée lui dit : « Vous le verrez au jour que vous passerez de chambre en chambre pour vous cacher. » Alors le roi d'Israël dit à ses gens de prendre Michée et de le renfermer dans une étroite prison, où il ordonna qu'on le nourrit de pain de douleur et d'eau d'affliction jusqu'à ce qu'il fût revenu en paix. Michée dit qu'il voulait passer pour faux prophète si Achab revenait en paix, et il prit tout le peuple qui était présent pour témoin de la protestation qu'il en faisait.

Les deux rois marchèrent donc contre la ville de Ramoth au pays de Galaad : et le roi de Syrie étant venu s'opposer à eux avec une puissante armée, recommanda à tous ses officiers de ne chercher que la personne du roi d'Israël, et de n'en point attaquer d'autres. Achab en eut avis, sans doute, car il se déguisa pour n'être point reconnu. Ce qui mit Josaphat en danger de sa vie jusqu'à ce que sa voix eût fait reconnaître l'erreur de ceux qui le poursuivaient, le prenant pour le roi d'Israël. Achab, caché dans la mêlée, reçut un coup de flèche dont il mourut le jour même sur le soir. Son corps fut porté à Samarie pour y être enseveli. On lava son chariot et les rênes de ses chevaux dans la piscine où les chiens léchèrent son sang, selon la parole du Seigneur, prononcée par la bouche du Prophète Élie.

Joseph, l'historien des Juifs, attribue encore au Prophète Michée une autre prédiction qui avait été faite à Achab trois ans environ auparavant, pour lui marquer qu'il périrait dans un combat contre le roi de Syrie, qu'il avait épargné contre la volonté du Seigneur. Achab avait gagné deux grandes batailles contre les Syriens, et dans la dernière il avait réduit en sa puissance leur roi Bénadad, qui en avait usé bien insolemment contre le Seigneur et le peuple d'Israël. Il n'avait pas laissé de lui rendre la vie et la liberté, et avait même fait alliance avec lui en le renvoyant avec honneur en son pays.

Alors un des enfants des Prophètes dit de la part du Seigneur à un de ses compagnons : « Frappez-moi. » Celui-ci n'en ayant voulu rien faire, il lui dit : « Pour n'avoir pas voulu me frapper, vous serez tué d'un lion dès que vous m'aurez quitté. » Ce qui arriva dès qu'il se fut un peu éloigné de lui. Ayant rencontré un autre homme, il lui fit un pareil commandement : et celui-ci, pour lui obéir, le frappa et le blessa. Le Prophète ainsi blessé se banda la tête, et pour se rendre moins reconnaissable encore il se mit de la poussière sur le visage et sur les yeux. Il alla se présenter au roi Achab en cet état, comme un homme qui se serait tout nouvellement échappé du combat. Il lui dit que son capitaine lui ayant donné en garde un prisonnier, avec menaces de le faire mourir, s'il le laissait échapper, le prisonnier s'était sauvé ; et qu'ainsi il courait risque de la vie. Achab lui répondit qu'il l'avait bien mérité, et qu'il n'en fallait attribuer la faute qu'à lui-même. Sur cette réponse, le Prophète se débanda et s'essuya. Le roi le reconnut et n'eut pas de peine à juger qu'il s'était servi de cet artifice pour donner plus de force à ce qu'il avait à lui dire. Le Prophète lui déclara que le Seigneur pour le châtier d'avoir laissé échapper Bénadad qui avait mérité la mort, sa vie répondrait pour la sienne, et son peuple pour le peuple ennemi. Achab ne fit aucun cas pour lors de cette prophétie ; mais il en éprouva la vérité par la perte qu'il fit de la bataille et de la vie devant Ramoth-Galaad, comme nous l'avons rapporté.

Les Grecs qui ont publié que Michée avait été pendu par les ordres de Joram, roi d'Israël, fils d'Achab, marquent sa fête

comme d'un Martyr, dans leurs menées, au 14 août ; mais il paraît qu'ils l'y ont confondu avec Michée le jeune, dit le Morasthite. Dans ceux de leurs ménologes, où ils ont reconnu qu'il fallait les distinguer, ils ont remis le culte de Michée l'Ancien au 5 janvier, et ont assigné celui du Morasthite au 14 août. Son nom ne paraît point dans les Martyrologes des Latins : on dit néanmoins qu'il se voit dans quelques-uns de ces derniers siècles au 14 août.

(BAILLET.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

VIGILE DE L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Cette vigile est très-anciennement établie dans l'Église. Les liturgies des Latins ont des oraisons et des préfaces propres à ce jour. Le jeûne de ce jour est aussi très-ancien, et a beaucoup plus de huit cents ans d'établissement. Dans le diocèse de Liège, on jeûne avec tant d'austérité, la veille de l'Assomption, qu'on s'abstient même de laitage, suivant les statuts d'un synode ou concile de Liège, tenu sous l'épiscopat de Jean, Évêque de cette ville, l'an 1445. En Moscovie, on prévient cette fête par un jeûne bien plus solennel et plus long, à savoir, depuis les calendes d'août jusqu'à ce jour.

Le 14 août 1120, *victoire* remportée sur les Turcs par Baudouin, roi de Jérusalem, et le comte de Tripoli, qui faisaient porter à la tête de leur armée le bois sacré de la sainte Croix de Jésus-Christ. Quoiqu'il ne soit point rapporté que ce fût par le secours de la Très-Sainte Vierge que cette victoire ait été remportée, cependant comme les chrétiens la gagnèrent la veille de l'Assomption, on ne doit assurément pas douter que la Très-Sainte Vierge, qui est la protectrice des chrétiens, ne les ait secourus alors.

Paix inespérée et conclue entre le roi de France et le roi d'Angleterre, par l'intercession de la Très-Sainte Vierge, l'an 1175. En cette même année, le roi de France, le comte de Flandres et les trois fils de Henri, roi d'Angleterre, savoir, Henri, Richard, Godefroi, après avoir ravagé la Normandie, assiégèrent la ville de Rouen, capitale de cette province ; mais subitement, la veille

de l'Assomption, la paix fut conclue, les armées se retirèrent, les enfants du roi d'Angleterre rentrèrent en grâce avec leur père ; les Français et les Flamands rendirent aux Anglais ce qu'ils leur avaient pris en Normandie. Les citoyens de Rouen célébrèrent la fête de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge avec grande joie et rendirent des actions de grâces à la Très-Sainte Mère de Dieu pour leur avoir procuré, par son intercession, une paix si prompte, et à laquelle ils ne s'attendaient pas.

La veille de l'Assomption de l'an 1337, les Parisiens présentèrent à la Très-Sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame de Paris, un cierge plié en rond, aussi long et de la hauteur de la plus haute tour de Paris, pour brûler nuit et jour, pour la délivrance du roi de France Jean, qui, l'an 1336, le 19 septembre, avait été pris par les Anglais à la bataille de Poitiers. Ce roi demeura prisonnier en Angleterre quatre ans et neuf jours.

A *Fribourg*, dédicace de l'église collégiale de Sainte-Marie, l'an 1480, le 14 août.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.

A Rome, fête de saint Eusèbe, Prêtre, qui, pour la défense de la foi catholique, fut, par ordre de Constance, empereur arien, enfermé dans une chambre de sa maison, où il persévéra constamment en prières pendant sept mois, et y mourut. Les prêtres Grégoire et Orose recueillirent son corps et l'inhumèrent dans le cimetière de Calixte, sur la voie Appienne.

¹ DECIMO NONO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Vigilia Assumptionis beatæ Mariæ Virginis. — Romæ natalis beati Eusebii presbyteri, qui a Constantio imperatore ariano ob catholicæ fidei defensionem in quodam cubiculo domus suæ inclusus, ibique menses septem in oratione constanter perseverans, dormitionem accepit : cujus corpus Gregorius et Orosius presbyteri colligentes, in cœmeterio Callisti via Appia sepelierunt. — In Illyrico sancti Ursicii martyris, qui sub Maximiano imperatore et Aristide præside, post multa et diversa tormenta, pro Christi nomine gladio cæsus est. — In Africa sancti Demetrii martyris. — Apamæ in Syria sancti Marcelli episcopi et martyris : qui cum Jovis delubrum diruisset, a furentibus gentilibus occisus est. — Tuderti sancti Callisti episcopi et martyris. — In Ægina insula sanctæ Athanasie viduæ, monastica observantia et gratia miraculorum illustris.

En Illyrie, saint Urcice, Martyr, qui, sous l'empereur Maximien et le président Aristide, périt par le tranchant de l'épée, après divers tourments endurés pour le nom de Jésus-Christ.

En Afrique, saint Domètre, Martyr.

A Apamée en Syrie, saint Marcel, Évêque et Martyr, qui fut tué par des païens furieux, pour avoir détruit un temple de Jupiter.

A Todi, saint Calliste, évêque et martyr.

En l'île d'Égine, sainte Athanasie, veuve, célèbre par sa régularité dans les observances monastiques et par le don des miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Félix, évêque et martyr, honoré dans le Tyrol.

Le Bienheureux Maynard, évêque en Livonie et religieux de Cîteaux.

Saint Fachnan, premier abbé de Ross, en Irlande.

Saint Évariste, martyr à Césarée, avec saint Carpon et saint Priscien, ses frères.

Saint Aèce (*Actius*), honoré à Barcelone.

Saint Bettus, prédicateur évangélique dans le Northumberland.

Saint Albert, évêque de Ferrare, au ^{xiii}^e siècle.

Saint Eusèbe, saint Fortuné et leurs compagnons, martyrs en Syrie.

En Suisse, saint Eberhard d'Ensildeen, chanoine et prévôt de Strasbourg, puis premier abbé de Notre-Dame des Ermites.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques-Marie Fonteneau, prêtre du diocèse de Meaux, expulsé de sa cure, puis arrêté pour refus de serment, condamné à la déportation et mort à Rochefort, à l'âge de trente-trois ans, le 14 août 1794.

Gilles-Julien Gosselin, prêtre du diocèse d'Avranches, pour-

suivi comme prêtre réfractaire, et après bien des peines, fusillé le 14 août 1794, à l'âge de trente-trois ans.

Pierre Jobier ou Joubier, prêtre du diocèse de Bourges, pour la même cause emmené à Rochefort, et déporté, mort le 14 août 1794.

François-Julien Saquet, prêtre du diocèse de Rennes, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 14 août 1794.

François Texier, prêtre du diocèse d'Angoulême, condamné à la déportation pour refus de serment, conduit à Rochefort, mort dans l'entrepont du bâtiment, le 14 août 1794.

Charles Joguet, prêtre du diocèse d'Annecy, pour refus de serment, condamné à mort par une commission militaire et fusillé le 14 août 1794.

QUINZIÈME JOUR D'AOUT.

L'Assomption de Notre-Dame. — Saint Straton, saint Philippe et saint Euty-
chien, martyrs. — Saint Néopol ou Napoléon, martyr. — Saint Alypius ou
Alype, évêque de Tagaste. — Saint Baussange, martyr. — Saint Balsème,
solitaire. — Saint Frambourg, solitaire. — Saint Arnoul, évêque de Soissons.
— Le Bienheureux Soror, fondateur des Hospitaliers de Notre-Dame della
Scala. — Le Bienheureux Franco de Pérouse, premier archevêque de Sul-
tanie en Perse. — Le Bienheureux Barthélemy de Bologne, évêque, apôtre
des Arméniens. — Le Bienheureux Albert de Sarzane, Frère Mineur. — Mé-
moire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des
autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

L'ASSOMPTION DE NOTRE-DAME.

C'est ici la consommation des mystères de l'auguste Vierge Marie, et celui où elle a reçu les derniers ornements de son incomparable dignité de Mère de Dieu. C'est ici la véritable Pâque, où ayant goûté quelque temps l'humiliation de la mort, elle passa par la résurrection à une vie glorieuse et immortelle, et devint parfaitement semblable à son Fils ressuscité. Saint Bernard dit qu'il n'en peut parler qu'avec joie ; mais qu'il est saisi d'épouvante lorsqu'il fait réflexion sur la profondeur et l'éminence de ce sujet, parce que la gloire de Marie dépasse tellement toute sorte de discours et de pensées, qu'on ne peut rien dire ni concevoir qui ne soit infiniment au-dessous de ce qu'elle est en effet. Nous aurions sans doute beaucoup plus de raison que ce saint Docteur d'entrer dans ces sentiments de crainte et de frayeur, nous qui n'avons que des lumières extrêmement faibles et bien éloignées de la splendeur et de la pureté de celles dont son esprit était éclairé : mais nous ne pouvons pas nous dispenser de découvrir ici aux fidèles ce que les Pères de l'Eglise nous apprennent de ce mystère, et ce que l'on en peut recueillir de divers passages de l'Écriture, au moins selon leur sens anagorique.

Il a déjà été marqué dans la vie de cette auguste Reine du ciel et de la terre, qu'après l'Ascension de son Fils et la descente du Saint-Esprit, elle demeura encore vingt-trois ans et quelques mois sur la terre, c'est-à-dire, jusqu'à l'année soixante-douzième de son âge, et l'année cinquante-septième du Sauveur. Il est vrai que cette opinion n'est pas suivie de tout le monde, et qu'il y en a encore sept ou huit autres rapportées en ce jour par Tamayo Salazar en son Martyrologe d'Espagne, et soutenues par divers auteurs : mais c'est celle que le cardinal Baronius juge la plus probable, et qui est en effet la plus conforme à ce que nous avons de certain sur la chronologie des voyages de saint Paul et de saint Denys l'Aréopagite qui se trouvèrent à Jérusalem au temps du décès de Notre-Dame.

On pourrait s'étonner que Notre-Seigneur qui avait tant de respect et d'amour pour elle, et qui lui voulait tout le bien qu'un tel Fils pouvait souhaiter à une telle Mère, ne l'ait pas emmenée avec lui lorsqu'il est monté dans le ciel, et qu'il l'ait laissée si longtemps dans les misères et les calamités de cette vie, séparée de sa présence sensible, et privée de la gloire que ses actions toutes saintes et ses douleurs au pied de la Croix, lui avaient si justement méritée : mais il a eu de grandes raisons pour ne la pas enlever si tôt dans le ciel. Car premièrement, par ce délai il lui a donné lieu d'augmenter infiniment ses mérites, et de gagner une couronne incomparablement plus belle et plus éclatante que celle qu'elle aurait eue si elle était morte dès le temps de l'Ascension : puisque dans les vingt-trois ans qu'elle lui a survécu, elle n'a pas été un moment sans agir surnaturellement dans toute l'étendue de sa grâce, et avec toute la perfection qu'elle pouvait agir : ce qui lui a acquis des trésors de gloire qui ne se peuvent comprendre.

Par ce délai il a pourvu aux besoins de son Église naissante, en lui laissant en la personne de cette auguste Vierge une Mère pour l'élever, une Directrice pour la conduire, une Maîtresse pour l'instruire, un modèle pour la former et lui servir d'exemple, et une Reine pour l'encourager et la fortifier au milieu des persécutions des Juifs et des Gentils. Aussi c'est elle qui a enseigné les

Apôtres, qui a découvert aux saints Évangélistes les plus grands secrets de la vie cachée de son Fils, qui a encouragé les premiers Martyrs, et qui a dès lors inspiré aux vierges et aux veuves continentes l'amour de la pureté. L'on ne peut croire combien sa présence a servi dans ces commencements du christianisme à soutenir les ouvriers évangéliques, à édifier les nouveaux convertis, à régler les bonnes mœurs, et à établir la véritable piété.

Saint Anselme ajoute que par ce délai Notre-Seigneur a préparé à sa Mère un triomphe beaucoup plus éclatant et plus glorieux qu'il n'aurait été auparavant, soit parce qu'au bout de ce temps elle était chargée de plus de victoires, la foi chrétienne ayant déjà été publiée par ses soins dans les principales parties de la terre : soit parce qu'il y avait alors plus de Saints dans le ciel pour la venir recevoir, et pour lui faire l'accueil qui était dû à son éminente dignité de Mère de Dieu et de Souveraine du monde.

Supposant donc comme une chose constante qu'il a été très-à-propos non-seulement que son entrée dans le ciel fût séparée de l'Ascension de son Fils, mais aussi qu'elle fût différée de plusieurs années, pour la rendre plus éclatante et plus magnifique, la piété nous oblige maintenant à faire une sérieuse réflexion sur toute la suite et les circonstances d'un événement si glorieux. Il y a huit choses principales que nous y devons considérer : 1° La précieuse mort de la très-sainte Vierge, auquel quelques Pères de l'Église ne donnent par respect que le nom de sommeil ; 2° La glorification de son âme au moment de son décès ; 3° La sépulture de son corps au bourg de Gethsemani ; 4° Sa résurrection et la réunion de son corps et de son âme ; 5° Son Assomption en corps et en âme dans le ciel ; 6° Son couronnement des mains de la très-adorable Trinité ; 7° L'empire et le pouvoir absolu qui lui ont été donnés, l'étendue de sa puissance, la force de sa protection, et la nécessité que nous avons de son secours pour éviter les pièges de Satan, et pour arriver au port du salut ; 8° Enfin les manières saintes de l'honorer et de mériter son amitié et son assistance. Ce sont aussi huit points qui peuvent composer son

Octave, et servir de sujet de méditation dans les huit jours où l'Église en célèbre la fête.

Pour ce qui est du décès de notre Reine, il n'en faut nullement douter. Elle était digne de ne point mourir : mais elle n'a pas laissé de goûter la mort. Il est vrai que quelques Pères de l'Église ont autrefois témoigné n'en être pas assurés, comme saint Épiphane, lequel sur l'hérésie 78, dit qu'il ne veut point décider si la Mère de Dieu a passé par la mort, ou si elle est demeurée immortelle : mais l'Église dit si clairement qu'elle est morte, par ces paroles de son oraison secrète de la Messe de ce jour : *Quam etsi pro conditione carnis migrasse cognoscimus* : Nous reconnaissons qu'elle est morte selon la condition de la chair ; et tous les Docteurs tiennent cette proposition pour si assurée, qu'on ne peut maintenant la combattre sans témérité.

Toute la difficulté est de savoir pourquoi, par quel motif elle est morte : car il est certain que la mort a été le châtiment du péché, et qu'elle n'est entrée dans le monde que par cette voie. Par un homme, dit saint Paul, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et de cette manière la mort s'est répandue sur tous les hommes. Or la très-sainte Vierge n'a ni commis ni contracté aucun péché ; d'où vient donc qu'elle a été sujette à la mort ? Il est vrai que Jésus-Christ son Fils, qui non-seulement n'a point fait de péché, mais aussi était impeccable par nature, à cause de l'union substantielle de son humanité avec la sainteté infinie de l'Être divin, n'a pas laissé d'être mortel, et de mourir effectivement sur la Croix : mais il y a bien de la différence entre le Fils et la Mère, car Jésus-Christ est mort, parce qu'il s'était chargé de tous les péchés du monde, qu'il avait accepté d'en porter toute la peine, et que comme Sauveur et Rédempteur du genre humain, il devait être puni pour les crimes de tous les hommes : mais pour la très-sainte Vierge elle n'a point été chargée de nos péchés ; sa mort n'était point un moyen que Dieu eût choisi pour notre rédemption : et quoique quelques saints Docteurs lui donnent le nom de Rédemptrice, ce n'est point qu'elle nous ait rachetés par ses peines et par ses mérites, mais seulement parce qu'elle a contribué par sa maternité à l'œuvre incompa-

nable de notre Rédemption. Pourquoi donc est-elle morte, et par quelle raison a-t-elle été engagée à mourir ?

Je réponds qu'elle n'est pas morte pour le péché ni par le péché, puisqu'elle n'a jamais été coupable d'aucun défaut, et que le péché n'a pu avoir aucun pouvoir sur elle : mais elle est morte, parce que d'un côté elle était d'une nature mortelle, comme étant composée de chair et d'os et des quatre premières qualités dont le combat mutuel est la source de la corruption et de la mort ; et que de l'autre Notre-Seigneur n'a pas jugé à propos de l'exempter de mourir, comme il en eût exempté les hommes dans l'état de la justice originelle, mais seulement de lui donner une mort choisie et précieuse, qui ne vint pas de vieillesse, ni de maladie, ni d'une violence extérieure, mais d'une cause plus noble, à savoir de la véhémence du pur amour. Le péché néanmoins a été l'occasion de sa mort, car si Adam n'eût pas péché, ou elle n'aurait jamais été au monde, selon la doctrine de saint Thomas, qui dit que sans le crime du premier homme le Verbe divin ne se serait point incarné, ou si elle avait été, elle n'aurait pas passé par la mort non plus que les autres hommes ; et c'est en ce sens que saint Paul dit que par le péché la mort est entrée dans ce monde : ce qui est véritable, non-seulement de la mort des hommes pécheurs, mais aussi de la mort de Jésus-Christ et de celle de Marie qui n'ont point péché.

Au reste Notre-Seigneur n'a point donné à sa Mère cette exemption qu'il lui pouvait donner, et dont elle était très-digne, pour plusieurs excellentes raisons : 1° Afin qu'elle eût plus de ressemblance avec lui, en mourant et ressuscitant comme il est mort et ressuscité ; 2° Afin qu'elle ne fût pas privée du mérite inestimable du sacrifice de sa propre vie, lequel a été d'autant plus relevé que sa vie était la plus excellente de toutes les vies après celle de Dieu, qu'elle n'avait nullement mérité de la perdre, que selon quelques Docteurs, son Fils lui fit offre de ne point mourir et qu'enfin elle choisit la mort par conformité à la sienne, avec un amour et une ferveur qui ne se peuvent comprendre ; 3° Afin qu'en mourant elle adoucît et diminuât la peine que nous avons tous à mourir. En effet, pourquoi ne recevriions-nous pas de bon

gré la juste sentence de mort qui a été donnée contre nous, après que Marie notre Reine, Marie le miroir sans tache de toute sainteté, Marie la Mère de notre Dieu, n'a pas voulu être exempte de cette misère générale de notre nature, et que ne devant rien à la mort, elle n'a pas laissé d'y être sujette? Ne devons-nous pas aussi reconnaître par là que la mort n'est pas un si grand mal que nous nous l'imaginons, puisque si elle était si mauvaise qu'on la conçoit, Dieu ne l'aurait pas donnée aux deux personnes les plus chères et les plus précieuses qu'il ait jamais eues sur la terre, je veux dire à Jésus et à Marie?

Comme Jésus-Christ nous avait donné l'exemple de la plus constante et la plus héroïque de toutes les morts, violentes, Marie nous devait donner l'exemple de la plus sainte de toutes les morts tranquilles et naturelles : et nous ayant appris à bien vivre, elle nous apprit aussi à bien mourir avec soumission à la volonté de Dieu et avec allégresse, mourir avec un esprit pur et dégagé de toutes les choses de la terre, et mourir avec un cœur brûlant et consumé des ardeurs du saint amour.

Par sa mort elle devint l'asile, l'avocate et la Patronne de tous les mourants, afin que nous eussions plus de hardiesse de l'invoquer en cette dernière heure, et plus de confiance en sa bonté, et qu'elle-même fût plus portée à nous y secourir. Une grande âme de ce temps dit avoir connu par révélation, qu'en récompense du choix qu'elle fit de mourir lorsque Notre-Seigneur lui offrit de la transporter toute vivante dans le ciel sans avoir goûté la mort, elle reçut un pouvoir souverain d'assister à l'article de la mort les personnes qui l'invoqueraient, et de leur procurer la grâce d'une sainte mort.

Ajoutons à toutes ces raisons que Notre-Seigneur ne l'a pas exemptée de la mort, afin qu'en mourant elle établît et confirmât les mystères de notre foi, et qu'elle détruisît les hérésies qui lui sont contraires, car il est né depuis ce temps-là des hérétiques, savoir les manichéens et les collyridiens qui ont nié la vérité de la chair de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge, et ne leur ont attribué que des corps d'une substance céleste, ou des corps d'air. Or il n'y a rien qui renverse si solidement ces hérésies que la

mort de la bienheureuse vierge Marie, puisqu'elle fait voir qu'elle était d'une nature fragile et mortelle comme nous, et que bien qu'elle n'eût pas le péché et les maux spirituels du premier homme, elle était néanmoins sa fille, et avait une chair semblable à la sienne.

Etant donc arrêté dans le conseil de Dieu que la très-sainte Vierge n'arriverait à la gloire qui lui était destinée qu'en goûtant la mort, Notre-Seigneur quelque temps auparavant lui envoya un des premiers Anges de sa cour pour lui annoncer que le moment de sa récompense était proche : on croit que ce fut saint Gabriel, qui lui avait annoncé l'Incarnation du Verbe divin dans son sein, et à qui, selon saint Ildefonse, *Tota illius causa commissæ esse prædicatur* : La charge de tout ce qui lui appartenait lui avait été donnée. On peut aussi se persuader avec Siméon Métaphraste, Cedrenus et Nicéphore, qu'il avait une palme à la main pour marquer le triomphe dont ses vertus l'avaient rendue digne, et qu'il était accompagné de plusieurs autres Esprits célestes, dont la visite et l'entretien ne lui étaient nullement nouveaux et extraordinaires.

Comme depuis l'Ascension de son Fils sa vie n'avait été qu'une vie de langueur, et qu'elle demandait continuellement d'être réunie à Celui qu'elle avait conçu et porté dans ses chastes entrailles, on ne peut comprendre la joie et la consolation avec laquelle elle reçut ce bienheureux messager du Ciel. Elle était alors à Jérusalem dans la maison du Cénacle, où tant de Mystères de notre religion ont été accomplis, et que l'on a depuis changée en une église, appelée la sainte Sion, et elle y priait dans son oratoire pour la conversion du monde et la propagation de la foi. Sa réponse fut courte, mais admirable, puisqu'on croit qu'elle dit les mêmes mots qu'elle avait prononcés en son Annonciation : « Voici la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Elle invita en même temps les Anges de l'aider à remercier son souverain Seigneur du nombre infini des grâces qu'elle avait reçues de sa bonté, et s'étant élevée en Dieu par un nouvel effort d'amour, elle réitéra le sacrifice de sa vie qu'elle avait déjà fait une infinité de fois.

Ensuite elle avertit saint Jean de ce qui devait arriver bientôt, et saint Jean en informa tous les fidèles de Jérusalem, afin de les préparer à cette perte, et de les obliger de profiter le plus qu'ils pourraient du reste des moments qu'ils avaient encore à jouir de la présence de leur chère Maîtresse. On ne peut croire la douleur qu'en ressentit ce saint Apôtre et toute l'Église de la ville et des environs. Ce n'est pas qu'ils enviassent à Marie le bonheur dont elle allait être comblée : mais sachant que c'était un bien qui ne lui pouvait pas manquer, ils eussent bien désiré qu'elle ne leur eût pas été ôtée si tôt. On dit que plusieurs créatures privées de raison, comme des oiseaux et d'autres animaux, et même quelques créatures insensibles, témoignèrent en leur manière un vif regret de ce départ : mais puisque les anciens auteurs n'en parlent point, nous n'en dirons rien davantage.

Cependant Notre-Seigneur, pour donner à sa très-sainte Mère une dernière consolation sur la terre, lui voulut encore faire voir avant sa mort les Apôtres qui étaient répandus dans le monde pour la prédication de l'Évangile, avec les plus célèbres de leurs disciples. Saint Denis l'Aréopagyte dit qu'ils s'assemblèrent à Jérusalem pour y voir ce corps bienheureux qui a donné naissance à la vie, et qui a reçu Dieu dans son sein : *Quod vite principium dedit, et Deum ineffabili modo suscepit*. Et il nomme entre ceux qui s'y trouvèrent, saint Jacques, frère du Seigneur et saint Pierre le souverain Chef des théologiens, c'est-à-dire des prédicateurs de la parole divine, avec les autres princes de la hiérarchie ecclésiastique, et de plus saint Hiérothée, saint Timothée et plusieurs de leurs saints Frères, du nombre desquels il était lui-même.

Juvénal, patriarche de Jérusalem, saint André de Crète, saint Jean Damascène et d'autres Pères, ajoutent que les Apôtres y furent transportés dans une nuée et par le ministère des Anges ; ce n'est pas qu'ils n'y pussent aller par des voies ordinaires, étant avertis de bonne heure du temps du trépas de la très-sainte Vierge ; mais Dieu fait quelquefois en faveur de ses amis d'une manière miraculeuse ce qu'il pourrait faire sans miracle : ainsi, bien qu'il pût envoyer quelqu'un de Babylone à Daniel, pour le

nourrir dans la fosse aux lions qui était proche, il lui fit néanmoins venir de Judée par le milieu de l'air un saint Prophète nommé Habacuc, qui lui apporta le diner qu'il avait préparé à ses moissonneurs : et bien qu'il pût conduire saint Philippe, diacre, à Azoth par le chemin des autres voyageurs, il l'enleva néanmoins subitement de la compagnie de l'eunuque de la reine d'Éthiopie qu'il venait de baptiser, et le rendit miraculeusement et par une route inconnue dans cette ville. Pour ce qui est des saints Disciples qui se trouvèrent au décès de Notre-Dame, nous ne pouvons pas assurer qu'ils y aient été amenés de la même manière, et il y a plus d'apparence qu'ils s'y rendirent par un mouvement intérieur du Saint-Esprit, qui les pressa de faire ce voyage sans leur en découvrir le véritable sujet.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les divers mouvements que ressentirent ces hommes divins, lorsqu'ils surent qu'ils étaient assemblés pour assister à la mort de leur chère Maîtresse. Elle les reçut avec une joie et une humilité merveilleuse, et élevant ses yeux et son esprit vers le ciel, elle remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait de lui faire voir ces dignes instruments de sa puissance, et ces glorieux prédicateurs de son Évangile. Je ne trouve aucun inconvénient à ce qu'un auteur de ce temps a écrit, qu'elle les obligea de lui donner leur bénédiction, et de souffrir qu'elle leur baisât les pieds, afin de se disposer par cet acte d'humilité à l'immensité de la gloire où elle allait être élevée. On peut juger néanmoins que si les Apôtres consentirent à l'un et à l'autre, ce ne fut qu'après beaucoup d'excuses et avec une sainte répugnance.

Les fidèles de Jérusalem accoururent à ce spectacle avec des parfums et des odeurs précieuses, et mêlèrent leurs gémissements et leurs soupirs à ceux de la troupe apostolique. Marie les consola par un discours admirable, et leur ayant donné à son tour sa bénédiction plus que maternelle, elle les exhorta de continuer à travailler avec courage à l'établissement de l'Église, qu'elle appelait sa Mère, et dont elle se reconnaissait la fille : elle leur promit aussi de les assister puissamment dans le ciel, et d'employer tout son crédit auprès de son Fils pour leur obtenir

l'abondance des grâces qui leur étaient nécessaires pour s'acquitter dignement de leurs fonctions, et pour achever l'œuvre de leur propre sanctification.

Elle n'oublia pas non plus de faire son testament. Mais quel testament pouvait faire celle qui s'était dépouillée de toutes choses, et qui bien que Reine du Ciel et de la terre et souveraine de l'univers, ne possédait ni or ni argent, ni revenus, ni héritages en ce monde ? Elle en fit un néanmoins, au moins de vive voix, pour remettre son âme entre les mains de son Dieu, pour laisser son corps à la terre, pour sceller de nouveau le renoncement qu'elle avait fait de toutes les choses d'ici-bas, pour léguer aux chrétiens qui lui seraient dévots le prix de ses larmes et de toutes les saintes actions de sa vie, et pour prier saint Jean de donner à deux filles qui l'avaient assistée, le peu d'habits dont elle s'était servie, et qu'il trouverait après sa mort : c'était seulement deux tuniques.

Elle n'était nullement malade, et quoiqu'elle eût soixante et douze ans, il ne paraissait néanmoins en elle aucun signe de vieillesse, son visage s'étant toujours maintenu dans son ancienne beauté. On y voyait même un nouvel éclat qui montrait bien que l'âme qui y logeait se sentait déjà des approches de l'éternité. Il ne faut donc point s'imaginer qu'elle fût couchée, ni qu'on lui rendit les devoirs que l'on rend ordinairement aux malades. Elle ne reçut point le sacrement de la Pénitence, ni celui de l'Extrême-Onction, parce que n'ayant point de péchés qui sont les sujets de ces Sacrements, elle n'en était pas capable, mais il ne faut point douter qu'elle ne reçût le Sacrement de l'Eucharistie en qualité de Viatique, comme elle le recevait tous les jours en qualité de vie de son âme : ce qu'on peut croire qu'elle fit à la Messo de saint Pierre.

Enfin le moment de son passage étant venu, Jésus-Christ son Fils bien-aimé selon le témoignage de saint Jean Damascène, de Métaphraste et de Nicéphore qui l'ont appris de l'ancienne tradition, descendit du ciel sur la terre avec toute la Cour céleste pour recevoir le dépôt sacré de son esprit bienheureux. La très-sainte Vierge lui rendit alors la plus parfaite adoration qu'il ait jamais

reçue, et qu'il doive jamais recevoir sur la terre, et lui baisa humblement les pieds. Notre-Seigneur lui dit qu'il la venait chercher pour lui faire part de sa gloire, et la placer dans le ciel à sa droite, comme son Père l'avait placé lui-même à la droite de sa Majesté divine. « Que votre volonté soit faite, répondit Marie, il y a longtemps, mon Fils et mon Dieu, que je soupire après vous, et rien ne me peut être plus agréable que de vous suivre, et d'être où vous êtes pour toute l'éternité. »

Les Anges cependant entonnèrent un cantique céleste avec une mélodie qui fut entendue de tous les assistants, quoique tous ne vissent pas Notre-Seigneur : ce qui est d'autant plus croyable, dit Sophrone dans le Sermon de l'Assomption, que nous trouvons des grâces semblables dans les histoires des Saints. Durant ce cantique l'adorable Marie se coucha modestement sur sa paille, et s'étant mise dans la posture où elle voulait être ensevelie, elle répéta ces mots : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Qu'il me soit fait selon votre parole. Elle ajouta ceux que son Fils avait prononcés sur la Croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains. Ainsi les mains jointes, les yeux fixés sur son Bien-Aimé et le cœur tout embrasé de son amour, elle lui rendit son âme pour être transportée dans son sein au séjour du bonheur éternel.

Cette mort, dit saint Damascène, fut sans aucune peine, de même que son enfantement, lorsqu'elle avait mis Jésus-Christ au monde, avait été sans douleur. Aussi elle n'eut point d'autre cause que la véhémence de son amour, dont sa nature ne put porter davantage le grand effort. La puissance de Dieu l'avait soutenue jusqu'alors au milieu de ce brasier, ce qui lui avait conservé la vie ; mais cette puissance ayant cessé pour un moment son opération, elle cessa en même temps de vivre. En un mot son âme sortit de son corps comme une flamme très-ardente qui se détache de sa matière pour s'envoler dans sa sphère. D'autres Saints sont morts dans l'amour, c'est-à-dire, en aimant Dieu actuellement, mais pour elle, outre qu'elle est morte dans l'amour, elle est morte par l'amour, et c'est l'amour qui lui a ôté la vie

naturelle pour lui donner une vie de gloire. Les Anges continuèrent de chanter des hymnes à sa louange, et le lieu fut rempli d'une odeur si agréable, que toute la maison en fut parfumée.

Cependant ce chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, et cet admirable composé du plus beau corps, et de l'esprit le plus pur et le plus saint qui fussent entre les créatures, s'étant divisé en ses deux parties, chacune reçut les avantages qui lui étaient propres et dont elle était capable. Et pour l'âme, elle fut au même moment enlevée dans le ciel pour y jouir de l'immensité de la gloire qui lui était due. Les Anges eurent une joie merveilleuse de se voir possesseurs de ce grand trésor qu'ils avaient si longtemps envié à la terre : mais toute l'adorable Trinité fit paraître une satisfaction indicible, de donner enfin à cette âme bienheureuse la récompense que son amour, qui avait été si pur, si généreux et si constant, lui avait méritée avec tant de justice.

L'Église nous fait assez connaître par l'exaltation souveraine qu'elle lui attribue, que nulle béatitude des Justes n'est comparable à celle dont elle fut comblée : ce que saint Damascène, saint Ildefonse, saint Anselme et tous les autres Pères nous apprennent d'un commun consentement, dans les sermons et les homélies qu'ils ont faits sur cette fête. Mais le bienheureux Pierre Damien donne plus de jour à cette vérité, lorsqu'il dit que la gloire qui fut alors donnée à Marie est quelque chose de plus relevé et de plus parfait que toute la gloire des autres Saints ensemble. Saint Bernardin de Sienne enseigne aussi la même doctrine, et saint Bonaventure qui ne cédait ni à l'un ni à l'autre en dévotion envers notre auguste Reine, la tire de ces passages de l'Écriture : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat*. Toutes les rivières se viennent rendre dans la mer, et la mer ne déborde point. *In plenitudine Sanctorum detentio mea*. Ma demeure est dans la plénitude des Saints. *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*. Plusieurs filles ont amassé de grandes richesses, mais vous les avez surpassées toutes.

On pourrait aussi le conjecturer de ce que Notre-Dame au Cantique des Cantiques est comparée au soleil, qui a lui seul plus

de lumières que tous les autres astres ensemble, et qu'elle est appelée la Cité de Dieu, la sainte Sion et la Jérusalem céleste, comme si elle seule était le Paradis tout entier, et qu'il ne fallût point d'autre Saint qu'Elle pour le composer. En effet, selon saint Bernard et saint Pierre Damien, nous devons juger de l'excellence de sa gloire, par rapport à la grandeur de la dignité à laquelle elle a été prédestinée. Or, il est certain que la dignité de Mère de Dieu vaut mieux, elle seule, que toutes les prérogatives ensemble qui ont jamais été accordées aux autres Saints ; et même le Docteur angélique nous assure qu'Elle est en quelque façon infinie. Il ne faut donc point douter que la Très-Sainte Vierge n'ait reçu, Elle seule, plus de gloire et une vision de Dieu plus pure et plus parfaite que tous les Anges et les autres Saints ensemble.

De plus, toute la Théologie tombe d'accord, que l'excellence de la gloire répond à la grandeur de la grâce, des vertus et des mérites. Elle dit que, comme la Béatitude renferme trois choses, la vision intuitive de Dieu, l'amour béatifique et le plaisir ineffable qui naît de cette vision et de cet amour, la première répond à la pureté de la foi, la seconde à la ferveur de la charité, et la troisième à la patience dans les afflictions et les persécutions. Or, la Très-Sainte Vierge a eu, Elle seule incomparablement, plus de grâces, de vertus et de mérites, que tous les Anges et tous les Saints ensemble ; car quand nous ne lui donnerions, au moment de sa Conception, où Elle a commencé de mériter, qu'une grâce semblable à celle du premier de tous les Anges, ce qui est néanmoins trop peu pour Elle, qui était destinée à être la Mère de Dieu et la Reine de tout l'univers ; il est clair que dans près de soixante et treize ans qu'Elle n'a jamais cessé de mériter et qu'Elle a reçu à chaque moment un accroissement continu des dons qui lui avaient été conférés d'abord, Elle serait montée à un degré de grâce auquel toute la sainteté des autres créatures ne serait nullement comparable. Que sera-ce donc si nous disons avec plusieurs grands docteurs, que sa grâce originelle surpassait, elle seule, toute la collection des autres grâces créées, excepté celle de l'Âme sainte de Jésus-Christ, son Fils, et qu'Elle

fit au premier moment un acte d'amour et de conversion vers Dieu plus excellent et plus parfait, que n'ont jamais été et ne seront jamais tous les autres actes des pures créatures, suivant ces paroles du Psaume LXXXVI : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fondements sont posés sur les montagnes saintes ? » A quel degré aura monté sa grâce et sa sainteté dans le temps de sa consommation et dans cet heureux moment qui fut le dernier de ses mérites pour être le commencement de sa récompense ?

D'ailleurs, on ne peut concevoir ni la force et l'éminence de sa foi, ni l'immensité de sa charité, ni la grandeur de sa patience dans les douleurs les plus aiguës que l'on ait jamais souffert sur la terre, après celles du Sauveur. Il faut donc nécessairement avouer que sa récompense et sa gloire dans le Ciel fait un ordre tout particulier, qui excède tout ce qu'il y a de gloire et de bonheur dans tout l'ordre des Saints et des Intelligences bienheureuses.

Enfin, il est constant que l'on est d'autant plus élevé dans l'éternité, que l'on s'est plus abaissé sur la terre par les sentiments d'une humilité sincère ; car cette parole de Notre-Seigneur est véritable : « Celui qui s'humiliera sera exalté, » ce qui signifie aussi que celui qui s'humiliera davantage, sera davantage exalté. Or, l'humilité de Marie est un abîme sans fond, et qui surpasse tout ce qu'il y jamais eu d'humilité dans toutes les créatures, puisqu'étant infiniment au-dessus d'elles, Elle s'est faite néanmoins la plus petite de toutes, et qu'Elle s'est abaissée si bas, qu'il n'y avait plus de lieu où Elle pût descendre davantage. C'est de cette manière qu'en parle saint Bernard : et il dit que c'est pour cela qu'Elle est nommée la dernière dans le chapitre premier des Actes des Apôtres, où il est parlé de ceux qui se retirèrent dans le cénacle après l'Ascension de Notre-Seigneur, pour y attendre la descente du Saint-Esprit : *Non recensetur prima, sed novissima omnium etiam in infra viduas et pœnitentes, et eam de qua ejecta erant septem dæmonia quia se ultimam exhibebat*. D'autres saints personnages ajoutent que dans ce sentiment Elle a toujours empêché les Évangélistes de rien dire en son

honneur que ce qui était précisément nécessaire pour expliquer le mystère de l'Incarnation du Verbe et celui de notre Rédemption : il faut donc conclure que son excellence n'a point eu de bornes, et qu'Elle a reçu au moment de son décès une gloire et une béatitude qui surpasse sans comparaison toute celle qui a été donnée aux autres Saints.

Je ne m'arrêterai pas à expliquer ici l'étendue de sa vision béatifique, c'est-à-dire jusqu'où se porte sa lumière dans les replis de la toute-puissance divine, et ce qu'elle connaît en Dieu de toutes les choses qui ont l'existence, et de toutes celles qui la peuvent avoir. C'est une matière trop subtile pour nous arrêter dans un discours où nous n'avons point d'autre dessein que d'instruire les fidèles sur les points les plus nécessaires de nos mystères. Je dirai seulement, en passant, que selon le sentiment de plusieurs savants Théologiens, il n'y a rien de ce qui a été, de qui est, ni de ce qui sera hors de Dieu qui lui soit caché, et que dans le nombre infini des créatures possibles, elle en connaît plus, elle seule, que tout le reste des Bienheureux ensemble.

Revenons maintenant à son Corps sacré que nous avons laissé sur son lit environné des Apôtres et des hommes apostoliques. La douleur, les gémissements et les larmes empêchèrent quelque temps ces saints personnages d'ouvrir la bouche ; mais étant revenus à eux, ils commencèrent à chanter des hymnes et des cantiques à la louange de Dieu et de leur divine Maitresse. Une partie des Anges était montée au Ciel pour y conduire son âme en triomphe, mais une partie était demeurée auprès de cette précieuse dépouille pour en célébrer les obsèques : ils continuèrent aussi le chant mélodieux qu'ils avaient commencé avant son décès, et c'était sans doute une musique bien charmante d'entendre d'un côté ces Intelligences célestes employer toute leur industrie pour témoigner l'allégresse qu'ils avaient de la gloire où Marie venait d'être élevée, et de l'autre les chœurs des Apôtres, des disciples et des fidèles élever leurs voix de toutes leurs forces pour seconder l'harmonie de ces chantres du Paradis.

Saint Jean Damascène dit qu'après leurs premiers devoirs ils

prireut la hardiesse de baiser ces précieux membres qui avaient été le Sanctuaire animé du Verbe fait chair, et que la même liberté ayant été donnée à plusieurs malades, ils reçurent à l'instant même une parfaite guérison ; que des aveugles recouvrèrent la vue, des sourds l'ouïe, des muets la parole et des boiteux l'usage de leurs membres. Il ajoute que les Apôtres pensant ensuite aux cérémonies de la sépulture, lavèrent le Corps, l'embaumèrent, l'enveloppèrent dans des suaires fort blancs, et le mirent avec beaucoup de révérence sur son lit, qu'ils parsemèrent de fleurs et de parfums. Siméon Métaphraste répète la même chose ; mais je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce que je trouve sur ce sujet parmi les révélations d'une grande âme de notre siècle qui est morte en odeur de sainteté, à savoir que saint Pierre et les autres Apôtres ayant jugé à propos que le corps de notre Reine fût lavé et embaumé, tant parce que c'était la coutume des Juifs, que parce que celui de Notre-Seigneur l'avait été, ils se retirèrent de sa chambre, et y envoyèrent les deux filles vierges qui l'avaient suivie durant sa vie, pour lui rendre ce devoir. Ces deux filles y entrèrent, mais le saint Corps devint alors si lumineux, qu'elles ne purent l'apercevoir. Elles revinrent vers les Apôtres pour leur dire ce qui se passait : et ils connurent par là et par une voix du Ciel que ce gage de l'éternité ne devait être ni découvert ni touché de personne. Ainsi il fut mis avec ses habits dans la bière pour être porté en terre.

Il n'y eut jamais de pompe funèbre si sainte ni accompagnée de tant de merveilles que celle de notre auguste Reine. Les Apôtres portèrent eux-mêmes le cercueil par le milieu de la ville, jusqu'au lieu de la sépulture qui était au bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Tous les fidèles les accompagnèrent en procession avec des flambeaux à la main. Les Juifs tout animés qu'ils étaient contre les chrétiens, reçurent alors une impression de crainte et de respect, qui les empêcha de leur faire insulte et de troubler la cérémonie. Il y en eut même plusieurs qui se joignirent à eux, et qui grossirent cette troupe sacrée, en suivant la nouvelle arche d'alliance que l'on conduisait au lieu de son repos. Tous les saints Pères que j'ai déjà cités, disent

unanimentement que les Anges firent en même temps leur procession, et qu'ils précédaient, accompagnaient et suivaient le Corps de leur Souveraine, en chantant des cantiques de joie d'une manière sensible, et qui était entendue des assistants. Ils ajoutent qu'il sortait des membres sacrés de la Très-Sainte Vierge une odeur surnaturelle qui embaumait tous les lieux par où ils passaient, et que le convoi fut rendu illustre par beaucoup de nouveaux miracles, nul malade ne s'y présentant qu'il ne reçût la guérison, et que plusieurs Juifs aussi se convertirent en voyant tant de prodiges.

Saint Damascène raconte qu'il y en eut un de la race sacerdotale qui eut la témérité de se jeter sur le vénérable lit où cette divine Relique était portée, pour la faire tomber à terre, mais que ses mains se coupèrent miraculeusement, et se séparèrent du reste de son corps. Une vengeance si visible le remplit de confusion et de douleur. Il reconnut la grandeur de sa faute, il l'avoua publiquement et en demanda pardon, et saint Pierre lui ayant ordonné de rapprocher ses bras de ses mains coupées, elles s'y rejoignirent aussitôt : ce qui fut cause qu'il embrassa la foi de Jésus-Christ. Métaphraste et Nicéphore font le même récit, qu'ils ont tiré de saint Damascène, ou d'une tradition immémoriale, de laquelle même saint Damascène l'avait appris.

Enfin, ce trésor incestimable fut déposé avec un très-profond respect dans le tombeau qui lui avait été préparé, et on le couvrit d'une grosse pierre, afin que Celle qui avait si parfaitement imité les vertus et les actions de Jésus-Christ, et qui était morte par conformité à sa mort, lui ressemblât aussi dans l'humilité de sa sépulture. Après la cérémonie, les Apôtres et les fidèles se retirèrent à Jérusalem; mais les Anges ne quittèrent pas ce lieu qui leur était si cher. Juvénal, patriarche de Jérusalem, dans son discours à l'empereur Marcien et à l'impératrice Pulchérie, son épouse, nous apprend qu'ils y demeurèrent encore trois jours, y continuant sans cesse le chant harmonieux des hymnes et des cantiques qu'ils avaient commencé dès le moment du décès de leur Reine. Les Apôtres mêmes ne l'abandonnèrent pas tout à fait, mais se relevant l'un l'autre, ils y venaient alterna-

tivement pour seconder la ferveur et la dévotion de ces Chantres célestes.

Au bout de trois jours, saint Thomas qui était le seul des Apôtres encore vivant qui n'eût pas été présent à cette cérémonie sacrée, arriva des Indes ou de l'Éthiopie, où son zèle l'avait porté pour annoncer l'Évangile, et ayant appris tout ce qui s'était passé, il désira voir encore un fois à découvert le visage de son auguste Maîtresse. Les autres Apôtres trouvèrent à propos de lui donner cette consolation, ne doutant point que son retard ne fût mystérieux, et que Dieu ne l'eût ménagé pour quelque grande raison qui leur était inconnue. Ils s'assemblèrent donc autour du sépulcre, et après quelques prières ils en détournèrent la pierre : mais au lieu de trouver le corps qu'ils cherchaient, ils n'y trouvèrent que les linges et les habits dont il avait été revêtu, et en même temps ils furent embaumés d'une odeur incomparable qui sortait du fond du caveau. Ils virent bien que personne sur la terre ne pouvait avoir enlevé ce précieux gage, tant parce que les Anges et eux l'avaient toujours gardé, que parce qu'il n'y avait aucune marque d'ouverture à la pierre, et que les linceuls qu'ils y voyaient sans coupure ni confusion montraient bien qu'en cela il n'y avait point eu de vol et d'enlèvement : ainsi tout ce qu'ils purent penser fut que Notre-Seigneur qui avait voulu naître du sein de Marie sans violer le sceau de sa virginité, avait aussi voulu préserver son corps après sa mort de toute corruption, et l'honorer d'une vie glorieuse et immortelle avant la résurrection générale du genre humain. C'est de cette sorte qu'en parle aussi saint Jean Damascène après le patriarche Juvénal : et l'Église romaine a tant déferé à ce récit, qu'elle l'a inséré dans son Bréviaire au quatrième jour de l'Octave de cette fête.

Nous en apprenons deux choses : la première que le corps de la Très-Sainte Vierge n'a point été laissé dans la terre pour y servir de pâture aux vers, et y retourner en cendres comme les corps des autres hommes ; la seconde, qu'il a été réuni à son âme pour participer à sa gloire et en recevoir une vie céleste et exempte de toute altération. Pour la première, je ne trouve

personne entre les écrivains ecclésiastiques qui en ait jamais douté, et nous en avons de très-belles preuves dans le livre de l'Assomption attribué à saint Augustin. Nous savons, dit l'auteur de ce traité, qu'il a été dit à Adam : « Tu es poudre, et tu retourneras en poudre ; » mais nous savons aussi qu'il a été dit à Ève : « Tu mettras tes enfants au monde avec douleur, et tu seras sous la puissance d'un mari. » Si donc Marie a été exempte de cette seconde malédiction, ayant conçu sans corruption, et enfanté sans aucune douleur Celui qui venait pour nous délivrer de la servitude du péché, pourquoi ne croirions-nous pas qu'Elle a été aussi exempte de la première, et qu'Elle a tellement goûté la mort, que les suites de la mort n'ont eu aucune prise sur sa personne ?

D'ailleurs, il est certain que la pourriture et la résolution en vers et en poudre est le dernier opprobre de la nature humaine, et il n'est pas moins constant que Jésus-Christ a pu en préserver sa Mère, comme il a préservé les trois jeunes Israélites des flammes ardentes de la fournaise de Babylone, et qu'il a sauvé Daniel de la gueule des lions, et Jonas du ventre de la baleine. Qui pourrait donc penser que Lui qui commande si expressément aux enfants d'honorer leurs pères et leurs mères, aurait laissé la sienne exposée à cet opprobre, sans lui donner le privilège de l'incorruption qu'il pouvait si facilement lui donner ?

Enfin il ne faut que se souvenir qu'Elle a renfermé neuf mois dans ses entrailles le Verbe divin fait chair, qu'Elle l'a serré mille fois sur sein, qu'Elle l'a nourri de son lait, et qu'Elle l'a porté dans son enfance en tous les endroits où la divine Providence voulait qu'il fût porté : car quel baume plus précieux et plus capable de défendre de toute pourriture que la chair de Jésus-Christ, qui donne la vie au monde, et qui est le véritable germe de l'immortalité ? Non, conclut ce Père, je ne puis dire, et je ne puis croire que le corps dont Jésus a pris sa chair ait été livré aux vers pour en être la pâture : si quelqu'un contredit à mon sentiment, comme il ne peut pas ôter à Jésus le pouvoir de préserver la Très-Sainte Vierge de la corruption, qu'il montre donc qu'il ne l'a pas dû faire, et que cela n'était

point convenable ; mais c'est assurément ce que personne ne pourra jamais montrer. Je n'ai pas rapporté mot pour mot les paroles de cet auteur, qui s'étend fort au long sur ce sujet, mais j'en ai fait un précis qui renferme toute la force de ses raisons.

Pour la seconde proposition, qui est de la Résurrection glorieuse de notre adorable Maitresse , je sais que quelques anciens écrivains en ont douté, ou du moins ont témoigné ne vouloir rien prononcer sur son sujet. Tel est l'auteur d'un sermon de l'Assomption, attribué autrefois à saint Jérôme, et Usuard, religieux de Saint-Germain-des-Près, à Paris, qui, dans son Martyrologe, dit que le corps de la Très-Sainte Vierge ne se trouvant point sur la terre, l'Église qui est sage en ses jugements a mieux aimé ignorer avec piété ce que la divine Providence en a fait, que de rien avancer d'apocryphe sur ce sujet, et pour cela il n'a pas appelé cette fête l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu, mais seulement son Sommeil, *Dormitio* : ce qu'Adon, archevêque de Vienne, a aussi imité dans sa Chronique et son Martyrologe. Mais il est certain, comme dit fort bien le cardinal Baronius, tant en ses Notes sur le Martyrologe romain, que dans le premier tome de ses Annales, que l'Église incline entièrement et a toujours incliné vers le sentiment que la Très-Sainte Vierge est ressuscitée, et qu'Elle est en corps et en âme dans le ciel.

Car, premièrement, elle ne s'est jamais servie pour exprimer la fête d'aujourd'hui du mot de Sommeil dont se servent Adon et Usuard, ni de ceux de décès, de naissance au ciel, et d'autres semblables dont elle use à la fête des autres Saints, mais elle s'est toujours servie du mot d'Assomption, qui tombe proprement sur toute la personne et signifie son élévation en corps et en âme : comme on peut le voir, tant dans l'Ordre romain et le Sacramentaire de saint Grégoire, que dans les plus anciens Calendriers, Rituels, Missels, Martyrologes et Bréviaires à l'usage de Rome. De plus, elle propose à ses enfants dans les leçons de cette Octave les Sermons et les Traités des Pères où le mystère de la Résurrection de Notre-Dame est déclaré en

termes exprès : comme l'oraison de saint Jean Damascène dont j'ai déjà parlé et un sermon de saint Bernard, où il dit que la nature humaine est aujourd'hui élevée en Marie au-dessus des Esprits immortels. Enfin, cette vérité est si fortement imprimée dans l'âme des fidèles et si généralement reçue de tout le monde chrétien, qu'il ne faut point douter que le Saint-Esprit qui n'a pas encore voulu en faire un article de foi, ni l'exprimer distinctement dans les saintes Lettres, n'en soit néanmoins l'auteur, et ne l'ait lui-même inspirée secrètement au cœur de son Église.

Il y a même des passages de l'Ancien Testament qui semblent avoir prédit ce grand mystère, comme quand le Roi Prophète dit à Notre-Seigneur : « Levez-vous, Seigneur, et entrez dans votre repos, vous et l'Arche que vous avez sanctifiée. » Car bien que par cette Arche on puisse entendre l'humanité sainte de Jésus-Christ qui a été sanctifiée par l'onction ineffable de la Divinité, néanmoins il est constant qu'on peut aussi entendre la glorieuse Vierge Marie, que les saints Pères appellent sans cesse l'Arche nouvelle, l'Arche dorée et l'Arche d'alliance : de sorte que, par ce passage le Prophète invite Notre-Seigneur, non-seulement à monter dans le ciel avec son Corps ressuscité et glorieux, mais aussi à y transporter cette Arche animée où il a pris naissance, et qui a été pendant neuf mois sa demeure très-agréable. Ce qu'il souhaite et demande en cet endroit, il en marque l'exécution dans le psaume XLIV, où parlant encore à Notre-Seigneur, il lui dit : Que la Reine a été placée à sa droite, avec un vêtement doré, et tout environnée de variété ; car quelle est cette Reine, sinon l'auguste Marie que l'Église appelle la Reine des Anges et la Souveraine du monde, et quel est ce vêtement doré et embelli de tant de diversités, que son corps glorieux et revêtu des douaires inestimables de l'immortalité ? C'est ainsi que l'explique l'auteur du livre de *Sanctissimu Deipara*, entre les œuvres de saint Athanase.

Les saints Pères et les Docteurs qui ont traité cette matière sont aussi de ce sentiment, comme entre les Grecs : saint André de Crète, saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène, l'empereur Léon, dit le Sage, Michel Syngelus et Michel

Glycas, et entre les Latins : saint Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure, Hugues et Richard de Saint-Victor, Jean Gerson, saint Bernardin de Sienne, saint Antonin et tous les Théologiens plus récents : ce qui fait dire au cardinal Baronius dans ses Annales, qu'on ne peut sans une grande témérité enseigner le contraire et ôter à la Très-Sainte Vierge la gloire d'être ressuscitée des morts, et de régner en corps et en âme avec son Fils.

Du reste, si son corps n'avait pas été réuni à son âme, sans doute que Notre-Seigneur ne l'aurait pas privé de l'honneur que l'Église rend aux Reliques des autres Saints, et qu'ainsi il l'aurait exposé à la vénération publique des fidèles : puis donc qu'il est constant que depuis le temps de sa mort jusqu'à présent, nulle Église ne s'est vantée de le posséder, ni aucun de ses membres, mais seulement quelque chose de ses vêtements, il faut nécessairement conclure qu'il a été réuni à son âme et qu'il jouit du bonheur de l'immortalité.

Plusieurs saints Docteurs croient en outre que les Saints qui ressusciterent au temps de la Résurrection du Sauveur, et qui apparurent alors à diverses personnes dans Jérusalem, ne sont pas morts une seconde fois, mais qu'ils sont montés en corps et en âme avec Lui dans le ciel. Si cela est, quelle apparence de refuser cette même prérogative à Marie ? Quoi la Reine et la Souveraine attendrait-elle la résurrection durant que ceux qui se reconnaissent pour ses humbles sujets en jouissent déjà ; et verrait-on dans le Ciel des Corps glorieux parmi les Saints, pendant que Celle qui est la Reine de tous les Saints n'aurait point encore d'autre gloire que celle de son âme ?

De plus, on ne peut douter que l'âme ne désire naturellement son corps, et que par suite l'âme de la Très-Sainte Vierge après sa séparation n'ait eu une inclination naturelle de lui être réunie. Or, quelle apparence y a-t-il que Notre-Seigneur n'ait pas satisfait cette inclination ? il a pu la satisfaire, puisqu'il est tout-puissant et que ce miracle n'était pas plus difficile trois jours après sa mort qu'à la fin de tous les siècles. Si donc il ne l'a pas fait, c'est que le pouvant il ne l'a pas voulu ; mais comment

n'aurait-il pas voulu contenter l'inclination de Celle qui lui avait obéi en toute chose, qui avait toujours satisfait sa volonté et qui l'avait aimé du plus excellent amour dont une pure créature le puisse aimer : de Celle qui l'avait revêtu de sa chair, sustenté de son lait, nourri par son travail et assisté sur la terre en tous ses besoins. Il l'aimait trop tendrement, il se tenait trop obligé à ses soins maternels, il avait trop de désir de reconnaître son affection, pour ne lui pas vouloir un bien qui lui coûtait si peu et qui était si convenable à sa grandeur et à son mérite.

Disons encore qu'il était intéressé à le lui vouloir ; car enfin on pouvait dire qu'il n'était pas parfaitement ressuscité que Marie ne fût ressuscitée ; puisque la chair de Marie était le principe de la sienne, et qu'autrefois elles n'avaient été qu'une même chair. Et puis l'honneur de la Mère ne retombe-t-il pas sur le Fils ? et n'est-ce pas la gloire du Fils de procurer à sa Mère tous les avantages qu'il est capable de lui procurer ? Enfin il dit expressément dans l'Évangile qu'il veut que celui qui le sert soit où il sera lui-même : il a donc eu à plus forte raison cette bonne volonté pour Celle qui l'a engendré et qu'il ne rougit point d'appeler sa Mère ; mais comme ses mérites sont infiniment au-dessus de ses serviteurs, au lieu qu'il diffère jusqu'à la fin des siècles de donner à ceux-ci l'entier accomplissement de ce bonheur, il l'a anticipé pour Elle, en la mettant auprès de Lui pour participer à la plénitude de ses grandeurs.

Il faudrait maintenant expliquer la manière dont se fit cette heureuse Résurrection de notre Reine ; mais ne pouvons-nous pas dire d'Elle ce que saint Grégoire le Grand dit de la Résurrection de Jésus-Christ, qu'il n'y a que la nuit où elle s'est faite qui en ait connu le mystère ? Les hommes n'en furent pas les témoins, et leurs yeux n'étaient pas assez forts pour en soutenir la splendeur. On demande si elle se fit dans le tombeau ou dans le ciel, c'est-à-dire, si l'âme de la Très-Sainte Vierge descendit dans le sépulcre pour y reprendre son corps, ou si son corps fut transporté par les Anges dans le Ciel pour y être réuni à son âme. Quelques auteurs récents ont suivi cette seconde opinion. Mais la première est plus certaine : car il n'y a nulle apparence

qu'un corps inanimé et sans nul ornement de la gloire, ait été porté dans ce lieu qui n'est destiné que pour les Esprits et pour les corps revêtus de l'immortalité. Il est donc fort vraisemblable qu'après que ce Corps vénérable eut été trois jours dans le sépulcre, son âme bienheureuse y descendit en la compagnie de Notre-Seigneur et d'un nombre infini d'Anges, d'Archanges et d'autres Citoyens du ciel, et qu'étant rentrée dans ce Corps, elle recommença de l'animer, en lui communiquant une vie toute céleste, et les quatre qualités qui composent la gloire et la félicité des corps, je veux dire, la subtilité, l'agilité, la clarté et l'immortalité.

Je laisse à la piété des fidèles de s'imaginer en quel degré ces qualités lui furent données. Pour moi je n'en puis dire que ces mots de saint Bernard, que ce fut dans le degré : *Quo tanta Mater digna fuit, quæ tantum decuit Filium*, dont une telle Mère était digne, et qui était convenable à l'excellence et à la libéralité d'un tel Fils. En un mot, cette gloire corporelle était proportionnée à la gloire de l'âme, puisqu'elle en naissait comme de son principe. Or nous avons dit que la gloire de l'âme en Marie surpassait sans comparaison la gloire de tous les Anges et de tous les Saints ensemble : il faut donc conclure que la gloire, l'éclat, la beauté et la perfection qui furent données à son corps étaient ineffables, et qu'elles en firent un chef-d'œuvre plus accompli que tout l'univers.

Je souhaiterais maintenant avoir l'esprit et la plume des Séraphins pour décrire dignement le triomphe de son Assomption qui fait le principal sujet de la fête d'aujourd'hui, et le plus bel objet de notre contemplation et de nos respects. Nous en avons une belle figure dans le triomphe avec lequel l'Arche d'alliance fut transportée par David dans la ville de Jérusalem, où les prêtres, les lévites et le peuple firent résonner toute sorte d'instruments de musique ; et où l'air retentissait de tous côtés par les chants des psaumes et des hymnes, et par mille acclamations de joie. Nous en avons encore une autre figure dans la magnificence avec laquelle la reine de Saba entra dans la même ville, pour y jouir quelque temps de l'entretien du sage Salomon. Il

est dit de cette reine qu'elle y entra avec grande compagnie, et avec des richesses infinies d'or, de pierres précieuses et de parfums, pour en faire présent à Salomon : que depuis on n'avait point vu tant de parfums qu'elle en avait apportés, et que ce prince en reconnaissance lui donna tout ce qu'elle voulut, et qu'elle demanda, et beaucoup plus qu'elle-même ne lui avait donné. Voilà une esquisse de ce qui s'est fait dans le triomphe de l'Assomption de notre divine Reine. Elle est montée avec une grande compagnie, parce qu'elle était accompagnée de toute la Cour céleste, elle est montée avec des richesses infinies, parce qu'elle était chargée d'un trésor inestimable de vertus et de mérites. Elle en a fait présent au véritable Salomon qui est son Fils, parce qu'elle lui en avait fait hommage, comme à Celui dont elle avait reçu toutes ces grâces. On n'a point vu depuis des parfums si excellents, ni en si grand nombre dans le Paradis, parce que les mérites de Marie sont si agréables à Jésus-Christ, que nulles actions des Saints, ne lui ont jamais donné tant de satisfaction. Enfin elle a beaucoup plus reçu qu'elle n'a donné, parce que, comme dit saint Ildéfonse : *Sicut est incomparabile quod gessit, ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod promeruit* ; de même que ce qu'elle a fait pour la gloire de son Dieu est incomparable, aussi le poids de la gloire qu'elle a méritée, et qui lui a été donnée pour récompense, est incompréhensible.

Mais pour expliquer distinctement la gloire merveilleuse de cette pompe, il faut remarquer qu'il y a trois choses qui rendent un triomphe auguste et magnifique. Premièrement, les hauts faits et les perfections de celui qui triomphe ; secondement, l'éclat des personnes qui l'accompagnent ; troisièmement, les honneurs qui lui sont rendus dans sa marche et dans tout le cours du même triomphe. Or toutes ces choses concourent admirablement pour rendre l'Assomption de la très-sainte Vierge d'un prix et d'une valeur inestimables. Car en premier lieu si nous considérons les mérites de celle qui triomphe, et les actions qui lui ont acquis cet honneur, il n'y a rien de plus grand, de plus noble et de plus éclatant. Les amis de l'Époux dans le Cantique des Cantiques nous les représentent par trois acclamations différentes qui

comprennent toutes les perfections dont une créature humaine soit capable. Ils disent dans la prière : Qui est celle-ci qui monte par le désert comme une fumée délicate, naissant des parfums de myrrhe, d'encens et de toute sorte de poudre de senteur ? Ils disent dans la seconde : Qui est celle-ci qui s'avance comme l'aurore qui commence à poindre, belle comme la lune, choisie comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille ? Ils disent enfin dans la troisième : Qui est celle-ci qui s'élève du désert, toute regorgeante de délices et appuyée sur son Bien-Aimé ? Par la première ils nous présentent son humilité, sa modestie, sa dévotion, sa ferveur, sa persévérance dans sa piété, sa miséricorde, sa libéralité et toutes ses autres vertus édifiantes. Par la seconde, ils nous signifient l'éclat de sa pureté, l'éminence de sa science et de sa sagesse, la grandeur de son amour pour Dieu, et l'ardeur de son zèle qui la rend formidable à toutes les puissances du monde et de l'enfer. Par la troisième, ils nous expriment sa parfaite ressemblance avec son Fils, l'union qu'elle avait avec sa divinité, et les douceurs ineffables qu'elle goûtait dans la jouissance de cette union. Ainsi nous avons dans ces paroles un riche tableau des beautés et des perfections de notre illustre triomphante.

Mais qui pourrait exprimer les biens qu'elle a faits dans le monde, les victoires qu'elle a remportées, les faveurs dont elle a comblé tout le genre humain, et les services qu'elle a rendus à Dieu son souverain Seigneur. N'est-ce pas elle qui a écrasé la tête de l'ancien serpent, qui a réparé le mal que la première femme avait causé, qui nous a donné un Sauveur et libérateur, et qui a ouvert les portes du ciel pour y faire entrer ceux qui en étaient bannis ? N'est-ce pas elle qui a mérité d'être le refuge des pécheurs, l'avocate des misérables, la dispensatrice des trésors de Dieu, la médiatrice de notre salut, et le canal par lequel toutes les grâces coulent sur nos âmes ? Oh ! qu'elle est parfaite, qu'elle est accomplie, qu'elle est aimable, qu'elle est digne de triompher et de recevoir tous les honneurs qui peuvent être faits au-dessous des honneurs divins.

Si le triomphe de l'Assomption est si relevé par l'excellence de

celle qui triomphe, il l'est encore par l'éclat des personnes qui l'accompagnent : car nous devons nous persuader, premièrement, que Notre-Seigneur était le chef de cette troupe, et qu'il mena lui-même sa Mère sur le trône de gloire qui lui était préparé, suivant ces paroles du Cantique : *Quæ est ista quæ ascendit innixa super dilectum suum* ? Qui est celle-ci qui monte appuyée sur son Bien-Aimé ? et c'est ce qui relève en quelque manière la pompe de l'Assomption au-dessus de celle de l'Ascension, parce que dans l'Ascension Notre-Seigneur ne fut escorté et accompagné que par des serviteurs ; mais dans l'Assomption la très-sainte Vierge glorieuse est accompagnée du souverain Monarque du monde, qui l'élève par sa vertu, et la soutient par sa puissance. Il ne faut donc pas croire qu'elle soit montée au ciel par le ministère des Anges, quoique par honneur les Anges l'aient environnée et lui aient servi de trône, mais elle est montée par la force de son agilité, qui est des douaires de la béatitude, et par la vertu de son Fils qui lui avait donné cette agilité dans une perfection souveraine.

De plus, nous devons nous représenter que toute la Cour céleste composa cet illustre trophée, c'est-à-dire, d'une part tous les chœurs des Anges, sans excepter ceux qui ne sortent point ordinairement de devant le trône de Dieu, et de l'autre tous les Ordres des Saints, c'est-à-dire les Patriarches, les Prophètes, les hommes Apostoliques, les Martyrs, les Vierges et toute la troupe des autres Bienheureux. Enfin plusieurs Docteurs estiment qu'en ce moment tout le purgatoire reçut une indulgence universelle, et qu'il n'y eut aucune des âmes qui y étaient alors tourmentées qui n'en fussent délivrées par l'intercession de la Vierge des Vierges pour rendre son triomphe plus glorieux. Cela étant, qui pourrait concevoir la magnificence de cette pompe, et a-t-on jamais rien vu en ce monde qui mérite d'en être appelé l'ombre et le crayon. Car si la gloire d'un seul Ange surpasse toutes les beautés que l'industrie des hommes peut produire sur la terre, que dirons-nous de celle qui naît de l'assemblée de tous ces Esprits, et du concert agréable de tous les Saints ? Que dirons-nous de l'éclat et de la majesté de ces deux corps d'armée, dont

l'un renferme toutes les Intelligences bienheureuses, rangées dans leurs Hiérarchies et dans leurs Chœurs : et l'autre comprend tous les hommes glorifiés, rangés selon l'ordre de leur mérite et l'excellence de leur auréole et de leur béatitude ? Ne devons-nous pas nous écrier en cette occasion avec le bienheureux Pierre Damien : « O jour sublime et plus éclatant mille fois que le soleil, dans lequel cette Vierge royale a été élevée sur le trône de Dieu le Père, et a été placée dans le siège de la très-sainte Trinité, où elle est l'objet continuel des admirations et des désirs du paradis.

Enfin ce qui achève la splendeur de ce triomphe, ce sont les honneurs que notre divine Reine a reçus dans toute sa marche jusqu'à ce qu'elle ait été assise comme la véritable Bethsabée à côté de son Fils. Le lecteur chrétien pourra ici méditer les louanges, les bénédictions, les actions de grâces, et les applaudissements que lui donnèrent chaque chœur des Anges, et chaque Ordre des Saints en particulier, lorsque montant au-dessus de toutes les œuvres de Dieu, elle passa successivement par le milieu de ces saintes troupes : ce que lui dirent les Patriarches qui l'avaient demandée avec tant d'instance, les Prophètes qui l'avaient prédite avec tant de lumière, les Apôtres déjà décédés, et les hommes apostoliques qui avaient prêché sa maternité divine avec tant de zèle, les Martyrs qui avaient déjà versé leur sang pour l'honneur de son Fils, les Vierges qui avaient si constamment imité son innocence et sa pureté virginale, en un mot, toutes les âmes bienheureuses qui savaient qu'elle était la Mère de leur libérateur, la source de leur salut et de leur bonheur, la réparatrice de leurs chutes, et la porte par laquelle elles étaient entrées dans le royaume des cieux. Qui comprendra ce que lui dirent aussi les Séraphins la voyant si pénétrée des flammes de l'amour divin, les Chérubins apercevant en elle une lumière infiniment plus haute et plus pénétrante que la leur, les trônes la reconnaissant pour l'Arche vivante où la très-sainte Trinité reposait d'une manière beaucoup plus auguste et plus excellente qu'en eux-mêmes, enfin tout le reste des Esprits célestes sachant qu'elle venait ajouter un nouvel éclat au Paradis, et que c'était

par elle que les brèches que la révolte de Lucifer avait faites dans leurs rangs, seraient heureusement réparées ? Sans doute tous ces bienheureux Esprits se prosternèrent devant elle, la reconnurent pour leur Reine et leur Souveraine, lui firent offre de leurs personnes et de leurs services, et se dévouèrent entièrement à elle pour chanter éternellement ses louanges et pour obéir à toutes ses volontés.

C'est ainsi qu'en parlent les saints Pères que j'ai déjà cités, dans leurs sermons sur le mystère de l'Assomption. La glorieuse Vierge, dit saint Bernard, en montant aujourd'hui dans le ciel, a donné un merveilleux accroissement à la joie dont les Citoyens célestes étaient déjà remplis : car si l'âme de saint Jean-Baptiste encore enfermé dans le sein de sa mère, s'est comme fondue d'allégresse par une seule parole de Marie, quelle penserons-nous qu'a été la joie et le tressaillement de tous ces Bienheureux Esprits, lorsqu'ils ont eu le bonheur non-seulement d'entendre sa voix, mais aussi de contempler son visage, et de jouir de son aimable présence. Mais qui pourrait penser avec combien de gloire cette Reine du monde, s'éleva dans le siège de son empire, avec quelle tendresse de dévotion toute la multitude des Légions bienheureuses vint au devant d'elle pour la recevoir, et avec quels cantiques d'honneur ils la conduisirent jusque sur le trône que la justice de Dieu lui avait préparé ? Il décrit ensuite, ce qui est le principal en cette fête, de quelle manière elle fut reçue de Celui qui était l'objet de ses désirs, et dont la possession devait faire tout son bonheur.

Qui dira encore, ajoute-t-il, avec quelle sérénité de visage avec quelle douceur, quel amour, quels regards, quels embrassements elle fut reçue de son Fils, et portée au-dessus de toutes créatures ? ce fut sans doute avec tout l'honneur dont une Mère de si grand mérite était digne ; et avec toute la gloire qui était convenable à la magnificence et à la piété d'un tel Fils. Heureux assurément les baisers que cette divine Mère lui donnait lorsqu'il était dans ses bras et qu'elle le caressait sur son sein virginal : mais n'estimerons-nous pas plus heureux les baisers qu'elle reçut de sa bouche à la droite du Père éternel dans le moment de sa bien-

heureuse exaltation, lorsque montant au trône de gloire où elle devait s'asseoir, elle chantait cet épithalame sacré : *Osculetur me osculo oris sui*. Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ? Qui est-ce qui pourra jamais déclarer les merveilles de la génération de Jésus-Christ, et de l'Assomption de Marie ? Car autant elle a reçu de grâce sur la terre au-dessus de tout le monde, autant a-t-elle reçu dans le ciel de gloire singulière qui la relève au-dessus de tout ce qu'il y a de créé : ce sont les paroles de saint Bernard.

Il faudrait encore décrire ici l'accueil qui lui fut fait par chacune des Personnes divines, et par toute la très-sainte Trinité. Par le Père qui la regardait comme la plus parfaite de toutes ses filles, et comme celle qui avait été sur la terre, à l'égard de son Fils unique, la vicaire de son amour et de son adorable paternité. Par le Fils qui la regardait comme sa Mère et comme celle qui lui avait donné une seconde nature et une seconde naissance en le faisant Fils de l'homme. Par le Saint-Esprit qui la regardait comme la plus fidèle de ses épouses, et comme celle qui l'avait rendu divinement fécond hors du sein de la divinité. Mais ces grands Mystères demandent plutôt nos adorations et nos respects que nos expressions, qui ne peuvent être que très-imparfaites. Les livres de méditation en parlent plus au long, et ce que nous avons dit suffit pour faire concevoir combien le triomphe de l'Assomption a été éclatant et magnifique.

On peut seulement demander en quel lieu la très-sainte Vierge a été placée. Saint Bernard répond, que comme il n'y avait point sur la terre de lieu plus digne que le sein virginal où Marie avait reçu et logé le Fils de Dieu : aussi il n'y avait point dans les cieux de lieu plus digne que le trône royal où le Fils de Dieu a élevé et placé sa très-sainte Mère. D'autres saints Docteurs expliquant ces paroles du psaume XLIV : « La Reine est placée à votre droite, » et ces autres du troisième livre des Rois : « Salomon s'assit sur son siège, et sa mère s'assit à sa droite, » disent que comme Notre-Seigneur en son Ascension est monté à la droite de son Père, ainsi Marie en son Assomption est montée à la droite de Jésus-Christ. Mais il y a cette différence, que Notre-Seigneur est monté à la droite du Père, comme lui étant égal : et ayant la

même puissance et le même domaine que lui : mais Marie est montée à la droite de Jésus-Christ avec subordination à son autorité divine, ce qui fait dire au cardinal Bellarmin en son Commentaire sur le psaume que je viens de citer, qu'elle a été placée *in loco summi honoris infra regalem thronum*, dans le premier lieu d'honneur au-dessous du trône royal de la Divinité.

L'abbé Guéric spiritualisant davantage cette matière, dit qu'elle est devenue elle-même le trône de Dieu, suivant ces paroles dont l'Église se sert en son office : *Veni electa mea, et ponam in te thronum meum*, venez mon élue, et je vous ferai mon trône. Elle avait été sur la terre son pavillon pour combattre, et sa chaire pour enseigner, mais elle a été faite dans le ciel sa maison pour s'y reposer et son trône pour juger. Il veut dire que comme le trône est le lieu où le Prince paraît avec plus de splendeur et de majesté ainsi Marie est la personne où le Fils de Dieu a déployé avec plus de magnificence tous les trésors de sa puissance et toutes les richesses de sa gloire.

Enfin nous avons déjà remarqué que selon le sentiment de plusieurs saints Docteurs, elle fait un Ordre particulier entre Dieu et tous les autres Bienheureux : ce que le savant chancelier de Paris déclare excellemment par ces paroles tirées de son Commentaire sur le *Magnificat* : « La très-sainte Vierge compose elle seule la seconde hiérarchie au-dessous de Dieu, qui est le premier et le souverain Hiérarque : car pour l'humanité de Notre-Seigneur, étant unie hypostatiquement à la divinité, elle appartient à cette première hiérarchie. » L'Apôtre saint Paul semble avoir voulu exprimer ce Mystère, en sa première aux Corinthiens, chap. xv, lorsqu'il dit : *Alia claritas Solis, alia claritas Lunæ, et alia claritas Stellarum*, autre est la clarté du soleil, c'est-à-dire de Jésus-Christ, autre la clarté de la lune c'est-à-dire de la très-sainte Vierge, et autre la clarté des étoiles, c'est-à-dire des Anges et des Saints. Enfin ceux qui tiennent que Notre-Seigneur est monté au-dessus de la convexité du ciel empirée, afin d'avoir tout l'univers sous ses pieds, disent aussi la même chose de notre auguste Reine : ce que je laisse aux théologiens à examiner pour parler du mystère de son couronnement, qui est le sixième

point que nous avons proposé dès le commencement de ce discours.

L'Époux dans le Cantique des Cantiques nous en donne l'ouverture, lorsqu'après avoir déclaré à sa Bien-Aimée qu'elle est toute belle et que nulle tache ne se trouve en elle, il lui dit : « Venez du Liban, mon Épouse, venez du Liban, venez, vous serez couronnée de la tête d'Amana, de la croupe de Sanir et d'Hermon, des repaires des lions, des montagnes des léopards. » Il l'invite trois fois à son couronnement, soit à cause des trois Personnes divines qui lui ont mis le diadème sur la tête, soit pour marquer ses trois vocations ; la première à la béatitude essentielle qui lui a été conférée au moment de la séparation de son âme d'avec son corps ; la seconde à sa résurrection par la réunion de ces deux excellentes parties ; la troisième à la béatitude consommée où elle est entrée par cette résurrection et par son Assomption en corps et en âme dans le ciel, soit enfin pour signifier les trois titres qui l'ont rendu digne d'être couronnée, et les trois couronnes qui lui étaient dues, dont nous parlerons incontinent.

On peut encore ajouter qu'il repète trois fois, « venez, » pour représenter son empressement de glorifier son épouse, et de la combler du plus grand honneur dont une pure créature soit capable. Il lui dit deux fois, « venez du Liban, » qui signifie blancher, parce que sa vie mortelle, qui est le terme où il l'appelle, avait été souverainement pure et immaculée, tant selon l'esprit que selon la chair, et que nulle souillure ni corporelle, ni spirituelle ne s'était trouvée en elle. Il l'assure qu'elle sera couronnée de la tête d'Amana et de la croupe de Sanir et d'Hermon, qui sont trois montagnes qui représentent les trois Hiérarchies célestes et les trois Ordres des Saints entre les hommes, c'est-à-dire les vierges, les mariés et les continents, parce qu'elle devait être couronnée comme renfermant en elle les perfections de tous les Saints. Il lui déclare enfin qu'elle sera encore couronnée des repaires des lions et des montagnes des léopards, soit à cause des victoires qu'elle a remportées sur les démons et sur les impies figurés par ces animaux, soit à cause des grands pécheurs

qu'elle a conquis à Dieu, et dont elle a mérité la conversion.

Saint Jean dans son *Apocalypse*, chap. xii, nous décrit aussi ce couronnement : « Un grand signe, dit-il, me fut montré dans le ciel. C'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et portait sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Cette femme sans doute est Marie, comme l'expliquent saint Bernard et les autres Pères et Docteurs de l'Eglise. Elle est revêtue du soleil, parce qu'ayant revêtu de sa propre chair le soleil de justice qui est la sagesse éternelle de Dieu, ce soleil en récompense l'a revêtue de son esprit et de sa gloire, ou plutôt il s'est fait lui-même sa gloire, suivant ce qui est écrit qu'un Fils recommandable par sa sagesse est la gloire de ses parents. Elle a la lune, c'est-à-dire l'inconstance sous ses pieds, parce qu'elle est dans l'état d'une immutabilité bienheureuse, ayant dès à présent tout le comble d'honneur qui lui est dû, et n'attendant plus rien pour sa consommation et son entière perfection. Elle porte sur sa tête une couronne de douze étoiles, parce qu'ayant possédé sur la terre toutes les vertus dans le degré le plus héroïque, elle en a maintenant la récompense, et qu'elle est ornée de tous les douaires dont un Bienheureux puisse être orné, lesquels sont signifiés par ce nombre de douze qui est un nombre de perfection.

On ne peut donc pas douter du couronnement de notre Reine au moment de son exaltation dans le ciel. Mais pour le mieux comprendre il faut savoir que la couronne est un ornement de figure ronde que l'on met sur la tête d'une personne pour marquer son excellence et ses mérites. Sa forme et le lieu où on la met contribuent à cette fin : parce que le cercle et le rond est la plus accomplie de toutes les figures, et que la tête ou le front sont le véritable siège de la grandeur et de la majesté. Or il y a principalement trois sortes de personnes à qui l'on donne des couronnes. Premièrement l'on en donne aux souverains et aux grands seigneurs, pour marquer la plénitude de leur autorité et de leur puissance : ainsi il y a des couronnes impériales, des couronnes royales, de duc, de marquis et de comte. Secondement, on en donne aux victorieux pour marquer l'excellence de leur in-

dustrie ou de leur courage, ainsi les Grecs couronnaient les poètes et les orateurs qui avaient remporté le dessus dans quelque combat d'esprit ; et parmi les Romains il y avait six sortes de couronnes pour les vainqueurs : une appelée *Triumphalis*, pour les généraux d'armée qui avaient gagné une grande bataille : une autre appelée *Ovalis*, pour ceux qui avaient remporté une moindre victoire, et d'autres pour ceux qui avaient les premiers ou forcé le camp des ennemis, ou sauté dans leurs vaisseaux, ou monté à la brèche, ou bien qui avaient fait lever le siège d'une ville. Enfin on donne des couronnes aux époux au jour de leurs noces pour marquer la perfection de leur joie et l'accomplissement de leurs désirs. Ainsi sainte Agnès disait que Jésus-Christ l'avait ornée d'une couronne, parce qu'elle avait l'honneur d'être son épouse.

Marie notre auguste Reine a mérité par ces trois titres d'être couronnée, et elle a reçu en effet une triple couronne. Elle a été couronnée comme souveraine, parce qu'elle est la Reine et l'impératrice du monde : *Imperatrix Angelorum et hominum universalis*, dit Geoffroy de Vendôme, et cette qualité lui appartient, premièrement, parce qu'elle est la fille par excellence et la première héritière du Très-Haut ; secondement, parce qu'elle est la Mère du Verbe qui l'a associée à toutes ses grandeurs ; troisièmement, parce qu'elle est l'Épouse du Saint-Esprit, et même selon la manière de parler de saint Épiphane, l'Épouse de la très-sainte Trinité, *Sponsa Trinitatis*. Elle a été couronnée comme victorieuse parce qu'elle est elle seule une armée tout entière rangée en bataille, et qu'elle a gagné des victoires sans nombre sur le démon et sur le monde ; ce qui l'a fait appeler par saint Laurent Justinien : *Terror diaboli* : la terreur du diable ; par Sophrone ou l'auteur du sermon de l'Assomption : *Interemptrix universæ hereticæ pravitatis* : Celle qui a exterminé toute la malice des hérétiques ; et par saint André de Crète : *Propugnaculum fidei Christianorum* : le rempart de la foi des chrétiens. Enfin elle a été couronnée comme Épouse, parce que le jour de l'Assomption a été proprement le jour de ses noces. Elle avait déjà la qualité d'Épouse du Saint-Esprit, comme je viens de dire, et c'est par le

Saint-Esprit qu'elle avait conçu le Verbe incarné, et qu'elle était devenue Mère d'une infinité d'enfants adoptifs, mais la solennité de ses épousailles n'était pas encore faite, il fallait qu'elle se fit dans le ciel, afin que tous les Bienheureux eussent part à une si grande fête, et par conséquent il fallait qu'auparavant elle y eût été reçue en triomphe. Ce fut donc après cette réception que le Père éternel fit des noces solennelles à sa fille, *Fecit nuptias filiae suae*, et ce fut alors qu'elle fut couronnée en qualité d'épouse.

Ainsi, si vous me demandez quelles sont les trois couronnes de Marie, je vous dirai que ces trois couronnes sont l'impériale, la triomphale et la nuptiale. L'impériale, pour honorer sa puissance et sa souveraineté universelle; la triomphale, pour reconnaître ses victoires et les grandes conquêtes qu'elle a faites sur le péché et sur le démon; la nuptiale, pour solenniser ses épousailles et l'union éternelle qu'elle a avec toute la très-sainte Trinité.

Le P. Poiré, dans son savant livre de la Triple couronne de la Mère de Dieu, explique autrement ces trois couronnes, mais d'une manière néanmoins qui revient à ce que nous venons de dire. Il dit que la première est une couronne d'excellence qui comprend douze perfections dont cette adorable Vierge a été douée; la seconde, une couronne de puissance qui renferme douze prérogatives du grand pouvoir qui lui a été donné; la troisième est une couronne de bonté qui contient douze manières dont elle assiste les siens, et dont elle procure leur salut et leur bonheur éternel, de sorte qu'elle est trois fois couronnée de douze étoiles. Elle l'est premièrement pour sa dignité souveraine et pour une infinité de dons, de grâces et de vertus qui l'accompagnent; elle l'est en second lieu pour son pouvoir absolu et universel, et pour un grand nombre de droits et de privilèges qui naissent de ce pouvoir; elle l'est en troisième lieu pour sa bonté incomparable, et pour les traits et les opérations amoureuses de cette bonté.

D'autres encore par ces trois couronnes, auxquelles son Époux l'invite dans le Cantique des Cantiques, entendent les trois auréoles du martyre, du doctorat et de la virginité. En effet,

on ne peut douter qu'elle ne les ait reçues toutes d'une manière suréminente : celle du martyre, parce qu'elle a plus souffert au pied de la Croix que tous les autres Martyrs ; celle du doctorat, puisqu'elle est légitimement appelée par l'abbé Rupert la Maîtresse des Maîtres, et par saint Augustin la Maîtresse de toutes les nations : celle de la virginité, puisque toute l'Église la reconnaît pour la Vierge des vierges, qui n'a jamais eu et n'aura jamais de semblable.

On peut demander de quelle nature sont ces couronnes. Je réponds en un mot qu'elles sont et corporelles et spirituelles. Elles sont corporelles, parce qu'on ne peut point douter que le vénérable front de la très-sainte Vierge n'ait été environné des rayons d'une splendeur inestimable, et qui donnent eux seuls plus d'éclat au ciel empirée, que n'en donneront ensemble tous les corps des autres Saints après la Résurrection, ce qui fait dire à saint Anselme que le jour de l'Assomption a rempli le ciel et tout ce qui est dans le ciel, d'une gloire nouvelle et ineffable : *Nova et ineffabili gloria decoravit*. Elles sont aussi spirituelles, parce que Dieu a donné à l'âme de cette très-pure Vierge, outre la gloire essentielle dont nous avons parlé, une plénitude de gloire accidentelle, c'est-à-dire de lumière, de joie et de délices, qui passe toutes les conceptions, et que nous pouvons justement appeler des couronnes. Il la fit reconnaître en même temps de tout ce qu'il y avait d'Anges et d'hommes bienheureux, pour leur Dame et leur Souveraine après lui, pour la gouvernante du monde, pour la trésorière et la dispensatrice de ses grâces, pour le grand instrument de ses merveilles, et même, selon la manière de parler de saint Éphrem, pour leur propre couronne.

Il est aisé de conclure de tout ce qui a été dit, combien la très-sainte Vierge a de pouvoir pour nous secourir, et combien nous dépendons de son assistance et de sa protection pour surmonter les difficultés de notre pèlerinage, et pour arriver sûrement au port du salut où nous aspirons. Les saints Pères nous disent des merveilles sur ce sujet, et je pourrais m'y étendre, si les endroits où ils en parlent avec le plus de force et de piété ne se trouvaient dans les livres ordinaires de dévotion, et

ne faisaient partie des prières que l'Église lui adresse. C'est dans ce sentiment, qu'outre les belles louanges comprises dans ses litanies, saint Épiphané l'appelle la confiance des chrétiens; saint Bernard, tout le sujet de notre espérance; Richard de Saint-Laurent, le cou de l'Église par où toutes les faveurs de Jésus-Christ doivent passer pour couler dans ses membres; l'Hymne des Grecs, notre mur, notre soutien et notre invincible défense; saint Germain de Constantinople, le flambeau qui éclaire nos ténèbres, la rosée qui éteint nos convoitises, le conseil qui dissipe nos doutes, la médecine qui guérit nos plaies, le lénitif qui apaise nos douleurs, la consolation qui dessèche nos larmes et le trésor qui remédie efficacement à notre pauvreté; enfin, le bienheureux Pierre Damien et d'autres Pères, l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu du ciel, et saint Éphrem, le port assuré de ceux qui étaient en danger de faire naufrage.

C'est pour cette même prérogative que saint Germain, patriarche de Constantinople, que je viens de citer, lui parle de cette sorte : « Personne n'est sauvé que par vous, ô très-sainte Vierge, personne n'est exempt du mal que par vous, ô Vierge très-pure; personne ne reçoit des dons célestes que de vos mains, ô Vierge très-chaste; Dieu ne fait miséricorde à personne que par votre moyen, ô Vierge Mère d'éternelle bénédiction. »

C'est donc Marie qui est notre avocate et notre médiatrice auprès de son Fils, mais une avocate qui a toutes les qualités que l'on peut souhaiter pour se bien acquitter de cette fonction; je veux dire, le crédit, l'industrie et la bonté. Le crédit, puisqu'elle est Mère de notre Juge, et que pour le fléchir elle lui peut représenter les entrailles qui l'ont porté, les mamelles qui l'ont allaité, les bras et les mains qui l'ont soutenu, et surtout le cœur qui l'a toujours aimé avec une tendresse infinie. L'industrie, puisque l'Écriture, selon l'application de l'Église, lui donne le nom de sagesse, et nous assure que le conseil et la prudence sont toujours avec elle. La bonté, puisqu'elle est notre Mère et qu'elle a pour nous un sein de miséricorde, dont la douceur ne

peut être comprise. Mais si Marie est une si bonne et si puissante avocate des fidèles, c'est particulièrement au moment de leur mort qu'elle leur fait paraître sa miséricorde et son assistance, et de fait Notre-Seigneur en récompense de l'acceptation qu'elle a faite de la mort, qu'elle n'avait nullement méritée, lui a donné un pouvoir singulier pour secourir les chrétiens en cette dernière heure. Ce qui fait que l'Église à la fin de la Salutation angélique, lui dit ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Et dans l'hymne *Memento* : « Marie Mère de grâce, Mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la mort. »

Il faut maintenant marquer les diverses industries dont nous devons nous servir pour honorer ses mérites et son excellence incomparable, et pour reconnaître en quelque manière les faveurs inestimables que nous avons reçues, et que nous recevons tous les jours par son moyen. Le P. Poiré au quatrième traité de sa Triple couronne, rapporte douze manières différentes de témoigner cette reconnaissance. La première est d'avoir une haute estime de cette divine Mère, de la regarder comme la première de toutes les créatures, et comme le grand chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, et de conserver toujours un profond respect pour ses dons, ses prérogatives et ses vertus ; la seconde, d'avoir une ferme confiance en son secours, de recourir à elle en toute sorte de difficultés, de se reposer sur sa protection sans inquiétude dans les affaires les plus épineuses, et de ne rien entreprendre que sous sa conduite, et dans l'espérance de sa protection ; la troisième, de l'aimer d'un amour cordial et constant, de se plaire à converser et à traiter avec elle, de se réjouir de ses perfections et de son bonheur, et d'étendre cet amour sur tout ce qui lui appartient ; la quatrième, de pratiquer les actions que l'on croit lui être plus agréables, dans la vue de lui plaire, telles que sont d'assister les pauvres, de visiter les malades, de consoler les affligés, de corriger les pécheurs et de travailler à la conquête des âmes ; la cinquième, de la remercier de ses bienfaits et d'inviter les autres à l'en remercier, de

lui attribuer les bons succès que l'on a eus dans ses affaires, et de faire que les autres les lui attribuent; la sixième, de publier partout ses mérites et ses louanges, de les faire connaître aux pauvres et aux ignorants, d'engager autant qu'on peut de monde à son service, et de détourner de toutes ses forces tout ce qui peut être contraire à sa gloire; la septième, de l'adorer intérieurement et extérieurement de l'adoration que nous appelons hyperdulie, d'honorer ses reliques et ses images, de célébrer dévotement ses fêtes, de lui élever des églises et des oratoires, ou de contribuer à leur ornement, et de visiter les lieux qui lui sont particulièrement dédiés; la huitième de lui être singulièrement dévot, soit en communiant souvent pour remercier Dieu des grâces qu'il lui a faites, soit en récitant assidûment la Salutation angélique, ou le petit Office, le Rosaire, la Couronne, et d'autres oraisons composées en son honneur; la neuvième, de faire diverses mortifications aux jours que l'Église a particulièrement désignés pour solenniser sa mémoire, comme de jeûner, de porter le cilice, de coucher durement, de s'abstenir du jeu et de la promenade, et de vivre dans une plus grande retraite; la dixième, d'imiter ses admirables vertus, surtout sa foi, sa confiance en Dieu, son humilité, sa patience, sa douceur, sa pureté angélique et sa charité toute divine; la onzième, d'entrer dans les associations et les confréries établies sous son nom, telles que sont celles du Rosaire, du Scapulaire et de la Pureté; la douzième, de travailler continuellement à amplifier son culte, et à étendre les respects et les adorations qui lui sont rendus.

Il faudrait encore un nouveau discours pour rapporter les grâces qui ont été obtenues par ces pratiques, et les miracles que la glorieuse Vierge a faits de tous côtés en faveur de ceux qui s'y sont rendus fidèles. On pourra les voir dans les livres qui ont traité exprès de cette matière; outre qu'on en trouvera une grande partie dans les vies des Saints.

Après avoir satisfait aux huit points que je m'étais proposés au commencement de ce discours, il me reste à dire un mot de l'institution de la fête d'aujourd'hui, qui est la plus solennelle de toutes les fêtes de Notre-Dame.

Il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'était pas encore instituée au temps de l'empereur Marcien et de l'impératrice Pulchérie, puisque ayant érigé un temple à Constantinople en l'honneur de Notre-Dame, ils prièrent le patriarche de Jérusalem de leur faire avoir son corps pour enrichir et ennoblir cette basilique. Mais depuis ce temps-là elle commença à s'établir et à s'étendre en divers lieux, tant dans l'Eglise latine que dans l'Eglise grecque. J'ai déjà remarqué qu'il en est fait mention dans l'Ordre romain, que quelques auteurs font plus ancien que la seconde race de nos rois, de même que dans le Bénédictinal et le Sacramentaire de saint Grégoire, qui vivait à la fin du vi^e siècle. Il est vrai que l'on tient que dans ce dernier l'office de l'Assomption y a été ajouté ; mais il est constant que cette addition est plus ancienne que Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, puisque l'abbé Grimolde, qui vivait en ce temps-là, a fait le premier cette remarque. Nous trouvons aussi cette fête dans les règles de saint Grodegand, évêque de Metz, sous Pépin le Bref, dans les capitulaires de Charlemagne et dans les décrets du concile de Mayence en 813. Elle avait vigile et octave dès le pontificat de Nicolas I^{er} en 858, et Sigebert rapporte dans sa chronique que cette octave avait été établie par Léon IV. Mais il est probable que l'établissement de la fête remonte aux premiers siècles.

(GIRY.)

S. STRATON, S. PHILIPPE ET S. EUTYCHIEN,

MARTYRS.

Saint Straton et saint Philippe, avec un autre fidèle, saint Eutychien, furent dénoncés comme chrétiens en l'an 303, dans la persécution implacable de Dioclétien. Ayant subi généreusement quelques tortures, ils furent livrés aux bêtes, qui les respectèrent, au grand étonnement des tortionnaires. Alors les juges condamnèrent les trois chrétiens au feu. On les jeta sur un bûcher, d'où leurs âmes s'élevèrent au ciel.

SAINT NÉOPOL OU NAPOLEON,

MARTYR.

Saint Néopol ou Néopolus, nommé Napoléon par l'usage reçu et par la manière de prononcer du moyen âge, qui s'introduisit dans l'Italie, comme il est encore communément appelé chez les Italiens, était illustre autant par sa naissance que par l'éclat de ses vertus, ce qui l'avait élevé à une charge éminente.

Parmi tant de fidèles qui versèrent leur sang pour la défense de la foi, saint Napoléon fut un de ceux qui soutinrent à Alexandrie, avec un courage extraordinaire, pour le nom de Jésus-Christ, les tourments les plus inouïs. On lui enlevait des lambeaux de chair après l'avoir persécuté de mille manières différentes. Mais la pensée du ciel lui fit supporter avec joie tous ces horribles traitements; couvert de sang et déchiré par tout le corps, il fut jeté dans une affreuse prison. Ainsi accablé par les souffrances occasionnées par tant de tortures, et après avoir perdu tout son sang pour Jésus-Christ, il rendit en paix son âme, et alla recevoir dans le ciel la juste récompense que lui avaient méritée sa foi et son martyre.

Il est fait mention de saint Napoléon par les anciens historiens, et dans les martyrologes.

SAINT ALYPIUS OU ALYPE,

EVÊQUE DE TAGASTE.

Alypius, connu dans toute l'Eglise, et par son mérite personnel, et par l'amitié de saint Augustin, était né comme lui à Tagaste, ville de Numidie en Afrique, où ses parents tenaient le premier rang. Il avait quelques années de moins que ce Saint, qui était né l'an 354; il eut aussi la taille du corps plus petite que lui. Lorsque ce Saint vint enseigner les belles-lettres à Tagaste, Alype se trouva en âge de les apprendre, et il fut un de ses écoliers pour la grammaire et la rhétorique. Il le suivit depuis à Carthage, où il continua d'étudier sous lui. S'il aimait son maître, parce qu'il le croyait savant et honnête homme, son maître avait aussi beaucoup d'affection pour lui, à cause de l'ex-

cellence de son naturel. Car tout jeune qu'il était, il faisait paraître beaucoup de disposition à la vertu. Mais étant arrivé à Carthage, et la faiblesse de l'âge l'empêchant de résister à la force du mauvais exemple, il fut entraîné par le torrent des dérèglements de cette ville, et il se laissa aller à la folle passion que l'on y avait pour les vains amusements des spectacles qui se donnaient au peuple dans le cirque. Saint Augustin y enseignait alors la rhétorique, mais Alype n'allait point encore à ses leçons, à cause de quelque brouillerie survenue entre son père et ce Saint. C'est ce qui le mettait hors d'état de lui donner des avis comme il le souhaitait pour le guérir de cette passion, qui était capable d'anéantir tout ce qu'il y avait de bon en lui. Alype sans s'arrêter aux raisons qui divisaient son père d'avec son maître, s'accoutuma insensiblement à retourner à la classe de celui-ci. Un jour qu'il y était, Augustin ayant à expliquer un endroit qu'on pouvait éclaircir et embellir par la comparaison de ce qui se passait au cirque, prit occasion de s'étendre avec une raillerie vive et piquante contre ceux qui étaient possédés de l'amour de ces folies. Alype crut que cela n'avait été dit que pour lui, quoique Augustin n'en eût pas eu la pensée. Il en fut si touché, qu'il s'abstint de retourner aux spectacles, et ayant obtenu de son père la permission de reprendre ses études sous Augustin, il s'attacha à lui avec plus d'amour et d'estime que jamais. Étant encore à Carthage, comme il se promenait un jour devant le palais, occupé de la répétition de quelque leçon de la classe, il fut pris à la place d'un voleur qui avait dérobé le plomb des balustres de la terrasse. On le trouva saisi innocemment de la hache dont cet homme s'était servi pour couper le plomb, mais qui l'avait jetée pour fuir au bruit de ceux qui étaient venus pour l'arrêter. Lorsqu'on lui vit la hache qu'il n'avait ramassée que parce qu'elle s'était rencontrée à ses pieds, on ne douta point qu'il ne fût coupable du vol, et on se disposa à faire son procès. Il ne put prouver son innocence, parce qu'elle manquait de témoin, mais comme on le menait en prison, et peut-être même au supplice, un architecte de la ville qu'on avait consulté sur le dommage fait à la terrasse, découvrit le véri-

table auteur du vol, et justifia si évidemment l'innocence d'Alype, qu'on fut obligé de le renvoyer absous. Ce dangereux incident ne lui fut pas inutile; il lui apprit pour le reste de ses jours à ne pas précipiter les jugements des accusés, lorsqu'il se trouva en place de les rendre.

Il quitta la ville de Carthage avant saint Augustin, pour aller apprendre le droit à Rome; il était engagé alors dans les superstitions des manichéens, à l'exemple de son maître. Mais il s'y était laissé aller par un motif différent; car comme il aimait extrêmement la continence, il fut ébloui par l'apparence de celle dont ces hérétiques faisaient profession. Étant à Rome, il retomba dans la passion des spectacles, quoiqu'il ne s'y fût laissé traîner que par force dans les commencements. Mais Dieu l'en guérit de nouveau, et lui apprit enfin à ne plus se fier à ses propres forces pour quoi que ce fût, et à ne mettre sa confiance qu'en lui. Lorsqu'il eut fini l'étude du droit, il entra en charge et exerça celle d'assesseur du trésorier général de l'empereur dans le département d'Italie, avec une intégrité que l'on vit à l'épreuve de toute tentation. Il en donna des preuves contre un sénateur très-puissant qui s'était rendu redoutable au trésorier même; il se montra également insensible aux promesses et aux menaces d'un homme qui avait gagné ou intimidé presque tout le monde, et chacun admira le fonds de probité et de désintéressement d'où lui venait la fermeté avec laquelle il sut maintenir la sainteté des lois. L'exercice de sa charge n'empêcha point qu'il ne demeurât toujours étroitement uni à saint Augustin, lorsque celui-ci fut arrivé à Rome. Il quitta même sa charge et le séjour de cette ville pour le suivre à Milan, ne pouvant se résoudre à le quitter. Là, pendant que son maître et son ami professait la rhétorique, il trouva un emploi d'assesseur ou de conseiller au vicariat d'Italie, approchant de celui qu'il avait eu à Rome, et il l'exerça avec la même intégrité et le même désintéressement qui lui attira l'estime et l'affection de ceux du pays. Cependant ni lui ni Nébride leur commun ami, qui avait tout quitté en Afrique pour venir aussi à Milan, ne tenaient ni à leurs emplois ni au séjour de cette ville; ils n'étaient attachés

qu'à la personne d'Augustin, qu'ils étaient résolus de suivre partout, par le seul désir de s'unir à lui dans la recherche de la vérité. Tous trois étaient en balance sur la manière de vie qu'ils devaient suivre; tous trois cependant touchés de plus en plus de l'amour de la sagesse, cherchaient un état qui leur laissât une liberté entière de vaquer à son étude, loin des embarras du siècle. Alype détournait Augustin du mariage autant qu'il lui était possible, et lui représentait à tout propos que dès qu'il y serait engagé, ils ne pourraient plus vivre ensemble dans ce loisir tranquille que l'amour de la sagesse leur faisait désirer. Ses discours avaient d'autant plus de poids, qu'il était parfaitement chaste, et que dès la première expérience qu'il avait faite de la volupté, il y avait renoncé pour toujours. Augustin tâchait de se défendre contre Alype, par l'exemple de ceux qui pour avoir été mariés, n'avaient pas laissé de s'appliquer à l'étude de la sagesse, de chercher Dieu, d'aimer leurs amis, et de leur être fidèles. Non content de rejeter ses avis, il essaya de le séduire lui-même, et de lui inspirer ses faiblesses. A force de lui représenter l'honnêteté du mariage, il pensa lui persuader de se marier aussi par complaisance. Mais le changement que Dieu fit peu après dans le cœur d'Augustin, fut cause que cette résolution n'eut point de suite.

L'un et l'autre se trouvaient encore alors attachés à la secte des Manichéens, mais sans être persuadés de leurs dogmes, et ils attendaient quelques nouvelles lumières pour se déterminer entièrement à suivre l'Église catholique, à quoi ils se sentaient de plus en plus disposés. Alype tâchant d'en approfondir tous les sentiments, se trouva retardé par la peine que lui faisait l'opinion de ceux qui croyaient que Jésus-Christ n'avait point d'âme comme les nôtres et qu'il n'était composé que du corps humain et de la Divinité. Mais ayant appris que ce qu'il prenait pour la foi de l'Église n'était que l'erreur des Apollinaristes, condamnée de tous les catholiques, il ne trouva plus rien qui l'arrêtât. Il se voyait alors sans occupation civile, parce que son emploi d'assesseur du magistrat qu'il avait exercé pour la troisième fois était fini, et il logeait avec Augustin et Nébride dans

une même maison. Ce fut là que Dieu acheva le grand ouvrage de leur conversion, après un entretien qu'Augustin et lui eurent avec un officier de la cour du jeune Valentinien nommé Ponticien, qui étant Africain comme eux, était venu leur rendre visite, et leur avait appris la vie merveilleuse de saint Antoine et la conversion de deux officiers de l'Empereur, que la lecture de cette vie avait opérée. Alype qui avait moins de chaînes à rompre qu'Augustin, sentit sans doute moins de secousses et d'agitations que lui dans les derniers efforts qu'il fallait faire contre l'ennemi du salut; mais il prit part à toutes celles de son ami, compatissant à toutes ses peines avec d'autant plus de joie qu'il participait à sa grâce. Il se retira ensuite avec lui et quelques autres de ses parents et de ses amis à la campagne, en un lieu appelé Cassy, où Vérecond, citoyen de Milan, leur prêta sa maison. Là se préparant à recevoir le Baptême avec lui, il l'aida à composer son livre contre les Académiciens et son traité de l'Ordre des choses. Il secondait ce travail par la prière, par les humiliations ou les actes d'une humilité sincère, par les austérités; il marquait le courage qu'il avait à dompter son corps, en s'assujettissant à marcher nus pieds pendant l'hiver dans cette partie de l'Italie septentrionale, qui était un pays froid pour les Africains. Il fut baptisé avec saint Augustin dans l'église de Milan, par les mains de l'Évêque saint Ambroise, la veille de Pâques de l'an 387. Ils retournèrent à Rome ensuite, et après plus d'un an de séjour ils quittèrent l'Italie pour repasser en Afrique. Lorsqu'ils furent arrivés à Tagaste, lieu de leur naissance, ils se retirèrent à la campagne suivis de quelques amis qui s'associèrent à eux pour mener un genre de vie conforme à celui des premiers fidèles, chez qui tout était commun sous la règle de l'Évangile, et qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Ils travaillèrent dans cette solitude à se sanctifier par la prière, par l'étude et la méditation de la loi de Dieu dans ses saintes Écritures et par les exercices de la pénitence, jusqu'à ce qu'au bout de trois ans saint Augustin en fut tiré pour être fait prêtre de l'Église d'Hippone, où il attira ensuite Alype dans le monastère qu'il y bâtit.

Quelques-uns ont cru que saint Alype l'avait précédé dans l'ordination de la prêtrise, comme il fit depuis dans celle de l'épiscopat. Pendant que saint Augustin était attaché au service de l'Église d'Hippone, sous l'évêque Valère, la piété fit entreprendre à Alype un voyage en Palestine, pour visiter les Lieux Saints. Ce fut là qu'il connut saint Jérôme, sous lequel il se perfectionna dans l'étude de l'Écriture, et qu'il lia avec lui l'amitié dont il fit part à saint Augustin, qui avait d'ailleurs d'autres sujets de relation avec ce Saint. Mais on peut dire que ce fut à saint Alype que saint Augustin eut l'obligation entière de l'amitié de saint Paulin, qui avait quitté depuis un an ou deux toutes les grandeurs et toutes les richesses du siècle, et qui venait d'être ordonné prêtre. Alype, à son retour de Palestine, fut fait évêque de la ville de Tagaste, vers le commencement de l'année 394 ou la fin de la précédente. Peu de temps après il apprit toutes les circonstances édifiantes de la conversion de saint Paulin, son ami, qu'il avait connu à Milan. Aussitôt, pour lui faire voir ce que valait l'amitié de saint Augustin qu'il lui avait procurée, il lui envoya cinq de ses ouvrages contre les Manichéens, et lui demanda quelques livres pour connaître l'histoire et les affaires ecclésiastiques. Saint Paulin qui était tout nouvellement établi à Nole, en Campanie, servant Dieu au tombeau de saint Félix, remercia saint Alype d'un présent si considérable, en lui envoyant la Chronique de saint Eusèbe avec un pain d'eulogie, et le pria en même temps de lui écrire l'histoire de sa vie. C'est ce qu'il ne put obtenir de la modestie de notre Saint, qui l'emporta, pour cette fois, sur le désir qu'il avait de ne lui rien refuser. Mais saint Augustin à qui saint Paulin avait écrit en même temps pour lui marquer l'estime qu'il faisait de ses ouvrages, lui promit dans sa réponse de suppléer au refus ou plutôt à la pudeur de son ami, et d'écrire lui-même cette histoire d'une vie qu'il connaissait comme la sienne. Il se jugeait plus propre à donner cette satisfaction à saint Paulin, qu'Alype même qui n'aurait pas manqué de supprimer une grande partie des dons excellents dont son âme était enrichie, et des grandes choses que Dieu avait déjà faites en lui, ou en d'autres personnes encore

par son moyen. Nous n'avons pas lieu de douter qu'il n'ait acquitté sa parole ; mais nous avons grand sujet de regretter la perte que l'Église a faite de son ouvrage. On ne peut pas dire que les lettres de ce Saint, celles de saint Paulin et celles de saint Jérôme ensemble, soient capables de remplacer cette perte ou de nous en consoler, quoiqu'elles rendent de grands témoignages à la vertu de saint Alype, et qu'elles nous le représentent comme un grand Évêque qui joignait toutes les qualités d'un pasteur éclairé, vigilant et charitable, à celles d'un humble solitaire amateur de la pauvreté, de la mortification et de la retraite.

Il y avait plus de deux ans et demi qu'il gouvernait l'Église de Tagaste, lorsque saint Augustin fut fait évêque d'Hippone ; mais loin de vouloir tirer aucun avantage de ce degré d'ancienneté, il continua de le regarder comme son maître. Il s'unit avec lui plus étroitement que jamais, pour servir l'Église de Jésus-Christ contre les hérésies qui la tourmentaient. Il fut de presque tous les conciles d'Afrique et de Numidie, de son temps, et il eut part à tout ce qui se fit de considérable contre les Donatistes et ensuite contre les Pélagiens. Il se trouva au synode national de toutes les provinces d'Afrique, tenu à Carthage le 25 août de l'an 403, pour la réunion des premiers à l'Église, et il fut un des sept Prélats choisis d'entre les catholiques, pour la fameuse conférence de l'an 411, dont il sera plus à propos de parler dans la vie de saint Augustin. Ce fut la même année que saint Alype s'attira beaucoup d'injures du peuple de la ville d'Hippone, au sujet de Pinien, noble Romain, qui s'était retiré en Afrique avec sa belle-mère Albine et sa femme Mélanie la jeune, que l'on qualifiait alors sa sœur, après la prise de Rome par les Goths. Pinien étant allé voir saint Augustin à Hippone, fut assiégé dans l'église au milieu de la Messe, par le peuple qui demandait qu'on le fit prêtre. La résistance de Pinien fut cause d'un grand tumulte, qu'il ne put apaiser qu'en jurant qu'il ne prendrait point d'établissement hors d'Hippone, et que s'il consentait jamais qu'on le fit prêtre, ce ne serait que pour l'Église de cette ville. Lorsqu'il se vit en liberté, il se retira à

Tagaste avec Albine et Mélanie ; il protesta de la violence qui lui avait été faite dans l'église d'Hippone et voulut déclarer nul son serment, parce qu'il avait été forcé et que le peuple d'Hippone ne le voulait avoir pour prêtre, qu'afin que cette Église profitât de ses grands biens. Saint Alype parut prendre son parti, et se voyant chargé d'injures par le peuple d'Hippone, comme s'il eût voulu retenir Pinien avec tous ses biens pour l'église de Tagaste, il se déclara neutre, et laissa dans l'embarras saint Augustin qui, sans avoir eu néanmoins aucune part à ce qu'avait fait son peuple, s'était conduit à son ordinaire avec beaucoup de sagesse en cette rencontre. Mais ce petit nuage se dissipa bientôt, et il ne servit qu'à fortifier et à faire éclater encore plus qu'auparavant l'amitié qui les unissait. Saint Alype joignit ses lumières et ses forces aux siennes, pour combattre l'hérésie Pélagienne et ils partagèrent ensemble l'honneur de toutes les grandes affaires de l'Église d'Afrique. Ils écrivirent en commun à la veuve Julienne, dame romaine, mère de l'illustre vierge Démétriede, pour la garantir avec toute sa famille, du poison de cette hérésie, dont l'hérésiarque Pélage avait rempli sa lettre à cette vertueuse fille, qui sur l'avis des deux saints Prélats avait renoncé généreusement au mariage qu'on lui préparait, pour consacrer sa virginité à Dieu. Saint Alype voyant que les Pélagiens, quoique confondus et réprimés par les écrits de saint Augustin, et condamnés par les conciles des Evêques et par le jugement du Saint-Siège, ne laissaient pas de troubler l'Église d'Afrique, vint en Italie implorer la protection de l'empereur Honorius, qui tenait sa cour à Ravenne. Son voyage eut le succès qu'il s'en était promis, comme il paraît par le rescrit des empereurs Honorius et Théodose le Jeune, du 9 juin de l'an 449, où les fauteurs de l'hérésie sont soumis aux mêmes peines que les hérétiques.

De Ravenne, Alype vint à Rome pour s'opposer aux artifices dont usaient les Pélagiens, qui tâchaient de se faire des protecteurs dans le clergé de cette ville et de surprendre encore l'autorité du Saint-Siège. Il y fut très-bien reçu du Pape Boniface, qui lui remit, entre les mains, deux lettres de Julien, défenseur

du Pélagianisme, pour les porter à saint Augustin et les lui faire réfuter. Il reçut aussi avant que de repasser en Afrique, de la part du comte Valère qu'il avait vu à Ravenne, des extraits des quatre livres que le même Julien avait écrits contre le premier livre de saint Augustin sur les noces et la concupiscence, afin de les faire tenir au même Saint, et de l'engager à y répondre, ce qu'il fit dès l'an 420. L'année d'après, saint Alype fit un second voyage en Italie pour le service de l'Église catholique contre les nouveaux efforts des hérétiques qui cherchaient à se venger principalement de saint Augustin et de lui, par la plume envenimée de Julien. L'un et l'autre méprisèrent, par une générosité chrétienne, les injures personnelles dont cet adversaire prétendait noircir leur réputation ; mais ils surent toujours parfaitement détacher la cause de l'Église de leurs intérêts particuliers et sacrifier ceux-ci pour la défense de celle-là. Saint Alype apporta au comte Valère le second livre de saint Augustin sur les noces et la concupiscence, et rendit au Pape Boniface les quatre livres du même Saint, qui lui étaient adressés. Les Pélagiens ne manquèrent pas de calomnier saint Alype sur les circonstances de ce second voyage d'Italie, disant qu'il avait amené d'Afrique plus de quatre-vingts chevaux pour en faire des présents aux tribuns ; qu'il avait répandu beaucoup d'argent et procuré des successions pour corrompre les puissances et exciter les peuples à la sédition. Ces reproches, quoique très-faux, donnent lieu de conjecturer que saint Alype était chargé, par les Évêques d'Afrique, de solliciter, à la cour, quelque ordre contre les Pélagiens. En effet, il se trouve contre eux un édit de Constance, qu'Honorius, dont il avait épousé la sœur, avait déclaré Empereur le 8 février de l'an 421, et qui mourut au bout de six mois.

Julien entreprit, quelques années après, de réfuter ce second livre de saint Augustin sur les noces et la concupiscence, par un gros ouvrage divisé en huit livres, dont Alype trouva cinq à Rome, et il les envoya aussi à saint Augustin, avec promesse de lui faire bientôt tenir les trois autres ; car il était alors en Italie pour la troisième fois. Il pressa cet ami, pour l'honneur et l'intérêt de l'Église, de répondre promptement à cet ouvrage, qui

causait beaucoup de scandale parmi les honnêtes gens. Saint Augustin se mit en devoir de lui obéir, et il n'y eut que la mort qui l'empêcha d'achever. Nous ne savons rien de ce que fit saint Alype, depuis ce dernier voyage. Saint Augustin le qualifie de vieillard, dans une lettre qu'il lui écrivit l'an 429 pour lui apprendre la conversion miraculeuse du médecin Dioscore. On ne doit pas douter que saint Alype ne fût alors primat des Evêques de Numidie, selon l'usage où l'on était en Afrique, de donner ce rang à l'ordre du temps de la réception et non à la dignité des villes, excepté celle de Carthage. On croit qu'il se renferma dans Hippone, l'an 430, durant le siège de la ville par les Vandales, pour continuer de servir l'Eglise avec saint Augustin. Car on peut assurer qu'il avait part à tout ce que faisait ce Saint. C'était lui qui faisait venir tous les secours dont il avait besoin pour travailler, qui faisait copier les ouvrages des Pélagiens qu'il fallait réfuter et tout ce qui se faisait aussi de la part des catholiques, afin qu'il n'ignorât rien. Outre toutes les lettres qu'ils écrivaient en commun, lorsque le sujet en était important, ils avaient fait aussi divers voyages ensemble dans les provinces de l'Afrique, pour les affaires de l'Eglise. Un des plus remarquables avait été celui de Mauritanie, où ils étaient allés par commission du Pape Zosime et où ils avaient eu conférence avec l'évêque Émerit, donatiste dans Césarée, capitale de la province. L'amitié qu'il avait eue avec le malheureux comte Boniface qui attira depuis les Vandales en Afrique, était encore un des fruits de leur société; de sorte qu'ils partagèrent tout entre eux, jusqu'à leur chagrins particuliers et aux maux des autres. Il y a sujet de croire que saint Alype assista son ami à la mort, l'an 430; mais on ne peut dire de combien il lui survécut. Le Martyrologe romain fait mention de lui au 15 août; mais les Chanoines réguliers remettent sa fête au 23, pour la célébrer avec plus de liberté.

SAINT BAUSSANGE,

MARTYR.

Saint Baussange (Balsemius) naquit à Limoges vers la fin du iv^e siècle. Ses parents lui donnèrent l'éducation la plus chrétienne.

tienne, et il répondit parfaitement à leur attente. Il fut de bonne heure agrégé au clergé, où il remplit ses devoirs avec édification. Il reçut les Ordres mineurs successivement, et il parvint à l'Ordre du diaconat. Quelque temps après, avançant vers la perfection, et animé du zèle de son salut, il se détermina à sacrifier à Dieu, ses parents, ses amis, sa patrie, il quitta tout pour suivre l'attrait de la grâce qui l'appelait ailleurs.

Il vint dans le diocèse de Troyes, sous l'épiscopat d'Aurélien, et fixa sa demeure à Arcis-sur-Aube, où, sous l'autorité du pontife, il exerça son ministère. Il s'y appliqua à la prédication de l'Évangile à tous les peuples des environs, et il le fit avec tant de succès qu'il fut regardé comme l'Apôtre d'Arcis. Il visitait les malades, consolait les affligés, administrait l'Eucharistie aux fidèles, et Dieu répandit sur ses travaux les plus abondantes bénédictions.

Au commencement du v^e siècle, les Vandales, les Alains et autres barbares, ayant passé le Rhin, pénétrèrent dans les Gaules et ravagèrent tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Du pays Rémois, ils s'avancèrent vers Arcis et y continuèrent leurs cruautés. Baussange n'en fut point intimidé, il eut le courage de leur faire des représentations et de les exhorter à se dépouiller de leur barbarie, et à montrer plus de douceur et d'humanité. Mais ses instructions ne produisirent pas l'effet qu'il en pouvait attendre : les barbares irrités de sa hardiesse, l'accablèrent de coups à deux jets de pierre d'Arcis, dans un lieu appelé la Dorée. Ils crurent l'avoir fait mourir ; mais ayant vu qu'il s'était relevé et qu'il marchait, ils retournèrent sur lui, le tourmentèrent de diverses manières, le chargèrent de chaînes, et enfin lui tranchèrent la tête, jetèrent son corps dans un puits voisin et le couvrirent de pierres.

Quelques années après, une dame de Limoges ayant perdu la vue, fut inspirée de Dieu de se rendre au lieu du martyr de saint Baussange, fit décombler le puits, trouva le corps sain, se frotta les yeux avec l'eau de ce puits et recouvra la vue. Alors les reliques furent placées dans une église voisine, dédiée à saint Pierre. Vers le milieu du x^e siècle, Hersendis, dame de

Ramerup et comtesse d'Arcis, les enleva et les déposa dans la chapelle de Sainte-Marie, qu'elle avait fait bâtir auprès de son château. C'est à présent un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît. Il faut distinguer saint Baussange d'un autre du même nom, neveu de saint Basle, qui vivait deux cents ans après.

SAINT BALSÈME,

SOLITAIRE.

Balsème était neveu de saint Basle, qu'on vénère le 26 novembre, il était, comme saint Baussange, originaire du Limousin, et comme lui, il se sanctifia dans la Champagne ; sous la direction de saint Basle, son oncle, il mena la vie érémitique. Saint Basle étant mort en l'an 620, Balsème hérita de sa cellule, où ses vertus continuèrent d'attirer les peuples. Elle était auprès de Reims. Les Martyrologes placent saint Baussange et saint Balsème au même jour 15 août. Leur nom latin est le même : *Balsemius*.

SAINT FRAMBOURG,

SOLITAIRE.

Saint Frambourg, *Frambaldus*, dont on a fait aussi Frambald et Frambaud, était né en Auvergne, dans les dernières années du v^e siècle, de parents nobles et riches. Il passa sa jeunesse à la cour ou à la suite des successeurs de Clovis. Mais il se dégoûta bientôt des vanités du monde et se retira dans une humble demeure assez voisine de Paris. C'était aux lieux où s'est aggloméré le village d'Ivry. Comme il avait laissé des amis dans le monde, le voisinage de Paris lui attirant de fréquentes visites, il ne se trouva pas assez libre de vaquer comme il le voulait à son salut. Il disparut un jour et se retira dans l'abbaye de Micy, non loin d'Orléans ; puis, après s'être affermi dans la vie religieuse, il alla demander au saint évêque Innocent qui gouvernait l'église du Mans, la permission de se construire une cellule dans une grande forêt de son diocèse. Le bon prélat l'ordonna prêtre et le chargea d'éclairer et d'instruire les populations de la contrée où il cherchait un refuge. Il y mourut en 542, dans un âge déjà avancé, et sa sainteté s'étant manifestée par des

miracles, de nombreux pèlerins accoururent à son tombeau. On leva son corps qui fut donné à la ville de Senlis; il y fut le patron de la collégiale de cette ville. En 1673, les habitants d'Ivry sachant qu'il avait habité dans leur village à sa retraite de la cour, obtinrent une partie de ses Reliques et fondèrent une Confrérie de son nom.

Les malades allaient là boire de l'eau d'une source où se désalterait le Saint, et plusieurs y trouvèrent guérison.

SAINT ARNOUL,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

Arnoul de Paleme, fils de Fulbert, gentilhomme de Brabant, seigneur de Thidengen sur l'Escaut, et de Meinsende parente des comtes de Louvain, de Namur et de Mons, vint au monde du temps du roi de France Henri I^{er}, et du comte de Flandre, son beau-frère Baudoin V dit de Lille ou le Débonnaire. Sa mère, sur une prédiction qu'on lui avait faite de ce qu'il devait être un jour, voulut le faire appeler Christophe, c'est-à-dire Porte-Christ, et ne l'appela jamais autrement, mais le nom que lui avait donné son parrain Arnoul d'Oudenarde prévalut. Il répondit parfaitement aux soins particuliers que l'on prit de son éducation, et la piété soutint toute sa conduite dès l'enfance. Il ne lui manquait rien du côté de l'esprit; il avait même des qualités du corps qui le distinguaient. Il devint si robuste que quatre ou cinq de ses compagnons les plus forts ne pouvaient lui résister. C'est ce qui porta son père à le mettre à l'académie plutôt qu'au collège, et à lui faire embrasser la profession des armes de bonne heure. Arnoul fit diverses campagnes au service de l'Empereur d'Allemagne, puis du roi de France, et il y acquit beaucoup de réputation. Mais son cœur n'était point à cet emploi, et il le fit assez connaître par ses assiduités aux offices divins dans les lieux où il se trouvait, par son amour pour la retraite, par divers exercices de dévotion, par sa modestie, sa sobriété et ses libéralités envers les pauvres. De sorte qu'après la mort de son père, il prit congé de sa mère, sous prétexte de venir à la cour de France, et alla se renfermer dans le monastère de Saint-

Médard de Soissons, où il demanda l'habit de Saint-Benoît. Après son année de probation on le mit à d'autres épreuves, en le chargeant de l'aumônerie du monastère. Cet emploi l'occupait agréablement autour des pauvres, pour lesquels il avait toujours eu beaucoup de tendresse ; mais il ne diminua rien de l'exacte assiduité qu'il apportait à tous les exercices de la discipline régulière. Il enchérit beaucoup encore sur ce que prescrivait la Règle. Il se traitait le corps avec une rigueur impitoyable, ne lui laissant prendre du repos ou de la nourriture qu'autant qu'il lui était absolument nécessaire pour ne pas mourir. Non content de son cilice, il se serrait encore les reins d'une ronce pliante, dont les pointes lui entraient dans la chair ; mais tous ces mauvais traitements ne l'empêchèrent point de conserver toujours la douceur de son tempérament, et de faire paraître le calme et la sérénité de son âme par la gâté qu'on lui voyait sur le visage. Elle éclatait principalement dans l'obéissance qu'il rendait aux autres, dans ses humiliations, et dans ce que ses travaux avaient de plus vil et de plus pénible. Il s'attacha particulièrement à un reclus du monastère, homme de grande piété nommé Érobold, pour apprendre de lui l'art de la contemplation céleste, et les voies de la perfection. Après sa mort il obtint sa cellule, selon l'usage où l'on était encore alors dans l'Ordre de Saint-Benoît de laisser vivre en anachorètes, hors de la communauté, ceux qui étaient appelés à la solitude. Il demeura trois ans dans ce trou, et y souffrit toutes les injures des saisons, outre la faim et la soif qu'il n'apaisait jamais entièrement, sans que rien fût capable de troubler le repos de son oraison.

Après la mort de l'abbé Renaud qui avait reçu ses vœux, le monastère tomba sous la conduite d'un mauvais moine nommé Ponce, qui s'était fait pourvoir de l'abbaye par la nomination du roi. Les violences et les dérèglements de cet homme, obligèrent les Religieux à le dénoncer à l'évêque de Soissons, Thibaut de Pierrefont qui, avec l'autorité du roi même qui l'avait nommé, le chassa et mit Arnoul en sa place, fort malgré lui, mais du consentement unanime de toute la communauté. Notre Saint rétablit en

peu de temps la discipline que Ponce avait ruinée, et il repeupla le monastère de Religieux, que l'odeur de sa sainteté commença d'attirer à saint Médard. Sa réputation s'étendit ensuite dans les provinces du royaume, surtout depuis qu'à l'éclat de ses vertus Dieu joignit le don de diverses grâces qu'il accorda aux autres par le moyen de son Serviteur. Cependant ses propres Religieux qui n'avaient pas tout l'esprit de la réforme qu'il tâchait de leur inspirer, commencèrent à se dégoûter de son gouvernement, parce qu'encore qu'il eût grand soin de leurs bâtiments, de leurs revenus et du reste des dehors de la maison, ils ne pouvaient l'empêcher de garder toujours un extérieur très-pauvre, tandis que les autres abbés étaient magnifiques en équipage. De sorte qu'à leur sentiment, lorsqu'il s'avalissait ainsi, il les rendait eux-mêmes méprisables dans le monde. Un d'eux nommé Eudes, qui se croyait plus digne d'être abbé que lui, et qui cherchait à lui nuire pour tâcher de le déposséder, fit suggérer au roi Philippe I^{er} qu'il fallait obliger, selon la coutume, l'abbé de Saint-Médard à l'accompagner à la guerre, et à entretenir à ses dépens les troupes qu'il était tenu de lui fournir. Le roi s'étant laissé persuader, manda au saint Abbé de venir à la tête de ses vassaux, et de lui amener les troupes qu'il devait livrer. Quelques grands que fussent les privilèges de l'abbaye de Saint-Médard, Arnoul ne prétendit pas secouer cette servitude, à laquelle il reconnaissait que les abbés ses prédécesseurs avaient été soumis, à cause des grands biens que la maison possédait par la libéralité des rois. Mais il fit dire au roi que n'ayant pas renoncé à la milice séculière pour y retourner, il ne pouvait se résoudre à conduire lui-même les soldats qu'il était obligé de lui livrer, et que ce n'était pas en ce point qu'il devait imiter ceux qui l'avaient devancé. Voyant que les officiers du roi continuaient de l'inquiéter sur ce sujet, il prit cette occasion pour exécuter le dessein qu'il avait déjà de se retirer, et s'étant déchargé du fardeau de l'abbaye sur saint Géraud, qui fut depuis fondateur de Seauve, à six lieues de Bordeaux, il se renferma dans son ancienne cellule, avec une joie égale au déplaisir qu'il avait eu, lorsqu'on l'en avait tiré pour le faire abbé. Rien ne troubla la

satisfaction qu'il avait de son état, que l'invasion que Ponce fit de l'abbaye, dans la possession de laquelle il se mit à main armée, par la protection de la reine Berthe de Hollande. Il fut mortifié de voir son ami saint Géraud chassé, mais il reçut comme une faveur de Dieu l'occasion qu'il eut de souffrir les effets de la cruauté de Ponce, qui crut devoir venger sur lui l'insulte qu'il prétendait lui avoir été faite par le roi et l'évêque de Soissons, lorsqu'on l'avait dépouillé de l'abbaye pour l'en revêtir.

Quoiqu'il semblât conspirer avec ce tyran pour se procurer toutes sortes d'humiliations et de souffrances, Dieu ne permit pas qu'il demeurât longtemps en cet état. L'évêché de Soissons étant venu à vaquer l'an 1080 par la mort de Thibaut de Pierrefont, puis par la déposition d'Ursion, qui avait été intrus contre les règles de la discipline, le clergé et le peuple prièrent le légat du Pape Grégoire VII, de leur donner Arnoul pour pasteur. Ils l'obtinrent sans peine, mais ils ne trouvèrent pas la même facilité dans Arnoul que dans le légat. Il fallut que celui-ci usât de l'autorité apostolique pour le réduire. Il confirma son élection à Meaux, et étant ensuite retourné à Die en Dauphiné, il l'obligea d'y aller recevoir l'ordination de sa main. Arnoul à son retour, trouva que Gervais, maître-d'hôtel du roi, frère d'Ursion, lui avait fait fermer les portes de Soissons. Il ne s'en émut pas davantage, et il alla établir son siège dans la petite ville d'Oulchy, où les peuples l'allèrent trouver en foule de tous les endroits de son diocèse, pour le reconnaître et recevoir ses instructions. Il fit une visite exacte de toutes ses paroisses, où il consacra beaucoup de nouvelles églises, prêcha lui-même partout, corrigea les dérèglements des ecclésiastiques, réforma divers abus qui s'étaient glissés parmi le peuple, extermina les superstitions, et rétablit la discipline dans sa pureté. On dit que Dieu accompagna les grâces qu'il lui accordait, pour s'acquitter dignement d'un si saint ministère, du don de guérir les corps aussi bien que les âmes, et de prédire les choses à venir. Le Pape Grégoire VII apprenant les grands succès de ses travaux évangéliques, lui envoya une commission apostolique pour aller en Flandre pacifier la province, qui était toute en trouble, à cause

des inimitiés de la noblesse entre elle. Arnoul répondit parfaitement à ses espérances ; il réconcilia la plus grande partie des gentilshommes avec le comte de Flandre, et remit la paix avec la crainte de Dieu dans plusieurs familles. Les habitants d'Oudenbourg à une lieue et demie d'Ostende, touchés de reconnaissance et de respect, lui donnèrent l'église de Saint-Pierre avec ses appartenances, pour y bâtir un monastère. Il y assembla des Religieux, et y mit une discipline qui fit revivre l'esprit de saint Benoît, et fut un bel exemple de réformation pour plusieurs communautés qui étaient tombées dans le relâchement. A son retour de Flandre, la ville de Soissons qui lui avait enfin ouvert ses portes, voulut profiter aussi des lumières et de la charité d'un si saint Pasteur. Il y fit des conversions admirables, et n'omit rien de ce qu'il pouvait contribuer de sa part pour la sanctification de son peuple. Il aurait bien souhaité pouvoir travailler avec autant d'efficacité à la correction des désordres publics de la France, et surtout du scandale que la cour donnait au royaume par plus d'une sorte de dérèglements. Mais voyant son zèle mal secondé par la faiblesse ou la lâcheté de ses confrères, qui pour la plupart étaient évêques courtisans, il quitta son évêché, et se retira dans sa première cellule du monastère de Saint-Médard. Peu de temps après, ceux d'Oudenbourg en Flandre l'envoyèrent prier encore de quelque réconciliation à faire dans leur pays. Il crut que c'était une occasion que Dieu lui présentait pour quitter Soissons, et aller finir ses jours dans le monastère qu'il avait établi à Oudenbourg, où il avait un pressentiment qu'il devait mourir. En effet, il n'eut pas achevé l'ouvrage de la réconciliation qui l'avait amené, qu'il tomba malade, et il mourut saintement au bout de trois semaines de maladie, le matin du jour de l'Assomption qui était un dimanche en l'année 1087. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, le lendemain, jour de la fête de saint Arnoul de Metz dont il portait le nom, selon la prédiction qu'il en avait faite. Son tombeau fut honoré de tant de miracles, qu'il s'y forma en peu de temps un pèlerinage fameux. C'est ce qui porta les évêques assemblés au concile de Beauvais, l'an 1120, par le légat apostolique Conon, à permettre

que Lambert, évêque de Tournay et de Noyon, levât son corps de terre ; à quoi ces prélats furent encore excités par l'histoire de la vie de notre Saint, qui avait été composée par Lisiard, évêque de Soissons, que produisit en plein concile Hariulfe, abbé de Saint-Pierre d'Oudenbourg, auteur d'une seconde vie de notre Saint. Lambert indiqua la cérémonie au 1^{er} mai de l'année suivante ; les peuples de Flandre, de Zélande, de Brabant, de la Basse-Picardie même y accoururent. Le jour de cette translation semble être celui de la principale fête de saint Arnoul, parce que celui de sa mort est occupé de celle de l'Assomption. L'on parle d'une autre translation du corps de saint Arnoul, faite de France à Bedford en Angleterre, et marquée au 22 août ; mais on a lieu de douter qu'il soit ici question de notre Saint.

LE BIENHEUREUX SOROR,

FONDATEUR DES HOSPITALIERS DE NOTRE-DAME DELLA SCALA.

Il naquit à Sienne le 25 mars de l'an 832, de parents qui subsistaient plutôt du travail de leurs mains que des biens de leur patrimoine, dont ils étaient médiocrement pourvus. Ils ne laissèrent pas de donner de si bonnes instructions à leur fils, et de l'élever dans des sentiments d'une piété si solide, qu'après leur mort, se voyant libre des soins qu'il leur rendait, et des secours qu'il leur procurait, il se dévoua entièrement au service de Dieu dans les exercices de la pénitence. Pour cet effet il se prescrivit un genre de vie qu'il ne changea que par raison de conformité lorsqu'il eut établi la Congrégation dont nous allons parler. Il portait continuellement le cilice, jeûnait trois fois la semaine au pain et à l'eau, et les autres jours il ne prenait que des viandes communes et en très-petite quantité. Pendant une heure du jour et autant de la nuit, il déchirait son corps avec des disciplines armées de pointes de fer, ce qui est un exemple de cette sorte de martyre dans le ix^e siècle. C'est Lombardelli qui rapporte ce fait dans la vie du bienheureux Soror. A peine s'il donnait à son corps quelque repos, et le peu qu'il lui accordait n'était que sur une planche, employant le reste de la nuit à la prière et à la méditation. Il se levait à minuit pour aller à quelque porte

d'église dans laquelle on disait matines à cette heure-là. Le jour il assistait à tous les offices, et visitait presque toutes les églises de la ville et les autres lieux de piété.

Mais, comme Dieu le destinait à secourir les pauvres, il lui inspira d'abord la pensée de donner un asile aux pauvres pèlerins, qui, passant à Sienne pour aller à Rome, et n'y ayant point de retraite assurée, étaient obligés de coucher le plus souvent dans les rues. Il avait une petite maison joignant l'église cathédrale, qu'il destina pour cette œuvre de charité, en la faisant servir d'hospice pour ces pauvres pèlerins. Il les invitait à y venir loger, il leur lavait les pieds, leur donnait à manger, et raccommodeait leurs habits. Ses soins ne se terminaient pas à des assistances simplement corporelles; il s'appliquait à leur procurer le salut éternel, en leur faisant des instructions, les entretenant de choses spirituelles, et les consolant dans leurs misères.

Son exemple, joint à ses exhortations, anima tellement les personnes charitables de Sienne, qu'il y en eut plusieurs qui voulurent contribuer à son pieux dessein. Les uns l'assistèrent d'argent, d'autres lui envoyèrent des vivres en abondance; de sorte que par cette assistance il se vit en état d'augmenter sa chambre et d'y mettre un plus grand nombre de lits. Les étrangers qui avaient ressenti les effets de sa charité en passant à Sienne, étant de retour chez eux, firent connaître ce saint homme, auquel on envoya de différents endroits de grosses sommes, par le moyen desquelles il se vit en état d'entreprendre de grands bâtiments, afin de pouvoir recevoir un plus grand nombre de pauvres. Pour cet effet il jeta les fondements de l'hôpital de Notre-Dame della Scala ou de l'Échelle, qui fut ainsi nommé parce qu'en creusant la terre pour faire les fondements, on y trouva trois degrés de marbre que l'on crut être des restes d'un temple qui était dédié à Minerve. Son hôpital étant achevé, et étant ainsi beaucoup augmenté, sa charité augmenta aussi en même temps. Non content d'y loger les pèlerins, il y reçut encore les malades de la ville et les étrangers; et voulant que les pauvres prisonniers se ressentissent aussi des aumônes qu'on

lui faisait, il leur envoyait à manger trois fois la semaine. Sa charité, qui n'avait point de bornes, le porta encore à recevoir les enfants exposés, et, par le moyen des grands legs que l'on fit à son hôpital, il se trouva en état de faire apprendre des métiers à ces enfants, afin qu'ils pussent gagner leur vie : et il mariait même les filles. Enfin cet hôpital est devenu si fameux dans la suite, qu'il a présentement plus de deux cent mille livres de revenu, sans les aumônes, qui sont considérables.

Le bienheureux Soror, voyant son hôpital solidement établi, et que plusieurs personnes qui s'étaient jointes à lui pour servir les pauvres voulaient persévérer le reste de leur vie dans ce saint exercice de charité, il leur prescrivit une sorte d'habillement pour les distinguer des séculiers, et des règlements tant pour leur manière de vivre que pour l'ordre du service des malades, la réception des pèlerins et l'élection des officiers. Il y avait des règles qui regardaient le recteur en particulier, et d'autres qui ne regardaient que les Frères. Il y en avait aussi pour les Sœurs ; car, comme il y avait dans l'hôpital des appartements séparés pour les femmes, elles étaient servies par des personnes de leur sexe, qui étaient habillées de même que les Frères. Ces règles furent d'abord approuvées par l'évêque de Sienne, et confirmées dans la suite, longtemps après la mort du Fondateur, par le Pape Célestin III, l'an 1194, et par plusieurs de ses successeurs. On y fit néanmoins des changements en différents temps, selon qu'on le jugea à propos pour le plus grand bien de l'hôpital. Plusieurs hôpitaux d'Italie, voyant le bon ordre qu'on observait dans celui de Sienne, y voulurent être soumis et le reconnaître pour leur chef. Le recteur de Sienne envoyait des hospitaliers dans ces hôpitaux, qu'il retirait quand il le jugeait à propos ; et il y faisait la visite comme général et nommait les recteurs. Il avait aussi voix à l'élection de l'évêque, et le droit de patronage dans plusieurs églises. Les principaux hôpitaux qui dépendaient de celui de Sienne étaient ceux de Florence, de Saint-Géminien, d'Aquapendenté, de Riéti, de Todi, de San-Miniato, de Poggibonzi, de San-Savino, de Barberino, et de Castel della Pieve ; mais dans la suite ils se sont soustraits

à l'obéissance du recteur de Sienne, et même tous ces hospitaliers, qui eurent dans la suite grand besoin de réforme, à laquelle ils ne voulurent point entendre, ont été entièrement supprimés vers le milieu du xvi^e siècle.

Quant au bienheureux Soror, voyant que l'hôpital de Sienne augmentait en revenus, il ne voulut faire aucune dépense sans l'avis de deux gentilhommes de la ville, auxquels il fit donner le nom de Sages de Notre-Dame della Scala; mais dans la suite le nombre de ces gentilhommes a été augmenté, et on en élit tous les ans huit le premier jour de janvier, qui doivent prendre connaissance de toutes les recettes et de toutes les dépenses de cet hôpital. Le bienheureux Soror y mourut le 15 août de l'an 898. L'on fut quatre jours sans le pouvoir mettre en terre, à cause de la grande foule du peuple qui ne le voulait point quitter. On le leva de terre l'an 1192 pour le mettre dans la sacristie, et son corps fut trouvé entier et sans corruption. (HÉLYOT.)

LE BIENHEUREUX FRANCO DE PÉROUSE,

PREMIER ARCHEVÊQUE DE SULTANIE EN PERSE.

Franco, natif de Pérouse, en embrassant l'institut des Frères Prêcheurs, vers l'an 1270, parut rempli de l'esprit du saint Patriarche; et il se proposa dès lors de marcher toujours sur ses traces. Fidèle à sa vocation, et à ses résolutions, la grâce le prépara de bonne heure aux travaux de l'apostolat, par les saints exercices de la prière et de la pénitence. Tout ce qu'il recevait de lumières, soit dans ses oraisons ou dans la lecture des bons livres, et tous les moyens de perfection qu'il trouvait dans la retraite, dans les leçons de ses maîtres ou dans la fréquentation des saints personnages dont les exemples l'édifiaient; il les mettait sagement à profit, afin de se rendre digne d'être un jour entre les mains de Dieu l'instrument de ses miséricordes, pour la conversion et le salut des peuples. On peut croire qu'à l'étude de la Religion, il ajouta celle des langues, dont la connaissance était surtout nécessaire à la fin qu'il se proposait.

Dès le commencement du xiv^e siècle, et après avoir fait en Italie le premier essai de ses talents, Franco fut destiné selon ses

désirs pour les Missions étrangères. Sa vocation était assez marquée ; et la volonté des supérieurs fut pour lui une nouvelle preuve que le ciel l'appelait à annoncer Jésus-Christ aux gentils. Plein de confiance et brûlant de zèle, il passa en Orient pour porter le flambeau de la foi dans les pays des infidèles. Les Arméniens, les Persans, les Tartares, profitèrent les premiers de ses prédications. Les annales de l'Église et les bulles du Pape Jean XXII, nous apprennent que la parole de Dieu, dans la bouche de ce digne Ministre, dissipa les ténèbres de l'idolâtrie et détruisit les œuvres de Satan dans plusieurs provinces. L'Évangile fut écouté avec respect, et les conversions se multiplièrent presque à l'infini. Aidé de plusieurs de ses Frères qui travaillaient avec lui et à son exemple dans la vigne du Seigneur, Franco combattit avec succès les superstitions païennes, renversa les idoles des nations et leurs temples profanes, éleva des autels au vrai Dieu et purifia dans les eaux du Baptême plusieurs milliers de nouveaux disciples de Jésus-Christ. Ce fut principalement dans la Perse, nouvellement soumise aux Tartares et dans les pays voisins, qu'on voyait ce grand nombre de conversions. Il s'en faisait tous les jours dans la ville de Sultanie, bâtie depuis peu par le grand khan Aliaptou, qui y avait établi sa résidence. Ce prince sans embrasser lui-même le christianisme, paraissait assez porté pour les chrétiens, du moins il ne s'opposait point aux progrès de l'Évangile. Et notre zélé missionnaire profitait de cette liberté pour avancer de plus en plus l'œuvre de Dieu et affermir dans la foi ceux qui en faisaient déjà profession.

Après la mort du khan Aliaptou, Shah Usbec son successeur, se montra encore plus favorable aux Ministres de l'Évangile : aussi la religion chrétienne dans fort peu d'années, parut-elle très-florissante dans une grande partie de ses États, surtout dans la ville royale. On y prêchait avec toute sorte de liberté, et on y expliquait sans contradiction nos saints Mystères ; on y célébrait publiquement et avec solennité le service divin ; les peuples se rendaient avec un louable empressement aux instructions. Et dans un pays où depuis tant de siècles les peuples avaient été partagés entre l'alcoran et le culte des idoles, on commençait à chanter avec

ferveur les louanges de Jésus-Christ, on apprenait sa loi, on observait ses préceptes. Il n'en fallait pas tant pour alarmer l'enfer, et susciter quelque persécution contre l'Église. Ceux qui ne manquaient pas de mauvaise volonté, n'avaient point heureusement assez de crédit pour oser la faire éclater avec quelque espérance de succès. La protection dont l'empereur, quoique infidèle, honorait nos prédicateurs était trop connue ; il fallait commencer par leur ôter cet appui en prévenant contre eux l'esprit de ce prince. On en chercha longtemps l'occasion, et on ne put la trouver. Enfin, après bien des tentatives inutiles, les ennemis de la religion s'avisèrent de persuader à quelques officiers de la cour, que le son des cloches, dont les chrétiens se servaient pour assembler les fidèles, était d'un mauvais augure pour les Tartares. Ces officiers, plus superstitieux que mal intentionnés, donnèrent dans le piège ; trompés par des fourbes, ils communiquèrent aisément leur crainte au prince, qui n'avait pas lieu de se défier de leurs dispositions à l'égard des chrétiens, qu'ils ne haïssaient pas en effet. Le grand khan donna aussitôt un édit, non pour interdire la prédication de l'Évangile, ni la célébration du service divin, ou les assemblées ordinaires des fidèles ; mais seulement pour défendre dans ses Etats le son des cloches, qu'il croyait annoncer quelque chose de triste ou de funeste à son empire.

Les plus zélés entre les chrétiens, et ceux qui brûlaient d'une plus grande envie de leur nuire, furent également mécontents de cet édit. Ceux-ci ne trouvaient pas dans la défense qu'ils avaient obtenue tout ce qu'ils s'étaient proposé : et ceux-là croyaient qu'on avait déjà trop accordé aux ennemis de la foi. C'était le premier usage que le monarque eut encore fait de son autorité contre les pratiques de l'Église ; et on craignait qu'un premier pas ne le conduisît peut-être bientôt à un second. Le sage parti que prit le P. Franco fut de rassurer les fidèles, de leur apprendre à mettre toute leur confiance en Dieu, et de les exhorter cependant à continuer leurs vœux et leurs prières pour la prospérité de l'empereur. Lui-même, quoique son esprit ne fut pas sans quelque inquiétude, il continua à se servir de la liberté qu'on lui laissait de prêcher l'Évangile et de travailler de toutes ses forces

à la conversion des infidèles. Il envoya en même temps le Père Guillaume Adam, Dominicain français, l'un des compagnons de ses travaux, auprès du Saint-Siège, pour informer le Vicaire de Jésus-Christ de l'État de sa mission et demander un plus grand nombre de missionnaires. Les succès presque incroyables que Dieu avait accordés à ses prédications ou à ses prières, lui faisaient concevoir les plus grandes espérances : il voyait avec joie une grande porte ouverte à la publication de l'Évangile, non-seulement dans le vaste royaume de Perse, mais jusque dans les Indes et dans l'Éthiopie, où il avait déjà fait annoncer les vérités du salut. Et il ne doutait pas qu'en multipliant les ouvriers évangéliques, il n'eût aussi la consolation de voir de nouveaux peuples suivre l'exemple de ceux qui étaient entrés ou qui entraient tous les jours dans le sein de l'Église.

Le Pape Jean XXII n'en jugea pas autrement. Sa Sainteté apprît avec une singulière satisfaction et les rapides progrès de l'Évangile dans les pays des infidèles, et la protection qu'un empereur idolâtre voulait bien accorder à nos prédicateurs. Dans les annales de l'Église nous trouvons deux brefs apostoliques écrits sur ce sujet, l'un du 28 mars 1318 et l'autre du 1^{er} mai de la même année. Celui-là est adressé à Usbec, grand khan des Tartares ; et celui-ci au P. Franco de Pérouse, illustre chef de la Mission. Dans le premier, le Saint Père félicite l'empereur et le remercie en même temps de la faveur qu'il accordait aux Ministres de Jésus-Christ ; il l'exhorte à embrasser lui-même la religion chrétienne, et le prie cependant de laisser aux fidèles l'usage des cloches, en révoquant l'édit qu'il avait porté il y avait déjà trois ans.

Le second bref fut expédié pour ériger la ville de Sultanie en métropole. Le Pape en fit premier archevêque le P. Franco ; et il nomma six autres religieux du même Ordre pour ses évêques suffragants, afin de l'aider plus efficacement en cette mission. Ces lettres apostoliques qui peuvent servir d'explication et de preuve à ce que nous avons avancé étaient ainsi conçues :

Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher

Fils, Frère Franco de Pérouse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, archevêque élu de Sultanie, salut et bénédiction apostolique.

Notre cœur a été rempli d'une grande joie en apprenant l'agréable nouvelle, que dans le royaume de Perse et dans les provinces voisines, aujourd'hui soumises à l'empire du grand khan des Tartares, la miséricorde du Créateur s'est choisi un nouveau peuple, une église de fidèles, qui, déjà purifiés par les eaux du Baptême et éclairés des pures lumières de la foi, adorent le nom du Très-Haut et publient les louanges de notre Rédempteur. Notre plus ardent désir et notre première attention, ont été de choisir des hommes d'une vertu éprouvée, remplis de zèle et d'honneur et capables de cultiver cette nouvelle vigne du Seigneur, afin que par leurs soins et le secours du ciel, elle étende de plus en plus ses branches et les porte jusqu'aux dernières extrémités de la terre. Dans cette vue, de l'avis de nos Frères, nous avons érigé en métropole la ville de Sultanie, située dans le royaume de Perse, parce que, sur le rapport des personnes dignes de foi, nous l'avons considérée comme une des principales villes du pays, étant comme on nous l'a assuré, grande, belle, fort célèbre et surtout très-peuplée. Le choix de la personne que nous devons d'abord placer sur ce nouveau siège, ne nous a point embarrassé. Nous savons avec quel zèle vous annoncez dans tous ces pays la parole de Dieu, et nous n'ignorons point quelle est la pureté de votre vie et de votre doctrine. Les témoignages avantageux qu'on nous a rendus de vos vertus et de vos mérites nous ont paru ainsi qu'à nos Frères dignes de toute considération c'est pourquoi, par le conseil des cardinaux et de la plénitude de notre puissance apostolique, nous vous avons fait archevêque et pasteur de la ville de Sultanie, et en vous donnant le soin et l'administration de cette Église, nous avons confié à votre sollicitude pastorale, le gouvernement, l'instruction et le salut de tous les fidèles qui se trouvent dans l'empire du grand khan des Tartares ou dans les États des princes et des rois d'Éthiopie et des Indes. Toute la juridiction attachée selon les saints canons à la dignité d'archevêque, vous pouvez l'exercer librement dans l'étendue de ces différents pays, ainsi qu'il est plus expressé-

ment marqué dans les lettres que nous avons fait expédier pour ce sujet.

Mais afin que les vérités de la foi catholique, prêchées avec une nouvelle ferveur, répandent aussi un nouvel éclat, pour dissiper les ténèbres des infidèles, nous avons spécialement choisi six de vos Frères, savoir : Gérard de Calvi, Guillaume Adam, Barthélemi du Puy, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti et Barthélemy Abaliati, tous fort versés dans la loi du Seigneur, zèles pour les intérêts de la religion et recommandables par leurs vertus. Nous les avons créés évêques et pasteurs afin qu'ils partagent avec vous le travail, et que par le secours qu'ils vous donneront, vous portiez plus loin les lumières de la foi et procuriez le salut d'un plus grand nombre de fidèles. Donnée à Avignon les calendes de mai, la seconde année de notre pontificat. C'est-à-dire l'an 1318.

Oderic Raynald ajoute que par une bulle particulière adressée encore à notre Archevêque, Sa Sainteté lui permettait de choisir lui-même parmi les missionnaires apostoliques, et de consacrer un plus grand nombre d'évêques, si cela était nécessaire pour la propagation de la foi, le secours ou la consolation des peuples. Et lorsqu'il arriverait dans la suite des temps qu'on ne pourrait remplacer assez tôt les prélats décédés, le Saint Père ordonnait que les communautés des Frères Prêcheurs seraient dès lors chargées du soin ou de la conduite de toutes les églises qui se trouveraient sans pasteur. Cela suppose que l'Ordre de Saint-Dominique avait déjà plusieurs maisons dans la Perse, l'Arménie et l'Éthiopie, ou que nos Évêques et nos prédicateurs profitaient dès lors des favorables dispositions des peuples et des princes, pour faire dans toutes ces provinces de l'Asie, ce que saint Hyacinthe avait fait pour assurer le fruit de ses missions dans presque tous les royaumes du Nord. Après ce grand nombre de conversions dont on a parlé, il n'était pas bien difficile à l'archevêque de Sultanie de bâtir des monastères et de les remplir de sujets; puisque n'étant encore qu'un simple religieux et un inconnu parmi des barbares, il avait donné une si haute idée de sa vertu, de sa doctrine et de ses talents qu'il s'était en quelque manière

rendu maître des esprits et des cœurs. Malgré tous les préjugés de la naissance ou de l'éducation, les gentils et les mahométans avaient écouté avec respect les vérités qu'il leur annonçait, et sur sa parole, la grâce agissant intérieurement dans leur âme, ils avaient renoncé à un culte superstitieux ou impie, pour croire à l'Évangile et se soumettre au joug de Jésus-Christ. Nous avons vu que jusque dans la ville impériale et sous les yeux d'une cour tout idolâtre, le Serviteur de Dieu avait fait construire et orner des églises pour la célébration de nos saints Mystères.

Le Pape Jean XXII était si bien persuadé que la présence et le ministère de ce grand homme étaient nécessaires dans un pays qui le regardait comme son Apôtre, que sans avoir égard à l'ancienne coutume, selon laquelle les nouveaux métropolitains devaient se rendre en personne auprès du Saint-Siège, pour y recevoir la consécration, Sa Sainteté voulut que notre archevêque de Sultanie reçût sur les lieux et l'imposition des mains et le *pallium*. Guillaume Adam, sacré lui-même à Avignon, fut chargé de faire la cérémonie et de présenter à son métropolitain les lettres apostoliques.

Vers le même temps, Ossini, roi d'Arménie avait envoyé ses ambassadeurs auprès du Pape, qui se servit de cette occasion pour faire présenter à ce prince la profession de foi de l'Église romaine ; et afin qu'elle fut plus facilement reçue par les Arméniens et conservée dans toute sa pureté, le Souverain Pontife crut qu'il était à propos d'établir dans tout ce pays des collèges où l'on montrerait à la jeunesse les éléments de la langue latine, en leur apprenant les principes de la religion. Ce soin fut encore confié à nos missionnaires. Nous ignorons quel fut le succès de cet établissement. Mais il est probable que ceux qui furent chargés de prêcher l'Évangile aux Arméniens imitèrent l'archevêque de Sultanie et quelques-uns de ses successeurs qui, pour attirer plus efficacement les peuples à la connaissance et à la pratique de la religion chrétienne, s'étaient rendus eux-mêmes habiles dans les langues et s'en servaient utilement pour faire leurs instructions soit de vive voix soit par écrit.

Les mémoires qui auraient pu nous apprendre en détail les

autres belles actions de l'illustre Franco de Pérouse, ne sont point venus jusqu'à nous, et pour ne rien avancer sans garant, nous nous contentons de dire que ce fut dans la continuation de ses travaux apostoliques que le Serviteur de Dieu termina sa glorieuse carrière. Nous ignorons l'année de sa mort. Le P. Echard a cru pouvoir la mettre en 1323, avant le mois d'octobre. Et il est vrai que Guillaume Adam, Dominicain Français, l'un des suffragants de l'archevêque de Sultanie, lui avait déjà succédé dans ce siège archiépiscopal dès le commencement d'octobre 1323. Mais le P. Echard n'avait sans doute pas vu dans les annales ecclésiastiques un bref du Pape Jean XXII, par lequel il paraît que Franco de Pérouse s'était volontairement démis de sa dignité d'archevêque, soit comme l'a cru Oderic Raynald, pour pouvoir vaquer dans un plus grand repos à la prière et à la contemplation des choses célestes, *quo liberius cœlestium rerum contemplationi vacaret*; soit peut-être dans le dessein de porter plus loin la lumière de l'Évangile et de travailler avec plus de liberté à la propagation de la foi dans différentes provinces de l'Asie. Les termes mêmes du bref apostolique, daté d'Avignon le 4^e jour de juin 1323, favorisent ce dernier sentiment. En acceptant la cession volontaire du Serviteur de Dieu, Sa Sainteté lui permet de porter toujours les marques de sa dignité et de donner la bénédiction épiscopale aux Grecs et aux autres peuples, parmi lesquels, dit le Pape, vous travaillez au salut des âmes et au progrès de la foi catholique : *Tibi de Sedis apostolicæ benignitate utendi apud Græcos et fideles, in quorum partibus pro salute fidelium et ampliatione catholicæ fidei conversaris, pontificalibus insigniis in divinis officiis et locis competentibus, absque tamen usu pallii, sicut uti consueveras ante hujusmodi cessionem : nec non benedictionem populo in eisdem locis more pontificum largiendi..... plenam et liberam auctoritate præsentium concedimus facultatem, etc. Datum Aven. cal. junii, anno septimo.*

La Providence lui avait joint dans le ministère évangélique un autre de ses Frères, dont le zèle ne parut pas moins ardent, et dont les travaux ne furent pas moins glorieux. Voici comment Sponde, après Léandre Albert, a parlé de cet homme admirable, qu'on peut appeler, avec raison, l'Apôtre de la Grande-Arménie :

« Quoique les Arméniens, dit cet annaliste, fissent profession de la religion chrétienne, ils étaient toujours infectés de plusieurs erreurs, qu'ils avaient retenues des anciennes hérésies. Et ce fut pour les ramener à la pureté de la Foi ou à l'unité de sentiments, que le Saint-Siège envoya dans ce pays, avec le pouvoir et la dignité d'Archevêque, un Dominicain, nommé Bonaventure de Bologne. Ce saint personnage, aussi recommandable par son érudition que par sa piété, travailla dans la vigne du Seigneur avec un très-grand succès. Il convertit un nombre infini de personnes, fit bâtir plusieurs églises et fonda quelques couvents de son Ordre. Plein de jours et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, l'an 1318, le quinzième jour d'août. Dieu l'a honoré de plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. »

Ces paroles de Sponde donnent, sans doute, une grande idée de la sainteté et des travaux d'un homme apostolique, dont la mémoire est encore aujourd'hui en vénération, non-seulement chez les Arméniens catholiques, mais aussi chez les schismatiques et les mahométans. Le même auteur ajoute que la Province, autrefois arrosée des sueurs du Serviteur de Dieu, s'est depuis conservée dans la pureté de la Foi par le ministère des Religieux du même Ordre. Le primat d'Arménie, qu'on nomme *le Catholique*, avait été engagé par notre zélé Missionnaire à reconnaître la primauté du Saint-Siège, et à demander au Pape la confirmation de son élection : ce que ses successeurs ont fidèlement pratiqué jusqu'aujourd'hui.

Il serait facile de donner plusieurs preuves de tout ce que dit ici Sponde. Mais sa Chronologie touchant la mort du bienheureux Bonaventure, appelé plus communément Barthélemy de Bologne, n'est point exacte, du moins elle ne s'accorde pas avec les plus anciens monuments de l'Église d'Arménie, rapportés par Clément Galanus, auteur Théatin, qui avait prêché la Foi dans la Géorgie. Selon cet écrivain, qui paraît fort instruit de tout ce qu'il avance, Barthélemy de Bologne ne commença sa mission dans l'Arménie que vers l'année 1318 ou 1320, et il finit ses travaux avec sa vie en 1333. C'est sur la même année que

nous allons parler plus particulièrement de ses actions, de ses écrits et du mérite de plusieurs saints Religieux, que le Pape Jean XXII avait fait partir avec lui, pour être les coopérateurs de son zèle : c'est-à-dire, pour faire parmi les Arméniens ce que l'Archevêque de Sultanie, avec ses compagnons, continuait encore à faire parmi les Persans et les Tartares. (TOURON.)

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY DE BOLOGNE,
ÉVÊQUE, APOTRE DES ARMÉNIENS.

Issu d'une noble famille de Bologne, en Lombardie, Barthélemy embrassa, dès ses jeunes années, l'Institut des Frères-Prêcheurs, dans le célèbre couvent de Saint-Nicolas, de la même ville. L'éducation chrétienne qu'il avait reçue de ses parents et une sérieuse application à l'étude des Lettres divines et humaines, le mirent en état de remplir avec honneur toute l'étendue de sa vocation. Aussi éloquent Prédicateur qu'habile Théologien, il parut encore plus recommandable par l'ardeur de sa charité et la vivacité du zèle dont il était embrasé pour le salut des âmes, que par les excellentes qualités de son esprit. Il commençait déjà à recueillir les premiers fruits de ses travaux, et sa réputation devenait tous les jours plus éclatante dans les différentes provinces d'Italie, lorsque l'Esprit de Dieu le porta à sortir de son pays et à traverser les mers, pour aller chercher plus loin la brebis égarée, en travaillant à la conversion des Gentils, des schismatiques ou des hérétiques répandus dans la grande Arménie.

Tous les Annalistes ont parlé des glorieux travaux et des succès merveilleux de cet homme apostolique. Mais ils ne mettent pas tous dans la même année le commencement de ses missions chez les infidèles. Ceux-là prétendent qu'après avoir élevé plusieurs temples au vrai Dieu et converti à la Foi un grand nombre de païens, autant par la sainteté de ses exemples, que par ses prédications et ses miracles, il termina sa glorieuse carrière par une sainte mort, avant l'an 1320. Ceux-ci au contraire croient que le Saint-Siège ne l'avait envoyé dans le royaume de Perse, qu'après l'année 1330. Les monuments des églises d'Arménie,

rapportés par Clément Galanus, célèbre Missionnaire Théatin, sont également contraires à l'une et à l'autre opinion. Cet auteur, dans son livre « de l'accord de l'Eglise d'Arménie avec la Romaine, » nous apprend qu'en 1328, le Serviteur de Dieu avait déjà fait de très-grands fruits dans l'Orient, et qu'il continuait toujours à travailler avec autant de succès que de zèle à la conversion des Arméniens. C'est donc sans fondement, ou plutôt c'est contre la vérité de l'Histoire, que Bzovius, suivi en cela par Sponde, a mis la mort du bienheureux Barthélemy de Bologne en 1318. Et pour la même raison il faut dire que Vincent Fontana a trop reculé l'époque de sa Mission, puisqu'il ne l'a fait commencer parmi les Orientaux qu'en 1333. Ce dernier écrivain s'est encore trompé (et l'abbé Ughelli avec lui) lorsqu'ils ont avancé que Barthélemy avait eu l'honneur d'étudier sous saint Thomas d'Aquin, qu'il avait été fait ensuite maître du sacré Palais sous le Pape Jean XXII, et enfin évêque de Torcello dans l'État de Venise, depuis l'an 1328 jusqu'en 1333, qu'on le fait partir pour les missions du Levant, avec la qualité d'Archevêque d'Arménie.

Ce n'est pas une petite distraction de ces auteurs : ils n'ignoraient point, sans doute, qu'en 1333, il y avait près de soixante ans que saint Thomas d'Aquin était mort : si on suppose donc que Barthélemy de Bologne avait fréquenté ses écoles, quand il n'aurait été âgé alors que de vingt ans, il se serait trouvé octogénaire, dans le temps qu'on veut le faire passer d'Italie dans le royaume de Perse. Cela ne se peut pas. Aussi le savant auteur qui nous a donné la seconde édition de l'Italie sacrée, a-t-il remarqué que l'abbé Ughelli avait confondu, par mégarde, deux Evêques Dominicains, qui n'avaient rien de commun que le nom et la profession. Le premier, qu'il appelle Barthélemy de Piscialis, disciple du docteur angélique et Evêque de Torcello, mourut à Venise l'an 1333 : il fut enterré avec ses Frères, dans l'église des saints Jean et Paul, où on voit son épitaphe. Il ne faut donc pas le confondre avec le bienheureux Barthélemy de Bologne, dont le tombeau est encore en vénération parmi les Arméniens.

Ce fut vers l'an 1318 que cet homme apostolique, déjà célèbre par ses vertus et par le fruit de ses prédications dans toute l'Italie, reçut ordre du Pape Jean XXII, de se rendre à Avignon où Sa Sainteté le destinant à être le chef de nos Missions en Orient, le sacra d'abord Évêque de Maraga ou *Maratha*, ville située dans les confins des Arméniens et des Parthes. Ce pays, alors tout rempli d'infidèles, était un théâtre digne du zèle de notre Apôtre. Les Mahométans mêlés avec les Gentils, y dominaient par le nombre et par la puissance. Il y avait aussi une assez grande quantité de chrétiens, mais presque tous schismatiques et infectés de diverses erreurs. Disciples pour la plupart de l'hérésiarque Eutychès, ils ne connaissaient qu'une seule nature en Jésus-Christ et ils rejetaient avec horreur le concile œcuménique de Chalcédoine, qui avait autrefois proscrit leur hérésie et foudroyé ses défenseurs. Les autres niaient opiniâtrement la réalité du péché originel, la nécessité du Baptême, la vertu des Sacrements, l'existence du Purgatoire et même de l'Enfer, où ils prétendaient que les peines des damnés ne seraient point éternelles et que Jésus-Christ avait délivré de ce lieu de supplice tous ceux qui y étaient retenus avant le temps de sa Passion. Ils faisaient surtout profession de combattre la primauté du Pape, l'autorité de l'Église romaine, sa doctrine, sa morale, sa discipline. Nous ne rapporterons pas ici toutes les différentes erreurs de ces sectaires. Bzovius, après un auteur plus ancien, les a réduites à trente-deux articles. Nous pouvons croire que tous ceux qui étaient séparés de l'Église par le schisme, ne soutenaient pas en même temps toutes les différentes erreurs, qu'on attribue aux Arméniens ; mais il n'y avait point parmi eux de schismatique, qui ne fût aussi coupable de quelque hérésie, et on prétend que leurs mœurs, sans en excepter le clergé, n'étaient pas moins corrompues que leur croyance¹.

¹ Ce que les historiens rapportent des sentiments et des mœurs des Arméniens, ne paraît pas toujours assez suivi. Tantôt on les charge beaucoup, et tantôt on fait leur apologie, quelquefois même leur éloge. Il n'est point de vice grossier, dont quelques auteurs, cités par M. Sponde, ne les aient cru coupables, outre les erreurs contre la foi qu'ils leur ont reprochées. Nous avons

Dès que l'Évêque de Maraga eut appris la langue du pays, il commença à prêcher avec zèle les vérités du Salut, et il les annonça comme avaient fait les Apôtres, avec autant de simplicité que de force, ne s'appuyant que sur la vertu de Dieu. Il paraît que le premier fruit de ses prédications, fut la conversion de plusieurs idolâtres, à qui il donna la connaissance de Jésus-Christ et de sa Religion, et qu'il purifia ensuite par les eaux du Baptême. Les Sarrasins ne furent pas moins dociles que les Gentils. On les vit en grand nombre abandonner leurs anciennes superstitions, et préférer les saintes maximes de l'Évangile aux fables de Mahomet et aux impiétés de l'Alcoran. La Providence permit qu'il n'y eut point de persécution, du moins publique, contre ceux qui embrassaient le Christianisme. Ainsi la lumière de la Foi, présentée par un disciple et un imitateur des Apôtres, dont la vie sainte était conforme à la doctrine, dissipait les ténèbres de l'erreur et faisait tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Il est vrai que le Seigneur, qui avait jeté un regard de miséricorde sur ces peuples, semblait prendre plaisir à faire éclater la sainteté de son Ministre et à donner un plus grand poids à ses prédications par de fréquents miracles. Les nouveaux chrétiens favorisaient encore les progrès de l'Évangile et par la bonne odeur qu'ils répandaient partout, et par leur zèle à bâtir des églises, où on commença à célébrer les saints Mystères et à faire le service divin avec une entière liberté.

vu cependant que la profession de foi du patriarche des Arméniens, apportée d'Orient par le P. André de Lonjumeau, vers le milieu du XIII^e siècle, et présentée au Pape Innocent IV, fut jugée orthodoxe sur le point même de l'Incarnation. Et le P. Brochard, Dominicain allemand, qui publiait vers le même temps la description de la Terre-Sainte et de plusieurs autres pays d'Orient, parle aussi avec éloge des mœurs et des coutumes du peuple et du clergé d'Arménie, dont il avait examiné de près la conduite et admiré la frugalité. Clément Galanua Théatin, missionnaire dans le XVII^e siècle, ne leur rend pas un témoignage aussi favorable. Mais, selon la réflexion de M. Sponde, rien n'empêche de croire que ces peuples ont marché quelquefois dans la lumière et quelquefois dans les ténèbres; les erreurs qu'ils ont rétractées dans un temps, ils les ont suivies de nouveau dans un autre. *Et potuerunt Armeni aliquando ambulare in die, et alias in nocte.* Spond., ut sup.

Le bienheureux Barthélemy résolu de ne point abandonner une moisson si abondante, bâtit lui-même sur une montagne une espèce d'ermitage ou petit monastère, dont les cellules, pratiquées dans le roc, n'avaient rien qui ne favorisât le recueillement, l'humilité et la pénitence, dont il faisait profession. Le Serviteur de Dieu et ses saints compagnons (plusieurs Religieux de son Ordre l'avaient suivi en Orient), se retiraient tous les soirs dans ces petites grottes, pour y chanter ensemble les louanges du Seigneur, pendant une partie de la nuit, et ils en sortaient après l'Office du matin, pour reprendre l'exercice de la prédication, instruire et catéchiser les fidèles et les infidèles. Ils avaient appris dans la prière ce qu'ils devaient enseigner aux autres, et celui qui mettait sa parole dans leur bouche, préparait par sa grâce les cœurs de leurs auditeurs, afin que la divine semence y fût reçue et qu'elle y fructifiât. La réputation de cet homme apostolique se répandit bientôt au loin ; on venait de toutes parts recevoir ses instructions et admirer ses vertus.

Les Religieux appelés de Saint-Basile, extrêmement multipliés dans l'Arménie, n'avaient pas eu le bonheur de conserver la sainteté de leur Institut, ni la pureté de la foi orthodoxe. Semblables à la plupart des peuples d'Orient, ils suivaient tous les schismes des Grecs et leurs principales erreurs. Mais la conduite que nous leur verrons tenir, est une preuve qu'ils erraient purement par ignorance et faute d'instruction, plutôt que par opiniâtreté ou par malice. Ils croyaient tout simplement ce qu'on leur avait appris, et les préjugés de l'éducation ou de la naissance, les retenaient toujours dans les ténèbres, qu'ils prenaient pour la lumière. Cependant, dès que la grâce fit briller la lumière à leur esprit, elle toucha aussi leur cœur et ils ne refusèrent point de la suivre.

L'abbé Jean, Supérieur d'un célèbre monastère de saint Basile, dans la ville de Chernac, apprenant par la voix publique les merveilles que Dieu opérait dans toutes ces provinces, par le ministère de l'Évêque de Maraga, sortit aussitôt de sa retraite, et résolu de conférer avec l'homme de Dieu dans un esprit

de paix, il fit quatre journées pour se rendre auprès de lui. Le Seigneur avait inspiré une si sage résolution ; elle eut un succès heureux. Les louables dispositions de ce Supérieur, la pureté de ses mœurs et la droiture de ses intentions, excitèrent dans le cœur de notre pieux Prélat un ardent désir de le voir réuni à l'Église, par l'abjuration du schisme. Et l'éminente piété de celui-ci, la solidité de sa doctrine et ses saints entretiens, augmentèrent encore la confiance de l'Abbé.

Ce fut, dit Galanus, l'an de Notre-Seigneur 1328, que ces deux illustres personnages commencèrent leurs conférences, dont les suites ne furent pas moins avantageuses à l'un que glorieuses à l'apostolat de l'autre. Mais ce n'est pas dire assez : l'abbé Jean ne cherchait pas pour lui seul la connaissance de la vérité. Quelque distingué que fût son mérite et le rang qu'il tenait parmi ses Frères, il n'était lui-même que l'un des disciples d'un certain Isaïe, supérieur général des Moines arméniens, dont il avait promu trois cent soixante-dix au grade de docteur, par la tradition du livre et du bâton, selon l'usage du pays. C'est ce fameux Abbé, considéré par tous les Religieux de Saint-Basile comme leur maître et leur oracle, qui avait chargé l'abbé de Chernac d'aller trouver notre Évêque de Maraga, de voir et d'observer tout de près, d'examiner surtout quelle était sa manière de vivre et de prêcher, et ce que l'on devait penser de ces conversions, qui faisaient tant de bruit dans toute l'Arménie. Au reste, ce n'était ni pour tenter le prélat catholique, ni pour satisfaire une vaine curiosité, que la députation fut proposée par l'un et acceptée par l'autre. Ils souhaitaient également de connaître la véritable Église Jésus-Christ, afin de vivre désormais dans son sein, et d'y faire entrer avec eux tous ceux qu'ils avaient sous leur conduite. Quand on cherche dans cet esprit l'éclaircissement de ses doutes, on ne continue pas longtemps à douter.

Notre pieux Prélat reçut l'abbé de Chernac dans son pauvre et petit monastère, mais avec la sincérité d'un ami et la charité d'un Saint. Sa vie, sa doctrine, sa manière d'annoncer la parole de Dieu, son désintéressement, son zèle et toutes ses vertus

étaient trop apostoliques pour ne point édifier un homme, qui ne cherchait qu'à connaître la vérité. Ce fut pour cet Abbé un grand sujet de consolation de se voir convaincu, autant par les actions que par les discours de l'Évêque, que tout ce qu'il enseignait avec l'Église catholique, était entièrement conforme aux Saintes Écritures et aux décisions des anciens conciles. Pendant six mois qu'il s'arrêta auprès du Serviteur de Dieu, il s'instruisit à fond de la créance des Latins, de leurs maximes et de tout ce qui se pratique dans l'Église romaine. Il fut témoin selon ses désirs, non-seulement des vertus de nos fervents missionnaires, mais aussi des fruits de leurs prédications, qui diminuaient tous les jours le nombre des sectateurs de Mahomet ou des adorateurs des idoles, pour augmenter celui des disciples de Jésus-Christ.

Déjà persuadé de la nécessité d'abandonner le schisme, l'abbé Jean ne pensa plus qu'aux moyens d'en retirer ses Frères, et toutes les personnes qui étaient sous sa juridiction ou sous celle de l'abbé Isaïe. Après plusieurs conférences qu'il eut pour ce sujet avec notre Prélat, et de ferventes prières qu'ils firent ensemble, ils résolurent de travailler de concert à ce grand ouvrage. L'Évêque de Maraga composa plusieurs discours ou instructions en forme de lettres, et l'abbé de Chernac, plus versé dans sa langue naturelle, y ajouta le tour et la beauté du style. Ces écrits, dans lesquels tous les points de la doctrine orthodoxe, obscurcis ou contestés par les schismatiques, se trouvaient exposés avec beaucoup de netteté et solidement prouvés, eurent tout l'effet qu'on s'était proposé. Mais pour achever l'œuvre de Dieu, on convoqua une assemblée générale, que Galanus appelle un concile. Les principaux Religieux de saint Basile et tous les supérieurs des maisons y furent invités, et pendant un mois qu'ils demeurèrent assemblés à Chernac, un prince nommé George, oncle de l'abbé Jean, les traita tous avec autant de charité que de magnificence. Notre Évêque s'était rendu avec un de ses compagnons à cette espèce de synode, où on examina avec soin et de bonne foi, l'origine et les malheureux progrès du schisme. Toutes les erreurs qu'il avait enfan-

tées furent combattues, prosrites, abjurées, et la réunion unanimement conclue, fut aussi reçue sans opposition.

Depuis cette heureuse époque, que Galanus met en l'année 1330, les peuples d'Arménie entrèrent en foule dans le sein de l'Église. La joie qu'en ressentit le prince George fut grande, et pour en rendre à Dieu ses actions de grâce, il fit aussitôt jeter les fondements d'une nouvelle église, qu'il unit au monastère de Chernac. Le bienheureux Barthélemy ne négligea rien de son côté pour mettre la dernière main à ce que l'Esprit du Seigneur avait commencé par son ministère. Dans l'espérance d'étendre de plus en plus ces conversions, ou afin de les rendre plus solides, il voulut bien s'arrêter quelque temps dans la communauté de Chernac, toujours occupé non-seulement de l'exercice de la prédication et de la prière, mais encore de la traduction de différents livres qu'il mit en arménien, afin qu'ils servissent à donner une plus exacte connaissance de nos Mystères, tant aux peuples nouvellement convertis, qu'à ceux qui étaient chargés de leur instruction. Outre une Somme des cas de conscience, et quelques petits traités des sacrements qu'il composa en leur faveur; il traduisit le psautier, les quatre livres de saint Thomas contre les gentils, la troisième partie de sa Somme de théologie avec le bréviaire et le missel de son Ordre. Il fut aidé dans ce travail par un des compagnons de sa mission et par l'abbé de Chernac. Galanus Théatin assure qu'il a trouvé plusieurs exemplaires de ces écrits dans quelques-unes des maisons que l'Ordre de Saint-Dominique possède encore dans la Grande-Arménie.

Pendant que le saint Evêque de Maraga, sans discontinuer les autres fonctions du ministère apostolique, travaillait utilement en faveur de ceux à qui il ne pouvait faire entendre sa voix, le Pape Jean XXII, selon quelques auteurs, le nomma à l'archevêché de Naxivan ou Naksivan, ville d'Arménie en Asie, au pied du Mont-Ararat, entre Tauris et Erivan. Dans ce nouveau siège il fit de nouvelles acquisitions à l'Église. Les peuples, témoins de ses vertus et de plusieurs miracles que Dieu opérait par son ministère, l'écoutaient avec respect et docilité. En chassant les démons des corps des possédés, guérissant les malades, et don-

nant toujours gratuitement ce qu'il avait gratuitement reçu, il se concilia si bien la confiance et l'amour des Arméniens, qu'il eut enfin la consolation de voir la véritable religion embrassée par les grands et par les petits, honorée de tous, et publiquement pratiquée dans toute cette province. Il en bannit l'infidélité, le schisme, l'hérésie, les impiétés ou les folies de l'Alcoran, et ne travailla pas avec moins de succès à corriger les mœurs. Les églises et les maisons religieuses qu'il fit bâtir, contribuèrent à assurer les conversions qu'il avait faites, et à les perpétuer. Le Seigneur semble avoir regardé avec complaisance cette nouvelle chrétienté, qui, depuis plus de quatre siècles, a subsisté malgré les incursions des barbares et tant de différentes révolutions. Les Tartares, les Sarrasins, les Persans, quoique infidèles, ont souffert et souffrent encore aujourd'hui au milieu de leur empire, le libre exercice de la religion chrétienne, et un archevêque catholique qui a sous sa conduite spirituelle un nombre considérable de villes, et un plus grand nombre de familles chrétiennes ¹.

L'archevêché de Naxivan, depuis notre bienheureux Barthélemy, est toujours affecté à un Religieux de Saint-Dominique, nommé par les supérieurs des huit couvents, qui composent cette petite province de l'Ordre, et par huit des principaux habitants d'autant de villes, où la religion chrétienne s'est conservée. Mais dès que le nouvel Archevêque est élu, selon l'ordre qu'en a

¹ Selon une ancienne tradition des Arméniens catholiques, les Frères Prêcheurs sous le pontificat de Jean XXII, fondèrent dans l'Orient sept Églises ou chrétientés, dont les évêques étaient toujours tirés du même Ordre. Il n'y en a cependant que cinq dont on nous ait fait connaître distinctement les noms et ceux de leurs fondateurs. Franco de Pérouse avait acquis un grand peuple à Jésus-Christ dans la ville de Sultanie en Perse, et le P. Thadée avait fait la même chose dans celle de Caffa sur la Mer Noire. Jean de Florence, comme nous dirons bientôt, ayant converti les Géorgiens, établit son siège dans la ville de Tiflis, peu de temps après que le bienheureux Barthélemy de Bologne eut fait embrasser le christianisme ou abjurer l'hérésie et le schisme aux habitants de Maraga, et avant la fondation de l'Église de Naxivan. De toutes ces chrétientés, il n'y a que la dernière qui subsiste aujourd'hui, et depuis que son église cathédrale profanée par les Turcs a été changée en mosquée, l'archevêque fait sa résidence ordinaire à Abaraner, ville d'Arménie sur la rivière d'Alingéac, à vingt milles de Naxivan.

donné le saint Fondateur de cette Église, il doit venir se présenter devant le Siège apostolique, et en recevoir sa confirmation. Cet usage n'a pas été interrompu jusqu'à nos jours. Vincent Fontana s'est servi non-seulement de la relation de Clément Galanus, imprimée à Rome l'an 1650, mais aussi des registres de la chancellerie romaine, pour nous faire connaître la suite de nos archevêques de Naxivan, depuis le bienheureux Barthélemy dont nous écrivons la vie, jusques à Paul Piromalli, Dominicain calabrais, autrefois missionnaire apostolique dans la Perse et l'Arménie, et sacré depuis archevêque par le Pape Alexandre VII, l'an 1656. Il vivait encore dans son Église de Naxivan, lorsque Fontana écrivait en 1664.

Nous n'entreprenons point de donner ici le catalogue, moins encore l'histoire abrégée de tous ces prélats, quoique plusieurs méritent un rang distingué parmi nos hommes illustres. Cela nous écarterait trop de notre sujet. Mais nous ne pouvons passer sous silence la part que le bienheureux Barthélemy de Bologne eut à l'établissement de la Congrégation appelée des Frères Unis.

Quelque juste sujet de consolation que pût trouver le Serviteur de Dieu, dans les rapides progrès que faisait la prédication de la foi dans toute l'Arménie, son cœur était toujours sensiblement affligé, en considérant que les ouvriers évangéliques envoyés dans ce pays par le Saint-Siège, étaient en trop petit nombre pour une si abondante moisson, et que ceux des Arméniens qui faisaient profession de la vie monastique, vivaient pour la plupart dans une si grande ignorance ou d'une manière si peu conforme à l'Évangile, que les peuples ne pouvaient attendre aucun secours de leur ministère. Les Religieux appelés de Saint-Basile, formaient proprement tout le clergé de ces vastes provinces : c'était de là qu'on prenait toujours les curés et les évêques. Mais quelle pouvait être la doctrine, la capacité, l'érudition de ces conducteurs des âmes, nourris eux-mêmes et élevés jusqu'alors dans les ténèbres de l'hérésie et du schisme ? Et quelles devaient être les mœurs de ces prétendus Religieux qui, selon l'expression de l'abbé de Chernac, n'avaient que l'habit de moine et le nom de chrétien.

Il est certain, disait cet illustre Abbé, que comme nos peuples s'étaient anciennement écartés de la pureté de la foi et de la connaissance des dogmes catholiques, nos moines se trouvaient aussi extrêmement éloignés de l'esprit des saints Canons. Trop adonnés au commerce et à l'usure, ils vivaient sans ordre, sans règle, sans constitutions, sans vœu de pauvreté ni d'obéissance. Leur volonté était leur seule règle, et chacun au gré de ses désirs allait partout où sa passion le conduisait. On ne connaissait plus l'usage de tenir des assemblées régulières ni de recevoir la visite des supérieurs pour la correction des mœurs, et personne ne s'intéressait à ce qui pouvait appartenir à l'honneur de l'Ordre, au maintien ou au rétablissement de la discipline.

Tous ces désordres remarqués si exactement par l'abbé Jean, et rapportés avec plus d'étendue dans une de ses lettres qu'on nous a conservée, n'avaient point échappé aux attentions de notre bienheureux Barthélemy. Dès son entrée dans l'Arménie, il en avait été souvent le témoin, et sa religion l'y rendit encore plus attentif pendant le séjour qu'il fit dans le monastère de Chernac. Après de sérieuses réflexions et de très-ardentes prières, il conçut de bonnes espérances. Il crut que si avec le secours divin et par le ministère du zélé abbé de Chernac, il pouvait enfin réussir à introduire quelque réforme parmi ces Religieux Arméniens, il procurerait un double avantage à l'Eglise, puisqu'en remettant dans les voies du salut des personnes déjà consacrées au service des autels, il ouvrirait en même temps aux fidèles de nouvelles écoles, où il leur serait facile de s'éduquer et de s'instruire. Le dessein était digne de sa charité, mais l'exécution ne pouvait que rencontrer de grandes difficultés. Celles qui se présentaient d'abord paraissaient d'autant plus considérables, qu'on ne savait à quelle Règle on entreprendrait de soumettre des Religieux qui ne se souvenaient pas d'en avoir jamais professé aucune. Mais ces considérations même, et plusieurs autres qu'on ne pouvait s'empêcher de faire, furent de nouveaux motifs d'espérer le secours d'en haut.

Quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes, les plus grandes difficultés ne rebutent jamais les hommes aposto-

liques, parce qu'animés de l'Esprit du Seigneur, ils ne s'appuient que sur la force de sa grâce, qui leur rend tout possible. Notre pieux Prélat et son fidèle ami, qui était entré dans toutes ses vues, agirent en cette occasion avec tant de zèle, ils parlèrent si efficacement, qu'ils persuadèrent enfin aux Religieux Arméniens qu'en vain ils auraient renoncé au schisme et à l'hérésie pour croire comme l'Église, s'ils refusaient de vivre selon l'Évangile et conformément à leur état. Le grand nombre se rendit à leurs désirs, et dès lors commença cette célèbre réforme, ou plutôt ce nouvel Institut qui fut appelé la Congrégation des Frères Unis. Ils reçurent l'habit de Saint-Dominique et firent profession de vivre désormais en véritables Religieux, suivant la Règle de Saint-Augustin et les constitutions des Frères Prêcheurs. Comme ils ne parlaient tous que leur langue naturelle et qu'ils n'en entendaient point d'autre, le zélé Réformateur, malgré ses grandes occupations, traduisit lui-même en arménien la règle, les statuts, le bréviaire et le missel de son Ordre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué avec Clément Galanus. Jean Anglois, un de ses compagnons dans le ministère apostolique, et l'abbé Jean travaillèrent aussi avec lui, et ce travail semblait leur devenir doux et facile, à proportion qu'ils remarquaient plus de bonne volonté, de ferveur et de régularité dans la conduite de ceux pour lesquels ils l'avaient entrepris.

Mais le bienheureux Barthélemy de Bologne ne vit que les beaux commencements de cette réforme. Chargé de mérites et déjà mûr pour le ciel dont il avait montré le chemin à tant de peuples, il se reposa dans le Seigneur l'an 1333 ¹. M. Sponde dit que ce fut le quinzième jour d'août, et il reconnaît avec plusieurs autres historiens que Dieu a rendu son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles ². Il est visité encore aujourd'hui, et

¹ Et quidem tantum in hoc laboris ac studii contulerunt, ut mirabile dictu sit, quot quantaque volumina traduxerint spatio trium annorum, quibus post dictam unionem vixit beatus Bartholomæus; qui tandem virtutibus ac meritis opimus, migravit ad Dominum annum salutis 1333, ejus sepulchrum innumeris hactenus clarum miraculis in Armenia ab ipsis etiam infidelibus, magna colitur veneratione. Clem. Galan., ut sup., ap. Fontan., II p., col. 258.

² Qui doctrina et pietate præstans, innumeros convertit, templa quamplurima

par les chrétiens d'Arménie et par les Turcs ; ceux-là rendent un culte religieux à cet ami de Dieu, qu'ils continuent à honorer comme leur apôtre ; et ceux-ci, sans cesser d'être infidèles, demandent et obtiennent quelquefois par ses intercessions, la guérison de leurs malades. Comme si encore après sa mort ce saint Prédicateur annonçait par des miracles les vérités qu'il avait prêchées pendant sa vie avec tant de ferveur, de zèle et de persévérance.

(TOURON.)

LE BIENHEUREUX ALBERT DE SARZANE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Albert naquit à Sarciano, ville alors de Toscane, aujourd'hui de l'État de Gènes, vers l'an 1385. Etant encore enfant, son père le voua à saint François. Les heureuses dispositions qu'il fit paraître déterminèrent ses parents à l'envoyer étudier sous Guarin de Vérone, et il y fit tant de progrès qu'il fut choisi parmi ses contemporains pour apprendre la langue grecque sous la discipline du fameux Lascari, le plus savant homme de son siècle dans la connaissance de cet idiome. Il ne s'acquit pas moins de louanges sous ce second maître, qu'il n'en avait mérité sous le premier.

Albert prit d'abord l'habit de Saint-François chez les Conventuels de Sarciano, mais le désir de parvenir à un plus haut degré de perfection, lui fit solliciter la permission de les quitter pour embrasser l'Étroite Observance, ce qu'il exécuta en l'année 1415, étant alors âgé de trente ans.

Dans ce dernier institut, Albert montra beaucoup de ferveur, et s'appliqua sans relâche aux devoirs de son état. Il étudia sous saint Bernardin de Sienne, et l'on s'aperçut bientôt par ses mœurs et son érudition qu'il avait été disciple d'un si habile Maître.

Tandis qu'il prêchait en Lombardie, il apprit que le nommé Antoine de Palerne débitait en secret un livre rempli d'obscénités : il écrivit contre ce libelle impudent et fit toutes les démarches

ædificavit, cœnobita prædicatorum crevit ; ac demum hoc ipso anno, die Assumptionis beatissimæ Virginis, plenus bonis operibus ibidem pie in Domino obdormivit, vivens ac mortuus miraculis clarus, etc. Spond., ad an. 1418, n. 6.

nécessaires pour qu'il fût supprimé. Il a laissé d'ailleurs plusieurs ouvrages très-doctes et qui ont également servi au soutien de la religion, à la conversion des pécheurs et à la défense de l'Ordre séraphique.

Toute la vie du bienheureux Albert fut une suite continuelle d'austérités, et ce fut autant par son exemple que par la force de ses paroles qu'il a opéré tant de conversions et procuré une multitude de sujets à l'Ordre, dont il a établi un grand nombre de maisons, non-seulement en Italie, mais encore à Caffa, à Constantinople et dans l'île de Candie.

Il paraît qu'il possédait dans un degré supérieur le talent de la chaire, puisqu'il fut surnommé le Roi des prédicateurs. Il parlait avec une liberté vraiment évangélique, disant également la vérité aux grands et aux petits ; mais il assaisonnait sa morale de tant de prudence et d'urbanité, qu'elle était toujours bien reçue, et il y mettait tant d'onction qu'elle touchait infailliblement. Tant de qualités réunies lui attiraient un grand concours d'auditeurs, et il arriva d'en compter à Milan jusqu'à soixante mille qui étaient venus pour l'entendre.

Le Pape Eugène IV voulant réunir à l'Église catholique les Éthiopiens et les autres schismatiques de l'Orient, fit choix d'Albert avec plusieurs de ses Frères pour cette importante légation et l'institua commissaire général des Indes, de l'Éthiopie, de l'Égypte et de la Terre-Sainte, par une bulle du 31 août 1434, et par une bulle subséquente il expliqua plus au long l'autorité qu'il lui donnait et à ses compagnons. Ce Pontife le chargea de lettres pour l'empereur des Indes, pour le monarque éthiopien et pour les prélats cophites.

Nos missionnaires partirent après un court délai, et arrivèrent heureusement à Jérusalem, où ils furent très-bien reçus des cophites de Syrie. Ce bon accueil les encouragea pour passer en Égypte. Ils éprouvèrent dans leur route une grande disette : mais un jeune homme ou plutôt un Ange, leur apporta à manger et leur dit qu'ils ne devaient pas se défier de la divine Providence, puis il disparut.

Ce rafraîchissement ayant réparé leurs forces, ils s'achemi-

nèrent vers le Caire, afin d'obtenir du sultan les saufs-conduits nécessaires pour passer en Ethiopie et aux Indes. Ce prince les leur refusa et les retint cependant auprès de lui. Il eut même plusieurs entretiens avec eux et ne les quittait qu'avec l'air satisfait. Mais cette courtoisie ne fut pas de longue durée, car Albert n'ayant pu imposer à son zèle pour la religion chrétienne et s'étant mis en devoir de démontrer la fausseté de celle de Mahomet, le cruel sultan, pour contenter les grands de l'Etat et le peuple qui frémissaient de rage de voir leur prophète traité d'imposteur, prononça contre le Religieux une sentence de mort.

Alors les chrétiens du Caire qui sentirent le préjudice que leur causerait la mort de ce saint homme, firent tant par leurs sollicitations et par leurs présents, que le sultan révoqua son jugement et permit aux missionnaires d'aller et venir dans tous ses Etats, mais avec défense d'entrer dans l'Ethiopie ni dans les Indes.

Ils poursuivirent donc leur route et ne s'arrêtèrent pas à ces exceptions. Aussitôt qu'ils furent entrés dans l'Egypte, Albert tomba malade, et dans la crainte que son indisposition ne fût longue, il donna à ceux qui l'accompagnaient la liberté de continuer leur mission. Sa santé ne tarda pas à se rétablir, et les missionnaires agissant de concert, réussirent à confirmer les catholiques de ces pays dans la foi et à convertir un grand nombre de schismatiques connus sous le nom de Jacobites ou chrétiens de Saint-Jacques. Ils en rassemblèrent beaucoup qui étaient dispersés dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Ethiopie, l'Egypte et qui étaient séparés de l'Eglise depuis près d'un siècle, et Albert les amena avec lui au concile de Florence, ainsi que André, abbé du monastère de Saint-Antoine, en Egypte, comme député du patriarche Jean et de toute cette nation.

Notre commissaire apostolique, ayant présenté ces étrangers aux Pères de Florence, ils en reçurent l'accueil le plus gracieux et on leur fit toutes sortes d'honneurs. Quand l'abbé André fut introduit, il exposa en langue arabe le sujet de son voyage, et présenta au Pape les lettres du patriarche Jean, qui expli-

quaient le désir que lui et tout son peuple avaient d'embrasser la foi catholique et de se réunir au chef visible de l'Eglise. Les Pères ayant examiné et approuvé les sentiments des jacobites, sur nos principaux dogmes, le Pape fit un décret de réunion avec eux, lequel fut signé par Sa Sainteté et par huit cardinaux le 5 février 1441. On fit aussi une instruction pour le peuple, et quand ces actes eurent été lus en arabe et en latin, le légat jacobite fit une assez longue souscription en sa langue et reçut et accepta le décret d'union au nom de son patriarche, de tous ceux de sa croyance en Ethiopie, et promit solennellement de le faire observer.

Sur ces entrefaites, le Provincial de la province de Saint-Antoine, en Italie, étant venu à mourir, Albert fut élu à sa place au Chapitre qui se tint au mois de juin de la même année, et voulant reconnaître ses services, le Pape le nomma vicaire général de l'Ordre, espérant par un choix si judicieux faire cesser les divisions qui existaient entre les Conventuels et les Observantins. Pour l'aider à porter le poids de cette grande charge, il institua saint Jean de Capistran, commissaire de toutes les provinces qui sont au delà des monts, à l'égard de l'Italie. Se fondant sur le zèle infatigable d'Albert, il le chargea encore de prêcher en Italie pour former une croisade qui pût secourir l'empereur de Constantinople contre les Musulmans.

Enfin, épuisé par les austérités qu'il n'avait jamais discontinuées dans l'exercice de ces emplois, et par les fatigues qu'il avait essuyées pour annoncer l'Evangile, pour l'étendre et le soutenir, il sentit sa fin approcher, et s'y prépara avec des sentiments admirables de piété et de confiance. Il mourut à Milan, au couvent de Saint-Ange, le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, de l'an 1450, étant âgé de soixante-cinq ans, et il y fut enterré. Saint Jean de Capistran, étant à manger au réfectoire du Saint-Sépulcre, à l'instant où Albert trépassa, s'écria : « Je vois l'âme de Frère Albert monter au ciel toute éclatante de lumière. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'Assomption est la fête de l'Eglise métropolitaine de Paris, qui portait déjà le nom de Notre-Dame en l'an 557, sous le règne de Childebart. C'est là que le roi Louis XIII se mit, avec tout son royaume, sous la protection de la très-sainte Vierge, faisant vœu en outre de construire le grand autel de la cathédrale et les deux chapelles qui sont au deux côtés de la principale porte du chœur, l'une dédiée à la très-sainte Vierge, l'autre à saint Denys, ce qui fut exécuté par Louis XIV.

Il y avait en ce temps à Paris une grande confrérie de la très-sainte Vierge, qui avait été établie dès l'an 1168 dans l'église de Sainte-Madeleine en la cité. Elle était composée des notables bourgeois et seigneurs de la ville, le roi Louis XI en fit même partie. Cette confrérie fêtait solennellement l'Assomption de la très-sainte Vierge ; et le lundi dans l'octave, elle allait en procession à quelque église de son choix.

La fête de l'Assomption n'était pas célébrée avec moins de joie dans tout le reste du royaume de France. Le vœu de Louis XIII, et la procession qui le renouvelait et le confirmait chaque année, furent religieusement observés jusqu'à la Révolution. Et aussitôt après la fin des troubles, le clergé et le peuple s'empressèrent de reprendre le saint usage de la procession solennelle de l'Assomption ; reconnaissant ainsi que la très-sainte Vierge n'avait pas cessé d'être regardée par la plupart des Français comme la Patronne de leur pays, la Souveraine de leur royaume, la Reine de cette France dont tous les prêtres fidèles disent avec joie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

L'Assomption de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

A Rome, sur la voie Appienne, saint Tharsice, acolyte, qui,

¹

DECIMO OCTAVO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Assumptio sanctissimæ Dei genitricis Virginis Mariæ. — Romæ via Appia sancti Tharsicii, acolyti quem pagani cum invenissent Corporis Christi Sacramenta portantem, cœperunt disquirere quid gereret : at ille indignum judicans porcis prodere margaritas, tamdiu ab illis mactatus est fustibus et lapidibus, donec exhalaret

portant le Sacrement du corps de Jésus-Christ, fut rencontré par les païens qui lui demandèrent ce qu'il portait. Mais comme il ne jugea pas convenable de livrer un bien si précieux à des impies, il fut maltraité par eux de coups de bâton et de coups de pierre, jusqu'au point qu'il en mourut. Ces sacrilèges investigateurs, le corps du Saint étant abattu, ne trouvèrent rien du Sacrement de l'Eucharistie, ni dans ses mains ni dans ses habits. Les chrétiens recueillirent le corps du saint Martyr et l'enterrèrent honorablement dans le cimetière de Calixte.

A Tagaste en Afrique, saint Alype, évêque, qui, d'abord disciple de saint Augustin, ensuite son compagnon dans sa conversion, son collègue dans la charge pastorale, son courageux collaborateur dans ses combats contre les hérétiques, fut enfin participant avec lui de la gloire céleste.

A Soissons en France, saint Arnoul, évêque et confesseur.

A Albe-Royale, la fête de saint Étienne, roi de Hongrie, que l'on solennise le deuxième jour de septembre.

A Rome, saint Stanislas Kotska, confesseur de la Compagnie de Jésus, qui, consommé en peu de temps, fournit par son angélique pureté, une longue et glorieuse carrière. Le Pape Benoît XIII l'a mis au rang des Saints.

Additions des autres martyrologes.

Saint Hardouin, prêtre de Rimini, mort en 1009, illustré par plusieurs miracles.

Saint Maccharthin, évêque de Clogher dans l'Ultonie, province Irlandaise.

spiritum : et revoluto ejus corpore, sacrilegi discussores nihil Sacramentorum Christi in manibus, aut in vestibus invenerunt : Christiani autem corpus martyris collegerunt, et in cœmeterio Callisti honorifice sepelierunt. — Tagastæ in Africa sancti Alipii episcopi, qui beati Augustini olim discipulus, postea in conversione socius, in munere pastoralis collega, et in certaminibus adversus hæreticos commilito strepuus, ac demum in cœlesti gloria consors fuit. — Suessione in Galliis sancti Arnulphi episcopi et confessoris. — Albæ in Pannonia natalis sancti Stephani Hungarorum regis, cujus festum quarto nonas septembris celebratur. — Romæ sancti Stanislai Kostkæ Poloni, confessoris Societatis Jesu, qui consummatus in brevi, angelica vitæ innocentia explevit tempora multa, et a Benedicto decimo tertio pontifice maximo in sanctorum album relatus est.

Saint Jacques de Blanchon, Frère Prêcheur, honoré près de Foligno, mort en 1301.

Saint Vamnès, martyr en Perse, vers l'an 422.

A Nicomédie, saint Straton, martyr, avec plusieurs compagnons.

Saint Alfrid, évêque d'Hildesheim.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Jean Bellivet, prêtre du diocèse de Quimper, déporté pour refus de serment, embarqué à Rochefort sur le navire les *Deux-Associés*, mort sur le bâtiment, le 15 août 1794, à l'âge de cinquante ans.

Gratien Daguerre, prêtre dans les Landes, déporté et mort à l'hôpital Saint-André à Bordeaux le même jour 15 août 1794, à l'âge de cinquante-huit ans.

Jean-Vincent Fontaine, prêtre de Rouen, déporté sans motifs, mort à Rochefort, le 15 août 1794, à l'âge de vingt-neuf ans.

Nicolas François, prêtre du diocèse de Metz, condamné aussi à la déportation, mort à Rochefort le même jour.

Haut (prénoms inconnus), prêtre à Saint-Dié, pour refus de serment, déporté, mort à Rochefort dans l'entrepont du navire le 15 août 1794.

Joseph-Jean Martin, chanoine de Limoges, pour refus de serment, condamné à la déportation, mort à Rochefort le même jour.

Pierre Henri, prêtre du diocèse de Metz, pour la même cause déporté, mort à Rochefort, ce même jour, à l'âge de soixante-deux ans.

Louis-Marie-Henri-Joseph Léonard, curé au diocèse de Saintes, condamné aussi à la déportation, emmené à Rochefort, mis aux fers sur le pont du navire, mort là le 15 août 1794, à l'âge de quarante-cinq ans.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

1^{er} — 15 AOUT.

PREMIER JOUR D'AOUT.

Page.

S. Pierre aux Liens.....	1
Les sept Machabées, frères et martyrs, avec leur mère et le saint vieillard Éléazar.....	9
S. Spire, premier évêque de Bayeux.....	24
S ^{re} Foi, S ^{re} Espérance et S ^{re} Charité, vierges et martyres.....	30
S. Justin, martyr en Paris.....	33
S. Kinède, abbé.....	34
S. Pergat, évêque.....	35
S. Loup, évêque de Soissons.....	36
S. Bandry, évêque de Soissons.....	36
S. Friard, solitaire.....	36
S. Pellégrini, ermite.....	40
S. Jonat, disciple de S. Amand et abbé de Marchiennes.....	40
S. Spinule, abbé.....	42
S. Ethelwold, évêque Winchester.....	42
Le bienheureux Thierry, abbé de Saint-Évrou.....	45
Le bienheureux Jean de Riéti, des Ermites de Saint-Augustin..	45
Le B. Antoine Fontadini, Frère Mineur.....	46
Le B. Antoine de Castel-Saint-Jean, Frère Mineur.....	47
La V. Sœur Martel, fondatrice des Béates ou demoiselles de l'Instruction.....	48
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	52
Martyrologe Romain.....	53
Additions des autres Martyrologes.....	54
Martyrologe de la dernière persécution.....	55

II^e JOUR D'AOUT.

S. Alphonse-Marie de Liguori, évêque, fondateur des Rédemptoristes.....	56
S. Étienne, Pape et martyr.....	84
S. Rutile, martyr.....	96
S ^{te} Théodote, martyre avec ses trois fils.....	100
S. Uniac, abbé.....	101
S. Fredlemid, évêque en Irlande.....	101
S. Bohaire, évêque de Chartres.....	102
S ^{te} Alfrède ou Etheldrithe, vierge.....	103
S. Gondéchar, évêque d'Eichstadt.....	104
La B ^{te} Jeanne d'Aza, mère de S. Dominique.....	104
Le B. Gautier, Frère Mineur.....	105
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	106
Martyrologe Romain.....	110
Additions des autres Martyrologes.....	111
Martyrologe de la dernière persécution.....	111

III^e JOUR D'AOUT.

Invention du corps de S. Étienne, premier martyr.....	112
S. Nicodème.....	120
S. Gamaliel.....	120
S. Abibon, fils de Gamaliel.....	121
S ^{te} Lydie, hôtesse de S. Paul.....	122
S. Théonas, évêque d'Alexandrie.....	123
S ^{te} Maranne et S ^{te} Cyre, solitaires.....	124
S. Dalmace, abbé.....	125
S. Euphrone, évêque d'Autun.....	131
S. Éone, évêque d'Arles.....	132
S. Bennon, évêque de Metz.....	133
S. Walène, abbé de Melross.....	133
S. Geoffroy, évêque du Mans.....	139
Mémoire de la très-sainte Vierge....	140
Martyrologe romain.....	140
Additions des autres Martyrologes.....	141
Martyrologe de la dernière persécution.....	141

IV^e JOUR D'AOUT.

S. Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs.....	143
S. Aristarque, disciple de S. Paul, et évêque de Thessalonique.....	175
S. Eleuthère, martyr.....	177
S ^{te} Ia, martyre en Perse.....	177

S ^{te} Flaminée, vierge et martyr.....	178
S. Euphrone, archevêque de Tours.....	179
S. Luan, abbé.....	184
S ^{te} Sigrade, mère de S. Léger.....	184
S. Baumez, solitaire.....	185
Le B. Maurin, évêque d'Auxerre.....	186
Le B. Chérubin de Spolète, Frère Mineur.....	186
La B ^{te} Paule de Montant, clarisse.....	188
La V. Marguerite Guitonnier.....	189
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	190
Martyrologe romain.....	192
Additions des autres Martyrologes.....	194
Martyrologe de la dernière persécution.....	194

V^e JOUR D'AOUT.

La fête de Notre-Dame-des-Neiges.....	196
S. Memmie ou S. Menge, apôtre et premier évêque de Châlons-sur-Marne.....	202
S. Yon, disciple de S. Denys l'Aréopagite, prêtre et martyr....	205
S ^{te} Afre, et ses compagnes, martyres.....	210
S. Cassien, évêque d'Autun.....	214
S ^{te} Nonne, mère de S. Grégoire de Nazianze.....	216
S. Oswald, roi d'Angleterre, martyr.....	219
S. Abel, archevêque de Reims.....	226
S. Thierry, évêque de Cambrai et d'Arras.....	227
S. Jean, évêque de Cambrai et d'Arras.....	231
Le B. Ubalde, Frère Mineur.....	233
La V. Jeanne-Marie-Baptiste Solimani, fondatrice des Baptistines ou Ermites de S. Jean-Baptiste.....	233
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	239
Martyrologe romain.....	242
Additions des autres Martyrologes.....	244
Martyrologe de la dernière persécution.....	244

VI^e JOUR.

La Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....	245
S. Sixte II, Pape et Martyr.....	262
S. Just et S. Pasteur, martyrs.....	266
S. Hormisdas, Pape.....	267
S. Jacques d'Amide, solitaire.....	280
La B ^{te} Regulinde.....	281
S. Raoul et S. Aubert.....	281

Le B. Nicolas de Costicis, Frère Mineur.....	282
Le B. Pierre le Solitaire.....	283
Le V. Bernardin d'Obrégon, fondateur des Frères infirmiers du Tiers-Ordre de Saint-François.....	283
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	289
Martyrologe romain.....	289
Additions des autres Martyrologes.....	290
Martyrologe de la dernière persécution.....	290

VII^e JOUR.

S. Gaétan de Thienne, fondateur de la Congrégation des Clercs réguliers Théatins.....	292
S. Donat, évêque d'Arezzo, martyr.....	312
S. Carpophore et ses compagnons, martyrs	314
S. Victrice, évêque de Rouen.....	315
S. Lizier, évêque de Conserans.....	321
S. Sigebert ou Sigebrecht, roi des Est-Angles, martyr.....	321
S. Ulrich ou Udalrich, évêque de Passau.....	324
Le B. Conrad, prince de Bavière et moine de Clairvaux.....	325
S. Albert de Trapani, carme.....	326
Le B. Vincent d'Aquila, Frère Mineur.....	328
La V. Esprite Jossaud, vierge.....	329
Le V. P. Antoine Receveur, fondateur de la Société de la Retraite chrétienne.....	334
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	340
Martyrologe romain.....	341
Additions des autres Martyrologes.....	342
Martyrologe de la dernière persécution.....	343

VIII^e JOUR.

S. Cyriaque, S. Largus, S. Smaragde et leurs compagnons, martyrs.....	344
S ^{te} Pome, vierge.....	362
S ^{te} Astérie, vierge et martyre.....	362
S. Marin le Vieillard, martyr.....	362
S. Hormisdas, martyr persan.....	364
Le B. Suanès.....	365
S. Mommolin ou S. Momble, abbé.....	366
Le B. Rathard.....	377
Le B. Altman, évêque de Passau.....	377
S. Augustin de Gazothès, évêque de Nocéra.....	378
Le B. François Money, Frère Mineur.....	410

Mémoire de la très-sainte Vierge.....	410
Martyrologe romain.....	411
Additions des autres Martyrologes.....	412
Martyrologe de la dernière persécution.....	413

IX^e JOUR.

S. Romain, soldat et martyr.....	414
S. Auspice, premier évêque d'Apt, martyr.....	418
S. Marcellien, S. Secondien et S. Vérien, martyrs.....	431
S. Domitien, évêque de Châlons-sur-Marne.....	432
S. Numidique, prêtre de Carthage.....	432
S. Auteur ou Adinctor, évêque de Metz.....	433
S. Hernée, abbé du Maine.....	433
S. Amour et S. Viateur, martyrs.....	434
S. Sérénus, évêque de Marseille.....	435
S. Julien, S. Marcien et leurs compagnons, martyrs.....	435
S. Athumar, évêque de Paderborn.....	436
S. Maurille, archevêque de Rouen.....	437
Le B. Jean de Salerne, Frère Prêcheur.....	440
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	443
Martyrologe romain.....	444
Additions des autres martyrologes.....	445
Martyrologe de la dernière persécution.....	445

X^e JOUR.

S. Laurent, diacre et martyr.....	447
Les saints Martyrs d'Alexandrie sous Valérien.....	466
S ^{te} Philomène, vierge et martyre.....	468
S. Herlé, martyr.....	476
S. Blaas, évêque des Pictes en Écosse.....	476
S. Deusdedit, laboureur.....	477
S. Blanc, évêque en Écosse.....	477
S. Hugues de Montaigu, évêque d'Auxerre.....	477
Le B. Guion, abbé.....	478
Le B. Amédée de Gomez, Frère Mineur, fondateur de la Congrégation des Amédécistes.....	479
Le B. Augustin Ota, de la Compagnie de Jésus, martyr au Japon.....	485
Le V. prêtre Claude-Joseph de Bonnefond, confesseur de la foi.....	487
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	487
Martyrologe romain.....	488
Additions des autres Martyrologes.....	489
Martyrologe de la dernière persécution.....	489

XI^e JOUR.

S. Tiburce, martyr.....	491
S ^{te} Suzanne, vierge et martyre.....	494
S. Taurin, apôtre et premier évêque d'Évreux.....	497
S. Alexandre le Charbonnier, évêque de Comane.....	510
S. Equice, abbé.....	511
S ^{te} Rusticle, abbesse.....	513
S. Géry, évêque de Cambrai.....	518
S. Ergat, abbé.....	518
S ^{te} Aguilberte, vierge et abbesse.....	520
Le V. P. Jean-Georges Thomas, Frère Prêcheur, confesseur de la foi.....	521
La V. Marie Delaire.....	521
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	521
Martyrologe romain.....	523
Additions des autres Martyrologues.....	523
Martyrologe de la dernière persécution.....	523

XII^e JOUR.

S ^{te} Claire, vierge et abbesse.....	525
S. Félix et S. Félicissime, martyrs.....	535
S ^{te} Hilarie, mère de S. Afre, martyre.....	535
S. Euplius, martyr.....	536
S. Eusèbe, évêque de Milan.....	538
S. Junien, abbé.....	538
S ^{te} Cécile du Saint-Mont, vierge et abbesse.....	546
S. Porcaire, abbé de Lérins, et ses compagnons, martyrs.....	547
Le B. Imar, abbé.....	548
Le B. Didace de Sylva, archevêque de Brague.....	548
Le V. Innocent XI, Pape.....	549
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	551
Martyrologe romain.....	553
Additions des autres martyrologues.....	554
Martyrologe de la dernière persécution.....	554

XIII^e JOUR.

S ^{te} Radégonde, reine de France.....	556
S. Hippolyte, martyr.....	577
S. Hippolyte, prêtre romain.....	580
S. Cassien, martyr.....	588
S. Maxime le Confesseur.....	592

TABLE DES MATIÈRES.

751

S. Wigbert, premier abbé de Fritzlar.....	603
S. Hariolf, évêque de Langres.....	606
S. Ludolphe, abbé de Corvey.....	606
La B ^{re} Gertrude, abbesse d'Altenbourg.....	607
Le V. Jean d'Arcy, évêque d'Autun.....	607
Le V. P. Vincent Mussart, fondateur des Religieux de Picpus, ou Pénitents du Tiers-Ordre de Saint-François de l'Étroite Observance.....	608
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	624
Martyrologe romain.....	626
Additions des autres martyrologes.....	627
Martyrologe de la dernière persécution.....	627

XIV^e JOUR.

S. Eusèbe, martyr.....	629
S. Eusèbe, prêtre romain, martyr.....	632
S. Céleste, évêque de Metz.....	633
S. Marcel, évêque d'Apamée, martyr.....	633
S. Wérenflid, missionnaire.....	637
S. Rion ou Rioven, moine breton.....	637
S ^{re} Athanasie, veuve.....	638
Le B. Sancté, Frère Mineur.....	642
Le B. Laurent de Fermo, Frère Mineur.....	643
Le B. Primaldi, avec huit cents autres Martyrs, à Otrante.....	644
La V. Anne de Melun.....	648
Michée l'Ancien, prophète.....	648
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	652
Martyrologe romain.....	653
Additions des autres martyrologes.....	654
Martyrologe de la dernière persécution.....	654

XV^e JOUR.

L'Assomption de Notre-Dame.....	656
S. Straton, S. Philippe et S. Eutychien, martyrs.....	695
S. Néopol ou Napoléon, martyr..	696
S. Alypius ou Alype, évêque de Tagaste.....	696
S. Baussange, martyr.....	705
S. Balsème, solitaire.....	707
S. Frambourg, solitaire.....	707
S. Arnoul, évêque de Soissons.....	708
Le B. Soror, fondateur des Hospitaliers de Notre-Dame della Scala	713

Le B. Franco de Pérouse, premier archevêque de Sultanie en Perse.....	716
Le B. Barthélemy de Bologne, évêque, apôtre des Arméniens...	725
Le B. Albert de Sarzane, Frère Mineur.....	737
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	741
Martyrologe romain.....	741
Additions des autres martyrologes.....	742
Martyrologe de la dernière persécution.....	743

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

	Pages.
S. Abel, archevêque de Reims. — 5 août.....	226
S. Abibon, fils de Gamaliel. — 3 a.....	121
S ^{te} Afre et ses compagnes, martyres. — 5 a.....	210
S ^{te} Aguilberte, vierge. — 11 a.....	520
B. Albert de Sarzane, Frère Mineur. — 15 a.....	737
S. Albert de Trapani, carme. — 7 a.....	326
S. Alexandre le Charbonnier, évêque de Comane. — 11 a.....	510
S ^{te} Alfrède où Étheldrith, vierge. — 2 a.....	103
S. Alphonse-Marie de Liguori, évêque, fondateur des Rédemp- toristes. — 2 a.....	56
B. Altman, évêque de Passau. — 8 a.....	376
S. Alypius ou Alype, évêque de Tagaste. — 15 a.....	696
B. Amédée de Gomez, frère mineur, fondateur de la Congrèga- tion des Amadéistes. — 10 a.....	479
S. Amour et S. Viateur, martyrs. — 9 a.....	434
La V. Anne de Melun. — 14 a.....	646
B. Antoine de Castel-Saint-Jean, frère mineur. — 1 a.....	47
B. Antoine Fontadini, frère mineur. — 1 a.....	46
V. P. Antoine Receveur, fondateur de la Société de la Retraite chrétienne. — 7 a.....	334
S. Aristarque, disciple de S. Paul et évêque de Thessalonique. — 4 a.....	175
S. Arnoul, évêque de Soissons. — 15 a.....	708
Assomption (l') de Notre-Dame. — 15 a.....	656
S ^{te} Astérie, vierge et martyre. — 8 a.....	362
S ^{te} Athanasie, veuve. — 14 a.....	638
S. Athumar, évêque de Paderborn. — 9 a.....	436

S. Aubert et S. Raoul. — 6 a.....	287
S. Augustin de Cazothès, évêque de Nocéra. — 8 a.....	378
B. Augustin Ota, de la Compagnie de Jésus, martyr au Japon. — 10 a.....	485
S. Auspice, premier évêque d'Apt, martyr. — 9 a.....	418
S. Auteur ou Adinctor, évêque de Metz. — 9 a.....	433

B.

S. Balsème, solitaire. — 15 août.....	707
S. Bandry, évêque de Soissons. — 1 ^{re} a.....	36
B. Barthélemy de Bologne, évêque, apôtre des Arméniens. — 15 a.....	725
S. Baumez, solitaire, — 4 a.....	185
S. Baussange, martyr. — 15 a.....	705
S. Bennon, évêque de Metz. — 3 a.....	133
V. Bernardin d'Obrégon, fondateur des Frères Infirmiers du Tiers-Ordre de Saint-François. — 6 a.....	283
S. Blanc, évêque en Écosse. — 10 a.....	477
S. Blaau, évêque des Pictes en Écosse. — 10 a.....	478
S. Bohaire, évêque de Chartres. — 2 a.....	102
V. Prêtre Bonnefond (Claude-Joseph de), confesseur de la foi. — 10 a.....	487

C.

S. Carpophore et ses compagnons, martyrs. — 7 août.....	314
S. Cassien, évêque d'Autun. — 5 a.....	214
S. Cassien, martyr. — 13 a.....	588
S ^{te} Cécile du Saint-Mont, vierge et abbesse. — 12 a.....	546
S. Céleste, évêque de Metz. — 14 a.....	633
S ^{te} Charité, S ^{te} Foi et S ^{te} Espérance, vierges et martyres. — 1 ^{re} a.....	30
B. Chérubin de Spolète, frère mineur. — 4 a.....	186
S ^{te} Claire, vierge et abbesse. — 12 a.....	525
B. Conrad, prince de Bavière et moine de Clairvaux. — 7 a....	325
S ^{te} Cyre et S ^{te} Maranne, solitaires. — 3 a.....	124
S. Cyriaque, S. Largus, S. Smaragde et leurs compagnons, martyrs. — 8 a.....	344

D.

S. Dalmace, abbé. — 3 août.....	125
V. Delaire (Marie). — 14 a.....	521
S. Deusdedit, laboureur. — 10 a.....	477
Le B. Didace de Sylva, archevêque de Brague. — 12 a.....	548

S. Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. —	
4 a.....	143
S. Domitien, évêque de Châlons-sur-Marne. — 9 a.....	432
S. Donat, évêque d'Arezzo, martyr. — 7 a.....	312

E.

S. Éleuthère, martyr. — 4 août.....	177
S. Éone, évêque d'Arles. — 3 a.....	132
S. Equice, abbé. — 11 a.....	511
S. Ergat, abbé. — 11 a.....	518
S ^{te} Espérance, S ^{te} Charité et S ^{te} Foi, vierges et martyres. — 1 ^{re} a.	30
V. Esprite Jossaud, vierge. — 7 a.....	329
S. Ethelwold, évêque de Winchester. — 1 ^{re} a.....	42
S. Étienne, Pape et martyr. — 2 a.....	84
S. Euphrone, archevêque de Tours. — 4 a.....	179
S. Euphrone, évêque d'Autun. — 3 a.....	131
S. Euplius, martyr. — 12 a.....	536
S. Eusèbe, évêque de Milan. — 12 a.....	538
S. Eusèbe, martyr. — 14 a.....	629
S. Eusèbe, prêtre romain, martyr. — 14 a.....	632
S. Eutychien, S. Straton et S. Philippe, martyrs. — 15 a.....	695

F.

S. Félicissime et S. Félix, martyrs. — 12 août.....	535
S. Félix et S. Félicissime, martyrs. — 12 a.....	535
S ^{te} Flaminée, vierge et martyre. — 4 a.....	178
S ^{te} Foi, S ^{te} Espérance et S ^{te} Charité, vierges et martyres. — 1 ^{re} a.	30
S. Fredlemid, évêque en Irlande. — 2 a.....	101
S. Friard, solitaire. — 1 ^{re} a.....	36
S. Frambourg, solitaire. — 15 a.....	707
Le B. Franco de Pérouse, premier archevêque de Sultanie en	
Perse. — 15 a.....	716

G.

S. Gaétan de Thienne, fondateur de la Congrégation des Clercs	
réguliers Théatins. — 7 août.....	292
S. Gamaliel. — 3 a.....	120
Le B. Gautier, Frère Mineur. — 2 a.....	105
S. Geoffroy, évêque du Mans. — 3 a.....	139
B ^{te} Gertrude, abbesse d'Altenbourg. — 13 a.....	607
S. Géry, évêque de Cambrai. — 11 a.....	518
S. Gondéchar, évêque d'Eichstadt. — 2 a.....	104
B. Guion, abbé. — 10 a.....	478

H.

S ^m Halarie, mère de S. Afre, martyre. — 12 août.....	535
S. Hariolf, évêque de Langres. — 13 a.....	606
S. Herlé, martyr. — 10 a.....	476
S. Hernée, abbé du Maine. — 9 a.....	433
S. Hippolyte, martyr. — 13 a.....	577
S. Hippolyte, prêtre romain, martyr. — 13 a.....	580
S. Hormisda, Pape. — 6 a.....	267
S. Hormisdas, martyr persan. — 8 a.....	364
S. Hugues de Montaigu, évêque d'Auxerre. — 10 a.....	477

I.

S ^m Ia, martyre en Perse. — 4 août.....	177
B. Imar, abbé. — 12 a.....	548
V. Innocent XI, Pape. — 12 a.....	549
Invention du corps de S. Étienne, premier martyr. — 3 a.....	112

J.

S. Jacques d'Amide, solitaire. — 6 août.....	280
S. Jean, évêque de Cambrai et d'Arras. — 5 a.....	231
V. Jean d'Arcy, évêque d'Autun. — 13 a.....	609
S. Jean de Riéti, des Ermites de Saint-Augustin. — 1 ^{re} a.....	45
B. Jean de Salerne, Frère Prêcheur. — 9 a.....	440
B ^m Jeanne d'Aza, mère de S. Dominique. — 2 a.....	104
V. Jeanne-Marie-Baptiste Solimani, fondatrice des Baptistines ou Ermites de S. Jean-Baptiste. — 5 a.....	233
S. Jonat, disciple de S. Amand et abbé de Marchiennes. — 1 ^{re} a.	40
S. Julien, S. Marcien et leurs compagnons, martyrs. — 9 a....	435
S. Junien, abbé. — 12 a.....	538
S. Just et S. Pasteur, martyrs. — 6 a.....	266
S. Justin, martyr en Paris. — 1 ^{re} a.....	33

K.

S. Kinède, abbé. — 1 ^{re} août.....	34
--	----

L.

S. Largus, S. Smaragde, S. Cyriaque et leurs compagnons, martyrs. — 8 août.....	344
S. Laurent, martyr. — 10 a.....	447
B. Laurent de Fermo, Frère Mineur. — 14 a.....	643

S. Lizier, évêque de Couserans. — 7 a.....	321
S. Loup, évêque de Soissons. — 1 ^{re} a.....	36
S. Ludolphe, abbé de Corvey. — 13 a.....	606
S. Luan, abbé. — 4 a.....	184
S ^{re} Lydie, hôtesse de S. Paul. — 3 a.....	122

M.

Machabées (les sept), frères et martyrs, avec leur mère et le saint vieillard Éléazar. — 1 ^{re} août.....	9
S ^{re} Maranne et S ^{re} Cyre, solitaires. — 3 a.....	124
S. Marcel, évêque d'Apamée, martyr. — 14 a.....	633
S. Marcellien, S. Secondien et S. Vérien, martyrs. — 9 a.....	431
S. Marcien, S. Julien et leurs compagnons, martyrs. — 9 a...	435
V. Marguerite Guitonnier. — 4 a.....	189
S. Marin le Vieillard, martyr. — 8 a	362
V. Sœur Martel, fondatrice des Béates ou demoiselles de l'Ins- truction. — 1 ^{re} a... ..	48
Martyrs (Les saints) d'Alexandrie sous Valérien. — 10 a.....	466
Martyrs (Les huit cents) à Otrante, avec le B. Primaldi. — 14 a.	644
S. Maurille, archevêque de Rouen. — 9 a.....	437
B. Maurin, évêque d'Auxerre. — 4 a.....	186
S. Maxime le Confesseur. — 13 a.....	592
S. Memmie ou S. Menge, apôtre et premier évêque de Châlons- sur-Marne. — 5 a.....	202
Michée l'Ancien, prophète. — 14 a.....	644
S. Mommolin ou S. Mombles, abbé. — 8 a.....	366
B. François Money, Frère Mineur. — 8 a.....	410
Mort (La) de la très-sainte Vierge. — 12 a.....	551

N.

S. Néopol ou Napoléon, martyr. — 15 août.....	696
B. Nicolas de Costicis, Frère Mineur. — 6 a.....	282
S. Nicodème. — 3 a.....	120
S ^{re} Nonne, mère de S. Grégoire de Nazianze. — 5 a.....	216
Notre-Dame des Neiges. — 5 a.....	196
S. Numidique, prêtre de Carthage. — 9 a.....	432

O.

V. P. Olivieri, fondateur des Baptistins ou Missionnaires de Saint-Jean-Baptiste. — 5 août.....	238
S. Oswald, roi d'Angleterre, martyr. — 5 a.....	212

P.

S. Pasteur et S. Just, martyrs. — 6 août.....	260
B ^{re} Paule de Montant, clarisse. — 4 a.....	188
S. Pellégrini, ermite. — 1 ^{re} a.....	40
S. Pergat, évêque. — 1 ^{re} a.....	35
S. Philippe, S. Eutychien et S. Straton, martyrs. — 15 a.....	695
S ^{re} Philomène, vierge et martyre. — 10 a.....	468
S. Pierre aux Liens. — 1 ^{re} a.....	1
B. Pierre le Solitaire. — 6 a.....	283
S. Porcaire, abbé de Lérins, et ses compagnons, martyrs. — 12 a.....	547
S ^{re} Pome, vierge. — 8 a.....	362
B. Primaldi, avec huit cents autres Martyrs, à Otrante. — 14 a.	644

R.

S ^{re} Radégonde, reine de France. — 13 août.....	556
S. Raoul et S. Aubert. — 6 a.....	281
Le B. Rathard. — 8 a.....	377
B ^{re} Regulinde. — 6 a.....	281
S. Rion ou Rioven, moine breton. — 14 a.....	637
S. Romain, soldat et martyr. — 9 a.....	414
S ^{re} Rusticle, abbesse. — 11 a.....	513
S. Rutile, martyr. — 2 a.....	98

S.

B. Sancté, Frère Mineur. — 14 août.....	642
S. Secondien, S. Vérien et S. Marcellien, martyrs. — 9 a.....	431
S. Sérénus, évêque de Marseille. — 9 a.....	435
S. Sigebert ou Sigebrecht, roi des Est-Angles, martyr. — 9 a..	321
S ^{re} Sigrade, mère de S. Léger. — 4 a.....	184
S. Sixte II, Pape et Martyr. — 6 a.....	262
S. Smaragde, S. Cyriaque, S. Largus et leurs compagnons, mar- tyrs. — 8 a.....	344
B. Soror, fondateur des Hospitaliers de Notre-Dame della Scala. — 15 a.....	713
S. Spinule, abbé. — 1 ^{re} a.....	42
S. Spire, premier évêque de Bayeux. — 1 ^{re} a.....	24
S. Straton, S. Philippe et S. Eutychien, martyrs. — 15 a.....	695
B. Suanès. — 8 a.....	365
S ^{re} Suzanne, vierge et martyre. — 11 a.....	494

T.

S. Taurin, apôtre et premier évêque d'Évreux. — 11 août.....	497
S ^r Théodote, martyr avec ses trois fils. — 2 a.....	100
S. Théonas, évêque d'Alexandrie. — 3 a.....	123
S. Thierry, évêque de Cambrai et d'Arras. — 5 a.....	227
B. Thierry, abbé de Saint-Évrou. — 1 ^r a.....	45
V. P. Jean-Georges Thomas, Frère Prêcheur, confesseur de la foi. — 11 a.....	521
S. Tiburce, martyr. — 11 a.....	491
Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 6 a.....	245

U.

Le B. Ubalde, Frère Mineur. — 5 août.	233
S. Ulrich ou Udalrich, évêque de Passau. — 7 a.....	324
S. Uniac, abbé. — 2 a.....	101

V

S. Vérien, S. Marcellien, S. Secondien. — 9 août.....	431
S. Viateur et S. Amour. — 9 a.....	434
Vigile de l'Assomption de la très-sainte Vierge. — 14 a.....	652
B. Vincent d'Aquila, Frère Mineur. — 7 a.....	328
V. P. Vincent Mussart, fondateur des Religieux de Picpus, ou Pénitents du Tiers-Ordre de Saint-François de l'Étroite Observance. — 13 a.....	608
S. Victrice, évêque de Rouen. — 7 a.....	315

W.

S. Walène, abbé de Melross. — 3 août.....	133
S. Wérenfrid, missionnaire. — 14 a.....	637
S. Wigbert, premier abbé de Fritzlar. — 13 a.....	603

Y.

S. Yon, disciple de S. Denys l'Aréopagite, prêtre et martyr. — 5 août.....	205
---	-----

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

922 C69G C001 v.15

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239765